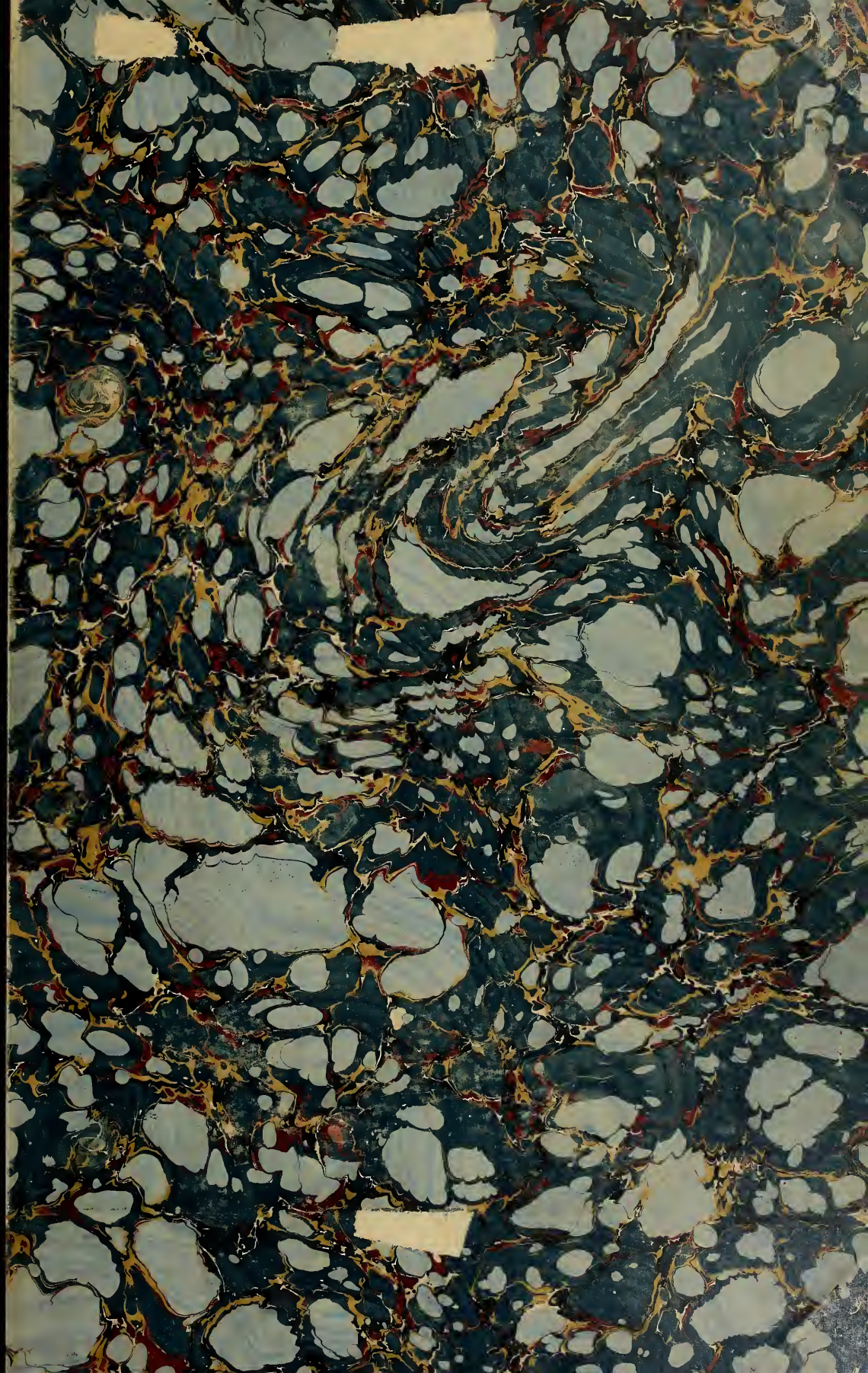


☆☆ M170.2

THE PUBLIC LIBRARY OF THE CITY OF BOSTON
THE ALLEN A. BROWN COLLECTION

PUBLIC LIBRARY
OF THE
CITY OF BOSTON

7 M.170.2
allen a. Brown
Aug 14, 1894

PUBLIC LIBRARY
OF THE
CITY OF BOSTON

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. | N° 1. | 3 Janvier 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

1864 31me ANNÉE 1864

REVUE ET GAZETTE MUSICALE

Primes

Offertes aux anciens et nouveaux Abonnés.

LE SECOND VOLUME
DU
RÉPERTOIRE DE MUSIQUE MODERNE
POUR LE PIANO

Dont le premier volume a été accueilli avec tant de faveur l'année passée.

CE VOLUME, FORMAT IN-8°, CONTIENT LE CHOIX SUIVANT DE

VINGT MORCEAUX DE PIANO :

ET

Un recueil contenant six Morceaux de Chant :

MÉLODIES ET CHANSONS
IRLANDAISES, ÉCOSSAISES, ESPAGNOLES ET HAVANAISES
Avec paroles françaises.

Ces morceaux, d'une grande originalité et entièrement inconnus en France, sont chantés avec un grand succès dans ses concerts par Mlle

CARLOTTA PATTI.

Nous rappelons à nos abonnés de Paris que ces primes, que nous leur offrons à titres d'étrennes, sont à leur disposition, et nous les prions de vouloir bien les faire prendre dans nos bureaux.

Nous les envoyons *franco* aux abonnés de Province.

SOMMAIRE. — Revue de l'année 1863, par **Paul Smith**. — Théâtre impérial de l'Opéra : reprise de *Moïse*. — Lettres de Félix Mendelssohn, traduites par **J. Duesberg**. — Correspondance : Saint-Pétersbourg. — Nouvelles et annonces.

2509

REVUE DE L'ANNÉE 1863.

Voilà dix fois au moins que nous recommençons le compte des ouvrages nouveaux représentés dans le cours de l'année dernière sur les théâtres qui sont de notre ressort, et chaque fois que nous arrivons au total, nous croyons toujours nous être trompé de chiffres. Comment, si peu de nouveautés et tant de reprises en douze mois ! Le tempérament parisien serait-il donc changé tout à fait? Eh quoi ! ce sultan blasé, si avide de primeurs, ne se soucierait plus qu'on lui en servît sur sa table? Mais, au contraire, sa préférence serait acquise aux mets qu'il aurait déjà vu paraître et reparaître? Et comme il ne trouverait de saveur qu'aux choses qu'il aurait déjà goûtées, il n'entendrait avec plaisir que celles qu'il aurait déjà entendues? *Carmina prius audita !* Si telle est vraiment la disposition, l'inclination actuelle de notre public, libre à lui : nous n'avons rien à dire; mais on nous assure qu'au fond il n'est pas plus content qu'il ne faut, et qu'il se plaint à tout venant de ce que ses théâtres ne font plus rien pour lui depuis que, grâce aux chemins de fer, les étrangers et les provinciaux remplissent incessamment leurs salles et leurs caisses. Dans un tel état de choses, quoi d'étonnant à ce que les auteurs réclament à grands cris la liberté des théâtres? De quoi vivraient les jeunes et les vivants, si l'on persistait à ne jouer que les anciens et les morts? Et vous verrez que les spectateurs, assez indifférents jusqu'ici à la question, finiront par se mettre de la partie; car, à tout prendre, un peu de nouveau ne ferait pas mal de temps en temps, ne fût-ce que pour reposer de l'éternel pâté d'anguilles !

Que si les directeurs se plaignaient à leur tour, et disaient : « De quel droit nous forcer à jouer du neuf, quand le vieux nous enrichit? » on pourrait leur répondre : « Le cas était prévu jadis (et ce jadis ne remonte pas bien loin). Il y avait dans le cahier des charges de certains théâtres un petit article, qui peut-être y est encore, et qui fixait le nombre d'ouvrages inédits que le théâtre devait monter chaque année. Ce petit article bien innocent suffisait à tenir les directions en éveil; jamais on ne s'est servi, comme d'un lacet, pour en étrangler une seule. Mais, en cas de négligence ou de paresse, on interrogeait la délinquante, on lui demandait ses motifs, et s'ils ne semblaient pas valables, on l'invitait à montrer un peu plus d'activité. Si cet article n'existait pas, il faudrait l'inventer, comme garantie contre les chemins de fer et les avalanches de prospérité dont ils inondent nos théâtres. »

Qui le croirait ? Dans toute l'année, notre grand Opéra n'a donné que deux nouveautés, *la Mule de Pedro*, opéra en deux actes de MM. Dumanoir et Victor Massé, et *Diavolina*, ballet en un acte de MM. Saint-Léon et Pugni. Encore *la Mule de Pedro* s'est-elle arrêtée presque à son départ, et l'on ne sait si jamais elle se remettra en route! Mandé à la barre, M. Emile Perrin se défendrait victorieusement en rappelant que *la Muette de Portici*, reprise le 19 janvier 1863, a tenu la scène, attiré la foule autant et plus qu'un chef-d'œuvre nouveau, par cette simple raison que les chefs-d'œuvre n'ont pas d'âge. Voyez *Robert le Diable*, voyez *les Huguenots*, qui plus que jamais font salle comble! Ce sont là certainement des circonstances atténuantes, et le directeur de notre grand Opéra n'en manquerait pas. Un nouveau ténor, Villaret, a débuté avec éclat dans *Guillaume Tell*; et puis il a chanté dans *le Trouvère* et dans *la Juive*. On a repris pour Mlle Sax et pour lui *les Vêpres siciliennes*. On a repris *le Comte Ory* pour le ténor Warot, et *Giselle* pour Mlle Mourawieff. Mlle Titjens a passé comme un météore, en chantant quatre fois de suite le rôle de Valentine des *Huguenots*. Une révolution s'est accomplie dans l'orchestre : M. Georges Hainl en est devenu le chef, en remplacement de M. Dietsch. Enfin, la reprise de *Moïse* a clos pompeusement l'année: c'est encore une excuse pour l'absence d'un nouveau chef-d'œuvre. Cependant cela ne pourrait pas durer toujours ainsi. Fasse le ciel que dans douze mois, à pareil jour, nous ayons à enregistrer non pas moins d'excuses de ce genre, mais pourtant un peu plus de nouveautés !

Au théâtre de l'Opéra-Comique jamais non plus le contingent des pièces nouvelles n'a été plus mince. Encore si la qualité eût pu en suppléer la quantité! Mais quelle pièce que *l'Illustre Gaspard*, un acte de MM. Duvert et Lauzanne, mis en musique par M. Eugène Prevost ! *L'Illustre Gaspard* s'était appelé *Un capitaine de brigands* au Vaudeville, d'où il n'eût pas dû s'échapper. Quelle pièce que *la Déesse et le Berger*, deux actes de MM. Camille Dulocle et Jules Duprato ! Quelle pièce que *Bataille d'amour*, trois actes de M. Victorien Sardou, l'auteur à la mode, associé à M. Karl Daclin, poëte lauréat, et à M. de Vaucorbeil, compositeur vanté dans les salons ! Quelle déception pour le nouveau directeur de l'Opéra-Comique, M. de Leuven, à qui *la Déesse et le Berger*, ainsi que *Bataille d'amour*, avaient été transmis dans un coffret de bois de cèdre comme d'inimitables chefs-d'œuvre ! N'y avait-il pas de quoi lui faire prendre en grippe tout ouvrage non chargé de glorieux chevrons? Aussi, le reste du temps, ne voulut-il plus entendre parler d'œuvre nouvelle ou soi-disant telle. Probablement il ne consentit à jouer *les Bourguignonnes*, un acte de M. Meilhac, musique de M. Deffès, que parce qu'elles avaient déjà fait leurs preuves à Ems avec cette même Mlle Girard, qui en profitait pour son retour à Paris et son début à l'Opéra-Comique. Pour s'occuper, sans courir de risque, il avait déjà repris *la Chanteuse voilée*, de Victor Massé; *Zampa*, d'Hérold; il reprit encore *la Fausse Magie*, de Grétry ; il enleva au répertoire de l'ancien théâtre Lyrique *les Amours du Diable*, trois actes de MM. de Saint-Georges et Grisar; il remit à la scène *le Songe d'une nuit d'été*, d'Ambroise Thomas. Achard y prit le rôle de Shakspeare, et peu après ce même Achard se montra dans le rôle d'Horace du *Domino noir*. Le jeune roi des Hellènes, passant par Paris, avait demandé le chef-d'œuvre de Scribe et Auber. On n'avait que deux jours pour se préparer; sur quoi, les fortes têtes, les experts déclarèrent sans hésiter que la chose était impossible. Mais dans l'administration il se trouva quelqu'un qui pensa qu'au contraire la chose était possible et devait se faire : en effet elle se fit; et à cette heureuse pensée, à cette ferme volonté, l'Opéra-Comique dut la plus fructueuse des reprises de l'année, une reprise qui eut pour singulier résultat de mettre M. Auber en concurrence avec lui-même et de l'obliger à retarder sa *Fiancée du roi de Garbe*, afin de laisser le champ libre à son *Domino noir*. Par ces causes, l'année 1863 nous a dit adieu sans que nous ayons pu dire bonjour à *la Fiancée du roi de Garbe*, et c'est la faute du *Domino noir* si l'Opéra-Comique en est resté à ses quatre pièces nouvelles, formant ensemble sept actes, dont heureusement un seul, *les Bourguignonnes*, a quelque chance d'être repris.

Vous souvient-il qu'en 1862, tous les théâtres lyriques avaient changé de maître, sauf le théâtre Italien, dont, au commencement de 1863, le chef paraissait en pleine jouissance de la fortune que donne le succès et de la sécurité que donne la fortune. Mais tout à coup la direction s'enfonce dans un abîme, et à la place d'un théâtre florissant on n'aperçoit plus que des ruines, parmi lesquelles, ce qu'il y a de plus triste, ne se retrouvait pas la subvention. Alors s'est présenté un homme courageux, que le terrible *sans dot* n'a pas effrayé. M. Bagier avait déjà sauvé *l'Oriente* de Madrid : d'une détestable entreprise il en avait fait une excellente, et il se demanda pourquoi il ne réussirait pas de même à Paris. Sans sourciller donc, il se mit à l'œuvre, et depuis trois mois nous avons pu voir comment il s'y prenait. Avant sa catastrophe, son prédécesseur avait eu le temps de donner trois ouvrages que ne connaissait pas notre scène italienne, *I Lombardi alla prima Crociata*, musique de Verdi; *la Serva padrona*, musique de Pergolèse, et *Alessandro Stradella*, musique de M. Flotow, partition non moins élégante et mélodique, mais plus sérieuse et plus large que celle de *Marta*.

M. Bagier ne nous a pas encore donné d'ouvrages nouveaux, mais il nous a fait connaître de nouveaux artistes. Il y a gros à parier que sans lui Fraschini ne se serait jamais décidé à chanter pour nous, lui qui, la veille de son début, offrait de rompre son traité au prix d'une fortune. M. Bagier nous a ramené Mme Anna de La Grange, spécimen accompli de l'art du chant, type de la distinction comme femme et comme artiste. Un chanteur sans rival en ce moment, une cantatrice admirable, c'est déjà quelque chose, et nous attendons avec confiance ce que nous réserve le directeur pour la seconde moitié d'une saison dont la première a dû avoir des moments si laborieux, si difficiles.

Comme il était aisé de prévoir, la subvention, perdue pour le théâtre Italien, ne l'a pas été pour tout le monde. Si quelqu'un y avait des droits fondés sur des titres incontestables, c'est M. Carvalho, qui avait porté si haut le drapeau du théâtre Lyrique, tandis que sa femme soutenait l'honneur du chant français. Les 100,000 francs lui furent donc octroyés à partir du premier jour de cette année, et l'on peut dire qu'il les avait gagnés d'avance, avec quelques-uns des ouvrages par lui mis en scène depuis douze mois. Voici d'ailleurs la liste complète de ces ouvrages, parmi lesquels il en est dont l'importance et la valeur n'ont pas besoin d'être signalées: *Ondine*, trois actes, de MM. Lockroy, Mestepès et Théodore Semet; *Peines d'amour perdues*, trois actes, paroles de MM. Michel Carré et Jules Bagier, arrangées sur la musique de *Cosi fan tutte*, de Mozart; *les Fiancés de Rosa*, un acte de M. Adolphe Choler, musique de Mme Clémence Valgrand; *le Jardinier et son Seigneur*, un acte de MM. Michel Carré et Barrière, musique de M. Léo Delibes; première reprise d'*Oberon*, qui fut repris une seconde fois dans la saison suivante; reprise des *Noces de Figaro* pour la réouverture du mois de septembre; *les Pêcheurs de perles*, trois actes de MM. Michel Carré et Cormon, musique de M. Bizet, l'un des plus jeunes lauréats de l'Académie des Beaux-Arts; *les Troyens*, opéra en cinq actes, paroles et musique de M. Hector Berlioz. Quoi qu'on pense et qu'on dise de cette œuvre (*utuncque ferent*), devant laquelle hésitait notre grand Opéra, l'avoir résolûment accueillie et dignement fait valoir, c'est un trait qui distinguera toujours M. Carvalho, et lui assignera un rang à part! Après *les Troyens*, nous avons encore à citer une reprise de *la Perle du Brésil*, de Félicien

David, et la première représentation d'une traduction française de *Rigoletto*, l'un des meilleurs opéras de Verdi. N'est-ce pas là une année qui pourrait compter double pour le travail, sinon, hélas! pour le profit?

Offenbach s'est lassé à la fin d'habiter une maison aussi petite que celle de Socrate. Il avait bien assez d'esprit, personne n'en doute, pour penser comme le philosophe:

Plût au ciel que de vrais amis
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine!

Mais comme, au demeurant, les vrais amis d'un compositeur, d'un auteur, d'un directeur, sont ceux qui payent leur place au bureau, il n'y a jamais d'inconvénient à tâcher d'en augmenter le nombre, et Offenbach s'est décidé à l'essayer, en élargissant considérablement les proportions de son domicile dramatique. Dans quelques jours la nouvelle salle va s'ouvrir: les amis y viendront en plus grand nombre que jamais, et s'y trouveront bien plus à l'aise. *Job et son chien*, un acte, de MM. de Mestepès et Emile Jonas; *Madame Pygmalion*, un acte, de MM. Jules Adenis, Francis Tourte et Frédéric Barbier; *les Bavards*, en deux actes, de MM. Nuitter et Offenbach, auront été les dernières productions de l'ancienne serre chaude; *les Bavards* surtout demandaient plus d'air et d'espace. Encore un peu et ils en jouiront, sans préjudice des nouveautés, dont la floraison s'annonce comme devant être riche et brillante.

Parmi les événements de la dernière année, comment ne pas citer l'exécution du *Requiem*, de Mozart, à Notre-Dame, exécution due au zèle toujours croissant, toujours infatigable de M. le baron Taylor, président de l'Association des artistes-musiciens? Comment oublier celle de la messe de Beethoven, à Saint-Eustache, pour la fête de sainte Cécile? C'était encore M. le baron Taylor qui présidait à la fête, et c'était M. Pasdeloup dont le bâton conduisait les chanteurs et l'orchestre: M. Pasdeloup qui, par sa fondation des concerts populaires de musique classique, avait si bien gagné cette croix, désormais placée sur sa poitrine!

Tandis que les concerts populaires ne cessaient de grandir et de prospérer, il est arrivé à l'ancienne Société des concerts du Conservatoire quelque chose d'assez grave. Nous ne parlons pas de la retraite de son honorable chef d'orchestre, M. Tilmant, ni de l'élection de M. Georges Hainl, comme successeur immédiat de M. Tilmant, lequel succédait à M. Girard, qui lui-même avait hérité d'Habeneck. Ce que nous trouvons bien plus surprenant, c'est l'énorme infraction que la vieille Société a faite à son régime. Elle a osé donner deux concerts de plus, deux concerts en dehors de ses habitudes, deux concerts avant le mois de janvier! Voilà pourtant ce que c'est que l'exemple! La Société s'est enfin aperçue qu'il y avait moyen de donner plus de sept ou huit concerts par an. M. Elwart le lui avait conseillé déjà, mais elle n'en tenait compte. Si, par la même occasion, elle s'aperçoit aussi qu'il n'est pas impossible de varier un peu ses programmes, tout sera pour le mieux.

Dans le compte des opéras nouveaux, nous en avons omis trois, joués, non à Paris, mais à Bade: *la Fille de l'orfèvre*, de M. Membrée; *Volage et Jaloux*, de Rosenhain; *Nahel*, de M. Litolff. Chacun de ces ouvrages a eu son jour, ou ses deux jours au plus: c'est le maximum de la vie des nouveautés dans ce rendez-vous de la fashion et de l'aristocratie princière, monarchique, financière. Les compositeurs semblent y avoir adopté l'axiome mis en musique par Boïeldieu:

Mais en tout, même en amour,
C'est beaucoup d'avoir un jour.

Du reste, ce qu'il y a de certain, comme l'écrivait un de nos confrères, c'est qu'il existe désormais une nouvelle classe de compositeurs dramatiques et que Bade lui a donné naissance. Dans l'histoire naturelle, on connaissait les *Éphémères*: on n'avait pas prévu que l'analogue s'en retrouvrait de notre temps dans l'histoire musicale.

Que ce mot d'*éphémères* nous serve de transition à la double liste nécrologique française et étrangère qu'un triste devoir nous oblige à tracer. En France, près de nous, d'un jour à l'autre on disparu, Mmes Damoreau, Emma Livry, Ida Boullée, Emile Prudent, Stanislas Verrroust, Masini, Henri Boisseaux, D. Beaulieu, Serda, Canaple, Alfred Dufresne, Jules Lovy, Delécluze, Pitre Chevalier, Victor Mabille, Pierre-Joseph Charrin, doyen des chansonniers français; Bruguière, Mélanie Dumont, qui s'intitulait sur ses cartes, élève dramatique de MM. Auber et Halévy, *lauréat* (sic) de l'Opéra-Comique. Les étrangers ont salué de leurs larmes et de leurs regrets Mmes Schoberlechner, Palmire Tacchinardi, Joseph Mayseder, Zizold, Bayer, Adolphe Frédéric Hesse, Philippe Hærter, John Hamilton Braham, Gustave Bock, Frédéric Beale, A. Cavos, Charles Schuberth, Davide, André Jaspar, Schodel, Hermann Wollenhaupt, Antoine Roth, Charles Glover, John Hamilton, Braham, Grünwald, Ferdinand Herber, l'auteur des plus beaux lieder suisses; Bar Wolff, élève de Spohr et maître à son tour; Muhldorfer, le décorateur machiniste du *Pardon de Ploërmel*. Sans doute, il y aurait encore bien des noms à inscrire; mais notre mémoire ne nous en fournit pas davantage, et près du terme de cette course douloureuse, nous ne demandons qu'à nous arrêter.

PAUL SMITH.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

Reprise de *Moïse*.

(Lundi 28 décembre.)

Moïse est depuis longtemps placé au rang des monuments de l'art musical; tout directeur de l'Opéra qui entre en fonctions se regarde comme obligé d'honneur à le remettre à la scène et à lutter contre ses devanciers par sa manière de faire valoir les éternelles beautés du chef-d'œuvre. Pour notre part, ce qui nous a toujours paru le plus merveilleux, le plus extraordinaire, c'est qu'un tel chef-d'œuvre ait pu être fait en deux fois; c'est que, huit ou neuf ans après avoir donné son admirable *Mosè* en Italie, Rossini ait eu assez de courage pour le recommencer, et assez de génie pour l'élever aux proportions du *Moïse* dont il dota la France. Que dirait le poëte Totola, primitif et naïf auteur du libretto dans lequel le législateur des Hébreux joue le principal rôle, s'il voyait à quel point son œuvre s'est agrandie? On sait qu'en France ce fut Balocchi, le poëte ordinaire du théâtre Italien, qui eut mission de traduire littéralement le texte de son confrère d'Italie; et comme Balocchi parlait et écrivait facilement la langue française, que même il entendait le mécanisme de notre versification, il était aussi chargé de brocher une espèce de canevas rimé, que M. Jouy, l'académicien, transformait en pure poésie.

Ainsi fut composé notre *Moïse*, dont l'histoire complète fournirait un gros volume; celle de ses diverses reprises n'en serait pas le moins curieux chapitre. Nous ne parlerons que de la dernière, en rappelant toutefois celle qui eut lieu au mois de novembre 1852. Dans l'origine, en 1827, voici quelle était la distribution des rôles: Levasseur tenait celui de Moïse, Dabadie celui de Pharaon, Adolphe Nourrit celui d'Aménophis, Mme Damoreau chantait le rôle d'Anaï dans lequel Mlle Falcon lui succéda en 1832. C'était Mme Dabadie qui représentait Sinaïde, mère d'Aménophis, et Mlle Mori, la mère d'Anaï.

En 1852, Obin, Morelli, Gueymard, Mmes Laborde, Poinsot, Duez, remplaçaient tous ces artistes, et aujourd'hui Obin seul est resté à son poste: Faure, Warot, Mlles Marie Battu, de Taisy et Godfrend remplacent les autres.

Dans le rôle de Moïse, sans égaler jamais Levasseur, Obin s'en est approché autant que possible, et nul n'était plus capable que lui de s'y montrer encore. Si sa voix a parfois quelques légères défaillances, elle a conservé néanmoins assez d'énergie et d'ampleur pour bien rendre la note et l'expression; sa taille élevée, sa tête noble et sévère, ses gestes imposants achèvent de lui imprimer le caractère sous lequel nous avons l'habitude de nous le figurer. Faure n'est pas moins bien placé dans le rôle de Pharaon; il chante mieux que Dabadie et que Morelli, et s'il avait un Rubini pour partenaire dans le fameux duo *Parlar, speigar* (en français: *cruel moment, que faire*?), il ne laisserait nullement regretter l'excellent Tamburini. Malheureusement, Warot ne possède pas une voix assez bonne pour qu'on dise de Faure et de lui *et cantare pares!* De plus il était déjà souffrant le premier jour de la reprise, et l'émotion a dû empirer son mal. Il a donc fallu suspendre l'ouvrage en attendant que l'artiste soit remis.

Venons à Mlle Marie Battu, qui débutait dans le rôle d'Anaï, ce rôle successivement chanté par Mmes Damoreau, Falcon, Laborde, et enfin par Mme Bosio. Hâtons-nous de dire que le succès de la jeune cantatrice a été l'événement de la soirée, et qu'une transformation a paru s'être opérée à son avantage dans sa personne non moins que dans sa voix. Au premier acte, c'était à peine si l'on pouvait la reconnaître, tant son costume hardiment juif la rend différente de ce que nous l'avions vue. On cherchait la jeune fille svelte, élancée : on retrouvait presque une femme forte. Et sa voix n'a pas subi une moindre métamorphose : quoique toujours souple et légère, elle semble avoir pris un timbre et un accent qu'elle n'avait pas. Mlle Marie Battu a dit son air du quatrième acte, non-seulement en cantatrice, mais en actrice, ce que pas une de ses devancières n'avait fait aussi bien. Maintenant il ne reste qu'à voir si les autres rôles du grand répertoire lyrique lui sont aussi favorables que celui d'Anaï, et si réellement sa voix peut en porter le poids sans effort ni fatigue.

La mère d'Aménophis n'a qu'un air à chanter, et Mlle de Taisy s'en est acquittée à merveille. Pourquoi le costumier n'a-t-il pas mieux habillé Mlle Godfrend? Pour elle et pour Warot, il y a lieu de demander une révision totale, avec d'autant plus de droit qu'en général les costumes sont fort beaux. Les décors sont aussi d'une grandeur et d'une splendeur éminemment bibliques.

Nous n'avons que des éloges pour l'exécution musicale du chef-d'œuvre; l'orchestre et les chœurs ont fort bien marché sous la direction de Georges Hainl, et le magnifique finale du troisième acte a produit tout son effet. Nous n'en saurions dire autant du passage de la mer Rouge, dont nous ne concevons pas très-nettement les évolutions nautiques.

Dans le divertissement du troisième acte, une jeune et jolie ballerine, Mlle Fioretti, se produisait en compagnie de Mlles Vernon et Fonta. La variation de Mlle Vernon, tirée du *Siége de Corinthe*, a pour accompagnement la flûte de Dorus ; mais la musique sur laquelle danse Mlle Fioretti n'est pas de Rossini : c'est un air de valse de Labitski ou Lanner, orchestré d'une main habile. Il n'y a que les grands maîtres pour laisser prendre avec eux de telles licences.

P. S.

LETTRES DE FÉLIX MENDELSSOHN

(Suite.)

A Fanny Henselt (1), *à Berlin.*

Leipzig, 14 février 1841.

Salut et fraternité. (En français dans le texte.)

As-tu lu la lettre courroucée que l'empereur de Chine a écrite à Lin avec son pinceau cramoisi ? Si c'était la mode chez nous, je t'écrirais avec le pinceau vert ou avec le pinceau bleu de ciel, ou de toute autre couleur exprimant la joie — pour te remercier de ton excellente épître à l'occasion de l'anniversaire de ma naissance. Je te dois également des remercîments pour l'intérêt que tu prends au fidèle Eckert. Sans doute, c'est maintenant un très-bon musicien pouvant se rendre utile. C'est là le point essentiel, au-delà duquel personne ne devrait s'inquiéter des autres, d'après mon opinion (que je conserve parfois pendant vingt-quatre heures). Que quelqu'un devienne plus tard un homme extraordinaire, unique, etc., c'est là une affaire à part. Mais tout homme dans le monde doit être bon à quelque chose et savoir son métier, et celui qui ne le sait pas doit être honni, depuis le savetier jusqu'au maréchal de la cour.

Ne me parle plus de tes séances musicales du dimanche : c'est vraiment une honte et une abomination que je ne les aie pas entendues. Mais si cela me fâche, à ton tour tu dois regretter de n'assister à aucun de nos brillants concerts d'abonnement. Je t'assure que nous rayonnons du plus vif éclat — des feux du Bengale ! Dans notre dernier concert historique (Beethoven), M. Schmidt fut pris d'une indisposition subite qui l'empêcha de chanter. Au milieu de la première partie, David s'écrie : « La Devrient qui est là-haut ! » Elle était arrivée le matin par le chemin de fer, et devait repartir le lendemain. Pendant l'entr'acte je monte, je me fais gentil ; elle consent à chanter *Adélaïde*. On apporte un vieux piano sur l'estrade ; il y eut quatre salves d'applaudissements ; on se doutait de la présence de Mme Devrient. Elle arriva dans un piètre costume de voyage, et Leipzig se mit à pousser des cris de joie et des hurlements sans fin. Elle ôta son chapeau *coram publico*, et montra, toute confuse, son paletot noir ; — je crois qu'ils applaudissent encore. Elle chanta fort bien ; on sonna des fanfares, et l'on applaudit tant et si longtemps, que du paletot noir on n'apercevait plus le moindre ruban. La prochaine fois nous donnerons pêle-mêle du Molique, du Kalliwoda et du Lipinski.

Quant aux temps qu'il faut prendre dans mon psaume, tout ce que je puis te dire, c'est qu'au passage où il est question du Jourdain, il serait bon que le chœur eût des mouvements d'oscillation, pour simuler les modulations des vagues ; ici nous produisons cet effet. Quant aux autres temps, informe-toi auprès de G*** ; il s'y entend très bien. Je proposerais toutefois d'exécuter le dernier morceau sur un mouvement très-lent, parce qu'il est dit: Louez le Seigneur à tout jamais. Il faut que ça dure le plus longtemps possible. Que Dieu me pardonne cette mauvaise plaisanterie!

Au chef d'orchestre Ferdinand David.

Berlin, 21 octobre 1841.

Merci à toi d'avoir lu sur-le-champ *Antigone*. Je savais d'avance qu'elle te plairait énormément, *si* tu la lisais, et c'est précisément l'impression qu'elle m'a laissée qui est cause que cela s'est fait. Tout le monde en parlait, et personne ne voulait commencer ; il était ques-

(1) Sœur de Mendelssohn; elle avait épousé le pianiste Henselt, et sa mort prématurée hâta la fin de son illustre frère.

tion d'attendre jusqu'à l'année prochaine; et comme cette œuvre magnifique m'avait fortement saisi, j'en parlai au vieux Tieck, et je lui dis : « Maintenant ou jamais ! » — Tieck fut aimable et me répondit : « maintenant ! » et je me mis à composer à cœur joie. Nous avons deux répétitions par jour, et les chœurs marchent à ravir.

Tout Berlin croit naturellement que nous faisons les malins, et que j'écris les chœurs pour être bien en cour, musicien de la cour ou fou de la cour. Au contraire, au commencement je ne voulais pas m'embarquer du tout dans cette affaire; mais l'œuvre est si admirablement belle qu'elle me fit oublier tout le reste, et qu'elle ne me laissa que le vif désir de la voir représentée.

C'était un magnifique sujet, et j'y ai travaillé avec joie et de tout cœur. Ce qui me frappa, ce fut de voir combien il y a dans l'art des choses d'une beauté inaltérable. Le sentiment exprimé dans les chœurs est encore aujourd'hui tout à fait musical, et offre une diversité à souhait pour la composition. Si seulement il n'était pas difficile dans ce pays-ci de se former une opinion vraie sur une œuvre! D'ordinaire on ne rencontre que d'impudents flatteurs et des critiques tout aussi impudents, et les uns et les autres vous font prendre tout d'abord toute chose en dégoût. Jusqu'ici je n'ai encore eu affaire qu'à des admirateurs; après l'exécution vont venir sans doute les savants, qui me démontreront comment j'aurais dû écrire si j'avais été Berlinois.

A sa mère.

Londres, 21 juin 1842.

Si ma lettre a aujourd'hui un air fatigué, déhanché, elle rend parfaitement mes sensations. Mais c'est qu'aussi ils ont poussé les choses trop loin. A l'orgue, dans la Christchurch, j'ai pensé étouffer, tant il y avait de cohue autour de la banquette; quelques jours après, à Exeter-Hall, où j'ai dû jouer devant trois mille personnes, qui me saluèrent d'un hourrah, et agitaient leurs mouchoirs, et trépignaient, que la salle en tremblait. D'abord je n'en ressentis pas de mal, mais le lendemain j'avais la tête lourde comme après une nuit blanche. Avec cela, la belle et toute charmante reine Victoria, qui est si aimable et si polie, avec un air virginal et timide, qui parle si bien allemand, et qui connaissait toutes mes œuvres : les lieder sans paroles et les lieder avec paroles, et la symphonie.

Lettre à sa mère.

En effet, hier au soir, j'ai été chez la reine, qui se trouvait presque toute seule avec le prince Albert, et qui s'assit auprès du piano et m'écouta jouer: d'abord, sept romances sans paroles, puis la *Sérénade;* puis deux improvisations sur *Rule Britannia*, et *la Chasse sauvage* de Lutzow et le *Gaudeamus igitur*. Ce dernier morceau était tant soit peu scabreux, mais je n'osais pas trop faire d'observations, et puisqu'on me le demandait, je pouvais bien le jouer. Avec cela, cette belle galerie au palais Buckingham, où elle prenait le thé, et où il y a deux poses de Paul Potter, et plusieurs autres tableaux que je trouvais également à mon goût; puis ma symphonie en *la* mineur qui eut beaucoup de succès; en outre, un accueil bienveillant et une prévenance aimable qui surpassent tout ce que j'ai jamais vu en fait d'hospitalité : tout cela me fait tourner la tête par moment, et il faut que je me prenne à deux mains pour ne pas la perdre.

Le 22 juin. — Aujourd'hui, je puis continuer allégrement ma lettre; le sommeil m'a remis de mes fatigues, et me voilà frais et dispos. Hier soir, j'ai joué mon concerto en *ré* mineur et j'ai dirigé mes *Hébrides* à la Société philharmonique, où l'on me reçoit comme un vieil ami, et où ils ont joué avec un dévouement qui m'a causé la joie la plus vive. On fait un tel « scandale » à mon sujet, que j'en suis tout ahuri; je crois qu'après le concerto, ils ont applaudi et trépigné pendant dix minutes, et on a bissé les *Hébrides*. Les directeurs me donnent un dîner, la semaine prochaine, à Greenwich : nous descendrons la Tamise en corps et il y aura des *speeches*. Il est question d'exécuter *Antigone* à Covent-Garden, dès qu'on aura pu se procurer une bonne traduction.

Dernièrement, j'arrive à un concert à Exeterhall, où je n'avais que faire : j'entre sans façon avec Klingemann. On était déjà au milieu de la première partie; il y avait environ trois mille personnes. A peine ai-je franchi le seuil, voilà qu'il se fait un vacarme; on applaudit, on crie, on se lève. D'abord, je ne croyais pas que ce fût à moi qu'on en voulait. Je ne m'en aperçus que quand j'arrivai à ma place, et que je vis sir Robert Peel et lord Warncliff, tout près de moi, qui applaudissaient, et que je dus me lever et faire des révérences. J'étais crânement fier de ma popularité en présence de Peel. A mon départ, après le concert, on me gratifia d'un nouveau hurrah

Et avec quel talent mistress Butter nous a lu dernièrement chez Chorley, *Antoine et Cléopâtre*, de Shakspeare! Et lady Morgan y était, et Winterhalter, et Duprez; celui-ci nous a chanté ensuite une romance française « d'un vieux mendiant qui avait si grand faim » et une autre « d'un jeune homme qui est sur le point de perdre la raison : *le vent qui vient à travers la montagne*, etc. » — *Sweet!* dirent les dames; et il y avait Bénédict, et Moschelès, et Groot: qui peut les compter tous? — J'ai renoncé au festival de la Haye, quoiqu'on m'ait beaucoup tourmenté pour me décider à assister à l'exécution de mon hymne.

Il faut que je finisse. A un joyeux revoir, très-chère mère, très-chères sœurs.

Traduit par J. DUESBERG.

CORRESPONDANCE.

Saint-Pétersbourg, 17/29 décembre 1863.

Jeudi dernier, 12/24 décembre a été donné un de ces splendides ballets que la direction des théâtres impériaux monte d'ordinaire avec un luxe oriental. Il a pour titre *la Belle du Liban ou le Génie des mines*. Composé et réglé par Marius Petipa, il était représenté pour la première fois à son bénéfice devant S. M. l'empereur, et les grands-ducs honoraient de leur présence le nouveau ballet, dans lequel Mme Petipa remplissait le principal rôle.

Le succès qu'a obtenu sur la scène de votre Opéra notre charmante danseuse rendra sans doute intéressants quelques détails sur cette représentation.

Le sujet, ainsi que l'indique le titre, est fantastique et se lie, quoiqu'assez indirectement, à la collision sanglante des Druses et des Maronites, qui impressionna si vivement l'Europe chrétienne il y a quelques années. M. Petipa y a surtout cherché le prétexte de belles décorations, de costumes magnifiques et de danses pittoresques empruntées aux mœurs et habitudes de ces peuplades. Sous ce rapport il a complétement réussi. Quant à l'action en elle-même, elle manque d'originalité et n'offre qu'un médiocre intérêt.

Ce ballet, qui ne dure pas moins de quatre heures, abonde en pas de toutes sortes. Plusieurs sont trop longs et devront être raccourcis, sinon coupés entièrement. Ceux que nous avons le plus remarqués sont : un pas des montagnards du Liban ; le caractère en est très-original et d'un effet pittoresque: il a été fort bien dansé, surtout par une jeune danseuse, Mlle Madeïeva, qui donne les plus belles espérances; on l'a fort applaudie et plusieurs fois redemandée. Le pas des derviches tourneurs a fait rire, mais il n'est pas nouveau; la marche nuptiale a un cachet de vérité qui a fort intéressé ; nous aimons beaucoup moins la marche des gnomes et des minéraux, imitée du beau ballet *Flick et Flock* du théâtre de Berlin et qui est loin de la valoir. Le grand pas des odalis-

ques ressemble à tous les pas où des écharpes de gaze rose, bleue ou verte, jouent le principal rôle. Nous ne dirons rien non plus d'un pas de minéraux et de pierres précieuses, représentés par des danseuses, l'épée à la main, et qui consiste en évolutions militaires commandées par le diamant, pour arriver de suite à deux pas délicieux dansés par Mme Petipa, avec le talent que vous lui connaissez : l'un, le pas de la charmeuse, est l'assemblage le plus complet de la force et de la grâce ; les difficultés accomplies par la célèbre ballerine surpassent tout ce qu'on peut imaginer, sans trahir un instant de peine ou de fatigue. Aussi a-t-elle été saluée par des bravos unanimes, accompagnés de nombreux bouquets et des compliments de l'empereur.

Le grand pas de la Colombe, dans lequel Mme Petipa voltige autour d'un massif de roses, ne lui a pas moins réussi et aurait suffi, avec le précédent, pour assurer le succès de la soirée si, comme je vous l'ai dit, l'ensemble de la mise en scène, la richesse et la variété des costumes, la beauté des décorations, dont l'une, représentant le palais souterrain du génie des mines, s'engloutit tout d'une pièce dans le troisième dessous, pour faire place aux jardins enchantés dans lesquels s'ébattent les colombes et les colibris, ne composaient pas un spectacle fait pour attirer la foule. Si je ne vous ai pas encore parlé de la musique, c'est qu'elle ne m'a pas paru digne du talent de M. Pugni, qui a fait souvent beaucoup mieux. Elle manque de couleur, souvent de vivacité. Tout le monde a remarqué aussi, dans la scène des deux Sosie, une contradiction choquante entre l'orchestre et la scène. Au moment où le génie des mines change en musiciens Beschir et ses compagnons, il eût été naturel, puisqu'ils se mettent à jouer de la flûte, que l'accompagnement fît entendre les sons de cet instrument. Au lieu de cela, c'est le violon, doublé du violoncelle, qui concerte avec lui, à qui mieux mieux; il est vrai qu'une demi-heure après, le célèbre flûtiste Ciardi exécute, aux applaudissements de la salle entière, un magnifique solo; cela fait compensation!

Samedi 14/26, une représentation de retraite était donnée au bénéfice de la deuxième basse de notre théâtre italien, Ceeconi. Le spectacle se composait d'actes divers, d'*I Puritari, il Barbiere, la Favorita*, et de fragments d'*Un Ballo in maschera*, de *Giovanna di Guzman*, etc. Les honneurs de la soirée ont été pour Calzolari, qui a délicieusement chanté le rôle du comte Almaviva, et pour Mme Fioretti, très applaudie après le boléro du quatrième acte de *Giovanna di Guzman*.

S. D.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a été empêché, par une indisposition de Waret, de donner, comme il l'avait annoncé, trois représentations de *Moïse* pendant la semaine passée. *La Favorite* et *la Juive* ont donc été jouées mercredi et vendredi, et demain aura probablement lieu la deuxième représentation de *Moïse*. — Aujourd'hui dimanche, par extraordinaire, *Robert le Diable*.

*** LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, qui ont assisté à la représentation de *Moïse*, ont fait appeler après le quatrième acte M. Emile Perrin, pour lui témoigner toute leur satisfaction et le charger d'en transmettre l'expression aux artistes et spécialement à la débutante, Mlle Marie Battu.

*** La première représentation de *la Fiancée du roi de Garbe*, qui avait été d'abord annoncée pour lundi dernier, en concurrence avec *Moïse*, paraît maintenant ajournée et peut-être jusqu'au 9 janvier. On dit que c'est S. M. l'Empereur qui aurait lui-même demandé ce retard à M. Auber et aurait témoigné l'intention d'assister avec S. M. l'impératrice à cette solennité.

*** Adelina Patti va rentrer au théâtre Italien par le rôle d'Amina de *la Sonnambula*. Nicolini y chantera le rôle d'Elvino.

*** On annonce que Mme Charton-Demeur vient d'être engagée au théâtre italien.

*** La reprise d'*Un Ballo in maschera* n'a pas été aussi bonne qu'on pouvait l'espérer. Fraschini seul s'y est montré ce qu'il est toujours, et il a constamment enlevé les bravos.

*** Mme Trebelli-Bettini et M. Bettini sont de retour à Paris.

*** Mme Cabel, à peine rétablie de son indisposition, avait reparu à Lyon dans le rôle de Dinorah du *Pardon de Ploërmel*, et l'œuvre et la cantatrice avaient été accueillis de la façon la plus enthousiaste. Malheureusement Mme Cabel avait trop présumé de ses forces, et une rechute a obligé le théâtre d'interrompre les représentations du chef-d'œuvre de Meyerbeer.

*** La reprise de *Faust* a eu lieu hier samedi au théâtre Lyrique.

*** On annonce l'ouverture de la nouvelle salle des Bouffes-Parisiens pour demain lundi.

*** Carlotta Patti va quitter Paris et donner son premier concert, le 7 janvier, au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. Il est probable que le public parisien aura l'occasion d'entendre la célèbre cantatrice pendant cette saison dans l'un des concerts du Conservatoire, au concert populaire du vendredi-saint et dans une représentation extraordinaire de l'Opéra.

*** Thalberg était à Paris la semaine passée. Après avoir donné cent neuf concerts à Londres et dans les provinces anglaises, et récolté autant d'argent que de gloire, il retourne à Naples.

*** L'une des meilleures élèves de Prudent, Mlle Louise Murer, dont nous avons eu souvent occasion d'apprécier le beau talent, donnera dans la première quinzaine de ce mois un concert à grand orchestre, où elle exécutera le dernier *concerto* et *la Danse des fées* de son excellent maître.

*** Dans la dernière matinée musicale de M. Lebouc, à laquelle assistait un brillant auditoire, on a beaucoup applaudi M. Georges Pfeiffer, qui a joué avec son talent habituel le concerto en *ut* mineur de Beethoven. Le sextuor d'A. Blanc, fort bien exécuté, a été également très-remarqué.

*** Voici le programme du concert populaire de musique classique qui aura lieu aujourd'hui : 1° Symphonie pastorale, de Beethoven; 2° andante et scherzo (op. 97), de Robert Schumann; 3° ouverture d'*Eurianthe*, de Weber; romance de la symphonie de *la Reine*, de Haydn; ouverture de *Guillaume Tell*, de Rossini.

*** Dimanche dernier, au concert du cirque Napoléon, dirigé par Pasdeloup, un fort joli morceau de M. Saint-Saëns, intitulé *Scherzo-Marche*, a eu les honneurs du *bis*.

*** Une deuxième série de séances populaires de musique de chambre est annoncée. La première séance aura lieu mardi prochain, 5 janvier, dans la salle Herz, avec le concours de Mlle Mongin. En voici le programme : trio en *mi* majeur (n° 3), de Mozart; quintette en *sol* mineur (n° 52), de Boccherini; les tours de passe-passe (1730), de F. Couperin; gavotte (1742), de J.-B. Martini; pièce (1735), de D. Scarlatti, exécutée par Mlle Mongin; quatuor en *fa* majeur (n° 1), de Beethoven.

*** Dans l'établissement, dont les salons viennent de rouvrir rue de la Paix, n° 7, sous le titre d'entretiens et lectures, on traite oralement de questions littéraires, historiques, philosophiques, artistiques et scientifiques. Notre collaborateur, M. Arthur Pougin y doit faire, dans le courant de la saison, une série de conférences sur les *Origines de la musique dramatique*, et *l'Histoire de la musique dramatique en France au* XVIII*e siècle*.

*** La Société philharmonique de Reims a commencé brillamment ses concerts de la saison avec Mlle Dorus, MM. Delle-Sedie et Georges Pfeiffer, qui ont été accueillis par de véritables ovations.

*** Vendredi, 8 janvier, à 8 heures du soir, aura lieu à la salle Herz un grand concert avec orchestre et chœurs, sous la direction de M. Deloffre, au bénéfice de la Caisse de secours de l'Association des artistes musiciens de France, présidée par M. le baron Taylor. On y entendra deux remarquables ouvrages de M. Aristide Hignard, et trois grandes compositions de M. Prévost-Rousseau; Mmes Ernest Bertrand et Blanche Peudefer, MM. Lavessière, Wagner, Gaston, Chevalier, Strohéker et Mouren ont bien voulu prêter leur concours à cette œuvre de bienfaisance. On trouve des billets chez l'agent-trésorier de l'Association, 68, rue de Bondy, à la salle Herz, 48, rue de la Victoire, et chez MM. Coudray et Challiot, éditeurs de musique, 376, rue Saint-Honoré.

*** Voici la liste des opéras nouveaux donnés en Italie pendant l'année 1863 : *Rienzi*, de Peri, à Milan; *Eroe delle Asturie*, de Lucilla, à Reggio; *Ferruccio*, de Maglioni, à Florence; *Cinzica Sismondi*, de Bridangeli, à Assisi; *Zaira*, de Corona, à Livourne; *Piccarda Donati*, de Masenzza, à Livourne; *Beatrice Cenci*, de Rota; à Parme; *Vittoria*, de Bona, à Gênes; *Ivanhoé*, ***, à Bastia; *Orio Soranzo*, de Zescevich, à Trieste; *Il di di S. Michele*, de Quarenghi, à Milan; *Rienzi*, de Kaschperoff, à Florence; *Giovanna di Castiglia*, de Battista, à Naples; *La Fidanzata di Marco Bozzari*, de Frontini, à Catane; *Ezzelino da Romano*, de Naberasco, à Gênes; *Stradella*, de Flotow, à Lugo; *Profughi fiammighi*, de Faccio, à Milan; *Aldina*, de Gandolfi, à Milan; *Il Rapimento*, de Pincherle, à Perugia; *Ladislao*, de Pisani, à Florence.

*** L'inauguration du grand orgue construit pour l'église Saint-André, à Lille, par MM. Merklin-Schutze, aura lieu prochainement. M. Edouard Batiste, professeur au Conservatoire, organiste de Saint-Eustache, est chargé, avec M. Dubois, de Bruxelles, de faire entendre le nouvel instrument dont on dit le plus grand bien.

*** Bazzini, qui parcourt en ce moment la Belgique et la Hollande, s'est déjà fait entendre avec un succès constant à Aix-la-Chapelle, Louvain, Gand, la Haye et à Amsterdam aux Sociétés *Diligentia* et *Felix meritis*.

*** Dans une soirée intime donnée la semaine passée, nous avons eu

le plaisir d'entendre Triebert, le célèbre hautboïste du théâtre Italien, et d'autres artistes parmi lesquels nous citerons Mme Gagliano, la cantatrice espagnole à la voix suave et puissante; M. Allard, le violoncelliste au jeu expressif et passionné; Mme Allard-Guerette, à la voix dramatique, et MM. Guidon frères, dont les voix s'harmonisent si bien. M. Faure, chanteur comique, a dit avec infiniment d'esprit trois scènes de genre différent; Mlle Léonide Humbert a exécuté avec beaucoup de style une grande fantaisie sur le *Prophète* de Meyerbeer. A cette charmante soirée une jeune fille, Mlle Marie Samary, nièce des Brohan, a enlevé les applaudissements en disant une scène de *Jeanne d'Arc* et une poésie d'Alfred de Musset. M. Wilhelm Ritter y a aussi confirmé sa réputation d'ancien artiste.

*** La reprise des *Martyrs* a pleinement réussi à Marseille. Mme Écarlat, MM. Lefranc et Dumestre y ont obtenu un succès bien mérité A bientôt la première représentation du *Pardon de Ploërmel*.

*** D'après l'Almanach des orphéons et des sociétés chorales, qui vient de paraître, le nombre des concours d'orphéons a été en France, pendant l'année 1863, de trente-huit, comprenant plus de 1,300 sociétés et environ 39,000 orphéonistes. C'est une progression de 14 concours et de 20,000 exécutants sur l'année 1862.

*** Il existe à Vienne, en Autriche, vingt-huit associations de chant d'hommes; il est question d'y créer une société de chant de femmes.

*** A peine de retour à Paris, Roger va recommencer la belle tournée qui lui a valu tant de succès. Les villes où il vient de chanter veulent l'entendre encore et le redemandent instamment.

*** Les journaux de Bruxelles constatent unanimement l'effet produit par Léonard, le célèbre violoniste, au dernier concert de la grande Harmonie. Nous lisons dans *le Bulletin du Dimanche:* « M. Léonard, qui a été accueilli par des bravos sympathiques et rappelé deux fois, à joué deux morceaux de sa composition: la fantaisie militaire et une fantaisie sur des motifs de Donizetti. Vous voyez que M. Léonard n'avait voulu choisir dans le riche répertoire de ses compositions que des morceaux dits de virtuose: il a le tort de laisser modestement jouer aux autres *la musique* dont il est l'auteur et qui l'a illustré. »

*** Les morceaux composés par Rossini et Gevaert, que Berthelier chante avec tant de succès dans *les Pifferari*, paraîtront cette semaine chez MM. Brandus et Dufour.

*** Les lettres de Félix Mendelssohn ont été traduites en anglais par lady Wallace; une contrefaçon en a paru en Amérique avec une notice biographique de Julie de Marguerittes.

*** Les *Essais de diphtérographie musicale*, ouvrage posthume de notre ancien et savant collaborateur Adrien de Lafage, vient de paraître chez l'éditeur Legouix. Nous consacrerons prochainement un article à cette publication si intéressante à plus d'un titre.

*** Edouard Bruguière, auteur d'un grand nombre de romances, dont beaucoup sont devenues populaires, vient de mourir à Nîmes.

*** M. Charles Godfrey, chef de musique du régiment de la garde anglaise (Goldstream), est mort à Londres, le 12 décembre, âgé de 73 ans.

*** Mme Joséphine Seutta, cantatrice jadis célèbre, est morte récemment à Vienne, dans sa soixante-sixième année. Elle avait débuté au théâtre *an der Wien* sous le nom de Mlle Diemer; en 1811 elle obtint un grand succès dans le rôle de Cendrillon.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE

*** *Berlin.* — Un nouveau ballet de Taglioni, *Morgano*, a été donné deux fois la semaine passée au théâtre royal. La mise en scène est magnifique: on a surtout remarqué la danse des candélabres. La musique, par Hertel, a de la verve, de l'animation, et rend parfaitement les situations d'un caractère si divers qu'offre le scénario. Le roi et la reine, qui assistaient à la première représentation, ont fait appeler Taglioni dans la loge royale, et l'ont félicité de ce nouveau succès.

*** *Vienne.* — La Société Haydn a exécuté, au bénéfice de l'association en faveur des veuves et orphelins des musiciens, *la Création*, de Haydn, sous la direction de Hellmesberger. — La première représentation de l'opéra nouveau d'Offenbach, *les Nymphes du Rhin*, est fixée au 10 janvier. — Au Karlstheater, on donne avec succès un opéra nouveau, *l'Équipage à bord*, par M. G. Zaytz, ancien élève du conservatoire de Milan; il s'est fait connaître dans cette ville par deux opéras, *Amélie* (d'après *les Brigands* de Schiller) et *la Tyrolienne*. — On attend Mlle Artot.

*** *Munich.* — Un brillant accueil a été fait à l'opéra nouveau, *le Portrait*, par le baron de Perfall. Le succès a été croissant de scène en scène. Après le deuxième acte, les acteurs ont été rappelés.

*** *Rotterdam.* — Le 19 décembre a été représenté pour la première fois l'opéra de Ferdinand Hiller, *les Catacombes*, texte de M. Hartmann, avec un succès extraordinaire. Après chaque acte, le compositeur a été rappelé au milieu des fanfares de l'orchestre et d'acclamations enthousiastes.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

TARENTELLE

Op. 25. *Pour le Piano,* Prix : 7 50.

Par Vincent Adler.

L'INSTRUMENTAL

NOUVEAU JOURNAL DE MUSIQUE MILITAIRE

Publié en Partition et Parties séparées.

Fondation GAUTROT aîné.

Ce Journal contiendra annuellement 36 morceaux

POUR

HARMONIES ET FANFARES

Pris en grande partie sur des motifs d'opéras.

On s'abonne à Paris :

CHEZ GAUTROT AINÉ, 60, RUE SAINT-LOUIS (MARAIS).

Chez J. HIÉLARD, éditeur,

8, RUE LAFFITTE, A PARIS.

Grand abonnement

DE

LECTURE MUSICALE

Conditions de l'abonnement :

Un an, 30 f.—Six mois, 18 f.—Trois mois, 12 f.—Un mois, 5 f.

Collection complète des

TRIOS, QUATUORS, QUINTETTES (*éditions allemandes*)

ET

Toutes les Partitions arrangées pour piano à 4 mains

MUSIQUE D'ENSEMBLE. — MUSIQUE POUR PIANO SEUL.

Opéras français, allemands et italiens, chant et piano seul.

La Bibliothèque sera constamment alimentée par les meilleurs ouvrages au fur et à mesure qu'ils paraîtront.

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

H. WOLFART. — Quinze transcriptions faciles sur les opéras les plus célèbres, chaque..... 4 50

R. HAMMER. — Trois mélodies de SCHUBERT, arrangées en TRIO..... 12 »

Beau choix de Pianos

VENTE ET LOCATION

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

Opéra en quatre actes.

MOÏSE

Propriété des éditeurs.

MUSIQUE DE

ROSSINI

La Partition pour Chant et Piano, in-8°, prix net : 20 francs.

La même, format in-4°, prix net : 30 francs.

L'OUVERTURE, arrangée pour le Piano : 6 francs.—**TROIS AIRS DE BALLET**, arrangés pour le Piano par H. Herz, chaque : 6 fr.

AIRS DÉTACHÉS DE CHANT, AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO :

1. **Quatuor :** *Dieu de la paix*, chanté par Obin, Grisy, Mlles Battu et Godfrend..... 4 »
2. **Duo :** *Si je perds celle que j'aime, mon amour*, chanté par Warot et Mlle Battu..... 6 »
3. **Duo :** *Dieu, dans ce jour prospère*, chanté par Mlles Battu et Godfrend..... 6 »
4. **Duo :** *Moment fatal! que faire?* chanté par Faure et Warot 6 »
5. **Air :** *Ah! d'une tendre mère*, chanté par Mlle de Taisy..... 5 »
6. **Quatuor :** *Je tremble et soupire*, chanté par Warot, Grisy, Mlles Battu et de Taisy..... 6 »
7. **Duo :** *Jour funeste!* chanté par Warot et Mlle Battu..... 5 »
8. **Air :** *Quelle horrible destinée!* chanté par Mlle Battu..... 7 50
9. **Prière** à quatre voix : *Des cieux où tu résides*, chantée par Obin, Grisy, Mlle Battu et Godfrend..... 4 50
10. **Cantique** à quatre voix : *Chantons, bénissons le Seigneur*.. 3 75

FANTAISIES ET ARRANGEMENTS POUR DIVERS INSTRUMENTS :

PIANO :

ADAM. Op. 19. Fantaisie et variations.. 6 »
BERTINI. Grand duo à quatre mains... 10 »
CRAMER. Fantaisie élégante..... 7 50
DUVERNOY. Op. 21. Variations brillantes 6 »
HERZ (H.). Op. 37. Rondo sur un chœur 9 »
— Trois airs de ballet, chaque.... 6 »
LECARPENTIER. 48e bagatelle..... 5 »
THALBERG. Op. 33. Grande fantaisie sur la Prière..... 9 »
— La même, à quatre mains..... 10 »
— *Mi manca la voce*, varié..... 7 50
— Le même, à quatre mains..... 9 »
WOLFF (ED.). Marche très-facile..... 4 50

MUSIQUE DE DANSE :

QUADRILLE NOUVEAU
PAR
STRAUSS
Pour le Piano, prix : 4 francs 50 cent.

QUADRILLES
Pour le Piano et à quatre mains par
MUSARD

POLKA PAR ALKAN—SCHOTTISCH PAR PASDELOUP

Les Airs
arrangés pour cornet seul, flûte seule, 2 cornets et 2 flûtes.

DIVERS INSTRUMENTS :

BÉRIOT. Op. 8. Fantaisie, piano et violon 10 »
KLEMCZINSKI. Op. 64. Duo brillant, id. 9 »
LAFONT ET HERZ. Op. 42. Variations, id. 7 50
OSBONNE ET OURY. Souvenirs..... id. 10 »
HOFFMANN ET MULLER. Duo concertant, flûte et violon..... 6 »
MIOLAN. Fantaisie, harmonium et piano 7 50
TULOU. Variations brillantes sur la Marche, pour piano et flûte..... 10 »
LABARRE. Fantaisie, harpe seule..... 7 50
BOCHSA. Duo, harpe et piano..... 9 »
BAUDIOT. Variations brillantes, piano et violoncelle..... 9 »

SOUS PRESSE :

PAUL BERNARD — **Fantaisie** *Pour le Piano.* Op. 74. — Prix : 9 francs.

MAGNUS — **Grand finale du 3e acte**, *Transcription de concert pour le Piano.* Op. 100. — Prix : 9 francs.

LA PARTITION ARRANGÉE POUR LE PIANO A QUATRE MAINS.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Ses DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 2. 10 Janvier 1864.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

1864 31me ANNÉE 1864

REVUE ET GAZETTE MUSICALE

Primes

Offertes aux anciens et nouveaux Abonnés.

LE SECOND VOLUME

DU

RÉPERTOIRE DE MUSIQUE MODERNE

POUR LE PIANO

Dont le premier volume a été accueilli avec tant de faveur l'année passée.

CONTENANT

VINGT MORCEAUX DE PIANO

ET

Un recueil contenant six Morceaux de Chant :

MÉLODIES ET CHANSONS

IRLANDAISES, ÉCOSSAISES, ESPAGNOLES ET HAVANAISES

Avec paroles françaises.

Nous rappelons à nos abonnés de Paris que ces primes, que nous leur offrons à titre d'étrennes, sont à leur disposition, et nous les prions de vouloir bien les faire prendre dans nos bureaux. Nous les envoyons *franco* aux abonnés de Province.

SOMMAIRE. — Rapport et décret relatifs à la liberté des théâtres. — Théâtre des Bouffes-Parisiens : réouverture. — Lettre de M. **Fétis** père sur l'inauguration de l'orgue de Sainte-Elisabeth, à Bâle. — Martini (4e article), par **Arthur Pougin.** — Nouvelles et annonces.

Le Moniteur universel du 7 janvier contient le rapport et le décret suivants :

RAPPORT A L'EMPEREUR.

SIRE,

Dans la séance solennelle du 5 novembre dernier, Votre Majesté annonçait elle-même la suppression prochaine des priviléges auxquels l'exploitation des théâtres était jusqu'à présent assujettie. Accueillie avec joie et reconnaissance par les écrivains et par les artistes, cette mesure va recevoir aujourd'hui son exécution.

Grâce à la généreuse initiative et aux intentions libérales de Votre Majesté, aucune entrave ne s'opposera plus désormais au libre développement d'une industrie dont l'influence sur le mouvement des lettres et des arts peut être si grande et si féconde.

Tandis que les auteurs et les compositeurs vivants pourront trouver des débouchés pour leurs productions nouvelles, les chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire, affranchis des liens qui les rattachaient exclusivement aux deux premiers théâtres français, iront, sans déchoir, honorer les scènes populaires et y porter leur utile enseignement. De son côté, le gouvernement restera en possession du droit de soutenir, en les subventionnant, des établissements de premier ordre, qui seront pour les autres des exemples à suivre et des modèles à égaler.

On peut donc espérer, Sire, que le niveau de l'art ne fera que s'élever sous l'empire de la législation nouvelle, et que le bon goût public se réveillera lui-même en se sentant plus libre.

Le moment est favorable pour faire loyalement une expérience qui n'a jamais eu lieu dans des conditions pareilles. En permettant à la liberté industrielle, littéraire et artistique, de produire tout le bien qu'on doit en attendre, on n'a pas à en craindre les abus et les excès. La société, l'ordre et la morale conservent toutes leurs garanties, et, loin de désarmer l'administration, le décret nouveau confirme l'autorité protectrice des lois actuellement en vigueur.

J'ai l'honneur, en conséquence, de soumettre à Votre Majesté le projet de décret ci-joint.

Je suis, avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, le très-humble, très-obéissant serviteur et très-fidèle sujet,

Le maréchal de France, ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts,
VAILLANT.

NAPOLÉON,

Par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français,

A tous présents et à venir, salut :

Vu les décrets du 8 juin 1806 et 29 juillet 1807;

Vu l'ordonnance du 8 décembre 1824;

Vu l'article 3, titre XI de la loi des 16 et 24 août 1790;

Vu les arrêtés du gouvernement des 25 pluviôse et 11 germinal an IV, 1er germinal an VII et 12 messidor an VIII;

Vu les ordonnances de police des 12 février 1828 et 9 juin 1829;

Vu la loi du 7 frimaire an V et le décret du 9 décembre 1809 sur la redevance établie au profit des pauvres ou des hospices;

Vu le décret du 30 décembre 1852;

Notre conseil d'Etat entendu,

Avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. — Tout individu peut faire construire et exploiter un théâtre, à la charge de faire une déclaration au ministère de notre Maison et des Beaux-arts, et à la préfecture de police pour Paris; à la préfecture dans les départements.

Les théâtres qui paraîtront plus particulièrement dignes d'encouragement pourront être subventionnés soit par l'Etat, soit par les communes.

Art. 2. — Les entrepreneurs de théâtres devront se conformer aux ordonnances, décrets et règlements pour tout ce qui concerne l'ordre, la sécurité et la salubrité publics.

Continueront d'être exécutées les lois existantes sur la police et la fermeture des théâtres, ainsi que sur la redevance établie au profit des pauvres et des hospices.

Art. 3. — Toute œuvre dramatique, avant d'être représentée, devra, aux termes du décret du 30 décembre 1852, être examinée et autorisée par le ministre de notre Maison et des Beaux-Arts, pour les théâtres de Paris; par les préfets, pour les théâtres des départements.

Cette autorisation pourra toujours être refusée pour des motifs d'ordre public.

Art. 4. — Les ouvrages dramatiques de tous les genres, y compris les pièces entrées dans le domaine public, pourront être représentés sur tous les théâtres.

Art. 5. — Les théâtres d'acteurs enfants continuent d'être interdits.

Art. 6. — Les spectacles de curiosités, de marionnettes, les cafés dits cafés chantants, cafés-concerts et autres établissements du même genre restent soumis aux règlements présentement en vigueur.

Toutefois, ces divers établissements seront désormais affranchis de la redevance établie par l'article 11 de l'ordonnance du 8 décembre 1824 en faveur des directeurs des départements, et ils n'auront à supporter aucun prélèvement autre que la redevance au profit des pauvres ou des hospices.

Art. 7. — Les directeurs actuels des théâtres autres que les théâtres subventionnés sont et demeurent affranchis envers l'administration de toutes les clauses et conditions de leurs cahiers des charges, en tant qu'elles sont contraires au présent décret.

Art. 8. — Sont abrogées toutes les dispositions des décrets, ordonnances et règlements dans ce qu'elles ont de contraire au présent décret.

Art. 9. — Le ministre de notre Maison et des Beaux-Arts est chargé de l'exécution du présent décret, qui sera inséré au *Bulletin des lois*, et recevra son exécution à partir du 1er juillet 1864.

Fait au palais des Tuileries, le 6 janvier 1864.

NAPOLÉON.

Par l'Empereur :

Le maréchal de France, ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts,

VAILLANT.

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS.

Réouverture.

(Mardi 5 janvier.)

Le théâtre des Bouffes-Parisiens est né dans une baraque foraine, et c'est précisément ce qui fait sa gloire. En ce temps-là, sous le règne du privilége, on naissait où l'on pouvait et comme on pouvait; mais quand on avait du mérite, on ne tardait pas à sortir de son village, à faire son chemin. Au bout de six mois, les Bouffes-Parisiens avaient franchi l'espace des Champs-Elysées au passage Choiseul; seulement, lorsqu'ils prirent possession de la salle Comte, on ne sait quel malin génie se plut à la rendre plus que jamais étroite et incommode; il semblait que, comme autrefois, elle ne fût destinée qu'à des enfants. Le public n'y pénétrait, n'arrivait aux stalles et aux loges que par des escaliers et des corridors d'une dimension fantastique. A l'intérieur, pour grimper jusqu'à la scène, jusqu'au cabinet du directeur, c'était bien pis encore ; aussi, un de nos amis disait-il un jour, en risquant l'ascension : « En vérité, ce théâtre est construit sur une grande échelle ! »

Eh bien ! changement complet, transformation incroyable, inespérée ! De cette taupinière où l'on étouffait, où rien n'était omis de ce qui pouvait gêner l'œil et l'oreille, en mettant le corps au supplice, un architecte, un magicien a su faire une salle charmante, élégante, aux abords faciles, où tout le monde voit et entend. L'architecte, le magicien, c'est M. Charpentier fils; et il mérite certainement qu'on le nomme. Quatre rangs de loges, un parquet, des galeries, une clarté plus que suffisante, et pas de lustre : rien que des candélabres; en quelques mots, voilà son œuvre, voilà le domicile nouveau des Bouffes-Parisiens et de leur joyeuse famille. La cage est jolie au suprême degré ; il ne reste plus qu'à y mettre des oiseaux dignes d'elle pour que le ramage réponde au plumage et que le public n'ait rien à désirer.

Pour commencer, sous le titre de *la Tradition*, nous avons eu un prologue en vers, entremêlé d'une musiquette de M. Léo Delibes. Le prologue de M. Derville ne manque pas d'esprit, mais il ne touche pas assez terre. Ce que nous en avons compris le mieux, c'est que la tradition des Bouffes-Parisiens est d'amuser, et qu'ils se proposent de la continuer avec zèle. Ainsi soit-il !

Au prologue succédait une opérette, une improvisation du maître, une de ces inspirations vives et naturelles qui lui échappent presque spontanément. *Lischen et Fritzchen* nous arrivent d'Ems en droite ligne : c'est le produit d'une gageure entre l'auteur, M. Paul Dubois, et le musicien, maître Jacques Offenbach. *E lavoro d'un' ora*, disait à Rossini le poëte Totola, en lui apportant les paroles de la sublime prière de *Moïse*. Au lieu d'une heure mettons quatre ou cinq jours, et nous serons dans le vrai, pour le temps que MM. Paul Dubois et J. Offenbach ont employé à la confection de leur pièce et de leur musique. Molière ayant dit, avec son sens profond, que le temps ne fait rien à l'affaire, personne ne s'étonnera que *Lischen et Fritzchen* soit une de ces bagatelles qui valent leur pesant d'or et qu'on ne saurait écouter sans y prendre un plaisir extrême. Le sujet en est des plus simples. Nous ne vous cacherons pas que, sans avoir l'air d'y toucher, l'auteur des paroles, M. Paul Dubois, y traite une palpitante question de philologie, consistant dans les nuances délicates par lesquelles la langue française se distingue du patois alsacien. Fritzchen est un domestique renvoyé par son maître justement à cause de sa trop grande facilité à confondre ces nuances. La confusion a engendré des quiproquos, et Fritzchen a été mis à la porte. Dans cette situation, il rencontre une jeune personne qui, faute de débit, s'est lassée du commerce des petits balais. Lischen n'est pas plus ferrée que Fritzchen sur les nuances des idiomes, et il en résulte entre eux un assaut de prononcé-

ciation hétéroclite, dont ils s'effarouchent mutuellement. Fritzchen croit que Lischen veut se moquer de lui, et Lischen se persuade que Fritzchen la tourne en ridicule. Bientôt la méprise s'éclaircit, et la plus franche réconciliation s'opère dans un délicieux duo sur ces paroles :

Je suis Alsacienne,
Je suis Alsacien.
Quand une Alsacienne
Trouve un Alsacien :
Ta main dans la mienne, etc.

Toute la salle valserait sur le thème de ce duo, si un certain décorum ne la retenait. Mais c'est encore peu de se reconnaître pour Alsacien et Alsacienne, ne voilà-t-il pas que Fritschen et Lischen s'aperçoivent qu'ils sont frère et sœur, l'un et l'autre natifs de Brumath ! Cette fraternité imprévue ne laisse pas de contrarier les projets de Fritzchen. Le brave garçon commence à se méfier de lui-même, et à ne plus vouloir faire de compagnie avec Lischen le pèlerinage de leur pays. Par bonheur, une lettre que Lischen avait reçue, mais qu'elle n'avait pu déchiffrer faute de savoir lire, et que Fritzchen lit couramment, leur apprend qu'ils sont, non pas frère et sœur, mais cousin et cousine. Fritzchen ne se sent pas de joie, et au fond du cœur Lischen n'est pas du tout fâchée de ne se trouver avec Fritzchen qu'à ce degré de parenté !

Vous comprenez qu'une telle pièce ne s'analyse pas : ce sont quelques scènes d'une piquante gaieté, mitigée par une naïve tendresse : on rit de bon cœur, et on essuye une larme sans y penser. Offenbach n'a jamais rien fait de plus naturel, de plus fin que les trois ou quatre morceaux dont la partition se compose. L'ouverture en est toute champêtre : on y respire le thym et le serpolet. Au lever du rideau, Fritzchen, rendu à la liberté par son maître, exhale sa douleur comique dans une sorte de complainte, où la parole alterne avec le chant. L'air de la marchande de balais est pris sur le fait : on n'a jamais pu vendre pareille marchandise avec d'autre musique. Lischen chante de plus une fable de la Fontaine : *le Rat de ville et le rat des champs*, petit chef-d'œuvre français et allemand, que l'auteur lui-même n'eût pas écouté sans pouffer de rire. Bref, *Fritzchen et Lischen* ont obtenu le plus franc succès : on a bissé le duo et la fable ; on aurait bissé tout l'ouvrage, qui ne dure pas vingt minutes, et n'a que deux personnages, mais ces deux personnages sont interprétés avec une vérité sans égale par Desiré et une jeune artiste, Mlle Zulna Bouffar, qui avait déjà joué le rôle de Lischen à Ems et qu'on a eu grandement raison d'amener à Paris.

L'Amour chanteur n'a pas eu la même chance que l'opérette. Il s'agit dans cette pièce, un peu prétentieuse de MM. Nuitter et Emmanuel, d'une jeune fille que son père, M. Guillaume, a eu l'imprudence de conduire à l'Opéra. Depuis ce jour, Araminte est quasi folle ; elle ne cesse de faire de grands bras et de chanter de grands airs. Évidemment les deux auteurs connaissent leur Molière, ils ont étudié surtout son *Amour médecin*, divertissement dont l'auteur parle ainsi dans un bout de préface : « Il est le plus précipité de tous ceux que S. M. m'ait commandés, et lorsque je dirai qu'il a été proposé, fait, appris et représenté en cinq jours, je ne dirai que ce qu'il y a de vrai. » Nous ignorons si les auteurs de *l'Amour chanteur* ont procédé de même ; mais, ce que nous savons, c'est qu'il n'y a rien de plus périlleux que l'imitation des tours de force du génie. Le cadre de *l'Amour médecin* n'est qu'une plaisanterie, un prétexte ; mais Molière a su y jeter cinq ou six traits de sa puissante main, lesquels relèvent d'un prix infini une conception assez vulgaire. *L'Amour chanteur* ne jouit pas de cet avantage : aussi n'a-t-il été reçu qu'avec une froideur marquée. Offenbach et sa musique n'ont pas fait fondre la glace. Les artistes, chanteurs et danseurs, même l'excellent Pradeau, même Desiré, même Mlle Irma Marie, la cantatrice, en ont été pour leurs frais de bonne volonté.

La représentation se terminait par la reprise des *Deux Aveugles*, ce premier chef-d'œuvre, ce premier succès d'un théâtre dont la fondation remonte à huit années. C'était bien, n'est-ce pas, de montrer ainsi quelle avait été la base de l'édifice ? Cela fait songer au millionnaire qui dans un coin de ses salons dorés aurait placé le dessin de l'humble chaumière qui l'a vu naître.

P. S.

A M. le Directeur de la REVUE ET GAZETTE MUSICALE.

Bruxelles, le 23 décembre 1863.

Mon cher collaborateur,

En assistant ces jours derniers à l'essai et examen d'un orgue construit pour l'église Sainte-Elisabeth de Bâle (Suisse), dans les ateliers de la Société anonyme (Merklin et Schütze), pour la fabrication d'orgues de toutes dimensions, j'ai éprouvé une satisfaction si vive par les qualités de ce bel instrument, par la puissance et par la variété de ses effets dans les improvisations de M. Dubois et sous les mains de notre célèbre professeur Lemmens, que je me suis proposé de vous écrire pour constater par quelques considérations opportunes les conquêtes réelles de la facture moderne de l'orgue. Vous savez que rien de ce qui intéresse le beau dans la musique ne peut me laisser indifférent ; or rien n'est plus digne d'attention que l'instrument devenu d'une nécessité absolue dans le culte religieux.

L'orgue de l'église Sainte-Elisabeth de Bâle n'est pas une de ces machines à combinaisons formidables et à nombre immense de voix de toute espèce : composé simplement de deux claviers à la main et d'un clavier de pédales, il n'a dans son ensemble que vingt-neuf jeux ou registres ; mais dans ces dimensions des petites orgues d'autrefois, il a toute la puissance d'un grand instrument moderne, et toute la variété désirable dans ses effets de sonorité. D'où viennent donc de si heureux résultats, produits par des ressources si bornées? Leurs causes, car il y en a plusieurs, leurs causes, dis-je, résident : 1° dans la justesse des proportions de la pression pneumatique, en raison de la nature des jeux ; 2° dans le caractère spécial et parfaitement distinct du timbre de chaque jeu ; 3° dans le choix de ces timbres par lequel on a évité les doubles emplois d'un même genre de voix, comme étaient autrefois les distinctions d'un même genre de jeu en *grosse*, *moyenne* et *menue taille*, ce qui constituait simplement des sons de bonne, de médiocre et de mauvaise qualité, ou comme certains redoublements inutiles des grandes orgues modernes. En matière de sonorité, l'effet ne s'augmente pas dans la proportion de l'accroissement des moyens. Les cinquante ou soixante premier violons des grandes fêtes musicales de l'Allemagne, et les quelques centaines des oratorios du *Cristal-Palace* de l'Angleterre, ne produisent pas une sonorité double, triple ou décuple des vingt premiers violons de l'orchestre du Conservatoire de Bruxelles ; or, sous le rapport de l'unité, ceux-ci ont l'avantage.

Pour messieurs les organistes, qui savent quelles sont les conditions ordinaires des grandes orgues d'église dans la composition de leurs jeux, je crois devoir donner dans cette lettre le tableau de celui de l'orgue de Bâle dont je parle ; ils pourront juger par cette récapitulation de ses jeux quelle doit être l'excellence de leur sonorité pour produire l'effet dont j'ai été ému :

1er CLAVIER (grand orgue) : 1° principal de 16 pieds ; 2° bourdon de 16 ; 3° montre, de 8 ; 4° bourdon, de 8 ; 5° salicional, de 8 ; 6° viole de gambe, de 8 ; 7° flûte harmonique, de 4 ; 8° prestant, de 4 (*jeux de combinaisons*) ; 9° doublette ; 10° plein-jeu progressif, de 4 et 5 rangs de tuyaux ; 11° bombarde, de 16 pieds ; 12° trompette harmonique, de 8 pieds ; 13° cornet, de 5 rangs de tuyaux.

2e CLAVIER (récit) : 1° flûte harmonique, de 8 pieds ; 2° bourdon, de 8 ; 3° viole, de 8 ; 4° *dolce*, de 8 ; 5° flûte d'écho, de 4 ; 6° voix

humaine, de 8 (*jeux de combinaisons*); 7° cornet de récit; 8° basson et hautbois, de 8; 9° clarinette, de 8.

Clavier de pédales séparées : 1° contre-basse, de 16 pieds; 2° sous-basse, de 16; 3° octave basse, de 8; 4° violoncelle, de 8 (*jeux de combinaisons*); 5° trombone, de 16; 6° trompette, de 8; 7° clairon, de 4.

Trois pédales d'accouplement réunissent à volonté le grand orgue au pédalier, ou le récit au même clavier de pédales, ou le récit au grand orgue.

Cinq autres pédales de combinaisons agissent de la manière suivante : 1° introduction des jeux de fonds du grand orgue; 2° introduction des jeux de combinaisons du grand orgue; 3° introduction des jeux de combinaisons du récit; 4° introduction des jeux de combinaisons de la pédale; 5° pédale de *forte* pour ouvrir ou fermer à la fois toutes les pédales d'introductions. A ces pédales de service se joignent un *tremblant* et une pédale d'expression.

Il faut avoir entendu jouer cet instrument par les artistes dont je vous ai parlé tout à l'heure pour savoir quelle prodigieuse variété d'effets sonores peut être tirée des combinaisons de ce petit nombre de jeux, à cause précisément du caractère distinctif de leurs timbres. Les deux grands systèmes de sonorités qui entrent dans la formation de toutes les orgues sont ici dans un rare état de perfection : les jeux de fonds se font remarquer par la rondeur, l'ampleur, la majesté religieuse, par lesquelles se distinguaient les instruments des anciens facteurs; brillants, puissants, énergiques, les jeux d'anches ne déparent pas ces qualités par la dureté qu'on pouvait reprocher aux instruments des meilleurs facteurs d'autrefois.

La construction des sommiers de tous les claviers est parfaite : ils sont à double layes, pour l'alimentation spéciale, et séparés des jeux de fonds et des jeux de combinaisons, d'où résulte que ceux-ci ne subissent aucune altération lorsqu'ils sont réunis aux premiers.

La soufflerie, cette partie si importante de la grande machine, cette âme de l'orgue, est ici double. Deux réservoirs, avec double pompe pour chacun, produisent la pression ordinaire et la pression forte, suivant les besoins des diverses parties de l'instrument.

D'après un nouveau système de simplification, le levier pneumatique est appliqué spécialement au mécanisme de chaque clavier, et acquiert ainsi la promptitude de l'étincelle électrique. Il en résulte une remarquable précision dans l'articulation et une grande facilité de toucher. Telle est la netteté, la précision d'articulation dont je parle, que le trille le plus rapide s'exécute sur tous les claviers, même sur les notes les plus graves de la pédale, avec le même fini que sur le clavier d'un piano.

Parvenue à ce degré de perfection, la facture d'orgues a atteint son double but religieux et musical. De grandes cathédrales exigent sans doute des instruments d'un plus grand développement, trois ou quatre claviers à la main, cinquante, soixante et jusqu'à soixante-cinq jeux (nombre qui, du reste, ne doit jamais être dépassé); mais quelles que soient les dimensions de ces géants de sonorité, pour satisfaire à toutes les exigences de leur destination et de l'art, ils seront parfaits s'ils sont dans les conditions de l'instrument que je viens d'analyser, et l'on ne doit rien chercher de plus; car quiconque veut transformer l'orgue en orchestre et y mettre un luxe surabondant d'effets de fantaisie, le dénature et s'égare. Dans l'examen d'un ouvrage de ce genre, on peut admirer l'esprit ingénieux qui imagine les moyens mécaniques nécessaires pour d'innombrables combinaisons de sonorités; mais ces choses ne répondent ni à la gravité de l'usage de l'orgue dans l'église, ni à la musique véritable. Elles exigent d'ailleurs, de la part de l'organiste, un travail si compliqué dans l'emploi de tant de moyens mécaniques, que plusieurs années d'études suffiraient à peine pour en user librement, et que le résultat de cette contention de ses facultés serait inévitablement d'anéantir ses inspirations lorsqu'il voudrait improviser, et qu'il n'y aurait plus dans l'avenir de grand organiste possible.

Restons dans les limites du beau, dans le vrai de l'art, et pour cela laissons à l'orgue son grand caractère avec la simplicité et la perfection de moyens que nous offre l'orgue de Sainte-Elisabeth de Bâle, construit dans les ateliers de la Société anonyme, sous l'intelligente et habile direction de MM. Merklin et Schütze. Je porte un vif intérêt aux travaux des chefs de cet établissement, qui possèdent deux grandes maisons à Paris et à Bruxelles, parce que je les vois dans la bonne, dans la seule voie qui mène au but de l'art. Ils sont incessamment à la recherche des perfectionnements qui peuvent conduire à ce but, mais ils s'abstiennent d'innovations de fantaisie. D'une probité rigoureuse dans les strictes conventions des devis, leurs matériaux sont de la meilleure qualité, et le fini de leurs produits est à l'abri de toute critique. Entouré de la considération publique, l'excellent administrateur des affaires de l'établissement, M. Verreyt, l'un des commissaires de la Caisse d'amortissement en Belgique, imprime à tout ce qui concerne les relations commerciales la régularité la plus scrupuleuse. Enfin, dans son ensemble comme dans ses détails, la Société anonyme pour la fabrication des orgues (établissements Merklin-Schütze) offre au clergé de tous les pays toutes les garanties désirables.

FÉTIS père.

MARTINI.

(4e article) (1).

L'Amoureux de quinze ans obtint un très-grand succès et resta longtemps au répertoire de la Comédie italienne. Le poëme de cet agréable ouvrage sera toujours le chef-d'œuvre dramatique de Laujon, et fut assurément son titre le plus sérieux au choix de l'Académie française, qui l'admit dans son sein en 1807, plutôt pour honorer son grand âge et son noble caractère qu'en récompense de ses travaux quelque peu futiles et légers. A une reprise qu'on en fit au théâtre Favart au mois de messidor an VI, le vieux Laujon, alors septuagénaire et pauvre (la révolution lui avait fait perdre emplois, traitements et pensions), pleurait de joie en embrassant Carline et Mme Saint-Aubin, qui avaient rempli dans sa pièce les deux rôles principaux.

La représentation de *l'Amoureux de quinze ans* posa du premier coup Martini en compositeur distingué et en digne émule de Grétry, de Philidor et de Monsigny. Il pensa pouvoir abandonner le service militaire et entra, en qualité de directeur de sa musique, chez le prince de Condé. Dans le courant de l'année suivante, il fit représenter à Chantilly, sur le théâtre particulier de ce prince, un autre opéra-comique de circonstance, qu'il avait fait aussi en collaboration avec Laujon. Bien qu'aucun des biographes du poëte et du musicien n'ait mentionné cet ouvrage, j'ai acquis la certitude de son existence dans les lignes suivantes, écrites par Bachaumont le 29 novembre 1772 : « On sait que *l'Amoureux de quinze ans* est une pièce faite à l'occasion du mariage de M. le duc de Bourbon avec Mlle d'Orléans. MM. Laujon et Martini, auteurs de cet ouvrage, et qui semblent avoir envie de mettre en opéra-comique toute la vie de ces augustes époux, en ont fait une seconde à la naissance du duc d'Enghien : elle a été jouée à Chantilly avec le plus grand succès; elle a pour titre *le Nouveau-né*, et l'on assure que c'est lui que l'on répète aujourd'hui aux Italiens. » (*Mémoires secrets*, etc.)

---

(1) Voir les nos 49, 50 et 51.

Bien que donnée, on le voit, à Chantilly, la représentation du *Nouveau-né* ne put, j'ignore pour quelle raison, avoir lieu à la Comédie-Italienne, et les auteurs lui substituèrent un autre ouvrage en trois actes, intitulé *le Fermier cru sourd*, dont la chute, paraît-il, fut éclatante. C'est ce qui ressort encore de cette autre citation de Bachaumont : « *La Nouveauté* de MM. Laujon et Martini n'a pas eu lieu aux Italiens par des circonstances particulières ; mais les mêmes auteurs y ont substitué un autre ouvrage de leur composition, c'est *le Fermier cru sourd* ou *les Méfiances*, pièce en trois actes et en prose, mêlée d'ariettes. Depuis longtemps on n'avait vu une chute aussi complète ; cet opéra-comique a été tellement hué depuis le commencement jusqu'à la fin, que personne n'a pu l'entendre, et personne n'a regretté de ne pas entendre, tant cela a paru plat. La musique, moins mauvaise n'avoit rien de saillant pour compenser le dégoût général : il falloit qu'il fût bien grand pour s'être manifesté aussi indécemment, malgré la présence de Mme la duchesse de Bourbon, qui honoroit ce spectacle et à laquelle un des auteurs appartient. » (*Mémoires secrets*, etc., 8 décembre 1772. Additions au volume 24.)

Laissons reposer les morts et ne nous occupons pas davantage de cette œuvre malheureuse, qui fut suivie d'une autre production de Martini, dont le sort ne fut pas beaucoup meilleur : je veux parler du *Rendez-vous bien employé*, « comédie-parodie » dont Anseaume avait écrit les paroles et qui fut représentée à la Comédie italienne le jeudi gras 1774. Je ne trouve à ce sujet, dans Bachaumont, que ces deux lignes, datées du 11 février 1774 : « La parade des Italiens, quoiqu'assez bien faite, n'a pas eu de succès, à raison surtout de la musique très-médiocre. » Et celles-ci, du 16 : « La parade des Italiens, sans avoir eu beaucoup de succès, se soutient. Les paroles sont du sieur Anseaume, et la musique, très-médiocre, est du sieur Martini. » On peut inférer, je crois, du jugement porté par Bachaumont sur la musique de Martini, que celle-ci n'avait pas les qualités comiques propres à un ouvrage de ce genre, mais qu'elle n'était pas aussi mauvaise qu'il lui plaisait de le dire. C'est, du reste, ce qui résulte du passage suivant du *Mercure*, dont la critique est beaucoup plus favorable au compositeur. « La musique de M. Martini, dit ce dernier, est agréable, expressive et pittoresque; elle fait honneur au génie de cet habile compositeur, si avantageusement connu par la musique délicieuse de *l'Amoureux de quinze ans*. On peut dire pourtant qu'il a trop soutenu la noblesse de son style, et qu'il n'a pas su lui donner les formes comiques et propres au genre grotesque de la parade. »

A la fin de cette même année 1774, le 14 novembre, Martini tentait pour la quatrième fois les hasards de la scène, et venait, en compagnie de du Rosoy, présenter aux habitués de la Comédie-Italienne un drame lyrique en trois actes intitulé *Henri IV* ou *la Bataille d'Ivry*. Si, malheureusement, l'absurdité du poëme de ce dernier — homme de cœur, profondément honnête et courageux, mais fort méchant écrivain — fit le plus grand tort à la musique de Martini, et empêcha l'ouvrage de se maintenir au répertoire, la partition du moins réunit tous les suffrages, et pendant plus de trente ans on en exécuta à Favart et dans tous les grands concerts publics l'ouverture et un entr'acte, qui obtenaient toujours le plus grand succès. Mais, je le répète, la pièce n'eût pu réussir, tant le livret en était plat, misérable et ridicule, à ce point même que le roi faillit en suspendre les représentations. « Le *Henri IV* de M. du Rosoy, — dit en effet Bachaumont le 24 décembre, — joué devant le roi la semaine dernière, n'a pas reçu l'approbation de ce monarque. Il a été scandalisé de la façon peu digne dont l'auteur fait figurer ce prince en plusieurs endroits, et Sa Majesté a déclaré que si les représentations n'en étoient pas aussi avancées, elle feroit arrêter ce drame lyrique. » Cela ne découragea pourtant pas du Rosoy, qui, sans attendre davantage, fit représenter l'année suivante, avec Bianchi, un nouveau drame lyrique, *la Réduction de Paris sous Henri IV*, dans lequel il avait poussé le ridicule à ses dernières limites. C'est ce qui fit dire à un de ses biographes : « L'espèce d'obstination avec laquelle du Rosoy semble avoir pris à tâche de déshonorer la mémoire d'un héros cher aux Français, en le travestissant de la manière la plus ridicule dans ces deux pièces, lui valut, dit Palissot, le nom de Ravaillac second. »

Martini expia durement la faute qu'il avait commise en se chargeant de mettre en musique un livret aussi pitoyable : *Henri IV* fut abandonné complétement après un petit nombre de représentations, et l'on pouvait supposer que c'en était à jamais fini pour lui, lorsqu'en 1814, pendant la première restauration, et deux ans à peine avant la mort du musicien, l'ouvrage, qui formait presque une pièce de circonstance, fut remis à la scène avec des changements assez considérables. Il ne s'y soutint pas plus que la première fois, et fut définitivement abandonné peu de temps après.

IV.

Faut-il attribuer à ces insuccès répétés dès le commencement de sa carrière le silence obstiné de Martini pendant les neuf années qui suivirent la représentation de *Henri IV*? Trois chutes successives semblaient faites, en effet, pour tempérer la joie qu'avait pu lui causer la réussite de son premier ouvrage et le décourager au moins momentanément. Il abandonna donc la lutte pour un temps, laissant le champ libre à Grétry, qui continuait de charmer le public avec de nouvelles œuvres, *le Jugement de Midas*, *l'Amant jaloux*, *les Evénements imprévus*, *Aucassin et Nicolette*; à Dezèdes, qui donnait pendant ce temps *les Trois fermiers*, *Zulima*, *le Porteur de chaises*, *Cécile*, *A trompeur, trompeur et demi*, *Blaise et Babet*; enfin, à Champein, dont la fécondité s'annonçait dès ses débuts par l'apparition successive de *Mina*, *la Mélomanie*, *Léonce*, *le Baiser*, *Isabelle et Fernand* et *le Poëte supposé*.

Je ne sais à quoi s'occupait alors Martini. Il est bien vrai que ce fut dans ce temps qu'il devint directeur de la musique du comte d'Artois; mais ces fonctions ne pouvaient le distraire complétement de ses travaux ordinaires, et cependant il semblerait que son inactivité fut complète durant cette période de son existence. Non-seulement il se tenait éloigné du théâtre, mais il ne publiait aucun ouvrage, bien qu'en dehors de la scène ses compositions soient fort nombreuses. Nous avons la preuve incontestable que toute sa musique instrumentale avait été gravée et livrée au public avant la représentation de *l'Amoureux de quinze ans*; et quant à ses recueils de romances, ses œuvres de musique religieuse, ses traités didactiques, tout cela ne commença de paraître qu'à partir des premières années de la révolution, révolution qui fut si profitable aux développements de l'art musical et à l'éclosion des génies qui devaient en ce genre illustrer notre pays.

Enfin, nous retrouvons Martini sur la brèche aux derniers jours de 1783. Le 29 décembre de cette année, il faisait de nouveau reparaître sa muse sur les planches de la Comédie italienne, et offrait aux amateurs de ce spectacle un nouvel ouvrage en trois actes, *le Droit du seigneur*, dont Desfontaines lui avait fourni le livret, et qui avait été représenté d'abord, le 17 octobre, sur le théâtre particulier de la cour, à Fontainebleau.

Je renonce, pour ne pas me répéter sans cesse, à faire l'analyse de cette remarquable production d'une plume élégante, mais je ne saurais cependant me priver du plaisir d'en citer deux ou trois morceaux des plus importants.

ARTHUR POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra, *Moïse* a seul occupé l'affiche pendant la semaine passée, et la foule s'est toujours empressée d'aller applaudir le chef-d'œuvre, dont l'exécution est de plus en plus remarquable.

*** Aujourd'hui, par extraordinaire, *la Muette de Portici*,

*** La première représentation de *la Fiancée du roi de Garbe* est annoncée définitivement pour demain lundi à l'Opéra-Comique.

*** Mme Charton Demeur est venue mardi dernier reprendre au théâtre Italien la place qu'elle y avait si brillamment conquise il y a bientôt deux ans. C'est dans *la Traviata* qu'elle a fait sa rentrée. On se rappelle que, dans une représentation à bénéfice, elle avait déjà chanté un fragment du rôle de Violetta, l'un des plus importants du répertoire.

*** Adelina Patti est arrivée lundi dernier à Paris et débutera ce soir dans *la Sonnambula*. Avant de quitter Madrid, la jeune et célèbre artiste a voulu donner pour les pauvres un concert, qui a été très-fructueux. La reine d'Espagne lui a fait remettre une précieuse parure en saphirs et brillants, à l'occasion d'une représentation à son bénéfice.

*** Mme Tedesco vient d'obtenir un très-grand succès à Lisbonne dans *Saffo*, de Pacini. La célèbre cantatrice va se faire entendre dans *Il Profeta*, *Anna Bolena*, *il Barbiere* et *Nina Pazza* de Cappola.

*** Mme Penco continue à être applaudie à Cadix, où elle vient de chanter *la Norma*.

*** Mlle Ebrard, élève distinguée du Conservatoire de Paris, a débuté dimanche passé avec beaucoup de succès au théâtre Lyrique, dans le rôle de Zora de *la Perle du Brésil*.

*** *Mayda*, tel est le titre d'un opéra en trois actes que M. de Flotow vient de composer et dont les répétitions vont commencer au théâtre de la cour à Vienne. Le principal rôle en est destiné au ténor Wachtel.

*** Offenbach est reparti pour Vienne, où il va présider aux dernières répétitions de son nouvel opéra *les Fées du Rhin*.

*** *Le Brésilien* a reparu au théâtre du Palais-Royal et avec lui *la Ronde* composée par Offenbach, et chantée avec tant de verve et un si grand effet par Brasseur et Gil Perès. Le succès de *la Ronde du Brésilien* ne se borne pas à Paris; en province et à l'étranger elle est devenue également populaire, et des milliers d'exemplaires n'ont pu suffire à sa vogue toujours croissante.

*** Le premier concert d'abonnement du Conservatoire aura lieu aujourd'hui sous la direction de George Hainl. On y exécutera la symphonie en *ut* mineur de Beethoven; le chœur des chasseurs d'*Euryanthe*; l'adagio du septuor de Beethoven; le chœur des nymphes de *Psyché* d'Ambroise Thomas; l'ouverture d'*Oberon*, et le finale de *la Création* de Haydn.

*** Voici le programme du concert populaire de musique classique qui aura lieu aujourd'hui au cirque Napoléon: symphonie en *ut* majeur (n° 30), de Haydn; ouverture de *Ruy Blas*, de Mendelssohn; adagio, de Weber (le solo de clarinette par M. Auroux); *le Comte d'Egmont*, tragédie de Goethe, musique de Beethoven.

*** A Vienne, au théâtre de la cour, il y a eu dans le courant de l'année dernière trois cent vingt-six représentations. On n'a donné que deux pièces nouvelles: *Lalla-Roukh*, de Félicien David, et le ballet *Jotta*, par Borri.

*** George Hainl, récemment élu chef d'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire, a été présenté à la Société par M. Auber. George Hainl a adressé à ses confrères quelques paroles empreintes d'une chaleureuse cordialité et qui ont été accueillies de la façon la plus sympathique.

*** Dans la grande messe célébrée le 1er janvier aux Tuileries, Mlle Sax a chanté un *O salutaris* d'Auber et y a produit un très-grand effet.

*** Mlle Brunetti, l'ancienne élève de Duprez, a débuté avec succès dans le rôle du page d'*Un ballo in maschera*. Cet ouvrage a inauguré la saison du théâtre de la Scala à Milan. Elle doit prochainement chanter le rôle d'Anaï de *Moïse*.

*** Une bonne nouvelle nous arrive de Nîmes. Un de nos correspondants nous écrit que, ainsi que Marseille, Toulouse, Valenciennes et plusieurs de nos cités provinciales les plus importantes, cette ville va se trouver aussi en possession d'un Conservatoire, dont les classes sont dès aujourd'hui régulièrement constituées. Depuis tantôt vingt-cinq ans que des écoles de chant choral y existent, il n'avait pas été possible d'y fonder un établissement sérieux de ce genre, mais la chose est arrêtée maintenant. Le conseil municipal, sous la surveillance duquel est placé le nouveau Conservatoire, vient de voter les fonds nécessaires; un local provisoire a été choisi, et les classes doivent s'ouvrir dans le courant du présent mois de janvier. Voici de quelle façon ces classes sont distribuées : solfége (première année), M. A. Pellet, directeur de l'Orphéon; — solfége (deuxième année), M. Aubert; — violoncelle, M. Aubert; — cor et cornet à pistons, M. Marteau; — hautbois, flûte et basson, M. Bouffard; — violon, MM. Delaruelle et Rouais. Tous ces artistes sont avantageusement connus à Nîmes, et tout fait présager que la nouvelle institution est appelée à rendre d'excellents services.

*** C'est dans la dernière quinzaine de janvier que Mlle Marie Darjou donnera son concert à grand orchestre à la salle Herz. Nous signalons, entre autres morceaux exécutés par elle, la dernière œuvre d'E. Prudent: *les Trois rêves*.

*** La première valse brillante pour piano de M. S. Ponce de Léon vient de paraître, transcrite à quatre mains par l'auteur, chez Challiot et Cie.

*** L'espace nous manque pour rendre compte du concert donné vendredi au bénéfice de la caisse de secours de l'Association des artistes musiciens dans la salle Herz. Nous nous en occuperons dans notre prochain numéro.

*** Le directeur de théâtre Wallner, à Berlin, vient de recevoir du roi de Prusse la grande médaille pour les arts et les sciences, à l'occasion de la publication de ses *Souvenirs*.

*** Le maître de chapelle Henri Dorn, à Berlin, vient d'écrire un opéra nouveau sous le titre de : *le Messager de Pirna*.

*** Dans un concert donné à Amsterdam, le 3 de ce mois, sous sa direction et avec le concours de la Société chorale, M. A. Berlyn a fait exécuter une grande cantate de lui, *les Matelots au rivage*, ainsi que sa nouvelle composition *l'Amour*. Ce morceau lui a valu trois salves de bravos et un rappel.

*** Dimanche prochain, 17 janvier, à 10 heures précises, on exécutera à l'église Saint-Vincent-de-Paul une messe en musique de la composition de M. Boberti. Cette œuvre, exécutée souvent à Londres avec le plus grand succès, sera dirigée par M. Mullot, maître de chapelle de la paroisse. Le grand orgue sera tenu par M. Auguste Durand, organiste de Saint-Vincent-de-Paul.

*** L'inauguration des nouvelles orgues de Saint-André, à Lille, a eu lieu le 6 janvier. La décision du jury a été unanime pour la réception du grand orgue et de l'orgue d'accompagnement, sortis des ateliers de MM. Merklin et Schütze. MM. Edouard Batiste, professeur au Conservatoire impérial de musique, organiste du grand orgue de Saint-Eustache; Alexandre Guilmant, organiste de Saint-Nicolas, à Boulogne-sur-Mer; Dubois, professeur au Conservatoire de Bruxelles, avaient été chargés de faire valoir les ressources du nouvel instrument, et se sont acquittés de leur tâche avec le remarquable talent que chacun d'eux possède.

*** La première des séances de quatuor données par Alard et Franchomme, avec le concours de L. Diémer, aura lieu dimanche prochain, à la salle Pleyel.

*** Un grand concours international de chant d'ensemble et d'harmonie va être organisé par les orphéonistes d'Arras, pour les 28 et 29 août. Les sociétés chorales de la France et de l'étranger qui veulent y prendre part ont à s'adresser à M. Judes, secrétaire des orphéonistes à Arras.

*** M. François Schott, chef de la maison les fils de B. Schott à Mayence, vient de recevoir du duc de Hesse-Darmstadt le titre de conseiller de commerce (*Commerzienrath*).

*** Mlle Hélène de Katow, violoncelliste, l'une des meilleures élèves de Servais, est de retour à Paris. Pendant un séjour de près d'une année en Belgique, son talent s'est admirablement perfectionné par les leçons particulières de son célèbre professeur. Aussi a-t-elle obtenu dans les principales villes de Belgique et de Hollande les succès les plus brillants et les mieux mérités. Elle compte donner cet hiver à Paris plusieurs grands concerts.

*** M. Strakosch, l'excellent compositeur-pianiste, a été décoré par la reine d'Espagne de l'ordre de Charles III.

*** Vendredi prochain aura lieu dans le salon de M. Lebouc une soirée de musique de chambre donnée par M. Delcroix, pianiste, Ménétrier, violoniste, et Van Guth, violoncelliste.

*** Sivori a donné sa dernière matinée musicale à Bordeaux, et se rend à Toulouse, Poitiers et Angoulême. L'éminent artiste excite partout le plus grand enthousiasme.

*** *Le Temps*, journal de Trieste, annonce que pendant la répétition du ballet *Flamella*, qui a eu lieu le 24 décembre au Grand-Théâtre de cette ville, le feu a pris aux jupes de plusieurs danseuses du corps de ballet. Grâce à de prompts secours, le feu a été éteint, non sans causer de graves blessures à quelques-unes des malheureuses danseuses; une d'entre elles, âgée de quatorze ans, a déjà succombé.

*** D. Magnus annonce pour samedi prochain une séance d'audition de ses nouvelles œuvres, qui aura lieu dans les salons de Pleyel-Wolff. Il y exécutera sa transcription du finale du troisième acte de *Moïse*.

*** Voici le programme de la séance populaire de musique de chambre qui aura lieu mardi prochain dans la salle Herz: trio en *ré* mineur, de Mendelssohn, exécuté par MM. H. Fissot, Ch. Lamoureux et E. Rignault; quatuor en *si* bémol, de Beethoven; duo en *mi* bémol, pour

piano et violon, de Weber, exécuté par MM. H. Fissot et Ch. Lamoureux; quatuor en *sol* majeur, de Haydn.

*** L'empereur d'Autriche vient d'accorder au compositeur Al. Schmitt, à Francfort, la grande médaille pour les sciences et les lettres.

*** Mlle Marie Jungk donnera le samedi, 16 janvier, dans la salle Herz, un concert dont le programme offre un vif intérêt. La jeune pianiste exécutera le 5e concerto et une tarentelle nouvelle de Henri Herz, qui lui-même jouera un duo à deux pianos avec Mlle Marie Jungk. On entendra aussi M. et Mme Trebelli-Bettini, du théâtre Italien, et MM. Bauerkeller et Muller. C'est dans ce concert que le célèbre guitariste polonais, Marc Sokolwski, fera ses débuts à Paris.

*** M. Adolphe de Groot ouvrira prochainement un cours d'harmonie à la succursale de la maison Pleyel, Wolff et Ce, rue Richelieu, n° 95. Le professeur y fera l'explication de la théorie des accords, de leur enchaînement, etc., de façon qu'au bout de quelques mois ceux qui suivront cet enseignement pourront, non-seulement se livrer à des essais écrits, mais encore à des préludes improvisés exempts de ces fautes qui attestent une connaissance insuffisante des lois constitutives de l'harmonie.

*** Demain lundi, dans la salle Herz, concert donné par M. Rolland, chef de musique de la gendarmerie pontificale, qui fera exécuter six quatuors de sa composition. Ces quatuors, pour instruments à cordes et de mesures différentes, seront joués d'abord successivement, puis trois à la fois, et pour finir les six ensemble.

*** S. M. le roi d'Italie vient d'accorder à M. Luigi-Bordèse la décoration de l'ordre des saints Maurice et Lazare.

*** L'éminent pianiste Gennaro Perelli, en ce moment en Espagne, vient d'être nommé officier de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique.

*** Au bal masqué d'hier soir, Strauss a fait entendre deux nouveaux quadrilles : *les Chasses*, sur des thèmes de Rossini et Mehul, et un quadrille sur des thèmes arabes. Les fanfares étaient exécutées par trente trompes de chasse. Le quadrille *les Bavards et le Brésilien* est redemandé à chaque bal.

*** Le charmant théâtre Robin offre continuellement de nouvelles surprises au public. Pour les fêtes du jour de l'an, la composition de son spectacle a été changée complétement, et les nouvelles expériences qu'on y exécute, ainsi que les démonstrations scientifiques qu'on y donne, obtiennent chaque soir un succès des plus éclatants.

*** Mme Mancel, dont nous avons souvent eu occasion d'apprécier le talent comme cantatrice, vient de mourir à l'âge de trente-quatre ans.

*** E. Trangott Herr est mort à Dresde le 31 décembre, après une courte maladie, dans sa trente-huitième année; il était d'une grande force sur le basson.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Douai.* — *Giralda*, le charmant opéra-comique d'Adolphe Adam, vient d'être repris avec un très-grand succès. Mlle Enaux y a fait preuve d'un talent réel.

*** *Besançon.* — Mme Alrit obtient de chaleureux applaudissements dans *l'Étoile du Nord.* Elle y remplit d'une façon très-remarquable l'un des rôles principaux.

*** *Nancy.* — Les rôles de Rose, des *Dragons de Villars*, et d'Elvira ont valu de nombreux bravos à Mlle Cazat, qui réussit aussi bien dans le répertoire du grand opéra que dans celui de l'opéra-comique.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Cologne.* — Au cinquième concert d'abonnement on a entendu Mme Clara Schumann et la cantatrice Mlle Wiesemann. En outre a été exécutée *la Fuite de la sainte famille*, par Max Bruch, charmante idylle, suave et pieuse composition digne de l'auteur de *Lorelei.* Le jeune compositeur a été rappelé à la fin du morceau.

*** *Brunswick.* — Niemann, du théâtre royal de Hanovre, obtient beaucoup de succès ici. Il a surtout été fort applaudi dans le rôle de Jean de Leyde, du *Prophète*, et Masaniello, de *la Muette.*

*** *Berlin.* — Mlle Artôt donnera ici une série de représentations qui doivent durer deux mois.

*** *Vienne.* — *La Muette de Portici* a été donnée la veille du jour de l'an et a obtenu un succès d'enthousiasme; l'opéra a été monté d'ailleurs avec tous les soins imaginables. Mlle Couqui, la ravissante danseuse, a supérieurement bien mimé le rôle de Fenella. — Willmers, qui depuis plusieurs années ne s'était pas fait entendre en public, prendra part au prochain concert de la cour. — E. Pauer, l'excellent pianiste de Londres, annonce un concert à la salle de la Réunion. — Au quatrième concert philharmonique a été exécutée la troisième partie du *Faust*, de Liszt.

*** *Reggio.* — La saison du carnaval a été inaugurée par l'opéra *Marta* de Flotow, qui a pleinement réussi. Le ténor Vidal et Mme Caruzzi y ont été surtout fréquemment applaudis.

*** *Moscou.* — Le ténor Pancani a excité l'enthousiasme dans *Il Profeta*, qu'il chante et joue à la perfection. Prochainement il se fera entendre dans *Roberto il Diavolo.*

ERRATUM.

Page 4 du dernier numéro, avant dernière ligne, lisez le peintre Hensel, et non le pianiste Henselt.

Le Directeur : S. DUFOUR.

L'INSTRUMENTAL

NOUVEAU JOURNAL DE MUSIQUE MILITAIRE

Publié en Partition et Parties séparées.

Fondation GAUTROT aîné.

Ce Journal contiendra annuellement 36 morceaux

POUR

HARMONIES ET FANFARES

Pris en grande partie sur des motifs d'opéras.

On s'abonne à Paris :

CHEZ GAUTROT AINÉ, 60, RUE SAINT-LOUIS (MARAIS).

Chez J. HIÉLARD, éditeur,

8, RUE LAFFITTE, A PARIS.

Grand abonnement

DE

LECTURE MUSICALE

Conditions de l'abonnement :

Un an, 30 f.—Six mois, 18 f.—Trois mois, 12 f.—Un mois, 5 f.

Collection complète des

TRIOS, QUATUORS, QUINTETTES (*éditions allemandes*)

ET

Toutes les Partitions arrangées pour piano à 4 mains

MUSIQUE D'ENSEMBLE. — MUSIQUE POUR PIANO SEUL.

Opéras français, allemands et italiens, chant et piano seul.

La Bibliothèque sera constamment alimentée par les meilleurs ouvrages au fur et à mesure qu'ils paraîtront.

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

H. WOLFART. — Quinze transcriptions faciles sur les opéras les plus célèbres, chaque..... 4 50

R. HAMMER. — Trois mélodies de SCHUBERT, arrangées en TRIO..... 12 »

Beau choix de Pianos

VENTE ET LOCATION

POUR PARAITRE INCESSAMMENT

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

LISCHEN ET FRITZCHEN

Conversation alsacienne,

Paroles de **PAUL DUBOIS**, musique de

JACQUES OFFENBACH

(Représentée à l'ouverture de la nouvelle salle des Bouffes-Parisiens)

La Partition pour Chant avec Piano et le Dialogue, format in-8°.

LES AIRS DÉTACHÉS DE CHANT :

1. **Couplets** chantés par Désiré : *Me chasser, me forcer a laisser mon service.* . . . . . 3 »
2. **Chanson** chantée par Mlle Bouffar : *P'tits balais, je vends des toutes p'tits balais* . . . . . 3 »
3. **Duo** : *Je suis Alsacienne. — Je suis Alsacien* . . . . . 6 »
4. **Fable** chantée par Mlle Bouffar : *Einmal eine rat de ville invite eine ratz' des champs* . . . . . 4 »
5. **Duo** final : *Quoi, Fritzerl, sans qu'il t'en coûte.* . . . . . » »

Grande Valse. — Polka. — Polka-Mazurka. — Quadrille.

MORCEAUX FACILES POUR LE PIANO.

N° 1.

TARENTELLE

Musique de ROSSINI

—

Prix · 5 francs.

LE PIFFERARO

Vaudeville en un acte, de MM. A. Duru et H. Chivot.

Deux morceaux chantés

PAR

BERTHELIER

N° 2.

CHANT DES PIFFERARI

Musique de GEVAERT

—

Prix : 3 francs.

MANUFACTURE GÉNÉRALE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS

50, rue Saint-Georges, à Paris.

ADOLPHE SAX * *

50, rue Saint-Georges à Paris.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique.
Seule grande Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

RÉSUMÉ DES AVANTAGES DES SAXHORNS ET DES SAXOTROMBAS.

Le Saxotromba, ou le Saxhorn, est supérieur à ses analogues existants précédemment, comme proportion de tubes et par conséquent comme son ; supérieur comme justesse ; supérieur comme création de famille complète ; supérieur comme facilité et unité de doigté ; supérieur comme forme ou contour des tubes pour l'émission des sons ; supérieur comme forme pour le placement et le maniement de l'instrument ; supérieur comme ayant une même direction des sons (avantage pour l'auditeur de recevoir tous les sons avec la même puissance); supérieur en ce que quelques jours suffisent pour former, avec des amateurs ou de simples conscrits militaires, une musique passable ; supérieur en ce que les plus gros instruments comme les petits se tiennent facilement au moyen de la main gauche et du bras gauche, et laissent le bras et la main droite entièrement libres, et dans la meilleure position pour le jeu des doigts sur les cylindres ; supérieur en ce que, quand un élève a déjà fait des études et qu'il est obligé de changer d'instrument faute de disposition des lèvres ou par tout autre motif, ses études acquises servent pour le nouvel instrument, soit trompette, trombone ou tout autre instrument ; supérieur en ce que l'on peut faire les études les plus longues et les plus difficiles sur l'instrument qui fatigue le moins et les reporter sur d'autres plus durs à jouer ou plus lourds à porter; supérieur en ce que, dans les sociétés ou dans un régiment de cavalerie, surtout lors des congés, il arrive souvent que tous les artistes d'une même catégorie d'instruments partent, et que, dans ce cas, on peut les remplacer en prenant des musiciens dans les parties les mieux garnies pour occuper ou remplacer les parties manquantes; supérieur en ce qu'on ne craint pas les coups de tête des chevaux, qui, avec les anciens instruments, brisaient parfois les dents au cavalier; supérieur en ce que l'on peut jouer, le cheval au trot ou au galop, l'instrument suivant toujours les mouvements du corps; supérieur pour la musique en marche en ce que l'instrument ne se dérange pas sur les lèvres, et conserve par conséquent la même sonorité qu'au repos; supérieur pour les corps de musique et pour le militaire surtout, où tout est régulier excepté les musiciens et les instruments d'après le système ancien), en ce que tout le monde se trouve dans la même position, toutes les mains à la même hauteur et tous les instruments penchés de gauche à droite ; supérieur, pour la musique à cheval ou de cavalerie, en ce que si, pendant que l'on joue, le cheval vient à faire un écart, il est facile de ressaisir les brides pour le ramener, sans déranger l'instrument de sa position.

Tous les instruments sortant de la fabrique portent l'inscription suivante : **Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur,** le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cᵉ, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 3. 17 Janvier 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique : *la Fiancée du roi de Garbe*, opéra-comique en trois actes et six tableaux, paroles de MM. Scribe et Saint-Georges, musique de M. Auber. — Théâtre impérial italien : rentrée de Mlle Adelina Patti dans la *Sonnambula ;* Mme Charton-Demeur et Mme Lumley dans le *Trovatore* ; départ de Fraschini et de Mme de La Grange, par **Paul Smith.** — Concerts et auditions. — Martini (5e article), par **Arthur Pougin.** — Lettres de Félix Mendelssohn, traduites par **J. Duesberg.** — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE,

Opéra comique en trois actes et six tableaux, paroles de MM. Scribe *et* Saint-Georges, *musique de* M. Auber.

(Première représentation le 11 janvier.)

Pour un critique, plein de foi dans son savoir et son importance, quelle bonne fortune qu'un ouvrage qui lui fournit l'occasion de donner tout à la fois une leçon de musique à M. Auber, le doyen des compositeurs, le glorieux chef de notre école ; une leçon de théâtre à M. Scribe, qui malheureusement ne peut plus en profiter ; et, chemin faisant, de fustiger M. de Saint-Georges, son collaborateur de *l'Ambassadrice*, *des Diamants de la Couronne*, et autres libretti, dont la vogue a été si grande ! Mais pour le public, quelle espérance et quel attrait que cette triple signature à laquelle le succès a fait tant de fois honneur ! Cette semaine encore, il s'est bien gardé d'y manquer, et le public n'a pas été trompé dans son attente : il a eu ce qu'il se flattait d'avoir, une pièce amusante, accidentée, mêlée de réel et de fantastique, une partition charmante ; nous ne savons pas d'expression plus juste pour caractériser une œuvre que le souffle mélodique anime d'un bout à l'autre, en s'appuyant sur tout ce que l'art a de plus ingénieux, de plus pur, de plus élégant, de plus délicieusement classique. Enfin, il a eu des artistes de talent, parmi lesquels deux surtout, Achard et Mlle Cico, méritent d'être cités hors ligne ; ajoutez une mise en scène brillante et riche, l'une des meilleures d'un théâtre connu pour en avoir eu d'excellentes, et vous comprendrez qu'en montant *la Fiancée du roi de Garbe*, l'Opéra-Comique ne l'a pas acceptée comme un legs de valeur douteuse, mais comme une belle et bonne donation, dont les avantages sont clairs et palpables.

La Fiancée du roi de Garbe ! Qui ne connaît le scandale de ses aventures anté-conjugales, tel que nous l'ont transmis Boccace et la Fontaine ? Qui ne sait que le roi de Garbe est le type de cette foi robuste, que rien ne peut altérer ni détruire chez certains prétendants et maris ? Boccace, à la fin de sa nouvelle, où, suivant les mœurs de son siècle, la licence est presque toujours cruelle, où l'on s'enivre de sang et de voluptés, conclut par cette moralité fort peu morale, dont nous n'oserions risquer la traduction exacte, *Bocca basciata non perde ventura ; anzi rinnuova comme la luna.* Ce qui signifie, à peu près, que quelques baisers reçus ou donnés ne font rien à l'affaire, qu'on y gagne souvent au lieu d'y perdre. Vous concevez que l'Opéra-Comique est autrement sévère, et n'admet pas de telles énormités : Jugez-en.

Le grand roi de Garbe, Babolin Ier, monarque d'Espagne, de Portugal, par suite de la conquête maure, ou, si vous l'aimez mieux, souverain du Maroc, s'est avisé de vouloir prendre femme, non sans consulter préalablement un sien parrain, qui habite la lune, sur les conséquences possibles de sa résolution. Au lieu de répondre, le parrain lui expédie par la commodité d'un de ses pages, aéronaute sans ballon, un écrin renfermant un collier de treize perles du Visapour, dont voici la propriété : Si celle qui porte le collier, sur sa poitrine ou dans sa poche, accorde ou se laisse dérober la plus légère faveur, à l'instant même une perle se détache du collier pour n'y revenir jamais. Par ce moyen, le roi saura toujours à quoi s'en tenir sur la vertu de sa noble épouse, la fille du soudan d'Egypte, auprès de laquelle il envoie son neveu, don Alvar, pour demander sa main et lui remettre le collier.

Don Alvar est fort joli garçon de sa personne, mais il s'est voué par goût à l'étude des sciences et de l'astronomie. Il ne contemple pourtant pas le ciel si assidûment qu'il n'ait aperçu sur la terre un adorable portrait, dont il est devenu amoureux jusqu'au délire. Il a ramassé le portrait perdu par Babolin, car c'est justement celui de la belle Alaciel, fille de son futur beau-père, le soudan d'Egypte. N'oublions pas de dire qu'auprès de Babolin il y a une autre jeune fille, nommée Figarina, et dont la main légère a pour mission de promener chaque matin le rasoir sur le menton royal. C'est un usage établi jadis par un prince, qui tenait à parler sans cesse,

même tandis qu'on le rasait, et qui n'avait rencontré d'autre main que celle d'une femme pour lui sauver le désagrément des estafilades. De là cette charge de barbière, espèce de favorite, très-agréable à Babolin et que néanmoins il congédie, parce qu'il se dispose à se marier.

L'ambassade envoyée par le roi au soudan a pour chef don Alvar, escorté de Figarina. Don Alvar reconnaît dans la fiancée de son oncle l'original du portrait, dont il raffole. Pour revenir à Garbe, les voyageurs ont à traverser des pays remplis de bêtes féroces, et de brigands qui ne le sont guère moins. Ils demandent leur chemin à de prétendus ermites, qui ne songent qu'à les livrer aux brigands. Dans sa terreur pour le précieux collier dont le roi de Garbe lui a fait hommage, Alaciel le remet dans l'écrin, et prie Figarina de vouloir bien s'en charger. C'est ce qui cause tout le mal : à partir de ce moment, sans qu'elle puisse s'en défendre, les baisers tombent comme grêle sur la pauvrette, et à chaque baiser une perle de moins! D'abord c'est don Alvar qui pénètre sous la tente où Alaciel et Figarina essayent de dormir, et nous avons une édition nouvelle de la scène nocturne du *Comte Ory*. Figarina, comme le page Isolier, se dévoue pour sa maîtresse et les dévouements coûtent cher! Ensuite, ce sont les faux ermites qui embrassent hypocritement Figarina. « Et l'on dit que ces gens-là vivent de privations! » s'écrie la barbière. Un corsaire, un mécréant vient à son tour et il ne se contenterait pas de baisers volés à Figarina ; mais, découvrant qu'il tient dans ses mains la fille du soudan d'Egypte, il pousserait l'audace jusqu'à l'épouser, si don Alvar ne l'en empêchait par un moyen que lui fournit la science. Comme Christophe Colomb, il a prévu l'éclipse, accompagnée de phénomènes terribles, tonnerre, éclairs sillonnant les ténèbres. Les brigands eux-mêmes, convaincus de son intelligence avec le ciel, forcent leur chef à capituler et à laisser le champ libre à la caravane.

Aux frontières du royaume de Garbe, de nouveaux dangers attendent Figarina. Le roi, toujours en prévision de son hymen, a exilé ses pages, et la barbière, qui, pour voyager plus sûrement, en a revêtu l'uniforme, tombe dans l'essaim joyeux : on l'embrasse comme camarade, et puis, quand son sexe est reconnu, on l'embrasse sous un autre prétexte. Bref, lorsque le quart d'heure de Rabelais arrive, et qu'il faut en venir à compter les perles du collier, il ne s'en trouve plus que trois, et même bientôt plus qu'une seule. Figarina se fatigue vainement à faire et à refaire ses calculs : impossible d'établir nettement sa balance. Et le roi, qui s'étonne de ne pas voir le collier sur la poitrine de sa fiancée! Que dit-il en apprenant le déficit de son apport dotal? Ma foi, l'illustre souverain se fâche comme un simple mortel et veut renvoyer sur-le-champ la fille du soudan à son père : mais Figarina lui fait judicieusement observer qu'une guerre s'ensuivrait. A ce mot, l'illustre souverain se calme, et toujours, sur l'avis de Figarina, qui de barbière s'élève au rang de conseillère, il unit la belle Alaciel à son neveu don Alvar. Encore un pas, et la conseillère devient la propre femme du roi, qui ne saura jamais qu'en l'épousant il endosse la responsabilité des douze perles disparues. Au fond, c'est une excellente pâte d'homme, que ce Babolin; mais il n'en faut pas moins répéter avec la Fontaine, beaucoup plus moral que Boccace :

Filles, maintenez-vous, l'affaire est d'importance.
Rois de Garbe ne sont oiseaux communs en France.

L'imagination hardie et féconde de Scribe se reconnaît en vingt endroits de cette pièce, qui n'est autre chose qu'une plaisanterie à travers laquelle se montre un seul sentiment sérieux, l'amour de don Alvar pour Alaciel. Mais cet amour a suffi pour inspirer au compositeur deux ou trois de ces morceaux exquis, ravissants, où semblent frémir les ardeurs de la vingtième année. On a beau vouloir oublier que M. Auber est loin de cet âge, il faut bien s'en souvenir, quand on l'entend chanter, soupirer mieux que ne le ferait le plus jeune des jeunes. Donnerons-nous ici, sous forme d'analyse, la table thématique des morceaux d'une partition, que tout le monde ira entendre ? Ce serait en vérité plus que du superflu. Le nom de M. Auber dispense des commentaires et des éloges. M. Auber est de la famille de ces grands musiciens, qui prenaient au sérieux une définition naïve, mais pleine de sens, qui se retrouve dans tous les vieux dictionnaires : « La musique est l'art de combiner les sons d'une manière agréable à l'oreille. » En conséquence, il a toujours cherché, toujours réussi à être agréable, et il a fait ainsi quarante chefs-d'œuvre dans l'espace de quarante ans.

« En pareil cas », disions-nous, à propos du dernier ouvrage donné par lui, en 1860, et auquel nous préférons de beaucoup *la Fiancée du roi de Garbe*, « en pareil cas, n'est-ce pas une coquetterie permise que de montrer son acte de naissance ? Cette coquetterie, nous l'aurons pour M. Auber, et nous rappellerons, ce que personne ne serait tenté de croire, qu'il est né le 29 janvier 1782. Où trouver dans aucun pays, dans aucun siècle un compositeur doté par la nature d'un privilége égal au sien ? M. Auber ne saurait être comparé qu'à Voltaire et au maréchal de Richelieu : il écrit de la musique jeune, spirituelle et legère aussi tard que le grand poëte faisait des tragédies et que le grand seigneur se mariait. Il a conservé toute l'élégante facilité, toute la netteté gracieuse de son style : il continue ainsi qu'il a commencé. Imaginez un homme d'esprit et de goût, au langage simple et clair, mais ingénieux et piquant, qui aurait traversé, sans s'y mêler, une époque d'exagération, de néologisme et de barbarisme : avec quel plaisir n'écouterait-on pas sa parole originale, à force d'être naturelle, et quelle douce sensation de repos n'apporterait-il pas dans un cercle fatigué des prétentions laborieuses et de l'emphase vulgaire !

Eh bien! voilà précisément l'effet qu'a produit la partition de *la Fiancée du roi de Garbe*. On a été surpris et ravi d'entendre une musique qui prend si peu de peine pour être jolie, et qui demande si peu d'effort pour être comprise. On a été charmé de retrouver un artiste, qui suit tranquillement son chemin, à l'heure où tant d'autres se perdent corps et biens en tentant de s'ouvrir des routes nouvelles.

De tous les acteurs qui figurent dans cet ouvrage pour lequel on n'a rien épargné, les mieux partagés sont Achard et Mlle Cico. Achard dit à ravir la partie rêveuse et passionnée de son rôle vocal. Mlle Cico dit avec esprit et gaieté son rôle, presque entièrement comique. Elle paraît plus jolie que jamais sous ses divers costumes, qui sont tous du meilleur goût. Il faut en dire autant de Mlle Tual et de ses royales toilettes ; Mlle Bélia porte bien le costume de page, qui ne va pas mal non plus aux douze élèves du Conservatoire, enrôlées pour compléter l'escadron volant. Prilleux, qui joue le rôle de Babolin, est très-plaisant au troisième acte, lorsqu'il rudoie l'envoyé du conseil, qui veut à toute force le complimenter. Sainte-Foy n'a dans son lot que des saillies clair-semées, mais il en tire bon parti : Nathan, Duvernoy, Bataille sont aussi de la fête, et y participent sous l'habit des ermites et du pirate de Tunis. Il y a de plus des danseuses à foison, des esclaves et des forbans à revendre : il y a une éclipse, que l'on voit parfaitement sans télescope : avec tant de talents, de dépenses et de soins, comment n'y aurait-il pas un succès ?

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Rentrée de Mlle Adelina Patti dans la *Sonnambula*. — Mme Charton-Demeur et Mme Lumley dans le *Trovatore*. — Départ de Fraschini et de Mme de La Grange.

C'est dimanche dernier qu'Adelina Patti nous est revenue, abso-

lument la même que l'année dernière, de figure, de taille, de voix et de succès. La foule s'était hâtée de remplir la salle. LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice assistaient au spectacle. Cette soirée si belle, si radieuse en promettait d'autres à la suite, mais qui compte sans le rhume s'expose à compter deux fois. Atteinte par l'épidémie qui règne en ce moment, la jeune cantatrice a dû se condamner à la retraite et au silence mercredi et samedi. Faisons des vœux pour qu'elle guérisse au plus vite.

En attendant, Mme Charton-Demeur, dont nous avons annoncé la rentrée, s'est de jour en jour mise en possession des principaux rôles du répertoire. Elle a reparu fort heureusement dans le *Trovatore*, où Mme Lumley s'est aussi montrée pour son début. A côté de Fraschini, qui nous faisait ses adieux, Mme Charton-Demeur a obtenu un vrai triomphe.

Les bravos, les bouquets, les rappels n'ont pas manqué non plus le jour où Mme de La Grange chantait pour la dernière fois *Lucia* avant son départ, qui n'est pas assurément sans esprit de retour.

PAUL SMITH.

CONCERTS ET AUDITIONS.

M. Prévost-Rousseau, M. et Mme Paul Bernard, Th. Lamoureux et Rignault.

Jusqu'à nouvel ordre, et sauf les changements qui pourront résulter de la liberté des théâtres, il n'y aura jamais de difficultés plus grandes à surmonter que celles qui s'opposent à ce qu'un jeune compositeur fasse connaître ses œuvres. Cependant un amateur distingué, auteur de plusieurs opéras de salon, et qui depuis plusieurs années dirige à Paris une société chorale d'amateurs, composée d'excellents musiciens, M. Antonin Prévost-Rousseau s'est bravement résolu à tenter l'entreprise et à faire exécuter quelques productions nouvelles.

Il donnait donc le vendredi 8 janvier, dans la salle Herz, un grand concert avec chœurs et orchestre, au bénéfice de la caisse de secours des artistes musiciens.

Dans la première partie de ce concert, nous avons remarqué l'ouverture du *Bëiram*, qui commençait la soirée, et *la Zingarella*, charmant chœur pour voix de femmes, redemandé deux fois (ces deux compositions sont de M. Aristide Hignard), une ode à *la Bienfaisance* et le *Brindisi*, chant bachique étincelant de verve, deux morceaux d'ensemble avec chœurs de M. Prévost-Rousseau.

Dans la deuxième partie, on entendait pour la première fois à Paris une œuvre lyrique en huit morceaux, intitulé *les Poëmes de la nature*. M. Prévost-Rousseau, auteur de cette vaste composition musicale, avait choisi quelques sonnets de M. Arnoult, pour leur donner par la mélodie un nouveau relief. Une *Invocation à Dieu*, grande scène pour voix de basse et chœurs, un morceau sur *le Printemps*, un duo pour voix d'hommes sur *l'Amitié*, un morceau d'ensemble avec chœurs sur *les Harmonies de la forêt*, *la Jeunesse*, *l'Amour*, *les Fleurs* et *les Saisons*, trios ou solos, font successivement passer devant les auditeurs toute la poésie de la nature et justifient ainsi le titre donné à son œuvre par M. Prévost-Rousseau. Nous ne doutons pas que tous ces morceaux d'une mélodie saisissante, réduits pour le piano, ne se trouvent bientôt entre les mains des amateurs de bonne musique. Mmes Ernest Bertrand et Blanche Pendefer, MM. Laveyssière, Wagner, Mouren et Lechevalier se sont montrés les dignes interprètes de ces compositions diverses.

L'orchestre était admirablement conduit par Deloffre, l'habile chef d'orchestre du théâtre Lyrique, et les chœurs étaient dirigés par M. Prévost-Rousseau lui-même. Cette épreuve a été fort heureuse pour ce nouveau-venu, qui doit occuper bientôt parmi les compositeurs la place brillante à laquelle l'appelle son mérite.

— Le programme de la cinquième séance populaire de musique de chambre de MM. Th. Lamoureux et Rignault était très-intéressant, et l'exécution n'a rien laissé à désirer.

Le trio en *mi* de Mozart, véritable diamant musical, exécuté par Mlle Mongin, MM. Lamoureux et Rignault, a été parfaitement interprété. La jeune pianiste, déjà bien connue du monde musical par ses brillantes apparitions dans les concerts des années précédentes, a fait preuve d'un goût très-pur, et a montré qu'elle est fortement attachée à une école qui se perd de jour en jour à une époque de musique fiévreuse. MM. Lamoureux, Colonne, Adam, Rignault et Dufour ont ensuite fait entendre le quintette en *sol* mineur de Boccherini, œuvre 52, un des plus beaux de l'auteur, et dans lequel on regrette seulement que le délicieux motif du menuet, souvent reproduit, ne le soit pas quelquefois avec un peu de variété dans l'accompagnement. Mlle Mongin est revenue et nous a fait entendre trois morceaux qui ont vraiment électrisé l'auditoire : d'abord. *les Tours de passe-passe*, de François Couperin, organiste de Louis XIV : c'est un charmant badinage plein de grâce et de fraîcheur; puis une délicieuse gavotte en *fa*, du Père Martini, le docte religieux conventuel de Bologne; enfin, une pièce en *la*, de Dominique Scarlatti, très-brillante, mais aussi très-difficile. Les deux premiers morceaux ont été vivement applaudis; quant au dernier, il a valu à Mlle Mongin un véritable triomphe. Cette jeune artiste nous semble appelée au plus bel avenir comme virtuose.

— Le dernier mardi de M. et Mme Paul Bernard a été des plus brillants. Les élèves du maître se sont véritablement surpassées, et sont venues prouver par leur progrès l'excellence de ces réunions, où l'émulation sert de base et qui habituent à se faire entendre et à dompter la timidité inhérente à l'étude du piano. M. Paul Bernard a joué pour la première fois sa fantaisie sur *Moïse*, et l'auditoire a été enthousiasmé par cette œuvre remarquable, si magistralement exécutée. Nous croyons cette nouvelle production destinée à un véritable succès, par la beauté des motifs et par leur heureux agencement.

Quant à la partie vocale, elle était représentée par Nadaud, le chansonnier parisien si recherché, si choyé, et par M. Henri Le Roy, amateur distingué, qui a donné la réplique à Nadaud et qui marche vraiment sur les brisées du poëte musicien, en interprétant ses œuvres avec une finesse et un esprit parfaits. Puis nous avons entendu une élève de M. Laget, l'excellent professeur du Conservatoire.

Mlle Ducasse possède une voix charmante et s'en sert déjà de manière à s'attirer les suffrages les plus mérités. *L'Ave Maria*, de Gounod, *Mon cœur soupire*, et l'air d'Alice de *Robert le Diable*, ont été dits par elle avec charme et sagesse. Parmi les élèves de M. Paul Bernard, Mme Henri L. R. s'est surtout fait remarquer dans un morceau à quatre mains avec le maître, et Mlle Marie Baronnet a dit en véritable artiste le rondo capriccioso de Mendelssohn

Y.

MARTINI.

(5e article) (1).

C'est d'abord l'introduction instrumentale, fragment empreint de largeur et de suavité, qui se compose d'un chant de violons d'une rare simplicité, soutenu par des accords brisés et entremêlé de ren-

(1) Voir les nos 49, 50, 51 de l'année 1863 et le no 2.

trées d'instruments à vent pleines de distinction; puis le chœur qui suit, page remplie de grâce et de fraîcheur.

Au second acte, c'est le grand morceau mystérieux, *con sordini*, pendant lequel les deux valets complotent l'enlèvement de Babet, tandis que le bailli surprend leur secret, morceau conduit avec une habileté consommée, charmant au point de vue de la mélodie, irréprochable en ce qui concerne l'arrangement des parties. Le trait obstiné des violons en triolets lui donne beaucoup de caractère et de vivacité.

Le finale est à lui seul une œuvre capitale : il est parfaitement construit, tracé sur un plan solide, et l'orchestre en est excellent; enfin, il est ordonné à merveille et renferme de charmantes modulations. On acquiert de plus, en l'étudiant, la preuve que l'auteur était plus soucieux de satisfaire l'esprit et le sentiment de la scène que — ce qui arrive trop souvent de nos jours — de rechercher l'effet par des moyens violents et opposés à la situation. Ce morceau, en effet, qui comporte de grands développements, finit, non par l'emploi de toutes les forces vocales et instrumentales, mais au contraire par un *pianissimo* parfaitement en harmonie avec le mouvement scénique.

Pour être bref, je ne citerai du troisième acte que le duo du comte et de Frontin :

Babet va venir.....

duo d'une extrême vivacité et dont quelques passages, notamment la péroraison, sont franchement comiques; puis la délicieuse romance de Babet,

Ah! si parfois j'ai d' la tristesse. .

qui est une de ces inspirations touchantes, plus faites pour parler au cœur qu'à l'imagination. Le dessin vocal y est très-heureusement doublé par le basson, et l'accompagnement très-distingué d'alto qui se trouve dans toute la première partie, est d'un très-bon effet.

Je n'ai mentionné, on le pense bien, que les parties les plus saillantes de cet ouvrage, surtout remarquable par l'unité de style. *Le Droit du seigneur* eut un véritable succès de vogue, et se maintint au répertoire pendant plus de vingt-cinq ans. La partition en fut dédiée par Martini à la duchesse de Fronsac, comme celle de *l'Amoureux de quinze ans* l'avait été à la jeune duchesse de Bourbon.

Ici encore nous trouvons une longue lacune, onze années, dans la carrière théâtrale de cet artiste distingué. Cette fois, du moins, ce temps d'arrêt est justifié par de nombreux travaux de composition étrangers à la scène, et par la part qu'il prit à la création d'une vaste entreprise, à la tête de laquelle il allait être placé.

Léonard Autié, coiffeur de la reine Marie-Antoinette, protégé par cette princesse et par Monsieur, frère du roi, avait réussi à obtenir, au commencement de 1788, le privilége d'un nouveau théâtre d'opéra italien. Assez intelligent pour comprendre qu'il n'entendrait rien à une pareille affaire, il eut l'habileté d'en confier l'organisation à Viotti, le violoniste célèbre. On cherche d'abord une commandite, et une compagnie d'actionnaires est bientôt formée, dont Monsieur choisit quatre membres pour diriger les divers départements de la nouvelle administration. Le théâtre projeté devait jouer à la fois et joua en effet l'opéra italien, l'opéra-comique français, la comédie en prose et en vers, et le vaudeville. On voit que c'était bien réellement une colossale entreprise. Lorsque tout fut réglé, l'administration était ainsi composée : Viotti, Léonard Autié et Desarênes, directeurs; de Miramond, secrétaire général; enfin, Martini, qui venait d'être nommé surintendant de la musique du roi en survivance (Giroust était titulaire), avait le titre et les fonctions de directeur général. Ce dernier fut, avec Viotti, spécialement chargé de la réunion de cette troupe incomparable qui, pendant deux ans et demi (du 26 janvier 1789 au 12 août 1792) fit l'enchantement et l'admiration des Parisiens.

Le personnel des chanteurs italiens formait en effet, à lui seul, la réunion de virtuoses la plus parfaite que Paris ait jamais possédée, depuis l'arrivée des bouffons en 1755 jusqu'en l'an de grâce 1863. Faut-il citer Raffanelli, le célèbre *buffo caricato*; le *buffo cantante* Rovedino ; Mandini, baryton exquis; les *primi tenori* Viganoni et Mengozzi, ce dernier, compositeur d'un très-grand talent; les *signori* Baletti, Morichelli et Mandini, dont les noms ne sont point encore oubliés ? Pour montrer que l'opéra-comique français n'était point sacrifié, il me suffira sans doute de nommer Martin, Gaveaux, Saint-Aubin, Gavaudan, Lesage, et Mmes Lesage, Justalle et Rolandeau, qui tenaient les principaux emplois. Quant à l'orchestre, placé d'abord sous la direction de Mestrino, il fut ensuite conduit par la Houssaye, et l'on y remarquait des virtuoses comme Rode, Smierzka, Devienne, Delcambre et Frédéric Duvernoy, dont la plupart étaient des compositeurs extrêmement distingués. C'est Ferrari, l'auteur de tant de charmantes romances, qui était accompagnateur, et Jadin, auquel on doit un si grand nombre d'opéras, qui était chargé des répétitions. Enfin Cherubini, qui arrivait en France, préludait à ses succès futurs en ajoutant aux opéras italiens joués par la nouvelle troupe, une foule de morceaux délicieux qui fondèrent sa brillante réputation.

Telle était l'entreprise à laquelle Viotti et Martini donnaient tous leurs soins, consacraient tous leurs instants. Le théâtre de Monsieur, malgré sa trop courte existence, n'a pas été sans exercer une grande influence sur le goût du public et sur l'avenir de la musique française, tant par la révélation qu'il nous fit des magnifiques chefs-d'œuvre de l'école italienne que par la façon admirable dont ces chefs-d'œuvre étaient interprétés par des virtuoses hors ligne. Ceux-ci donnèrent en effet, sans le savoir, naissance à notre école de chant nationale, école dont les traditions semblent, malheureusement, perdues aujourd'hui, et dont le célèbre Garat, qui s'inspirait des chanteurs ultramontains, peut être considéré comme l'initiateur et le chef suprême.

ARTHUR POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

LETTRES DE FÉLIX MENDELSSOHN

(Suite.)

Lettre du conseiller intime de cabinet Müller à F. Mendelssohn.

Berlin, 5 mars 1845.

Il s'agit maintenant de composer les chœurs de la trilogie d'*Agamemnon*, des *Coephores* et des *Euménides*, que l'on a abrégées pour la représentation. D'après ce que mande Tieck, vous en auriez également décliné la composition sous cette forme, Sa Majesté ne saurait ajouter foi à cette nouvelle, se rappelant positivement que vous avez déclaré de vive voix, être disposé à vous en charger. En conséquence, le roi m'enjoint de vous demander si vous ne vous en tiendrez pas à la promesse verbale, et si vous voulez de nouveau faire savoir que vous êtes prêt à entreprendre le travail, ce qui ferait plaisir à Sa Majesté, et serait conforme à votre promesse, de vous charger volontiers des travaux qui vous seraient confiés par Sa Majesté.

Votre dévoué, MULLER.

Au conseiller intime de cabinet Müller, à Berlin.

Francfort, 12 mars 1845.

Sa Majesté le roi ne m'a jamais parlé de la composition des chœurs

dans la trilogie, abrégée et réduite, *Agamemnon*, des *Coephores* et des *Euménides*. Ce qui est exact, c'est que l'hiver dernier Sa Majesté daigna me charger de mettre en musique les chœurs des *Euménides* d'Eschyle. Je ne pouvais m'engager à livrer cette composition, parce que de prime abord il m'avait semblé que c'était une tâche au-dessus de mes forces. Toutefois, je promis à Sa Majesté de faire un essai, et je ne lui cachai pas les grandes, et à mon sens, insurmontables difficultés qui me faisaient douter du succès de ma tentative.

Depuis lors je me suis occupé très-sérieusement de cette tragédie ; j'ai cherché par toutes les voies à découvrir dans les chœurs un côté musical, par lequel il me fût possible de les aborder pour la composition ; mais je n'ai pu réussir à m'acquitter de ma tâche — même à l'égard d'un seul chœur — comme l'exigeraient la grandeur du sujet et le sens artistique exquis de Sa Majesté. Car naturellement il ne s'agissait pas de jeter sur le papier une musique quelconque pouvant s'adapter au chœur, ainsi que doit être en état de le faire pour tout exposé de paroles, tout compositeur, maître des formes extérieures : il était question de créer avec la poésie d'Eschyle des morceaux de musique dans le bon goût actuel, exprimant et vivifiant le sens de ces chœurs à l'aide de nos procédés musicaux. Voilà ce que j'ai essayé de faire pour les chœurs de Sophocle, dans ma musique pour *Antigone;* avec les chœurs d'Eschyle, je n'ai pas réussi jusqu'ici, même dans un seul essai, malgré tous mes efforts.

La réduction en une seule pièce augmente ces difficultés d'une manière singulière, et j'ose soutenir que parmi les compositeurs contemporains aucun ne serait de force à s'acquitter consciencieusement de cette tâche; à plus forte raison cela me serait impossible.

En priant Votre Excellence de faire part de ces observations à Sa Majesté, je la prie en même temps de vouloir bien lui rappeler trois de mes compositions, qui, par ordre de Sa Majesté, sont prêtes à être exécutées ; à savoir *Œdipe à Colone*, de Sophocle ; *Athalie*, de Racine, et *Œdipe roi*, de Sophocle.

Les deux premières sont complètes; en partition, il ne s'agit plus que faire la distribution aux chanteurs et aux acteurs. La dernière (*Œdipe à Colone*) est également terminée en projet. Je fais mention de ces compositions dans l'espoir qu'elles serviront à prouver que l'exécution des ordres de Sa Majesté est toujours pour moi un devoir et un plaisir, dès que j'ai la moindre espérance de remplir ma tâche d'une manière tant soit peu satisfaisante, et que c'est donc faute de talent, et non de bonne volonté, que je laisse l'un ou l'autre de ces travaux inexécuté.

Réponse de Müller.

Berlin, 19 mars 1845.

Immédiatement après réception de votre honorée lettre du 12 mars, j'en ai communiqué la teneur à Sa Majesté. Sa Majesté regrette d'être forcée de renoncer au plaisir de voir les chœurs d'Eschyle composés par vous ; elle a appris avec satisfaction que la trilogie de Sophocle ainsi que les chœurs *d'Athalie* sont terminés, et compte vous voir ici l'été prochain, ne voulant prendre connaissance de ces nouvelles compositions que sous votre direction.

Traduit par J. DUESBERG.

REVUE DES THÉATRES.

La liberté des théâtres. — Odéon : *Les Relais*, comédie en quatre actes, par M. Louis Leroy. — Palais-Royal : *La Commode de Victorine*, comédie-vaudeville de MM. Eug. Labiche et Ed. Martin : *Trois Chapeaux de femmes*, comédie-vaudeville de MM. Lafargue et Siraudin. — Variétés : *La Revue au cinquième étage*, vaudeville en un acte et trois tableaux, par MM. Clairville, Siraudin et Blum. — Les revues des petits théâtres.

La liberté des théâtres est un fait accompli ; le décret qui consacre les promesses du discours d'ouverture a paru dans *la Moniteur*, et, contre l'ordinaire usage, toutes les prévisions fondées sur les promesses ont été dépassées. Que va-t-il sortir de ce nouvel ordre de choses? Nul ne saurait le dire et le temps seul nous l'apprendra.

En attendant, les vieux théâtres subventionnés et privilégiés n'en poursuivent pas moins le cours de leurs travaux réglés par l'ancienne loi. L'Odéon, ce vaillant théâtre français de la rive gauche, a notamment commencé l'année par un de ces succès de bon aloi qui attestent que l'esprit et le goût ne sont pas près d'abdiquer leurs titres imprescriptibles, quelque chose qu'il arrive. Ce n'est pourtant pas, on doit l'avouer, que la comédie de M. Louis Leroy brille par l'invention et par la nouveauté. Il faut savoir vieillir et se résigner à céder le pas aux jeunes qui se pressent derrière nous sur le chemin de la vie; telle est la thèse un peu surannée qui a inspiré les quatre actes de cette œuvre appelée assez improprement *les Relais*. Pourquoi pas *Place aux jeunes*? C'est peut-être que la petite presse a trop souvent poussé ce cri de guerre pour qu'on le prenne en bonne part. Une coquette sur le retour, un vieux lion édenté, un peintre hors de concours, voilà les personnages sur lesquels repose l'action. On leur prouve que l'heure de la retraite a sonné pour eux, et tout est dit. Mais ce qui justifie l'accueil plus que favorable dont cette donnée si simple a été l'objet, c'est un dialogue petillant de saillies fines et spirituelles. On se demandait, après le premier acte, comment l'auteur soutiendrait jusqu'au bout l'escarmouche engagée d'une façon si brillante, et chaque fois que le rideau tombait, on était obligé de convenir que le feu de file allait croissant et s'épanouissant en gerbes de plus en plus lumineuses. Un rôle très-heureusement tracé dans la voie où Théodore Barrière a jeté son Desgenais, le sarcasme personnifié, a mis en relief les qualités incisives d'un jeune comédien, Thiron, qui s'était déjà distingué en plus d'une circonstance, mais qui n'avait pas encore remporté une victoire à ce point complète.

— Au Palais Royal, la rentrée de Geoffroy, retardée par une maladie grave de son confrère Lheritier, a eu lieu enfin dans une très-agréable comédie-vaudeville, intitulée *la Commode de Victorine*. Ne nous interrogez pas sur les vertus de cette commode, et encore moins sur celles de Mlle Victorine, qui en est la propriétaire. Ce sont là de ces accessoires insignifiants qui échappent à l'attention la plus scrupuleuse. Car la raison d'être de ce gai petit acte n'est pas là; elle réside dans la critique éminemment actuelle de cette manie homicide dont une certaine partie de notre jeune génération semble aujourd'hui atteinte. On se bat sans trop savoir pourquoi ; on prend à la légère des témoins qui, vous connaissant à peine, ne se soucient guère de vos intérêts véritables, et qui vous laisseraient bel et bien hacher menu, si leurs convenances personnelles ne leur faisaient, par hasard, souhaiter un arrangement amiable. Tout cela, joyeusement traité, escompte une heure de rire aux dépens d'un travers qui deviendrait odieux, s'il ne commençait à être frappé de ridicule.

Au même théâtre, *Trois Chapeaux de femmes*, constituent un imbroglio qui s'enchevêtre à la manière du nœud gordien, et qui se tranche finalement par un tour de passe-passe.

— Vous remarquerez que nous ne vous avons pas encore dit un mot des revues annuelles dont il se fait ordinairement une

si grande consommation à cette époque. C'est qu'il y a éclipse totale sur toute la ligne des théâtres de genre, un seul excepté, et cette exception confirme la règle par son peu d'importance. Il est donc bien avéré que l'on se lasse de tout, même des revues, dont la mode a duré si longtemps et si obstinément. Toutefois, nous ferons acte de justice en constatant que *la Revue au cinquième étage*, des Variétés, si elle ne dure qu'une heure, ou plutôt parce qu'elle ne dure qu'une heure, n'en est pas moins un fort amusant caquetage sur les affaires du jour, particulièrement sur les facteurs parisiens et sur les chanteuses de cafés-concerts, parodiées d'une manière très-drôle par une demoiselle Toudouze, que l'on n'avait fait qu'entrevoir à la Porte Saint-Martin et qui paraît vouloir conquérir une place au soleil des Variétés.

— Mais pourquoi disions-nous que les revues étaient mortes? Que les amateurs de ces sortes d'exhibitions se rassurent; elles ont changé de niveau, sans doute, elles ont déserté les théâtres dont elles ont fait naguère la fortune, mais, en descendant quelques échelons, elles ont mis le pied dans les petits théâtres, et elles y règnent souverainement. Par exception, qu'on nous permette de les compter. Aux Délassements-Comiques, *Lâchez loul!* Cette expression, empruntée au vocabulaire des aérostats, décèle une des fortes préoccupations de l'an dernier. On comprend d'ailleurs tout ce qu'une pièce, qui se passe dans les airs, peut et doit suggérer de piquant, d'imprévu au costumier et au décorateur.

C'est néanmoins sur terre, dans la parodie de *l'Aïeule* de l'Ambigu, mimée de la façon la plus grotesque par Paul Legrand, qu'il faut chercher le motif principal de l'éclatant succès de cette revue, due à l'association toujours heureuse de MM. Ernest Blum et Alexandre Flan. Au théâtre Déjazet, MM. Clairville et Dornai ont également obtenu un signalé triomphe, en se plaçant sous l'invocation de Nadar. *En ballon!* tel est le titre de cette revue, pour laquelle la direction n'a reculé devant aucune dépense. On y applaudit un aquarium parisien, à l'instar de l'aquarium de *Peau-d'Ane*, et des tableaux vivants d'après les productions populaires des deux grands peintres, que nous avons perdus dans le courant de l'année dernière, Horace Vernet et Eugène Delacroix. L'idée est bonne et nous joignons nos bravos à ceux du public qui, chaque soir, acclame sympathiquement *Hamlet la barque du Dante*, en regard du *Cheval du trompette* et de *la Barrière de Clichy*. Enfin, au Luxembourg, M. Saint-Agnan Choler, le fournisseur annuel du lieu, affiche intrépidement : *Cocher! à Bobino!* et pour ce fortuné petit théâtre, cette annonce audacieuse n'est pas une utopie. On y accourt de tous les points, pour passer une joyeuse soirée, avec le ballon Nadar, les courses du bois de Vincennes, les tableaux refusés, et surtout un ballet d'automates des mieux réussis. Allons, vite, *cocher, à Bobino!*

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra *Moïse* a été joué les trois jours de la semaine passée; l'affluence du public n'a pas diminué.

*** L'opéra en un acte de M. Boulanger, qu'on répète en ce moment et qui doit accompagner le nouveau ballet composé pour Mlle Boschetti, servira de début à Mlle Léveilli, jeune cantatrice d'un très-beau talent.

*** Voici la distribution des rôles dans l'opéra de M. Mermet, *Roland à Ronceveaux*: Roland, M. Gueymard; l'archevêque Turpin, M. Belval; Gonnelon, M. Cazaux; un pâtre, M. Warot; Alde, Mme Gueymard; Saïda, Mlle de Taisy; un page, Mme Saint-Agnet.

*** LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice ont honoré de leur présence la seconde représentation de *la Fiancée du roi de Garbe*.

*** Hier samedi, une indisposition d'Achard a empêché la quatrième représentation de ce nouvel opéra.

*** Mario va rentrer sous peu de jours au théâtre Italien. Il y chantera, avec Adelina Patti, *il Barbiere, Marta* et *la Traviata*.

*** Au théâtre Lyrique impérial on annonce les dernières représentations de *Faust*, et la prochaine apparition du nouvel opéra de Gounod: *Mireille*.

*** Mme Ugalde est engagée au théâtre des Bouffes-Parisiens et va reparaître dans *les Bavards*, d'Offenbach, dont elle a créé le principal rôle d'une façon si brillante. La reprise de cet ouvrage, que la plupart des théâtres de province montent en ce moment, aura lieu vers la fin de la semaine. *Lischen et Fritzchen*, dont toute la presse a constaté l'éclatant succès, accompagnera chaque soir *les Bavards*.

*** Demain sera donnée la première représentation de l'opérette en un acte d'Offenbach, *Il signor Fagotto*.

*** Les recettes des théâtres, concerts, bals et spectacles de tout genre pendant le mois de décembre ont été de 1,858,278 francs. La recette totale de l'année 1863 s'est élevée à 18,761,030 francs et a dépassé celle de 1862 de 1,360,378 francs.

*** Au concert du Conservatoire, donné dimanche passé, George Hainl, le nouveau chef d'orchestre, a fait preuve d'un très-grand talent qui a été hautement apprécié par l'auditoire. Il a été applaudi et acclamé par toute la salle, et l'exécution du programme qui était fort intéressant, bien que ne contenant rien de nouveau, a été aussi parfaite que possible.

*** Au concert populaire de dimanche dernier, l'orchestre dirigé par Pasdeloup a supérieurement exécuté l'admirable musique composée par Beethoven, pour l'*Egmont*, de Goethe. Plusieurs fragments ont produit la plus vive impression sur tout l'auditoire.

*** Voici le programme du concert populaire de musique classique qui aura lieu aujourd'hui au cirque Napoléon : 1° ouverture de *Struensée*, de Meyerbeer; 2° symphonie en *la*, de Beethoven; 3° largo et finale de la symphonie, n° 29, de Haydn; 4° air du ballet de *Prométhée*, de Beethoven (solo par M. Poëncet); 5° Jubel-ouverture, de Weber. L'orchestre sera dirigé par M. J. Pasdeloup.

*** L'inauguration du nouvel *Athénée musical*, construit au Boulevard Saint-Germain, près du musée de Cluny, dont la direction est confiée à M. de Raousset-Boulbon, aura lieu ce soir et se composera d'un grand concert à orchestre, avec chœurs et solistes-chanteurs et instrumentistes. Nous en rendrons compte dimanche prochain.

*** MM. Armingaud, Jacquart, Lalo et Mas, vont donner six séances de musique de chambre, dans les salons de MM. Pleyel-Wolff et Cᵉ. La première de ces séances aura lieu mercredi prochain à 8 heures 1/2 du soir, avec le concours de M. Lubeck. En voici le programme : 1° grand trio, op. 97 de Beethoven; 2° quatuor en *mi* bémol de Mozart, pour deux violons, alto et violoncelle; 3° pièces pour piano et violoncelle de Schumann; 4° ottetto, op. 20 de Mendelssohn, pour quatre violons, deux altos et deux violoncelles.

*** Voici le programme de la séance populaire, qui sera donnée mardi prochain, salle Herz, par MM. Ch. Lamoureux et E. Rignault: Quintette en *sol* mineur, de Boccherini; sonate en *fa*, pour piano et violoncelle, de Beethoven; variations sur l'*Hymne autrichien*, pour deux violons; alto et violoncelle, de Haydn; adagio et mouvement perpétuel, pour piano, de Weber, exécutés par Mlle Marie Colin; quatuor en *ut* (n° 6), de Mozart.

*** Le concert de Mlle Marie Darjou est fixé au mercredi 27 janvier, à la salle Herz. La dernière composition d'Emile Prudent, *les Trois Rêves*, y sera exécutée, ainsi que *les Bois*, du même maître, avec orchestre. Mlle Marie Darjou fera entendre en outre deux de ses dernières compositions, et une romance sans paroles de Mendelssohn, une pensée musicale de F. Schubert, et *le Scherzo*, op. 20, de Chopin. L'orchestre sera dirigé par M. A. Placet.

*** La cathédrale de Cahors vient d'être dotée, par le gouvernement, d'un orgue qui peut être compté parmi les meilleurs. L'instrument, sorti des ateliers de M. Stoltz, facteur à Paris, possède quarante-cinq jeux distribués sur trois claviers à la main et un clavier de pédales, et de plus dix pédales de combinaison qui permettent à l'organiste de varier ses effets avec la plus grande facilité. M. Auguste Durand, organiste de Saint-Vincent-de-Paul, avait été désigné par S. Exc. le ministre de la justice et des cultes pour recevoir cet important travail. Dans plusieurs séances auxquelles l'élite de la population de Cahors s'est rendue avec empressement, M. Durand a fait ressortir avec un talent qui a été fort apprécié les qualités de ce bel instrument.

*** La messe en *mi* mineur de M. G. Roberti sera exécutée à l'église Saint-Vincent-de-Paul, aujourd'hui, à 10 heures très-précises, par quarante voix, avec orchestre d'instruments à cordes et orgue, sous la direction de M. Mullot, maître de chapelle de la paroisse.

*** Vendredi prochain aura lieu, à la salle Herz, le concert avec orchestre donné par Mlle L. Murer, qui fera entendre *les Trois Rêves* et *la Danse des Fées*, d'E. Prudent, ainsi que plusieurs compositions de Mendelssohn, Beethoven et Henselt. L'orchestre sera dirigé par M. Tilmant.

*** L'Académie des Beaux-Arts a désigné, pour l'année 1864, M. de

Cisors pour son président, et M. Ambroise Thomas pour son vice-président.

*** Gennaro Perelli, l'excellent pianiste compositeur a été nommé officier de l'ordre d'Isabelle la Catholique.

*** Samedi soir, 23 janvier, aura lieu à la salle Pleyel-Wolff, l'audition des œuvres nouvelles d'Eugène Ketterer, avec le concours d'Herman, Archambaud, A. Durand et Duvernoy.

*** On annonce pour le 25 janvier un concert donné par Mlle Lea Karl, cantatrice de talent, qui après avoir débuté avec succès en Allemagne, s'est fixée à Paris. Mlle Karl aura le concours de Mme Aermy et de MM. Krüger, E. Nathan, Poisot et Sokolowski.

*** Les séances de musique de chambre organisées par la société des Beaux-Arts sont très-suivies. M. Danbé, violoniste d'un talent réel, y a produit beaucoup d'effet dans un solo de violon, et les artistes qui composent le quatuor obtiennent souvent de justes applaudissements.

*** M. Camille Saint-Saëns annonce une série de concerts bien faits pour exciter l'intérêt des amateurs de bonne et sérieuse musique. Il se propose de faire entendre, avec accompagnement d'orchestre, les concertos de Mozart pour le piano. Ces concerts, au nombre de six, et qui seront divisés en deux séries, auront lieu dans les salons Pleyel, Wolff et Comp. Le premier est fixé au vendredi 12 février.

*** Le concert de M. Rolland, chef de musique de la gendarmerie papale, aura lieu dèmain à la salle Herz.

*** On écrit de Pesth : « On ne tardera pas sans doute à entendre un opéra hongrois à Paris; la partition de *Hunyady*, par Erkely, vient d'être expédiée pour cette capitale, et nous attendons avec une vive curiosité le succès de cette œuvre madgyare.

*** Strauss et Arban viennent de composer sur *Lischen et Fritzchen*, l'un une polka très-réussie, l'autre une charmante valse, qui paraîtront cette semaine, ainsi que le nouveau quadrille *les Chasses*, dont le succès a été partagé au dernier bal de l'Opéra par la polka des *Horloges* et les quadrilles du *Brésilien* et de *Moïse*.

*** M. Mayer-Marix, le facteur d'harmoniflûtes à Paris, vient de faire paraître : 1° *la Perle d'or*, valse expressive ; 2° *le Diamant*, redowa ; 3° *Musette*, par N. Alkan. Ces morceaux sont arrangés pour piano, orgue de salon et harmoniflûte.

*** Victor Dourlen, le doyen des grands prix de Rome (il avait obtenu le second prix en 1803 et le premier en 1804), vient de mourir âgé de 81 ans. Elève de Catel et de Gossec, il fit jouer plusieurs opéras : *le frère Philippe*, *Linné*, *la Dupe de son art*, *Cagliostro* (en collaboration avec Reicha), *Plus heureux que sage*, *Narini* et *le Petit souper*. La plupart de ces ouvrages ont obtenu du succès, surtout le *frère Philippe*, dont les paroles étaient de M. Duport, père de M. Paul Duport, qui fut longtemps l'un des auteurs les plus féconds des théâtres du Vaudeville, du Gymnase, et aussi de l'Opéra-Comique. Nommé professeur d'harmonie et d'accompagnement au Conservatoire en 1816, il y continua les traditions de Catel, avec lequel son style offrait souvent de l'analogie.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Pau.* — Le théâtre italien vient de donner *Linda di Chamouni* avec un grand succès, dont Mme Marini et le ténor Tombesi peuvent revendiquer une bonne part. Le baryton Marra a été également apprécié. On monte *la Marta* de Flotow.

*** *Nîmes.* — La nouvelle église de Sainte-Perpétue vient de recevoir un orgue de la maison A. Cavaillé-Coll, dont l'inauguration a eu lieu samedi dernier. La commission chargée de recevoir l'instrument n'a eu que des éloges à décerner à M. Cavaillé-Coll, pour le soin apporté à toutes les parties de l'instrument. On a beaucoup remarqué le beau talent de Mme Escalon, de Beaucaire, qui a touché l'orgue, ainsi que celui de M. Laurens, de Montpellier, et M. Ch. Widor, de Lyon, un élève de Fétis et de Lemmens, qui fait le plus grand honneur à ses maîtres. M. Widor a d'abord exécuté un *prélude* et une fugue en *mi* de S. Bach, puis une improvisation sur les jeux de fonds, et il a terminé par un superbe finale de Hændel. Cet artiste, ce virtuose consommé est un tout jeune homme, presque un enfant.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — Un opéra fantastique, en deux actes, intitulé *l'Orco*, a été représenté au théâtre de la Monnaie. Les paroles, empruntées à une nouvelle de George Sand, sont de M. Louis Hymans, et la musique de M. Stoumon. Voici en quels termes s'exprime *le Guide musical* au sujet de cet ouvrage : « Le librettiste nous a paru satisfaire assez médiocrement aux exigences scéniques. Pour le musicien, nous avouerons qu'il a de la mélodie, qu'il instrumente avec habileté, et qu'il est en progrès pour la vérité dramatique. Mais, nous ne lui cacherons pas un défaut qui gâte ses meilleures qualités : c'est l'exagération orchestrale. Il lui faut sans cesse ses quatre cors, ses trompettes et ses trombones. De là vient que l'effet ne se trouve nulle part. M. Stoumon est d'un accommodement trop facile pour le choix des thèmes. Il prend le premier qui s'offre à lui, eût-il un lien de parenté très-rapproché avec des mélodies connues. Nous ne dirons rien de l'exécution et de la mise en scène qui laissaient assez à désirer. L'auditoire a applaudi avec une vive sympathie. — Carlotta Patti s'est fait entendre deux fois au même théâtre, avec le concours d'Alfred Jaell, de M. Laub et Kellermann, et a donné également des concerts à Liége et à Mons. Le succès que cette étonnante cantatrice a obtenu dans ces dernières villes a été très-grand, mais il n'en a pas été entièrement de même ici, où Mlle Patti ne paraissait pas jouir de tous ses moyens. On l'a cependant fréquemment applaudie. Alfred Jaell a joué, avec son talent hors ligne, divers morceaux de sa composition, parmi lesquels son caprice sur *le Pardon de Ploërmel*, et a eu tous les suffrages. M. Laub, dans la fantaisie d'Ernest, sur *Otello*, et M. Kellermann, dans *la Romanesca*, transcrite par Servais, ont eu également des bravos bien mérités.

*** *Manheim.* — Nous avons eu ici une fort bonne représentation de *Macbeth*, par Taubert, et de *Loreley*, par Max Bruch; dans ces deux pièces les rôles principaux ont été interprétés par Mme Michaelis-Nimbs, qui a eu surtout un éclatant succès dans celui de lady Macbeth.

*** *Leipzig.* — Au douzième concert du Gewandhaus s'est fait entendre pour la première fois Mlle Orgeni, élève de Mme Viardot, Sa voix de soprano est sympathique, mais elle a besoin d'être cultivée. La *suite*, œuvre 2 de Franz Lachner, a été exécutée avec tout le soin dont cette composition remarquable est digne à tous égards; le succès a été des plus brillants.

*** *Vienne.*—Il y a vingt ans, le pianiste Pauer s'est fait entendre ici pour la première fois. Aujourd'hui, professeur à l'Académie de musique à Londres, M. Pauer a reparu devant le public qui avait encouragé ses débuts. Les principaux morceaux de son programme étaient : trio de Schumann, pour piano; concerto pour orgue de Hændel, transcrit pour piano, et sonate en *ut* mineur de Beethoven. Dans l'exécution de ces compositions d'un style si divers, le bénéficiaire a montré la flexibilité de son talent. M. Hellmesberger, les cantatrices Dustman et Bettelheim lui avaient prêté leur concours. Ces artistes, ainsi que M. Pauer, ont reçu du nombreux auditoire d'honorables témoignages de sympathie.

*** *Madrid.* — Mme Borghi-Mamo a été acclamée à sa rentrée au théâtre de l'Oriente, qui a eu lieu dans *la Favorita*. Mario a partagé le succès de la célèbre cantatrice. — Le concert donné par M. André Parera, flûtiste et compositeur, avec le concours de Mme Calderon et du ténor Pagans, a été l'un des meilleurs de la saison. Il a eu lieu dans les salons du Conservatoire.

Le Directeur : S. DUFOUR.

L'INSTRUMENTAL

NOUVEAU JOURNAL DE MUSIQUE MILITAIRE

Publié en Partition et Parties séparées.

Fondation GAUTROT aîné.

Ce Journal contiendra annuellement 36 morceaux

POUR

HARMONIES ET FANFARES

Pris en grande partie sur des motifs d'opéras.

On s'abonne à Paris :

CHEZ GAUTROT AINÉ, 60, RUE SAINT-LOUIS (MARAIS).

NOUVELLES PUBLICATIONS DE J. MAHO, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 25, A PARIS

MUSIQUE DE PIANO — MÉTHODES. ÉTUDES

Bach (J. S.). Choix de Préludes non difficiles . . . . . 9 »
Chopin (Fr.). Op. 10. Douze Etudes en deux livres, chaque. . 10 »
— Op. 25. Douze Etudes en deux livres, chaque. . . . . 10 »
Heller (Stephen). Op. 90. Vingt-quatre nouvelles Etudes en deux livres, chaque . . . . . 12 »
Le Couppey (F.). *Cours de Piano* élémentaire et progressif, adopté au Conservatoire de Paris et approuvé par l'Institut de France
1. A B C du Piano, Méthode pour les commençants . . . . 15 »
2. L'Alphabet, vingt-cinq Etudes très-faciles, op. 17. . . . 12 »
3. Le Progrès, vingt-cinq Etudes faciles, op. 24 . . . . . 12 »
4. Le Rhythme, vingt-cinq Etudes sans octaves, op. 22 . . 12 »
5. L'Agilité, vingt-cinq Etudes progressives, op. 20. . . . 12 »
6. Le Style, vingt-cinq Etudes de genre, op. 21 . . . . . 15 »
7. École du Mécanisme, quinze séries d'exercices . . . . . 15 »
Seeling (H.). Op. 10. Douze grandes Etudes de concert en deux livres, chaque . . . . . 15 »

SONATES, FANTAISIES, AIRS VARIÉS, ETC.

Adler (V.). Op. 21. 1. Diseuse de bonne aventure. . . . . 5 »
2. Prélude . . . . . 4 »
3. Humoresque . . . . . 5 »
4. Chant du Barde. . . . . 4 »
— Op. 22. Un Soir à Saint-Gratien, idylle. . . . . 6 »
— Op. 23. La Bergère, scène champêtre. . . . . 6 »
— Op. 24. Grande marche . . . . . 6 »
Ascher (J.). Perle d'Allemagne, bluette à la mazurka. . . . . 5 »
Bazin (J.). Les Primevères, variations brillantes sur un thème de Haydn 7 50
Beethoven. Deux sonatines . . . . . 5 »
Behrens (A.). Op. 1. Hymne national polonais, varié. . . . . 6 »
— Op. 2. Douze valses en deux livres, chaque . . . . . 6 »
Billema (R.). Op. 42. Une Solrée sur l'eau, morceau de salon 5 »
— Op. 45. Fleur d'espérance, nocturne . . . . . 5 »
Blnet (E.). Isabella, valse de salon . . . . . 6 »
Bourges (M.). Nymphéa, romance sans paroles . . . . . 6 »
— Le Papillon de nuit, caprice . . . . . 5 »
— Chant des Rameurs, barcarolle.. . . . . 7 50
Brandt (K.). Op. 15. L'Ondine, idylle 7 50
— Op. 16. Tarentelle. . . . . 9 »
— Op. 17. Murmure du ruisseau, caprice. . . . . 9 »
— Op. 18. Le Rêve, fantaisie. . . . . 9 »
— Op. 19. Le Trémolo, air bohémien. 7 50
Caspar (C. A.). Beaufort, mazurka de concert . . . . . 6 »
Chimay (A. de). Mélusine, valse . . . . . 5 »
Chopin (F.). Op. 7. Quatre mazurkas, à Johns. . . . . 6 »
— Op. 9. Trois nocturnes, à Mme Pleyel.. . . . . 7 50
— Op. 11. Concerto en *mi* mineur . . . . . 12 »
— Op. 15. Trois nocturnes, à Hiller. 7 50
— Op. 18. Valse en *mi* bémol . . . . . 6 »
— Op. 29. Impromptu en *la* bémol . . . . . 6 »
— Op. 31. Scherzo en *si* bémol mineur . . . . . 9 »
— Op. 32. Deux nocturnes, à Mme de Billing . . . . . 6 »
— Op. 34. N° 2. Valse en *la* mineur. . . . . 6 »
— Op. 35. Marche funèbre . . . . . 5 »
— Op. 55. Deux nocturnes, à Mlle Stirling 7 50
— Op. 57. Berceuse.. . . . . 5 »
— Op. 64. 1. Valse, *ré* bémol majeur . . . . . 5 »
2. *Ut* dièse mineur . . . . . 5 »
Damcke (Louise). Op. 1. Nocturne . . . . . 4 »
Delannoy (V.). Élégie. . . . . 6 »
Gade (N.). Sylphides, bluette. . . . . 3 »
Grast (A.). Op. 8. Deux solos de concours :
1. Andantino. — 2. Allegretto, chaque . . . . . 5 »
Heller (Stephen). Op. 88 *bis*. Scherzo-capricio extrait de la Sonate op. 88. . . . . 6 »
— Op. 97. Douze Laendler et valses, en 2 suites : 1, 5 fr.—2, 7 50
— Op. 99. Quatre *Phantaisie-Sinecke*, en deux livres, chaque 9 »
— Op. 100. Deuxième canzonetta. . . . . 9 »
— Op. 105. Trois romances sans paroles. . . . . 9 »
— Op. 110. *Pour un Album*, deux morceaux : 1, 7 fr. 50.—2. 3 »
Henselt (A.). Valse sentimentale 4 50
Hubené (L.). Op. 24. Une Larme, pensée musicale.. . . . . 5 »
— Op. 25. L'Illusion, morceau de genre. 7 50
— Op. 26. Express-Train, grand galop . . . . . 6 »
— Op. 27. Cordélia, grande valse brillante . . . . . 6 »
— Op. 28. Bel astre du soir, rêverie 7 50
— Op. 29. Sous les tilleuls, rêverie nocturne. 7 50
Johannsen (J.). Op. 14. L'irrésistible, valse brillante. . . . 6 »
Krüger (W.). Op. 100. Grande Sonate en *ut*. . . . . 15 »
— Op. 101. Les Regrets, rêverie-nocturne . . . . . 6 »
— Op. 102. Le Rouet, fantaisie-impromptu. 7 50
— Op. 111. Allegretto-scherzando . . . . . 6 »
Le Couppey (F.). Rigodon de *Dardanus* de Rameau, 1re transcription 4 50
— Ballet des Scythes (d'*Iphigénie en Tauride*) de Gluck, 2e transcription. . . . . 5 »
Löffler (Richard). Op. 41. Lauterbach, idylle-styrienne . . . . 5 »
Lortzing. *Pierre le Grand à Saardam*, opéra-comique en trois actes, arr. 4° net. . . . . 10 »
— La Sabotière, air de ballet de *Pierre le Grand à Saardam* 5 »
Lubeck (E.). 11. Tarentelle. 7 50
— 13. Berceuse . . . . . 6 »
— 14. Polonaise, morceau de concert . . . . . 9 »
Mayer (Ch.). Op. 134. Romance italienne . . . . . 5 »
N. S. (Mlle). Impromptu-idylle. . . . . 4 »
Oesten (Th.). Op. 50. Six morceaux de salon, chaque . . . . 5 »
1. Valse brillante. 2. Chants des Alpes. 3. Le Printemps. 4. Sérénade. 5. Chant d'amitié. 6. Séparation.
— Op. 61. Le Muguet, vingt-cinq petits morceaux faciles, en trois livres, chaque . . . . . 4 »
Papendieck (H.). Op. 3. Capricio . . . . . 6 »
— Op. 4. Impromptu-mazurka. . . . . 5 »
Reinecke (Ch.). Op. 77. Au coin du foyer, dix-huit morceaux pour le développement du goût et de l'expression, en trois cahiers, chaque. 7 50
Remaury (Caroline). Op. 1. Impromptu-étude. . . . . 6 »
— Op. 2. Berceuse. . . . . 5 »
Richards (Brinley). Op. 7. Andante con moto, pastorale . . . 6 »
— Op. 30. Sibylle, romance. . . . . 5 »
— Op. 36. La Preciosa, valse . . . . . 6 »
— Op. 40. La Reine blanche, galop de concert. 7 50
— Op. 50. Le Chant du soir, romance . . . . . 5 »
— Op. 60. Marie, nocturne . . . . . 6 »
— Op. 67. Louise, 2e nocturne . . . . . 5 »
— Op. 68. La Fleur fanée, romance transcrite. . . . . 5 »
— Op. 75. Florence, nocturne. . . . . 5 »
— Op. 81. Alexandra, nocturne . . . . . 5 »
— Op. 82. Chant du matin, romance . . . . . 6 »
Schiffmacher. Op. 29. Valse . . . . . 5 »
Schumann. Op. 12. Pièces romantiques en deux livres, chaque 9 »
1. Au soir. Elévation. Et pourquoi ? Papillons noirs.
2. Nuitamment. Conte. Hallucinations. *Amici, Comedia finita est.*
— Op. 16. Kreissleriana, fantaisies en deux livres, chaque . 10 »
Seeling (H.) Op. 1. Deux Impromptus. . . . . 6 »
— Op. 2. Loreley, morceau caractéristique. . . . . 6 »
— Op. 3. Nocturne. . . . . 5 »
— Op. 4. Trois Mazurkas 7 50
— Op. 5. Allegro. . . . . 6 »
— Op. 6. Idylle . . . . . 6 »
— Op. 10. Douze grandes Etudes de concert, en 2 liv., cha. 15 »
— Les mêmes, séparément . . . . . de 3 à 5 »
— Op. 11. Schiflieder. Cinq Pièces d'après les Poésies de Lenau 12 »
Steinkuhler. Op. 63. Boléro, morceau de salon 7 50
Szarvady (Mme, née Clauss). Morceaux tirés de ses programmes de concert.
1er livre : Sonate de Scarlatti; air de Pergolèse transcrit; les Niais de Sologne de Rameau . . . . . 9 »
2e livre : Gaillarde de Chambonnières; La de Croissy de Couperin; Gavotte de Rameau . . . . . 9 »
3e livre : Sonate de Scarlatti; Sonate de Marcello; Romance de Balbastre. . . . . 9 »
Talexy (A.). Chanson d'avril, mélodie pour le piano . . . . . 6 »
Thalberg (S.). Op. 72. *Home, sweet home*, air anglais . . . . 6 »
— Op. 73. *The last Rose of Summer*, air irlandais . . . . . 6 »
— Op. 74. *Lilly Dale*, air américain 7 50
Thurner (A.). Op. 5. Soirée d'automne, rêverie. . . . . 6 »
— Op. 7. Maroussia, caprice-mazurka . . . . . 6 »
Zarzycky (A.). Op. 1. Trois poésies musicales, 1er cahier . . 7 50
— Op. 3. Trois poésies musicales, 2e cahier :
1. Elégie. 2. Prière. 3. Plainte, chaque . . . . . 4 »
Les trois réunies . . . . . 9 »
Zompi (D.). Op. 9 Romance sans paroles . . . . . 4 »
— Op. 10. Scherzo-valse . . . . . 5 »

MUSIQUE DE DANSE

Castanié (F. de). La Couronne, schottisch. 2 50
Faust (Ch.). Jadis et aujourd'hui, valse arr. par Desgranges . . 6 »
Galabert. Sylvana, redowa . . . . . 3 »
Placet. J'ai du bon tabac, polka 2 50
— Sempronia, polka-mazurka . . . . . 3 »
Servel (E.). Delphine, polka-mazurka . . . . . 3 »

MUSIQUE POUR PIANO A QUATRE MAINS

Ascher (J.). Perle d'Allemagne, bluette à la mazurka . . . . 6 »
Faust (Ch.). Jadis et aujourd'hui, valse arr. par Desgranges . 7 50
Lortzing (G. A.). *Pierre le Grand à Saardam*, opéra-comique en trois actes, arrangé in-4°, net. . . . . 15 »
Reinecke (Ch.). Op. 54. Douze morceaux faciles en deux livres, chaque. . . . . 6 »
Saint-Saens (Camille). Duettino . . . . . 10 »
Spindler (F.). Op. 136. Six sonatines, chaque. . . . . 6 »

DUOS, TRIOS

Battauchon (Félix). Op. 8. Souvenir de la sérénade de Beethoven pour violoncelle, avec accompagnement de piano 7 50
Bourges (Maurice). 2e sonate pour piano et violon, en *mi* bémol 18 »
— Trio (*la* mineur pour piano, violon et violoncelle) . . . . 20 »
Koutski (A. de). Op. 3. La Cascade, caprice pour violon, avec accompagnement de piano 7 50
Mathias (G.). Op. 33. Troisième trio en *fa* pour piano, violon et violoncelle, net . . . . . 8 »
Rubinstein (A.). Op. 18. Sonate en *ré* pour piano et violoncelle 18 »

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 4. 24 Janvier 1864.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Concerts et auditions, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Messe de G. Roberti exécutée à Saint-Vincent-de-Paul. — Théâtre des Bouffes-Parisiens : *Il signor Fagotto*, opérette en un acte, paroles de MM. Nuitter et Tréfeu, musique de M. J. Offenbach. — Martini (6e article), par **Arthur Pougin.** — Mémoire sur l'origine de la musique (2e article), par **D. Beaulieu.** — Nouvelles et annonces.

CONCERTS ET AUDITIONS.

Inauguration de l'Athénée musical. — Concert de Mlle Marie Jungk. — D. Magnus. — Mlle Louise Murer. — Séances de musique de chambre d'Alard et Franchomme.

Sous le nom d'Athénée musical, une nouvelle salle de concerts vient de s'ouvrir sur le boulevard Saint-Germain, à côté du jardin de l'hôtel Cluny. Cet établissement, qui affecte d'assez vastes proportions, n'a rien de commun avec les cafés-chantants, tel que l'Eldorado ou l'Alcazar, où l'on consomme une demi-tasse ou une chope de bière, en écoutant une polka-mazurka ou une chansonnette grivoise. L'Athénée musical a des visées plus artistiques ; il veut répandre le goût de la musique sérieuse dans un quartier presque entièrement sevré jusqu'à ce jour d'entreprises de ce genre, et à ce titre il mérite nos sympathies, il a droit à nos encouragements.

M. le comte de Raousset-Boulbon, à qui appartient l'initiative de cette heureuse inspiration, n'a rien épargné pour rendre son Athénée tout à fait digne du but qu'il s'est proposé en l'édifiant. L'aspect extérieur en est monumental, un peu sévère peut-être, mais au demeurant d'un bon effet d'ensemble, qui témoigne en faveur de M. Félix Pigeory, sur les plans duquel ce bâtiment a été exécuté par M. Gérault. Quant à l'intérieur, il défie toute critique ; c'est un carré long, dont le vaisseau peut contenir environ quinze cents personnes ; il est composé d'un vaste parterre autour duquel on circule librement, d'une galerie superposée, et, en face de l'orchestre qui occupe le fond de la salle, d'un vaste amphithéâtre. Des escaliers spacieux conduisent à l'étage supérieur. Les décorations de la salle sont de style Louis XV, c'est-à-dire blanc et or, et elles sont éclairées par trois grands lustres et par une quantité de candélabres, qui font brillamment ressortir les peintures et les fresques de M. Charles Hugo, ainsi que les sculptures de M. Bernard.

Pour inaugurer toutes ces merveilles, M. de Raousset-Boulbon a voulu débuter par un concert exceptionnel, auquel n'ont pas dédaigné de concourir plusieurs artistes renommés, tels qu'A. Bettini, Mme Trebelli-Bettini, M. Ravina, M. Lavigne, etc. La valse de *Faust*, chantée par Mme Trebelli-Bettini avec cette souplesse de voix, avec cette sûreté d'intonation qui lui ont valu de si éclatants succès aux opéras italiens de Paris et de Londres, a ravi l'auditoire. La délicieuse romance de *Marta* n'a pas été moins favorable à Bettini, qui l'a détaillée avec infiniment d'âme et de goût. Ravina nous a fait entendre pour la première fois une fantaisie espagnole, intitulée *Havaneras*, qu'il a exécutée, comme toujours, magistralement, et qui comptera parmi ses meilleures compositions. Enfin le hautbois de M. Lavigne a soulevé des tempêtes de bravos, avec ses *Souvenirs des montagnes*.

La partie chorale de ce concert, qui, du reste, doit être signalée comme un de ses attraits journaliers, n'est pas demeurée au-dessous de la partie instrumentale et vocale. Les chœurs, composés de quinze hommes et de quinze femmes, ont interprété avec un remarquable ensemble une *Cantate d'inauguration*, paroles de C. du Locle et musique de Duprato, entremêlée de soli et de déclamation. Cette cantate, un peu dans les nuages, a fourni au compositeur plusieurs inspirations saillantes, mais le caractère nous en a paru trop constamment sérieux pour la circonstance. Ce n'est pas ainsi que nous aurions compris la réalisation de ce vœu si naturel :

Que l'écho s'éveille et répète
Nos chants joyeux.

Nous devons une mention à Mme Marie Praldi, chargée de représenter l'Harmonie, et à Mme Daulnay à qui était échu le rôle de la Muse.

Les étoiles que nous avons citées plus haut sont maintenant remplacées par des constellations plus modestes ; mais ce que l'on peut applaudir chaque soir, comme on l'a applaudi le jour de l'inauguration, c'est un très-bon orchestre de quarante à cinquante musiciens, conduit supérieurement par J. Duprato, et qui, la première fois, a enlevé, c'est le mot, l'ouverture de *la Muette* et la *Marche du songe*, de Mendelssohn.

— Une des élèves les plus distinguées de Henri Herz, Mlle Marie Jungk, s'est fait entendre à la salle de la rue de la Victoire, sous le

patronage et avec le concours de son illustre maître. Le grand duo concertant pour deux pianos, sur des thèmes de Mozart et de Rossini, exécuté par le professeur et par l'élève, a mis en relief les éminentes qualités de Mlle Marie Jungk, dont le jeu brillant et pur n'a pas trop souffert de la comparaison. Le cinquième concerto de Henri Herz, le trio de Beethoven, avec violon et violoncelle, le septuor de *Lucia* et la Tarentelle nouvelle, aussi de Henri Herz, n'ont fait que confirmer l'impression bienveillante acquise à la bénéficiaire.

Le programme de ce concert, très-riche et très-varié, nous réservait une surprise des plus inattendues et des plus intéressantes. Nous avons annoncé la présence à Paris de M. Marc Sokolowski, un artiste de mérite qui s'est fait connaître avantageusement en Allemagne, en Belgique, en Russie, mais qui n'avait jamais paru devant un public français. Pour notre part, nous ne nous faisons pas de difficulté d'avouer que nous avions des préventions fort enracinées contre cet instrument sourd et ingrat qu'on nomme une guitare. Mais après avoir vu et entendu le parti vraiment inouï que M. Marc Sokolowski sait tirer de l'instrument en question, il nous faut bien rabattre de nos préjugés. Le rondo *alla Palacca*, des *Puritains*, avec accompagnement de piano, et la fantaisie sur le *Pirate* que cet artiste a successivement exécutés, ont d'abord étonné, puis forcé ses auditeurs à le combler des félicitations les plus enthousiastes. M. Marc Sokolowski sera bien certainement l'un des virtuoses les plus à la mode de la saison. Quand nous aurons ajouté que dans ce même concert on a entendu Mme Oscar Comettant, les frères Guidou, le violoniste Bauerkeller et le violoncelliste Muller, nous n'aurons sans doute pas besoin d'insister sur le très-grand effet qu'il a produit, chose rare, depuis le premier jusqu'au dernier morceau.

— Une audition des nouvelles œuvres de D. Magnus, l'un de nos pianistes-compositeurs les plus justement estimés, vient d'avoir lieu dans les salons de Pleyel-Wolff. Parmi les morceaux de lui qui défrayaient son concert, et qui ont tous été exécutés par D. Magnus avec ce style large et puissant qui le distinguent, nous avons particulièrement remarqué une excellente transcription du finale du troisième acte de *Moïse*, le *Chant des sirènes*, et *Fleurs et dentelles*. L'accueil fait à ces trois compositions leur garantit pour longtemps la faveur des salons. Les repos nécessaires au pianiste interprétant lui-même ses œuvres, ont été remplis, dans cette soirée, par le violon de Sarasate, et pour la partie vocale, par Mme A. Gagliano et par Aurèle.

—Dans son concert annuel que Mlle Louise Murer a donné à la salle Herz, cette jeune et habile pianiste a eu la bonne idée de passer en revue les principales productions d'Emile Prudent, ce professeur tant regretté, dont elle était l'une des plus méritantes élèves. Comme on le pense bien, *la Danse des fées* n'a pas été oubliée, non plus que *la Somnambule* et le *Chant d'Ariel*. Mais ce qui a excité au plus haut point l'intérêt du nombreux auditoire qu'avait attiré cette soirée, ç'a été l'exécution des *Trois Rêves*, morceau de concert pour piano et orchestre, dans lequel Emile Prudent a condensé trois ravissantes inspirations, qu'on ne peut entendre sans déplorer la perte prématurée de ce compositeur, frappé soudainement dans toute la force du talent et de l'âge. Ce morceau est divisé en trois parties, *les Esprits des campagnes*, allegro ; *les Génies du foyer*, andante ; et *le Ballet des Zingari*, rondeau final. Mlle Louise Murer les a interprétées toutes trois en grande artiste, avec une sûreté, une précision qui n'excluent ni la délicatesse ni la grâce. Elle a été d'ailleurs merveilleusement secondée par un très-bon orchestre, que dirigeait Tilmant, dont le nom nous dispense de tout éloge. Le chant était représenté par Archainbaud et par Mme Aimé Tillemant, qui ont dit avec goût plusieurs compositions de Mercadante, de Rossini, de Mutel, d'E. Durand et de Lhuillier.

— Les séances de musique de chambre d'Alard et de Franchomme ont repris leur cours. Dans la matinée de dimanche dernier, ces deux virtuoses, en compagnie de White, de Casimir Ney et de Diémer, l'un des bons élèves de Marmontel, ont interprété l'un des trios composés par Beethoven, en 1798, le quatuor en *mi* mineur de Mendelssohn, la troisième des sonates de Beethoven dédiées à l'empereur Alexandre, et le quintette en *la* de Mozart. Ces œuvres d'élite, supérieurement exécutées, surtout par Alard qui a fait merveille dans l'adagio du quintette, ouvrent, de la façon la plus brillante, la série des séances de cette saison qui, malgré la concurrence croissante des auditions de musique de chambre, ne seront pas moins suivies que celles des années précédentes.

D. A. D. SAINT-YVES.

Messe de G. Roberti exécutée à Saint-Vincent-de-Paul.

Ceux qui connaissent l'état actuel de la musique sacrée en Italie, pouvaient s'attendre à un ensemble de morceaux d'opéra plus ou moins adroitement adaptés au texte latin. Mais les premières mesures du *Kyrie* ont suffi pour dissiper cette idée et pour prouver que l'on avait affaire à une œuvre des plus sérieuses, aussi profondément inspirée qu'habilement travaillée, joignant une grande pureté et une élévation toujours contenue de style à une originalité et à une individualité fort rares de notre temps. Ces qualités se rencontrent surtout dans le *Kyrie*, dans le *Sanctus* et dans l'*Agnus*, trois parties qui nous ont le plus frappé. Le *Gloria* est plein de feu et d'animation ; aux paroles *Qui tollis*, une phrase de violoncelle, qui est en même temps le chant et la basse, se reproduit dans différents tons, et sert de base à une autre phrase dite par les quatre parties de chant en solo, et le chœur répond : *Miserere nobis* ; la mélodie est incontestablement neuve, le dessin harmonique d'une remarquable élégance et la couleur très-dramatique sans sortir des bornes du style sacré. Quelques parties du *Credo* nous ont paru relativement plus faibles comme composition, bien que le sentiment y soit toujours irréprochable.

Somme toute, la messe de M. Roberti est une œuvre digne en tous points de la réputation qu'elle a faite à son auteur en Angleterre, où elle a été publiée par la maison Novello. L'exécution en était confiée à quarante voix, accompagnées par un triple quatuor avec l'orgue, et elle a fait beaucoup d'honneur au talent et au zèle de M. Mulle, maître de chapelle de la paroisse ; nous nous permettrons seulement de remarquer que la partie vocale est restée bien au-dessous de la partie des instruments, ce qui n'étonnera d'ailleurs personne, quand on saura que les pupitres de l'orchestre étaient occupés par nos premiers solistes, parmi lesquels MM. Sighicelli, Pilet, Langhans, etc., etc. Le grand orgue était tenu par M. Aug. Durand, avec la perfection qui lui est habituelle.

Y.

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS.

IL SIGNOR FAGOTTO,

Opérette en un acte, paroles de MM. Nuitter *et* Tréfeu, *musique de* J. Offenbach.

Ainsi que *Lischen et Fritzchen*, cette opérette a été représentée pour la première fois à Ems, dans le courant de l'été dernier, et y a été fort goûtée par le parterre aristocratique de cette ville d'outre-Rhin. La nouvelle épreuve tentée par les Bouffes-Parisiens ne pouvait donc être douteuse, et n'a fait que confirmer ce jugement de première instance. Constatons toutefois, pour être juste, qu'en-

tre les deux opérettes il y a une légère nuance, tout à l'avantage de la gentille pièce d'ouverture dont nous avons rendu compte dans un de nos derniers numéros. Faut-il attribuer ce résultat aux auteurs des paroles? Quelques mots d'analyse répondront pour nous.

Il signor Fagotto remplit le monde de sa renommée musicale, et partout où il passe, les populations enthousiastes le saluent de leurs acclamations et lui dressent des arcs de triomphe. Dans une petite ville où il est attendu, habite un mélomane qui est sur le point de marier sa fille à un antiquaire. Mais Mlle Clorinda n'a aucun goût pour les débris des autres âges, et elle leur préfère tout naturellement les vingt printemps de son professeur de musique. Or, il y a dans la maison un valet déluré qui, pour obtenir la main de la servante Moschetta, propose à sa jeune maîtresse de faire manquer son mariage avec l'antiquaire. Dans ce but, il prend le nom et le visage d'il signor Fagotto, se présente au mélomane Bertolucci sous cette apparence trompeuse, et, mettant à profit ses préventions favorables, il le dégoûte de l'antiquaire et lui fait accroire que sa fille pourrait lui convenir. L'exécution d'un grand opéra de sa composition achève de tourner la tête à Bertolucci, qui déclare que Clorinda n'épousera jamais que l'auteur de cette œuvre remarquable. On le prend au mot, et Clorinda devient la femme de son maître de musique, car c'est lui qui a fait l'opéra d'il signor Fagotto, lequel est démasqué par l'antiquaire, mais quand il n'est plus temps de revenir sur les faits accomplis.

Il y a de la gaieté dans cette bluette; mais elle a, comme on peut s'en convaincre, le défaut de rappeler bien des situations usées à la scène. C'est cet inconvénient que la musique d'Offenbach a essayé de faire oublier. Plusieurs morceaux sont traités avec cette verve, cet esprit, cette finesse que ce compositeur, si bien doué, ne saurait se défendre de semer à pleines mains dans ses moindres ouvrages. Le trio de leçon de chant est notamment très-bien venu, et il est tout à fait en situation. Nous citerons aussi les couplets de Moschetta : *Vous êtes trop bête ;* l'air d'introduction d'il signor Fagotto, dans lequel les imitations les plus baroques de cris d'animaux et d'autres bruits non moins singuliers sont très-heureusement encadrées, un très-joli duettino, la chanson de l'antiquaire, accompagnée sur la *lyre de Pindare*, et comme couronnement de l'œuvre, le morceau d'échantillon de l'opéra destiné à séduire le mélomane Bertolucci.

Cette nouvelle opérette d'Offenbach est, d'ailleurs, parfaitement interprétée par Désiré, Pradeau, Ed. Georges, Mlles Tostée, Taffanel et Zulma Bouffar.

D.

MARTINI.

(6e article) (1).

V.

La fameuse journée du 10 août 1792 frappa du même coup la monarchie et le théâtre Italien dont le palais des Tuileries étant l'asile.

Les bouffons effrayés repassèrent les Alpes, mais cette retraite précipitée portait un coup terrible à l'entreprise. Les chanteurs français continuèrent cependant de jouer dans la salle de la rue Feydeau, et le nom de « Théâtre de Monsieur » fut abandonné.

Jusqu'en 1801, époque où les deux troupes se réunirent pour ne plus former que celle de l'Opéra-Comique, ces chanteurs firent une rude concurrence à leurs confrères du théâtre Favart. L'administration nommée par Monsieur s'étant retirée, Martini perdit, dans la même année, sa place de directeur général, celle de surintendant en survivance de la maison du roi, et enfin celle de directeur de la musique du comte d'Artois, et se vit, à cinquante ans, plongé dans un état voisin de la misère.

En ce temps-là vivait à Paris une jeune femme qui s'y fit, au milieu des jours orageux de la révolution, une réputation de poëte et de philosophe, bien effacée de nos jours où son nom même est à peu près oublié. Fille elle-même d'un littérateur distingué, Constance-Marie de Theis, qui devait plus tard être princesse de Salm, avait épousé, en 1789, un médecin de talent, le docteur Pipelet. La « citoyenne » Pipelet avait reçu une brillante éducation : à quinze ans elle parlait plusieurs langues, étudiait avec ardeur la composition musicale (elle écrivit les paroles et la musique de plusieurs romances), et faisait déjà les vers avec une grande facilité. A partir de 1785, elle commença à se faire connaître par quelques pièces de poésie insérées dans différents recueils, notamment par la célèbre chanson : *Bouton de rose*, publiée dans l'*Almanach des Grâces* de 1788, et mise en musique, dix années plus tard, par Pradher. Le salon de cette femme distinguée devint le lieu de rendez-vous de tout ce que les arts, les sciences et les lettres comptaient à Paris de représentants les plus remarquables : Girodet, Talma, Guérin, Pajou, Vernet, Houdon, Gudin, de Humboldt, Lalande, de Jussieu, Say, Bréguet, de Candolle, Paul-Louis Courier, Ginguené, Mme Dufrénoy, les frères Duval, Laya, Vigée, Andrieux, Prony, la Chabeaussière s'y réunissaient souvent et entamaient entre eux de longues discussions dont les sciences, la philosophie, la littérature et toutes les branches de l'art étaient les thèmes ordinaires.

Martini fut l'un des premiers hôtes de ce salon élégant. Plus âgé de vingt-cinq ans que celle qui en faisait les honneurs, il fut toujours reçu et traité par elle avec un grand respect, un tendre attachement et une affection presque filiale. L'amitié sincère qui les unissait leur avait inspiré la pensée d'une collaboration : déjà ils avaient commencé en commun un travail important, en entreprenant de traiter et de transporter sur la scène lyrique française les amours et la mort de Sapho. Leur œuvre était déjà avancée lorsque l'orage qui grondait depuis 1787 éclata dans toute sa violence. La journée du 10 août 1792, les massacres de septembre, bientôt suivis de la proclamation de la République, étaient bien faits pour inspirer des craintes sérieuses à tous ceux qui avaient eu des relations avec la cour. Or, Martini était dans ce cas : surintendant de la musique de Louis XVI, son attachement pour la famille royale était connu, et il pouvait craindre d'être inquiété. Il prit donc le parti de se cacher et d'attendre dans la retraite que toute apparence de danger eût disparu. « La renommée dont jouissait Martini — dit la princesse de Salm dans l'*Eloge* dont j'ai déjà parlé — lui avait acquis depuis longtemps l'estime et l'amitié d'un grand nombre de personnes recommandables, entre autres d'un homme fort riche. M. Lenormand d'Etioles, ancien fermier général, ami des arts et grand amateur de musique, qui avait désiré qu'il demeurât chez lui. Il attendit tranquillement dans cette honorable retraite que les événements publics lui permissent de paraître de nouveau... » (*Œuvres complètes de Mme la princesse Constance de Salm*, t. IV, p. 121.)

Cependant, après quelques mois de réclusion volontaire, Martini s'aperçut qu'il n'avait rien à craindre. Il sortit alors de sa retraite, confiant et rassuré, reparut au grand jour et s'empressa de reprendre ses chers travaux. La partition de *Sapho* devint l'objet de tous ses soins, et c'est avec une ardeur presque juvénile que, malgré ses cinquante-trois ans, il se mit en devoir d'achever cette œuvre très-considérable. *Sapho* fut reçue au théâtre de la rue de Louvois, représentée pour la première fois le 14 décembre 1794, accueillie par le public avec un véritable enthousiasme, et son succès fut si éclatant qu'il se prolongea pendant plus de cent représentations, chose singulièrement rare surtout à cette époque.

L'ouvrage était une « tragédie lyrique » en trois actes, c'est-à-

(1) Voir les nos 49, 50, 51 de l'année 1863 et les nos 2 et 3.

dire que le poëme était écrit en vers, bien que le chant fût mêlé de dialogue. L'action en est languissante; le vers en est à la fois compassé, banal et emphatique; enfin, le caractère général de l'ouvrage n'a rien d'émouvant ni de dramatique. De tout ceci je conclus que si la pièce obtint un très-grand succès, elle le dut à la pompe du spectacle qui y était déployée, au talent de ses interprètes, et surtout à la musique de Martini.

J'ai lu avec la plus grande attention cette volumineuse partition de *Sapho*, laquelle ne contient pas moins de quatre cents pages, et je puis dire en toute assurance que si elle n'est point un chef-d'œuvre, c'est du moins une production des plus remarquables. Il me semble que l'air de Stésichore : *Aux beaux-arts livrez-vous sans cesse*, que le finale du premier acte, que la magnifique prière en chœur : *O fils du maître du tonnerre!....*, que le charmant duo de Cléis et de Phaon : *Plus de regrets, plus de tristesse*, que le finale du second acte, que le grand air de Phaon, surtout dans sa seconde partie : *Fuyez, transport coupable*, que la scène de l'enlèvement, l'air de Sapho : *Amour, hymen, partagez mon ivresse*, enfin, que le finale du troisième acte, qui est traité avec une science, une habileté et une ampleur magistrales, sont des morceaux de premier ordre, et tels qu'on en entend rarement.

Eh bien, malgré son immense succès, *Sapho* ne fut jamais reprise et disparut sans retour. Ce fait tient évidemment à la transformation du théâtre Louvois, qui fut, quelques années plus tard, exclusivement consacré à la comédie, et au genre de l'ouvrage, qui, n'étant ni un opéra-comique ni un grand opéra, ne convenait pas plus à l'Opéra qu'au théâtre Feydeau.

VI.

Ce fut vers le même temps que Martini composa, pour les fêtes populaires de la République, la musique de plusieurs chants patriotiques.

Je ne sais combien Martini écrivit de ces morceaux de circonstance; je n'en puis citer que deux, un *Chant funèbre* et un *Hymne à l'agriculture*, ce dernier chanté à la fête de l'Agriculture qui fut célébrée en 1796, au Champ de Mars, avec une pompe si imposante. Les paroles de ces deux opuscules sont de la princesse de Salm, qui eut le tort impardonnable de les reproduire dans ses œuvres complètes.

Par un double décret, en date du 16 thermidor an III (3 août 1795) et rendu sur un rapport de Marie-Joseph Chénier, la Convention ayant, d'une part, supprimé l'école gratuite de musique de la garde nationale, ainsi que l'école de chant fondée par Gossec en 1784, et, d'autre part, ordonné la fondation et l'organisation du Conservatoire de musique; cet établissement fut, on le sait, placé sous la direction de Sarrette. Celui-ci rédigea le règlement de la nouvelle école et songea à s'entourer, pour le bien de son œuvre, des hommes les plus compétents et les plus recommandables. Non-seulement on choisit, comme professeurs, des artistes de l'ordre le plus élevé, mais l'inspection des classes fut confiée aux compositeurs les plus en renom. Le nombre des inspecteurs fut fixé à six, et ce ne fut sans doute pas un médiocre honneur pour Martini que d'être choisi pour remplir une de ces places.

Faut-il attribuer aux fonctions qu'il remplissait au Conservatoire le silence que Martini garda de nouveau pendant plusieurs années? cela n'est guère probable; mais il vieillissait, et le besoin du repos se faisait peut-être sentir. Jusqu'en 1800, il n'est plus question de lui, si ce n'est à propos d'un ballet intitulé *Héro et Léandre*, représenté à l'Opéra le 13 frimaire an VIII (4 décembre 1799). L'auteur de la musique de ce ballet, Lefebvre fils, qui faisait partie de l'orchestre de l'Opéra, avait intercalé dans sa partition plusieurs morceaux d'autres compositeurs. « Parmi les airs adaptés — disait, en rendant compte de la représentation, *le Courrier des spectacles* du 15 frimaire — on a principalement applaudi une belle tempête du célèbre Vogel, un air délicieux de Martini, exécuté sur le cor avec un goût exquis par le citoyen Frédéric (Duvernoy), un petit fragment de Mozart, composant un duo du *Mariage de Figaro*, et un joli presto d'Haydn. »

J'arrive à l'avant-dernier ouvrage dramatique de Martini, *Annette et Lubin*. Ce petit opéra, donné au théâtre Favart le 28 germinal an VIII (18 avril 1800), avait été composé avant *Sapho*; et une représentation en avait eu lieu sur un théâtre de la cour, le 6 février 1789; la partition en fut publiée dès cette même année 1789 (1).

La nouvelle partition d'*Annette et Lubin*, quoique fort supérieure à celle de Laborde, n'obtint presque aucun succès sur la scène de Favart, où elle était chantée par Moreau, Saint-Aubin, Paulin et Mme Philis.

Six mois plus tard, le 24 vendémiaire an IX (16 octobre 1800), Martini donnait à Feydeau son dernier ouvrage dramatique, *Ziméo*, opéra-comique ou plutôt mélodrame lyrique en trois actes, qui par la faute du librettiste, Lourdet de Santerre, n'eut pas plus de succès qu'*Annette et Lubin*.

Le soir de la première représentation de *Ziméo*, le public ne voulut pas entendre le nom de l'auteur des paroles: mais il demanda avec instance celui du musicien, qui fut couvert d'applaudissements unanimes. Les principaux rôles étaient tenus par Vallière, Rezicourt, Dessaules, Fay, Mmes Aubert (Mlle Lesage), Beck et Gavaudan cadette. Malgré cette bonne distribution et le talent déployé par les acteurs, malgré le charme de la musique, l'ouvrage ne put se soutenir à la scène, et *Ziméo* ne put même atteindre sa douzième représentation.

ARTHUR POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

MÉMOIRE SUR L'ORIGINE DE LA MUSIQUE.

(2e article) (2).

Veut-on savoir maintenant quel est le caractère particulier, essentiel de cet accent? MM. Wiel et Benloew nous l'apprendront. Ils nous diront qu'en latin, où l'accent si vif, si animé, si pittoresque, des langues primitives avait déjà beaucoup perdu de sa puissance. et était en partie remplacé par un autre accent, expression d'une pensée plus réfléchie : en latin où ces intonations primordiales étaient loin d'être aussi prononcées qu'en grec, et bien moins encore qu'en sanscrit : en latin, dis-je, cet ancien accent était encore une sorte de vocalisation, une note musicale (3). Suivant Cicéron, dont l'opinion est ici d'un grand poids, il y a dans le discours, même ordinaire, une espèce de chant. Toutes les langues chantent, nous dit-on, dès que l'expression s'anime. Cela est vrai, et il me sera, je crois, facile de le prouver. Je prendrai pour exemple notre français, l'idiome peut-être le moins accentué. Je prie de suivre avec quelque attention la progression que je vais exposer. Si deux personnes parlent, dans cette langue, de choses indifférentes, leur accent sera bien peu prononcé et n'offrira à l'oreille qu'une sorte de murmure presque monotone. Que leur entretien passe à des objets moins indifférents, cet accent s'animera peu à peu à mesure que se développera, que grandira l'intérêt du sujet. Si bientôt une contestation, une que-

(1) C'est sans doute à la suite de la représentation d'*Annette et Lubin* à la cour, que le comte d'Artois, pour témoigner à Martini du plaisir qu'il avait pris à l'audition de cet ouvrage, l'avait nommé directeur de sa musique.

(2) Voir le n° 51.

(3) Wiel et Beuloew, de l'*Accent. lat.*, pag. 4, 5, 6, 7, 8, 9, 13, 15 et suiv., 70, 106, 107, 180, 181.

Beuloew, *Accent. des lang. indo-eur.*, pag, 39, 293.

relle s'élève entre elles, elles arriveront graduellement à employer des intonations presque théâtrales. De là, passant progressivement à la déclamation dramatique la plus véhémente, on touche aux limites de la déclamation notée, au récitatif musical qui, un pas de plus, nous conduit au chant mesuré. Ceux qui ont entendu l'opéra bouffe italien ont pu remarquer combien, dans ce genre, le récitatif se rapproche de l'accentuation orale, de la simple parole, et combien il est facile de passer de l'un à l'autre d'une manière presque insensible.

Les anciens considéraient tellement l'accent du discours comme musical, qu'ils ont cherché à déterminer les intervalles que la voix parcourait dans ce genre d'intonations. Plusieurs auteurs, parmi lesquels je citerai Denys d'Halicarnasse, nous disent que la différence du grave à l'aigu, dans la voix parlée, s'étend à peu près à une quinte. J'ai assisté au sermon d'un prédicateur qui, à presque toutes ses fins de phrases, faisait entendre une chute de voix, qu'avec un peu d'attention on reconnaissait être à la quarte. Ce qui semble confirmer d'une manière positive l'opinion des anciens à ce sujet, c'est l'usage où l'on était de faire soutenir, dans certains moments, les orateurs par un instrument de musique. La chose eût été choquante, s'il n'y eût eu un rapport facilement sensible entre les sons de la voix de celui qui parlait et ceux de l'instrument chargé de lui servir d'appui.

Tous ceux qui ont traité de l'origine du langage s'accordent à dire que les premiers mots ont été des espèces d'interjections monosyllabiques (1). Or l'interjection, qu'est-elle autre chose qu'un son fortement accentué, et, sinon un chant à cause de sa brièveté, du moins une sorte de ton musical, expression d'un sentiment vif, profond, et qui, de nos jours, dans nos langues modernes, où l'analyse domine, vient encore colorer, animer le discours. Les auteurs ajoutent que le premier langage de l'homme fut imitatif, qu'il offrait une sorte de calque de ce qui venait d'affecter sa vue, son ouïe, tous ses sens, et qu'il avait pour but, de la part de celui qui parlait, de frapper l'imagination de ceux auxquels il s'adressait. De là proviennent ces onomatopées, ces mots où l'on cherche, pour ainsi dire, à peindre à l'esprit les choses que l'on nomme, et qu'on trouve d'autant plus nombreuses dans les langues qu'elles sont plus anciennes. De là provient encore l'usage d'exprimer dans certains idiomes la rapidité de l'action par la brièveté de la voyelle; par son renforcement, la durée, la stabilité, et par un simple allongement de cette voyelle, la réflexion, la méditation ou l'incertitude, le vague de la pensée. Dans les premiers essais de la parole, l'accent devait jouer un grand rôle. Lorsqu'un nouvel objet se manifestait, ou si une sensation jusqu'alors inconnue venait à se produire, au lieu d'inventer, toujours avec un certain effort un mot pour les désigner, il était plus facile de les rapporter à un autre objet, à une sensation précédemment nommée, et de se servir d'une expression antérieurement employée, en la modifiant par l'articulation ou l'accentuation, suivant la ressemblance ou la dissemblance qui pouvait exister entre ce qui était nouveau et ce qui ne l'était déjà plus. Dans ces modifications, ce qui, est de l'accent devait particulièrement tenir un rang important, parce qu'il offre, dans ses variantes, plus de facilité que l'articulation. Ces nuances d'intonations nombreuses, multipliées, que nous trouvons en sanscrit, en chinois et dans bien d'autres langues, pour ne pas se confondre et ne pas amener le désordre dans l'expression de la pensée, ont dû nécessairement avoir une assez grande précision et se rapprocher ainsi beaucoup des intonations musicales, les plus précises de toutes.

Ces nombreuses onomatopées, ces mots par lesquels on s'efforce d'exprimer d'une manière pittoresque, de reproduire, autant que possible, avec les sons de la voix, les qualités propres, les caractères particuliers des objets dénommés, en d'autres termes, les effets physiques qu'ils produisent, ou ce qui dans nos sentiments peut être assimilé à des effets de ce genre, ces onomatopées, dis-je, ne sont-elles pas aussi une sorte de musique, une musique imitative? La pensée qui les créa n'est-elle pas la même qui a dicté, qui inspire encore quelques passages des compositions dramatiques où, se conformant au sens des paroles, on vise à rendre par les combinaisons de l'orchestre, ou par celles des voix, certains bruits de la nature? Cette pensée est séduisante, trop séduisante même, car elle a entraîné des compositeurs d'ailleurs de beaucoup de mérite, à faire, dans des œuvres purement instrumentales, ce que l'on nomme de la musique descriptive, dont le moindre inconvénient est de nécessiter un programme où l'on dit, par exemple : Ceci est un lever de soleil, cela un rocher sombre et aride; dans ce passage vous reconnaîtrez..... une tempête, me direz-vous? Non, c'est la colère furieuse, terrible, d'un amant dévoré de jalousie, et cet accord frappé avec violence par tout l'orchestre, y compris les cymbales, c'est le *Non* étourdissant, foudroyant du fiancé repoussant devant l'autel sa fiancée. Ces paroles ne sont point exagérées, comme on pourrait le croire; je pourrais citer des exemples. Ce qu'il y a de certain, c'est que le penchant vers l'harmonie imitative, cette musique que je pourrais appeler la musique des sens, semble un instinct inné chez l'homme; il inspire les sons que bégaie l'enfant, et les premiers mots que lui fait entendre sa mère, il a présidé aux commencements de la poésie et jusque dans nos temps modernes a créé plus d'un vers célèbre; enfin, à la naissance des sociétés, il a pris une large part à la formation du langage. Ainsi, l'analyse des langues, l'étude de leur histoire, les dispositions naturelles à l'homme, les nécessitées résultant de la constitution de ses organes, tout nous dit que les premiers idiomes ont été fortement accentués; que cet accent modifiait, déterminait le sens des mots, et conséquemment, pour éviter toute confusion, qu'il avait forcément quelque chose d'assez précis et se rapprochait beaucoup du son musical; en un mot, comme le disent les paroles que j'ai déjà citées, qu'il était un chant perpétuel de l'âme.

D. BEAULIEU.

(*La suite prochainement.*)

(1) Beulow, *Accent. des langues indo-européennes*, page 5 et suivantes. *Encycl.* tome IX, page 260, col. 2. Tome VIII, page 287, col. 1 et 2; page 268, col. 1.

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra, *Moïse* a été représenté lundi. Mlle Battu s'identifie de plus en plus avec le rôle d'Anaï, et, notamment dans l'air du quatrième acte, elle y obtient le plus brillant succès. Mercredi, on a donné *Guillaume Tell*, et Villaret y a continué ses débuts dans le rôle d'Arnold où il montre un véritable talent. — L'indisposition qui depuis quelques jours éloigne Faure de la scène a encore empêché de donner *Moïse* vendredi. On a joué *le Trouvère*, et Villaret a chanté le rôle de Manrique. — Demain lundi on donnera *les Huguenots*.

*** On annonce pour la semaine prochaine la première représentation du ballet en trois actes de MM. de Saint-Georges et P. Giorza. La mise en scène en sera magnifique: Mlle Boschetti, la danseuse qui doit y débuter, produit un très-grand effet dans les répétitions.

*** Six représentations de *la Fiancée du roi de Garbe* ont confirmé le succès que le nouvel ouvrage d'Auber a obtenu dès son apparition. Achard, entièrement rétabli, y est toujours unanimement applaudi, ainsi que Mlle Cico.

*** Les répétitions de *Lara*, le nouvel opéra-comique de Maillart, ont été reprises, et la première représentation en aura probablement lieu dans le courant du mois prochain.

*** Au théâtre Italien, le ténor Musiani a débuté, mercredi, dans le rôle de Manrico du *Trovatore*. Une indisposition subite l'avait privé d'une partie de ses moyens; nous attendrons donc une autre représentation pour le juger.

*** Adelina Patti a reparu trois fois dans *la Sonnambula* et a enthousiasmé l'auditoire, qui remplissait la salle jusqu'aux combles.

*** Fraschini nous reviendra vers le 1er avril, quand Mario doit se rendre à Londres, et chantera ici jusqu'à la clôture de la saison.

*** Deux artistes, nouveaux pour nous, Scalese et Antonucci, venant avec Mario de Madrid, doivent débuter cette semaine. Les sœurs Marchisio et Naudin les suivront de près.

*** La reprise des *Bavards* d'Offenbach, et la rentrée de Mme Ugalde, auront lieu ajourd'hui au théâtre des Bouffes-Parisiens.

*** Roger se trouve à Bruxelles, où il obtient tous les suffrages au théâtre de la Monnaie. L'éminent ténor y a chanté la semaine passée dans *Lucie* et *la Favorite*

*** M. et Mme Bettini-Trebelli se rendent à Rome, où ils comptent rester quelque temps.

*** Voici le programme du concert que la société du Conservatoire donnera aujourd'hui : Ouverture de *Struensée*, de Meyerbeer; Chœur de *Castor et Pollux*, de Rameau; Concerto en *ut* mineur, de Beethoven, pour piano, exécuté par M. Georges Pfeiffer; Chœur d'*Une nuit du Sabbat*, de Mendelssohn; Symphonie d'Haydn.

*** Au concert de dimanche dernier au cirque Napoléon, l'ouverture de *Struensée*, de Meyerbeer, admirablement exécutée, a produit tout l'effet qu'on pouvait attendre de ce grand drame musical, préface passionnée de l'autre drame qui se joue sur le théâtre, et dont la péroraison grandiose arrive à une puissance inconnue jusqu'alors.

*** Le célèbre violoniste Alfred Piatti s'est fait entendre avec le plus grand succès, le 15 janvier, au concert de la Société philharmonique d'Orléans. M. Piatti est de retour à Paris et joue aujourd'hui pour la seconde fois aux concerts populaires du Cirque.

*** Voici le programme du concert populaire de musique classique qui aura lieu aujourd'hui au Cirque Napoléon : ouverture de *la flûte enchantée*, de Mozart; symphonie en *si* bémol, de Beethoven; sonate pour violoncelle, de Boccherini, exécutée par M. Piatti; andante, de Haydn; symphonie en *la* majeur, de Mendelssohn. La troisième et dernière série de ces concerts commencera le dimanche 14 février. Elle se composera de six concerts de musique classique et de trois festivals : 1° *festival Beethoven;* 2° *festival Mendelssohn;* 3° *festival Haydn* (orchestre et chœurs, 500 exécutants).

*** Madame Clara Pfeiffer a rouvert ses salons dimanche dernier par une brillante matinée musicale; c'était une de ces rares réunions d'artistes et d'amateurs habitués chaque saison à l'audition des œuvres classiques et des compositions modernes les plus distinguées : MM. Blanc, dont on a exécuté un délicieux trio, Ferrand, Lebouc et Gouffé, complétaient la partie instrumentale dont on peut juger la perfection ; Mme Bertrand, Mme Clara Pfeiffer et Georges Pfeiffer ont recueilli les applaudissements enthousiastes de cet auditoire d'élite.

*** Vendredi, 29 janvier, concert de Mlle Etterlin à la salle Herz, avec le concours de Mlle Astieri, de MM. Bollaert et les frères Lamoury.

*** M. Pereire a fait construire à Marseille un vaste théâtre qui vient d'être ouvert sous le titre des Bouffes-Marseillais.

*** Mme J. Robinson, pianiste anglaise d'un très-beau talent, se trouve à Paris et se fera entendre le 4 février dans la salle Erard, avec le concours d'Armingaud et de Lefort.

*** Les représentations et intermèdes de musique et de chant organisés par M. Charles Desolme à la salle Molière, sont très-suivis. Hier soir l'opéra-comique *le Chalet*, le duo de *Guillaume Tell*, chanté par MM. Desplaces et Millet, et un nocturne de Ravina, joué par Mlle Lechesne, premier prix du Conservatoire, y ont été fort applaudis.

*** Le 1er février prochain aura lieu, dans la salle Herz, le concert annuel de l'excellent violoniste Sarasate; le programme en sera très-intéressant : Mlle Marimon MM. Léon Duprez, Diemer et Berthelier y prêteront leur concours au jeune artiste.

*** Le compositeur Abert, à Stuttgart, vient de terminer une symphonie : *Christophe Colomb*; elle sera exécutée prochainement, par la chapelle de la cour, à Loewenberg.

*** Un nouveau ballet en deux actes, *les Almées*, dont la musique est composée par le comte Gabrielli, a été représenté avec beaucoup de succès au grand théâtre de Lyon. La verve mélodique et la touche expérimentée de l'auteur de *l'Etoile de Messine* y ont été généralement appréciées. Le scenario de ce ballet a pour auteurs MM. Desarbres et Mazilier.

*** J. Schulhoff vient d'arriver à Paris.

*** La presse belge est unanime pour proclamer le rare talent d'Alfred Jaell et le succès exceptionnel qu'il a obtenu aux concerts donnés par Carlotta Patti à Bruxelles et à Liége, Mons, Gand et Anvers. *L'Indépendance belge* consacre un intéressant article au célèbre virtuose qui possède le mécanisme, le style et le sentiment. *L'Echo de Bruxelles* ne se montre pas moins enthousiaste, et constate qu'Alfred Jaell a été le héros de la soirée donnée au théâtre royal de la Monnaie Enfin *la Meuse*, de Liége, le place au rang de Liszt et de Thalberg. « Alfred Jaell est un maître, ajoute cette dernière feuille. Dans le magnifique concerto en *sol* mineur, de Mendelssohn, nous avons admiré avec quel art Jaell maintient toujours son instrument à la place que lui a assignée le compositeur, le fondant tour à tour parmi les voix de l'orchestre ou le faisant vibrer au-dessus d'un accompagnement magistral. »

*** La Société musicale, connue sous le nom de Tonhalle, à Manheim, vient de se dissoudre. Fondée il y a douze ans, dans le but d'encourager les artistes musiciens, cette Société a décerné un grand nombre de prix, qui ont été accordés à divers compositeurs : par ces concours elle a fourni à beaucoup de jeunes talents l'occasion de se révéler au public.

*** Il est question d'un concours international qui aurait lieu entre toutes les sociétés de musique vocale et instrumentale de France et d'Angleterre, et qui amènerait pour la seconde fois à Londres les orphéonistes français.

*** Le concert de Mlle Marie Darjou est toujours fixé au mercredi 27 janvier. M. Crosti, du théâtre impérial de l'Opéra-Comique; Mlle Loysel de la Haulière et M. Bollaert prêteront leur concours à cette solennité artistique. L'orchestre sera dirigé par M. A. Placet.

*** Voici le programme de la quatrième et dernière séance populaire de musique de chambre qui aura lieu à la salle Herz, mardi prochain : Grand trio, op. 97, de Beethoven, exécuté par Mme Tardieu de Malleville, MM. Ch. Lamoureux et E. Rignault; Quatuor de Mozart; Menuet en *sol* de Haydn; air varié, en *ré* mineur de Hændel, exécutés par Mme Tardieu de Malleville; Fragments de la Sérénade pour violon, alto et violoncelle de Beethoven.

*** Nous empruntons au journal *la France* le fait suivant : « Par ordre de Sa Sainteté, les archives de la chapelle papale viennent d'être mises en ordre et classées dans un catalogue. Ces archives, déposées au Quirinal, renferment les compositions des plus fameux auteurs, depuis la renaissance de la musique figurée jusqu'à nos jours. On y conserve aussi les principales œuvres de bon nombre de compositeurs qui ont brillé avant Palestrina. Le plus ancien de ces maestri est le Français Guillaume Dufay, venu à Rome avec Grégoire XI. En 1440, le Flamand Jean Ockeghem s'illustra par son fameux motet à trente-six voix; son compatriote Jeusquin des Prés recueillit des applaudissements aussi enthousiastes. Après lui, Festa et Moralès imprimèrent à la musique sacrée ce caractère de simplicité que Palestrina fixa plus tard avec un génie qui lui a valu le titre de prince de la musique. »

*** La Société des quatuors français va très-prochainement reprendre ses travaux. Elle donnera cette année trois séances, dont la première est annoncée pour le 28 de ce mois et les deux autres pour les 11 et 25 février. Dans la première, M. Georges Pfeiffer, qui prêtera son concours pour cette fois, fera entendre en outre un quatuor de M. Auguste Morel, le savant directeur du Conservatoire de Marseille, et un quintette d'Adolphe Blanc.

*** Un concours de pièces de vers propres à être mises en musique pour être chantées dans les réunions de l'Orphéon, dans les écoles communales et dans les classes d'adultes, est ouvert par la ville de Paris. Les paroles devront, en conséquence, répondre par le sujet et par le style à cette destination. Les pièces de vers pourront être divisées en couplets, en strophes à rhythme uniforme ou varié. Le nombre des vers ne devra pas dépasser quarante. Outre le mérite de la poésie et de la versification, il sera tenu compte des ressources qu'offriront au compositeur de musique le rhythme et le sujet. Les poésies présentées seront jugées par une commission spéciale. Des médailles, d'une valeur de 100 à 300 francs, selon l'importance des morceaux, seront décernées pour chacune des pièces acceptées, dont la propriété restera à la Ville. Les manuscrits devront être envoyés à l'Hôtel de Ville, bureau de l'instruction publique, avant le 1er mars. Ils ne devront pas porter de nom d'auteur, mais une épigraphe ou devise qu'il faudra reproduire sur un billet cacheté dans lequel le nom de l'auteur sera inscrit.

*** Le violoncelle de Séligmann, qui faisait l'admiration de tous les connaisseurs, et qu'on supposait être d'Amati, vient d'être réparé par Bianchi, l'habile luthier, qui, en ouvrant la table d'harmonie, a reconnu que ce violoncelle est entièrement de la main de Stradivarius. Cet instrument, qui avait perdu de sa sonorité par l'intelligence de quelques luthiers du siècle dernier, qui avaient eu la malencontreuse idée d'apposer de la toile aux parties fracturées de l'intérieur de l'instrument, a acquis une excellence telle que peu d'instruments peuvent lui être comparés. Nous espérons que cette heureuse circonstance décidera Seligmann à se faire entendre cet hiver. Le même luthier, Bianchi, vient aussi de réparer le fameux violoncelle de Stradivarius, qui a appartenu à l'infortunée Lise Christiani, morte il y a quelques années dans le nord de la Russie, où elle donnait des concerts. C'est un passionné amateur de violoncelle qui s'est rendu acquéreur de ce bel instrument. Comme celui de Seligmann, ce violoncelle avait fléchi sous le chevalet, et Bianchi lui a rendu toute sa richesse harmonique. Si c'est le plus souvent la main des artistes qui fait valoir les instruments, il faut reconnaître aussi qu'un luthier tel que Bianchi peut leur donner une nouvelle valeur et les préparer à de nouveaux effets.

*** *L'Annuaire de la Noblesse*, par M. Borel d'Hauterive, archiviste-paléographe, année 1864, vingt et unième volume, vient d'être mis en vente. Ce rival des peerages anglais et des almanachs de Gotha, est

très-intéressant et très-précieux par les documents généalogiques et par les renseignements usuels qu'il renferme. Les nouveaux ducs de Morny, de Montmorot, etc., les comtes de Peluze et de Palikao, de création récente, y figurent en première ligne. On y trouve aussi une liste de tous les membres de la Légion d'honneur, qui de 1808 à 1830, justifièrent d'un revenu net de 3,000 francs pour rendre héréditaire leur titre de chevalier. La collection de *l'Annuaire* est devenue un des premiers livres de fond de toute bonne bibliothèque.

*** On va ériger une statue en fonte à Haydn, dans le cimetière de Gumpendorf. Dans la rue Haydn, près du cimetière, on montre encore la petite maison à un étage, où l'illustre compositeur a écrit, de 1793 à 1809 (31 mai), *la Création*, *les Saisons* et tant d'autres œuvres immortelles. La statue sera placée devant l'église paroissiale, où dans le temps fut levé le corps, qui aujourd'hui repose dans le caveau de la famille Esterhazy.

*** Le professeur Schindler, qui s'était fait connaître par divers écrits très-remarquables sur la musique, vient de mourir à Bockenheim, où il vivait dans la retraite. Beethoven avait légué sa succession artistique à Schindler, qui l'avait cédée au gouvernement prussien, contre une rente viagère.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Bordeaux.* — *Les Noces de Figaro* viennent d'être représentées pour la première fois, et l'exécution du chef-d'œuvre de Mozart mérite tous les éloges. Mme Rey-Balla (Suzanne), Mlle Bléan (Chérubin), et M. Meric (Figaro) s'y sont distingués et ont obtenu de nombreux bravos. On monte *Stradella* de Flotow.

*** *Toulouse.* — Sivori a donné trois concerts avec un éclatant succès. Le public lui a fait l'accueil le plus enthousiaste. L'ouverture de *l'Union des arts* a été très-brillante; un concert très-varié en composait le programme. Balanqué s'y est fait applaudir dans la romance de *l'Étoile du Nord* et M. Luidgini dans un arrangement à quatre mains d'une *Marche aux Flambeaux* de Meyerbeer.

*** *Nice.* — L'opéra *Guerra in quattro* de Pedrotti n'a obtenu qu'un médiocre succès, malgré une interprétation remarquable. *Mosé in Egitto* est à l'étude. — J. Becker, le célèbre violoniste, a pleinement justifié la renommée qui l'avait précédé ici. Tous ceux qui l'ont entendu sont impatients de l'entendre encore.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Berlin.* — On attend avec impatience la première représentation de l'opéra de Bépédict, *la Rose d'Erin*, qui doit avoir lieu très-prochainement. L'intendant de l'opéra, appréciant l'importance de cette œuvre, n'a pas voulu la produire pendant le carnaval. — Mme Harriers-Wippern, qui est remise de son indisposition, a fait sa rentrée par le rôle de Rézia dans *Oberon*. Mlle Kropp, du théâtre de la cour à Vienne, a chanté sans grand succès les rôles d'Isabelle (Robert), de Lucie et de Juliette (Capuleti). — La chapelle royale a donné sa sixième séance de symphonies, qui a commencé par la première ouverture de *Léonore* et terminé par la troisième. — Le 18 janvier a été célébrée à Berlin la fête du couronnement et de l'ordre; on y a exécuté *la Marche du couronnement*, par Meyerbeer.

*** *Stettin.* — *La Clochette de l'ermite*, l'opéra de Maillart, vient d'obtenir un très-grand succès sur le théâtre de notre ville, où on l'a représentée pour la première fois. L'exécution en a été très-satisfaisante. Miles Otto et Zschiesche s'y sont surtout distinguées dans les rôles de Rose et de Georgette.

*** *Olmutz.* — Pendant la saison théâtrale qui vient de finir, quatre-vingt-deux représentations d'opéras ont été données, parmi lesquelles se distinguent celles du *Pardon de Ploërmel*, dont le succès a été le plus grand. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer a dû être joué six fois, et toujours devant une salle comble. La reprise du *Prophète* doit inaugurer la nouvelle saison.

*** *Vienne.* — *Esmeralda*, ballet de Perrot, a été l'occasion d'une véritable fête pour Mlle Friedberg. — On annonce que Mme Liebhart quitte le théâtre de la cour pour se rendre à Berlin, où elle est engagée au théâtre royal.

*** *Hambourg.* — Mlle Tietjens est ici en représentations. L'éminente cantatrice a débuté avec succès par le rôle de la comtesse, dans *les Noces de Figaro*.

*** *Milan.* — Lundi dernier a eu lieu, au théâtre de la Scala, la première représentation de l'opéra du jeune maestro Rota, *Ginevra di Scozia*, déjà joué précédemment à Parme et à Trieste. Le résultat de la soirée a été un fiasco complet. Non-seulement l'œuvre a paru au public très-médiocre, mais l'exécution elle-même était au-dessous de l'ordinaire. Le ténor Bertolini a pu seul recueillir quelques applaudissements.

*** *Florence.* — La *Società del quartetto*, qui est considérée comme la première et la meilleure société musicale de l'Italie, continue à prospérer. Les villes principales de la Péninsule ont déjà imité Florence en formant des sociétés de quatuors. Les deux dernières matinées musicales de la *Società del quartetto* ont été très-brillantes. On a beaucoup distingué un jeune violoniste, M. Papini, élève de notre Conservatoire. Dans la prochaine matinée du 31 courant, il exécutera le 1er quintette de M. Fétis. C'est la première fois qu'on l'entendra en Italie. Il y a quelque temps qu'on a exécuté le 2e quintette du même auteur avec un succès extraordinaire. — On attend avec anxiété le résultat du concours Basevi, ouvert cette année pour les compositeurs italiens et étrangers.

*** *Barcelone.* — Mme Lagrua a obtenu un immense succès dans *Macbeth*. La célèbre artiste s'y est montrée aussi grande cantatrice que tragédienne. Le baryton Squarcia et la basse Silva y ont été également applaudis.

*** *Madrid.* — *Saffo*, l'opéra de Pacini, a obtenu un très-grand succès au théâtre de l'Oriente. Mme Borghi-Mamo y chante avec beaucoup d'effet le principal rôle.

*** *Saint-Pétersbourg*, 12 janvier. — Le *Faust*, de Gounod, vient d'être représenté pour le bénéfice de Tamberlick. Ce célèbre artiste n'a pas été très-chaudement accueilli dans le rôle principal. Everardi s'acquitte fort bien de celui de Méphistophélès, ainsi que Meo du rôle de Valentin. Mme Barbot a obtenu quelque succès dans le rôle de Marguerite, et plus que Mme Nantier-Didiée dans celui de Siébel. Il y a eu pourtant de nombreux rappels. La mise en scène est riche comme toujours. Les décors sont fort beaux. — Les répétitions de la *Bianca Dama* vont commencer.

*** *Moscou.* — *Roberto il Diavolo* attire la foule au théâtre italien. Le ténor Schmidt y fait preuve d'un grand talent et la salle est comble aux représentations très-nombreuses de l'œuvre magistrale de Meyerbeer. Le ténor Pancani est justement applaudi dans *Il Profeta*, *Masaniello*, *Ugonotti*, *Trovatore* et *Marta*. On a mis à l'étude *Moïse* et *Il Giuramento*.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

TARENTELLE
Musique de ROSSINI
Prix : 3 francs.

CHANT DES PIFFERARI
Musique de GEVAERT
Prix : 3 francs.

Chanté par **BERTHELIER** *dans le vaudeville*

LE PIFFERARO

NOUVELLES ÉDITIONS DE LA

RONDE DU BRÉSILIEN

Avec piano, 3 fr. — *Musique de J. Offenbach.* — Sans acc., 1 fr.

Chez A. Lamotte, rue Menimontant, 27, et Jourdain, rue du Dauphin 9 et 11

ÉGILL LE DÉMON

Drame fantastique et lyrique en trois actes

Prologue et épilogue par J. A. de Rostan et J. M. Cournier,
Musique de

JULES GÉRARD

MORCEAUX DÉTACHÉS POUR CHANT ET PIANO.

Prix des huit morceaux réunis en partition brochée, net : 4 fr.

*Le quadrille pour piano sur les motifs d'*Egill, *prix : 4 fr. 50.*

LISCHEN ET FRITZCHEN

Conversation alsacienne,

Paroles de **PAUL BOISSELOT**, musique de

JACQUES OFFENBACH

LES AIRS DÉTACHÉS DE CHANT :

1. **Couplets** chantés par Désiré : *Me chasser, me forcer à laisser mon service.* . . . . . 3 »
2. **Chanson** chantée par Mlle Bouffar : *P'tits balais, je vends des toutes p'tits balais* . . . . . 4 »
3. **Duo** : *Je suis Alsacienne. — Je suis Alsacien* . . . . . 6 »
4. **Fable** chantée par Mlle Bouffar : *Einmal eine rat de ville invite eine ratz' des champs* . . . . . 4 »

STRAUSS. — Grande valse pour le piano..... 6 »
ARBAN. — Polka pour le piano..... 4 »

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

L'INSTRUMENTAL

NOUVEAU JOURNAL DE MUSIQUE MILITAIRE

Publié en Partition et Parties séparées.

Fondation GAUTROT aîné.

Ce Journal contiendra annuellement 36 morceaux
POUR
HARMONIES ET FANFARES
Pris en grande partie sur des motifs d'opéras.

On s'abonne à Paris :
CHEZ GAUTROT AINÉ, 60, RUE SAINT-LOUIS (MARAIS).

MANUFACTURE GÉNÉRALE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS

50, rue Saint-Georges, à Paris.

ADOLPHE SAX * *

50, rue Saint-Georges à Paris.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique.
Seule grande Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

RÉSUMÉ DES AVANTAGES DES SAXHORNS ET DES SAXOTROMBAS.

Le Saxotromba, ou le Saxhorn, est supérieur à ses analogues existants précédemment, comme proportion de tubes et par conséquent comme son ; supérieur comme justesse ; supérieur comme création de famille complète ; supérieur comme facilité et unité de doigté ; supérieur comme forme ou contour des tubes pour l'émission des sons ; supérieur comme forme pour le placement et le maniement de l'instrument ; supérieur comme ayant une même direction des sons (avantage pour l'auditeur de recevoir tous les sons avec la même puissance); supérieur en ce que quelques jours suffisent pour former, avec des amateurs ou de simples conscrits militaires, une musique passable ; supérieur en ce que les plus gros instruments comme les petits se tiennent facilement au moyen de la main gauche et du bras gauche, et laissent le bras et la main droite entièrement libres, et dans la meilleure position pour le jeu des doigts sur les cylindres ; supérieur en ce que, quand un élève a déjà fait des études et qu'il est obligé de changer d'instrument faute de disposition des lèvres ou par tout autre motif, ses études acquises servent pour le nouvel instrument, soit trompette, trombone ou tout autre instrument ; supérieur en ce que l'on peut faire les études les plus longues et les plus difficiles sur l'instrument qui fatigue le moins et les reporter sur d'autres plus durs à jouer ou plus lourds à porter ; supérieur en ce que, dans les sociétés ou dans un régiment de cavalerie, surtout lors des congés, il arrive souvent que tous les artistes d'une même catégorie d'instruments partent, et que, dans ce cas, on peut les remplacer en prenant des musiciens dans les parties les mieux garnies pour occuper ou remplacer les parties manquantes ; supérieur en ce qu'on ne craint pas les coups de tête des chevaux, qui, avec les anciens instruments, brisaient parfois les dents au cavalier ; supérieur en ce que l'on peut jouer, le cheval au trot ou au galop, l'instrument suivant toujours les mouvements du corps ; supérieur pour la musique en marche en ce que l'instrument ne se dérange pas sur les lèvres, et conserve par conséquent la même sonorité qu'au repos ; supérieur pour les corps de musique et pour le militaire surtout, où tout est régulier excepté les musiciens et les instruments d'après le système ancien), en ce que tout le monde se trouve dans la même position, toutes les mains à la même hauteur et tous les instruments penchés de gauche à droite ; supérieur, pour la musique à cheval ou de cavalerie, en ce que si, pendant que l'on joue, le cheval vient à faire un écart, il est facile de ressaisir les brides pour le ramener, sans déranger l'instrument de sa position.

Tous les instruments sortant de la fabrique portent l'inscription suivante : Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur, le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Srs DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais - Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'égliseSt-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées ; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 5. 31 Janvier 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Théâtre impérial italien : Mario et Mlle Adelina Patti dans *le Barbier de Séville* ; débuts de Scalese et Antonucci. — Société des concerts du Conservatoire impérial de musique, par **A. Elwart.** — Auditions et concerts, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Martini (7e article), par **Arthur Pougin.** — Mémoire sur l'origine de la musique (3e article), par **D. Beaulieu.** — Correspondance : Saint-Pétersbourg. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Mario et Mlle Adelina Patti dans *le Barbier de Séville*. — Débuts de Scalese et Antonucci.

C'était double fête pour le théâtre et double plaisir pour le public. Mario et Mlle Patti dans le même opéra, dans cet heureux *Barbier*, toujours si jeune d'esprit et de verve ! Mario n'est-il pas plus que jamais l'idéal de ce comte Almaviva, grand seigneur amoureux qui sait se faire aimer pour lui-même, qui séduit, épouse, comme il joue et chante, avec des manières pleines de grâce et d'abandon ? Et Mlle Patti ! quel résumé complet des gentilles passions, des coquettes ardeurs, des pétulantes moqueries d'une pupille espagnole, en guerre ouverte avec son risible tuteur ! Aussi vous pensez bien que la foule était accourue, et que la salle Ventadour étincelait de toutes parts.

Deux ou trois salves de bravos ont salué la première entrée de Mario, qui a dit sa cavatine : *Spunta la bella Aurora* avec ce charme et cette adresse dont nul ne saurait lui disputer le privilége. Les bravos ont donc repris et avec justice. Il ne faut demander à Mario que ce qu'il peut donner, et c'est à propos de lui qu'on peut dire en toute sûreté : La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. C'est ainsi qu'il s'est fort habilement tiré de son duo avec Figaro. Ce qui le gênait, il l'a simplifié, esquivé sans avoir l'air d'y prendre garde, et l'auditoire l'a laissé faire très-poliment. C'est à peu près là que se borne le rôle musical du comte Almaviva ; celui de Rosine n'est guère plus long ni plus chargé : une cavatine, un duo, et, pour le reste, une leçon de chant, où la cantatrice choisit le morceau qui lui plaît. Il est bien loin de nous le temps où l'on y intercalait le fameux air de *Tancredi*, et où le comte Almaviva répondait à Bartolo qui voulait en connaître l'auteur : *E d'un giovin d'un gran genio*. Or ce jeune homme dont on se dispose à célébrer l'anniversaire natal, aura bientôt vu sa dix-huitième année bissextile, et l'année bissextile ne revient que tous les quatre ans.

Deux débutants se présentaient dans les rôles de Bartolo et de Basilio : nous n'avons que des compliments à faire au directeur pour l'acquisition de ces deux artistes. Scalese, le tuteur, a une bonne figure franchement comique sans contorsions ni grimaces, une bonne voix, qui sonne juste et fort, une articulation nette et facile. Antonucci n'est peut-être pas aussi bien doué ; nous lui reprocherions d'aider un peu trop sa voix par la pantomime, si l'on ne nous eût dit qu'un enrouement le privait d'une partie de ses moyens. La cause est donc remise à une autre audience pour le prononcé du jugement. Constatons en attendant que Delle Sedie a obtenu un véritable succès dans le rôle de Figaro, que rarement il avait chanté avec autant de voix et plus de *maestria* formée à la meilleure école de son pays, cette école dont les élèves deviennent de jour en jour plus rares.

Pour que rien ne manquât à cette représentation exceptionnelle, nous y avons entendu une nouvelle Marceline, dont le nom nous échappe, et qui a chanté les couplets du second acte avec une fermeté de voix et d'accent, dont la tradition s'était entièrement perdue depuis la disparition de Mme Lebrun, femme de l'auteur du *Rossignol*, espèce de métronome vivant. La nouvelle Marceline a de grands avantages sur l'ancienne, mais elle a aussi une ambition dont l'excès l'a égarée. A la fin de ses couplets, elle eût été applaudie certainement, si elle eût fait un peu moins d'efforts pour l'être. C'est une revanche à prendre, et nous lui en indiquons le moyen.

P. S.

SOCIÉTÉ DES CONCERTS

DU CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE.

(37e ANNÉE.)

2e *concert, dimanche, 24 janvier.*

Ce concert offrait un grand intérêt. Le programme sortant enfin de son *statu quo* traditionnel, annonçait une belle composition symphonique d'un grand maître contemporain, et le début, au Conservatoire, d'un jeune pianiste déjà applaudi à Paris et à Londres.

La séance a commencé par l'ouverture de *Struensée*, de Meyerbeer. Nous avons souvent parlé de ce morceau capital, tant de fois applaudi dans les grands concerts de Bruxelles et de Paris. C'est le 19 septembre 1846 que le drame du frère de l'illustre compositeur fut représenté pour la première fois, sur le théâtre de la cour, à Berlin ; alors, comme partout où cette ouverture a été exécutée depuis, elle a toujours produit un effet extraordinaire.

Le début en est grandiose, l'allegro passionné ; et la péroraison chaleureuse réunit en gerbes brillantes les différents motifs de la composition entière. Enfin, l'instrumentation si neuve, si riche par la combinaison des timbres, d'un effet saisissant, place cette ouverture sur la ligne des compositions les plus célèbres du genre.

On sait que pour le drame de *Struensée*, M. G. Meyerbeer a écrit plusieurs morceaux importants, parmi lesquels on remarque une polonaise, la sœur aînée des quatre *marches aux flambeaux*, populaires à Berlin, ainsi qu'à Paris, où, grâce à l'initiative du fondateur de la Société des jeunes artistes du Conservatoire, elle a été souvent acclamée, reçue avec transports.

L'orchestre de la Société a parfaitement interprété cette magistrale composition. Le début, exécuté par l'harmonie, ne nous a pas paru être d'un accord irréprochable. Si les artistes avaient un foyer éloigné de l'orchestre, pour y préluder, ils *échaufferaient* leurs instruments ; et la perfection de l'exécution ne pourrait qu'y gagner. Quoi qu'il en soit, le public du Conservatoire a unanimement applaudi l'œuvre grandiose de Meyerbeer et ses habiles interprètes.

Pour la trentième fois au moins, depuis la fondation de la Société des concerts, on a exécuté le chœur de *Castor et Pollux*, de Rameau. Il n'a pas été bissé, ce qui, nous l'avouerons, nous a fait infiniment de plaisir. Est-ce que l'immortel organiste de Dijon n'aurait composé qu'un seul opéra ? Et *Dardanus !* et *Zoroastre !* et tant d'autres ouvrages qui ont préparé l'avénement de Gluck, ne contiennent-ils donc rien qui soit digne d'être entendu ? Que doivent penser de nous les Allemands et les Anglais, eux qui exécutent presque chaque mois des œuvres entières de Bach, de Hændel et d'autres vieux maîtres dont les noms sont à peine connus en France ? Enfin, l'orchestre a joué le magnifique *tutti* du concerto en *UT* mineur de Beethoven, et M. Georges Pfeiffer en a attaqué avec aisance le premier solo. Ce jeune artiste a tiré tout le parti possible de l'un des concertos les moins brillants pour le piano, que Beethoven ait composés, et il a parfaitement arrangé le grand point d'orgue par lequel, suivant l'usage, il a terminé le premier allegro du concerto. Il a fait de cette espèce de hors-d'œuvre musical la pièce importante du morceau dans lequel, on le sait, Beethoven semble n'avoir considéré le piano que comme le brillant accessoire d'un magnifique travail symphonique.

M. G. Peiffer a du mécanisme, de la netteté et un sentiment du rhythme excellent. Si dans l'andante il a su exprimer la pensée souvent mélancolique du maître, dans le finale, il a montré autant de brio que de légèreté. Félicitons la Société des concerts de l'accueil qu'elle fait depuis quelques temps aux jeunes virtuoses. Après F. Planté, elle nous a fait entendre Mlle Caroline Rémaury, la brillante élève de Félix le Couppey, et enfin Georges Peiffer, qui doit aux conseils et à l'exemple de sa mère, l'une des femmes les plus instruites de notre époque, le talent dont il ne lui a été permis, dimanche dernier, de ne montrer que l'une des faces, au Conservatoire. Après l'exécution assez remarquable d'un chœur d'*une nuit de sabbat*, de Mendelssohn, l'orchestre a fait entendre une symphonie en *sol*, de J. Haydn, dont l'andante est l'une des plus suaves inspirations du grand maître.

On parle de l'exécution prochaine d'une symphonie de Méhul ; grande nouvelle qui ne peut manquer d'intéresser les amis de notre gloire nationale. Du reste, il y a longtemps que cette œuvre, inconnue en France, occupe un rang distingué en Allemagne, où elle figure souvent sur les programmes des plus célèbres sociétés musicales de cette terre classique de l'épique symphonie.

A. ELWART.

AUDITIONS ET CONCERTS.

Mlle Marie Darjou. — Mlle Léa Karl. — Matinées de M. Lebouc. — Séances de musique de chambre, de M. Armingaud. — Société des quatuors français, de M. Ferrand. — MM. Delcroix, Ménétrier et Vander-Gucht.

Mercredi dernier, dans la salle Herz, Mlle Marie Darjou a donné un très-beau concert, avec orchestre, qui avait attiré un nombreux auditoire. Faut-il rappeler que Mlle Marie Darjou, comme Mlle Louise Murer, était l'une des élèves les plus distinguées d'Emile Prudent ? Tout le monde connaît aujourd'hui ce talent si fin, si gracieux et en même temps si expressif qui s'est formé sous l'influence des conseils et des exemples d'un de nos plus grands maîtres. Cette influence s'est surtout manifestée par la manière large et brillante avec laquelle Mlle Darjou a rendu les *Trois Rêves*, l'une des dernières œuvres de son maître.

Le morceau de chasse, *les Bois*, du même compositeur, et aussi pour piano et orchestre, n'a pas été moins bien interprété par son élève. Mais après nous avoir fait entendre trois délicieux caprices, supérieurement enlevés, une *Romance sans paroles*, de Mendelssohn, une *Pensée musicale*, de F. Schubert, et un *scherzo*, de Chopin, l'élève a voulu nous prouver à son tour qu'elle avait aussi bien profité des leçons du compositeur que de celles du virtuose. Un andante, *Au bord de l'eau*, et un allegro, *Sentiers fleuris*, inspirations des plus heureuses et des mieux réussies, ont valu à l'auteur des applaudissements enthousiastes. On lui a fait redire ses *Sentiers fleuris*, où, par parenthèse, d'autres doigts que les siens rencontreraient plus d'une épine. Mais, nous ne saurions trop le répéter, la difficulté vaincue est le moindre de ses mérites; la grâce, l'expression, l'énergie, telles sont ses qualités caractéristiques.

Sauf l'orchestre de M. Placet, qui a parfaitement secondé Mlle Darjou, et qui a fort bien exécuté les ouvertures *d'Egmont* et des *Noces de Figaro*, il n'y avait, dans cette soirée, pour la partie instrumentale que la bénéficiaire.

La partie vocale était confiée à un M. Bollaërt, un ténor... pardon, nous voulons dire un *sopraniste*, dont la voix étrange a plutôt étonné que satisfait les auditeurs ; puis Mlle Loysel de la Hautière, qui a chanté avec goût deux airs du *Barbier* et de *la Fille du Régiment*, et enfin Crosti, de l'Opéra-Comique, qui s'est fait grandement applaudir dans l'air d'entrée du *Barbier*, et surtout dans une très-jolie mélodie de Duprato, *Mon cœur, que faut-il faire ?* qu'on a redemandée unanimement, autant pour l'interprète que pour l'auteur.

— Mlle Léa Karl, qui s'est fait entendre cette semaine dans la salle de la rue Rochechouart, possède une belle voix de mezzo-soprano, qui semble plutôt convenir à un théâtre qu'à un salon de concert. Cette cantatrice nous vient, dit-on, d'Allemagne, et pourrait bien ne pas y retourner, si quelque directeur d'une de nos scènes lyriques lui faisait des propositions. A en juger par la façon dont elle a chanté, avec M. Verger, son duo du *Barbier*, et dont elle a

dit son air du *Trouvère*, son arioso du *Prophète* et sa valse de *Venzano*, nous croyons qu'elle recevrait un bon accueil du public parisien. M. Verger, son partenaire, qui a ensuite obtenu un succès personnel dans un air du *Ballo in maschera*, est un baryton remarquable, dont la voix franche et sympathique ne serait pas non plus déplacée au théâtre.

Après avoir apprécié, comme il convient, le talent très-réel de Mlle Karl, nous n'avons également que des éloges à décerner à la partie instrumentale de son concert. Ernest Nathan s'est surpassé dans un grand duo sur *Marta*, pour piano et violoncelle, composé par l'éminent artiste et par Somma; c'était M. Poisot qui tenait avec lui le piano. Nathan a conquis une seconde fois tous les suffrages dans une brillante fantaisie sur des thèmes de *Norma*. W. Krüger, que l'on a regretté de ne pouvoir applaudir davantage, a exécuté, avec la *maestria* qui lui est habituelle, deux de ses compositions, *l'Echo de la vallée*, mélodie nocturne, et un charmant caprice sur la romance de Moniuwsko, intitulée *la Cosaque*. Le nouveau guitariste Sokolowski, dont nous avons déjà eu occasion de parler, à propos du récent concert de Mlle Maria Jungk, a complété les plaisirs de cette soirée en jouant deux morceaux, auxquels on n'a pas épargné les bravos les plus vifs.

— M. Lebouc a repris ses matinées, qui sont toujours fort recherchées par les amateurs de bonne musique, choisie avec goût et interprétée avec art. Le programme de celle de lundi dernier portait deux œuvres signées du nom de Meyerbeer. La première était la délicieuse mélodie *Près de toi*, que Mme Ernest Bertrand a chantée avec un charme et une pureté extraordinaires, accompagnée par le violoncelle de M. Lebouc. La seconde n'était autre que la fameuse *Marche aux flambeaux*, transcrite pour le piano par M. Camille Saint-Saëns, et exécutée par lui avec une habileté prodigieuse. Mme Ernest Bertrand a dit, en outre, un air d'*Alcina*, de Haendel, et une ariette d'Haydn, qui ont été fort applaudis, et la séance s'est terminée par un beau quintette d'Adolphe Blanc, interprété par l'auteur, et par MM. White, Trombetta, Lebouc et Gouffé. L'auditoire qui assistait à cette belle séance a témoigné, à plusieurs reprises, la satisfaction la plus flatteuse, tant à M. Adolphe Blanc, comme compositeur, qu'à tous les artistes dont le talent a défrayé la matinée de M. Lebouc.

— Les six séances de musique de chambre, annoncées par MM. Armingaud, Jacquart, Lalo et Mas sont commencées. La première de ces séances, qui a eu lieu mercredi dans les salons de Pleyel-Wolff, avait attiré beaucoup de monde, et a complétement répondu à l'attente générale. Il est impossible d'entendre exécuter avec plus de perfection et d'ensemble les morceaux d'élite qui en composaient le programme. Tout l'auditoire a acclamé, avec un égal enthousiasme, le grand trio, op. 97, de Beethoven, le quatuor en *mi* bémol de Mozart, les pièces pour piano et violoncelle, de Robert Schumann, où le concours de Lübeck a augmenté le plaisir des assistants, et l'*Otello*, op. 20, de Mendelssohn, pour quatre violons, deux altos et deux violoncelles.

— La Société des quatuors français, fondée l'hiver dernier par M. Ferrand, a donné, cette semaine, la première de ses trois séances annuelles, dans la salle Pleyel-Wolff. On y a entendu plusieurs très-remarquables compositions de Georges Pfeiffer, son trio en *sol* mineur, pour piano, violon et violoncelle, deux études et une fort gracieuse barcarolle pour piano. Ces divers morceaux étaient interprétés par l'auteur qui, une fois de plus, a fait preuve de cette puissance de son et de cette largeur de style dont nous avons signalé les progrès, en rendant compte de ses dernières apparitions en public. Dans cette même soirée, on a encore joué un quatuor en *mi* pour instruments à cordes, de la composition de M. Auguste Morel, directeur du Conservatoire de Marseille, et le quintette en *ré*, également pour instruments à cordes, par Adolphe Blanc. L'auditoire s'est retiré enchanté, et en se promettant de revenir, si la place n'est pas prise, aux deux autres séances.

— Décidément le goût de la musique de chambre se propage dans le monde parisien, avec une croissante rapidité. Chaque jour, de nouvelles séances s'organisent, et trouvent à souhait des auditeurs. Parmi celles qui ont pris naissance dans ces derniers jours, nous citerons l'association heureuse de MM. Delcroix, Ménétrier et Vander-Gucht, à qui M. Lebouc a ouvert ses salons hospitaliers. M. Delcroix, pianiste distingué, M. Ménétrier, violoniste de talent, en dépit de son nom, et M. Vander-Gucht, violoncelle-solo des Italiens, se sont adjoint, pour leur première séance, MM. Cohen, Dragone et Delamour, avec lesquels ils ont supérieurement interprété quelques œuvres de nos grands symphonistes. De pareils essais, faits dans de telles conditions, sont toujours dignes d'encouragements, et les nôtres ne manqueront pas à MM. Delcroix, Ménétrier et Vander-Gucht.

D. A. D. SAINT-YVES.

MARTINI.

(7e article) (1).

VII.

Ziméo vient clore la liste des œuvres dramatiques de Martini. La chute de cet opéra, succédant de près à celle d'*Annette et Lubin*, le décida sans doute à renoncer pour jamais au théâtre. Du reste, il avait en portefeuille trois autres ouvrages qui ne furent jamais représentés : *le Poëte supposé*, *Sophie*, *ou le Tremblement de terre de Messine*, et *la Partie de campagne*.

La fortune ne souriait plus à Martini. J'ai dit que, lors de la création du Conservatoire, il avait été nommé l'un des inspecteurs de cet établissement; mais ce fut seulement à la suite de la démission donnée par Grétry, que Martini fut appelé à ce poste envié. A partir de l'an VII (1798) il partagea donc ces fonctions avec Méhul, Lesueur, Gossec et Chérubini (2). De plus, et en vertu du règlement de germinal an VIII (mars 1800), il était, ainsi que ses quatre collègues, titulaire d'une des cinq classes de composition. Ce règlement, qui réduisait à soixante-quatorze (30 de première classe et 44 de seconde classe), le nombre des professeurs, fixé à cent vingt-cinq par la loi du 16 thermidor an III (3 août 1795), ne diminuait point celui des inspecteurs. Mais les réformes opérées en l'an X (1802) pour des raisons d'économie furent plus considérables encore : vingt-cinq professeurs et trois inspecteurs restèrent seuls attachés au Conservatoire; tout le reste du personnel fut brusquement congédié. Méhul, Gossec et Chérubini furent seuls maintenus dans leurs fonctions supérieures; moins heureux, Martini et Lesueur se virent enlever leur emploi.

Depuis cette époque, Martini se livra avec ardeur à la composition d'un assez grand nombre d'œuvres de musique religieuse. Il publia successivement en ce genre : six psaumes à deux voix, avec accompagnement d'orgue, dédiés par lui au cardinal de Cambacérès, archevêque de Rouen, et non, ainsi qu'un biographe l'a dit à tort, au

---

(1) Voir les nos 49, 50, 51 de l'année 1863, et les nos 2 3, et 4.

(2) « L'organisation du Conservatoire n'établit que cinq inspecteurs de l'enseignement : la sixième place, créée à titre de récompense nationale, pour Piccinni, fut, après sa mort, conservée à Monsigny. » (Lassabathie, *Histoire du Conservatoire*, note de la page 349.)

Cette sixième place n'était sans doute qu'honoraire.

duc de Cambacérès, archichanclier de l'empire; — deux messes solennelles pour quatre voix, chœur et orchestre, dont il dédia la première à Son Altesse Eminentissime le prince primat de la Confédération du Rhin, prince souverain de Francfort, Ratisbonne, Aschaffenbourg, Wetzlar, etc., etc. (1); — une messe de *Requiem* à quatre voix, chœur et orchestre.

En 1810, lors du second mariage de Napoléon, Martini mit en musique une cantate de circonstance, dont les paroles lui avaient été fournies par son amie Mme la princesse de Salm. Je n'ai pu découvrir où cette cantate a été exécutée.

J'ai dit plus haut que, peu de temps avant a Révolution, Martini avait obtenu la survivance de la place de surintendant de la musique du roi. On sait que les emplois de ce genre étaient des espèces de charges qui s'acquéraient à prix d'argent. Martini avait payé celle-ci à beaux deniers comptant, et n'en avait pas été quitte à moins de 16,000 livres. Lorsque la Restauration ramena Louis XVIII sur le trône des Bourbons, Martini fit valoir auprès du nouveau souverain les droits que l'argent déboursé lui donnait à cette place, et il reçut effectivement sa nomination le 10 mai 1814, remplaçant ainsi Lesueur, qui avait été directeur de la musique et de la chapelle de l'Empereur (2).

Malgré son âge très-avancé, Martini se remit alors au travail et, dans l'espace de moins de deux années, produisit plusieurs œuvres importantes de musique religieuse. Ce fut d'abord un grand *Te Deum* à quatre voix et orchestre, un *Domine salvum fac regem* à quatre voix et orgue, puis un *O Salutaris hostia* à cinq voix et orgue, et enfin une deuxième messe de *Requiem*, qui fut exécutée sous sa direction, à Saint-Denis, le 21 janvier 1816, jour anniversaire de la mort de Louis XVI, en présence du roi et de toute la Cour.

Mais sa fin approchait. Peu de temps auparavant, sans l'avoir demandé, dit Mme de Salm, il avait reçu le grand cordon de l'ordre de Saint-Michel. Le 21 au matin, quoique assez gravement indisposé, il crut ne pouvoir manquer à son devoir et se rendit, ainsi que je viens de le dire, à Saint-Denis, pour y diriger l'exécution de la messe qu'il avait composée expressément pour cette circonstance. L'œuvre produisit un très-grand effet, et le roi envoya aussitôt féliciter le compositeur; mais celui-ci, qui sentait que la vie lui échappait, dit aux artistes qui avaient pris part à l'exécution: « Mes amis, je sens que je ne vivrai plus longtemps; je vous prie d'exécuter cette messe pour moi, après ma mort, aussi bien que vous venez de le faire. »

En effet, à peine de retour à Paris et chez lui, Martini dut se mettre au lit et tomba très-gravement malade. Son mal fit des progrès extrêmement rapides, et il expirait le 14 février 1816, âgé de soixante-quinze ans et quelques mois.

ARTHUR POUGIN.

(*La fin prochainement.*)

(1) C'est sans doute cette messe qui fut, selon Choron et Fayolle, « exécutée pendant plusieurs années, à Vienne en Autriche, le jour de la fête patronale de la cathédrale de Saint-Etienne. » (V. *Dictionnaire historique des musiciens*, par Choron et Fayolle, art. *Martini.*)

Martini dit, dans sa dédicace au prince primat, datée du 30 janvier 1808 et placée en tête de cet ouvrage: « J'ose supplier *Votre Altesse Eminentissime* de protéger, à son retour dans ses Etats, cette production, ainsi que mes Psaumes et mon Ecole d'orgue (publiée antérieurement), que j'ai en également l'honneur de *lui* présenter. Cette nouvelle marque de bonté pourrait me faire espérer que ces trois ouvrages, consacrés au culte, me survivront aussi dans ma première patrie. »

(2) Dans son livre intitulé: *Chapelle-musique des rois de France*, Castil-Blaze, ne tenant aucun compte de ce fait, dit, dans le chapitre qui se rapporte à l'époque de la Restauration: M. Lesueur, directeur de chapelle de Napoléon, devint surintendant de celle de Louis XVIII, et partagea le sceptre de l'harmonie avec un illustre collègue, M. Cherubini. »

L'erreur est ici manifeste, et Castil-Blaze anticipe sur les événements, car, après avoir annoncé la mort de Martini, voici ce que disait, le 18 février 1816, un journal ordinairement bien informé de ces sortes de choses: « M. Cherubini lui succède dans sa place de maître de musique de la chapelle, dont il avait la survivance. »

MÉMOIRE SUR L'ORIGINE DE LA MUSIQUE.

(3e article) (1).

Ce chant, cet accent très-prononcé, vif, animé, sorte de vocalisme, comme le disent les auteurs, a été, selon moi, la première musique de l'homme. Mais alors, s'il en est ainsi, que devient la tradition remontant aux premiers âges du monde et si généralement répandue, suivant laquelle des personnages qui ont imaginé, fabriqué des instruments, sont les inventeurs de l'art musical? Cette question, qui, au premier coup d'œil, peut sembler sans importance, en a peut-être plus qu'on ne le suppose d'abord. Je vais chercher à l'éclaircir, autant que mes forces me le permettront, et je soumettrai à de plus érudits que moi les observations qu'elle m'aura donné lieu de faire.

Cet accent qui diversifiait, déterminait le sens des mots, devait être connu, apprécié, pratiqué de la même manière par tous ceux qui parlaient la même langue, sous peine de ne pas s'entendre; et pourtant plusieurs auteurs anciens nous disent que les signes avec lesquels on l'indique dans l'écriture en latin, en grec, en hébreu, sont loin de remonter à l'origine de ces langues, et sont même d'une invention assez récente, relativement à cette origine (2). Il fallait pour ces idiomes que toutes les nuances d'accent fussent bien familières à chacun et ne laissassent aucun doute dans les esprits, pour qu'on ait pu se passer ainsi pendant un long temps de signes graphiques destinés à les représenter aux yeux dans la parole écrite (3). Il y a plus. Cet accent n'affectait et nécessairement ne pouvait affecter que les voyelles. On comprend en effet que ces sons, produits de l'émission la plus simple de la voix, peuvent seuls être graves, élevés ou se tenir dans le médium: la consonne sans voyelle n'est qu'une articulation sourde. Eh bien! ces voyelles, dans des langues où, dans certains cas, leurs diverses sortes, dans d'autres leurs diverses intonations, quelque vagues, quelque nuageuses qu'elles soient, agissent sur le sens des mots; ces voyelles, en hébreu et dans d'autres idiomes, sont souvent supprimées dans l'écriture (4). En vérité, on a peine à concevoir comment les sons, qui exercent une action si importante dans le langage, qui par l'emploi de leurs différentes espèces, de leurs différents degrés de gravité ou d'acuité, déterminent, fixent le sens des paroles, on comprend difficilement que dans la langue écrite, les signes qui les représentent aient pu non-seulement ne pas recevoir d'indication particulière pour chaque nuance de vocalisation, mais encore, ce qui est bien plus surprenant, être même parfois supprimés. Cela ne peut s'expliquer que par un usage bien déterminé et constant de ces intonations. C'est là un premier fait majeur que j'ai dû m'attacher à établir. Ainsi donc, les nuances dans le son des voyelles étaient connues, appréciées, employées unifor-

(1) Voir le n° 51 de l'année 1863 et le n° 4.

(2) Wiel et Benloew, *Accent. lat.*, pag. 295, 312, 314, 318.

Encycl., t. VIII, pag. 78 et 79; t. XII, pag. 870, col. 1 et 2. Court de Gébelin, *Orig. du lang.*, pag. 446 et suivantes.

(3) On voit encore quelque chose de semblable dans la musique italienne, où certaines appogiatures, qui ne sont autres que des accents, se font généralement par tous les chanteurs sans qu'il soit besoin de les écrire.

(4) Balbi, *Atlas ethnog.*, t. III. *Encycl.*, t. VIII, pag. 78, 79; t. XII, pag. 870, col. 1. Court de Gibelin, *Orig. des lang.*, pag. 446 et suivantes, 454. Pour l'importance des voyelles en hébreu, voy. Benloew, *Aperçu général de la science comp. des langues*, pag. 31.

mément par tous ceux qui parlaient la même langue, et dans la pratique ne laissaient aucun doute.

MM. Wiel et Benloew nous disent aussi qu'en sanscrit on passe subitement, et comme par un bond, des sons graves à l'accent aigu, ce qui est bien un des caractères de la note musicale, qui est toujours très-distincte de celle qui la précède ou qui la suit. Ils ajoutent encore que dans cet idiome on ne se sert que de ces deux accents, le grave et l'aigu, et qu'on n'y emploie pas l'accent circonflexe proprement dit (1), qui paraît pour la première fois dans le grec, et qui plus tard, dans le latin, devient d'un usage fréquent (2). Or, la différence est grande entre cet accent circonflexe et les deux premiers. Pour ceux-ci, la voix se pose sur une intonation basse ou élevée, s'y arrête ou s'en écarte peu, de telle façon que même dans nos langues modernes, si faiblement accentuées, cette intonation pourrait en quelque sorte être notée, et que dans les langues anciennes, bien plus harmonieuses, elle se rapproche encore davantage de l'intonation musicale au point de pouvoir, à mesure qu'on remonte les siècles, lui être presque entièrement assimilée. Pour l'accent circonflexe, au contraire, la voix, sur une seule syllabe, ou mieux encore sur une seule voyelle, passe en glissant du grave à l'aigu et revient de la même manière au grave, sans que l'on puisse saisir, entre les points extrêmes, un point, un son déterminé intermédiaire. Ainsi, voilà une différence bien tranchée entre ces deux sortes d'accents : d'une part, l'accent grave et l'accent aigu se posant chacun sur un son distinct qui sert d'appui à la voix; de l'autre, l'accent circonflexe où la voix glisse d'un son bas à un son élevé et revient au grave par des nuances d'intonation dont les degrés sont insaisissables. Ces deux sortes d'accent caractérisent, la première, les langues les plus anciennes, entre autres le sanscrit; la seconde, les idiomes moins anciens tels que le grec et le latin (3); l'une est éminemment musicale, l'autre a conduit à notre débit oral moderne (4).

D. BEAULIEU.

(*La suite prochainement.*)

(1) Wiel et Benloew, *Accent. lat.*, pag. 107, 108 et 109. Benloew, *Accent. des lang. indo-europ.*, pag. 51 et suivantes.

(2) Wiel et Benloew, *Accent. lat.* Tout le chapitre II, particulièrement les pag. 18, 19, 20, 21, 23, 108.

Benloew, *Accent. des lang. indo-europ.*, pag. 171, 293.

(3) Voir à la page précédente les notes 1 et 2.

(4) Wiel et Benloew, *Accent. lat.*, page 112.

J'ajouterai ici une observation qui me semble avoir de l'importance. Dans un traité de musique de la fin du XIVe siècle ou du commencement du XVe, intitulé : *la Calliopée légale*, en parlant des divers mouvements de la voix dans le chant, lesquels sont nommés *aigu, grave* et *circonflexe*, on expose des principes qui ont un rapport très-remarquable avec ce que disent les auteurs au sujet des accents du même nom, sauf la différence qui existe entre la voix parlée et la voix chantante.

CORRESPONDANCE.

Saint-Pétersbourg le 14/26 janvier.

Si je ne vous ai pas écrit depuis quelque temps, c'est que rien qui valût la peine de vous être mandé ne s'est passé au théâtre italien. *Fausto* y a été donné deux ou trois fois, et il n'est pas accueilli avec plus d'enthousiasme qu'à la première représentation. Everardi (Mephisto) y a rencontré une création remarquable, et c'est lui qui chaque soir a les honneurs de la représentation. — Les répétitions de *la Dama bianca* marchent lentement. L'opéra de Boieldieu ne paraît pas devoir passer avant la première quinzaine de février (style russe). On n'en jouira donc pas longtemps, puisque le carême commencera bientôt après et viendra clore une saison qui, en somme, n'aura pas été très-brillante.

En revanche, les concerts commencent. Chaque hiver on en donne deux, qui se ressemblent par le but, sinon par le programme ; l'un organisé par notre Société philharmonique, au profit de ses veuves et de ses orphelins ; l'autre tout militaire, au profit des invalides de l'armée.

Le premier a eu lieu, hier dimanche, dans la magnifique salle de la Noblesse, avec une grande solennité. La Cour tient à honneur d'y assister et l'aristocratie se garde bien de ne pas l'imiter. Le programme était d'ailleurs splendide et l'exécution confiée à l'élite des artistes italiens. Je ne vous donnerai pas la nomenclature des quatorze morceaux qui le composaient, mais je vous dirai qu'un de ceux qui a produit le plus grand effet a été l'admirable trio du *Pardon de Ploermel* chanté par Mme Fioretti, Calzolari et Graziani ; citer ces trois noms, c'est dire avec quelle perfection ce trio a été interprété ; aussi l'a-t-on écouté dans un silence et avec une attention qui témoignaient de l'intérêt qu'y prenait tout l'auditoire ; il faut dire encore que depuis deux ans nous sommes privés du dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer, en sorte, que ce morceau avait de plus le charme de la nouveauté ; à peine fini, il a été salué par un immense et unanime applaudissement. Le grand air de *Stradella* (16e siècle) chanté délicieusement par Calzolari, et la romance de *Marta*, dite avec beaucoup d'expression par Giuglini, le quatuor de *Don Pasquale*, par Mme Fioretti, MM. Calzolari, Everardi et Fioravanti ont été ensuite les plus goûtés.

En dehors du répertoire italien, une jolie valse de Ciardi, *l'Amo*, chantée par Mme Fioretti, et une romance russe fort en vogue de la princesse Kotschoubey, *Skaji ieï* (Dites-lui), dite avec beaucoup d'âme par Tamberlick et qui terminait le programme, ont fait grand plaisir.

La salle était complétement remplie et la recette a été considérable

En fait de réceptions, celle du ministre d'Italie, le marquis Pepoli, mérite d'être citée, comme exceptionnelle. Tout Saint-Pétersbourg était là, tout le Saint-Pétersbourg aristocratique, élégant, et le personnel complet de notre scène italienne y exécutait une grande cantate en l'honneur de l'Italie. Si la Rosati ne fût partie, nous aurions eu la danse. L'auteur de la cantate, le maestro Ricci, était au piano, entouré de Mme Fioretti, de Tamberlick, Calzolari, Giuglini, Graziani, Malvezzi Fioravanti, Meo et Angelini.

La seconde partie du concert, composée de morceaux choisis de maîtres illustres, a été applaudie comme la première. Vers deux heures du matin seulement on s'est séparé, chacun louant à l'envi l'organisation et l'éclat de cette fête à laquelle rien n'avait manqué, et dont le ministre d'Italie et Mme la marquise Pepoli, aidés de leurs charmantes filles, ont fait les honneurs avec l'exquise cordialité et l'affectueuse bonne grâce qui distinguent leurs habitudes d'hospitalité.

D.

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra, *les Huguenots* ont exercé, lundi dernier, leur influence ordinaire sur le public, et la représentation du chef-d'œuvre de Meyerbeer a été très-brillante. M. et Mmes Geymard, Faure et Belval s'y sont notamment distingués. Dans *la Juive*, qu'on a donnée mercredi, Mlle Sax et Villaret ont eu les honneurs de la soirée, et vendredi *Moïse*, dont l'indisposition de Mlle Battu avait interrompu les représentations, avait attiré une grande affluence.

*** Le titre du nouveau ballet, dont la première représentation doit avoir lieu cette semaine, est *la Maschera* ou *les Nuits de Venise*.

*** Le nouvel ouvrage en un acte de MM. Cormon, Carré et Boulanger intitulé provisoirement *Daniel*, suivra de près ce ballet et sera chanté par Mlle Leveilli, MM. Warot, Cazaux et Grisy.

*** La nouvelle publiée par plusieurs journaux, que Meyerbeer se proposerait de donner l'opéra de *Judith* au théâtre Lyrique, est tout à fait dénuée de fondement.

*** A l'Opéra-Comique, *la Fiancée du roi de Garbe* continue de remplir la salle. Un succès durable paraît de plus en plus assuré à la charmante partition d'Auber.

*** L'engagement d'Adelina Patti a été prolongé jusqu'à la fin du mois d'avril. A sa seconde apparition dans *il Barbiere* elle a dû répéter *la Gioja insolita*, la charmante valse de Strakosch qu'elle avait intercalée dans la leçon de chant.— Le début du baryton Aldighieri qui devait avoir lieu dans *la Traviata* est ajourné par suite de son indisposition. — Mme Spezia, soprano dramatique, fort renommée en Italie, va débuter prochainement dans *Norma*.

*** Au premier jour, le théâtre Italien reprendra *Maria di Rohan*, de Donizetti, chantée par MMmes Charton-Demeur, Méric-Lablache, MM. Delle-Sedie et Nicolini.

*** Après ses représentations d'*il Barbiere*, Mlle Patti abordera *Marta*, pour la première fois à Paris, avec Mario, Delle-Sedie et Mme Lablache pour partenaires.

*** La reprise des *Bavards*, le grand succès de l'année dernière aux

Bouffes-Parisiens, retardée par indisposition de Mme Ugalde, a eu lieu vendredi devant une nombreuse assemblée qui avait envahi toutes les places, et avec le succès le plus brillant. Le joyeux ouvrage d'Offenbach a paru encore mieux placé dans le cadre agrandi de la nouvelle salle, et l'effet y a dépassé celui qu'il avait produit sur l'ancienne scène, beaucoup trop étroite pour les chœurs et les personnages assez nombreux de cette opérette. Mme Ugalde aussi en a profité pour s'y faire mieux entendre : elle y semblait plus à l'aise, et elle a déployé une verve et un talent vraiment admirables dans le rôle de Roland qui restera certainement l'un des meilleurs de sa brillante carrière. Elle a été fêtée et applaudie de la manière la plus chaleureuse, et a obtenu, notamment dans les fameux couplets bachiques : *C'est l'Espagne*, un vrai triomphe. Interrompue à plusieurs reprises par des bravos unanimes, elle a dû les répéter à la demande générale et reparaître à la fin du spectacle. Désiré et Georges, l'alcalde et son greffier, Mlles Tostée et Taffanel, qui a remplacé avantageusement Mlle Thompson, complétaient l'excellent ensemble, et *les Bavards*, ainsi interprétés, fourniront, selon toute apparence, une longue série de représentations fructueuses.

*** La semaine passée, Desmonts a remplacé Désiré, indisposé, dans *Lischen et Fritzchen*, dont le succès augmente à chaque représentation et qui tend à devenir populaire.

*** Deux opérettes en un acte, *Rosette*, musique de Canoby, et la *Barbe de Bêtasson*, composée par Georges Douay, ont été représentées avec succès au théâtre des Champs-Élysées. Ces œuvres légères ne manquent pas d'un certain mérite.

*** Voici le programme du 7e concert de musique classique qui aura lieu aujourd'hui au Cirque Napoléon : Ouverture de *Médée*, de Cherubini ; Symphonie (n° 54), de Haydn ; Ouverture de *Coriolan*, de Beethoven ; Adagio du quintette (op. 108), de Mozart, exécuté par M. Auroux (clarinette), et tous les instruments à cordes ; le *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn. L'orchestre sera dirigé par M. Pasdeloup.

*** Dimanche dernier, l'excellent violoncelliste Piatti s'est fait entendre pour la seconde fois au concert du Cirque Napoléon. Il a joué une sonate de Boccherini, avec un simple accompagnement de piano Dans ce morceau, dont le premier mouvement surtout est rempli de ce charme mélodieux que Boccherini savait imprimer à presque toutes ses œuvres, l'habile virtuose a tiré de son instrument des sons d'une puissance égale à celle de la voix humaine. Il a été plusieurs fois salué des applaudissements de la salle entière. L'andante d'Haydn, qui venait ensuite, n'a pas été moins généralement goûté.

*** Plusieurs journaux annoncent qu'une magnifique statue en bronze de Rossini, due au ciseau du célèbre sculpteur Marochetti, a été offerte à la ville de Pesaro par M. le marquis de Salamanca et M. Delahante, directeurs des chemins de fer romains. A cette occasion, il s'est formé une société qui a pris le nom de *Société Rossini*, et s'est chargée de pourvoir à tous les frais de l'inauguration de cette statue. Le monument sera élevé sur la place la plus voisine de la station du chemin de fer, et cette place prendra le nom de place Rossini. On pense que la fête d'inauguration aura lieu le 29 février, jour anniversaire de la naissance de l'illustre auteur de *Guillaume Tell* et du *Barbier*.

*** J. Offenbach a eu l'honneur d'être reçu en audience par S. M. l'empereur d'Autriche, qui a daigné permettre au compositeur de tant d'œuvres populaires de lui dédier son nouvel opéra, *les Sylphides du Rhin*, en ce moment à l'étude au théâtre de la cour.

*** La reine d'Espagne, qui avait récemment décoré M. Strakosch de l'ordre de Charles III, a accordé la même distinction à MM. Mario et Naudin.

*** On annonce la prochaine arrivée à Paris d'un pianiste d'une grande distinction, M. Prulkner, élève de Liszt. M. Prulkner donnera un concert chez Erard, le 1er mars.

*** Roger continue de charmer le public bruxellois. Dans le rôle de Raoul des *Huguenots* son succès a été immense ; ses représentations au théâtre de la Monnaie se prolongeront probablement pendant un mois.

*** Un nombreux public assistait, samedi passé, à l'audition donnée à la salle Pleyel par E. Ketterer, qui a été souvent et justement applaudi. Des morceaux de chant d'A. Mutel, parmi lesquels *la Chanson du marchand de mouron*, chantée par M. Archainbaud et Mme Peudefer, ont également beaucoup plu.

*** Mme Volpini vient de débuter au théâtre del Liceo, à Barcelone, dans le rôle de *Marta*, et y a été accueillie brillamment. Elle a été rappelée plusieurs fois, et a dû répéter l'air de *la Rose*, qu'elle a chanté avec beaucoup de charme.

*** Mlle Tietjens s'est trouvée à Paris la semaine passée, se rendant à Naples, où elle est engagée au théâtre de San-Carlo pour une série de représentations.

*** M. Chauvet, organiste de Saint-Bernard, vient d'être nommé au grand orgue de Saint-Merry, à la suite d'un concours.

*** François Kullack, excellent pianiste et fils du célèbre Th. Kullack, à Berlin, se propose de donner un concert le 17 février dans les salons d'Érard. Un vif intérêt s'attache à cette audition du jeune pianiste.

*** Au concert que donnera Mme Robinson, jeudi prochain, dans les salons d'Érard, l'excellente pianiste anglaise jouera deux fantaisies de Thalberg et quatre morceaux de sa composition intitulés : *la Constance*, *les Étincelles*, *Marche funèbre* et *Fête rustique*.

*** MM. Armingaud, Jacquard, Lalo et Mas donneront, avec le concours de Mme Massart, leur deuxième séance mercredi prochain : Le trio, en *ré* mineur, de Mendelssohn ; le premier quatuor, de Beethoven, la sonate, en *sol* mineur, de Mozart, pour piano et violon ; et le 70e quatuor de Haydn, y seront exécutés.

*** La fantaisie pour le piano, que Paul Bernard a composée sur des thèmes de *Moïse*, à peine publiée, se trouve déjà entre les mains d'un très-grand nombre d'amateurs du talent si distingué de l'excellent compositeur-pianiste. Les principaux thèmes de l'opéra de Rossini y sont traités d'une manière fort ingénieuse, et en font un morceau d'un très-grand effet.

*** Au dernier concert donné par le Cercle de l'Union artistique, on a exécuté plusieurs œuvres inédites fort remarquables : un chœur, *les Dryades*, du prince de Polignac ; des fragments d'une symphonie inédite, d'Hector Salomon, et un chœur, *Otahiti*, d'Aristide Hignard.

*** La composition la plus récente d'Alfred Jaëll, qui obtient tant de succès dans ses concerts, vient de paraître et se trouvera bientôt sur tous les pianos. *Nocturne dramatique* en est le titre.

*** C'est demain, lundi, que le concert de Sarasate aura lieu dans la salle Herz.

*** *Le Musical World* de Londres rend compte d'un premier concert public qui a eu lieu dans l'empire du Japon, dans la ville de Yokohama. C'est au mois de septembre que ce concert, ainsi que plusieurs autres, a été donné par des artistes anglais, miss Bailey, cantatrice, et M. Marquis-Chisholm, pianiste. Les habitants les plus distingués de la ville y assistaient, et c'est le cas de dire que les artistes ont fait sensation. Le journal anglais ne donne qu'un aperçu succinct, mais promet pour son prochain numéro un compte rendu détaillé.

*** Le premier concert de M. Camille Saint-Saëns aura lieu dans les salons Pleyel-Wolff et Ce, le vendredi 22 février, avec le concours de Mme Talvo-Bedogni et de MM. White et Lasserre. En voici le programme : 1. Premier concerto (*ut* majeur), de Mozart ; E. Camille Saint-Saëns ; 2. *Le lac*, mélodie de M. C. Saint-Saëns : Mme Talvo-Bedogni ; 3. Morceau de fantaisie pour piano, violon et violoncelle, de R. Schuman : MM. Saint-Saëns, Withe et Lassere ; 4. A. *Le Sommeil des Fleurs*, B. *L'Attente*, mélodies de M. C. Saint-Saëns : Mme Talvo-Bedogni ; 5. Sixième concerto (*mi* bémol), de Mozart : M. Camille Saint-Saëns. L'orchestre sera conduit par M. Seghers.

*** Notre excellent pianiste W. Kruger donnera, le 22 février, un concert avec orchestre à la salle Herz. M. Kruger y fera entendre, entre autres œuvres, son deuxième concerto pour piano, qui a obtenu un si grand succès au concert donné par l'éminent artiste, l'été dernier, à Stuttgard.

*** Mardi prochain aura lieu, dans les salons de Pleyel, Wolff et Cie, un grand concert vocal et instrumental, donné par Henri Ketten, avec le concours de Mlle Rosa Ketten, MM. Elie Pilo, Vizentini, Gradewohl et S. Lee. Le programme en est fort intéressant, et le jeune virtuose l'est encore davantage.

*** Demain soir, M. Silvestro Nicosia, excellent violoniste, donnera un concert dans la salle de Pleyel-Wolff.

*** La librairie Castel va mettre en vente, le 5 février prochain, un nouvel ouvrage de M. A. Elwart, qui nous paraît destiné à obtenir un véritable succès. C'est l'*Histoire de la société des concerts populaires de musique classique*. Joli volume in-18 de trois cents pages, dans lequel nous avons remarqué les programmes annotés des trois années ; six esquisses sur la vie des grands maîtres de la symphonie et quelques pièces de vers qui ne dépareraient pas l'*Almanach des muses*, s'il était encore de ce monde. Pour garantir au livre de M. Elwart la popularité la plus étendue, l'éditeur en a fixé le prix à 50 c.

*** L'Athénée musical, boulevard Saint-Germain, tient toutes ses promesses. Chaque soir, une foule compacte se réunit dans ce bel établissement pour entendre et applaudir les œuvres vocales et instrumentales des meilleurs compositeurs. La semaine passée, deux nouveaux chœurs ont paru sur l'affiche : *le Conscrit*, de Kücken, et, *Près du Fleuve étranger*, de Gounod. Ils ont été bien accueillis par le public.

*** La dixième séance de musique de chambre de la Société nationale des Beaux-Arts, 26, boulevard des Italiens (section de musique), sous la présidence de M. Félicien David, n'aura lieu que dans les premiers jours de février, à l'époque de l'ouverture de l'exposition inédite des peintures, sculptures, gravures et dessins des artistes sociétaires.

*** Sous ce titre : *Aventures d'un impresario*, la librairie Dentu met en vente un charmant volume, qui contient tout un roman d'aventures en miniature. Contrairement aux écrivains ordinaires de ces petits livres, l'auteur, M. Octave Féré, a visé à l'intérêt et non au scandale. Ce récit, où figurent les noms les plus renommés du théâtre contemporain, offre un entrain et une gaieté qui en garantissent le succès.

*** Le *Prophète* de Meyerbeer doit être joué bientôt en langue hongroise à Klausenbourg. Les meilleurs artistes du théâtre de cette ville hongroise sont : la prima donna Mlle Féhervari, engagée précédemment à l'opéra de Turin, et les deux ténors Dalnoky et Fekter.

*** Le mardi 2 février, à 11 heures, jour de la présentation de Notre Seigneur et de la purification de la sainte Vierge, l'Association des artistes musi- ciens de France célébrera cette fête en faisant entendre, en l'église Saint-Vincent-de-Paul, et sous la direction de l'auteur, la deuxième messe de M. V. F. Verrimst, à grand orchestre, avec soli et chœurs. Les chœurs seront dirigés par M. Mulot, maître de chapelle de cette église. Le grand orgue sera tenu par M. Durand, et l'orgue d'accompagnement par M. Taite. Le produit des chaises et de la quête est destiné à la caisse de secours de la Société des artistes musiciens. Les personnes qui désireraient se procurer à l'avance des places réservées, peuvent s'adresser à M. Bolle-Lasalle, agent-trésorier de l'œuvre, rue de Bondy, 68.

*** Strauss a fait entendre, au bal de l'Opéra d'hier, pour la première fois sa grande valse sur *Lischen et Fritzchen*, qu'il a dû répéter.

*** Dans le courant de l'année dernière, M. Edm. Van der Straeten d'Audenarde, jeune musicologue, qui s'est déjà signalé par plusieurs importantes découvertes, a été attaché aux Archives générales du royaume, à Bruxelles. Quelques mois à peine se sont écoulés, et voilà qu'il annonce un ouvrage des plus intéressants, tout plein de documents nouveaux sur l'histoire musicale des provinces belges. *La Musique aux Pays-Bas avant le XIX*e *siècle*, tel est le titre du livre dans lequel M. Van der Straeten donne le catalogue des compositions que possédait l'un des musiciens dont il esquisse la biographie, J.-B. Dandeleu, surintendant du comte de Furstemberg, décédé à Bruxelles en 1667. Les archives du royaume possèdent deux listes de ces compositions, l'une vraisemblablement faite par le propriétaire lui-même, et l'autre, plus détaillée, donnant presque textuellement le titre des ouvrages possédés par J.-B. Dandeleu. M. Van der Straeten publie ces listes, et il met ainsi au jour des centaines d'œuvres inconnues. Les grands maîtres d'Italie et de Flandre y sont représentés par des productions magistrales : madrigaux, chansons à diverses parties, compositions instrumentales, livres de science, musique sacrée, musique profane, instruments divers, il y a tout dans ce catalogue, et nous n'hésitons pas à dire qu'il forme à lui seul une mine précieuse pour l'histoire de l'art du moyen âge.

*** M. J.-J. Soubre, le doyen des marchands de musique en Belgique et le père du directeur du Conservatoire de Liége, M. Etienne Soubre, est mort à l'âge de soixante-seize ans.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Bordeaux*, 25 janvier. — M. Biche-Latour, directeur des théâtres de cette ville ayant suspendu ses paiements, a été déclaré en état de faillite. Les artistes abandonnés à eux-mêmes ont prié M. Mézeray, l'excellent chef d'orchestre, qui depuis vingt ans dirige avec autant de talent que de zèle le grand opéra, de se mettre à leur tête comme directeur gérant. M. Mézeray a accepté cette mission, et à ce sujet M. le maire de Bordeaux lui a fait l'honneur de lui écrire une lettre que les journaux ont publiée. Dans la représentation des *Noces de Figaro*, donnée dernièrement par ses soins et à son bénéfice, une très-belle couronne en or avait été déposée sur son pupitre par les acteurs aux applaudissements de toute la salle. On annonce que M. Bernard, directeur à Strasbourg, est nommé directeur à Bordeaux pour la campagne prochaine.

*** *Rennes*. — Le concert donné par le ténor Altavilla et les frères Lamoury leur a valu de chaleureux bravos. M. d'Altavilla a obtenu de vifs applaudissements en chantant les principaux morceaux de son répertoire, où il a montré une voix remarquable de timbre et d'étendue, une méthode irréprochable. Les frères Lamoury ont été vivement applaudis dans une fantaisie de Vieuxtemps, un duo sur les *Huguenots* et le rondo militaire de Servais. Même succès pour ces artistes dans le concert donné à Laval le 21 janvier.

*** *La Rochelle*. — La Société philharmonique a donné au théâtre un premier concert populaire qui a parfaitement réussi. On remarquait parmi les auditeurs bon nombre de marins, de mousses, d'ouvriers en blouse, de paysans qui ont très-chaleureusement applaudi les œuvres capitales qu'on a exécutées. Les loges étaient occupées par toutes les dames de la haute société; moins celles qui, en fort brillantes toilettes, faisaient partie des chœurs. C'est un exemple que toutes les sociétés philharmoniques des départements feront bien d'imiter.

*** *Lille*. — Mlle de la Pommeraye a donné plusieurs représentations et y a fait preuve de talent. Mme Barbot s'est fait entendre dans *Jaguarita* et y a obtenu un très-beau succès. On monte *l'Étoile du Nord*; Mme Barbot chantera le rôle de Catherine.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles*. — Roger est en ce moment le héros du théâtre de la Monnaie. Après de grands succès, qu'il a obtenus dans *Lucie* et *la Favorite*, il vient d'exciter l'enthousiasme dans le rôle de Raoul des *Huguenots*. — Une brillante reprise des *Dragons de Villars* a eu lieu. Mlle Borghèse, qui avait créé d'une façon si originale le rôle de Rose au théâtre Lyrique, à Paris, s'y est produit pour la première fois à Bruxelles, et, sans faire oublier Mme Mayer-Boulard qui a chanté tant de fois ici aux applaudissements unanimes le mélodieux opéra de Maillart, elle a su gagner tous les suffrages. — Mme Ferraris vient d'être engagée et est attendue. — Le concert du Conservatoire nous a donné la deuxième symphonie de M. Fétis. L'auteur dirigeait, c'est-à-dire que l'exécution a été supérieure, digne des interprètes et de l'ouvrage dont une seconde audition vient de confirmer le succès de la première. — La brillante pianiste, Mme Grœver, et une jeune cantatrice, Mlle Vercken, se sont fait entendre au même concert. Mme Grœver a exécuté le concerto national hollandais de Litolff : une des premières places lui appartient parmi les femmes virtuoses. Le public a tenu à le lui prouver par d'unanimes applaudissements. Une bonne méthode distingue surtout Mlle Vercken. Elle a chanté le grand air de *Crociato* et a été récompensée par un succès légitime — M. Brassin a repris, au *Cercle artistique*, ses séances de musique classique. Il y a joué trois sonates de Beethoven, l'ouv. 7, l'ouv. 18, n. 2 et l'ouv. 27, n. 2. Un auditoire nombreux lui a témoigné la plus vive admiration pour son beau talent.

*** *La Haye*. — Mlle Ella de Schultz, la brillante pianiste russe, qui s'était signalée, dès l'année dernière, dans un concert à la salle *Diligentia*, vient de se faire entendre de nouveau à la cour; elle a aussi donné un concert avec Mlle Artot. Dans une soirée où M. Servais reparaissait dans toute la force et tout l'éclat de son talent de compositeur et de virtuose, Mlle Ella Schultz a été rappelée trois fois. Des ordres supérieurs l'obligeant à retourner en Russie, elle n'a pu se rendre aux pressantes invitations de plusieurs villes importantes, telles qu'Amsterdam et Utrecht.

*** *Cologne*. — Carlotta Patti vient de se faire entendre ici et a obtenu un très-grand succès. La célèbre cantatrice n'a pas produit moins d'effet à Aix-la-Chapelle, où elle a donné un brillant concert. Au sixième concert d'abonnement, Alfred Piatti a joué un concerto de sa composition et a été beaucoup applaudi. Mlle Julie Rothenberg a parfaitement chanté *l'Inflammatus* du *Stabat* de Rossini. Dans la deuxième partie du concert a été exécutée la neuvième symphonie de Beethoven.

*** *Mayence*. — Un nouvel opéra en trois actes, *Rosita*, composé par M. R. Genée, chef d'orchestre de notre théâtre, a obtenu un franc succès.

*** *Hambourg*. — Mlle Tietjens nous a quittés, après nous avoir fait ses adieux dans le rôle de Valentine. On attend Mlle Lucca qui doit donner une série de représentations depuis le 30 janvier jusqu'au 14 février : toutes les loges et stalles sont louées d'avance.

*** *Berlin*. — A propos de la fête de l'ordre, le théâtre royal de l'Opéra a donné le deuxième acte du *Camp de Silésie*, précédé de l'ouverture, par Meyerbeer. Au théâtre F. Wilhelmstadt, une Société italienne doit commencer une série de représentations, sous la direction du maître de chapelle Orsini. Voici le personnel de cette Société : Mmes Kennet et Lustani, Mmes Agretti, Fagotti, Revi et Marini.

*** *Vienne*. — Quoique les répétitions de la *Rhein Nixe* d'Offenbach aient été interrompues un moment, on annonce la première représentation pour le 30 janvier. Au cinquième concert philharmonique Bauer a joué le concerto en *mi* bémol mineur de Beethoven, et l'éminent pianiste a obtenu un vrai triomphe. Dans la même soirée a été exécutée une ouverture d'*Aladin*, œuvre inédite de L. Reinecke.

*** *Dresde*. — A la fin d'une représentation d'*Armide*, de Gluck, le feu prit aux vêtements de Mme Burde-Ney, pendant qu'elle se tenait debout dans son char traîné par des dragons. Le machiniste Haenel parvint à étouffer les flammes, non sans se blesser assez grièvement aux mains. Mme Burde-Ney en fut quitte pour quelques brûlures au bras.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez E. GIROD, éditeur, boulevard Montmartre, 16 :

HIRONDELLE (*Jaskoleczka*). Mazurka avec paroles françaises et polonaises, pour voix seule. Traduction du polonais par H. Barbedette, musique de **A. Sowinski**. Net 1 franc.

Chez G. **BRANDUS** et **S. DUFOUR**, éditeurs, **103**, rue de Richelieu, au 1er.

QUATRE MARCHES AUX FLAMBEAUX

Composées pour musique militaire par

GIACOMO MEYERBEER

Arrangées pour ORCHESTRE ORDINAIRE par Wieprecht.

1re MARCHE AUX FLAMBEAUX en *si* bémol majeur

Grande partition, 30 fr. — Parties d'orchestre, 30 fr.

La même, arrangée pour le piano seul . . . . . 6 »
La même, arrangée pour le piano à quatre mains 7 50

2e MARCHE AUX FLAMBEAUX en *mi* bémol majeur

Grande partition, 30 fr. — Parties d'orchestre, 30 fr.

La même, arrangée pour le piano seul 7 50
La même, arrangée pour le piano à quatre mains . . . . . 10 »

3e MARCHE AUX FLAMBEAUX en *ut* mineur

Grande partition, 30 fr. — Parties d'orchestre, 30 fr.

La même, arrangée pour les instruments de Sax, par Mohr. . . 18 »
La même, arrangée pour le piano seul . . . . . 9 »
La même, arrangée pour le piano à quatre mains, par E. Wolff. 10 »

4e MARCHE AUX FLAMBEAUX en *ut* majeur

Grande partition, 30 fr. — Parties d'orchestre, 30 fr.

La même, arrangée pour le piano seul. . . . . 9 »
La même, arrangée pour le piano à quatre mains . . . . . 10 »

BURGMULLER. Souvenir de la *Marche aux flambeaux* de Meyerbeer, morceau de salon pour le piano, 7 fr. 50.

STRUENSÉE

OUVERTURE

Grande partition et parties d'orchestre, chaque. . . . 24 »
La même, arrangée pour piano 9 »
Arrangée à quatre mains. . . 10 »

POLONAISE

Grande partition et parties d'orchestre, chaque. . . . 20 »
La même, arrangée pour piano 7 50
Arrangée à quatre mains . . 9 »

SCHILLER-MARSCH

Composée pour la célébration du 100e anniversaire de la naissance de Schiller.

Grande partition . . . . . 28 » | Parties d'orchestre . . . . 24 »
Arrangée pour le piano, par Charlot. 7 50
Arrangée à quatre mains, par E. Wolff . . . . . 10 »
Liszt. — Transcription, morceau de concert . . . . . 10 »

MARCHE DU COURONNEMENT

Composée pour le sacre du roi Guillaume Ier de Prusse.

Pour 2 orchestres, grande partition et parties d'orchestre, chaq. 30 »
La même, arrangée pour un orchestre, parties d'orchestre . . . 24 »
Arrangée pour le piano, par Kullack . . . . . 9 »
Arrangée pour le piano à quatre mains, par Brissler . . . . . 10 »

OUVERTURE EN FORME DE MARCHE, composée pour l'inauguration de l'Exposition universelle de Londres.

Grande partition, 24 fr. — Parties d'orchestre, 24 fr. — Arrangement pour le piano, 10 fr. — Arrangement à quatre mains 12 fr.

MORCEAUX NOUVEAUX POUR LE PIANO

STEPHEN HELLER — *Feuilles d'automne.* Op. 109. — Prix : 9 fr.

PAUL BERNARD — Fantaisie sur *Moïse*, de Rossini. Op. 74. — Prix : 9 fr.

VINCENT ADLER — *Marche-tarentelle.* Op. 25. — Prix : 7 fr. 50.

ALFRED JAELL — *Nocture dramatique.* Op. 122. — Prix : 6 fr.

D. MAGNUS — Finale du 3e acte de *Moïse*, transcrip. de concert. Op. 100. — 9 fr.

L.-P. GERVILLE — *Rêverie de jeune fille.* Op. 70. — Prix : » fr.

G. DARBEVILLE — Polka-Galop de concert sur *le Prophète*, de Meyerbeer. — Prix: 6 fr.

ED. WOLFF — Duo sur *les Bavards*, de J. Offenbach. Op. 254. — Prix : 9 fr.

J. RUMMEL — *Souvenirs de l'Opéra français*, Choix de duos faciles pour le Piano à 4 mains. Sur les plus célèbres opéras.

Paru : 10 numéros. — Prix de chaque : 6 fr.

LISCHEN ET FRITZCHEN

Conversation alsacienne,

Paroles de **PAUL BOISSELOT**, musique de

JACQUES OFFENBACH

LES AIRS DÉTACHÉS DE CHANT :

1. **Couplets** chantés par Désiré : *Me chasser, me forcer a laisser mon service.* . . . . . 3 »
2. **Chanson** chantée par Mlle Bouffar : *P'tits balais, je vends des toutes p'tits balais* . . . . . 4 »
3. **Duo** : *Je suis Alsacienne. — Je suis Alsacien* . . . . . 6 »
4. **Fable** chantée par Mlle Bouffar : *Einmal eine rat de ville invite eine ratz' des champs* . . . . . 3 »

STRAUSS. — Grande valse pour le piano..... 6 »
ARBAN. — Polka pour le piano..... 4 »

SOUS PRESSE :

La Partition pour Chant et Piano avec Dialogue,
Format in-8°. — Prix net : 5 francs.

TARENTELLE
Musique de ROSSINI
Prix : 3 francs.

CHANT DES PIFFERARI
Musique de GEVAERT
Prix : 3 francs.

Chanté par **BERTHELIER** *dans*

LE PIFFERARO

Joué au théâtre du Palais-Royal.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. | N° 6. | 7 Février 1864.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, les titres et la table analytique des matières pour l'année 1863.

Au prochain numéro sera jointe une nouvelle composition d'ALFRED JAELL : *Nocturne dramatique*, pour le piano.

SOMMAIRE. — La liberté des théâtres au point de vue musical (2e article), par **Paul Smith.** — Théâtre impérial italien : *Don Pasquale* et *Maria di Rohan*. — Auditions et concerts. — Revue critique. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Nouvelles et annonces.

DE LA LIBERTÉ DES THÉATRES

Au point de vue musical.

(2e article) (1).

En résumé, nous l'avons vu, dix années de liberté théâtrale et musicale n'enrichirent pas notre grand Opéra d'un seul chef-d'œuvre. Pendant la crise révolutionnaire, les compositeurs étrangers avaient fui, et ils ne revinrent qu'avec le privilége. De ces dix années, il ne sortit qu'un compositeur nouveau pour l'opéra-comique, Boïeldieu, qui certainement serait arrivé sous tout autre régime.

Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur,
Et l'ordre du destin, qui gêne nos pensées,
N'est pas toujours écrit dans les choses passées...

Entre la fin du dernier siècle et notre époque, il existe des différences dont nous devons tenir compte. D'abord, l'institution du concours annuel pour les prix de composition musicale que décerne l'Académie des beaux-arts, ne date que de 1803 : auparavant il n'y avait pas de musiciens allant à Rome et en revenant périodiquement. A cette heure où, dans une vive controverse, les avantages de ces concours, dont la peinture, la sculpture, l'architecture et la gravure étaient en possession longtemps avant l'art musical, viennent d'être plutôt amoindris que rehaussés, nous dirons à notre tour ce que nous en pensons, l'œil fixé sur la liste des cinquante et quelques musiciens qui, par la grâce de Napoléon Ier, ont joui des honneurs du laurier académique. A moins d'être convaincu que, dans l'intérêt de l'art, on ne saurait trop décourager ceux qui aspirent à devenir artistes, nous ne concevons rien de mieux qu'un système dans lequel tout est calculé pour éveiller l'espérance, exciter l'émulation, hâter les progrès. Ne voulons-nous plus de maîtres, plus d'écoles? C'est un système comme un autre. Alors déclarons-le sans scrupule et entrons résolûment dans cette voie ; mais tant que nous resterons dans celle où nous sommes, gardons-nous de changements qui pourraient la gâter; ménageons les choses et plus encore les personnes : si nous tenons à de bons jugements, ne déconsidérons pas les juges.

Le plus grave reproche que l'on puisse faire au prix de Rome, c'est de ne pas nous avoir donné, depuis 1803, un grand compositeur par année, et même deux grands compositeurs pour les années où le prix était double. Mais qui a jamais espéré cela? Etait-ce dans le programme et dans la pensée du fondateur? Le malheur commun aux concours et aux écoles, c'est qu'on met également à leur charge les médiocrités qui en sont le produit, et les sommités qui viennent d'ailleurs. Avec le même argument on battrait en brèche les colléges, qui fournissent des écrivailleurs par centaines, et qui n'ont formé ni Jean-Jacques, ni Mme de Staël, ni Georges Sand, ni Béranger.

Ce fut seulement à sa neuvième année que le prix de Rome rencontra sa première illustration. Hérold remporta ce prix en 1812 ; jusque-là on l'avait décerné à des hommes d'un mérite réel, comme Androt, qui mourut presque le lendemain de son triomphe; Dourlen, qui vivait encore il y a peu de jours; Gosse, Bouteiller, Blondeau, Daussoigne, Beaulieu, Chelard, tous destinés à une carrière honorable, mais non éclatante. D'après le début on peut juger du reste : le prix de Rome continua comme il avait commencé. Sur neuf lauréats, Hérold seul eut plus que du talent; Hérold seul se montra vraiment doué de génie dramatique. Pour la suite, nous nous abstiendrons des noms propres, afin de ne pas tomber dans la personnalité; mais ce qu'il y a de certain, c'est que les proportions demeurèrent toujours à peu près les mêmes : sur huit ou neuf artistes de talent, un seul compositeur s'élevaut au premier ordre ou en appro-

(1) Voir le n° 52 de l'année 1863.

chant; un seul appelé à se signaler au théâtre par de grands succès. Un tel résultat ne suffit-il pas à la justification du prix de Rome? Où trouver un fonds de meilleur rapport? Si l'on se récriait sur la rareté des musiciens dramatiques, il faudrait s'en prendre, non au prix de Rome, mais à la nature même, si avare des qualités par lesquelles on réussit au théâtre. Pour *consommer cette œuvre du démon* qu'on nomme un opéra, il faut un instinct naturel plus fort que toutes les études; il faut une intuition, une divination toute particulière qui vous mette en rapport avec le public, et, quand elle vient à manquer, tout manque. Dans la vie des compositeurs les plus féconds, Auber excepté, nous avons vu des lacunes de ces divinations heureuses. Dans celle de quelques grands compositeurs, Cherubini entre autres, la divination n'est apparue qu'une fois, et la conjonction entre le public et lui ne s'est opérée que dans *les Deux Journées*. Justement, à cette époque, le théâtre Feydeau payait fort mal les droits d'auteur, et ce n'était pas un des moins fâcheux effets de la concurrence.

Notre unique grief contre le prix de Rome, ce sont les illusions qu'il ne peut manquer de créer. Comment le jeune musicien dont on couronne la cantate se défendrait-il de l'idée qu'il est né tout exprès pour briller au théâtre, pour y récolter à pleines mains la gloire et la fortune? Cependant quoi de plus incertain? Nous n'avons jamais cessé de le dire aux lauréats qui s'acheminent vers Rome. Nous voudrions qu'une fois pour toutes il fût bien entendu que le couronnement d'une cantate n'est autre chose qu'un examen subi avec succès, qu'une étape sur la route de l'artiste, et nullement un brevet qui lui garantisse l'avenir. Il est encore un mirage qui contribue à tromper les jeunes gens : c'est ce libretto, ce poëme, qu'on leur promet au retour de leur voyage, et que jamais on ne leur donne, que moins que jamais on pourra leur donner. Pourquoi ne pas rayer des cahiers de charges une clause inexécutable, par cette simple raison que ni l'Etat ni les directeurs n'ont droit de contrainte sur les auteurs, et que nous n'avons pas encore d'atelier où l'on confectionne des *libretti* sur mesure? De quoi le lauréat pourrait-il se plaindre? L'Etat n'a-t-il pas fait assez pour lui en le désignant au public par une distinction, une récompense, en l'aidant par une pension de cinq années à terminer son éducation? Il faut empêcher le prix de Rome de se convertir en créance à terme fixe, dont tout lauréat vient réclamer le paiement; et si on ne le satisfait pas, il proteste avec bruit et scandale. Le pensionnaire de Rome ne doit pas tendre à se transformer en pensionnaire à perpétuité, dont l'Etat s'engage à faire les affaires, accepte la tutelle et assure le pain quotidien jusqu'à la fin de ses jours. L'éducation donnée, le mérite constaté, n'est-il pas bon que le lauréat sache que le moment est venu de voler de ses propres ailes et de pourvoir lui-même à ses intérêts, à ses besoins?

Moyennant ces légères corrections, nous trouverions le prix de Rome à l'abri de toute critique. En serait-il de même, si on lui appliquait les amendements introduits récemment dans les conditions des grands prix de peinture, de sculpture, d'architecture, de gravure, les quatre aînés du grand prix de musique? Il ne faut pas être un grand clerc pour reconnaître sur-le-champ que le concours ne gagnerait rien à changer de juridiction, et à passer de l'aréopage d'une académie à celui d'un jury composé de membres dont les noms seraient tirés au hasard sur une liste dressée par une autorité quelconque. Le prix n'en aurait pas plus de valeur, ni le jugement plus d'indépendance. On objecte que dans l'Académie des beaux-arts il n'y a que six musiciens, et que leurs trente-quatre confrères sont peintres, sculpteurs, architectes, graveurs. Mais voilà précisément le jury que nous demanderions pour toute œuvre poétique et musicale du genre de la cantate. S'il s'agissait de pur contre-point, de fugue, un jury spécial serait indispensable, tandis que pour une production qui se présente sous forme théâtrale, il faut un auditoire varié, comme celui du théâtre : des artistes et des gens du monde. Les six musiciens sont là pour signaler les fautes d'orthographe que les concurrents ont pu commettre, pour constater que les règles techniques ont été ou non observées; quant au sentiment, à l'expression, à l'effet, leurs confrères en jugent aussi bien qu'eux, souvent mieux. Qui ne sait le danger du jugement des hommes spéciaux, uniquement préoccupés de certaines parties de leur art? Ecoutez notre illustre et savant collaborateur, M. Fétis (1) : « Les artistes, les savants en musique, en peinture, ne sont pas plus exempts de préventions et de préjugés que les ignorants : seulement ces préventions et ces préjugés sont d'une autre espèce. Il n'est que trop ordinaire d'entendre les musiciens soutenir sérieusement qu'eux seuls ont le droit, non-seulement de juger la musique, mais de s'y plaire. Etrange aveuglement, qui fait qu'on croit honorer son art en limitant sa puissance! » Nous nous permettons d'ajouter : On n'évoque les procès, on ne dessaisit les tribunaux que pour cause de suspicion légitime. Où sont les faits qui motivent celle qu'on ferait planer sur l'Académie des beaux-arts? Où sont les concurrents qui, toujours méconnus par elle, toujours privés des palmes du concours, lui ont démontré son aveuglement, en s'emparant triomphalement de nos théâtres, en conquérant un siége dans son enceinte? Non, rien de tel ne s'est jamais produit. Si l'Académie a mérité d'être accusée, ce n'est que d'une indulgence trop grande. Et par qui donc remplacer ces six musiciens, aujourd'hui chargés de juger en première instance le concours de musique? Nous défions qui voudra de trouver parmi les compositeurs de Paris, de toute la France, six noms qui inspirent autant de confiance que ceux de MM. Auber, Carafa, Ambroise Thomas, Reber, Berlioz, Clapisson. Et ces six noms représentent l'Institut : ceux qu'on leur substituerait, que représenteraient-ils?

Donc, il n'y aurait aucun profit à déposséder l'Académie des beaux-arts du jugement des concours de musique. Serait-il plus utile d'abaisser de cinq ans, comme on l'a fait pour les autres concours, la limite d'âge, et de déclarer qu'au-delà de vingt-cinq ans les musiciens ne pourraient plus concourir, et aussi d'abréger d'un cinquième le voyage de Rome et la pension dont les lauréats jouissaient pendant cinq ans? Tout cela est de peu d'intérêt. Sur la totalité des grands prix, c'est à peine si trois ou quatre concurrents avaient plus de vingt-cinq ans; et même on en a vu qui n'en comptaient pas plus de quatorze ou quinze. Quant au voyage, la plupart l'abrégent eux-mêmes. Qu'importe que la pension dure moins longtemps, si l'on en grossit le chiffre? Reste la suppression des seconds prix, en faveur desquels il a été fait des libéralités nombreuses. D'autres que nous examineront s'il y a justice et convenance.

Aujourd'hui, nous n'avons plus assez d'espace pour traiter de la situation que les compositeurs, les auteurs et les artistes font aux théâtres, ainsi que des projets d'établissement d'opéras populaires et de leurs chances de succès.

PAUL SMITH.

(*La suite prochainement.*)

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Don Pasquale et *Maria di Rohan*.

Il y a tout justement huit jours que *Don Pasquale* nous est revenu avec Mlle Patti dans le rôle de Norina, qui lui avait valu l'un de ses plus beaux succès de l'année dernière. Faut-il dire ce qu'il lui a valu cette année, où, de l'aveu général, sa voix a gagné en force, en éclat, sa méthode en richesse étincelante et variée? Quant à la comédienne, elle ne pouvait faire de progrès. Mlle Patti est une Norina telle qu'on

(1) *La Musique mise à la portée de tout le monde*, p. 296.

en chercherait vainement une autre dans toutes les régions dramatiques. C'est la coquetterie, la séduction, la ruse féminine dans son expression la plus haute et la plus triomphante! Il y a là de quoi faire tourner la tête à tous les barbons les plus sages et les plus forts, sauf à les frapper ensuite, sans scrupule et sans pitié, du coup mortel.

Le nouveau *buffo* Scalese n'a pas moins réussi dans le rôle de don Pasquale que dans celui de Bartolo. C'est décidément un artiste qui a marqué son rang dans la troupe parisienne. Il a dit à merveille, avec son adorable et terrible prétendue le duo du soufflet. Delle-Sedie chante et joue parfaitement le rôle du docteur Malatesta ; en revoyant Mario dans celui d'Ernesto, le coquin de neveu, nous avons oublié que vingt et un an se sont écoulés depuis la première représentation de l'ouvrage; nous l'avons encore oublié bien mieux en l'entendant chanter la printanière et juvénile sérénade : *Com' è gentil — in notte a mezzo april*, qu'on lui a redemandée unanimement et qu'il a redite au milieu des bravos.

De toute la saison, nous n'avons pas eu d'opéra aussi bien monté que *Don Pasquale*. Et puis c'est chose si amusante, si bonne qu'une musique spirituelle et franche, rappelant les vieux chefs-d'œuvre de l'école italienne, sans cependant trop les copier!

Maria di Rohan a été jouée deux jours après *Don Pasquale* : c'est encore du Donizetti, mais d'un tout autre style. On y trouve plus de savoir-faire et de talent que d'inspiration vraie. Le *Duel sous Richelieu* était un drame trop serré, trop violent pour qu'un compositeur y eût ses coudées franches. Donizetti s'y est servi d'un procédé qu'il n'a employé que trop souvent quand les idées ne lui venaient pas, pour faire des opéras à peu près sans musique. Du reste, *Maria di Rohan* n'a eu qu'à se louer de ses interprètes, et, d'abord, de Mme Charton-Demeur, dont la voix a le double avantage de la vigueur et de la légèreté. Nulle autre qu'elle n'aurait pu rendre mieux l'air du troisième acte, qui a enlevé tant de bravos. Sans égaler Ronconi qui était inimitable dans le rôle d'Enrico, Delle-Sedie y a montré un profond sentiment; et le jeune Nicolini a fait encore un pas en avant dans le rôle de Ricardo, le Chalais de la pièce française.

P. S.

AUDITIONS ET CONCERTS.

Sarasate. — Mlle Mélanie Etterlin. — M. et Mme Archainband. — Henri Ketten. — Silvestrio Nicosio. — Mme Joseph Robinson.

Un des concerts les plus intéressants de la saison, du moins jusqu'à ce jour, c'est celui que le violoniste Sarasate a donné lundi dernier dans la salle Herz, en présence d'un nombreux auditoire. Ce jeune artiste a tenu toutes les promesses de ses débuts. C'est aujourd'hui un virtuose complet, joignant à la pureté, à la justesse, à l'énergie du son, un sentiment exquis, un charme pénétrant. Les quatre morceaux exécutés par lui, dans sa soirée de lundi, ont amplement confirmé notre appréciation. La fantaisie sur différents motifs de la *Forza del destino*, a été dite avec une perfection rare. Ses souvenirs de *Faust* l'ont pourtant mieux servi encore; on y retrouve tous les sentiments dramatiques, tous les gracieux accents qui ont valu tant de sympathies à ce bel opéra de Gounod. Nous en dirons autant du duo pour piano et violon, composé sur des motifs de *la Juive*, par Sarasate et L. Diémer. Ce morceau a clos dignement ce concert, dont Sarasate a eu, comme de raison, les honneurs principaux. Ne négligeons pas toutefois de signaler les artistes qui lui ont prêté leur concours, et qui tous, sans exception, ont mérité d'avoir leur part dans les bravos qu'on lui a prodigués.

La partie vocale était confiée à trois artistes, recommandables chacun dans son genre. Le mezzo-soprano de Mme Gagliano a fait particulièrement merveille dans le magnifique arioso du *Prophète*. Léon Duprez a, peut-être, été moins heureux ; sa voix n'a pas conquis la force, la sonorité qui lui manquaient au théâtre Lyrique ; mais en revanche, il la conduit avec un art qui trahit, à chaque émission, l'influence des leçons paternelles. Quant à Berthelier, tout le monde sait avec quel entrain, et quelle verve, nous dirons plus, avec quelle finesse spirituelle il dit ses amusantes chansonnettes.

— Mlle Mélanie Etterlin est une jeune pianiste qui mérite d'être distinguée pour la netteté et l'élégance de son jeu. Le concert qu'elle a donné a été des plus satisfaisants, et le choix des morceaux qu'elle y a exécutés, n'a pas peu contribué à ce résultat. Comme artiste, elle a conquis tous les suffrages dans la sonate en *la* majeur de Scarlatti, dans une très-jolie saltarelle de Dreyschock et dans une brillante fantaisie de Thalberg. La musique d'ensemble ne lui a pas été moins favorable, et elle a dit, en excellente musicienne, le deuxième trio pour piano, violon et violoncelle, de Mayseder, avec le concours des frères Lamoury, ainsi qu'une grande fantaisie pour piano et violon, sur *Oberon*, par Wolff et Vieuxtemps, avec François Lamoury. Ce dernier a, en outre, interprété d'une manière remarquable une *Fantaisie appassionata* de Vieuxtemps, et son frère Philippe a fait applaudir sur son violoncelle, *l'Andante religioso* et *le Rondo* du beau concerto militaire de Servais. Le chant était représenté par Mme Alard-Guérette et par le *sopraniste* Bollaërt qui, en dépit de l'étrangeté de sa voix, a forcé les bravos de l'auditoire par le goût qu'il a mis dans l'interprétation de deux charmantes mélodies de J. Cressonnois, *Regrets*, et *Riche et Pauvre*.

— M. et Mme Archainbaud sont fidèles à la bonne habitude qu'ils ont prise de faire intervenir l'opérette de salon dans leurs concerts de chaque année. La première partie de la soirée donnée par eux, ces jours derniers, dans les salons de Pleyel-Wolff, était remplie par un choix excellent de morceaux, qui, tous, ont fait le plus grand plaisir.

L'opérette d'A. Mutel, qui composait la deuxième partie, a été accueillie par d'unanimes bravos. Elle a pour titre : *Promenade dans un salon*, et ne comporte que deux personnages, joués ce soir-là par le couple Archainbaud. Il s'agit, dans cette bluette, d'un M. Albert qui, pour fuir les fureurs jalouses de sa maîtresse, se réfugie chez une jeune veuve, locataire de sa maison, dont il trouve les portes ouvertes, et qui finit par se retirer en emportant l'espoir de lui faire bientôt oublier son veuvage. Ce petit acte, lestement conduit, est semé de jolis morceaux, parmi lesquels nous avons remarqué une très-gracieuse romance et un duo fort bien fait et rempli d'agréables détails. M. et Mme Archaimbaud se sont acquittés de leurs rôles en vrais comédiens, tout à fait en état de soutenir victorieusement la comparaison avec plus d'un artiste de nos scènes parisiennes.

— Le concert donné, mardi, par Henri Ketten, dans les salons de Pleyel-Wolff, a été de sa part un continuel enchantement. Après avoir supérieurement fait sa partie dans le quatuor en *mi* bémol de Beethoven, qui a été couvert d'applaudissements, il a exécuté, avec un talent inimitable, trois fort jolis morceaux de sa composition, *la Cascade*, *le Chant des Pêcheurs* et une *Mazurka*. Dans la seconde partie, il s'est encore surpassé, s'il est possible, en jouant avec M. Joseph White le beau duo sur *Guillaume Tell*, arrangé par Osborne et de Beriot, puis, seul, une mélodie hongroise de Schubert, le nocturne en *fa* dièze de Chopin, et la délicieuse fantaisie de Thalberg sur *l'Elisire d'amore*.

La partie vocale nous a révélé une toute jeune cantatrice, Mlle Rosa

Ketten, la sœur du bénéficiaire, dont la voix pure et bien timbrée donne déjà plus que des espérances.

— A son concert donné dans la salle Pleyel-Wolff, M. Silvestrio Nicosio, qui s'intitule lui-même violoniste italien, a joué plusieurs morceaux fort bien choisis et dont l'effet ne saurait être contesté. Nous persistons toutefois dans l'opinion que nous avons émise sur les inégalités de cet artiste, qui sait parfois tirer de son instrument des sons purs et suaves, mais qui trop souvent sacrifie le bon goût à d'excentriques fantaisies, à des traits dont l'audace heureuse ne peut faire excuser la singularité. Nous excepterons de cet arrêt qui, d'ailleurs, nous est tout personnel, la sonate de Beethoven pour piano et violon, que M. Nicosio a exécutée avec M. Steiner d'une façon irréprochable; ce n'est cependant pas ce morceau qui lui a valu le plus de bravos.

— L'Angleterre, qui a aussi ses virtuoses, pratique avec nous le libre-échange en fait d'art comme en fait de commerce, témoin Mme Joseph Robinson, une gracieuse et brune Anglaise, qui nous arrive précédée par une réputation dont elle vient chercher la consécration à Paris. Naturellement, un grand nombre de ses compatriotes l'assistait, jeudi dernier, dans les salons Erard, où avait lieu sa soirée d'épreuve. Encouragée sans doute par leur présence, Mme Robinson s'est parfaitement tirée de son premier contact avec un public parisien, et son triomphe a été des plus complets. Dès le début, on a reconnu qu'on avait affaire à une habile musicienne, possédant de rares et précieuses qualités. L'expression, la netteté, la délicatesse, voilà ce qui frappe d'abord dans son jeu, auquel on ne pourrait souhaiter qu'un peu plus d'énergie et d'ampleur. La perfection avec laquelle elle a interprété, en compagnie d'Armingaud, l'andante, les variations et le presto de la sonate de Beethoven pour piano et violon, nous a prouvé qu'aucun secret de la science des maîtres ne lui était étranger.

Les seuls partenaires de Mme Robinson, dans cette soirée, étaient le violoniste Armingaud, qui a dit avec un grand charme de style la romance en *sol* de Beethoven, et Jules Lefort, qui a chanté avec un goût parfait plusieurs mélodies, et entre autres : *Page, écuyer, capitaine*, de Membrée, et *Comme à vingt ans*, de Durand, qui lui ont valu des bravos unanimes.

Y.

REVUE CRITIQUE.

Stéphen Heller. — Feuilles d'automne, *pour piano.*

« S'il est quelque chose qui console au point où l'art est parvenu, c'est de rencontrer un esprit vigoureux, un sentiment actif qui, dans l'exiguïté de la dimension, sache placer le grand et le beau, lesquels résultent toujours de l'originalité de la pensée : Stéphen Heller est cet esprit-là. » Ces lignes, que nous empruntons à la biographie de cet éminent artiste, sont de M. Fétis, le juge le plus autorisé en matière musicale. Si nous les rappelons ici, c'est qu'elles sont la meilleure préface de l'œuvre nouvelle qui nous occupe.

Feuilles d'automne, tel est le titre de cette exquise composition, tout empreinte d'un charme rêveur, d'une expression élégiaque, dont l'affinité dans les idées explique peut-être l'identité de ce titre avec celui d'un des recueils de poésies les plus célèbres de Victor Hugo. Stéphen Heller, poëte autant que musicien, est du très-petit nombre de ces hommes exceptionnels qui, dans leur art, peuvent affronter un rapprochement avec le grand génie que la politique nous a fait perdre, et que nous regrettons de voir se consumer vainement dans un exil volontaire.

Par un autre point de ressemblance, Stéphen Heller s'est aussi exilé de l'arène militante; pianiste hors ligne, il a pour ainsi dire renoncé à se faire entendre en public, si ce n'est dans de bien rares circonstances, comme celle qui l'a décidé à rompre, cet été, le silence en faveur de nos voisins d'Angleterre. Mais, du moins, le temps qu'il refuse à l'interprétation de ses œuvres, il le consacre utilement à produire de charmantes choses, dont les plus exiguës, les plus modestes contiennent encore plus d'inspirations nobles et élevées que certains grands morceaux prônés avec fracas, mais bientôt oubliés.

Feuilles d'automne, par exemple, c'est à peine un morceau de quelques pages, et qui, néanmoins, se subdivise en deux parties, un *allegro assai* et un *andante tenero*. Bien peu de compositeurs seraient capables de réunir dans une œuvre aussi courte autant de pensées mélodiques, variées dans leur forme et dans leur caractère, jamais vulgaires, jamais banales, exemptes surtout de ces difficultés prétentieuses qui fatiguent et rebutent l'auditoire, quand l'exécutant n'y succombe pas lui-même. En somme, cette dernière œuvre de Stéphen Heller, que nous n'osons analyser de peur d'en détruire le prestige, obtiendra les sympathies des connaisseurs aussi sûrement que la plupart des précédentes productions de ce maître, dont le talent est celui qui se rapproche le plus du genre de Chopin. C'est un digne corollaire de ces inimitables *Préludes* dont l'éclatant succès est bien loin d'avoir dit son dernier mot. Tous les pianistes qui les ont admirés avec juste raison, voudront connaître les *Feuilles d'automne*. La renommée de Stéphen Heller ne pourra pas grandir, puisqu'elle est à son apogée, mais elle y gagnera, sans nul doute, une nouvelle et glorieuse consécration.

P. S.

REVUE DES THÉATRES.

Odéon : *une Journée à Dresde*, comédie en un acte et en vers, de M. Manceau. — Vaudeville : *Monsieur et Madame Fernel*, comédie en quatre actes, avec prologue, par MM. Louis Ulbach et Crisafulli. — Gaité : *la Maison du baigneur*, drame en cinq actes et douze tableaux, par M. Auguste Maquet. — Théatre impérial du Chatelet : Reprise du *Naufrage de la Méduse*, de MM. Dennery et Ch. Desnoyers.

A cette époque de l'année les nouveautés sont rares; le carnaval a ses indulgences, et le répertoire courant, qu'il soit bon ou mauvais, suffit au public, qui réserve ses sévérités pour le carême. En attendant, la moisson de notre quinzaine se réduit à deux pièces de quelque importance et à un petit acte en vers, assez insignifiant. Ce dernier a été joué à l'Odéon, sous le titre d'*une Journée à Dresde*. Trop d'actualité n'est certes pas le reproche qu'on puisse lui faire; on serait plutôt porté à se demander où est l'à-propos de ce souvenir anedoctique de la campagne de 1813.

La pièce est signée du nom de M. Alexandre Manceau, déjà connu comme graveur de talent dans le monde artistique. Il avait fait courir le bruit qu'une illustre collaboration l'avait aidé à se produire au théâtre. Mais, grâce à un plus ample informé, il paraît que, du fond de sa retraite de Nohant, Mme Sand s'est bornée à patronner le jeune auteur, dont l'œuvre, après tout, semée ça et là de vers heureux, a réussi suffisamment pour dégager la responsabilité de sa généreuse protectrice.

Sous le titre de *Monsieur et Madame Fernel*, il existe un roman dans lequel M. Louis Ulbach a fait preuve de qualités analytiques qui rappellent, dans plus d'un passage, la manière de Balzac. Le succès du livre a déterminé l'auteur à le dramatiser, et en cela, nous croyons qu'il pourrait avoir fait un mauvais calcul. A la scène il faut de l'action, du mouvement; l'analyse, quelque fine, quelque ingénieuse qu'elle soit, n'est pas de saison. Balzac est là pour le prouver, ses plus charmantes créations n'ont pu prendre même au théâtre, la Comédie-Française n'a pas oublié le triste sort du *Lys dans la vallée*, ce chef-d'œuvre du genre. Or, en élaguant du roman de M. Ulbach la peinture délicate des mœurs provinciales, qui constitue son principal mérite, que reste-t-il? Une intrigue assez prosaïque, assez commune qui n'a plus, pour la sauver, le prestige des développements littéraires. M. Fernel, un ancien notaire de province, a épousé une jeune femme parfaitement honnête, dont l'idéal ne semble pas s'élever au-dessus des soins du ménage et de l'éducation de ses enfants. Survient un journaliste, un jeune homme instruit, distingué, formé aux façons du monde; et voilà la paix du cœur de Mme Fernel à tout jamais compromise. Elle aime Jules Renaut sans oser l'avouer, et celui-ci l'adore sans le lui dire. Il est bien entendu que, selon l'éternel usage, l'ancien notaire ne voit et ne soupçonne rien. Ses yeux sont, d'ailleurs, fortement fascinés par les coquet-

teries d'une charmante Parisienne qui est venue lui rendre visite. Mais si le mari est aveugle, il y a dans la maison un ami, le docteur Bourgoin, dont la vue est excellente. Il a deviné l'amour concentré de Mme Fernel pour le brillant journaliste, et dès lors, il se fait la promesse de ne plus prendre de repos avant d'avoir détourné l'orage qui gronde sur la tête de son ami Fernel. Le moyen qu'il emploie est bien simple et ne lui coûte pas un trop grand effort d'esprit. Il a remarqué que Mme de Soligny, la Parisienne échouée sur ce récif départemental, n'était pas éloignée de prendre du goût pour Jules Renaut; en conséquence, il met tout en œuvre pour les rapprocher l'un de l'autre, pour leur persuader qu'ils se conviennent, et finalement, il les marie, sans tenir compte de l'opposition jalouse de M. Fernel, ni des douleurs secrètes de sa femme. Il sait, en bon médecin, que le temps guérira sa blessure.

Telle est, en substance, la donnée de la pièce et du livre de M. Louis Ulbach. N'avions-nous pas raison de dire que les détails étaient tout dans un pareil sujet? et les détails, à la scène, disparaissent forcément à travers les exigences d'une marche rapide. Nous n'en avons pas moins à constater un succès contre lequel n'a surgi aucune protestation. Mais, en dépit de ce résultat, nous doutons que *M. et Mme Fernel* obtiennent au théâtre la vogue persistante qu'ils ont conquise en librairie. Les artistes, d'ailleurs, ne sont pas tous à leur place dans cet ouvrage, et ils y font de vains efforts pour conjurer les vices d'une malencontreuse distribution. Ce qu'on y a le plus remarqué, ce sont, il faut l'avouer, les toilettes un peu tapageuses de Mlle Francine Cellier. Ah! s'il suffisait de quatre ou cinq robes élégantes, portées par une jolie femme, pour faire réussir un pièce, comme celle-ci irait aux nues!

— C'est encore d'un roman que le nouveau drame de la Gaîté est tiré. *La Maison du baigneur*, de M. Auguste Maquet, fait suite à *la Belle Gabrielle*, ouvrage du même auteur. Il y a, dans ce dernier livre, un certain chevalier de Pontis, personnage très-sympathique, qui a le malheur de tuer, au dénoûment, le meilleur de ses amis. Le chevalier est allé ensevelir sa douleur, mêlée de remords, à Grenoble, où il est investi du titre de lieutenant du roi. Mais il a laissé à Paris son beau-frère, l'avocat Du Bourdet et ses deux fils. Ceci se passe quelque temps avant l'avénement de Louis XIII au trône de son père, assassiné par Ravaillac. Le fanatique, en subissant son horrible supplice, a protesté, jusqu'au dernier moment, contre toute espèce de complicité; mais l'opinion publique murmure tout bas des noms abhorrés, et l'avocat Du Bourdet a le droit d'attester que l'instinct populaire ne fait pas fausse route. Le hasard lui a livré le secret d'un conciliabule tenu, dans la maison d'un baigneur, entre l'assassin du roi et quatre personnes de haut rang, à la veille de la catastrophe. Ces personnes sont la marquise de Verneuil, ancienne maîtresse de Henri IV; d'Épernon, l'un de ses principaux gentilshommes; Concini, le favori du jour; et un Espagnol, qu'on appelle le comte de Siete-Iglesias. Il est, de plus, avéré que la reine Marie de Médicis n'est pas restée étrangère à cette ténébreuse machination.

Tout le drame nouveau de M. Maquet est dans la lutte qui s'établit entre les complices de Ravaillac et l'homme qui peut les dénoncer et les perdre. Une demoiselle de Comon, dont les mémoires de l'époque ont parlé, connaît aussi le secret de l'avocat Du Bourdet; mais l'auteur de *la Maison du baigneur* n'a pas jugé à propos de la mettre en scène. Du Bourdet seul supporte le poids de la haine de ses puissants ennemis, et finit par y succomber. Alors, son fils Bernard fait le serment de le venger. Malheureusement, son bras est bien faible pour une pareille tâche, et, vingt fois, il y laisserait sa vie, comme son père, s'il n'était protégé secrètement par une femme attachée au service de la reine mère. Poursuivi et traqué par ses adversaires, il est sur le point de périr, lorsque le chevalier de Pontis sort enfin de sa retraite, force les portes du Louvre, et vient, à lui seul, éclairer la religion du jeune roi : car Pontis accompagnait son beau-frère dans la maison du baigneur, le jour de la fameuse révélation. Le roi veut des preuves, et Pontis le conduit dans cette même maison, où il lui fait voir les mêmes individus occupés, cette fois, à comploter sa déchéance et peut-être sa mort. Louis XIII rentre au Louvre aussi mystérieusement qu'il en est sorti, et le lendemain Paris apprend, en se réveillant, que Concini a été tué sur le seuil de l'habitation royale, et que la reine-mère est exilée à Blois. Le comte de Siete-Iglesias a péri, écrasé dans la maison du baigneur où il s'était réfugié, et Bernard est libre d'épouser sa veuve, qui n'est autre que la femme inconnue à laquelle il doit la conversation de sa vie et de celle de son jeune frère.

Ce drame, hâtons-nous de le dire, a obtenu un éclatant succès, grâce à l'intérêt qui y règne d'un bout à l'autre, et à l'habileté dont M. Maquet y a fait preuve presque à chaque scène. La direction n'a rien épargné pour les décors et les costumes. Quant à la distribution, tout le monde s'est accordé à la trouver irréprochable; mais les bravos ont surtout été prodigués, et c'était justice, à Mlle Lia Félix, chargée du rôle de la comtesse, et à Dumaine, qui représente le chevalier de Pontis.

— L'importante reprise du *Naufrage de la Méduse* attire du monde au théâtre impérial du Châtelet. Cette pièce, jouée pour la première fois à l'Ambigu, il y a plus de vingt ans, a bien un peu vieilli; mais les magnificences d'une mise en scène réglée par M. Hostein qui est, comme on sait, passé maître en ce genre, font oublier tout le reste. On se préoccupe fort peu de l'action; on ne voit qu'un spectacle fait pour charmer les yeux bien plus que les oreilles, et on applaudit à toute outrance le tableau qui reproduit l'œuvre célèbre de Géricault, ainsi que celui du *baptême de la ligne*, où l'on a intercalé un ballet fort original, de M. Honoré.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra, *Moïse* a rempli seul les trois représentations de la semaine. Toujours même admiration pour l'œuvre, même exécution remarquable et même recette. Mme Zina-Mérante avait remplacé Mlle Vernon dans le *pas de trois*; elle y a été beaucoup et justement applaudie.

*** On annonce pour cette semaine la première représentation du nouveau ballet en trois actes, *la Maschera*.

*** Mlle Sax est en ce moment en représentations à Nantes. Elle a chanté successivement dans *Robert le Diable* et *le Trouvère*, avec un grand et légitime succès.

*** *La Fiancée du roi de Garbe* obtient de plus en plus la faveur du public; les recettes du dernier opéra-comique d'Auber ont été jusqu'à présent d'environ 6,100 francs par représentation.

*** Mlle Darcier a débuté mercredi dans *la Fille du régiment*. Cette jeune cantatrice, qu'on a vue aux Bouffes-Parisiens, ne manque pas d'habitude ni d'aplomb, mais sa voix est tout à fait insuffisante pour l'opéra-comique.

*** LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice ont assisté dimanche passé à la représentation du *Barbiere* où jouait Adelina Patti, et ont daigné souvent donner le signal des applaudissements. Après *la Gioja insolita*. Mlle Patti a chanté aux bravos unanimes *la Calesera*, que le public a également redemandée. — Les sœurs Marchisio, qui débuteront dans *Semiramide*, Mme Spezia, Agnesi et Pagans doivent se faire entendre incessamment.

*** Hier le baryton Aldighieri a débuté dans le *Trovatore*, chanté par Mmes Charton, Méric-Lablache et Musiani.

*** Au théâtre Lyrique, où les représentations de *Rigoletto* sont très-suivies, on annonce pour ce soir la dernière représentation de *Faust* et la très-prochaine apparition du nouvel ouvrage de Gounod, *Mireille*, qui, dit-on, sera donnée le 20 de ce mois.

*** *Les Bavards* et Mme Ugalde, *Lischen et Fritzchen* et *Signor Fagotto* attirent la foule aux Bouffes-Parisiens. *Le Violoneux*, d'Offenbach, tou-

jours revu avec plaisir, et *le Duel de Benjamin*, la charmante opérette de Jonas, ont été repris à ce théâtre.

*** Mme Frezzolini, qui se trouve à Venise à la tête d'une troupe d'opéra italien, a donné au théâtre *San Benedetto* plusieurs représentations dont le résultat a été très-satisfaisant pour l'éminente cantatrice.

*** M. Auber est complétement rétabli de l'indisposition dont plusieurs journaux ont parlé. Il a pu présider le dîner qu'il donnait pour le 82e anniversaire de sa naissance.

*** Le Théâtre-Royal de Bruxelles vient de monter avec un grand succès un ballet féerique qui dépassera tout ce qu'on a vu à Bruxelles par la splendeur de la mise en scène et par l'éclat des talents, etc. Les journaux signalent dans ce ballet, intitulé *Flamma*, une nouveauté, l'introduction à l'orchestre d'un instrument qui a produit le plus bel effet. Les variations exécutées par M. Beeckmans sur le saxophone ont dérouté une bonne partie du public. M. Beekmans les a jouées avec une sûreté, une justesse, une élégance, une précision et un éclat incomparables.

*** Mlle Lagrua vient d'être engagée par M. Gye à l'opéra italien de Covent-Garden, à Londres, pour trois saisons. C'est une bonne fortune pour le théâtre.

*** L'excellent ténor Reichardt, l'auteur de la romance : *Oh belle étoile !* qui récemment a obtenu tant de succès dans une tournée artistique entreprise en Angleterre avec Carlotta Patti, se trouve à Paris, où nous aurons bientôt occasion d'apprécier son talent de chanteur et de compositeur.

*** La Société philharmonique de Saint-Pétersbourg avait engagé Henri Litolff à venir diriger deux de ses concerts, mais le célèbre artiste n'a pu accepter cette offre brillante. Il ne quittera pas Paris cet hiver; il met la dernière main à plusieurs ouvrages importants, destinés à nos scènes lyriques, et consacrera ses moments de loisir à donner quelques leçons de composition et de piano chez lui.

*** Le troisième concert du Conservatoire a lieu aujourd'hui, dimanche. En voici le programme : 1. Symphonie en *ré*, de Beethoven; 2. Fragments de *Fernand Cortez*, scène de la révolte, de Spontini; solo chanté par M. Gueymard; 3. Concerto pour violon, de Mendelssohn, exécuté par M. Maurin; 4. Les *Ruines d'Athènes*, de Beethoven; *Guillaume Tell*, de Rossini.

*** Camille Sivori, qui se fait entendre aujourd'hui au Cirque, donnera, le 15 février, un concert à la salle Herz. Le célèbre violoniste sera secondé par Mme Gagliano, Mlle Perez, professeur au Conservatoire de Marseille, M. Braga et M. Stroheker.

*** Voici le programme du concert populaire de musique classique, qui aura lieu aujourd'hui au Cirque-Napoléon : symphonie en *fa* majeur, de Beethoven; marche turque, de Mozart; la chasse, de Haydn; concerto en *si* mineur pour violon, de Paganini, exécuté par Sivori; ouverture d'*Oberon*, de Weber.

*** On annonce une soirée de musique de chambre donnée, le jeudi 18 février dans les salons Erard par Mme Tardieu de Malleville, MM. Sivori et Piatti. De pareils noms dispensent de tout commentaire.

*** La Société des quatuors français donnera sa deuxième séance le 11 courant, dans les salons de Pleyel. L'intéressant programme dû aux œuvres de nos compatriotes est des mieux choisis; on peut en juger : 1° huitième quatuor de Ch. Dancla; 2° troisième trio de H. Reber; 3° huitième quintette de G. Onslow, connu des amateurs par sa dédicace au baron de Pounat.

*** Louis Lacombe se dispose à donner, le 24 de ce mois, un grand concert dans les salons d'Erard. Ce sera le premier, après un silence de trois ans.

*** C'est le vendredi 12 février et non le 22, comme on l'a écrit par erreur, que doit avoir lieu, dans les salons Pleyel, le premier concert de M. Camille Saint-Saens. M. Portheaut conduira l'orchestre.

*** Le 16 février, dans les salons Erard, concert de M. et Mme Wilhelm Langhans, avec le concours de Mme Ernest Bertrand et de M. Lee.

*** Mlle Marie Perez, professeur au Conservatoire de Marseille, donnera le 23 février un concert à la salle Herz. Mlle Perez, dont le talent est, dit-on, fort remarquable, aura le concours de Sivori, de G. Braga et de divers artistes de mérite.

*** Une *Saltarelle* pour le piano composée par Scotson Clark, auteur anglais d'un talent réel, obtient en ce moment un succès très-mérité.

*** Le bal annuel, organisé par le comité de l'association de secours mutuels des artistes dramatiques et patronné par LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice aura lieu, le 27 février, dans la salle de l'Opéra-Comique.

*** La transcription du finale du troisième acte de *Moïse* par D. Magnus est très-recherchée par les amateurs de musique de piano bien faite et à effet.

*** Les éditeurs E. Challiot et Ce ont traité avec M. Auber pour la partition de *la Fiancée du roi de Garbe*.

*** Un ouvrage nouveau de M. Edouard Grégoir, d'Anvers. *L'Histoire de la facture et des facteurs d'orgues, suivi d'une Biographie générale de tous les organistes, et la nomenclature des ouvrages didactiques et historiques publiés sur l'orgue*, va paraître prochainement. Ce livre comprendra principalement l'histoire de l'orgue dans les Pays-Bas et la Belgique.

*** Une famille d'artistes qui ont habité la Havane et la Nouvelle-Orléans, où ils donnaient des leçons de piano, désirent trouver dans une ville du entre Cou du Midi, un fonds de magasin de musique à céder. S'adresser pour les renseignement au *Nouvelliste*, à Alençon.

*** L'*Agenda musical* de 1864 (*Musical directory*) donne les indications suivantes sur les personnes, à Londres, dont les occupations touchent à la musique. Professeurs de chant, d'instrument et d'harmonie, environ 1,450; éditeurs et marchands de musique, 129; fabricants de pianos, 160; facteurs d'orgues, 45; facteurs d'instruments et luthiers, 80. A Londres il existe environ 60 sociétés musicales, plus ou moins importantes, parmi lesquelles nous citerons l'Académie royale, l'Académie de Londres; la société de musique sacrée, fondée en 1832; la société Bach (1840); la société chorale de Handel, la société de musique sacrée de Londres, la société chorale nationale, la société de musique de Londres (1858). Les chœurs dirigés par Leslie; l'Union musicale, l'Association vocale (1856); la société philharmonique (1813), la nouvelle société philharmonique (1852), la société royale des musiciens de la Grande-Bretagne (1738), etc., etc.

*** Tandis que la valse de Strauss sur *Lischen et Fritzchen* ainsi que ses quadrilles sur *Moïse* et *le Brésilien et les Bavards* font fureur aux bals de l'Opéra, la polka d'Arban sur *la Conversation alsacienne* d'Offenbach n'obtient pas moins de succès dans le monde dansant.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Amiens*, 1er février. — Le premier concert donné cette année par la Société philharmonique a parfaitement réussi. M. le président de la Société philharmonique avait eu l'heureuse idée de varier le programme ordinaire de ces concerts, en remplaçant par un quatuor d'instruments à cordes les cantatrices et les chanteurs en renom qu'il nous fait entendre d'ordinaire pendant ces heureuses soirées; cette innovation a été généralement approuvée, et le 7e quatuor de Mozart, *la Sérénade* de Beethoven, *l'Hymne* de Haydn, magistralement exécutés par MM. Alard, Franchomme, Ney et White (ce dernier remplaçant M. Magnin, retenu à Paris par une assez grave indisposition), ont été applaudis avec enthousiasme.

*** *Lyon*. — M. Luigini, le successeur de George Hainl à l'orchestre du grand théâtre, annonce son premier concert qu'il organise à l'instar de ceux que donnait avec tant de succès son prédécesseur. En voici l'intéressant programme : fragments du *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn; la prière, des *Bardes*, de Lesueur, avec accompagnement de harpe; l'ouverture de *Ruy-Blas*, de Mendelssohn; *la Marche du couronnement*, composée par Meyerbeer à l'occasion du sacre du roi de Prusse. — Les reprises des *Martyrs* et *les Dragons de Villars* ont pleinement réussi. — Mme Cabel s'est rendue dans le Midi pour y hâter le rétablissement de sa santé.

*** *Niort*. — Un éclatant hommage a été rendu à la mémoire de M. Beaulieu, membre correspondant de l'Institut, grand prix de Rome et fondateur des congrès de l'Ouest. A l'occasion d'un service, la Société philharmonique, à laquelle s'était adjoint un grand nombre de musiciens des villes de l'association, a exécuté la messe de *Requiem*, que l'élève de Méhul avait composée pour son maître. Cette œuvre remarquable, déjà deux fois entendue à Paris, se distingue par l'élévation de la pensée, un sentiment religieux profond, un style sévère et une instrumentation dont la sobriété n'exclut pas la puissance. Sous la conduite de M. E. de Lavault, les chœurs et l'orchestre ont rendu les moindres détails de cette magistrale composition avec un ensemble parfait et une grande intelligence. Aussi l'œuvre de M. Beaulieu a-t-elle produit une vive impression sur l'auditoire distingué qui se pressait dans l'église de Saint-André. Une quête faite au bénéfice des indigents a produit une somme de 900 francs.

*** *Poitiers*, 3 février. — Le concert annuel au profit des pauvres a

eu lieu vendredi 29 janvier. Il y avait foule. L'habile violoniste E. Levêque a fait littéralement *furore*. On a entendu aussi avec plaisir le ténor Peschard, et M. Clavel, baryton. Mlles Mezeray, filles de l'excellent chef d'orchestre du grand théâtre de Bordeaux, que nous connaissions déjà, ont été fort bien accueillies. Nous constatons avec plaisir les progrès de notre Société chorale. Deux ouvertures convenablement exécutées, sous la direction de M. Purais, complétaient le programme de la soirée.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — Le premier concert que la Société musicale de Londres vient de donner cet hiver a été très-remarquable. L'ouverture de *Struensée*, de Meyerbeer, et de *Coriolan*, de Beethoven, une scène de la cantate de Bénédict *Richard-Cœur-de-Lion*, la symphonie de Spohr, *Die Weihe der Tœne* et un concerto de Mozart en étaient les principaux éléments. — Vieuxtemps s'est fait entendre au dernier concert populaire du lundi; il y a partagé son succès avec Arabella Goddard et M. Santley.

*** *Berlin.* — *Robert le Diable* avait attiré la foule au théâtre de la cour. Mme Braunhofer, du théâtre de Karlsruhe, a chanté le rôle d'Isabelle; Mlle Santer, celui d'Alice. — La troupe italienne est inférieure à celles que nous avons entendues précédemment. Jusqu'ici elle a représenté deux opéras au théâtre Wilhelmstadt : Le *Trovatore*, avec Mme Keneth (Léonore), et la *Somnambule*, Mme Lustani (Adine). — Dans la deuxième soirée du Domchor on a entendu entre autres : *O Magnum mysterium*, de Scarlatti; *Requiem*, de Jomelli; motets de Melchior Frank et de S. Bach; air et chœur du *Stabat*, de Joseph Haydn.— Un concert a eu lieu à la cour dans la salle blanche. On y a exécuté : Le chœur d'*Antigone*, de Mendelssohn; ouverture de *Struensée*, de Meyerbeer; sextuor de *Un ballo in maschera*, de Verdi; fantaisie sur *Don Juan*, de Fr. Liszt, etc. — Les représentations de Mlle Artot commenceront prochainement au théâtre de la cour.

*** *Francfort.* — Carlotta Patti vient de donner son premier concert en société avec Laub, Jaell et Kellermann. Une foule immense remplissait la salle. Un grand nombre d'amateurs des environs de la ville étaient accourus à cette brillante soirée, pour y admirer les quatre artistes hors ligne.

*** *Vienne.* — Le 2 février, une messe vocale, de Franz Schubert, a été chantée à l'église des Augustins. Le même jour, à l'église nationale italienne, on a exécuté une messe nouvelle de Laurent Weiss.— Au théâtre de la cour, on a représenté les *Huguenots*, avec Mlle Dustmann (Valentine) et Walter (Raoul). L'opéra de Gluck : *Iphigénie en Aulide*, lequel est en répétition, sera représenté vers la fin de février.

*** *Leipzig.* — Au treizième concert du Gewandhaus, on a entendu une œuvre inédite de Norbert Burgmuller; c'est l'ouverture d'un opéra nouveau de sa composition, intitulé *Denys*. L'accueil qu'on lui a fait a été des plus honorables pour l'auteur.

*** *Prague.* — Mlle Brenner avait choisi pour son bénéfice *l'Etoile du Nord*, de Meyerbeer. La salle était comble, et le succès de la bénéficiaire a été des plus brillants. M. Gustave Schmidt à Francfort a été engagé comme chef d'orchestre au théâtre national de Prague.

*** *Milan.* — Le nouvel opéra de Rota, *Ginevra di Scozia*, a fait un fiasco complet à la Scala. Le ballet *Gazelda*, de Perrot, représenté au même théâtre, n'a pas eu un meilleur sort.

*** *Moscou* — Les représentations de *Roberto il Diavolo* sont toujours très-suivies. Vialetti, dans le rôle de Bertram, y obtient surtout un succès éclatant.

Le Directeur : S. DUFOUR.

En vente chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs,

103, rue de Richelieu, au 1er.

TOUTES LES ROMANCES SANS PAROLES

Pour le Piano, composées par **Félix Mendelssohn-Bartholdy**
42 romances sans paroles, revues par STEPHEN HELLER,
Réunies en un volume; édition format in-8°, prix net : **10** fr.
(*Premier volume du Répertoire de musique classique de Piano.*)

RÉPERTOIRE DES ORPHÉONS **et des Sociétés chorales,**

collection des plus beaux chœurs pour voix d'hommes sans accompagnement; 40 chœurs divisés en deux séries.

1re *série*: **20 chœurs d'opéras.** —2e *série* : **20 chœurs divers.**
En Partitions et en Parties séparées.

Chaque partie séparée de Ténor ou Basse se vend séparément **20** centimes net.

LES 20 CHŒURS RÉUNIS EN UN VOLUME : **6** FR. NET.

LA LYRE FRANÇAISE **(Edition populaire),** choix d'airs d'opéras, duos, romances, etc., etc., sans accompagnement, des meilleurs auteurs anciens et modernes.

300 LIVRAISONS. — PRIX DE CHAQUE : **25** CENTIMES NET.

LES DÉLASSEMENTS DE L'ÉTUDE, nouvelle série de **cent** mélodies et airs favoris des opéras célèbres, arrangés pour **violon, flûte, cornet, clarinette, harmonium, saxophone,** divisés en quatre suites.

PRIX DE CHAQUE SUITE : **7** FR. **50**, P. M.

L'INSTRUMENTAL

NOUVEAU JOURNAL DE MUSIQUE MILITAIRE

Publié en Partition et Parties séparées.

Fondation GAUTROT aîné.

Ce Journal contiendra annuellement 36 morceaux
POUR
HARMONIES ET FANFARES
Pris en grande partie sur des motifs d'opéras.

On s'abonne à Paris :

CHEZ GAUTROT AINÉ, 60, RUE SAINT-LOUIS (MARAIS).

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Srs DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais - Saint - Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

LISCHEN ET FRITZCHEN

Conversation alsacienne,

LES BAVARDS

Opéra-bouffe en deux actes,

Musique de

JACQUES OFFENBACH

LES AIRS DÉTACHÉS DE CHANT :

1. **Couplets** chantés par Désiré : *Me chasser, me forcer à laisser mon service* . . . . . 3 »
2. **Chanson** chantée par Mlle Bouffar : *P'tits balais, je vends des toutes p'tits balais* . . . . . 4 »
3. **Duo** : *Je suis Alsacienne. — Je suis Alsacien* . . . . . 6 »
4. **Fable** chantée par Mlle Bouffar : *Einmal eine rat de ville invite eine ratz' des champs* . . . . . 3 »

STRAUSS. — Grande valse pour le piano..... 6 »
ARBAN. — Polka pour le piano..... 4 »

MORCEAUX FACILES POUR LE PIANO.

SOUS PRESSE :
La Partition pour Chant et Piano avec Dialogue,
Format in-8°. — Prix net : 5 francs.

Partition piano et chant, net, 10 f. — Airs de chant détachés.

Arrangements sur LES BAVARDS :

ARBAN. Quadrille, piano et à 4 mains..... 4 50
STRAUSS. Quadrille sur *les Bavards* et *le Brésilien*..... 4 50
MUSARD Valses, piano et à 4 mains..... 6 »
MARX. Polka..... 4 »
MICHEL (C.) Polka-mazurka..... 4 »
MERZ (C.). Schottisch..... 4 »
STRAUSS. Grand galop..... 3 »
LECARPENTIER. Bagatelle..... 5 »
HESS (CH.). Caprice-valse..... 6 »
VALIQUET. Valse très-facile..... 3 »
DEPAS. Fantaisie facile pour violon avec piano..... 6 »
WOLFF (E.). Duo à quatre mains..... 9 »
WOLFART. — Transcription facile pour le piano..... 5 »
— La même, à quatre mains..... 6 »

LA GRANDE PARTITION. — LES PARTIES D'ORCHESTRE.

PORTRAIT D'ADELINA PATTI

Dessiné par Desmaisons,

Prix : 3 francs. — Le même, sur papier de Chine : 3 fr. 50.

Morceaux chantés au théâtre Italien

Dans *le Barbier de Séville,*

Par Adelina Patti:

LA GIOJA INSOLITA

Valse chantée, dediée à Madame la comtesse Walewska

et composée par

Prix : 6 fr. **MAURICE STRAKOSCH** La même, transposée.

(Paroles italiennes)

La même, avec Paroles françaises *Prix : 6 fr.* **LE BAL** La même, avec Paroles françaises *Prix : 6 fr.*

La même, transposée.

LA CALESERA

Chant andalous avec paroles espagnoles et françaises,

Prix : 4 fr. **Musique d'YRADIER.** Prix : 4 fr.

Valse arrangée sur LE BAL (La Gioja insolita)

PAR ÉMILE DESGRANGES

Pour le Piano, prix : 6 fr.

MUSIQUE RELIGIEUSE

COMPOSÉE

Par ALBERT SOWINSKI

PUBLIÉE PAR LES PRINCIPAUX ÉDITEURS DE MUSIQUE DE PARIS.

Op. 66. *Saint-Adalbert. Oratorio* en 3 parties avec chœur et orchestre. Partition, piano et chant. Format in-8°, prix . 20 fr.
Op. 61. *Messe solennelle* à 3 voix et double chœur, accompagnement d'orgue, composée pour le couvent des Oiseaux . 20 »
Op. 71. *Messe Brève* à 4 voix et chœur, accompagnement d'orgue, composée pour la chapelle d'Hautefort, dédiée au baron de Damas . . . . . 12 »
Op. 57. *Chants religieux* à 2, 3 et 4 voix, accompagnement d'orgue, dédiés à Mme la duchesse de Rauzan . . . . . 12 »
Op. 80. *Six Motets* à 2, 3 et 4 voix, accompagnement d'orgue, calculés pour être chantés pendant une messe basse. . 12 »
Op. 86. *Salve Regina* à trois voix égales, accompagnement d'orgue, dédié à M. l'abbé Moreau, publié dans la *Lyre angélique* 3 »
Op. 100. *Trois chants à Marie* à 3 voix égales, accompagnement d'orgue. 1. « Tota pulchra es. » 2. « Inviolata. » 3. « Ave Maris Stella. » . . . . . 5 »
Op. 93. *Trente chants liturgiques* de l'Antiphonaire polonais, arrangés et harmonisés à 3 voix égales, paroles françaises de Mme la vicomtesse de la Berge. Accompagnement d'orgue. Partition, piano et chant. Format in-8°. Chez E. Girod . . . . . 12 »

TARENTELLE
Musique de ROSSINI
Prix · 3 francs.

CHANT DES PIFFERARI
Musique de GEVAERT
Prix : 3 francs.

Chanté par **BERTHELIER** *dans le*

PIFFERARO

Joué au théâtre du Palais-Royal.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 7. 14 Février 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, une nouvelle composition d'ALFRED JAELL : *Nocturne dramatique*, pour le piano.

SOMMAIRE. — Robert Schumann, par le baron **Ernouf.** — Théâtre impérial italien : *Sémiramide* et les sœurs Marchisio; Mme Spezia dans *Norma*. — Correspondance : Bruxelles, lettre de M. **Fétis** père; Marseille, *le Pardon de Ploërmel*. — Nouvelles et annonces.

ROBERT SCHUMANN (1).

... Enfin, vers le milieu de l'année 1830, Schumann (il était né le 8 juin 1810), ne pouvant vaincre sa répugnance pour l'étude du droit, trouva le courage de se déclarer positivement à ce sujet. Jusque-là, en s'adressant au redouté parrain, il évitait même de prononcer le mot de musique, bien qu'il ne fût guère question que de cela dans le reste de sa correspondance. Au mois de juillet 1830, tout en le remerciant d'un envoi d'argent, il ose insinuer que « pourtant il voudrait bien ne pas abandonner tout à fait l'étude du piano.» Le temps était à l'émancipation ; le jour même où s'accomplissait à Paris une mémorable révolution, Schumann faisait à Heidelberg sa petite révolution tout intime. Le 30 juillet, il écrivait à sa mère pour lui annoncer qu'il était décidé à rester musicien, rien que musicien.

« Cette lettre, dit-il, est la plus importante que j'aie encore écrite, que j'écrirai jamais. Ma vie est présentement une lutte entre la poésie et la prose, la musique et le droit. Dans le cercle des études pratiques, j'avais également mon idéal. Là aussi, je voulais devenir maître, arriver à une position honorable et enviée ; mais est-il possible que j'y réussisse jamais en Saxe, moi qui ne suis ni noble ni riche, qui n'ai ni protecteurs puissants ni goût pour ces allures de mendiant, pour ces chipotages juristiques par lesquels il faut passer pour faire son chemin dans cette carrière. A Leipzig, je n'avais rien fait qui vaille ; ici, tout en travaillant davantage, je me sens de plus en plus impérieusement dominé par ma vocation artistique. Me voilà au carrefour, et c'est en tremblant que je me demande : Où vais-je? Un penchant secret, une voix intime me sollicite du côté de l'art, et je crois que c'est ma voie véritable. Au fond, et tu le sais (ne te fâche pas, je te dis cela bien bas et bien tendrement), cette vocation fut toujours la mienne. C'est toi qui m'en avais détourné ; tu avais pour cela de graves raisons, que moi aussi je comprenais, un avenir incertain, des moyens d'action insuffisamment garantis. Mais, après tout, est-il une torture intime plus cruelle pour un homme qu'un avenir décharné, misérable, mort-né, auquel il s'est condamné lui-même? C'est vers un semblable avenir que m'entraîne l'étude forcée d'une science que je n'aime pas, que je puis à peine estimer... »

Schumann s'efforçait ensuite de prouver à sa mère qu'avec six années d'études il pouvait devenir un pianiste de première force, et *peut-être* un compositeur. Il la suppliait de lui donner une réponse favorable et prompte surtout, « car, ajoutait-il, il y a des moments où je pense avec amertume, avec désespoir, à tout le temps déjà perdu. » Enfin, il la conjurait de consulter, sur la réalité de sa vocation musicale, le professeur Wieck, qu'elle connaissait de réputation. Cette consultation eut lieu en effet, et fut pleinement favorable à Robert ; mais il regretta toujours, avec trop de raison, de n'avoir pas agi avec cette décision trois ans plus tôt. Ainsi qu'il l'avait espéré, l'opinion de Wieck détermina Jeanne Schumann à accéder aux vœux de son fils. Il n'y eut que le parrain qui tint bon jusqu'à la fin pour la jurisprudence. Voyant enfin que ses représentations demeuraient sans effet, bien qu'appuyées d'arguments qu'on répute en général irrésistibles, il se fâcha tout de bon, et rompit tout commerce avec son filleul. Celui-ci, ivre de joie, ne se tourmenta guère de cet abandon. Sa lettre de remercîment à Wieck (21 août 1830) respire l'enthousiasme le plus vif et le plus pur : « Je retrouve enfin assez de calme dans la joie pour pouvoir écrire... Il me semble que j'ai un soleil dans le cœur... Le sentier de la science escalade des montagnes âpres et stériles ; celui de l'art a aussi les siennes, mais ce sont des collines d'Orient, où affluent les rêves, les espérances et les fleurs. Croyez-moi, je n'ai pas, et pour cause, de folle présomption, mais j'ai le courage, la patience, la confiance, la docilité. Aucune critique ne saura m'abattre, aucun éloge m'énerver... Ah ! *comment*

(1) Dans le dernier numéro de *la Revue contemporaine* (31 janvier) M. le baron Ernouf a publié sur ce célèbre et malheureux artiste, une remarquable étude, dont nous reproduirons quelques fragments.

peut-on donc être quelquefois si heureux dans ce monde? » Quelques jours après, nous le retrouvons installé à Leipzig et livré tout entier à l'étude du piano. Mais les bonheurs du pauvre Schumann n'étaient jamais de longue durée. Son fougueux empressement à réparer le temps perdu, à surmonter ou plutôt à rompre les difficultés matérielles d'exécution lui occasionna un accident qui n'a pas été sans influence sur sa destinée.

Nous croyons devoir nous arrêter un moment au détail technique de cet accident; rien ne peut mieux donner l'idée de la résolution opiniâtre qu'apportait Schumann dans tout ce qui concernait l'art musical. On sait que la rigidité naturelle des deux quatrièmes doigts, et particulièrement de celui de la main droite, est un des plus grands obstacles qui se rencontre dans le mécanisme du piano; sans cette difficulté providentielle, le monde appartiendrait aux pianistes. Cette roideur ne peut être corrigée que par un exercice assidu, commencé dès le jeune âge. Ce n'était malheureusement pas le cas de Schumann, qui, entraîné par son ardeur juvénile, avait pris de très-bonne heure l'habitude de se lancer en cassecou, sans doigter réglé, dans l'exécution des morceaux les plus difficiles. Aussi se trouva-t-il cruellement gêné par ce doigt rebelle quand il entreprit de régulariser son jeu. Ce fut alors qu'il imagina et mit à exécution, à l'insu de son professeur, le singulier et dangereux procédé que voici. Au moyen d'un appareil fixé au plafond, il maintenait, pendant des heures entières d'étude, le troisième doigt suspendu en l'air, et se forçait à travailler ainsi les passages les plus difficiles pour dompter son quatrième doigt. Schumann arriva à un résultat bien différent de celui qu'il espérait. Le quatrième doigt ne devint pas beaucoup plus flexible, mais le doigt suspendu contracta une rigidité douloureuse, qui s'étendit même à toute la main et le contraignit de discontinuer ses leçons; il ne put même jamais s'en débarrasser tout à fait, en ce sens qu'il lui devint impossible, sans risquer d'être arrêté par quelque crampe, d'exécuter de la main droite de ces traits brillants et soutenus qui exigent une grande flexibilité de doigter. Le grand et malheureux artiste se révèle tout entier dans ces incidents : il comprenait son avenir d'exécutant en voulant en faire trop à la fois et trop vite. Ainsi il devait plus tard, par la surexcitation imprudente de la faculté créatrice, user prématurément son cerveau et abréger sa vie.

On peut du moins, dans l'intérêt de sa gloire, se consoler de cet accident. S'il a empêché Schumann de devenir un des plus grands pianistes de son siècle, il l'a violemment rejeté vers les hautes études musicales, qui étaient sa véritable vocation. Il a même contribué à donner un tour particulièrement original à ses compositions pour le piano, en l'obligeant à remplacer par des effets nouveaux les brillantes fusées chromatiques, les rapides séries d'arpéges qui caractérisent les œuvres des Pixis, Moscheles, Kalkbrenner, œuvres qui réclament avant tout des mains légères et des doigts indépendants. Ne pouvant les égaler pour le fini et le brillant de l'exécution, Schumann marcha résolûment dans une voie toute différente. Il reconnut que les véritables maîtres de l'art, depuis le colossal Sébastien Bach jusqu'au maladif et gracieux Schubert, ont toujours considéré comme secondaire le mérite de la difficulté vaincue. Préoccupés surtout de la conception et du développement de la pensée, ils vont droit au but, sans s'inquiéter de la facilité et de l'âpreté du chemin, sans redouter ni rechercher les obstacles. Ce système austère et magistral, qui s'applique aussi bien à toute espèce de musique qu'à celle de piano, n'a rien à voir avec les caprices et les ovations éphémères de la mode, mais il mène aux succès élevés et durables.

Ce fut dans cet ordre d'idées que travailla Schumann ; il s'attacha surtout à intéresser l'auditeur et l'exécutant par la nouveauté des tournures mélodiques et des rhythmes, par la richesse hardie des combinaisons et des transitions harmoniques. Cette musique fait parois l'effet d'une course de haies. Pour se dédommager des traits liés qu'il ne veut pas risquer, Schumann procède par bonds prodigieux, par séries d'accords plaqués, que les transitions harmoniques surchargent à chaque moment de doubles dièzes ou bémols, et qui exigent une profonde habitude de lecture et du clavier, une rare sûreté d'élan. Il fait, comme Mozart, un très-grand usage de la main gauche, qu'il avait extraordinairement exercée, pour se consoler des mésaventures de la droite. De tous les pianistes contemporains, Chopin est le seul qui, grâce à la conformation exceptionnelle de ses mains, ait osé risquer parfois de toutes les deux, des écarts semblables à ceux que Schumann exige sans relâche de la gauche. Il l'emploie surtout fréquemment à frapper des basses redoublées de deux octaves ou d'octave et de dixièmes, ce qui produit sur le piano un effet comparable à celui de la contre-basse soutenant le violoncelle. Il fait aussi un grand et heureux usage des croisements de mains, des répliques et contre-répliques, et de ces chants soutenus dans le *medium*, qu'il nomme des « voix intérieures ». On rencontre encore dans l'exécution de la musique de Schumann une autre difficulté, plus intellectuelle en quelque sorte que mécanique; nous voulons parler des modifications qu'il introduit plus souvent qu'aucun autre dans la mesure: intercalant, par exemple, dans un morceau écrit en six-huit ou douze-huit une mesure ou fraction de mesure à deux temps, et réciproquement, ou même faisant marcher ensemble deux ou trois rhythmes différents. Schumann use peut-être trop fréquemment de ces licences romantiques, non-seulement dans ses œuvres pour piano seul, mais dans ses symphonies et autres œuvres à grand orchestre, et c'est là une des causes de leur extrême difficulté d'exécution.

Robert accepta donc avec une courageuse résignation son rôle de pianiste invalide : « Je considère cela comme une épreuve et n'ai que ce que je mérite, écrivait-il à un de ses amis. C'est une dangereuse erreur de vouloir escamoter par des procédés mécaniques et un travail forcé des résultats qui ne peuvent être que l'œuvre du temps. » D'après le conseil de Wieck lui-même, il se livra presque entièrement à l'étude de la haute composition. Il eut le bonheur de trouver à Leipzig un des plus savants musiciens de l'Allemagne, Henri Dorn, alors chef d'orchestre du grand théâtre, et depuis maître de chapelle du roi de Prusse. Avec un pareil maître, Schumann fit de rapides progrès. On s'en aperçoit en comparant les productions de sa première jeunesse avec celles où se montrent déjà les résultats de cette forte et saine éducation musicale. Ce n'est pas que le charme et surtout l'originalité fassent défaut à ces essais juvéniles, notamment au recueil intitulé *les Papillons* (œuvre 2, publiée dès 1832), suite de petits morceaux caractéristiques dédiés à ses trois belles-sœurs, Thérèse, Rosalie et Emilie. Dans ces caprices, de même que dans beaucoup d'œuvres subséquentes, Schumann a voulu faire de ces portraits musicaux dont nous avons déjà parlé. Ainsi, le n° 10 des *Papillons*, par la brusque opposition d'accords bruyants et précipités avec des ondulations de valse, donne clairement l'idée des contrastes d'une nature féminine, où des élans de vivacité presque violente alternent avec des retours d'effusion sentimentale. Pour rendre ses portraits plus reconnaissables, Schumann ne dédaignait pas quelquefois, dans les premiers temps, un artifice matériel de composition, consistant à prendre pour sujet des notes qui, dans l'alphabet musical allemand, correspondaient aux lettres composant le nom des personnes auxquelles il avait songé. Ainsi, dans le thème varié qu'il fit graver sous le nom d'œuvre 1er, les cinq premières notes du thème, *la, si, mi, sol, sol*, donnent dans l'alphabet musical allemand, la série de lettres a, b, e, g, g, qui forme précisément le nom de la personne à laquelle l'œuvre est dédiée. Ce procédé pourra sembler puéril, mais il est juste de dire que Schumann en avait trouvé des exemples dans les anciens maîtres, et notamment dans Bach lui-même, qui a écrit une fugue célèbre, dont le sujet désigne ainsi son propre nom.

Schumann avait passé sous le toit de Wieck ces deux années de labeur dévorant (1831, 1832). Le jeune compositeur, qui commençait

à être connu, grâce au succès des *Papillons* et de quelques autres bluettes, fit, dans l'hiver de 1832-1833, une petite excursion dans son pays natal, et, malgré le proverbe, il y fut accueilli en prophète. « Il n'y a pas, écrivait-il à Wieck, jusqu'au bourgmestre R..., celui qui me traitait de fainéant, propre à rien (*Schlingel*), etc., qui maintenant me tire son chapeau. » Cette année 1833 est une date mémorable, à plus d'un titre, dans la vie de Schumann. Ce fut au mois d'août que parut l'œuvre la plus remarquable qu'il eût écrite encore pour le piano, la série d'impromptus sur une romance de Clara Wieck. Ainsi que l'observe justement son biographe, cette composition magistrale, où Schumann a mis à profit, pour la première fois, les leçons de Dorn, se rapproche beaucoup, pour les détails de facture, des célèbres variations de Bach et de celles de Beethoven sur le motif du finale de la symphonie héroïque. Comme eux, Schumann se plaît à décomposer son sujet, reprend alternativement la basse, le chant, les notes intermédiaires, pour les associer à de nouvelles combinaisons mélodiques et harmoniques, ramenant ainsi à l'unité toutes les fantaisies d'une imagination flexible et puissante. Quinze ans plus tard, Schumann publia, de cette œuvre, une édition corrigée, dans laquelle il a fait disparaître quelques témérités incorrectes, et remanié entièrement le finale, qui était effectivement la partie la plus défectueuse.

A l'époque de la publication de cet ouvrage, Robert n'habitait plus chez le père de la jeune virtuose, qui accomplissait déjà sa quinzième année. Cette séparation, qu'exigeaient les convenances, fut malheureuse pour lui. Il avait trouvé, pour la belle saison, un pavillon isolé au milieu d'un jardin, dans un des faubourgs de Leipzig ; là, il consacrait au travail les matinées et une grande partie des après-midi, et allait généralement passer ses soirées dans une sorte de taverne demi-citadine, demi-champêtre (*Restaurationslokal*).

Ce fut à cette époque qu'il commença à contracter l'habitude de boire quotidiennement une quantité immodérée de bière et de fumer des cigares très-forts, qu'il nommait ses *diablotins*. »

Bon ERNOUF.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Semiramide et les sœurs Marchisio. — Mme Spezia dans *Norma*.

C'est au mois de juillet 1860 que les sœurs Marchisio, Carlotta le soprano et Barbara le contralto, ont fait leur première apparition sur notre grande scène lyrique dans *Semiramis*, traduite en français et montée exprès pour elles. Justice leur fut alors pleinement rendue, et nous ne fûmes pas les derniers à reconnaître ce qu'il y avait de remarquable dans cette alliance de voix et de talents, commencée par une étroite parenté, achevée et consacrée par un succès universel. Aujourd'hui, les voilà qui nous reviennent dans le même opéra, mais non sur le même théâtre; elles rentrent en quelque sorte dans leur patrie, en reprenant leur idiome natal. Elles ne pouvaient qu'y gagner, et aussi l'accueil qu'on leur a fait n'a rien laissé à désirer en chaleur sympathique. La voix de Carlotta nous a paru avoir plus de force, d'éclat, de souplesse, malgré l'émotion qui lui en dérobait encore une bonne partie : Barbara, plus calme et plus ferme, a dit magistralement son rôle tout entier. Dans le fameux duo du troisième acte : *Ebben*, *ferisci*, les deux sœurs se sont partagé les bravos et l'enthousiasme ; l'entente cordiale des voix ne saurait aller plus loin, ni rien produire de plus ravissant.

Dans cette brillante représentation de *Semiramide*, M. Pagans, ténorino de la plus mince espèce, et M. Agnesi, basso robuste et solide, excellent musicien d'ailleurs, subissaient l'épreuve du début. Déjà, l'année dernière, il nous semble bien avoir entendu M. Agnesi dans ce même rôle d'Assur, où il ne manque ni d'intention, ni d'effet.

Quelques jours auparavant, deux autres débutants, MM Musiani, ténor, et Aldighieri, baryton, s'étaient essayés dans *le Trovatore*. Ce ne sont point des artistes sans talent, ni sans défauts non plus. Pour les juger plus sûrement, on aurait besoin de les entendre encore. Mais au théâtre Italien, les débuts se précipitent, et l'on pourrait dire à M. Bagier, le directeur :

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

Ainsi, par exemple, le lendemain même du grand succès des sœurs Marchisio, nous avons dû faire connaissance avec Mme Spezia dans le rôle de *Norma*. Mme Spezia est une célébrité; depuis longtemps Paris sait son nom, et vraiment nous regrettons qu'elle ait tant attendu pour se présenter à nous en personne. Aujourd'hui on retrouve encore en Mme Spezia un très-beau talent de cantatrice et de tragédienne, mais ses moyens ont faibli, c'est surtout lorsqu'elle aspire aux notes élevées que la fatigue de sa voix se fait sentir. Comme actrice, par son physique, par son jeu, par ses gestes, Mme Spezia rappelle souvent Mme Ristori, dont toutefois elle exagère les plus saillantes qualités.

Nous n'admettons la reprise d'une œuvre aussi connue que *Norma*, qu'avec des artistes hors ligne, un ensemble parfait, et, il faut le dire, Mme Spezia n'était pas assez bien secondée jeudi soir. Le rôle d'Adalgisa est au-dessus des moyens de Mme Van der Beck; M. Antonucci ne nous fera pas oublier Lablache, et M. Nicolini n'a pas ce qu'il faudrait pour rendre supportable le rôle ingrat de Pollion. Les chœurs de *Norma* ne sont pas bien difficiles, et pourtant ils marchaient mal. En somme la représentation a été faible, et, comme si le public l'eût pressenti, la salle ne s'est remplie qu'à moitié.

P. S.

REVUE CRITIQUE.

D. Magnus. — Moïse, *transcription de concert pour piano.*

La reprise récente de *Moïse*, à l'Opéra, en faisant revivre les mélodies de ce chef-d'œuvre, trop longtemps négligé, a inspiré plusieurs transcriptions que nous sommes heureux de signaler à l'attention des admirateurs du génie de Rossini, c'est-à-dire à l'universalité des musiciens et des amateurs de musique. L'un des premiers, D. Magnus, jaloux de retrouver le succès qui a accueilli ses excellentes transcriptions des *Huguenots* et du *Pardon de Ploërmel*, s'est emparé du grand finale du troisième acte de *Moïse* pour le traduire en un brillant morceau de concert. Certes, le sujet prêtait assez pour que l'arrangement de ces admirables pages fût un travail des plus faciles. Mais l'intelligent transcripteur ne s'est pas borné à une imitation servile, et, tout en respectant les principaux motifs de ce finale célèbre, il y a mis son cachet personnel. Toutes les richesses de l'harmonie sont surtout prodiguées à la reproduction de la fameuse phrase de Moïse : *Redoublez d'amour et de zèle*, que la basse et le dessus s'empruntent tour à tour, de même que dans l'opéra, où le chœur succède aux accents inspirés de l'envoyé de Dieu. Puis éclate l'explosion finale, dont le pianiste-compositeur a tiré un parti remarquable. Il y a là des effets d'autant plus certains qu'ils ne sont pas entravés par ces énormes difficultés d'exécution, dont l'abus ne sert le plus souvent qu'à déguiser une disette absolue de pensée et de style.

Paul Bernard. — Moïse, *fantaisie pour piano.*

Cette fantaisie, plus compliquée que la transcription de D. Magnus, n'est pas non plus dénuée de qualités sérieuses et substantielles. On sait que M. Paul Bernard est un professeur distingué, qui ne se contente pas de faire de très-bons élèves, mais qui aspire, non sans y avoir acquis déjà des droits nombreux, au titre de compositeur. Lui aussi, il a attaché son nom à une transcription fort estimée du *Pardon de Ploërmel*. Sa fantaisie sur *Moïse* ne lui vaudra pas moins de suffrages. C'est un morceau qui se recommande par un arrangement ingénieux, par d'heureuses modulations, par une forme élégante et par une science d'harmonie des plus incontestables. Il débute brillamment par un fragment du grand

duo d'Aménophis et d'Anaï, au premier acte de l'opéra. Les ornements que le compositeur a jugé à propos d'adjoindre au motif de l'andantino ne font que lui prêter un charme de plus. L'allegro est également traité avec un goût parfait. Quant au motif de l'introduction qui vient ensuite et qui donne lieu à de charmantes variations, nous ne pouvons qu'en approuver le choix. C'est une bonne et belle conclusion, empruntée à l'une des inspirations les plus saillantes de cette œuvre de génie qui en compte un si grand nombre. M. Paul Bernard ne pouvait mieux terminer sa fantaisie, qui prendra assurément place parmi les plus agréables morceaux de salon transcrits d'après les opéras en vogue.

Pascal Gerville. — Rêverie de jeune fille, *pour piano.*

Le nouveau morceau de M. Pascal Gerville dénote, comme tout ce que fait cet auteur, un sentiment louable et un travail consciencieux. Le thème qui lui sert de début est d'une extrême simplicité et d'une franchise non moins grande. C'est une véritable *Romance sans paroles,* plus digne de ce nom que bien des œuvres médiocres qui se l'attribuent sans y avoir aucun droit. Amplifié avec beaucoup de soin, ce thème reparaît toujours, clair et lucide, sous les élégantes broderies dont le compositeur l'a entouré. Très-sobre dans ses développements, M. Pascal Gerville semble n'avoir songé qu'à prouver à quel point on peut, avec certaines combinaisons basées sur la science la plus aimable et la plus ingénieuse, se passer de ces interminables longueurs, et surtout de ces bizarreries pénibles qui n'ont d'autre effet que de fatiguer les oreilles et d'épuiser la patience des malheureux condamnés à les entendre.

Y.

CORRESPONDANCE.

Lettre de M. Fétis père.

Bien qu'il n'entre pas dans nos habitudes de publier des lettres particulières, d'un caractère presque confidentiel, nous ferons une exception pour la lettre que l'on va lire, tant à cause de son auteur que de l'artiste qu'elle concerne. Nous aurions trop de regret et nous croirions même commettre une injustice, si, par un scrupule exagéré, nous privions Mme Graever de l'avantage si légitime d'un jugement émané du plus illustre et du plus compétent de tous les juges. De son côté, nous l'espérons, notre savant collaborateur ne pourra nous en vouloir de notre indiscrétion, qui n'est au fond qu'un hommage à son autorité et à ses lumières.

Voici le texte de sa lettre :

Bruxelles, le 2 février 1864.

Cher Monsieur Monnais,

Vous avez recommandé Mme Johnson Graever à ce que vous appelez ma *protection* : j'ai fait honneur à votre patronage, en accueillant cette dame avec toute la distinction qu'elle mérite aussi bien par sa personne que par son talent.

Avant la réception de votre lettre, mon attention avait été fixée sur le nom de Mme Graever, par les comptes rendus des concerts donnés par elle à Paris, notamment par la *Gazette musicale.* J'avoue que le titre d'élève de Litolff, qu'on lui donnait, me mettait un peu en défiance ; car Litolff, artiste plein de feu, de verve et d'entrain, n'est pas un homme d'école et ne se pique pas beaucoup de correction dans son jeu ; lorsqu'elle me remit votre lettre, elle me demanda de l'entendre et me joua la grande fantaisie de Hummel. J'y reconnus aussitôt des traditions de style et de sonorité qui ne sont pas celles du maître qu'on lui donne ; je m'en expliquai avec elle et j'appris qu'elle avait reçu les leçons de Litolff, qui a toujours été fort bon pour elle, mais qu'elle a reçu aussi des conseils de Moschelès et de Thalberg, et qu'en Amérique, elle a travaillé pendant plusieurs années pour acquérir l'ampleur du son, dont ce dernier artiste offre un parfait modèle.

Je ne pouvais seconder activement Mme Graever dans ses projets de concerts à Bruxelles, parce que, bien que les sociétés musicales qui possèdent les salles où se donnent les concerts dans cette ville m'aient fait l'honneur de me nommer un de leurs membres honoraires, je m'abstiens en toute circonstance d'y intervenir de manière à blesser la susceptibilité de leurs chefs d'orchestre. Je ne pouvais être utile à Mme Graever que pour un des concerts du Conservatoire ; elle désirait vivement s'y faire entendre, ce que je lui accordai très-volontiers, ne doutant pas du succès qu'elle y obtiendrait. Elle fit son début à Bruxelles dans un concert de la société de la Grande-Harmonie, où elle joua trois morceaux du quatrième concerto-symphonie de Litolff avec un brio qui enleva la salle, et *le Caprice,* de Chopin, qu'elle exécuta avec une grande délicatesse. Après un voyage en Hollande, elle revint à Bruxelles pour acquitter l'engagement qu'elle avait pris de jouer pour l'Association des artistes musiciens. Elle exécuta dans leur concert le concerto en *si* mineur de Hummel, et s'y montra sous un aspect tout différent de celui où elle avait paru au concert de la Grande-Harmonie ; car son jeu y prit le caractère de la musique classique qu'elle exécutait. Au deuxième concert du Conservatoire, donné le 4 janvier dernier, Mme Graever a joué le troisième concerto-symphonie de Litolff, connu sous le nom de *Concerto hollandais.* Secondée par le puissant et valeureux orchestre qui l'accompagnait, elle y a produit une vive impression sur les artistes comme sur le public. Son articulation a une singulière puissance, et son rhythme une rare énergie. Je ne doute pas que sa renommée ne s'étende bientôt dans le monde musical européen, où son nom ne résonne que depuis peu de temps. Elle a la conscience des vrais artistes, et se livre chaque jour au travail avec ardeur pour y chercher la perfection, but idéal de l'art, vers lequel les organisations d'élite s'avancent pas à pas, sans jamais l'atteindre.

Ce que j'ai pu faire pour votre protégée, cher monsieur Monnais, est peu de chose, puisque cela s'est borné à faire connaître son talent aux abonnés des concerts du Conservatoire; si j'avais pu lui être plus utile, je l'aurais fait avec grand plaisir ; mais il ne faut pas se dissimuler que le beau temps pour les virtuoses est passé pour jamais. L'immense quantité de sociétés musicales, qui couvre maintenant l'Europe, a rendu partout les concerts particuliers à peu près impossibles. Les plus grands artistes sont obligés d'accepter les engagements que leur offrent les sociétés, et le chiffre de ces engagements s'abaisse chaque année.

Votre amitié m'autorise à vous parler un peu de moi en confidence: ma deuxième symphonie (en *sol* mineur) a été exécutée au second concert du Conservatoire et y a produit une profonde impression. Malgré les immenses difficultés de cet ouvrage, l'excellence de l'exécution par l'orchestre a été telle, que j'ai pu me faire une opinion certaine sur la valeur de l'œuvre. Depuis longtemps je suis préoccupé de voies nouvelles à ouvrir dans les formes de l'art : je crois avoir réalisé cette fois ce que j'ai voulu faire.

Je vous réitère, mon cher monsieur Monnais, l'assurance de mes sentiments affectueux.

FÉTIS père.

Marseille, 10 février.

Le Pardon de Ploërmel.

(Première représentation.)

Si le *Pardon de Ploërmel* arrive un peu tard au Grand-Théâtre de Marseille, on aurait tort d'en accuser les directeurs qui se sont succédé chez nous depuis 1859, époque où parut, pour la première fois, la dernière partition de Meyerbeer, à l'Opéra-Comique.

Les directeurs dont nous parlons, il faut leur rendre cette justice, pleins de respect et de déférence pour l'œuvre du maître, à qui la scène lyrique française doit une grande partie de sa gloire et de sa fortune, n'auraient pas voulu sacrifier le *Pardon* en confiant les rôles principaux de la pièce à des artistes insuffisants ou incomplets, et cette raison seule a pu les empêcher de satisfaire jusqu'à ce jour le désir du public, qui attendait avec impatience le dernier opéra de l'auteur de *Robert,* des *Huguenots* et du *Prophète.*

Enfin l'heure propice a sonné : le *Pardon de Ploërmel* a pu être re-

présenté dignement et dès le premier jour le succès en a été magnifique ; applaudissements, rappels, rien n'y a manqué.

Je ne vous parle pas de l'œuvre. Vous la connaissez et vous l'admiriez bien avant nous. Je ne m'occupe donc que de sa triomphale apparition dans notre ville.

Pour cette fois, le directeur, M. Halanzier, s'est surpassé, de l'aveu de toutes les personnes qui ont pu voir le chef-d'œuvre monté avec le même soin, le même goût qu'à l'Opéra-Comique de Paris. Les décors nouveaux font honneur à M. Ponson, celui du deuxième acte surtout, dominé par la fameuse cascade dont l'effet a été complet.

Quant aux artistes, nous pouvons dire qu'ils ont réussi complétement. Mme Gasc surtout mérite une mention exceptionnelle comme chanteuse et comme comédienne. La grâce, l'énergie ne lui ont pas fait défaut un seul instant, et la scène de l'ombre, enlevée par elle, lui a valu des applaudissements unanimes, suivis d'un rappel, où l'appui officiel des descendants de César et d'Auguste n'entrait pour rien.

Le rôle de Hoël ne pouvait rencontrer un plus habile interprète que M. Barré; il a soutenu vaillamment, jusqu'au bout, sa partie sans faiblir, et dit son grand air en artiste exercé, pour qui l'art du chant et de la déclamation n'ont plus de secrets. M. Holtzem, outre sa jolie voix, est un excellent musicien; il l'a prouvé de reste dans les deux premiers actes. Les couplets de *la Peur* l'ont fait applaudir à deux reprises par la salle entière.

Enfin, nommer MM. Vanhuflen, Metzler, Mmes Poncer et Arquier dans le Braconnier, le Faucheur et les deux jeunes Pâtres, c'est dire que ces rôles secondaires ont été rendus à la satisfaction du public, de même que les morceaux d'ensemble confiés à nos choristes.

L'orchestre a été très-remarquable, et l'on ne saurait trop louer le talent, le zèle et le dévouement qu'a déployés M. Momas, secondé d'ailleurs par une phalange d'excellents instrumentistes.

La seconde représentation, donnée lundi 10 février, a pleinement confirmé le grand effet de la première.

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra, cinq représentations ont été données la semaine dernière. *La Favorite*, suivie du *Marché des Innocents*, ballet dans lequel Mlle Fioretti a remplacé avec succès Mlle Vernon, *Robert le Diable* et *Moïse* ont tour à tour attiré la foule. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer, donné le mardi gras devant une salle comble, a été supérieurement interprété par Mlle Sax, Mme Vandenheuvel-Duprez, Gueymard et Belval.

*** Le nouveau ballet ne sera probablement représenté que la semaine prochaine.

*** On annonce que Mme Vandenheuvel-Duprez va, pour cause de santé, quitter prochainement l'Opéra.

*** On a eu des craintes à Saint-Pétersbourg pour les jours de la charmante danseuse Mme Petipa. Prise au sortir d'une représentation du ballet : *la Belle du Liban*, d'un violent transport au cerveau, elle a eu pendant plusieurs jours le délire, et la fièvre typhoïde paraissait imminente. Le danger a heureusement disparu, et elle est depuis quelques jours entrée en convalescence.

*** *Lara*, le nouvel ouvrage en trois actes d'Aimé Maillart, sera interprété par Montaubry (Lara), Crosti (Ezzelin), Gourdin (Lambro), Trillet (Antonio); Mmes Galli-Marié (Kaled), Baretti (Camille), Tual (Casilda), Casimir (Barbara). La première représentation en aura lieu au commencement du mois prochain.

*** Mlle Marimon doit quitter l'Opéra-Comique pour se consacrer à la carrière italienne.

*** Adelina Patti a chanté, la semaine passée, dans *Don Pasquale* et *il Barbiere di Seviglia*, et elle y a produit un effet prodigieux. La célèbre cantatrice va maintenant aborder le rôle de *Marta*, qu'elle chantera pour la première fois à Paris : Mario, Delle Sedie, et Mme Méric-Lablache rempliront les autres rôles de l'opéra de Flotow.

*** On annonce que le nouvel opéra de Gounod ne sera donné qu'au commencement du mois prochain. *Faust* et *Rigoletto* continuent donc à occuper l'affiche du théâtre Lyrique.

*** Toujours la même affluence aux Bouffes-Parisiens, avec *les Bavards*, *Lischen et Fritzchen* et *Fagotto*.

*** Plusieurs des artistes que l'on applaudissait tout récemment encore au théâtre Italien de Paris, viennent de faire brillamment leur rentrée à Madrid. Dans *Lucia*, le baryton Giraldoni n'a pas reçu un accueil moins flatteur que Fraschini, Mme de la Grange et Bouché.

*** On cite parmi les engagements d'artistes faits pour la saison prochaine par M. Benazet : Mmes Charton-Demeur et Faure-Lefebvre ; Mlle Battu, MM. Naudin, Delle Sedie, Jourdan, Sainte-Foy, Petit et Raynal.

*** M. Bettini et Mme Trebelli-Bettini se sont fait entendre avec un très-grand succès à Bordeaux, au Cercle philharmonique.

*** Dimanche dernier, au concert du Cirque Napoléon, Sivori a exécuté le concerto en *si* mineur de Paganini, que nous lui avions déjà entendu jouer, il y a deux ans, dans le même local. Comme la première fois, l'effet a été merveilleux, extraordinaire. Sivori s'est montré plus que jamais le digne élève et continuateur de l'auteur du célèbre concerto. Les applaudissements et les rappels ont été innombrables. Aujourd'hui Sivori doit jouer *la Mélancolie*, de Prume.

*** Voici le programme du concert populaire de musique classique qui aura lieu aujourd'hui au Cirque Napoléon : marche religieuse, de A. Adam ; symphonie en *la* mineur, de Mendelssohn ; hymne, de Haydn (par tous les instruments à cordes); ouverture de *Léonore*, de Beethoven; *la Mélancolie*, de Prume, exécutée par C. Sivori ; ouverture de *Guillaume Tell*, de Rossini.

*** Nous avons assisté récemment à l'audition d'une œuvre dont l'idée vraiment neuve appartient à notre excellent confrère, J. d'Ortigue. Nous ne croyons pouvoir mieux en faire comprendre la portée et le mérite qu'en reproduisant l'espèce de programme, que l'auteur s'est tracé à lui-même, et qu'il a suivi toujours avec un remarquable talent : — MESSE SANS PAROLES, *pour piano ou orgue, violon ou violoncelle, adaptée aux messes basses*. C'est, pour ainsi dire, une suite de cinq méditations musicales appropriées aux cinq parties de la messe. 1° Depuis la sortie du prêtre de la sacristie jusqu'à l'Évangile. — *Confiteor*. — *Kyrie Eleison*. — *Gloria*. — Le morceau est en *ré* mineur et se termine en majeur. L'idée principale du *Gloria* est comprise dans le majeur. Néanmoins, il y a, dans le *Gloria*, des choses qui rentrent dans l'expression du *Kyrie*: par exemple, ces paroles : *Suscipe deprecationem nostram.... qui tollis peccata mundi, miserere nobis*. — 2° Depuis l'Evangile jusqu'à la Préface. *Credo*. — Offertoire. — Affirmation du dogme. — Offrande du sacrifice en mémoire de la passion. — Le morceau est un solo de basse en *sol* mineur. Il est coupé par un épisode en *si* bémol. En écrivant cet épisode, l'auteur a été dominé par l'idée du mystère de l'incarnation et des sentiments d'abandon, de douce et tendre confiance qu'il doit inspirer. — 3° Préface. — *Sanctus*. — *Hosanna*. — *Benedictus*. — Les anges descendent sur l'autel. La victime va paraître aux paroles de la consécration. Le trait de violon en *si*, c'est *l'hosanna*. — 4° Elévation. — Anéantissement. — Profonde adoration. — 5° Depuis *l'Agnus Dei* jusqu'à la fin. — *Agnus Dei*. — Communion. — Sortie. — Sentiments de douce paix : *dona nobis pacem.... Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbum et sanabitur anima mea*. — Vers le milieu du morceau, la messe est achevée, mais le chrétien reste quelque temps encore en prières, il repasse dans son esprit les pensées qui l'ont le plus touché durant le sacrifice. La récapitulation des divers motifs des morceaux précédents a lieu dans les mêmes tons des morceaux, et elle se fait au moyen de quelques phrases de récitatif d'une extrême simplicité. Le chrétien se retire l'âme contente et recueillie.

*** Le concert de Camille Sivori reste fixé au 15 février et aura lieu à la salle Herz, qui ce soir sera trop petite pour contenir la foule qui voudra entendre le grand violoniste.

*** M. Georges Pfeiffer, qui a obtenu un si brillant succès à l'avant-dernier concert de la société du Conservatoire, prépare pour le 29 février un grand concert avec orchestre et chœurs. Il y fera entendre, entre autres morceaux de sa composition, son deuxième concerto, approuvé par le Conservatoire, et une ouverture. Nous donnerons le programme de cette soirée qui aura lieu dans les salons Pleyel, Wolff et Cᵉ.

*** Le concert de L. Lacombe reste fixé au 24 février.

*** Une audition tout intime et par invitations a eu lieu ces jours derniers à la salle Pleyel. M. Wekerlin y a fait entendre quelques compositions nouvelles de musique vocale, dont quelques-unes encore inédites. On a chanté en trois langues : en italien, en français et en indien. Et, voyez l'attrait que le public trouve aux innovations, c'est la chanson indienne précisément qui a obtenu les honneurs du *bis* avec quelques autres morceaux. Trois cantatrices de salon auxquelles le talent ne fait certes pas défaut, ont concouru à cette soirée musicale : Mme Ch. Ponchard a dit une pastorale sur des paroles de 1600, *le Bouquet de violettes*; Mme Barthe Banderali une valse italienne, *Licinda*, et une *Aubade béarnaise*; Mme E. Bertrand *la Rosée de mai* et *Désir*, nouvelle tyrolienne; M. Félix Lévy *Combien j'ai douce souvenance*; M. Archainbaud *J'avais quinze ans* et le duo de *la Herse* avec M. Mortier. Des trios et des quatuors complétaient le programme, qui a débuté et s'est terminé par des chœurs chantés par l'orphéon Pleyel-Wolff, sous la direction de M. O'Kelly. Le public a témoigné la plus flatteuse sympathie aux exécutants et au compositeur, M. Wekerlin.

*** Mlle Marie Perez est arrivée à Paris; son concert est fixé au 1ᵉʳ mars, salle Herz. Nous en ferons connaître le programme complet.

*** Le concert de W. Krüger reste fixé au lundi 22 février, salle Herz. M. Krüger y fera entendre les œuvres suivantes de sa composition : Deuxième concerto en *la* majeur pour piano et orchestre (inédit); *Berceuse*, air de ballet (inédits); *l'Echo de la vallée*, *la Coupe d'or* (demandés). M. Krüger exécutera en outre le rondo de Mendelssohn avec ac-

compagnement d'orchestre. Mme Gagliano et M. Vincent sont chargés de la partie vocale.

*** Depuis deux mois, Ernest Nathan a ouvert son salon à un choix de dilettantes, qui viennent y chercher la bonne musique, interprétée avec un vrai talent. La semaine dernière, M. Charles Poisot et lui jouaient ensemble au concert de Mlle Léa Karl le duo de *Martha*, composé par Nathan, et qui a été vivement applaudi par une nombreuse assemblée. Nathan a dit aussi une autre fantaisie de sa composition sur *Norma*, qui met en relief toute l'expressive sensibilité de son jeu.

*** M. Pruckner, pianiste fort distingué, donnera le 1er mars un concert dans les salons Erard.

*** Le célèbre flûtiste, Gariboldi, s'est fait entendre récemment à la villa Mackenzie à Saint-Germain : il y a joué une fantaisie sur *le Trovatore*. Dans la même séance, plusieurs fragments du *Marchand de Venise*, de Shakspeare, ont été fort bien déclamés par M. Beaumont.

*** Le jeudi, 18 février, salons Erard, soirée de musique de chambre; donnée par Mme Tardieu de Malleville, C. Sivori et A. Piatti. On y entendra le trio en *si* bémol, de Beethoven ; sonate, de Boccherini, pour piano et violoncelle; sonate, de Mozart, pour piano et violon ; air varié en *ré* mineur, de Haendel, pour piano; trio en *sol*, de Haydn.

*** M. Edmond Hocmelle, organiste de Saint-Philippe du Roule et de la chapelle du Sénat, donnera, le vendredi 26 courant, salle Herz, une brillante soirée musicale et littéraire. Un proverbe de Mlle Jenny Sabatier, interprété par Samson, un opéra par M. Hocmelle et un concert composé d'artistes d'élite donnent à cette fête artistique un intérêt tout spécial.

***Les frères Emile et Auguste Sauret, habiles pianistes et violonistes bien qu'âgés seulement de dix et onze ans, dont nous avons eu souvent occasion d'enregistrer les succès, donneront, le 7 mars prochain, dans les salons d'Erard, un concert qui offrira un grand attrait.

*** A la prochaine séance donnée par MM. Armingaud, Jacquard, Lalo et Mas, qui aura lieu mercredi prochain avec le concours de M. Lubeck, on exécutera un trio de Mozart, deux quatuors de Schubert et Mendelssohn, et la sonate op. 33 pour le piano par Beethoven.

*** Après de longs séjours à l'étranger, Alexandre Billet, dont nous annonçons le retour à Paris, vient s'y fixer décidément. Nos concerts vont y gagner un élément de vogue et le monde des pianistes un grand professeur.

*** La Société des quatuors français tiendra jeudi prochain sa deuxième séance. On entendra MM. Albert Ferrand, Lée, Rinck, Ernest Bernhard et Mme A. Ferrand.

*** Burgmuller vient de composer une délicieuse valse de salon pour le piano sur : *Je suis Alsacienne*, le duo devenu si vite populaire de *Lischen et Fritzchen*.

*** L'éminent organiste G. Romano, que nous avons applaudi l'hiver dernier, vient d'arriver à Paris où il se fera probablement entendre.

*** Le legs d'une rente annuelle de 700 francs pendant cent ans avait été fait à l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut, par M. Chartier, pour être décerné en prix ou encouragements aux auteurs des meilleures *œuvres de musique de chambre ou aux éditeurs reproducteurs* des chefs-d'œuvre du genre. Les héritiers de M. Chartier ont proposé de payer une somme de 10,000 francs au secrétaire perpétuel de l'Académie en échange de cette rente. L'Académie des Beaux-Arts a accepté cette offre dans sa séance du 31 octobre 1863, et un décret impérial du 27 janvier vient d'autoriser cette transaction. La somme de 10,000 fr. sera placée en rente 3 0/0 sur l'Etat français et conservera la destination spécifiée par le testament de feu M. Chartier.

*** La marche religieuse des *Ruines d'Athènes* et le finale de la symphonie héroïque de Beethoven, transcrits pour orgue, qui ont été exécutés par M. Edouard Batiste et ont produit un si grand effet à la fête solennelle de Sainte-Cécile, viennent de paraître chez Richault.

*** L'excellent pianiste compositeur Vincent Adler obtient en ce moment de très-grands succès à Lyon, où il s'est fait entendre dans la salle philharmonique.

*** Mlle Anna Bertini prêtera son concours au concert de François Kullack, que ce jeune pianiste donnera mercredi prochain dans les salons Erard. Il y exécutera : prélude et fugue en *la* pour orgue, de Bach; nocturne en *fa* mineur, de Chopin; Psyché, étude fantastique de Th. Kullack ; sonate en *la* bémol (op. 110), de Beethoven; polonaise de Chopin.

*** Sous le titre : *Souvenir d'un songe*, M. Emile Jonas vient de publier une mélodie pour piano très-originale qui mérite d'être vivement recommandée.

*** Mlle Marie Deschamps, organiste de la meilleure école, a donné, dimanche dernier, une matinée musicale dans les salons des bains de Tivoli. On a beaucoup admiré la belle qualité de son qu'elle tire de son instrument, et son succès a été très-grand. Mlle Nina Gaillard, une des meilleures élèves de Herz, a joué de la manière la plus élégante un beau morceau sur *Faust*. Les deux charmantes artistes ont été fêtées, rappelées et applaudies comme elles le méritaient.

*** La Société des gens de lettres se réunira en assemblée générale ordinaire et extraordinaire, le 21 février 1864, dans les salons de Lemardelay, rue de Richelieu, 100.

*** M. Joseph Franck, de Liége, donnera le 15 mars un concert dans la salle Herz, où on entendra divers morceaux de sa composition.

*** La veuve de Nicolo Isouard, l'auteur de *Cendrillon, Joconde, Jeannot et Colin, les Rendez-vous bourgeois*, etc., vient de mourir à Paris, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

*** On annonce la mort du compositeur de musique sacrée Michele Puccini, contre-pointiste distingué. Il a écrit des mémoires relatifs à divers points d'histoire et de théorie musicale. Puccini était élève de Mercadante; il est mort à Lucques, âgé de cinquante-huit ans.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Arras.* — Un grand concert a été donné par la Société philharmonique, avec le concours de plusieurs chanteurs et instrumentistes de renom. Parmi ces derniers se trouvait M. Wuille, de l'orchestre de Strasbourg, qui était venu se faire entendre chez nous, il y a deux ans; nous l'avons retrouvé ce que nous l'avions connu, toujours admirable. Sous ses doigts, la clarinette devient un violon, pour la douceur des sons, pour les doubles notes qu'il en tire. Tous ses morceaux sont d'une excessive difficulté, notamment l'air de *Marlborough* si digne de son titre de *Trille diabolique*, et il les joue avec la plus grande aisance. M. Wuille a été applaudi, bissé, rappelé avec enthousiasme, comme il le méritait.

*** *Strasbourg.* — La reprise du *Comte Ory* vient d'avoir lieu avec un grand succès. M. Warnot, Mme L. Cyriali et Mlle Latouche y ont été justement applaudis.

*** *Bordeaux.* — Le concert donné le 30 janvier dernier par la Société philharmonique a été très-brillant. Parmi les morceaux les plus applaudis nous devons citer la belle *Ouverture de concert*, de Bouleau-Neldy, et la *cantate* que ce lauréat du dernier concours de *la Société de Sainte-Cécile* a composée en l'honneur de notre président, l'honorable M. H. Brochon, nommé maire de Bordeaux. Peschard a fort bien chanté les solos de ténor; et les choristes de Sainte-Cécile, sous la direction de M. Sarreau, leur chef, ont rendu, avec beaucoup d'énergie, cette partie de l'œuvre de l'éminent organiste de Saumur.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres*, 9 février. — M. Howard Glover, le compositeur populaire, en Angleterre le critique excellent du *Morning-Post*, a donné la semaine dernière son concert annuel dans la salle de spectacle de Drury-Lane. Ce qui nous a paru le plus original dans l'immense programme, c'est la symphonie pastorale de Beethoven, *illustrée par des danses et des paysages*. — Au théâtre de Sa Majesté, M. Marchesi continue de chanter avec beaucoup de succès le rôle de *Méphisto* dans *Faust*, Mme Lemmens-Sherrington montre infiniment de goût dans le rôle de Marguerite. — M. et Mme Marchesi sont engagés par Cramer et Beale pour une tournée provinciale, qui durera depuis la fin de mars jusqu'en mai. Avant leur départ, ils donneront un concert historique.

*** *Bruxelles.* — Mme Ferraris est à la veille de débuter dans *Giselle*, au théâtre de la Monnaie, où le succès de Roger ne diminue pas. Après plusieurs représentations des *Huguenots*, il va se faire entendre dans *le Trouvère* et *le Prophète* qu'on répète activement. — Une réunion d'artistes les plus distingués a eu lieu dimanche dernier, dans les salons de Mme Pleyel. Cette grande et incomparable artiste a fait entendre sur le piano l'œuvre capitale de Hummel, la fantaisie du *Cor enchanté* d'Oberon. Mme Pleyel a électrisé son auditoire. Une perfection désespérante dans son exécution, et une sonorité dont elle seule possède le secret, sont les qualités qui ont excité la plus vive admiration. Elle a exécuté ensuite la délicieuse polonaise en *mi* bémol de Chopin; jamais on n'a entendu jouer cette artiste avec tant de charme et de délicatesse. L'orchestre, composé des principaux professeurs du Conservatoire royal de musique de Bruxelles, était dirigé par leur savant chef M. Fétis.

*** *Gand.* — *Bouchard d'Avesnes*, grand opéra national en cinq actes et sept tableaux, de MM. Van Pee et Miry, a été représenté samedi, pour la première fois sur notre théâtre. La nouvelle partition de M. Miry constate un immense progrès comme inspiration mélodique et comme science orchestrale. Le grand finale du second acte, la marche du troisième et le chœur de l'anathème qui termine l'ouvrage, sont des morceaux d'une importance capitale et que le public a surtout applaudis. Ses interprètes, MM. Carman, de Quercy, Filliol, Mmes Balbi,

Baudier et Geoffroy, ont leur part à revendiquer dans la réussite de l'ouvrage. Compositeur, poëte et artistes ont été rappelés à grands cris à la chute du rideau et accueillis par des acclamations sans fin. Les chœurs, qui occupent dans la partition une place importante, ont tous été irréprochablement chantés, et l'orchestre, sous la direction de M. Singelée, a accompli sa tâche à la satisfaction générale.

*** *Hambourg.* — Mlle Lucca de Berlin a débuté, le 2 février, par le rôle de Valentine dans *les Huguenots*, avec un succès qui tenait du fanatisme. Joachim se fera entendre au prochain concert philharmonique.

*** *Berlin.*— Mlle Désirée Artot a continué auec beaucoup de succès ses débuts par le rôle de Marie dans *la Fille du Régiment*. Elle avait débuté par le rôle de Rosine dans *le Barbier*.

*** *Vienne*, 8 février. — Le nouvel opéra de J. Offenbach, *la Fée du Rhin* (*Rhein nixe*), vient d'obtenir le plus grand succès. Toute la cour assistait à la première représentation, qui a été des plus brillantes. Le compositeur a été rappelé jusqu'à huit fois avec acclamations. La seconde représentation n'a pas été moins heureuse ; dès cinq heures du matin on assiégeait les bureaux pour avoir des billets. A la troisième, égal empressement, égale affluence. Nous empruntons les détails suivants aux journaux viennois : « Dès le début, un chœur de paysans, une marche, un grand air, dit par Mme Wildauer, et un air du baryton Beck, ont obtenu le succès le plus franc, le plus animé. Le chant de la patrie (*Vaterland*) et un splendide finale avaient, dès le premier acte, assuré le triomphe de l'œuvre. Le second acte n'a pas laissé refroidir un seul instant l'effet de ce début. Coup sur coup, une romance de ténor, un grand duo, un chœur d'Elfes, une ballade du baryton et un chœur de lansquenets, ont excité les applaudissements les plus bruyants. Le troisième acte, le plus court des trois, n'a pas été le moins fêté. Il présente quatre morceaux d'une importance capitale et d'un effet saisissant : c'est un duo, puis un chœur et un air du ténor, tous les trois merveilleusement réussis, et enfin, dans le finale, le retour de ce fameux chant du Vaterland, qui a porté au comble l'émotion et l'enthousiasme des assistants. »

*** *Stuttgard.* — Au concert d'abonnement, de la Chapelle-Royale, a été exécuté : *Christophe Colomb*, tableau symphonique, par J. Abert. Ce jeune compositeur, avantageusement connu par deux symphonies et deux opéras : *Anna de Landskron* et le *Roi Enzio*, a de nouveau fait preuve d'un talent des plus remarquables. Ce n'est pas un événement historique qu'il a voulu peindre en forçant les limites de son art; son but a été de rendre les diverses impressions pendant un voyage sur mer : *le Départ au matin, Chant des matelots, la Nuit, la Tempête.* C'est une série de tableaux pleins de poésie et richement colorés, où la forme la plus correcte et une savante instrumentation s'allient à la verve du poëte. Un accueil enthousiaste a été fait à la nouvelle symphonie, qui ne tardera pas à faire le tour de l'Allemagne. Malheureusement le triomphe du jeune compositeur a été troublé par un cruel accident. Invité à se rendre à Loewenberg pour y diriger l'exécution de *Christophe Colomb*, pour la chapelle du prince, il s'était mis en route. A une lieue de Loewenberg, le cheval attelé au traîneau qui le conduisait, a pris le mors aux dents; le traîneau fut renversé et le pauvre artiste resta évanoui sur la route par un froid rigoureux. Un voyageur l'ayant trouvé dans cet état une heure après, le fit conduire à Loewenberg, où les soins d'un médecin le rappelèrent à la vie. Aujourd'hui encore, Abert est très-mal, et l'on ignore combien de temps il faudra pour son entier rétablissement.

*** *Leipzig.* — Au Gewandhaus a eu lieu un concert au profit des pauvres. On y a surtout applaudi Mme Viardot qui a chanté deux nocturnes de Chopin, avec paroles espagnoles; inutile d'ajouter que son succès a été complet.

*** *Mayence.* — Enfin, nous avons entendu Carlotta Patti : notre attente a été dépassée : l'effet a été très-grand. A. Jaell a enthousiasmé le public en jouant, avec le talent que vous lui connaissez, sa fantaisie de *Dinorah.* Le célèbre violoncelliste Kellermann et Laub, violoniste, ont également obtenu un grand succès. Un deuxième concert est annoncé.

*** *Darmstadt.* — L'opéra de Gluck : *Iphigénie en Aulide*, qu'on n'avait pas entendu depuis de longues années, a été repris avec le plus brillant succès.

*** *Milan*, 6 février. — La gracieuse et sympathique prima donna, Osea Legramenti, qui a déjà chanté avec succès à Saint-Pétersbourg et autres villes, est de retour ici. Pendant huit mois, elle a pris à Paris des leçons de perfectionnement de Panofka, le célèbre professeur.

*** *Florence.* — La commission du Royal Institut musical a décerné le premier prix du concours ouvert par le duc de San Clementi pour la mise en musique de la prose *Victimæ Pascali* à M. Tomadini. Le second prix a été mérité par A. Bazzini l'excellent violoniste. Les deux œuvres couronnées vont être exécutées en public.

*** *Florence*, 3 février. — Dans sa cinquième matinée, la Société *del quartetto* a exécuté le premier quintette pour deux violons, deux altos et violoncelle, de la composition de M. Fétis père. Cet excellent morceau a réuni tous les suffrages. — Mme La Grua vient de chanter *Gemma di Vergy* qui lui a valu un nouveau triomphe. Rarement la célèbre cantatrice ne s'est montrée plus dramatique et a produit une plus grande impression. Elle a été fort bien secondée par le ténor Négrini.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

La Partition

Pour Chant et Piano avec Dialogue, de

LISCHEN ET FRITZCHEN

Conversation alsacienne, paroles de P. Boisselot, musique de

J. OFFENBACH

Format in-8°. — *Prix net : 5 francs.*

LES AIRS DÉTACHÉS DE CHANT.

STRAUSS. — Grande valse pour le piano..... 6 »
ARBAN. — Polka pour le piano..... 4 »

SOUS PRESSE :

BURGMULLER.— *Je suis Alsacienne*, grande valse de salon pour le piano..... 6 »
LECARPENTIER. — Petite bagatelle pour le piano.... 5 »

Magnifique Portrait

Lithographié de

BEETHOVEN

(Edition allemande.)

D'après le portrait peint par le professeur de Klaeber

Format grand-jésus. — Prix net : 10 francs.

L'INSTRUMENTAL

NOUVEAU JOURNAL DE MUSIQUE MILITAIRE

Publié en Partition et Parties séparées.

Fondation GAUTROT aîné.

Ce Journal contiendra annuellement 36 morceaux

POUR

HARMONIES ET FANFARES

Pris en grande partie sur des motifs d'opéras.

On s'abonne à Paris :

CHEZ GAUTROT AINÉ, 60, RUE SAINT-LOUIS (MARAIS).

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS

A Paris, rue Saint-Georges, 50.

MAISON ADOLPHE SAX * *

A Paris, rue Saint-Georges, 50.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique.
Auteur du système d'organisation et fournisseur breveté de la musique des Guides et des autres régiments de la Garde impériale.

SEULE GRANDE MÉDAILLE D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES DE 1851 ET 1855 (Council medal)

SEULE 1re MÉDAILLE A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS APPLIQUÉS A L'INDUSTRIE, PARIS 1863

Inventeur des Familles des Saxo-Trombas, Saxhorns, Sax-Tubas, Saxophones, des instruments à six pistons et à tubes indépendants, etc., etc.

RÉSUMÉ DES AVANTAGES DES SAXHORNS ET DES SAXOTROMBAS, INVENTION DE 1845 :

Le Saxotromba ou le Saxhorn est supérieur à ses analogues existant précédemment, comme son, comme justesse, comme création de famille complète, comme facilité et unité de doigté, comme forme pour le placement et le maniement de l'instrument, comme ayant une même direction des sons (avantage pour l'auditeur de recevoir tous les sons avec la même puissance); supérieur, en ce que quelques jours suffisent pour former, avec des amateurs ou de simples conscrits militaires, une musique passable; supérieur, en ce que les plus gros instruments comme les petits se tiennent facilement au moyen de la main gauche et du bras gauche, et laissent le bras et la main droite entièrement libres et dans la meilleure position pour le jeu des doigts sur les pistons ou cylindres; supérieur, en ce que, quand un élève a déjà fait des études et qu'il est obligé de changer d'instrument, soit faute de disposition des lèvres ou pour tout autre motif, ses études acquises servent pour le nouvel instrument, soit trompette, trombone ou tout autre instrument; supérieure, en ce que, dans les Sociétés de fanfares ou dans un régiment, surtout lors des congés, il arrive souvent que tous les artistes d'une même catégorie d'instruments partent, et que, dans ce cas, on peut les remplacer en prenant des musiciens dans les parties les mieux garnies pour occuper ou remplacer les parties manquantes, supérieur, en ce que la musique en marche conserve la même sonorité qu'au repos, par suite de la fixité de l'embouchure sur les lèvres; supérieur pour les régiments, en ce que tout le monde se trouve dans la même position, toutes les mains à la même hauteur et tous les instruments penchés de gauche à droite; supérieur, pour la musique à cheval ou de cavalerie, en ce que si, pendant que l'on joue, le cheval vient à faire un écart, il est facile de ressaisir les brides pour le ramener, sans déranger l'instrument de sa position. — (Pour les propriétés et les avantages des autres inventions de M. ADOLPHE SAX, consulter la notice qui se distribue à sa manufacture, rue Saint-Georges, 50.)

Tous les instruments sortant de la fabrique portent l'inscription suivante : Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur, le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

Catalogue des Ouvrages en vente chez ADOLPHE SAX, rue Saint-Georges, 50 :

MUSIQUE POUR INSTRUMENTS SAX à pistons et à clefs

(*Inventées par Adolphe Sax*).

SINGELÉE, chef d'orchestre du théâtre de Gand et du Jardin zoologique de Bruxelles. Fantaisie.

Pour paraître incessamment :

SAVARI, chef de musique au 34e. Fantaisie.
ARBAN, chef d'orchestre au Casino. Fantaisie.
DEMERSEMAN. Air varié.

MUSIQUE POUR INSTRUMENTS SAX à pistons et à tube indépendant.

(*Inventés par AdolPhe Sax*)

DEMERSEMAN. Fantaisie sur *le Désir*, de Beethoven, pour Trombone Sax à pistons et à tube indépendant..... 6 »
— 2 morceaux études de trompette; Solo de trombone et saxhorn; Fantaisie pour basse (air varié sur *Don Juan*); deux duos... » »
J.-B. SINGELÉE. 1er solo de concert pour Trombone Sax à pistons et à tube indépendant. 7 50
B.-C. FAUCONIER. Messe solennelle vocale et instrumentale (musique militaire), à l'usage de toutes les localités, quelle que soit leur importance, comprenant la messe dite de Dumont et cinq morceaux : cantabile, offertoire, élévation, communion et sortie.. 36 »

MUSIQUE MILITAIRE

Fantaisies, Variations, Quadrilles, Morceaux religieux, Marches et Pas redoublés.

FESSY. Six fantaisies pour la cavalerie en deux suites, chacune..... 12 »
— Pas redoublé..... 7 50
— 2e Fantaisie à S. M. Léopold Ier..... 20 »
— Fantaisie à M. le comte de Rumigny..... 25 »
MOHR, chef de musique des guides de la garde Gr. fant. sur *Quentin Durward* (Gevaërt). 20 »
— Quadrille sur *Quentin Durward*..... 15 »
— Fantaisie id ..... 15 »
— Grande valse sur *Faust*, de Ch. Gounod.. 25 »
— Chœur des Soldats, de *Faust*, id..... 15 »
B.-C. FAUCONIER. 5 morceaux religieux :
N° 1. Cantabile. N° 2. Offertoire. Chaque. 6 »
N° 3. Élévation..... 5 »
N° 4. Communion. N° 5. Sortie. Chaque. 6 »
J. CRESSONNOIS, chef de mus. du 2e cuirassiers de la garde. *La France*, avec chant, à S. M. 5 »
LÉON CHIC, chef de musique aux équipages de la flotte. Fantaisie sur *Gil Blas* (Semet)... 18 »
FRANÇOIS DUNKLER, directeur de la musique des grenadiers et chasseurs, à la Haye. Grandes fantaisies :
Sur *Philémon et Baucis*, de Ch. Gounod. 30 »
Sur *Yvonne*, de Limnander..... 30 »
PAULUS, chef de musique de la garde de Paris. *Elias*, de Mendelssohn ..... 20 »
LÉON MAGNIER, chef de musique du 1er grenadiers de la garde. *La Fête du premier pas*, à S. A. le Prince Impérial..... 6 »
LÉON MAGNIER. *Retraite de Crimée*..... 9 »
— *Souvenir de Constantinople*, marche turque. 10 »
— *Les Petits Oiseaux*, fantaisie..... 20 »
— *Le Jeune soldat*, marche..... 12 »
— *L'Abeille*, marche..... 9 »
— *Miss Flattery*, fantaisie..... 10 »
— *L'Alouette*, fantaisie..... 18 »
— *Les Pupilles*, marche..... 7 50
— *Émilie*, redowa..... 12 »
— *Faustina*, marche..... 15 »
FRANÇOIS DUNKLER. Grande fantaisie sur *Lalla-Roukh*, de Félicien David..... 30 »
— Grande fantaisie sur *les Petits Prodiges*, d'Émile Jonas..... 25 »
— Pas redoublé sur *le Roi boit*, d'Émile Jonas. 10 »
H. CLOSÉ, chef de musique de l'artillerie de la garde. *Marche de Puebla*, d'Arban..... 12 »

MUSIQUE POUR SAXHORN OU CORNET A PISTONS avec accompagnement de piano.

ARBAN. Fantaisie et variations sur *le Carnaval de Venise*..... 9 »
— Caprice et variations (*si* b.)..... 7 50
J. CRESSONNOIS. *La Chanson du Printemps*, pour chant et Saxophone..... 3 »
— *La France*, piano et chant..... 3 »
— Id. grand orch..... 5 »

VARIATIONS ET FANTAISIES pour Saxophones, avec accompagnement de piano.

LÉON CHIC. Tyrolienne variée (alto *mi* b.).... 7 50
ARBAN. Caprice et variations (alto *mi* b.)... 7 50
H. CLOSÉ. Solo (*mi* b.)..... 7 50
SAVARI. Fantaisie sur le *Freychütz* (alto *mi* b.) 7 50
— 1re fantaisie sur un thème original (*mi* b.). 7 50
— 2e fantaisie sur un thème original (*mi* b.). 7 50
— 3e fantaisie sur un thème original (*si* b.). 7 50
J. B. SINGELÉE. Op. 49. Fantaisie (*si* b.)..... 6 »
— Op. 50. (*si* b.)..... 6 »
— Op. 51. Sur un thème suisse (alto *mi* b.).. 6 »
— Op. 55. Duo concertant (2 saxophones : soprano *si* b., alto *mi* b.)
1re partie..... 9 »
2e partie. Andante..... 6 »
3e partie. Final..... 7 50
— Op. 56. Fantaisie pastorale (*si* b.)..... 7 50
— Op. 57. Concerto (*si* b.)..... 6 »
— Op. 60. Fantaisie (*mi* b.)..... 5 »
— Op. 63. Adagio et rondo (*si* b.)..... 6 »
— Op. 73. *Souvenir de la Savoie*, fant. (*si* b.) 6 »
— Op. 74. Solo de concert (*mi* b.)..... 5 »
— Op. 75. Fantaisie brillante (*si* b.)..... 5 »
— Op. 77. Solo de concert (*mi* b.)..... 6 »
— Op. 78. Concertino (*mi* b.)..... 6 »
— Op. 80. Caprice (soprano *si* b.)..... 6 »
— Op. 83, 3e solo de concert (baryton *mi* b.) 7 50
— Op. 84. 4e solo de concert (ténor *si* b.).. 5 »
— Op. 85. Fantaisie brillante (alto *mi* b.)... 6 »

DUOS POUR SAXOPHONES

SINGELÉE. Op. 55. Duo concertant (2 saxophones : soprano *si* b., alto *mi* b.):
1re partie..... 9 »
2e partie. Andante..... 6 »
3e partie. Final..... 7 50
SAVARI. Soprano et alto, ou ténor et basse... 3 »

TRIOS POUR SAXOPHONES.

SAVARI. En 3 parties : 1re partie..... 5 »
2e et 3e partie. Chaque..... 3 75
J. CRESSONNOIS. Romance de *Proserpine*..... 3 »

QUATUORS POUR SAXOPHONES.

SAVARI. En 4 parties. 1re et 4e partie, chaque 4 50
2e partie..... 6 »
3e partie..... 3 »
SELLENICK. Andante religioso..... 3 »
J. CRESSONNOIS. *Pifferari*..... 3 »
ÉMILE JONAS. Quatuor ou sextuor..... 5 »
J.-B. SINGELÉE. En 4 parties, chaque..... 5 »
— Grand quatuor concertant en 3 parties :
1re partie..... 7 50
2e partie. Andante..... 5 »
— 1er quatuor, 1re partie en petite partition. Prix net..... 2 25
J. CRESSONNOIS. *Tambourin* (de Rameau)... 4 50
LÉON KREUTZER. 1re partie ; petite part., net. 3 75

QUINTETTES POUR SAXOPHONES.

SAVARI. 2 sop., alto, ténor et basse, 4 parties, chaque..... 5 »
LIMNANDER. 1re partie, petite part., net..... 1 50

SEXTUORS POUR SAXOPHONES.

SAVARI. 2 sop., 2 altos, ténor et basse..... 5 »
ÉMILE JONAS. Sextuor ou quatuor..... 5 »

SEPTUORS POUR SAXOPHONES.

SAVARI. 2 sop., 2 altos, 2 ténors et 2 basses. 7 50

OCTUORS POUR SAXOPHONES.

SAVARI. 2 sop., 2 altos, 2 ténors et 2 basses. 9 »

PIANO SOLO.

J. CRESSONNOIS. Retraite de cavalerie..... 4 50
LÉON MAGNIER. *Souvenir de Constantinople*.. 6 »
— *La Fête du premier pas*, à S. A. le Prince Impérial..... 4 »
— *Retraite de Crimée*..... 4 »
— *Tambour et Trompette*..... 6 »
— *Emilie*, redowa..... 5 »
— *Les petits oiseaux*, fantaisie..... 6 »
— *Le jeune soldat*, marche..... 4 50
— *L'Abeille*, marche..... 3 »
— *Miss Flattery*, fantaisie..... 3 »
— *L'Alouette*, fantaisie..... 5 »
— *Les Pupilles*, marche..... 3 »
— *Faustina*, marche..... 4 50
ARBAN. *Les Éperons*..... 4 50
— *Puebla*, marche..... 7 20

Pour paraître prochainement, nouvelles Tablatures et Petites Méthodes pour tous les instruments et pour les instruments à 6 pistons et tubes indépendants.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 8. 21 Février 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris ..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra : *la Maschera ou les Nuits de Venise*, ballet-pantomime en trois actes et six tableaux de MM. de Saint-Georges et Rota, musique de M. Giorza, par **Paul Smith**. — Auditions et concerts. — Lettres de Félix Mendelssohn, traduites par **J. Duesberg**. — *Trésor des pianistes*, lettre à M. Fétis père, par **A. Farrenc**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

LA MASCHERA OU LES NUITS DE VENISE,

Ballet-pantomime en trois actes et six tableaux de MM. DE SAINT-GEORGES *et* ROTA, *musique de* M. GIORZA, *décors de* MM. CAMBON, THIERRY *et* DESPLECHIN.

(Première représentation le 19 février 1864.)

Que de nouveautés dans ce ballet ! Une danseuse nouvelle ! Un nouveau chorégraphe ! Un compositeur nouveau ! Parlons d'abord de la danseuse, Amina Boschetti, dont le nom avait franchi les Alpes depuis deux ou trois ans. On dit qu'elle en a vingt-cinq ou vingt-six : on la vieillit peut-être. Ce que nous dirons, avec pleine assurance, c'est qu'au premier aspect elle ressemble à une seconde édition de la Cerrito, revue et augmentée surtout quant à la dimension des jambes. En la voyant d'abord apparaître sous la protection d'un masque noir, nous doutions de son visage, et nous pensions qu'elle avait ses raisons pour le cacher : tout au contraire elle en avait pour le découvrir ; cette dissimulation n'était de sa part qu'une coquetterie. Amina Boschetti, la Milanaise, est dotée d'un profil antique ; l'arête du nez est fine, les yeux sont vifs, la physionomie mobile, expressive ; à tout prendre, on ne saurait critiquer en elle qu'un léger excédant de rondeur et de force. L'Opéra ne se conduit-il pas à peu près comme le seigneur Don Juan, d'humeur si changeante ?

Vuol d'estate la magrotta
Vuol d'inverno la grassotta.

L'été dernier, il nous avait donné Mlle Mourawieff, de nature presque diaphane, la fée Mab de la danse. Cet hiver, il nous présente Amina Boschetti, symbole de la vigueur et de la solidité. Ce qu'elle exécute avec une sorte de furie et de volubilité, c'est une *fantasia* d'entrechats horizontaux, qui éblouissent comme des éclairs. Elle a aussi des pointes extraordinaires, sur lesquelles elle s'en va sautillant à reculons. Nous l'aimons moins, quand d'un bout de la scène à l'autre elle s'élance sur son danseur et s'installe dans ses bras : c'est le commencement de la pyramide humaine, plus convenable en tout autre lieu qu'à l'Opéra. Quand donc aussi les danseurs renonceront-ils à emporter leurs danseuses sous le bras, comme des bottes de paille, et à les promener la tête en bas ? En vérité, cela n'est nullement gracieux et rappelle trop la place publique.

Faut-il expliquer en quelques lignes le sujet de *la Maschera ?* Voici ce qu'en dit la notice placée en tête du programme : « En 1730, Venise possédait une célèbre ballerine, appelée la Zanzara. Chaque soir, une foule nombreuse encombrait le théâtre, où la belle danseuse recueillait de magnifiques présents et de frénétiques applaudissements. Cette femme était riche et habitait un splendide palais dans lequel, à la prière de ses admirateurs intimes, les sénateurs et les plus grands personnages de Venise, elle se plaisait à reproduire quelques scènes des ballets où elle paraissait. Un incident étrange vint distraire l'attention publique des succès de la Zanzara. Une rivale de son talent surgit tout à coup. Une sorte de zingarelle, de danseuse bohême, parut en Italie, au Ridotto, sur la place Saint-Marc, et ravit la foule pendant toute la durée du carnaval par la fougue de son talent et l'originalité de sa danse. Cette femme était toujours masquée. Elle portait un loup de velours noir qu'elle ne quittait jamais. Un jeune seigneur voulut un jour soulever ce masque, mais le poignard de la danseuse se teignit aussitôt du sang de cette main téméraire. Ce ne fut que longtemps après le carnaval de 1730 que l'on connut le secret de la mystérieuse ballerine, qui n'était autre que la Zanzara elle-même. Différentes versions circulèrent sur cette bizarre aventure. Les uns prétendirent, qu'éprise d'un fol amour pour un beau gondolier du port, la Zanzara, sous ce travestissement cherchait à le captiver par des succès populaires ; d'autres affirmèrent que l'artiste, passionnée pour son art, après avoir enthousiasmé la cour et la noblesse, avait voulu obtenir les mêmes triomphes parmi le peuple de Venise. »

De cette anecdote est issu le ballet dont l'origine étrangère se trahit à chaque instant. Le nom de M. de Saint-Georges figure à côté de celui de M. Rota ; mais le célèbre auteur n'est, sans doute, intervenu que

pour soumettre à la discipline française les idées italiennes de son collaborateur. M. Rota est en ce moment le grand confectionneur de ballets à Turin, à Milan, à Gênes, à Florence. On le demande partout à la fois, lui et ses œuvres, et on ne lui a même pas laissé le temps de voir à Paris la première représentation de sa *Maschera*.

La Maschera n'est pas sans analogie avec *l'Étoile de Messine* et *la Fonti*, deux ballets qui avaient aussi des danseuses pour héroïnes, mais le troisième diffère des autres en ce qu'il se termine par un sacrifice et non par une mort. Lucilla, c'est le nom de la danseuse, commence par tourner la tête à un jeune peintre, Donato Rizzi, qui doit épouser Marietta, sa jolie cousine; elle pousse même fort loin la séduction, puisqu'elle l'attire dans sa demeure sous prétexte de lui faire faire son portrait, et qu'elle s'amuse à jouer pour lui quelques-unes de ces scènes dont il est question dans la notice. Quelle maison que celle de Lucilla, si l'on pouvait y donner de tels spectacles, y exécuter de tels changements à vue! Imaginez que Lucilla se montre successivement à Donato dans quatre tableaux, comme déesse de l'*air*, de l'*eau*, de la *terre*, et *Reine du feu!* Ne serait-ce pas là une idée italienne à laquelle nous ne trouvons qu'un petit inconvénient : c'est que Lucilla perd à changer de costume un temps qu'elle pouvait employer bien mieux, et que Donato reste forcément en conversation avec ses femmes de chambre. Les tableaux n'en sont pas moins charmants, éblouissants, et ne risqueraient d'être refusés à aucune exposition d'Italie ou de France.

Du boudoir de la danseuse, on se rend à une fête au Lido, puis à l'atelier de Donato, où la pauvre Marietta se rencontre avec sa dangereuse rivale. Quand elle est bien convaincue de son malheur et qu'elle n'espère plus rien en ce monde, elle ouvre une fenêtre et se précipite dans le canal. Ce désespoir a ému Lucilla, qui d'abord sauve la jeune fille, avec l'aide de deux gondoliers ; ensuite, elle l'emmène au bal où elle a donné rendez-vous à Donato. Lucilla et Marietta ont revêtu un domino exactement pareil, avec même nœud de rubans sur l'épaule et même bouquet.

Devine si tu peux et choisis si tu l'oses.

Une idée vient à l'esprit du jeune artiste, une idée italienne ou française? nous la croyons italienne.

Il pose sa main sur le cœur de l'un des dominos et compte ses battements.

Puis après un instant d'indécision, il recommence le même jeu de scène avec l'autre femme, dont le cœur bat encore plus fort que le premier, et il tombe à ses genoux. Bientôt Donato reconnaît sa cousine Marietta, presque évanouie de saisissement et de joie. — *Voilà celle que tu dois aimer*, dit Lucilla en ôtant son masque, et alors, saisissant une des couronnes d'or, gage et souvenir d'un de ses plus beaux triomphes, elle dit adieu à l'amour, pour se livrer plus que jamais à la danse et à la gloire, *sic itur ad astra!* Un galop général termine la fête et le ballet.

Peut-être nos lecteurs se souviennent-ils de ce qu'un de nos collaborateurs leur a dit l'année dernière de M. Paolo Giorza, qui a écrit la musique de ce ballet (1), comme il a écrit celles de beaucoup d'œuvres du même genre, presque toujours en société avec M. Rota, l'infatigable chorégraphe. Evidemment M. Paolo Giorza ne manque ni de facilité, ni d'habitude, mais nous ne lui trouvons pas beaucoup de gaieté. La persistance du rhythme ternaire répand sur sa musique une couleur monotone, que les cuivres de l'orchestre augmentent quelquefois par la tristesse de leurs accompagnements. Cette musique, faut-il le dire, prend trop au sérieux l'idée du drame; elle a trop l'air de croire que *c'est arrivé*, tandis que nos musiciens français, comme Adolphe Adam par exemple, avaient l'art de tout faire passer, de tout excuser, même l'absurde, en se permettant d'en rire les premiers.

Mérante et Coralli, Mmes Sanlaville, Caroline et Fiocre remplissent, avec Mlle Amina Boschetti les principaux rôles de *la Maschera*: mais comment nommer toutes les jeunes et jolies ballerines, qui tiennent leur place dans des pas nombreux et brillants, comme *le Brindisi*, *les Cartes*, *les Eléments*, *la Furlana*, etc,, etc.? nous nous dispenserons de parler des décors et des costumes, qui sont aussi soignés, aussi variés que possible. On a vivement applaudi et rappelé la danseuse nouvelle : on a bien accueilli les noms des auteurs.

LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice assistaient à la représentation l'une des plus brillantes que l'on ait vues.

PAUL SMITH.

(1) Voir *Revue et Gazette musicale*, 14 juin 1863, n° 24.

AUDITIONS ET CONCERTS.

Camille Saint-Saens (audition des concertos de Mozart). — Camille Sivori. — François Kullack. — Mme Tardieu de Malleville (musique de chambre).

Cette année, sans renoncer tout à fait à nous faire entendre quelques-unes de ses compositions, M. Camille Saint-Saens s'est proposé de passer en revue, dans une série de six concerts avec orchestre, les concertos de Mozart. Voilà, certes, une heureuse idée, à laquelle nous applaudissons d'autant plus volontiers, qu'elle semble dénoter à la fois, chez celui qui l'a conçue, une certaine abnégation et un amour déclaré pour les chefs-d'œuvre classiques. Au premier concert, qui a eu lieu chez Pleyel-Wolff, M. Camille Saint-Saens a débuté par le 1er concerto en *ut* majeur et par le 6e en *mi* bémol ; les autres viendront successivement et deux par deux. Il faut de rares et nombreuses qualités pour interpréter dignement cette admirable musique de l'auteur de *Don Juan;* M. Saint-Saens les possède à peu près toutes, et si son talent, très-fini, très-correct, avait un peu plus de souplesse et d'animation, nous n'aurions absolument rien à lui reprocher. Secondé avec un remarquable ensemble par l'orchestre de M. Portehaut, composé en grande partie d'artistes du théâtre Italien, il a, en résumé, conquis tous les suffrages de l'auditoire, non-seulement pour le compte de Mozart, mais aussi pour le sien propre. Tout en reconnaissant que le concerto en *ut* majeur a fait grand plaisir, nous devons constater que le second, celui en *mi* bémol, a été mieux accueilli encore, principalement l'andante et le finale, qui ont produit un effet prodigieux.

Entre ces deux morceaux, M. Saint-Saens a très-bien dit, avec MM. White et Lasserre, un trio fantaisiste de Robert Schumann, dans lequel on retrouve, à côté de charmants détails, l'inégalité et parfois l'obscurité de ce musicien d'outre-Rhin. Trois mélodies de M. Saint-Saens, chantées par Mme Talvo-Bedogni, avec beaucoup de goût et de méthode, ont eu aussi leur bonne part de bravos, sur lesquels le compositeur a pu revendiquer ses droits, moins peut-être pour le mérite de ses idées mélodiques que pour la grâce et la distinction de son accompagnement.

— Nous n'étonnerons personne en disant que le concert de Sivori avait attiré à la salle Herz un auditoire tellement nombreux qu'il y avait foule jusque sur l'estrade des artistes. C'est qu'il y a bien peu d'artistes, même parmi les mieux doués, qui sachent, comme lui, s'emparer du public, le passionner, le dominer par les qualités exceptionnelles qui caractérisent son admirable talent.

Tout a été dit sur la perfection vraiment magique avec laquelle Sivori exécute certains morceaux de son répertoire, sa fantaisie sur le *Trovatore*, la magnifique prière de *Moïse* et le thème varié de Paganini, sur une seule corde, *le Carnaval de Venise* surtout, ce tour de force merveilleux qu'on ne se lasse pas de lui demander et qu'il est

impossible d'entendre après lui, tant il y fait preuve d'une désespérante supériorité. Tous ces morceaux figuraient sur le programme de son concert, sauf *le Carnaval*, qu'il a eu la gracieuseté d'ajouter après coup, pour répondre aux vœux du public, qui l'en a remercié par des applaudissements non moins prolongés que frénétiques.

Mais, en dehors de ces brillants caprices du soliste, l'éminent virtuose tient toujours à prouver, et avec juste raison, que son talent multiple ne le cède à aucun autre dans l'interprétation de la musique d'ensemble. Il est certain que personne n'aurait pu mieux dire sa partie dans le trio de salon de G. Braga, qu'il a exécuté avec l'auteur et Mlle Marie Perez, non plus que dans l'andante et le finale de la sonate en *si* bémol de Mendelssohn, où il a eu encore Mlle Perez pour partenaire.

Puisque nous avons prononcé les noms de G. Braga et de Mlle Marie Perez, hâtons-nous de dire que leur concours n'a pas peu contribué aux plaisirs de cette belle soirée. Comme compositeur, M. Braga, malgré les succès bien plus importants auxquels il est habitué, doit être satisfait des suffrages qui ont accueilli son trio de salon, tout plein de détails piquants, gracieux et distingués. Comme exécutant, il a fait en outre applaudir un très-joli caprice de sa composition.

Mlle Marie Perez, qui nous vient du Conservatoire de Marseille, où elle professe le piano, est une charmante personne, dont la physionomie agréable n'a certainement pas nui aux favorables dispositions que l'auditoire lui a témoignées. Elle possède, d'ailleurs, un talent réel et qui aurait suffi à son triomphe. Nous en parlerons à l'occasion du concert qu'elle se propose de donner bientôt. La partie vocale était fort bien représentée, dans cette soirée, par Mme Gagliano et par un jeune ténor, du nom de Stroheker.

—Dans le concert donné, à la salle Erard, par M. François Kullack, avec le seul concours de Mme Anna Bertini, ce jeune pianiste s'est fait connaître avantageusement au public parisien, en plaçant ses débuts sous l'invocation des maîtres tels que J.-S. Bach, transcrit par Liszt, Beethoven et Chopin. M. F. Kullack appartient à l'école allemande ; son jeu est ferme, expressif, très-bien nuancé et s'élève parfois jusqu'au pathétique, mais il n'a peut-être pas encore l'originalité qui fait les grands artistes ; M. F. Kullack est assez jeune pour perfectionner son talent par de sérieuses études, et, avant tout, pour acquérir une netteté d'exécution qui pourrait être plus complète. Néanmoins, nous n'avons que des éloges à lui donner pour la manière dont il a dit la sonate en *la* bémol (op. 110) de Beethoven, qui était le morceau capital de la soirée. Il nous a prouvé qu'en digne compatriote, il en comprenait l'esprit véritable dans toute sa variété et sa puissance. Une étude fantastique, *Psyché*, de Théodore Kullack, le pianiste de la cour de Berlin, lui a valu aussi des bravos unanimes. Quant à Mme Bertini, nous lui savons gré de nous avoir révélé une charmante valse de F. Abt.

—La musique de chambre a aujourd'hui de nombreux adeptes, et il en surgit chaque jour de nouveaux qui trouvent des auditeurs. Nous l'avons constaté plusieurs fois avec plaisir, parce que c'est un signe infaillible des progrès immenses que le goût musical fait dans toutes les classes de la société. Mais s'il existe des concerts populaires pour initier les profanes à la connaissance des maîtres, il y en a aussi qui s'adressent à un monde spécial dont l'éducation est faite, et qui ne compte que des appréciateurs éclairés. La soirée que Mme Tardieu de Malleville a donnée jeudi, dans les salons Erard, est de ce nombre. L'éminente pianiste, secondée par Sivori et Piatti, nous a fait faire, on peut le dire sans trouver de contradicteurs, une ravissante excursion dans le passé. Le trio en *si* bémol (op. 97), de Beethoven, interprété avec une rare perfection de style par les trois virtuoses, a ouvert brillamment la séance, et le trio en *sol*, d'Haydn, l'a terminée d'une façon non moins remarquable.

Entre ces deux morceaux d'élite, le choix le plus heureux d'œuvres empruntées aux mêmes sources, a mis tour à tour en relief le talent de chaque concertant. Piatti, le premier, a électrisé l'auditoire avec une délicieuse sonate de Boccherini, pour violoncelle et piano, où il a développé, en grand artiste qu'il est, toute la grâce, toute la légèreté de son jeu correct et pur. Aussi les bravos ont-ils été largement partagés entre l'exécutant et le compositeur. Puis est venue la belle sonate en *si* bémol (n° 4), de Mozart, où le violon prestigieux de Sivori a donné la réplique au piano de Mme Tardieu. L'andante cantabile de cette sonate, une mélodieuse inspiration, a été divinement traduite par tous les deux, et a particulièrement excité l'enthousiasme des auditeurs. Enfin, Mme Tardieu a joué seule un air varié de Haendel, dont la puissante originalité a été très-goûtée, et qui a été détaillé par la charmante pianiste, tantôt avec une ampleur magistrale, tantôt avec une entraînante dextérité. A la suite de cette intéressante soirée, qui n'a donné lieu, chose bien rare, à aucune déception, tout le monde est parti enchanté, et en se promettant d'assister à la seconde séance que Mme Tardieu doit organiser prochainement.

Y.

LETTRES DE FÉLIX MENDELSSOHN

(Suite et fin.)

Birmingham, le 26 août 1846.

Dès le principe tu t'es si vivement intéressé à mon *Elie*, et par là tu m'as si puissamment encouragé à le terminer, qu'après la première exécution qui a eu lieu hier, il faut que je t'écrive et que je t'en rende compte. Jamais aucun de mes ouvrages n'a si bien marché dès la première fois, et n'a été accueilli par les musiciens et par les auditeurs avec autant d'enthousiasme que cet oratorio. A la première répétition à Londres, il était facile de voir qu'ils en étaient contents et qu'ils avaient du plaisir à le chanter et à le jouer; mais qu'à l'exécution il prendrait un tel essor, je l'avoue, je ne m'y attendais pas moi-même. Que n'étais-tu présent? pendant tout le temps que cela a duré — deux heures et demie — toute cette vaste salle avec ses deux mille personnes et le nombreux orchestre étaient si complétement dirigés vers la seule chose dont il s'agissait, qu'on n'entendait pas le plus léger bruit dans l'auditoire, et qu'avec ces masses énormes de l'orchestre, des chœurs et de l'orgue, je pouvais aller en avant et en arrière, à mon gré. Que de fois n'ai-je pas pensé à toi! mais surtout au moment où vient la pluie, et lorsqu'ils jouèrent et chantèrent le chœur final comme des enragés, de sorte qu'après la fin de la première partie il nous fallut répéter ce morceau. Pas moins de quatre chœurs et de quatre airs ont été bissés. Pas une faute dans toute la première partie ; il y en eut quelques-unes dans la deuxième, mais elles étaient insignifiantes. Un jeune ténor anglais chanta si admirablement le dernier air, que je dus rassembler toutes mes forces pour ne pas me laisser émouvoir, et pouvoir continuer à battre exactement la mesure. Je le répète, que n'étais-tu là! mais demain je me mets en route pour revenir. Au mois d'octobre j'espère te voir à Berlin, et j'apporterai la partition pour la faire exécuter, ou, en tout cas, pour vous la jouer à toi, à Fanny et à Rebecca, ou l'un et l'autre.

Adieu, cher frère, pardonne si ma lettre est sotte, mais j'ai été dérangé souvent; dans le fait, je voulais simplement te dire, que je te sais gré de t'être intéressé à mon *Elie* et de m'avoir aidé à l'écrire.

Ton Félix.

Après la première exécution d'*Elie* à Londres, le prince Albert écrivit les paroles suivantes sur le libretto dont il s'était servi dans cette occasion, et l'envoya comme souvenir à Mendelssohn : « Au noble artiste, qui, au milieu du culte de Baal de l'art mensonger, grâce à son génie et à l'étude, a su conserver fidèlement le culte de l'art vrai : et habituer de nouveau notre oreille, énervée par le chatouillement de sons vains et frivoles, aux purs accords du sentiment et de l'harmonie normale; et dans le développement paisible de sa pensée fait passer devant nous les frémissements les plus doux comme la redoutable tempête des éléments, — ces lignes sont adressées comme souvenir de reconnaissance.

Signé : ALBERT.

A Paul Mendelssohn.

Leipzig, 25 octobre 1847.

Cher frère,

Quant à mes projets, je ne sais trop qu'en dire. A la vérité, grâce à Dieu, ça va mieux de jour en jour, et mes forces reviennent de plus en plus; mais l'idée de partir d'aujourd'hui en huit pour Vienne, et ce serait au plus tard, pour pouvoir assister encore à une répétition du festival, cette idée-là, je ne saurais m'y faire. (Il s'agissait pour Mendelssohn d'y diriger une exécution d'*Elie*). Sans doute il est fâcheux qu'on ait fait tous les préparatifs, et que mon voyage manquât pour la seconde fois. J'ai déjà écrit à ces messieurs, et leur ai demandé s'ils pouvaient attendre huit jours : mais, comme je te l'ai dit, je ne crois pas trop à la possibilité de la chose, et je pense que je resterai ici. En aucun cas je ne peux songer à me mettre en route avant huit jours, et quant à mon voyage à Berlin, M. d'Arnim ne t'a-t-il pas rapporté ma réponse en détail ? Si je ne puis aller à Vienne, par les mêmes motifs qui m'empêchent de m'y rendre, je suis forcé de rester encore quinze jours ou trois semaines ici, et de remettre l'exécution (d'*Elie*) jusqu'à fin novembre : et d'ailleurs si je vais à Vienne, cet ajournement est également nécessaire, etc. — Maintenant il s'agit encore de savoir si je te reverrai samedi ? Dis que oui, je t'en prie : tu me ferais plus de bien que mon médecin. — Et écris-moi bientôt deux lignes, et fais en sorte que tu peux me promettre de venir, et dis-leur bien des choses à tous, et conserve ton affection à ton FÉLIX.

Le 30 octobre suivant un nouvel accès qu'éprouva Mendelssohn appela son frère à Leipzig, et le 4 novembre Mendelssohn avait cessé de vivre.

Traduit par J. DUESBERG.

TRÉSOR DES PIANISTES (1).

A M. F.-J. Fétis, maître de chapelle de S. M. le roi des Belges, et directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

Cher et illustre maître,

Vous avez jugé digne de toute votre attention l'œuvre que j'ai entreprise, et vous lui avez accordé des éloges dont j'apprécie la haute valeur. Votre parole, qui a tant d'autorité partout où l'on cultive la musique comme art et comme science, a grandement contribué au succès du *Trésor des pianistes*, et l'hommage éclatant que vous rendez aux grands artistes dont je publie les œuvres est à la hauteur de leur mérite.

Mais je vous dois, cher maître, bien plus que ce qui est connu de tout le monde, et j'éprouve en ce moment le besoin d'acquitter ma dette de reconnaissance. La publication à laquelle je me suis dévoué n'eût vraisemblablement jamais été exécutée sans vous, sans vos doctes et intéressants écrits, qui ont donné un élan si puissant à la littérature musicale, et sans vos célèbres concerts historiques. Après ces séances mémorables où des trésors de créations toutes originales interprétées par les Rubini, les Lablache, les Schrœder-Devrient, les Dorus-Gras, les Baillot et d'autres grands artistes, nous faisaient découvrir un monde nouveau ; qui donc, parmi ceux qui aiment l'art avec passion, pouvait ne pas éprouver un grand désir : celui de pénétrer dans ces archives du passé que de nouvelles générations toujours engouées de la mode avaient dédaignées, malgré les immenses richesses qu'elles renferment? Si, aux personnes peu instruites de l'histoire de l'art et de ses vicissitudes, je devais donner des preuves de ce que j'avance, je n'aurais besoin que de citer, parmi une foule d'exemples, les noms de Sébastien Bach, ceux de ses deux fils Philippe-Emmanuel et Wilhelm Friedemann; ceux de Kuhnau, du Père Martini, de Kirnberger, des deux Muffat, de Chambonnières, de Froberger, de Frescobaldi et de tant d'autres artistes célèbres dont j'ai tiré les œuvres de la poussière des bibliothèques, où depuis des siècles elles semblaient condamnées à un oubli et à un silence éternels.

Dès que vous avez connu notre plan et reçu notre première livraison, vous avez mis à notre disposition, avec une bonté infinie, les trésors de votre riche bibliothèque, la plus importante, je pense, que de nos jours possède un particulier. Les rarissimes sonates de Kuhnau que nous avons données dans notre deuxième livraison ; le second recueil des pièces diverses du même auteur, que nous publierons plus tard ; les pièces de Théophile Muffat qui entreront dans la septième livraison; voilà en partie ce que nous vous devons. Ces ouvrages, il est vrai, se trouvent dans quelques grandes bibliothèques, et nous savons qu'ils existent dans celle de Berlin : on pouvait les faire copier ; mais quelle différence pour le nouvel éditeur de posséder des copies quelquefois très-incorrectes, ou d'avoir à sa disposition les éditions originales que, pour des cas douteux, on peut consulter à chaque instant!

Tels sont, cher maître, les services importants que vous nous avez rendus et qui nous ont procuré un inappréciable avantage. Mais il en est un autre qui ajoutera sans doute un grand prix au *Trésor des pianistes :* je veux parler des nombreuses sonates manuscrites d'Emmanuel Bach qui n'ont jamais été publiées. Sans vous, ces compositions eussent été disséminées et peut-être perdues, totalement ou en partie. Votre amour pour tout ce que l'art a d'intéressant dans ses produits, en vous faisant faire l'acquisition de la bibliothèque de Westphal, organiste à Schwerin, et l'ami intime d'Emmanuel Bach, vous a mis à même de conserver, pour en faire généreusement jouir le monde musical, cette belle collection que l'ardent collecteur avait en partie copiée de sa main lorsque les œuvres n'avaient point été publiées ou qu'il n'avait pu se procurer celles qui étaient déjà imprimées. Vous savez combien les copies de Westphal sont précieuses par leur exactitude et remarquables sous le rapport de la calligraphie. C'est à ce digne ami d'Emmanuel que nous devons également cet admirable catalogue raisonné et thématique de l'œuvre entier du grand musicien. Ce beau catalogue que, grâce à vous, j'ai constamment sous les yeux, me met à même de savoir, pour chaque morceau : en quelle année et en quelle ville il a été composé ; si l'œuvre a été publiée, et par quel éditeur ; enfin, il nous permet de distinguer les compositions inédites de celles qui ont vu le jour.

Lorsque vous m'accordiez tant d'éloges comme éditeur, il m'était pénible, cher maître, de ne pas satisfaire le désir que j'éprouvais de faire connaître au public tout ce que je vous dois et tout ce que vous doit cette collection pour laquelle j'ai le bonheur de recevoir chaque jour des témoignages de vive sympathie, cette collection jugée enfin par vous-même comme la plus belle dont, en musique, on ait eu l'idée.

Veuillez agréer, cher et illustre maître, l'hommage de ma profonde reconnaissance.

A. FARRENC.

(1) Nos lecteurs n'ont pas oublié les excellents articles publiés par M. Fétis père sur cet intéressant recueil, et dont le dernier a paru dans notre numéro du 6 décembre 1863. C'est à cette occasion que M. Farrenc a adressé à notre illustre collaborateur la lettre que l'on va lire.

REVUE DES THÉATRES.

VARIÉTÉS : *La Fiancée du corps de garde*, vaudeville en trois actes, par MM. Clairville et Siraudin. — PALAIS-ROYAL : *Fallait pas qu'y aille* ou *la Famille du Bœuf gras*, à-propos carnavalesque, mêlé de chants et de danses, des mêmes auteurs; *Monsieur boude*, comédie de M. Delacour. — AMBIGU : *Les Fils de Charles-Quint*, drame en cinq actes, avec un prologue en deux parties, par M. Victor Séjour.

Plus une pièce est grave et sérieuse, plus elle prête à la parodie ; les meilleures bouffonneries en ce genre ont été inspirées par

Hernani, par *Angelo, tyran de Padoue* et par quelques autres drames ou tragédies, estompés au fusain le plus noir. Mais que l'on espère obtenir des effets comiques en travertissant une œuvre folle et parfois burlesque, c'est ce qu'il est difficile de comprendre. Les Variétés ont fait, à leurs dépens, l'apprentissage de ce principe, en voulant parodier *la Fiancée du roi de Garbe*. Cet infortuné monarque est devenu un vieux procureur au Châtelet; et la barbière Figarina a été transformée en une cuisinière répondant au nom de Javotte; ainsi du reste. Suivant pas à pas le livret de l'Opéra-Comique, la fille du procureur et sa compagne sont lancées dans des aventures qui ont été tout uniment calquées sur celles des héroïnes de M. de Saint-Georges. Des clercs de procureur, des brigands affiliés à la bande de Mandrin, des cadets du régiment de Bourgogne remplacent le personnel de l'Opéra, et au lieu du collier qui s'égrène à chaque infidélité de la fiancée, ou plutôt de sa servante, ce sont des œufs blancs qui passent au rouge à chaque baiser reçu par Javotte. Pour justifier le titre de *la Fiancée du corps de garde*, qui, dans tout cela, est peut-être la seule parodie, un peu réussie, il a fallu entrer dans des détails incohérents qui ont achevé d'indisposer le public de la première représentation. On a beaucoup sifflé, les auteurs ont refusé de se faire connaître, et répondant le lendemain, leurs noms étaient sur l'affiche, où, depuis, la pièce n'a pas cessé de se maintenir. Nous ne nous expliquons ce singulier résultat que par les séductions de l'escadron volant de jolies femmes qui figurent dans ce vaudeville, et par la gentillesse de ses deux principales interprètes, Mlles Toudouze et Martine.

— Le Palais-Royal a enterré le carnaval, avec un à-propos qui n'avait pas beaucoup de sel pendant les jours gras, et qui en a encore bien moins depuis que nous sommes en carême. Cela s'appelle : *Fallait pas qu'y aille*, d'après un refrain idiot chanté à l'Alcazar par Joseph Kelm, et dont les gamins se sont emparés pour l'agacement des gens qui ont le malheur de posséder des nerfs. Nous userons de discrétion à l'endroit de cette famille de charcutiers et de bouchers, bien dignes assurément d'escorter le bœuf gras à l'abattoir, mais qui n'auraient pas dû en sortir.

Comme compensation, le même théâtre nous a offert un assez gentil tableau de mœurs, par M. Delacour. *Monsieur boude....* et il a tort, parce qu'une femme bien avisée saura toujours lui faire payer les frais de sa bouderie. Mme Livarot gagne un bracelet à ce jeu, et voici comment : Elle excite la jalousie de son mari par une lettre supposée, pour lui faire rompre le mutisme qu'il a contracté à la suite d'une querelle de ménage, puis, quand elle a remporté la victoire, elle lui prouve que ses craintes étaient chimériques. Livarot s'humilie et promet de ne plus bouder ; si sa femme l'y reprend jamais, il s'engage à lui payer un bracelet magnifique. A compter de ce moment, Mme Livarot peut, en toute sûreté, recevoir de véritables missives galantes ; Livarot fermera obstinément les yeux, parce qu'il croira à une nouvelle épreuve. Par bonheur, il a affaire à une honnête femme, et, forcé de se rendre à l'évidence, il en est quitte encore une fois pour la peur.... et pour le bracelet que Mme Livarot, convenons-en, a bien mérité. Ce petit mot anodin est agréablement joué par Hyacinthe, Lassouche et Mlle Paurelle, une jolie femme qui, depuis sa sortie des Délassements, est devenue comédienne.

— Les drames historiques semblent vouloir reprendre aujourd'hui quelque crédit. Le temps n'est plus pourtant où Victor Hugo et Alexandre Dumas faisaient *fanatisme* en reconstruisant le moyen âge à la Porte-Saint-Martin. Mais ils ont laissé des disciples qui s'évertuent, avec plus ou moins de bonheur, à marcher sur leurs traces.

L'autre jour, c'était M. Maquet qui, à la Gaîté, se faisait le propagateur d'une hypothèse, très-controversable, il est vrai, mais du moins fort intéressante, à propos de l'assassinat d'Henri IV. A l'Ambigu, c'est à présent M. Victor Séjour qui nous a fait l'histoire des *Fils de Charles-Quint*, en prenant pour ainsi dire le contre-pied des tragédies célèbres que ce même sujet a inspirées à Schiller et à Alfieri. Don Carlos, conspirant contre son père, n'est plus ici cet amoureux idéal qui fait excuser sa faute par l'entraînement de la passion la plus pure et la plus désintéressée. Les fortes études des historiens modernes, en redressant une foule d'erreurs populaires, en élucidant une multitude de faits restés dans l'ombre, ont opéré bien des métamorphoses. Don Carlos, par exemple, dépouillé de son auréole, a été connu pour ce qu'il était, c'est-à-dire pour un fils ingrat, pour un fou ambitieux et cruel. S'il eût régné, c'eût été peut-être pour la ruine et la désolation de l'Espagne. En revanche, Philippe II a gagné dans l'estime de la postérité, tout ce que son fils y perdait, et en lui conservant son masque sombre et austère, on n'a plus vu en lui qu'un père malheureux et un grand politique. Ces nuances ne sont pas très-rigoureusement observées, sans doute, dans la pièce de M. Victor Séjour, parce qu'il faut bien faire la part des nécessités de l'action dramatique; mais elles sont indiquées d'une manière suffisante. Si l'infant don Carlos n'est pas précisément un maniaque aux instincts féroces, c'est tout au moins un ambitieux sans entrailles, qui se laisse entraîner dans une conspiration contre son père, par un des plus implacables ennemis de l'Espagne, par le fils de ce comte de Horn, dont le duc d'Albe a fait tomber la tête sur l'échafaud. C'est donc très-justement que son père, Philippe II, l'accuse et le maudit, et que la main de Dieu le fait mourir par le poison. Nous aurions souhaité que M. Victor Séjour lui épargnât ce luxe de sentences libérales, qui n'est pas dans la vérité du personnage et qui est presque un anachronisme; mais il faut accepter cet auteur avec ses qualités et ses défauts. Il est du petit nombre de ceux qui savent creuser un sujet, avec recueillement, avec conscience, et qui savent en tirer des situations grandes et pathétiques ; à ce prix, on peut bien lui passer quelques déclamations hors de propos. C'est sa manie ; que voulez-vous? on n'est pas parfait.

Il y a, dans ce drame, autour de l'intrigue politique, une action secondaire et cependant très-développée, dans laquelle il est question d'enfants perdus, de courtisanes, de bohémiennes, etc., enfin de tous les ingrédients ordinaires de ces sortes de pièces. Nous ne nous en occuperons que pour constater l'éclatant succès de Mlle Rousseil, dans le rôle de la maîtresse du comte de Horn, et l'excellent accueil fait à Mlle Pauline Cico dans celui de la bohémienne Belferada qui est malheureusement fort court. Don Carlos, le principal personnage du drame, est représenté par Taillade, avec un mélange de bonnes et mauvaises qualités. Beauvallet, qui n'est que des deux derniers actes, reproduit, avec son talent habituel, la physionomie historique du roi Philippe II. En résumé, *les Fils de Charles-Quint* ont complétement réussi, et nous avons tout lieu de croire qu'ils fourniront une carrière honorable.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra Mlle Marie Sax et Villaret, Mme Gueymard et Michot ont chanté dimanche et lundi avec leur talent habituel les principaux rôles de *la Juive* et de *la Favorite*. Mercredi, Mlle Battu et Faure ont eu les honneurs de la soirée dans *Moïse*, dont l'attrait est toujours très-grand pour le public. Vendredi on a donné *la Maschera*, le nouveau ballet dont nous rendons compte plus haut.

*** Les opéras de Meyerbeer jouissent en Italie d'une vogue de plus en plus marquée. En ce moment, *les Huguenots* sont en répétition au théâtre de la Scala à Milan, et *Robert le Diable* à Parme.

*** L'opéra en un acte dont l'auteur est M. Ernest Boulanger passera dans une quinzaine de jours et *Roland à Roncevaux* quelques semaines après.

*** *Fra Diavolo* a été repris à l'Opéra Comique, avec Montaubry qui y obtient un grand et légitime succès. *La Fiancée du roi de Garbe* est jouée trois fois par semaine devant une salle constamment remplie.

*** On a lu aux artistes l'opéra en trois actes de MM. V. Sardou

et Gevaert : *le Capitaine Henriot*, qui ne sera représenté que l'automne prochain. La distribution des rôles n'en est pas encore entièrement arrêtée.

*** Mme Charton-Demeur a quitté Paris pour Madrid, où elle va chanter au théâtre de l'*Oriente*. — Naudin est attendu aujourd'hui et fera sa rentrée dans *Cosi fan tutte*.

*** Adelina Patti n'a chanté la semaine passée que dans *Don Pasquale*, et elle y a enthousiasmé le public qui ne se lasse pas d'applaudir la nouvelle Norina, l'une des meilleures, sinon la meilleure qu'il ait entendue. Le grand succès que les sœurs Marchisio ont obtenu à la reprise de *Sémiramide* n'a fait qu'augmenter aux représentations suivantes. Mme Spezia a reparu hier dans *Lucrezia Borgia*.

*** Aujourd'hui la reprise de *Marta*, de Flotow, chantée par Mlle Patti et Mme Meric-Lablache, Mario, Delle-Sedie et Scalese.

*** Mlle Sannier vient d'être engagée au théâtre Lyrique pour y créer le principal rôle dans l'opéra *la Captive*, de Félicien David, dont la première représentation doit avoir lieu au commencement d'avril.

*** On répète au théâtre Lyrique un opéra comique en un acte : *Fanchette*, dont les paroles sont de MM. Nuitter et Desarbres et la musique du comte Gabrielli. Mmes Faure-Lefebvre et Duclos, MM. Guyon et Cabel en rempliront les rôles.

*** Aux Bouffes-Parisiens on a repris *la Chanson de Fortunio* qui accompagne *les Bavards*, et *Lischen* et *Fritzchen*, les pièces en vogue.

*** Dans le budget de 1865, distribué aux Chambres, figurent les allocations suivantes : subventions à l'Opéra, 820,000 francs ; à l'Opéra-Comique, 240,000 francs ; au théâtre Lyrique, 100,000 francs ; au Conservatoire et succursales des départements, 195,000 francs ; indemnités et secours aux auteurs et artistes, 90,000 francs ; encouragements, 47,000 francs.

*** La direction de l'Opéra de la cour, à Vienne, a commandé à J. Offenbach deux nouveaux opéras, l'un comique, l'autre romantique.

*** Mme Tedesco vient de chanter à Lisbonne le rôle de Rosine du *Barbiere*, et y a obtenu un très-grand succès.

*** C'est à Barcelone et non à Florence, comme par une erreur typographique on le lisait dans notre dernier numéro, que Mlle Lagrua a chanté *Gemma de Vergy* avec un immense succès.

*** Cinq représentations consécutives données devant une salle comble, ont confirmé l'éclatant succès que *le Pardon de Ploërmel* avait obtenu à sa première représentation à Marseille.

*** *Inès de Portugal*, un nouveau grand opéra en quatre actes, a été représenté à Nancy. Les paroles en sont de M. Duchène, la musique de M. Gérolt. C'est un ouvrage correctement écrit, mais n'offrant que peu de morceaux saillants.

*** Le programme du quatrième concert de la Société des concerts du Conservatoire est composé de la manière suivante : 1° 52e symphonie en *si* bémol de Haydn ; 2° marche et chœur de *Joseph*, de Méhul ; 3° finale du premier acte d'*Oberon*, de Weber, air, duo et chœur, *soli* chantés par Mme Vandenheuvel-Duprez et Mlle de Taisy ; 4° ouverture du *Retour au pays*, de Mendelssohn ; 5° récit et chœur d'*Idoménée*, de Mozart, solo par Mme Vandenheuvel-Duprez ; 6° symphonie en *ut* majeur, de Beethoven.

*** M. Alexandre Basset a été nommé membre de la commission d'examen des ouvrages dramatiques, en remplacement de M. Dulong, décédé. Avant d'arriver à la direction de l'Opéra-Comique, M. Basset avait été, pendant dix ans, membre de la commission d'examen. Donc, ce choix ne pourra qu'être approuvé par les auteurs dramatiques, qui connaissent l'honorabilité du nouveau censeur, et, en outre, retrouveront en lui un ancien confrère.

*** Dans une brillante soirée chez Rossini, les nouveaux morceaux de sa composition ont été exécutés sans préjudice de quelques anciens chefs-d'œuvre. Adelina Patti a chanté *à Grenade*, chanson espagnole, et Gardoni *il Farinello Smarrito*, sonetto. A l'Hôtel de ville, la *Bénédiction des Poignards*, des *Huguenots*, a produit beaucoup d'effet. Chez S. Exc. le ministre de l'intérieur, parmi les morceaux les plus applaudis, il faut citer la romance de l'*Etoile du Nord*, de Meyerbeer, et les *Rameaux*, chantés par Faure.

*** Sivori a encore obtenu dimanche dernier au Cirque Napoléon un succès d'enthousiasme, en jouant la *Mélancolie*, de Prume. La symphonie en *la* mineur de Mendelssohn a été exécutée mieux que jamais.

*** Voici le programme du concert populaire de musique classique, au Cirque Napoléon, pour aujourd'hui dimanche, 21 février : Ouverture de *Fidelio*, en *mi* majeur, de Beethoven ; Andante *sostenuto* (op. 15) 1re audition, de Gade ; Concerto n° 8, en *ré* mineur, pour piano, de Mozart, exécuté par Mme Tardieu de Malleville ; Ouverture de la *Belle Mélusine*, de Mendelssohn ; Fragment de quatuor, adagio en *mi* majeur, de Haydn, par tous les instruments à cordes ; Symphonie en *ut* mineur, de Beethoven.

*** Les excellentes transcriptions pour piano des mélodies de Schubert, par Stephen Heller, sont depuis longtemps entre les mains de tous les pianistes et leur mérite est universellement reconnu. C'est ce qui a fait naître l'idée de les arranger également pour harmonium, et M. F. Brisson s'est acquitté de cette tâche avec son habileté ordinaire. Plus que tout autre instrument l'harmonium se prête d'ailleurs à reproduire les simples et suaves mélodies de Schubert, toujours si chantantes.

*** La cantate pour laquelle Bazzini, le célèbre violoniste, a obtenu un prix dans le concours ouvert à Florence par le duc de San-Clemente, est à quatre voix et orchestre dans le style religieux. Elle comprend cinq chœurs, tantôt avec orchestre, tantôt pour les voix seulement, un grand solo pour soprano aussi avec chœur, etc., etc. L'œuvre a eu les honneurs de l'exécution aux frais du fondateur.

*** Brasseur et Berthelier ont eu l'honneur de chanter, lundi passé, aux Tuileries devant LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice qui ont souvent daigné les applaudir et complimenter. Outre plusieurs morceaux de leur nouveau répertoire, les excellents chanteurs comiques ont dit : *C'est ma Fille*, *le Brésilien*, et autres chansons qui ont fort diverti l'assemblée, composée de quatre cents personnes.

*** Le 22 mai aura lieu à Lyon un grand concours d'Orphéons de musique d'harmonie et de fanfare ouvert à toutes les Sociétés musicales de France et de l'étranger.

*** Dans la troisième séance de la Société des quatuors français qui est annoncée pour le jeudi 25 février, on entendra un quatuor inédit pour instruments à cordes de Léon Gastinel ; un nouveau trio pour piano, violon et violoncelle exécuté par l'auteur, G. Mathias, et le huitième quatuor de Ch. Dancla qui a été très-apprécié à la dernière séance des quatuors français et qui a été redemandé.

*** MM. Seligmann, Lebouc et Nathan exécutent de préférence une très-belle sonate de Félix Godefroid, pour piano et violoncelle ou violon, dans laquelle ils produisent le plus grand effet.

*** Le concert de M. Pruckner, pianiste élève de Liszt, reste fixé au mardi 1er mars, dans les salons Erard. MM. Lamoureux et Rignault seconderont M. Pruckner.

*** Jeudi prochain, 25 février, aura lieu, dans les salons d'Erard, une deuxième soirée de musique de chambre, donnée par Mme Tardieu de Malleville, Sivori et Piatti.

*** Vendredi prochain, 26 février, dans les salons Pleyel, deuxième des concerts consacrés par M. Camille Saint-Saens à l'exécution des concertos de Mozart.

*** Le 29 février, dans les salons Erard, concert des frères Poznanski, pianiste et violoniste.

*** M. Diomède Zompi, pianiste d'un talent très-apprécié dans le monde artistique, va bientôt épouser Mlle Marie Barraut ; la célébration de ce mariage aura lieu le 25 février à midi précis, en l'église de la Trinité.

*** Dans le courant de février on a célébré à Berlin les anniversaires de la naissance de Paganini (né le 18 février 1784), de Mendelssohn (13 février 1809), de Clara Heinefetter (17 février 1811, morte le 24 février 1857) ; les anniversaires de la mort de Chelard (12 février 1836) et de Mme Schroeder-Devrient (26 février 1861).

*** Les succès de Bazzini comme virtuose se continuent en Belgique et en Hollande. Il se fera entendre le mois prochain à Bruxelles.

*** M. Lefeuve, dans une livraison nouvelle des *Anciennes maisons de Paris*, signale une maison de la rue des Tournelles comme ayant été une sorte de Conservatoire de la musique sous Henri IV, appelée alors *Logis de la musique du roi*, et comme ayant appartenu, en 1684, à Antoine Dupuis, chantre ordinaire du roi.

*** Le concert de L. Lacombe reste fixé au 24 février. En voici le très-intéressant programme : Première partie : 1° Andante con moto et scherzo du trio en *mi* bémol, de F. Schubert, exécutés par MM. Garcin, Lebouc et Lacombe ; 2° *Enfant, si j'étais roi* et *Chanson du Fossoyeur*, de L. Lacombe, mélodies chantées par M. Archaimbaud ; 3° Élégie pour violon, de L. Lacombe ; 4° *Mes vers fuiraient doux et frêles* et *Viens! une flûte invisible*, poésie de Victor Hugo, musique de L. Lacombe, chantées par Mme Anna Barthe ; 5° Scherzo (op. 33), de Beethoven ; Scherzo de la sonate en *la* bémol, de Weber ; Scherzo de la sonate en *sol*, de F. Schubert ; Scherzo en *si* bémol mineur, de Chopin ; 6° Scherzo pour deux violons, alto et violoncelle, de L. Lacombe. — Deuxième partie : 1° Adagio et allegretto scherzando de la sonate en *ré*, de Mendelssohn, exécutés par MM. Lebouc et Lacombe ; 2° *La Source et la Mer* ; *Au clair de la lune*, musique de L. Lacombe, mélodies chantées par M. Archaimbaud ; 3° Adagio et scherzo du trio en *la* mineur, de L. Lacombe, exécutés par MM. Garcin, Lebouc et l'auteur ; 4° *Ah! si j'étais la brise* et *Si vous n'avez rien à me dire* ; *la Chanson de Barberine*, musique de L. Lacombe, chantées par Mme Anna Barthe ; 5° Scherzo et finale de la symphonie en *ut* mineur, de Beethoven, arrangés à deux pianos par Eberwein, et exécutés par MM. Ravina et Lacombe.

*** M. Jules Dulong, membre de la commission d'examen, agent honoraire de la société des auteurs et compositeurs dramatiques, est mort dimanche dernier. Ses obsèques ont eu lieu mardi à l'église Saint-Eugène. M. Jules Dulong était âgé de soixante-sept ans, et avant de suc-

céder à M. Michel comme agent dramatique, il avait beaucoup travaillé pour le théâtre.

*** Stephen C. Foster, auteur de ballades anglaises justement renommées, est mort à New-York.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — C'est chose rare chez nous que l'apparition d'un ouvrage original et d'un compositeur anglais. Cette bonne fortune est échue cependant à M. Macfarren, un de nos musiciens les plus distingués. Un opéra nouveau de sa composition, en trois actes, vient d'être représenté à l'Opéra anglais avec un succès aussi brillant que légitime. Le libretto est tiré de la comédie de Goldsmith, *She stoops to conquer*, dont le parolier anglais, M. Fitzball, a conservé le titre. C'est donc sous tous les rapports un ouvrage essentiellement anglais. Le succès, nous l'avons dit, a été complet; les applaudissements ont commencé avec l'ouverture et n'ont cessé qu'à la chute du rideau. On a rappelé le compositeur trois fois et huit morceaux ont été *bissés*. Les interprètes de l'œuvre de M. Macfarren, Mlles Louisa Pyne et Hiles, et MM. Harrisson, Weiss, Perren et Corri, ont eu leur bonne part des applaudissements, et l'ouvrage se joue tous les soirs à l'Opéra anglais. —Il s'est formé ici une Compagnie par actions avec un capital de près d'un million pour l'exploitation en grand de l'*abonnement à la lecture musicale*, généralement négligé par nos éditeurs de musique, qui aiment mieux vendre leurs éditions que de les louer. La nouvelle entreprise comprendra tout genre de musique, mais son utilité sera surtout sentie par les nombreuses sociétés de province pour lesquelles l'exécution des grands oratorios, si en faveur chez nous, sera éminemment facilité par les moyens que l'établissement projeté mettra à leur disposition. Le prix d'un simple abonnement ne sera que d'une demi-guinée (13 francs) par an. D'ailleurs, M. Willert Beale étant un des directeurs de l'établissement, l'affaire ne peut manquer de prospérer et de profiter à la propagation de la musique en Angleterre.

*** *Bruxelles.* — Le succès que Mme Ferraris a obtenu dans *Giselle*, a dépassé toutes les espérances. Rarement danseuse a eu un triomphe pareil au théâtre de la Monnaie. *L'étoile de Messine*, le ballet dont la musique est due au comte Gabrielli, va être montée pour la célèbre danseuse qui en avait créé à Paris le rôle principal. — Roger, qui se prépare à chanter *le Prophète*, a été accueilli avec une grande faveur dans *le Trouvère*.

*** *Liége.* — Le premier concert du Conservatoire donné sous la direction de M. Soubre, l'excellent directeur du Conservatoire, a été très-brillant. Le programme s'est composé de symphonies de Haydn et Beethoven, de l'ouverture d'*Euryanthe*, des fragments de *Samson*, de Haendel, du chœur des *Ruines d'Athènes*, et de deux chœurs de F. Hiller, qui était venu de Cologne pour assister à ce concert.

*** *Amsterdam*, 19 février. — Au dernier festival de la Société pour l'encouragement de l'art musical, l'oratorio *Josué*, de Haendel, a été exécuté avec un immense succès ; le docteur Gunz, de Hanovre, un des premiers ténors que l'Allemagne possède aujourd'hui, a chanté la partie de Josué et a transporté l'auditoire, qui l'a rappelé après chaque morceau ; les autres parties ont été confiées à Mlle Schreck, de Bonn, Mme Offermans, de la Haye, et M. Lindeck, de Cologne. L'orchestre et les chœurs, sous la puissante direction de Verhulst, ont fait merveille. Les concerts populaires continuent à attirer la foule, et à chaque concert la salle du Parc est comble. Au troisième concert, une nouvelle ouverture d'Edouard de Hartog, *Pompée*, admirablement exécutée, a été acclamée par le nombreux auditoire et couverte d'applaudissements. — Carlotta Patti a commencé la série de ses concerts avec Laub et Jaell, deux grands maîtres ; à chaque concert la salle est comble, et la Patti, si exceptionnellement douée par la nature, est vivement applaudie. Quant à Laub et Jaell, leur succès est très-grand ; ils électrisent le public à chaque concert. C'est de la perfection ! — On parle d'un grand festival musical, qui aura lieu, au mois de septembre, à Amsterdam, pour l'inauguration du palais de l'industrie, et qui durera trois jours comme les festivals rhénans. — Au premier concert donné par Mlle Carlotta Patti on a exécuté, avec beaucoup de succès, l'ouverture triomphale à grand orchestre de M. A. Berlyn, et la marche du *Prophète*, de Meyerbeer.

*** *Berlin.* — *La Rose d'Erin*, de Jules Benedict, vient d'être représentée pour la première fois au théâtre royal de l'Opéra. C'est le même ouvrage qui, sous le titre de *Lilly of Killarney*, a obtenu il y a deux ans un succès si éclatant à l'opéra anglais de Londres, et ce succès le public berlinois vient de le ratifier complétement. MM. Betz et Formes et Mlle Santer remplissaient les principaux rôles, et c'est M. Betz, surtout dans le rôle de Myles, qui a eu les honneurs de la soirée ; Formes se sentit un peu à l'étroit dans le rôle de Harry, tandis que pour Mlle Santer, une toute jeune artiste, un rôle aussi important que celui de Nora, était peut-être trop fort. Mais Mlle Santer possède une belle et fraîche voix de soprano, que la musique de Benedict, si bien disposée pour les voix, a admirablement fait ressortir. La direction a prouvé, par une magnificence inouïe, de décors et de mise en scène ainsi que par un ballet intercalé et réglé par Taglioni, toute l'importance qu'elle attachait à l'œuvre de Benedict. Trois représentations consécutives ont confirmé le succès de la première, et tout semble présager que *la Rose d'Erin* se maintiendra longtemps sur le répertoire de notre Grand-Opéra.

*** *Vienne.* — Le succès des *Rheinnixen*, le nouvel opéra d'Offenbach, ne fait qu'augmenter au théâtre de la cour, où il est à sa sixième représentation. L'empereur l'a entendu quatre fois. Au *Theater an der Wien* on a donné: *L'écuyère*, imitation de l'opérette: *Une demoiselle en loterie*, pour laquelle Offenbach a écrit plusieurs nouveaux morceaux, qui ont été fort applaudis. Enfin au Karltheater, *Il signor Fagotto* a été représenté avec beaucoup de succès. Offenbach, pendant son court séjour ici, a pu ainsi assister à la première représentation de trois ouvrages de sa composition.

*** *Dresde.* — Dans le courant de l'année 1863, il y a eu au théâtre de la cour cinquante et une représentations d'opéras. Ont été données pour la première fois : *Feramors*, de Rubinstein ; *la Clochette de l'ermite*, par A. Maillart, et *la Reole*, par G. Schmidt. On annonce pour la semaine prochaine la représentation d'un opéra nouveau de Louis Schubert : *le Devin*. — *Robert le Diable* vient d'être représenté avec beaucoup de succès au théâtre de la Cour, pour les débuts de M. Scarria, qui a parfaitement rendu le rôle de Bertram.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Une solennité musicale tout exceptionnelle a été organisée au profit d'une famille, dont le chef est mort l'été dernier, à l'étranger, ne laissant d'autre fortune qu'un nom cher à tous ceux qui aiment les arts. Charles Schubert était non-seulement violoncelliste distingué, mais compositeur d'un mérite réel. Quand il a été question d'un concert à donner pour le maître dont l'obligeance n'avait jamais fait défaut à personne, tous les artistes se sont empressés d'offrir leurs services. On entendra donc dans le concert, qui aura lieu le dimanche 2/14 février, Mmes Barbot, Fioretti, Nantier-Didiée ; MM. Angelini, Graziani, Giuglini, Everardi, Calzolari, Tamberlick, Fioravanti, Wieniawsky, Davydow, Dreyscchok et Rubinstein. L'orchestre et les chœurs seront ceux du Grand Théâtre. Le maestro Baveri dirigera le concert.

Le Directeur : S. DUFOUR.

En vente chez S. RICHAULT, éditeur, 4, boulevard des Italiens.

R. BAILLOT

Pour le Piano.	LA FUREUR, étude de concert.....	Op. 24
—	Deuxième Tarentelle.....	Op. 26
—	Cantilène.....	Op. 29
—	Troisième Tableau de genre.....	Op. 30

L'INSTRUMENTAL

NOUVEAU JOURNAL DE MUSIQUE MILITAIRE

Publié en Partition et Parties séparées.

Fondation GAUTROT aîné.

Ce Journal contiendra annuellement 36 morceaux

POUR

HARMONIES ET FANFARES

Pris en grande partie sur des motifs d'opéras.

On s'abonne à Paris :

CHEZ GAUTROT AINÉ, 60, RUE SAINT-LOUIS (MARAIS).

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

MUSIQUE POUR HARMONIUM

AIRS VARIÉS, FANTAISIES, ETC.

Adam (A.). Fantaisie sur *la Muette de Portici*, composée par S. Thalberg, arrangée pour le mélodium et piano . 9 »
Alday (F.). Op. 15. *Les Huguenots*, fantaisie brillante pour harmonium. . . 7 50
— Fantaisie de salon sur *l'Etoile du Nord* 7 50
Badarzewska (T.). La Prière d'une vierge, pour harmonium . . . . . 5 »
Brisson. Adagio de Beethoven, transcrit pour harmonium ou orgue et piano. 5 »
— *Casta Diva*, cavatine de *Norma*, transcrite pour harmonium ou orgue, piano et violon . . . . . 6 »
— *La Somnambule*, trio pour harmonium ou orgue, piano et violon. 7 50
— *La Charité*, chœur de Rossini, transcrit pour harmonium ou orgue, piano et violon 7 50
— Op. 66. *Marta*, trio pour piano, orgue et violon . . . . . 12 »
— Op. 69. *Robert le Diable*, grand duo caractéristique pour piano et orgue . 10 »
— Op. 70. *Le Pardon de Ploërmel*, duo de concert pour piano et orgue. . . 7 50
— Op. 71. Méditation sur le chœur religieux du *Pardon de Ploërmel*, transcription pour piano, orgue et violon ou violoncelle. 7 50
Durand. Première romance sans paroles de Mendelssohn, en trio pour violon, orgue et piano. . . . . 6 »
— Ouverture de *la Sirène*, pour harmonium et piano. . . . . 9 »
Engel (L.). Fantaisie pour harmonium sur *l'Etoile du Nord* . . . . . 5 »
— Grande fantaisie pour orgue-harmonium sur *le Pardon de Ploërmel* . . . . 6 »
— Grand duo pour piano et harmonium sur *le Pardon de Ploërmel* . . . . 9 »
Fessy. Fant. sur le chœur du *Domino noir* 5 »
— Réminiscence du *Slabat Mater* de Rossini 6 »
— Andante et boléro. 7 50
— Cavatine de *Torquato Tasso* et caprice 7 50
— Six morceaux sur des motifs de Rossini, Auber et Donizetti, 2 suites, chaque. 7 50
Herz et **Fessy.** Deux duos concertants, pour harmonium et piano, 2 suites, chaque. 7 50
1. Cavatine de Vaccaj.
2. Thème de Beethoven.

Frélon. Trois marches pour orgue expressif à percussion :
1. Marche du sacre du *Prophète*. . . 6 »
2. Marche de *Robert Bruce* . . . . . 6 »
3. Marche de *la Muette de Portici*. . 6 »
— *La Parl du Diable*, fantaisie pour orgue et piano . . . . . 10 »
— *Le Prophète*, fantaisie de concert pour orgue avec accomp. de piano obligé. 12 »
— Romance sans paroles de Thalberg pour orgue et piano. . . . . 9 »
Lebeau. Op. 42. *L'Abandon*, romance sans paroles pour harmonium . . . . . 5 »
— Op. 45. Danse bretonne, villanelle pour harmonium: . . . . . 5 »
— Op. 44. *La Rosée du matin*, caprice pour harmonium . . . . . 5 »
— Op. 45. *Sylvie*, souvenir d'autrefois, pour harmonium. . . . . 5 »
— Op. 46. *En mer*, chant maritime, pour harmonium . . . . . 5 »
— Op. 47. Impromptu pour harmonium. . 5 »
Louis. Op. 271. Entretiens familiers pour orgue et piano, 3 suites, chaque. . . 6 »
Marius Gueit. Op. 34. Cinquante morceaux de différents caractères, classés ton par ton, et disposés de manière à pouvoir servir d'Antiennes ou de Versets aux chants de l'office divin, pour orgue ou harmonium, 2 suites, chaq. 12 »
Mereaux. Op. 65. Grand caprice sur *Robert le Diable*, pour harmonicorde, piano et violon . . . . . 20 »
Moreau. Ouverture de *Giralda*, pour orgue et piano . . . . . 9 »
— Ouverture des *Diamants de la Couronne*, pour orgue et piano. . . . . 9 »
Miolan. Fantaisie sur *Moïse*, composée par S. Thalberg, arrangée pour mélodium et piano . . . . . 9 »
Riballier. Cavatine du sommeil de *la Muette de Portici*, pour orgue, piano et violon, ou violoncelle . . . . . 6 »
Romano (Giuseppe). *La Carita*, chœur religieux de Rossini, pour harmonium seul . . . . . 5 »
— *Ave Maria*, de Schubert, pour harmonium seul. . . . . 5 »
— *Prière de Stradella* (*Pietà signor*), pour harmonium seul . . . . . 5 »

Harmonium seul :

F. BRISSON

LES DÉLASSEMENTS DE L'ÉTUDE

NOUVELLE ÉDITION.

48 MÉLODIES OU AIRS FAVORIS

Tirés des opéras de

AD. ADAM, AUBER, FLOTOW, HALÉVY, MAILLART, MEYERBEER, MOZART, ROSSINI, A. THOMAS et WEBER.

Les quatre suites, chaque 7 50

1re SUITE.
1. Le Prophète.
2. Pardon de Ploërmel.
3. Stradella.
4. La Muette de Portici.
5. Zerline.
6. Robert le Diable.
7. Oberon.
8. Le Postillon de Longjumeau.
9. Le Prophète.
10. La Muette de Portici.
11. Marta.
12. La Sirène.

3e SUITE.
25. Dragons de Villars.
26. Pardon de Ploërmel.
27. Le Roman d'Elvire.
28. Le Comte Ory.
29. La Fiancée.
30. Pardon de Ploërmel.
31. La Muette de Portici.
32. L'Etoile du Nord.
33. Nozze di Figaro.
34. Haydée
35. Pardon de Ploërmel.
36. Le Roman d'Elvire.

2e SUITE.
13. Le Philtre.
14. Guillaume Tell.
15. Lestocq.
16. L'Etoile du Nord.
17. Haydée.
18. Marta.
19. La Fiancée.
20. Le Postillon de Longjumeau.
21. Le Domino noir.
22. La Muette de Portici.
23. Les Huguenots.
24. Le Prophète.

4e SUITE.
37. L'Ambassadrice.
38. Les Huguenots.
39. La Fée aux Roses.
40. Guillaume Tell.
41. La Fiancée.
42. Pardon de Ploërmel.
43. Le Roman d'Elvire.
44. Robert le Diable.
45. Fra Diavolo.
46. Le Domino noir.
47. Le Roman d'Elvire.
48. Le Cheval de bronze.

Trente Mélodies de F. Schubert

Transcrites

POUR LE PIANO PAR **STEPHEN HELLER** ET ARRANGÉES POUR

HARMONIUM SEUL

PAR

F. BRISSON

En 2 séries de 15 nos chaque.

Chaque no, 4 francs p. m.

PUBLIÉE :

1re SÉRIE.

1. Adieu.
2. La Jeune Mère.
3. Eloges des larmes.
4. La Rose.
5. Sur le bord du lac.
6. La plainte du pâtre.
7. Les larmes.
8. Les astres.
9. La berceuse.
10. La jeune Fille et la Mort.
11. Rosemonde.
12. La sérénade.
13. Ave Maria.
14. La cloche des agonisants.
15. Mes rêves sont finis.

SOUS PRESSE :

2e SÉRIE.

1. Le Chasseur des Alpes.
2. Tu es le repos.
3. L'illusion.
4. L'Exilé.
5. A Mignon.
6. Impatience.
7. Dans le bosquet.
8. Les plaintes de la jeune fille.
9. Le voyageur.
10. Bonjour.
11. Le pêcheur.
12. Chanson des chasseurs.
13. La Truite
14. Le joueur de vielle.
15. Sois toujours mes seules amours.

ÉCOLE D'ORGUE

TRAITANT SPÉCIALEMENT DE LA SOUFFLERIE

ET

CONTENANT 38 EXERCICES, 50 EXEMPLES ET 20 ÉTUDES

Sur des motifs de

Adam, Auber, Beethoven, Bellini, Flotow, Haendel, Meyerbeer, Mozart, Rossini, Weber, etc.

F. BRISSON

PRIX : 25 FRANCS.

FESSY *Méthode complète* pour l'Harmonium, suivie d'exercices et d'airs. — **Prix : 18 fr.**

Manuel d'Orgue à l'usage des églises catholiques, contenant les principes de l'accompagnement du plain-chant, du mélange des jeux d'Orgue et de la rubrique d'office, suivi de morceaux de différents caractères.

Prix : 9 francs.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. | N° 9. | 28 Février 1864.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Théâtre Lyrique impérial : reprise de *Marta*, Mlle Adelina Patti ; Mme Spezia dans *Lucrezia Borgia*. — Concerts populaires de musique classique au cirque Napoléon, par **Paul Smith**. — Auditions et concerts. — Martini (8e et dernier article), par **Arthur Pougin**. — *Le Pardon de Ploërmel* à Marseille, par **G. Bénédict**. — Correspondance : Saint-Pétersbourg. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Reprise de *Marta*. — Mlle Adelina Patti. — Mme Spezia dans *Lucrezia Borgia*.

Le rôle principal de *Marta* semblait fait exprès pour Adelina Patti. Cette nouvelle marquise de Clainville, qui s'ennuie au point de ne savoir par quelle extravagance elle pourrait se distraire, qui ne trouve rien de mieux que d'aller au marché où s'engagent les servantes, et que de s'y enrôler elle-même sous les ordres d'un maître inconnu, en vérité c'était un personnage fabriqué à souhait pour une jeune artiste dont le talent a quelque chose de si original, de si spontané! Ce qui nous a toujours paru curieux dans l'immense succès de Mlle Patti, ce sont les arguments qu'employaient ses adversaires pour l'amoindrir. Et, notez que ses adversaires n'étaient pas seulement parmi les artistes, dont au moins la jalousie s'expliquait; on en rencontrait aussi chez les grandes dames, qui s'indignaient que l'on se passionnât pour une enfant! — Calmez-vous, Mesdames, l'enfant vient d'atteindre sa majorité! quant aux artistes, c'était autre chose; elles n'admettaient pas que l'on réussît plus qu'elles en s'y prenant autrement qu'elles, et pourtant c'était le vrai moyen! Elles ne cessaient de se récrier sur le défaut d'art, et ne comptaient pour rien la nature! — Mais où a-t-elle étudié? quels sont ses maîtres? à qui la comparer? comment la classer? Ce dernier point embarrassait surtout les critiques de profession à qui leurs profondes lectures et leur vaste mémoire ne rappelaient rien d'analogue.

Après son merveilleux avénement de l'année dernière, dans la *Sonnambula*, *Il Barbiere*, *Don Pasquale* et même *Don Giovanni*, il ne manquait à Mlle Patti que de se montrer dans de nouveaux rôles. Elle a eu grandement raison de commencer par celui de Marta, qui ouvrait une si libre carrière à la variété de ses inspirations tout individuelles. La jeune artiste s'y est élancée avec son vif et sûr instinct, sa verve de comédienne et de cantatrice : elle n'avait pu voir aucune des artistes de mérite, Mme Frezzolini et Mlle Marie Battu surtout, qui avaient joué le rôle à Paris : elle l'a donc joué à sa manière, comme elle le comprenait et le sentait : c'est ce qui fait qu'elle y a été charmante, et que ce rôle restera l'un de ses meilleurs parce qu'il est un de ceux qui lui appartiennent le plus.

Mario, lui aussi, doit aimer cette *Marta*, qui lui est si favorable, et ce rôle de Lionello, qu'il chante si bien, sans effort, sans fatigue. Il y a été applaudi, rappelé avec pleine justice. La délicieuse romance de la Rose assure toujours au chanteur et à la cantatrice une de ces ovations qui, pour n'être pas difficiles à conquérir, n'en sont pas moins agréables à mériter. Dans sa romance du troisième acte Mario a produit aussi beaucoup d'effet. Sans égaler Graziani, dont la belle voix résonnait si bien dans la chanson du Porter et dans tout le rôle de Plumkett, Delle-Sedie n'y déroge pas à sa louable habitude de faire bien tout ce qu'il fait, de ne jamais déserter son poste. Mme Méric-Lablache et Scalese, le nouveau bouffe, sont tout à fait à leur place dans les rôles de Nancy et de lord Tristano.

Quant à la partition de *Marta*, que le théâtre Italien de Paris nous a fait entendre pour la première fois, au mois de février 1858, le public l'a trouvée aussi jeune, aussi mélodique, aussi séduisante qu'il y a six ans. Voilà encore un succès, qui par sa continuité, son universalité, déconcerte bien des jugeurs!

La musique de M. de Flotow ne ressemble ni à celle de Rossini, ni à celle de Bellini, de Donizetti, de Verdi? Comment se fait-il donc qu'elle plaise à tous ceux qui l'entendent, et que, quand on l'a entendue, on soit heureux de l'entendre encore? Cela pourrait venir de ce qu'elle est la musique de M. de Flotow.

Dans *Lucrezia Borgia*, Mme Spezia s'est montrée éminemment douée du sentiment dramatique dont elle avait déjà fait preuve dans *Norma*. Nicolini s'est fort bien acquitté du rôle de Gennaro, qu'il n'avait pas rempli encore.

CONCERTS POPULAIRES DE MUSIQUE CLASSIQUE

au Cirque Napoléon.

Les programmes de M. Pasdeloup sont composés avec un soin extrême et de telle sorte que les noms des plus illustres compositeurs, Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Mendelssohn, Meyerbeer, s'y rencontrent presque toujours, tantôt dans un ordre, tantôt dans un autre. Dimanche dernier, immédiatement après le nom de Beethoven, venait celui d'un musicien jeune encore, dont nous connaissons peu de choses, et ce peu, nous le devons à l'orchestre de M. Pasdeloup, du temps qu'il préludait dans la petite salle Herz aux grandes solennités du Cirque. Nous voulons parler de M. Niels Gade, maître de chapelle du roi de Danemark. Un *andante sostenuto* (op. 15), de sa composition, exécuté pour la première fois, il faut bien le dire, a été reçu très-froidement : on l'a écouté avec attention et laissé finir dans un silence, troublé seulement par quelques *chuts*. A ce sujet, nous recevons de l'un de nos honorables collaborateurs, M. Maurice Cristal, une espèce de protestation contre l'accueil, très-immérité, suivant lui, dont une œuvre de Gade a partagé l'affront avec les productions de Schumann, entendues dans le même lieu.

Est-ce la faute des œuvres? est-ce celle du public ? Nous qui avons été du même avis que lui, nous n'hésiterons pas à décider la question contre les musiciens et leur musique. Vainement nous nous sommes recueilli pour suivre sans distraction cet *andante sostenuto* de couleur terne et d'allure monotone : nous n'avons pu en deviner le sens; nulle idée ne s'en est dégagée à nos yeux, et nos consciencieux efforts ne nous ont procuré qu'une certaine dose d'ennui, de fatigue. Après cela, que faire ? Entendre une seconde fois le morceau et nous constituer en cour d'appel vis-à-vis de nous-même ? Nous ne demandons pas mieux, et, en attendant, pour faire preuve d'impartialité, nous communiquerons à nos lecteurs quelques renseignements que nous transmet notre collaborateur sur le musicien, auteur de l'*andante :*

« Gade naquit en 1819, à Copenhague. Il chercha, tout d'abord, à se créer, au sein de l'Allemagne musicale, un point d'appui, pour se faire ensuite victorieusement reconnaître par son pays. Pauvre et sans protecteurs, il fut mal accueilli. Sa musique n'éveilla que doute et prévention ; ses démarches ne lui suscitèrent que des antipathies.

» Désespéré, il écrivit à Mendelssohn et joignit à son épître sa symphonie préférée. Mendelssohn étonné, ravi, mit aussitôt cette œuvre à l'étude et, quelques jours après, il écrivit à Gade : « Vous commencez par où j'ai fini, et pour que vous soyez convaincu de la sincérité de mon compliment, apprenez que votre symphonie vient d'être exécutée aux applaudissements de tout ce que Leipzig compte de dilettanti. » En effet, le succès avait été immense. L'écho en arriva à Copenhague et, de ce jour, les Danois, qui, comme les hommes de tous les pays du monde, ont besoin pour croire à la valeur d'un compatriote, que les étrangers viennent les en informer, — s'enthousiasmèrent pour le musicien et le proclamèrent un grand maître. Bientôt l'Allemagne disputa Gade à sa patrie. Quand Mendelssohn mourut, la ville de Leipzig le chargea de la direction de la société des concerts, et il y fut établi jusqu'au moment où la guerre du Sleswig le rappela en Danemark. Si l'on y réfléchit, un pareil poste, en Allemagne est significatif, et la succession du chantre d'*Elie* et du *Songe d'une nuit d'Eté* est d'autant plus honorable que ce fut Mendelssohn lui-même qui désigna son héritier.

» Nous connaissons de M. Gade : *Mariotta*, partition facile et agréable, mais qui n'accuse pas suffisamment sa personnalité ; l'ouverture *in the Highlands*, résumé admirable d'impressions produites par l'Écosse romantique; *Comala*, intermède symphonie, œuvre instrumentale mêlée de récits, de cavatines et de chœurs, création capitale où le génie de Gade se révèle dans son originalité et dans sa force, et qu'on nous a promise pour l'hiver prochain à Paris; plusieurs symphonies remarquables à divers titres, parmi lesquelles nous signalerons celle qui a pour thème principal un air national danois, et celle en *la*, qui est très-renommée à Leipzig; enfin l'*andante sostenuto* (op. 15), qui vient d'être exécuté à Paris.

» La puissance de l'instrumentation, la verve mélodique, l'originalité de la composition, la combinaison des effets imprévus, sont les qualités incontestées de M. Gade. Ce qui leur donne leur cachet, c'est qu'elles se révèlent par un style âpre, abrupte, sauvage même, qui est le caractère particulier des artistes du Nord. Mais cette rudesse que nous signalons n'est pas sans charme ; elle s'allie avec une tristesse, une mélancolie qui envahit peu à peu l'auditoire et le retient charmé, fasciné. L'art a abusé en France de la mélancolie de convention, de la sauvagerie affectée. Chez M. Gade, la mélancolie est à sa source primitive. Elle n'a rien à démêler avec un faux sentimentalisme, avec cette rêverie grêle et maladive que l'esprit d'imitation dicte trop souvent aux artistes de second ordre. La sauvagerie de son style n'a rien de fardé, c'est plutôt une énergie salubre et fécondante, la tristesse dans la force, l'énergie et la verdeur dans la mélancolie, une rêverie austère et grave qui rappelle une superbe création, *la Mélancolie* d'Albert Durer. »

Voilà comment s'exprime l'apologiste de M. Gade, et notre vœu le plus sincère est qu'il ne se trompe ni dans ses appréciations, ni dans ses éloges. Mais pour le moment, nous ne pouvons faire autre chose que persister dans notre sentiment à l'égard de l'*andante sostenuto*. Pour l'enthousiasme, de même que pour la foi, la bonne volonté ne suffit pas.

Dans le même concert, il y a huit jours, Mme Tardieu de Malleville a fort honorablement joué le concerto (n° 8) en *ré* mineur pour piano, de Mozart. Nous nous rappelons le temps où cette pianiste habile et distinguée frappait inutilement aux portes de la Société des concerts, qui la congédiait sans trop de politesse, elle et ses partisans. Aujourd'hui, la Société est moins fière, si l'on en juge par les virtuoses qu'elle accueille, mais peut-être Mme Tardieu de Malleville l'est-elle devenue davantage, en voyant les concerts populaires lui accorder si gracieusement l'hospitalité. Le seul tort qu'elle ait eu, selon nous, c'est de choisir un concerto que Mozart n'avait pas écrit certainement pour une si vaste salle.

PAUL SMITH.

AUDITIONS ET CONCERTS.

M. W. Krüger. — M. Louis Lacombe. — Mlle Hélène et M. Hugo Heermann.

Il y a toujours dans les soirées que donne M. W. Krüger, le pianiste de S. M. le roi de Wurtemberg, un attrait double, parce que, à côté du virtuose dont le talent est depuis longtemps reconnu, on rencontre le compositeur, dont les qualités spéciales prêtent un intérêt puissant à l'audition de ses œuvres nouvelles. Ainsi, dans son concert à grand orchestre de lundi dernier, M. W. Krüger nous a fait entendre un concerto inédit en *la* majeur, qui est vraiment fort beau et fort brillant. Nous en avons surtout remarqué l'introduction, essentiellement mélodique, pleine de hardiesse et d'élégante franchise. Le chant des violoncelles, repris par les violons, est une charmante inspiration. Le piano joue, dans ce morceau, un rôle des plus éclatants, et l'exécution prestigieuse du pianiste-compositeur n'a pas peu contribué à en faire ressortir la variété et la richesse. Dans un ordre inférieur, M. W. Krüger a ravi l'auditoire avec deux ouvrages égale-

ment inédits, et de plus courte haleine, *une Berceuse* et un *air de ballet*, qui ne tarderont pas à obtenir la vogue.

Mais M. W. Krüger ne s'est pas borné à l'exécution de ses œuvres originales; on lui avait en quelque sorte imposé l'obligation d'y joindre *l'Echo de la vallée* et *la Coupe d'or*, délicieux caprices, et de chaleureux bravos l'ont amplement récompensé.

En sa qualité de virtuose, il lui restait à prouver que ses compositions ne sont pas les seules dans lesquelles il sache déployer toutes les ressources de son magnifique talent. Le rondo en *mi* bémol, avec orchestre, de Mendelssohn, a donc été pour lui l'occasion d'un triomphe d'autant plus complet que l'enthousiasme provoqué par le choix de ce splendide morceau, a nécessairement réagi sur les excellentes dispositions de ses auditeurs. L'orchestre, conduit par M. Pasdeloup, l'a supérieurement secondé.

La partie vocale de cette belle soirée était représentée par M. Vincent, dont la voix sympathique et la bonne méthode ont été très-goûtées, et par Mme Talvo-Bedogni qui, prévenue au dernier moment, n'en a pas moins consenti à remplacer Mme Gagliano, qu'une indisposition retenait chez elle. L'aimable cantatrice n'a pas eu à se repentir de cet acte de complaisance.

— Parmi les pianistes de l'école française, il en est peu qui puissent être comparés à Louis Lacombe. Son talent hors ligne est au-dessus de tout éloge; son style est large et pur; il a tour à tour de la grâce, de l'énergie, du sentiment; dans les plus grandes difficultés, il est toujours clair et précis; enfin, c'est un exécutant parfait. A son concert qui a eu lieu mercredi dans les salons Erard, il a électrisé l'auditoire rien qu'avec quatre fragments de modeste étendue, des *scherzi* empruntés à Beethoven, à Weber, à F. Schubert et à Chopin. Ce dernier surtout, qui ne se laisse pas facilement aborder, n'a peut-être été jamais mieux interprété que par l'éminent virtuose. Il semblait, à l'entendre, que ce fût la chose du monde la plus simple et la plus naturelle. Louis Lacombe a fait en outre sa partie de la manière la plus remarquable dans l'andante et le scherzo du trio en *mi* bémol de Schubert, pour piano, violon et violoncelle, dans l'adagio et l'allegretto scherzando de la sonate en *ré* de Mendelssohn, pour violoncelle et piano, et dans un admirable fragment de la symphonie en *ut* mineur de Beethoven, arrangée pour deux pianos par Eberwein. Le second piano était tenu par Ravina, très-digne émule du bénéficiaire et non moins applaudi.

Mais on sait que Louis Lacombe n'est pas seulement un très-habile pianiste; comme compositeur, il a aussi des titres sérieux à faire valoir. Ses œuvres nombreuses pour le piano, l'orchestre et le chant sont assez connues pour que nous n'ayons pas besoin de les rappeler ici. Nous ne citerons que celles qui ont été exécutées à la soirée de mercredi, et qui nous ont fait généralement beaucoup de plaisir. Et d'abord l'adagio et le scherzo de son trio en *la* mineur, pour piano, violon et violoncelle, et une élégie pour le violon, deux morceaux qui nous ont paru réunir à un haut degré le mérite de l'idée et celui de la forme. Ils ont d'ailleurs parfaitement été joués par le compositeur ainsi que par MM. Lebouc et Garcin. Plusieurs mélodies chantées par Archainbaud et par Mme Anna Barthe n'ont pas été moins applaudies, quoique leur élévation poétique, un peu trop vague, trop idéale, ne les mette pas à la portée de toutes les intelligences. Mme Barthe, douée d'une voix pure et bien timbrée, a produit beaucoup d'effet, notamment avec la *Chanson de Barberine*, l'une des meilleures et des plus originales inspirations de Louis Lacombe.

— M. Hugo Heermann, violoniste, et sa sœur Mlle Hélène Heermann, harpiste, sont à peu près inconnus à Paris, mais en revanche, ils sont fort appréciés de l'autre côté du Rhin, à Bade, à Leipzig, à Francfort, à Brême, etc., où ils ont laissé une très-bonne impression de leur passage. Le concert qu'ils ont donné vendredi, chez Erard, nous a mis à même de les juger à notre tour, et de confirmer leurs triomphes germaniques. M. Hugo Heermann est encore fort jeune; mais il possède un sentiment musical très-développé; il a du style, de l'expression; il ne lui manque peut-être qu'un peu plus de fermeté et de chaleur; cela viendra sans doute avec le temps. Il a dit à merveille sa partie de premier violon dans un quatuor d'Haydn, où il avait pour exécutants MM. Muller, Bauerkeller et Hunnemann. Il s'est très-bien tiré aussi de la fantaisie d'Ernst sur la marche et la romance d'*Otello*. Mlle Hélène Heermann est, dit-on, une des meilleures élèves de M. Théophile Krüger, de Stuttgard. Elle a, dans son jeu, infiniment de grâce, de distinction et de délicatesse. Les qualités charmantes dont elle a fait preuve dans *le Rêve* et dans *les Adieux* de Félix Godefroid, ainsi que dans une très-jolie mélodie irlandaise de John Thomas, lui ont conquis tous les suffrages. Les plaisirs de cette soirée ont été complétés par Ernest Lubeck, qui a joué avec un brio tout à fait magistral la polonaise en *la* bémol de Chopin, par M. Muller, habile violoniste, qui a remarquablement interprété deux agréables mélodies d'Ehmant, et par un M. Wagner, chanteur allemand, dont la belle voix de basse a fait oublier l'inconvénient de ne pouvoir le comprendre.

Y.

MARTINI.

(8e et dernier article) (1).

Le talent de Martini, talent qui fut réel, incontestable, s'exerça sur une foule de sujets, dans des genres très-différents. On a vu qu'il fit représenter un assez grand nombre d'opéras, auxquels je dois ajouter encore *l'Amant sylphe*, ouvrage en trois actes qui fut donné sur le théâtre particulier de la cour, à Versailles, en 1785. J'ai signalé ses productions de musique religieuse, au sujet desquelles M. Fétis s'exprime ainsi: « La musique d'église de Martini a eu beaucoup de renommée, mais elle a été trop vantée: son caractère est plus brillant que religieux; d'ailleurs, elle manque de simplicité et de netteté dans l'harmonie. » L'appréciation de M. Fétis est très-juste; mais il faut reconnaître, ainsi qu'il le fait lui-même, que les œuvres sacrées de Martini jouirent, du vivant de leur auteur, d'un très-grand renom, et produisaient une vive sensation. Il est certain qu'elles concouraient avec celles de Zingarelli, d'Haydn, de Paisiello et de Lesueur à former le répertoire de la chapelle impériale.

Je n'ai fait jusqu'ici que mentionner ses romances; ses nombreuses productions en ce genre démontrent qu'il y était passé maître. Il a publié six « recueils de petits airs de chant, avec accompagnement de piano-forte ou de harpe. » On peut dire que sous ce rapport il fut novateur, en ce sens que non-seulement il remplaça les simples basses chiffrées que l'on se contentait alors d'indiquer sous la partie de chant par un véritable et intéressant accompagnement de piano, mais encore en ce qu'il fit précéder et suivre ces petits morceaux d'élégantes ritournelles, moyen dont on n'usait pas non plus avant lui.

J'ai sous les yeux quatre de ces recueils. Le « deuxième » est « dédié à Mme Le Brun, de l'Académie royale de peinture. »

Ce deuxième recueil est composé de treize morceaux, parmi lesquels je remarque le n° 6:

Cruels moments qui pénétrez mon âme. .

véritable fragment dramatique qui semble appeler le secours de l'orchestre, et celui intitulé *le Novice de la Trappe*, écrit sur des paro-

---

(1) Voir les nos 49, 50, 51 de l'année 1863, et les nos 2, 3, 4 et 5.

les de Florian, comprenant deux strophes musicales alternées, l'une mineure, l'autre majeure, et qui respire une douleur profonde.

Dans le quatrième recueil, divisé en deux parties, contenant chacune sept romances, chansons et cavatines — car Martini ne se renfermait pas dans un genre étroit et unique — et dédié à « la citoyenne Théis-Pipelet, » je citerai *les Amants heureux* (nº 1), inspiration d'une grâce sans pareille ; *le Vieux Robin Gray* (nº 2), sorte d'élégie dont la musique, aussi bien réussie que les charmants vers de Florian, respire la même simplicité douloureuse, la même résignation plaintive, et la « Chanson » (nº 3), chantée par Mlle Contat dans une comédie de Vigée représentée au Théâtre-Français, *la Matinée d'une jolie femme*, chanson dont la mélodie est remplie de délicatesse, de charme et d'élégance. Je m'arrête dans cette énumération ; mais je ne saurais m'empêcher de faire remarquer que, par ces petits chefs-d'œuvre, Martini ouvrit la voie aux musiciens qui se sont le plus distingués dans le genre de la romance et que, notamment, il précéda Ferrari, Garat, Blangini et Boïeldieu.

Martini mit aussi en musique, en collaboration avec Dalayrac, Devienne et Foignet, les romances de Berquin, qui furent ainsi publiées en 1788 (1). Je dois mentionner encore une cantate intitulée *Arcabonne*, avec accompagnement d'orchestre.

Martini composa, de plus, un assez grand nombre d'œuvres de musique de chambre, trios et quatuors pour instruments à cordes, quelquefois avec flûte, d'autres fois avec clavecin, parfois encore avec accompagnement d'orchestre.

Enfin, il me reste à parler de ses ouvrages didactiques, qui sont au nombre de trois. Sa *Mélopée moderne ou l'Art du chant réduit en principes*, arracha à Grétry, peu flatteur de sa nature, ces lignes louangeuses : « Tout ce que dit cet habile homme est dans l'exacte vérité. C'est avec regret que je ne vois pas Martini assis à côté de moi au Conservatoire de musique... (2). Il méritait mieux que moi d'occuper une place dans cet établissement utile : il est plus méthodique, plus didactique. » Mais à côté de ces éloges, il faut placer une réflexion de M. Fétis, qui dit que « les principaux matériaux de cet ouvrage ont été puisés dans le traité du chant de Hiller, » auquel cas la gloire de Martini sous ce rapport se réduirait à peu de chose.

Pour ce qui est du deuxième ouvrage, *Partition pour accorder le piano et l'orgue*, je me contenterai de le nommer, et quant au troisième, *Ecole d'orgue, divisée en trois parties et résumée d'après les ouvrages des plus célèbres organistes de l'Allemagne*, publiée chez Imbault, je rapporte encore les paroles de M. Fétis : « Ce titre, dit l'infatigable écrivain, n'est point exact, car on ne trouve dans l'ouvrage de Martini qu'une traduction de l'*Orgelschule*, de Knecht, où le livre allemand est bouleversé sans que le traducteur y ait mis plus d'ordre. »

Enfin, Martini avait laissé en manuscrit un *Traité élémentaire d'harmonie et de composition* qu'on a retrouvé dans ses papiers, en même temps qu'une collection considérable d'extraits et de traductions d'ouvrages allemands portant sur ce sujet.

Par tout ce qui précède, on peut se convaincre que la vie de Martini ne fut pas moins laborieuse que longue. Les travaux de cet artiste distingué sont loin d'avoir été sans utilité pour l'art musical, car, en même temps qu'il continuait au théâtre les bonnes et saines traditions de l'opéra-comique français, en même temps qu'il se faisait remarquer par des qualités véritables, quoiqu'un peu mondaines, dans ses nombreuses productions de musique d'église, il réformait le genre de la romance, répandait le goût de la musique d'ensemble pour instruments à cordes, et, enfin, faisait faire les premiers pas à la réforme de nos musiques militaires, réforme que Devienne accomplit à sa suite. Voici comment s'expriment à ce sujet Choron et Fayolle, dans leur *Dictionnaire historique des musiciens* : « M. Martini est un de ceux qui ont le plus contribué à former des corps de musiciens, dans les régiments de France, par la grande quantité de morceaux de musique pour les instruments à vent qu'il a composés à l'époque où il était chez le prince de Condé, et que tous les colonels de ce temps lui ont demandés pour leurs régiments. »

« Martini était à la fois, dit Mme de Salm, homme instruit et homme de société ; son esprit était actif, son jugement sûr et prompt. On lui reprochait de la brusquerie et de l'emportement, surtout quand il était contrarié, ou plutôt blessé dans ce qui tenait à son art ; mais ce défaut, commun à presque tous les grands artistes, n'avait point d'influence sur sa conduite dans le monde, ni dans les fonctions qu'il avait à remplir, et son équité naturelle, la véritable bonté de son cœur, le ramenaient à l'instant à des sentiments bienveillants et généreux. Ces qualités essentielles, qui lui méritaient autant que son talent supérieur l'estime générale, lui avaient acquis des amis sincères qu'il conserva jusqu'aux derniers moments de sa vie. »

Mme de Salm a montré évidemment dans ce portrait toute l'indulgence d'une amie dévouée.

Ce qui paraît certain, c'est que Martini était quinteux envers ses égaux, envieux et jaloux de ses confrères, dur et hautain avec ceux qu'il considérait comme ses inférieurs. A la suite de la réforme de l'an X, dans laquelle il avait été compris, il nourrit jusqu'à ses derniers jours un sombre ressentiment contre Méhul et Catel, qu'il supposait — à tort, je crois — lui avoir nui dans cette affaire. « Au surplus — dit M. Fétis qui l'a connu, et faisait ses études au Conservatoire lorsque Martini y était encore inspecteur — il aurait été difficile de deviner, à la brusquerie, à la dureté de ses manières et au despotisme qu'il affectait avec ses subordonnés, l'auteur d'une multitude de mélodies empreintes de la plus douce sensibilité. »

C'est par une petite histoire fort piquante que M. Fétis nous fait surtout connaître un côté curieux du caractère de cet artiste. Comme elle le peint à merveille, c'est par elle que je veux terminer ce long travail :

« Je me souviens, dit-il, que lorsque j'étudiais l'harmonie au Conservatoire de Paris, sous la direction de Rey, Martini vint inspecter la classe, et qu'il corrigea une leçon que je lui présentai. Je lui fis remarquer que dans un endroit sa correction n'était pas bonne parce qu'elle donnait lieu à une succession de quintes directes entre l'alto et le second violon. « Dans le cas dont il s'agit, on peut faire des » quintes consécutives (me dit-il). — Pourquoi sont-elles permises ? » — Je vous dis que dans ce cas on peut les faire. — Je vous crois, » Monsieur ; mais je désire savoir le motif de cette exception. — Vous » êtes bien curieux ! » A ce mot, dont le ridicule n'a pas besoin d'être commenté, tous les élèves partirent d'un éclat de rire, et la grave figure de notre professeur même se dérida. Depuis ce temps, chaque fois que je rencontrai Martini, il me lança des regards pleins de courroux. »

ARTHUR POUGIN.

(1) V. le *Calendrier musical* de 1789, page 253.

(2) On a vu que Martini y occupa la place même de Grétry, lorsque celui-ci eut donné sa démission.

LE PARDON DE PLOERMEL

A Marseille.

Voici la conclusion du second article publié dans le feuilleton du *Sémaphore* par notre excellent confrère G. Bénédict. En la transcrivant, nous regrettons vivement de ne pouvoir reproduire son appréciation entière du chef-d'œuvre, dont nous avons annoncé déjà le grand succès.

« On le voit, il n'est pas dans cette partition, où l'on ne compte pas

moins de vingt morceaux, une seule scène négligée par le compositeur, il a tenu compte de tout en donnant à chaque personnage, à chaque situation son caractère et sa couleur locale.

Maintenant que dire de cette merveilleuse instrumentation qui atteint l'apogée de l'art dans ses plus poétiques sommets? Renferme-t-elle assez de rhythmes nouveaux, d'effets assez piquants et d'heureux contrastes! Mais ce qui frappe surtout les connaisseurs dans cette partition du *Pardon*, où est si scrupuleusement respecté le septième commandement du décalogue : « Le bien d'autrui tu ne prendras, » c'est l'unité du style et l'harmonie des proportions musicales. Là, point de longueurs fastidieuses, chaque morceau a sa durée logique et ne dépasse jamais les développements qu'il comporte dans ses rapports avec l'ensemble de l'œuvre entière.

Parlerons-nous de la clarté du style de Meyerbeer, où l'on chercherait en vain la moindre obscurité, la plus petite broussaille? L'opéra tout entier est écrit d'une main libre et sûre qui exclut les embarras et les tâtonnements; aussi quelle netteté dans sa marche! comme l'air et la lumière circulent à travers tous ces accompagnements d'un tissu si fin et si habilement ouvragé!

Pour la couleur, elle se montre partout, sans qu'une teinte criarde et disparate vienne en compromettre l'éclat et la douceur. Loin de ces musiciens qui croient intéresser l'auditoire par l'emploi fréquent de certains effets excellents en soi, mais qu'ils reproduisent sans cesse au risque d'en saturer et de compromettre leur harmonie, Meyerbeer, qui mieux que personne connaît jusqu'aux dernières ressources de l'art instrumental, n'en abuse jamais systématiquement au point d'entacher ses œuvres par l'uniformité et la monotonie. A l'égal des compositeurs modernes et comme eux il emploie tour à tour les procédés en usage : *tremolo*, *sourdines*, tenues de cor et de basson, mais avec quelle intelligence, avec quel esprit et quelle discrétion! C'est à peine si dans le *Pardon* Meyerbeer se sert des trombones. Comment s'étonner dès lors qu'il arrive à soutenir l'attention de ses auditeurs sans malaise, sans fatigue et sans ennui? Le premier acte du *Pardon* ne dure pas moins d'une heure et quart montre en main, et pourtant, oserait-on réclamer contre la longueur de cette partie de l'ouvrage, qui file sur les rails du caprice et de la fantaisie avec la légèreté d'un simple vaudeville? A ce propos, nous en appelons aux partisans de la musique *impossible*, et nous les invitons à faire une étude spéciale des œuvres de Meyerbeer. Ils y apprendront comment, avec une science aussi vaste et aussi profonde qu'il soit donné à un musicien de posséder; on peut être accessible à tous les esprits et charmer toutes les oreilles humaines en dehors des formules stéréotypées des platitudes et des banalités de certaines œuvres par trop faciles. Ce qui n'est pas compréhensible en fait de science musicale, ce sont les problèmes et les équations algébriques, les syllogismes obscurs et les cavernes sombres où se complaisent les extravagants et les fous dans l'impuissance où ils sont de pouvoir fixer la lumière.

Une chose digne de remarque dans *le Pardon de Ploërmel*, et qu'il n'est pas inutile de signaler, c'est la partie du *biniou*, instrument local dont Meyerbeer s'est si bien servi au premier acte de son ouvrage, qu'en l'écoutant on rêve malgré soi aux charmants poëmes de Brizeux, transporté en esprit aux lieux où se déroule le drame nouveau de l'auteur de *Robert*. Ah! Monsieur, nous disait un jeune Breton à la dernière représentation du dernier chef-d'œuvre du maître, ces airs me rappellent mon pays et m'attendrissent jusqu'aux larmes; comprendre de la sorte un instrument, ce n'est pas seulement écrire pour lui, c'est l'inventer.

G. BÉNÉDICT.

CORRESPONDANCE.

Saint-Pétersbourg, 10/22 février 1864.

Vendredi a été donnée, au bénéfice de Calzolari, la première représentation de *la Dame blanche* de Boïeldieu, traduite en italien sous le titre de *la Dama bianca*, avec récitatifs de notre chef d'orchestre, Baveri. Cette tentative, il faut bien l'avouer, n'a pas eu le succès sur lequel on comptait. Dépouillée de son dialogue spirituel, la jolie comédie de Scribe a paru froide, et malgré le talent des artistes éminents chargés d'en interpréter la musique, cette impression s'est maintenue toute la soirée. C'est en vain que Calzolari avait mis au service du rôle de Georges tout le charme de sa voix, que dans celui d'Anna Mme Fioretti déployait sa brillante vocalisation; que Mme Bernardi se montrait la plus séduisante Jenny, Everardi un remarquable Gaveston; qu'enfin l'orchestre faisait de son mieux, la salle est restée silencieuse; ses rares applaudissements s'adressaient visiblement aux artistes aimés et non à l'œuvre elle-même. Sous ce rapport du moins, Calzolari, le bénéficiaire, a été largement partagé, et plusieurs rappels accompagnés de couronnes et de bouquets, l'ont dédommagé de l'insuccès d'une initiative qui avait pour but honorable d'introduire au répertoire de notre scène italienne un des chefs-d'œuvre de l'opéra français. Après lui Mme Bernardi s'est fait légitimement applaudir, en donnant à la ballade, d'ailleurs fort bien dite, une expression de vérité qui a produit beaucoup d'effet.

Le physique de Mme Fioretti se prêtait défavorablement au personnage d'Anna; on s'est étonné avec raison qu'il n'eût pas été revendiqué avec empressement par Mme Barbot, à laquelle sa qualité de Française imposait le devoir de soutenir à l'étranger la gloire d'un de ses compatriotes; elle l'eût peut-être moins bien chanté que Mme Fioretti, mais on lui eût certainement tenu compte du sentiment auquel elle aurait obéi. La deuxième représentation de *la Dama bianca* a lieu ce soir.

Hier dimanche, un magnifique concert, organisé au profit de l'asile du prince d'Oldenbourg, remplissait à 2 heures l'immense et magnifique salle de la noblesse. Tous les artistes italiens figuraient au programme, qui était aussi riche que varié. Calzolari y a chanté entre autres l'arioso ajouté par Meyerbeer à la partition italienne de *l'Etoile du Nord* avec un sentiment et une expression qui ont soulevé des tonnerres d'applaudissements. Rubinstein a exécuté plusieurs morceaux de piano et *la Marche des ruines d'Athènes*, et Wieniawski des airs russes sur le violon.

S. D.

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra, deux représentations de *la Maschera*, le nouveau ballet, ont été données la semaine dernière. Vendredi, *Moïse* avait attiré une grande affluence.

*** Aujourd'hui par extraordinaire, *les Huguenots*.

*** Au théâtre de l'Opéra-Comique, le *Postillon de Longjumeau* a été repris. Montaubry s'y montre toujours aussi bon acteur que chanteur. Les répétitions générales de *Lara*, l'opéra nouveau de Maillart, ont commencé vendredi; la première représentation en est donc très-prochaine.

*** Aujourd'hui dimanche, au théâtre Italien, rentrée de Naudin dans *Rigoletto*, avec Carlotta Marchisio dans le rôle de Gilda.

*** S. M. l'Impératrice assistait dimanche dernier à la reprise de *Marta*, et a daigné exprimer sa satisfaction à M. Bagier qu'elle avait fait appeler dans sa loge.

*** Adelina Patti a rempli mercredi, pour la seconde fois, le rôle de Marta, et hier celui de Rosine du *Barbier*. La célèbre cantatrice doit prochainement chanter *la Traviata*.

*** Au théâtre Lyrique impérial, *Mireille* doit paraître bientôt.

*** *Le Violoneux* a remplacé la *Chanson de Fortunio* sur l'affiche des Bouffes-Parisiens et complète le spectacle composé tous les soirs des *Bavards* et de *Lischen et Fritzchen*.

*** Plusieurs représentations consécutives de l'opéra nouveau de Bénédict, *la Rose d'Erin*, ont tout à fait consolidé son succès à l'opéra royal de Berlin. C'est par suite d'une erreur typographique que la distribution des rôles de cet ouvrage a été mal indiquée dans notre dernier numéro. C'est M. Formès qui joue le rôle de Myles et M. Betz celui de Sullivan.

*** Un opéra en quatre actes *la Gitana*, composé par M. Rey, vient d'être représenté avec succès au théâtre de Bordeaux. M. Rey est le mari de la cantatrice connue sous le nom de Rey-Balla, et qui remplissait le principal rôle de l'ouvrage.

*** Au deuxième concert donné mardi dernier aux Tuileries, se sont fait entendre des artistes de l'Opéra-Comique et du théâtre Lyrique : Mme Cico et Mme Miolan Carvalho, MM. Achard et Ismael. Les artistes du Théâtre-Italien et de l'Opéra doivent chanter au concert prochain.

*** Comme d'habitude depuis plusieurs années, Mme la baronne Vigier (Sophie Cruvelli) a organisé à Nice un concert de bienfaisance qui a eu lieu dans la salle du théâtre avec le concours de sa sœur Marie Cruvelli et d'autres artistes distingués. Dans l'air *Casta diva*, l'air final de la *Sonnambula* et quelques autres morceaux de son répertoire, l'ancienne prima donna a prouvé qu'elle n'a rien perdu, ni de sa voix ni de son talent, et le résultat du concert a été sous tous les rapports très-brillant. La recette s'est élevée au chiffre de 17,000 francs.

*** On s'occupe avec le plus vif intérêt de la prochaine audition d'une messe à quatre voix, soli et chœur, composée récemment par Rossini, et qui doit être exécutée pour l'inauguration du nouvel hôtel que le comte Pillet-Will a fait construire, rue Moncey.

*** Nous avons assisté samedi dernier à une brillante soirée musicale donnée par M. et Mme Melchior Mocker; on y a beaucoup applaudi le second trio de Damcke, œuvre magistrale, et diverses pièces de Ch. Mayer, Chopin, etc., interprétées avec beaucoup de charme et d'élégance par M. Mocker. La partie vocale y était dignement représentée par Mlle Girard et Gourdin, qui ont dit à ravir diverses mélodies et le duo bouffe du *Caïd*, ainsi que par le spirituel chansonnier Nadaud, dont les productions sont toujours fort appréciées du monde élégant.

*** Le Conseil de préfecture de la Seine a rendu son jugement jeudi dernier, dans l'affaire des directeurs des théâtres de Paris contre l'administration des droits des pauvres à percevoir sur les billets d'auteurs. Les requêtes des directeurs ont été rejetées; donc, ils seront tenus d'acquitter les droits réclamés.

*** Mlle de La Pommeraye, dont les représentations à l'Opéra ne sont pas oubliées et qui récemment a obtenu de beaux succès sur les principaux théâtres de la province, renonce à la carrière théâtrale pour se vouer à l'enseignement musical. Nous sommes convaincus que les élèves ne feront pas défaut à l'excellente cantatrice.

*** Voici le programme du troisième concert populaire de musique classique qui aura lieu aujourd'hui au Cirque Napoléon : Symphonie en *ré majeur*, de Beethoven; solo de cor (boléro), de Mohr; ouverture de la *Grotte de Fingal*, de Mendelssohn; symphonie en *mi bémol*, de Mozart; invitation à la valse (orchestrée par M. Berlioz), de Weber.

*** L'élite des peintres et sculpteurs inaugurait, jeudi soir, les réunions de la Société des Beaux-Arts. Les tableaux de l'exposition du boulevard des Italiens étaient éclairés, et la musique était venue se joindre aux attraits de la soirée. Mme Miolan Carvalho, MM. Faure et Warot représentaient la partie vocale, M. Georges Pfeiffer la partie instrumentale, avec les quatuors si appréciés de Jacobi et Loys.

*** Demain lundi, dans les salons Pleyel, grand concert avec orchestre et chœurs donné par M. Georges Pfeiffer, avec le concours de Mme Peudefer et de la Société chorale Pleyel-Wolff. M. Pasdeloup conduira l'orchestre.

*** Mardi, salon Erard, concert de M. Dionys Pruckner, avec le concours de Mlle Rahier et de MM. Lamoureux et E. Rignault.

*** Vendredi 4 mars, salons Pleyel, troisième concert avec orchestre donné par M. Camille Saint-Saens, avec le concours de M. Bussine. M. Saint-Saens fera entendre les 3e et 8e concertos de Mozart.

*** Le 8 mars, salons Pleyel, concert de notre excellent violoncelliste Emile Norblin.

*** Jeudi 10 mars, M. Henri Fissot donnera un concert avec orchestre dans la salle Herz, avec le concours de Mlle Lea Karl et de M. Piatti; M. Charles Lamoureux conduira l'orchestre.

*** Paul Bernard vient de composer une transcription-fantaisie fort réussie sur le chœur religieux de Rossini, *la Foi*, qui paraîtra cette semaine. On se rappelle le grand succès qu'a obtenu l'année passée la fantaisie du même auteur sur le chœur de *la Charité*, de Rossini.

*** Le célèbre pianiste Billet donnera le 11 mars un concert dans la salle Herz. Ce nom, qui est celui d'un maître, éveille toutes les sympathies. Nous pouvons annoncer dès aujourd'hui que M. Billet fera entendre des compositions musicales de divers styles et de diverses époques, et qu'il sera entouré d'artistes de premier ordre.

*** Mme Béguin Salomon donnera son concert dans les salons d'Erard, le 19 mars prochain, avec le concours de MM. White, Poëncet, Gouffé, Brunot, Rose, Mohé et Espeignet.

*** Mardi prochain aura lieu dans la salle Herz le concert de Mlle Marie Perez, avec le concours de Mme Tardieu de Malleville, MM. Sivori, Piatti et Costanti. Ce sera l'un des plus brillants concerts de la saison.

*** Nous annonçons un concert à grand orchestre qui sera donné dans le courant de mars, salle Herz, par Mlle Charlotte Jacques, jeune compositeur dont le répertoire est assez varié pour lui permettre de ne faire entendre que ses œuvres. On se rappelle que cette artiste s'est déjà signalée par une charmante opérette, *la Veillée*, représentée avec succès l'an dernier au théâtre Déjazet.

*** Dans une belle soirée musicale, donnée il y a quelques jours chez M. Roubier, dont la fille, élève de Chopin, se distingue comme pianiste, la *Messe sans paroles* de M. J. d'Ortigue a été exécutée d'une manière remarquable et chaleureusement applaudie. Mlle Marie Roubier tenait le piano, M. Maurin le violon et M. Chevillard le violoncelle.

*** Sivori et Mlle Dorus se sont fait entendre à Cambrai, et Mlle Marie Battu à Lille, aux concerts des Sociétés philharmoniques où leur talent a été justement apprécié.

*** Mlle Marie Beaumetz donnera des séances de musique classique pour piano et instruments à cordes, les 4 et 18 mars. Une séance semblable, donnée par l'excellente pianiste, où l'on a entendu bon nombre de chefs-d'œuvre fort bien exécutés, avait réuni un nombreux auditoire.

*** La nouvelle édition, revue et perfectionnée du *Manuel des principes de musique*, ouvrage excellent de M. Fétis, paraîtra cette semaine.

*** Une lettre de M. Farrenc, insérée dans notre dernier numéro, appelait l'attention du monde artistique et musical sur le *Trésor des pianistes*, dont le succès grandit chaque jour. Lundi dernier, pour propager la connaissance des six premières livraisons de ce recueil, Mme Farrenc avait réuni dans la salle Erard un auditoire choisi, devant lequel une jeune pianiste de beaucoup de talent, Mlle Mongin, a fait entendre plusieurs fragments fort peu connus et fort curieux du Dr Bulle, de Chambonnières, de Kuhnau, de Couperin, de Scarlatti, de Porpora, de F. Bach, de Lindemann, de Rameau, etc. Rien de plus piquant, de plus original que l'audition de ces gaillardes, de ces courantes, de ces gigues, de ces sarabandes qui ont fait danser nos pères et qui ne sont plus aujourd'hui que des souvenirs historiques d'un très-haut intérêt. Pour varier la séance, le violoniste Sighicelli a joué avec Mlle Mongin une très-remarquable sonate de Mme Farrenc, et une romance de Beethoven. Le bon effet de cette soirée ne peut manquer d'en amener le renouvellement prochain.

*** La faculté de philosophie à l'Université d'Iéna vient d'accorder le diplôme de docteur honoraire à M. Hans de Bulow, comme son plus éminent pianiste de l'Allemagne.

*** M. Ferdinand Schœn donnera son concert, le 12 mars, dans les salons d'Erard. Entre autres morceaux de sa composition, l'excellent pianiste-compositeur fera entendre sa *Berceuse* et sa Mazurka (*Souvenir de Berlin*).

*** A la quatrième séance de MM. Armingaud, Jacquard, Lalo et Mas, qui aura lieu mercredi prochain avec le concours de Mme Massart, un trio de Schubert, le septième quatuor et la sonate op. 69 de Beethoven, et les variations de Haydn, sur un thème autrichien pour deux violons, alto et violoncelle, seront exécutés.

*** Le tome sixième de la Biographie universelle des musiciens, par M. Fétis, vient de paraître: entre autres articles remarquables, nous citerons ceux de *Martini*, *Mattei*, *Mattheson*, *Méhul*, *Mendelssohn-Bartholdy*, *Mercadante*, *Meyerbeer*, etc. Nous reviendrons bientôt sur cette intéressante livraison.

*** On lit le fait suivant dans un journal hebdomadaire belge, le *Messager d'Ixelles* : « Une expérience des plus curieuses, à laquelle le monde musical refusait de croire, a eu lieu lundi, chez M. V. Capouillet, rue aux Laines. Cette expérience avait pour but de constater l'effet des instruments de musique sur les lampes à l'huile de pétrole, qui s'éteignent instantanément à une note donnée par un instrument de cuivre. A certains passages d'un quatuor exécuté par MM. J. de Boeck, Pape, Crully et Duyelk, trois ou quatre lampes s'éteignaient simultanément. L'expérience a été répétée plusieurs fois à la demande de l'assistance, composée d'une trentaine de personnes, parmi lesquelles se trouvaient plusieurs artistes musiciens et quelques savants; ceux-ci placèrent eux-mêmes à distance les lampes à huile de pétrole sur la cheminée et sur les meubles du salon. M. Duhem, professeur au Conservatoire royal de musique de Bruxelles, voulant convaincre les spectateurs, a éteint successivement huit lampes avec sa trompette. »

*** Nous nous faisons un véritable plaisir d'annoncer aux amateurs de la belle musique le concert tout à fait exceptionnel qui aura lieu le lundi 7 mars, salle Herz, à huit heures du soir. Dans ce concert, donné au bénéfice de l'*Orphelinat de Saint-Roch*, par la *Société académique de musique sacrée*, on entendra les plus belles œuvres des anciens maîtres des diverses écoles (XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles). Le succès obtenu par cette société d'amateurs, l'année dernière, à pareille époque, dans son concert annuel, nous assure encore cette fois une solennité des plus intéressantes. Les soli, les chœurs et l'orchestre seront conduits par M. Charles Vervoitte, président-directeur de la Société.

*** L'éditeur Adolphe Catelin vient de publier sous le titre de *Bibliothèque du violoniste*, six fantaisies faciles avec accompagnement de piano *ad libitum*, par M. Guichard. Nous recommandons la première série de cet ouvrage.

*** Un habitant de la ville de Lyon, ancien élève de l'Ecole polytechnique, vient d'inventer un clavier de piano dans lequel les touches blanches et noires se succèdent régulièrement, de sorte que les douze demi-tons de la gamme sont représentés par six touches blanches et six touches noires. Pour éviter la confusion que produirait pour l'œil l'aspect d'un clavier où tout serait conforme, un mécanisme fort simple fait apparaître à volonté, au milieu des touches noires, une ligne blanche indiquant, pour la gamme en *do*, la quarte, la quinte, la sixte et la septième, et, pour la gamme en *do* dièze, la tonique, la seconde et la tierce.

*** *L'Histoire des concerts populaires de musique classique*, par A. Elwart, a paru dimanche dernier à la librairie Castel, passage de l'Opéra. Un volume grand in-18 de 250 pages, prix net : 1 franc. — Outre les programmes des concerts et six esquisses sur la vie et les œuvres des grands compositeurs symphonistes, ce livre contient un *Guide de l'amateur de musique dans Paris*. Cet appendice renseigne sur tout ce qui peut intéresser les personnes qui s'occupent de l'art musical. Nous rendrons un compte plus détaillé du livre de M. A. Elwart.

*** Mme Anna Widemann, ancienne artiste de l'Opéra et de la Société des concerts, est décédée à l'âge de quarante-neuf ans, le 24 février 1864, après une longue et douloureuse maladie. — Ses obsèques ont eu lieu le 26 courant, au milieu d'un petit cercle d'amis. Le deuil était conduit par ses deux fils, et au cimetière du Nord quelques mots de touchants adieux ont été adressés à cette artiste distinguée, par M. A. Elwart, ami de sa famille.

*** A Munich vient de mourir dans sa dix-neuvième année Mlle Eichberg, harpiste de Stuttgard, qui tout récemment s'était fait entendre au troisième concert d'abonnement. Cette intéressante artiste avait un talent réel.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Lyon.* — L'événement de la semaine a été le concert du nouveau chef d'orchestre Luigini, qui avait attiré un brillant et nombreux auditoire au grand théâtre. Vincent Alder, l'excellent pianiste-compositeur, les sœurs Delepierre, Mmes Lacombe et Dulaurens, des fragments d'une messe, de Luigini, le chant des Bardes, de Lesueur, l'ouverture de *Ruy-Blas* et la marche du *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelshon, ont été tour à tour applaudis; mais l'attrait principal du concert consistait dans la première audition de la marche triomphale composée par Meyerbeer pour la fête du couronnement du roi Guillaume Ier. L'effet de cette œuvre magistrale a été immense; l'exécution à laquelle avait concouru la fanfare lyonnaise n'a, du reste, laissé rien à désirer.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — Roger, engagé depuis un mois au théâtre de la Monnaie pour y donner trois représentations, en est maintenant à sa quinzième, et son succès ne fait qu'augmenter. La cour avait demandé cette semaine une représentation des *Huguenots* qui a eu lieu avec une grande pompe, et dont Roger a été le héros. Au concert de la Grande-Harmonie, où il s'est fait entendre, son succès n'a pas été moins grand, et il en a été de même à la représentation au bénéfice de la veuve d'un artiste de ce théâtre, où, dans le quatrième acte des *Huguenots*, Roger et Mme Meillet ont enthousiasmé la salle. Mme Ferraris, qui est toujours fort applaudie, a eu également de chaleureux bravos à cette représentation.

*** *Cologne.*—Mme Tuczek, qui est ici en représentation, a débuté par le rôle de Suzanne dans les *Noces de Figaro*. Le nom de la cantatrice avait attiré beaucoup de monde, et le succès a été des plus flatteurs.

*** *Hambourg.* — Nous avons entendu Joachim au dernier concert philharmonique. L'éminent violoniste a joué son concerto hongrois et la sonate de Tartini. Le concerto hongrois est une des plus remarquables compositions qu'on ait écrites.

*** *Berlin.* — Une très-belle reprise de la tragédie de *Struensée*, avec la musique de Meyerbeer, vient d'être donnée au théâtre royal. La salle était comble et le drame a été admirablement joué par M. Hendrichs et Mme Jachmann. La belle musique de Meyerbeer, touchant hommage de piété fraternelle, a vivement impressionné un auditoire d'élite.

*** *Leipzig.* — Au dix-huitième concert du Gewandhaus nous avons entendu deux compositions nouvelles pour nous : La *Nixe*, par Antoine Rubinstein, et chant d'Héloïse et des religieux au tombeau d'Abailard, par Hiller. La *Nixe* a beaucoup de charme et aurait eu un succès d'enthousiasme si l'exécution en eût été moins faible. — M. de Bülow a donné sa dernière soirée pour musique de piano, ancienne et moderne. Le programme n'indiquait absolument que des œuvres de Beethoven. M. de Bülow les a exécutées de mémoire, sans se permettre la moindre altération, restant toujours fidèle au texte avec la plus scrupuleuse exactitude. Un succès complet a récompensé l'artiste.

*** *Vienne.* — Le théâtre de la cour a repris *Robert le Diable*, avec Walter, Mme Krauss et Mlle Wildauer, dans les rôles de Robert, d'Alice et d'Isabelle. L'auteur des *Pages de Versailles*, Mme de Hornstein, vient de présenter une nouvelle opérette au Carltheater.

*** *Prague.* — La cantatrice polyglotte, Mlle Tiefensée, a donné, le 17 courant, une séance où elle a tout à fait justifié sa renommée. Après des compositions de Haendel, Mozart, Rossini et Bellini, dans la langue originale, Mlle Tiefensée a fait entendre des chants nationaux hongrois, espagnols et tchèques, en s'accompagnant elle-même au piano. Son succès a été des plus brillants.

*** *Mayence.* — *La Réole*, opéra de G. Schmidt, a été donné ici avec succès. Le compositeur a été rappelé après la chute du rideau.

*** *Naples.* — Mlle Titjens a reparu au théâtre de San-Carlo en chantant *Lucia*, et a été accueillie avec une grande faveur..

*** *Barcelone.* — Mme Volpini a obtenu un nouveau succès dans *Faust*, qui a été très-favorablement accueilli.

*** *Moscou.* — Dix-sept opéras ont déjà été représentés au théâtre : Le ténor Vialetti a chanté dans douze de ces ouvrages : *Les Huguenots*, *Robert le Diable*, *Moïse*, *Don Juan*, *la Muette*, *la Favorite*, *le Barbier*, *Norma*, *le Comte Ory*, *Marta*, *les Puritains*, et il a concouru à soixante représentations avec un zèle égal à son talent. C'est l'artiste infatigable, que le public soutient par sa faveur.

Le Directeur : S. DUFOUR.

En vente chez CHALLIOT et Ce, éditeurs, rue Saint-Honoré, 376.

La Partition pour Chant et Piano de

LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE

Opéra-comique en trois actes,

Paroles de MM. SCRIBE et de SAINT-GEORGES, musique de

D.-F.-E. AUBER

Prix net : 18 fr.

Les Airs détachés et les Arrangements paraîtront prochainement.

PUBLIÉ PAR ADOLPHE CATELIN, ÉDITEUR DE MUSIQUE.

BIBLIOTHÈQUE DU VIOLONISTE (1re série).

Six Fantaisies faciles pour Violon avec accompagnement de Piano (*ad. lib.*) **sur des thèmes allemands, par**

M. GUICHARD

1. Le Chant du Papillon.
   Où s'en vont mes rêves.
2. L'Absence.
   Le Délir du cœur.
3. Un Rayon de tes yeux.
   Printemps bien aimé.
4. Rosée amère.
   La Fleur du vallon.
   Berceuse.
5. Ombre adorée.
   La Dernière Rose.
   La Captive.
6. Porte étendard.
   Chanson autrichienne.

Prix de chaque livraison : 6 fr.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Ce, RUE JACOB, 56,

Chez tous les libraires de France et de l'étranger,

Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu*, *au* 1er.

Mise en vente du Tome VI (M P)

DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES

MUSICIENS

ET

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié,

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.
Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME VIe. — PRIX : 8 FRANCS.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 105, rue de Richelieu, au 1er.

La Partition pour Piano et Chant avec paroles italiennes

DE L'OPÉRA **MARTA** DE F. DE FLOTOW

FORMAT IN-8°, PRIX NET : 20 FR.

Paroles françaises, prix net : 15 fr. — Pour piano solo, prix net : 10 fr.
Airs détachés avec accompagnement de piano. — Ouverture arrangée pour piano et à quatre mains.

NOUVEAUX ARRANGEMENTS SUR DES THÈMES DE CET OPÉRA :

ASCHER. — Op. 77. Illustration pour le piano.. . . . . 9 »
BEYER. — Bouquet de mélodies, petite fantaisie, chaque. . . 6 »
BURGMULLER. — Valse brillante. . . . . 6 »
CROISEZ. — Duo facile à quatre mains 7 50
FAVARGER. — Fantaisie pour le piano . . . . . 9 »
LECARPENTIER. — Bagatelle.. . . . . 5 »
RUMMEL. — Fantaisie pour piano et à quatre mains, chaque 6 »
VALIQUET. — Morceau très-facile pour piano et à quatre mains 3 »
VOSS (Ch.). — Op. 406. Fantaisie brillante pour le piano . . 7 50

Quadrilles, Valses, Polkas.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison Henri HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. Henri HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Srs DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS

A Paris, rue Saint-Georges, 50.

MAISON ADOLPHE SAX * *

A Paris, rue Saint-Georges, 50.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impériat de musique.
Auteur du système d'organisation et fournisseur breveté de la musique des Guides et des autres régiments de la Garde impériale.

SEULE GRANDE MÉDAILLE D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES DE 1851 ET 1855 (Council medal)

SEULE 1re MÉDAILLE A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS APPLIQUÉS A L'INDUSTRIE, PARIS 1803

Inventeur des Familles des Saxo-Trombas, Saxhorns, Sax-Tubas, Saxophones, des instruments à six pistons et à tubes indépendants, etc., etc.

Résumé des avantages des Saxhorns et des Saxotromeas, invention de 1845 :

Le Saxotromba ou le Saxhorn est supérieur à ses analogues existant précédemment, comme son, comme justesse, comme création de famille complète, comme facilité et unité de doigté, comme forme pour le placement et le maniement de l'instrument, comme ayant une même direction des sons (avantage pour l'auditeur de recevoir tous les sons avec la même puissance); supérieur, en ce que quelques jours suffisent pour former, avec des amateurs ou de simples conscrits militaires, une musique passable; supérieur, en ce que les plus gros instruments comme les petits se tiennent facilement au moyen de la main gauche et du bras gauche, et laissent le bras et la main droite entièrement libres et dans la meilleure position pour le jeu des doigts sur les pistons ou cylindres; supérieur, en ce que, quand un élève a déjà fait des études et qu'il est obligé de changer d'instrument, soit faute de disposition des lèvres ou pour tout autre motif, ses études acquises servent pour le nouvel instrument, soit trompette, trombone ou tout autre instrument; supérieure, en ce que, dans les Sociétés de fanfares ou dans un régiment, surtout lors des congés, il arrive souvent que tous les artistes d'une même catégorie d'instruments partent, et que, dans ce cas, on peut les remplacer en prenant des musiciens dans les parties es mieux garnies pour occuper ou remplacer les parties manquantes, supérieur, en ce que la musique en marche conserve la même sonorité qu'au repos, par suite de la fixité de l'embouchure sur les lèvres; supérieur pour les régiments, en ce que tout le monde se trouve dans la même position, toutes les mains à la même hauteur et tous les instruments penchés de gauche à droite; supérieur, pour la musique à cheval ou de cavalerie, en ce que si, pendant que l'on joue, le cheval vient à faire un écart, il est facile de ressaisir les brides pour le ramener, sans déranger l'instrument de sa position. — (Pour les propriétés et les avantages des autres inventions de M. Adolphe SAX, consulter la notice qui se distribue à sa manufacture, rue Saint-Georges, 50.)

Tous les instruments sortant de la fabrique portent l'inscription suivante : **Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur,** le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 10. 6 Mars 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 r. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — De l'éducation musicale préventive pendant la première et la seconde enfance (1er article), par **Maurice Cristal.** — Auditions et concerts. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Nouvelles et annonces.

DE L'ÉDUCATION MUSICALE PRÉVENTIVE

PENDANT LA PREMIÈRE ET LA SECONDE ENFANCE.

(Gymnastique de l'ouïe et de la voix.) (1).

(Premier article.)

La vulgarisation de la musique, dans les classes populaires, est une des grandes choses accomplies dans notre époque. L'éducation musicale est mise à la portée de tout le monde ; des cours gratuits, les orphéons sollicitent partout les ouvriers, les cultivateurs, et chacun constate les facilités immenses qui chaque jour sont mises à leur disposition pour qu'ils fournissent à leurs enfants une éducation sérieuse, et spécialement pour la musique, une instruction à la portée de la jeunesse. Tout cela c'est très-bien, mais on oublie l'enfant, on néglige les années premières de la vie, celles où les impressions se gravent ineffaçablement en nous ; on laisse gaspiller l'époque la plus profitable pour l'éducation, surtout pour l'éducation musicale ; on ne songe point à la mère de famille qui, même antérieurement à l'âge où les enfants vont à l'école, veut et sent qu'il est de son devoir de préparer son petit enfant à cette éducation musicale qu'elle projette de lui faire donner plus tard complète et définitive.

Tel est le problème : influencer dès la première enfance, dès la naissance, les sens musicaux de l'enfant, les empêcher de se fausser, les diriger sainement, et, en un mot, maintenir dans une hygiène musicale, au moyen d'une gymnastique et d'une éducation appropriées, le sens et le sentiment de l'ouïe, de la parole, du chant et de la musique, de telle sorte que, lorsque arrive l'étude sérieuse de l'art, l'enfant n'aborde pas en ignorant un monde inconnu.

Ce problème intéresse l'avenir musical tout entier. Bien des mères l'ont résolu chacune selon son pouvoir et à sa manière. Nous avons été frappés de tous les essais que nous avons vu faire, et, pour faciliter leur devoir aux mères qui comprennent si bien l'éducation de leurs enfants, nous avons réuni tout ce que nos études, nos observations et notre position douloureuse de père veillant à l'éducation d'une enfant dont la mère n'est plus, nous a pu donner d'expérience. Nous avons déjà fait un semblable travail pour l'éducation préventive de l'œil et de la main dans les arts du dessin et de la sculpture. L'accueil qu'on lui a fait nous donne à espérer qu'on sera bienveillant pour cette étude, où nous apportons toute notre conscience et toute notre sincérité.

L'art, dans son aspiration la plus élevée, tend à remonter à Dieu, en qui est sa source première. C'est donc pour ainsi dire rapprocher l'enfant du divin auteur de toutes choses, que de l'initier aux jouissances intellectuelles qui répondent aux besoins de son âme, et le font entrer dans une voie où se complète la destinée de son être. Il nous y invite d'ailleurs lui-même par ses sourires ou par ses pleurs. Pleurer est une loi commune à tous les âges, et la source des larmes n'est jamais entièrement tarie. Les larmes restent longtemps le seul langage de l'enfant. Par elles il dit sa faiblesse, ses souffrances, ses besoins. Pour arrêter les cris de l'enfant, pour sécher ses larmes, le moyen le plus efficace que puisse employer une mère, c'est le chant. Assise près de la couchette dans laquelle l'enfant s'agite, qu'elle chante de sa douce voix de femme, sans le bercer, quelques-unes de ces vieilles ballades composées par les mères d'autrefois. Son chant ne sera pas longtemps troublé par les plaintes du petit être qu'elle est venue consoler ; soudain il se calmera ; il fermera les yeux pour se recueillir, et il écoutera en silence le chant maternel ; sur sa joue ses larmes se sécheront, le sourire s'épanouira sur ses lèvres ; entre l'âme de la mère et l'âme à peine éclose de l'enfant, la musique aura ajouté de nouveaux liens. Et maintenant, tous les jours de sa vie encore si peu nombreux, les chants de sa mère le berceront doucement, et par son oreille de plus en plus sensible aux bruits qui l'entourent, le mettront en communication avec le monde extérieur, que ses yeux lui révéleront plus tard.

(1) Sous ce titre, M. Maurice Cristal a composé un véritable traité, rempli de curieuses observations et d'enseignements utiles. Ne pouvant, à raison de son étendue, le publier tout entier, nous en détacherons quelques fragments pour le faire connaître. Nous rappellerons que M. Maurice Cristal est l'auteur des deux remarquables articles sur *la Musique dans les cités ouvrières*, qui ont paru l'année dernière dans ce journal.

La musique, c'est là le merveilleux témoignage de son action puissante et féconde, agit sur l'âme. Elle provoque l'émotion salubre et sainte. Elle nous console et essuie nos pleurs, elle les fait doucement couler. Elle endort dans le repos l'enfant qui souffre ; plus tard elle assoupit les cuisantes douleurs, elle repose des agitations de l'existence, elle élève aux célestes sphères, dans de saintes aspirations, les désespoirs d'ici-bas, et elle offre à la mère le moyen le plus facile, le plus puissant d'élever son enfant, de communier sans cesse avec lui, d'être en contact immédiat et incessant avec l'âme de son enfant.

La musique est donc une aptitude naturelle que les enfants possèdent à des degrés différents, il est vrai, et qu'il faut développer au profit de leur intelligence, de leur raison et de leur cœur. Si quelques-uns seulement sont appelés à être virtuoses et à créer des chefs-d'œuvre, tous peuvent devenir capables de les comprendre, d'en ressentir les bienfaisants effets. C'est donc cette pensée qu'il faut inspirer dès le premier âge, faire sucer avec le lait maternel, le sentiment du beau en toutes choses et dans l'art, parce que là est le vrai, et que le vrai conduit au bien.

On ne songe point assez à l'utile parti que les mères peuvent tirer de la musique employée comme moyen d'éducation. Le but suprême de l'éducation est d'établir une entière harmonie entre toutes les facultés humaines. La musique tend à soumettre les sens à une loi analogue. Elle met en jeu nos sensations, elle fait palpiter en nous toutes les fibres sacrées : nos sensations, soumises à l'action de la musique, n'ont-elles donc pas aussi un rôle dans la grande loi d'harmonie morale vers laquelle tend l'éducation ? Entre ces deux puissances, l'éducation et la musique, n'y a-t-il pas des liens secrets, mystérieux, intimes ?

Montaigne nous a appris que dans son premier âge, son père le faisait éveiller chaque matin au son d'une musique italienne. Montaigne eut-il l'oreille juste ? Je le crois ; mais combien son esprit était juste, chacun le sait ; et toute la vie il eut la mémoire embaumée des concerts qui avaient bercé toute son enfance dès les premiers jours de sa vie.

Thomas Moore, le plus grand poëte de l'Angleterre après Byron, fut également bercé pendant sa première enfance, par les incomparables mélodies irlandaises que sa mère chantait près de son berceau. Au collége, il eut pour ami Robert Emmet qui, comme lui, avait pendant toute son enfance entendu sa mère calmer ses pleurs en lui chantant les mélodies natales. Ils parlaient souvent entre eux de ces airs ravissants. Moore, sans jamais avoir reçu de leçons de musique, apprit à jouer sur le piano quelques-uns de ces airs. Emmet s'asseyait à côté de lui pendant qu'il jouait. Un jour, après s'être longtemps enivré tous les deux de ces refrains qui évoquaient pour eux la patrie dans sa force et dans sa gloire, Emmet se leva précipitamment comme un homme qui sort d'un rêve, et s'écria : « Oh ! que ne suis-je à la tête de vingt mille hommes marchant au son de cet air ! » Ils n'avaient pas dix ans ni l'un ni l'autre. Plus tard, ces souvenirs d'enfance inspirèrent si bien Moore qu'il composa pour les airs nationaux chantés par sa mère à son berceau, les immortelles *Mélodies irlandaises* qui, au jugement de Byron, ratifié déjà par la postérité, survivront à tous les siècles, et dureront aussi longtemps que la musique et la poésie.

Pour la mère prévoyante, la musique sera une ressource immense pour former l'oreille et le goût, et préparer pour l'homme, dans l'enfant, un langage doux, correct, harmonieux. Un jour, en effet, bientôt, les lèvres de l'enfant vont s'ouvrir ; il assemblera des syllabes, son gosier rendra des sons, sa voix subira des métamorphoses successives, s'arrêtera, enfin, à un timbre déterminé et qui ne variera plus. Sera-t-elle fausse ? sera-t-elle juste ? Elle sera juste ; elle aura des notes harmonieuses et profondes, elle sera souple, expressive et vibrante, si, déjà bien douée par la nature, elle a pu se former sur le chant d'une mère intelligente. Or, une voix rude, disgracieuse, violente est un obstacle dans la vie ; une voix juste, forte, pénétrante, bien timbrée, est un moyen de persuasion, de séduction même, une cause à peu près certaine de supériorité et de succès. Nous ne parlons pas des joies intimes que peut procurer l'art de l'élévation des sentiments dont il est l'occasion, et de l'enrichissement qu'il donne à l'intelligence toujours inquiète quand elle sent qu'il lui reste des horizons à découvrir et à explorer.

A tous ces titres, la musique doit prendre place dans l'éducation du premier âge, et la mère prudente ne négligera jamais, si elle se préoccupe de la santé, de l'intelligence, du bonheur et de l'artistique sensibilité de son enfant, de faire entrer dans son éducation la gymnastique de l'oreille, de l'ouïe, du langage et de son appareil.

MAURICE CRISTAL.

(*La suite prochainement.*)

AUDITIONS ET CONCERTS.

M. Georges Pfeiffer. — M. Edmond Hocmelle. — Les frères Poznanski. — Mlle Marie Perez. — M. Dyonis Pruckner. — Concert de la loge maçonnique *les Frères-Unis inséparables*, au profit de son œuvre d'adoption d'orphelins.

Georges Pfeiffer nous a fait assister lundi, dans les salons de Pleyel-Wolff, à une nouvelle audition de son deuxième concerto, pour piano avec orchestre, qui faisait déjà partie du programme de son concert de l'an dernier. Ce morceau, qui dénote chez son auteur, un esprit formé à bonne école et nourri de la substance des maîtres, a été écouté avec une satisfaction marquée. L'allegro est bien traité ; le compositeur, toujours dominé par son sujet, et sachant le présenter sous des aspects divers, ne se laisse pas entraîner à des caprices hors de propos, comme cela arrive si souvent en pareille matière ; c'est une page sérieuse et recommandable. Néanmoins, la barcarolle, dont le principal motif est très-heureusement trouvé, a rencontré plus d'appréciateurs, ainsi que le finale, pièce fine et élégante, dans laquelle le retour de la barcarolle amène une péroraison des plus neuves et des plus saisissantes. Georges Pfeiffer, dont le talent acquiert chaque jour plus de puissance et plus d'ampleur, a joué son concerto avec une verve peu ordinaire, et l'orchestre, supérieurement conduit par M. Pasdeloup, l'a non moins bien accompagné.

L'ouverture du *Cid*, que Georges Pfeiffer faisait entendre pour la première fois, a vivement impressionné l'auditoire. On y reconnaît un incontestable mérite d'harmonie qui trahit le musicien habile et instruit.

Le Chêne et le Roseau, fable, et la kermesse de *Faust*, sont des morceaux de plus courte haleine qui ont d'ailleurs de la grâce et de la fraîcheur. Georges Pfeiffer les a parfaitement interprétés, ainsi que le nocturne en *ré* bémol de Chopin et l'allegro du concerto en *ut* mineur de Beethoven.

Outre Mme Peudefer, très-agréable chanteuse, qui a détaillé avec beaucoup de goût et de méthode l'air des bijoux de *Faust*, la société chorale Pleyel-Wolff, sous la direction de M. Joseph O'Kelly, s'est fort bien acquittée de l'exécution du chœur des Prêtres, *des Mystères d'Isis* et du *Tyrol*, scène dramatique de M. Ambroise Thomas. L'orchestre de M. Pasdeloup a aussi contribué à l'éclat de cette soirée par la façon dont il a dit la si gracieuse ouverture du *Matrimonio segreto*.

— Dans sa soirée musicale et littéraire, donnée à la salle Herz, M. Edmond Hocmelle, l'organiste de la chapelle du Sénat, a joué sur l'orgue d'Alexandre plusieurs petits morceaux de sa composition, une *Romance sans paroles*, une *Tarentelle*, une *Méditation* et une *Marche*, qui ne sont pas sans mérite, mais qui n'ont pas une bien grande portée ; ce sont d'agréables bagatelles, élégantes et correctes, dont les développements, nécessairement bornés, ne laissent à l'auditoire qu'une impression fort vague. Pour mieux apprécier les qualités sérieuses de M. Hocmelle, il nous aurait, sans doute, fallu entendre son trio sur une *Fièvre brûlante* pour orgue, piano et violon; mais l'absence de M. White n'a pas permis de remplir cette promesse du programme. Quant à ses romances *avec paroles*, pourquoi M. Hocmelle s'obstine-t-il à les chanter lui-même ? Nous croyons que, dans l'intérêt de ses mélodies, il ferait mieux d'en confier l'interprétation à d'autres voix que la sienne.

Quoique la partie exclusivement musicale de ce concert ne comportât pas moins d'une dizaine de morceaux, la partie littéraire se composait de deux ouvrages dramatiques, un proverbe et un opéra-comique. Le proverbe, intitulé *Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras*, était joué par l'auteur, Mlle Jenny Sabatier et par Samson, l'ex-artiste du Théâtre-Français. Tous deux ont fait le plus grand plaisir, et Mlle Jenny Sabatier a été doublement fêtée comme auteur et comme actrice. L'opéra-comique, *Un service d'ami*, dont elle avait fait aussi les paroles, et dont la musique est de M. Hocmelle, n'a pas été moins bien accueilli. On y a particulièrement applaudi des couplets du baryton, un air bouffe par Castel, et un trio contenant de très-jolis motifs. Le rôle féminin de cette opérette, à trois personnages, était tenu par Mlle Adam-Boisgontier, jeune et charmante cantatrice, qui, dans l'une et l'autre partie de la soirée, a obtenu des applaudissements très-mérités.

— Les frères Poznanski, pianiste et violoniste américains, de Charlestown, qui se sont produits ces jours derniers dans les salons d'Erard, sont des artistes d'avenir qui ont droit aux plus sympathiques encouragements. Le pianiste, Joseph Poznanski, est un tout jeune homme, dont l'exécution ne manque ni de netteté, ni de souplesse ; quand d'opiniâtres études lui auront fait acquérir les qualités de style, sans lesquelles il n'y a pas d'individualité possible, il forcera bien certainement la critique de compter sérieusement avec lui. La manière dont il a interprété les variations de Thalberg sur la barcarolle de l'*Elisire d'amore*, a été très-goûtée, et d'unanimes bravos ont accueilli une *Bourrée* et une *Rêverie* de sa composition. Son frère, J.-B. Poznanski, le violoniste, a, selon nous, plus de fini, plus de brio, plus d'expression dans son jeu. Il a parfaitement dit la magnifique *Fantasia appassionata* de Vieuxtemps, ainsi qu'un *Noeturne* et une *Sérénade* composés par lui, et dans le grand duo sur des motifs de *Don Juan*, qui a terminé la soirée, c'est encore son violon qui a eu l'avantage sur le piano de son frère. M. Kleczynski et, pour le chant, M. Alphy Morel et Mlle Bellerive, prêtaient leur concours à cet intéressant début.

— Dernièrement, nos lecteurs s'en souviennent sans doute, nous avons eu occasion de constater l'apparition dans nos concerts parisiens d'une nouvelle étoile en la personne de Mlle Marie Perez, professeur de piano au Conservatoire de Marseille. Cette jeune et jolie virtuose a donné mardi, dansla salle Herz, un très-brillant concert, qui a confirmé les connaisseurs, et ils étaient nombreux, dans la très-bonne opinion qu'elle avait fait concevoir de son talent. Remarquable musicienne, Mlle Marie Perez possède en outre les plus précieuses qualités d'exécution : de la grâce, de l'élégance, et, lorsqu'il le faut, de l'énergie, mais par-dessus tout un goût exquis et un style distingué. Aussi a-t-elle été plus appréciée encore par les pianistes éminents qui assistaient à sa soirée que par le reste de l'auditoire, et ce n'est pas là un triomphe facile non plus que vulgaire. Selon la coutume, elle a débuté par un morceau concertant qui n'était autre que le trio en *ut* mineur de Beethoven, où elle avait pour partenaires Sivori et Piatti. Il ne faut pas demander si cette œuvre grandiose, interprétée d'une façon irréprochable, a été chaleureusement acclamée. Mlle Marie Perez a dit ensuite avec un charme infini la *Deuxième barcarolle* d'Edouard Wolff, ravissant morceau de concert qui a plusieurs fois soulevé l'enthousiasme du public, en dehors de l'exécution de l'artiste; puis, avec Mme Tardieu de Malleville, que l'on rencontre toujours dans les fêtes d'élite, elle a joué la belle sonate en *ré*, de Mozart, pour deux pianos, qui a procuré à ses aimables interprètes un partage égal de bravos. Pour finir, Mlle Marie Perez a merveilleusement dit deux morceaux de moindre importance, mais qui ont eu pour effet de prouver l'extrême variété de son exécution.

Tour à tour Sivori et Piatti, alternant avec la bénéficiaire, ont passionné l'auditoire, le premier avec sa brillante fantaisie sur *Il Ballo in maschera*, le second avec ses délicieuses variations sur la barcarolle de *Marino Faliero*. Comme couronnement de cette magnifique séance, Sivori a enlevé avec un entrain sans pareil les diaboliques variations de Paganini sur *Nel cor piu non mi sento*. C'était le dernier morceau de la soirée, et personne, avons-nous besoin de le dire, n'a quitté sa place avant d'avoir témoigné au successeur du plus étonnant violon de ce siècle, l'admiration qu'on avait éprouvée à l'entendre.

— Le premier concert donné à Paris par M. Dyonis Pruckner avait réuni un assez nombreux auditoire dans les salons d'Erard, et la soirée a été bonne pour ce nouveau pianiste, qui ne s'est pas montré indigne de l'intérêt qu'on semblait lui porter. Après avoir fait convenablement sa partie avec MM. Lamoureux et Rignault, dans le trio en *mi* bémol de Schubert pour piano, violon et violoncelle, il a rendu avec un bon sentiment musical plusieurs morceaux, parmi lesquels on a surtout applaudi *la Rapsodie hongroise* de Liszt, une *chanson* de Mendelssohn et la valse de *Faust*, transcrite également par Liszt. M. D. Pruckner a, dans son jeu, de la franchise unie à une certaine délicatesse; si nous en jugeons par l'effet qu'il a produit, c'est plutôt dans la fantaisie gracieuse et légère qu'il réussira que dans les morceaux de force et de bravoure. Cependant, il s'agit d'une première audition, et ce n'est pas le cas de prononcer un jugement sans appel. Le succès obtenu par M. Pruckner a rejailli sur Mlle Mathilde Rahier, qui a très-bien chanté deux airs des *Noces de Figaro*, en français, et de *la Linda*, en italien.

— Tous les ans, la loge maçonnique *les Frères-Unis-Inséparables* donne une grande matinée musicale, au profit de son œuvre d'adoption d'orphelins. Cette solennité excite toujours un très-vif intérêt, non-seulement en raison de son but humanitaire, mais aussi parce qu'elle est organisée avec un soin, avec un éclat tout à fait exceptionnels. Où trouver, par exemple, une réunion de talents plus complète que celle qui avait répondu, dimanche dernier, à l'appel de cette bienfaisante association, dans la salle du Grand-Orient? Citons d'abord MM. Triebert et Jancourt, qui ont ouvert la séance avec une fantaisie concertante pour hautbois et basson sur des motifs de *Sémiramide*; puis le charmant violoniste Sighicelli, qui a exécuté avec une rare perfection des *Souvenirs de Bellini*, une *Mélodie* de sa composition et des *Variations* excellentes de Mayseder ; Ravina et Mlle Louisa Barnard, son excellente élève, une de nos meilleures pianistes, qui, dans un morceau à quatre mains, sur *Euriante*, ont conquis d'unanimes suffrages, et enfin le harpiste inimitable F. Godefroid.

Mais ce n'est pas tout; la partie vocale, confiée à Mme G. Grisi, à Mario et à Delle-Sedie, aussi zélé maçon qu'il est excellent chanteur, a été vraiment magnifique, et ces trois artistes se sont prodigués avec une générosité exemplaire. Chacun d'eux, après avoir chanté un air, a encore fait sa partie dans un duo et dans un trio, et avec quel goût, quel élan, quelle *maëstria!* Mme Grisi était visiblement souffrante, et l'on a su qu'elle avait quitté sa chambre de

malade pour faire honneur à sa parole. Aussi a-t-elle été applaudie avec ardeur, et, nous devons le proclamer, jamais la grande cantatrice, électrisée sans doute par ces bravos légitimes, n'a mieux chanté, ni avec plus de charme, ni avec plus de suave expression, la romance irlandaise de la rose, de *Marta*, qui lui a valu tant de succès en Irlande même.

Nous croyons bien fermement que cette matinée musicale sera comptée au nombre des plus belles qui aient été données par les *Frères-Unis-Inséparables*. C'était du moins l'impression générale d'un auditoire dans lequel on remarquait d'éminents appréciateurs, et, en première ligne, l'illustre auteur des *Huguenots* qui, en sa qualité de membre de la loge, occupait une place voisine de celle de S. Exc. le maréchal Magnan, grand-maître de la maçonnerie française et *Vénérable d'honneur de la loge des Frères-Unis-Inséparables*. Les membres organisateurs du concert, et à leur tête M. Aronssohm, le digne président de la loge, ont bien mérité des orphelins, car la recette en leur faveur, y compris la quête gracieusement faite par Mme Grisi et par la fille du maréchal Magnan, s'est élevée à un chiffre très-considérable.

Y.

REVUE DES THÉATRES.

Théatre Français : reprise de *Il ne faut jurer de rien*, comédie en trois actes, d'Alfred de Musset; début de Mme Victoria Lafontaine. — Odéon : *le Marquis de Villemer*, comédie en quatre actes et en prose, par George Sand. — Vaudeville : reprise des *Lionnes pauvres*, comédie en cinq actes, par MM. Emile Augier et Edouard Foussier. — Variétés : *le Petit de la rue du Ponceau*, comédie en deux actes, par MM. Edouard Martin et Albert Monnier ; la *Vieillesse de Brididi*, vaudeville de MM. Adolphe Choler et Henri Rochefort ; *un Bal d'Alsaciennes*, mascarade mêlée de chant et de danse, par MM. Siraudin et Blum. — Palais-Royal : *la Cagnotte*, comédie-vaudeville en trois actes, par MM. de Labiche et Delacour. — Porte-Saint-Martin : *Faustine*, drame en cinq actes et neuf tableaux, par M. Louis Bouilhet. — Théatre Déjazet : *la Nuit de la mi-carême*, opérette en un acte, de M. Emile Abraham, musique de M. Eugène Déjazet.

Il y a eu, dans le cours de cette quinzaine, un début fort important à la Comédie française, celui de Mme Victoria Lafontaine, pour qui l'on a repris un des plus charmants proverbes d'Alfred de Musset, *Il ne faut jurer de rien*. Le rôle de Cécile, joué primitivement par Amédine Luther, offre des éléments tellement variés, que Mme Victoria Lafontaine a pu, tout à son aise, y déployer les qualités précieuses qui lui ont valu tant de succès au Gymnase, la grâce, la décence, l'ingénuité et la sensibilité la plus exquise. Elle a, d'ailleurs, été merveilleusement secondée, dans cette délicate épreuve, par Provost, Delaunay, Got et Mlle Augustine Brohan qui, pour la première fois, a franchement abordé l'emploi des *caractères* et récolté une glorieuse moisson de bravos, en récompense de son abnégation féminine.

—Tout le monde connaît *le Marquis de Villemer*, ce roman de George Sand, dont la date est récente et qui pourtant semble avoir été écrit à la meilleure époque de la vie et du talent du célèbre écrivain. Le sujet, comme on sait, en est fort simple, et rappelle à certains égards celui de *Jeane Eyre*, l'un des grands succès de la littérature moderne en Angleterre. Nous dirons, en quelques mots, qu'il s'agit dans ce livre, d'une jeune lectrice placée près d'une marquise, mère de deux fils qui sont issus d'un noble mariage. L'aîné se nomme le duc d'Aleria, et le second est marquis de Villemer. Tous deux deviennent épris des charmes de Mlle Caroline, mais chacun selon son tempérament, c'est-à-dire que le duc n'a qu'un caprice éphémère, et que le marquis éprouve, au contraire, une passion profonde et respectueuse. La vieille marquise, qui adore son dernier fils, est prête à capituler en sa faveur avec tous ses préjugés nobiliaires, et à autoriser son union avec Caroline. Mais la calomnie jette sa boue sur la vie innocente et pure de la lectrice, et les projets du marquis sont entravés jusqu'au jour où reconnaissant l'injustice de ses soupçons, il obtient le consentement définitif de sa mère et épouse la jeune fille, dont le duc d'Aleria repentant s'est institué le plus vaillant et le plus intéressé protecteur.

Cette donnée, en apparence si pauvre d'incidents dramatiques, est traitée avec une extrême délicatesse de plume, et l'étude approfondie du cœur humain y remplace avec avantage les péripéties à effet, les coups de théâtre imprévus qu'on y rechercherait en vain. Mais cette sobriété d'événements est-elle de mise à la scène? On aurait pu parier pour la négative, et cependant *le Marquis de Villemer* a réussi, l'autre soir, d'une manière éclatante, à l'Odéon. Par un de ces tours de force, dont Mme Sand est peut-être seule capable, l'intérêt s'y soutient sans faiblir un instant, depuis le premier acte jusqu'au dernier. On est ému, subjugué par un drame d'intérieur bien plus cent fois que par ces pièces à spectacle, où les combinaisons les plus terribles, les plus inattendues se succèdent sans pitié ni merci, sous les yeux du spectateur aux aboïs.

Le renom immense et mérité de l'auteur du *Marquis de Villemer*, avait fait de cette représentation une véritable solennité. Les portes du théâtre étaient assiégées de bonne heure par une foule considérable, dont la majeure partie, ne pouvant trouver place dans la salle, a stationné, pendant toute la soirée, devant le péristyle, et s'est portée ensuite au domicile de George Sand pour lui décerner une ovation qui n'a manqué que par l'absence de l'heureux triomphateur. La crainte d'un tout autre dénoûment, basée sur la publication singulièrement controversée de son dernier roman, *Mlle de la Quintinie*, s'était insinuée à tort dans l'esprit de quelques trembleurs. Tout s'est passé à merveille ; au dedans comme au dehors, il ne s'est produit aucune manifestation hostile, bien loin de là ; le public a applaudi frénétiquement ; l'Empereur et l'Impératrice, qui assistaient au spectacle, ont fait transmettre leurs félicitations à l'auteur ainsi qu'à ses principaux interprètes, Mlle Thuillier, Berton, Ribes, et grâce à Mme Sand, voilà l'Odéon à flot pour tout le reste de sa campagne.

—Le Vaudeville a eu l'excellente idée de reprendre les *Lionnes pauvres*, une des pièces hardies et fortement accentuées, comme M. Emile Augier sait les faire dans ses jours d'imagination. Félix et Mlle Fargueil ont conservé leurs rôles, à la satisfaction générale. Parade a hérité de celui de Chotel, et en a fait une sorte de création. Tous les soirs on renvoie du monde, et rien ne fait présager que ce regain de prospérité ait un terme prochain.

— En une semaine, les Variétés ont complétement renouvelé leur affiche, et ont retenu, par cette activité opportune, le public prêt à s'enfuir. *Le Petit de la rue du Ponceau*, la pièce de résistance, n'est pourtant point un chef-d'œuvre ; mais il y a quelques bonnes scènes dans cette odyssée en partie double d'un clerc de notaire à la recherche d'une dot et d'une étude, et de cet Antony désespéré qui, au moment de se jeter par la fenêtre, trouve un père et devient son rival heureux. Cette situation est à peu près la même, au comique, bien entendu, que celle de *Jean Baudry* ; mais il faut convenir que si les auteurs de la comédie des Variétés ont eu l'intention de parodier le drame de M. Vacquerie, ils s'y sont pris un peu tard.

La Vieillesse de Brididi est une amusante bouffonnerie qui a un point de départ réel. Il y a environ quinze ou vingt ans, on remarquait, dans les bals publics, un danseur excentrique qui, sous le nom de Brididi, essayait de balancer la colossale réputation de Chicard. Un beau jour, ce danseur a disparu, et comme nous ne voyons aucun inconvénient à supposer qu'il se soit rangé et qu'il ait fait une fin bourgeoise, nous voulons bien croire, sur la foi de MM. Cho-

let et Rochefort, qu'il s'est tout bonnement marié, sans révéler à sa femme ses précédents légers, et qu'il aspire aujourd'hui à la gloire d'être élu maire d'Argenteuil et de couronner des rosières. Mais hélas! il existe de par le monde une demoiselle Trafalgar qui a connu jadis Brididi et qui prétend le forcer à enseigner à un jeune cocodès qu'elle protége, son fameux pas du *Serpent* et du *Dragon volant*. De là, tempête dans le ménage du futur maire d'Argenteuil. Sa femme, qui gémit sous le sceptre sévère de l'ex-Brididi, se sert du secret qu'elle a surpris pour le contraindre à lui octroyer une charte plus libérale. Mme Emilie Durand est charmante dans ce rôle de femme révoltée contre la tyrannie conjugale, et elle danse à ravir le pas fascinateur du *Serpent*.

Mais il paraît qu'il en est de la danse comme du galop, et que lorsqu'on en prend, on n'en saurait trop prendre. Les Variétés pour célébrer la mi-carême, ont donné à *la Vieillesse de Brididi* un pendant qui s'appelle *un Bal d'Alsaciennes*; c'est un de ces à-propos sans prétention, où l'on parle peu, mais où l'on s'agite beaucoup, où l'on polke, où l'on chante et où l'on exhibe un bataillon de jolies femmes en jupons courts.

— Qu'est-ce qu'une *cagnotte*? Si vous ne le savez pas, le Palais-Royal vous répondra que c'est une modeste cotisation que des joueurs, habitués à faire la partie ensemble, s'imposent chaque soir, pour l'employer, au bout d'un certain temps, à quelques bonnes œuvres ou à quelques joyeux plaisirs. Après bien des débats, une société de braves bourgeois de la Ferté-sous-Jouarre adopte, sinon le meilleur, du moins le plus gai de ces deux moyens, de dépenser leur cagnotte, et l'on vote, d'enthousiasme, une visite à *la Babylone moderne*, style local pour désigner Paris. Mais que de déceptions cachées sous ce mot à la fois redoutable et magique! A peine arrivés, nos excursionnistes, écorchés dans un restaurant, sont arrêtés comme des voleurs et conduits à la préfecture. Ils s'échappent en route, vont le soir au bal, en sont chassés par la tête de Méduse de leur dénonciateur, passent la nuit dans une maison en construction, y sont de nouveau traqués, et l'on ne sait vraiment où s'arrêterait le cours de leurs mésaventures, si un jeune notaire amoureux n'apparaissait tout à coup, comme le dieu de l'opéra dans sa gloire, et ne venait les délivrer, sous bénéfice de mariage.

Cette comédie, ultrà-bouffonne, qui n'est qu'un éclat de rire perpétuel, nous paraît destinée à ressusciter la vogue du *Chapeau de paille d'Italie*, le prototype de ces folles et divertissantes gageures contre le sens commun. Tous les bons comiques du Palais-Royal y font assaut de verve et d'entrain; il faut y voir surtout Brasseur dans son rôle de paysan abruti et ahuri. C'est plus fort que nature, mais c'est bien amusant!

— Dans ce moment, comme aux beaux jours du romantisme, les études historiques ont envahi tous les théâtres du drame. A la Gaîté, c'est le règne de Louis XIII; à l'Ambigu, celui de Philippe II; au Châtelet, c'est la *Jeunesse de Henri IV* que l'on prépare. La Porte-Saint-Martin fait mieux les choses; elle remonte d'emblée jusqu'à l'époque romaine, et nous révèle, jusque dans ses plus minutieux détails, la vie intime de l'empereur Marc-Aurèle et de sa chaste épouse Faustine. Néanmoins, il faut l'avouer, les chroniqueurs de la Rome impériale ont été plus loin que M. Louis Bouilhet dans la satire de cette cour, où le vertueux Marc-Aurèle représentait, sans le savoir, le personnage d'un de ces maris tant bafoués par Molière. La *Faustine* de la Porte-Saint-Martin ne donne pas précisément des coups de canif dans le contrat; elle escompte seulement son prochain veuvage, et jette d'avance son dévolu sur le bel officier Avidius Cassius pour l'épouser en secondes noces. L'empereur, prévenu de ce joli marché, se fait passer pour mort, et les amants ravis tombent dans la nasse. Mais à quoi bon, puisque Marc-Aurèle dédaigne de se venger? N'est-ce pas là un excès de bonté assez encourageant pour Faustine qui, dès le lendemain, ne se privera sans doute pas du plaisir de recommencer l'épreuve.

Ce drame littéraire, suscité, selon toute apparence, par le succès de *Salamm'bo*, se distingue principalement par une peinture de mœurs fort curieuse, qui ne doit pas nous surprendre chez l'auteur de *Mélœnis*. On se demande seulement pourquoi il ne l'a pas écrit en vers. A cela on pourrait dire peut-être qu'ayant fait parler le langage des dieux à ses acteurs en habit noir, il est assez rationnel qu'il réserve sa prose pour les porteurs de toge; c'est une innovation tout comme une autre. Du reste, la direction de la Porte-Saint-Martin n'a rien négligé pour entourer cette pièce d'un grand éclat. Outre les décorations, qui sont fort belles, on y admire des fontaines d'eau lumineuse et prismatique d'un effet très-original, et l'on y applaudit un ballet de Psylles, dont les serpents ont été pris par les *loustics* du paradis pour des *anguilles de Melun*. Faites donc pour ces messieurs des frais de chorégraphie antique!

Plaisanterie à part, le drame de *Faustine*, remarquablement joué par Clarence, par Mlle Agar et par Mlle Duguerret, qui a fait ses premières armes à l'Odéon, mérite d'être vu, et nous ne serions pas étonné qu'il exerçât une notable influence sur les recettes de la Porte-Saint-Martin.

— Nous ne terminerons pas sans adresser quelques mots d'éloges à la *Nuit de la mi-carême*, opérette dont M. Eugène Déjazet a fait la musique, et qui varie fort agréablement son spectacle, en attendant la pièce de M. Victorien Sardou, pour la rentrée de sa mère.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra, *les Huguenots*, *Moïse* et *la Maschera* ont composé le programme des spectacles de la semaine passée auxquels assistait un très-nombreux public. — *Le Docteur Magnus*, l'ouvrage nouveau, dont la musique est de M. Boulanger, sera donné mercredi.

*** Mlle Marie Sax est de retour de Lyon, où elle vient de jouer avec un éclatant succès le rôle de Valentine des *Huguenots*.

*** Il est de nouveau question de reprendre *le Dieu et la Bayadère*, d'Auber, avec Mlle Mourawieff qui doit prochainement faire sa rentrée.

*** *Lara*, le nouvel opéra de Maillart, passera probablement vers la fin de cette semaine. En attendant, *Lalla Roukh*, où Capoul et Mlle Monrose remplacent Montaubry et Mlle Cico, a été reprise avec succès.

*** A la troisième représentation de la reprise de *Marta* et dans le *Barbiere*, Adelina Patti a obtenu de nouveaux succès la semaine dernière. Hier au soir, Carlotta Marchisio a débuté dans le *Trovatore*. Naudin chantera ce soir avec Mlle Patti dans la *Sonnambula*.

*** On annonce l'engagement du ténor Reichardt au théâtre Italien. Son début doit avoir lieu dans *Mathilde di Shabran*, qu'on remonte en ce moment.

*** Mmes Miolan-Carvalho, Faure-Lefèbvre, MM. Ismaël, Morini et Petit rempliront les principaux rôles de *Mireille*, le nouvel opéra de Gounod, dont la première représentation aura lieu incessamment.

*** *Les Bavards* ont fêté la semaine passée leur centième représentation aux Bouffes-Parisiens. — *Lischen et Fritzchen* en sont à leur cinquantième.

*** Dans quelques jours, les *Bavards*, malgré leur vogue constante et le joyeux talent de Mme Ugalde, devront céder la place au grand ouvrage depuis longtemps annoncé, *les Géorgiennes*, de MM. J. Moinaux et J. Offenbach. Les répétitions sont poussées avec la plus grande activité. Tout fait espérer un succès qui fera époque. Le principal rôle des *Géorgiennes*, celui de *Férosa*, la générale en chef, servira de début à Mlle Saint-Urbain. Celui de la capitaine *Nani* sera rempli par Mlle Zulma Bouffar, qui aura sous ses ordres tout le personnel féminin, notamment Mlles Taffanel, Simon, etc., et plusieurs débutantes. Pradeau, Desiré, Léonce, Edouard Georges, Duvernoy et Desmonts, joueront aussi dans *les Géorgiennes*, pour lesquelles rien n'aura été épargné.

*** On prépare activement, au théâtre Regio de Turin, le nouvel opéra du maestro Petrella. Le poëme de cet ouvrage est tiré du drame de M. Octave Feuillet, *Dalila*, et a été écrit par l'un des meilleurs librettistes italiens, M. Giovanni Peruzzini. Pendant ce temps M. Ferrari, l'auteur du *Pipelet* et du *Menestrello*, écrit une nouvelle partition, *il Ca-*

detto di Guascogna, qui doit être entendue au théâtre Victor-Emmanuel le printemps prochain.

*** Mmes Gueymard et Battu, Faure, Gueymard, Obin et Warot, ainsi que le violoniste White, ont concouru au concert donné mardi passé aux Tuileries devant LL. MM. Impériales. Un choix de morceaux très-renommés du répertoire de l'Opéra, la mélodie *les Rameaux*, de Faure, un chœur de *Cristophe-Colomb* et une fantaisie sur *Nabuco*, d'Alard, jouée par White, en composaient le programme.

*** Aujourd'hui aura lieu le cinquième concert de la Société du Conservatoire; en voici le programme : 1° symphonie en *fa* de Beethoven; 2° fragments de *Joseph*, de Méhul; romance de Benjamin et trio, par Mlle Dorus, MM. Warot et Bussine; 3° morceau de concert de Weber, exécuté par Mme Massart; 4° air des *Abencérages*, de Cherubini, chanté par M. Warot; grande symphonie en *sol* mineur de Mozart.

*** La commission du concours de composition musicale, ouvert par M. Adolphe Sax, a commencé ses séances pour l'examen des œuvres musicales qui lui ont été adressées. Cette commission se compose de MM Georges Kastner, membre de l'Institut, président; le général Mellinet, vice-président; Ambroise Thomas, Clapisson, membres de l'Institut; Félicien David, Limnander, Elwart, Emile Jonas et Jules Simon, secrétaires. Nous ferons connaître prochainement le résultat de ce concours.

*** M. Gye, le directeur de l'Opéra de Covent-Garden était à Paris la semaine passée, et vient de compléter sa troupe pour la saison prochaine. Elle se composera de Mmes Patti, Lagrua, Lucca, Battu, Fricci, Dell' Agnese, Nantier-Didiée, Tati, Rudersdorf et Tagliafico; MM. Tamberlic, Mario, Naudin, Wachtel, Neri-Baraldi, Graziani, Ronconi, Ciampi, Atry, Capponi, Schmidt, Lucchesi, Rossi, Tagliafico, Colonese. Nous publierons prochainement le programme de sa saison théâtrale, dans lequel on trouvera la reprise de la *Stella del Nord*, dont Mlle Lucca et Faure chanteront les principaux rôles.

*** Des concerts classiques ont lieu depuis quelque temps à Milan sous la direction d'un jeune élève de Mercadante, M. Adolfo Noseda. Le programme du dernier de ces concerts contenait la symphonie en *ut* majeur de Beethoven, l'ouverture du *Freyschütz*, celle des *Noces de Figaro*, une symphonie fantastique de M. Noseda, et l'ouverture d'*Ali-Babo*, de Cherubini.

*** Le programme du concert populaire de musique classique qui sera donné aujourd'hui au cirque Napoléon, se compose de la symphonie en *si* bémol (op. 52), de Haydn; allegretto scherzando de la symphonie en *fa* de Beethoven; suite pour orchestre en *ré* majeur, de F. Lachner (première audition); d'un andante de Mozart et de l'ouverture de *Leonore* (op. 72, n° 3), de Beethoven.

*** Un grand concert spirituel, chœur et orchestre (cinq cents exécutants), sera organisé par M. Pasdeloup pour le vendredi saint. — Les festivals Beethoven, Mendelssohn et Haydn auront lieu les 3, 10 et 17 avril.

*** Pendant l'année 1863, il y a eu au théâtre royal de l'Opéra, à Berlin, 162 représentations d'opéras et 65 de ballets.

*** Le pianiste Charles Wehle et Féri Kletzer, violoncelliste, ont donné leur premier concert à Bombay.

*** L'inauguration du monument élevé à la mémoire d'Halévy aura lieu le jeudi, 17 mars, jour anniversaire de la mort de l'illustre compositeur.

*** Mmes Marchisio, Gardoni et Agnesi chanteront, le 14 mars, les soli de la messe composée par Rossini, dans le nouvel hôtel du comte Pillet-Will. Les chœurs du Conservatoire concourront à l'exécution de cette œuvre. L'accompagnement sera joué sur l'orgue Alexandre et deux pianos par M. Lavignac, Peruzzi et Jules Cohen, qui dirigera l'œuvre entière.

*** On annonce un concert de Schulhoff, dans les salons d'Erard, pour le 9 mars.

*** Ravina donnera un concert le 8 mars à la salle Herz.

*** L'excellent organiste-compositeur J. Romano, donnera une matinée musicale le 15 mars, qui aura lieu chez Mme Alboni, avec le concours de MM. Sivori et Piatti.

*** Nous rappelons le concert qui aura lieu lundi 7 mars, salle Herz, à huit heures du soir, au bénéfice de l'Orphelinat de Saint-Roch, et sera donné par la Société Académique de musique sacrée. Les soli seront chantés par MM. Battaille, Bussine, Stoheker et Mmes Brezil, Bernard-Desportes et Peudefer.

*** Une indisposition de Mme Rossini a empêché lundi dernier le concert auquel devaient concourir Mlles Patti, Marchisio, Battu; MM. Faure, Villaret, Delle-Sédie, Berthelier et autres artistes, pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Rossini, qui atteignait sa soixante-douzième année.

*** Mardi prochain 8 mars, concert de notre éminent violoncelliste Emile Norblin.

*** Mercredi 9, dans les salons Erard, Mme Tardieu de Malleville, Sivori et Piatti donneront une soirée de musique classique et moderne dans les salons Erard.

*** Jeudi 10, à la salle Herz, concert avec orchestre donné par M. Henri Fissot, avec le concours de Mme Peudefer.

*** Samedi 12, salons Erard, concert de M. Ferdinand Schœn.

*** M. Lafuente, jeune pianiste espagnol, dont nous venons d'applaudir le vrai talent dans une soirée intime où l'on faisait d'excellente musique, donnera, avec le concours des sœurs Clauss, le 14 mars, dans la salle Pleyel-Wolff, un concert qui sera l'un des plus intéressants de la saison. Nous en publierons le programme dimanche prochain.

*** Mardi, 15, salons Erard, concert de M. Désiré Delcroix, pianiste, élève de Thalberg, avec le concours de Mme Anna Bertini, et autres artistes distingués.

*** La messe à grand orchestre, composée par Th. Manry, sera exécutée à l'église de Saint-Eustache le 10 mars, au profit de la caisse des écoles du IIe arrondissement.

*** La violoniste Wilhelmine Néruda a reçu du roi de Suède la grande médaille en or.

*** Un fort beau concert a été donné samedi dernier par M. Henri Kowalski. Ce jeune et brillant pianiste polonais n'a guère exécuté que des morceaux de sa propre composition. Parmi ceux qui ont été le plus applaudis, nous citerons : *l'Impromptu de concert, la Danse des Farfadets, une grande Polonaise, un Nocturne*, et surtout une valse charmante, intitulée *les Souvenirs de Champigny*. Une scène dramatique du même compositeur portant le nom de *Jeanne d'Arc*, et chantée avec beaucoup d'âme par Mlle Azimon, a produit le plus grand effet. Un trio de Mendelssohn, pour piano, violon et violoncelle, exécuté par MM. Kowalski, Lebrun et Poëncet, avait magistralement ouvert la séance.

*** Le concert annuel de M. Léopold Dancla et de Mme Dancla, aura lieu dans la salle Pleyel-Wolff, le 18 mars, avec le concours de Mme Sabatier-Blot, MM. Poincet, Flamand, Bach et E. Fauvre.

*** La musique a eu sa part de la représentation donnée la semaine passée dans la salle du Conservatoire au profit de l'œuvre de Sainte-Anne, et organisée par Mme la princesse de Beauveau. Après la tragédie des *Enfants d'Edouard*, on a applaudi M. Franceschi, Mme la marquise Jules d'Aoust et Mme Moulton, la brillante élève du professeur Panofka, qui a chanté avec un sentiment exquis, une voix délicieuse et une excellente méthode l'air de Chérubin des *Noces de Figaro*. Le concert s'est terminé par le quatuor du rouet de *Marta* dit avec autant de verve que de talent par les artistes dilettanti.

*** Sivori, Godefroid, Lubeck et Reichardt se sont fait applaudir dimanche dernier dans les beaux salons de Mme Erard, où, entre autres artistes de grand mérite, Edouard Wolff a obtenu tant de succès cet hiver. L'excellent ténor Richardt a dit d'une manière délicieuse *Un'aura amorosa* de Mozart, *la Truite* de Schubert et sa gracieuse romance *O belle Etoile*, qui a été le grand succès de la soirée.

*** Arban donnera le samedi 12 mars, dans les salons du Casino, son grand festival annuel, dont le programme se distingue, comme toujours, par la richesse et la variété. Entre autres morceaux remarquables, on y entendra pour la première fois une ouverture de concert composée par M. Josse, une symphonie de L.-L. Schmidt, la première *Marche aux Flambeaux*, de Meyerbeer, une fantaisie de Thalberg, exécutée par M. David Laurent, du Conservatoire, une cantate de Charles Constantin, *David Rizzio*, une *Orgie aux enfers*, galop expressément composé par Litholff. Enfin Arban lui-même exécutera ses variations sur le *Carnaval de Venise*, et fera entendre une grande fantaisie vocale et instrumentale sur le *Chalet*, d'Ad. Adam, ainsi que les *Echos de Berlin*, valse de concert de sa composition.

*** La tournée artistique d'Alfred Jaell en Hollande est fabuleuse par le nombre et le produit des concerts. Partout salle comble, bravos et enthousiasme. Carlotta Patti n'est pas la moins bien partagée dans ce succès extraordinaire. On l'applaudit surtout lorsqu'elle chante l'air de *Linda* et la valse d'Ascher. Laube produit beaucoup d'effet dans le concerto de Mendelssohn. On redemande toujours à Alfred Jaell sa valse-caprice du *Pardon de Ploërmel*.

*** M. de la Nux, un de nos pianistes les plus distingués, donnera un concert le 17 de ce mois dans les salons Pleyel, avec le concours de MM. White et Gueymard. Le programme sera très-intéressant.

*** Un concours international d'orphéons et de fanfares, dans lequel seront admises les Sociétés chorales de France et d'Espagne, aura lieu au mois de juillet à Bayonne, à l'occasion de l'exposition franco-espagnole.

*** La méthode pour cornet à pistons et saxhorn de M. Arban, a été approuvée pour le Conservatoire de musique par le comité des études musicales, et adoptée pour l'enseignement.

*** Un nouveau quadrille très-facile de Valiquet, intitulé *la Chasse du prince Impérial*, obtient en ce moment la vogue. L'auteur de *la Moisson d'or* et des *Fleurs de la danse* compte un succès de plus.

*** Au dernier bal de l'Opéra, donné jeudi dernier, Strauss a fait merveille avec son nouveau répertoire : *La Muette de Portici, les Bavards* et *le Brésilien, les Chasses*, la valse de *Lischen et Fritzchen*, la *Polka des*

Horloges et autres danses nouvelles auxquelles la vogue est désormais acquise.

*** Chez l'éditeur de musique C. A. Spina, à Vienne, a été ouverte une souscription au bénéfice de la veuve et des enfants de Ferdinand Schubert, frère de François Schubert; c'était un artiste de mérite, et qui a laissé sa famille dans la misère.

*** Le compositeur suédois Otto Lindblad vient de mourir dans sa quarante-quatrième année; il s'est surtout fait connaître par ses lieder.

*** Le compositeur-amateur W.-Henri Veit, président du tribunal du Cercle, est mort le 15 février à Leitmeritz (Bohême); il laisse un grand nombre d'ouvrages, entre autres une messe, une symphonie, neuf quatuors, une ouverture, des compositions pour piano et des lieders. Veit avait surtout étudié les œuvres d'Onslow et de Mendelssohn.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — La saison musicale commencera de très-bonne heure cette année, et déjà les deux théâtres Italiens se préparent à la lutte, *Covent-Garden* ouvrira le 29 mars, et *Her Majesty's theatre* huit jours après. En attendant, la *Société philharmonique* (l'ancienne, la classique) vient de donner son premier concert, et le comité de cette Société d'artistes, émule de la *Société des concerts* de Paris, a choisi le 29 février, anniversaire de la naissance de Rossini, pour son jour d'ouverture. Cette première séance était presque entièrement consacrée à l'auteur de *Moïse*, attention d'autant plus remarquable que la *Société philharmonique*, qui se pique, avant tout, d'être classique, n'a peut-être pas, dans tout le cours de ses cinquante années d'existence produit autant d'ouvrages du maître qu'elle en a exécuté dans cette seule séance. Les morceaux choisis étaient : les ouvertures de *Sémiramis* et du *Siége de Corinthe*, l'air de *Zelmire* et celui de *la Gazza ladra* « *di piacer* » chantés par Mlle Parepa, *le Cujus animam* du *Stabat mater*, chanté par M. Wilbie Cooper, et le duo de *Guillaume Tell*, par M. W. Cooper et Mlle Parepa. Ces deux artistes se sont supérieurement acquittés de la partie vocale du concert, et les deux ouvertures ont été rendues dans la perfection, comme c'est l'habitude de l'orchestre que dirige M. Sterndale Bennett. Deux œuvres d'une importance non moindre que le reste du programme complétaient le concert. C'était d'abord une symphonie inédite de Cherubini, composition extrêmement intéressante, et que le grand contre-pointiste composa dans le temps précisément pour la Société philharmonique de Londres qui en possède le manuscrit. Cette symphonie ne fut jamais publiée, le maître en a cependant utilisé les principaux motifs dans son quatuor pour instruments à cordes, le seul, si je ne me trompe, qui existe de lui. L'autre œuvre était le concerto pour piano, en *ré* mineur, de Mozart, l'un des beaux concertos de l'immortel auteur qui a été rendu noblement, simplement et admirablement par Mme Arabella Goddard, la grande interprète des grands maîtres.

*** *Bruxelles.* — Le troisième concert du Conservatoire donné sous la direction de M. Fétis avait, comme d'habitude, attiré un auditoire fort nombreux, et l'exécution a été excellente. L'ouverture du *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn, la *symphonie pastorale*, de Beethoven, et des fragments de *Judas Machabée*, étaient les principaux morceaux du programme. — Servais et Brassin ont obtenu de grands succès au concert de la Philharmonie. — Les séances musicales données par Brassin au cercle artistique pour l'audition des sonates de Beethoven, sont de plus en plus appréciées. — M. Dupont annonce quatre séances dans lesquelles il fera entendre une série de petites pièces pour virginal et clavecin; il donnera un aperçu de musique historique à commencer de 1563 jusqu'à nos jours. — Mme Johnson Graever a été justement applaudie au concert annuel des dames de la Charité, et va donner une brillante soirée musicale dans les salons du ministre des Pays-Bas. — Au théâtre de la Monnaie, *Quentin Durward*, de Gevaert, a été repris avec succès; Jourdan y a mérité de chaleureux bravos.— Mme Ferraris, en attendant *l'Etoile de Messine*, est fort applaudie dans le ballet *la Vivandière*. — Une cantate assez remarquable, composée par Pellaert, *Hommage à Rossini*, a été exécutée avant la représentation du *Comte Ory*, l'anniversaire du jour de la naissance de l'auteur.

*** *Vienne.* — Lundi 29 février a eu lieu au profit du fonds de pensions de l'opéra de la cour, la 464e représentation du *Prophète;* Ander a été magnifique d'énergie et de puissance dramatique dans le rôle de Jean de Leyde. Mlle Destinn a également rendu celui de Fidès avec beaucoup d'intelligence et d'expression. — Dans la salle de l'opéra de la cour a eu lieu un fort beau concert au profit des indigents de Hongrie; on y a entendu Tausig, qui a joué le *Carnaval de Pesth*, de Franz Liszt et M. Carini, du théâtre national de Pesth; l'orchestre a joué l'ouverture du *Roi Etienne*, de Beethoven, et celle de l'opéra, *Ilka*, par François Doppler.—La charmante bluette alsacienne *Lätschen et Fritzchen*, doit être jouée au Carltheater dans le courant du mois.

*** *Berlin.* — Notre illustre compatriote Meyerbeer, quelque habitué qu'il soit aux triomphes du théâtre, en obtient en ce moment d'un genre nouveau par la reprise du drame de *Struensée*, dont le succès dépasse toutes les prévisions. Tous les jeudis — (les exigences du répertoire courant de l'Opéra ne permettant de jouer le drame qu'une fois par semaine), — tous les jeudis la vaste salle de notre grand Opéra est remplie jusqu'aux combles; et cet immense succès est d'autant plus à remarquer, que, dans la disposition actuelle des esprits, il était à craindre que l'élément danois qui joue un si grand rôle dans le drame, ne provoquât quelque démonstration hostile. Mais qui songerait à des différends politiques, en écoutant cette ouverture magistrale, cette musique grandiose et sévère des entr'actes, cette polonaise entraînante, ces accents majestueux et inspirés des récits? — Le Domchor vient de donner sa troisième et dernière soirée dans la salle de l'Académie du chant. Parmi les morceaux qui ont été exécutés, on a remarqué surtout le *Credo* à huit voix, par Cherubini; le psaume 22, par Mendelssohn, et *l'Ave verum*, de Mozart. Dans la salle de l'Opéra de la cour, a eu lieu la huitième soirée de symphonie, la deux centième depuis la fondation en 1841.

*** *Brême.* — *Gédéon*, nouvel oratorio, composé par M. Meinardus, a été exécuté avec succès sous la direction de M. Engel. M. Meinardus est l'auteur de deux autres oratorios, *Petrus et Salomon*, qui ne sont pas dépourvus de mérite.

*** *Florence.* — On s'occupe au théâtre de la Pergola de la prochaine représentation de l'*Aidea* (Haydée), l'opéra-comique d'Auber.

*** *Parme.* — *Roberto il Diavolo* vient d'être accueilli avec le plus grand enthousiasme. Le public qui remplissait la salle n'a pas cessé d'applaudir le chef-d'œuvre de Meyerbeer, et les artistes qui l'ont interprété avec un très-grand talent. Plusieurs morceaux ont dû être répétés, et les bravos et les rappels étaient aussi fréquents que chaleureux. Mmes Berini et Sanzi, ainsi que M. Atry, ont surtout fait preuve d'un très-grand talent. L'orchestre et le metteur en scène méritent également les plus grands éloges.

*** *Madrid.* — Mme Charton-Demeur a fait un très-brillant début dans le *Trovatore*. Secondée par Fraschini et Guicciardi, l'éminente cantatrice a obtenu des applaudissements unanimes. Le ténor Baragli s'est fait entendre avec succès dans *I Puritani*, avec Mme de Lagrange, Giraldoni et Bouché. Giraldoni vient d'obtenir un succès d'enthousiasme dans *Rigoletto*. Il s'y montre de tout point remarquable.

*** *Constantinople.* — Un nouvel opéra du maëstro Foschini, *Giorgio il bandito*, a été favorablement accueilli.

*** *Saint-Pétersbourg.* - *La Dame blanche*, jouée au théâtre Italien, ne paraît devoir s'y établir. Calzolari et Mme Bernardi y obtiennent cependant des applaudissements très-mérités. A l'Opéra russe, c'est la reprise de *Martha*, de Flotow, qui remplit la salle, et dont une nouvelle distribution de rôles a fourni un nouvel élément de succès.

Le Directeur : S. DUFOUR.

En vente chez CHALLIOT et Ce, éditeurs, rue Saint-Honoré, 376.

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO DE

LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE

Opéra-comique en trois actes, paroles de MM. SCRIBE et de SAINT-GEORGES, musique de

D.-F.-E. AUBER

Prix net : 18 fr.

Les Airs détachés et les Arrangements paraîtront prochainement.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

Trente Mélodies de F. Schubert

Transcrites

POUR LE PIANO PAR STEPHEN HELLER ET ARRANGÉES POUR

HARMONIUM SEUL

PAR

F. BRISSON

En 2 séries de 15 nos chaque. — **Chaque no, 4 fr. 50 p. m.**

PUBLIÉE. — 1re SÉRIE.

1. Adieu.
2. La Jeune Mère.
3. Eloges des larmes.
4. La Rose.
5. Sur le bord du lac.
6. La plainte du pâtre.
7. Les larmes.
8. Les astres.
9. La berceuse.
10. La jeune Fille et la Mort.
11. Rosemonde.
12. La sérénade.
13. Ave Maria.
14. La cloche des agonisants.
15. Mes rêves sont finis.

SOUS PRESSE. — 2e SÉRIE.

1. Le Chasseur des Alpes.
2. Tu es le repos.
3. L'illusion.
4. L'Exilé.
5. A Mignon.
6. Impatience.
7. Dans le bosquet.
8. Les plaintes de la jeune fille.
9. Le voyageur.
10. Bonjour.
11. Le pêcheur.
12. Chanson des chasseurs.
13. La Truite.
14. Le joueur de vielle.
15. Sois toujours mes seules amours.

LISCHEN ET FRITZCHEN

Conversation alsacienne, paroles de P. Boisselot.

LES BAVARDS

Opéra-bouffe en deux actes

Musique de

JACQUES OFFENBACH

LA PARTITION

Pour Chant et Piano avec Dialogue, de

Format in-8°. — *Prix net : 5 francs.*

LES AIRS DÉTACHÉS DE CHANT.

1. **Couplets** chantés par Désiré : *Me chasser, me forcer à laisser mon service* . . . . . 3 »
2. **Chanson** chantée par Mlle Bouffar : *P'tits balais, je vends des toutes p'tits balais* . . . . . 4 »
3. **Duo** : *Je suis Alsacienne. — Je suis Alsacien* . . . . . 6 »
4. **Fable** chantée par Mlle Bouffar : *Einmal eine rat de ville invite eine ratz' des champs* . . . . . 3 »

STRAUSS. — Grande valse pour le piano . . . . . 6 »
ARBAN. — Polka pour le piano . . . . . 4 »
STUTZ. — Polka-mazurka . . . . . 4 »
BURGMULLER. — *Je suis Alsacienne*, grande valse de salon pour le piano . . . . . 6 »
LECARPENTIER. — Petite bagatelle pour le piano . . . . 5 »

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO

Format in-8°. — Prix net : 10 fr.

Les Airs détachés de chant.

Arrangements sur LES BAVARDS :

ARBAN. Quadrille, piano et à 4 mains 4 50
STRAUSS. Quadrille sur *les Bavards* et *le Brésilien* 4 50
MUSARD Valses, piano et à 4 mains . . . . . 6 »
MARX. Polka . . . . . MERZ (C.). Schottisch } chaq. 4 »
MICHEL (C.) Polka-mazurka. STRAUSS. Grand galop }
LECARPENTIER. Bagatelle . . . . . 5 »
HESS (CH.). Caprice-valse . . . . . 6 »
VALIQUET. Valse très-facile . . . . . 3 »
DEPAS. Fantaisie facile pour violon avec piano . . . . . 6 »
WOLFF (E.). Duo à quatre mains . . . . . 9 »
WOLFART. — Transcription facile pour piano et à 4 m. 5 et 6 »

LA GRANDE PARTITION. — LES PARTIES D'ORCHESTRE.

No 1.
TARENTELLE
Musique de
ROSSINI

LE PIFFERARO

Deux morceaux chantés par

BERTHELIER

No 2.
CHANT DES PIFFERARI
Musique de
GEVAERT

La Partition pour Piano et Chant avec paroles italiennes

DE **L'OPÉRA** **MARTA** DE **F. DE FLOTOW**

FORMAT IN-8°, PRIX NET : 20 FR.

Paroles françaises, prix net : 15 fr. — Pour piano solo, prix net : 10 fr.

Airs détachés avec accompagnement de piano. — Ouverture arrangée pour piano et à quatre mains.

NOUVEAUX ARRANGEMENTS SUR DES THÈMES DE CET OPÉRA :

ASCHER. — Op. 77. Illustration pour le piano . . . . . 9 »
BEYER. — Bouquet de mélodies, petite fantaisie, chaque . . . 6 »
BURGMULLER. — Valse brillante . . . . . 6 »
CROISEZ. — Duo facile à quatre mains 7 50
FAVARGER. — Fantaisie pour le piano . . . . . 9 »
LECARPENTIER. — Bagatelle . . . . . 5 »
RUMMEL. — Fantaisie pour piano et à quatre mains, chaque 6 »
VALIQUET. — Morceau très-facile pour piano et à quatre mains 3 »
VOSS (Ch.). — Op. 406. Fantaisie brillante pour le piano . . 7 50

Quadrilles, Valses, Polkas.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. | N° 11. | 13 Mars 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra : *le Docteur Magnus*, opéra en un acte, paroles de MM. Eug. Cormon et Michel Carré, musique de M. Ernest Boulanger. — Théâtre impérial Italien. — Concerts populaires de musique classique, par **Paul Smith**. — Société des concerts, par **A. Elwart**. — Correspondance : Saint-Pétersbourg. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

LE DOCTEUR MAGNUS,

Opéra en un acte, paroles de MM. Eug. Cormon *et* Michel Carré, *musique de* M. Ernest Boulanger.

(Première représentation le 9 mars 1864.)

Croiriez-vous jamais, si l'Opéra ne vous en fournissait la preuve, que, dans un petit village de la forêt Noire, le docteur Magnus est venu à bout d'établir une discipline telle qu'on y entendrait une souris trotter, une mouche voler? Quel homme que ce docteur, par qui s'est accomplie une réforme si extraordinaire! Dans tout le village, pas d'époux infidèles, pas d'amants téméraires; on ne boit que quand on a soif, et jamais on ne s'enivre ! jamais on ne s'embrasse! jamais on ne dit à une jeune fille qu'on la trouve jolie! bien plus, les miroirs même en sont bannis ou restent cachés au fond des tiroirs! Et pour récompense de tant de vertus, pour dédommagement de tant de privations, quels plaisirs l'excellent docteur procure-t-il donc à ses clients, à ses administrés, à ses paroissiens, car le docteur remplit les fonctions de ministre? Il les berce de sa parole, il les endort de ses lectures, si bel et si bien qu'au lever du rideau nous voyons tout son auditoire, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, plongé dans le plus doux sommeil, auquel le docteur lui-même, abandonnant sa bible, juge à propos de se livrer. Voilà certainement un tableau singulier, un début original! Que va-t-il sortir de cet assoupissement universel, du genre de celui de *la Belle au bois dormant?*

Tandis que ces braves gens ronflent à qui mieux mieux, arrive un certain Daniel, neveu du docteur, qui trouve que le village a le sommeil un peu dur. Parmi les dormeuses, il reconnaît Rosa, sa jeune cousine, et il essaie de la réveiller par un baiser, mais Rosa, les yeux encore à demi clos, paye le baiser d'un soufflet appliqué sur la joue d'un M. Fritz, qu'elle en suppose l'auteur. L'auteur prétendu jette un cri, et le cri fait l'effet d'un réveil-matin. Tout le village est enfin sur pied, et vous avouerez que ce n'est pas sans peine. Daniel s'empresse de dire à ses anciens compagnons :

Oui, mes amis, me voici revenu !
Les beaux jours vont renaître,
J'ai su vous *reconnaître*,
Vous m'avez *reconnu*.

Et les amis répondent du même style :

Il sait nous reconnaître,
Nous l'avons reconnu !
Près de nous, près du maître,
Qu'il soit le bien venu!

Evidemment ces gens croient rêver et ne savent pas encore trop ce qu'ils disent. Le docteur propose à son neveu de lui succéder : il le croit très-savant, très-sage, et il lui affirme que sa mission sera extrêmement facile. Tout le village ne demande qu'à dormir debout :

Mes conseils ont porté leurs fruits, et j'ai la joie
De voir chacun suivre la bonne voie.

Il appelle cela la bonne voie; mais Daniel ne pense pas de même. Le docteur est convaincu que le diable perdrait son temps s'il s'avisait de vouloir déranger l'ordre des choses. Daniel a envie de jouer un peu le rôle du diable :

Mon cher docteur, j'ai trompé votre attente;
La science n'est pas ce que j'aime le mieux!
Mais pour me rendre excusable à vos yeux,
Je veux ramener en ces lieux
Les amours, la gaîté, le plaisir et la vie!
Soufflons le *feu qui dort!* après tout, pourquoi non?
Ils en seront meilleurs et j'aurai mon pardon.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Daniel commence par sa cousine Rosa, qu'il embrasse *derechef et en réitérant*. Rosa, s'éveillant par degrés, prend du goût aux baisers, et ne tarde pas à devenir coquette. Son amoureux transi et somnolent, M. Fritz, ne lui avait jamais rien dit d'aimable, de gracieux; il la laissait dormir sur les deux oreilles.

Aussi Rosa n'hésite-t-elle pas à s'écrier, dans un trio, le plus joli morceau de la pièce :

Pour monsieur Fritz, ma foi, tant pis!
Qu'il se désole ou qu'il s'emporte,
Mon cher cousin, peu nous importe;
Ainsi que vous gaîment j'en ris.

Daniel ne s'arrête pas en si beau chemin. Il engage les jeunes filles à vider le ballot d'un colporteur, qui jamais ne faisait d'affaires dans le village; il emmène les garçons au cellier et les exhorte à vider un tonneau du plus vieux vin de son oncle :

maintenant, le verre en main,
Voyons si dans notre mémoire,
Nous n'avons pas quelque joyeux refrain :
Le lutin de la forêt Noire!

Jeunes filles et garçons se mettent à danser une ronde en plusieurs couplets, parmi lesquels il est juste de remarquer celui-ci :

Du lutin qui passe
Suivons la leçon.
Le *diable qu'on chasse*
A parfois raison.

Où allons-nous? dirait le pauvre docteur, s'il entendait ces maximes subversives. Le désordre lui semble déjà bien assez grand pour qu'il s'en plaigne à Daniel, et lui demande s'il est venu tout exprès pour réduire son œuvre à néant?

Veux-tu, pour l'enfer et ses flammes,
Chercher ici de pauvres âmes?
Alors, Satan, retire toi!

Mais Daniel, qui n'est pas Satan, entreprend à son tour de convertir son oncle, en lui rappelant qu'il a été jeune, qu'il a aimé, lui aussi, à jaser, à boire, à danser. Le docteur en convient, et, l'indulgence lui revenant avec la mémoire, il ne tient rigueur à personne. Il pardonne aux jeunes filles qui se sont parées de dentelles et de bijoux, aux jeunes gens qui n'ont pas épargné sa cave. Il pardonne à son neveu qui, au lieu d'accepter sa survivance, va décrocher son vieux fusil, et l'on entend résonner les fifres, les tambours. *Bone Deus*, Daniel s'est enrôlé! Daniel est soldat, comme à vingt ans le fut son oncle, et son exemple entraîne M. Fritz, le pacifique. Comptez donc sur quelqu'un ici-bas! Les deux jeunes gens partent pour la guerre. Le docteur les presse entre ses bras, et Daniel dit à sa cousine :

« Mais alors quel sera ton mari? — Devinez, réplique la cousine » ; et elle lui donne son bouquet en prononçant ce mot. Alors le silence succède au bruit; les bancs et les chaises sont remis en place; chacun se rassied, comme au lever du rideau. Le docteur se réinstalle dans son fauteuil, il reprend sa bible, et tout l'auditoire se rendort.

Belle conclusion, et digne de l'exorde! C'était fort bien de débuter par le sommeil, mais il fallait se garder de finir par là! Est-il possible que le sentiment dramatique abandonne à ce point les auteurs d'une œuvre de théâtre? Ce n'est pas un opéra que le *Docteur Magnus;* c'est une potion calmante, dans laquelle les pavots sont employés à si fortes doses qu'il n'en doit plus rester dans les officines d'alentour! Si la pièce eût duré un peu plus, la salle entière faisait chorus avec les personnages.

Comment qualifier une production de cet ordre? Et pourtant quel libretto répondit jamais mieux à sa destination, si cette destination consiste à faire désirer impatiemment le ballet qui vient ensuite?

Nous voudrions pouvoir dire que le compositeur, M. Ernest Boulanger, a écrit une partition de beaucoup supérieure à son poëme, mais ce ne serait pas la vérité; nous attendions mieux de l'auteur du *Diable à l'Ecole* et des *Sabots de la Marquise*. Il n'y a de morceau qui se détache un peu de la monotonie grise et terne du fond musical, que celui dont tout à l'heure nous citions les paroles. Du reste, il faut moins blâmer que plaindre M. Boulanger : il a subi bon gré mal gré l'influence de son libretto, et comme il y avait nécessité de préparer le dénoûment, c'est-à-dire le retour du sommeil, rien de moins gai, de moins épanoui, de moins jeune que les réminiscences de jeunesse du vieux docteur.

Je dors en vous contant la chose seulement.

Le rôle du docteur est chanté par Cazaux, qui, le premier jour, était enrhumé de telle sorte qu'il lui eût été cent fois plus aisé de faire une pirouette qu'une gamme. Warot (Daniel), avait tous ses moyens, et ne s'est pas mal acquitté de sa tâche. Une cantatrice nouvelle, Mlle Levielly (comment s'appelle-t-on Levielly?) nous apparaissait pour la première fois sous le costume de Rosa. Elle arrive, dit-on, non d'un théâtre, mais du casino de Vichy : elle a de la voix, une jolie voix de soprano, dont toutes les notes sonnent facilement : sa bouche est grande, mais c'est un avantage pour bien chanter. Elle a de l'aisance dans sa tenue, dans son jeu, et ce sera peut-être une artiste; raison de plus pour changer de nom. Rose Chéri n'était-elle pas d'abord Mlle Cizos, et sa métamorphose ne contribua-t-elle pas à sa fortune?

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Rentrée de Naudin. — Les sœurs Marchisio dans le *Trovatore*. — Adelina Patti dans la *Traviata*.

Depuis que Naudin nous est revenu, il s'est déjà montré dans plusieurs ouvrages : c'est par *Rigoletto* qu'il a fait sa rentrée, il y a quinze jours, et ce même soir, Carlotta Marchisio chantait le rôle de Gilda, non pas d'abord, il faut bien l'avouer, avec tout l'effet qu'on se promettait de sa voix si belle; mais bientôt le *Trovatore* lui a offert l'occasion de prendre une éclatante revanche et elle y a retrouvé son succès habituel. Le rôle de Léonora lui est on ne peut plus favorable, et celui de la bohémienne Azucena ne l'est pas moins à sa sœur Barbara. Comme *Semiramide*, le *Trovatore* est donc un ouvrage acquis à leur communauté fraternelle.

Naudin n'a rien perdu de sa voix ni de son talent; le public parisien l'a reçu à bras ouverts dans la *Sonnambula*, qu'il a chantée avec Mlle Patti, ainsi que dans *Rigoletto*. C'est un des artistes qui a su le mieux s'assurer chez nous une belle et bonne place, parce qu'avec lui tout est franc comme l'or et qu'on peut toujours l'écouter avec pleine confiance.

Quant à Mlle Patti, voilà qu'elle vient encore d'aborder un nouveau rôle! On sait comment elle a réussi dans *Marta*, où elle se montre si gaie, si folle, si étincelante. Eh bien! dans *la Traviata*, c'est tout autre chose. Au premier acte, elle éclate en verve, en jeunesse, elle chante son air avec un *brio* sans égal, et la salle entière le lui redemande à l'unanimité; mais au second, elle cède au chagrin, qui tout à coup la frappe, et, au troisième, elle en meurt avec tant de douleur, une douleur si vraie, si naturelle, que le *réalisme* ne saurait être porté plus loin! Quelle actrice que cette jeune fille, qui n'imite personne et que personne ne saurait imiter! *Marta* et la *Traviata*, quel contraste ravissant et touchant! quels beaux fleurons ajoutés à une couronne déjà si riche!

CONCERTS POPULAIRES DE MUSIQUE CLASSIQUE.

M. Pasdeloup ne se renferme pas dans le cercle des chefs-d'œuvre consacrés par le temps et par l'illustration des grands maîtres. Il tend sans cesse à l'élargir et à nous initier aux productions plus ré-

centes et moins connues, à la musique contemporaine. C'est ainsi que dimanche dernier il nous a fait entendre une suite d'orchestre, dont l'auteur est Franz Lachner, maître de chapelle de S. M. le roi de Bavière. Cette suite d'orchestre se compose de quatre morceaux : *Prélude, menuet, variations et marche.* Ce n'est pas une symphonie, mais c'est quelque chose d'analogue. Le plus développé, le plus remarquable des quatre morceaux, ce sont les variations, écrites pour divers instruments avec une distinction rare, et qui s'enchaînent fort heureusement. L'œuvre entière, marquée au cachet d'une main habile et maîtresse de son art, a été fort bien écoutée, fort bien jugée, et couronnée par de chaleureux applaudissements. Franz Lachner, de quatre ans moins âgé que le siècle, est un des meilleurs musiciens dont s'honore l'Allemagne ; il a écrit beaucoup de musique instrumentale et plusieurs opéras, parmi lesquels on distingue *Catarina Cornaro*, dont le sujet est le même que celui de *la Reine de Chypre*, d'Halévy, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque les deux livrets sont de M. de Saint-Georges.

PAUL SMITH.

SOCIÉTÉ DES CONCERTS.

(*5e concert.*)

La séance a commencé par la symphonie en *fa* (la huitième), de Beethoven, et l'allegretto si plein de charme et de grâce a été bissé. Ensuite Mlle Dorus a chanté, non sans terreur, la romance de Benjamin, du *Joseph*, de Méhul.

Dans le trio du même opéra, la jeune cantatrice, moins émue, a beaucoup mieux interprété la pensée du maître. Elle avait pour partenaires Bussine et Warot. Ce dernier a déclamé et chanté l'air sublime des *Abencerages*, de Cherubini, avec une expression vraie et une voix dont les accents pathétiques ont excité les applaudissements. Mme Massart, l'habile et expressive pianiste, avait choisi le *concert-stuck* de Weber, et elle s'y est montrée constamment la digne interprète du chef-d'œuvre. Assez visiblement émue en commençant, Mme Massart s'est bientôt remise, et elle a été magnifique dans le finale si chaleureux, si joyeux, de l'œuvre de Weber. Le piano d'Erard frémissait sous les doigts de la belle virtuose : que de style d'une part, et que de sonorité de l'autre ! Les sons tenus semblaient laisser après eux une trace lumineuse et sonore, et la rapidité des traits était à vous donner le vertige. Trois salves d'applaudissements universels ont fait à Mme Massart une de ces ovations qui datent dans la vie d'une artiste. C'est par la symphonie en *sol* mineur de Mozart que le concert s'est terminé. Quel chef-d'œuvre, que de mélodies inspirées ! que de science et de poésie dans l'*andante* ! Le *minuetto*, dont le *trio* est si lumineux, a été bissé. — M. Georges Hainl a dû être satisfait de l'orchestre, qui l'a placé à sa tête. Chef et soldats ont mérité, comme du temps d'Habeneck, les applaudissements d'un public enthousiaste.

A. ELWART.

AUDITIONS ET CONCERTS.

Société académique de musique sacrée. — M. L. L. Delahaye. — M. Henri Fissot. — M. Alexandre Billet.

La Société académique de musique sacrée, sous la direction de M. Charles Vervoitte, poursuit avec succès la tâche qu'elle s'est imposée l'année dernière, en faisant intervenir la charité dans l'audition des chefs-d'œuvre classiques qui forment la base principale de son programme. Une énorme affluence se pressait au troisième concert que cette Société donnait lundi dans la salle Herz, au profit de l'orphelinat de la paroisse Saint-Roch, et témoignait ainsi de la faveur et de l'empressement avec lesquels sont accueillies toutes les tentatives de progrès sérieux dans n'importe quelle branche de l'art musical. Il s'agissait ici presque exclusivement de chant religieux, et les morceaux, choisis avec goût par M. Vervoitte, appartenaient en grande partie aux maîtres les plus illustres parmi ceux qui ont écrit pour l'Église. L'exécution en était confiée à des chœurs d'hommes et de femmes qui, bien qu'on y remarquât une certaine quantité de personnes du monde, manœuvraient avec l'ensemble et l'habileté de véritables artistes. Un excellent orchestre accompagnait plusieurs de ces morceaux, dont les *soli* étaient chantés par MM. Battaille, Bussine, Stroheker, par Mmes Peudefer, Brésil et par Mlle Bernard des Portes. Nous ne pouvons citer trois autres dames qui ont dit à merveille le trio des anges, dans l'*Elie* de Mendelssohn, et qui ont cru devoir cacher leur modestie sous le voile de l'anonyme. L'orgue était tenu par M. Camille Saint-Saëns et le piano par M. Charles Poisot. Avec de tels éléments, parfaitement mis en œuvre par M. Charles Vervoitte, comment cette belle séance aurait-elle pu manquer son effet? Outre les fragments de l'oratorio d'*Elie*, on y a applaudi des fragments de *Samson* de Hændel, du *Miserere* de Jomelli, du *Dixit Dominus* de Pergolèse, d'un psaume fort curieux d'Ayblinger, puis, en totalité, le *Tantum ergo* de Borniantski, un *Domine Deus* de l'abbé Clari, le *Gaudeamus* de Carissimi et un délicieux chœur sans accompagnement, de Palestrina, qui se chante le vendredi saint à la chapelle Sixtine.

Pour jeter un peu de variété sur ces hymnes admirables, d'un style si noble et si élevé, les chœurs ont dit, encore sans accompagnement, deux morceaux d'un tout autre genre, qui ont ravi l'auditoire. Le premier est une chanson française à quatre voix, intitulée *les Vendanges*, et composée au commencement du XVIe siècle par Orlando de Lassus. Le second est plus connu : c'est cet air de Lully qui, sous le titre de *l'Hiver*, a été sans doute l'un des premiers essais de musique imitative qu'on ait faits. On grelotte rien qu'à l'entendre, ce qui n'a pas empêché les auditeurs, engourdis par le froid, de le redemander unanimement et M. Vervoitte de le faire reprendre en triplant, au troisième couplet, la note tremblée qui d'abord avait été chantée en doubles croches.

Cette soirée a donc été bonne, non-seulement au point de vue de la propagation du goût de la musique religieuse, mais aussi dans l'intérêt de pauvres petits orphelins qui ont dû, à en juger par l'aspect de la salle, y récolter une abondante recette.

— On a remarqué, aux derniers concours du Conservatoire, un jeune pianiste de la classe de M. Marmontel, qui a laissé bien au-dessous de lui tous ses rivaux, et qui, de haute lutte, a remporté le premier prix. Une excellente organisation musicale, une grande sûreté d'exécution, un doigté d'une extrême délicatesse, et, au besoin, d'une rare énergie, de l'expression sans enflure, et de la distinction sans afféterie, telles étaient les qualités qui ont alors assuré son triomphe. Ce jeune pianiste, M. L.-L. Delahaye, a prouvé, dans la soirée qu'il a donnée mardi, à la salle Erard, qu'il n'avait pas démérité du jugement porté par le jury, et que, bien au contraire, de nouvelles et sérieuses études l'avaient encore fait progresser. Après avoir ouvert la séance par le trio en *si* bémol (op. 11) de Beethoven, qu'il a parfaitement interprété, avec M. Vizentini, du théâtre Lyrique, et M. Rabaud, de l'Opéra, il a fait entendre successivement la fantaisie de Thalberg, sur *Moïse*, la fantaisie-impromptu en *ut* dièse mineur de Chopin, et la marche du *Songe d'une nuit d'été*, transcrite par lui, de Mendelssohn. En outre, il a joué deux petites pièces de sa façon qui ont fait grand plaisir, et qui sont d'un très-bon augure pour son avenir de compositeur. Il y a de charmants détails dans sa *Ronde du Sérail*, et le principal motif de sa mazurka en *la* bémol ne manque pas de brio. En somme, cette première audition a été très-favorable à M. L.-L. Delahaye, et nous pouvons, en toute assurance, prédire

que l'école française comptera bientôt en lui un virtuose de plus. La partie vocale de ce concert était dignement représentée par Mme Anna Bertini et par M. Hermann-Léon, le fils du chanteur de ce nom que l'on a longtemps applaudi à l'Opéra-Comique. Parmi les morceaux qu'ils ont interprétés, nous signalerons deux très-gracieuses inspirations de M. Henri Salomon, l'accompagnateur du théâtre Lyrique, et spécialement la mélodie : *Rossignol, si tu voulais te taire*, chantée par Mme Bertini, et accompagnée, d'une manière remarquable, par la flûte obligée de M. Donjon.

— M. Henri Fissot est aussi un jeune, et même un très-jeune pianiste, qui donne un peu plus que des espérances. Il est bon musicien, son jeu est net et sûr ; ses doigts parcourent le clavier avec dextérité, et parfois avec grâce, mais il manque de fougue ; il n'a pas cette étincelle qui se dégage pour produire la commotion par laquelle se manifestent les grands artistes. Cela viendra sans doute avec l'âge, avec l'expérience. Du reste, son concert de jeudi à la salle Herz a été fort satisfaisant. Nous ignorons si M. Henri Fissot s'est déjà essayé dans la composition, mais, à la différence de la plupart de ses confrères, il n'a joué, dans sa soirée, que des œuvres de maîtres : un concerto de Mendelssohn, avec orchestre, un *rondo capriccio* du même auteur, des fragments de J.-S. Bach et de Beethoven. Le violoncelle de Piatti, la jolie voix de Mme Peudefer, l'ouverture du *Matrimonio segreto*, très-bien exécutée par l'orchestre de M. Charles Lamoureux, ont complété la partie musicale. Dans la seconde partie, Mme Armand a dit *le Caniche et le Lévrier*, fable de M. Charles Royer, et M. Saint-Germain, du Vaudeville, a joué, avec Mlle Garait, de l'Opéra-Comique, *C'était Gertrude*, petite comédie de M. Verconsin, dont on sait le succès à la place de la Bourse. Tout cela est fort bien ; mais nous ne quitterons pas M. Henri Fissot sans l'engager à mieux surveiller une autre fois la distribution de ses billets, et à ne pas laisser à la porte la moitié des personnes qui se dérangent pour aller l'entendre. Il faut qu'il sache qu'on n'est pas dupe de ce concours extraordinaire d'auditeurs qui fait plus de mécontents que le talent du bénéficiaire ne lui peut faire d'amis.

— Le talent de M. Alexandre Billet n'est pas de ceux dont on a besoin de faire les honneurs au public ; il se recommande de lui-même par une longue série de succès, tant en France qu'à l'étranger. Nous n'avons donc rien à apprendre sous ce rapport à nos lecteurs, et nous ne pouvons que constater l'intérêt puissant qui accueille chaque manifestation de ce talent que les dernières séances annuelles de M. A. Billet ont placé si haut dans l'estime des connaisseurs. Sa soirée de vendredi, qui a eu lieu à la salle Herz, avait réuni une société d'élite que l'éminent pianiste a constamment tenue sous le charme par le fini, par l'expression, par l'étonnante variété de son exécution. Changeant de style selon les époques, il a joué tour à tour, avec les accents divers qui sont propres à chacun, un grand trio de Mendelssohn, où il avait pour concertants MM. Camille et Ernest Demunck, la belle sonate en *ut* dièse mineur de Beethoven, une polonaise de Chopin, *le Réveil des fées* d'Emile Prudent, et plusieurs morceaux de Hændel, de Weber, de Litolff et de Fumagalli. Les plus intelligents et, par instants, les plus enthousiastes bravos ont prouvé à M. A. Billet que son auditoire savait apprécier comme il convient ses qualités rares et solides.

Dans cette soirée, on a entendu et applaudi légitimement Mlle Hélène de Katow, cette charmante élève de Servais, qui joue du violoncelle de manière à rendre jaloux bien des virtuoses de l'autre sexe. Elle a interprété avec beaucoup de grâce et de sentiment la jolie fantaisie de son maître sur *la Muette*, et le choix de ce morceau n'a pas été indifférent à l'effet qu'elle a produit. Mlle des Illes et Mlle Léo Karl, deux fort belles personnes — ce qui ne gâte rien — s'étaient chargées de la partie vocale et ont eu aussi leur part d'applaudissements.

A dimanche prochain le compte rendu du brillant concert donné par Schulhoff, mercredi.

Y.

CORRESPONDANCE.

Saint-Pétersbourg, 24 février (7 mars) 1864.

Nous entrons dans la semaine grasse (ici *folle*) qui précède le carême. La saison finit dans huit jours et les théâtres jouent deux fois par jour. C'est donc la dernière correspondance que je vous adresserai cet hiver. La Dame blanche (*Dama bianca*) a été donnée une seconde fois, et l'effet en a été beaucoup meilleur qu'à la première représentation. Lorsque notre public sera revenu de sa prévention contre ce chef-d'œuvre qu'il qualifie de *petite musique*, je ne doute pas qu'il ne le goûte suivant son mérite, et que sa place ne soit marquée la saison prochaine, au répertoire, à l'égal des plus favorisés. Cette opinion se serait même déjà fait jour si une indisposition de Malvezzi, éloigné depuis dix jours de la scène, n'était venue retarder la troisième représentation, qui sera seulement donnée ce soir.

La semaine dernière a eu lieu le bénéfice de Mme Fioretti, qui avait choisi la *Linda*. Elle a chanté admirablement le principal rôle ; mais cet ouvrage, qui n'avait pas été donné depuis une dizaine d'années, n'a pas exercé d'*attraction* sur le public, et la salle était à moitié vide.

Aujourd'hui dimanche, c'était le tour du bénéfice de Mme Barbot. *Otello* a été donné pour cette solennité à midi ; la salle était comble et la représentation a été l'une des plus belles de la saison. Tamberlick avait retrouvé tous ses moyens, Graziani est un superbe Iago, et Calzolari est parfait dans Rodrigo. Une salve réitérée d'applaudissements, accompagnée de bouquets et de rappels a accueilli ce dernier après son grand air. Un incident arrivé la veille, et dont le public avait connaissance, n'a pas été étranger à cette démonstration plus accentuée que de coutume. On savait que Calzolari, aussi honorable comme homme privé qu'éminent artiste, avait administré la veille une sévère correction à un individu qui, grâce à une favorable homonymie, s'est introduit ici en se faisant passer pour un célèbre chanteur Italien, mais dont le métier, depuis trois ans, est beaucoup moins de donner des leçons de chant que de faire des dupes et surtout de faire *chanter* les artistes. Déjà Tamberlick avait dû lui donner l'année dernière un avertissement significatif, dont il n'avait pas tenu assez de compte. Cette fois la leçon qu'il a reçue de Calzolari a valu à ce dernier des félicitations qui ont grossi d'autant les applaudissements dus à son talent. — Mais revenons à *Otello*; on sait que le rôle de Desdemona est un de ceux qui ont valu le plus de succès à la cantatrice française ; il ne s'est pas démenti aujourd'hui, et le public lui a témoigné sa satisfaction en lui offrant un très-beau diadème composé de marguerites en brillants, produit d'une souscription des habitués du théâtre Italien, et de magnifiques bouquets, sous le poids desquels la cantatrice a littéralement plié.

Je crois vous avoir parlé des débuts très-heureux, au théâtre de l'opéra russe, d'un ténor indigène, M. Commissarjewsky, envoyé en Italie pour y faire ses études musicales, et revenu avec une charmante voix et un véritable talent. Une intrigue amoureuse, qui s'est dénouée par un mariage, vient de le mettre subitement en évidence. Bien accueilli dans quelques salons aristocratiques, il n'avait pas tardé à se voir distingué par la fille d'un personnage haut placé, avec laquelle il faisait fréquemment de la musique. Il était plus que douteux que les parents de la jeune fille consentissent à la donner à un artiste, et surtout à un chanteur de théâtre. Aussi n'essaya-t-il même pas de faire une demande qui avait si peu de chances de réussir, et dont le résultat devait pour toujours l'éloigner de celle qu'il aimait. Il préféra user de la méthode anglaise, et comme la demoiselle était majeure, un beau jour les deux amants se rendirent à Tsarskoe-Celo, résidence d'été de la famille impériale et d'une partie de l'aristocratie, à cinq ou six lieues de la capitale, où les attendaient des témoins et un prêtre, et où ils reçurent la bénédiction nuptiale. Le nouvel époux avait déjà disposé un appartement convenable pour recevoir sa femme et, lorsque, rentrée chez ses parents après la cérémonie, il s'agit le soir de les quitter, comme d'habitude, pour se retirer dans sa chambre, quelle ne fut pas leur surprise en la voyant mettre tranquillement son schall et son chapeau et prendre congé en disant qu'elle se rendait chez elle. — Comment chez toi .. ? — Mais oui, chez moi; chez mon mari, qui m'attend. — Quel mari ?... Le coup était porté. En présence d'un fait accompli, une esclandre n'aurait remédié à rien. L'enfant était aimée; les parents pardonnèrent, et voilà comme le premier ténor de notre opéra se trouve bel et bien marié. La chronique ne dit pas s'il renoncera à sa profession.

L'événement de la semaine dernière a été le bénéfice de la Mourawief, que l'été va bientôt vous ramener. Un nouveau ballet, *Fiammetta*, composé par Saint-Léon pour le théâtre de Moscou, remanié pour la scène de Saint-Pétersbourg, et le premier acte de la *Peri*, composaient la représentation qui avait rempli la salle jusqu'aux combles.

S. D

L'inauguration du monument élevé à la mémoire d'Halévy aura lieu jeudi prochain 17 mars, second anniversaire de la mort de l'illustre compositeur, au cimetière Montmartre, à trois heures précises.

L'exécution du monument a été confiée à M. Lebas, et celle de la statue à M. Duret, tous deux membres de l'Institut.

Les élèves du Conservatoire, auxquels s'adjoindront des Sociétés orphéoniques, et la musique de la Garde de Paris exécuteront des morceaux tirés des œuvres d'Halévy.

M. le comte de Niewerkerke, surintendant des beaux arts, prononcera un discours.

Sur la présentation d'une lettre d'invitation, on sera admis dans l'enceinte réservée.

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra, *Moïse*, dont le succès ne diminue pas, et *la Maschera*, précédés du *Docteur Magnus*, ont défrayé le répertoire de la semaine passée.

*** Aujourd'hui, par extraordinaire, *Moïse*, pour les dernières représentations de Mlle Battu avant son départ pour Londres.

*** Mercredi prochain doit avoir lieu à l'Opéra-Comique la première représentation de *Lara*, le nouvel ouvrage de Maillart, qui a produit le plus grand effet aux répétitions générales.

*** Le lendemain, jeudi, doit être donné, au théâtre Lyrique, *Mireille*, l'opéra en cinq actes de Gounod.

*** Au théâtre Italien, il est question de monter *Don Giovanni*, qui serait chanté par Delle Sedie, Mario, Scalese, Antonucci, Marchetti, Mmes Patti, Carlotta Marchisio et Calderon.

*** On va mettre en répétition, au théâtre Lyrique impérial, *Erostrate*, l'opéra de Méry et d'Ernest Reyer. Mlle de Maësen jouera le rôle principal de cet ouvrage, qui sera donné avec *la Captive*, de Félicien David.

*** On annonce pour mardi prochain la première représentation des *Géorgiennes*, le nouvel ouvrage d'Offenbach.

*** Les recettes des théâtres, concerts et spectacles de tout genre, se sont élevées pendant le mois de février à la somme de 1,945,352 fr. 80 c.

*** Mme Cabel, entièrement rétablie d'une assez grave indisposition qui l'éloignait de la scène depuis plus de deux mois, a fait une rentrée très-brillante au théâtre de Lyon, par le *Pardon de Ploërmel*. Le public l'a reçue avec enthousiasme, et l'a souvent applaudie, notamment après la *Berceuse* et l'air de l'Ombre. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer, supérieurement rendu par Mmes Cabel, Melchissédec et Miral, a ainsi repris sa place au répertoire, dont il sera longtemps l'un des ouvrages favoris. Hier a dû avoir lieu le vingt-quatrième concert annuel de Georges Hainl, l'ancien chef d'orchestre du théâtre de cette ville.

*** Les artistes de l'Opéra italien, le pianiste Wieniawski et le violoniste de la Roncheraye se sont fait entendre au concert des Tuileries, lundi dernier. Adelina Patti a ravi l'auditoire dans le *brindisi* du *Trovatore*, l'air *Non credea*, de *la Sonnambula*, le duo de *l'Elisire* et le quatuor du rouet de *Marta* ; Delle Sedie a été applaudi après la romance *Eri tu*, du *Ballo in maschera*, et le duo de *Don Pasquale*, chanté avec Scalese; Mario a eu de chaleureux bravos dans la romance *M'appari tutt'amore* de *Marta*, Mme de Méric Lablache, dans le rataplan de la *Forza del destino*. Wieniawski a délicieusement joué plusieurs morceaux de sa composition, et n'a pas été le moins bien partagé dans ce brillant concert.

*** Le comité de l'Association des Artistes musiciens a choisi cette année la messe à trois voix de François Bazin pour la solennité religieuse qui doit avoir lieu à Notre-Dame, le jour de l'Annonciation.

*** Jeudi dernier, la troisième messe solennelle de M. Charles Manry a été exécutée à Saint-Eustache, sous la direction d'Hurand, par une masse chorale imposante et un excellent orchestre. C'est au bénéfice de la Caisse des écoles du deuxième arrondissement que cette belle œuvre a été entendue pour la seconde fois à Paris. Les solos ont été chantés par Mlle Marie Sax et MM. Warot et Bussine; le grand orgue était touché par M. Ed. Batiste. Mgr l'archevêque de Paris a officié, et la quête a été faite par les jeunes pupilles de l'Œuvre. L'église était littéralement comble.

*** Vivier se dispose à donner un concert. Beaucoup de gens s'en étonneront, d'autres refuseront d'y croire, et pourtant rien n'est plus certain. Le concert est fixé au 14 avril, et aura lieu dans la salle Herz. Nous en publierons le programme, quand le moment sera venu.

*** Au second concert de la Société philharmonique d'Amiens, Mlle de Taisy et M. Caron, de l'Opéra, se sont fait entendre, ainsi que M. Brunot, le brillant flûtiste. L'orchestre, vaillamment dirigé par M. Lacoste, a exécuté la polonaise de *Struensée*, de manière à charmer et à enthousiasmer l'auditoire.

*** Edouard Wolff donnera son concert le 9 avril, dans les salons d'Erard. C'est la meilleure nouvelle que nous puissions annoncer aux admirateurs du célèbre pianiste, qui nous a rapporté de ses voyages un talent singulièrement grandi et d'un irrésistible effet. Le programme se composera uniquement de morceaux inédits et composés par lui.

*** Samedi dernier a été exécuté, dans les salons de M. d'Algarra, devant une nombreuse et élégante société, un opéra-comique inédit de MM. Henri de Bornier et Charles Lartigue. Nous pouvons constater que la pièce a obtenu un succès complet et très-mérité. Elle est intitulée : *La Reine des Gitanos*. L'action est simple, mais conduite avec esprit et entrain d'un bout à l'autre. Quant à la musique, elle a surpassé de beaucoup notre attente; on nous annonçait une opérette et c'est un bel et bon opéra-comique que nous avons entendu. Il nous serait difficile de faire un choix parmi les sept ou huit morceaux dont se compose la partition : partout la mélodie est fraîche et originale, les accompagnements, écrits pour piano et quatuor, sont riches et soignés, sans que l'on y trouve trace de recherche ou d'effort. M. Lartigue, qui dirigeait lui-même l'exécution de son ouvrage, a dû être satisfait de la manière dont il a été interprété.

*** Voici le programme du cinquième concert populaire de musique classique de la troisième et dernière série, qui aura lieu aujourd'hui dimanche : 1° symphonie en *mi* bémol, de Gounod. 2° *Allegretto un poco agitato* de l'op. 58, de Mendelssohn. 3° Ouverture du *Siége de Corinthe*, de Rossini. 4° Adagio du quintette (op. 108), de Mozart, exécuté par M. Grizez (clarinette), et tous les instruments à cordes. 5° *Le Comte d'Egmont*, tragédie de Goethe, musique de Beethoven.

*** De retour de Bordeaux où il a été princièrement fêté par le Cercle philharmonique, Louis Diémer annonce son concert annuel, salons Erard, pour le mercredi soir, 16 mars. Il y fera entendre ses belles transcriptions symphoniques des concerts du Conservatoire et des concerts populaires, ainsi que les pièces des classiques Marmontel et des clavecinistes Méreaux, qui ont obtenu un si grand succès aux deux séances déjà données par ce remarquable virtuose. MM. Alard et Franchomme prêteront le concours de leur talent à leur habile partenaire de musique de chambre, et Mlle Maria Brunetti, MM. Léon Duprez et Jules Lefort rempliront la partie vocale.

*** L'excellent contre-bassiste Gouffé donnera mercredi prochain son concert annuel dans les salons de Pleyel-Wolff.

*** Mlle Marie Trautmann, jeune pianiste d'un talent exceptionnel, donnera un concert, le lundi 21 mars, dans la salle Herz.

*** La bénédiction du nouvel orgue que la maison Cavaillé-Coll vient de placer dans l'église des Lazaristes, a eu lieu mercredi avec beaucoup de solennité. M. Bazille, organiste de Sainte-Elisabeth, chargé de faire entendre l'instrument, a été fort remarquable pendant toute la cérémonie. La puissance de son jeu, la variété de ses improvisations, ont fait admirablement valoir les qualités de ce nouvel orgue.

*** Du 1er janvier au 31 décembre 1863 on a donné au théâtre de la cour à Dresde cinquante et un opéras, dont trois nouveaux : *Ferramors*, par Rubinstein; *la Clochette de l'ermite* (*les Dragons de Villars*), par A. Maillart; *la Réole*, par G. Schmidt. Parmi les reprises, on a surtout remarqué celle de *Stradella*, de M. de Flotow.

*** La cinquième séance de quatuors d'Armingaud, Jacquard, Lalo et Mas, aura lieu mercredi prochain, avec le concours de M. Lubeck.

*** Un compositeur français, résidant à Florence depuis quelques années, M. Gabriel Gaston, vient de fonder en cette ville une société vouée à l'exécution des chefs-d'œuvre classiques de la musique de chambre. La *Société Sbolci*, régulièrement constituée, s'appuie sur un excellent quatuor composé de MM. G. Bruni (premier violon), J. Sbolci (violoncelle), V. Monnier (second violon), L. Laschi (alto). Elle se livre à de sérieuses études, et va donner des auditions publiques. M. Gabriel Gaston, littérateur et musicien fort instruit, n'est pas inconnu de la presse parisienne : il fut à Paris, il y a quinze ans, le fondateur et le directeur d'un journal spécial, intitulé *le Moniteur dramatique, musical et littéraire*, que les circonstances ne lui permirent pas de soutenir au-delà de quelques mois.

*** La partition originale de *la Flûte enchantée*, en manuscrit, est à vendre en ce moment à Dresde, à la suite d'une faillite.

*** Ferdinand Laub, le célèbre violoniste-compositeur, l'émule de Joachim, obtient en Hollande un immense succès. Sa *Saltarelle* et sa *Polonaise* sont de vrais perles musicales, que chaque violoniste voudra posséder. Laub a l'intention de visiter Paris pendant la saison prochaine.

*** Edouard de Hartog, le jeune compositeur hollandais, retenu en Hollande par des raisons de famille, sera de retour à Paris dans les premiers jours d'avril. Il s'occupe d'un psaume pour chœurs, soli et orchestre, sans compter le libretto d'un opéra-comique en trois actes, que Jules Barbier vient de lui confier.

*** On lit dans *la Gironde*, journal de Bordeaux : « M. Sarasate a obtenu hier au soir un véritable triomphe au Grand-Théâtre. Accueilli d'abord avec sympathie par les personnes qui l'avaient déjà entendu au concert du Cercle philharmonique, il n'a pas tardé à se faire également apprécier par ceux qui ne le connaissaient pas. Dès le commencement de son premier morceau, par la sûreté de son coup d'archet, par la correction de son jeu, par son aisance à triompher des difficultés et à exprimer les plus fines et les plus délicates nuances, il a fait admirer par les spectateurs un talent hors ligne, et a soulevé les plus chaleureux applaudissements. »

*** M. et Mme E. Ettling ont donné dimanche dernier leur douzième matinée musicale, avec le concours de M. Lutz, du théâtre Lyrique, qui a chanté, avec le talent qu'on lui connaît, la scène de *Rigoletto*. Mlle Géraldine Bodin a vocalisé dans la perfection les variations de Rode et l'air du *Barbier*. — Une mélodie de Schumann et la *Serenata* de Braga ont été fort bien chantées par Mlle Lee. L'accompagnement de la *Serenata* sur le violoncelle, ainsi que la fantaisie sur *Faust*, et une petite valse, exécutés par l'auteur, M. Lee, ont été vivement applaudis. M. Ettling a fait entendre plusieurs de ses élèves, qui se sont distingués. La séance s'est terminée par la représentation d'une opérette intitulée : *Un jour de noce*, musique de M. Ettling. M. A. Philibert, l'auteur des paroles, a joué et chanté avec infiniment de verve et d'esprit, et il était fort bien secondé par le charmant baryton, M. Lafont. La musique de cette opérette est très-jolie. Les mélodies abondent, et deux duos surtout sont parfaitement traités.

*** Le concert de Georges Jacobi aura lieu mardi prochain, dans la salle Herz, avec le concours de Mme Massard, de M. Blum et de MM. les membres de la section de musique de la société nationale des Beaux-Arts. M. Jacobi fera entendre son nouveau concerto en trois parties, pour violon et double quintette.

*** C'est jeudi 17, qu'aura lieu, dans la salle Erard, avec le concours de MM. Alard, Diémer, Berthelier, Soumis et Mme Peudefer, la soirée musicale d'Alexandre Batta. Le célèbre violoncelliste ne se fait que rarement entendre à Paris. Les nombreux admirateurs de son talent ne voudront donc pas manquer cette occasion de l'applaudir, ainsi que les artistes éminents dont il est entouré.

*** W. Kruger va bientôt se faire entendre à Bruxelles. L'éminent pianiste-compositeur y est engagé pour le concert que l'Association des artistes donnera le 2 avril.

*** M. Giorza, l'auteur de la musique de la *Maschera*, donnera, le dimanche 3 avril, un concert à la salle Herz.

*** Un nouveau ballet de Rota, intitulé *Velleda*, a été représenté avec un très-grand succès au théâtre de la Scala, à Milan. A Turin *la Cléopâtre*, ballet nouvellement composé par Rota, musique de Giorza, n'a pas moins réussi.

*** Le concert de M. Giuseppe Romano reste fixé au 15 de ce mois. Sivori, Ratti et Carlo Unia prêteront leur concours à l'éminent organiste, qui fera entendre, sur un orgue Alexandre, les ouvertures du *Pardon de Ploërmel*, de *Sémiramis* et de *Guillaume Tell*.

*** Le 15 mars, concert du pianiste Delcroix dans les salons Erard, avec le concours de Mme Anna Bertini, MM. Stroheker, Jules Ménétrier, Vander Gucht, Max-Meyer, Gouffé et Schlottmann.

*** Le concert de M. Joseph Franck, de Liége, reste fixé au 15 mars, dans les salons Pleyel. MM. Camille et Ernest Demunck exécuteront avec M. Franck son premier trio pour piano, violon et violoncelle.

*** Vendredi 18 mars, concert historique de M. et Mme Marchesi, salle Herz, à 2 heures.

*** Dimanche 20, salle Herz, concert donné par Mlle Winnen Orlowska, prima donna du théâtre San Carlo de Naples, et M. Sokolowski, le célèbre guitariste. On y entendra, outre les bénéficiaires, Mme et M. Langhans, MM. Costanti, et Ernest Demunck.

*** Le 22, concert de Mlle de Vattelette, harpiste, salle Herz, avec le concours de Sivori.

*** M. Vincent Adler, de retour de Lyon où son talent a fait sensation, donnera le jeudi, 31 mars, un concert avec orchestre dans les salons Pleyel.

*** M. et Mme Ernest Bertrand donneront, aujourd'hui une matinée musicale, à 1 heure et demie, dans les salons Erard.

*** L'intéressante notice sur *Martini*, publiée dans ce journal, vient de paraître en brochure. C'est la continuation du travail consacré aux musiciens français par notre collaborateur, Arthur Pougin.

*** Un nouveau journal de musique et de théâtre : *Boosey's musical and dramatic Review*, vient de paraître à Londres. Le prix d'un numéro n'est que d'un penny (10 centimes).

*** Mme Simonin-Pollet, artiste de réputation, qui avait été successivement harpiste de l'impératrice Joséphine et du roi de Naples Murat, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt ans, à Châtillon, près Paris, dans une communauté où elle s'était retirée.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Bordeaux.* — Le succès de l'opéra de Rey, *la Gitana*, se soutient. *Le Cheval de bronze*, d'Auber, a été repris et accueilli avec une grande faveur. Le ténor Peschard, Mme Sallard et Mlle Nordet s'y sont surtout très-distingués.

*** *Alger.* — *Le Pardon de Ploërmel* vient d'être représenté pour la première fois au théâtre de la ville. L'opéra de Meyerbeer a obtenu un succès magnifique, bien que l'exécution en ait laissé à désirer. L'ouverture et la plupart des morceaux de chant ont été applaudis avec enthousiasme.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — Le théâtre royal italien de Covent-Garden ouvrira sa dix-huitième saison le 29 de ce mois. Voici la liste exacte des artistes qui composeront la troupe, réunion sans pareille des plus grands noms des théâtres lyriques de l'Europe : *Soprani et contralti :* Mmes Adelina Patti, Pauline Lucca, Emmy Lagrua, Marie Battu, Nantier-Didiée, Antonietta Fricci, Destinn, Giuseppina Tati, Garulli, Rudersdorff, Anese et Tagliafico. — *Ténors :* Mario, Tamberlick, Naudin, Wachtel, Neri-Baraldi, Lucchesi et Bossi. — *Barytons* : Faure, Graziani, Ronconi et Colonese. — *Basses :* Schmidt (de Vienne), Attri, Scalese, Ciampi, Tagliafico, Polonini, Fallar et Capponi. La danse comptera, parmi ses principaux représentants, Mlles Zina Richard et Salvioni. Comme toujours, M. Costa dirigera l'orchestre, et M. A. Harris la mise en scène. Les ouvrages qui seront représentés pendant cette saison sont . *La Norma* (débuts de Mlle Lagrua), *le Prophète* (débuts de Wachtel), *Il Barbiere* (Mlle Patti), *Il Trovatore*, *le Pardon de Ploermel* (Mlle Patti), *les Huguenots* (Mlle Lucca), *Don Juan* (Faure), *Faust*, *Otello*, *Robert le Diable* (débuts de M. Schmidt dans le rôle de Bertram), *l'Elisire d'amore* (Patti et Ronconi), *le Nozze di Figaro* (avec Mlles Lucca, Patti et Battu), *la Favorite* (Mario et Lagrua), *Fidelio*, *Guillaume Tell*, *la Fille du régiment*, *Don Pasquale*. Deux ouvrages nouveaux sont annoncés : *la Forza del destino*, de Verdi, et *les Joyeuses commères de Windsor*, de Nicolaï ; enfin on mettra entièrement de nouveau en scène *l'Etoile du Nord*, dans lequel Mlle Lucca jouera le rôle de Catherine, Mlle Battu, Prascovia, et Faure le rôle de Peters.

*** *Bruxelles.* — Roger vient de faire ses adieux au public du théâtre de la Monnaie, dans *la Favorite*. Le *Nouveau Seigneur du village* y a été repris avec succès. Lundi prochain aura lieu la rentrée de Mme Meyer Boulart dans la reprise du *Pardon de Ploërmel*. On répète l'*Etoile de Messine*, le ballet du comte Gabrielli, qui est venu ici présider aux répétitions.

*** *Vienne.* — C'est un véritable événement que la reprise du *Prophète* à notre théâtre impérial, après deux années d'interruption. Par quelles circonstances une telle œuvre a-t-elle pu disparaître pendant si longtemps du répertoire d'un théâtre où jamais ouvrage, ancien ou moderne, n'a obtenu de succès plus éclatant, ni joui d'une popularité plus grande ? Nous l'ignorons. Toujours est-il que la reprise du chef-d'œuvre a été accueillie avec une satisfaction évidente, et que la salle s'est trouvée envahie comme pour une première représentation. Auder

a repris possession de son rôle de Jean de Leyde, qu'il a créé à Vienne, et il le joue avec la même perfection que le premier jour; Mlle Krauss est excellente dans le rôle de Berthe, et M. Schmidt, qui vient d'être engagé au théâtre de Covent-Garden, de Londres, est, sans contredit, le meilleur Oberthal qu'on puisse imaginer. Mlle Destinn, qui nous quitte également pour Londres, remplissait le rôle de la mère du prophète. Cette jeune artiste ne manque certainement pas de talent, mais le public se rappelle Mme Csillag, qui a laissé de si beaux souvenirs dans ce beau rôle de Fidès. — Le directeur de l'Opéra italien vient de publier le programme de la saison. La troupe est composée des ténors Mongini, Graziani, Pardini et Guidotte; des prime donne : Barbot, Artot, Lotti della Santa et Volpini, et des barytons et basses, Bartolini, Everardi, Pandolfini, Saccomano, Angelini et Cornago. — Le premier des concerts historiques de Zellner, qui ont reçu un accueil si favorable, a eu lieu le 6 mars. On y a exécuté des morceaux du XIIIe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècle, entre autres deux chansons de Thibaut, roi de Navarre; deux duos de l'abbé Clari (1669); air de Nicolo Tomelli (XVIIIe siècle); sonate de Richelmann (XVIIIe siècle). M. Zellner, virtuose sur l'harmonium, a accompagné sur cet instrument: *Chant de la pénitence*, par Meyerbeer, pour solo de basse-taille avec chœur à six voix. Ce dernier morceau, si grave et si solennel, a fait une impression profonde.

*** *Stettin.* — Notre jolie salle de spectacle, reproduction en miniature de celle du grand opéra de Berlin, s'est remplie jusqu'aux combles à l'annonce des *Huguenots*, que Mlle Otto avait choisis pour son bénéfice. Il va sans dire que *les Huguenots* n'étaient point une nouveauté pour nous; à Stettin, aussi bien que sur tous les théâtres du monde civilisé, le chef-d'œuvre de Meyerbeer est depuis de longues années un des soutiens les plus solides du répertoire. Mais ce qui donnait un attrait nouveau à cette représentation, et ce qui excitait au plus haut degré la curiosité, c'était un air nouveau que Mlle Otto, qui remplissait le rôle du page, faisait entendre pour la première fois à notre public; c'est le rondo que l'illustre maître a ajouté, à Londres, au deuxième acte, pour Mme Alboni. Mlle Otto y a obtenu un succès d'enthousiasme, et, ce qui n'arrive presque jamais à notre théâtre, on l'a obligée de chanter une seconde fois cette ravissante inspiration. Désormais *les Huguenots* ne pourront plus être joués sans le *Rondo du page*. Parmi les autres artistes qui ont brillamment contribué à l'éclat de la représentation, il faut citer en première ligne Mme Rœske-Lund (Valentine) et Mlle Zschiesche (la reine); une bonne part d'éloges revient de droit à M. Saar, notre excellent chef d'orchestre.

*** *Francfort-sur-Mein.* — Mlle Georgina Schubert a donné ici six représentations. Le rôle où elle a le plus de succès c'est celui de Dinorah, gracieuse création qui convient tout à fait au talent plein de charme et de poésie de Mlle Schubert. — Au dixième concert du musée, le violoniste Bott a joué le 12e concerto de son maître, Louis Spohr.

*** *Olmutz.* — *Dinorah*, de Meyerbeer, ne cesse pas d'exercer une grande puissance d'attraction sur le public; cette partition magistrale n'a pas eu moins de vingt représentations, et la vogue en est toujours la même. — Après une interruption de trois années, la reprise du *Prophète* a été accueillie avec enthousiasme; trois représentations consécutives ont eu lieu devant un auditoire qui ne cessait de donner presque à chaque scène des marques bruyantes de son admiration.

*** *Brunswick.* — Au huitième concert d'abonnement, la chapelle ducale a exécuté l'ouverture de Benvenuto Cellini, et *la Fée Mab*, de Berlioz. Ce dernier morceau a été bissé.

*** *Schwerin.* — L'opéra nouveau, *Claudine*, texte de Gœthe, musique de Franz, vient d'être joué pour la première fois au théâtre de la cour. Mlle de Abna, de l'opéra royal de Berlin, chantait le rôle de Pedro; elle a été souvent applaudie et a eu les honneurs du rappel après la cavatine du deuxième acte.

*** *Lisbonne.* — Pour la représentation à son bénéfice, Mme Tedesco avait choisi *le Prophète*, de Meyerbeer, et le succès du chef-d'œuvre que l'on jouait ici pour la première fois pendant cette saison, a été prodigieux. Celui de la cantatrice, admirablement secondée par Mongini, Garulli et Beneventano, a dépassé tout ce qu'on pouvait attendre. L'orchestre, sous la direction du nouveau chef, Emilio Lami, a fait merveille, ainsi que les chœurs. Plusieurs passages du rôle de Fidès, l'*arioso* du second acte, la grande scène du quatrième, l'air du cinquième, ont fourni à Mme Tedesco l'occasion de soulever des transports d'enthousiasme. Rappelée à grands cris, elle a partagé plusieurs de ses ovations avec Mongini, l'éminent ténor. Les couronnes et les fleurs ne lui ont pas manqué non plus. Des notabilités de l'ordre le plus élevé assistaient au spectacle.

Le Directeur : S. DUFOUR.

En vente chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs,

103, rue de Richelieu, au 1er.

LA LYRE FRANÇAISE (**Edition populaire**), choix d'airs d'opéras, duos, romances, etc., etc., sans accompagnement, des meilleurs auteurs anciens et modernes.

300 LIVRAISONS. — PRIX DE CHAQUE : **25** CENTIMES NET.

LES DÉLASSEMENTS DE L'ÉTUDE, nouvelle série de **cent** mélodies et airs favoris des opéras célèbres, arrangés pour **violon, flûte, cornet, clarinette, harmonium, saxophone,** divisés en quatre suites.

PRIX DE CHAQUE SUITE : **7** FR. **50**, P. M.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Srs DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais - Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

POUR PARAITRE CETTE SEMAINE :

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET PERFECTIONNÉE

MANUEL DES PRINCIPES DE MUSIQUE

A L'USAGE DES PROFESSEURS ET DES ÉLÈVES DE TOUTES LES ÉCOLES DE MUSIQUE, PARTICULIÈREMENT DES ÉCOLES PRIMAIRES,

Par F.-J. FETIS

Format in-8°. *Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire de musique de Bruxelles.* **Prix net : 2 fr. 50.**

OUVRAGES DE M. FÉTIS PUBLIÉS PAR LES MÊMES ÉDITEURS :

Traité complet de la théorie et de la pratique de l'harmonie, sixième édition, stéréotypée, revue, corrigée et augmentée d'une préface philosophique et de notes. . . . . *net.* 12 »

Traité du contre-point et de la fugue, nouvelle édition revue, corrigée et augmentée d'un grand nombre d'exemples. . . . . *net.* 40 »

Traité d'accompagnement de la partition sur le piano et l'orgue. . . . . *net.* 25 »

Manuel des compositeurs, directeurs de musique, chefs d'orchestre et de musique militaire, ou Traité méthodique de l'harmonie, des instruments, des voix, et tout ce qui est relatif à la composition, à la direction et à l'exécution de la musique . . . . *net.* 10 »

Traité du chant en chœur, rédigé pour l'usage des directeurs d'écoles de musique, des chefs de chœurs d'églises, de théâtres, de concerts, des maîtres de pensionnats et des institutions d'écoles primaires et de charité . *net.* 12 »

BEETHOVEN. — **Etudes**, ou Traité d'harmonie et de composition, traduites de l'allemand et accompagnées de notes critiques, d'une préface et de la vie de Beethoven, par Fétis, 2 vol. in-8°, ornés du portrait de Beethoven, de son monument funèbre, et du premier essai d'**Adélaïde**, formant *fac-simile*, chaque . . . . . *net.* 15 »

Biographie universelle des Musiciens, et Bibliographie générale de la musique, deuxième édition entièrement refondue et augmentée de plus de moitié, 8 vol. in-8° de 500 pages, chaque volume. . . . . *net.* 8 »

QUATRE MARCHES AUX FLAMBEAUX

Composées pour musique militaire par

GIACOMO MEYERBEER

Arrangées pour ORCHESTRE ORDINAIRE par Wieprecht.

1re MARCHE AUX FLAMBEAUX en *si* bémol majeur

Grande partition, 50 fr. — Parties d'orchestre, 30 fr.

La même, arrangée pour le piano seul . . . . . 6 »
La même, arrangée pour le piano à quatre mains 7 50

2e MARCHE AUX FLAMBEAUX en *mi* bémol majeur

Grande partition, 50 fr. — Parties d'orchestre, 30 fr.

La même, arrangée pour le piano seul 7 50
La même, arrangée pour le piano à quatre mains . . . . . 10 »

3e MARCHE AUX FLAMBEAUX en *ut* mineur

Grande partition, 30 fr. — Parties d'orchestre, 30 fr.

La même, arrangée pour les instruments de Sax, par Mohr. . . 18 »
La même, arrangée pour le piano seul . . . . . 9 »
La même, arrangée pour le piano à quatre mains, par E. Wolff. 10 »

4e MARCHE AUX FLAMBEAUX en *ut* majeur

Grande partition, 30 fr. — Parties d'orchestre, 30 fr.

La même, arrangée pour le piano seul. . . . . 9 »
La même, arrangée pour le piano à quatre mains . . . . . 10 »

BURGMULLER. Souvenir de la *Marche aux flambeaux* de Meyerbeer, morceau de salon pour le piano, 7 fr. 50.

STRUENSÉE

OUVERTURE

Grande partition et parties d'orchestre, chaque. . . . 24 »
La même, arrangée pour piano 9 »
Arrangée à quatre mains. . . 10 »

POLONAISE

Grande partition et parties d'orchestre, chaque. . . . 20 »
La même, arrangée pour piano 7 50
Arrangée à quatre mains . . 9 »

SCHILLER-MARSCH

Composée pour la célébration du 100e anniversaire de la naissance de Schiller.

Grande partition . . . . . 28 » | Parties d'orchestre . . . . 24 »
Arrangée pour le piano, par Charlot. 7 50
Arrangée à quatre mains, par E. Wolff . . . . . 10 »
Liszt. — Transcription, morceau de concert . . . . . 10 »

MARCHE DU COURONNEMENT

Composée pour le sacre du roi Guillaume Ier de Prusse.

Pour 2 orchestres, grande partition et parties d'orchestre, chaq. 30 »
La même, arrangée pour un orchestre, parties d'orchestre . . . 24 »
Arrangée pour le piano, par Kullack . . . . . 9 »
Arrangée pour le piano à quatre mains, par Brissler. . . . . 10 »

OUVERTURE EN FORME DE MARCHE, composée pour l'inauguration de l'Exposition universelle de Londres.

Grande partition, 24 fr. — Parties d'orchestre, 24 fr. — Arrangement pour le piano, 10 fr. — Arrangement à quatre mains, 12 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 12. 20 Mars 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Avec le prochain numéro, nos abonnés recevront une nouvelle composition d'EMILE JONAS, *Souvenir d'un songe*, mélodie pour le piano.

SOMMAIRE. — Inauguration du monument à la mémoire d'Halévy. — Messe composée par Rossini, par **G. Héquet**. — Théâtre des Bouffes-Parisiens : *les Géorgiennes*, opéra-bouffe en trois actes, paroles de MM. Jules Moioeaux, musique M. Jacques Offenbach. — Concert de J. Schulhoff. — Auditions et concerts. — Correspondance : Saint-Pétersbourg. — Nouvelles et annonces.

INAUGURATION DU MONUMENT A LA MÉMOIRE D'HALÉVY.

(17 *mars*.)

La touchante et unanime manifestation qui s'est produite aux obsèques d'Halévy s'est renouvelée à l'inauguration du monument qui a été élevé à la mémoire de l'illustre compositeur par les soins pieux de ses admirateurs et de ses amis. La même foule qui se pressait, il y a deux ans, autour d'un cercueil, se pressait aujourd'hui autour d'une statue.

Le monument a été construit par un maître, M. Le Bas, que des liens de famille rattachaient à Fromental Halévy. Le tombeau s'élève à l'extrémité du cimetière israélite et se présente avec un imposant caractère de simplicité et de grandeur. Sur un piédestal de granit rouge s'étagent trois gradins de marbre blanc, ornés de trente-deux couronnes formant écussons et contenant les titres des œuvres qui ont porté si haut le nom d'Halévy. La statue se dresse au-dessus de ces couronnes qui, selon les heureuses paroles de M. le comte de Nieuwerkerke, étaient le seul piédestal qui convînt à une semblable image. Cette statue se distingue parmi les œuvres les plus remarquables de notre célèbre sculpteur Duret ; l'artiste a été inspiré par l'ami.

Halévy est representé dans le costume de membre de l'Institut, et sur l'habit moderne vient se draper un manteau dont les larges plis donnent à cette belle œuvre l'aspect sculptural de la statuaire antique.

Avant l'heure fixée pour la cérémonie, une foule innombrable avait envahi l'enceinte du cimetière israélite. L'Institut, la société des auteurs et des compositeurs dramatiques, le Conservatoire, le théâtre, tout ce qui se rattache aux arts et aux lettres, avaient tenu à honneur de venir rendre ce suprême hommage au musicien et à l'écrivain. Nous renonçons à donner ici les noms marquants, parce qu'il faudrait citer tout le monde.

A 3 heures précises, la commission, chargée de l'érection du monument, s'est réunie autour du mausolée. Cette commission, présidée par M. Auber, était composée de MM. le général Mellinet, le comte de Nieuwerkerke, le prince Poniatowski, le baron Taylor, vice-présidents ;

De MM. Edouard Bertin, le colonel Cerfbeer, Joseph Cohen, Jules Cohen, Couder, membre de l'Institut, Camille Doucet, Duret, membre de l'Institut, Marchal de Calvi, Emile Pereire, Isaac Pereire, Emile Perrin, Charles Rety, Edouard Rodrigues, Alphonse Royer, de Saint-Georges, Ambroise Thomas, membre de l'Institut. L. Véron et Edouard Monnais, secrétaire.

Les élèves du Conservatoire ont aussitôt fait entendre, avec un chaleureux ensemble, le magnifique chœur de l'acte des tombeaux dans *Guido et Ginevra*, sur lequel on avait adapté les paroles d'un chant funèbre traduit de l'hébreu en français. Au moment où s'achevait la dernière strophe, le voile qui recouvrait le monument est tombé, et la statue, éclairée par un rayon de soleil, a rendu à toute l'assistance émue et recueillie les traits du maître et de l'ami.

M. le comte de Nieuwerkerke, surintendant des Beaux-Arts, a pris alors la parole et a prononcé le discours suivant :

« Messieurs, s'il est vrai que les hommes de génie ne meurent pas tout entiers, s'il est vrai que même après l'heure cruelle qui met un terme à leurs créations magnifiques, ils continuent parmi nous l'œuvre d'enchantement pour laquelle ils étaient venus sur cette terre, on peut dire d'Halévy que longtemps encore il vivra pour nous charmer et charmer après nous bien des générations.

» Au pied de la statue d'Halévy, nous sommes donc partagés entre le sentiment d'un regret profond et celui d'une joie sereine et grave. Nos cœurs s'unissent ici pour rendre un hommage solennel à l'homme aimable que nous avons tous aimé en effet, et à l'homme supérieur qui a écrit tant de compositions où une science merveilleuse s'allie aux inspirations musicales les plus variées et les plus riches, à l'auteur de *la Juive*.

» J'ai rappelé les qualités morales d'Halévy avant de rappeler les œuvres de son génie. Vous me le pardonnerez, Messieurs, et vous le comprendrez. L'homme de génie, la postérité l'admirera comme nous l'avons admiré. Par ses ouvrages, il lui appartiendra comme il nous appartient à nous-mêmes. Mais nous avons joui d'un privilége dont elle sera bien jalouse; elle nous enviera certainement d'avoir connu celui dont elle ne connaîtra que les mélodies immortelles, cet homme d'esprit, cet homme de cœur qui, par sa gracieuse modestie, s'efforçait de faire oublier son éclatante supériorité.

» N'éprouvons-nous pas tous les jours ce regret de n'avoir pu connaître les grands hommes du passé? Qui ne voudrait avoir vu, ne fût-ce qu'un instant, Mozart, Raphaël, Michel-Ange? Hélas! nous ne pouvons toujours satisfaire notre pieuse curiosité à cet égard; les traits de beaucoup d'hommes illustres des siècles écoulés ne sont point parvenus jusqu'à nous; leurs contemporains ont négligé de nous les transmettre.

» La postérité ne nous accusera pas d'une semblable négligence. Si le génie d'Halévy a réservé de nombreuses jouissances à ceux qui viendront après nous, nous leur laisserons du moins une reproduction fidèle de ses traits. Remercions donc M. Duret de les avoir reproduits avec tant de conscience et de talent.

» Mais, en voyant Halévy revivre dans ce beau marbre, j'oublie l'œuvre d'art pour ne plus me souvenir que de celui qu'elle représente. En le voyant ici, revêtu du costume de l'illustre compagnie dont il était une des gloires, je me reporte au jour où il fut appelé à ce poste important de secrétaire perpétuel par les suffrages de ses confrères de l'Académie des beaux-arts. Ce fut une heureuse nouveauté de voir cette classe de l'Institut choisir son secrétaire sans sortir de chez elle. Si l'innovation étonna tout d'abord, on n'eut bientôt qu'à s'en féliciter; car non-seulement Halévy apporta dans l'exercice de ces délicates fonctions une haute intelligence, une érudition charmante, facile, ennemie du pédantisme, un goût exquis pour toutes les formes du beau, qu'il goûtait toutes, étant passé maître au moins dans l'une; un art de bien dire dont témoigne le recueil des *Eloges* qu'il a prononcés aux séances annuelles de l'Académie; il savait encore, par sa bonne grâce, son aménité parfaite, son aimable simplicité et sa grande expérience, il savait, dis-je, adoucir toutes les aspérités des situations difficiles. Sur cette pente, Messieurs, je m'arrête, car, malgré moi je sens que je me laisse gagner à exprimer des regrets, et, je vous l'ai dit, cette cérémonie ne saurait avoir un caractère de deuil.

» Souvenons-nous plutôt que les Hébreux nomment d'un nom touchant le terrain où nous sommes; ils l'appellent *la Maison des vivants*. Ne parlons donc que de ce qui ne périra pas dans Halévy, ne parlons que de sa gloire.

» Je ne vous redirai pas les difficultés de toutes sortes qui accompagnèrent ses débuts dans la carrière musicale. Il est peu de grands hommes qui n'en aient souffert de pareilles, et il semble que ces difficultés qui abattent les fausses vocations soient au contraire le plus sûr aiguillon des hommes supérieurs. A vingt ans, il avait remporté le grand prix de composition aux concours de l'Institut. A Rome, il se lia avec Rossini, à Vienne il connut Beethoven : prédestination singulière qui mettait son génie naissant en contact avec les représentants du génie de l'Allemagne et du génie de l'Italie. En y ajoutant la clarté, la sobriété de l'esprit français, et son originalité propre, c'est entre la haute et savante inspiration de Beethoven et la magnifique abondance des mélodies de Rossini que le talent d'Halévy a conquis une place à part.

» Notre mémoire est encore tout enivrée des beautés de *la Juive*, de cette œuvre puissante qui fut en France et bientôt en Europe la révélation d'un mérite de premier ordre, d'une organisation musicale exceptionnelle, faite pour embrasser les plus vastes créations, comme le prouvèrent depuis *Guido et Ginevra*, *la Reine de Chypre*, *la Magicienne*, et cette grande œuvre, aux accents héroïques, l'opéra de *Charles VI*. Parmi tant de créations mélodieuses, échappées aux lyriques effusions de nos maîtres français, en est-il une seule qui ait agité plus profondément la sympathie populaire? Quel triomphe que ces chœurs de *Charles VI*, faisant passer dans l'âme de tout un peuple les sublimes émotions du sentiment patriotique!

» Après de tels élans, Halévy se laissait aller, comme en se jouant, aux gracieux caprices de son imagination tour à tour pathétique et souriante; il nous charmait par les élégantes mélodies de *l'Eclair*, des *Mousquetaires de la Reine*, de *la Fée aux Roses*, de *Jaguarita l'Indienne*. En 1848, au milieu des préoccupations publiques les plus graves, n'avait-il pas réussi à ramener aux paisibles jouissances de son art une société troublée qu'il subjuguait par les naïfs et tendres échos du *Val d'Andorre!*

» Je n'insiste pas davantage, Messieurs, car, parmi ses confrères de l'Académie, il appartiendrait à de plus autorisés que moi de parler dignement du génie musical d'Halévy. On l'a fait d'ailleurs en termes émus, dignes de son talent, le jour même où nous avons rendu à sa dépouille mortelle les douloureux et derniers honneurs. J'ai voulu seulement rappeler quelques-unes des couronnes de ce génie fécond. M. Le Bas, l'architecte qui a élevé ce monument, a bien compris que nul trophée n'était plus glorieux que ces couronnes; il s'est dit justement qu'elles étaient le seul piédestal qui convînt à une semblable image.

» Entourer de lauriers le titre de tant de chefs-d'œuvre, c'était formuler le jugement de l'Europe contemporaine sur Halévy. Ce jugement, nous en sommes convaincus, sera celui de la postérité. Nous pouvons donc dès aujourd'hui, sans craindre d'être démentis par les âges à venir, mettre l'auteur de *la Juive* et de *Charles VI* aux premiers rangs de ceux qui ont charmé, élevé, consolé l'humanité par leur art, remplissant ainsi leur glorieuse mission. C'est Halévy, en effet, qui a dit de la musique, qu'elle était « un art que Dieu semble » nous avoir donné pour que toutes les voix, confondant leurs ac- » cents, lui portent les prières de la terre unies dans un rhythme » harmonieux. »

Ce discours, qui répondait si bien aux sentiments intimes d'un immense auditoire, a été interrompu à plusieurs reprises par les marques les plus vives de sympathiques approbations.

La musique de la garde de Paris a ensuite exécuté la grande marche de *la Reine de Chypre* et plusieurs autres morceaux tirés des ouvrages d'Halévy. Longtemps après la fin de cette belle cérémonie, qui portait en elle ses tristesses et ses consolations, la foule stationnait encore autour de l'image de celui que chacun aimait à faire revivre dans sa pensée et qui ne mourra dans aucun souvenir.

(*Moniteur* du vendredi 18 mars.)

MESSE COMPOSÉE PAR ROSSINI (1).

Voici un grand événement musical. Rossini a composé une messe solennelle à quatre parties vocales, avec solos ou *soli*, et cette messe vient d'être exécutée pour la première fois dans le grand et magnifique hôtel que M. le comte Pillet-Will a fait bâtir dans la rue de Moncey. Je ferais un volume si je voulais décrire toutes les splendeurs de cette demeure digne d'un roi. Mais qu'est-ce que le marbre, et l'or, et le velours, et le brocart, au prix du glorieux éclat qui a signalé son inauguration, et de cette manifestation inattendue d'un génie qui se transforme et se révèle sous un nouvel aspect, lorsque l'on croyait qu'il avait dit depuis longtemps son dernier mot?

(1) Nous empruntons à notre collaborateur G. Héquet l'article que l'on va lire et qui a déjà paru dans l'*Illustration*.

Rossini a eu le 29 février dernier soixante-douze ans révolus, et c'est dans le courant de l'été passé qu'il a écrit tranquillement, et sans le moindre effort, cette œuvre admirable que j'ai eu le bonheur d'entendre il y a peu de jours. On y sent, dès les premières mesures, le souffle puissant qui animait ce grand artiste il y a trente ans, lorsqu'il lui plut de s'arrêter tout à coup au point culminant de sa glorieuse carrière. L'auteur de *Guillaume Tell* se dresse devant vous de toute sa hauteur, et vous vous apercevez avec étonnement que ni le temps ni l'inaction n'ont rien fait perdre à cette intelligence si merveilleusement douée. Même facilité d'invention, même abondance mélodique, même noblesse de style et même élégance, même nouveauté de tour, même richesse harmonique, même hardiesse et même bonheur dans la modulation, même vigueur de conception et d'expression, même habileté dans la conduite et l'agencement des voix, même art magistral et souverain dans le plan général de l'ouvrage, et dans le plan particulier de chaque morceau.

Les croque-notes qui croient tout savoir parce qu'ils ont écrit, tant bien que mal, une certaine quantité de fugues à quatre parties, tout en reconnaissant à Rossini le génie qu'il aurait été difficile de lui contester, se dédommageaient en l'accusant de manquer de science. Ils oubliaient le mot de Grétry, qui aurait dû suffire, à mon sens, pour résoudre la question : « Celui qui a le génie sans la science a le tout, dont il ne sait que faire. » Rossini, dans sa musique dramatique, se servait peu des formules scolastiques, parce qu'elles y auraient été déplacées. Mais pouvait-on imaginer qu'il fût arrivé à cette fermeté de touche, et à cette perfection de forme sans avoir fait toutes les études dont les maîtres de l'art ont tracé le programme, sans avoir parcouru le cercle entier de la rhétorique musicale? Le genre religieux admettant, appelant même ce que le genre théâtral repousse, Rossini a fait, dans sa messe, à la fugue, au style fugué, au style concerté, la place qui leur était due. Son *Christe eleison* est écrit avec cet art savant dont Palestrina a tracé de si beaux modèles.

On trouverait difficilement un tissu plus serré et plus fin d'imitations canoniques. Le *Credo* finit par une pièce fuguée, digne des plus grands maîtres, et que Cherubini lui-même ne désavouerait pas.

Enfin, le *Gloria in excelsis* a pour conclusion une fugue d'un développement immense, d'un effet grandiose et d'un intérêt inouï. Tout compositeur bien appris peut disposer un sujet et un contre-sujet, les promener en entier ou par fragments dans les tons relatifs, et les condenser à la fin dans un *stretto* agencé avec plus ou moins d'adresse. Mais donner au fruit de ce travail presque mathématique du caractère, de l'expression, de la couleur, y mettre de la variété, des nuances, des contrastes, satisfaire les oreilles les plus exercées, et en même temps tenir en haleine les auditeurs les plus étrangers à ces combinaisons, voilà ce que le ciel n'a daigné accorder, depuis deux siècles, qu'à un très-petit nombre de privilégiés tels que Haendel, Haydn, Cherubini ou Mozart. Aussi bien inspiré qu'aucun de ces puissants artistes, Rossini a fait de sa fugue une œuvre de génie plus encore que de science, un tableau qui éblouit l'imagination, un hymne qui saisit le cœur, l'émeut et l'enflamme.

Le début de ce *Gloria*, qui reparaît après la fugue, a une ardeur et une majesté incomparables.

Après cette belle introduction viennent successivement un trio pour contralto, ténor et basse, un air de ténor, un air de basse, un duo pour soprano et contralto. Tous ces morceaux diffèrent de rhythme, de couleur et d'expression, selon le sens des paroles et le sentiment à exprimer. Le duo pour soprano et contralto : *Qui tollis peccata mundi, miserere nobis,* a une tendresse, une mélancolie et une grâce inexprimables.

Dans le *Credo,* Rossini a suivi l'exemple donné par Cherubini dans la messe du sacre. Il fait répéter au chœur : *Credo! Credo!* après l'énoncé de chaque article de foi. Mais l'imitation s'arrête là, et le compositeur y déploie des trésors de mélodie dont Cherubini n'a jamais eu la clef à sa disposition. Le *Crucifixus* a servi de texte à un air de soprano. Les mots *passus et sepultus est* y sont rendus avec une profondeur d'expression dont rien n'approche. Le chœur reprend ensuite à ces mots : *et resurrexit tertiâ die.* C'est un chant triomphal d'un élan et d'un éclat extraordinaires.

L'*Offertoire* est un morceau d'orgue digne, pour la facture, de S. Bach. Mais il y règne un charme mélancolique et rêveur dont Bach lui-même a trouvé bien rarement le secret. Le début brillant et majestueux du *Sanctus* est suivi d'un *Benedictus* à deux voix, d'une élégance et d'une grâce merveilleuses. Enfin, l'*Agnus Dei*, phrase d'une tendresse infinie, commencée par le contralto et terminée par le chœur, sur les mots : *miserere nobis, — dona nobis pacem,* remplit l'âme, tout à la fois, de tristesse et d'espérance.

Cette œuvre magistrale attend un accompagnement d'orchestre qui n'est pas encore écrit. Il n'y avait, pour soutenir les voix, que deux pianos et un harmonium. L'exiguïté de ces moyens d'exécution n'en a pas empêché l'effet, — quelques passages exceptés, où la vigueur, l'éclat et l'accent des violons auraient été nécessaires. Mais ces moments ont été rares, car M. Georges Mathias tenait le piano principal, et personne ne sait donner à cet instrument une voix plus sonore et plus mélodieuse.

Les deux sœurs Marchisio chantaient les solos avec MM. Gardoni et Agnesi. Je puis donc me dispenser d'ajouter que l'exécution vocale a été à peu près parfaite.

Le brillant auditoire a voulu entendre deux fois le *Cum Sancto,* le *Sanctus* et l'*Agnus Dei.* Les applaudissements les plus chaleureux ont éclaté après chacun des morceaux capitaux dont se compose cette messe magistrale.

G. HÉQUET.

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS.

LES GÉORGIENNES,

Opéra bouffe en trois actes, paroles de JULES MOINEAUX, *musique de* JACQUES OFFENBACH.

(Première représentation le 16 mars 1864.)

En agrandissant son cadre, la direction des Bouffes-Parisiens a compris qu'elle devait en même temps élever son genre, et c'est dans ce but qu'elle a donné aux *Géorgiennes* les proportions d'un véritable opérac-omique, monté avec un soin, avec un luxe qui, jusqu'à ce jour, semblaient ne pouvoir être accessibles qu'à des théâtres subventionnés.

Ce n'est pas à dire pour cela que la fantaisie en ait été exclue; elle y règne au contraire plus que jamais, et c'est par ce seul lien que les *Géorgiennes* se rattachent à l'ancien ordre de choses. M. Jules Moineaux, l'auteur des *Deux Aveugles*, s'est souvenu de son premier succès, et c'est aux mêmes éléments bouffons qu'il a puisé les effets de son libretto. Comment raconter de pareilles énormités, qui déroutent le bon sens, mais qui désarment, par le rire, la critique la plus intraitable? Nous essaierons pourtant de nous reconnaître à travers ce dédale de drôleries les plus excentriques.

Les *Géorgiennes* sont, dit-on, les plus belles femmes de l'Orient, et, à ce titre, elles excitent les convoitises des grands seigneurs turcs. Or, l'illustre pacha Rhododendron a jeté son dévolu sur nous ne savons quelle cité de la Géorgie pour repeupler son harem.

Tous les hommes sont appelés aux armes pour la défense de leurs chastes moitiés; mais, à l'aspect des trente-deux bachi-bozoucks et et des trente-deux éléphants de Rhododendron, ils battent courageusement en retraite et regagnent leurs foyers.

Les femmes, furieuses de cette désertion, ne veulent pas d'abord les recevoir, et ce n'est qu'en les voyant tous revenir écloppés,

avariés, borgnes ou boiteux, que leur tendre cœur s'émeut de pitié et qu'elles consentent à leur ouvrir les portes de la ville.

Avons-nous dit que le féroce Rhododendron s'était aussi introduit dans la place? Pourquoi? Comment? Peu importe, ce n'est pas notre affaire.

Toujours est-il que, déguisé en tambour-major, il s'enrôle dans l'armée de femmes, organisée par la belle Féroza, pour remplacer les maris invalides, et qu'il découvre à sa générale la ruse ourdie par ces messieurs.

Féroza, indignée comme de raison, ordonne que l'on chasse tous les hommes, et Rhododendron, trahi par ses propres aveux, est condamné à être fusillé.

— Bien joué, Marguerite! s'écrie-t-il en marchant à la mort.

Et cette allusion, empruntée à *la Tour de Nesle*, est à l'instant saisie par toute la salle, qui se tourne en riant vers la loge où Alexandre Dumas assiste, comme un simple mortel en goguette, à la représentation de ce drame cocasse.

Mais Rhododendron a la vie dure; il échappe à la fusillade, et, grâce à l'intervention d'un traître, il va rejoindre ses trente-deux bachi-bozoucks et ses trente-deux éléphants. Puis, d'accord avec les maris évincés, il reparaît dans la forteresse gardée par les Géorgiennes, en employant un nouveau stratagème.

Pour charmer les loisirs du corps de garde, ces dames y ont admis une troupe de bohémiennes qui, à un moment donné, se saisissent de leurs armes, et après les avoir réduites à l'impuissance, se jettent sur Rhododendron et sur ses odieux satellites, privés du secours de leurs éléphants.

Est-il besoin d'expliquer que ce sont les maris qui ont pris ces costumes de bohémiennes, et à qui la peur a rendu l'énergie nécessaire pour rentrer en possession de leurs droits méconnus?

La partition qu'Offenbach a écrite sur ce canevas joyeusement insensé, est des mieux réussies. Elle fourmille de motifs piquants, originaux, et dans plusieurs passages elle affecte des formes vraiment sérieuses et distinguées, comme par exemple dans *la Marseillaise des femmes*, qui se chante au troisième acte, et que l'on a bissée avec enthousiasme.

Il nous serait difficile de signaler tous les morceaux saillants qui ont été applaudis à outrance par la salle entière.

Nous citerons néanmoins le gracieux chœur de femmes qui succède à l'introduction; l'air d'entrée du pacha Rhododendron; de jolis couplets chantés par Nani, le finale du premier acte, dans lequel sont habilement encadrés une prière et le chœur comique des maris écloppés.

Au second acte, nous avons remarqué les couplets du tambour-major, avec accompagnement d'une douzaine de tambourins, encore des couplets de Nani, très-fins, très-spirituels, et un charmant duo de situation entre Féroza et son époux Jolidin.

Mais si nous nous en rapportons à l'impression générale, le troisième acte l'emporte sur les deux autres. Tout y est ravissant, le chœur des dormeuses, le rondo du pacha, le bel ensemble de *la Marseillaise* des Géorgiennes et le finale, composé d'une aragonaise entraînante et du retour de *la Marseillaise*, pour le baisser du rideau.

L'interprétation de l'ouvrage, paroles et musique, est d'ailleurs excellente. Mlle St-Urbain, que nous avons vue aux Italiens et à l'Opéra-Comique, a débuté avec éclat dans le rôle de Feroza; Mlle Zulma Bouffar est fort gentille dans celui de Nani. Quant aux hommes, on ne peut rencontrer nulle part, si ce n'est au Palais-Royal, une réunion de comiques plus divertissants que Pradeau, Désiré, Léonce, Edouard-Georges, etc.

Les chœurs très-nombreux (on affirme qu'il y a plus de soixante personnes en scène) sont formés, pour la partie féminine, d'une foule de très-jolies filles, fort agréables à voir et à entendre.

Enfin, les décors sont d'un très-bel effet, et les costumes sont d'une richesse extrême et d'un excellent goût.

Si, avec tant de motifs de succès, *les Géorgiennes* ne vont pas jusqu'à deux ou trois cents représentations, c'est que le public parisien sera devenu tout à coup aveugle et sourd, comme les maris de ces dames.

D.

CONCERT DE J. SCHULHOFF.

Mercredi, 9 *mars*.

Un concert donné par Schulhoff excite toujours à Paris un vif sentiment de curiosité. A voir le grand nombre d'artistes qui se pressait l'autre soir autour de son piano, on sentait d'avance qu'il s'agissait d'entendre un pianiste original et exceptionnel, un virtuose d'un talent incontesté, un maître, en un mot, un maître véritable, dont les œuvres ne sont pas destinées à mourir avec le temps qui les a vu naître.

Si Schulhoff se contentait de vaincre les difficultés les plus ardues, on pourrait lui chercher des rivaux; ce serait toujours un grand virtuose, mais il ne rallierait pas à lui tant de suffrages, et il n'aurait pas conquis la place qu'il occupe aujourd'hui. Heureusement pour l'art, Schulhoff est plus qu'un virtuose, car il a le grand avantage de résumer en lui la pensée et la forme, c'est-à-dire la conception et l'exécution, et cela dans une si large mesure, que son talent y puise une supériorité que nul ne songe à lui disputer. Son organisation d'élite, sa nature rêveuse et poétique, son profond savoir musical, l'étude qu'il a faite des grands maîtres dont il rappelle, sans les imiter, les plus pures traditions, donnent à son jeu comme à ses compositions quelque chose qui tient tout à la fois du classique et de la fantaisie romantique. C'est le rare assemblage de deux manières réunissant la correction et l'originalité, la force et la grâce.

Si nous considérons spécialement Schulhoff comme un compositeur, nous ne craignons pas de répéter que ses œuvres le rapprochent de Chopin. Nous savons que de nos jours un grand nombre de pianistes-compositeurs possèdent un talent auquel il faut rendre un juste hommage; mais on en compte peu qui, comme Schulhoff, aient résisté à la tentation de produire en vue de ces succès faciles et éphémères, comme la mode qui les patronna un moment.

Le concert de Schulhoff n'a été qu'un long applaudissement, et il nous faut, pour trouver l'équivalent d'un pareil triomphe, reporter nos souvenirs à l'époque où Liszt faisait admirer son incomparable talent d'exécution. Les artistes, ceux-là même qui occupent le plus haut rang, étaient les premiers à donner le signal des bravos. Tous suivaient avec une avide curiosité ces mains de velours et d'acier qui, après avoir doucement caressé les touches d'ivoire, les serrent sous de puissantes étreintes, quand doivent succéder aux passages de délicatesse et de grâce ceux qui réclament la vigueur et l'éclat. Les compositions de Schulhoff n'ont pas excité moins d'enthousiasme. Dans le nombre de celles que le programme annonçait, quelques-unes étaient nouvelles pour le public, entre autres l'ouverture d'*Oberon*, de Weber, arrangement d'une conception étonnante, et où Schulhoff a poussé jusqu'à ses dernières limites l'art de l'adaptation au piano des grandes compositions instrumentales. En entendant cet arrangement remarquable, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer du morceau même ou de la perfection avec laquelle il est rendu par l'artiste. Le *Capriccio*, la belle sonate en *fa*, ont soulevé les mêmes transports, et le public a fait bisser par acclamation un *scherzo* adorable de Mendelssohn et une délicieuse *chanson slave* que Schulhoff faisait entendre à Paris également pour le première fois.

Et maintenant que nous avons applaudi au succès du compositeur et du pianiste, qu'il nous soit permis d'adresser un hommage mérité à Mlle Peudefer, cantatrice de goût, de style et d'expression, qui sera bientôt de tous les beaux concerts, et qui a su se faire applaudir à côté de Schulhoff. Cela suffit à classer son remarquable talent.

AUDITIONS ET CONCERTS.

M. Ferdinand Schœn. — M. Lafuente et les sœurs Clauss. — M. G. Jacobi. — M. Salvador Daniel (audition de musique arabe). — M. Louis Diémer.

Les deux compositions que M. Ferdinand Schœn a fait entendre pour la première fois dans son concert de l'an dernier. la *Berceuse* et le *Souvenir de Berlin*, mazurke, ont encore eu les honneurs de la soirée qu'il a donnée récemment dans les salons Erard. Ces deux morceaux, parfaitement interprétés par M. Ferdinand Schœn, ont été fort appréciés par ses auditeurs, qui lui ont fait aussi redire une charmante *Etude*, toute pleine de verve et d'élégance. Ce même soir, M. Alfred Lebrun a obtenu un succès des plus flatteurs, sur l'orgue, en jouant deux morceaux de sa composition, une *Prière* et l'*Appel des pâtres*, qu'on lui a fait bisser. Mme Gagliano, qui chante si agréablement l'*Ay Chiquita*, d'Yradier, a prêté un grand attrait à la partie vocale de cette séance intéressante.

A la soirée qu'elles ont donnée, cette semaine, dans les salons Pleyel-Wolff, avec le pianiste Lafuente, les deux sœurs Clauss, s'emparant de vive force des sympathies de l'auditoire, ont d'ailleurs fait preuve d'une habileté peu commune. Elles ont de l'ampleur et de la noblesse. Il serait difficile d'exprimer une préférence sur le mérite de chacune d'elles; leur jeu est à peu près le même, et lorsque après avoir entendu Mlle Fanny dans une fantaisie de Vieuxtemps, et Mlle Jenny, dans la fantaisie d'Alard sur la *Fille du régiment*, on les voit aux prises ensemble dans une symphonie de Dancla, pour deux violons, il faut absolument se contenter de leur décerner une part égale de bravos, sans chercher à qui donner la palme.

M. Lafuente est un pianiste de bonne race ; son exécution, correcte et pure, s'élève parfois jusqu'aux effets les plus brillants. Dans un concerto de sa composition, qu'il a joué avec Mlle Jenny Clauss, il a tout d'abord conquis la bienveillance générale, et son succès n'a fait que grandir, avec sa fantaisie sur la *Traviata*, son *Souvenir d'Haydn*, et sa *valse de concert* pour deux pianos, dans laquelle le jeune Harry Benson, son élève, s'est fait justement applaudir à côté de lui. Tous ces morceaux, dus à l'inspiration de M. Lafuente, ont fait le plus grand plaisir, et ont laissé une favorable impression de son talent de compositeur.

— Pour son concert de mardi, à la salle Herz, M. G. Jacobi s'était assuré le concours de plusieurs membres de la Société nationale des beaux-arts. M. Jacobi n'est pas un nouveau venu, et les connaisseurs savent ce qu'il faut penser de l'expression, de l'agilité, de l'ampleur de son jeu. Le *concerto* de sa composition qu'il a exécuté mardi, est très-bien fait, très-savamment distribué, et écrit dans un style brillant, qui accuse de fortes études. La *valse de concert* qu'il a ensuite interprétée, n'a pas été moins bien accueillie.

Nommer Mme Massart, c'est dire le triomphe remporté par cette excellente pianiste, dans l'interprétation de deux fragments de Mendelssohn. La grâce et le charme de son beau talent ont, à plusieurs reprises, provoqué l'enthousiasme de ses auditeurs.

— Une audition vraiment curieuse, c'est celle qui a eu lieu, ces jours derniers, à la salle Herz, par les soins et sous la direction de M. Salvador Daniel. Il s'agissait de morceaux de musique arabe recueillis par cet artiste dans les provinces d'Alger et de Constantine. Nos oreilles, peu faites à la mélopée bizarre de ces chants accompagnés par un frôlement de tambours de basque, par quelques notes soutenues des chœurs et par les sons aigus du hautbois, ont protesté contre quelques-uns d'entre eux, dont l'effet ressemble assez à celui de certains airs bretons ou auvergnats avec accompagnement de biniou ou de musette. Mais en revanche, plusieurs chansons mauresques ou kabiles, remarquablement interprétées par Mme Barthe-Banderali et par M. Pascal Lamazou, ont été fort goûtées, non-seulement par nous, mais par tout l'auditoire. Nous citerons *le Ramian*, en mode Irack, *La Gazelle*, *Zohra* et *Yamima*. M. Salvador, violoniste distingué, et au besoin, bon pianiste accompagnateur, s'est multiplié avec le zèle le plus louable pour faire arriver à heureuse fin son intéressante audition. M. Barthélemy, le hautbois de l'Opéra, M. Krüger, le pianiste du roi de Wurtemberg, M. Goblin, M. Fissot et la société chorale de l'Odéon, dirigée par M. Delafontaine, lui ont prêté leur aide efficace, et tout a marché à souhait. En somme, cet essai de propagation de la musique essentiellement primitive des Arabes, tenté déjà, dans une mesure restreinte, par M. Félicien David, mérite d'être encouragé, et nous ne saurions trop engager M. Salvador Daniel à renouveler l'épreuve, en lui conseillant surtout de n'en pas abuser.

— La soirée musicale que le brillant pianiste Louis Diémer a donnée mercredi dans les salons Erard, a été de tout point charmante. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'apprécier, depuis le commencement de l'hiver, le talent très-distingué de ce jeune virtuose ; nous ne pourrions que nous répéter en détaillant les grandes et solides qualités dont il a fait preuve de nouveau à son concert. Tous les maîtres, Beethoven, Mozart, Haydn, Mendelssohn, Weber et Chopin, et jusqu'à Rameau, ont tour à tour passé par ses mains prestigieuses, et lui ont valu les bravos les plus chaleureux. Alard et Franchomme, Jules Lefort, Léon Duprez et Mlle Maria Brunetti ont pris leur large part aux succès de la soirée.

— A dimanche prochain les concerts de M. et Mme Marchesi, de Léopold Dancla et autres, dont le défaut d'espace nous empêche de nous occuper aujourd'hui.

Y.

CORRESPONDANCE.

Saint-Pétersbourg.

Je reprends ma lettre interrompue il y a huit jours par le départ du courrier, tout juste au moment où j'allais vous dire en quelques mots ce que c'est que la *Fiammetta*, ballet mythologique. L'auteur du scenario, fort peu compliqué, Saint-Léon, l'a rendu intéressant par la variété des danses et des pas dont il l'a orné. Les danses classiques des divers pays et les leçons de coquetterie données à Fiammetta par l'Amour et Terpsichore au premier tableau sont fort gracieusement composées. Le deuxième tableau est le mieux partagé; on y remarque une introduction, une tyrolienne, un intermède, une *Tsigane-Berceuse* et une chanson à boire en action. Mlle Mouravieff y accomplit des prodiges de force, de grâce et d'imprévu; cette jeune danseuse fait chaque jour de nouveaux progrès qui vous étonneront. Aussi chacun de ses *écots* a-t-il été accueilli par des tonnerres d'applaudissements et des rappels sans fin. L'enthousiasme s'est, d'ailleurs, traduit par des témoignages plus substantiels. Par l'intermédiaire du chef d'orchestre, d'immenses bouquets de roses et de camellias noués par de longs rubans, couverts eux-mêmes de riches dentelles; un service complet d'argenterie, présent des dames de la société russe avec cette devise : *A la Sagesse*, et une broche en diamants de 7 à 8,000 francs, produit d'une souscription des admirateurs de son talent, ont été successivement offerts à l'artiste chérie de notre public, laquelle, en proie à la plus vive émotion, succombait sous le poids de ces splendides cadeaux. Mais revenons à ce second acte dans lequel la *Tsigane* a fait surtout briller *Fiammetta*. C'est une sorte de *gnia-gnia* semblable à celle que Saint-Léon avait introduite dans *Diavolina* représentée sur la scène de votre Opéra, mais beaucoup plus complète et d'un effet d'autant mieux réussi qu'elle s'exécute sur une musique délicieuse, admirablement appropriée au caractère de cette chorégraphie. Elle a été applaudie à

tout rompre et unanimement redemandée. Les deux derniers tableaux, quoiqu'inférieurs à celui-ci, contiennent néanmoins un joli pas dit *des fleurs*, une polka-galop et un grand pas d'action final dans lequel reparaît Mlle Mouravieff pour y faire assaut de poses renversées, d'une hardiesse inouïe, avec une jeune danseuse, Mlle Kemmerer, qui s'est révélée récemment, et dont le talent s'annonce de la façon la plus brillante, et pour terminer enfin par un pas ravissant dansé sur les variations du *Carnaval de Venise*, qui a de nouveau soulevé la salle entière. Je vous disais à propos de la *Tsigane-berceuse* que la musique en était délicieuse; je dois ajouter que M. Minkus, premier violon du théâtre de Moscou, auquel est due la partition tout entière du nouveau ballet, s'y est montré compositeur de mérite et a contribué pour sa bonne part au succès. Ce n'est pas là de la musique banale et à la toise; c'est de la musique distinguée, vive, mélodieuse, colorée et parfaitement appropriée aux situations. Si je ne me trompe, c'est le coup d'essai de M. Minkus, mais c'est un coup de maître.

On a voulu, dans le troisième tableau, nous faire faire connaissance avec les spectres introduits dans diverses pièces jouées à Paris; mais la tentative n'a pas été heureuse. Les apparitions qui, d'ailleurs, ne se lient pas suffisamment à l'action, ont mal réussi. En somme, le ballet de *Fiammetta* fait honneur à Saint-Léon qui, me dit-on, vient d'être engagé pour cinq mois à votre théâtre impérial de l'Opéra pour y monter le ballet dans lequel Mlle Mouravieff doit se montrer de nouveau au public parisien.

Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Pendant que Mlle Mouravieff est tout entière à ses joies et à ses triomphes, sa rivale, Mme Petipa, qui partage avec elle la sympathie et l'affection du public, languit et se désespère. Reprise de la maladie qui tout récemment a effrayé ses amis et ses admirateurs, elle leur donne de nouveau de l'inquiétude et paraît devoir rester longtemps éloignée de la scène.

Je termine cette lettre en mentionnant la soirée magnifique que vient de donner l'ambassadeur d'Angleterre, lord Napier, et à laquelle assistaient l'empereur et toute la famille impériale. Le principal attrait de cette soirée consistait dans un concert exécuté par l'élite de la troupe italienne, et qui se composait d'un programme aussi riche qu'admirablement choisi.

J'apprends à l'instant que tous les artistes italiens sont rengagés pour la saison prochaine. Cédant à des instances flatteuses, Calzolari, qui avait jusqu'à cette heure refusé les offres de la direction, a promis de revenir également.

Mme Clara Schumann vient d'arriver. Elle se fait entendre après-demain pour la première fois à la deuxième matinée du quatuor donné par la direction de la Société musicale russe.

Et maintenant adieu jusqu'à l'hiver prochain.

S. D

NOUVELLES.

*** La deuxième représentation du *Docteur Magnus*, l'opéra nouveau d'Ernest Boulanger, a eu lieu lundi. Bonnesseur y a remplacé Cazeaux dans le rôle principal, et l'ouvrage a beaucoup gagné à ce changement. Il est possible que, malgré la faiblesse du poëme, *le Docteur Magnus*, dont une meilleure exécution a permis de mieux apprécier la musique, se soutienne au répertoire. *La Maschera* complétait le spectacle que les autres jours de la semaine *Moïse* remplissait tout entier. Mlle Battu y chantera demain lundi pour la dernière fois avant de prendre son congé, et les représentations de *Moïse* seront suspendues.

*** Mlle Marie Sax et Villaret chanteront prochainement les rôles de Valentine et de Raoul dans *les Huguenots*.

*** La première représentation de *Lara*, le nouvel opéra de Maillart, est annoncée pour demain lundi.

*** Capoul a remplacé à l'improviste Achard indisposé, dans *la Fiancée du roi de Garbe*, et s'est fort bien tiré de cette tâche difficile.

*** Adelina Patti s'est fait entendre la semaine passée dans *la Traviata*, *Don Pasquale* et *Marta*, et chacun de ses rôles a été un nouveau triomphe pour elle. LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice ont fait remettre à la gracieuse artiste un magnifique cadeau par M. le comte Bacciochi.

*** Mercredi, Mme Carlotta Marchisio a remplacé avec beaucoup de succès dans *Lucrezia Borgia* Mme Spezia-Aldighieri.

*** Le théâtre Lyrique impérial se propose de donner, le jeudi saint et le samedi saint, deux grands concerts spirituels avec le concours de tous les artistes du chant, Mme Carvalho en tête, chœur et orchestre doublés. Les programmes de ces deux concerts, donnés par M. Carvalho au bénéfice des artistes de l'orchestre et des chœurs de son théâtre, comporteraient les œuvres célèbres des plus grands maîtres, *soli* et morceaux d'ensemble.

*** Hier samedi *Mireille* a été représentée. Nous en rendrons compte dimanche prochain.

*** Au concert de la Société du Conservatoire, qui sera donné aujourd'hui, on entendra une symphonie d'Haydn; psaume, double chœur de Mendelssohn; fragments du ballet de *Prométhée*, de Beethoven; chœur des génies d'*Obéron*, de Weber; symphonie en *si* bémol de Beethoven; chœur de *Judas Macchabée*, de Hændel.

*** Voici le programme du sixième et dernier concert populaire de musique classique, qui aura lieu aujourd'hui dimanche : 1° symphonie en *ré* majeur, de Mozart; 2° adagio de la symphonie en *si* bémol, de Beethoven; 3° ouverture de *Ruy-Blas*, de Mendelssohn; 4° andante, d'Haydn; 5° symphonie en *la*, de Beethoven.

*** L'auteur de l'opéra : *Claudine*, qui, ainsi que nous l'avons annoncé, vient d'être représenté avec succès à Schwerin, est le comte Hoehberg, jeune homme de vingt ans à peine, qui en ce moment fait son droit à Berlin.

*** La classe des Beaux-Arts de l'Académie de Belgique laisse encore sur son programme de concours, pour 1864, la question suivante qui jusqu'ici n'a pas été résolue. « Faire l'éloge de Grétry, déterminer ce qui caractérise son talent dans les cinq genres de musique dramatique, à savoir : la comédie sérieuse, la comédie bouffonne, la pastorale, le grand opéra de demi-caractère et la tragédie lyrique. » Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 600 francs. Les mémoires doivent être écrits lisiblement, rédigés en français, en latin ou en flamand, et adressés, franco de port, au secrétaire perpétuel, avant le 1er juin 1864.

*** Le cinquième concert annuel de la Société de chant classique, fondée par M. Beaulieu (de Niort), aura lieu cette année le jeudi 31 mars à 8 heures du soir, dans la salle Herz. Les principaux morceaux tirés des œuvres de Palestrina, Jomelli, Haendel, Jennequin, Mozart, Cherubini et Beaulieu, seront interprétés par Mme Vandenheuvel-Duprez et MM. C. Battaille et Paulin.

*** Mlle Christine Nillson, jeune suédoise, élève de Wartel, douée d'une très-jolie voix de soprano, vient d'être engagée dans la compagnie italienne dirigée par Merelli. Son début doit avoir lieu à Bruxelles dans *un Ballo in Maschera*.

*** Le festival annuel au bénéfice d'Arban a eu lieu samedi dernier au Casino. Un programme des plus variés avait attiré une foule compacte. A l'intérêt de noms connus et justement admirés venait se joindre l'attrait de nouvelles compositions, et surtout la première audition en public du *David Rizzio*, de M. Charles Constantin. La cantate académique assez bien interprétée par MM. Colomb, Bussine et Mlle de Beaunay a produit un bon effet; on a surtout remarqué l'orchestration savante et colorée du jeune musicien. Peut-être eussions-nous préféré un peu moins de science et un peu plus d'inspiration mélodique; signalons toutefois la sérénade à deux voix de la deuxième scène. Passons rapidement sur les ouvertures de concert de MM. Josse et Th. Dubois, deux bonnes pages, et sur la symphonie de M. Schmidt, pour arriver à *la première Marche aux flambeaux*, de G. Meyerbeer, arrangée pour orchestre ordinaire par Wieprecht et exécutée d'une façon remarquable par l'excellent orchestre d'Arban. La symphonie du maître a été chaleureusement et unanimement applaudie. Signalons aussi *une Orgie aux enfers*, galop très-réussi de Litolff, brillant et bruyant au possible, et dont les gammes chromatiques, éclatant comme les fusées d'un feu d'artifice, ne sont pas l'effet le moins original. Nous ne terminerons pas sans parler du triomphe remporté par Arban comme instrumentiste; chacune de ses variations sur *le Carnaval de Venise* a été saluée par de vifs applaudissements. Signalons enfin une gracieuse valse, *les Souvenirs de Berlin*, composée par Arban, et le chœur des soldats de *Faust*, chanté avec un ensemble remarquable par les enfants de Lutèce à la fin de la soirée.

*** Jusqu'ici, les nouveaux instruments de M. Adolphe Sax se sont principalement produits dans des morceaux solos ou concertants destinés à faire ressortir leurs qualités exceptionnelles. Henri Litolff vient de les employer à l'orchestre. A l'occasion du bénéfice d'Arban, (voir plus haut), il a écrit un galop intitulé *Une Orgie aux enfers*, avec trombones Sax à six pistons indépendants obligés. Entre autres passages intéressants, ces trois trombones exécutent à l'unisson une série de gammes chromatiques ascendantes, puis des gammes chromatiques ascendantes et descendantes d'un effet foudroyant. Dans un mouvement aussi précipité, ce tonnerre roulant de cuivres n'offre aucune confusion, mais procède, au contraire, avec un trait net, franc, arrêté, comme pourrait le faire l'instrument le plus agile. Il ne faut pas traiter d'indifférent, ni regarder comme peu sérieux ce premier essai né d'une circonstance. Il tranche résolûment la question et démontre de la façon la plus évidente l'utilité de l'introduction du nouveau système dans l'orchestre de symphonie, la richesse et l'originalité des effets nouveaux qu'il est permis d'en attendre. Une fantaisie sur des motifs du *Chalet* a également mis en son jour le plus favorable un nouveau saxhorn basse en *si* à six pistons indépendants chantant la partie de Max dans le duo du défi. Nous le répétons, ces deux exemples nous paraissent concluants et de nature à convaincre les plus incrédules.

*** Une brillante réunion assistait dimanche passé à la dernière des matinées musicales de Mme Clara Pfeiffer; une séance publique de son cours d'études symphoniques a complété la série des concerts privés de cette artiste, aussi distinguée par son talent de virtuose que son mérite de professeur. Comme les années précédentes, Mme Pfeiffer a été favorisée du concours d'artistes de premier ordre. MM. Chaine, White, Lebouc, Rignault, Gouffé, Mmes Bertrand, Peudefer et Comettant, et plusieurs autres que nous y avons entendus, ont rivalisé de talent devant une société d'élite; Sivori, le lion de la saison, y a délicieusement interprété avec Mme Pfeiffer l'une des belles sonates de Mozart, G. Pfeiffer a aussi contribué de son magnifique talent à l'éclat de ces réunions; nous y avons réentendu son trio op. 14, le beau poiot d'orgue du 3e concerto de Beethoven, exécuté au Conservatoire, et une transcription fort originale de la fable du *Chêne et le Roseau*, qui nous paraît appelée à autant de succès que *la Ruche*, du même compositeur.

*** Un brillant concert doit être donné le 30 mars, à 8 heures du soir, dans la salle Herz, par Mlle Peudefer. On y entendra, outre la bénéficiaire, M. Marochetti comme chanteur, et comme instrumentistes MM. F. Batta, Demerssemann, Barthélemy, Ernest Altès et Edmond Duvernoy.

*** Félix Godefroid donnera, le 7 avril, unconcert chez Erard. Un trio pour piano, violon et violoncelle, composé par Félix Godefroid, et plusieurs autres compositions inédites du même, y seront exécutés.

*** M. Dionys Pruckner donnera, mercredi prochain 23 mars, un deuxième concert dans les salons Erard avec le concours de Krüger, Mme Ernest Bertrand et M. Wagner.

*** Ce soir, concert du célèbre guitariste Sokolowski, et de Mlle Wiennen-Orlowska, à la salle Herz.

*** Mardi prochain, 22 mars, un brillant concert sera donné à la salle Herz par Mlle de Vattelette, harpiste, avec le concours de Mme Tardieu de Malleville, de MM. Sivori, Pons et Mme Fleury-Gœsy.

*** Un concours d'orphéons, de musiques d'harmonie et de fanfares, auquel seront admises à prendre part toutes les sociétés musicales de France, aura lieu à Bar-le-Duc (Meuse) le dimanche 1er mai prochain. Ce concours sera organisé par l'administration municipale de Bar-le-Duc et par l'association des Artistes musiciens présidée par M. le baron Taylor, membre de l'Institut. Au nombre des jurés se trouveront : pour les orphéons, MM. Clapisson, membre de l'Institut; Bazin, Elwart, Battaille, Batiste et Lebel, professeurs au Conservatoire; Laurent de Rillé, compositeur; Ermel, membre de la commission de surveillance du chant de la ville de Paris; Michel Lévy et Proust, professeurs de chant de la ville de Paris, et Thomas aîné et Jules Simon, membres du comité de l'association des Artistes musiciens; et pour les musiques d'harmonie et les fanfares, MM. Meifred, Dauverné et Triébert, professeurs au Conservatoire; Dufresne, capitaine de musique de la garde nationale de Paris; Couder, chef d'orchestre du Gymnase; Paulus, chef de musique de la garde de Paris, et Jancourt, membre de la société des Concerts. Les chefs des sociétés qui désireraient prendre part à ce concours sont priés d'adresser une déclaration avant le 25 mars, terme de rigueur, à M. le maire de Bar-le-Duc; il leur sera envoyé immédiatement un exemplaire du règlement.

*** M. Endres donnera un concert avec orchestre et chœurs, le lundi 28 de ce mois, dans la salle de l'hôtel du Louvre. L'excellent pianiste compositeur se présente au public, après un silence de quelques années, avec un grand concerto pour piano et orchestre, une symphonie et *un Rêve*, fragment pour orchestre, soli et chœurs.

*** M. Ch. Dancla a fait entendre chez lui, la semaine dernière, le premier quintette de M. Fétis, et le premier quatuor de Léon Kreutzer. Ces deux œuvres ont été fort goûtées et accueillies suivant leurs mérites.

*** Le savant organiste professeur Lemmens doit passer la semaine sainte à Paris, où il fera entendre ses nouvelles compositions destinées à paraître dans un grand ouvrage intitulée *l'Organiste catholique*.

*** Joseph Wieniawski donnera le lundi 4 avril, à 2 heures de l'après midi, dans la salle Pleyel, une matinée musicale avec le concours de Mme Miolan-Carvalho et de MM. Sivori et Piatti.

*** M. Adolphe de Groot ouvrira, le samedi 2 avril, un nouveau cours d'harmonie, à la succursale Pleyel, Wolff et Ce, 95, rue Richelieu. Le professeur y fera l'explication de la théorie des accords, de leur enchaînement, etc., de telle façon qu'au bout de quelques mois ceux qui suivront cet enseignement pourront, non-seulement se livrer à des essais écrits, mais encore à des préludes improvisés, exempts de ces fautes qui attestent une connaissance insuffisante des lois constitutives de l'harmonie.

*** Les concerts de jour donnés au Pré-Catelan ont été le grand succès des deux dernières années. Ces matinées musicales vont être inaugurées les 27 et 28 mars. Le dimanche de Pâques Paris aura donc son premier concert de printemps.

*** Le Dr Arnold, avantageusement connu par ses vastes connaissances dans le domaine de l'histoire de la musique, est mort le 12 février à Elberfeld. D'incessantes recherches dans les bibliothèques de l'Allemagne lui avaient fourni de précieux matériaux pour l'histoire du lied populaire en Allemagne.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Lyon.* — Le concert donné par Georges Hainl au Grand-Théâtre, dont il a dirigé l'orchestre avec tant d'éclat, a été fort brillant. Après l'ouverture des *Vêpres siciliennes* (le premier morceau symphonique dont le bénéficiaire ait eu à diriger l'exécution à Paris), Mme Vandenhenvel-Duprez a chanté avec son talent habituel plusieurs morceaux, dont l'un, le grand air de la *Traviata*, a été accompagné sur le violoncelle par G. Hainl, qui s'est fait applaudir ensuite dans *les Souvenirs de Spa*, de Servais, et une fantaisie de Bohrer sur *la Fiancée*. MM. Dulaurens et Mme Charry, Melchisédec, Mlles Lagye et Laurentis, artistes du théâtre, ainsi que Mlle Besse, ont concouru à ce concert exceptionnel, dont la symphonie en *ut* majeur de Beethoven et le finale du premier acte d'*Obéron* formaient les points culminants.

*** *Marseille.* — L'opéra *le Philtre* vient d'être repris avec succès. Fort bien chanté par MM. Dufrêne, Dumestre, Van Huffler et Mme Gasc, le charmant ouvrage d'Auber a été écouté avec grand plaisir. Le succès du *Pardon de Ploërmel* se consolide; à chaque représentation de l'œuvre de Meyerbeer, le public accourt en foule.

*** *Pau.* — L'opéra italien acquiert de plus en plus la faveur du public. *Marta*, représentée pour la première fois et convenablement interprétée, attire beaucoup de monde; Mme Sinico et M. Tombesi y sont justement applaudis.

*** *Colmar.* — La plus belle soirée que nous ait donnée la troupe de M. Dermilly a été la représentation au bénéfice de M. Duwast. Il avait choisi le rôle d'Edgard dans *Lucie*, et notre jeune ténor s'est rallié les plus sympathiques suffrages : ampleur, étendue, justesse, expression, rien n'y manquait, pas même cette aisance qu'on ne rencontre ordinairement que chez des artistes moins jeunes. Rappelé, après l'*anathème*, par la salle entière, il a été rappelé une seconde fois à la fin et salué d'acclamations enthousiastes. Les principaux succès de M. Duwast avant son bénéfice, ont été obtenus dans *les Mousquetaires*, *la Dame blanche*, *les Dragons*, *la Sirène*, *le Domino*, *Faust*, *Fanchonnette*, *Martha* et *Don Pasquale*. Mlle Dessalles a été parfaite dans le rôle de Lucie.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres* (correspondance particulière). — Vous avez déjà publié dans votre dernier numéro le programme complet du théâtre royal italien de Covent-Garden, qui ouvrira la saison le 29 de ce mois par la *Norma*, ouvrage dans lequel Mlle Lagrua fera son début à Londres. Le théâtre de *Her Majesty* commencera ses représentations quinze jours plus tard, le 9 avril, et son directeur, M. Mapleson, vient à son tour de publier son programme. Voici les noms des artistes engagés : soprani : Mmes Tietjens, Vitali, Volpini, Liebhardt (de Vienne), et Harriers-Wippern (de Berlin); mezzo-soprani et contralti : Mmes Trebelli, Grossi et Bettelheim (de Vienne); ténors : MM. Giuglini, Alessandro Bettini, Fancelli, Volpini et Geremia Bettini; barytons : MM. Gassier, Santley et Fagotti; basses : MM. Mazzetti, Junca, Fricca et Gasperoni. M. Arditi dirigera l'orchestre, et parmi les principales danseuses nous remarquons Mlles Beretta et Arinavari (de Milan). La direction promet trois ouvrages nouveaux : *la Forza del destino*, de Verdi, *le Spose alle gre*, de Nicolaï, et le *Tanhauser*, de Richard Wagner.

*** *Bruxelles.* — La reprise du *Pardon de Ploërmel* a eu lieu au théâtre de la Monnaie avec beaucoup d'éclat. Mme Mayer-Boulard y a fait une rentrée très-brillante; la voix de l'excellente cantatrice a paru plus fraîche que jamais, et elle s'en est servie de manière à enthousiasmer le public dans l'œuvre de Meyerbeer.—Au quatrième concert du Conservatoire, on a beaucoup applaudi une ouverture de M. Fétis, œuvre pleine d'idées et de combinaisons harmoniques les plus heureuses. Un *Ave Maria*, de Nicolas Gambert (un des plus grands musiciens de la Belgique du xve siècle), ainsi qu'un morceau de concert de Prattin, joué sur la flûte par M. Dumont, n'avaient produit que peu d'effet.

La jeune pianiste Anna Meyer obtient du succès à la Société philharmonique. Au théâtre du Cirque, on annonce les prochaines représentations d'une troupe d'opéra italien, dont les principaux artistes sont Mlles Guerra, Nilson, de Ponti, MM. Musiani, Corsi, Zacchi et Campiani.

*** *Genève*, 11 mars. — Le concert destiné à servir d'épilogue aux concerts officiels du Conservatoire, se composait de la brillante ouverture du *Pré aux clercs*, d'un *concerto* symphonique de M. Bergson, le nouveau professeur de piano du Conservatoire, et du *Stabat mater*, de Rossini. M. Bergson, qui tenait le piano, tandis que M. Bergalonne dirigeait l'orchestre, s'est fait connaître et applaudir comme compositeur sérieux et comme écrivain musical. Ce concerto, composé par lui pour inaugurer son début à Genève, a été fort goûté, particulièrement dans sa première et sa seconde partie, l'une pour son travail habile d'orchestration, l'autre pour la grâce de son mouvement. Ce début distingué assure immédiatement à M. Bergson, parmi ses collègues et dans l'estime du public, une place des plus honorables.

*** *Hambourg*. — Au théâtre de la ville, Mlle Adèle Henkel a débuté avec succès par le rôle de Léonore, dans *Alessandro Stradella*, de Flotow. Au dernier concert philharmonique, nous avons entendu Mme J. Graever, pianiste, qui a joué admirablement le *Capriccio*, de Mendelssohn, et le quatrième concerto de Litolff.

*** *Berlin*. — Mlle Artot a continué avec succès ses représentations dans le rôle de Marie (*la Fille du régiment*) ; prochainement elle chantera celui d'Henriette, dans l'*Ambassadrice*, d'Auber. M. Wieprecht a organisé pour le 20 mars un concert monstre ; l'orchestre se composera de trois cents artistes appartenant aux corps de musique de la garnison ; on y exécutera des œuvres de Beethoven, Meyerbeer, Spontini, etc. — Une représentation fort intéressante du *Prophète* a été donnée le 15, avec Mlle Lucca dans le rôle de Berthe. Le drame de *Struensée* continue d'attirer la foule.

*** *Leipzig*. — Au dix-neuvième concert d'abonnement on a entendu, entre autres morceaux, le concerto pour violon, de Beethoven, exécuté d'une manière magistrale par Joachim. La seconde partie du concert a été consacrée à l'exécution d'une composition de François Schubert; primitivement c'était un duo pour piano, dont Joachim a fait une symphonie.

*** *Breslau*. — On vient de donner la centième représentation de *Martha* au théâtre de la ville, et cet événement, extraordinaire ici, avait excité une vive curiosité.

*** *Munich*. — Au dernier concert d'abonnement de la chapelle royale, nous avons eu le plaisir d'entendre *Christophe Colomb*, cette belle symphonie d'Abert, qui est destinée à faire le tour de l'Allemagne. Combinaisons ingénieuses, intéressantes modulations, abondance de motifs, cette œuvre remarquable offre tout ce qui peut séduire la masse du public et satisfaire aux exigences des gens du métier. Le succès a dépassé toutes les prévisions. En l'absence de l'auteur qui est toujours souffrant, le public, dans son enthousiasme, a rappelé le directeur de la chapelle royale, Franz Lachner, digne à tous égards de ce témoignage d'estime et de sympathie.

*** *Turin*. — *La Comtesse d'Amalfi*, le nouvel opéra de Petrella, a été favorablement accueilli au théâtre Regio. L'auteur et les interprètes, Mmes Benduzzi et Grosso, MM. Graziani, Colonese et Junca ont été rappelés à plusieurs reprises.

*** *Milan*. — Au théâtre de la Scala, l'opéra de Chelard, *Aguile Romane*, a été représenté sans succès, et va probablement bientôt disparaître de l'affiche.

*** *Parme*. — *Roberto il Diavolo* poursuit le cours du grand succès qu'il avait obtenu à son apparition sur notre théâtre. M. Artry, Mmes Berini et Sanzi se montrent de plus en plus remarquables dans le chef-d'œuvre de Meyerbeer.

Le Directeur : S. DUFOUR.

EN VENTE CHEZ CHOUDENS, ÉDITEUR, RUE SAINT-HONORÉ, 265, PRÈS L'ASSOMPTION

MIREILLE

Opéra en cinq actes, tiré du poëme de FRÉDÉRIC MISTRAL, par MICHEL CARRÉ, musique de

Sous presse : **TRADUCTION ITALIENNE**

CH. GOUNOD

Sous presse : **TRADUCTION ALLEMANDE**

Partition Chant et Piano, net : 15 fr. — Partition Piano seul, net : 10 fr.

MORCEAUX DE CHANT SÉPARÉS POUR TOUTES LES VOIX, ARRANGEMENTS POUR PIANO :

Cramer. *Bouquet de Mélodies*, deux suites, chaque 7 50
Gounod. *Le Berger de la Crau*, édition originale ..... 6 »
— La même, simplifiée ..... 3 »
— Chœur de *Magnanarelles* ..... 6 »
— *Ouverture* ..... 6 »
Kruger. Chœur des *Moissonneurs*, édition originale ..... 9 »
— Le même, simplifiée par GODARD ..... 6 »
Lecarpentier. Petite fantaisie ..... 5 »
Marx. Quadrille brillant 4 50
— Le même, à quatre mains 4 50

CHARLES GOUNOD **20 Mélodies, Chant et Piano, un volume in-8°, prix net : 10 francs.**
20 Mélodies, Piano seul, un volume in-8°, prix net : 5 francs.

En vente chez CHALLIOT et Ce, éditeurs, rue Saint-Honoré, 376.

LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE

Opéra-comique en trois actes, paroles de MM. SCRIBE et de SAINT-GEORGES, musique de

D.-F.-E. AUBER

MORCEAUX DÉTACHÉS DE CHANT AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.

Basilie. Ouverture 7 50
Lecarpentier. Petite fantaisie ..... 5 »
Croisez. Souvenir ..... 6 »
Pouce de Léon. Fantaisie de salon 7 50
Kruger. Caprice 7 50
Strauss. Quadrille 4 50
— Valse ..... 6 »
E. Desgranges. Polka Mazurka 4 50
O. Metra. Quadrille 4 50
Les mêmes pour orchestre ..... 6 »

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLEON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. | N° 13. | 27 Mars 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, une nouvelle composition d'EMILE JONAS, *Souvenir d'un songe*, mélodie pour le piano.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique : *Lara*, opéra-comique en trois actes et six tableaux, paroles de MM. Cormon et Michel Carré, musique de M. Aimé Maillart, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Théâtre Lyrique impérial : *Mireille*, opéra en cinq actes, paroles de M. Michel Carré, d'après le poëme de M. F. Mistral, musique de M. Charles Gounod, par **Paul Smith**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

LARA,

Opéra-comique en trois actes et six tableaux, paroles de MM. CORMON *et* MICHEL CARRÉ, *musique de* M. AIMÉ MAILLART.

(Première représentation le 21 mars 1864.)

Le poëme de *Lara* est certainement l'une des plus singulières et des plus énigmatiques productions de lord Byron. On le regarde généralement comme la suite du *Corsaire*; mais on ne trouve pas un seul mot, dans le texte, qui puisse changer cette opinion en certitude. Lord Byron se plaisait à ces agaceries piquantes qui remuaient la bile de ses glossateurs, et le malicieux poëte se gardait bien de leur venir en aide.

Le champ reste donc ouvert aux suppositions, et nous ne pouvons blâmer MM. Cormon et Michel Carré d'avoir adopté celle qui consiste à faire de *Lara* la continuation du *Corsaire*, non plus que d'avoir puisé à leur propre fonds la plupart des éléments qui entrent dans l'économie de leur drame. En effet, les personnages tracés par l'admirable pinceau de lord Byron, agissent peu, surtout au point de vue du théâtre, et les auteurs dramatiques qui s'emparent de leur individualité toute-puissante, sont bien forcés de lui trouver un cadre.

Depuis dix ans le jeune Lara, entraîné par la fougue de ses passions, par son besoin d'indépendance, a déserté le manoir paternel, et nul ne peut dire ce qu'il est devenu. Son père est mort en laissant une riche succession, et comme au bout d'un si long temps l'héritier naturel ne s'est pas présenté pour la recueillir, le roi a décidé que la comtesse Camille de Flor, cousine de Juan de Lara, serait mise en possession de ses domaines, et que le mari qu'elle désignerait elle-même prendrait le nom et les titres de l'absent.

Tel est l'état des choses, au début de l'ouvrage, quand la comtesse de Flor, escortée de ses nombreux prétendants, vient frapper à la porte du château de Lara, pour se la faire ouvrir. Mais derrière cette porte veille un vieux serviteur qui, à l'exemple de dame Marguerite, dans la *Dame blanche*, ne croit pas à la mort de son jeune maître, et attend son retour. Persuadé que chaque jour il va le voir apparaître, le fidèle Lambro tient ses appartements tout prêts à le recevoir, et consacre à cet usage les redevances qu'il n'a pas cessé de toucher ponctuellement. Que lui importe la volonté royale? Juan de Lara a seul le droit de pénétrer dans le manoir de ses pères, et la comtesse de Flor n'y entrera pas, quoiqu'il l'ait vue enfant, quoiqu'il l'ait bercée dans ses bras et qu'il lui garde au fond du cœur une tendre affection.

Camille ne veut pas employer la force, et tandis qu'elle délibère, avec sa société, exposée aux ardeurs du soleil, surviennent deux voyageurs harassés de fatigue; l'un, jeune homme au teint bronzé, à l'aspect noble et sévère, porte un costume de soldat; l'autre, un adolescent, aux traits fins et délicats, est vêtu à l'orientale. Après un instant de repos, le soldat entraîne son compagnon vers le manoir, et bientôt, au milieu d'un orage qui vient d'éclater, les fenêtres s'illuminent, les portes roulent sur leurs gonds, et le vieux Lambro, le visage rayonnant, accourt une torche en main pour prier, de la part de son maître, la comtesse, ainsi que sa suite, d'accepter l'hospitalité qu'on leur offre au château; hospitalité royale dont Lara, vêtu d'habits magnifiques, fait les honneurs à la comtesse avec d'autant plus d'empressement que sa vue lui a rappelé les tendres souvenirs de son enfance et de leur union projetée. Mais les deux amants ont compté sans la jalousie du marquis Ezzelin, l'un des prétendants de la comtesse, et sans la passion ardente d'une jeune esclave arabe, Gulnare, qui, sous le costume de page et le nom de Kaled, est devenue le compagnon inséparable de Lara dans ses courses aventureuses.

Dominée par cette passion, Gulnare révèle au marquis Ez-

zelin un secret terrible qui doit perdre Lara, et comme dans le poëme de Byron, c'est pendant une fête que le comte Juan se voit jeter à la face, par son rival, l'accusation d'avoir volé un nom, un titre, une fortune qui ne lui appartiennent pas. Ivre de rage, Lara défie Ezzelin de prouver son dire, et celui-ci promet d'apporter le lendemain ses preuves sur le champ clos où cette querelle se videra.

Qu'y a-t-il de vrai dans l'assertion d'Ezzelin ? Le sommeil agité de Lara va peut-être nous l'apprendre. Il rêve à sa vie mystérieuse et se revoit, sous le nom de Conrad le corsaire, à la tête d'une troupe de forbans, dont les jours se partagent entre le pillage et l'orgie. Une balle, qui le jette sanglant entre les bras de Kaled-Gulnare, le réveille en sursaut.

Nous savons donc ce qui a occupé les dix dernières années de Lara. Mais en est-il moins pour cela le fils du vieux comte, mort de douleur, en confiant à Lambro son testament et son épée pour les remettre à ce fils ingrat, s'il revient jamais s'asseoir au foyer de ses aïeux ?

En ouvrant le testament paternel, l'ancien corsaire y a vu sa condamnation. « Je te lègue mon épée, lui dit son père, mais brise-la plutôt que de la tirer pour défendre une cause injuste ou pour soutenir un mensonge. » Le devoir de Lara lui est tracé par ces paroles dignes et austères. Il reprend son humble costume, va au rendez-vous fixé la veille par Ezzelin, et là, devant son rival, devant la comtesse, devant tous ceux qui l'entendent, seigneurs et vassaux, il reconnaît qu'il a menti en se parant du nom de Lara, auquel il n'avait aucun droit; son vrai nom est Conrad le corsaire.

Puis, appuyé sur l'épaule de Kaled, dont il a reçu l'aveu et pardonné la faute, il reprend tristement le chemin de l'exil.

Ce drame, un peu trop sombre, selon nous, pour le cadre de l'Opéra-Comique, a néanmoins de grandes et fortes qualités. Il est habilement conduit, l'intérêt n'y languit pas un seul instant, et les situations y abondent, sous toutes les formes.

M. Aimé Maillart, l'auteur populaire des *Dragons de Villars*, avait donc sous la main tout ce qu'il faut pour inspirer une belle et bonne partition, digne d'une scène de premier ordre, et nous devons dire qu'il n'est pas resté au-dessous de ce qu'on était en droit d'attendre de lui. On retrouve dans *Lara* cette richesse de mélodie, cette harmonie savante et colorée, cette instrumentation pleine d'éclat et de variété, qui l'ont placé si haut dans l'estime des connaisseurs. Plusieurs parties de son œuvre sont même traitées avec une puissance avec une largeur auxquelles il n'avait pas encore atteint, et qui prouvent que son talent ne serait pas déplacé à l'Opéra.

Lara n'a pas d'ouverture; après une introduction pompeuse, confiée principalement aux cuivres, la toile se lève sur un chœur brillant et bien rhythmé, auquel succède une ballade, accompagnée par les rires incrédules des auditeurs. Il y a de très-jolis détails, mais le fond n'a rien de saillant. Nous n'insisterons pas davantage sur les couplets d'Ezzelin : *Insoucieuse de l'amour*, où le chœur intervient. L'arrivée de la comtesse de Flor, avec les dames de sa suite, donne lieu à un charmant ensemble, dont la reprise est dominée par les gracieuses vocalises de Camille. Puis vient un air de basse chanté par Lambro, dont il faut louer la couleur expressive.

Le duo de Lara et de Kaled, à leur entrée, débute par une phrase magnifique, mais ne se soutient pas à la même hauteur, quoiqu'il soit fait avec infiniment d'habileté; il est suivi d'un ravissant dessin d'orchestre, en sourdine, sur lequel Kaled s'endort peu à peu. Ce morceau est, à tout prendre, l'un des meilleurs de l'ouvrage.

Le petit trio et le finale qui terminent ce premier acte, reconnu généralement comme le moins riche des trois, sont plus faibles, quoique l'orage, l'apparition de Lambro avec sa torche, la surprise des invités du comte de Lara, prêtassent assurément à l'inspiration. En revanche, nous n'avons plus, pour ainsi dire, que des éloges à donner aux deux autres actes.

Le chœur qui ouvre le second, la phrase de Camille : *Qu'il tarde à paraître*, l'air de Lara et l'ensemble sur un mouvement de valse, forment un morceau brillant et bien mouvementé.

Les couplets de Lambro : *Bientôt les cloches sonneront*, est d'un excellent caractère ; on l'a bissé avec justice.

L'air de Camille n'est pas sans élégance, et il y a aussi de fort bonnes choses dans le duo : *O rêve!* qui se termine en trio dramatique. Mais rien, absolument rien, dans la partition de M. Maillart, n'est comparable à la délicieuse ballade arabe chantée par Kaled : *A l'ombre des vents, platanes*. Ce n'est pas seulemsnt un air distingué, original, destiné à faire applaudir la voix d'une chanteuse, c'est un morceau de situation, dans lequel se révèlent les passions qui agitent le cœur d'une femme amoureuse et jalouse. Le contraste des allusions du couplet, menaçantes et acérées comme le fer d'une dague, avec le nonchaloir, avec la *morbidezza* du refrain, a été si merveilleusement saisi par le musicien, et si admirablement interprété par Mme Galli-Marié, qu'on leur a fait une ovation des plus enthousiastes, qui s'adressait non moins à l'un qu'à l'autre.

Le duo de la jalousie qui vient ensuite est aussi très-remarquable, mais surtout dans son début.

Bien différent du finale du premier acte, celui du second est tout entier parfaitement réussi. Il s'agit de la fête donnée par Lara pour célébrer son retour. Après un chœur plein d'éclat, encore sur un mouvement de valse, Lara chante un *brindisi* dont le refrain est d'un fort bel effet. Il est interrompu par le défi d'Ezzelin, très-large et très-solennel; puis, à la suite d'un ensemble où chacun exprime, comme il convient, le sentiment approprié à la situation, Lara reprend sa chanson joyeuse, et la toile tombe sur ce nouveau contraste, non moins heureux et non moins saisissant que celui de l'air arabe.

Quoique le troisième acte soit composé de trois tableaux, il est moins fourni de musique que les autres, mais ses qualités ne sont pas inférieures. L'air de Kaled : *Douce pensée!* est d'une grâce et d'une délicatesse extrêmes. C'est un chant doux et calme qui berce le sommeil de Lara. Puis tout à coup la scène change ; nous voilà au milieu des rochers, sur une rive inconnue, Conrad le corsaire préside une fête donnée par ses forbans, et chante avec eux les plaisirs du métier de flibustier ; soudain le canon tonne, on court aux armes, on s'excite, on s'anime, l'action s'engage, et Conrad est frappé d'un coup mortel. Tout ce tableau, vif, rapide, tumultueux, est traité de main de maître ; c'est là encore un des bons morceaux de la partition.

Peut-être faut-il regretter qu'après tant de mouvement, on nous fasse assister à un dénoûment qui n'est certes pas sans grandeur, mais qui paraît un peu froid au sortir de l'orgie et du combat des flibustiers. Cependant la romance de Lara : *Oui, votre volonté pour moi sera sacrée*, a du charme et de l'expression, et, dans la scène finale, lorsque Lara s'accuse lui-même d'imposture, le retour de la phrase sur laquelle Ezzelin l'a défié est habilement ménagé, et produit un très-bon effet. En fin de compte, il était difficile de mieux terminer un ouvrage dans lequel l'auteur a prodigué assez de mérite pour qu'on ne puisse pas lui demander davantage.

C'est Montaubry qui joue Lara, et ce n'est pas pour lui une tâche médiocre. Le rôle, très-lourd à porter, mais en même temps très-avantageux, appartient à l'emploi des grands ténors, et nous ne voyons guère, dans le répertoire de l'Opéra-Comique, à lui opposer que *Zampa*. Montaubry y est parfait ; sous la cape grossière de l'aventurier, comme sous l'habit de satin du comte féodal, il a une aisance, un naturel qui éloignent toute idée de fatigue. Et pourtant il est toujours en scène, et, à l'exception du premier acte, le poids de la pièce et surtout de la musique repose presque entièrement sur lui. Plein de force et de noblesse dans le finale du deuxième acte,

il fait encore une incroyable dépense d'énergie dans le tableau des flibustiers, et, au dénouement, sa voix s'élève plus que jamais sûre et puissante, pour proclamer son indignité. A deux ou trois reprises, le public de la première représentation a rappelé Montaubry, dans le cours de la pièce, et, sans mentir, il l'avait bien mérité.

A côté de lui, Mme Galli-Marié, dans le rôle de Kaled-Gulnare, son compagnon, ou, si l'on veut, sa compagne fidèle, s'est révélée sous un aspect nouveau et tout à fait inattendu. Depuis ses débuts dans *la Servante maîtresse*, on la connaissait comme une comédienne agréable, comme une chanteuse de bonne race; mais rien jusqu'à ce jour n'aurait pu faire soupçonner en elle les qualités dramatiques qu'elle a déployées dans *Lara*. Sa chanson arabe, animée avec une passion sauvage et profonde, a, du même coup, surpris et électrisé toute la salle, qui a traduit ses impressions par plusieurs salves d'applaudissements.

Mlle Baretti est une charmante comtesse de Flor, et, à la voir, on comprend que Lara se décide si vite à l'épouser. Mais, à l'entendre, ce n'est pas tout à fait la même chose. Cette jeune cantatrice semble avoir déjà besoin de repos, et les notes tremblées dont elle abuse ne sont pas faites pour nous rassurer sur la solidité de ses moyens. — Crosti est un Ezzelin consciencieux et intelligent, qui ne laisserait rien à désirer dans son rôle de jaloux, s'il voulait bien un peu maigrir. — Gourdin sera peut-être un jour un bon acteur; provisoirement, il se contente de chanter ses couplets du deuxième acte avec une voix très-franche et très-bien timbrée. — Trillet, Nathan et Mlle Tual font preuve de bonne volonté; il leur serait difficile, dans leurs personnages effacés, d'avoir une autre prétention que celle-là. —La direction n'a rien épargné pour donner un grand éclat à l'œuvre nouvelle de Maillart. La mise en scène est très-soignée; les décors du deuxième et du troisième acte sont fort remarquables; la richesse des costumes ne laisse rien à désirer. — Quant à l'orchestre de M. Tilmant, il marche toujours avec une si rare perfection, qu'il faudrait faire stéréotyper les louanges qu'il mérite.

D. A. D. SAINT-YVES.

THÉATRE LYRIQUE IMPÉRIAL.

MIREILLE,

Opéra en cinq actes, paroles de M. Michel Carré, *d'après le poëme de M. F. Mistral, musique de* M. Charles Gounod.

(Première représentation le 19 mars 1864.)

Rien de plus simple au monde et au théâtre que le sujet de *Mireille* . une jeune fille riche et un jeune homme pauvre : un amour contrarié par le père de la jeune fille, qui refuse d'accepter pour gendre le fils d'un humble vannier; la jeune fille quittant le toit paternel pour aller prier au tombeau des saintes Maries, patronnes de la Provence, frappée en chemin par un coup de soleil, et mourant d'une mort radieuse, sous les yeux de son amant. Voilà en résumé tout le poëme de *Mireio*, dont l'auteur, M. Frédéric Mistral, n'est pas un villageois, un homme du peuple, ne connaissant que son idiome natal, et l'employant, faute de mieux. Non, M. Frédéric Mistral est un homme distingué, qui a fait ses études pour être avocat, ce nous semble, mais qui, sentant que la nature l'avait fait poëte, a choisi de propos délibéré le patois provençal pour écrire son poëme, comme avant lui d'autres avaient choisi le patois bourguignon, ou autres jargons populaires, comme plus colorés, plus souples, et se prêtant mieux à leurs poétiques fantaisies que les langues académiques.

« Je chante une jeune fille de Provence; — dans les amours de la jeunesse, — à travers la Crau, vers la mer, dans les blés, — *humble écolier du grand Homère*, — je veux la suivre. Comme c'était seulement une fille de la glèbe — en dehors de la Crau il s'en est peu parlé. »

C'est ainsi que commence *l'humble écolier du grand Homère*, et il a quelque raison de se donner ce titre, M. Frédéric Mistral, car à beaucoup d'égards, par la forme comme par le fond, son poëme est homérique. Plusieurs chants rappellent l'*Odyssée :* le cinquième, celui du combat d'Ourrias, le terrible dompteur de taureaux, et du jeune Vincent, c'est de l'*Iliade*. Le seul embarras pour nous, en apprenant qu'on avait taillé dans ce poëme cinq actes de drame musical, c'était de savoir comment on aurait fait pour suppléer à ce que le poëme avait d'insuffisant, pour en remplir les lacunes, pour en allonger l'étoffe avec des morceaux bien assortis. Mais M. Michel Carré ne s'est pas donné tant de peine : il n'a rien rempli, rien allongé. Tout au contraire : il a encore renchéri sur la simplicité du poëte. Boileau l'avait dit, il y a deux siècles :

N'offrez pas un sujet d'incidents trop chargé,
Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Fournit abondamment une Iliade entière.
Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.

M. Michel Carré s'est conformé rigoureusement à la lettre du précepte, et certainement, s'il s'est appauvri, ce n'est pas par excès d'abondance : sa pièce est l'indigence même.

Du poëme original il n'a conservé que le tronc et trois ou quatre branches, élaguant, émondant, saccageant à grands coups de serpe le feuillage, les fleurs et les fruits. Sans doute on ne pouvait lui demander qu'il transportât sur la scène tous les détails prodigués par le poëte et qui donnent la vie à son œuvre, mais n'a-t-il pas rogné sans pitié, sans scrupule? Et comment ne pas regretter cette charmante scène de la cueillette, où la passion de Mireille et de Vincent se déclare avec tant de candeur? Les jeunes gens s'aperçoivent qu'ils ont fait peu de besogne : « Eh bien! dit Vincent, qui cueillera plus vite — mademoiselle, nous allons voir! » Et courage! des deux mains, passionnés, ardents au travail — et de tordre et de traire ramée.... Le mûrier qui les porte est cueilli tout à l'heure. Ils firent, pourtant, bientôt halte. — Quand on est jeune, la belle chose, — comme dans le même sac ils mettaient la feuille ensemble, — une fois les jolis doigts effilés — de la fillette dans le cerceau — se rencontrèrent emmêlés avec les doigts brûlants, les doigts de Vincent. Elle et lui tressaillirent, leurs joues se colorèrent de la fleur d'amour — et tous deux à la fois, d'un feu inconnu sentirent l'échappée ardente. — Et la scène continue ainsi, de surprise en surprise (ce sont bien les surprises de l'amour), jusqu'à ce que Mireille s'écrie : « Vincent, Vincent, veux-tu le savoir? — Je suis amoureuse de toi !.... »

Le drame musical débute aussi par la cueillette des feuilles de mûrier, mais le duo des amoureux y marque à peine sa place; en revanche nous avons un cœur ravissant de jeunes filles, dont les voix fraîches et sonores s'unissent à celle de Mireille pour répéter ce refrain :

Chantez, chantez, magnanarelles,
Car la cueillette aime les chants.

La mélodie entonnée par toutes ces voix est une des plus heureuses que le compositeur ait trouvées pour un ensemble féminin, et l'on sait que M. Gounod est doué d'un talent tout particulier pour les morceaux de ce genre. On n'a pas oublié le chœur des sabéennes et des juives dans la *Reine de Saba*; celui de *Mireille* est pour le moins aussi riche de coloris et d'effet. Une ouverture pastorale, dans laquelle s'entrelacent quelques motifs de l'ouvrage, précède le premier acte, qui n'a que la valeur d'une introduction animée et joyeuse. Vincent et Mireille y échangent quelques mots de tendresse. Vincent parle de sa sœur Vincenette, qui a quinze ans. — « Lui ressemblestu à ta jeune sœur? dit Mireille. — Qui, moi?... qu'il s'en faut! elle est blondine, et je suis, vous le voyez, brun comme un cuceron... elle n'est pas laide non plus, ma sœur, ni endormie, mais vous, combien êtes-vous plus belle! »

Dès ce premier acte, Mireille dit à Vincent :

Si jamais le malheur vient frapper l'un de nous,
Aux Saintes tous les deux, aux Saintes à genoux!

Et la conclusion du drame est ainsi annoncée d'avance. Les Saintes-Maries de la mer (en provençal *Il Santo*), sont une petite ville de cinq cents âmes, située dans l'île de Camargue, au bord de la mer, entre les embouchures du Rhône. Une antique tradition y attire, le 25 mai de chaque année, une innombrable affluence de pèlerins. Suivant la légende, après la mort du Christ, les Juifs contraignirent quelques-uns de ses plus fervents disciples à monter sur un navire désemparé, et les livrèrent à la merci des flots. Le navire conduit par Dieu vint aborder en Provence. Marie-Madeleine, l'une des trois Maries, se retira dans le désert de la Sainte-Baume. Les deux autres, Marie Jacobé, mère de saint Jacques-le-Mineur, et Marie Salomé, mère de saint Jacques-le-Majeur et de saint Jean l'Evangéliste, après avoir converti quelques peuplades voisines, revinrent mourir au lieu où elles avaient touché terre. C'est là aussi que Mireille dira son dernier adieu à Vincent : l'assistance des saintes ne lui aura servi qu'à mourir comme elles.

Le second acte, le plus robuste et le plus attachant des cinq, se passe dans les arènes d'Arles. La farandole s'agite et tourbillonne. Mireille et Vincent sont invités à chanter, et ils disent la chanson de *Magali* qui, pour éprouver son amant, se métamorphose, comme Protée.

O Magali, ma tant amado
Mete la testo au fenestroum!
Escouto un pau a questo aubado
De tambourin et de viouloun.

Taven, la sorcière, prenant par le bras Mireille, lui murmure à demi voix de délicieux couplets :

Voici la saison, mignonne,
Où les galants font leur choix.

Mireille, plus que jamais résolue, et s'élevant jusqu'à l'héroïsme, s'écrie du ton le plus véhément :

Mon cœur ne peut changer : souviens-toi que je t'aime.

Enfin le père de Vincent, *le tresseur d'osier*, accompagné de la sœur Vincenette, hasarde sa demande avec toute la dignité modeste que son état comporte. Maître Ramon le refuse avec la hautaine majesté du père de famille, qui croit accomplir un devoir en mettant la mort au cœur de son enfant. La scène est large et belle, bien dialoguée, bien accentuée. Mireille s'y exprime avec l'éloquence du désespoir ; elle invoque le souvenir de sa mère, et sa douleur suppliante trouve de l'écho dans tous les cœurs.

Pourquoi faut-il que tout à coup le drame, si vivement engagé, faiblisse et tombe en langueur ? Le troisième et le quatrième acte ne sont en quelque sorte que deux solos, deux monologues, dont nous nous dispenserons de parler longuement aujourd'hui. On comprendra que si nous en étions plus satisfaits, nous en dirions davantage ; mais dans le doute où ils nous ont laissé, ne vaut-il pas mieux prendre le public pour arbitre, et lui soumettre la question ? Dans le troisième acte, Ourrias, le farouche Ourrias, attend son rival dans un ravin profond, et le perce traitreusement de son trident. L'assassin, fuyant à toute bride, veut se hâter de traverser le Rhône, mais la barque du passeur se cabre et bondit comme une carpe : « Tu as tué quelqu'un, misérable ! — Moi?... qui te l'a dit? Que Satan, — si cela est vrai,— avec son fourgon, me tire sur-le-champ au fond des abîmes! — Ah! poursuit le pilote livide, c'est moi qui me trompe! J'oubliais— que c'est la nuit de Saint-Médard. Tout malheureux noyé, des tourbillons sombres, — dans quelques profondeurs que l'eau l'ensevelisse, — sur cette terre, cette nuit, doit revenir. — La longue procession déjà se développe. » Ici le drame imite trop exactement le poëme ;

Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.

M. Michel Carré avait donc oublié cet autre précepte du classique Boileau! Dans l'acte suivant, le quatrième, Mireille s'enfuit de la maison de son père, où Vincenette est venue lui apprendre que son frère a failli mourir. Mireille veut à tout prix le revoir : elle s'élance éperdue à travers la plaine dévorante : elle y envie le sort du petit berger, forcé de s'abriter, lui et ses chèvres, sous la bruyère, pour échapper au soleil meurtrier. Atteinte par un de ses traits, elle n'en poursuit pas moins sa course vertigineuse ; elle aperçoit à l'horizon les Saintes, et trouve assez de force pour y arriver, mais expirante, et elle y succombe entre son père et son amant. Tout le cinquième acte est une admirable et pittoresque reproduction de la solennité qui se célèbre chaque année aux Saintes. Il y a là, comme aux deux actes précédents, un magnifique déploiement d'art pittoresque : mais il n'y a pas assez de drame, ni dans la pièce, ni dans la musique, pas assez de ce qui constitue les forces vives d'un opéra.

C'était sans doute une excessive témérité que de choisir pour texte une bucolique en cinq actes, sans avoir à y jeter d'autres épisodes qu'une morgue ambulante et une insolation ; le grand succès de *Faust* a pu exagérer la confiance du compositeur dans le prestige de ses inspirations, mais quelle différence entre le sujet de *Faust* et celui de *Mireille!* M. Gounod n'en a pas assez tenu compte. Heureusement il nous semble avoir profité de la leçon que *la Reine de Saba* lui a donnée. Dans *Mireille*, il a fait un peu moins de cette musique *impersonnelle*, que l'école de l'avenir voudrait substituer à la tradition des Gluck, des Mozart et de leurs héritiers. Cependant il ne s'est pas encore assez défendu contre la fatale tendance à peindre des grisailles, au lieu de dessiner, de colorer des physionomies vivantes. En musique, la faculté de créer des mélodies qui laissent un souvenir équivaut à celle de créer des personnages et de leur imposer des noms dans les œuvres littéraires, les poëmes et les romans. Si vous ne savez représenter sur la toile que des masses confuses, d'où nulle individualité ne se détache, vous n'atteignez pas le but de votre art ; vous en restez aussi loin que le musicien, qui n'excelle qu'à enchaîner des myriades d'harmonies et de modulations. Pour varier cette monotonie, M. Gounod a un procédé dont il se sert avec une habileté rare : c'est le chœur de femmes, ou bien le chœur dans la coulisse, accompagné comme le chant du *pifferaro*, ou bien encore la chanson du pâtre. Prenons garde à la chanson du pâtre! les imitateurs ne tarderont pas à la gâter. Au quatrième acte de *Mireille*, il y a quelque chose dans ce genre : *Le jour se lève et fait place à la nuit*, et à propos de ce morceau, l'un de nos confrères a dit qu'on ne manquera pas de le comparer à la chanson du pâtre de *Sapho*, en lui préférant celle-ci ; de même que l'on eût préféré celle de *Mireille*, si elle avait précédé celle de *Sapho*. Qu'est-ce que cela prouve? qu'il ne faut pas mettre partout des chansons de pâtre, ne ne fût-ce que pour éviter le danger des comparaisons.

La partition de *Mireille* commence mieux qu'elle ne finit : voilà son tort. Un de ses plus grands mérites, c'est d'avoir pour interprète Mme Carvalho, la première de nos cantatrices françaises, l'artiste dont la voix et la méthode n'ont cessé d'être en progrès. A côté d'elle, Mme Faure-Lefebvre se multiplie, en remplissant successivement deux rôles, celui de Taven, la sorcière, et celui du berger Andrelon ; elle ne réussit pas moins dans l'un que dans l'autre. Ismaël, chargé du rôle ingrat d'Ourrias, s'en acquitte sans broncher. Morini n'a que peu de chose à faire dans le rôle singulièrement revu et diminué de Vincent ; Mlle Reboux joue la sœur Vincenette ; Petit et Wartel se font remarquer dans les rôles des deux pères.

Faut-il dire et répéter que l'ouvrage est monté avec un soin merveilleux ; que tous les décors sont autant de dioramas ;

que les chœurs, chantés et dansés, charment à la fois l'oreille et les yeux? Une chose que nous avons omise, c'est que le dialogue est en vers : beaucoup de gens seraient capables de ne pas s'en douter.

PAUL SMITH.

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS : *Voltaire au foyer*, à-propos en un acte et en vers, par M. Amédée Rolland ; *Moi*, comédie en trois acte et en prose, par MM. Eug. Labiche et Ed. Martin — GYMNASE : *l'Ami des femmes*, comédie en cinq actes, par M. Alexandre Dumas fils. — VAUDEVILLE ; *l'Amour qui dort*, comédie en un acte, par M. Pagésis; reprise de *Louison*, comédie en trois actes et en vers d'Alfred de Musset. — VARIÉTÉS : *l'Homme n'est pas parfait*, comédie-vaudeville, en un acte, par M. Lambert Thiboust. — THÉATRE ALLEMAND.

La Comédie-Française a inauguré, tout récemment, son nouveau foyer, qui complète d'une manière splendide la restauration à laquelle ont donné lieu les travaux entrepris sur la rue Saint-Honoré. La statue de Voltaire, ce chef-d'œuvre d'Houdon, que l'on voyait sous le péristyle du théâtre, a été transportée dans le foyer, et cette circonstance a fait éclore un à-propos en un acte et en vers, qui a été représenté le soir même de l'inauguration. M. Amédée Rolland, l'auteur de *Voltaire au foyer*, a dignement pris en mains la défense du temps présent, trop souvent sacrifié au passé par d'injustes critiques, et pour étayer sa thèse d'une autorité imposante, il a fait sortir de leurs tombes toutes les illustrations de la Comédie, acteurs et auteurs, sans oublier, bien entendu, Molière. Toute la troupe a figuré dans cette solennité, et les vers de M. Amédée Rolland ont été fort applaudis. On a fait spécialement une ovation très-méritée à Mlle Favart, qui, sous les traits d'Adrienne Lecouvreur, a décerné un touchant hommage, on ne peut mieux placé dans la bouche de la célèbre tragédienne, à la mémoire de Rachel.

Quelques jours après, MM. Labiche et Edouard Martin, deux auteurs très-appréciés au Gymnase et au Palais-Royal, ont abordé notre première scène française avec une comédie en trois actes, intitulée *Moi*, qu'on a favorablement accueillie. Les deux types de l'égoïste qui cache son vice sous des dehors hypocrites et de celui qui, au contraire, s'en pare comme d'une vertu, sont un peu forcés; mais, ainsi présentés, ils ne donnent que plus de relief au contraste heureux qui résulte de l'abnégation généreuse de deux jeunes rivaux, amoureux de la même personne, et voulant se sacrifier mutuellement à l'amitié et à la reconnaissance. L'égoïste par tempéramment vit séparé de sa femme, et plutôt que de la subir dans le domicile conjugal, il s'enfuit au bout du monde; car les gens de son espèce n'ont ni patrie ni famille, mais du moins celui-là ne fait de mal à personne. L'autre est puni par l'abandon de tout ce qui l'entoure; mais, dans son aveuglement irrémédiable, ce n'est pas lui-même qu'il accuse : Ce sont tous des égoïstes! dit-il en voyant ses victimes échapper à son joug. Le trait ne manque pas dans ces trois actes, mais par la faute du sujet sans doute, il porte à peine au delà de la rampe. Et pourtant Régnier et Got n'ont rien à se reprocher; ils font tout ce qu'ils peuvent pour dissimuler le côté odieux de leurs rôles.

— *L'Ami des femmes*, de M. Alexandre Dumas fils, est le grand événement littéraire du mois. Cette comédie, longtemps prônée à l'avance, comme tout ce que fait l'auteur du *Demi-monde*, était attendue avec une vive et impatiente curiosité. Nous dirons plus, elle avait pour elle toutes les sympathies préventives qui se groupent autour d'un nom aimé et presque constamment favorisé par le succès. Comment a-t-elle répondu à ces marques d'unanime bienveillance? La presse entière s'est prononcée à cet égard, et à l'heure où nous arrivons, il ne nous reste plus guères qu'à résumer ces impressions, qui sont d'ailleurs en parfait accord avec les nôtres.

M. Alexandre Dumas fils, en débutant au théâtre, a eu le rare bonheur d'y introduire un genre nouveau, et d'y découvrir un monde jusque là inexploré. Mais, encouragé par l'accueil fait à ses premiers ouvrages, il s'est attardé dans ce monde, et quand il a voulu en sortir pour aborder une région plus noble et plus élevée, il s'est trouvé que son esprit avait gardé l'empreinte reçue dans ce milieu impur, et qu'il lui était désormais impossible de l'effacer complétement. Le grand tort de *l'Ami des femmes* est donc d'avoir déserté la compagnie des courtisannes ou même des grandes dames fourvoyées dans un atelier d'artiste. Il n'est pas fait pour vivre dans la bonne société, où l'on ne saurait pas plus admettre son langage que ses mœurs. Mais, cette restriction posée, M. de Ryons est-il bien réellement, comme il s'en vante, l'ami des femmes? Il est permis d'en douter en voyant la manière dont il traite toutes celles qui lui tombent sous la griffe. La seule Mme de Simerose lui inspire un intérêt qui se traduit par de singulières excentricités; la connaissant à peine de la veille, M. de Ryons s'impose de vive force à son intimité, se fait le directeur de sa conscience, lui arrache ses secrets les mieux enfouis dans le fond de son cœur, et finalement la rend à son mari dont elle s'est séparée après quelques jours de ménage. Car c'est là toute l'intrigue de cette pièce, et l'on conviendra que c'est bien peu de chose.

Il est vrai que l'auteur a compté, pour remplacer l'action absente, sur ses procédés ordinaires qui consistent à donner aux détails l'importance que n'a pas le fond. Demandez aux gastronomes ce qu'ils pensent d'un dîner où, à défaut de rôti, on ne leur servirait que des hors-d'œuvre! Telle est cependant la poétique actuelle non-seulement de M. Dumas fils, mais aussi de quelques-uns de ses imitateurs. Malheureusement pour eux, le public commence à se montrer moins accommodant, et à dédaigner cette exhibition de photographies plus ou moins ressemblantes. Qu'il existe, dans le monde, un impertinent, un fat, un bavard de la force de M. de Ryons, c'est possible, mais ce doit être une exception. De même, si l'on rencontre beaucoup de belâtres taillés sur le patron de M. de Chantrin, où trouver une jeune fille comme cette petite Balbine, admiratrice passionnée de la barbe blonde de ce monsieur, et prise, à son aspect, d'un attaque nerveuse assez difficile à expliquer? Ce n'est assurément pas dans la bonne société. Des ménages à trois, il y en a partout, c'est convenu; mais pourquoi se complaire à nous présenter le tableau de ces unions interlopes sous les couleurs les plus crues et les plus repoussantes? Passe encore pour le portrait de cette belle fille élégante, et riche de trois millions, qui ne peut parvenir à se marier, parce qu'elle est trop connue, et qu'elle s'est trop affichée dans tous les lieux où la publicité s'acquiert. Ce type est vrai, et il est du domaine de la bonne comédie.

Mais nous n'avons encore rien dit du principal personnage féminin de cette pièce, et nous ne savons vraiment de quelle façon le présenter à nos lecteurs. Mme de Simerose est pourtant une femme charmante, et si elle a quitté son mari, c'est que M. de Simerose lui avait donné, par sa conduite légère, le droit de prendre ce parti extrême. Elle jouit de la considération universelle, et depuis qu'elle vit seule, on n'a jamais rien eu à lui reprocher. Mais plus elle est posée en honnête femme, et moins on comprend comment l'auteur a pu lui faire accepter, en moins de vingt-quatre heures, la tutelle improvisée de M. de Ryons, qui apprend bientôt, de son propre aveu, qu'elle a été si peu, si peu mariée qu'en bonne conscience il se croit autorisé à la saluer du titre de *mademoiselle*. Ah! par exemple, nous devons constater que cet oubli des bienséances, qui est un inconcevable mépris de la morale la plus vulgaire, a failli révolter pour de bon le public.

L'impression ressentie par toute la salle, à la première représen-

tation de *l'Ami des femmes*, n'a pas été, par conséquent, très-sympathique à cette comédie. Néanmoins, on ne peut pas dire qu'elle soit tombée; il serait plus juste d'avouer qu'en dépit de son immoralité ou plutôt de sa brutalité, elle a plus d'une fois provoqué des bravos de bon aloi, qui s'adressaient non à l'action dramatique, mais au talent, à l'esprit de l'auteur. Jamais, en effet, il n'a été plus prodigue de saillies fines, spirituelles, ou de mots saillants, à l'emporte-pièce. C'est une pyrotechnie éblouissante, qui vous force à fermer les yeux pour ne pas être aveuglé par son éclat, mais qui, par cela même, nous contraint à descendre en nous-même et à déplorer l'abus de cet esprit merveilleux et de ce talent incontestable.

L'Ami des femmes a pour principaux interprètes P. Deshays, Landrol, P. Berton, Diendonné, Mlles Delaporte, Montaland et Céline Chaumont. Il suffit d'écrire leurs noms pour attester que si la nouvelle pièce de M. Alexandre Dumas fils ne se décide pas à faire de l'argent, ce ne sera point la faute des acteurs.

— Un petit cousin et une petite cousine s'aiment sans le savoir; survient un prétendu dont la seule présence leur révèle ce qui se passe dans leurs cœurs, et voilà ce que le Vaudeville appelle *l'Amour qui dort*.

Cette comédie anodine a été accompagnée, le premier soir, par la reprise à ce théâtre de *Louison*, comédie en vers d'Alfred de Musset, qui a été déjà essayée à la Comédie française, il y a une quinzaine d'années.

— Hélas! nous ne le savons que trop, *l'Homme n'est pas parfait*; mais la femme n'est pas parfaite non plus, témoin le ménage Michon, un fort de la halle et une marchande de marée, qui ne s'entendent pas très-bien ensemble sur le chapitre de la fidélité conjugale.

Ce petit acte populaire, joué avec beaucoup de verve et d'entrain par Christian, Grenier et Mlle Alphonsine, est tout à fait à sa place dans le répertoire des Variétés, où les vaudevilles de ce genre, un peu trop délaissés aujourd'hui, étaient naguère en grand honneur. C'est un très-bon appoint à *la Vieillesse de Brididi*, et l'ancien théâtre de Brunet ne peut que gagner à persévérer dans cette voie.

— A la représentation extraordinaire donnée au Théâtre-Allemand, au bénéfice de M. Wernhardt, on a entendu, pour la première fois, *le Paria*, de Michel Beer (le frère de Meyerbeer), avec deux autres pièces du répertoire. Un intermède musical, auquel a concouru le charmant talent de Mlle Etterlin sur la zither, a augmenté l'attrait de cette soirée.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** La réouverture du théâtre impérial de l'Opéra aura lieu demain par *Robert le Diable*. — *Moïse* et la *Masehera* y ont été donnés lundi et mercredi avant sa clôture. — A la représentation de *Moïse*, la dernière par suite du départ pour Londres de Mlle Battu, une magnifique couronne de fleurs a été offerte à la jeune artiste, par deux artistes du théâtre, au nom de leurs camarades, et le public s'est associé chaleureusement à cette sympathique manifestation.

*** Un opéra en trois actes, paroles de M. Labiche, musique de F. Bazin, vient d'être reçu à l'Opéra-Comique.

*** Naudin a fait dimanche ses adieux au public dans une représentation composée de fragments d'ouvrages du répertoire de l'excellent ténor. — Fraschini va rentrer très-prochainement.

*** Adelina Patti s'est fait entendre et applaudir la semaine dernière dans *Il Barbiere* et *Don Pasquale*. Ce soir, elle chantera *Marta*, et ce sera la cinquième représentation pendant cette saison de l'opéra de Flotow.

*** Mario chantera ce soir dans *Marta* pour la dernière fois avant son départ pour Londres.

*** Mme Penco est engagée par M. Bagier jusqu'à la fin de la saison de l'opéra à Madrid.

*** Mlle Lagrua a passé par Paris se rendant à Londres où un brillant engagement l'appelle au théâtre de Covent-Garden.

*** Mme Ugalde a reparu la semaine passée dans *les Bavards*, qui étaient accompagnés de *Lischen et Fritzchen*. L'excellente artiste remplacera ce soir, dans *les Géorgiennes* Mlle Saint-Urbain. Nous rendrons compte dimanche prochain de cette représentation.

*** L'opéra de salon, *Tout est bien qui finit bien*, a été joué dimanche dernier à la salle Pleyel, par Mme Tillemont et Sainte-Foy. La musique de M. Wekerlin est une des mieux réussies dans ce genre d'ouvrage; l'élément mélodique y abonde, et la verve ne fait pas défaut. C'est un succès des plus francs et des mieux mérités.

*** La reprise de *l'Etoile du Nord* à Lille a eu lieu avec beaucoup d'éclat. Mme Barbot s'est montrée très-remarquable dans le rôle de Catherine et a contribué au brillant succès du chef-d'œuvre de Meyerbeer.

*** Le programme du concert spirituel donné hier au théâtre Lyrique se composait ainsi : ouverture d'*Euryante*; chœur de *Paulus*, de Mendelssohn; *Ave Maria*, de Bach, par Gounod; *Ave verum*, de Mozart; marche religieuse, d'Ad. Adam; *Benedictus*, d'Auber, chanté par Mme Miolan-Carvalho; marche et chœur de *Lohengrin*, de Wagner; septuor des *Troyens*, de H. Berlioz; *Scherzo*, de Bizet; *Sanctus*, de Cherubini, chanté par MM. Lutz et Pils; *Marche de la communion du roi*, de Cherubini; *Stabat mater*, de Rossini; *Pro peccatis*, chanté par M. Petit; *Inflammatus*, chanté par Mlle de Maësen; *le Jugement dernier*, de Félicien David.

*** Un décret en date du 2 mars, fixant les noms d'un certain nombre de rues nouvelles, contient ce qui suit : « Les voies ouvertes aux abords de l'Opéra, suivant les plans approuvés par les décrets des 14 novembre 1858 et 16 juillet 1862, prendront les dénominations suivantes: La première, partant du boulevard des Capucines et aboutissant à la rue de la Chaussée-d'Antin, celle de rue *Halévy*; la deuxième, ouverte entre le boulevard des Capucines et la rue de la Ferme-des-Mathurins, celle de rue *Auber*; la troisième, prolongeant la rue de Mogador de la rue Neuve-des-Mathurins au boulevard des Capucines, celle de rue *Scribe*; la rue ouverte derrière le théâtre Lyrique, entre le quai de Gèvres et l'avenue Victoria, recevra le nom de rue *Adam*.

*** Au concert spirituel du Conservatoire donné le vendredi saint, on a exécuté : symphonie héroïque de Beethoven; *Pie Jesu* et *Agnus Dei* du *Requiem* de Cherubini; *aria di chiesa* de *Stradella*, chanté par M. Achard; thème varié, scherzo et finale du septuor de Beethoven; motet (double chœur) de S. Bach; ouverture de *Freyschütz*.

*** Le concert donné le vendredi saint au Cirque Napoléon était comme un prélude aux grandes solennités que M. Pasdeloup prépare pour trois dimanches consécutifs Au dernier concert, après l'ouverture d'*Obéron*, dont l'exécution a été admirable, ainsi que celle des fragments du septuor de Beethoven, des chœurs religieux de Marcello, de Gounod de Bach et de Hændel, ont pleinement satisfait l'auditoire, plus nombreux que jamais. Nous avons à signaler le début d'une jeune et jolie personne, Mlle Rose, élève du Conservatoire, qui a dit d'une voix charmante, mais un peu émue, un *Ave Maria*, de Cherubini. Sivori est venu ensuite étonner, ravir, électriser tous les assistants avec la prière de *Moïse*, sur la quatrième corde, qu'on lui a redemandée; mais le prodigieux virtuose a joué en échange des variations délicieuses, qui ont soulevé encore des tempêtes de bravos.— Le festival Beethoven aura lieu le 3 avril, au cirque Napoléon. Cinq cents exécutants prendront part à cette solennité. Le programme contiendra la 9e symphonie de Beethoven (avec chœurs), et les *Ruines d'Athènes*. M. Vieuxtemps, qui ne s'est pas encore fait entendre cet hiver à Paris, vient expressément d'Allemagne pour y jouer le concerto de Beetnoven. — Le 10 avril, au festival Mendelssohn, on exécutera l'oratorio *Elie*. Mme Rudersdorff, appelée expressément d'Angleterre, y chantera ainsi que Mme Talbot et M. Petit. Le violoniste Becker exécutera le concerto de Mendelssohn.

*** Le *Stabat Mater*, de Rossini, a été exécuté le vendredi saint dans l'église de Saint-Eustache, sous la direction du maître de chapelle, M. Hurand.

*** Les concerts spirituels donnés le jeudi saint et hier au théâtre Italien étaient composés de sept morceaux du *Stabat mater*, de Pergolèse et Haydn, et du *Stabat mater*, de Rossini. Mmes Marchisio, Méric-Lablache, Calderon; MM. Mario, Agnesi, Pagans, Antonucci et Aldighieri, ont concouru à l'exécution très-brillante de ces œuvres magistrales.

*** La fécondité d'Offenbach commence à devenir proverbiale. Ainsi le 12 mars 1863, à Paris, il donne la première représentation des *Bavards*. — Le 11 juillet, à Ems, *Il signor Fagotto*; le 18, *Lischen et Fritzchen*; — le 5 janvier 1864, les Bouffes s'ouvrent avec *Lischen et Fritzchen*, et *l'Amour chanteur*; le 4 février, à l'Opéra-Impérial de Vienne, il donne la première de *la Rheinnixe*, grand opéra en trois actes; le 11 février, au Carl-Theater, la première de *Fagotto*; le 15 février, au théâtre an der Wien, la première de *la Demoiselle en loterie*, avec sept morceaux nouveaux, *inédits*, sur dix; enfin le 15 mars, à Paris, *les Géorgiennes*, opéra-bouffe en trois actes. Notez que ce bulletin de campagne est un bulletin de victoire. L'autre soir on fêtait la 100e représentation des *Bavards*.

*** La société chorale de Saint-Quentin s'était assuré le concours de Henri Herz pour son dernier concert. Le grand pianiste, en cette occa-

sion, n'a pas failli à sa supériorité habituelle. Son jeu pur et élégant, ses chants si habilement phrasés ; la netteté, la légèreté unies à la force et à l'ampleur ; ses admirables traits de piano se détachant sur l'accompagnement de l'orchestre, ont produit une profonde impression sur l'assemblée, qui le lui a témoigné par des applaudissements réitérés et en lui redemandant la tarentelle et sa charmante fantaisie sur *la Fille du régiment*. Il l'avait fait précéder de son 5e concerto en *fa* mineur, œuvre magistrale dans laquelle le compositeur se montre à la hauteur de l'exécutant, et comme opposition et témoignage de la variété de son talent, H. Herz a terminé par *la Californienne*, polka entraînante de sa composition. Inutile d'ajouter qu'un magnifique piano de sa fabrique, envoyé exprès sur les lieux, concourait encore, par la beauté et la puissance de ses sons, à l'effet produit par l'artiste.

*** Le dernier programme de M. Lebouc était particulièrement attrayant : le quintette de Schumann a été rendu avec beaucoup d'ensemble et de fougue par MM. G. Pfeiffer, White, Lebouc, Trombetta et Comtat ; le trio en *sol* mineur de G. Pfeiffer, dans toutes ses parties, a été accueilli avec une faveur très-marquée par l'auditoire ; M. E. Durand, l'auteur de *Comme à vingt ans*, a fait connaître ses *Chansons à vocalises*, délicieusement rendues par Mme Peudefer ; puis, après un brillant solo de violoncelle, exécuté avec grand succès par le maître de la maison, la séance s'est terminée par le *Chêne et le Roseau*, la dernière et poétique inspiration de Georges Pfeiffer.

*** Le concert de Vivier reste fixé au 14 avril : « *une heure de musique* » est annoncée sur l'unique affiche imprimée qui se trouve à la salle Erard. Ce sera donc, sous beaucoup de rapports, un concert hors ligne.

*** L'association des artistes musiciens de France fera célébrer le lundi, 4 avril prochain, jour de l'Annonciation, à midi, dans l'église Notre-Dame, une messe solennelle en musique de la composition de M. François Bazin. Cette messe, précédée de la marche religieuse, avec accompagnement de harpes, d'Ad. Adam, sera chantée par l'Orphéon de la ville de Paris, au nombre de six cents exécutants. A l'offertoire, on entendra un *Ave Maria*, composé spécialement pour la circonstance par M. François Bazin. La musique de la garde de Paris, sous la direction de son chef, M. Paulus, exécutera plusieurs morceaux religieux de son répertoire. Le produit de la quête et des chaises sera versé dans la caisse de secours de l'Association.

*** Même soir, salons Erard, concert de M. Waldemar de Tour, pianiste polonais, avec le concours de Mlle Marie des Isles et de MM. Valsovani, White et Albert Lavignac.

*** Programme du quatrième concert de M. Camille Saint-Saens, le vendredi, 1er avril, salons Pleyel : seizième concerto de Mozart, exécuté par M. C. Saint-Saens ; *Souvenance*, *Rêverie*, *la Mort d'Ophélie*, *Soirée en mer*, mélodies de M. C. Saint-Saens, chantées par Mme Barthe-Banderali ; duo concertant pour violon et violoncelle (inédit), de Vieuxtemps, exécuté par MM. Camille et Ernest Demunck ; *Momento capriccioso*, de Weber, et 9e concerto de Mozart, exécutés par M. C. Saint-Saens.

*** Mercredi, 30 mars, salle Herz, concert de Mme Peudefer.

*** Demain lundi, 28 mars, concert de Mme Rossi-Gallieno dans les salons Erard, avec le concours de Mlle Dubois et de MM. Charles Lamoureux et Emile Rignault.

*** Jeudi 31 mars, concert avec orchestre donné par M. Vincent Adler dans les salons Pleyel. M. Adler fera entendre le concerto de Chopin et *le Cor enchanté*, de Hummel. Il exécutera en outre, avec M. Ernest Lubeck, *la Rhapsodie hongroise*, de sa composition, et seul ses morceaux les plus justement estimés : *valse rococo*, barcarolle, marche-tarentelle et sérénade hongroise.

*** Un opéra inédit en deux actes, paroles de M. Nessler et musique de M. Febvrol, a été représenté avec succès au théâtre de Strasbourg.

*** M. Lemmens, le célèbre organiste, se trouve à Paris, et a fait entendre, devant un auditoire choisi, de nouvelles compositions destinées à paraître dans son nouvel ouvrage *l'Organiste catholique*. Son succès a été aussi grand que mérité.—Demain lundi à une heure, M. Lemmens jouera le grand orgue à l'église de Saint-Sulpice.

*** W. Goldner, jeune pianiste, donnera une soirée musicale le samedi 2 avril, dans la salle Erard. On entendra, outre le bénéficiaire qui jouera quelques-unes de ses compositions, MM. Telesinski, Mohr, Lassère et Mme Boisgontier.

*** M. Alfred Quentin, artiste du théâtre impérial de l'Opéra, vient de faire paraître un *Traité d'orchestration*, ouvrage remarquable, dont nous nous occuperons prochainement.

*** La sixième et dernière séance de MM. Armingaud, Jacquard, Lalo et Mas aura lieu mercredi prochain, avec le concours de Lubeck. Deux quatuors de Mozart et de Beethoven, la sonate pour piano et violoncelle, œuvre 58 de Mendelssohn, et un trio de Beethoven en composent le programme.

*** Le *Stabat Mater* de Pergolèse a été exécuté le jeudi saint aux Tuileries. Les parties principales ont été interprétées par Mlles Marie Sax, MM. Troy et Warot ; les chœurs par les élèves du Conservatoire.

*** Mme Céline Kurtz, professeur de piano, donnera le 4 avril prochain, dans la salle Beethoven, une brillante soirée musicale et littéraire avec le concours d'artistes distingués.

*** L'excellent violoniste W. Bauerkeller donnera un concert le 5 avril dans la salle Herz ; il sera entouré d'artistes très-distingués.

*** Joseph Wieniawski vient d'être nommé par S. M. I. le schah de Perse, chevalier d'un ordre de ce pays.

*** On annonce une audition musicale donnée par M. Thurner, le jeune pianiste compositeur, le 6 avril, salle Pleyel.

*** Le chœur de Rossini, *la Foi*, transcrit et varié pour le piano par Paul Bernard, à peine publié, se trouve déjà entre les mains d'un grand nombre de pianistes, et paraît destiné à un très-grand succès.

*** James Wehli, pianiste-compositeur anglais, se trouve en ce moment à Paris, et y donnera un concert jeudi prochain, salle Erard. On dit le plus grand bien de son talent.

*** La partition de *Lara*, l'opéra nouveau de Maillart, a été acquise par l'éditeur Girod.

*** G. Pfeiffer est parti cette semaine pour une grande tournée en Angleterre, en Ecosse et en Irlande ; il est engagé par un entrepreneur anglais. Avant son départ, il a concouru à l'éclat de la dernière grande soirée donnée salle du Louvre, avec MM. Delle-Sedie et Engel.

*** Le sixième volume de la *Biographie universelle des musiciens* (seconde édition), par M. Fétis père, est un de ceux qui renferment le plus grand nombre d'articles intéressants et traités avec une supériorité de talent qui, chez l'auteur, ne cesse de grandir et de s'élever. Nous nous occuperons bientôt et avec détail de ce volume, dans lequel, au premier coup d'œil, on distingue les noms de *Méhul*, *Mendelssohn*, *Meyerbeer*, *Monteverde*, *Mozart*, *Paganini*, *Palestrina*, *Paisiello*, *Pergolese*, sans compter ceux de *Mattheson*, *Mersenne*, *Merulo* et *d'Okeghem*.

*** La succession de Schindler, l'ami et le biographe de Beethoven, a passé aux mains de sa sœur, à Manheim ; il s'y trouve diverses reliques de l'illustre compositeur : sa montre, ses lunettes, sa canne ; des manuscrits, lettres, notices, etc.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — La première représentation de *l'Etoile de Messine*, ballet dont la musique si réussie est du comte Gabrielli, vient d'avoir lieu avec un éclatant succès. Mme Ferraris a été applaudie à outrance ; rappelée à plusieurs reprises, elle a dû danser deux fois quelques-uns des pas dans lesquels elle avait aussi obtenu tant de succès à Paris. — Les représentations du *Pardon de Ploërmel* sont très-suivies ; Mme Meyer-Boulart y est de plus en plus applaudie. — L'opéra *Lucrezia Borgia*, a été repris avec succès ; Mmes Meillet et Borghèse, MM. Bertrand et Perin s'y montrent très-remarquables.

*** *Berlin.* Du 14 au 20 du courant, le théâtre de la cour a donné *Struensée*, drame de Michel Beer, avec la musique de Meyerbeer ; *Czar et Charpentier*, de Lortzing ; *Robert le Diable*, de Meyerbeer, et le *Domino noir*, d'Auber. Mlle Artot poursuit le cours de ses succès dans le rôle d'Angèle. — Le nombre des concerts est infini ; concert de l'association des Dames, de la nouvelle académie musicale, de la Société de chant Erk, de la Société de chant Stern, etc. — Le vendredi saint, la Société de chant Grell exécutera *la Passion* de saint Mathieu, par Séb.-Bach. — Dans *Robert*, qui avait comme toujours attiré la foule, une demoiselle de Therey a chanté le rôle d'Isabelle ; sa voix sympathique, perfectionnée par de bonnes études musicales, n'a pas assez de volume pour remplir la vaste salle du théâtre de la cour.

*** *Hambourg.* — Une apparition intéressante dans le monde musical, est celle de la jeune pianiste Mary Krebs, fille du maître de chapelle à la cour de Dresde. En société avec sa mère, l'excellente cantatrice Krebs-Michalesi, Mary, qui n'a que douze ans à peine, a donné un concert, où elle a joué avec un aplomb, une sûreté vraiment merveilleuse, les compositions les plus difficiles de Hummel, Weber, Liszt, etc.

*** *Mayence.* — Enfin a eu lieu l'exécution annoncée depuis longtemps de *Josué*, oratorio de Hændel, par la Liedertafel, et la Société des Dames ; cette œuvre grandiose a été accueillie avec enthousiasme.

*** *Naples.* — *L'Albergo della speranza* (l'auberge de l'espérance) opéra nouveau du maestro Lombardini, n'a pas réussi au théâtre de San Carlo. On l'avait donné pour la représentation au bénéfice de Debassini. Le principal tort reproché à la musique, c'est celui d'être trop légère.

*** *Lisbonne.* — *Il Profeta*, avec Mme Tedesco et Mongini dans les rôles principaux, excite constamment l'enthousiasme au théâtre du Liceo. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer est souvent représenté, et la foule remplit toujours la salle.

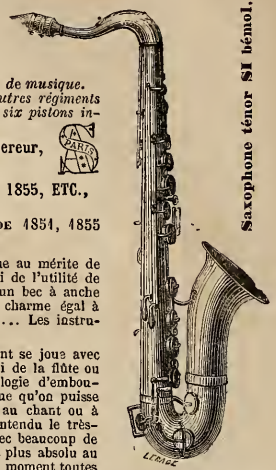
Le Directeur : S. DUFOUR.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS (Fondée en 1843)

50, rue Saint-Georges, à Paris.

MAISON ADOLPHE SAX* *

Saxophone alto MI bémol.



Saxophone ténor SI bémol.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique. Auteur du système d'organisation et fournisseur breveté de la musique des Guides et des autres régiments de la Garde impériale. — Inventeur des instruments à pavillon tournant, des instruments à six pistons indépendants, des nouvelles timbales, des Saxhorns, des Saxophones, etc., etc.

Tous les instruments portent le nom : **Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur,** le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

SEULE GRANDE MÉDAILLE D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS INTERNATIONALES DE 1851 ET 1855, ETC.,

EXTRAITS DES RAPPORTS DES JURYS INTERNATIONAUX DES EXPOSITIONS UNIVERSELLES DE 1851, 1855 ET 1862, **relatifs aux Saxophones (BREVET DE 1846.)**

« ..... Parmi les inventeurs d'instruments de musique, la plus haute distiction est due au mérite de M. Sax, qu'on le considère soit sous le rapport de la variété et de l'excellence, soit sous celui de l'utilité de ses inventions..... M. Sax a aussi créé la classe des *saxophones*, instrument de cuivre avec un bec à anche simple, dans le genre de celui de la clarinette. L'effet de ces nouveaux instruments est d'un charme égal à l'originalité de leurs sons, et ils portent au plus haut degré de perfection *la voix expressive*..... Les instruments exposés par M. Sax, de Paris, réalisent un grant progrès. » (*Exposit. 1851.*)

« FAMILLE COMPLÈTE DES SAXOPHONES, INVENTÉE PAR M. ADOLPHE SAX. — ..... L'instrument se joue avec facilité, car le doigté, semblable à celui des instruments qui octavient, est peu différent de celui de la flûte ou du hautbois. Les clarinettistes parviennent en peu de temps à le bien jouer, à cause de l'analogie d'embouchure avec leur instrument habituel. Le son du saxophone est le plus beau, le plus sympathique qu'on puisse entendre. Son timbre n'est celui d'aucun autre instrument. Mélancolique, il est mieux adapté au chant ou à l'harmonie qu'aux traits rapides, quoique son articulation soit très-prompte, et que nous ayons entendu le très-habile clarinettiste Wuille eyécuter sur le saxophone un solo rempli de grandes difficultés, avec beaucoup de succès. Susceptible de toutes les nuances d'intensité, le saxophone peut passer du *pianissimo* le plus absolu au son le plus énergique et le plus puissant. Ce bel instrument, dont on n'a pas compris jusqu'à ce moment toutes les ressources, compose une famille complète qui se divise en huit variétés, lesquelles sont toutes à la quinte ou à l'octave les unes des autres..... L'examen attentif de la famille des saxophones révèle des faits de haute importance ; car cet instrument est nouveau par les proportions de ses tubes, par sa perce, par son embouchure et particulièrement par son timbre. Il est complet, car il embrasse toute une famille de huit variétés, de l'aigu au grave, qui, dans leur ensemble renferment, tout le diagramme des sons perceptibles. Enfin, il est parfait, soit qu'on le considère au point de vue de la justesse et de la sonorité, soit qu'on l'examine dans son mécanisme. Tous les autres instruments ont leur orignine dans la nuit des temps ; tous ont subi de notables modifications à travers les âges et dans leurs migrations ; tous enfin se sont perfectionnés par de lents progrès ; celui-ci, au contraire, est né d'hier ; il est le fruit d'une seule conception, et dès le premier jour il a été ce qu'il sera dans l'avenir. Le jury n'a que des éloges à donner à M. Adolphe Sax pour une si belle découverte. » (*Exposit. 1855.*)

« M. Adolphe Sax nous a fait entendre aa famille si intéressante de saxophones, dont la sonorité ronde et charmante joue un rôle si utile dans nos musiques militaires. Le jury a également apprécié la pureté et la justesse de ses clarinettes et la belle sonorité de ses clarinettes basses, instruments que M. Sax a régénérés depuis longtemos, et dont les autres facteurs ont en vain essayé de reproduire le timbre distingué. On a également apprécié le son moelleux de sa clarinette contre-basse..... » (*Exposit. 1862.*)

Par décision impériale du 5 mars 1855, les musique de la Garde et toutes les musiques d'infanterie de la ligne, composées de quarante musiciens, ont huit Saxophones en double quatuor. — L'introduction des Saxophones dans les musiques de fanfare produit des résultats tels, que la plus part des régiments de cavalerie, pour lesquels ils ne sont pas ordonnancés, les ont cependant adoptés, et en font l'achat en dehors des fonds alloués pour leur musique.

Les prix des saxophones sont les suivants :

Saxophone soprano, 200 fr.— Saxsphone ténor, 225 fr.— Saxophone alto, 225 fr.— Saxophone baryton, 250 fr.

La maison Adolphe Sax peut livrer à un prix inférieur une certaine quantité de saxophones d'occasion, sopranos, altos, ténors et baryton à l'ancien diapason. — Les sociétés et les clients qui ne pourraient pas solder immédiatement leurs commandes obtiendront un assez long crédit, pourvu qu'elles fournissent une garantie de solvabilité suffisante, et moyennant une augmentation de 6 pour 100 sur les prix.

Pour les propriétés et les avantages des autres inventions de M. Adolphe Sax, consulter la notice qui se distridue chez lui, 50, rue Saint-Georges.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

—

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

—

Seuls agents à Londres

CHAPPELL & HAMMOND, Sces DE JULLIEN & Ce

214, Regent Street.

—

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,

ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

—

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

—

Agent à Saint-Pétersbourg :

A. BUTTNER,

Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

—

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées ; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 14. 3 Avril 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris ..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Société des concerts de chant classique, fondation Beaulieu, par **Paul Smith**. — Auditions et concerts. — De l'éducation musicale préventive pendant la première et la seconde enfance (2e article), par **Maurice Cristal**. — — Nouvelles et annonces.

SOCIÉTÉ DES CONCERTS DE CHANT CLASSIQUE.

Fondation Beaulieu (5e année).

Le plus bel hommage que l'on puisse rendre à la mémoire de ceux qui ne sont plus, c'est de continuer l'œuvre qui leur était chère, d'épouser leur pensée favorite, et de leur succéder avec tant d'affection et d'amour qu'ils semblent ne pas avoir cessé d'exister. La fondation des Concerts de chant classique avait fini par être la grande, l'unique affaire de M. Beaulieu, cet homme si distingué, ce musicien si éminent, qui n'avait eu dans sa vie d'autres affaires que celles de l'art et des artistes. Elève de Méhul, lauréat de l'Institut en 1810, il ne lui avait manqué, pour prendre place au nombre des compositeurs militants, que cet aiguillon de la nécessité, dont l'affranchissait une fortune indépendante. Profitant de la position qui le dispensait de songer à lui-même, il se voua tout entier aux intérêts de son pays, de ses concitoyens, parmi lesquels il comptait de si nombreux amis, et il ne travailla qu'à leur être utile. D'abord il fonda l'Association musicale de l'Ouest, qui réunit dans un cercle mélodieux les départements des Deux-Sèvres, de la Vienne, de la Charente, de la Haute-Vienne et de la Vendée. Puis il s'occupa de créer à Paris cette Société, qui remplit les derniers temps de son existence, et à laquelle son nom restera toujours attaché. C'est bien la moindre récompense qui doive lui revenir pour prix de son zèle, de son talent et de ses sacrifices! M. Beaulieu présidait aux progrès de cette Société, comme à ceux d'un enfant adoré : sa joie, son orgueil, c'était de la voir grandir.

Une mort inattendue l'a enlevé trop tôt, sans doute ; du moins il aura emporté avec lui la certitude que son œuvre lui survivrait, car il l'avait élevée assez haut pour qu'elle ne fût plus en danger. D'ailleurs, il laissait sur cette terre une épouse tendre et pieuse, qui avait été la compagne de sa vie entière, et qui regarde comme un devoir, comme un honneur, l'accomplissement des idées et des vœux de son mari.

Le concert donné jeudi dans la salle Herz est le meilleur gage de cette volonté de maintenir, d'achever l'institution commencée. Le programme en était composé de morceaux dont chacun avait sa valeur, et qui peut-être avaient été indiqués d'avance par M. Beaulieu lui-même, à l'exception d'un seul, qu'il se serait refusé à inscrire sur la liste, par cette raison péremptoire qu'il était de lui ! Donc il a fallu que le fondateur mourût pour que la société fît entendre un *Dies iræ* de sa composition, et que ne désavouerait aucun des maîtres de la musique religieuse. Ce morceau, largement écrit, d'une inspiration spontanée et facile, nous a paru le meilleur spécimen de la manière du maître, qui évitait, plutôt qu'il ne cherchait l'occasion de se produire. Mme Vandenheuvel-Duprez, Mlle Bonnias et M. Marié, chantaient les soli, et la première surtout se distinguait par la beauté d'un style dont elle possède si bien la tradition. Dans un air d'*Idoménée*, de Mozart, elle en a donné une nouvelle preuve avec plus d'éclat encore, et l'assemblée l'en a récompensée par une triple salve de bravos.

Le finale d'*Eliza*, de Cherubini, un air de *Saül*, de Hændel, un air d'*Aetius*, du même, fort bien chantés, le premier par M. Paulin, le second par M. Battaille, ont été écoutés avec beaucoup d'intérêt ; *la Bataille de Marignan*, chœur sans accompagnement, de Jannequin, offrait un attrait plus vif encore. Constatons avec plaisir que l'exécution en a été plus satisfaisante que l'on ne s'y serait attendu. La solidité avec laquelle les basses ont gardé l'intonation a sauvé la masse chorale, et cette espèce de mêlée harmonique a produit un excellent effet.

A travers tous ces morceaux de chant, il n'y avait qu'un seul morceau instrumental, un octuor de Mozart pour deux hautbois, deux clarinettes, deux cors, deux bassons : MM. Triebert, Barthélemy, Leroy, Rose, Baneux, Rousselot, Jancourt et Villanfret se sont entendus à merveille pour interpréter cet octuor qui, par les idées et le style, semblerait avoir été composé dans un entr'acte des *Nozze di Figaro* ou de *Don Giovanni*. C'est Mozart que l'on retrouve dans ce morceau trop peu connu, et que l'on eût redemandé, si l'on n'eût craint de fatiguer les artistes.

La fondation de M. Beaulieu a donc fait un pas de plus, malgré l'absence de son créateur, qui eût été si heureux d'assister à cette bonne soirée. Et quand on songe que cet homme, que cet artiste

si honorable, si généreux, est mort sans avoir obtenu la distinction que méritaient ses services! La croix d'honneur eût été si bien placée sur un cœur que faisaient battre tant de nobles sentiments!

PAUL SMITH.

AUDITIONS ET CONCERTS.

M. et Mme Léopold Dancla. — M. et Mme Marchesi (concert historique). — M. Tito Mattei. — Mme Béguin-Salomon.— M. Sokolowski et Mme Winnen-Orlowska. — Mme Rossi-Galieno.— M. F.-J. Endrès.— Mlle Charlotte Jacques. — M. James Wehli.— M. Vincent Adler. — Concerts de jour du Pré-Catelan.

Tous les ans, M. Léopold Dancla nous offre l'occasion de l'entendre et de nous convaincre qu'il n'a pas cessé d'être l'un des plus dignes représentants de notre école française pour le violon. Son jeu est élégant, correct et pur, énergique au besoin et toujours sympathique. Comme compositeur, il ne manque ni de savoir ni de distinction. L'élégie et la polonaise qu'il a exécutées à son dernier concert, dans les salons de Pleyel-Wolff, ont obtenu un succès très-mérité, ainsi que *l'Adieu et le Départ* de Schubert, transcrits par lui, pour piano, orgue, violon et violoncelle. Un *Ave Maria,* adapté au prélude de Bach, par Gounod, pour voix, piano, orgue et violon, un trio de Charles Dancla, pour piano, violon et violoncelle, ont encore permis à M. Léopold Dancla de prendre sa part des bravos décernés à ses partenaires. Enfin, dans un air du *Pré aux clercs,* avec accompagnement de violon obligé, il a fait preuve des qualités les plus brillantes. Mme Léopold Dancla, chanteuse de goût et de méthode, a fort bien dit cet air, et, en outre, avec M. Bach, un très-joli duo des *Dragons de Villars.* On a aussi beaucoup fêté le piano de Mlle Sabatier-Blot, le violoncelle de M. Poëncet, l'orgue de M. Flamant, et les chansons comiques de M. Eugène Fauvre.

— Avant leur départ pour l'Angleterre, où ils sont attendus, M. et Mme Marchesi ont donné, dans la salle Herz, un concert historique des plus intéressants. Prenant l'ancienne école italienne à ses débuts, ils ont voulu nous montrer l'origine et le développement de l'air et du duo, de 1600 à 1730. Tous les maîtres illustres, depuis Jacopo Peri jusqu'à Pergolèse, ont donc fourni leur contingent à cette audition, où le chant était représenté par le mari et la femme, le clavecin par M. Alexandre Billet et le violon par M. Schérek. Plusieurs morceaux, parmi lesquels nous citerons *la Gelosia* de Luigi Rossi, et *Vittoria,* de Carissimi, cantates supérieurement rendues par M. Marchesi, ont charmé l'auditoire, et le duo de *la Serva padrona,* qui a dignement terminé la séance, a été dit par le couple voyageur de manière à nous faire regretter que la direction des Italiens ne l'ait pas disputé aux bravos et aux guinées de nos heureux voisins.

— Le grand attrait de la soirée donnée, à la salle Herz, par M. Tito Mattei, pianiste du roi d'Italie, était l'audition des trois ouvertures de Raimondi, que le bénéficiaire avait arrangées pour trois pianos à quatre mains. Cette belle transcription, qui a produit un effet immense, était interprétée par Mlle Louise Murex, par M. Mattei, par M. et Mme Giorza, par Mlle Roulle et par M. Lafuente. Outre ce morceau capital, M. Tito Mattei, compositeur distingué non moins qu'habile exécutant, nous a fait entendre deux grandes fantaisies, transcrites par lui, sur des motifs du *Ballo in maschera* et de *la Norma.* Un style brillant, de la netteté, de l'expression, de la souplesse, telles sont les qualités que nous avons applaudies chez ce virtuose italien, qui nous a fourni, en outre, un curieux échantillon de son extrême agilité dans un nocturne de sa façon, varié pour la main gauche, et dans un gracieux galop, intitulé *le Diable noir.*

Une fantaisie de violon, par M. Favilli, et une fantaisie de Servais, pour violoncelle, par M. Lasserre, divers morceaux chantés par MM. Bettini et Verger, par Mlles Fortuna et Roulle, puis, pour couronner la séance, l'admirable quatuor de *Rigoletto,* interprété par ces quatre artistes, ont contribué à rendre ce concert l'un des plus charmants de la saison.

— L'audition annuelle de Mme Béguin-Salomon, qui a eu lieu dans les salons Erard, a fait de nouveau briller les qualités sérieuses qui distinguent l'éminente pianiste, son style pur et élevé, sa grande sûreté d'exécution, sa grâce et sa délicatesse. Deux transcriptions du *Miserere* d'*Il Trovatore* et du *Tannhauser,* le trio en *si* bémol (op. 11) de Beethoven, une sonate pour piano et clarinette, de Weber, le scherzo en *la* bémol, du même auteur, ont valu à Mme Béguin-Salomon d'unanimes et de sincères applaudissements. Elle a, de plus, fait sa partie dans un sextuor d'Onslow, pour piano, flûte, clarinette, cor, basson et contre-basse. M. White, avec une fantaisie sur *Faust,* pour violon, et M. Poëncet, avec une fantaisie de Schumann, pour violoncelle, ont complété les plaisirs de cette soirée, dont le seul défaut était de n'avoir pas de chant, pour y jeter un peu plus de variété.

— Le guitariste polonais Sokolowski, dont nous avons plus d'une fois entretenu nos lecteurs depuis le commencement de la saison, s'est fait entendre pour son propre compte, en société de Mme Winnen-Orlowska, prima-donna du théâtre San-Carlo, de Naples. Les merveilleux effets que M. Sokolowski sait tirer de sa guitare double, font oublier la monotonie de cet instrument, et lui prêtent une sorte d'attrait qui n'est pas seulement celui de la difficulté vaincue. Des transcriptions variées de morceaux d'opéra, tels que *l'Elisire d'amore* ou *le Pirate,* fournissent la preuve d'un sentiment musical très-développé, et en les écoutant, on est presque tenté de regretter que leur auteur, malgré la perfection de son jeu, n'ait pas donné un autre but à ses efforts.

Mme Winnen-Orlowska, qui possède une assez belle voix de mezzo-soprano, peut-être un peu sourde dans le medium, a successivement interprété le grand morceau de *la Favorite* : *O mon Fernand,* l'air de Stradella : *Pieta, signore,* et des mélodies polonaises d'une originalité piquante. En somme, l'épreuve a été assez favorable à ces deux artistes étrangers, pour qu'ils n'aient pas à se repentir de l'avoir tentée. Parmi les solistes qui les ont secondés, nous devons une mention à M. Ernest Demunck, jeune violoncelliste, qui a joué remarquablement la fantaisie de Servais sur des motis de *la Fille du régiment.*

— Dans sa soirée, chez Erard, avec une modestie peu usitée en pareille occurrence, Mme Rossi-Galieno, qui donnait, à ce que nous croyons, son premier concert à Paris, a négligé les grands morceaux d'étude et de bravoure, pour ne nous offrir en quelque sorte que des fragments, que des pages détachées : un impromptu de Chopin, une berceuse de Robert Schumann, la sérénade espagnole de Fumagalli, puis trois gracieuses bluettes de sa composition, parmi lesquelles l'auditoire a fait un accueil tout spécial à la tarentelle qui terminait la séance. Mme Rossi-Galieno, agréable pianiste, au doigté agile et sûr, est aussi une fort bonne musicienne, à en juger par la manière dont elle a dit sa partie dans le charmant trio en *si* mineur, de Mayseder, qui a produit beaucoup d'effet. MM. Charles Lamoureux et Emile Rignault, ses coexécutants, ont joué ensuite, avec leur talent habituel, un solo de violon et deux airs pour violoncelle, parfaitement choisis, et Mme Isabelle de Boïs a conquis tous les suffrages, en chantant un air des *Noces de Figaro* : *Ce doux martyre,* et un air de la *Lucie.*

— Lundi dernier, le grand salon de l'hôtel du Louvre déployait toutes ses splendeurs pour l'audition des œuvres d'un jeune compositeur, M. F.-J. Endrès, qui est, en outre, un pianiste d'assez belle force. Après avoir rendu justice à son talent d'exécution que l'on

a vivement applaudi, nous lui dirons qu'il s'est peut-être un peu trop pressé de livrer à l'appréciation du public ses premiers essais, qui comprennent un concerto, une symphonie et des fragments dramatiques ayant pour titre *Un Rêve*. Nous lui accorderons volontiers une certaine science harmonique, une louable entente d'instrumentation, d'excellentes intentions, parfois suivies d'effet, dans les détails. Mais il manque à tout cela ce cachet d'inspiration originale, individuelle, auquel on reconnaît les élus. C'est surtout dans ses fragments pour orchestre, soli et chœurs, que M. Endrès nous a démontré l'insuffisance de ses efforts. Scènes, récits, ensembles, chœurs de pèlerins ou de lutins, orage, etc., tout est coulé dans le même moule. Mûri par l'expérience, M. Endrès se défiera sans doute une autrefois de sa fécondité facile et monotone, et ce jour-là, nous l'engageons aussi à mieux choisir ses interprètes.

— Un concert du même genre, donné à la salle Herz par Mlle Charlotte Jacques, pour y faire entendre exclusivement plusieurs nouveaux morceaux de sa composition, a été plus heureux. Elève très-distinguée de M. Leborne, cette jeune musicienne n'est pas tout à fait une débutante; elle a publié quelques mélodies qui ont été remarquées, et nous avons gardé le souvenir d'une fort gentille opérette qu'elle a fait représenter, il y a deux ans, au théâtre Déjazet. Un bon orchestre, dirigé par M. Placet, soixante choristes, des soli confiés à MM. Henry Adam, baryton, et Eugène Guidon, ténor, tels étaient les éléments qui concouraient à sa dernière audition. L'absence imprévue de M. Auguste Guidon et de Mlle Torini ont malheureusement privé l'auditoire d'une partie des promesses de l'affiche. Mais ce que nous avons entendu, — et principalement un allegro symphonique en *mi* bémol majeur, un air à grand orchestre sur un sonnet inspiré par Alfred de Musset, une berceuse et une cantate, — nous a suffi pour apprécier les qualités solides et variées de Mlle Charlotte Jacques, et pour nous confirmer dans nos espérances les mieux fondées sur son avenir de compositeur.

— Un pianiste anglais échappé à la catastrophe de Sheffield ! Quel texte pour les petits journaux qui voudraient que l'on fît une Saint-Barthélemy de tous les pianistes sans exception ! Nous qui n'avons pas le cœur aussi féroce, nous nous félicitons sincèrement de l'heureuse chance à laquelle nous devons la visite de M. James Wehli. Précédé en France par la réputation qu'il s'est acquise dans le comté d'Yorck, et placé sous le patronage de quelques éminents artistes de notre nation qui l'ont entendu à Sheffield, ce virtuose étranger est venu chercher à Paris la consécration de ses triomphes britanniques, et l'a obtenue pleinement au concert qu'il a donné mercredi dans la salle Erard. M. James Wehli possède un jeu brillant, plein de vigueur, de souplesse et d'élégance. Ses doigts d'acier parcourent le clavier avec une agilité peu commune et ne connaissent aucune difficulté. Tour à tour énergique et délicat, on pourrait peut-être lui reprocher de ne savoir pas assez se défendre de l'excès de ses qualités. Il en résulte des inégalités d'expression et de style, qui sont surtout sensibles dans l'interprétation de morceaux dont l'effet est connu, comme ceux de Chopin, de Mendelssohn, de Haydn. Les compositions de M. James Wehli lui sont bien plus favorables, et, le cadre admis, il ne nous reste plus qu'à louer le charme entraînant de son exécution, soit qu'il joue, de sa main gauche seulement, sa fantaisie-caprice sur la *Lucia*, ou bien encore sa grande fantaisie sur *Norma*, soit qu'il dise des ouvrages de moindre importance, tels que sa gracieuse et légère mélodie du *Papillon*, ou sa polka *di bravura*. En somme, l'intérêt excité par l'annonce de la soirée de M. Wehli n'a pas été trompé, nous n'en voulons pour preuve que la persévérance avec laquelle ses auditeurs ont affronté jusqu'au bout les inévitables longueurs d'une séance tout entière consacrée au piano et à l'audition du même artiste.

— M. Vincent Adler est un des pianistes-compositeurs qui ne se prodiguent pas, et qui, par cela même, ont le rare privilége d'éveiller à un haut degré l'attention du public connaisseur. Sa soirée annuelle, qui avait attiré une nombreuse affluence à la salle Herz, nous offrait, comme les précédentes, deux attraits puissants : l'audition des œuvres du bénéficiaire, unie à sa propre interprétation. On sait que M. Vincent Adler n'est pas seulement un exécutant habile et doué des qualités les plus rares et les plus variées, que ses compositions sont aussi marquées au coin de cette science aimable qui n'exclut ni le charme de l'idée, ni la grâce et l'originalité des détails. Sous ce double rapport, le succès le plus vif et le mieux mérité ne lui a pas fait défaut un seul instant. La perfection avec laquelle il a interprété le *Cor enchanté*, fantaisie de Hummel, pour piano et orchestre, ainsi que l'andante et le finale du concerto, avec orchestre, de Chopin, a ravi l'auditoire qui ne l'a pas moins applaudi lorsqu'il a fait entendre plusieurs de ses ouvrages, et entre autres une délicieuse *Valse rococo*, et une charmante *Rhapsodie hongroise* pour deux pianos, qu'il a exécutée avec M. Lübeck. Sa *Sérénade hongroise*, pour piano et violoncelle, lui a valu aussi bien des bravos, dont une partie notable s'adressait également au talent si justement estimé de M. Léon Jacquart. La blonde Mlle Litschner, chargée de la partie vocale, s'est brillamment acquittée de sa tâche avec un air des *Nozze di Figaro* et un air de *Freyschütz*.

— En dépit du froid qui avait recommencé à sévir le jour de Pâques, la direction du Pré Catelan n'a pas voulu retarder l'inauguration de ses concerts de jour, dont l'annonce avait été accueillie avec joie par les promeneurs habituels des Champs-Elysées et du bois de Boulogne. Aussi n'a-t-elle pas eu à se repentir d'avoir maintenu son appel au public, qui s'est empressé d'y répondre. L'orchestre de M. Forestier a bravement accompli son devoir; MM. Daubé et Moreau, deux artistes d'un talent remarquable sur le violon et sur l'ophicléide, ont fait unanimement applaudir des fantaisies inspirées du *Trovatore* et d'*Ernani*, et, pour couronner la fête, un très-joli bal d'enfants a eu lieu sous les grands arbres, dont les premiers souffles du printemps avaient déjà reverdi les feuilles.

Y.

DE L'ÉDUCATION MUSICALE PRÉVENTIVE

PENDANT LA PREMIÈRE ET LA SECONDE ENFANCE.

(Gymnastique de l'ouïe et de la voix.)

(2e article) (1).

La question que j'aborde le premier en France a sollicité en Allemagne et en Angleterre les plumes les plus vaillantes et les plus habiles. Je ne lutterai point avec elles. Je ne me prévaudrai que de ma bonne foi dans mon travail, et de mon désir d'être utile.

L'éducation, considérée comme art de donner aux êtres vivants leur complet développement physique et moral, a pour mission de rendre la jeunesse des deux sexes belle, saine, forte, intelligente et honnête. Si ce programme, restreint à l'éducation musicale, était rempli, le sentiment grandirait dans des proportions incalculables; l'abâtardissement que l'on remarque trop souvent dans les massest disparaîtrait bien vite, et l'âme subirait forcémen le contre-coup des impressions bienfaisantes de la musique.

Sans doute il ne faut pas admettre que l'enfance soit semblable à la cire molle que l'on pétrit et que l'on modèle à volonté; mais il est prouvé par l'expérience que, sauf de rares exceptions, une éducation soigneuse, affectueuse, prévenante et habile peut neutraliser les dispositions les plus fâcheuses, renouveler des sens faussés, et, selon les cas, prêter aide au génie latent dans des sens

(1) Voir le n° 10.

non encore éveillés. Chaque fois que nous observons une bande d'écoliers ou de jeunes filles se précipitant de la classe ou de l'étude, criant, hurlant comme des fous, nous mesurons avec terreur ce qu'il a fallu de contrainte pour produire ce délire de voix aigres, de cris assourdissants, de hurlements qui n'ont rien d'humain; nous voyons ces enfants gesticuler, se démener, épanouir à l'air la poitrine, et nous analysons les tortures subies par ces membres qui secouent, avec des gestes désordonnés, l'engourdissement fatal d'une longue immobilité; nous calculons combien d'air vicié ont respiré les poumons qui recherchent avec tant d'avidité l'atmosphère vitale, et nous songeons combien les hommes gagneraient à une large émission de sons bien pondérés, harmonieux et justes, qui seraient une joie si profitable pour l'oreille, un avantage si grand pour la santé.

Pour ce qui tient aux ressorts de la vie humaine, l'oreille ne le cède à aucun des autres organes. Si nous comparons son influence à l'influence de la vue, par exemple, nous trouvons que l'œil, en guidant les mouvements et en indiquant, à distance, la position exacte des corps extérieurs, veille plus immédiatement à l'intégrité de l'organisme, tandis que l'ouïe tient de plus près au développement de l'âme, en servant de moyen principal de communication pour les idées et pour les sentiments. C'est, en effet, dans l'ouïe que se trouve l'origine des sensations exprimées par les mots *ton*, *timbre*, *harmonie*, *accent*, *cadence*, etc. L'oreille est le sens de la poésie et de la musique. Elle est la porte par où pénètre ce qu'il y a de plus élevé dans l'intelligence.

A la naissance, l'organe de l'ouïe est obtus et demande quelques semaines pour donner et recevoir des sensations distinctes; mais alors il sollicite vivement l'attention, il influe beaucoup sur l'état de gaieté ou de tristesse et, plus que tout autre, il a le don de provoquer le rire ou les pleurs. Chaque bruit nouveau, chaque cri, chaque froissement influence cette oreille pour qui chaque impression est une nouvelle merveille. Il est prudent alors d'éviter à l'enfant des cris aigres, des bruits discordants. Les déchirants aboiements d'un chien que l'on frappe effraient cette ouïe sensible; on voit le front de l'enfant se rider; il souffre, il pleure. L'impression a été nuisible. Le tic-tac des pendules douces, discrètes; la sonnerie s'épandant en ondes suaves, lui plaisent et le font sourire. Le bruit des instruments attire son attention, et il se prête avec joie aux petits bonds que lui fait faire la mère ou la nourrice au rhythme de la musique. Les chants de nourrice, les berceuses répondent à ce besoin instinctif de satis faire le sens déjà éveillé de l'oreille. *La Jeune mère*, de Schubert, est un chef-d'œuvre du genre. Il est rare que les tout petits enfants ne marquent leur satisfaction de l'entendre bien chanter; on les voit tendre tant qu'ils peuvent leur petite tête et leur oreille vers la voix douce et veloutée qui murmure cette simple et ravissante mélodie. Je me rappelle un effet tout contraire produit par un chant expressif et pathétique : bien que j'eusse adouci l'expression et la voix, l'effet fut énergique. L'enfant, qui avait dix à onze mois, eut un spasme nerveux et pleura. Je repris tout de suite *la Jeune mère*, de Schubert, et un moment après le calme était revenu sur la placide figure de l'enfant.

Le piano agace les enfants. L'orgue, dans sa manifestation la plus adoucie, les charme, les fait reposer. L'air du Sommeil, de *la Muette*, accompagné avec l'harmonium, atténué par les sourdines et surtout par le souffle à peine expiré de *l'expression*, a toujours ravi les petits enfants devant qui je l'ai entendu bien chanter. J'en ai conseillé une fois l'expérience à Toulouse à Mme Didot. L'enfant écouta, s'apaisa et ferma les yeux. Quand l'air fut fini dans un *smorzando* exagéré pour faciliter l'action du repos, l'enfant rouvrit les yeux. Il avait écouté et non pas dormi.

La disposition extérieure de l'appareil de l'ouïe suppose un pavillon mince, mobile et légèrement tourné en avant. Il faut donc désapprouver les mères qui appliquent pendant de longues années sur les oreilles de leur enfant un bandeau destiné à en aplatir la conque et à l'assujettir contre la tête. Elles achètent au prix de mille ennuis pour elles-mêmes et de tortures pour l'objet de leurs soins, un embellissement fort contestable, et le principe d'une infirmité réelle. Les mères doivent laisser les oreilles de l'enfance parfaitement libres, éviter la compression des bonnets, repousser enfin tout ce qui peut empêcher l'accès de l'air extérieur et intercepter les sons. A cette règle il n'y a d'exception que pour les organisations dévolues, soit par l'hérédité, soit par disposition acquise, aux maladies des oreilles. Dans ce cas, on protégera l'oreille malade contre l'action de l'air froid et humide, contre les rayons d'un soleil brûlant, contre le choc des agents extérieurs, contre les bruits très-forts et très-éclatants, tels que les produisent les détonations des pièces d'artillerie, la réunion des tambours et les instruments de cuivre.

Nous conseillons, pour ce qui regarde l'hygiène de l'organe, de consulter un médecin qui joigne à son titre la qualité de musicien. Mais il ne suffit pas de conserver à l'oreille sa santé matérielle, il faut aussi en surveiller les fonctions. L'oreille est réellement le sens de la poésie, du moins pour ce qui concerne le rhythme et l'harmonie. Elle est le sens de la musique. Avec les impressions qu'elle reçoit directement, elle a le privilége de diriger la voix, la parole, le chant, d'en varier les inflexions et l'accent, d'introduire dans l'âme, plus que tout autre sens, ce qui émeut, ce qui passionne. Il suffit d'entendre le langage articulé que des efforts persévérants parviennent à enseigner au sourd (on ne peut plus dire muet) de naissance; il faut avoir frémi à l'audition de ces sons aigres, monotones, discords et cependant distincts, pour comprendre ce que l'harmonie peut ajouter à la parole. Ce n'est point par image que l'on dit que les anciens, quand ils parlaient en public, se faisaient accompagner par une flûte chargée de maintenir leur voix au même diapason, dans la même intonation mesurée, suave.

Une oreille instruite est un trésor précieux. La douceur si souvent remarquée du parler méridional dans les relations de la vie, étonne toujours les gens du Nord et s'explique par l'habitude qu'ont tous les enfants d'être toujours à chanter, à entendre faire de la musique et à en faire eux-mêmes. Mais une oreille instruite ne s'obtient qu'avec des efforts persévérants et commencés dès la mamelle.

Il n'est pas indifférent que le petit enfant entende toute espèce de sons. Les animaux eux-mêmes tout petits, les oiseaux jeunes ne peuvent entendre sans une espèce d'horreur les cris glapissants, aigus, faux; au contraire, ils se plaisent aux sons graves, pleins, harmonieux. A plus forte raison, l'enfant éprouvera-t-il les mêmes impressions. Les sons justes et doux lui sont favorables; les sons faux, aigres, lui sont nuisibles. S'il se calme dans ses chagrins et s'endort sous la voix de sa mère disant une de ces ballades monotones et douces dont l'adulte aime encore la cadence naïve, en revanche il se fâche, se roidit, se désespère d'une chanson aigre et discordante.

Le son ne peut concerner en rien la figure, l'image, la température; il n'indique qu'une qualité des corps; il a quelque chose de plus spécial encore que la couleur, mais il n'offre d'analogie avec aucune autre sensation. Cette spécialité même en fait un précieux agent de rapports dans l'animalité et dans l'humanité. Grâce à lui, l'animal peut être averti à grande distance de l'existence d'êtres fort divers. Quand ses yeux sont paralysés par le manque de lumière, quand les arbres d'une forêt ou les hautes herbes d'une prairie arrêtent sa vue, l'ouïe veille et l'avertit de l'approche d'un ennemi. Elle donne à la perdrix le moyen de réunir toute sa couvée dispersée par le milan ou le renard; elle donne à une foule d'oiseaux et de quadrupèdes les moyens d'échanger des appels; elle entre pour beaucoup dans la conservation d'une foule de races animées, et pour l'homme, outre les jouissances musicales, elle est l'agent de communication. Voyez le sourd de naissance ou d'accident, presque toujours il est

triste et taciturne. Plus que l'aveugle, il est étranger à la vie de ceux qui l'entourent, et pour l'initier aux progrès de l'esprit humain, il faut d'immenses efforts. A peine si, depuis un siècle, le sourd-muet peut devenir un homme instruit et s'initier aux sciences et à la civilisation. Jusque-là, le fait physique lui était acquis par ses sens, sauf le son, la musique, la parole et ce qui s'y rapporte; mais, n'ayant pas le langage à sa portée, il était dépourvu des moyens de généraliser et d'abstraire, il restait un enfant au milieu de l'état adulte. De nos jours il n'en est pas de même : le signe écrit et accessible à l'œil remplace le son et la parole; mais le sourd-muet, tout en ayant les moyens de développer son intelligence, n'en est pas moins privé des jouissances de la musique, comme l'aveugle reste étranger à la peinture et à l'architecture.

MAURICE CRISTAL.

(*La suite prochainement.*)

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a rouvert lundi, après le chômage de la semaine sainte, par *Robert le Diable*. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer avait attiré une foule considérable, et la recette s'est élevée à près de 11,000 fr. La représentation a été d'ailleurs magnifique. Mlle Marie Sax, qui recevait quelques jours auparavant, à Lyon, une veritable ovation, a mis dans le rôle d'Alice tout son talent de grande cantatrice et de tragédienne. Gueymard a été fort remarquable dans le rôle principal; Belval, indisposé, a été remplacé au dernier moment par Cazaux dans le rôle de Bertram. — Mercredi, Mlle Vernon a fait sa rentrée dans *la Muette de Portici*, et vendredi on a donné *le Docteur Magnus* et *la Maschera*. — Aujourd'hui, dimanche, par extraordinaire, *Robert le Diable*.

*** Mlle Marie Sax vient de faire connaître, par l'envoi de billets de faire part, son mariage avec M. Castan Castelmary.

*** La représentation des *Huguenots* avec Mlle Sax et Villaret aura lieu au premier jour.

*** *Lara* continue d'obtenir beaucoup de succès au théâtre de l'Opéra-Comique, où il fait de grosses recettes.

*** L'indisposition dont Mario souffrait déjà samedi au concert spirituel, a forcé la direction du théâtre Italien de changer le spectacle annoncé pour dimanche dernier; on a substitué *Don Pasquale* à *Marta*. On sait que le rôle de Norina est un des plus charmants du répertoire d'Adelina Patti; on l'a donc énormément fêtée. Scalese et Delle Sedie ont eu leur part du succès; mais le ténor Pagans s'est montré bien faible. — Si Mario et Naudin sont partis pour Londres, Fraschini est venu brillamment les remplacer. Sa rentrée dans le *Trovatore* lui a valu une véritable ovation, dont il était d'ailleurs digne à tous égards. Ses premiers couplets dans la coulisse, l'air *di quella pira*, la cantilène du *Miserere*, le duo final ont été dits tour à tour par le célèbre ténor avec un charme, une énergie et un sentiment tels que les applaudissements n'attendaient pas la fin du morceau. Mme Carlotta Marchisio s'est montrée fort belle et fort dramatique dans le rôle de Leonora; elle a chanté surtout le *Miserere* et le duo final en grande artiste. Aldighieri a eu de beaux moments dans le rôle du comte de Luna. — Fraschini nous reste jusqu'à la fin de la saison; il doit chanter avec Adelina Patti dans *Lucia*, *Marta* et *la Traviata*. En outre, on a repris pour lui hier *Rigoletto*, et il va chanter dans la *Lucrezia* et *un Ballo in maschera*. Enfin, la direction compte donner dans ce mois à ses abonnés la reprise de *la Cenerentola*, celle de *l'Italiana in Algieri*, *il Matrimonio segreto* et *Don Giovanni*.

*** Mme Charton-Demeur est arrivée à Paris pour prendre part aux répétitions d'*un Ballo in maschera*.

*** Quelques coupures intelligentes ont été faites dans le nouvel opéra de Gounod; les représentations de *Mireille* données cette semaine ont attiré beaucoup de monde.

*** Mme Ugalde a donné au rôle de Feroza, des *Géorgiennes*, un cachet dont s'est avantageusement ressenti le nouvel opéra d'Offenbach. La salle est remplie chaque fois qu'on le donne.

*** L'empereur d'Autriche a permis de céder la moitié de la recette de la 9e et 10e loterie de l'Etat à la Société des Amis de la musique, pour la construction d'une salle de concerts digne de la capitale de l'empire.

*** Tous les journaux font mention de l'essai qui va être tenté par le théâtre de l'Opéra pour substituer à la ramoe actuelle une nouvelle rampe de l'invention d'un professeur de mathématiques, M. Subra, lequel paraît avoir résolu le problème longtemps cherché de préserver les danseuses de l'accident qui a enlevé si malheureusement Mlle Livry et qui fait encore si fréquemment des victimes. Le système de M. Subra est aussi simple qu'ingénieux. Le bec d'où jaillit le gaz, au lieu d'être placé à l'extrémité inférieure du verre, se trouve à l'extrémité supérieure. Le verre communique par le bas avec un conduit hermétique qui sollicite un grand tirage. Alors le gaz en combustion, non seulement ne répand plus d'émanations, puisque la flamme est descendante, mais encore il attire l'air de l'appartement qu'il assainit en même temps qu'il l'éclaire davantage, car, par la chaleur concentrée du siphon, le gaz brûle à une température plus élevée. Telle est l'heureuse disposition des flammes descendantes de M. Subra que les tissus les plus inflammables ont été suspendus au-dessus d'une rampe de cent becs de gaz pendant plusieurs heures et qu'ils n'étaient même pas chauds, quoique les flammes répandissent une clarté deux fois plus intense que l'ancienne rampe. Si l'expérience réussit, et tout porte à croire qu'elle réussira, les autres théâtres n'attendront pas que ce système leur soit imposé pour l'adopter. L'invention de M. Subra va d'ailleurs révolutionner aussi l'ornementation des salons dans les appareils d'éclairage, car mille avantages en ressortiront.

*** Un chanteur comique, très-connu en Angleterre, M. Sam-Corwell et M. Nadaud, longtemps directeur des ballets au théâtre de Sa Majesté et au théâtre royal italien, viennent de mourir à Londres.

*** H. Berlioz abdique décidément les fonctions de critique musical qu'il remplissait depuis si longtemps au *Journal des Débats*; elles seront désormais confiées complétement à M. d'Ortigue. M. Berlioz apportait dans ses feuilletons, outre son remarquable talent d'écrivain et sa grande autorité comme compositeur, une originalité et une humour qui les rendaient fort remarquables, et qui les feront vivement regretter.

*** Aujourd'hui à deux heures, au Cirque Napoléon, le *Festival de Beethoven*, avec 500 exécutants, sous la direction de Pasdeloup. En voici le programme : 9e symphonie avec chœurs; soli par Mmes de Maësen, Talvo et MM. Capoul et Troy. — Air de ballet de *Prométhée*. — *Adélaïde*, cantate chantée par Capoul. — Concerto pour violon, exécuté par Vieuxtemps. — Scène et air : *O perfido spergiuro barbaro*, chantés par Mme de Maësen. — *Les Ruines d'Athènes*.

*** Dimanche dernier, dans une réunion d'artistes et de connaisseurs distingués, nous avons eu l'occasion d'entendre le deuxième trio pour piano, violon et violoncelle, de la composition de B. Damcke, et exécuté par l'auteur, MM. J. Servais et Chaine. L'auteur ne pouvait certainement désirer d'auxiliaires plus zélés et plus habiles. Disons tout de suite que Servais, dans l'exécution de quelques morceaux de sa composition (entre autres un duo pour deux violoncelles, pour lequel il s'est adjoint un jeune élève, M. Jonas, qui promet de marcher sur les traces de son maître), s'est montré digne du rang que l'Europe lui assigne parmi les plus brillants virtuoses de ce temps. Quant au nouveau trio de M. Damcke, le caractère noblement mélancolique du premier morceau, la fougue passionnée du scherzo, le charme plein de suavité du thème avec variations qui forme l'andante, le finale enfin par sa facture ingénieuse autant que savante, ont provoqué d'unanimes applaudissements de la part des auditeurs, parmi lesquels se trouvaient MM. Berlioz, d'Ortigue, Léon Kreutzer, Stephen Heller, Jules Schulhoff, J. Wieniawski, etc. Cette œuvre de B. Damcke est un digne pendant de son premier trio, de sa sonate pour piano et violoncelle, de la sonate à quatre mains, et assignent à leur auteur une des meilleures places parmi les compositeurs sérieux de notre époque.

*** Rossini, Auber, Meyerbeer et Ambroise Thomas ont honoré de leur présence les ateliers de MM. A. Cavaillé-Coll et Ce pour entendre le savant professeur Lemmens sur un nouvel orgue de ces habiles facteurs. Dans trois séances consécutives, M. Lemmens a joué plusieurs de ses compositions fort remarquables par l'élévation du style et par la richesse de la mélodie. Nos illustrations musicales et la société distinguée qui assistaient à ces intéressantes auditions ont affirmé par de nombreuses marques de satisfaction le degré de perfection exceptionnelle des instruments de MM. A. Cavaillé-Coll et la magistrale exécution du grand organiste.

*** Deux célébrités de l'art du violon sont à Paris en ce moment. Jean Becker, qui se fait entendre aujourd'hui au concert du Conservatoire, et Henri Vieuxtemps, qui joue au festival de Beethoven.

*** Le neuvième numéro de l'*autographe* qui a paru vendredi dernier contient un croquis du monument élevé à la mémoire d'Halévy, par MM. Lebas, l'architecte, et Duret, le sculpteur. Le fac-simile de deux lettres écrites par ces deux artistes est joint au croquis; le tout accompagne la reproduction des charmantes lettres d'Halévy, adressées de Nice, le 4 et le 31 janvier 1862, à M. Edouard Monnais, et que l'on a pu lire dans les *Souvenirs d'un ami pour joindre à ceux d'un frère*. (Voir *Gazette musicale*, mai 1863.)

*** La célèbre cantatrice, Ida Bertrand, donnera samedi prochain, 9 avril, une soirée tout exceptionnelle par le nom et le talent des artistes. Elle s'y fera entendre, ainsi que sa sœur, Mme Marias; Giulia Grisi, Levasseur, Gardoni, Geraldy chanteront à côté d'elle et avec elle : M. White jouera du violon. M. Samson et Mlle Dupont y diront des scènes de comédie : rien ne manquera donc à la fête.

*** Voici le programme de l'intéressant concert que l'excellent pianiste-compositeur Edouard Wolff donnera à la salle Erard, et dont tous les morceaux sont de sa composition : *Elégie*, mélodie-étude, deux chansons polonaises, nocturne, impromptu. Sérénade de concert (inédite), barcarolle pour le piano et deux duos pour piano et violon sur *Orphée* et *les Noces de Figaro*, par Vieuxtemps et Wolff.

*** Nous avons entendu hier, dans les salons de M. Mortureux, *Lischen et Fritzchen*, par M. Berthelier et Mlle Frasey. Ils ont obtenu un très-grand succès; on leur a fait bisser le duo. M. Berthelier et Mlle Frasey sont demandés à Arras et à Amiens pour exécuter cette pièce à la Société philharmonique.

*** La semaine dernière, le célèbre docteur Trousseau donnait dans ses salons une soirée musicale qui réunissait Mme la baronne de Caters, sa belle-sœur, Mme Meric-Lablache, Gardoni, Delle Sedie, Armingaud et Charles de Beriot. Le programme était aussi riche que bien choisi : le quatuor de *Marta*; celui de *Rigoletto*; le quatuor bouffe, *Vadasi via*, de Martini; le *Stabat*, de Rossini, et plusieurs autres morceaux non moins remarquables ont été exécutés avec la perfection attendue de semblables artistes. Rarement fête musicale a été si complète et a si bien réussi.

*** On annonce pour demain lundi à la salle Herz, une intéressante soirée donnée par Mlle Hélène de Katow, violoncelliste, et MM. Guidon frères, avec le concours de Mmes Wekerlin-Damoreau, Ernest Bertrand, MM. L. Diémer et A. Durand. On finira par une nouvelle comédie en vers de M. Théodore de Banville. S'adresser pour les billets à l'avance, au Ménestrel, 2 *bis*, rue Vivienne.

*** A l'imitation des concerts que M. Pasdeloup a organisés en dernier lieu avec tant de succès, M. Dejean donnera pendant l'été des concerts classiques au Cirque de l'Impératrice. M. Deloffre, chef d'orchestre du théâtre Lyrique, aura la direction de ces concerts, où seront exécutées les œuvres des grands maîtres. On annonce les deux premiers pour le 10 et le 17 avril.

*** Résultat des concours de composition musicale, ouverts par le *Comité du Progrès artistique*, le 15 juillet 1863, et clos le 15 janvier 1864. — *Ouverture*. Prix : épigraphe, *Over hill, Over dale*, etc. (Shakspeare), à M. *A. Devin-Duvivier*. — Mention honorable : épigraphe, *Puissant Palestrina, vieux maître*, etc. — *Chœur*. Prix : épigraphe, *La musique est un art divin*, à M. *Charles Dancla*, professeur au Conservatoire. — Membres du jury : MM. *Henri Reber*, de l'Institut, président; *Besozzi, Deldevez*, de l'Opéra; *Foulon, Gevaërt, Gustave Lefèvre. A. Elwart*, rapporteur.

*** Le concert donné par M. de la Nux dans les salons Pleyel a été très-brillant. M. de la Nux est un de nos pianistes les plus distingués ; excellent musicien, il sait donner à chaque composition la couleur et le style qui lui appartiennent. Il a joué le trio en *sol* de Beethoven avec MM. Jacquard et White. La finesse et le brio des exécutants leur ont valu les suffrages de l'auditoire entier. Dans une ravissante sonate à deux pianos, de Mozart, qu'il a jouée avec sa petite fille de douze ans, son élève, il nous a prouvé qu'il est aussi excellent professeur. En outre, M. de la Nux a joué une polonaise triomphale, de Wieniawski, un nocturne, de Chopin, la *Fileuse*, de Mendelssohn, et la *Danse des Sylphes*, de Rosenhain, d'une manière très-remarquable. Ce dernier morceau lui a été redemandé aux applaudissements de la salle entière. MM. Jacquard et White ont fait, comme toujours, très-grand plaisir par l'exécution de leurs solos.

*** On nous écrit de Barcelone qu'un jeune chanteuse, Mlle Linas Martorelli, a fait son début avec un très-grand succès; saluée par les bravos après la cavatine, on l'a rappelée plusieurs fois.

*** La Revue musicale du journal espagnol *la Epoca*, du 28 de ce mois, contient un article des plus élogieux sur l'abécédaire vocal de Panofka qui a paru tout récemment traduit en langue espagnole. L'auteur de l'article exprime l'espoir que le Conservatoire royal de Madrid adoptera cet excellent ouvrage. Nous ne doutons pas que cela ne se fasse bientôt; car cet établissement compte parmi ses directeurs M. Valdemosa, l'éminent compositeur, maître de chapelle de S. M. la reine qui, comme l'on sait, est un homme de progrès.

*** L'éditeur Adolphe Catelin vient de publier trois nouvelles livraisons de la collection des chefs-d'œuvre des grands maîtres, pour piano (petites mains) : l'une sur *le Dilettante d'Avignon*, d'Halévy, par J.-L. Battmann, et les deux autres sur *Il Crociato*, de Meyerbeer, par H. Wolfart.

*** S. Exc. le ministre de l'instruction publique vient de nommer une commission chargée de mettre l'enseignement de la musique en rapport avec le plan général des études. Cette commission est composée de : M. Ravaisson, inspecteur général de l'Université, membre de l'Institut; M. Félicien David, compositeur; M. Gevaërt, compositeur; M. Laurent de Rillé, compositeur; M. Marmontel, professeur au Conservatoire ; M. Georges Hainl, chef d'orchestre de l'Opéra; M. l'Epine, chef du cabinet de S. Exc. le président du Corps législatif; M. Blanchant, chef du cabinet de S. Exc. le ministre de l'instruction publique.

*** L'association des Artistes musiciens fera célébrer demain lundi, jour de l'Annonciation, à midi, dans l'église Notre-Dame, une messe solennelle en musique, de M. François Bazin. Cette messe, qui sera chantée par six cents exécutants de l'Orphéon de la ville de Paris, sera précédée de la marche religieuse, avec accompagnement de harpes, d'Adolphe Adam. A l'offertoire, M. Warot chantera un *Ave Maria*, composé spécialement pour la circonstance par M. François Bazin. La musique de la garde de Paris, sous la direction de son chef, M. Paulus, contribuera par son concours à l'éclat de cette solennité, dont le produit est destiné à la bienfaisance. On peut se procurer à l'avance des billets d'enceinte réservée, chez M. Bolle-Lasalle, trésorier de l'œuvre, rue de Bondy, 68.

*** Le concert de Joseph Wieniawski reste fixé à demain 2 heures. L'éminent artiste exécutera, en compagnie de Sivori et Piatti, le *deuxième trio de Mendelssohn*, et seul la *Tarentelle* inédite de Rossini, un *adagio* de Beethoven, une *gavotte* de Bach, ainsi qu'une *mazurka* et *polonaise* triomphale, composées par lui-même. Outre Sivori et Piatti, qui joueront la *Mélancolie* de Prume, et la barcarolle de *Marino Faliero*, Mme Miolan-Carvalho se fera entendre dans ce remarquable concert en y chantant l'air d'*Actéon*.

*** Le compositeur Abert, l'auteur de la symphonie *Christophe Colomb*, dont il a été plusieurs fois question dans ce journal, est entièrement rétabli; il vient de quitter Loewenberg pour retourner à Stuttgard, sa ville natale.

*** M. Oechsner donnera, par invitations, vendredi 8 avril, à 8 heures 1/2 du soir, salle Pleyel, une séance de musique de chambre de sa composition, avec le concours de Mlle Caroline Lévy, Mme E. Bertrand, et de MM. Norblin, Lebrun et Colblain.

*** Dimanche 10 avril, salle Erard, concert donné par M. Melchior Mocker, avec le concours de MM. Jacquard et Lebrun pour la partie instrumentale ; de Mlle Marie Deternoy, de MM. Bach, Caron et Lyonnet frères pour la partie vocale.

*** M. Ch. Lebouc annonce son quatuor annuel pour le dimanche 10 avril, à 2 heures, salle Herz, avec le concours de Mmes Wekerlin-Damoreau et Ernest Bertrand, de Mlle Rémaury, de MM. Dorus, Triébert, Rousselot, White, Ad. Blanc, Gouffé et Maton.

*** M. A. Bessems donnera une séance musicale du plus grand intérêt le 12 avril, dans les salons de Pleyel. M. Bessems y fera exécuter plusieurs de ses nouvelles compositions, ainsi que M. Ch. de Bériot, qui s'y fera entendre.

*** M. Henri Potier, professeur au Conservatoire, vient d'ouvrir un cours spécial d'harmonie et d'accompagnement pratique, divisé en harmonie pratique appliquée au piano, accompagnement de basse chiffrée, transposition, lecture de la grande partition. — Les cours pour les hommes auront lieu les lundis et vendredis, de neuf heures à onze heures du matin.—Les cours pour les dames, de midi à deux heures, les mardis et samedis. Personne mieux que M. Henri Potier ne serait en état de professer cet enseignement, que lui ont rendu si familier ses fonctions d'accompagnateur à l'Opéra et ses leçons au Conservatoire; c'est un véritable service qu'il rend à l'art musical.

*** Le Pré Catelan donne aujourd'hui, dimanche, une grande matinée musicale, dans laquelle se feront entendre MM. Moreau, Mosen, Garrimond et Dufour, solistes de premier mérite. On sait que l'orchestre de symphonie et le gracieux bal d'enfants du Pré Catelan sont volontiers le rendez-vous des promeneurs et des brillants équipages qui se pressent le dimanche au bois de Boulogne.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres*, 31 mars. — L'ouverture du théâtre de Covent-Garden s'est faite hier au soir avec autant d'éclat et d'affluence que l'on peut se l'imaginer. La salle a subi une restauration, ou plutôt une métamorphose complète pendant les quelques jours de clôture. Tout le monde était à sa place avant le lever du rideau, et les bravos ont accueilli l'entrée de Costa et l'hymne national admirablement chanté par le chœur On jouait *Norma*, et Mlle La Grua s'y est posée comme l'artiste appelée à remplacer Giulia Grisi dans ce rôle immense. Cependant son succès ne

s'est pas prononcé dans le premier acte avec autant de force que dans le second; on se contentait d'admirer ses attitudes, ses gestes de grande tragédienne, jusqu'à ce qu'on rendît pleine justice à l'expression pathétique et grandiose de sa voix dans les scènes capitales de l'œuvre. Naudin chante le rôle de Pollion avec une rare énergie, et Mlle Battu met beaucoup de charme dans celui d'Adalgise. *Norma* a dû être rejouée, et samedi *Masaniello* était annoncé pour la rentrée de Mario et de Graziani.

*** *Bruxelles.* — La Compagnie italienne a commencé ses représentations au théâtre national du Cirque par *la Traviata*. Un accident a failli compromettre cette représentation. Des platras se sont tout à coup détachés du plafond et sont lourdement tombés au milieu des spectateurs; heureusement ces derniers étaient clair-semés et personne n'a été blessé. — La société de la Réunion lyrique donnera, le 16 avril, un brillant concert dans lequel se feront entendre M. et Mme Léonard. On y exécutera *le Désert*, de Félicien David. Les engagements successifs de M. et Mme Léonard, par les diverses sociétés de la capitale, sont le meilleur témoignage du cas qu'on fait de leur talent; s'ils se décidaient à donner des concerts, nul doute que la faveur générale ne leur fût acquise d'avance. La saison est presque à son déclin, il n'y a pas de temps à perdre. M. Léonard a joué à Lille, au *Cercle du Nord*, avec un succès enthousiaste. Le 28 mars, il était, avec Mme Léonard, à Valenciennes, où depuis nombre d'années on ne se lasse pas d'applaudir au talent si distingué des deux éminents artistes. — Une audition des œuvres de Pierre Benoît a eu lieu au Palais ducal devant un public nombreux. L'orchestre, sous la direction de M. Fischer, a exécuté un *Noël*, inspiration poétique et pleine de charme, un *Te Deum* aux accents imposants, pleins de verve et d'imagination, et des fragments d'un *Requiem*, l'œuvre la plus remarquable de l'auteur. Rappelé à plusieurs reprises, M. P. Benoît a donné dans cette séance une haute opinion de son genre, et il a reçu de son côté les témoignages les plus sympathiques de son nombreux auditoire.

*** *Hanovre.* — Au huitième et dernier concert d'abonnement, Joachim a joué la sonate de Tartini avec la précision et l'entrain qui caractérisent son beau talent. M. Gunz a chanté un air de *Rose et Colas*, par Monsigny. Cet échantillon de l'ancien style d'opéra-comique a charmé l'auditoire par sa fraîcheur et sa simplicité.

*** *Brunswick.* — Le théâtre de la cour vient de donner un opéra nouveau en deux actes : *la Meunière de Marly*, par M. Tésier, pseudonyme sous lequel se cacherait un diplomate haut placé.

*** *Leipzig.* — A l'église Saint-Thomas on a exécuté, selon l'usage, pendant la semaine sainte, *la Passion*, de Sébastien Bach, d'après l'évangile de saint Matthieu.

*** *Darmstadt.* — *Iphigénie en Aulide*, par Gluck, a eu le plus grand succès au théâtre grand-ducal. Mme Nimbs-Michaëlis a eu des moments admirables dans le rôle de Clytemnestre. — Il y avait foule au concert de Carlotta Patti, et de MM. Jaell et Laub.

*** *Vienne.* — La saison de l'opéra allemand va finir; pour les trois dernières représentations on a choisi *le Postillon de Longjumeau*, *Don Juan* et le *Prophète*. Le 30 de ce mois doit avoir lieu une représentation extraordinaire du chef-d'œuvre de Meyerbeer, au bénéfice des établissements publics de bienfaisance. — Johann Strauss est parti avec son orchestre pour Saint-Pétersbourg; il s'arrêtera dans les principales villes qui se trouvent sur sa route pour y donner des concerts, à commencer par Berlin. — Le règne de Strauss semble du reste toucher à son terme; un autre compositeur de danses et directeur d'un orchestre parfaitement exercé attire, en ce moment, l'attention de tout Vienne. C'est M. C.-M. Fiehrer, dont les deux premières compositions, une valse, *les Modes viennoises*, et une polka, *la Chasseresse*, sont devenues populaires en peu de jours.

*** *Berlin.* — A l'occasion de l'anniversaire de la naissance du roi, le théâtre de la cour a représenté *l'Ambassadrice*, d'Auber. Mlle Artot a récité et chanté le rôle d'Antoinette en allemand; l'éminente cantatrice a été rappelée à la fin de chaque acte. — Au théâtre Wilhelmstadt a eu lieu la reprise d'un opéra presque centenaire : *la Chasse*, par Hiller; la musique, quoique surannée et comme idées et comme forme, a conservé un certain charme, un air de naïveté et de candeur, qui ont fait plaisir. On attend le célèbre ténor Niemann, qui doit chanter les rôles de *F. Cortez*, du *Prophète*, et de *Joseph en Egypte*, etc.

*** *Turin.* — Le succès de l'opéra de Petrella, *la Contessa d'Amalfi*, s'est changé en véritable enthousiasme; à chaque représentation le théâtre est pris d'assaut, et le public ne se lasse pas d'applaudir et de bisser la plupart des morceaux. On nous écrit que jamais succès n'a été plus mérité, et qui connaît la sévérité du public de Turin doit reconnaître que la réussite de l'opéra à Turin est la meilleure garantie pour son avenir. Comme *Jone* et *Precauzioni*, du même auteur, *la Comtesse d'Amalfi* aura bientôt fait le tour de l'Italie. — Les directeurs de nos différents théâtres ont formé leurs troupes pour la saison du printemps et publié leurs programmes. Ils n'offrent rien de saillant. — L'établissement de Francesco Lucca vient de publier la partition pour piano et chant d'*Aïda* (*Haydée*), d'Auber. La traduction italienne a été faite par M. Marcello.

*** *Rome.* — Mme Trebelli-Bettini et son mari sont engagés ici pour la saison d'automne.

*** *Naples.* — Mlle Tltjens a terminé ses représentations au théâtre San Carlo par celle de *Norma* donnée, en sus de son engagement, à la prière du directeur et du public auquel elle a fait ses adieux et qui lui a montré la plus grande sympathie, lui tenant ainsi compte de ses efforts pour soutenir, au milieu de l'entourage le plus médiocre, le fardeau d'une saison complétement dépourvue de nouveautés, et même des premiers éléments d'une bonne exécution pour les vieilleries représentées.

Le Directeur : S. DUFOUR.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Ce, RUE JACOB, 56,

Chez tous les libraires de France et de l'étranger,

Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu*, *au 1er*.

Mise en vente du Tome VI (M P)

DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES

MUSICIENS

ET

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié,

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.

Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME VIe. — PRIX : 8 FRANCS.

25 cent. **LA LYRE FRANÇAISE** 25 cent.

300

Des plus jolis airs d'opéras : Duos, Romances, etc., etc., De : ADAM, AUBER, DASSIER, DONIZETTI, FLOTOW, HALÉVY, HÉROLD, MAILLART, MEYERBEER, NICOLO, OFFENBACH, ROSSINI, SCHUBERT, THOMAS, WEBER, etc., etc.

Format in-8°. Édition populaire. **Chaque n°, 25 c.**

Chez G. Brandus et S. Dufour, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

En vente chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er :

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET PERFECTIONNÉE

MANUEL DES PRINCIPES DE MUSIQUE

A L'USAGE DES PROFESSEURS ET DES ÉLÈVES DE TOUTES LES ÉCOLES DE MUSIQUE, PARTICULIÈREMENT DES ÉCOLES PRIMAIRES,

Par F.-J. FETIS

Format in-8°. *Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire de musique de Bruxelles.* **Prix net : 2 fr. 50.**

Morceaux nouveaux pour le Piano :

Célèbre Chœur De **G. ROSSINI** *Op.* 76. — **LA FOI** — Transcrit et varié Par **PAUL BERNARD** *Prix* : 6 *fr.*

DU MÊME AUTEUR :

Fantaisie sur Op. 73. **MOISE** de Rossini. Prix : 9 francs. | Transcription variée de la **CHARITÉ** Chœur religieux de Rossini.

NOCTURNE DRAMATIQUE PAR **ALFRED JAELL** Prix : 5 fr. Prix : 5 fr. | **SOUVENIR D'UN SONGE** PAR **ÉMILE JONAS** Prix : 4 fr. Prix : 4 fr.

FEUILLES D'AUTOMNE PAR **STEPHEN HELLER** Op. 109. Prix : 9 fr. | **MARCHE-TARENTELLE** PAR **VINCENT ADLER** Op. 25. Prix : 7 f. 50.

Polka-Galop de concert sur le **PROPHÈTE** Opéra de G. Meyerbeer, PAR **G. DARBEVILLE** | Finale du troisième acte de **MOISE** Transcription de concert, PAR **D. MAGNUS**

SOUVENIRS DE L'OPÉRA FRANÇAIS Choix de duos faciles pour le piano à quatre mains, par **J. RUMMEL** 10 nos. Chaque : 6 fr. | Fantaisies sur les **BAVARDS** Opérette d'Offenbach, Pour le piano à quatre mains, PAR LECARPENTIER, VALIQUET, WOLFART, WOLFF.

LA CHASSE DU PRINCE IMPÉRIAL Quadrille très-facile par **H. VALIQUET** Op. 74. Prix : 4 f. 50. | **Valses**..... par STRAUSS. | **Polka-Mazurka** . par STUTZ. **Polka.** ..... ARBAN. | **Bagatelle.**. par LECARPENTIER *Sur des thèmes de* **LISCHEN ET FRITZCHEN**

EN VENTE CHEZ CHOUDENS, ÉDITEUR, RUE SAINT-HONORÉ, 265, PRÈS L'ASSOMPTION

MIREILLE

Opéra en cinq actes, tiré du poëme de FRÉDÉRIC MISTRAL, par MICHEL CARRÉ, musique de

Sous presse : **TRADUCTION ITALIENNE** — **CH. GOUNOD** — Sous presse : **TRADUCTION ALLEMANDE**

Partition Chant et Piano, net : 15 fr. — Partition Piano seul, net : 10 fr.

MORCEAUX DE CHANT SÉPARÉS POUR TOUTES LES VOIX. ARRANGEMENTS POUR PIANO :

Cramer. *Bouquet de Mélodies*, deux suites, chaque 7 50
Gounod. *Le Berger de la Crau*, édition originale ..... 6 »
— La même, simplifiée.... ..... 3 »
— Chœur de *Magnanarelles*..... 6 »
— *Ouverture*..... 6 »
Kruger. Chœur des *Moissonneurs*, édition originale..... 9 »
— Le même, simplifiée par GODARD... ..... 6 »
Lecarpentier. Petite fantaisie..... 5 »
Marx. Quadrille brillant..... 4 50
— Le même, à quatre mains..... 4 50

CHARLES GOUNOD **20 Mélodies, Chant et Piano, un volume in-8°, prix net : 10 francs.** **20 Mélodies, Piano seul, un volume in-8°, prix net : 5 francs.**

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 15. 10 Avril 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Giacomo Meyerbeer (1er article), par **Fétis** père. — Semaine musicale, par **Paul Smith.** — Auditions et concerts. — Nouvelles et annonces.

Nous empruntons au sixième tome de la *Biographie universelle des musiciens* (seconde édition), la notice entièrement neuve que l'auteur, M. Fétis père, a consacrée à l'une des plus grandes illustrations de notre siècle.

MEYERBEER (Giacomo).

(Premier article.)

Compositeur de musique dramatique et chef d'une école nouvelle, Meyerbeer est né à Berlin, le 5 septembre 1794 (1), d'une famille riche et honorable, dont plusieurs membres ont cultivé les sciences et les arts avec succès. Guillaume Beer, second frère de l'artiste qui est l'objet de cette notice, est compté parmi les bons astronomes de l'Allemagne, et s'est fait connaître au monde savant par une carte de la lune qui a obtenu le prix d'astronomie à l'Académie des sciences de Berlin. Michel Beer, autre frère du célèbre compositeur, mort à la fleur de l'âge, était considéré comme un des jeunes poëtes allemands dont le talent donnait les plus légitimes espérances. Sa tragédie du *Paria* et son drame de *Struensée* ont eu du retentissement dans sa patrie.

Dès l'âge de quatre ans, l'intelligence musicale de Meyerbeer se manifestait déjà par des signes non équivoques : saisissant les mélodies des orgues ambulantes, il les transportait sur le piano et les accompagnait harmonieusement de la main gauche. Étonné de voir de si heureuses dispositions dans un enfant de cet âge, son père résolut de ne rien négliger pour en hâter le développement. Lanska, élève de Clementi et pianiste distingué, fut le premier maître auquel il le confia. Aux principes rationnels de mécanisme, puisés dans l'école de son illustre professeur, Lanska unissait l'art de bien enseigner. Ce fut vers cette époque qu'un ami intime de la famille Beer, nommé *Meyer*, et qui avait voué à cet enfant une affection toute paternelle, lui laissa par testament une fortune considérable, sous la condition qu'au nom de *Beer* il ajouterait celui de *Meyer*, d'où est venu le nom de *Meyerbeer*. Déjà, *la Gazette générale de musique*, de Leipsick, rendant compte d'un concert donné à Berlin le 14 octobre 1800, où le jeune artiste s'était fait entendre pour la première fois en public avec un succès extraordinaire, avant d'avoir accompli sa septième année, l'appela de ce nom. Les renseignements recueillis sur les lieux par l'auteur de cette notice prouvent que les progrès de cet enfant avaient été si rapides, qu'à l'âge de six ans il étonnait déjà les professeurs, et que dans sa neuvième année il était compté parmi les pianistes les plus habiles de Berlin. La même *Gazette musicale* dit, dans l'analyse de deux concerts donnés au théâtre de cette ville, le 17 novembre 1803 et le 2 janvier 1804, que Meyerbeer y avait fait preuve d'une habileté et d'une élégance de style remarquables. L'abbé Vogler, organiste et théoricien alors fort renommé en Allemagne, l'entendit à cette époque. Frappé de l'originalité qu'il remarquait dans les improvisations de l'enfant, il prédit qu'il serait un grand musicien. Plus tard, Clementi visita Berlin, et l'exécution de Meyerbeer lui inspira tant d'intérêt que, malgré son aversion plus prononcée chaque jour pour l'enseignement, il lui donna des leçons pendant toute la durée de son séjour dans la capitale de la Prusse.

A peine âgé de douze ans, et quoiqu'il n'eût jamais reçu de leçons d'harmonie, Meyerbeer avait déjà, sans autre guide que son instinct, composé beaucoup de morceaux de chant et de piano. Des amis éclairés y reconnurent le germe d'un beau talent, et décidèrent ses parents à lui donner un maître de composition. Celui qu'on choisit fut Bernard-Anselme Weber, élève de Vogler et chef d'orchestre de l'Opéra de Berlin. Admirateur enthousiaste de Gluck, passionné pour la belle déclamation musicale de ce grand artiste, fort expert d'ailleurs en matière de style dramatique, Weber pouvait donner d'utiles conseils à son élève sur la coupe des morceaux, sur l'instrumentation et sur les applications esthétiques de l'art d'écrire ; mais, faible harmoniste et manquant d'instruction dans la didactique des divers genres du contre-point et de la fugue, il lui était impossible de le guider

(1) La *Gazette générale de Leipsick* (38e année, page 876) et le *Dictionnaire de la Conversation*, suivis par Schilling, Gassner et d'autres, ont fixé l'année de la naissance de Meyerbeer en 1791 ; cette erreur provient de ce que, dans le compte rendu d'un concert donné à Berlin, le 14 octobre 1800, où Meyerbeer avait fait admirer son habileté sur le piano, on le dit âgé de neuf ans, quoiqu'il ne fût que dans sa septième année.

dans ces études difficiles. Pendant quelque temps, Meyerbeer fit, un peu à l'aventure, des efforts pour s'instruire. Un jour, il porta une fugue à son maître : émerveillé de ce morceau, Weber le proclama un chef-d'œuvre, et s'empressa de l'envoyer à l'abbé Vogler, afin de lui prouver qu'il pouvait aussi former de savants élèves. La réponse se fit longtemps attendre; enfin arriva un volumineux paquet qui fut ouvert avec empressement. O surprise douloureuse ! au lieu des éloges qu'on espérait, on y trouva une sorte de traité pratique de la fugue, écrit de la main de Vogler et divisé en trois parties. Dans la première, les règles pour la formation de ce genre de morceaux de musique étaient exposées d'une manière succincte. La seconde partie, intitulée *la Fugue de l'élève*, contenait celle de Meyerbeer, analysée dans tout son développement : le résultat de l'examen prouvait qu'elle n'était pas bonne. La troisième partie, qui avait pour titre : *la Fugue du maître*, était celle que Vogler avait écrite sur le thème et les contre-sujets de Meyerbeer. Elle était aussi analysée de mesure en mesure, et le maître y rendait compte des motifs qui lui avaient fait adopter telle forme et non telle autre (1).

Weber était confondu; mais pour Meyerbeer la critique de Vogler fut un trait de lumière. Après la lecture des deux analyses comparatives, un bandeau lui tomba des yeux. Tout ce qui, dans l'enseignement de Weber, lui avait paru obscur, inintelligible, lui devint clair et presque facile. Plein d'enthousiasme, il se mit à écrire une fugue en huit parties, d'après les principes de l'abbé Vogler, et la lui envoya directement. Ce nouvel essai ne fut plus accueilli de la même manière par le maître. « Il y a pour vous un bel avenir dans l'art, écrivait-il à Meyerbeer. Venez près de moi; rendez-vous à Darmstadt; je vous recevrai comme un fils, et je vous ferai puiser à la source des connaissances musicales. »

Après une invitation si flatteuse et si formelle, le jeune musicien n'eut plus de repos qu'il n'eût obtenu de ses parents la permission d'en profiter; enfin, il fut au comble de ses vœux. Il avait quinze ans lorsqu'il devint élève de l'abbé Vogler. Ce maître, qui jouissait alors de la réputation du plus profond musicien de l'Allemagne, avait fondé une école de composition où s'étaient formés autrefois des artistes de mérite, parmi lesquels on remarquait Winter, Ritter, Knecht et plusieurs autres. Dans la nouvelle école établie à Darmstadt, Gansbacher, qui fut plus tard maître de chapelle de l'église Saint-Etienne, à Vienne, était, ainsi que Ch. Maria de Weber, le condisciple de Meyerbeer. Incessamment occupés d'études sérieuses, les élèves de Vogler avaient chez lui une existence tout artistique et scientifique. Après sa messe, le maître les réunissait et leur donnait une leçon orale de contrepoint; puis il les occupait de la composition de quelques morceaux de musique d'église sur un thème donné, et terminait la journée par l'examen et l'analyse de ce que chacun d'eux avait écrit. Quelquefois Vogler allait à l'église principale, où il y avait deux orgues. Là, ils improvisaient ensemble, sur les deux instruments, chacun prenant à son tour le sujet de fugue donné, et le développant. C'est ainsi que se fit pendant deux ans l'éducation technique de l'auteur de *Robert le Diable*. Au bout de ce temps, Vogler ferma son école et se mit en route avec ses élèves pour visiter les villes principales de l'Allemagne, puisant dans ce qu'ils entendaient des sujets d'entretien et de leçons. Avant de quitter Darmstadt, Meyerbeer, alors âgé de dix-sept ans, fut nommé compositeur de la cour. Le grand-duc lui accorda cette distinction après avoir entendu un oratorio (*Dieu et la nature*) que le jeune artiste venait d'achever, et qui fut exécuté à Berlin, le 8 mai 1811, dans un concert donné par Weber au Théâtre Royal. Les solos furent chantés par Eunike, Grell et Mlle Schmalz. On trouve une analyse thématique de cet ouvrage dans la *Gazette musicale* de Leipsick (13e année, p. 570), où l'on voit que déjà Meyerbeer cherchait des formes nouvelles et des effets inconnus. Cette partition n'était pas la seule qu'il eût écrite dans l'école de Vogler, car il avait composé beaucoup de musique religieuse qu'il n'a pas fait connaître jusqu'à ce jour (1862).

Le temps de la production active était arrivé pour Meyerbeer. A dix-huit ans, il fit représenter à Munich son premier ouvrage dramatique, intitulé : *la Fille de Jephté*. Le sujet, développé en trois actes, était plutôt un oratorio qu'un opéra. Encore tout saturé des formes scolastiques, Meyerbeer avait mis peu de charme mélodique dans cette composition : elle ne réussit pas. Jusqu'alors il avait obtenu de brillants succès comme pianiste et comme improvisateur; il résolut de se rendre à Vienne, la ville des pianistes, et de s'y faire connaître comme virtuose. Le soir même de son arrivée, il eut occasion d'entendre Hummel, alors dans tout l'éclat de son talent. Ce talent n'avait ni le caractère majestueux, ni l'éclat qui se faisaient remarquer dans l'exécution de Clémenti, et qui se reproduisaient avec plus de jeunesse et de feu dans le jeu de Meyerbeer; mais c'était une émanation pure, claire et d'un charme inexprimable. Le jeune artiste comprit tout d'abord l'avantage qu'avait, à cet égard, sur lui l'école viennoise, et, ne voulant pas être vaincu, il prit la résolution de ne se produire en public qu'après avoir réuni aux qualités propres de son talent, celles de ses rivaux. Pour atteindre le but qu'il se proposait, il s'enferma pendant dix mois, se livrant à de continuelles études sur l'art de lier le jeu harmoniquement et faisant subir à son doigter les modifications nécessaires. Après ces efforts, dont une conscience dévouée d'artiste était seule capable, Meyerbeer débuta dans le monde élégant et fit une impression si vive, que le souvenir s'en est longtemps conservé. Moschelès, qui l'entendit, m'a dit plusieurs fois que si ce grand artiste s'était posé alors uniquement comme virtuose, peu de pianistes auraient pu lutter avec lui; mais déjà d'autres vues occupaient son esprit. C'est ici le lieu de mentionner une idée bizarre qui tourmenta sa jeune tête à cette époque (1813). Frappé du succès que l'originalité de ses compositions et la nouveauté de ses traits brillants avaient obtenu, il se persuada que les pianistes voulaient s'en emparer, et pour échapper à ce danger imaginaire, il se décida à retarder de quelques années la publication de sa musique de piano. Dans la suite, préoccupé de ses travaux pour le théâtre, il cessa de se faire entendre et même de jouer du piano, en sorte qu'il finit par oublier la plus grande partie de sa musique instrumentale, dont il n'avait rien écrit, et que cette musique fut perdue pour l'art. Cependant il a dû écrire certains ouvrages dont les journaux ont parlé avec de grands éloges, et dont les manuscrits se retrouveront peut-être quelque jour; par exemple, des variations sur une marche originale, exécutées par l'auteur dans un concert donné à Leipsick, ainsi qu'une symphonie concertante pour piano, violon et orchestre, composée par Meyerbeer, et exécutée par lui et le violoniste Weit, à Berlin, le 4 février 1813.

Je viens de dire que Meyerbeer cessa de jouer du piano comme virtuose; mais il lui est resté de ses études sur cet instrument le talent le plus parfait d'accompagnateur que j'aie entendu. Je fus frappé de la beauté de ce talent dans les concerts de salon donnés par le roi de Prusse aux châteaux de Brühl, de Stolzenfels et à Coblence, en 1845, pour la famille royale de Belgique et pour la reine d'Angleterre. En sa qualité de premier maître de chapelle, l'auteur des *Huguenots* avait organisé ces concerts et y tenait le piano. Par les nuances fines, délicates et poétiques de sa manière d'accompagner, je compris alors la multiplicité des répétitions exigées par lui pour la mise en scène de ses opéras. Je doute qu'il soit jamais complétement satisfait des chanteurs et de l'orchestre.

(1) Ce travail a été imprimé après la mort de Vogler, sous ce titre : *System für den Fugenbau, als Einleitung zur harmonischen Gesang-Verbindungs Lehre* (Système de la construction de la fugue, comme introduction à la science du chant harmonique concerté). Offenbach, André, in-8° de 75 pages de texte et 35 pages de musique. Malheureusement l'analyse du maître manque souvent de justesse, et sa propre fugue n'est pas des meilleures.

L'éclat qu'avaient eu à Vienne les succès de Meyerbeer comme pianiste et comme auteur de musique instrumentale, enfin, les beautés qu'on avait remarquées dans un monodrame avec chœurs, intitulé : *les Amours de Thecelinde*, lequel fut chanté par Mlle Harlas, à Vienne, en 1813, inspirèrent la pensée de lui confier la composition d'un opéra-comique pour le théâtre de la cour. Il était intitulé : *Abimeleck, ou les Deux Califes*. La musique italienne était seule en faveur alors près de M. de Metternich et des courtisans auxquels il donnait le ton; or, la partition d'*Abimeleck* était écrite d'un style absolument différent et dans un système assez semblable à celui de *la Fille de Jephté*; elle fut accueillie avec beaucoup de froideur, et le résultat de la représentation dut être considéré comme une chute. Salieri, qui avait pour le jeune musicien une tendre affection, le consola de cet échec en lui donnant l'assurance que, nonobstant la coupe vicieuse de ses chants, il ne manquait pas d'heureuses dispositions pour la mélodie, mais qu'il n'avait pas assez étudié le mécanisme de la vocalisation, et qu'il écrivait mal pour les chanteurs. Il lui conseilla d'aller en Italie s'instruire dans l'art de composer pour les voix, et lui prédit des succès quand il aurait appris cet art difficile.

FÉTIS père.

(*La suite prochainement.*)

SEMAINE MUSICALE.

***Festival Beethoven*, au cirque Napoléon. — *Messe de l'Orphéon*, par F. Bazin, à Notre-Dame. — Théâtre impérial Italien : Fraschini dans *Rigoletto*, et les sœurs Marchisio dans *Cenerentola*.**

La symphonie avec chœurs de Beethoven est une énigme sublime dont on cherche toujours le mot. Voilà plus de vingt-cinq ans que je l'étudie, et je me flatte d'avoir fait quelques progrès, surtout grâce à M. Pasdeloup, qui l'a exécutée deux années de suite, mais je suis encore loin de la comprendre et de me l'expliquer à livre ouvert. En écoutant cette œuvre immense, en m'appliquant de toutes mes forces à la saisir, à l'embrasser, il me semble toujours que l'auteur l'a composée pour des hommes plus hauts que nous d'un quart de mètre et doués d'une faculté d'attention plus longue que la nôtre d'une bonne demi-heure. Un chef d'orchestre bien connu ne disait-il pas d'un de nos chanteurs les plus célèbres qu'il était né d'un quart de mesure en retard? Après tout, ce n'était pas la faute du chanteur, et ce n'est pas non plus la mienne quand, au milieu de mes efforts désespérés, je me sens défaillir et que le vertige me prend. Cela explique la diversité des jugements portés sur la neuvième symphonie. « Certains critiques, a écrit Berlioz, la regardent comme une *monstrueuse folie;* d'autres n'y voient que les *dernières lueurs d'un génie expirant;* quelques-uns, plus prudents, déclarent n'y rien comprendre quant à présent, mais ne désespèrent pas de l'apprécier, au moins approximativement, plus tard; la plupart des artistes la considèrent comme une conception extraordinaire, dont quelques parties néanmoins demeurent encore inexpliquées ou sans but apparent. » A la bonne heure! Cette opinion me paraît de tout point acceptable; mais, pourquoi ne l'avouerai-je pas? Ce qui m'a toujours inspiré une certaine méfiance, c'est le ridicule excès de quelques admirations fanatiques comme, par exemple, celle d'un M. de Lenz, l'auteur de *Beethoven et des trois styles*, qui trouvait *décent*, c'est son expression, d'entendre un tel chef-d'œuvre, non pas assis mais par terre, et ne pas dîner après l'avoir entendu. L'éloge est un reflet qui, plus que la critique, donne souvent la mesure des défauts de la chose louée; presque toujours un peu d'extravagance entraîne beaucoup d'exagération.

M. Pasdeloup a bien fait de remettre encore sur le tapis l'éternelle question de la symphonie avec chœurs. Nous disons éternelle, parce qu'il ne tient ni à lui ni à son orchestre d'en avancer la solution. Dès l'année dernière, sa phalange instrumentale s'était montrée au niveau de sa rude tâche. A la tête de ses chanteurs, il avait placé Mmes Viardot et Simon, MM. Bussine et Capoul; celui-ci est resté seul à son poste, tandis que les trois autres ont eu pour remplaçants Mlle de Maesen, Mme Talvo-Bedogni et M. Troy. Ce choix valait mieux que l'autre en ce que les voix de femmes étaient de qualité plus tranchée; celles de Troy et de Capoul formaient aussi un excellent contraste. Les chœurs se sont distingués par leur union et leur force, ce qui fait que la quatrième partie de la symphonie n'a pas été moins triomphante que les trois autres, bien que la tâche des chanteurs soit autrement rude que celle des instrumentistes; nous n'insisterons pas sur celle des auditeurs.

Pour leur procurer le repos dont ils avaient besoin, rien de mieux que l'air délicieux du ballet de *Prométhée*, et les moelleux accents que M. Poëncet tire de son violoncelle. M. Capoul est ensuite venu dire *l'Adélaïde* avec une voix pure et fraîche qui a causé un vrai plaisir. Pour produire plus d'effet, il n'a manqué au jeune chanteur que l'aplomb qu'un artiste doit à une réputation dès longtemps établie; mais il n'est pas fâché d'avoir à l'attendre encore.

Vieuxtemps avait fait le voyage tout exprès pour venir jouer le concerto en *ré* majeur, qui fut exécuté pour la première fois par le violoniste allemand, Klement, à Vienne. Ce concerto porte le n° 61 des œuvres de Beethoven et occupe dans le catalogue la place qui suit la quatrième symphonie en *si* bémol. Par malheur, rien ne vieillit plus vite que les concertos, et l'admirable talent de l'artiste n'a pu dissimuler la longueur, la froideur de l'œuvre du grand maître. Un concerto en trois parties, après une symphonie énorme! Ce n'est pas Beethoven qui eût disposé ainsi le programme, lui qui, à propos de la symphonie héroïque, donnait cet avis en forme de préface : « Questa sinfonia essendo scritta *apposta* più lunga delle *solite*, si deve eseguire più vicino al principio ch' al fine di un academio e poco dopo un overtura, un aria ed un concerto, accioche, sensita troppo tardi non perda per l'auditore già faticato dalle precedenti produzioni, il suo *proprio proposto* effetto (1). » Pour avoir négligé une règle si sage, le concerto n'a pas été écouté comme il méritait de l'être : Vieuxtemps a droit à une revanche, et il l'obtiendra facilement. Il faut en dire autant de Mlle Maesen, la chanteuse si applaudie au théâtre Lyrique, la Gilda si pathétique du *Rigoletto* français. Elle avait à chanter un air bien fait, mais sans éclat, sans idée saillante, dont l'instrumentation décèle un bon élève de Mozart. Il n'y avait pas là de quoi remuer profondément un auditoire dont la moitié ne s'est pas sentie en état d'entendre ces merveilleux fragments que l'on appelle *les Ruines d'Athènes*. C'était la conclusion du festival, qui péchait par un excès de richesse et qu'on aurait pu alléger d'un tiers. Tel qu'il était, ce festival comptera au nombre des plus belles manifestations musicales dont Paris ait été le théâtre. Et l'infatigable directeur, M. Pasdeloup, ne s'en tient pas là! Aujourd'hui, c'est *le Festival Mendelssohn;* dimanche prochain, ce sera *le Festival Haydn*, toujours avec plusieurs centaines d'exécutants et plusieurs milliers d'auditeurs!

Lundi, la foule se portait à l'église Notre-Dame, où l'association des artistes musiciens faisait exécuter une messe de M. F. Bazin, composée pour l'orphéon de la ville de Paris. Cette production sage, élevée, que le sentiment religieux anime, réunit les conditions essentielles

(1) « Cette symphonie, ayant été faite *exprès* plus longue qu'à l'ordinaire, doit être exécutée plutôt au commencement qu'à la fin d'un concert, et peu après une ouverture, un air ou un concerto, pour éviter que, si on l'entendait trop tard, elle ne perde, pour l'auditeur déjà fatigué par les morceaux précédents, l'effet qu'elle est destinée à produire. »

d'une œuvre de ce genre, la simplicité, la clarté, la facilité. Plusieurs morceaux se distinguent par un caractère plus vif, plus hardi, et fournissent à des solistes l'occasion de déployer leurs voix et leur talent. M. Warot, de l'Opéra, mérite une mention toute spéciale pour la manière dont il a chanté à l'offertoire un *Ave Maria* expressément écrit par M. Bazin. La solennité, qui s'ouvrait par la marche religieuse d'Adolphe Adam, avec accompagnement de harpes, s'est terminée par le *Noël* du même maître. M. Paulus et l'excellente musique militaire qu'il dirige prêtaient leur concours aux orphéonistes.

Vers la fin d'une saison laborieuse et brillante, remarquable surtout par le nombre, la variété des artistes et des spectacles, le théâtre Italien semble redoubler d'activité. Tandis qu'Adelina Patti continuait d'exercer son irrésistible prestige, Fraschini nous est revenu, et Mme Charton-Demeur n'a pas tardé à le suivre. Fraschini s'est montré dans un rôle qu'il n'avait pas encore abordé à Paris, celui du duc de Mantoue dans *Rigoletto*, et s'il ne l'a pas joué avec cet abandon, cette légèreté familière d'un grand seigneur *en certain lieu*, dont Mario lui donnait l'exemple, il l'a chanté avec toute la puissance de sa voix, et il a su mettre une certaine grâce dans la chanson fameuse *la donna è mobile*. Ce soir, nous le reverrons dans le *Ballo in maschera* avec Mme Charton-Demeur, qui sera une excellente Amélie.

Nous avons eu l'autre jour une curieuse et belle représentation de *Cenerentola* : c'était Barbara Marchisio qui remplissait ce rôle de jeune fille, elle que nous n'avions encore vue que sous le costume masculin, elle que nous devions croire de Babylone et condamnée à perpétuité au rôle du fils de Ninus ! Eh bien, la petite Cendrillon n'a pas semblé le moins du monde embarrassée de ses nouveaux habits, de sa situation nouvelle. Nous ne dirons pas qu'elle est l'idéal du personnage, mais elle ne joue pas mal et chante avec la magistrale correction qu'on lui connaît. A côté d'elle, on était tout surpris de trouver deux artistes, deux cantatrices, Carlotta, sa vraie sœur, et Mme Méric-Lablache, qui n'avaient pas dédaigné de lui donner la réplique. Jamais Cenerentola n'avait rencontré des partenaires de ce mérite, et le chef-d'œuvre rossinien s'en trouvait à merveille.

Giraldoni a reparu dans le *Trovatore* et dans le *Barbier*. Alessandro Bettini s'est amusé à remplir en passant le rôle du comte Almaviva : il n'avait prévenu personne ; mais ceux qui par hasard ont pu l'entendre, nous ont dit qu'il avait été bien modeste, et qu'une autre fois il aurait tort de ne pas renoncer à l'incognito !

Il serait possible encore que nous eussions l'ouvrage nouveau qu'on nous avait promis pour la saison actuelle. On parle de la *Forza del Destino* ou de *Boccanegra*.

PAUL SMITH.

AUDITIONS ET CONCERTS.

M. Albert Vizentini. — M. Joseph Telezinski et M. W. Goldner. — Mlle Hélène de Katow et MM. Guidon frères. — M. W. Bauerkeller et Mlle Marie Trautmann. — M. Félix Godefroid.

A mesure que nous avançons dans la saison des concerts, nous retrouvons des physionomies déjà entrevues parmi celles des nombreux artistes de tout genre qui ont passé devant nous. Ainsi, nos lecteurs se souviennent sans doute de M. Albert Vizentini, violon solo du théâtre Lyrique, un brillant élève de Léonard, et l'un des lauréats les plus distingués du Conservatoire de Bruxelles. Ce jeune virtuose a prouvé l'autre soir, à la salle Herz, que M. Carvalho n'avait pas été trop mal inspiré en lui confiant la position exceptionnelle qu'il occupe dans l'orchestre de son théâtre. Son jeu a de l'éclat et de la variété ; son style est pur et ne manque pas d'élévation. La grâce et la légèreté de son archet, le brio de son exécution, l'ont parfaitement servi dans les divers morceaux qu'il nous a fait entendre, et par dessus tout, dans le *Souvenir de Donizetti* d'H. Vieuxtemps, et dans la ravissante *Berceuse* de Reber. Nous croyons que son succès eût été plus complet encore s'il avait voulu se borner à interpréter la musique d'autrui, sans viser à la double gloire d'exécutant et de compositeur. *Ses Souvenirs de Gluck*, morceau de concert avec accompagnement de double quatuor, et sa Rêverie sur l'*Eclair*, d'Halévy, renferment d'excellentes choses, mais sont, au total, d'un effet médiocre. Nous préférons le duo pour violon et piano sur *Mireille*, le nouvel opéra de Gounod, qu'il a composé et exécuté avec M. L.-L. Delahaye, encore un nom que nous retrouvons sous notre plume comme un des meilleurs souvenirs de cet hiver. M. Delahaye, premier prix de notre Conservatoire, est un pianiste merveilleusement doué ; la perfection avec laquelle il a joué la fantaisie de Thalberg sur *Moïse* lui a fait obtenir un succès des plus légitimes et des plus enthousiastes.

Il en a été de même pour Mlle de Maësen, la nouvelle étoile du théâtre Lyrique, qui a chanté avec infiniment de talent un air d'*Ernani* et une cavatine des *Pêcheurs de perles*, charmante épave d'un naufrage dans lequel il se pourrait bien faire que le musicien ait été entraîné par ses librettistes. M. Stroheker, qui possède une fort jolie voix de ténor, a dit aussi, d'une manière remarquable, un air de *Jérusalem* et une mélodie de Stigelli. La *Légende de saint Nicolas*, cette adorable et naïve complainte de M. Armand Gouzien, si bien chantée par les frères Lyonnet, a été redemandée par tout l'auditoire, et les *Cendres*, des vers de Victor Hugo récités par Mlle Agar, ont porté au comble la satisfaction générale.

— M. Joseph Telesinski, premier violon de l'Opéra, et M. W. Goldner, le pianiste, dans leur concert annuel qu'ils ont donné chez Erard, ont débuté ensemble, avec le violoncelliste Lasserre, par le grand trio en *ré* mineur de Mendelssohn, qu'ils ont interprété en musiciens consommés et pénétrés du sentiment de cette œuvre si belle et si sérieuse. Puis, séparément, M. Goldner, compositeur distingué non moins qu'exécutant habile, a fait applaudir plusieurs morceaux de sa façon, une Étude caractéristique, un duo de la *Traviata* et le boléro des *Vêpres siciliennes*, deux élégantes transcriptions qu'il a dites avec beaucoup d'art et de charme. De son côté, M. Telesinski a parfaitement joué la fantaisie d'Alard sur le *Trovatore*, et deux morceaux de Bériot et de Chopin, qui ont fait le plus grand plaisir. On a, en outre, redemandé une transcription pour le cor, sur des motifs du *Pré aux clercs*, par M. Mohr, dont le talent remarquable a provoqué d'unanimes bravos, et l'on a fêté, selon son mérite, M. Lasserre, jeune violoncelliste, qui tire de son instrument les sons les plus purs et les plus expressifs. Le chant était représenté par la jolie Mlle Adam-Boisgontier, qui a dit d'une manière fort gracieuse l'air du *Billet de loterie* : *Non, je ne veux pas chanter*, et par M. Gustave Bloch, dont les chansonnettes ont été très-goûtées.

— Après avoir prêté gracieusement son concours à quelques-uns des bénéficiaires dont l'audition a eu lieu, dans ces derniers temps, Mlle Hélène de Katow a donné, à son tour, en société de MM. Guidon frères, une charmante soirée musicale qui n'a eu qu'un défaut, celui de paraître trop courte au gré du nombreux auditoire qu'elle avait attiré dans la salle Herz. En digne élève de Servais, Mlle de Katow s'est fait entendre dans les deux fantaisies bien connues que ce maître a tirées de *la Fille du régiment* et de *la Muette*. Nous ne pousserons pas l'hyperbole jusqu'à prétendre qu'aucun violoncelliste ne surpasse cette jeune fille dans les passages qui exigent un jeu rapide et énergique ; mais nous affirmons qu'il est difficile de jouer mieux qu'elle, avec plus d'âme et d'expression, la romance de Tonio ou l'air du Sommeil. Nous devons aussi constater qu'elle a fait irréprochablement sa partie

dans *la Méditation*, de Félix Godefroid, sur la prière des *Bardes*, pour violoncelle, piano et orgue.

Les deux frères Guidon sont d'agréables chanteurs qui ont du goût et de la méthode. Ils s'entendent à merveille pour faire valoir des petites chansonnettes écrites en duos, à leur intention, comme *les Amoureux* et *Ma mie Annette*, très-gracieux badinages de F. Godefroid, ou encore *Bonsoir, bonne nuit, bonjour*, couplets inédits d'Henri Potier, ou enfin cette délicieuse *Légende de saint Nicolas*, qui n'a pas moins de succès avec eux qu'avec les frères Lyonnet. Outre ces duettinos, M. Eugène Guidon, le ténor, nous a offert, dans cette soirée, la primeur de deux nouvelles mélodies de M. Théodore Ymbert, un jeune compositeur, qui a fait jouer au théâtre Lyrique impérial *les Deux Cadis*, et qui a mis en musique quelques fables choisies parmi les plus populaires de la Fontaine. Le charme et la distinction de ses mélodies, et particulièrement de sa *Berceuse*, ne peuvent qu'accroître les sympathies que ses débuts lui ont conquises.

Pour la partie instrumentale, Louis Diémer et Auguste Durand, deux virtuoses dont on connaît le talent sur le piano et sur l'orgue; pour la partie vocale, Mme Damoreau-Wekerlin et Mme Ernest Bertrand, qu'il suffit de nommer, ont puissamment contribué aux plaisirs de cette intéressante séance, qui s'est terminée par une piquante comédie en vers, de M. Théodore de Banville, représentée tout récemment aux Tuileries pour la première fois. Interprétée avec beaucoup d'entrain et de verve, par Coquelin, de la Comédie française, et par Mlle Damain, du Gymnase, cette spirituelle contre-partie de la scène du sac des *Fourberies de Scapin* a été chaleureusement applaudie, et c'était justice.

— Presque toujours, ce sont les pianistes qui ont le premier rang dans nos revues de concerts; cette fois, par exception, les violonistes ont l'avantage du nombre. M. W. Bauerkeller, qui s'est fait connaître, l'an dernier, par un coup d'éclat, à l'Hôtel du Louvre, a acquis de nouveaux droits à l'estime des connaisseurs, dans la soirée qu'il a donnée mardi chez Herz. L'air hongrois d'Ernst et la fantaisie d'Alard sur la *Valse du désir*, supérieurement exécutés par ce jeune soliste, ont mis en relief ses heureuses qualités : la sûreté, l'expression de son jeu et la vélocité de son archet. Dans un très-beau quintette de Schumann, il a partagé les bravos de ses auditeurs avec Mlle Marie Trautmann, pianiste d'un grand talent, qui a remporté, comme on sait, un premier prix dans ses études au Conservatoire. Non-seulement ce soir-là, mais dernièrement encore, à l'occasion de son concert annuel, nous avons pu constater chez Mlle Marie Trautmann de très-louables progrès qui ne tarderont pas à lui assigner une place des plus honorables parmi les virtuoses du piano. Nous puisons cette conviction dans l'immense effet qu'elle a produit avec la transcription du *Roi des Aulnes*, par Liszt, et avec la tarentelle de Henri Herz. La harpe de Mlle Hélène Heermann, le violoncelle de M. Muller, la jolie voix de Mlle Félix Thuot, ont eu également leur moisson de bravos.

— Il y aurait un volume à écrire sur la grandeur et la décadence de la harpe, qui a brillé d'un si vif éclat sous le premier empire, et qui est descendue peu à peu du salon dans l'orchestre, d'où elle ne sort plus guère aujourd'hui. Nous n'avons pas à nous enquérir des causes qui ont amené cet abandon ; cela nous conduirait beaucoup trop loin; mais nous déclarons sans ambage que nous comprenons l'engouement de nos grand'mères pour ce prototype des instruments séraphiques, quand nous voyons les prodigieux effets qui en jaillissent, comme par magie, sous les doigts de Félix Godefroid. C'est un talent, du reste, qu'on n'a plus à juger. Il est tellement consacré par une longue série de succès, qu'on ne saurait trouver de termes assez nouveaux pour ajouter quelques fleurons à sa couronne d'artiste. Félix Godefroid n'est pas moins connu par ses productions, qui sont désormais classées parmi les plus saillantes des instrumentistes-compositeurs de notre époque. Nous nous bornons donc à dire que, dans sa soirée de jeudi, chez Erard, Félix Godefroid, toujours inimitable, a joué d'une façon délicieuse plusieurs de ses ouvrages, tels que *la Mélancolie*, *les Gouttes de rosée*, *Jeune et Vieille*, *Home sweet home*, et ce merveilleux *Carnaval de Venise*, qui ne le cède en rien à celui de Paganini. Nous signalerons encore quelques autres morceaux de lui, où sa harpe ne joue qu'un rôle secondaire, comme son *Agnus Dei* et sa méditation sur *la Prière des Bardes*, et auxquels on a fait néanmoins le plus flatteur accueil. *L'Abeille* et *les Arpéges*, deux pages ravissantes pour le piano, ont en outre été jouées par Louis Diémer avec *la maëstria* qui distingue ce jeune artiste, dont le brillant concours, ainsi que celui de l'éminent violoncelliste Léon Jacquart, n'ont pas failli à l'interprétation de l'allegro, du thème varié et du finale de la *sonate* du même compositeur. Bonnehée s'était chargé de dire *l'Agnus Dei*, et il s'en est acquitté avec la voix, le goût qui le font tant applaudir à l'Opéra, et dont il a donné une nouvelle preuve dans l'interprétation de l'air du laboureur des *Saisons*, d'Haydn.

Y.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné de nouveau dimanche une splendide représentation de *Robert le Diable*. Mme Marie Sax, Gueymard et Cazaux en faisaient les honneurs. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer a reçu du public nombreux, accouru pour l'entendre, son accueil accoutumé. — Lundi, *la Muette de Portici*; mercredi, *la Maschera* et *le Docteur Magnus*; vendredi, *la Favorite*, ont défrayé les représentations de la semaine. — Aujourd'hui dimanche, *la Muette* est annoncée. — *Les Huguenots* seront vraisemblablement donnés vendredi avec Mme Marie Sax.

*** Nous avons oublié d'annoncer l'arrivée de Saint-Léon, maître de ballets des théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg. — Mlle Mouravieff est également à Paris et rentrera mercredi par *Giselle*.

*** Le feu a pris hier pendant la journée à l'Opéra, dans un des placards de la loge des machinistes, placée sur le cintre de la salle. L'alarme a été donnée par un sapeur-pompier qui, en faisant sa ronde, sentit une forte odeur de brûlé. Le poste tout entier accourut ; on enfonça la porte du placard, d'où les flammes jaillirent avec force, mais elles furent promptement éteintes, et on n'a à regretter que la perte des effets contenus dans l'armoire.

*** Mme Tedesco vient d'arriver à Paris, de retour de Lisbonne, où l'éminente cantatrice a obtenu de brillants succès. Elle y a, entre autres, chanté douze fois le rôle de Fidès, dans le *Prophète*; son partenaire dans le chef-d'œuvre de Meyerbeer, Mongini, vient également de passer deux jours à Paris. Il est reparti pour Vienne.

*** On dit qu'à l'expiration de son engagement avec le théâtre impérial de l'Opéra, Mme Vandenheuvel-Duprez a l'intention de renoncer au théâtre et de rentrer dans la vie privée.

*** L'état de vétusté dans lequel se trouve la décoration intérieure de la salle du théâtre impérial de l'Opéra-Comique, nécessite des réparations; on parle de l'intention qu'aurait la direction de fermer ce théâtre pendant deux mois de l'été pour cette opération.

*** Mlle Adelina Patti terminera ses représentations au théâtre Italien le 15 de ce mois par une représentation à son bénéfice.

*** Alessandro Bettini, dont le début au théâtre Italien dans le rôle d'Almaviva, du *Barbier de Séville*, a été si favorablement accueilli, chantait il y a quelques jours au concert donné par le Cercle philharmonique de Bordeaux, et il y a été très-applaudi. Ce concert, dans lequel Servais s'est fait aussi entendre, a d'ailleurs été fort remarquable.

*** M. Bagier vient d'adresser à S. Exc. M. le ministre de la maison de l'Empereur une requête fortement motivée, dans laquelle il demande que la subvention de 100,000 francs accordée aux précédents directeurs du théâtre Italien lui soit rendue. A l'appui de sa réclamation, M. Bagier expose que la situation qui lui sera faite par la loi accordant la liberté des théâtres, diffère essentiellement de celle qu'il a acceptée au commencement de son exploitation; que cette liberté lui fait redouter des concurrences à peu près certaines, et qu'en présence d'un avenir aussi périlleux, il ne lui est même pas loisible de se retirer, puisqu'il a signé un bail de huit années pour la salle Ventadour, acheté un matériel considérable, et contracté des engagements dont les dédits ne s'élèvent pas à moins d'un million de francs.

*** Une indisposition de Mme Carvalho avait forcé de suspendre les représentations de *Mireille*; elles viennent d'être reprises.

*** *Lischen et Fritzchen* est décidément l'opérette en vogue. Dans les théâtres, dans les concerts, dans les salons, tout le monde veut entendre l'œuvre si naïve et si charmante d'Offenbach. A la dernière soirée de Rossini, elle faisait partie du programme, et l'illustre maëstro avait attendu qu'elle commençât pour faire son apparition au milieu de ses invités. Il n'a pas été un des derniers à l'applaudir. Il est vrai de dire que Berthelier et la gentille Mlle Frazey se sont admirablement approprié ces deux rôles, et qu'ils y sont étonnants de naturel et de gaieté. Déjà créateur des *Deux Aveugles*, Berthelier n'a pas été moins heureux dans *Lischen et Fritzchen*: aussi le demande-t-on partout, et dimanche dernier il avait été mandé avec Mlle Frazey à Arras pour terminer par cette opérette le beau concert que donnait ce jour-là la société philharmonique. Inutile d'ajouter que les deux artistes ont été couverts d'applaudissements.

*** Mercredi, 13 avril, dans les salons Pleyel-Wolff, aura lieu une soirée intéressante donnée par Mme Lippi-Caristie, avec le concours de plusieurs artistes de mérite. Mme Lippi est une cantatrice qui a fait son éducation musicale au Conservatoire, et qui s'est déjà fait entendre dans plusieurs concerts.

*** Un opéra inédit, paroles et musique du cru, vient d'être représenté avec succès sur le théâtre de Strasbourg. Le titre de l'ouvrage est *Fleurette*; l'ouvrage met en scène les premières amours de Henri IV; il est dû à la collaboration de deux jeunes étudiants en théologie. M. Wessler est le nom du musicien; le librettiste s'appelle M. Febriel.

*** *Margarita*, opéra-comique espagnol, musique du maëstro Clito Moderati, vient d'être joué à la Zarzuela de Madrid, avec un grand succès. On s'apprête à monter cet ouvrage à Barcelone, à Valence, Xerès et Valladolid.

*** La représentation du *Templier*, qui devait être donnée cette semaine à Bordeaux, a été ajournée par suite de difficultés pécuniaires avec l'administration, tombée en déconfiture, et d'une indisposition de Mlle Elmire, chargée d'un des principaux rôles. — Le maire de Bordeaux vient de présenter au conseil municipal un projet de restauration de la salle des concerts et des deux foyers du grand théâtre; le devis s'élève à 440,000 francs.

*** Mercadante, le célèbre compositeur aveugle, l'auteur du *Bravo* et des *Brigands*, vient de composer une grande ouverture: *l'Insurrection polonaise*, qui a été exécutée à Florence.

*** *La Fuite en Egypte*, d'Hector Berlioz, figurait dimanche dernier dans le programme de la Société des concerts du Conservatoire. Exécutée avec cette perfection qui ne se trouve que là, l'œuvre du célèbre compositeur, dont pas une nuance n'était négligée par ses habiles interprètes, a été accueillie par cet auditoire de connaisseurs avec un véritable enthousiasme, qui s'est traduit par de nombreuses salves d'applaudissements. Achard, de l'Opéra-Comique, a supérieurement chanté les soli.—Ce n'était point à ce concert, ainsi que nous l'avions dit par erreur, mais au concert précédent, que le violoniste allemand Becker s'était fait entendre, et il y avait joué le beau concerto en *ut* mineur de Beethoven pour violon. Si ce que nous apprenons est vrai, dégoûté par les sévérités de la critique parisienne, cet artiste, envers lequel on a peut-être été injuste, se serait décidé à quitter Paris pour n'y plus revenir. Quoi qu'on en puisse dire, M. Becker avait d'incontestables qualités, et c'est toujours une perte regrettable.

*** Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au cirque Napoléon, *festival Mendelssohn*, par cinq cents exécutants, sous la direction de Pasdeloup. Programme: Ouverture d'*Athalie*. — *Le Départ*, chœur. — Concerto en *sol* mineur pour piano, exécuté par Alf. Jaëll. — *Elie*, oratorio, traduction de Maurice Bourges. — Les soli par Mme Rudersdorff (la veuve de Sarepta), Mme Talvo-Bedogni (un ange), M. Petit (Elie).

*** Le *Journal de Rouen* a consacré la semaine dernière un feuilleton à l'examen des productions musicales des compositeurs rouennais. Il y a cité avec beaucoup d'éloges celles de M. Alfred Mutel, l'auteur de *la Rose et la Marguerite*, du *Credo des Quatre Saisons*, et de beaucoup d'autres compositions qui ont fait à M. Alfred Mutel une réputation méritée.

*** Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au cirque de l'Impératrice, a lieu l'inauguration des concerts classiques. En voici le programme: Symphonie en *sol* mineur (allegro, andante, menuet et finale) de Mozart; — Andante de la symphonie en *la* de Beethoven; — Concerto pour violoncelle, exécuté par M. Piatti; — Ouverture du *Freyschütz* de Weber; — Fragments du *Songe d'une Nuit d'été* de Mendelssohn. — L'orchestre sera dirigé par M. Deloffre, chef d'orchestre du théâtre Lyrique impérial.

*** Après s'être tû pendant cinq ans, du moins pour le public des concerts, voilà que le stradivarius de Seligmann se décide à rompre le silence! On nous donne la bonne nouvelle que samedi, 23 de ce mois, à la salle Pleyel, nous l'entendrons chanter quelques-unes de ces romances si pleines de sentiment et d'expression qui ont placé Seligmann au premier rang des violoncellistes contemporains. Nous doutons que la salle puisse contenir tous ceux qui voudront jouir de cette soirée.

*** Mlle Paule Gayrard a donné chez Erard, lundi dernier, un très-brillant concert. Ce début, accompli devant un auditoire d'élite, a été des plus remarquables. Le *Concert-Stück*, de Weber, avec orchestre, la *Sonate pathétique*, de Beethoven, une œuvre de Mozart, merveilleusement accompagnée sur le violon, par Mlle Castellan, plusieurs compositions modernes de Prudent, Ravina et Lefebure-Vély, ont révélé chez la jeune pianiste autant de style que de talent. A la grâce et à l'élégance, Mlle Paule Gayrard joint une rare énergie et l'aplomb d'un maître. Les difficultés les plus ardues et les plus rapides, les phrases d'expression et de chant, elle les interprète avec une égale supériorité, et donne à tout un charme infini. Tous les succès sont assurés à cette jeune et charmante virtuose, fille du célèbre sculpteur, Paul Gayrard, enlevé subitement, il y a quelques années, dans tout l'éclat de sa carrière, l'anniversaire du jour où il avait été décoré.

*** On nous écrit de Saint-Pétersbourg qu'au concert donné le 11-23 mars par la société philharmonique dans la belle et vaste salle de la Noblesse, au profit de ses veuves et de ses orphelins, sous la direction de M. Hans de Bulow, et avec un orchestre de 150 musiciens appartenant aux théâtres impériaux, on a entendu pour la première fois l'*ouverture en forme de marche*, composée par Meyerbeer, pour l'exposition universelle de Londres. C'était le morceau capital du concert, et si nous en croyons notre correspondant, l'effet en a été immense. L'auditoire, qui remplissait la salle jusques dans les parties les plus reculées, et qui comptait toutes les notabilités de l'aristocratie, a surtout été frappé du caractère de grandeur qui règne dans les trois parties de cette magnifique composition. Il a admiré le savant contraste établi entre chacune d'elles: pompe et majesté pour la marche triomphale, sévérité et recueillement pour la marche religieuse, et le tout venant se fondre dans le chant d'allégresse si bien accentué du pas redoublé final. « Sur les bords de la Newa, comme sur ceux de la Tamise,— ajoute notre correspondant,— un tonnerre d'applaudissements a salué cette œuvre grandiose du génie sublime à qui nous devons *Robert* et *les Huguenots*. »

*** Alf. Jaell et Mlle Carlotta Patti viennent d'arriver à Paris, de retour de leur excursion en Hollande.

*** L'impresario Ullmann a fait d'excellentes affaires en Hollande, ce qui n'a rien d'étonnant avec une société d'artistes tels que Carlotta Patti, Jaell et Laub; à Amsterdam ils ont donné dix concerts.

*** S. M. le roi d'Italie vient d'accorder à M. Emilien Pacini la décoration des Saints Maurice et Lazare.

*** L'*heure de musique* annoncée modestement par Vivier pour le 14, dans les salons d'Erard, promet, outre le talent du bénéficiaire, l'attrait du concours de Faure et de Mme Tardieu de Malleville. On parle d'un duo d'un effet merveilleux, qui serait exécuté par Vivier et par Faure.

*** M. Camille Saint-Saens fera entendre à son cinquième concert, fixé à vendredi prochain 15 avril, dans les salons Pleyel, les 7e et 20e concertos de Mozart, et, en outre, le rondo en *si* bémol de Beethoven, avec accompagnement d'orchestre.

*** Mercredi 20 avril, concert de Mlle Octavie Caussemille dans les salons Erard.

*** S. M. l'empereur d'Autriche vient de donner une somme de 500 florins au comité institué pour l'érection de la statue en bronze du grand compositeur Joseph Haydn.

*** Voici la liste complète des membres de la commission chargée par M. le ministre de l'instruction publique de mettre l'enseignement de la musique avec le plan général des études: MM. Ravaisson, inspecteur général de l'Université, membre de l'Institut; Reber, de l'Institut; Félicien David, compositeur; Gevaërt, compositeur; Félix Clément, compositeur; Laurent de Rillé, compositeur; Marmontel, professeur au Conservatoire; Georges Hainl, chef d'orchestre de la Société des concerts; Ernest l'Epine, chef du cabinet de S. Exc. le président du Corps législatif; Glachant, chef du cabinet de S. Exc. le ministre de l'instruction publique.

*** Le *Messager d'Odessa* raconte le fait plaisant que voici: Dernièrement on donnait au théâtre d'Odessa, pour la première fois, l'opéra de Verdi, *Un Ballo in maschera*. Tout à coup, vers la fin du spectacle, le théâtre fut envahi par une foule de masques et de messieurs en tenue de bal, évidemment dans l'intention de passer la soirée au *bal masqué*. Il se trouva que plusieurs personnes avaient été induites en erreur par l'affiche; qu'elles avaient confondu le titre de l'opéra avec l'annonce d'un bal masqué ordinaire, et qu'elles étaient venues pour danser. On peut se figurer leur étonnement et leur désappointement.

*** M. Vincent Adler donnera, le 18 avril, un deuxième concert dans les salons Pleyel.

*** Le premier volume de la vie de Beethoven par Ludwig Nohl vient de paraître; il comprend la période de 1770-1792.

*** M. Eugène Ketterer donnera, le vendredi soir 15 avril, dans les salons Erard, une soirée musicale avec le concours de MM. Archainbaud, Herman, A. Durand, A. Duvernoy et Maton. On entendra dans la deuxième partie un opéra-comique inédit intitulé: *Une Promenade dans un salon*, paroles de J. Ruelle, musique d'Alfred Mutel.

*** Le célèbre chef d'orchestre du théâtre de Covent-Garden à Lon-

dres, Costa, a composé sous le titre de *Naaman* un nouvel oratorio qui sera exécuté au festival de Birmingham, le 7 septembre.

*** A côté de la musique classique et des chefs-d'œuvre des grands maîtres, la romance et la chansonnette comique ont pris place dans le nouveau répertoire de l'Athénée musical, où chaque soir un public d'élite applaudit Mlles Praldi, Chenest, Castel et Mme Danneville, puis Lavigne, Collongues, Miramont, etc.

*** Un concours de composition musicale avait été ouvert par l'Orphéon sous les auspices de M. Adolphe Sax pour un chœur à quatre voix d'hommes, avec accompagnement de saxhorns. Le jury chargé de juger le concours était ainsi composé : MM. Georges Kastner, président; le général Mellinet, vice-président; Ambroise Thomas, Clapisson, Félicien David, Limnander, Elwart, Emile Jonas, et Jules Simon, secrétaire. Après avoir consacré plusieurs séances à examiner les nombreux manuscrits qui lui ont été adressés, le jury a décerné les récompenses suivantes : le premier prix, une médaille d'or, de 200 francs, à M. A. Leprévost, organiste à Saint-Roch; le deuxième prix, médaille d'or de 100 francs, à M. L. Dessone, à Paris; en outre, le jury a accordé quatre accessits et trois mentions honorables, à MM. d'Azémar, lieutenant au 64e; Adolphe Blanc, à Paris; Jos.-H. Beltjens, à Rotterdam (Hollande); Léon Magnier, chef de musique au 1er grenadiers; José Barrière, à Cherbourg; Devin-Duvivier et Albert Anschutz, à Paris. — Il y a eu aussi une mention exceptionnelle en faveur d'un compositeur dont l'ouvrage a attiré toute l'attention du jury, mais qui ne s'était pas maintenu dans les limites du concours : chœur pour quatre voix d'hommes avec accompagnement de cinq saxhorns. — Les prix, consistant en deux médailles d'or de 200 et de 100 francs, ont été donnés par M. Sax. — Le même concours proposait au génie des musiciens français un chant sans paroles pour les voix, avec accompagnement de piano, propre à devenir un chant national. Le jury a déclaré qu'il n'y avait pas lieu, de ce chef, à une récompense. M. Adolphe Sax met de nouveau au concours ce chant, pour lequel il offre toujours une médaille d'or de 500 francs.

*** Le théâtre Robin continue à être le rendez-vous de la haute société, qui s'y porte en foule, tous les soirs, pour admirer et applaudir les nouvelles expériences que M. Robin exécute avec la machine pneumatique, ainsi que les intéressants tableaux représentant l'isthme de Suez.

*** Au Pré Catelan, malgré l'incertitude du temps, la foule a été grande dimanche dernier. L'exécution de la grande faitaisie sur *la Muette* et le solo d'ophicléide par M. Moreau, ont été religieusement écoutés et admirablement rendus par la vaillante cohorte d'artistes que dirige avec une sûreté remarquable M. Forestier. Des programmes aussi brillants et une exécution aussi parfaite assurent la vogue et les recettes des matinées musicales du Pré Catelan. — Aujourd'hui dimanche 10 avril, grande fête d'inauguration; à une heure, fanfares par le 9e bataillon de chasseurs à pied et musiques militaires; à 2 heures concert par l'orchestre de symphonie dirigé par M. Forestier; premières auditions d'œuvres capitales; soli par MM. Moreau, Garrimond et Mousen; à 3 heures et demie, grand bal d'enfants, avec orchestre champêtre et musique d'harmonie militaire; de 4 heures et demie à 6 heures, festival concertant par les musiques réunies.

*** Notre excellent collaborateur Gustave Héquet vient d'être frappé dans ses plus chères affections. Mme Héquet a succombé à une longue et cruelle maladie. Ses obsèques ont eu lieu jeudi en l'église de Sainte-Clotilde au milieu d'un concours de littérateurs et d'artistes empressés de donner à un ami ce témoignage de sympathie dans une si douloureuse épreuve.

*** M. Edouard Stein, maître de chapelle de la cour à Sondershausen, est mort dans la nuit du 15 au 16 mars : c'est une grande perte pour l'orchestre qu'il dirigeait avec une habileté et un dévouement dignes d'éloges.

*** A Rotterdam vient de mourir l'organiste Tours, un des musiciens les plus distingués de la Hollande; depuis une trentaine d'années il dirigeait les concerts *Eruditio musica*.

*** Le maître de chapelle de la cour M. Schindelmeister, à Darmstadt, est mort le 29 mars dernier.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Lille.*—Dimanche dernier a eu lieu dans la grande salle de l'Académie de musique une seconde séance de musique de chambre non moins goûtée que la première. Au nombre des artistes qui s'y sont fait entendre, Mme Français de Larroqua a conquis tous les suffrages par son jeu à la fois pur, fin et énergique, aussi bien que par une qualité de son admirable et une variété de style toujours approprié au sentiment de chacune des œuvres qu'elle exécutait. C'est un grand succès. — M. le préfet du Nord, vient d'aviser M. le maire de Lille que S. M. l'Empereur, sur la proposition de S. Exc. le maréchal Vaillant, ministre des beaux-arts, a conféré au *Cercle orphéonique de Lille* le titre de *Société impériale des Orphénistes lillois*. — il ne pouvait être rendu un hommage plus mérité au talent de nos chanteurs et à la réputation musicale de notre ville, qui possédera ainsi la seule société musicale de France à laquelle le gouvernement ait accordé le titre de Société impériale.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — Au dernier concert de l'association des artistes musiciens, qui rivalise avec ceux de notre Conservatoire royal, l'éminent pianiste compositeur Krüger avait été invité à se faire entendre. Il a joué un nouveau concerto pour piano et orchestre, *la Chanson du Chasseur*, *la Berceuse* et un air de ballet pour piano, avec le charme, la force, la délicatesse de toucher et la grâce qui le distinguent. Son succès a été décisif, et il a reçu les félicitations empressées de MM. Fétis, Dupont et Hanssens, compositeur de grand talent, qui dirigeait l'orchestre et qui avait donné le premier, après l'exécution du concerto, le signal des applaudissements. — Au dernier concert du Conservatoire royal de musique, a été exécutée l'ouverture à grand orchestre composée par son vénérable et savant directeur. A en juger par les applaudissements qui l'ont accueillie, le public a dû reconnaître une fois de plus que la science unie au talent, loin de nuire à la mélodie, lui prête un charme de plus et lui donne ce cachet de suprême distinction qui constitue les véritables œuvres d'art — La première partie du concert était terminée par le *Concertstuck*, pour flûte et orchestre, de Pratten, joué par M. Dumon, professeur à notre Conservatoire, avec une supériorité qui lui a valu de longs et unanimes applaudissements. M. Dumon a retrouvé, dans cette occasion, devant ses compatriotes, l'accueil enthousiaste qu'il avait rencontré à Paris, l'année dernière. — Servais nous a quitté pour aller remplir en France de nombreux engagements. Il est accompagné de son élève M. Ernest Jonas, fils d'un riche banquier de Berlin, qui obéit à une vocation musicale impérieuse. Ce n'est déjà plus un amateur du reste, et le public de l'Institut vient de prouver au jeune virtuose qu'il le considérait comme un artiste qui pouvait sans crainte aller demander aux autres publics de l'Europe la consécration de son talent. — Mme Ferraris nous quitte; vendredi, elle a brillamment clos la série trop courte de ses représentations par *l'Etoile de Messine*, ballet dans lequel elle remplit si délicieusement le rôle de Gazella.

*** *Liége.* — Roger vient d'arriver pour donner ici quelques représentations.—Nous sommes dans l'époque des bénéfices accordés aux artistes. Celui de Wicart a été très-brillant; il avait choisi *les Huguenots* qui exercent toujours une grande attraction sur notre public; le rôle de Raoul a été pour notre premier ténor une longue et continuelle ovation. — On nous a rendu *les Dragons de Villars* avec Mme Ceret dans le rôle de Rose Friquet. L'opéra de Maillart a été rendu avec beaucoup d'ensemble, et il a fait un véritable plaisir.

*** *Londres.* — Jeudi, au Théâtre royal italien, le célèbre ténor allemand Wachtel a fait sa réapparition dans le rôle de Manrico du *Trovatore*, qui lui a valu de grands succès à Vienne. En 1862, M. Wachtel chanta deux fois le rôle d'Edgard dans *la Lucia*, et il ne produisit que peu d'impression. Il en a appelé jeudi, et il a fait, à la lettre, fureur. Sans entrer aujourd'hui dans plus de détails, nous pouvons dire que si le nouveau ténor n'est pas un chanteur accompli, si sa voix n'est pas parfaite, il n'en a pas moins un organe magnifique, une puissante énergie, et qu'il n'en est pas moins l'artiste fait pour enthousiasmer les masses. — Deux représentations de *Norma*, données cette semaine, n'ont fait que confirmer le succès obtenu par Mlle Lagrua. Les Anglais ont le culte de leurs anciennes divinités. En voyant aborder un rôle dans lequel a triomphé si longtemps Mme Giulia Grisi, leur première impression a été toute aux souvenirs; mais le talent si dramatique de Mlle Lagrua, son grand style de chant, n'ont pas tardé à vaincre cette hésitation; la vaillante artiste a désormais conquis sa place, et elle l'occupera brillamment. Samedi soir, Mlle Lagrua a chanté *la Favorite;* il paraît qu'à la répétition elle avait, le matin, produit une grande impression. — Mardi, on a donné *Masaniello*, avec Mario dans ce rôle. Malheureusement, la voix du célèbre ténor n'est plus qu'une ruine, comparativement à ce qu'elle était autrefois; mais son jeu toujours fin fait oublier les défaillances de son chant, et il charme encore le public. — Samedi, le Théâtre de Sa Majesté a fait sa réouverture par *Rigoletto*.

*** *Carlsruhe.* — Mme Viardot vient de nous donner une représentation d'*Orphée*, dans laquelle le sentiment dramatique et l'inspiration poétique déployés par la grande artiste ont ravi le public. Elle doit chanter incessamment *le Prophete*. — Pendant la semaine sainte, a eu lieu au théâtre un grand concert spirituel composé du *Christ aux Oliviers*, de Beethoven, et de la nouvelle symphonie d'Albert : *Christophe Colomb*. L'œuvre sublime de Beethoven a été, comme toujours, non moins admirée que bien sentie. — Après le grand succès du *Roi Enzio*, devenu l'opéra favori du public, on était très-curieux d'entendre une symphonie que nous promettait le jeune et déjà célèbre compositeur.

Nos espérances ont été dépassées. C'est une œuvre vraiment grandiose; *l'adagio* surtout se distingue par une instrumentation et des mélodies aussi neuves qu'originales; le *finale* n'est pas inférieur, et le public l'a redemandé par quatre salves d'applaudissements.

*** *Stuttgard.* — Le vendredi saint, la Société de musique classique a exécuté *la Passion* d'après saint Jean, par Sébastien Bach, avec le concours de la chapelle royale. Schüttky a chanté la partie du Christ avec une émotion profonde et communicative.— Dans son dernier concert d'abonnement, la chapelle royale a fait entendre *la Création*, par Haydn; l'exécution, sous la conduite de M. Eckert, a été digne du chef-d'œuvre.

*** *Hambourg.* — La Société de quatuors Boyé et Lee a donné sa seizième et dernière séance. On y a exécuté un *octuor* de Franz Schubert, un quatuor de Haydn et le septuor de Beethoven. C'est la centième soirée de quatuors à laquelle M. Lee prêtait son concours : aussi son pupitre était-il orné de fleurs et d'une couronne de laurier.

*** *Weimar.* — L'opéra nouveau, *le Cid*, par Pierre Cornélius, n'ayant pas été terminé à temps, c'est *la Statue*, de Reyer, compositeur français, que l'on donnera pour l'anniversaire de la naissance de la grande-duchesse.

*** *Berlin.* — Du 28 mars au 3 avril, le théâtre de la cour a donné *l'Ambassadrice*, d'Auber, *les Huguenots*, *Guillaume Tell* et *le Porteur d'eau* (*les Deux Journées*), de Cherubini. M. Grill, du théâtre de la cour à Munich, après avoir débuté dans le rôle de Robert, s'est fait applaudir successivement dans *les Huguenots* et dans *Guillaume Tell*, Mlle Lucca, dans le rôle de Valentine, a, comme toujours, électrisé la salle qui était comble. Le ténor, M. Th. Formès, quitte l'opéra de Berlin, le 1er mai prochain.

*** *Vienne.* — Le théâtre italien a débuté par *Un ballo in maschera*, de Verdi. Les principaux rôles ont été chantés par Graziani et Mme Lotti della Santa. Graziani a reçu un accueil favorable; sa voix, quoique un peu fatiguée, est sympathique, et l'artiste la conduit fort habilement, de manière à en masquer les côtés faibles. Mme Della Santa n'a obtenu qu'un succès contesté.— On annonce pour les représentations suivantes *Otello* et le *Barbiere*.— Mlle Désirée Artôt est attendue prochainement.

Le Directeur : S. DUFOUR.

EN VENTE CHEZ CHOUDENS, ÉDITEUR, RUE SAINT-HONORÉ, 265, PRÈS L'ASSOMPTION

MIREILLE

Opéra en cinq actes, tiré du poëme de FRÉDÉRIC MISTRAL, par MICHEL CARRÉ, musique de

Sous presse : **TRADUCTION ITALIENNE**

CH. GOUNOD

Sous presse : **TRADUCTION ALLEMANDE**

Partition Chant et Piano, net : 15 fr. — Partition Piano seul, net : 10 fr.

MORCEAUX DE CHANT SÉPARÉS POUR TOUTES LES VOIX. ARRANGEMENTS POUR PIANO :

Cramer. *Bouquet de Mélodies*, deux suites, chaque 7 50
Gounod. *Le Berger de la Crau*, édition originale ..... 6 »
— La même, simplifiée ..... 3 »
— Chœur de *Magnanarelles* ..... 6 »
— *Ouverture* ..... 6 »
Kruger. Chœur des *Moissonneurs*, édition originale ..... 9 »
— Le même, simplifiée par Godard ..... 6 »
Lecarpentier. Petite fantaisie ..... 5 »
Marx. Quadrille brillant 4 50
— Le même, à quatre mains 4 50

CHARLES GOUNOD **20 Mélodies, Chant et Piano, un volume in-8°, prix net : 10 francs.**
20 Mélodies, Piano seul, un volume in-8°, prix net : 5 francs.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison Henri HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. Henri HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sces DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 16. 17 Avril 1864.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Giacomo Meyerbeer (2e article), par **Fétis** père. — Théâtre impérial de l'Opéra : *les Huguenots*, Mlle Marie Sax dans le rôle de Valentine; — Théâtre impérial Italien : *un Ballo in maschera*, Fraschini et Mme Charton-Demeur; bénéfice de Mlle Patti; — Concert de Vivier; — Concerts du cirque Napoléon et du cirque de l'Impératrice, par **Paul Smith**. — Auditions et concerts. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

MEYERBEER (Giacomo).

(2e article) (1).

Jusqu'alors la musique italienne avait eu peu d'attraits pour Meyerbeer. Il faut avouer que la plupart des opéras de Nicolini, de Farinelli, de Pavesi et quelques autres, qu'on jouait alors aux théâtres de Vienne et de Munich, étaient peu faits pour plaire à une oreille habituée à l'harmonie allemande. Le jeune artiste ne comprenait donc pas bien la portée des conseils de Salieri; cependant, plein de confiance en ses lumières, il partit pour Venise, où il arriva lorsque *Tancredi*, délicieuse production de la première manière de Rossini, jouissait du succès le plus brillant. Cette musique le transporta d'admiration, et le style italien, qui lui inspirait auparavant une invincible répugnance, devint l'objet de sa prédilection. Dès ce moment, il fit subir à sa manière une complète transformation, et, après plusieurs années d'études sur l'art de donner de l'élégance et de la facilité aux formes mélodiques, sans nuire au sentiment d'une harmonie riche et puissante, il fit représenter à Padoue, en 1818, *Romilda e Costanza*, opéra *semi-seria*, écrit pour la Pisaroni. Les Padouans firent un brillant accueil à cet ouvrage, non-seulement à cause de la musique et du talent de la cantatrice, mais parce que Meyerbeer était considéré par eux comme un rejeton de leur école, en sa qualité d'élève de Vogler, qui l'avait été du P. Valotti, maître de chapelle de Saint-Antoine. *Romilda e Costanza* fut suivi, en 1819, de la *Semiramide riconosciuta*, écrite à Turin pour l'excellente actrice Caroline Bassi. En 1820, *Emma di Resburgo*, autre partition de Meyerbeer, fut jouée à Venise et y obtint un succès d'enthousiasme, peu de mois après que Rossini y eut donné *Eduardo e Cristina*. Ce fut le premier pas remarquable de Meyerbeer dans une carrière qu'il devait parcourir avec tant de gloire. Son nom retentit bientôt avec honneur dans toute l'Italie : *Emma* fut jouée sur les théâtres principaux; on traduisit cet ouvrage en allemand, sous le titre d'*Emma von Leicester*, et partout il fut considéré comme une des bonnes productions de l'école moderne.

Cependant les opinions n'étaient pas toutes favorables, en Allemagne, au changement qui s'était opéré dans la manière de Meyerbeer. Ce n'était pas sans une sorte de dépit qu'on le voyait délaisser les traditions germaniques pour celles d'une école étrangère. Cette disposition des esprits, qui se manifesta quelquefois par des paroles amères, augmenta à chaque nouveau succès de l'auteur d'*Emma*. Charles-Marie de Weber, depuis longtemps son ami, partagea ces préventions, et peut-être agirent-elles sur lui plus que sur tout autre. Il ne pouvait en être autrement; car Weber, artiste dont le talent puisait sa force principale dans une conception de l'art tout absolue, était moins disposé que qui que ce soit à l'éclectisme qui fait admettre comme également bonnes des déterminations opposées par leur objet. La hauteur de vues qui conduit à l'éclectisme est, d'ailleurs, une des qualités les plus rares de l'esprit humain.

J'ai vu presque toujours les génies capables des plus belles inspirations se convertir en esprits étroits lorsqu'ils portaient des jugements sur les productions d'une école différente. On ne doit donc pas s'étonner de voir Weber condamner la direction nouvelle où Meyerbeer s'était engagé. Il ne comprenait pas la musique italienne : on peut même dire qu'elle lui était antipathique, comme elle l'a été à Beethoven et à Mendelssohn. C'était donc une opposition de conviction qu'il faisait à la transformation du talent de Meyerbeer, et ce fut, en quelque sorte, pour protester contre les succès obtenus par son ancien ami dans sa voie nouvelle, qu'il fit représenter à Dresde, avec beaucoup de soin, sous le titre allemand *Wirth und Gast* (Hôte et Convive), l'opéra des *Deux Califes*, si froidement accueilli par les habitants de Vienne. Au reste, son amitié pour Meyerbeer ne se démentit jamais. On le voit heureux d'une visite qu'il en reçut, dans ces passages d'une lettre qu'il écrivait à Gottfried Weber, leur ami commun : «Vendredi dernier, j'ai eu la grande joie d'avoir Meyerbeer tout un jour chez moi : les oreilles doivent t'avoir tinté ! C'était vraiment un jour fortuné, une réminiscence de cet excellent temps de Manheim.... Nous ne nous sommes séparés que tard dans la nuit. Meyerbeer va à

(1) Voir le n° 15.

Trieste pour mettre en scène son *Crociato*. Il reviendra, avant un an, à Berlin, où il écrira peut-être un opéra allemand. Dieu le veuille ! J'ai fait maint appel à sa conscience. »

Weber n'a pas assez vécu pour voir réaliser ses vœux : huit ans plus tard, il eût été complétement heureux. Quoiqu'il eût déjà écrit de belles choses et qu'il eût goûté le charme des succès de la scène, Meyerbeer était encore, en 1824, à la recherche de son individualité; circonstance dont il y a plus d'un exemple dans l'histoire des grands artistes, particulièrement dans celle de Gluck. Comme il était arrivé à cet homme illustre, un éclair est venu, tout à coup, illuminer Meyerbeer; et, comme Gluck, c'est à la scène française qu'il a trouvé l'aliment de son génie. Quoiqu'il désapprouvât la route que Meyerbeer avait prise, Weber connaissait bien la portée de son talent; car lorsqu'il mourut, il exprima le désir que ce fût son ami qui terminât un opéra qu'il laissait inachevé.

Le succès d'*Emma di Resburgo* avait ouvert à Meyerbeer l'accès des scènes principales de l'Italie, parmi lesquelles le théâtre de la Scala, de Milan, est au premier rang. Il écrivit pour ce théâtre, en 1826, *Margherita d'Anjou*, drame semi-sérieux de Romani, qui fut représenté le 14 novembre de la même année, et dont les rôles principaux furent chantés par Tacchinardi, Levasseur et Rosa Mariani. Les préventions peu favorables qu'un artiste étranger inspire presque toujours aux Italiens cédèrent cette fois au mérite de la musique, et le succès fut complet. Une traduction française de cet opéra a été faite plusieurs années après, pour le théâtre de l'Odéon, et a été jouée sur tous les théâtres de la France et de la Belgique. A *Marguerite* succéda l'*Esule di Granata*, opéra sérieux de Romani, dont la première représentation eut lieu au même théâtre, le 12 mars 1822. Les rôles principaux furent chantés par Adélaïde Tosi, Mme Pisaroni, Caroline Bassi-Manna, Lablache et le ténor Winter. Déjà le nom de Meyerbeer avait acquis assez de retentissement pour que l'envie fût éveillée : elle essaya de faire expier à l'auteur d'*Emma* et de *Margherita d'Anjou* les applaudissements obtenus par ces ouvrages. *L'Esule di Granata* fut mis en scène avec beaucoup de lenteur, et ne put être joué qu'à la fin de la saison. La même influence qui avait retardé l'apparition de la pièce en prépara la chute par mille ressorts cachés. Tout semblait en effet la présager. Le premier acte échoua, et le second paraissait destiné au même sort, quand un duo, chanté par Lablache et la Pisaroni enleva tout l'auditoire. Aux représentations suivantes, le triomphe ne fut pas un moment douteux.

La saison terminée, Meyerbeer se rendit à Rome pour y écrire *Almansor*, opéra sérieux en deux actes, dont Romani avait écrit le libretto; mais pendant les répétitions, le maître fut atteint d'une maladie grave et ne put achever la partition pour l'époque déterminée. Il ne retrouva la santé qu'en allant passer l'année 1823 à Berlin et aux eaux. Pendant ce temps de repos, il écrivit l'opéra allemand intitulé : *la Porte de Brandebourg*. Il était destiné vraisemblablement au théâtre de Kœnigstadt, où l'on jouait habituellement ces sortes d'ouvrages; mais par des motifs inconnus, cet opéra, auquel le compositeur attachait, sans doute, peu d'importance, ne fut pas représenté.

Ici finit ce qu'on pourrait appeler la seconde époque de Meyerbeer : elle avait eu pour lui d'heureux résultats : car, d'une part, elle avait marqué ses progrès dans l'art d'écrire pour les voix, et il avait acquis l'expérience des conditions de la musique dramatique, ainsi que des effets de la scène, qu'on n'apprend qu'en s'y hasardant. D'autre part, la confiance dans son talent s'était accrue par le succès. Sa réputation n'était pas celle d'un maître vulgaire. *Emma di Resburgo* avait paru avec éclat et avait été reprise plusieurs fois à Venise, à Milan, à Gênes, à Florence, à Padoue ; elle avait été traduite en allemand sous le titre d'*Emma von Leicester*, et jouée à Vienne, à Munich, à Dresde, à Francfort, sous ce titre, tandis qu'une autre traduction, intitulée : *Emma de Roxburg*, était chantée à Berlin et à Stuttgart. *Marguerite d'Anjou* était jouée avec un succès égal à Milan, Venise, Bologne, Turin, Florence et Trieste ; en allemand, à Munich et à Dresde; en français, à Paris et sur presque tous les théâtres de France et de Belgique; à Londres, en anglais et en italien. Toutefois l'artiste n'avait pas encore découvert sa propre personnalité ; il marchait dans des voies qui n'étaient pas les siennes; il était devenu plus habile, mais il n'était pas encore original ; il avait du savoir et de l'expérience, mais l'audace lui manquait.

Remarquons cependant cette année 1823 ; elle est significative dans la vie de Meyerbeer, comme artiste. Nul doute que, méditant alors sur ce qu'il avait produit depuis son arrivée en Italie, et faisant un retour sur lui-même, il n'ait senti ce qui manque à ces ouvrages pour en compléter les qualités esthétiques; car on verra, dans la suite de cette notice, ses efforts tendre incessamment vers une manifestation de plus en plus prononcée de son individualité. C'est à la même époque qu'il fit à Weber la visite dont il est parlé dans la lettre de l'auteur du *Freyschütz*, citée précédemment, et sans doute cette journée de causerie intime de deux grands musiciens n'a pas été perdue pour l'auteur de *Robert*, des *Huguenots*, de *Struensée* et du *Prophète*.

De retour en Italie, Meyerbeer y donna son *Crociato*, non à Trieste, comme le croyait Weber et comme l'avaient annoncé plusieurs journaux allemands, mais à Venise, où il fut représenté le 26 décembre 1824. Les rôles principaux avaient été écrits pour Mme Meric-Lalande, alors dans tout l'éclat de son talent, et pour Velluti et Lablache. L'exécution fut bonne, et le succès surpassa l'attente du compositeur, qui fut appelé plusieurs fois et couronné sur la scène. Toutes les grandes villes de l'Italie accueillirent avec la même faveur *Il Crociato*, et l'on ne peut douter que, si Meyerbeer eût fait succéder quelques opéras à cette partition, il ne se fût placé à la tête des musiciens qui écrivaient au-delà des Alpes ; mais déjà d'autres projets occupaient son esprit.

FÉTIS père.

(*La suite prochainement.*)

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

Les Huguenots. Mlle Marie Sax dans le rôle de Valentine.

L'ambition naturelle de Mlle Marie Sax, après tous les succès qu'elle avait obtenus, notamment dans le rôle d'Alice, de *Robert le Diable*, c'était de s'essayer, à son tour, dans celui de Valentine des *Huguenots*. De son côté la direction de l'Opéra est toujours dans son droit et dans son devoir, lorsqu'elle cherche à s'assurer deux artistes pour le même rôle, ou, comme on disait jadis, un *premier sujet* et un *remplacement*, ce qui n'excluait pas le *double*. Il avait donc été résolu que Villaret et Mlle Marie Sax débuteraient le même soir, l'un comme nouveau Raoul, l'autre comme nouvelle Valentine. Les études et les répétitions avaient été combinées à cette fin; mais, il y a peu de jours, Villaret s'étant trouvé pris de l'enrouement épidémique, on a jugé prudent de lui accorder du repos et même de l'envoyer dans le Midi pour y réparer les dommages du climat et de la saison. Mlle Marie Sax, étant prête, on n'avait nulle raison de la faire attendre, et elle y a gagné d'avoir pour partenaire, non pas un débutant comme elle, mais Gueymard, un artiste aguerri par quinze ans de services : quand Villaret reviendra, c'est elle qui sera en état de le soutenir et de l'encourager.

Les Huguenots ont été joués vendredi, et nous devons dire tout d'abord que depuis longtemps nous n'avions assisté à une représentation aussi belle, aussi complétement soignée de l'immortel chef-

d'œuvre. Mlle Marie Sax y a déployé cette grande et riche voix, qui n'a pas de rivale; cette voix dont l'étoffe est d'une solidité, d'une égalité qui jamais ne se démentent. On savait à quoi s'en tenir dès le magnifique duo du troisième acte, où pourtant l'émotion lui a fait descendre un peu trop vite la gamme qui suit la tenue de l'*ut* aigu. Dans tout le quatrième acte, elle a supérieurement chanté, supérieurement joué : elle a enlevé les bravos, les rappels, et le cinquième acte lui a valu un nouveau triomphe. Gueymard aussi a été applaudi, rappelé avec justice. Belval est toujours un excellent Marcel; mais qui jamais a rempli le rôle de Nevers de manière à pouvoir être comparé à Faure? le chanteur et l'acteur y sont accomplis. Cazaux, dans le rôle de Saint-Bris, a été fort bien, sauf un *lapsus* de mémoire au quatrième acte. Mmes Hamackers et de Taisy ont brillé par leurs jolies voix. Ce qui fait le plus d'honneur à M. Georges Hainl, le chef d'orchestre, c'est la parfaite ordonnance du finale si compliqué du troisième acte; les instruments d'Adolphe Sax (ne pas confondre avec Marie Sax) y ont fait merveille sur le bateau nuptial, et en somme la soirée a pleinement satisfait la grande affluence des spectateurs.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Un Ballo in maschera. — Fraschini et Mme Charton-Demeur. — Bénéfice de Mlle Patti.

Nous avions eu déjà un *Ballo in maschera* avec Fraschini, mais non avec Mme Charton-Demeur, qui manquait au rôle d'Amélia : maintenant elle ne lui manque plus, et l'ouvrage a repris tout son effet, tout son charme. La cantatrice, fort belle à voir, est aussi fort bonne à entendre dans les actes principaux. Avec elle et Delle-Sedie, Fraschini n'a plus qu'à se louer de son entourage.

Vendredi, c'était la représentation au bénéfice de Mlle Patti, véritable bénéfice celui-là, car la salle était remplie et brillante au suprême degré. Le spectacle ne se composait que de fragments empruntés à *Don Pasquale*, à la *Traviata*, à *Don Giovanni*, à l'*Elisire d'amore*, dont la bénéficiaire chantait pour la première fois à Paris le meilleur duo avec Scalese. Que l'on s'imagine des bravos sans fin, des *bis*, des rappels, des pluies de fleurs et de couronnes, et l'on aura une idée de cette soirée exceptionnelle dans laquelle Mlle Patti s'est montrée ce qu'elle est toujours, charmante, ravissante, pour ne pas faire d'exception.

Concert de Vivier.

Une heure de musique ! C'est ainsi que Vivier avait annoncé le rendez-vous par lui donné dans les salons d'Erard, à la fleur, à la crème, à l'élite de la société parisienne. Les programmes sont toujours un peu trompeurs, mais on ne leur en veut pas, quand ils trompent en plus et non en moins. *Une heure de musique !* Il serait bien possible que le concert en eût duré deux, mais personne ne s'en est aperçu, tant on a eu de plaisir, sans mélange aucun de fatigue. Vivier, toujours original, s'est avisé de vouloir l'être plus que jamais et d'étonner son auditoire par la simplicité, par la sagesse ! Il a voulu jouer du cor, non plus comme Vivier, mais comme un artiste rigoureusement classique. Cette seconde manière ne lui a pas moins réussi que la première. Il a redit l'*Eloge des larmes*, de façon à enchanter Schubert lui-même. Dans *Une Plainte*, que l'on a bissée, il a lutté, ou plutôt il s'est identifié avec la voix de Faure : c'était un solo et tout à la fois un duo. Avec Mlle Marimon, il a entonné *le Cerf est venu boire*, et les bravos ont redoublé. Le piano de Mme Tardieu de Malleville, le violoncelle de M. Poëncet, dans un andante et finale de Mendelssohn, dans un andante de Beethoven et une valse de Chopin, une mélodie maritime de Quidant, *Ma barque*, admirablement chantée par Faure, tout cela dans *Une heure de musique !* Mais savez-vous ce que Vivier a pu gagner dans cette heure ? environ 4,000 francs. Vous concevez qu'il n'ait pas regardé à quelques minutes par-dessus le marché.

CONCERTS

Du cirque Napoléon et du cirque de l'Impératrice.

C'est M. Pasdeloup qui, le premier, nous a fait connaître l'*Elie* de Mendelssohn : alors il n'avait pas créé les concerts populaires de musique classique, mais déjà, sans doute, il en avait l'idée, et il préludait dans le cirque des Champs-Elysées aux solennités qu'il devait fonder plus tard sur le boulevard du Temple.

Pour le *festival* dédié à Mendelssohn, il était tout simple que son grand oratorio reparût sur le programme. La séance commençait par la belle ouverture d'*Athalie*, composition majestueuse et sévère, dans laquelle l'auteur a reproduit musicalement le caractère de la poésie biblique. Un charmant chœur, *le Départ*, fort bien exécuté par les masses vocales, faisait contraste avec l'ouverture, et plaisait généralement par sa grâce naïve. Ensuite venait le concerto en *sol* mineur, qui n'a été qu'un jeu et un triomphe pour Alfred Jaëll. Voilà bien par quelles mains puissantes doit être touché le piano dans un pareil local ! Le grand artiste n'a rien omis, rien laissé dans l'ombre ; il a tout compris et tout fait comprendre avec une facilité qui doublait son mérite : aussi a-t-il été plusieurs fois salué d'unanimes bravos.

Dans l'oratorio, nous entendions pour la première fois une cantatrice célèbre en Angleterre, Mme Rudersdorff, dont la belle voix et le talent exercé ont produit le meilleur effet sur l'auditoire. Elle chantait le rôle de la veuve de Sarepta ; M. Petit n'a pas moins réussi dans le rôle d'Elie ; Mme Talvo-Bedogni disait celui de l'ange, et il n'y avait que des éloges à donner à cette distribution, de même qu'à l'ensemble. On sentait qu'une direction supérieure, un soin extrême, avaient présidé aux répétitions de la grande œuvre, et pourtant on ne pouvait dissimuler que la froideur et l'ennui régnaient dans la salle. A qui s'en prendre ? au genre même de l'œuvre. L'oratorio ne va pas à notre nature : le sentiment dramatique est trop éveillé, trop exigeant chez nous pour se satisfaire de vaines apparences. Nous ne sommes pas de ces populations que les scrupules religieux dominent et qui transigent avec le ciel, en acceptant une scène sans décors, des acteurs sans costumes, un drame sans action. « Fuyons l'opéra, disent nos pieux voisins, mais prenons toujours l'oratorio, et, comme l'Héloïse de Colardeau, *nous rêverons le reste* ! » Nous ne voulons rien rêver, nous autres : nous aimons les réalités, et il n'y a pas de milieu pour nous entre l'orchestre et le théâtre. A moins d'une profonde révolution dans nos mœurs, et rien n'en indique le symptôme, il en sera l'année prochaine comme il en a été les années précédentes. Avis à ceux qui fonderaient sur l'oratorio des espérances de fortune ; autant vaudrait bâtir sur le sable, ou semer sur le bord de la mer.

N'est-ce pas vraiment chose heureuse que l'on ait compris à Paris la nécessité de construire des cirques pour les chevaux? Sans cela, nous n'aurions pas encore une vraie salle de concert, et au lieu d'une, nous en avons deux : cirque d'hiver, cirque d'été! Par exemple, ce qui nous étonne, c'est l'usage auquel on veut employer ce dernier. Comprend-on qu'il vienne à l'idée d'entreprendre des concerts à l'époque de l'année où tous les concerts finissent? Quand le soleil brille, quand le vent agite les feuilles et les fleurs, quand l'oiseau chante sur la branche, qui donc irait se renfermer, en plein jour, dans une enceinte quelconque? Cependant M. Deloffre et son orchestre ont inauguré dimanche dernier leurs concerts classiques au

cirque de l'Impératrice. Ils y ont joué, comme de braves et vaillants musiciens qu'ils sont, la symphonie en *sol* mineur de Mozart, dont on a même bissé le minuetto; l'ouverture du *Freischütz*, de Weber; les fragments du *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn. Ceux qui ont entendu tout cela nous ont dit que de plus Piatti a supérieurement redit l'andante et le rondo du concerto de Molique, avec lesquels il avait déjà obtenu tant de succès dans le cirque du boulevard du Temple, dont le cirque des Champs-Élysées se fait l'écho. Il en est bien le maître assurément; mais pourtant serait-ce la peine, si l'écho ne résonnait que dans le désert, et il nous semble que cela pourrait bien arriver.

PAUL SMITH.

AUDITIONS ET CONCERTS.

M. Joseph Wieniawski. — M. Edouard Wolff. — M. Charles Lebouc. — M. Melchior Mocker. — M. A. Bessens. — Mme Lippi-Caristie.

Joseph Wieniawski a montré dans son concert de cette année, qu'il avait amplement mis à profit le temps écoulé depuis son début en France. Après avoir interprété de la manière la plus brillante, en compagnie de Sivori et de Piatti, le *deuxième trio* de Mendelssohn, et seul, une *tarentelle* inédite de Rossini, un *adagio* de Beethoven, et une *gavotte* de Bach, il a fait entendre une *mazurka* et une *polonaise* [*triomphale* de sa composition, qui ont obtenu un très-grand succès. L'intérêt très-grand qui s'attachait à cette soirée a été justifié non-seulement par le bénéficiaire, mais aussi, ce qui ne surprendra personne, par Sivori et Piatti, qui ont joué, avec leur perfection habituelle, la *mélancolie* de Prume, et la *barcarolle* de *Marino Faliero*.

— Lorsque, à défaut de variété dans le programme, on peut offrir au public des noms tels que ceux de Vieuxtemps et de Levasseur, ce que M. Edouard Wolff a fait à sa brillante soirée, dans les salons d'Erard, on peut se passer de tout autre attrait. Nous n'avons rien à apprendre à nos lecteurs sur les qualités exceptionnelles qui distinguent le talent d'Edouard Wolff; on sait que c'est un de nos pianistes les mieux doués et les plus complets, qui joint à la pureté, à l'élégance, à l'énergie de l'exécution, une rare perfection de style. Comme compositeur, il donne à toutes ses productions un cachet d'originalité et de distinction tout à fait caractéristique. Ses idées mélodiques sont encore rehaussées par un travail harmonique des plus intéressants. Tout le monde connaît sa délicieuse *Barcarolle*, qu'on ne se lasse pas de lui faire répéter. Plusieurs morceaux inédits qu'il avait mis en réserve pour la circonstance, n'ont pas été moins bien accueillis. Une *Mélodie-étude*, un *Impromptu*, un *Nocturne*, une *Chanson polonaise*, une *Elégie* et en première ligne une fort belle *Sérénade de concert*, lui ont mérité d'enthousiastes bravos. Ses duos sur *Orphée* et sur *les Noces de Figaro*, composés et exécutés avec Vieuxtemps, ont également ravi l'auditoire.

— M. Charles Lebouc, le violoncelliste, possède un talent doux et sage, un jeu sobre et contenu qui lui assignent un rang très-honorable, sinon parmi les virtuoses, du moins parmi les musiciens sérieux et gardiens des bonnes traditions. Dans son concert, donné à la salle Herz, avec l'aide de Mlle Caroline Rémaury et de MM. Dorus, Triébert, Rousselot, White, Adolphe Blanc et Gouffé, il a passé successivement en revue le grand septuor en *ré* mineur, de Hummel, le quintette en *ré*, de M. Adolphe Blanc, dont l'andante a produit une très-vive sensation, le bolero d'un quintette de Boccherini, charmante page que l'on a bissée, et où M. White s'est particulièrement distingué, l'air de *Batti*, de *Don Juan*,, chanté à merveille par Mme Damoreau-Wekerlin, et accompagné par le violoncelle, et enfin des airs russes variés, par Ries, pour piano et violoncelle.

Le lendemain de ce brillant concert, M. Lebouc donnait chez lui une séance entièrement composée de musique nouvelle. Un troisième quatuor d'Ad. Blanc et deux trios de MM. de Rémusat et Raoul de Boisdeffie, ont parfaitement réussi. La partie de piano de ces ouvrages a été rendue d'une manière magistrale par Mlle Mongin, qui a terminé la séance par une étude et un scherzo de Mme Farrenc.

C'est M. Mortier, un de nos bons professeurs de chant, qui était chargé de la partie vocale de la séance; il a fait entendre *le Chant du berger*, mélodie de Meyerbeer, avec accompagnement de clarinette. Cette mélodie, à la fois large et suave, a causé le plus grand plaisir, et sera certainement chantée souvent dans les soirées et concerts; M. Surdun en a parfaitement rendu la partie de clarinette. M. Mortier a chanté aussi une idylle chaldéenne de M. Emile Durand, l'auteur de tant de jolies mélodies. Nous ne saurions trop engager M. Lebouc à renouveler souvent ces séances, si intéressantes pour les compositeurs et les amateurs.

— En ne jouant pas un seul solo, et en se bornant à faire sa partie dans une sonate de Mozart et dans des fragments de Mendelssohn et de Damcke, M. Melchior Mocker, le neveu du charmant comédien de ce nom, a voulu sans doute nous prouver, à son concert chez Erard, qu'il était un musicien consommé, et il y a pleinement réussi. A considérer la netteté, l'élégance de son jeu, les nuances délicates de son exécution, nous trouvons même qu'il s'est montré bien modeste.

— La soirée musicale, donnée par M. A. Bessems, dans la salle Pleyel avait réuni un très-nombreux auditoire, qui n'a pas épargné ses applaudissements à ce violoniste-compositeur, dont le talent sérieux est depuis longtemps connu et apprécié. Sa fantaisie nouvelle et sa *Plainte de Mignon*, chantée par M. Lhérie, avec accompagnement d'alto, ont fourni à M. A. Bessems l'occasion de faire entendre sa musique interprétée par lui-même, et l'épreuve a été des plus satisfaisantes.

— Nous devons des encouragements sympathiques à Mme Lippi-Caristie, jeune et belle cantatrice, qui s'est fait entendre, ces jours derniers, à la salle Pleyel-Wolff. Sa voix a de la force et de l'étendue; on reconnaît qu'elle est à bonne école, et lorsque l'étude lui aura fait acquérir un peu plus de légèreté et de souplesse, nous croyons pouvoir lui prédire de grands succès. Celui qu'elle a obtenu dans son air de *la Muette* et dans sa cavatine du *Giuramento*, de Mercadante, sont déjà d'assez favorables augures. Dans la partie instrumentale de cette soirée, se sont distingués deux jeunes virtuoses qui ont conquis de nombreux bravos: M. Albert Vizentini, en exécutant sur le violon une fantaisie de son maître Léonard et une très-jolie berceuse, de Reber; M. L.-L. Delahaye, en jouant magistralement, sur le piano, la fantaisie sur *Don Juan*, de Thalberg, et son duo sur *Mireille*.

Y.

REVUE DES THÉATRES.

PORTE-SAINT-MARTIN : *le Capitaine Fantôme*, drame en cinq actes et huit tableaux, par MM. Anicet Bourgeois et Paul Féval. — THÉATRE IMPÉRIAL DU CHATELET : *la Jeunesse du roi Henri*, drame en cinq actes et sept tableaux, par M. le vicomte Ponson du Terrail. — AMBIGU : *le Comte de Saulles*, drame en cinq actes, par M. Edouard Plouvier.

Les théâtres de drames ne sont plus aujourd'hui que des succursales de la librairie; sur trois pièces qui arrivent aux honneurs de la représentation, il y en a deux qui ont commencé par être des romans, et dont les titres s'étalent à la fois sur l'affiche et sur les couvertures jaunes du cabinet de lecture voisin. Cette dualité, passée à l'état de coutume, depuis qu'Alexandre Dumas en a pris l'initiative,

simplifie étrangement la besogne des dramaturges, en même temps qu'elle épargne au public bien des efforts d'intelligence. Il nous est difficile d'accepter cela comme un progrès; mais l'art étant à peu près désintéressé dans la question présente, le dommage est de peu d'importance. Ceux de nos lecteurs qui connaissent déjà *le Capitaine Fantôme*, de M. Paul Féval, dans sa forme de livre, auront donc la bonté de nous excuser si, en parlant du drame qui porte le même nom, nous ne leur apprenons rien de nouveau. César de Cabanil est un officier qui, pendant la guerre d'Espagne, s'est fait fusiller pour avoir insulté et tué en duel un de ses supérieurs. Effacé de la liste des vivants, Cabanil, qui a racheté secrètement son existence au prix de son honneur de soldat, ressuscite comme fantôme pour les uns, mais en réalité comme espion pour les autres. Il est vrai qu'il se venge de la triste nécessité dans laquelle il s'est mis, en faisant le plus de mal possible aux Anglais et en protégeant une jeune Espagnole dont la beauté et la fortune ont éveillé les convoitises d'un parent traître et avide. Cabanil, secondé dans ses expéditions mystérieuses par quatre dragons d'un dévouement à toute épreuve, passe à travers mille dangers, distribuant çà et là de terribles coups de sabre et brisant tous les obstacles pour sauver Lilias, qu'il arrache enfin à son persécuteur au moment où celui-ci est parvenu à l'entraîner sur un navire que le capitaine Fantôme prend, lui cinquième, à l'abordage.

Ce drame de cape et d'épée a pour pivot Mélingue *le mousquetaire*, Mélingue *le bossu*, qui a occis tant de monde qu'on a fini par ne plus trop s'en émouvoir. César de Cabanil, ce brave continuateur de d'Artagnan, n'a qu'un tort, c'est celui de venir après tant d'autres fiers-à-bras dont les hauts faits ont escompté les siens. Il y a quelques années *le Capitaine Fantôme* eût assurément fait la fortune du théâtre qui l'aurait accueilli; à présent, la chose est moins certaine, quoique Mélingue dépense dans ce rôle de Cabanil autant et même plus de talent qu'il n'en a jamais eu, quoique Mme Doche le seconde de son mieux, et quoique enfin la direction de la Porte-Saint-Martin n'ait rien négligé pour la mise en scène de cette pièce, à laquelle pourtant il manque un petit bout de ballet.

— De même que *le Capitaine Fantôme*, le nouveau drame du théâtre du Châtelet a été arrangé par M. *le vicomte* Ponson du Terrail, comme dit orgueilleusement l'affiche, sur un de ses romans, lequel a été *arrangé* sur l'histoire de *la Jeunesse du roi Henri*, le monarque populaire de la poule au pot, qu'on a mis tant de fois à la scène et dont on ne se lasse jamais. Soit qu'on s'égare avec lui dans ses montagnes du Béarn, soit qu'on le suive au milieu des intrigues et des périls de la cour de Charles IX, il y a sans cesse autour de ce jeune prince, qui sera bientôt le maître de la France et le père de ses sujets, une auréole sympathique dont l'influence est toute-puissante sur l'esprit du public. Ainsi, la pièce de M. *le vicomte* Ponson du Terrail est loin d'être un chef-d'œuvre; elle est longue et diffuse; les incidents dont elle se compose sont mal attachés; des tableaux entiers pourraient disparaître sans gêner la marche de l'action. N'importe! le personnage du jeune roi Henri est là pour tout sauvegarder. On le voit avec plaisir, toujours gai, toujours habile, échapper aux embûches que lui tend le parfumeur René, l'assassin aux gages de Catherine de Médicis, et lorsque, au dénoûment, Jeanne d'Albret meurt empoisonnée, l'intérêt qu'il inspire rejaillit sur sa mère.

Il faut d'ailleurs en convenir, la réussite de ce drame est due en grande partie aux soins artistiques, au bon goût et au luxe avec lesquels il a été monté. On y assiste notamment à une vraie chasse qui est, sans contredit, l'une des plus curieuses choses qu'on puisse voir au théâtre. Une véritable meute de chiens, tenus en laisse par leurs piqueurs, s'élance, à un signal donné, sur un cerf que la carabine du roi vient d'abattre, et alors, à la lueur des flambeaux, au bruit des fanfares et des aboiements, a lieu une curée qui est la représentation exacte de ce qui se passe en pareille rencontre. L'illusion est d'autant plus complète que les chiens ne se font pas prier pour jouer consciencieusement leurs rôles.

Un autre attrait de cette pièce, c'est la pavane que l'on y danse, d'après les traditions du temps, et aussi le gracieux ballet de l'escadron volant de la reine, figuré par de jeunes et jolies femmes en riches et brillants costumes. Enfin tout concourt, sans en excepter la distribution, dans laquelle il faut citer Desrieux, Mlle Suzanne Lagier et Mlle Esclozas, à assurer à la *Jeunesse du roi Henri* un succès qui ne sera pas seulement, quoi qu'on en dise, un succès *de chiens*.

— Voici, du moins, à l'Ambigu, un drame qui ne doit rien à personne, et dont la représentation n'a pas été déflorée par la lecture. *Le Comte de Saulles* est une œuvre sérieuse et littéraire qui, par ses tendances morales, fait le plus grand honneur à l'imagination de M. Edouard Plouvier. C'est la question de l'adultère envisagée sous un aspect tout à fait neuf et saisissant. Avant d'être vice-amiral, le comte de Saulles a aimé Mme d'Hortal et l'a rendue mère. Plus tard, M. d'Hortal est mort, et le comte, pour réparer autant que possible le mal qu'il a fait, a épousé la veuve de l'homme qu'il a aidé à tromper. Mais il ne lui est pas possible de donner son nom à l'enfant qu'il a eu de Mme d'Hortal et qui est né sous le régime du premier mariage. Or, c'est là qu'est l'expiation. Le malheureux père, qui adore son fils, a la douleur de ne pouvoir gagner sa confiance. Léon d'Hortal le regarde comme un intrus dans la maison maternelle, et plutôt que d'accepter de lui la dot sans laquelle sera rompu son mariage avec Mlle Marthe Fromont, il ira demander un asile à un vieux docteur, ami de sa famille, et cherchera à se créer une position par son travail d'avocat.

Malgré tous les signes d'aversion que lui donne Léon, le vice-amiral redouble, mais en vain, d'efforts pour le fléchir. Enfin une cause se présente dont il confie la défense au jeune avocat, les explications qu'elle nécessite ont révélé à Léon le secret de sa naissance. Il s'opère alors dans l'esprit du jeune homme une réaction, et sa haine pour M. de Saulles fait place à la tendresse ; mais il faut soigneusement cacher à sa mère qu'il est instruit de sa faute. Paraissant donc en cela céder à ses suggestions, il supplie le comte de renoncer au projet qu'il a annoncé de quitter pour jamais la France, et pour l'y déterminer, il accepte, à titre de rémunération de ses soins dans le procès qu'il a gagné, la somme exigée par les parents de Marthe pour lui donner leur fille. Ce dénoûment, satisfaisant à un certain point de vue, mais n'apportant qu'un allégement fort incomplet à la fausse position du comte et de sa femme, est la conséquence logique d'une faute de jeunesse, dont la juste punition les poursuivra, sous les traits de leur fils, jusqu'à la fin d'une existence abrégée peut-être par les remords. Tous les sentiments que comporte le rôle du comte de Saulles sont admirablement indiqués par Frédérick Lemaître; mais le célèbre comédien n'est plus que l'ombre de lui-même, et ses facultés d'interprétation ne sont plus à la hauteur de son intelligence dramatique. C'est d'ailleurs un spectacle plein d'intérêt que le rapprochement du père, dont la carrière est à son déclin, et du fils qui marche à côté de lui dans la glorieuse voie que son exemple lui a tracée. Le personnage de la comtesse est rempli par Mlle Camille Lemerle, dont la rentrée a été des plus brillantes.

L'espace nous manque pour rendre compte des deux succès de la semaine : *Aux crochets d'un gendre*, au Vaudeville, et *le Dégel*, au théâtre Déjazet; ce sera pour dimanche prochain.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra, *la Muette* a été représentée lundi; mercredi on a donné *la Maschera*, précédée de deux actes de *Lucie*, et vendredi *les Huguenots*, chantés par Mlle Marie Sax, Gueymard, Faure, Belval, et Mmes Hamackers et Taisy. — Aujourd'hui, par extraordinaire, *la Muette*. — Lundi, les *Huguenots*.

*** Les répétitions de *Roland à Roncevaux* se poursuivent avec activité; cependant l'opéra de M. Mermet ne sera pas prêt avant la fin de mai au plus tôt.

*** Nous avons rendu compte il y a quelque temps du ballet de *Fiametta*, composé par Saint-Léon et représenté à Saint-Pétersbourg au bénéfice de Mlle Mouravieff, et nous avons dit que ce ballet avait été pour elle l'occasion d'un succès et même d'ovations extraordinaires. Il va être complétement remanié et monté à l'Opéra. Saint-Léon s'est associé pour ce travail deux de nos plus spirituels auteurs dramatiques, MM. Meilhac et Ludovic Halévy. Il va sans dire que le rôle de Fiametta, qui pourra bien changer de nom, sera dansé par Mlle Mouravieff.

*** S. M. l'Empereur, dont la bienveillance pour les lettres et les arts est inépuisable, vient, à la demande du président et de la commission des auteurs et compositeurs dramatiques, d'accorder une représentation sur le théâtre de l'Académie impériale de musique, au bénéfice de la caisse de secours de cette grande et honorable association. C'est la première fois qu'une pareille faveur lui est faite. Les principaux théâtres de Paris contribueront d'une façon splendide à cette solennité dramatique, à l'occasion de laquelle M. le comte Bacciochi, surintendant général des théâtres, a daigné donner à la Commission les témoignages de la plus vive sympathie. Nous ferons connaître, sous peu de jours, le programme de cette représentation.

*** On a joué lundi au théâtre impérial de l'Opéra-Comique le *Songe d'une nuit d'été*, avec Achard, Crosti, Capoul et Mlle Monrose; le chef-d'œuvre d'Ambroise Thomas fait toujours un grand plaisir. — *Lara* et *la Fiancée du roi de Garbes* ont été donnés alternativement les autres jours.

*** M. Bagier vient de rengager Mlle Adelina Patti pour la saison prochaine. Le départ de la charmante cantatrice qui, à son bénéfice donné vendredi, a été littéralement couverte de bouquets et de couronnes, aura lieu vers la fin de la semaine. Elle est attendue avec impatience au théâtre italien de Covent-Garden.

*** Barielle, dont l'engagement à l'Opéra-Comique est expiré, donne en ce moment des représentations à Toulouse. Il est engagé à Lyon pour la saison prochaine.

*** Au théâtre Lyrique, *la Captive*, de Félicien David, est annoncée pour samedi prochain.—Ismael a repris le rôle principal de *Rigoletto*.— Mme Miolan-Carvalho continue à faire le succès de *Mireille*.

*** On assure qu'à la suite d'un inventaire dressé judiciairement à la requête d'un des héritiers de Schneitzhoffer, pendant vingt ans musicien de l'orchestre à l'Opéra et auteur de la musique du ballet *la Sylphide*, on aurait trouvé dans les innombrables paperasses laissées par le défunt, les différents morceaux constituant la musique d'un opéra dont il avait accepté le poëme en 1853, écrit par un littérateur distingué, M. Berthé, et qui avait pour titre *Imogine*. Comme avant sa mort il n'avait pas livré la partition, on avait cru qu'il ne s'en était pas même occupé et on n'y avait plus songé. Or, il paraît qu'elle était parfaitement terminée. Cette œuvre posthume aurait été présentée à la direction du théâtre Lyrique impérial, qui lui aurait fait le meilleur accueil.

*** Mardi dernier a eu lieu au théâtre Lyrique l'audition d'un grand opéra, *Jeanne d'Arc*, composé à Carcassonne par M. Germain. MM. Bonnehée, Capoul, Battaille et Mlle Rignault, élève du Conservatoire, s'étaient chargés de l'interpréter, et quoiqu'exécutée au piano, cette partition a produit une excellente impression. Plusieurs fragments ont été chaleureusement applaudis.

*** Notre correspondant de Marseille nous écrit que M. Aug. Charles, ex-flûte solo des théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg, a donné dernièrement dans la belle salle de l'Union des arts, avec le concours des artistes de l'Opéra et des artistes les plus distingués de Marseille, un concert des plus brillants et dont tous les journaux du Midi ont fait l'éloge. M. A. Charles vient d'arriver à Paris.

*** Un élève du professeur Grosset, qui a renoncé à l'état militaire par vocation pour la musique, M. Cazaux, a chanté la semaine dernière pour la première fois dans un concert donné à la salle Beethoven. Il a dit l'air de *la Juive* de façon à donner de grandes espérances.

*** La séance annuelle de l'Orphéon de Paris (rive gauche) aura lieu le 24 de ce mois, au cirque de l'Impératrice, sous la direction de M. Fr. Bazin.

*** Voici le programme du huitième concert de la Société du Conservatoire : 1° *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn. Ouverture, allegro appassionato, — adagio, — couplets et chœur, — scherzo, — marche. Soli chantés par Mmes Vandenheuvel-Duprez et Barthe Benderali.— 2° Chœur d'*Eurianthe*, de Weber, solo chanté par M. de Wast. — 3° Hymne d'Haydn, exécuté par tous les instruments à cordes. — 4° Air d'*Idoménée*, de Mozart, chanté par Mme Vandenheuvel-Duprez. — 5° Symphonie en *la*, de Beethoven. — 6° Psaume (chœur), de Marcello.

*** Le 24 avril, dernier concert populaire de M. Pasdeloup, donné, à 2 heures précises, au Cirque-Napoléon, boulevard des Filles-du-Calvaire, au profit de l'œuvre de Sainte-Geneviève. Cette œuvre a pour but de fonder des maisons de sœurs de charité dans la banlieue, pour l'institution d'écoles, salles d'asile, patronages. Les sœurs visitent et secourent les pauvres et les malades. Mme Rudersdorff, qui a eu tant de succès au festival de Mendelsohn et qui est partie pour Londres où l'appellent plusieurs engagements, reviendra exprès pour ce concert dont voici le programme : Ouverture de *Semiramis*; — symphonie en *ut* mineur de Beethoven; — scène d'Oberon, chantée par Mme Rudersdorff; — hymne d'Haydn, par tous les instruments à cordes; — air de l'oratorio *Elie* de Costa, chanté par Mme Rudersdorff; — thèmes variés et marche de Lachner.

*** Sivori est allé à Londres continuer le cours de ses succès; il s'est fait entendre le 9 aux *Monday popular concerts*, dirigés par Chapel. Toute la presse de Londres est unanime pour féliciter le célèbre violoniste.

*** Aujourd'hui dimanche 17 avril, deuxième séance des concerts classiques du cirque de l'Impératrice. En voici le programme: symphonie en *ré* (n° 51), d'Haydn; Concerto en *sol* mineur, avec accompagnement d'orchestre, de Mendelssohn, exécuté par M. E. Lubeck; Ouverture d'*Oberon*, de Weber; Symphonie en *ut* mineur, de Beethoven. L'orchestre sera dirigé par M. Deloffre, chef d'orchestre du théâtre Lyrique impérial.

*** M. Costa, compositeur italien très-distingué et auteur de plusieurs opéras qui ont été représentés avec succès en Italie, se trouve à Paris où, sollicité par d'anciens élèves, il s'occupe d'organiser un cours de chant et d'harmonie.

*** Le concert annuel des frères Binfield est retardé par suite d'indisposition.

*** Au concert donné à son bénéfice, Arban avait fait exécuter par son orchestre la première *Marche aux Flambeaux*, de Meyerbeer. Depuis lors, il avait fait exécuter la deuxième et, avant-hier, il a fait jouer la quatrième qu'on ne connaissait encore à Paris que par l'arrangement au piano. Cette dernière n'a pas été moins appréciée que ses aînées; elle avait d'ailleurs été l'objet de la sollicitude toute particulière d'Arban, et la belle œuvre de Meyerbeer a été rendue par l'excellent orchestre du Casino, de manière à électriser l'auditoire qui l'a applaudie avec enthousiasme.

*** On annonce la construction prochaine à Munich d'un théâtre populaire qui contiendrait au moins seize cents places, dont le tarif serait tellement modique, que le parterre ne coûterait que 60 centimes, l'orchesse 1 fr. 25 c., les loges 2 fr. 50 c., les galeries d'avant-scène 2 fr. 60 c., et la dernière galerie 45 centimes. Voilà le vrai spectacle à bon marché.

*** L'Athénée musical vient d'entrer dans une phase nouvelle. M. Gérault succède à M. de Raousset-Boulbon, et le nouveau directeur vient d'ajouter à son programme de musique des grands maîtres, la romance et la chansonnette. Un nombreux auditoire applaudit tous les soirs, Darcier, Chenest, Mlle Praldi, Mmes Lider et Danneville, Castel, chanteur comique, etc.

*** Jeudi dernier a eu lieu, pour MM. les membres des sociétés savantes, une séance d'audition du grand orgue de Saint-Sulpice, complétement reconstruit et enrichi de tous les perfectionnements de l'art moderne, par la maison A. Cavaillé-Coll, et qui est aujourd'hui le plus considérable de l'Europe. M. Lefébure-Wely, organiste titulaire du grand orgue, a fait entendre cet incomparable instrument avec son talent habituel. Rossini et plusieurs membres de l'Institut assistaient à cette séance, qui avait réuni un grand nombre de personnes de distinction.

*** Nous exprimions dimanche nos regrets de la résolution que l'éminent violoniste Jean Becker, blessé de quelques critiques trop sévères, aurait prise de quitter tout à fait Paris. Nous apprenons donc avec plaisir que son départ a été motivé par des engagements qui le rappelaient à l'étranger, et que nous aurons de nouveau le plaisir de l'entendre l'hiver prochain.

*** Lundi dernier a eu lieu l'inauguration des salons de la manufacture de pianos de Philippe Henri Herz neveu et Cᵉ, fondée l'an dernier, rue Scribe. Une foule de notabilités y assistait; l'espace nous manque aujourd'hui pour rendre compte de cette soirée qui a été fort brillante, mais nous le ferons dimanche prochain.

*** Le succès qu'a obtenu le premier concert donné par Louis Lacombe a décidé l'éminent pianiste compositeur à en donner un second, également dans les salons d'Erard, le 26 de ce mois, à 8 heures. M. Lacombe y fera entendre exclusivement des morceaux de sa composition exécutés par lui, et avec le concours de MM. Armingaud, Jacquard, Archainbaud, Mortier, Wacquez, Mass; Mme Arnould-Plessy et Mlle Hustache.

*** Mme Louise Lagnier, pianiste de beaucoup de talent, vient de se faire entendre à la cour de Turin, avec le plus grand succès. Sa Majesté le roi d'Italie, pour lui prouver sa satisfaction, a envoyé à Mme Lagnier, un magnifique bracelet, enrichi de diamants, avec une lettre des plus flatteuses pour notre compatriote.

*** La fille de M. Thys, Mme Sébault, auteur d'œuvres gracieuses, *la pomme de Turquie*, *le Pays de Cocagne*, etc., achève en ce moment un opéra-comique en trois actes, intitulé *Manette*. Les personnes qui ont entendu des fragments de ce nouvel ouvrage, s'accordent à en dire le plus grand bien, et sans doute nous ne tarderons pas à être à même de l'applaudir sur une de nos scènes lyriques.

*** Mercredi 20, dans les salons d'Erard, aura lieu le concert donné par Mlle Octavie Caussemille, l'éminente pianiste, avec le concours de MM. Sighicelli, comte de Plouvier, Mass, Franceschi, Lévy, Wieniavski; Mmes Numa-Blanc et Dreyfus.

*** Dans le compte rendu du concert de M. Bauerkeller, notre collaborateur a indiqué par erreur Mlle Félix Thuot, comme ayant chanté dans cette soirée, tandis que c'était Mlle Bellerive, à laquelle reviennent dès lors les éloges donnés à son talent.

*** Un jeune pianiste compositeur de Florence, M. Ch. Ducci, vient de passer quelques jours à Paris, avant de se rendre à Londres, où il est appelé par de brillants engagements, résultat des concerts qu'il a donnés en Italie et notamment à Rome, où, dans la grande salle du palais Braschi, en présence du prince de Galles, il a obtenu un beau succès. M. Ducci s'est surtout attaché à l'étude des classiques, et peu d'artistes les possèdent comme lui. Sa *Chronologie de l'art musical appliquée au piano* est un travail très-remarquable; elle lui fournit des sujets de programme fort curieux que nous serons appelés à apprécier l'hiver prochain.

*** Après un silence de quatre années, qu'il a consacrées à la composition, Litolff, cédant aux sollicitations des nombreux admirateurs de son magnifique talent de pianiste, s'est décidé à se faire entendre de nouveau en public, et vient de visiter plusieurs villes de Belgique où les Sociétés s'étaient empressées d'obtenir son concours. Il a été accueilli avec le plus grand enthousiasme. Son quatrième concerto, *le Chant de la Fileuse*, *la Valse di Bravura*, *le Scherzo* (inédit), *le Carnaval de Paris*, etc., ont obtenu partout les suffrages unanimes de l'auditoire. Les bravos, les *bis*, les chaleureuses ovations, rien n'a manqué. Litolff est encore attendu à Bruxelles, le 16 courant, pour un grand concert qui s'organise au profit des indigents.

*** A la dernière séance du cours d'ensemble de Mme Clara Pfeiffer, l'habile phalange de jeunes pianistes qu'elle dirige avec sa supériorité habituelle, a exécuté à quatre pianos la symphonie de Georges Mathias, avec des nuances d'une telle finesse, que l'effet ne peut en être surpassé que par la variété des timbres de l'orchestre. L'auteur qui assistait à l'exécution de son œuvre, a donné les plus grands éloges aux élèves qui y ont concouru, et dont quelques-unes se sont fait également remarquer dans des solos joués avec une pureté de style et de mécanisme, qui fait le plus grand honneur à l'enseignement si apprécié de Mme Clara Pfeiffer. Mme Ernest Bertrand a bien voulu prêter l'appui de son talent sympathique à cette séance pleine d'intérêt.

*** Aujourd'hui dimanche, grand festival musical au Pré-Catelan.— Prochainement, inauguration des matinées musicales du jeudi par une fête magnifique.

*** Le machiniste du théâtre de la cour, à Dresde, M. Haenel, qui a sauvé avec un dévouement vraiment héroïque Mme Bürde-Ney au moment où elle allait périr dans les flammes, vient de mourir par suite des brûlures dont il fut atteint lui-même à cette occasion.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Bordeaux.* — Nous avons eu enfin la première représentation du *Templier*, de Nicolaï. C'est en 1840, à Turin, que l'auteur, Othon Nicolaï, qui était de Kœnigsberg et qui étudia longtemps en Italie les œuvres des maîtres, fit représenter cet ouvrage. Il contracta leur manière et leurs procédés et l'on peut reconnaître à chaque pas, dans ses partitions, les formes d'accompagnements, les rhythmes et même des mélodies de Donizetti et de Bellini. La partition du *Templier* est sans contredit la meilleure de celles que Nicolaï a composées; elle avait été, lors de l'apparition de l'ouvrage, publiée en Italien à Paris; la traduction française a été faite par M. Danglars, qui a déjà approprié à la scène française *Martha* et plusieurs autres opéras étrangers. Le succès a été très-grand et nous avons rarement vu un ouvrage nouveau plus applaudi à sa première représentation. La musique le mérite d'ailleurs, car elle contient de fort beaux morceaux, et l'on a fait répéter le sextuor du deuxième acte. *Le Templier* était interprété par M. Peschard (Ivanhoe), Mlle Elmire (Rebecca), M. Marthieu (Cedric le saxon), M. Meric (Brian), Mme Ferd. Sallard (Lady Rowena). Ils y ont mis tout leur zèle et tout leur talent; aussi ont-ils tous été rappelés à plusieurs reprises; les chœurs ont bien marché, surtout à la deuxième représentation qui a confirmé le succès de la première. La mise en scène est fort soignée.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — Samedi a eu lieu l'ouverture du théâtre de Sa Majesté par *Rigoletto*. Giuglini a été charmant dans le rôle du duc de Mantoue, et Mlle Vitali, très-jeune artiste qui vient de Bologne, a été accueillie avec bienveillance. Son talent de comédienne est médiocre, mais elle a une jolie voix, et malgré son inexpérience, elle pourra devenir une bonne acquisition pour M. Mapleson. Un baryton pour lequel Verdi a écrit le rôle de *Rigoletto*, M. Varese, quoique grand artiste, a perdu une partie de sa puissance; néanmoins il s'est montré dramatique et énergique. Un nouveau contralto, Mlle Bettelheim, qui arrive de Vienne précédée d'une belle réputation, a chanté le rôle de Maddalena. *Rigoletto* a été donné une seconde fois mardi, et jeudi on a joué *Marta* avec Giuglini, Santley, Mlle Vitali et Mlle Bettelheim. Cette représentation a été très-brillante.— Au théâtre royal italien aura lieu samedi *Guillaume Tell*, avec le ténor Wachtel.—Jeudi on a donné en l'honneur de Garibaldi, qui y assistait, une représentation de *Norma* et de deux actes de *Masaniello*.

*** *Bruxelles.* — Le Conservatoire royal donnera, dimanche 17 avril, un concert dans lequel on exécutera l'ouverture et les entr'actes de *Struensée*, de Meyerbeer. Joseph Wieniavski y jouera un concerto de piano de sa composition.— Après la *Traviata*, la Compagnie italienne a donné au théâtre national *un Ballo in maschera*. Mlle Poch y a débuté et son succès a été des plus chaleureux. Déjà cette vaillante cantatrice avait brillamment réussi à Gand, dans le rôle de Leonora du *Trovatore*, en compagnie de Zucchi, Muriani et de Ponti. — Mme Ferraris n'a pu résister aux sollicitations de notre public; elle a consenti à prolonger son séjour ici jusqu'à la fin du mois et naturellement ses représentations auront pour objet *l'Etoile de Messine*, le charmant ballet du comte Gabrielli, dans lequel la célèbre danseuse a constamment provoqué l'enthousiasme des spectateurs.

*** *Liége.* — Roger nous a quittés. Le soir de sa dernière représentation, les artistes de notre théâtre lui ont fait une véritable ovation, à laquelle s'est associé le public. Un magnifique bouquet lui a été remis sur la scène par Mlle Duprez, et une couronne lui a été offerte par MM. Wicart et Achard.

*** *Anvers.* — C'est par *Martha* que s'est clôturée notre saison théâtrale. L'opéra de Flotow a été pour les artistes principaux l'occasion de nombreux témoignages de sympathies de la part des abonnés. Mlle Delmary et Mlle Castan; MM. Dussargues et Sapin ont reçu de fort beaux cadeaux.

*** *Cologne.* — Le 10e et dernier concert d'abonnement a eu lieu à la salle du Gürzenich. Le célèbre violoniste J. Joachim y a joué avec un art consommé le concerto de Beethoven.

*** *Wiesbaden.* — Malgré toutes les splendeurs de la mise en scène, *Ondine*, opéra-féerie de Lortzing, n'a eu qu'un faible succès.—*Joseph en Egypte*, par Méhul, a toujours toutes les sympathies du public.—On annonce comme prochaine la représentation de *Rizzio*, opéra nouveau de Schliebner.

*** *Zurich.* — Parmi les opéras donnés ici dans le courant de la la saison, nous citerons: *Norma*, *Dinorah*, *le Prophète* et *Faust*, de Gounod.

*** *Berlin.* — La reprise des *Huguenots* a fait salle comble. Mlle de Ferey, qui débutait pour la troisième fois dans le rôle de Marguerite, ne paraît pas avoir réussi à se concilier la faveur du public. Par contre, Mlle Lucca, ainsi que nous l'avons dit dans le numéro précédent, a eu des élans admirables; elle a été rappelée trois fois de suite.

*** *Vienne.* — Après le *Ballo in maschera*, les Italiens ont donné *Lucia*. La signora Volpini, chargée du rôle principal, s'est fait applaudir dans quelques passages. Quant à Graziani, il a rendu avec beaucoup d'expression et de goût celui d'Edgardo.

*** *Munich.* — Le ténor Niemann a reçu de l'intendant du théâtre de la cour de Bavière une magnifique coupe incrustée d'argent, et d'un précieux travail, représentant des emblèmes de chasses. On sait que M. Niemann a une grande réputation de chasseur.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Le grand concert donné annuellement au profit des Invalides a eu lieu le 19-31 mars au grand théâtre. Il comptait 610 musiciens des orchestres de l'armée et 331 chantres de la chapelle impériale, sous la direction de Doerfeldt. La salle, dont la décoration avait été disposée avec un luxe et une somptuosité féeriques, offrait le spectacle le plus imposant. L'empereur occupait sa loge de gala entouré de la famille impériale; tous les généraux et dignitaires de l'empire étaient en grande tenue, et les dames en toilette de cour ou de bal. Le programme était splendide. La marche, composée par Meyerbeer, pour le couronnement du roi de Prusse, y figurait en première ligne; elle a produit un effet immense.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHANGEMENT DE DOMICILE

GAMBOGI FRÈRES, éditeurs, 112, rue de Richelieu (maison Frascati), à l'entrée du boulevard Montmartre.

Pour paraître le lendemain de la première représentation
au théâtre Lyrique impérial,

LA CAPTIVE

Grand opéra en trois actes, de

FÉLICIEN DAVID

PAROLES DE M. MICHEL CARRÉ.

Partition Piano et Chant, Airs détachés et arrangements divers.

En vente chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er :

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET PERFECTIONNÉE

MANUEL DES PRINCIPES DE MUSIQUE

A L'USAGE DES PROFESSEURS ET DES ÉLÈVES DE TOUTES LES ÉCOLES DE MUSIQUE, PARTICULIÈREMENT DES ÉCOLES PRIMAIRES,

Par F.-J. FETIS

Format in-8°. *Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire de musique de Bruxelles.* **Prix net : 2 fr. 50.**

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS (Fondée en 1843)

50, rue Saint-Georges, à Paris.

Saxophone alto MI bémol.

MAISON ADOLPHE SAX

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique. Auteur du système d'organisation et fournisseur breveté de la musique des Guides et des autres régiments de la Garde impériale. — Inventeur des instruments à pavillon tournant, des instruments à six pistons indépendants, des nouvelles timbolles, des Saxhorns, des Saxophones, etc., etc.

Tous les instruments portent le nom : Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur, le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

SEULE GRANDE MÉDAILLE D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS INTERNATIONALES DE 1851 ET 1855, ETC.,

EXTRAITS DES RAPPORTS DES JURYS INTERNATIONAUX DES EXPOSITIONS UNIVERSELLES DE 1851, 1855 ET 1862, **relatifs aux Saxophones** (**BREVET DE 1846.**)

« ..... Parmi les inventeurs d'instruments de musique, la plus haute distinction est due au mérite de M. Sax, qu'on le considère soit sous le rapport de la variété et de l'excellence, soit sous celui de l'utilité de ses inventions..... M. Sax a aussi créé la classe des *saxophones*, instrument de cuivre avec un bec à anche simple, dans le genre de celui de la clarinette. L'effet de ces nouveaux instruments est d'un charme égal à l'originalité de leur son, et ils portent au plus haut degré de perfection *la voix expressive*..... Les instruments exposés par M. Sax, de Paris, réalisent un grand progrès. » (*Exposit. 1851.*)

« FAMILLE COMPLÈTE DES SAXOPHONES, INVENTÉE PAR M. ADOLPHE SAX. — ..... L'instrument se joue avec facilité, car le doigté, semblable à celui des instruments qui octavient, est peu différent de celui de la flûte ou du hautbois. Les clarinettistes parviennent en peu de temps à le bien jouer, à cause de l'analogie d'embouchure avec leur instrument habituel. Le son du saxophone est le plus beau, le plus sympathique qu'on puisse entendre. Son timbre n'est celui d'aucun autre instrument. Mélancolique, il est mieux adapté au chant ou à l'harmonie qu'aux traits rapides, quoique son articulation soit très-prompte, et que nous ayons entendu le très-habile clarinettiste Wuille exécuter sur le saxophone un solo rempli de grandes difficultés, avec beaucoup de succès. Susceptible de toutes les nuances d'intensité, le saxophone peut passer du *pianissimo* le plus absolu au son le plus énergique et le plus puissant. Ce bel instrument, dont on n'a pas compris jusqu'à ce moment toutes les ressources, compose une famille complète qui se divise en huit variétés, lesquelles sont toutes à la quinte ou à l'octave les unes des autres..... L'examen attentif de la famille des saxophones révèle des faits de haute importance ; car cet instrument est nouveau par les proportions de ses tubes, par sa perce, par son embouchure et particulièrement par son timbre. Il est complet, car il embrasse toute une famille de huit variétés, de l'aigu au grave, qui, dans leur ensemble, renferment tout le diagramme des sons perceptibles. Enfin, il est parfait, soit qu'on le considère au point de vue de la justesse et de la sonorité, soit qu'on l'examine dans son mécanisme. Tous les autres instruments ont leur origine dans la nuit des temps ; tous ont subi de notables modifications à travers les âges et dans leurs migrations ; tous enfin se sont perfectionnés par de lents progrès ; celui-ci, au contraire, est né d'hier ; il est le fruit d'une seule conception, et dès le premier jour il a été ce qu'il sera dans l'avenir. Le jury n'a que des éloges à donner à M. Adolphe Sax pour une si belle découverte. » (*Exposit. 1855.*)

« M. Adolphe Sax nous a fait entendre aa famille si intéressante de saxophones, dont la sonorité ronde et charmante joue un rôle si utile dans nos musiques militaires. Le jury a également apprécié la pureté et la justesse de ses clarinettes et la belle sonorité de ses clarinettes basses, instruments que M. Sax a régénérés depuis longtemps, et dont les autres facteurs ont en vain essayé de reproduire le timbre distingué. On a également apprécié le son moelleux de sa clarinette contre-basse..... » (*Exposit. 1862.*)

Par décision impériale du 5 mars 1855, les musiques de la Garde et toutes les musiques d'infanterie de la ligne, composées de quarante musiciens, ont huit Saxophones en double quatuor. — L'introduction des Saxophones dans les musiques de fanfare produit des résultats tels, que la plupart des régiments de cavalerie, pour lesquels ils ne sont pas ordonnancés, les ont cependant adoptés, et en font l'achat en dehors des fonds alloués pour leur musique.

Saxophone ténor SI bémol.

Les prix des saxophones sont les suivants :

Saxophone soprano, 200 fr.— Saxophone ténor, 225 fr.— Saxophone alto, 225 fr.— Saxophone baryton, 250 fr.

La maison Adolphe Sax peut livrer à un prix inférieur une certaine quantité de saxophones d'occasion, sopranos, altos, ténors et barytons à l'ancien diapason. — Les sociétés et les clients qui ne pourraient pas solder immédiatement leurs commandes obtiendront un assez long crédit, pourvu qu'ils fournissent une garantie de solvabilité suffisante, et moyennant une augmentation de 6 pour 100 sur les prix.

Pour les propriétés et les avantages des autres inventions de M. Adolphe Sax, consulter la notice qui se distribue chez lui, 50, rue Saint-Georges.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 17. 24 Avril 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Giacomo Meyerbeer (3e article), par **Fétis** père. — Théâtre impérial de l'Opéra : rentrée de Mlle Mourawief dans *Giselle*. — Théâtre impérial Italien : reprises diverses et représentation extraordinaire ; Mlle Patti dans un acte de *Faust*, de Gounod, par **Paul Smith**. — Auditions et concerts. — Manufacture de pianos de Philippe-Henri Herz neveu et Ce. — Sur la neuvième symphonie de Beethoven, par **Léopold Sonnleithner**. — Nouvelles et annonces.

MEYERBEER (Giacomo).

(3e article) (1).

Si l'on examine avec attention la partition du *Crociato*, on y découvre des signes non équivoques de la réaction opérée dans la manière du compositeur, et de sa tentative d'une fusion de ses tendances primitives avec le style italien qui caractérise *Emma di Resburgo* et *Marguerite d'Anjou*. L'individualité du talent de Meyerbeer tendait à se prononcer, et son heureux penchant pour l'expression énergique des situations dramatiques se faisait apercevoir. Pour se développer, son talent n'avait plus qu'à se livrer à l'étude de la scène française ; une circonstance favorable se présenta dans l'invitation reçue par Meyerbeer de la part de M. de la Rochefoucauld, pour qu'il dirigeât à Paris la mise en scène de son *Crociato;* car ce fut à Paris même que s'acheva la transformation des idées de l'artiste.

Le *Crociato* n'eut point à Paris le succès d'enthousiasme qu'il avait obtenu à Venise, à Rome, à Milan, à Turin, dans toute l'Italie, enfin, et qu'il eut plus tard en Espagne, à Lisbonne, à Londres ainsi qu'en Allemagne. Les circonstances ne le favorisaient pas. A Paris, on ne partage pas les couronnes : elles tombent toutes sur une seule tête. En 1826, les habitués du théâtre Italien ne voulaient pas qu'il y eût d'autre compositeur possible que Rossini, ni d'autre musique que la sienne. Trop sérieuse pour la plupart des dilettantes, la musique du *Crociato* ne fut appréciée à sa juste valeur que par un petit nombre de connaisseurs, qui firent avec impartialité la part des beautés et celle des défauts. Personne même, il faut l'avouer, ne devina la portée du talent de l'auteur de cet ouvrage ; personne n'aperçut dans le *Crociato* le génie qui devait produire les opéras, dont les larges conceptions règnent sur toutes les scènes des deux mondes depuis 1831. Ceux qui estimaient cette partition, la considéraient comme le degré le plus élevé du talent de l'auteur ; en quelque sorte comme son dernier mot. Le silence gardé par Meyerbeer pendant plusieurs années sembla justifier leur jugement. Son mariage et la perte douloureuse de deux enfants avaient suspendu ses travaux ; il y revint, enfin, en 1828 ; mais lorsqu'il reprit sa plume, sa nouvelle route était tracée ; mûri par plusieurs années de méditations, son génie s'était transformé, et son talent avait le caractère qui lui est propre. Tout le monde sait aujourd'hui quels ont été les résultats de modifications si radicales.

L'achèvement de *Robert le Diable*, retardé par de fréquents voyages, fut enfin complet vers la fin de juillet 1830, et cette partition, écrite pour le grand Opéra de Paris, fut déposée, par Meyerbeer, à l'administration de ce théâtre, vers la même époque. La révolution, qui venait de s'achever en trois jours à Paris, en avait fait naître une autre dans les coulisses des théâtres. A la direction royale de l'Opéra succéda bientôt une entreprise particulière qui, dans les clauses et conditions de son contrat, n'admit que comme une charge onéreuse l'obligation de faire jouer l'ouvrage de Meyerbeer. Ce ne fut qu'au mois de novembre 1831 que cet opéra fut représenté ; en dépit du dénigrement dont il avait été l'objet, avec lui commença la fortune de ce qu'on appelait alors l'*Académie royale de musique*. Les dernières répétitions générales se signalèrent par des incidents fort curieux. Une multitude de ces critiques de profession, sans connaissances suffisantes de l'art, qui abondent à Paris plus qu'en aucun autre lieu, s'y trouvaient et immolaient l'œuvre du musicien le plus gaiement possible. C'était à qui dirait le mot le plus plaisant, ou ferait l'oraison funèbre la plus spirituelle et la plus grotesque de la partition. Au résumé, la pièce ne devait pas avoir dix représentations. L'entrepreneur, dont l'oreille avait été frappée de ces tristes présages, aperçut dans la salle l'auteur de cette notice, et alla lui confier ses craintes. « Soyez sans inquiétude, lui dit celui-ci ; j'ai bien écouté, et je suis certain de ne pas me tromper. Il y a là dedans beaucoup plus de beautés que d'imperfections. La scène est saisie ; l'impression sera vive et profonde. Cela ira aux nues et fera le tour du monde. »

(1) Voir les nos 15 et 16.

L'événement a prouvé que ce jugement était le bon; jamais œuvre dramatique ne fut plus populaire; jamais succès ne fut plus universel. Ajoutons avec certitude qu'il n'en est pas dont l'heureuse fortune ait eu une durée comparable; car elle s'est soutenue pendant plus de trente ans jusqu'au moment où ceci est écrit (1862), et vraisemblablement elle n'est pas près de finir. Avec *Robert le Diable* ont commencé, à l'Opéra, les recettes de *dix mille francs*, qui y étaient auparavant inconnues. Traduit en italien, en allemand, en anglais, en hollandais, en russe, en polonais, en danois, cet opéra a été joué partout et vingt fois repris dans les petites villes comme dans les grandes; partout il a excité le même enthousiasme; son succès n'a pas été limité à l'Europe seule : à la Nouvelle-Orléans, *Robert le Diable* a été joué pendant plusieurs mois sur les deux théâtres anglais et français; la Havane, Mexico, Lima, Alger, ont aussi voulu l'entendre, et l'ont salué par d'unanimes applaudissements.

Un homme nouveau s'est révélé dans cet ouvrage. Ce n'est plus le Meyerbeer de l'Allemagne, élève roide et guindé de Vogler; ce n'est plus celui de l'Italie, se jetant violemment hors de ses habitudes d'école pour apprendre, par imitation de Rossini, l'art de faire chanter les voix et de colorer les effets de l'instrumentation; ce n'est pas même la fusion des deux manières pour arriver à des effets variés; c'est une création tout entière, où il ne reste à l'artiste, de ses premières époques, que l'expérience acquise dans ses travaux. Six années de repos, ou plutôt d'études, six années de méditation, d'observation et d'analyse ont enfin coordonné en un tout complet, original et puissant, ce que la nature a mis de sentiments énergiques dans son âme, ce que l'audace donne de nouveauté aux idées, ce que la philosophie de l'art prête d'élévation au style, et ce qu'un mécanisme exercé procure de sûreté à l'artiste dans les effets qu'il veut produire.

Après l'éclatant succès de *Robert le Diable*, l'administration de l'Opéra avait compris que les productions de Meyerbeer exerceraient désormais une heureuse influence sur son entreprise; elle ne négligea rien pour le déterminer à écrire un nouvel ouvrage, et le livret des *Huguenots* lui fut confié; mais, afin d'avoir la certitude que le compositeur ne mettrait pas trop de lenteur dans son travail, un dédit de trente mille francs fut stipulé pour le cas où la partition ne serait pas livrée dans un délai déterminé. Pendant que Meyerbeer était occupé à écrire cet ouvrage, la santé de sa femme, sérieusement altérée par une affection de poitrine, l'obligea, d'après l'avis des médecins, à fixer momentanément son séjour en Italie. Dans cette situation, il demanda un délai de six mois pour la mise en répétition de son opéra; mais cette juste demande fut repoussée; alors Meyerbeer retira sa partition, paya le dédit et partit. Bientôt, cependant, l'entrepreneur comprit la nécessité de donner *les Huguenots*, pour empêcher le public de s'éloigner de son spectacle; il rendit le dédit, et le nouvel opéra de Meyerbeer fut représenté le 21 février 1836.

Les dispositions du poëme des *Huguenots* n'ont pas d'analogie avec celles de *Robert le Diable*; l'action s'y développe avec lenteur, et l'intérêt ne commence que vers le milieu du troisième acte; jusque-là, c'est de l'opéra de demi-caractère, où le musicien seul a dû soutenir l'attention dans des scènes vides d'action. Un talent supérieur pouvait seul triompher de ces difficultés. Au premier abord, ni le public, ni la plupart des critiques ne comprirent le mérite que Meyerbeer y avait déployé. Quoiqu'on avouât que le duo de Valentine et de Marcel, au troisième acte, la scène du duel, tout le quatrième acte et une partie du cinquième, ont des beautés de premier ordre, et bien qu'on déclarât qu'on ne connaissait rien d'aussi pathétique que la dernière scène du quatrième acte, il fut convenu que la partition des *Huguenots* était inférieure à celle de *Robert le Diable*. Plus tard, les gens désintéressés ont abjuré leur erreur; pour eux, la valeur de l'ouvrage s'est accrue d'année en année, et les plus récalcitrants ont dû se rendre à l'évidence d'un succès constaté par plusieurs milliers de représentations, données pendant vingt-cinq ans dans toutes les parties du monde. Après les deux premières années de ce grand succès, un parti qui avait des intérêts contraires a exercé la rigueur et l'injustice de sa critique avec plus d'acharnement que dans la nouveauté de l'œuvre. Qu'en est-il résulté? La partition des *Huguenots*, avec les quelques défauts et les beautés inhérentes au talent du maître, s'est maintenue dans toute sa renommée.

Après *les Huguenots*, un intervalle de treize années s'écoula sans que Meyerbeer fît représenter aucun ouvrage nouveau sur la scène française. Ce long silence eut plusieurs causes. La première paraît avoir été dans les modifications du personnel chantant de l'Opéra et dans son affaiblissement progressif. Une autre cause explique l'éloignement où l'illustre maître resta du théâtre de sa gloire pendant une période si longue, elle se trouve dans l'intérêt que le roi de Prusse lui témoigna, à l'époque de son avénement au trône, et dans les fonctions actives que Meyerbeer eut à remplir près de ce prince, après sa nomination de premier maître de chapelle. La composition d'un grand nombre de psaumes et de cantates religieuses, avec ou sans accompagnement d'orchestre, de musique d'église et de mélodies de différents genres, dont il sera parlé plus loin, avait occupé une partie de ce temps. Le premier ouvrage officiel qu'il écrivit pour la cour de Berlin fut une grande cantate avec tableaux, intitulée : *la Festa nella corte di Ferrara*, pour une fête donnée par le roi, en 1843. Le 7 décembre 1844, le maître fit représenter, pour l'inauguration du nouveau théâtre royal de cette ville, un opéra allemand en trois actes, intitulé : *Ein Feldlager in Schlesien* (un camp en Silésie). Cet ouvrage de circonstance ne produisit tout l'effet que s'en était promis Meyerbeer que lorsque la célèbre cantatrice Jenny Lind fut chargée du rôle principal. Il eut surtout un brillant succès lorsqu'elle le chanta à Vienne, sous le titre de *Wielka*, avec beaucoup de changements et d'augmentations en 1847.

FÉTIS père.

(*La suite prochainement.*)

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

Rentrée de Mlle Mourawief dans *Giselle*.

Dans quelques jours, il y aura une année que Mlle Mourawief a fait ses débuts à Paris dans ce ballet qui vient de servir à sa rentrée. On sait quels furent depuis ses succès dans son pays natal, et de quels adieux ses admirateurs se sont permis de saluer son départ. A Saint-Pétersbourg, on se permet tout; à Paris, l'enthousiasme est tenu de s'observer; tout à l'heure nous en aurons la preuve. Si donc Mlle Mourawief n'a pas retrouvé sur les bords de la Seine les mêmes démonstrations que sur ceux de la Néwa, c'est tout simplement que les mœurs y sont différentes, car la charmante ballerine nous est revenue telle que nous l'avions admirée, applaudie: elle n'a rien perdu en talent, rien gagné en embonpoint; la précision de ses pas est toujours ce que nous avons vu de plus extraordinaire, et elle nous semble avoir fait de grands progrès dans l'expression de sa pantomime.

Il n'y a eu qu'un sentiment sur la manière dont elle a rempli tout son rôle; on le lui a témoigné par des bravos et des rappels unanimes. Deux bouquets seulement ont été jetés pendant le spectacle, deux énormes bouquets, mais sans aucun mélange de diamants ou autres pierreries. Pour ne pas faire de jalouses, le premier est tombé aux pieds de Mme Zina Richard, le second à ceux de Mlle Mourawief; et nulle réclamation n'aurait pu s'élever contre l'impartialité de cet hommage, que le suffrage universel a confirmé.

Mlle Laure Fonta, MM. Mérante, Coralli et Chapuy ont concouru pour leur bonne part à l'éclat de la soirée, dont l'honneur principal revient à la jeune artiste russe, qui promet d'être si utile à notre ballet français.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Reprises diverses et représentation extraordinaire. — Mlle Patti dans un acte du *Faust*, de Gounod.

Rien de plus varié, de plus accidenté que le répertoire du théâtre Italien depuis une semaine. Nous en sommes restés à la représentation au bénéfice de Mlle Patti, et nous avons dit qu'elle avait été des plus belles, sans parler des masses de fleurs qui lui ont été prodiguées. La représentation avait lieu le vendredi, mais deux jours après, dimanche dernier, c'était bien autre chose. On jouait le *Barbier de Séville*, et bientôt un feu roulant de bouquets se mit à partir d'une loge d'avant-scène. Les bouquets se succédaient si vite et tombaient si dru qu'on eût juré qu'un prestidigitateur, comme Robert Houdin, les tirait d'un chapeau par douzaines. Mais des colliers, des bracelets brillaient parmi ces fleurs : c'était donc autre chose que de la magie blanche. Il y avait là quelque méprise : un étranger se croyait dans son pays et ne se conformait pas à nos usages. C'est ce dont on s'aperçut, peut-être un peu tard, et la batterie démasquée fut aussitôt démontée. Le lendemain, les bijoux ont été rendus à qui de droit par un commissaire de police.

De la reprise de l'*Italiana in Algieri*, nous ne dirons rien, sinon qu'elle a eu lieu mardi, et heureusement sans récidive.

Mercredi, seconde édition du spectacle donné le vendredi précédent.

Jeudi, *Poliuto* a reparu avec Fraschini, Giraldoni et Carlotta Marchisio.

Enfin, vendredi est venue la représentation extraordinaire au profit de l'œuvre des Enfants convalescents. Si nous avions le temps, nous commencerions par décrire la salle, qui était ce jour-là plus que jamais brillante, aristocratique et remplie jusqu'aux derniers recoins.

L'événement de la soirée, c'était le troisième acte du *Faust*, de Gounod, dans lequel Mlle Patti jouait le rôle de Marguerite. D'abord, figurez-vous que Mlle Patti avait une perruque blonde : l'Espagne s'était germanisée! Et puis, elle a pris le rôle tout autrement que Mme Miolan. Elle y a semé des traits de naïveté enjouée, de coquetterie enfantine, au lieu d'être constamment triste et rêveuse. Lequel vaut le mieux ? Dans la romance du *Roi de Thulé*, dans les couplets des *Bijoux*, dans la dernière scène, Mlle Patti a délicieusement chanté, un peu à l'italienne: son succès a été immense! On n'avait rien négligé pour la mise en scène. Morini jouait le rôle de Faust et Mme Méric-Lablache celui de Siebel. En somme, le troisième acte de *Faust* a produit beaucoup d'effet, mais pas plus qu'au théâtre Lyrique.

Dans le concert qui précédait, Mmes Charton et Marchisio ont chanté des morceaux du *Stabat*; Alard a joué sa fantaisie sur *la Muette*, Delle Sedie a dit son air du *Ballo*, Mme Charton le prélude de Bach, accompagnée par Alard et un harmonium. Après *Faust*, dans le troisième acte du *Trovatore*, Fraschini s'est montré admirable, et la soirée s'est terminée par le premier acte de *la Traviata*, que chantait Mlle Patti. En sa qualité de reine de la fête, la jeune artiste a été applaudie, rappelée, acclamée et *fleurie* sur nouveaux frais.

PAUL SMITH.

AUDITIONS ET CONCERTS.

La signora Fanny Gordosa. — M. Eugène Ketterer. — Mlle Octavie Caussemille. — M. Charles Jeltsch. — M. Tapie-Brune.

La signora Fanny Gordosa, cantatrice italienne, patronnée par l'auteur de *Monte-Christo*, a donné chez Herz un fort beau concert, dans lequel elle s'est prodiguée jusqu'à quatre reprises, à la très-grande satisfaction du nombreux auditoire accouru pour l'entendre. Elle est douée en effet de moyens dramatiques très-puissants et très-étendus; elle a du feu, de l'âme, de la légèreté au besoin, et l'on ne peut guère lui reprocher que de se laisser entraîner à des éclats de voix dont le luxe est parfois hors de saison. Ajoutons d'ailleurs qu'elle n'est dépourvue ni de grâce ni de jeunesse, ce qui n'a pas nui à l'accueil qu'on lui a fait. Après un *duetto* de Verdi, qu'elle a dit avec M. Giuliani, comme pour s'assurer du terrain, elle a parfaitement chanté, en italien, l'air de *Grâce* ! de *Robert le Diable* ; puis, passant du grave au doux, elle a lutté victorieusement avec la flûte de M. Taffanel, dans un joli morceau de Fischetti, intitulé *la Cantatrice et l'Usiguolo*, après quoi elle a interprété en français, mais avec un accent fortement prononcé, deux jolies bluettes de M. Henri Potier, un bolero espagnol et un caprice ayant pour titre : *la Linotte*.

Le succès obtenu par la signora Fanny Gordosa n'a pas empêché le public de garder en réserve d'unanimes bravos pour Mlle Wertheimber qui s'est fait entendre dans deux morceaux de nature très-diverse : une charmante Berceuse de Weber et le Brindisi de *Lucrezia Borgia*, ainsi que pour Faure qui a magistralement chanté, avec accompagnement de piano et d'orgue Alexandre, un air des *Rameaux*, qui n'a pas fait moins d'honneur à son interprétation qu'à son inspiration, car cet air est de lui. Mlle Marie Trautmann, l'élève distinguée de Henri Herz, et M. Albert Vizentini, le jeune violon solo du théâtre Lyrique, ont eu aussi leur part d'applaudissements, et les frères Lyonnet ont, selon leur coutume, charmé les spectateurs avec leur *Légende de Saint Nicolas* et avec une nouvelle *Complainte des neveux de Jean-Bart*, recueillie par M. de la Landelle.

— Cette année, comme les précédentes, M. Eugène Ketterer a joué, dans les salons Erard, un certain nombre de ses transcriptions anciennes ou nouvelles, qui ont fait généralement plaisir. Le style en est clair et facile; il amuse agréablement l'oreille du public, sans soumettre son attention à de trop grands efforts. Le quatuor de *Rigoletto*, le *Chant du bivouac*, de Kucken, la *Chanson arabe* de *Lara*, et la *Marche styrienne* sont dans des conditions favorables. Mais l'inspiration de M. Eugène Ketterer sait grandir, lorsqu'il le faut, avec son sujet, et elle atteint alors un certain degré d'élévation et de développement dans le travail harmonique. Nous citerons, à l'appui de notre dire, un brillant *Morceau de concert*, pour deux pianos, sur l'introduction et la marche du *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn. L'effet de cette œuvre a été grand, non-seulement parce qu'elle est heureusement réussie, mais encore parce qu'elle a été, l'autre soir, interprétée d'une manière remarquable par MM. A. Duvernoy et E. Ketterer. Deux autres morceaux, qui ne sont pas non plus sans valeur, bien qu'ils n'aient pas eu tout à fait le même succès, doivent être comptés, en outre, pour moitié à l'actif du bénéficiaire ; le premier est une fantaisie pour piano et orgue sur *la Favorite*, composée et exécutée avec M. Auguste Durand, et le second est un duo concertant pour piano et violon sur *Otello*, avec M. Herman.

— Dans le grand concert donné chez Erard par Mlle Octavie Caussemille, le morceau capital a été un *Rondo* pour deux pianos, œuvre posthume de Chopin, exécuté pour la première fois par elle et par Joseph Wieniawski. Cette page, comme presque toutes celles

qu'a écrites l'illustre compositeur polonais, empreinte d'une rare distinction et d'une vague mélancolie, a produit une sensation d'autant plus pénétrante qu'elle a été interprétée avec une perfection vraiment [exceptionnelle, et que les deux éminents pianistes y ont mis un soin, un fini, une conviction dont on ne saurait, sans les avoir entendus, se faire une juste idée. Aussi ont-ils été, l'un et l'autre, couverts de chaleureux applaudissements. Le succès de Mlle Octavie Caussemille n'a pas été moindre dans les morceaux qu'elle a exécutés seule; on y a retrouvé cette pureté, cette grâce, cette énergie, cette variété de style qui distinguent son talent, et qui lui ont assigné une si honorable place parmi les virtuoses du piano.

— La soirée musicale donnée par M. Charles Jeltsch, dans les salons Erard, a confirmé la bonne opinion que ses auditions antérieures nous avaient fait concevoir des qualités estimables de ce pianiste-compositeur. Après avoir interprété, avec M. Le Cieux, une sonate en *sol* majeur de Beethoven, il a joué plusieurs morceaux de moindre étendue, dont un seul de lui, une polonaise en *ré* bémol majeur, nous a permis de l'applaudir sous le double aspect de son talent. Au nombre des transcriptions classiques qu'il a exécutées avec beaucoup de netteté et d'élégance, l'auditoire lui a fait redire la marche des *Ruines d'Athènes*, arrangée par Rubinstein. De joyeuses chansonnettes, dites par Berthelier avec sa verve accoutumée, ont clos la séance de la manière la plus satisfaisante.

— Nous avons lieu de croire que M. Tapie-Brune, qui s'est fait entendre, ces jours derniers, à la salle Pleyel-Wolff, se destine au théâtre, et nous ne serions pas étonné de l'y voir réussir. Sa voix de baryton possède toutes les qualités qu'il faut à la scène; elle est expressive, énergique, parfaitement timbrée, et elle arrive sans effort à l'effet dans plus d'un genre. Trois morceaux empruntés aux opéras de Verdi l'ont surabondamment démontré. En dehors de la musique dramatique, M. Tapie-Brune a chanté avec infiniment de goût une *Extase* de M. Huton Salomon qui a eu les honneurs du *bis* et qui en était vraiment digne.

Y.

MANUFACTURE DE PIANOS DE PHILIPPE-HENRI HERZ NEVEU ET Cᵉ.

Nous avons dit dans notre dernier numéro que nous rendrions compte de la soirée donnée la semaine dernière par MM. Philippe-Henri Herz, neveu et Cᵉ, pour inaugurer les beaux salons qu'ils viennent d'ouvrir dans la rue Scribe et pour y produire leurs premiers instruments.

Le chef de cette maison est le propre neveu de Henri Herz, dont la réputation comme compositeur, virtuose et facteur de pianos, est populaire dans les deux mondes, et lui a valu, à juste titre, une position très-élevée aussi bien dans l'art musical que dans l'industrie.

Son neveu a longtemps été attaché à sa manufacture. Des contestations regrettables ont séparé les deux parents; ces contestations sont soumises à l'appréciation des tribunaux, qui n'ont point encore dit leur dernier mot à ce sujet; nous n'avons point à nous en préoccuper. — Mais l'ouverture d'un établissement fondé avec le concours et l'appui d'hommes d'une honorabilité incontestable, et qui se présente entouré de garanties sérieuses, ne nous est pas indifférente. La propagation des pianos a fait des pas trop immenses depuis vingt-cinq ans, les perfectionnements dans l'art de les fabriquer ont été trop importants; ils sont trop profitables aux artistes pour que l'on ne suive pas avec intérêt les débuts et les efforts de ceux qui viennent résolûment consacrer de grands capitaux, leur expérience acquise et leur activité aux progrès d'une industrie à laquelle on doit les Erard, les Pleyel et les Henri Herz.

C'était certainement une pensée identique à celle que nous venons d'exprimer qui avait réuni à cette soirée d'inauguration une société aussi nombreuse d'hommes distingués, de femmes élégantes et d'artistes. Tout en y circulant à l'aise malgré la foule, on admirait avec raison les belles proportions de ces salons vastes et élevés, splendidement décorés, et que les excellentes qualités acoustiques qui les distinguent, rendent particulièrement propres à des expositions permanentes dans lesquelles la sonorité joue un si grand rôle.

L'attention s'est tout d'abord portée sur les pianos exposés, et l'on a pu se convaincre qu'ils sont construits sur des plans entièrement nouveaux et d'après une forme qui n'appartient qu'à MM. Herz neveu et Cᵉ. Le piano à demi-queue, style Louis XV, a surtout été l'objet d'une admiration méritée : non-seulement, comme meuble, c'est un véritable objet d'art, soigné dans les plus petits détails; mais comme égalité et comme qualité de son, comme perfection du mécanisme, il peut soutenir la concurrence avec les instruments du plus grand modèle. — Edouard Wolff et ensuite Tito Matei s'étaient chargés de faire valoir ces belles qualités. Le premier a accompagné Vieuxtems, jouant sa fameuse polonaise avec cette verve et cet entrain qui ne manquent jamais de provoquer l'enthousiasme pour le célèbre violoniste. M. Tito Matei, de son côté, n'a pas procuré moins de plaisir à l'auditoire par la manière brillante dont il a tiré parti de cet échantillon des produits du nouveau facteur. La partie musicale de la soirée a d'ailleurs été fort agréablement variée par le concours de M. Agnesi, qui a dit d'une voix superbe un morceau des *Nozze*; de Mlle Astieri et d'une cantatrice allemande, récemment arrivée à Paris, Mlle Tipka, qui s'y est déjà fait entendre dans quelques concerts, et qui a mérité les plus vifs applaudissements par la façon dont elle a chanté un air de *Semiramide*.

Les invités ne se sont retirés que fort tard et non sans avoir offert aux chefs de la nouvelle fabrique leurs chaleureuses félicitations et leurs souhaits pour la prospérité de leur entreprise. Au surplus, ceux-ci n'ont rien négligé de ce qui pouvait en assurer le succès. Leurs ateliers, construits rue Marcadet, à Montmartre, sont immenses et parfaitement montés; le personnel des ouvriers a été soigneusement choisi, et ils fonctionnent sous la surveillance d'un contre-maître dont la capacité reconnue est hors ligne; une direction intelligente et primesautière, nourrie des traditions de la haute facture, secondée par des capitaux suffisants, forte de sa loyauté et du suffrage d'hommes compétents, présidera à leurs travaux. Avec de pareils éléments, M. Henri Herz neveu ne tardera pas à conquérir une belle place dans la facture de pianos.

S. D.

SUR LA NEUVIÈME SYMPHONIE DE BEETHOVEN (1).

A M. le Directeur de la GAZETTE MUSICALE DE LEIPZIG.

Par votre lettre du 19 courant, vous m'invitez à vous donner des renseignements sur la mesure dans laquelle Beethoven faisait exécuter les récitatifs des contre-basses dans la dernière partie de sa neuvième symphonie, d'après mes souvenirs personnels.

Je ne tarde pas à répondre à vos désirs, et vous fais observer avant tout, qu'au printemps de 1824 j'assistai à la plupart des répétitions

(1) En parlant, il y a quinze jours, du *Festival Beethoven*, donné au cirque Napoléon par Pasdeloup, nous avons exprimé, sur la symphonie avec chœurs, une opinion que son auteur lui-même n'était pas loin de partager. On en trouvera la preuve dans la lettre que nous lisons dans l'*Allgemeine musikalische Zeitung* du 6 avril 1864, et dont nous publions la traduction.

d'orchestre de la neuvième symphonie, exécutée pour la première fois le 7 mai de la même année.

Beethoven était à la tête de l'orchestre ; mais c'était Umlauf qui le dirigeait avec le bâton de mesure; Schuppanzig tenait le premier violon. De plus, j'ai assisté, comme auditeur, à toutes les exécutions qui eurent lieu à cette époque et par la suite. Je puis donc certifier, d'après ma propre expérience, que Beethoven faisait jouer les récitatifs en question assez rapidement, c'est-à-dire pas précisément *presto*, mais non plus *andante*. Dans les commencements, l'orchestre, quoiqu'il y eût parmi les exécutants des artistes de premier ordre, tels que Mayseder, Böhm, Jansa, Link, etc., eut beaucoup de peine à comprendre la symphonie, notamment la première partie. Les contre-basses ne savaient absolument que faire des récitatifs. On n'entendait qu'un sourd grognement des basses, comme si le compositeur avait voulu prouver par la pratique que la musique instrumentale est absolument incapable de *parler*. A mesure que, par la suite, les exécutions de l'œuvre colossale se multipliaient, les musiciens et les auditeurs finirent par s'y reconnaître, et maintenant, à l'exception de quelques passages de chant tout à fait contre nature, la symphonie marche parfaitement et sans encombre. Plus tard les chefs d'orchestre ont pris en particulier les récitatifs des contre-basses dans un mouvement plus calme que ne l'avait indiqué Beethoven : on lia les intervalles partout où cela était praticable, tandis que, précédemment, chaque note était marquée; et c'est ainsi qu'on parvint à rendre ces récitatifs parfaitement clairs (comme tels) pour les auditeurs, et (musicalement) intelligibles; mais quant à une *exécution lente*, il n'a jamais pu en être question à Vienne, les musiciens âgés n'ayant pas oublié la mesure choisie par Beethoven lui-même.

A cette occasion, je ne saurais passer sous silence un fait que feu mon ami Charles Czerny, un disciple bien-aimé de Beethoven, m'a raconté plusieurs fois, et dont il m'a certifié l'authenticité. Quelque temps après la première exécution de la 9e symphonie, Beethoven, dans une réunion peu nombreuse d'amis intimes, parmi lesquels se trouvait Czerny, aurait déclaré qu'il voyait bien que dans la dernière partie de cette symphonie il s'était fourvoyé; qu'il se proposait de la biffer, et de la remplacer par une composition instrumentale, dont il avait déjà l'idée dans sa tête.

Bien que l'accueil moins favorable fait à cette partie finale avec chœur ait pu être pour quelque chose dans ces paroles de Beethoven, il n'était pas homme à se laisser dérouter dans ses opinions par les critiques du jour ou par des applaudissements plus réservés. Il paraît donc qu'en effet il sentait qu'il avait fait fausse route. En tout cas, il est à regretter que son dessein n'ait pas été exécuté. La comparaison de ce second travail avec la partie avec chœur, eût à coup sûr été aussi instructive qu'intéressante.

Je suis, etc.,

Signé: Léopold SONNLEITHNER, Dr.

Vienne, 24 mars 1864.

Lorsque, le mois dernier, nous inaugurions ce beau monument élevé à la mémoire d'Halévy, qui de nous aurait prévu que la première personne destinée à en franchir le seuil, c'était sa fille, Esther, à peine âgée de vingt ans, et dans laquelle revivait, avec l'image de ses traits, un souvenir de son esprit, un germe de ses talents ? Eh bien, jeudi dernier, après quelques jours d'une souffrance imprévue, la fille allait rejoindre le père au milieu d'une foule d'amis, dont ce coup si soudain, si terrible, renouvelait toutes les douleurs ! Esther Halévy n'aura passé sur cette terre que pour y laisser d'ineffaçables regrets !

NOUVELLES.

*** Dimanche le théâtre impérial de l'Opéra a donné *la Muette* devant un nombreux auditoire. S. A. le duc de Brabant y assistait; il a fait complimenter Mlle Vernon.—Lundi et mercredi, *les Huguenots* ont été joués, et chaque fois la salle était comble. Ces deux représentations ont vu grandir le succès de Mlle Marie Sax dans le rôle de Valentine. L'émotion qu'elle éprouvait à la première avait disparu. Complétement maîtresse d'elle-même, elle a pu se confier pleinement à l'ampleur de son chant, au magnifique timbre de son organe, et se montrer tragédienne lyrique de premier ordre. D'unanimes bravos et trois ovations bien méritées ont salué son triomphe. Gueymard l'a dignement secondée, et il s'est surpassé dans le duo du quatrième acte. On sait ce que Faure a fait du rôle de Nevers; et quant à Belval et Cazaux, ils ont été à la hauteur de leurs rôles ; c'est tout dire. Mlle Hamackers a tenu très-convenablement celui de la reine de Navarre.—Vendredi, Mlle Mouravief a fait sa rentrée dans *Giselle*, précédée du *Docteur Magnus*.

*** Un journal annonce que les répétitions d'*Erostrate*, de Reyer, seraient suspendues, et que cet ouvrage pourrait bien passer à l'Opéra où se trouvent trois artistes qui l'ont chanté à Bade, Mme Sax, Cazaux et Michot.

*** Samedi 30 de ce mois aura lieu à l'Opéra la grande représentation donnée par autorisation supérieure au bénéfice de la caisse de secours des auteurs et compositeurs dramatiques. — Le programme, sauf modifications probables, se composerait de l'ouverture du *Tanhauser*, de *Psyché*, jouée par les sociétaires de la Comédie française, avec la musique de Lulli, que chanteraient les élèves du Conservatoire; du duo de la *Reine de Chypre*, par Gueymard et Faure; d'un intermède musical, par les principaux chanteurs de nos trois grands théâtres lyriques; des *Deux Chiens de fayence*, par Dupuis et Alphonsine, des Variétés, et d'un grand divertissement final, par la danse de l'Opéra.

*** Il avait été question pour Michot de rentrer au théâtre Lyrique; mais il paraît certain qu'il ne quittera pas l'Opéra.

*** Villaret est parti il y a quelques jours pour Nîmes.

*** On dit que l'engagement de Mme Zina Merante ne sera pas renouvelé à son expiration.

*** Mlle Amina Boschetti, dont l'engagement à l'Opéra est terminé, va donner quelques représentations à Bordeaux, après quoi elle se rendra à Rome et à Naples, où elle est engagée pour la saison d'hiver.

*** Il est question d'une œuvre lyrique importante en cinq actes, dont les paroles sont de MM. de Leuven, Michel Carré et Hadot; Félicien David en composerait la musique, et elle serait destinée au théâtre de l'Opéra-Comique.

*** Nous avons parlé de l'audition au théâtre Lyrique de *Jeanne d'Arc*, opéra de M. Germain, organiste de la cathédrale de Carcassonne. Il paraît que cette œuvre a beaucoup de chances d'être représentée à Paris. M. Germain est l'auteur de l'opéra en cinq actes *Simon de Montfort*, exécuté à Toulouse et à Montpellier, et dont la partition a été gravée aux frais du ministère d'Etat.

*** La représentation au bénéfice des sœurs Marchisio, au théâtre Italien, est fixée au vendredi 29 de ce mois. Cette représentation se composera du premier acte et du duo du deuxième acte de *Norma*, du troisième acte du *Trovatore*, du rondo de *la Cenerentola*, et du duo de *Matilda di Sabran*.

*** A. Bettini part le 10 du mois de mai pour Londres, où il donnera quelques représentations au théâtre de Sa Majesté. De là, il se rend à Rome, puis successivement à Berlin et à Vienne, où il se fera entendre. Enfin, au commencement de la saison d'hiver, il reviendra à Londres, où il est engagé au théâtre de Sa Majesté.

*** Il n'y aurait rien d'étonnant que *Martha* fût représentée avant la clôture de la saison au théâtre Lyrique. Les rôles pourraient être distribués à MM. Monjauze, Ismaël, à Mmes Maesen et Faure-Lefebvre. Il y a dans cette idée un succès assuré et qui ferait pendant à celui de *Rigoletto*.

*** Mme Borghi-Mamo est engagée pour l'inauguration du nouveau théâtre de Grenade.

*** On nous écrit de Stockholm que le ténor Severini a débuté au théâtre royal dans *la Favorite*, et qu'il y a obtenu un brillant succès. Il a déjà chanté quatre fois le rôle de Fernand, et il doit incessamment chanter ceux d'Edgardo, de la *Lucia*, et du duc, dans *Rigoletto*. Toute la presse de Stockholm est unanime dans ses éloges pour le débutant. M. Severini est élève d'H. Panofka.

*** Mme Scribe a voulu interdire à M. Bagier de représenter le *Ballo in maschera*, l'*Elisire d'amore* et la *Sonnambula*, sous prétexte que ces opéras sont des contrefaçons de *Gustave III*, du *Philtre* et de la *Somnambule*. Le tribunal a débouté Mme Scribe de sa demande et l'a condamnée aux dépens, alléguant comme principal motif la prescription des trois années qui protége les contrefaçons.

*** C'est mercredi au plus tard que sera donnée *la Captive* au Théâtre-Lyrique-Impérial. D'abord en deux actes sous le titre de *l'Esclave*, elle est maintenant en trois actes avec ballet. Le principal rôle sera chanté par Mlle Sannier qui se fit entendre, il y a quelques années, à l'Opéra et qui a beaucoup gagné, dit-on. L'œuvre n'en comporte que quatre ; les trois autres sont dévolus à Montjauze, Petit et à Mlle Hébrard. Le poëme est de M. Michel Carré.

*** On assure que le 15 mai doit s'ouvrir le théâtre Lafayette sous la direction de M. Eug. Moniot. Il contiendra 1,200 personnes. Le programme d'ouverture se compose d'un prologue en trois actes de M. A. de Jalais ; d'une pièce aussi en trois actes (*Marguerite*), de MM. Clairville et J. Dornay, et d'une opérette de M. Fr. Barbier : *la Trompette du jugement dernier*.

*** En vertu de l'article 29 du réglement de l'Académie des beaux-arts, le concours pour le grand prix de composition musicale que décerne l'Académie, commencera le 7 mai, à midi. — Les concurrents devront se faire inscrire avant cette époque au secrétariat de l'Institut, et justifier qu'ils remplissent les conditions requises.

*** La grande séance annuelle de l'orphéon de la ville de Paris, rive gauche, sous la direction de M. François Bazin et la présidence de M. le préfet de la Seine, a lieu aujourd'hui 24, à 2 heures, au cirque de l'Impératrice. Seront chantés les chœurs : *Uthal*, de Méhul, — *le Montagnard*, de Silcher, — *Castor* et *Pollux*, de Rameau, — *Chanson hongroise* et *Rosemonde*, de Schubert, — *Sanctus*, de Palestrina, — *les Traîneaux*, d'Ambroise Thomas, — Marche, de Mozart, —*Moïse*, prière, de Rossini, — *Vive l'Empereur*, de Gounod.

*** C'est aujourd'hui à 2 heures qu'a lieu au cirque Napoléon le dernier concert populaire de musique classique, au bénéfice de l'œuvre de Sainte-Geneviève, sous la direction de Pasdeloup. Nous en avons donné le programme.

*** Dimanche, 1er mai, aura lieu au Cirque Napoléon la séance de la première division de l'orphéon, sous la direction de M. Pasdeloup et sous la présidence de M. le préfet de la Seine. Le programme comprendra les œuvres de Mozart, Mendelssohn, Schubert, Abt, A. Thomas, etc.

*** *Le Souvenir d'un songe*, d'Emile Jonas, a été orchestré par M. A. Berlyn, d'Amsterdam, qui doit faire exécuter ce morceau dans l'un de ses prochains concerts.

*** On nous écrit de la Haye que Roger vient de s'y produire dans les divers opéras de son répertoire de grand opéra et d'opéra-comique. *Les Huguenots* et *le Prophète* ont surtout valu au célèbre chanteur des ovations enthousiastes.

*** Mlle Carlotta Patti, qui s'est reposée une semaine à Paris, part mardi pour Londres, où elle va se mettre à la disposition de M. Gye.

*** On a donné à Liége le 19 un grand opéra en cinq actes et sept tableaux, qui a pour titre *Bouchard d'Avesne*, dont les paroles sont de M. Van Peene, de Gand, et la musique de M. Ch. Miry, professeur au Conservatoire de cette ville. Cette œuvre, qui avait été pour la première fois représentée sur le grand théâtre de Gand, vient d'obtenir un succès de bon aloi. Elle était interprétée par Wicard, Raynal, Mmes Rodrigues, Ster et Briol. La partition contient énormément de musique ; elle gagnerait à des coupures.—Cet opéra sera monté à Bruxelles.

*** Nous rappelons à nos lecteurs le beau concert annoncé par M. Lacombe, pour le 26 de ce mois, dans les salons d'Erard ; Mme Wekerlin-Damoreau y remplacera, pour la partie vocale, Mlle Hustache. Mme Arnould Plessy, qui avait promis son concours à M. Lacombe, se trouve, à son grand regret, empêchée.

*** A Prague, vont paraître les œuvres musicales inédites de feu Veit, amateur des plus distingués : il était, en dernier lieu, président du tribunal civil à Leitmeritz, en Bohême.

*** La signora Laura Bon, cantatrice qui s'est fait entendre avec succès à Milan, Naples et Rome, est attendue à Vienne avec une troupe d'opéra italien ; elle donnera une série de représentations au théâtre Josephstadt.

*** On nous écrit de Saint-Pétersbourg : « Le concert de Henri Vieniawski avait réuni hier au soir, au grand théâtre, un public nombreux ; la salle était comble. Les admirateurs du célèbre violoniste lui ont offert un stradivarius qui lui a été présenté au début de la soirée, au bruit d'applaudissements prolongés. C'est un instrument de grande valeur, sous tous les rapports, qui a été acheté à l'aide d'une souscription à laquelle les adhésions sont venues nombreuses et empressées. Vieniawski, déposant l'instrument qu'il avait apporté, a immédiatement accordé ce stradivarius, sur lequel il a joué tous les morceaux du programme, en y ajoutant un morceau non promis en forme de remercîment. »

*** Le samedi 30, M. Camille Stamaty donnera une soirée musicale salle Pleyel-Wolff, avec le concours de Mme Peudefer et de M. Alexandre Batta.

*** *Sept ans à l'Opéra*, souvenirs anecdotiques d'un secrétaire particulier, par M. Nérée Desarbres, tel est le titre piquant d'un joli volume illustré de quarante vignettes, qui vient de paraître chez Dentu et à la Librairie centrale.

*** Un des plus beaux concerts, et probablement un des derniers de la saison musicale, se prépare en ce moment à la salle Herz. La Société académique de musique sacrée, dirigée par M. Charles Vervoitte, et composée d'artistes distingués et d'amateurs, et de dames du monde, y donnera son dernier concert de bienfaisance le vendredi 6 mai, à 8 heures du soir. Indépendamment des soli, confiés à des chanteurs d'élite, les plus beaux chœurs des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles y seront chantés avec accompagnement d'orchestre par plus de deux cents voix.

*** On lit dans *le Précurseur* d'Anvers, 11 avril : « Nous avons constaté le grand succès obtenu par Mlle Anna Meyer, jeune pianiste de quatorze ans, dans la matinée musicale donnée par elle. Les applaudissements les plus vifs ont salué chacun des morceaux du programme, et Mlle Anna Meyer a été plusieurs fois rappelée. Déjà à Bruxelles, le même triomphe l'avait accueillie, et Roger, en lui prêtant son concours, avait montré combien il estimait le talent de la jeune artiste. »

*** Un élégant auditoire se pressait dernièrement à la salle Beethoven où Mlle Jenny Molidoff faisait entendre, pour la seconde fois, sa belle voix de soprano guidée par une méthode sûre et un goût excellent. Dans la même soirée, M. Hoemelle a parfaitement fait valoir un orgue de la maison Alexandre, et a chanté, en s'accompagnant au piano, deux mélodies très-originales de sa composition.

*** La commission instituée pour juger le concours de composition musicale ouvert par l'Union des Arts, de Marseille, a consacré de nombreuses séances à l'examen des cinquante ouvertures envoyées à ce concours. Cette commission, composée de MM. Auber, président ; Ambroise Thomas, Georges Kastner, François Bazin, Ernest Reyer et Jules Cohen, a décerné les prix et mentions dans l'ordre suivant : 1er prix, M. Ermel (Paris), ancien pensionnaire de France à Rome. 2e prix, M. Charles Constant (Paris), lauréat de l'Institut. — 1re mention, *ex æquo*, MM. Justinien Viallon (Paris) ; Paul Lacome (au Houga, Gers). 2e mention, *ex æquo*, M. Louis Canoby (Paris).— L'auteur de l'ouverture jugée digne de la seconde mention *ex æquo* ayant déclaré vouloir garder l'anonyme, ne peut être désigné que par son épigraphe : *Borne ta gloire au combat d'harmonie*, accompagnée de trois lettres alphabétiques S. N. C. 3e mention, M. Charles Dancla (Paris), professeur au Conservatoire et lauréat de l'Institut.—M. Ermel avait eu la généreuse inspiration de prier l'Union des Arts de verser la valeur du prix à la caisse de secours de l'association des artistes musiciens, présidée par M. le baron Taylor. — Les deux ouvertures qui ont mérité les 1er et 2e prix, seront exécutées lors du prochain concert de l'Union des Arts, et dans cette même séance, seront proclamés les noms des lauréats et distribués les prix et mentions.

*** On nous écrit de Saint-Pétersbourg que l'éminent pianiste compositeur Magnus a donné, dans les salons du comte Kouchelew-Besborodko un concert auquel assistait une société choisie. Magnus en faisait seul les frais et il a obtenu un grand succès. On a surtout vivement applaudi son caprice sur *les Huguenots*, et le morceau original qui a pour titre *la Tarabouka*.

*** Au théâtre Naum, à Géra, le compositeur turc Marasse a fait représenter un opéra intitulé : *Les Cyclopes amoureux*, qui a été favorablement accueilli.

*** La direction de l'Athénée musical vient de traiter pour une série de représentations avec Renard, le chanteur, qui s'est fait, il y a peu d'années, applaudir à l'Opéra.

*** Le percement de l'isthme de Suez a donné naissance à une ville appelée Ismaïlia, du nom du vice-roi d'Egypte. La Compagnie y a fait construire, par l'habile ingénieur M. Jules Siama, une belle habitation qu'il a voulu inaugurer par une fête musicale. On s'y était rendu d'Alexandrie, du Caire et de Damiette, et, malgré une chaleur de 42 degrés, plus de cinq cents personnes y ont assisté : aussi a-t-elle été aussi brillante qu'elle eût pu l'être à Paris. Elle a commencé par des chœurs fort bien chantés. Puis on a joué les *Deux Aveugles* des Bouffes-Parisiens, et l'on a dansé jusqu'à 7 heures du matin.

*** On connaît la sollicitude et le soin que M. Deneux apporte à la composition et à la direction des concerts de la Société philharmonique d'Amiens. Celui qu'elle a donné hier était des plus remarquables, et il s'est terminé de la façon la plus amusante par l'exécution des deux charmantes œuvres d'Offenbach, *les Deux Aveugles* et *Lischen et Fritzchen*. Sainte-Foy, Berthelier et Mlle Frasey avaient été mandés pour les interpréter, et c'est aux grands éclats de rire et aux applaudissements les plus unanimes, que les trois artistes ont accompli leur joyeuse mission.

*** Le concert des Champs-Elysées ouvrira le dimanche 1er mai. M. de Besselièvre a choisi cette année, pour diriger son orchestre, M. Eugène Prévost, musicien consommé, chef d'orchestre distingué, compositeur aimé et estimé de tous. Le programme d'ouverture est composé tout entier de morceaux nouveaux, au nombre desquels deux grandes fantaisies sur le *Caïd* et *le Songe d'une nuit d'été*, composées par

M. Eug. Prévost, feront sensation. Une symphonie descriptive (la fête à Aranjuez), une fantaisie sur le *Chalet* de M. Alfred Brillant, violoniste; plusieurs symphonies de M. de Billemont sur les grandes partitions des *Huguenots*, de *la Juive* et de *Guillaume-Tell*, etc., une marche et une polka nouvelle de l'auteur du *Fremesberg*, une valse inédite d'Offenbach : *les Feuilles du soir* (Abendblaetter), et une foule d'autres morceaux de Duprato, Jonas, Bazin, etc., etc.; tel est le bagage avec lequel M. de Besselièvre va commencer une campagne que tous les amateurs de bonne musique lui souhaiteront, de grand cœur, fructueuse et prospère.

*** Au pré Catelan, dimanche 24 avril, de 1 heure à 6 heures, grand concert au pavillon d'harmonie; bal d'enfants sous le quinconce; inauguration des séances de prestidigitation par M. Léopold, au théâtre de magie; galerie de jeux nouveaux sur la pelouse de l'Aquarium; fanfares militaires dans tout le pré.—Le jeudi 28 avril, inauguration des matinées musicales avec bal d'enfants. Grande fête.

***Vendredi soir, M. Jules Lecomte, qui a écrit longtemps le courrier de Paris à *l'Indépendance belge* et en dernier lieu au *Monde illustré*, l'auteur de plusieurs romans et pièces de théâtre *le Luxe*, *Une loge d'Opéra*, a succombé à la douloureuse maladie dont il était atteint depuis un an.

*** D'après un acte de décès authentique de François Schubert dont parlent plusieurs journaux, il paraît que l'auteur des célèbres *Lieder* est mort en 1828, à l'âge de trente-deux ans; qu'il fut enterré en l'église de Saint-Joseph à Vienne; qu'il laissa pour tout héritage quelques nippes sans valeur; son enterrement coûta en tout 44 florins et 45 kreutzer.

*** Philippe Brooch, chef d'orchestre du théâtre An der Wien, est mort le 18 avril.

*** Le 16 du courant est mort à Dresde l'organiste de la cour, Schneider, dans sa soixante-quinzième année.

*** M. Regnier-Canaux, éditeur d'œuvres musicales religieuses, vient de mourir. Il n'était âgé que de quarante-deux ans.

*** A Breslau vient de mourir dans sa cinquante-septième année, Auguste Kahlert, professeur à l'Université; il s'était fait connaître avantageusement par de nombreux écrits sur la musique.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Bordeaux.* — Le succès qu'a obtenu le *Templier* d'Otto Nicolaï, à la première représentation, n'a fait que grandir aux représentations suivantes, et depuis longtemps nous n'en avions vu un pareil à notre théâtre. Tous les soirs, de véritables ovations sont faites aux artistes qui sont rappelés avec enthousiasme. — Notre direction a eu l'excellente idée de clore l'année théâtrale en nous rendant aussi le dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer, *le Pardon de Ploërmel*; tous nos dilettantes ont conservé le souvenir de l'admirable partition de l'illustre maître, et ils étaient impatients d'en entendre de nouveau les délicieuses mélodies. La première représentation a valu à Mlle Bléau et à MM. Meric et Fournade, qui en sont les principaux interprètes, les marques les plus chaleureuses de satisfaction; acclamés, applaudis, des bouquets ont été jetés à Mlle Bléau, qui a été rappelée.

*** *Marseille.* — Après quinze ans de sommeil, la délicieuse partition du *Cheval de bronze* vient de nous être rendue. M. Halanzier a voulu clore brillamment l'année théâtrale par un des plus charmants opéras d'Auber, et il ne pouvait mieux réussir. Le succès a été complet, et il n'y a que des éloges à donner aux interprètes, MM. Dufrêne, Nief, Van-Hufflen, Holzem, et Mmes Dumestre, Moreau, Gasc et Poncer.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — Au concert de la Société royale de la Réunion-Lyrique, après l'exécution du *Désert*, de Félicien David, et de l'ouverture d'*Oberon*, M. et Mme Léonard, qui ont le tort de se faire trop rarement entendre ici, ont obtenu chacun un succès d'enthousiasme, le premier en jouant magistralement deux fantaisies de sa composition, pour violon et orchestre; la seconde, en chantant avec une fraîcheur de voix et une *bravoure* incomparable, la cavatine du premier acte de *la Somnambule*, et des variations d'Ad. Adam. M. Dupont a joué deux parties d'un nouveau concerto symphonique, que nous appellerons un chef-d'œuvre complet, dès que nous l'aurons entendu en entier. Le succès de nos trois artistes, nous le répétons, a eu toutes les proportions d'un triomphe. — Le théâtre de la Monnaie a repris lundi, avec un grand succès, l'un des meilleurs opéras d'Auber, *le Cheval de bronze*. — Le concert supplémentaire donné dimanche 17 a été fort intéressant; après l'exécution admirablement réussie de la 6e symphonie de Mozart, on a entendu M. Joseph Wieniawski, qui a joué un concerto de piano composé par lui. Œuvre et compositeur ont trouvé devant le public connaisseur des concerts du Conservatoire, un accueil des plus favorables, qui doit décider M. Wieniawski à revenir bientôt à Bruxelles pour y produire ses charmantes compositions de salon, qui jouissent partout de la plus grande vogue. La seconde partie du concert était consacrée entièrement à l'audition de la musique de *Struensée*, de Meyerbeer, œuvre magnifique, dans laquelle se retrouve à chaque ligne le génie inventif et harmoniste du maître. — Mme Ferraris continue d'enthousiasmer le public dans *l'Etoile de Messine*. — La troupe italienne de Merelli vient de nous quitter pour se rendre à Liége où elle a dû commencer ses représentations le 20. De là, l'impresario compte se rendre à Riga avec les sœurs Marchisio, Minetti et le baryton Zacchi.

*** *Cassel.* — *La Clochette de l'Ermite* (*les Dragons de Villars*), par Maillart, a eu plusieurs représentations qui ont attiré chaque fois beaucoup de monde.

*** *Francfort-sur-le-Mein.*— La statue de Schiller, modelée par Dielmann et fondue par Müller, à Munich, sera inaugurée le 9 mai, jour anniversaire de la mort du poëte.

*** *Dresde.* — Le 10 avril a été représenté pour la première fois au théâtre de la Cour : *La Forêt d'Hermanstadt*, opéra nouveau en trois actes par Westmeyer. Les rôles principaux étaient interprétés par Mme Bürde-Ney, Mlle Baldamus, M. Schnorr de Carolsfeld et Mittenwurzer. Ce n'est pas, sans doute, une œuvre parfaite, mais il y a bon nombre de morceaux réussis, auxquels le public a rendu pleine justice.

*** *Berlin.* — La chapelle royale a donné sa neuvième et dernière soirée de symphonie. On y a exécuté, entre autres, la musique d'*Egmont*, par Beethoven; ouverture, entr'actes et lieder, avec le texte explicatif de Mosengeil. Mme Harriers-Wippern a chanté les lieder avec beaucoup de charme et d'expression. — Le 7 avril, il y a eu à la cour un concert où se sont fait entendre les sœurs Brousil; elles ont eu du succès. — Au théâtre de la cour, on reprend *Olympie*, de Spontini, avec Mme Harriers, Mlle de Ahna, MM. Woworsky, Fricke et Salomon. — Mlle Lucca part le 20 pour Londres; elle donnera deux représentations au théâtre italien sous la direction de Merelli, à Bruxelles.

*** *Zurich.* — Au 5e et 6e concert d'abonnement, la société de chant Kirchner a fait entendre le finale de *Loreley* et un chœur du 42e psaume de Mendelssohn. Pruckner, pianiste de Stuttgard, s'est fait applaudir en jouant un *Concert stück*, de Weber, etc.

*** *Genève.* — Au 3e concert du Conservatoire, s'est fait entendre avec un grand succès l'éminent violoniste Jean Becker.

*** *Vienne.* — *Le Barbier*, toujours *le Barbier*, et parfois *un Ballo in maschera* ou *Lucia*, voilà ce que nous a offert l'opéra italien dans ces derniers temps. Le public ne se montre pas très-empressé; à la dernière représentation de *Lucia*, on comptait une dizaine de banquettes vides. — Le 19, Mme Barbot doit débuter dans *Otello* par le rôle de Desdémone. — Le ténor Mongini débutera dans *Moïse*; puis viendra la *Traviata* avec Mlle Artot. — Les répétitions de *Saffo* ont commencé. — Au Carltheater on va représenter *Lischen et Fritzchen*, d'Offenbach, avec paroles allemandes, et sous le titre : *les Souabes français*. — Le 2e concert historique de Zellner n'a pas offert moins d'intérêt que le précédent. Dans la première partie, on n'a exécuté que des compositions dues à des souverains ou à des personnes d'un sang princier : Ferdinand III, Léopold Ier, Charles VI, l'empereur d'Autriche, François Ier et Louis XIII, rois de France; de Maurice-Auguste, landgrave de Hesse-Cassel, mort en 1662; de l'archiduc Rodolphe, élève de Beethoven. Dans la deuxième partie : Madrigaux de Fallis et de Donati; morceaux de chant, par Hasse et Rubinstein, etc.

*** *Barcelone.*— Le pianiste Gennaro Perrelli, après avoir donné une suite de brillants concerts à Valladolid, Alicante et Valence, est arrivé ces jours derniers dans notre ville et, samedi dernier, il donnait, dans la vaste salle de la Bourse, un concert, l'un des plus beaux qu'on ait entendus à Barcelone, et dans lequel il a été rappelé à plusieurs reprises.

***New-York, 2 avril.—Notre théâtre, sous la direction de M. Juignet, fait de très-bonnes affaires.—On a déjà donné plusieurs fois *les Deux Aveugles*, *Tromb-al-Cazar*, *Bataclan*, et *le Mariage aux Lanternes*, d'Offenbach, ainsi que *les Noces de Jannette*, et *Pianella*, de Flotow; *l'Eclair*, d'Halevy, sera donné la semaine prochaine. C'est à Maillet qu'est dû le succès du *Mariage aux Lanternes*. La symphonie *Harold en Italie*, de Berlioz, a été répétée avec le même succès que l'hiver passé, et une symphonie de Liszt a été fort mal accueillie au dernier concert de la Société philharmonique.

AVIS. Nous annonçons à nos lecteurs le projet de vente d'un des meilleurs magasins de musique fondé depuis environ cinquante ans dans une de nos plus grandes villes de France. C'est même dans ladite ville le seul établissement spécial de ce genre.—S'adresser, pour les renseignements, au bureau de la *Gazette musicale*.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHANGEMENT DE DOMICILE

GAMBOGI FRÈRES, éditeurs, 112, rue de Richelieu (maison Frascati), à l'entrée du boulevard Montmartre.

Pour paraître le lendemain de la première représentation
au théâtre Lyrique impérial,

LA CAPTIVE

Opéra en trois actes, de

FÉLICIEN DAVID

PAROLES DE M. MICHEL CARRÉ.

Partition Piano et Chant, Airs détachés et arrangements divers.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

—

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

—

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sres DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

—

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

—

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

—

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'égliseSt-Pierre.

—

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

En vente chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er :

Trente Mélodies de F. Schubert

Transcrites

POUR LE PIANO PAR **STEPHEN HELLER** ET ARRANGÉES POUR

HARMONIUM SEUL

PAR

F. BRISSON

En 2 séries de 15 nos chaque.

Chaque no, 4 fr. 50 p. m.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

LE TEMPLIER

(IL TEMPLARIO)

Opéra en trois actes, paroles de G. MARINI, musique de

OTTO NICOLAI

Représenté avec un très-grand succès sur le théâtre de Bordeaux.

Partition, chant et piano, paroles italiennes, in-8o, net : **10 fr.**

Pour paraître incessamment : *Airs détachés et la partition, paroles françaises*

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Chez J. MAHO, éditeur, 25, faubourg Saint-Honoré.

Avec droit de propriété.

STRAUSS (JOH.). — Op. 157. *Phalenès* (Nachtfalter), vale pour le piano et à quatre mains.

Id. Op. 245. *La Saison des eaux* (Thermen), valse pour piano et à quatre mains.

STRAUSS (JOS.). — Op. 62. *Les Volages* (Flattergeister), valse pour piano et à quatre mains.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Ce, RUE JACOB, 56,
Chez tous les libraires de France et de l'étranger,
Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu, au 1er.*

Mise en vente du Tome VI (M P)

DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES

MUSICIENS

ET

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié,

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8o DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.
Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME VIe. — PRIX : 8 FRANCS.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 18. 1er Mai 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Giacomo Meyerbeer (4e article), par **Fétis** père. — Subvention du théâtre Italien. — Orphéon, première séance solennelle sous la direction de M. F. Bazin. — Concerts populaires de musique classique. — Auditions et concerts. — Restes mortels de Haydn. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Nouvelles et annonces.

MEYERBEER (Giacomo).

(4e article) (1).

L'année 1846 fut marquée par une des plus belles productions du génie de Meyerbeer ; œuvre complète dans laquelle il n'y a pas une page faible : je veux parler de la musique composée par le maître pour *Struensée*, drame posthume de Michel Beer, frère de l'illustre artiste. Cette belle conception, où l'originalité des idées du compositeur se révèle dans toute sa puissance, renferme une ouverture magnifique, du plus grand développement, quatre entr'actes où tout le drame se peint, et neuf morceaux qui s'intercalent dans le dialogue, à la manière des mélodrames. Quelques-uns des motifs de ceux-ci sont traités dans l'ouverture et développés avec cet art de progression d'effet dans lequel Meyerbeer n'a point d'égal. Les artistes, qui ne jugent pas la musique sur des impressions fugitives, comme le public, et qui sont capables d'analyser, savent, en effet, que le talent du maître prend par cette qualité son caractère le plus élevé. Le plan de cette ouverture est à lui seul un chef-d'œuvre en ce genre : tout y est disposé de main de maître et avec une connaissance profonde de l'effet que doit produire le retour des idées par la variété des formes. Lorsque je l'ai fait jouer par l'orchestre du Conservatoire de Bruxelles, un auditoire de deux mille personnes a été jeté dans des transports d'admiration.

Il faudrait résumer tout le drame pour faire comprendre ce qu'il y a de poésie dans les entr'actes et dans les morceaux de musique dont Meyerbeer a fortifié l'ouvrage de son frère. Chaque morceau est un tableau scénique, ou exprime un sentiment particulier avec une puissance, une originalité de conception, de moyens et d'accents dont l'effet est irrésistible. Cette admirable composition a été exécutée pour la première fois à Berlin, le 19 septembre 1846.

Dans la même année, Meyerbeer écrivit, pour le mariage du roi de Bavière avec la princesse Guillelmine de Prusse, une grande pièce intitulée *Fackeltanz* (danse aux flambeaux), pour un orchestre d'instruments de cuivre. Cette danse prétendue est une marche pour un cortége d'apparat qui se fait le soir aux flambeaux, à l'occasion du mariage des princes de Prusse, et qui est traditionnel dans cette cour. Le caractère de cette composition est d'une originalité remarquable : elle est riche de rhythmes et d'effets nouveaux. Une autre pièce du même genre a été composée par le maître pour le mariage de la princesse Charlotte de Prusse, et, en 1853, il en a écrit une troisième pour le mariage de la princesse Anne.

Après une longue attente, *le Prophète*, souvent annoncé sous des noms différents, fut enfin représenté le 16 avril 1849. C'était le troisième grand ouvrage écrit par Meyerbeer pour l'Opéra de Paris : là, l'illustre compositeur se retrouvait sur le terrain qui lui est nécessaire pour la production de ses puissants effets. Ainsi qu'il était arrivé pour *Robert* et pour *les Huguenots*, il y eut d'abord de l'incertitude, non-seulement dans le public, mais aussi parmi les artistes et les critiques de profession, concernant le jugement qui devait être porté de la partition du *Prophète*; mais à chaque représentation, l'ouvrage, mieux compris, produisit de plus en plus l'effet sur lequel le compositeur avait compté. L'incertitude provenait de ce qu'on cherchait dans le troisième grand ouvrage du maître des beautés analogues à celles qui avaient fait le succès des deux premiers; mais Meyerbeer est toujours l'homme de son sujet. Dans *Robert*, il avait eu à exprimer le combat des deux principes, bon et mauvais, qui agissent sur la nature humaine; dans *les Huguenots*, il avait opposé les nuances délicates et passionnées de l'amour aux fureurs du fanatisme religieux. Dans *le Prophète*, c'est encore le fanatisme, mais le fanatisme populaire mis en opposition avec les ruses de la politique, et celles-ci, par un concours inouï de circonstances, arrivant par degrés à la plus haute expression de la grandeur. L'élément principal de ces trois ouvrages est la progression de l'intérêt, mais d'un intérêt de nature très-différente. Les beautés de sentiment et les beautés de conception constituent les deux grandes divisions esthéti-

(1) Voir les nos 15, 16 et 17.

ques de la musique théâtrale; car s'il y a un art de sentiment, il y a aussi un art de pensée. Trois facultés de l'organisation humaine, à savoir, l'imagination, la sensibilité et la raison, correspondent aux trois conditions qui, tour à tour, dominent dans les produits de l'art dramatique, c'est-à-dire l'idéal, le passionné et le vrai relatif au au sujet. L'imagination s'allie tantôt au sentiment, tantôt à la raison : dans le premier cas, elle nous émeut d'une impression vive, mais vague dans son objet et en quelque sorte indéfinissable; dans l'autre, elle s'élève jusqu'au grandiose et nous saisit de l'idée de puissance. Or, c'est le premier de ces effets qui domine dans la scène d'amour du quatrième acte des *Huguenots*, c'est l'autre qui se produit dans la conception du *Prophète*. De ces deux formes de l'art, l'une n'a pas d'avantage sur l'autre; leur mérite relatif consiste dans une juste application au sujet. Ému par l'exaltation de l'amour qu'il avait à exprimer, le grand musicien a trouvé, pour le sentiment dont les amants sont pénétrés, des accents de tendresse, de passion et même de volupté, dont le charme est irrésistible; mais, placé en face des caractères vigoureux du seizième siècle, ainsi que de la rudesse des mœurs de ce temps, et ayant à colorer le tableau d'une des époques les plus saisissantes par le merveilleux accord de circonstances extraordinaires, l'artiste s'est pénétré de la nécessité de donner à son œuvre le grand caractère qui s'y développe progressivement, afin de frapper l'imagination des spectateurs et de saisir leur esprit de la vérité objective du sujet représenté. Cette œuvre est donc le fruit de l'alliance de l'imagination et de la raison, et non celle de la première de ces facultés avec la sensibilité. Rien ne peut mieux faire naître l'idée de la grandeur et de la puissance du talent que le développement du motif si simple : *Le voilà le roi prophète*, chanté par les enfants de chœur, dans la cathédrale de Munster, au quatrième acte, et qui, transformé de diverses manières dans les scènes suivantes, finit par devenir le thème principal des formidables combinaisons du finale. Meyerbeer seul parvient à ces effets de progression foudroyante.

Après le succès du *Prophète*, Meyerbeer retourna à Berlin et y écrivit, sur une poésie du roi Louis de Bavière, une grande cantate pour quatre voix d'hommes et chœur, avec accompagnement d'instruments de cuivre, sous le titre de *Bayerischer Schützen Marsch* (Marche des archers bavarois). Cet ouvrage fut suivi d'une ode au célèbre sculpteur Rauch, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Frédéric le Grand, composition de grande dimension avec solos de chant, chœur et orchestre, qui fut exécutée, le 4 juin 1851, à l'Académie royale des beaux-arts de Berlin. Dans la même année, l'illustre compositeur écrivit un hymne de fête à quatre voix et chœur (*a Capella*), qui fut exécuté au palais pour le vingt-cinquième anniversaire du mariage du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV.

L'altération sensible de la santé de Meyerbeer, vers la fin de 1851, l'obligea à suspendre ses travaux. Au commencement de l'été de l'année suivante, il alla prendre les eaux de Spa, dont l'usage lui a toujours été favorable. Il s'y condamna à l'observation rigoureuse du régime indiqué par les médecins, faisant de longues promenades solitaires le matin et le soir, tantôt à pied, tantôt monté sur un âne. Dans les longs séjours qu'il a faits à Spa, pendant plusieurs années consécutives, le maître est resté presque continuellement isolé, n'approchant jamais des salles de réunion et de jeu, prenant du repos après ses promenades et ses repas, travaillant mentalement pendant qu'il marche, ne recevant pas de visites pour n'être pas interrompu quand il écrit, mais allant voir lui-même ses amis lorsqu'il y a de l'amélioration dans sa santé, se promenant avec eux et causant volontiers de toute autre chose que de musique. Meyerbeer est la grande figure de Spa pendant la saison des eaux; lorsqu'il s'y rend, on se le montre de loin, et l'on entend dire de toutes parts : *Avez-vous vu Meyerbeer?* Chaque ouvrage nouveau qu'il met en scène lui rend nécessaire l'air pur des montagnes qui entourent ce séjour, ou bien les solitudes de Schwalbach, le calme de ses promenades et l'effet salutaire des eaux et du régime; car chacun de ses succès amène une altération sensible de sa santé. Les répétitions qu'il fait faire avec des soins inconnus aux autres compositeurs, et les morceaux nouveaux qu'il écrit avec rapidité pendant les études de l'ouvrage, lui occasionnent une grande fatigue. A voir son exquise politesse envers les artistes de la scène et de l'orchestre pendant les répétitions, on n'imaginerait pas ce qu'il y a de souffrance et d'impatience dans son âme, lorsque les fautes de l'exécution gâtent l'effet qu'il s'est proposé et qu'il veut obtenir à tout prix. Cette contrainte agit d'une manière pénible sur son organisation nerveuse. Quand la première représentation l'a affranchi de ces douloureuses étreintes, de nouveaux soins viennent le préoccuper; car alors commencent les luttes de ses convictions et de sa conscience d'artiste avec les jugements de la critique, qui, rarement, il faut le reconnaître, possède les connaissances nécessaires pour se placer au point de vue de sa philosophie de l'art, et qui, parfois aussi, subit les influences peu bienveillantes des coteries, dont les colères ne manquent jamais d'éclater contre l'auteur toujours heureux. Des maux aigus, ou tout au moins l'abattement des forces, succèdent à ces crises; c'est alors que Meyerbeer éprouve le besoin impérieux de se séparer du monde, de se retremper, et de puiser dans le calme et dans les soins donnés à sa santé l'énergie nécessaire pour des luttes nouvelles.

FÉTIS père.

(*La suite prochainement.*)

SUBVENTION DU THÉATRE ITALIEN.

On se rappelle le temps où un directeur du théâtre Italien aima mieux renoncer à la subvention, laquelle était alors de 50 ou 60,000 francs, que de montrer à la commission du budget les livres constatant sa situation et le chiffre exact de ses bénéfices. Le directeur se nommait Severini, et il avait une troupe dont les artistes principaux étaient Rubini, Lablache, Tamburini, Mmes Giulia Grisi et Persiani, qui ne coûtaient guère plus, à eux cinq, qu'un seul ne coûterait maintenant.

Aujourd'hui, le directeur du même théâtre, M. Bagier, ne demande qu'à montrer ses livres et à prouver, ses comptes à la main, qu'une subvention lui est indispensable. M. Bagier n'a eu qu'un tort, celui de croire un instant qu'il pourrait se passer de secours et que le fardeau n'excéderait pas ses forces. Disons toute la vérité : déjà directeur du théâtre Italien de Madrid, M. Bagier a pu se flatter qu'il trouverait dans la combinaison de deux entreprises du même genre des ressources que n'avaient pas ses devanciers. De plus, il savait que des concurrents plus ou moins sérieux offraient de prendre gratis la direction du théâtre Italien de Paris. Pour entrer en lutte avec eux, il fallait au moins se présenter dans des conditions égales. M. Bagier se présenta et l'emporta; mais il ne tient qu'à vous de savoir ce qu'il y a perdu : la subvention lui ayant été retirée, il ne lui restait plus que son privilége, et le décret qui établit la liberté des théâtres vient de le réduire à néant.

Évidemment les choses ne sont plus au point où elles étaient, lorsque M. Bagier a traité : il a souscrit des engagements considérables sur la foi d'un régime qui a cessé d'exister. Est-ce le moment de l'abandonner, en se bornant à lui dire : Tant pis pour vous! Il fallait savoir, il fallait prévoir! Ou plutôt ne convient-il pas de reconnaître

sa bonne volonté, de l'indemniser de ses sacrifices, et, sans trop se préoccuper du directeur, de songer à l'avenir du théâtre Italien. Or, si M. Bagier se retirait, quel autre plus capable que lui s'empresserait de prendre sa place? Le théâtre Italien n'est-il pas soumis à la loi qui régit en France toutes les scènes lyriques sans exception? Les dépenses n'y dépassent-elles pas toujours les recettes dans une proportion plus ou moins forte? En France, nous l'avons dit il y a longtemps, on aime beaucoup la musique, on en demande, on en exige, mais on ne veut pas la payer ce qu'elle vaut. C'est vainement que pendant de longues années, M. Carvalho et les directeurs qui l'avaient précédé, se sont épuisés en efforts inouïs pour conjurer la loi fatale. C'en était fait du théâtre, si l'invincible nécessité d'une subvention n'eût été reconnue. On lui a donné celle du théâtre Italien, parce qu'on a supposé que celui-ci pouvait s'en passer. Mais si l'on s'est trompé? Le vieil axiome, ne dit-il pas: erreur n'est pas compte?

En principe, on était d'avis que, par des motifs dont l'énumération serait trop longue, et que d'ailleurs tout le monde connaît, le théâtre Italien méritait d'être encouragé, soutenu, et à ces causes, il y a environ douze ans, une subvention lui fut de nouveau votée; la somme en était fixée à 100,000 francs. MM. Lumley, Corti, Ragani et Calzado en ont joui les uns après les autres: combien y ont-ils gagné? Quel est celui d'entre eux qui s'est retiré pour vivre de ses rentes? Quel est celui qui, comme Severini, eût pu renoncer à la protection de l'Etat et à ses munificences? Tout ce que nous dirons, c'est que le rétablissement de la subvention promis à M. Vatel, lorsqu'il se fit directeur, ne cessa d'être réclamé par lui avec instance. A défaut de la subvention, on lui accorda la permission de construire des loges nouvelles de chaque côté du théâtre, et cette permission lui rapporta beaucoup. M. Vatel augmenta, comme directeur, la fortune qu'il avait faite comme agréé, mais les circonstances étaient bien différentes; les artistes d'alors rapportaient toujours plus qu'ils ne coûtaient. Remettez-les au prix de cette époque, et nous ne doutons pas que M. Bagier ne consente à diriger le théâtre Italien aussi longtemps qu'il plaira au ministre de le lui laisser, sans la moindre subvention, et même avec la liberté des théâtres.

ORPHÉON.

Première séance solennelle sous la direction de M. F. Bazin.

L'Orphéon de la ville de Paris se divise, comme on sait, en rive droite et en rive gauche. La rive gauche, que dirige M. F. Bazin, a tenu dimanche dernier sa séance au cirque de l'Impératrice; aujourd'hui la rive droite, à laquelle M. Pasdeloup préside, se réunira au cirque Napoléon.

Dix morceaux seulement, sans compter le *Domine salvum*, composaient le programme de la première séance; on ne peut qu'en approuver le choix et l'exécution. Parmi ces morceaux, qui se distinguaient tous par un style élevé, simple et sévère, on a remarqué un chœur d'*Uthal*, de Méhul; un autre chœur de *Castor et Pollux*, de Rameau; un *Sanctus* de Palestrina; une marche de *la Flûte enchantée*, de Mozart, et la prière de *Moïse*, de Rossini. Toutes ces compositions ont été rendues avec une correction parfaite et un bon sentiment; le progrès continue, d'ailleurs, à se manifester dans la prononciation des élèves. Comme diversion et contraste à ces morceaux de grand style, l'auditoire a vivement accueilli une chanson hongroise, pour voix d'hommes, de F. Schubert, un chœur général du même, intitulé *Rosemonde*, et un autre chœur d'Ambroise Thomas, *les Traineaux*, inspiration gracieuse et légère, saluée d'un *bis* unanime. L'auteur lui-même a reçu en personne les témoignages de satisfaction que provoquait son œuvre, et il a dû en remercier à la fois ses auditeurs et ses interprètes.

A dimanche prochain le bulletin de la seconde séance.

CONCERTS POPULAIRES DE MUSIQUE CLASSIQUE.

Un concert supplémentaire, qui avait pour prétexte un appel à la bienfaisance en faveur de l'œuvre de Sainte-Geneviève, a dignement terminé la brillante saison. L'affluence s'était portée surtout dans les hauteurs de la salle, où nul fidèle n'avait déserté son poste. Mme Rudersdorff s'est fait entendre avec un nouveau succès dans un air d'*Elie*, non de Mendelssohn, mais de Costa, et dans une scène d'*Oberon*. Il est juste de dire que l'ouverture de *Sémiramis*, l'hymne d'Haydn, et la symphonie en *ut* mineur, exécutées d'une manière irréprochable, ont produit un immense effet. Le public a aussi fort bien reçu et chaleureusement applaudi le thème varié, suivi d'une marche, dont F. Lachner est l'auteur, et que l'orchestre jouait pour la seconde fois.

P. S.

AUDITIONS ET CONCERTS.

M. Seligmann. — M. Louis Lacombe (deuxième concert). — **Mlle Louisa Barnard.**

Le concert de Seligmann, pour être venu des derniers, n'en a pas moins été l'un des meilleurs et l'un des plus charmants de la saison. L'éminent violoncelliste est du petit nombre des privilégiés qui exercent une attraction positive sur le public; toutes les sympathies sont acquises à son talent pur, distingué, expressif et souvent inspiré. On aime à l'entendre, à l'applaudir, non parce qu'il est plus habile que bien d'autres, mais parce qu'il ne foule pas les sentiers battus, et qu'il y a en lui un sentiment poétique qui l'élève et le fait planer au-dessus des régions accessibles à la plupart de ses confrères.

Ses compositions, frappées au coin d'une originalité à la fois élégante et gracieuse, ne sont d'ailleurs pas sans influence sur les succès qu'il obtient en les interprétant. Parmi elles, nous citerons le morceau de concert sur *les Huguenots*, qu'il a intitulé *Hommage à Meyerbeer; la Chanson havanaise*, *la Guzla*, *la Captive*, et surtout cette délicieuse mélodie arabe, *la Kouitra*, où son violoncelle a si souvent rivalisé avec les vocalises limpides de Mme Cabel. L'autre soir, c'était Mme Barthe Banderali qui lui donnait la réplique, et nous devons dire qu'elle s'en est acquittée avec un goût parfait.

Dans le duo en *ré* de Mendelssohn qui ouvrait la séance, Seligmann a partagé les suffrages de l'auditoire avec Ernst Lubeck, le pianiste entraînant et souple, qui s'est fait ensuite applaudir dans deux jolis morceaux de sa façon, une *Berceuse* et une *Etude de style*. M. Alfred Lebeau, l'organiste, n'a pas été moins bien accueilli avec sa *Chapelle* et son *Appel des pâtres*. Lui, Séligmann et Soumis ont dit enfin de la manière la plus remarquable la chanson de *Rigoletto*, transcrite pour violoncelle, orgue et piano.

Le chant était représenté, dans cette belle soirée, par Mme Barthe Banderali, dont la voix agréable et la méthode exquise ont fait une véritable sensation, ainsi que par Jules Lefort, qui, malgré un rhume

obstiné, a plusieurs fois provoqué d'unanimes et d'enthousiastes bravos.

— Dans un premier concert donné il y a deux mois, Louis Lacombe, dont le talent d'exécution est trop connu pour qu'il nous semble nécessaire de revenir sur l'éloge très-mérité que nous en avons fait à cette occasion, avait eu pour but principal l'interprétation des maîtres, dans laquelle il excelle, et avait relégué au second rang l'audition de ses propres œuvres. Il n'y a donc pas lieu de lui faire un crime d'avoir exclusivement consacré sa soirée de mardi à des morceaux de sa composition. Leurs qualités, très-diverses, quoique toujours empreintes d'une individualité des plus caractéristiques, justifient cette prétention qui, chez tout autre que lui, pourrait passer pour téméraire. Plusieurs de ces morceaux, entendus à son concert de février, étaient d'ailleurs redemandés et ne lui laissaient pas même, à leur égard, la liberté du choix. Tels étaient, par exemple, le largo et le finale de son trio en *la* mineur, qu'il a joués, cette fois encore, avec une rare perfection, en compagnie d'Armingaud et Jacquard. Sauf deux courtes mélodies et une *Polonaise* en *ré*, dont on sait l'effet, Louis Lacombe n'a fait entendre aucun autre de ses ouvrages pour piano seul. En revanche, il n'a pas dû être médiocrement flatté des bravos qui ont accueilli le piquant scherzo de son ouverture en *la*, exécuté par Armingaud, Wacquez, Mas et Jacquard, ainsi que l'élégie pour violon, *Au tombeau d'un héros*, et *la Romance* pour violoncelle, où Armingaud et Jacquard se sont grandement distingués.

De nombreuses mélodies, chantées par Marie Wekerlin-Damoreau, dont la méthode rappelle si bien celle de son illustre mère, par Archainbaud et par M. Mortier, un ténor à la voix juste et sympathique, ont défrayé la partie vocale de ce concert. Ne pouvant les nommer toutes, nous signalerons comme ayant été plus particulièrement applaudies *la Source et la mer*, *Viens*, *Une flûte invisible*, *la Chanson de Thérésine* et *Au clair de la lune*.

— Mlle Louise Barnard, couronnée, il y a deux ans à peine, aux concours du Conservatoire, est déjà connue, en France et en Angleterre, comme pianiste dont le présent est assez riche de promesses pour garantir un avenir brillant. Après avoir fait preuve, au début de sa soirée, qui a eu lieu rue Cadet, dans la salle des fêtes du Grand-Orient, de la plus heureuse organisation musicale, en jouant le trio en *mi* majeur de Mozart, avec MM. White et Poëncet, elle a interprété, avec non moins de distinction que de grâce et de légèreté, *le Mouvement perpétuel*, de Weber, *la Fantaisie-Impromptu*, de Chopin, et *le Souvenir de Varsovie*, de Schulhoff; puis, avec Bernard Rie, elle a supérieurement exécuté *les Mages* et *les Oiseaux*, deux charmantes études artistiques à quatre mains par H. Ravina. Outre MM. White et Poëncet, qui ont fort bien secondé Mlle Louisa Barnard et qui se sont fait applaudir pour leur propre compte, on a entendu avec plaisir M. Campiani et Mlle Rahier, à qui le chant était confié dans cette soirée.

Y.

RESTES MORTELS DE HAYDN.

A l'occasion du monument qu'on projette d'élever à Joseph Haydn devant l'église du canton dans lequel il avait son habitation, plusieurs journaux allemands contiennent des particularités très-curieuses au sujet de l'exhumation du corps de Joseph Haydn, qui eut lieu en 1820 par les soins du prince Esterhazy.

« Le corps d'Haydn resta de longues années dans le cimetière de la localité où il était décédé, jusqu'à ce qu'en 1820 le prince Paul Esterhazy, avec le consentement des autorités, le fit exhumer et transporter dans une de ses propriétés.

» A l'exhumation du corps, on ne trouva que le tronc; la tête manquait, et les recherches de la police n'amenèrent aucun résultat. Comment Haydn perdit-il sa tête, et quel fut le sort de celle-ci? Il paraîtrait que ce fut J.-N. Peter, administrateur de la prison de la Basse-Autriche, qui s'appropria d'abord la tête d'Haydn. J.-N. Peter donne, dans ses dispositions testamentaires, en 1832, de grands détails sur ce crâne.

» Comme il était partisan enthousiaste de la science de Gall, et comme il collectionnait des têtes, le désir lui était venu de posséder aussi celle de Haydn. Dans ce but, il avait gagné le fossoyeur et, par une nuit obscure, huit jours après l'enterrement, il s'était rendu avec son ami Charles Rosenbaum, secrétaire du prince Esterhazy, et deux autres de ses connaissances dans le cimetière. Le tombeau et le cercueil avaient été ouverts, la tête avait été séparée du tronc au moyen d'un couteau et emportée par Peter chez lui. Il prépara et blanchit le crâne dans son jardin, le mit ensuite dans une espèce de sarcophage élégant et le conserva ainsi.

» Plusieurs années après, forcé de se séparer de sa collection de crânes, il la partagea entre ses amis, et donna le crâne d'Haydn à Charles Rosenbaum. C'est à cette époque qu'eurent lieu les recherches de la police pour découvrir le crâne de Haydn, recherches dirigées tout d'abord chez Peter, car la police avait appris que c'était lui qui le possédait. Il dit au commissaire de police que ce n'était pas lui, mais Rosenbaum, qui avait ce qu'il cherchait. Mais Rosenbaum avait eu vent de la visite qui le menaçait et avait pris ses précautions pour sauver son trésor. Et en effet, sa femme avait caché la cassette contenant le crâne d'Haydn dans sa paillasse et s'était ensuite mise au lit.

» Plus tard, quand un envoyé du prince Esterhazy se présenta chez Peter pour lui demander ce crâne, Peter et Rosenbaum lui en remirent un comme étant celui d'Haydn. Mais il résulta de l'examen fait par un anatomiste que c'était le crâne d'une personne âgée d'à peine vingt ans, tandis que Haydn était mort à l'âge de soixante-dix-sept ans. Un second crâne qu'ils remirent alors n'était pas encore le véritable, mais il fut malgré cela placé avec les restes d'Haydn dans la tombe.

» Rosenbaum garda jusqu'à la fin de sa vie le véritable crâne d'Haydn; il le rendit alors à Peter à la condition de le donner, quand il mourrait, au Conservatoire de musique de Vienne. Bien que, dans un testament elographe, Peter l'eût légué au Conservatoire, il le donna à son médecin, le docteur H..., qui offrit cette relique « à un des plus célèbres instituts anatomiques d'Europe, à la tête duquel est une personnalité scientifique bien connue, » et c'est là que se trouve encore aujourd'hui le crâne. »

REVUE DES THÉATRES.

Gymnase : *un Mari qui lance sa femme*, comédie en trois actes, par MM. Eug. Labiche et Raymond Deslandes; *la Question d'amour*, Comédie en un acte, par MM. Paul Bocage et Aurélien Scholl. — Vaudeville : *Aux crochets d'un gendre*, comédie en quatre actes, par MM. Théodore Barrière et Lambert Thiboust. — Variétés : *Le Joueur de flûte*, vaudeville *romain* de M. Jules Moineaux, musique *gauloise* de M. Hervé. — Théatre Déjazet : *le Dégel*, comédie-vaudeville en trois actes, par M. Victorien Sardou. — Folies-Marigny : *la Tsigane*, opérette en un acte, par MM. Eug. Moreau et Valnay; *les Virtuoses du pavé*, bouffonnerie musicale, de M. W. Busnach et de M. Léveillé.

On retrouverait, sans chercher beaucoup, dans la *Comédie humaine*, de Balzac, l'idée première du *Mari qui lance sa femme;* seulement, la main qui a écrit le *Lys dans la vallée* ressemble si peu à celle qui a griffonné les drôleries du *Chapeau de paille d'Italie*, qu'on ne saurait reprocher à M. Labiche un emprunt déguisé au point de le rendre méconnaissable. Du reste, à travers leurs fantaisies les plus désopilantes, il y a presque toujours dans les pièces de l'auteur de *Moi*, une intention morale qui les rapproche de la bonne et vraie comédie. Dans cette circonstance, il s'agit d'un brave bourgeois qui, par amitié, exige que sa femme fréquente un monde pour lequel elle n'est pas faite, affiche un grand luxe de toilette, se montre au bois, aux courses, dans les théâtres, et s'expose ainsi à des dangers dont il ne reconnaît l'existence que lorsqu'ils sont suspendus sur sa propre tête. Cette leçon est en trois actes; par conséquent, nous n'en donnons que la substance; il nous faudrait bien plus d'espace que celui dont nous disposons pour en raconter les détails épisodiques. Ils ne sont pas tous heureux, mais ils sont esquissés avec une verve, avec une bonne humeur qui désarment la critique.

La *Question d'amour* est un charmant petit tableau de mœurs, traité avec beaucoup d'esprit et de délicatesse. Daniel a une maîtresse; sa famille veut le forcer à la quitter, pour lui faire contracter un engagement plus sérieux, et dans ce but, elle dépêche auprès de lui un ambassadeur chargé d'aplanir les difficultés à l'aide de quelques billets de mille francs. Le moyen n'est pas nouveau; il a été employé avec succès par l'ami du père de Daniel. Mais il se trouve que la femme délaissée par le ci-devant jeune homme a eu de lui une fille, et que cette fille est justement la maîtresse qu'il a pour mission d'évincer. La *Question d'amour* prend alors le dessus, et aboutit à un mariage. Cette comédie, ainsi que l'autre, est merveilleusement jouée par l'excellente troupe du Gymnase.

—On a bien souvent mis au théâtre les tribulations d'un gendre en butte aux exigences tyranniques de son beau-père ou de sa belle-mère. C'est un sujet rebattu, et dont néanmoins certains aspects peuvent encore sembler neufs, lorsqu'ils sont présentés avec le tact et l'esprit que MM. Théodore Barrière et Lambert Thiboust ont déployés dans leur pièce du Vaudeville, *Aux crochets d'un gendre*. C'est un véritable paradis que l'intérieur du ménage Fontelais, et la lune de miel ne cesserait de luire sur lui, si une catastrophe, causée par la lutte *fratricide* des Américains du Nord et du Midi, ne venait tout à coup lui mettre sur les bras le père de madame, un armateur du Havre, flanqué de sa digne moitié, et, un peu plus tard, de deux amis, MM. Moutonnet père et fils. Tout ce monde-là, installé chez Fontelais, substitue ses volontés à la sienne, l'annihile complétement, et le pousse si bien à bout que le pauvre gendre exaspéré finit par s'insurger et par se débarrasser de ses bons parents et de leur séquelle. Cette comédie, pleine de détails gais, mordants, ingénieux, et fort bien jouée par Félix, Parade, Saint-Germain et *tutti quanti*, n'a qu'un défaut, mais il est grave. Son sujet comportait un seul acte, et elle en a quatre; tant il est vrai, nous l'avons dit bien des fois, que MM. les auteurs, pour avoir à eux seuls tous les bénéfices de la soirée, sacrifient trop souvent l'intérêt de leur gloire à celui de leur bourse.

— Le vaudeville, ou plutôt l'opérette nouvelle des Variétés, qui pourrait s'appeler *Une récompense nationale*, mais qui se nomme tout simplement *le Joueur de flûte*, ni plus ni moins qu'une comédie de M. Emile Augier, ridiculise effrontément l'un des sentiments les plus honorables de l'humanité, et personne ne s'en fâche, parce que la bouffonnerie des détails empêche de songer au fond très-sérieux du sujet. Le consul Duillius a rendu un signalé service à la patrie en remportant une grande victoire sur les Carthaginois, et pour l'en récompenser, le sénat romain a décrété qu'il ne marcherait plus qu'accompagné partout d'un joueur de flûte. Le malheureux triomphateur, d'abord très-flatté de cette distinction originale, ne tarde pas à s'apercevoir des inconvénients qu'elle entraîne après elle. Il ne peut faire un pas sans avoir à ses trousses l'enragé flûtiste, qui trouble ses rendez-vous d'amour, qui le dénonce à la jalousie des maris, et qui, après l'avoir mis dans un affreux pétrin, lui joue encore aux oreilles, d'un ton gouailleur, l'inévitable refrain : *Fallait pas qu'il y aille !* Que fait le consul Duillius pour se délivrer d'un tel supplice? Il a recours à l'argument si souvent employé par les Léandres du vieux théâtre à l'envers des Scapins et des Mascarilles, et le joueur de flûte s'en va, sans demander son reste.

Le comique de cette parodie *romaine* réside dans l'emploi saugrenu des termes classiques mêlés aux expressions argotiques les plus prononcées ; cela fait un contraste plaisant dont il faut rire quoi qu'on en ait. La musique *gauloise* de M. Hervé procède exactement de même et arrive au même résultat. Commencée d'une façon sérieuse, elle aboutit à quelque pont-neuf bien connu, bien caractéristique, qui n'est peut-être pas *gaulois*, mais qui est digne de l'être. Les acteurs des Variétés, Dupuis en tête, sont bien drôles dans leurs toges de mardi-gras et dans leurs tirades cocasses, tant parlées que chantées.

— M. Victorien Sardou, en devenant un des auteurs les plus accrédités de ce temps-ci, n'a pas oublié qu'il a fait ses premières armes au théâtre Déjazet, et, quoique fort occupé ailleurs, il ne dédaigne pas de redescendre parfois jusqu'à la petite scène qui lui a servi de point de départ. Son dernier acte de gratitude s'appelle *le Dégel*, c'est une charmante comédie d'intrigue, dans laquelle le jeune comte de Bassompierre, petit-fils de l'ancien ami de Henri IV, emprunte les traits de Virginie Déjazet, comme le prince de Conti dans *les Prés Saint-Gervais*. Le grand-père d'Hector de Bassompierre, ayant eu à se plaindre des femmes vers la fin de sa vie, l'a si bien mis en défiance contre la plus belle moitié du genre humain, que le jeune comte se présente à la cour avec la ferme intention de ne pas laisser fondre les glaces de son cœur au soleil des œillades de ces dames. Mais le roi a quitté Marly, et en se faisant suivre de tous ses courtisans, il n'a pu emmener leurs femmes; Hector tombe donc au milieu de ces veuves très-consolables qui partagent leurs loisirs entre l'exercice du patin sur la grande pièce d'eau, et la préparation d'un ballet pour le retour du roi. La présence d'Hector dans leur solitude est une bonne fortune pour elles; car on a besoin d'un *Adonis* pour figurer dans le ballet, et le jeune Bassompierre a tout ce qu'il faut pour bien remplir ce rôle. C'est à qui s'empressera de lui en faire comprendre toutes les finesses. Mais Adonis reste impassible et glacé jusqu'au moment où Vénus, mieux avisée que toutes ses compagnes, trouve moyen d'amener le dégel. Virginie Déjazet, toujours jeune, toujours spirituelle, est l'âme et la joie de cette pièce; inimitable comme comédienne, elle a une manière à elle de dire le couplet et de faire valoir la musique vieille ou nouvelle qu'elle est chargée d'interpréter, qui prête à sa voix un attrait des plus piquants. Aussi l'a-t-on couverte de fleurs et l'a-t-on rappelée à chaque acte pour la cribler d'applaudissements. Cependant, nous devons le dire, *le Dégel* est un peu long, et gagnera beaucoup à durer moins.

— Le petit théâtre construit aux Champs-Elysées par le physicien Lacaze et qui a été le berceau des Bouffes- Parisiens, semble, après bien des vicissitudes, vouloir revenir au genre qui, jusqu'à ce jour, lui a le mieux réussi. La nouvelle direction vient d'inaugurer ses Folies-Marigny par deux pièces où la musique joue un assez grand rôle et auxquelles, par conséquent, nous devons une mention particulière. MM. Eugène Moreau et Valnay, les auteurs de *la Tsigane*, sont deux artistes dramatiques qui ont passé plusieurs années en Russie. Ils en ont rapporté des mélodies populaires qu'ils ont placées tout naturellement dans un cadre emprunté aux mœurs de ce pays. La philippine est un gage d'amour essentiellement russe qui se compose d'une amande coupée en deux. Souvent les morceaux s'en égarent, et il ne faut rien moins que l'intervention d'une tsigane ou bohémienne pour qu'ils se rendent à leur véritable adresse. Sur cette donnée, à la fois naïve et sentimentale, les airs russes, marqués en général de ce double cachet, sont d'un effet excellent, et l'on dirait qu'ils ont été faits pour elle, tandis que c'est tout le contraire. Il n'y a que la *Tchiguirigui-Tchek*, espèce de ronde finale, qui sort un peu de ce moule, et encore trouve-t-on comme une saveur de mélancolie sauvage dans le cri joyeux qui l'accompagne. Rien n'est plus curieux que d'entendre ces mélodies adroitement orchestrées par M. Albert Vizentini, et chantées avec goût par des artistes intelligents, dont plusieurs ont été pensionnaires des Bouffes. Nous citerons dans ce nombre Mlle Macé et Mlle Darcier, la fille du chanteur.

Les Virtuoses du pavé sont une amusante bouffonnerie à trois personnages, basée sur un usage parisien qui consiste à laisser pénétrer les musiciens ambulants dans les cours des maisons, sans respect, sans pitié pour le repos de leurs habitants. Montrouge, le

directeur de ce petit théâtre; Caillat, encore un transfuge des Bouffes, et Mlle Macé jouent avec beaucoup d'ensemble et de verve cette opérette dont M. Leveillé a écrit la musique. Il s'était déjà fait connaître par celle de *Léonard* qu'on chantait au boulevard du Temple, il y a deux ans. Plusieurs de ses airs et, entre autres, la ronde des *Virtuoses de la rue*, sur laquelle la pièce se termine, auront le même sort que ceux de *Léonard*, et seront popularisés par les médaillés de la préfecture dont on se moque aux Folies-Marigny: ce sera leur vengeance.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Lundi, le théâtre impérial de l'Opéra a donné *la Favorite*, chantée par Mme Gueymard, et ensuite *Diavolina*.—Mercredi, *la Muette* avait rempli la salle.—Vendredi, Mlle Sax a chanté de nouveau le rôle de Valentine, des *Huguenots*; le chef-d'œuvre a produit son effet accoutumé, et Mlle Saxa été applaudie et rappelée. La recette s'élevait à près de 10,000 francs.—Hier soir a eu lieu la représentation au bénéfice de la caisse de secours de l'association des acteurs et compositeurs dramatiques. Elle se composait de la comédie du Théâtre-Français, *Moi*, — du deuxième acte de *Charles VI*, — du premier acte de *Giselle*, avec Mlle Mourawieff, — du troisième acte de *la Maschera* avec Mlle Boschetti, d'un intermède musical avec Mmes Gueymard et Sax, MM. Faure et Warot, et des *deux Chiens de Faïence*, pièce des Variétés jouée par Alphonsine et Dupuis. On a de plus exécuté les ouvertures de *la Muette* et du *Tannhauser*.

*** On a pu se convaincre à la représentation des *Huguenots*, donnée lundi dernier à l'Opéra, de la supériorité qu'offre le système d'éclairage à flamme renversée, inventé par M. Subra, sur celui en usage jusqu'à présent pour les rampes de théâtre. Un des côtés de celle de l'Opéra était éclairée d'après le nouveau procédé et l'autre d'après l'ancien. Tandis que la lumière renversée se projetait avec le plus grand éclat sur les costumes des artistes, les anciens becs semblaient ne donner qu'une lumière fauve et désagréable. Ce résultat étant concluant, il est probable que tous les théâtres adopteront l'invention de M. Subra.

*** Le théâtre de l'Opéra-Comique a repris dimanche *Haydée*. Le charmant opéra d'Auber, chanté par Achard (Loredan), et Eugène Battaille, qui remplissait pour la première fois celui de Malipieri, avait attiré beaucoup de monde.

*** M. Bagier vient de rengager pour le mois de mai Aldighieri et sa femme, Mme Spezzia-Aldighieri; ces deux artistes se rendront à Paris aussitôt que le théâtre de l'Oriente de Madrid aura fait sa clôture. — Mlle Luigia Varesi, dont on commence à parler comme d'une jeune étoile du chant italien, a remplacé au pied levé dans *un Ballo in maschera* Mlle Calderon indisposée et elle l'a fait de façon à satisfaire le public et le directeur; aussi doit-elle se produire incessamment dans l'*Elisire d'amore*, avec Bettini, Giraldoni et Scalese. — En attendant, Fraschini continue à passionner le public du théâtre Italien; il a merveilleusement chanté cette semaine le rôle de Poliuto et il y a été merveilleusement secondé par Mme Carlotta Marchisio; au troisième acte elle a transporté la salle.

*** Nous reverrons la saison prochaine Zucchini au Théâtre-Italien; il a été engagé par M. Bagier en même temps que le ténor Negroni.

*** Le premier usage que vient de faire de sa majorité Mlle Adelina Patti a été, avant de quitter Paris, de constituer, par acte passé chez Me Acloque, notaire, 6,000 francs de rente à son père et autant à sa mère. Tout commentaire serait superflu devant un pareil acte de tendresse et de reconnaissance filiales.

*** Nous avons parlé des bonnes dispositions manifestées par M. Carvalho aux auteurs de *Jeanne d'Arc*. Le directeur du Théâtre-Lyrique a demandé à MM. Metge et Germain un opéra en deux actes; qu'il fera représenter, et s'il réussit, il montera *Jeanne d'Arc* immédiatement après.

*** L'opéra de Félicien David, *la Captive*, dont la première représentation était annoncée pour mercredi dernier, a été retiré par les auteurs.

*** Les répétitions de Fanchette, pièce de MM. Nuitter et Desarbres, musique de M. le comte Gabrielli, viennent d'être reprises avec activité au théâtre Lyrique, et l'ouvrage ne tardera pas à être représenté. On en dit un grand bien.

*** Les recettes des théâtres impériaux et secondaires, des concerts, spectacles-concerts, etc., pendant le mois de mars, se sont élevées à 1,952,861 fr. 47 c.

*** Nous constatons le succès obtenu dernièrement à Amiens par Berthelier et Mlle Frasey, jouant au concert de la Société philharmonique *Lischen et Fritzchen*. Ce succès vient de se reproduire encore plus grand à Nantes, où les deux charmants artistes ont représenté le petit chef-d'œuvre d'Offenbach, d'abord au concert donné par la Société des Beaux-Arts, puis le lendemain, au Grand-Théâtre, où le programme, qui n'annonçait que *Nos alliées*, un intermède musical et *Lischen et Fritzchen*, avait attiré une telle affluence, que la recette s'est élevée à 2,800 francs. Dans chacune de ces représentations, on fait répéter le duo alsacien avec acclamation.

*** Les journaux de Madrid constatent le triomphe obtenu par Mme Borghi-Mamo dans *la Favorite* et dans *Safo*, donnés à son bénéfice. Leurs Majestés et l'infant Don Sébastien assistaient à la représentation, et la célèbre cantatrice a reçu de la reine un magnifique collier comme témoignage de satisfaction, en même temps que les habitués du théâtre lui offraient une couronne d'or.

*** L'élégante salle des Folies-Marigny est pleine tous les soirs, grâce aux *Virtuoses du pavé*, une bouffonnerie de M. Busenach, dont nous avons déjà parlé. La vogue est assurée pour tout l'été à ce petit théâtre dont P. Legrand, Montrouge, Caillat, Mmes Macé et Darcier sont les soutiens habituels.

*** La commission nommée à Florence pour examiner les quatorze partitions envoyées au concours, ouvert pour le choix d'un opéra nouveau à représenter au théâtre de la Pergola, a décidé qu'aucune ne méritait cet honneur et a consigné dans un procès-verbal les raisons de cette décision. Les intéressés pourront en prendre connaissance et en faire leur profit.

*** S. M. l'empereur Maximilien Ier a chargé M. Auber de composer la musique de l'hymne national mexicain, dont le texte est dû à la plume de M. Aguilar, ancien ministre d'Etat au Mexique, aujourd'hui envoyé extraordinaire près le Saint-Siége.

*** Plusieurs concerts sont encore à l'ordre du jour, malgré la saison avancée. On annonce:

— Pour demain lundi, salons Pleyel-Wolff, une deuxième soirée donnée par Jules Schuloff, dans laquelle il exécutera ses plus charmants morceaux, avec le concours de Seligmann et de Mme M. Banderali.

— Pour le même jour, à la salle Herz, concert de l'excellent pianiste Ferraris.

— Pour le 3 mai, salle Herz, concert avec comédie, par des artistes du Théâtre-Français, au bénéfice de l'éminent professeur, M. Ch. Pollet et de ses enfants. MM. Saint-Saëns, Ketterer, Delahaye, David, Herman, Altès, Sokolowski, Lasserre, Bussine et Mme Peudefer prêteront leur concours au bénéficiaire. — Stances de Méry à la mémoire de Mme Pollet-Jouvante récitées par M. Jouanni.

— Pour le mercredi 4, salle Herz, concert de la charmante pianiste Adrienne Peschel, avec le concours de MM. Giuliani et White. Mlle Auvray et M. Félix y joueront un proverbe de Marc Constantin: *A corsaire, corsaire et demi*.

— Pour le 6 mai, quatrième concert de bienfaisance par la Société académique de musique sacrée, sous la direction de Charles Vervoitte, avec le concours de MM. Marochetti, Bussine, Mlle Bernard des Portes. Programme, très-riche et très-curieux, de musique classique des XVIe au XIXe siècles.

*** Lors du récent séjour de M. Dunkler dans notre capitale, la musique de la garde de Paris, dirigée par M. Paulus, a fêté la présence de l'habile maëstro, par une excellente exécution de plusieurs de ses œuvres. M. Dunkler, directeur des musiques militaires de Sa Majesté le roi des Pays-Bas, n'est pas seulement un soliste et un chef hors ligne; il peut être cité, à bon droit, comme l'un des meilleurs compositeurs de musique militaire. Ses productions sont aussi estimées que recherchées à l'étranger; elles alimentent les premiers orchestres régimentaires d'Allemagne, de Russie, d'Angleterre et même de France. C'est qu'en effet, indépendamment de ses œuvres originales, M. Dunkler n'est pas du tout un arrangeur vulgaire; ses fantaisies, sur des opéras ou des morceaux connus, ne sont point simplement une suite de motifs se succédant les uns aux autres. Maintenant que les dernières et si brillantes inventions de M. Adolphe Sax sont venues compléter la palette et augmenter les ressources des musiques dites d'harmonie, M. Dunkler, qui d'ailleurs avait principalement effectué son voyage dans le but d'étudier ces importantes créations, aura de nouvelles richesses à sa disposition, et il nous semble même entrer déjà dans les idées du célèbre inventeur, relativement à l'emploi des instruments par timbres, autrement dit par famille. Parmi les anciennes fantaisies de M. Dunkler, nous avons entendu et applaudi celle sur les motifs de *Don Juan*, qui peut être considérée,—aussi bien que celle sur *la Muette*, comme un des chefs-d'œuvre du genre; impossible d'allier plus de charme à plus de savoir, plus de franchise à plus d'effet. Dans des styles différents, M. Paulus a encore fait exécuter un arrangement sur les *Petits prodiges*, de M. Jonas, l'ouverture de *Stradella*, de M. de Flotow, et deux marches, dont l'une empruntée à une valse à la mode. M. Dunkler a reçu les félicitations de ses auditeurs, qui se pressaient dans la jolie salle de la rue Saint-Georges, et parmi lesquels nous avons remarqué M. Georges Kastner, M. le général Mellinet, M. Jonas, et plusieurs chefs de musique de l'armée.

*** Lefranc, ténor du grand théâtre de Marseille, vient d'être engagé comme premier ténor au théâtre royal de Turin.

*** La future saison de Bade se prépare splendidement. Les œuvres lyriques et dramatiques y occuperont la plus grande place. On parle de quinze opéras français et de cinq italiens. Trois opéras nouveaux, composés expressément pour Bade : *De par le Roi*, de Gustave Hléquet; *la Fleur de lotus*, de Prosper Pascal, et *le Rouet*, musique d'une dame de la haute société, y seront en outre représentés.

*** Un compositeur qui a fait ses preuves au théâtre avec beaucoup d'éclat, M. B. Pisani, vient demander à Paris la consécration des succès qu'il a obtenus à l'étranger. C'est à lui qu'on doit cette belle partition de *Ladislao*, composée à Constantinople, où elle fut accueillie avec enthousiasme, et plus tard exécutée à Florence. M. Pisani, cédant aux instances de ses amis, s'est décidé à organiser un concert à grand orchestre et avec chœurs, dans lequel il fera entendre plusieurs œuvres inédites de sa composition avec orchestre, chœurs et soli. Ce concert aura lieu demain lundi dans le grand salon du Louvre. Mme Peudefer, et MM. Stroheker et Marochetti prêteront leur concours au bénéficiaire. M. Castagneri, l'habile chef d'orchestre du théâtre Italien, dirigera l'exécution. Ce sera une grande et belle fête musicale.

*** La Société philharmonique d'Angoulême vient d'appeler une élève distinguée du célèbre E. Prudent, Mlle Murer, pour prendre part au concert qu'elle donne le 9 mai prochain.

*** L'éminent pianiste-compositeur Magnus est de retour de Saint-Pétersbourg, où il s'est fait entendre plusieurs fois avec grand succès. Il a reçu de S. M. l'impératrice une bague en brillants, en témoignage de sa haute satisfaction. M. Magnus lui avait dédié une de ses nouvelles compositions.

*** La compagnie artistique formée par Willert Beale pour donner des concerts dans les principales villes d'Angleterre, a commencé son excursion, et tous les journaux des localités où elle apparaît en font les plus grands éloges. On le comprendra aisément en apprenant que la partie instrumentale est confiée à deux artistes de l'école française, le jeune violoniste Lotto et le pianiste-compositeur Georges Pfeiffer, et la partie vocale à Mmes Marchesi et Pyne. Nous manquons d'espace pour reproduire les comptes rendus de ces magnifiques soirées qui sont suivies avec un empressement justifié par le mérite de pareils virtuoses. Leeds, Birmingham, Scarborough les ont déjà entendus, et dans ces diverses localités, on n'a pas moins particulièrement distingué l'exécution de M. Georges Pfeiffer que ses compositions, applaudies avec enthousiasme par un public de 2,500 personnes, de même que le parti qu'il sait tirer de l'admirable piano mis à sa disposition par la maison Pleyel, Wolff et Ce.

*** On lit dans la *Gazette des Eaux* : « Les bains de mer vont compter un Casino de plus. L'inauguration du Casino et des bains de mer de Cherbourg est maintenant prochaine. Grâce à l'active impulsion qui a été donnée aux travaux, on peut déjà se rendre compte, non-seulement de l'aspect général de l'édifice, mais aussi, au moins d'une manière sommaire, des appropriations intérieures, aménagements pour l'hydrothérapie, logements des baigneurs, au nombre de plus de vingt. Le Casino avec ses salons de fête, lecture et autres, sa salle de billard, son restaurant, etc.; tout nous a paru être conçu en vue de satisfaire complétement aux conditions d'hygiène, de confort et de plaisance que doit indispensablement remplir un établissement de ce genre dans une ville de premier ordre. Cherbourg est tout à fait en position de présenter aux baigneurs et aux touristes les mêmes avantages que les villes plus ou moins rapprochées et qui sont hantées par de nombreuses et brillantes sociétés. Cherbourg a, sur toutes les autres villes d'eau, l'incontestable supériorité que lui assurent sa rade magnifique, son port militaire, le plus proche de Paris, auquel il est directement lié, son voisinage de l'Irlande, de l'Angleterre et des îles anglaises. »

*** A l'audition donnée par M. Fr. Ketterer, le 15 avril dernier, on a exécuté un opéra-comique en un acte, intitulé *Promenade dans un salon*, paroles de M. Jules Ruelle, musique d'Alfred Mutel, chanté par Archainbaud et Mlle Bloringhem, élève de Duprez et accompagné au piano par Matton. C'est la seconde fois, cet hiver, que l'on exécute ce petit opéra, qui a été beaucoup et légitimement applaudi.

*** On a vendu tout récemment à Londres, à un prix fou, un violon de Nicolas Amati (grand patron), accompagné d'une déclaration en due forme, attestant que le violon avait appartenu à Tartini, et que c'est sur cet instrument qu'il a créé *la Sonate du Diable*, connue de tout violoniste.

*** Le 2 mai prochain, l'éditeur E. Gérard (ancienne maison Meissonnier) mettra en vente *la Chanson slave*, de J. Schulhoff.

*** M. Dauverné, professeur de trompette au Conservatoire impérial de musique, vient de faire paraître, chez les éditeurs G. Brandus et S. Dufour, une méthode spéciale ou théorie-pratique de trompette chromatique, terminée par une collection de nouvelles études caractéristiques et mélodiques; le tout extrait de son grand ouvrage historique et didactique sur la trompette, approuvé par la section de musique de l'Académie des Beaux-Arts (Institut de France) et adopté pour l'enseignement au Conservatoire. M. Fétis, directeur du Conservatoire royal de Bruxelles, après examen attentif de cet ouvrage, a écrit à M. Dauverné une lettre très-flatteuse pour l'informer qu'il en avait également prescrit l'adoption dans les classes du Conservatoire.

*** Le préfet de la Gironde vient, par un arrêté, de supprimer les débuts, attendu que le principe de libre concurrence, proclamé par le décret du 6 janvier dernier, sur la liberté des théâtres, entraîne l'abrogation des prescriptions de nature à lier l'indépendance des directeurs dans le choix des artistes devant composer leurs troupes.

*** On nous écrit de Madrid, que M. Engel, le célèbre professeur d'harmonium, a été appelé, de préférence à un grand nombre d'artistes, à jouer chez la reine. M. Engel est resté une heure chez Sa Majesté, et il a exécuté neuf morceaux divers de sa composition. Le roi l'a chaudement félicité et lui a demandé de lui envoyer tous ses ouvrages.

*** Nous disions, dans notre dernier numéro, que M. Berlyn, d'Amsterdam, avait orchestré le *Souvenir d'un Songe*, charmante composition d'Emile Jonas; nous rappellerons que cette mélodie a été écrite d'abord pour le piano, et que, depuis sa publication, elle a obtenu un véritable succès de vogue. Avant quelques mois, le *Souvenir d'un Songe* sera devenu populaire.

*** Au théâtre Robin, les nouvelles expériences et les nouveaux tableaux de l'isthme de Suez continuent d'attirer tous les soirs une foule nombreuse. La semaine dernière, M. Ferdinand de Lesseps est venu, avec une Société d'élite, honorer ce spectacle de sa présence. Il n'a cessé, à plusieurs reprises, de témoigner par ses bravos combien il était émerveillé de la vérité et de l'exactitude des tableaux. C'est le plus beau suffrage auquel M. Robin pouvait aspirer.

*** Mme A. de Lagrange, du théâtre Italien, vient d'avoir la douleur de perdre son père.

*** A Dresde est mort, le 13 avril, M. J. Schneider, organiste de la cour, dans sa soixante-quinzième année. C'était peut-être le plus remarquable des organistes contemporains; il était excellent improvisateur; par contre, ses compositions sont insignifiantes.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Marseille.* — Avant la clôture théâtrale, M. Halanzier a voulu nous donner le nouveau ballet de M. Montplaisir, *l'Ile des amours*, deux actes et quatre tableaux. Le sujet du ballet est que plus faible, mais tel quel, il a fourni un triomphe de plus à la charmante Mlle Pitteri, et un succès à notre maître de ballets qui a su y trouver des pas et des ensembles ravissants pour notre corps de ballet. Les costumes et les décors sont magnifiques. Le tableau final est surtout admirablement réussi.

*** *Alger.* — Un de nos meilleurs artistes, M. Chambon, avait choisi *les Huguenots* pour son bénéfice. Cette reprise a eu le plus grand succès. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer a été fort bien interprété. Des couronnes ont été jetées au bénéficiaire, et tous les artistes rappelés. — Nous avons eu en outre une très-belle représentation du *Prophète*, dans laquelle Mlle Boullard chantait le rôle de Fidès. Elle y a été fort applaudie.— On nous promet avec elle la reprise du *Pardon de Ploërmel*, attendue avec impatience.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — Le théâtre de la Monnaie ne fermera ses portes qu'à la fin de mai. Depuis sa rentrée, notre excellent ténor, M. Bertrand, a chanté les rôles de Raoul, dans *les Huguenots*, et d'Arnold, dans *Guillaume Tell*. L'indisposition dont il a souffert n'a laissé aucune trace, et sa voix n'a jamais été plus belle. On l'a chaleureusement applaudi.—De son côté, Mme Mayer-Boulard nous est revenue, et avec elle Dinorah, qu'elle a chantée deux fois au milieu d'un enthousiasme qui s'est traduit par des acclamations prolongées, des rappels et une avalanche de bouquets. La représentation du *Pardon de Ploërmel* avait lieu au bénéfice d'un de nos meilleurs artistes, M. Aujac. — Brassin a donné dimanche, dans les salons de Mme la princesse de Chimay, une brillante matinée, dans laquelle il a joué entre autres, avec Léonard, une sonate de Bach, merveille d'ensemble et de perfection. La princesse de C... a voulu à son tour être la partenaire de Brassin, et l'on peut dire, sans excès de galanterie, qu'elle l'a égalé en talent. Les deux magnifiques instruments, modèles de perfection sortis des ateliers d'Erard, semblaient n'en faire qu'un ! — Le grand succès obtenu par Léonard à la dernière soirée de la société de la Grande-Harmonie, à Anvers, avait décidé la commission à convier de nouveau le grand artiste à celle qu'elle donnait mercredi. Léonard s'y est surpassé dans le 10e quatuor de Beethoven et dans le trio en *si bémol* du même maître. Il a été dignement secondé, dans la partie de piano, par Joseph Gregoir. — Le célèbre Litolff s'est fait entendre, le 16 courant, au concert maçonnique organisé au profit de la caisse de bienfaisance. Virtuose et compositeur, hors ligne, Litolff avait, sous ce double rapport, de glorieux précédents à justifier. Son succès a été énorme. Jamais peut-être l'adagio et le scherzo de son quatrième concerto symphonique — une

œuvre capitale — n'ont été joués plus admirablement par lui. Le piano de Henri Herz, qui a servi au maître, a lutté, avec autant de charme que de puissance, contre l'orchestre aguerri de l'Association des musiciens, dirigé par M. Hanssens.

*** *Ems.* — Il est déjà question de notre prochaine saison. Le directeur de notre établissement thermal, M. Briguiboul, en ce moment à Paris, s'est assuré une brillante série de concerts et de représentations dramatiques, en engageant les principaux artistes du théâtre des Bouffes-Parisiens et plusieurs du théâtre Lyrique. On représentera une opérette nouvelle d'Offenbach, *le Soldat magicien*, et une de M. Deffès, *Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit*.

*** *Weimar.* — A l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la grande duchesse, l'opéra de Reyer : *la Statue*, a été représenté au théâtre de la cour. Cette charmante partition a eu beaucoup de succès ; la mise en scène était splendide.

*** *Hambourg.* M. Schlager a chanté, sans grand succès, le rôle de Marcel, des *Huguenots;* mais on a écouté avec beaucoup d'intérêt Mme Schroeder (Valentine) et Mme Rübsam (Marguerite).

*** *Breslau.* — Le 16 avril a été représenté, pour la première fois, *le Dernier jour de Pompéia*, opéra en quatre actes, musique de A. Gabst.

*** *Berlin.* — Avant de prendre son congé annuel, Mlle Lucca a chanté dans *les Noces de Figaro*, le rôle de Chérubin, et dans *le Trovatore* celui de Léonora. La salle était comble chaque fois, et retentissait d'applaudissements enthousiastes. Dans *le Trovatore*, M. Adams, Américain d'origine, a chanté avec succès le rôle de Manrico. A côté de Mlle Lucca, Mme Harriers-Wippern (Susanne) et Mlle de Ahna (la comtesse) se sont fait applaudir dans le charmant opéra de Mozart.

*** *Vienne.* — Après avoir débuté avec succès dans *Moïse*, Mongini doit chanter le rôle d'Elvino, dans la *Sonnambula.*— L'opérette d'Offenbach, *Lischen et Fritzchen*, continue son succès de fou-rire au Carltheater. Mme Treumann y remplit avec beaucoup de talent et de verve le rôle de Lischen.

*** *Dusseldorf.* — A propos du trois centième anniversaire de la naissance de Shakespeare, il y a eu brillant concert à la Tonhalle. Après l'ouverture de *Coriolan*, par Beethoven, le professeur Springer, de Bonn, a prononcé l'éloge du poëte ; ensuite on a exécuté la musique de : *Comme il vous plaira*, par Tausch, avec un texte explicatif de Nielo ; la solennité a été close par la symphonie en *ut* mineur, de Beethoven.

*** *Saint-Pétersbourg.* — A. Rubinstein vient de donner, à la salle de la Douma (mairie), un grand concert dans lequel on a beaucoup applaudi un nouveau quatuor de sa composition — Le grand effet produit par *la Marche de l'Exposition*, de Meyerbeer, au concert donné par Hans de Bulow, a déterminé le célèbre pianiste-compositeur à la faire répéter dans le concert qu'il a été donner à Moscou. L'œuvre magnifique de Meyerbeer y a été acclamée comme à Saint-Pétersbourg.

AVIS. Nous annonçons à nos lecteurs le projet de vente d'un des meilleurs magasins de musique fondé depuis environ cinquante ans dans une de nos plus grandes villes de France. C'est même dans ladite ville le seul établissement spécial de ce genre.—S'adresser, pour les renseignements, au bureau de la *Gazette musicale.*

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU Ier.

École de Chant de H. PANOFKA

ABÉCÉDAIRE VOCAL

MÉTHODE PRÉPARATOIRE DE CHANT

Format in-8°. Pour apprendre à émettre et à poser la voix, Prix net : 3 francs.

Le même ouvrage traduit en espagnol, sous le titre.

PRIX NET : 4 FR. PRIX NET : 4 FR.

ABECEDARIO VOCAL

Metodo preparatorio para el canto y para ensenar a emitir y asegurar la voz.

SUITE DE L'ABÉCÉDAIRE VOCAL

VINGT-QUATRE VOCALISES PROGRESSIVES

POUR TOUTES LES VOIX (la voix de basse exceptée), DANS L'ÉTENDUE D'UNE OCTAVE ET DEMIE (du *DO* au *FA*).

Op. 85. **Prix : 25 fr.** Op. 85.

NOUVELLE MÉTHODE DE CHANT

L'ART DE CHANTER

NOUVELLE MÉTHODE DE CHANT

Op. 81.

Méthode complète pour soprano, mezzo soprano ou ténor. 40 fr. | **Méthode complète** pour contralto, baryton ou basse . . . 40 fr.

PUBLIÉ SÉPARÉMENT :

Vingt-quatre vocalises pour soprano, mezzo soprano ou ténor, 25 f. | **Vingt-quatre vocalises** pour contralto, baryton ou basse, 25 f.

Vade-Mecum du Chanteur, recueil d'Exercices d'agilité, de port de voix, de filé, etc., pour toutes les voix, 25 fr.

Douze Vocalises à deux voix

SOPRANO ET CONTRALTO

Op. 83. (Publiées par Jefferys, à Londres.) Op. 83.

Douze Vocalises d'Artiste

POUR SOPRANO ET MEZZO-SOPRANO

Op. 86. (Style et Exécution). Op. 86.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 19. 8 Mai 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Meyerbeer, par **Edouard Monnais.** — Décret relatif au concours de composition musicale. — Orphéon, seconde séance solennelle sous la direction de M. Pasdeloup. — Nouvelles et annonces.

Meyerbeer n'est plus!!!

Nous avions entrepris de raconter avec M. Fétis, notre illustre collaborateur, l'histoire de sa glorieuse vie, de ses magnifiques travaux; mais la mort est venue le frapper d'un de ces coups soudains et terribles dont le génie même ne préserve pas!

Bientôt nous la reprendrons, cette histoire, que nous devons tout entière à nos lecteurs; nous la continuerons, comme on continue le récit d'un drame dont le dénoûment funeste est connu d'avance, mais qui n'en excite pas un intérêt moins vif, qui ne mérite que mieux d'être étudié curieusement dans toutes ses phases et ses péripéties.

En ce moment nous ne pouvons parler que de la manière dont a fini le grand artiste qui a créé d'immortels chefs-d'œuvre! *Quomodò cecidit homo potens?* Hélas! il a fini comme il avait toujours vécu, s'occupant uniquement de son art, lui consacrant toutes les forces de sa pensée et de son âme, se dévouant à l'œuvre que lui dictait une inspiration supérieure, et s'y attachant tout entier, sans réserve, comme s'il n'eût encore rien fait.

Après *Robert le Diable*, *les Huguenots*, *le Prophète*, Meyerbeer ne croyait pas avoir accompli sa tâche : il voulait encore donner *l'Africaine!*

« Un dernier ouvrage de Meyerbeer est attendu », écrivait M. Fétis dans la savante notice dont on verra plus tard la conclusion; « il eut d'abord pour titre *l'Africaine;* mais les auteurs du livret, ayant refait la pièce, lui ont donné le titre de *Vasco de Gama.* » Que de choses n'a-t-on pas dites et imprimées sur cet opéra, dont quelquefois on allait jusqu'à nier l'existence et auquel s'applique si bien le mot de la reine Christine : *Chi lo sa non scrive; chi lo scrive non lo sa.* Dès l'année 1840, la direction de l'Opéra était en possession de deux ouvrages, de deux poëmes qui auraient pu se disputer les honneurs du pas : *le Prophète* et *l'Africaine. Le Prophète* ayant obtenu l'avantage, peu de temps après la première représentation, Meyerbeer nous confia le manuscrit de *l'Africaine*, dont la partition était déjà écrite, en nous priant de lui communiquer nos observations, qu'il transcrivit de sa propre main pour les soumettre à Scribe. C'est ainsi que fut retouché le livret; et à propos des modifications que les changements du poëme entraînerait dans la musique : « Qu'importe! » disait Meyerbeer; « je suis toujours prêt à changer mes morceaux; j'en ai changé bien d'autres dans *le Prophète!* »

Le nouveau manuscrit de *l'Africaine* fut remis au compositeur en mai 1852 et la partition était complétement terminée en 1860. Dès lors, il ne s'agit plus que de faire jouer l'ouvrage. Meyerbeer n'était pas venu à Paris depuis quelques années, et l'on peut dire que son dernier voyage n'a eu pour unique but que la représentation de *l'Africaine.*

C'est au commencement du mois de septembre que Meyerbeer arriva. Le soir même, malgré la fatigue du voyage, il se rendit à l'Opéra pour entendre Mlle Tietjens dans *les Huguenots.* A compter de ce moment, il ne se passa pas un jour sans qu'il fût question de *l'Africaine.* Mais les soins qu'il donnait au choix des artistes, à la distribution des rôles, aux détails de la mise en scène, ne suffisaient pas encore à l'activité de cette organisation infatigable, et il se plaignait sans cesse de n'avoir rien à composer. Il cherchait avec ardeur un libretto d'opéra-comique, et il affirmait que ce serait un délassement pour lui que d'en écrire la musique. Pour lui le repos n'existait que dans la variété du travail!

Conformément à ses habitudes, il avait voulu que sa partition fût copiée chez lui, et les copistes s'étaient installés dans son appartement de la rue Montaigne. La besogne touchait à son terme : tous les grands rôles étaient copiés, ainsi que la plupart des petits rôles du premier acte, les autres pouvant l'être facilement au fur et à mesure des besoins de la scène. Meyerbeer répétait souvent que par ce système de copie anticipée, il faisait gagner un mois pour le moins à M. Emile Perrin.

Lors de la dernière reprise des *Huguenots,* Meyerbeer avait assisté à plusieurs répétitions et dirigé les études de Mlle Marie Sax, choisie et désignée par lui pour le principal rôle de femme dans l'*Africaine.*

Rien n'annonçait la moindre altération dans la santé du grand artiste. Le vendredi 22 avril, il avait dîné solitairement chez lui et son repas avait été frugal. Le lendemain samedi 23 avril, se sentant indisposé, il manda son médecin ordinaire, le docteur Oterbourg, qui ne remarqua pas de symptôme alarmant. Cependant le mardi soir, il jugea convenable d'appeler le docteur Rayer, qui ne trouva pas l'état du malade plus grave. Seulement il y avait chez lui une grande faiblesse qui, jointe à son âge, pouvait rendre dangereuse une médication énergique, s'il y avait nécessité d'y recourir.

Meyerbeer n'en continuait pas moins de s'occuper de l'*Africaine*. Il en parlait à ceux qui venaient le visiter, et il dit même à l'un d'eux : « Je n'avais écrit d'abord qu'une introduction, mais on m'a conseillé d'y substituer une ouverture. Elle est faite, entièrement faite : je l'ai là, et il ne me reste plus qu'à en terminer l'orchestration : quelle contrariété que cette indisposition m'en empêche ! »

Le dimanche, quoique la faiblesse augmentât sensiblement, il fut mécontent de ce qu'un copiste, le seul qui eût encore quelque chose à faire, se fût dispensé de venir.

Lors de la première visite du docteur Rayer, répondant à un compliment que le docteur lui adressait sur ses œuvres, Meyerbeer lui dit : « — Vous êtes trop indulgent ; mais j'ai là, ajouta-t-il en appuyant ses doigts sur son front, bien des idées et bien des choses que je voudrais faire ! — Vous les ferez, et bien d'autres encore, reprit le docteur. — Vous croyez ?... Eh bien, tant mieux ! »

Le dimanche, vers midi, l'obstruction intestinale parut céder, mais ce fut aux dépens des forces générales. Dès le matin, deux de ses filles étaient arrivées de Bade, et elles ont pu assister à ses derniers moments, ainsi que M. Jules Beer, son neveu, et M. Brandus. Meyerbeer n'ayant pas voulu qu'on inquiétât sa famille, Mme Meyerbeer, tardivement avertie, n'arriva que lundi, accompagnée de sa fille aînée et de son gendre, le baron de Korf.

Le dimanche soir, vers 8 heures, alors que tout espoir était perdu, Meyerbeer, comme les jours précédents, se tourna vers les personnes qui entouraient son lit, et prit congé d'elles en leur disant avec un sourire : « — Maintenant, je vais vous souhaiter une bonne nuit à tous, et à demain matin. » — Il se retourna, et on fit semblant de s'éloigner.

Le lundi, vers 5 heures et demie du matin, le pouls et la respiration étaient devenus presque insensibles, et à 5 heures 40 minutes, un soupir, qui fut le dernier, annonça que la vie venait de s'éteindre !

Quelques heures après, Rossini, arrivant de Passy, où il avait appris la maladie du maître, se présenta rue Montaigne pour demander de ses nouvelles. En apprenant brusquement du concierge le triste événement, il fut obligé de s'asseoir et versa d'abondantes larmes. Il embrassa Mlle Meyerbeer, qui, sur l'avis de sa visite, était descendue pour le recevoir.

Tout en cherchant un libretto pour l'opéra-comique qu'il voulait écrire, Meyerbeer s'occupait d'arranger un texte pour relier entre elles les différentes parties de la musique de *Struensée*.

Le jour où il tomba malade, il devait partir pour un petit voyage à Bruxelles.

Immédiatement après l'instant suprême, on s'empressa de chercher si Meyerbeer n'avait pas laissé quelques dispositions, et l'on trouva dans son portefeuille de voyage un pli cacheté avec cette suscription : *Pour être ouvert après ma mort*. Ce pli renfermait un écrit en allemand de la main du défunt, et dont voici la traduction littérale :

Je veux que les points suivants soient observés après mon décès :

On doit me laisser couché sur mon lit la figure découverte, tel que j'étais avant de mourir, pendant quatre jours, et le cinquième jour on pratiquera des incisions sur l'artère brachiale ainsi qu'au pied. Après quoi on conduira mon corps à Berlin, où je veux être enterré dans la tombe de ma bien-aimée mère. Si la place y manquait, je prie de me coucher à côté de mes deux chers enfants, morts à un âge peu avancé.

Si je devais mourir éloigné des miens, les mêmes dispositions doivent être observées, et deux gardiens veilleront mon corps jour et nuit afin d'observer si je ne donne aucun signe de vie.

Si, par l'effet des circonstances, je dois être transporté dans une maison d'observation (*Leichenhaus*), on me mettra, comme c'est l'habitude, de petites sonnettes aux mains et aux pieds, afin de tenir les gardiens en éveil.

Ayant toujours redouté d'être enterré vivant, j'ai voulu par les dispositions qui précèdent empêcher tout retour à la vie.

Que la volonté de Dieu soit faite et que son nom soit sanctifié et béni dans le ciel et sur la terre. Amen.

Meyerbeer avait, en outre, dans ses papiers, plusieurs prières d'un style éminemment religieux et touchant, composées par lui et à son usage particulier.

D'ailleurs, aucun autre acte de volonté quelconque exprimée par Meyerbeer n'a été aperçu. Ainsi tombent tous les bruits déjà répétés par quelques journaux relativement à ses œuvres posthumes, et notamment à *l'Africaine*. Il ne reste d'évident, de certain que sa persistance invariable à hâter la mise en répétition de cette œuvre, objet d'une si constante et si vivace affection. Meyerbeer est mort comme Mozart, achevant son *Requiem*, qu'il ne devait pas entendre, comme Sacchini laissant *Œdipe à Colone*, son chef-d'œuvre, qu'il ne lui a pas été possible de voir représenter !

La fatale nouvelle retentit dans Paris comme un coup de foudre ! Une commission se forma aussitôt pour rendre aussi solennels que possible les honneurs que la France doit à Meyerbeer. Cette commission se composait de MM. Camille Doucet, Auber, baron Taylor, Edouard Monnais, Georges Kastner, de Saint-Georges, Emile Perrin, Fiorentino, Jules Beer et Louis Brandus.

Ainsi Paris aura vu pour la seconde fois en deux années les funérailles d'un grand artiste célébrées avec autant de pompe et au milieu d'un concours populaire aussi nombreux que si l'on eût honoré une des puissances de la terre.

Comme aux obsèques d'Halévy, un soleil radieux n'a cessé d'illuminer la douloureuse cérémonie.

Une tenture noire, ornée d'écussons aux initiales du défunt, encadrait la porte de la maison mortuaire.

A 1 heure précise, le cortége s'est mis en marche pour se rendre à la gare du Nord dans l'ordre suivant :

Un peloton du 3e bataillon de la garde nationale, les sapeurs, les tambours et la musique de ce bataillon ;

Les musiques du 1er grenadiers et de la gendarmerie de la garde impériale.

Le char, traîné par six chevaux, venait ensuite. Les cordons du poële étaient tenus par LL. Exc. le comte de Goltz, ambassadeur de Prusse ; le comte Bacciochi, surintendant des théâtres, qui ont été remplacés pendant le trajet par le premier secrétaire de l'ambassade et par M. Camille Doucet ; — par MM. de Gisors et Beulé, représentant l'Institut ; — par MM. de Saint-Georges et baron Taylor, représentant, l'un, la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, l'autre, l'Association des artistes-musiciens, et par MM. Auber et Emile Perrin, représentant le Conservatoire et l'Opéra.

A la suite du char avaient pris place les membres de la famille, les députations officielles, la section des beaux-arts de l'Institut, les députations des théâtres lyriques, du Conservatoire, de la Société chorale *Teutonia*.

Parmi les illustrations et notabilités que l'on distinguait soit à la maison mortuaire, soit dans le cortége, nous devons citer LL. Exc. le maréchal Vaillant, ministre de la maison de l'Empereur et des Beaux-Arts ; le maréchal Magnan, le général Mellinet.

Le cortége a suivi l'avenue des Champs-Elysées, la rue Royale, les boulevards, la rue Drouot, la rue Lafayette.

Par les soins de M. de Rothschild, les travaux de démolition de l'ancienne gare du Nord avaient été suspendus. A 3 heures, le cortége entrait dans cette gare, dont les murs étaient tendus de draperies funèbres ornées du chiffre du défunt et de cartouches où on lisait les titres de ses œuvres. A l'entrée, un orgue élevé sur une tribune dominait le quai de départ. Enfin, et sur la voie, était établi un magnifique cénotaphe entouré de sept lampadaires d'argent. Derrière le cénotaphe et à une certaine distance, on voyait le wagon funèbre, tout tendu de draperies noires, qui devait emporter le corps de l'illustre maître. Entre ce wagon et le cénotaphe, on avait dressé une tribune destinée aux orateurs.

Au moment de l'arrivée du cercueil tout chargé de couronnes, la musique de la garde de Paris exécuta la *Schiller marsch*, la marche du *Prophète* et celle du *Pardon de Ploermel.*

Les artistes et l'orchestre de l'Opéra ont fait entendre le grand chœur de l'église et la marche du *Prophète*; ceux de l'Opéra-Comique un chœur du *Pardon de Ploërmel.*

Des discours ont été prononcés par MM. Beulé, de Saint-Georges, baron Taylor, Emile Perrin, le colonel Max Cerfbeer, Camille Doucet; C'était pour nous un devoir de les reproduire; mais nous regrettons de n'avoir pu en faire autant pour les paroles de M. Ullmann, grand rabbin de France, de M. Cerfbeer, et pour la chaleureuse improvisation de M. Emile Ollivier, l'avocat, le député, l'ami des arts, qui a développé ce thème ingénieux et vrai : *si la politique divise, la musique rapproche.*

La cérémonie était terminée à quatre heures, et, à six, un train spécial emmenait loin de France les restes précieux du grand artiste, que MM. Emile Perrin, Jules Beer et Louis Brandus escorteront jusqu'à Berlin, où demain lundi, aura lieu leur réception solennelle.

EDOUARD MONNAIS.

Discours de M. Beulé.

Messieurs,

Ce n'est point sans un effort douloureux que nous laissons s'éloigner des restes mortels que la terre française avait le droit de recueillir ; car la France a toujours traité Meyerbeer comme un de ses fils d'adoption. C'est en France qu'il a rompu les derniers nœuds qui entravaient son génie lyrique. C'est la France qui lui a révélé ce goût supérieur qui conciliait la profondeur savante de l'Allemagne avec la mélodie de l'école italienne, et cette couleur qui exprimait si fortement la vérité des situations et toutes les passions de l'âme humaine. C'est à Paris qu'il a trouvé les encouragements qui échauffent un artiste, les poëmes qui l'inspirent, le théâtre qui l'effraye et qui l'exalte, les chanteurs qui l'interprètent, le public difficile qui lui décerne d'abord le succès le plus enivrant, bientôt la gloire la plus durable. Enfin, l'Institut de France, en appelant Meyerbeer dans son sein, lui a conféré un titre dont il était fier et qui valait des lettres de naturalisation : car dès lors il était pour nous plus qu'un citoyen, il prenait le nom de frère.

De toutes les luttes qui s'élèvent entre deux nations, en est-il une plus louable que de se disputer la présence et les œuvres d'un grand homme, tant qu'il vit, le droit d'honorer sa cendre, quand il est mort? Noble rivalité, qui rapproche les peuples au lieu de les diviser! Combat généreux qui ne fait couler ni le sang, ni les larmes, mais développe de chaque côté des frontières l'amour des belles choses et le respect du talent! Aussi la France aurait-elle retenu la dépouille mortelle du grand compositeur qu'elle perd aussi bien que l'Allemagne, si le vœu d'un mourant n'était sacré. Meyerbeer, qui savait tout prévoir, tout régler, même le lendemain de la vie, a voulu que le sol natal abritât son dernier sommeil. Inclinons-nous donc, Messieurs, et consommons le sacrifice. Qu'il parte, ce triste et glorieux convoi, qui traversera tant de populations désolées! Qu'il parte, accompagné du concert de nos regrets et de tous les honneurs qu'il nous est permis de lui rendre! Cette cérémonie n'est que le prélude de la cérémonie suprême qui l'attend à Berlin : mais le deuil qui l'attend à Berlin ne sera là-bas ni plus profond ni plus sincère. Notre pensée, du moins, suivra Meyerbeer dans son funèbre retour, et s'associera à la douleur de ses compatriotes. Ainsi, deux nations seront penchées à la fois sur une seule tombe, héritières chacune d'un lot inégal : l'Allemagne sera gardienne du corps du maître illustre qui lui devait la vie ; la France gardera la meilleure part de lui-même, ses chefs-d'œuvre, que personne ne peut disputer à la scène française, et qui sont inscrits sur une des pages les plus éclatantes de notre *Livre d'or.*

Discours de M. de Saint-Georges.

Messieurs,

Une grande lumière vient de s'éteindre!...

L'un des plus beaux génies de ce siècle est remonté au ciel, source inépuisable de toutes les sublimes inspirations de l'humanité.

La Commission des auteurs et compositeurs dramatiques, qui eut l'honneur de compter Meyerbeer parmi ses membres, a chargé son président de venir joindre un tribut aux immenses regrets qui ont éclaté de toutes parts à la nouvelle de cet événement cruel et inattendu.

Le monde perd une de ses gloires, l'art un de ses plus vaillants soutiens.

Si l'Allemagne vit naître Meyerbeer, la France vit naître cette renommée qui, depuis, a retenti dans l'univers entier.

Les chefs-d'œuvre de l'illustre musicien furent donnés pour la première fois en France.

Ce sont des Français qui les ont interprétés.

Notre enthousiasme a salué le premier ces pages magistrales; la France est donc la vraie patrie de Meyerbeer puisqu'elle est celle de ses triomphes!

Ce fut par son plus populaire chef-d'œuvre, *Robert le Diable*, que Meyerbeer ouvrit la série de ses magnifiques opéras.

L'Académie royale de musique avait alors pour directeur un de ces esprits merveilleusement intelligents qui comprit sans peine le trésor que le grand maître lui apportait.

L'admiration croissait à chaque répétition de cet ouvrage.

Un seul homme doutait : cet homme était son auteur.

Il doutait, le modeste génie, que sa part fût assez grande pour le succès, et appelait à son aide toutes les ressources que sa féconde imagination lui fournissait.

Il lui semblait, quand il avait tout fait en écrivant cette partition immortelle, qu'il n'avait pas encore fait assez pour le public, pour ce public de choix qui donne le baptême aux plus brillantes renommées : baptême, il faut le dire à la gloire de notre pays, que viennent lui demander les grands auteurs et les grandes œuvres. Noble consécration accordée au mérite par la nation la plus impressionnable et la plus difficile de l'Europe.

Après *Robert, les Huguenots*; après *les Huguenots, le Prophète.*

Admirable trilogie, dont les capitales du monde, comme les plus pauvres hameaux, ont répété les chants.

Œuvres exceptionnelles, exécutées sur les plus somptueux théâtres

comme dans la modeste grange transformée en arène dramatique et retentissant des applaudissements d'une foule surprise et ravie.

Ce que nous disons ici, nous l'avons vu ; et ces applaudissements-là n'eussent pas été les moins chers à celui dont les accents s'adressaient à tous les esprits et à tous les cœurs.

D'où pouvait donc venir cette immense popularité? Comment des ouvrages où l'auteur ne recourait jamais aux vulgarités de l'art, charmaient-ils à la fois les plus fines intelligences et les plus primitives natures?

C'est là le secret de ce génie puissant! C'est ce que des voix plus compétentes que la mienne vous diront, Messieurs.

Ce que nous pouvons dire, nous qui l'avons d'autant plus admiré que nous l'avons intimement connu et sincèrement aimé, c'est que son noble cœur était à la hauteur de son talent; c'est que, dans sa vie errante et souvent solitaire, il semait son or et ses bienfaits sans jamais s'inquiéter s'il récolterait la reconnaissance ou l'ingratitude.

Ce que nous pouvons dire encore, Messieurs, c'est la prodigieuse conscience qu'il apportait dans ses vastes travaux; c'est ce doute pénible que lui causaient ses plus belles inspirations : martyre intime, incessant, qui nous a peut-être enlevé quelques-unes de ses années, en usant, en abrégeant cette splendide organisation.

« Quand j'aurai terminé tel ou tel ouvrage, disait-il huit jours avant sa mort à l'un de nos plus chers amis, je n'aurai plus rien à faire. »

Et il tremblait à l'idée de ce *far niente* qu'il n'avait jamais connu.

Or, les travaux dont il parlait auraient suffi à remplir la vie du plus laborieux compositeur.

L'heure du suprême adieu va sonner! Ces chères et illustres dépouilles, que réclame la patrie de Meyerbeer, vont nous être enlevées! Le tombeau de ses pères appelle celui dont nous aurions été fiers de conserver les cendres!

C'est avec une profonde douleur que la France s'en sépare!

En les rendant au sol natal, gardons du moins cette consolation que là de glorieux et chers compatriotes, morts avant lui, l'attendent : Guillaume et Alexandre de Humboldt, le célèbre sculpteur Rauch, et ce noble roi Frédéric-Guillaume IV, dont la tendre sollicitude ne se démentit jamais, et qui, pour Meyerbeer comme pour les esprits supérieurs que je viens de citer, fut moins un prince qu'un ami!

Mais s'il ne nous est pas donné d'abriter ses restes précieux sous le marbre funéraire que lui aurait élevé notre admiration nationale, nous conservons de lui toutes ses divines inspirations!

Ses œuvres sont bien à nous, puisque c'est à nous qu'il les a révélées, avant que le monde s'en emparât; puisque ses plus beaux triomphes lui furent décernés par notre pays.

Robert le Diable, *les Huguenots*, *le Prophète*, *l'Etoile du Nord*, *le Pardon de Ploërmel*, sont des chefs-d'œuvre français!

L'âme de leur auteur reste avec nous, planant sur ces enfants chéris de sa muse, et jouissant encore dans les cieux de la gloire impérissable qu'ils lui ont acquise.

L'histoire vraie des hommes de génie ne s'écrit qu'après leur mort....

La lumière de la vérité ne luit, resplendissante et pure, que sur les tombeaux... et la vérité sur Meyerbeer, c'est :

L'IMMORTALITÉ!...

Discours de M. le baron Taylor, membre de l'Institut,

Les grands hommes qui ont illustré notre siècle se pressent dans la tombe. La mort inexorable brise nos plus douces, nos plus tendres affections. Ce sont surtout nos maîtres qui nous quittent, et rien ne paraît en Europe, dans les beaux-arts, pour combler les vides qui se font chaque jour. L'intelligence humaine s'étend, mais ne s'élève pas.

L'un des compositeurs les plus illustres de notre époque nous est enlevé au moment d'un nouveau triomphe. Ce n'est pas seulement un grand musicien que nous perdons : c'est un poëte.

Comme Gluck, Meyerbeer avait compris que la scène française était indispensable à son esprit éminemment dramatique; la France lui en a témoigné sa reconnaissance en consacrant sa gloire.

Semblable à Mozart, il fut un enfant prodige. Weber, son condisciple et plus tard son ami, devina ce génie, l'encouragea, et prédit que les œuvres de Meyerbeer feraient l'admiration des deux mondes.

Mais ce n'est pas devant ces dépouilles mortelles qui vont nous quitter pour toujours, que nous essayerions d'énumérer tant de chefs-d'œuvre et de succès. Ce que nous voulons exprimer ici, devant cette foule de ses amis et de ses admirateurs, c'est notre profonde gratitude pour ses bienfaits sans nombre. Jamais un malheureux ne l'a imploré, qu'il ne lui tendît à l'instant une main secourable. Confident de ses généreuses actions, personne mieux que nous n'a connu la bonté de son cœur et ne sait mieux qu'une partie de sa fortune a souvent servi à secourir les artistes de tous les pays, de toutes les communions.

Il était pénétré de ces paroles sacrées de la Bible : « Faites du bien à la veuve, à l'orphelin, à l'étranger, et Dieu bénira vos œuvres. » Nos adieux sont donc des actions de grâce et de reconnaissance. La Providence a écouté les prières que nous lui adressions chaque jour, et a donné à Meyerbeer l'immortalité.

Discours de M. Emile Perrin.

Messieurs,

Je viens à mon tour, au nom de l'Opéra, au nom de cette grande famille d'artistes dont Meyerbeer fut un des chefs victorieux, adresser à ses restes mortels un dernier adieu.

Que tous ceux dont le talent faisait cortége à son génie; que ces artistes qui ont traduit sa pensée, qui se sont nourris de ses inspirations; que cet orchestre, instrument merveilleux dont il savait à son gré soulever les tempêtes et apaiser les plus doux murmures; ces chœurs dont il mêlait en combinaisons savantes les multiples accents, que tous ceux en un mot qui ont pu concourir à l'éclat de ses œuvres, qui l'ont admiré, respecté, aimé pendant sa vie, me pardonnent si, en parlant en leur nom, j'exprime faiblement leur douleur.

Quelle perte immense, irréparable! Quel vide effrayant et soudain! Quand de tels hommes disparaissent, quand s'éteignent une de ces lumières placées comme des points de repère sur la route de l'art, quelle tristesse et quelle nuit! En effet, quel rare assemblage de dons naturels et de persistants labeurs; que de forces réunies à tant de bonheurs; que d'années d'attente et de moissons stériles ne faut-il pas avant que se produisent les artistes semblables à celui que nous pleurons.

Mais aussi quels rayonnements autour d'eux! A leur clarté souveraine tous les arts s'animent et s'éclairent. Comme une séve fécondante leur génie s'épand en mille canaux, portant partout un courant

d'idées nouvelles, créant de nouvelles formes, révélant un idéal nouveau. Nul plus que Meyerbeer n'eut, de notre temps, cette puissance d'initiative. Que de talents, et des plus élevés, n'a t-il pas entraînés dans son aire, les guidant vers des horizons non encore entrevus avant lui.

Je n'ai point à parler de ses œuvres. Vivantes dans toutes les mémoires, nous vivons par elles, elles sont l'essence même de notre existence : *Robert, les Huguenots, le Prophète.* Sur ces trois points d'appui, solides comme des colonnes d'airain, l'Opéra a fondé les bases d'une prospérité jusqu'alors sans exemple. Et le succès de ces œuvres grandit chaque jour. Il ira, grandissant dans l'avenir, se renouvelant sans s'épuiser, trouvant dans une admiration incessante une inépuisable vitalité.

Hélas ! ces belles œuvres, le plus cher souci de sa vie, voici que la mort l'en sépare. On lui reprochait de les trop aimer ! Eh ! comment reprocher à un si grand artiste de porter si loin son respect envers le public? Comment lui défendre de s'honorer lui-même en s'immolant tout entier dans ce sublime égoïsme de l'art qui est bien une part du génie ?

Je ne sais point d'exemple d'un sacrifice plus absolu. Les joies de la famille, les douceurs du repos au seuil de la vieillesse ne pouvaient le dissuader du travail.

Une grande fortune, les honneurs, la renommée, lui étaient peu de choses. Vous savez de quelle vie simple il vivait parmi nous; avec quelle modestie, par quelle affabilité il tâchait à se faire pardonner sa gloire.

Pourtant, cet hôte si modeste, Paris ne le recevait jamais sans une émotion, une espérance. Car c'était la France que Meyerbeer avait choisie pour patrie à ses œuvres. Depuis la complète maturité de son génie, jamais il n'a voulu qu'un de ses ouvrages parût sur aucun théâtre avant de l'avoir fait représenter sur la scène de l'Opéra français. Seule, il la jugeait digne d'inaugurer ses succès.

C'était pour tenir une promesse faite depuis longtemps à la France, qu'il vint au mois d'octobre dernier, apportant avec lui une œuvre bien impatiemment attendue. Qui m'eût dit alors, quand je vins le recevoir aux portes de l'Opéra, où il se flattait de dérober sa présence, où, après quelques instants, chacun saluait son retour, qui m'eût dit que nous devions sitôt lui faire ce triste cortége ?

Il nous revenait joyeux, plein de projets, dissimulant à peine, sous d'apparentes hésitations, une volonté bien arrêtée. Vous l'avez vu durant l'hiver entier, suivant nos représentations, applaudissant souvent à vos succès, étudiant, et avec quel intérêt, quelle attention, quelle prévoyance les ressources qu'il allait employer, essayant, pour ainsi dire, les forces de ce théâtre dont il allait de nouveau prendre possession.

Il s'est endormi dans la mort comme s'il devait s'éveiller à son heure accoutumée de travail... Mais sa volonté survit, son désir subsiste. Ce sera continuer sa pensée que de représenter à l'Opéra l'œuvre qu'il nous a léguée en mourant. La France l'a reçue de ses mains défaillantes, l'œuvre est ici sur sa terre d'adoption ; elle ne la quittera plus avant que Paris l'ait acclamée, ne l'ait faite française comme ses sœurs aînées. Ses amis, ses proches qui ont pieusement veillé au chevet du mourant ont connu son désir, ils témoignent de sa volonté suprême.

Adieu, cher et illustre maître. On semblait parfois vous reprocher de tenir dans le monde des arts une trop grande place! Hélas! que bien plus grand encore est le vide que vous laissez.

Discours de M. Camille Doucet.

Messieurs,

Chargé d'adresser ici un dernier adieu à l'illustre maître que tant de justes et glorieux hommages viennent de saluer au départ, j'accepte avec orgueil la tâche de prendre un moment la parole, au nom de l'administration française, pour déplorer avec vous, comme un malheur national, la perte d'un de ces rares génies dont l'apparition fait toujours monter le niveau de l'art, et dont la mort menace trop souvent de le faire descendre.

Cette crainte s'ajouterait à notre douleur, sans la pensée consolante de voir se survivre à lui-même par ses anciens et par ses nouveaux ouvrages le grand compositeur, l'artiste inspiré qui, pour jamais, hélas! va disparaître dans sa gloire.

Ce n'est pas un étranger qui nous quitte, Messieurs; c'est un Français que nous pleurons, puisque, depuis plus de trente ans, par une préférence volontaire et qui nous honore, Meyerbeer avait adopté la France en la dotant de ses chefs-d'œuvre.

Au nom de la reconnaissance et de l'admiration de cette patrie de votre choix, de cette patrie de votre cœur, de cette patrie de vos succès, adieu, cher et grand homme, que la mort a frappé trop tôt sur le champ d'honneur des artistes, à la veille d'une dernière victoire.

Vos cendres nous sont enlevées; mais nous gardons vos œuvres ! L'immortalité qui commence aujourd'hui pour vous, a depuis longtemps commencé pour elles.

Les règlements de l'Opéra ne permettaient pas à ce théâtre, dépendant de la maison de S. M. l'Empereur, de faire relâche vendredi, jour des obsèques de Meyerbeer. Le directeur, M. Emile Perrin, a voulu que du moins ce jour fût marqué par un hommage solennel rendu à la mémoire et au génie de l'illustre compositeur. *Les Huguenots* ont été choisis pour la représentation. Averti par une dépêche, Faure, qui jouait à Londres jeudi le rôle de Nevers, a pris le chemin de fer après le spectacle, pour venir le lendemain le chanter à Paris, de sorte que le personnel était au complet. Jamais peut-être la salle n'avait été aussi remplie. La représentation a été magnifique; on eut dit que l'âme de Meyerbeer, planant sur la scène, électrisait les interprètes de sa grande œuvre. Mlle Sax, Gueymard, Faure, Beival, se sont surpassés. — Après le quatrième acte, le rideau s'est levé, l'orchestre a joué la marche triomphale du *Prophète*, et le buste du maître, placé sur une console drapée de noir, a été couronné par les artistes. Le public, encore tout ému du spectacle de ces grandes funérailles, a éclaté en transports enthousiastes, auxquels s'est associé tout entier l'orchestre des musiciens. La cérémonie terminée, il a fallu relever le rideau aux acclamations de la salle, empressée de dire un dernier adieu au grand homme que la mort vient de nous ravir.

La famille de Meyerbeer a annoncé le coup qui la frappait, dans la personne de son illustre chef, par une lettre de part dont voici la teneur :

« Monsieur,

» Mme veuve Meyerbeer, Mlles Cécile et Cornélie Meyerbeer, M. le baron et Mme la baronne de Korf et leur fils, M. et Mme Georges Beer, M. et Mme Jules Beer et leurs enfants, M. et Mme Alexandre Oppenheim, M. et Mme S. de Haber, Mlle Laure de Haber, Mlle Anna Eberty, ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de M. Giacomo

Meyerbeer, leur époux, père, beau-père, grand-père, oncle et grand-oncle, décédé à Paris, le 2 mai 1864, à l'âge de soixante-douze ans. »

Par un effet du hasard, l'itinéraire le plus direct qu'avait à suivre la translation des dépouilles mortelles de Meyerbeer, de la rue Montaigne à la gare du Nord, faisait successivement passer le cortége devant le théâtre de l'Opéra-Comique, la maison occupée par les éditeurs de ses œuvres et l'entrée d'honneur du théâtre impérial de l'Opéra.

Mme Meyerbeer a quitté Paris ce matin. Au moment de son départ, elle a reçu une lettre de condoléance de S. A. la princesse royale de Prusse.

On nous écrit de Berlin en date du 2 mai :

« La nouvelle arrivée aujourd'hui par le télégraphe de la mort de Meyerbeer, a produit dans notre ville, où il est né, une douloureuse sensation. D'après les registres de la commune israélite, le célèbre compositeur est né le 23 septembre 1791, et non en 1794, comme l'annoncent la plupart des biographes du maître. »

On nous écrit de Toulouse en date du 5 mai :

« La perte immense que l'art musical vient de faire a été douloureusement ressentie à Toulouse. M. Dulaurens, précédemment ténor au théâtre impérial de l'Opéra, a pris immédiatement l'initiative d'une série de représentations composées des chefs-d'œuvre de Meyerbeer. Pour la première, on a représenté *Robert le Diable*. A peine l'introduction était-elle jouée qu'une magnifique couronne de lauriers entremêlée d'immortelles et voilée d'un crêpe, est venue tomber sur la scène; déposée religieusement sur la partition de l'illustre maître, elle y est restée pendant toute la représentation, dans laquelle M. Dulaurens s'est surpassé. La mort de Meyerbeer a fait d'autant plus de sensation à Toulouse que c'est une des premières villes qui ait salué de ses applaudissements les chefs-d'œuvre de ce sublime génie. »

L'arrangement pour harmonie militaire du *Chœur des Moines* du cinquième acte de *Robert*, exécuté à la cérémonie funèbre de Meyerbeer, est dû à M. E. Jonas, qui n'a eu que quarante-huit heures pour accomplir ce travail et le faire copier.

RAPPORT A L'EMPEREUR.

Sire,

Le décret du 13 novembre 1863, qui a réorganisé l'École impériale et spéciale des Beaux-Arts, a modifié, sous plusieurs rapports, les conditions des concours aux grands prix de Rome, et celles du séjour des lauréats à l'Académie impériale de France à Rome, en ce qui concerne la peinture, la sculpture, l'architecture et la gravure.

Le moment arrive où vont commencer les concours aux grands prix de Rome pour la composition musicale. Votre Majesté pensera sans doute que les règles adoptées pour les peintres, sculpteurs, architectes et graveurs, doivent être également appliquées aux musiciens; car, à toutes les époques, une analogie complète a existé entre la situation des uns et des autres. Je viens donc présenter à l'approbation de l'Empereur un projet de décret qui a pour objet d'établir et de consacrer cette assimilation.

Je suis avec un profond respect, Sire, de Votre Majesté le très-humble, très-obéissant serviteur et fidèle sujet,

Le maréchal de France, ministre de la maison de l'Empereur et des Beaux-Arts,

Vaillant.

Fait au palais des Tuileries, le 4 mai 1864.

NAPOLÉON,

Par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français,

A tous présents et à venir, salut :

Vu l'arrêté du gouvernement de la République, en date du 3 pluviôse an II (23 janvier 1803);

Vu le règlement du Conservatoire impérial de musique et de déclamation, en date du 22 novembre 1850;

Vu le décret impérial du 13 novembre 1863, portant réorganisation de l'Ecole impériale et spéciale des Beaux-Arts;

Vu le décret impérial du 6 décembre 1863;

Sur le rapport du ministre de notre maison et des Beaux-Arts,

Avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er — Les concours annuels aux grands prix de Rome, pour la musique, se font au Conservatoire impérial de musique et de déclamation.

Tous les artistes musiciens âgés de quinze à vingt-cinq ans, qu'ils soient ou non élèves du Conservatoire, peuvent concourir aux grands prix de Rome, après avoir réussi dans deux épreuves préalables, pourvu qu'ils soient Français.

Toutefois, la condition d'âge prescrite par le paragraphe qui précède ne sera obligatoire qu'à partir du concours de 1867.

Art. 2. — Les résultats des épreuves préparatoires et du concours définitif sont jugés par un jury composé de neuf membres.

Ce jury sera tiré au sort sur une liste qui sera présentée par le surintendant général des théâtres.

Cette liste, après avoir été arrêtée par le ministre, sera insérée au *Moniteur*.

Art. 3. — Il ne sera décerné qu'un premier grand prix; mais pour les concours des années 1864, 1865, 1866, il pourra être accordé deux premiers grands prix, dans le cas où l'élève qui obtiendrait le premier numéro du classement dans l'épreuve définitive aurait dépassé l'âge réglementaire.

Art. 4. — Sont et demeurent applicables aux jeunes gens qui auront remporté les grands prix de musique, les dispositions du paragraphe 6 de l'article 14 de la loi sur le recrutement de l'armée.

Art. 5. — A l'avenir, les jeunes gens qui auront obtenu les grands prix de musique, et qui seront envoyés à Rome, ne seront pensionnés que pendant quatre années.

Ils resteront à Rome, obligatoirement, deux années au moins. Pour les deux autres années, ils pourront, selon leur goût et leurs convenances, les consacrer à des voyages instructifs, en prévenant à l'avance l'administration supérieure de leurs intentions.

Art. 6. — Le directeur de l'Académie impériale de France à Rome adresse, tous les six mois, un rapport au ministre sur les travaux et sur le degré d'instruction des élèves lauréats.

Art. 7. — Les jeunes gens actuellement en possession de la qualité de pensionnaires du gouvernement conserveront tous leurs droits en ce qui concerne la durée de leur séjour à l'Académie impériale de France à Rome; mais ils seront soumis pour leurs travaux aux dispositions qui seront jugées nécessaires.

Art. 8. — Sont abrogées les dispositions des ordonnances et rè-

glements antérieurs, en tant qu'elles sont contraires au présent décret, dont le ministre de notre maison et des Beaux-Arts est chargé d'assurer l'exécution.

Fait au palais des Tuileries, le 4 mai 1864.

NAPOLÉON.

Par l'Empereur :

Le maréchal de France ministre de la maison de l'Empereur et des Beaux-Arts,

VAILLANT.

ORPHÉON.

Seconde séance solennelle sous la direction de M. Pasdeloup.

Quatre morceaux déjà entendus le dimanche précédent se retrouvaient dans le second programme : chœur de *Castor et Pollux*, de Rameau; *Rosemonde*, de Schubert; *les Traîneaux*, d'Ambroise Thomas; *le Soldat*, de Scilcher. Pour la seconde fois, *les Traîneaux*, fort bien chantés, ont excité les bravos et mérité à leur auteur une ovation des plus flatteuses. En général, les morceaux pour voix d'hommes se sont fait remarquer par la vigueur et le relief du style. Dans l'*Ave Maria*, d'Arcadet, les jeunes filles ont baissé d'une manière trop sensible : c'est un de ces accidents contre lesquels la prudence humaine ne peut rien.

Un chœur tiré du *Philémon et Baucis* avait nécessité, *pour cette fois seulement*, une innovation que défend l'esprit de l'institution orphéonique. Un piano avait été introduit pour sonner les deux notes obstinées de l'accompagnement, et non-seulement un piano, mais encore une petite flûte et un triangle. C'était plus qu'il n'en fallait pour un effet médiocre! non que le chœur ne soit fort joli, mais il y en a beaucoup de meilleurs qui se contentent à moins de frais.

P. S.

Le défaut d'espace nous oblige à remettre à la semaine prochaine le compte rendu des derniers concerts.

NOUVELLES.

*** Lundi, le théâtre impérial de l'Opéra a donné *la Maschera*, précédé des deux premiers actes de *Lucie de Lammermoor*. — Les ambassadeurs japonais assistaient à la représentation. — Mme Ferraris, de retour de Bruxelles et pour quelques jours à Paris, qu'elle a quitté mercredi pour se rendre à Florence, y assistait également. Elle a fort applaudi Mlle Amina Boschetti. — Mercredi, la représentation de *Robert le Diable* avait attiré une grande affluence. — Vendredi, *les Huguenots*. Nous avons parlé plus haut de cette représentation.

*** La représentation donnée le samedi 23 avril à l'Opéra, au bénéfice de la Caisse de secours des auteurs et compositeurs dramatiques, a produit une recette de 12,200 francs.

*** On annonce comme très-prochaine au théâtre de l'Opéra-Comique la première représentation de *Sylvie*, opéra-comique en un acte, de MM. Jules Adenis et J. Rostaing. M. Guiraud, lauréat de Rome, en a composé la musique. Les rôles seront joués par Ponchard, Sainte-Foy et Mlle Girard.

*** Troy quitte le théâtre de l'Opéra-Comique. Il est engagé au théâtre Lyrique, où il serait question de monter *le Mariage secret*, de Cimarosa, pour ses débuts. En attendant, jusqu'à la clôture, la direction se propose de passer en revue les principaux ouvrages de son répertoire, tels que *Faust*, *les Noces de Figaro*, et l'on reprendrait pour le 15 *la Reine Topaze*, remontée à cet effet avec beaucoup de soin, et qui serait interprétée par Mme Carvalho, Monjauze, Ismaël, Lutz et Fromant.

*** L'administration du théâtre Italien a fait savoir à ses abonnés que l'ouverture de la saison n'ayant commencé que le 14 octobre dernier, les abonnements ont dû être prolongés jusqu'au 14 mai courant pour compléter les sept mois qu'elle devait durer, et que la jouissance de ces abonnements aura lieu conséquemment jusqu'à cette époque.

*** Plus le théâtre Italien approche du jour de la clôture et plus il redouble d'efforts pour que ses spectacles ne manquent ni de variété ni d'éclat. Fraschini et Mme Anna de Lagrange ont eu de très-belles soirées dans plusieurs ouvrages du répertoire.

*** Mme Fanny Gordeza, la cantatrice qui s'est produite à Paris sous le patronage d'A. Dumas et qui a donné un concert dans lequel elle a eu du succès, était annoncée pour samedi, comme devant remplir le rôle de Violetta dans *la Traviata* au théâtre Italien, mais on a donné *Maria di Rohan*.

*** Mlle A. Patti est partie lundi 2 mai pour Londres, où elle devait faire sa rentrée au théâtre de Covent-Garden par Rosine d'*Il Barbiere*. La charmante cantatrice a été choyée partout avant son départ. M. et Mme de Rothschild ont donné jeudi un grand dîner en son honneur. De plus, elle a chanté, selon son habitude, dans deux concerts de bienfaisance, et elle a fait distribuer une somme de 1,000 francs aux choristes des Italiens et autant à divers employés. Quoique les plus brillantes propositions lui soient faites de toutes parts, et notamment de l'Italie, nous espérons bien que la préférence est acquise à M. Bagier, et que notre théâtre Italien la possédera toute la saison prochaine.

*** Lorsque *la Gazette musicale* énonce un fait qui touche à la vie privée d'un artiste, elle ne le fait que sur renseignements authentiques. C'est donc avec regret que nous avons vu notre confrère de la *Revue et gazette des théâtres* taxer d'inexactitude notre assertion relative à la libéralité de Mlle Adelina Patti envers ses père et mère; il a été évidemment induit en erreur. Nous maintenons donc dans son entier ce que nous n'avons avancé qu'après avoir eu communication de l'acte notarié constitutif de la rente.

*** On répète au théâtre des Bouffes-Parisiens une opérette en un acte, intitulé *Jérôme Pointu*, paroles d'A. Huart, musique de G. Douay.

*** Les deux sœurs Marchisio sont parties dimanche pour Riga, ville par où elles doivent commencer l'excursion dramatique qu'elles ont entreprise. Les sœurs Marchisio, ont vu singulièrement grandir, cette saison, leur réputation à Paris. Mlle Carlotta surtout s'est principalement fait remarquer dans les différents rôles qu'elle y a abordés.

*** Notre collaborateur Arthur Pougin fera paraître, mardi prochain, à la librairie J. Tresse (Palais-Royal, galerie de Valois, 2 et 4), une brochure intitulée : *Meyerbeer, notes biographiques*, dont nous nous occuperons prochainement.

*** A propos de l'avénement de l'archiduc Maximilien au trône impérial du Mexique, a été exécutée dans les jardins de Miramar une cantate espagnole, paroles de M. Aguilar, musique de Mazotti. Les chœurs ont été accompagnés par le corps de musique du régiment dont le propriétaire est l'archiduc François-Charles, père du nouvel empereur.

*** Le festival du Bas-Rhin aura lieu cette année à Aix-la-Chapelle, pendant les fêtes de la Pentecôte. Sous la direction du maître de chapelle, M. Rietz, on y exécutera : *Belsazar*, par Hændel; deuxième suite pour orchestre, par Lachner. Le deuxième jour : *Magnificat*, de Bach; scènes d'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck; 114e psaume de Mendelssohn, 9e symphonie de Beethoven. — Les chanteurs solistes seront : Mme Dutsmann, de Vienne; Mlle Schreck, de Bonn; Mlle Edelsberg, de Munich; MM. Gunz, de Hanovre, et Hill, de Francfort. Joachim, l'excellent violoniste, a également promis le concours de son beau talent.

*** Dimanche 15 mai, jour de la Pentecôte, M. Hurand, maître de chapelle de Saint-Eustache, fera exécuter dans cette église une messe de la composition de M. Félix Godefroid. A l'Offertoire, M. Batiste fera entendre sur le grand orgue une fugue du même compositeur. Une quête sera faite au profit des pauvres du 1er arrondissement.

*** Mercredi a eu lieu au théâtre des Arts, à Rouen, la première représentation du *Jugement de Dieu*, grand opéra de M. Aug. Morel, directeur du Conservatoire de Marseille. L'auteur était venu à Rouen pour en surveiller les répétitions et assister à la représentation.

*** En rappelant à nos lecteurs la souscription ouverte pour l'érection d'un monument à Rameau dans sa ville natale, nous devons ajouter qu'une ouverture du grand maître vient d'être arrangée à quatre mains par M. Charles Poisot, et se vend au profit de l'œuvre chez Benoît, à Paris, et chez Bernaudot, à Dijon.

*** Aujourd'hui dimanche 8 mai, l'orchestre de symphonie, si habilement dirigé par M. Forestier, exécutera un concert de jour au Pré Catelan : deux nouveautés des plus remarquables : une grande fantaisie sur *Zampa*, composée et jouée sur l'phicléide par Moreau, le soliste sans rival, et une brillante mosaïque sur des motifs choisis de *Robert le Diable*, exécutée pour la première fois par Monsen sur la nouvelle trompette-Sax à pistons indépendants. — L'excellente musique du 2e lanciers fera entendre, sous la vaillante direction de son chef, M. Pontet, virtuose du plus rare mérite, son magnifique répertoire. — Au bal d'enfants, dix sémillants bébés danseront, aux sons de la musette alpestre, *la Calabrésienne*, nouvelle polka des salons.

*** On nous écrit de Saint-Pétersbourg que le célèbre pianiste Antoine de Kontski vient d'être décoré par S. H. le sultan, auquel il avait

dédié un morceau de sa composition, de l'ordre du Medjedié. L'envoi de cette flatteuse distinction témoigne que même en Turquie la musique est en grand honneur.

*** Le nouveau chef d'orchestre au théâtre de Mayence, M. Bach, est frère du ministre d'Autriche à Rome, et de plus un chaud partisan de la musique de l'avenir, autrement dite néo-germanique.

*** On monte en ce moment à Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, un opéra en deux actes et trois tableaux : *l'Héritage de Jean des Isles.* Les paroles sont de M. Ch. Réty, l'ex-directeur du théâtre Lyrique de Paris; la musique, de M. Bryon-d'Orgeval. Le rôle principal est confié à Jourdan.

*** Le compositeur Louis Schubert, à Dresde, vient de terminer un opéra en trois actes, *la Veille du jour des noces.*

*** A Prague s'est formée, sous le nom d'Euterpe, une association de dames appartenant à la haute aristocratie, dont le but est de faire apprendre *gratis* aux filles des parents pauvres à jouer du piano.

*** Depuis leur inauguration, les salons de la fabrique de pianos de Philippe-Henri Herz neveu et Cᵉ sont journellement visités par de nombreux amateurs et acheteurs venus de la France et de l'étranger, et des commandes importantes sont faites aux nouveaux facteurs.

*** Le concert des Champs-Elysées a fait sa réouverture d'une façon brillante. Trois mille personnes au moins assistaient à cette belle soirée, dans laquelle M. Eugène Prévost, le nouveau chef d'orchestre, s'est signalé. Pour qui connaît le passé de cet éminent maëstro, cela n'a rien de surprenant. Le programme était des plus variés, et M. Gobert, dans un concerto de de Bériot, a soulevé une tempête de bravos. La grande fantaisie de M. Demerssemann, *Une Fête à Aranjuez*, a été très-applaudie, ainsi qu'une fort jolie valse et une vive saltarelle, composées par l'éminent chef d'orchestre de M. de Besselièvre.

*** Aujourd'hui dimanche a eu lieu la réouverture du Casino d'Asnières, avec d'importants changements et de nouveaux embellissements. Chemin de fer, rue Saint-Lazare, toutes les demi-heures, retour à minuit.— Les fêtes musicales et dansantes ont lieu tous les dimanches.

*** A Munich, vient de mourir Mme Mortier de Fontaine, cantatrice jadis célèbre sous le nom de Marguerite Limbach; elle était attachée, il y a une trentaine d'années, au théâtre Kœnigstadt, à Berlin. C'était alors une belle et charmante personne, douée d'une voix merveilleuse; la première, en Allemagne, Mlle Limbach a chanté, dans *la Juive*, le rôle de Recha, qui est resté le plus brillant de son répertoire.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Cologne.* — La célèbre prima-donna du théâtre royal de Berlin, Mlle Lucca, a trouvé ici l'accueil le plus flatteur; elle s'est montrée dans le rôle de Valentine et dans celui de Marguerite (*Faust*, de Gounod) cantatrice consommée; mais c'est surtout par la puissance dramatique de son jeu qu'elle a électrisé la salle.

*** *Vienne.* — Mme Barbot a déployé beaucoup d'énergie et de passion dans le rôle de *Norma;* par malheur, sa voix a souffert des rigueurs de la saison. Mlle Artot avait bien voulu se charger de l'humble rôle d'Adalgise, et sa modestie lui a porté bonheur. — Dans la *Traviata*, Mme Artot a été superbe : au premier acte elle a chanté avec une élégance, une distinction et une délicatesse de nuances qu'on ne saurait trop louer. Au deuxième, elle a enthousiasmé toute la salle par la puissance dramatique de son jeu. Cette représentation a été pour l'éminente cantatrice l'occasion d'un vrai triomphe. En général, la Société italienne n'a pas à se plaindre du public : dans le courant d'avril elle a fait 22,000 florins, près de 50,000 francs de recettes, ce qui est beaucoup pour la saison.

Le Directeur : S. DUFOUR.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS (Fondée en 1843)

50, rue Saint-Georges, à Paris.

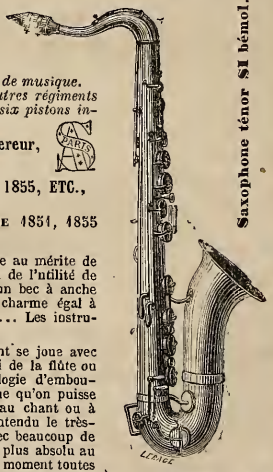
MAISON ADOLPHE SAX***

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique. Auteur du système d'organisation et fournisseur breveté de la musique des Guides et des autres régiments de la Garde impériale. — Inventeur des instruments à pavillon tournant, des instruments à six pistons indépendants, des nouvelles timbales, des Saxhorns, des Saxophones, etc., etc.

Tous les instruments portent le nom : Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur, le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

SEULE GRANDE MÉDAILLE D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS INTERNATIONALES DE 1851 ET 1855, ETC.,

Saxophone alto MI bémol.



Saxophone ténor SI bémol.

EXTRAITS DES RAPPORTS DES JURYS INTERNATIONAUX DES EXPOSITIONS UNIVERSELLES DE 1851, 1855 ET 1862, **relatifs aux Saxophones (BREVET DE 1846.)**

« ..... Parmi les inventeurs d'instruments de musique, la plus haute distinction est due au mérite de M. Sax, qu'on le considère soit sous le rapport de la variété et de l'excellence, soit sous celui de l'utilité de ses inventions..... M. Sax a aussi créé la classe des *saxophones*, instrument de cuivre avec un bec à anche simple, dans le genre de celui de la clarinette. L'effet de ces nouveaux instruments est d'un charme égal à l'originalité de leur son, et ils portent au plus haut degré de perfection *la voix expressive*..... Les instruments exposés par M. Sax, de Paris, réalisent un grand progrès. » (*Exposit. 1851.*)

« FAMILLE COMPLÈTE DES SAXOPHONES, INVENTÉE PAR M. ADOLPHE SAX. — ..... L'instrument se joue avec facilité, car le doigté, semblable à celui des instruments qui octavient, est peu différent de celui de la flûte ou du hautbois. Les clarinettistes parviennent en peu de temps à le bien jouer, à cause de l'analogie d'embouchure avec leur instrument habituel. Le son du saxophone est le plus beau, le plus sympathique qu'on puisse entendre. Son timbre n'est celui d'aucun autre instrument. Mélancolique, il est mieux adapté au chant ou à l'harmonie qu'aux traits rapides, quoique son articulation soit très-prompte, et que nous ayons entendu le très-habile clarinettiste Wuille exécuter sur le saxophone un solo rempli de grandes difficultés, avec beaucoup de succès. Susceptible de toutes les nuances d'intensité, le saxophone peut passer du *pianissimo* le plus absolu au son le plus énergique et le plus puissant. Ce bel instrument, dont on n'a pas compris jusqu'à ce moment toutes les ressources, compose une famille complète qui se divise en huit variétés, lesquelles sont toutes à la quinte ou à l'octave les unes des autres..... L'examen attentif de la famille des saxophones révèle des faits de haute importance; car cet instrument est nouveau par les proportions de ses tubes, par sa perce, par son embouchure et particulièrement par son timbre. Il est complet, car il embrasse toute une famille de huit variétés, de l'aigu au grave, qui, dans leur ensemble, renferment tout le diagramme des sons perceptibles. Enfin, il est parfait, soit qu'on le considère au point de vue de la justesse et de la sonorité, soit qu'on l'examine dans son mécanisme. Tous les autres instruments ont leur origine dans la nuit des temps; tous ont subi de notables modifications à travers les âges et dans leurs migrations; tous enfin se sont perfectionnés par de lents progrès; celui-ci, au contraire, est né d'hier; il est le fruit d'une seule conception, et dès le premier jour il a été ce qu'il sera dans l'avenir. Le jury n'a que des éloges à donner à M. Adolphe Sax pour une si belle découverte. » (*Exposit. 1855.*)

« M. Adolphe Sax nous a fait entendre sa famille si intéressante de saxophones, dont la sonorité ronde et charmante joue un rôle si utile dans nos musiques militaires. Le jury a également apprécié la pureté et la justesse de ses clarinettes et la belle sonorité de ses clarinettes basses, instruments que M. Sax a régénérés depuis longtemps, et dont les autres facteurs ont en vain essayé de reproduire le timbre distingué. On a également apprécié le son moelleux de sa clarinette contre-basse..... » (*Exposit. 1862.*)

Par décision impériale du 5 mars 1855, les musiques de la Garde et toutes les musiques d'infanterie de la ligne, composées de quarante musiciens, ont huit Saxophones en double quatuor. — L'introduction des Saxophones dans les musiques de fanfare produit des résultats tels, que la plupart des régiments de cavalerie, pour lesquels ils ne sont pas ordonnancés, les ont cependant adoptés, et en font l'achat en dehors des fonds alloués pour leur musique.

Les prix des saxophones sont les suivants :

Saxophone soprano, 200 fr.— Saxophone ténor, 225 fr.— Saxophone alto, 225 fr.— Saxophone baryton, 250 fr.

La maison Adolphe Sax peut livrer à un prix inférieur une certaine quantité de saxophones d'occasion, sopranos, altos, ténors et barytons à l'ancien diapason. — Les sociétés et les clients qui ne pourraient pas solder immédiatement leurs commandes obtiendront un assez long crédit, pourvu qu'ils fournissent une garantie de solvabilité suffisante, et moyennant une augmentation de 6 pour 100 sur les prix.

Pour les propriétés et les avantages des autres inventions de M. Adolphe Sax, consulter la notice qui se distribue chez lui, 50, rue Saint-Georges.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cᵉ, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 20. 15 Mai 1864.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, *l'Adieu*, formant le premier numéro de la collection de 30 mélodies de Schubert, transcrites pour le piano par Stephen Heller, et arrangées pour harmonium par Frédéric Brisson.

SOMMAIRE. — Obsèques de Meyerbeer à Berlin. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique : *Sylvie*, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Jules Adenis et Jules Rostaing, musique de M. Ernest Guiraud, par **Léon Durocher**. — Ministère de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts. — Nouvelles et annonces.

OBSÈQUES DE MEYERBEER A BERLIN.

Le train spécial qui portait la dépouille terrestre d'un génie immortel quittait vendredi, à 6 heures 5 minutes du soir, la gare du chemin de fer du Nord pour se diriger à grande vitesse vers la frontière de Prusse, en passant par la Belgique.

Il arrivait à 1 heure et 1/2 à la station de Huy, près de Namur, lorsque le silence de la nuit fut tout à coup interrompu par des chants empreints d'un caractère religieux que des voix d'hommes accompagnées d'instruments d'harmonie faisaient entendre. C'étaient les sociétés de chant et d'harmonie du pays qui avaient attendu le passage du convoi funèbre à l'embarcadère pour rendre ce dernier hommage à l'illustre mort. Le chef de ces sociétés, M. Camauer, musicien fort distingué, s'avança et offrit à M. Jules Beer, le neveu du défunt, une couronne de lauriers voilée d'un crêpe, en lui adressant en même temps quelques paroles bien senties, dont j'ai retenu les mots suivants : « Notre ville est petite, mais nos cœurs sont grands pour ressentir votre douleur. »

Et c'est précisément parce que la ville est petite que cette pieuse manifestation, qui avait lieu à la lueur des torches, et tous les chanteurs et instrumentistes la tête découverte au milieu de la nuit, m'a paru d'autant plus touchante!

A la station de Minden, en Prusse, une députation est venue également offrir une couronne, et enfin, à l'avant-dernière station avant Berlin, à Brandenbourg, la société chorale de la ville, composée des hommes les plus distingués de la localité, a exécuté d'une façon vraiment admirable le beau chœur de Mendelssohn, *l'Adieu*, en offrant une troisième couronne.

A l'arrivée à Berlin, une démonstration était également préparée, et plusieurs sociétés de chant s'étaient donné rendez-vous à la gare, mais pour 9 heures 3/4, heure à laquelle arrive ordinairement le train express, tandis que le train spécial qui formait le convoi mortuaire entrait deux heures plus tôt dans la gare. Le précieux cercueil fut porté dans le corbillard qui attendait dans une cour particulière, suivi des personnes qui l'avaient accompagné de Paris à Berlin, des membres de la famille et de quelques amis intimes, et conduit silencieusement à la demeure de Meyerbeer à Berlin, Pariser-Platz. Il y resta jusqu'au lundi à midi, heure fixée pour l'inhumation solennelle.

Le grand salon du vaste appartement était transformé en chambre ardente : toute la pièce était tendue de noir. Des candélabres d'argent entouraient le catafalque, et éclairaient seuls cette obscurité factice, projetant leur lumière sur une forêt d'arbustes et de plantes exotiques qui entouraient le cercueil, couvert lui-même de fleurs et de couronnes. S. M. la reine de Prusse elle-même, ainsi que la princesse Frédéric-Charles et d'autres dames de la cour, avaient voulu y joindre les leurs. Une députation de la chapelle royale de Dresde était venue pour y ajouter une immense couronne de lauriers, et une autre fut apportée par le maître de chapelle, M. Taubert, au nom de la chapelle royale de Berlin. Le buste en marbre du défunt, couvert d'un voile noir, était placé au fond de la salle. La famille de Meyerbeer se tenait debout autour du catafalque ; d'un côté, les trois filles et le baron de Korf; de l'autre, les deux neveux et quelques proches parents.

Dès 11 heures du matin, les nombreuses députations et les personnages distingués qui tenaient à rendre un dernier hommage à Meyerbeer, commençaient à remplir les spacieux appartements. Tout ce que Berlin compte d'éminent dans toutes les classes de la société s'y trouvait représenté. On y remarquait S. A. R. le prince Georges de Prusse, l'ambassadeur de France avec tout le personnel de l'ambassade, le ministre résident d'Italie et beaucoup d'autres membres du corps diplomatique, le ministre de la maison du roi M. de Schlei-

nitz, M. le comte de Roedern, premier chambellan de la cour; le grand maître des cérémonies et conseiller intime comte de Stillfried-Alcantara; le chambellan baron de Dachrœden, le premier bourgmestre à la tête d'une députation du conseil municipal, une députation de l'Académie des beaux-arts et des députations de presque tous les corps constitués de Berlin.

A midi, la cérémonie commença par un chœur arrangé pour voix d'hommes d'après l'un des *Sept chants religieux* de Meyerbeer, par M. Radeke, un des chefs d'orchestre de l'Opéra royal, et chanté par les artistes de cet établissement. Après l'exécution de ce chœur, le rabbin M. Joël, de Breslau, orateur célèbre en Allemagne, prononça un discours des plus saisissants, que vous trouverez plus loin. A la suite de ce discours, le seul qui ait été prononcé, un nouveau chœur se fit entendre, pendant l'exécution duquel le cercueil fut porté sur ou plutôt dans le simple corbillard, qui est ici le même pour tout le monde, sans distinction de classe; des palmes attachées sur les tentures noires en faisaient la seule distinction. A 1 heure, le cortége se mit en mouvement. En tête marchaient les corps de musique de tous les régiments de cavalerie en garnison à Berlin, les instruments entourés de crêpes, sous la conduite du directeur général des musiques militaires prussiennes, M. Wieprecht. Pendant tout le trajet, ces musiques exécutèrent alternativement la marche funèbre de Beethoven (tirée de la sonate en *la* bémol); un choral et une marche funèbre de la composition de M. Wieprecht. Venaient ensuite les deux premiers chefs d'orchestre de l'Opéra et de la chapelle royale, MM. Dorn et Taubert, portant sur des coussins: l'un les décorations du défunt, l'autre une couronne de lauriers; ils étaient accompagnés de l'administration supérieure et suivis de tout le personnel de l'Opéra et de la chapelle royale. Des deux côtés du char funèbre qui suivait, marchaient les douze plus jeunes membres de la chapelle, portant des palmes.

Le deuil était conduit par le gendre de Meyerbeer, M. le baron de Korf, et par ses deux neveux, MM. Georges et Jules Beer, suivis, un peu pêle-mêle, il faut le reconnaître, de toutes les députations, des invités et d'une foule immense. A l'exception de M. de Hulsen, absent de Berlin, tous les directeurs des théâtres figuraient dans le cortége, et parmi eux tout le monde remarquait M. Emile Perrin, le directeur de l'Opéra impérial de Paris, venu exprès à Berlin pour rendre les derniers devoirs à Meyerbeer. En tête de la file innombrable des voitures marchaient, après la voiture du défunt, les voitures de gala de LL. MM. le roi et la reine de Prusse, attelées chacune de six chevaux, et celles de tous les autres princes et princesses de la maison royale à quatre chevaux; la voiture de gala de l'ambassadeur de France se faisait également remarquer par son extrême élégance.

L'Opéra, qui faisait relâche ce jour-là, avait arboré un immense drapeau noir qui s'inclinait du toit de l'édifice jusque sur la porte d'entrée, et, à l'approche du cortége, les chœurs, postés d'avance sur les grands escaliers qui conduisent au péristyle, entonnèrent le choral « *Was Gott thut, das ist wohlgethan* » (Ce que Dieu fait est bien fait), après lequel ils se joignirent au cortége. Sur la maison de M. Schlesinger flottait également un drapeau noir, et ses magasins, ainsi que ceux de son confrère, M. Bock, restèrent fermés toute la journée. Une haie compacte se pressait incessamment sur les côtés du cortége, durant le long trajet à faire pour gagner le cimetière situé devant la porte de Schœnhausen, trajet plus long encore que celui que nous parcourions trois jours auparavant, à Paris, de la rue Montaigne à la gare du Nord.

Arrivé au cimetière, les chœurs de l'Opéra se détachèrent du cortége et chantèrent la belle composition de Bernard-Anselme Weber, sur les paroles de Schiller « *Rasch tritt der Tod den Menschen an* » (la mort frappe l'homme rapidement); le cercueil fut porté ensuite dans la chapelle du cimetière, également tendue entièrement de noir et remplie de fleurs; le rabbin y prononça encore une courte et touchante allocution et récita les prières de la lithurgie. Puis le cercueil fut descendu dans le tombeau de la famille, lequel avait été agrandi depuis peu de temps seulement par les ordres du défunt lui-même, et où il repose aujourd'hui près de sa mère...

De même que le jour de ses funérailles à Paris, le soleil, qu'il aimait tant, n'a pas cessé un seul instant de briller de tout son éclat. Les deux dernières ovations qui devaient être décernées à Meyerbeer à Paris et à Berlin différaient de caractère en ce que, grandioses toutes deux, celle de Berlin semblait un cortége en deuil accompagnant un grand homme à sa dernière demeure, tandis qu'à Paris c'était une marche triomphale qui le conduisait à l'immortalité.

L. B.

DISCOURS DE M. LE Dr JOEL, RABBIN DE BRESLAU.

Devant le cercueil d'un homme dont la réputation remplit les deux mondes, qui s'est élevé au faîte de la perfection et dont les œuvres ont reçu toutes les consécrations, la plainte ne nous est pas permise. Suivant un ancien adage : « Il est des hommes auxquels il n'a été départi dans leur existence qu'une heure pendant laquelle ils ont atteint la supériorité, » la vie de Meyerbeer, elle, ne se compose que d'heures semblables; chacune d'elles fut un succès. Le monde entier en a été le témoin, car la langue qu'il parlait n'avait pas besoin d'interprète; pour elle les nations n'avaient point de frontières; elle subjuguait les cœurs de ceux qui l'entendaient et faisait pénétrer l'émotion jusque dans leurs plus profonds replis. Sa harpe, semblable à celle de David, faisait entendre les accords les plus suaves ou soulevait les plus ardentes passions; il pouvait s'écrier avec le prophète, dont il avait atteint l'âge : « Le souffle de l'inspiration parle par ma bouche, et sa parole vit sur ma langue. » Il est inutile de rappeler les événements de sa vie; ce qu'il avait voulu et atteint, tout noble cœur sensible l'a compris et le comprendra dans l'avenir le plus reculé. Sympathique à tous, honoré de la faveur de son roi, du trône à la chaumière, il fut acclamé de tous. Ce n'est donc pas lui que nous devons plaindre, c'est nous; nous qui le perdons. Quand surgira-t-il de nouveau un disciple de l'art allemand auquel les nations offriront spontanément de semblables suffrages? Quand sortira-t-il du sein de la communauté israélite un homme de génie, pour constater que la religion mosaïste n'empêche pas de participer à tout ce qui est beau, à tout ce qui est noble et sublime, enfin à tout ce qui exalte le cœur de l'homme? Issu d'une famille qui éleva plus d'un fils pour l'honneur de la patrie et de l'humanité, et qui de tout temps se fit remarquer par l'élévation de ses tendances et de ses idées : doué d'un génie qui s'est révélé dès sa plus tendre jeunesse, Meyerbeer a résumé en lui le plus heureux concours de circonstances pour briller comme un météore lumineux dans le ciel de l'art allemand. Sa mémoire illustre et ses œuvres impérissables seront la meilleure, la seule consolation pour nous de l'avoir perdu; et cette consolation exercera son action vivifiante sur les siens comme son influence sur l'avenir, tant que les hommes conserveront le culte du beau et de l'idéal!

Nous reproduisons aujourd'hui l'improvisation chaleureuse prononcée par M. Emile Ollivier sur le cercueil de Meyerbeer, et que nous n'avions pu nous procurer à temps pour la donner dans notre dernier numéro.

DISCOURS DE M. ÉMILE OLLIVIER.

Cette triste cérémonie serait incomplète si, après que vous avez entendu les paroles officielles, celles de l'art, de l'amitié, de la religion, une voix ne se faisait entendre au nom du grand public français que Meyerbeer a pendant tant d'années charmé, ému et fortifié.

Oui, Messieurs, bénissons d'un cœur reconnaissant et attendri les hommes inspirés qui, pendant que nous sommes aux prises avec les luttes, les difficultés, les douleurs, les amertumes de la vie, s'absorbent dans leur génie, et s'élèvent par lui jusqu'aux régions sereines où ils trouvent, pour nous les rapporter, les chants de consolation et d'apaisement. Ils ne donnent pas seulement aux âmes fatiguées la rosée qui

rafraîchit, ils sont comme des médiateurs entre les nations. L'intérêt les divise, ils les unissent dans une admiration commune. La passion les éloigne, de la passion ils font jaillir des accents divins qui partout rapprochent les cœurs et leur créent comme une patrie commune. Prophètes mélodieux des destinées pacifiques de l'humanité, ils ont été envoyés parmi nous afin que l'amour l'emporte sur la haine.

Réjouissons-nous, — si un tel mot peut être prononcé dans une telle cérémonie! — que ce soit un enfant de l'harmonieuse Allemagne qui depuis si longtemps enchante de ses accents souverains cette noble France. Entre les deux pays, c'est une cause de plus de sympathique accord. Que le nom de Meyerbeer, que le souvenir de notre deuil se mêlent à celui qui va accueillir au-delà du Rhin cette précieuse dépouille! Que tous ces tristes et pieux souvenirs soient un gage d'union entre deux nations sœurs que rien ne devrait jamais diviser; et qu'un lien fort et durable s'établisse de plus en plus entre la patrie de Beethoven, de Mozart, et celle d'Hérold, d'Halévy et d'Auber!

Au moment de donner à nos lecteurs la fin de la notice biographique sur Meyerbeer, que nous avions commencée sans pressentir, hélas! le degré d'actualité qu'elle était destinée à rencontrer, nous avons reçu du savant appréciateur de l'illustre défunt, de son ami, de M. Fétis, des notes complémentaires qui nous forcent à ajourner jusqu'à dimanche prochain la publication de ce dernier article. Mais notre vénérable collaborateur y a joint un témoignage de regret et de douleur pour le grand maître, dont nous ne voulons pas reculer d'un jour l'impression :

Bruxelles, 9 mai 1864.

Il est donc vrai? Sans que rien pût le faire prévoir, la biographie dont on va bientôt lire la conclusion est devenue une notice nécrologique! Au moment où le grand artiste dont elle esquisse rapidement l'histoire se préparait à de nouveaux triomphes, la mort est venue inopinément le frapper. Le 2 mai 1864, à 6 heures du matin, le XIXe siècle avait perdu une de ses illustrations les plus considérables, et j'avais à pleurer un ami dont, pendant quarante ans, j'avais vu grandir le talent et la renommée. La tristesse qui m'oppresse le cœur a besoin de s'épancher. Après les éloquentes paroles prononcées sur le cercueil de Meyerbeer; après les expressions de regret qui retentissent de toutes parts, ce que j'ai à dire n'ajoutera rien à la gloire de son nom; mais j'aurai rempli le devoir de l'amitié et semé quelques fleurs sur une tombe qui ne devait pas s'ouvrir si tôt.

Meyerbeer, tu fus l'artiste véritable, car tu aimas l'art et vécus pour lui. Comblé des biens de la fortune, tu n'en recherchas pour toi-même ni les jouissances ni les vanités; une existence simple, modeste, suffisait à tes besoins. Ton esprit distingué, qu'ornaient des connaissances variées, ne prit pas plaisir à s'étaler : tu ne voulus manifester ta puissante organisation que par la musique. Sensible au succès de tes productions, comme tous ceux qui cultivent l'art, sous quelque forme que ce soit, tu n'en étais pas enivré. Après les plus éclatantes ovations, tu te retrouvais avec joie dans le calme de la solitude et dans les délices de tes méditations, dérobant ta personne aux témoignages de l'admiration universelle. Le besoin de produire était pour toi celui de tous les moments et n'était égalé que par ton désir du progrès dans le développement de tes grandes facultés, comme dans les formes de ton style. Car en cela encore, tu étais l'artiste digne de sa mission, l'artiste comme le furent ceux des époques des grandes choses. Sévère envers toi-même, ta pensée était incessamment préoccupée du soin de perfectionner tes ouvrages. Le sacrifice d'un morceau, de parties entières même d'une partition, ne te coûtait pas, lorsque tu croyais pouvoir faire mieux. Portant tes soins jusque dans les moindres détails de l'art d'écrire, tu n'étais satisfait que lorsque tu avais fait disparaître les plus légères imperfections aperçues par toi dans ton œuvre.

Dans les diverses périodes de ta glorieuse vie, tu as eu, Meyerbeer, à souffrir: d'une part, lorsque tu étais à la recherche de ta voie pour aller à l'immortalité, et que tes déceptions te démontraient que tu ne l'avais pas encore trouvée; de l'autre, lorsqu'après y être entré et être parvenu à la révélation complète de ton talent, tu te vis méconnu, déprécié par ceux qui font métier de critique, sans avoir l'impartialité nécessaire, ni les connaissances suffisantes. Que tu en aies éprouvé de pénibles impressions, cela n'est pas douteux; mais, semblable à quelques grands hommes, tes prédécesseurs, tu as eu, dans ces circonstances, la dignité de la conscience sûre d'elle-même; la confiance que donne à l'artiste supérieur, sans orgueil, la connaissance intime de sa propre valeur; enfin, la patience d'un sage, qui sait que le temps met à sa place chaque chose et chacun. Il n'a pas tardé à te faire rendre la justice qui t'était due. D'illustres compositeurs, des génies sublimes, n'ont trouvé que dans la postérité l'attention et l'intelligence requises pour l'appréciation de leurs œuvres immortelles; plus heureux qu'eux, tu as joui de ta gloire avant que la mort vînt te toucher. Le suffrage universel, qui t'a couronné, a étouffé la malveillance; et maintenant, frappé de la perte immense qu'il vient de faire, le monde musical mêle à son admiration de sincères et profonds regrets.

Cependant, tu n'as pas dit ton dernier mot; ta puissante voix doit se faire entendre encore, ton *Africaine*, œuvre complexe d'inspiration, d'expérience et de méditation, nous est promise. Si, comme il y a lieu de l'espérer, rien n'est négligé pour que l'interprétation soit digne de l'ouvrage, ton ombre jouira d'un triomphe connu de peu de vivants, et, par une douce illusion, nous pourrons croire que le génie antique de la mort n'a pas encore éteint son flambeau.

FÉTIS père.

Nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs les discours prononcés sur le cercueil de Meyerbeer par nos premières notabilités artistiques et administratives; il est de notre devoir de reproduire également les parties les plus saillantes des articles inspirés aux principaux organes de la presse parisienne — si unanime dans ses regrets — par la perte immense que l'art vient de subir.

« La semaine est au deuil et aux regrets. Lundi matin, de bonne heure, le bruit s'est répandu, avec cette rapidité foudroyante qui emporte et propage les sinistres nouvelles, que Meyerbeer venait de succomber à une courte maladie, ignorée de ses plus intimes amis. Ce grand malheur a d'abord causé un douloureux étonnement. On refusait d'y croire, on courait aux renseignements; on s'abordait, on s'interrogeait avec une lueur d'espérance qui dut bientôt faire place à la plus cruelle certitude. Dans cette vie si affairée de Paris, il semble qu'on ait vu la veille les personnes que l'on n'a point rencontrées depuis cinq ou six jours. Tous ces derniers temps, on voyait assez souvent Meyerbeer soit sur les boulevards, soit aux abords de l'Opéra. Il redoublait d'activité et d'énergie à mesure que ses forces s'épuisaient et que sa santé s'affaiblissait, sans qu'il y prît garde. Une volonté indomptable le soutenait; jamais il n'a compté avec le temps; il paraissait croire que son corps était indestructible comme sa renommée est immortelle. . .

» Sa bienveillance et son indulgence étaient extrêmes; d'un accès facile, de manières charmantes, jamais sa porte (et Dieu sait si elle était assiégée!) n'a été fermée à aucun artiste. Homme du monde accompli et maître incomparable, placé au premier rang par son génie, par sa grande position de fortune, par ses succès, par les honneurs dont tous les souverains de l'Europe l'avaient comblé, il était d'une affabilité rare, d'une réserve et d'une politesse qui ne se démentaient jamais, même quand sa patience était à bout. Aux répétitions, on ne l'a jamais vu parler aux musiciens que le chapeau à la main; s'il devait reprendre ou redresser un artiste, il le faisait doucement, en particulier, et avec des ménagements infinis. Jamais il n'a blessé volontairement ni contristé personne.

» Exemple illustre et mémorable à ceux qui, nés dans l'opulence ou dans les grandeurs, vivent dans l'obscurité et dans l'oisiveté! Jamais, on peut le dire, il n'a connu de repos qu'à l'heure suprême où il a rendu le dernier souffle. Sa vie entière, depuis l'âge de quatre ans, a été une suite de travaux, de voyages et d'études. Partout où quelque œuvre nouvelle se produisait, où quelque artiste de talent faisait parler de lui, dans les grandes villes et dans les plus humbles bourgades, Meyerbeer accourait; il voulait tout voir, tout entendre, tout juger par lui-même; il voulait se rendre compte de tout; il traduisait à sa manière le mot de Térence : « Je suis artiste, et rien de ce qui touche à l'art ne m'est étranger. » Ses deux grandes passions ont été l'amour du beau et le soin trop légitime de sa gloire si noblement acquise. Il adorait son art, il respectait son œuvre et son génie; il n'a point laissé périr entre ses mains les dons que Dieu lui avait départis.....

» On vous a raconté ses funérailles; vous avez pu lire les discours prononcés à la gare. Une foule immense, où l'on remarquait tout ce qu'il y a d'illustre et de grand dans les lettres, dans les arts, dans les plus hautes classes et les plus distinguées de la société parisienne; un grand nombre de membres de l'Institut, des députations de la Société des auteurs, de celle des compositeurs et des artistes dramatiques, des illustrations de tout genre, tout ce grand peuple enfin qui admirait et applaudissait ses chefs-d'œuvre, a suivi le convoi funèbre! et de la maison mortuaire à la gare le trajet a été triomphal. Meyerbeer est une gloire française, et si son génie appartient au monde, s'il est juste que sa dépouille mortelle soit rendue au pays qui l'a vu naître, la France, sa patrie adoptive, la France qu'il a tant aimée, pour laquelle il a écrit tant d'œuvres immortelles, a le droit de revendiquer sa pensée et son cœur. »

(*Moniteur.*) A. DE ROVRAY.

« Lorsqu'une de ces grandes lumières qui éclairent tout un siècle s'éteint subitement, l'âme est d'abord plongée et comme abîmée dans une nuit sombre et dans une douloureuse stupeur. Puis on revient à soi, et deux courants se forment : d'un côté, les parents, les amis, tous ceux que des liens d'une affectueuse intimité ou d'une admiration profonde attachaient à l'illustre mort, voudraient le pleurer en silence et détourner de cette tombe, autour de laquelle ils se pressent, respectueux et recueillis, toute pompe importune et tout bruit extérieur ; d'un autre côté, la foule, non pas indifférente, mais plus curieuse qu'émue, avide de détails, les cherchant ou les inventant, s'il le faut, moins touchée de la perte de l'homme qu'éblouie par sa gloire, comprimant ses regrets sous son enthousiasme, suit le char funéraire comme elle suivrait un char de triomphe.

» Ces deux sortes d'hommages, le deuil privé et le deuil public, les larmes sincères et l'éclatante apothéose, n'ont pas manqué à Meyerbeer. Sa famille et ses amis ont respecté ses volontés dernières ; le corps est parti pour Berlin, mais la France, représentée par ses plus grandes illustrations, par ses écrivains, par ses artistes, par ce peuple intelligent et sympathique dont le maître à jamais regretté recherchait et appréciait les suffrages, la France a suivi le convoi, jusqu'où il lui a été permis de le suivre, et ne pouvant lui rendre tous les honneurs qu'elle eût voulu, ne pouvant faire à l'auteur immortel de *Robert* et des *Huguenots* des funérailles dignes de sa gloire et de son génie, elle n'a point voulu se séparer de lui sans lui adresser une dernière acclamation et un suprême adieu . . . . . .

» Destinée singulière ! Le hasard est souvent profond dans ses incompréhensibles lois. Meyerbeer avait, à Berlin, un palais princier qu'il n'habitait presque jamais. Artiste cosmopolite, voyageur infatigable, dédaignant pour l'amour de son art les soucis vulgaires et les mollesses de la vie, lui qui roulait sans cesse sur les grandes routes et sur les chemins de fer, il meurt dans un hôtel garni, et les honneurs funèbres lui sont rendus dans une gare ! Et quelle salle, fût-elle aussi grande qu'il eût pu la rêver pour la représentation d'un de ses chefs-d'œuvre, aurait pu contenir les milliers de spectateurs en deuil qui sont venus le saluer et l'acclamer une dernière fois !

» Ses funérailles ont été, pour ainsi dire, improvisées. Une commission s'est réunie à la hâte, pour qu'au moins ce grand cercueil fût convenablement escorté, puisque le maître a voulu que son corps reposât loin de nous. S'il n'y avait point songé, s'il n'en avait point ordonné ainsi expressément dans ses dispositions dernières, qui se fût souvenu que Meyerbeer n'était pas né en France !

» Grande et triste journée ! Voilà tout un peuple, l'élite d'une nation, qui se presse à l'entrée d'une gare pour ne point manquer l'heure des adieux. Ne dirait-on pas des amis allant conduire un ami qui part pour un voyage ordinaire? Coïncidence étrange ! Le catafalque est posé sur les mêmes rails où sifflaient naguère les locomotives ; des wagons drapés de noir attendent le cercueil ; et tandis que des voix émues, des voix éloquentes prennent congé de l'auteur de tant de sublimes harmonies, le bruit des machines et le grincement des roues couvrent la moitié de leurs paroles. La cloche du départ retentit comme un glas funèbre. « Les voyageurs en voiture ! » Hélas ! les morts vont vite ! Le signal est donné, et le train qui s'éloigne emporte à toute vapeur le peu de cendre qui reste de tant de gloire et de tant de génie ! »

(*La France.*) P.-A. Fiorentino.

« ..... A partir de la représentation de *Robert le Diable*, la vie de Meyerbeer est toute dans ses ouvrages et connue de tout le monde.

» Essayons maintenant de caractériser son œuvre.

» Il résuma et accomplit en musique la grande révolution qui venait de se faire en littérature. Le drame remplaçait partout la tragédie, admise enfin à faire valoir ses droits à la retraite. Depuis l'avénement des idées modernes, on s'était aperçu qu'au point de vue de la passion et de la douleur les simples mortels étaient aussi intéressants que les rois, et que les yeux de la Marguerite de Goëthe, pour rappeler ici une expression de Chateaubriand, contenaient autant de larmes que ceux de la Phèdre de Racine.

» Que vint donc faire Meyerbeer ? La musique, on le sait (nous parlons de la musique des temps modernes), retarda d'un siècle sur la renaissance des lettres. On peut toutefois dire que chaque poëte a son musicien, ou, si l'on veut, qu'un musicien répond à chaque poëte, peu importe l'intervalle qui les sépare. Le mot se complète par la note, l'idée exprimée éveille une sensation, que le musicien saisit et fixe. De même que Gluck et Spontini furent en musique ce que Racine et Corneille avaient été dans la tragédie ; de même Lully et Rameau représentent les vieux tragiques Garnier et Rotrou.

» Meyerbeer fut le musicien de Shakspeare, de Gœthe et de Schiller. Il laisse trois modèles du drame lyrique, et son œuvre partagera l'immortalité des trois grands génies que nous venons de nommer.

» Il aura été le résumé le plus complet et le plus éclatant des connaissances musicales depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. Sans rien perdre de son originalité, il a employé, en se les assimilant et en les portant au plus haut de degré de perfection, tous les moyens et tous les procédés des maîtres anciens ou contemporains. C'est ainsi qu'il a pris de Sébastien Bach l'habileté de l'écriture musicale, l'énergie et l'originalité de l'harmonie ; de Hœndel, le sentiment de la grandeur et de la sonorité des effets ; de Weber, la couleur locale et la sincère conviction du fantastique ; enfin de son illustre rival Rossini, le brillant du coloris et le charme de la phrase. Il posséda, en outre, la faculté d'éprouver et de peindre la passion avec une force et des moyens inconnus avant lui. Nous en attestons ce duo du quatrième acte des *Huguenots*, écrit tout entier avec de la flamme, et qui, évitant la *coda* dite à effet, se termine, dans un si sublime désordre, sur une note *sensible* qui ne va pas même à la *tonique*, laissant l'orchestre achever la phrase.

» Meyerbeer nous a quittés au moment peut-être où nous commencions tous à pénétrer enfin dans la merveilleuse complexité de son génie.

» Rossini a abdiqué, Halévy a succombé à la tâche, Meyerbeer est mort sans laisser de successeur. La musique est sans maître. Il y a interrègne. Et lorsque, sur les marches du caveau funéraire où va descendre Meyerbeer, on brisera le sceptre et la main de justice de ce souverain de l'art, nous ne pourrons crier comme autrefois : Le roi est mort, vive le roi !.....

» Lorsqu'un grand deuil est entré dans une maison, lorsqu'un être aimé a disparu pour jamais, il se fait, après la terrible émotion de son départ, une sorte d'apaisement dans la douleur de ceux qui lui survivent ; aux sanglots, aux lamentations du jour, succèdent un entretien tendre et pénible, une oraison funèbre intime, faite en commun, avec les souvenirs et les récits de la famille.

» Après les hommages publics rendus à l'illustre Meyerbeer, j'ai goûté un charme indicible à me recueillir, à me le rappeler tout entier, tel que je le connaissais depuis trente ans, à le dépouiller de son appareil mortuaire pour lui rendre les habits de la vie, l'entendre encore et le voir.

» Les traits de Meyerbeer ne frappaient pas par leur originalité. J'observais ce front, véritable front de musicien, cette mâchoire puissante et déterminée et ces lèvres jointes et closes avec précision comme la fermeture d'un coffre d'où rien ne doit sortir au hasard. C'était un visage dont l'agrément avait choisi le haut, laissant le bas à la volonté.

» Sa conversation polie et engageante était servie par le plus charmant organe et les façons les plus distinguées. Son instruction me parut aussi profonde que variée. Habile à parler les langues courantes de l'Europe, l'allemand, le français, l'anglais, l'italien, il savait tout ce qui a été dit ou écrit en histoire, en philosophie, en théâtre, en politique, et en causait avec sens, esprit et modération....

» Meyerbeer apportait dans ses relations privées, dans l'accomplissement de tous les devoirs du monde et de l'amitié une courtoisie, une sûreté irréprochable...

» Pendant les séjours qu'il fità Paris il vivait avec une simplicité remarquée de tous, critiquée par quelques-uns.

» — Pourquoi donc, mon cher maître, lui disais-je, avec vos trois » ou quatre cent mille francs de rentes, vivez-vous ici, dans un hôtel » garni, sans train, sans voiture, servi par un seul domestique ?

» — Avant tout, me répondit-il, je suis artiste ; et c'est une de mes satisfactions de me dire que j'aurais pu vivre de ma musique depuis » l'âge de sept ans. J'ai à Berlin un état de maison proportionné à ma » fortune ; je ne veux pas à Paris effacer mes confrères et jouer à l'amateur riche. Je ne demande pas de prime pour mes ouvrages, et si » je touche les droits d'auteur réglés par les traités, c'est pour ne pas » laisser dire que je travaille au rabais par dédain des bénéfices du » théâtre. »

(*Le Constitutionnel*). » Nestor Roqueplan. »

« La mort inattendue de Meyerbeer met en deuil l'art qu'il a si vaillamment servi et qui comptait encore sur lui comme sur un de ses appuis les plus fermes. Tandis que d'autres ne sont plus que les débris d'un passé glorieux qu'on honore par reconnaissance, il restait, malgré son âge avancé, la ressource du présent et l'espoir de l'avenir. Dans la détresse où sont les théâtres lyriques, on jetait les yeux sur Meyerbeer, et l'on voyait dans les partitions dont il pouvait encore enrichir la scène leur seule chance de salut. . . . . .

» On admire Meyerbeer pour son mérite ; il faut l'admirer aussi pour son caractère. Possesseur d'une immense fortune qui lui permettait de n'attacher aucune importance au produit de ses ouvrages, il aurait pu se donner les douceurs d'une luxueuse oisiveté ; accepter à la cour de Berlin la charge honorifique de maître de chapelle, s'il avait voulu ne pas perdre complétement le fruit des études de sa jeunesse, livrer même de temps en temps au public les œuvres du premier des musiciens amateurs, sans se mettre fort en peine de leur sort. Au lieu de cela, il a pris la vie d'artiste au sérieux ; il l'a prise avec les enivrements de la gloire c'est vrai, mais aussi avec ses soucis et ses fatigues, avec ses émotions qui abrégent l'existence. . . . . .

» Il y a quelque chose de rare et de beau dans le spectacle de cette force de volonté de l'homme qui se propose un noble but et qui, pour l'atteindre, ne recule pas même devant le sacrifice du plus précieux des biens : la santé. D'autres ne travaillent que pour parvenir à la fortune et n'aspirent qu'au repos qu'ils pourront goûter lorsqu'ils se seront enrichis. Meyerbeer est riche, lui, et il se prive volontairement de toutes les jouissances que l'or procure, pour courir après l'idéal de son rêve d'artiste. Il était ambitieux à sa manière, dira-t-on ; il trouvait dans l'éclat de ses succès les récompenses de ses sacrifices et de ses efforts. Qu'importe ? L'ambition de la gloire, l'ambition de l'honneur est une noble ambition. Lorsqu'on voit tant de gens ne prendre souci que de la fortune et placer l'argent au-dessus de l'honneur même, on tient en haute estime l'homme dont l'ambition s'est élevée jusqu'à la gloire, jusqu'à cette gloire pure de l'artiste, qui, différente de celle du conquérant, ne coûte ni sang ni larmes, et dont la victime est parfois celui au génie duquel plusieurs générations sont redevables des jouissances délicates de l'esprit.

(*Indépendance.*) ED. FÉTIS fils. »

Mme Meyerbeer, qui s'était d'abord rendue à Bade, est partie de là, hier samedi, pour Berlin.

Avant de quitter Paris, Mme Meyerbeer a adressé aux membres de la commission instituée pour les obsèques de son mari, une lettre de remercîments dont voici la teneur :

« Messieurs,

» Si quelque chose peut adoucir l'amertume de la perte immense que je viens de faire, c'est l'hommage rendu hier à la mémoire de mon bien-aimé mari, et dont vous, Messieurs, avez si spontanément pris l'initiative.

» En voyant tout ce que la France compte de plus illustre s'associer à ma douleur, ma reconnaissance est si grande que je ne trouve point de paroles pour l'exprimer. Elle restera gravée dans mon cœur, aussi immuable qu'elle est vive.

» Agréez, Messieurs, l'expression de la considération la plus avouée et la plus haute.

» MINNA MEYERBEER.

» Paris, ce 7 mai. »

Le testament de Meyerbeer, qui, selon la loi prussienne, est déposé au tribunal spécial des successions, sera vraisemblablement ouvert demain lundi.

M. E. Perrin, directeur de l'Opéra, et M. Jules Beer, qui avaient accompagné jusqu'à Berlin la dépouille mortelle de Meyerbeer, sont revenus à Paris.

Roger, l'un des artistes les plus estimés de Meyerbeer et qui créa *le Prophète* avec tant d'éclat, n'a pu, à son immense regret, assister à ses funérailles. Il venait de partir pour Alger, où il est en représentation pour un mois.

C'est à Londres, au milieu de la répétition des *Huguenots* à Covent-Garden, que Mlle Lucca, l'une des artistes les plus aimées de Meyerbeer, et qui devait jouer le rôle de Valentine, a appris la funeste nouvelle ; elle en a ressenti une si vive impression, partagée d'ailleurs par les autres artistes, qu'elle s'est trouvée mal.

Outre la partition de *l'Africaine* (*Vasco de Gama*) Meyerbeer avait aussi, dès l'année dernière, entièrement terminé celle de la musique qu'il avait composée pour un drame d'Henri Blaze de Bury, *la Jeunesse de Goethe* ou *l'Etudiant de Strasbourg* (le choix de l'auteur n'étant pas encore arrêté sur l'un ou l'autre de ces titres). Ce drame aurait été donné à l'Odéon immédiatement après la représentation au théâtre de l'Opéra de *l'Africaine* ; la musique se composait d'une ouverture et de morceaux adaptés aux situations, d'une façon analogue à celle que le maître avait écrite pour *Struensée*.

M. le baron Taylor nous communique une lettre touchante qui vient de lui être adressée par le poëte Emile Deschamps, l'ami et le collaborateur de Meyerbeer, à l'occasion de la mort de l'illustre maître. Nous nous empressons de la reproduire :

« Versailles, 6 mai 1864.

» Cher et illustre ami, j'ai le cœur navré! La mort de Meyerbeer, ce deuil imprévu, est un cruel chagrin pour moi plus que pour personne.

» Son ami et son collaborateur depuis tant d'années, j'avais reçu, trois jours avant la maladie fatale, une lettre de lui si remplie d'amitié que je ne la quitterai plus. Je venais d'écrire les paroles d'un cantique sur une musique qu'il m'avait envoyée, et il s'en disait heureux.

» Hélas !.....

» Pour comble de douleur, les tristes caprices de ma santé me privaient de me joindre au long cortége d'amis, à la tête desquels vous étiez. Ce m'eût été une belle consolation de pouvoir vous serrer votre main amie et glorieuse. A vous de tout moi.

» EMILE DESCHAMPS. »

Une vaste place s'ouvrira devant la façade du nouvel Opéra, lorsque la construction en sera terminée. On assure que l'Empereur aurait exprimé l'intention qu'elle prît le nom de place Meyerbeer.

Litolff vient de composer à la mémoire de Meyerbeer une admirable *Marche funèbre* pour piano.

Un congrès des directeurs des théâtres d'Allemagne s'est tenu ces jours derniers à Leipzig. Il était présidé par M. de Hulsen (ce qui est sans doute un des motifs pour lesquels M. l'intendant des théâtres royaux de Berlin a été empêché d'assister aux funérailles de Meyerbeer). Entre autres résolutions il a été décidé dans ce congrès qu'il sera fondé une œuvre ayant pour but de venir en aide aux jeunes compositeurs allemands et de faciliter la représentation de leurs ouvrages, et que cette œuvre prendra le titre de *Fondation-Meyerbeer* (Meyerbeer-Stiftung).

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

SYLVIE,

Opéra-comique en un acte, *paroles de* MM. JULES ADENIS *et* JULES ROSTAING, *musique de* M. ERNEST GUIRAUD.

(Première représentation le 11 mai 1864.)

Jolie petite pièce, écrite avec esprit et sans prétention, où le sujet est clairement exposé, où les incidents sont adroitement préparés,

où l'action, suffisamment nouée, est ingénieusement dénouée, où tout est simple, naturel et vrai.

Il n'y a que trois personnages : M. Jérôme Desroses, autrefois piqueur du prince de Condé, aujourd'hui rentier, vieux et fort bon homme ; — mademoiselle Sylvie, sa filleule, sa pupille, et de fait, sinon de droit, sa fille adoptive : il l'a recueillie orpheline, l'a préservée de la misère, l'a élevée convenablement, et se dispose à la marier ; — M. Germain, jeune paysan, fort amoureux et passablement niais. Il a évidemment tout ce qu'il faut avoir pour être un bon mari, et Mlle Sylvie, qui est une fille avisée, n'a point hésité à lui donner la préférence.

C'est le jour de saint Jérôme, et les jeunes gens, armés de deux gros bouquets, attendent que le bonhomme soit levé pour lui souhaiter sa fête. Ravi de cette attention, il se décide à ne pas faire attendre plus longtemps le mariage, et, à ce propos, il leur fait une petite narration. Les vieillards aiment à conter. — J'ai eu plus de peine que vous à me marier, mes enfants. Madeleine — ma pauvre Madeleine ! — était bien jolie, mais elle n'avait rien, et mes parents me refusaient leur consentement. Ils cédèrent enfin à mes supplications, mais en protestant qu'ils n'assisteraient point à la cérémonie, de sorte que j'étais bien triste. Enfin le grand jour arriva. Je mis mon bel habit rouge de piqueur et mon beau tricorne galonné. Madeleine, en costume de mariée, était charmante. Avant d'aller à l'église, j'imaginai d'entrer chez mes parents, je la leur présentai, et je dis : « Père, regardez-la bien. Avez-vous jamais vu une fille plus jolie, plus fraîche, plus modeste et plus avenante ? Soyez de bonne foi. Soyez juste. Est-ce qu'il ne faut pas unir la jeunesse à la jeunesse et l'amour à l'amour ? Mes enfants, mon père fut vaincu. Il pleura un brin. Il ouvrit ses bras à Madeleine, et lui dit : « Ma fille !..... » Il a fallu donner l'analyse de ce récit, qui est nécessaire au dénoûment. Que n'ai-je pu le reproduire en entier, et textuellement ! C'est un petit chef-d'œuvre de naïveté, de sentiment et de grâce.

Les deux amants alors ajoutent chacun à leur bouquet un de ces petits cadeaux qui entretiennent l'amitié : Germain, un foulard, ce qui ne tire pas à conséquence ; Sylvie, une paire de lunettes, ce qui est plus dangereux. Depuis longtemps son parrain se plaint de ne plus voir clair, et elle a trouvé chez l'opticien des verres d'un numéro convenable. Jérôme voit Sylvie telle qu'elle est. Elle lui paraît adorable. Il se retourne, examine Germain, et le déclare outrageusement laid. Ces perfides besicles lui ont ouvert les yeux, et l'esprit du mal est entré dans son cœur par cette porte. — Comment ! c'est à toi que j'allais donner ma filleule ? En vérité, j'étais aveugle ! Tu n'es pas fait pour elle, mon garçon. Elle mérite de trouver mieux, et je me charge de trouver ce qu'il lui faut. Germain, fort marri, s'en prend aux maudites lunettes, et veut les briser. Sylvie défend son cadeau. Querelle entre les deux amants, qui rappelle en petit la scène du *Dépit amoureux* et celle du *Tartufe* ; mais on revoit toujours avec plaisir ces tableaux naïfs et piquants où le cœur humain est pris sur le fait. Germain s'en va furieux, et laisse Sylvie fort courroucée, si bien qu'un moment après, quand le père Jérôme, que les charmes de sa filleule ont rendu fou, vient lui offrir son cœur et sa main, elle ne trouve aucune objection à lui faire. Elle consent à tout, et commence seulement à réfléchir, lorsque le bonhomme lui dit : « Je vais chez le tabellion. » Comment obtenir sans le blesser, car elle le respecte et le chérit, qu'il renonce à cette visée ?

J'ai déjà dit que Sylvie est une fille d'esprit.

Il y a au fond de la chambre une armoire qui ne s'ouvre que dans les grandes occasions, et qu'on appelle *l'armoire aux reliques*. Ces reliques, c'est l'habit de noces de Jérôme, et celui de Madeleine, soigneusement enveloppés. — On se doute bien que Germain est revenu, et que le raccommodement n'a pas été difficile. Sylvie s'empare de la robe et du voile blancs ; elle donne à Germain l'habit rouge, le tricorne et le reste. Ils disparaissent ; puis ils reviennent, bras dessus, bras dessous, se présenter au bonhomme, qu'ils réveillent en sursaut, et dont ils interrompent le rêve. — « Allons, père, soyez raisonnable autant que vous êtes bon :

Il faut unir, de Dieu dit la sagesse,
L'amour avec l'amour,
La jeunesse avec la jeunesse.

A ces paroles, à ce spectacle, le vieillard revient à lui, et le souvenir lui rend la raison.

Tout cela n'est pas bien neuf, dira peut-être quelque critique de méchante humeur. J'en conviens. Mais cela est relevé par une foule de détails agréables : cela intéresse, cela amuse. Nous arrive-t-il souvent de rencontrer pareille bonne fortune ? Il y a quelque vingt ans, à l'époque où Scribe prodiguait sans les épuiser les trésors de son imagination et de son esprit, il nous était permis de faire les difficiles. Maintenant, nous devons être modestes.

La musique est le début d'un jeune compositeur qui a obtenu le grand prix de Rome au concours de 1859. Il n'a donc attendu que cinq années en tout le moment solennel qui l'a mis en contact avec le public. C'est un des favoris de la fortune, et peut-être l'approche du régime de liberté qui est promis aux théâtres n'a-t-elle pas été étrangère à son bonheur. Dans sa partition, tous les morceaux ne sont pas remarquables, mais aucun n'est ennuyeux. Il a le style facile et l'allure leste. Il affectionne les rhythmes vifs ; c'est par là surtout qu'il a réussi. Si son ouverture est un peu longue, et si le coloris instrumental n'y est ni brillant ni varié, le premier air de Sylvie ne manque pas de grâce ; la ronde que Jérôme, Germain et Sylvie chantent en dégustant le vieux vin de... (je me suis moins inquiété du cru que de la musique) est naturelle et franche, comme les airs à boire du siècle dernier. Elle est pleine d'entrain et de bonne humeur. Les couplets de Jérôme : *Tous deux nous avons ri*, ont le même caractère et les mêmes qualités. Le duo de Sylvie avec Germain : *Pour qu'il soit heureux*, etc., renferme des passages fort agréables. Mais le morceau que les musiciens remarqueront le plus, et dont ils sauront le plus de gré à l'auteur, est probablement le chœur qui se chante un peu dans la coulisse, un peu au fond de la scène, et qu'accompagne une symphonie villageoise. Cela est spirituellement conçu, habilement exécuté, coloré aussi vivement que le voulait la circonstance. Il y a là du talent et de la mesure, par conséquent, du goût. Or, le goût n'est-il pas le don le plus rare chez les musiciens que les douze ou quinze dernières années ont fait éclore ?

M. Ponchard est fort convenablement placé dans le rôle de Germain. Mlle Girard, fidèle à ses habitudes, met beaucoup d'esprit, de finesse et de verve dans celui de Sylvie, et M. Sainte-Foy est un père Jérôme parfait de tout point. Il faut l'entendre dans le petit récit dont j'ai parlé ! Vraiment, il le dit en maître.

LÉON DUROCHER.

MINISTÈRE DE LA MAISON DE L'EMPEREUR
ET DES BEAUX-ARTS.

Surintendance des Beaux-Arts.

Une médaille en or, de la valeur de 500 francs, est offerte à l'auteur des paroles de la cantate qui sera choisie pour être donnée, cette année, comme texte du concours du grand prix de Rome, pour la composition musicale.

Cette cantate doit être à trois personnages ; elle est destinée à être chantée par un soprano, un ténor et un baryton ou basse-taille ; elle devra renfermer un ou au plus deux airs, un seul duo et un

trio final, chacun de ces morceaux étant séparé du morceau suivant par un récitatif.

Les cantates devront être adressées, par paquet cacheté, au secrétariat du Conservatoire impérial de musique, rue du Faubourg-Poissonnière, 15, avant le mercredi 8 juin, terme de rigueur. Chacune des pièces de vers contiendra, dans un billet cacheté, le nom de l'auteur et l'épigraphe placée en tête du manuscrit.

Il ne sera reçu à ce concours que des pièces inédites. Les manuscrits ne seront point rendus.

Les concours pour les musiciens auront lieu ainsi qu'il suit :

Concours d'essai. — Entrée en loges le samedi 28 mai, à 10 heures du matin.

Concours définitif. — Entrée en loges le samedi 11 juin, à midi ; sortie de loges le mardi 5 juillet, à midi. Jugement préparatoire le vendredi 15 juillet; jugement définitif le samedi 16 juillet.

NOUVELLES.

*** L'Opéra a donné lundi une belle représentation de *la Muette* ; mercredi, *le Trouvère* et *Diavolina* ; vendredi, *le Docteur Magnus*, *Giselle* et *le Marché des Innocents*.

*** Villaret, de retour à Paris, rentre demain dans le rôle d'Eléazar de *la Juive*.

*** On pense que l'opéra de Mermet, *Roland à Roncevaux*, pourra être représenté vers la fin du mois.

*** On annonce l'engagement à l'Opéra d'une cantatrice, Mme Pascal, qui débutera dans le rôle de Mathilde, de *Guillaume Tell*, et dans celui de Berthe, du *Prophète*. On en dit beaucoup de bien.

*** Lorsque le ballet de *Fiametta* fut donné à Saint-Pétersbourg, sur le théâtre impérial, le correspondant de la *Gazette musicale* lui en envoya le compte rendu. C'est ce même ballet que Saint-Léon s'occupe de monter à présent à l'Opéra, en y apportant quelques modifications. La musique est d'un violoniste attaché à l'orchestre du grand théâtre de Moscou; il se nomme Mincus.

*** Le titre définitif de l'opéra-comique de M. Clapisson qui va entrer en répétitions est : *On ne meurt pas d'amour*. Les paroles sont de MM. de Leuven et J. Moinaux. — On annonce pour mercredi la reprise de *l'Eclair*, chanté par Achard, Capoul, Mmes Cico et Bélia.

*** Mardi on a donné, au théâtre italien, *Rigoletto*. On sait que ce rôle avait été écrit en Italie pour Varesi. Ce chanteur l'avait choisi pour se faire entendre à Paris, où il paraissait pour la première fois. Il l'a interprété en homme de talent ; toutefois il lui eût été plus avantageux de ne pas attendre si tard pour se produire à Paris.— Delle-Sedie a quitté Paris pour se rendre à Londres.—Puisque Mme Fanny Gordoza tenait à se faire entendre au moins une fois avant la clôture du théâtre Italien, constatons qu'elle y est parvenue et qu'elle n'a eu qu'à s'en féliciter. C'est dans le rôle de Violetta, de la *Traviata*, que Mme Gordoza s'est essayée, et elle a prouvé qu'elle ne manquait ni de voix ni de sentiment dramatique.

*** On annonce le rengagement par le directeur du théâtre Italien pour la saison prochaine de Mmes Marchisio et Charton-Demeur, de même que de MM. Agnesi, Antonucci et Marchesi.

*** La caisse de secours de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques avait obtenu de la gracieuseté de S. M. l'Empereur qu'une représentation à son bénéfice aurait lieu au théâtre impérial de l'Opéra. M. Bagier a voulu, de son propre mouvement, venir aussi en aide à cette utile association, et les artistes du théâtre Italien ont tenu à honneur d'y prêter leur concours. Donc, mardi, 19, aura lieu cette représentation extraordinaire. Fraschini chantera trois rôles de son répertoire : le deuxième acte de *Lucrezia Borgia*, avec Mme Spezzia et M. Aldighieri ; le deuxième acte du *Ballo in Maschera*, avec Mmes Spezzia, de Méric-Lablache et Vanderbeck, MM. Aldighieri, Antonucci, Marchetti, Mercuriali et Arnoldi ; le quatrième acte de *Rigoletto*, avec Mmes de Lagrange et de Méric-Lablache, MM. Varcsi et Marchetti.— Les artistes du Gymnase, Mmes Mélanie et Delaporte, MM. Derval et Dieudonné, joueront une comédie en un acte de M. de Saint-Rémy : *les Bons conseils* ; Louis Diemer exécutera une *Tarentelle inédite de Rossini* (avec traversée de la procession) ; un intermède de danse dont l'affiche donnera le détail, et *Un mari dans du coton*, joué par Dupuis et Alphonsine, du théâtre des Variétés, compléteront ce programme aussi varié qu'attrayant. Le prix des places ne sera pas augmenté.

*** Mme Ugalde est engagée pour la saison prochaine au théâtre Lyrique.

*** La fermeture du théâtre des Bouffes-Parisiens aura lieu à la fin de ce mois, et *les Géorgiennes* continueront jusque-là d'être jouées.

*** Notre savant collaborateur M. Fétis vient d'arriver à Paris.

*** A la suite des concerts de la saison aux Tuileries, S. M. l'Empereur a envoyé à Mme Carvalho deux magnifiques vases de la manufacture impériale de Sèvres.

*** Le ténor Severini continue ses débuts au théâtre royal de Stockholm avec le plus grand éclat. Le succès qu'il vient d'obtenir dans le *Trovatore* est en même temps un succès pour son maître M. Panofka. Les journaux font ressortir l'excellente méthode, la belle diction et la variété du coloris de la voix de ce jeune artiste à qui le public a redemandé l'adagio du grand air, et qu'il a rappelé après le *Miserere*. Par le temps de disette actuelle de ténors, l'apparition d'un artiste jeune, intelligent, à voix fraîche et sympathique et qui sait chanter, est une véritable bonne fortune.

*** Une circulaire portant réglementation de la liberté des théâtres, proclamée en principe par un décret de l'Empereur, vient d'être adressée à MM. les préfets. Cette circulaire maintient le principe de la liberté des théâtres, mais elle la limite aux théâtres seuls, en ce sens qu'aucun établissement quelconque qui ne serait pas un théâtre n'est autorisé à jouer les pièces qui constituent particulièrement une représentation théâtrale. — Ainsi les cafés chantants, non-seulement n'auraient pas le droit de jouer des opéras ou des comédies, mais les danses, les travestissements, les chansons mêlées de prose et de vers leur seraient interdits. Ils pourront empiéter sur le domaine des théâtres, mais à la condition de se transformer en théâtres, c'est-à-dire d'avoir des salles de spectacle construites dans les conditions d'hygiène, de salubrité et de sécurité publique prescrites par la circulaire.

*** Une manifestation analogue à celle qui s'est produite au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, a eu lieu au Grand-Théâtre de Marseille, le jour où y est parvenue la nouvelle de la mort de Meyerbeer. Elle a été accueillie par les plus enthousiastes démonstrations.

*** Nous avons plusieurs fois constaté le talent que Mme Charlotte Dreyfus a acquis comme organiste. Dans une très-belle soirée musicale et dramatique donnée dernièrement à la salle Herz, elle en a de nouveau donné une preuve éclatante en jouant sur l'orgue Alexandre deux nouveaux morceaux de sa composition (car Mme Dreyfus n'est pas seulement une virtuose hors ligne), une fantaisie sur *Guillaume Tell* et la marche militaire du 101e. Les effets tirés de l'instrument par Mme Dreyfus, les nuances obtenues ont enthousiasmé l'auditoire qui l'a chaleureusement applaudie. — Dans un proverbe et une comédie joués comme intermèdes, Mme Armand a également obtenu beaucoup de succès.

*** Louis Engel, de retour de Madrid, a passé par Paris cette semaine pour se rendre à Londres, où l'attendent ses nombreux élèves. La veille de son départ, Sa Majesté la reine d'Espagne lui avait fait remettre six magnifiques boutons en brillants « en souvenir du plaisir que le talent de M. Engel avait fait à Leurs Majestés. »

*** Dans un procès intenté à M. B. Ullmann, directeur des concerts de Mlle Carlotta Patti, ce dernier a été appelé à justifier des recettes qu'il avait faites du 7 janvier au 7 avril. Il a été constaté que le produit des concerts qu'il a donnés durant cette courte période de trois mois, s'était élevé à 221,395 francs. Dans cette somme, Bruxelles (3 concerts) figure pour environ 10,000 francs, la Belgique pour 24,000 francs, Amsterdam (9 concerts) pour 45,000 francs, Cologne (1 concert) pour 7,000 francs; Aix-la-Chapelle, Elberfeld, d'autres villes de même importance, chacune pour 4,000 francs. Les honoraires touchés par Mlle Carlotta Patti, durant ces trois mois, se montent à près de 80,000 francs. Cette somme pourrait paraître énorme : mais il faut se rappeler que cette artiste, en quatre-vingt dix jours, a chanté au moins dans soixante concerts.

*** L'assemblée générale des membres de l'Association des artistes musiciens aura lieu le jeudi 19 mai, à 1 heure, dans la grande salle du Conservatoire impérial de musique et de déclamation. Les sociétaires sont convoqués pour entendre la lecture du rapport sur les travaux de l'année 1863 et procéder à l'élection de douze membres du comité.

*** A. Jaëll, le célèbre pianiste, vient de signer avec M. Ullmann, l'impresario américain, un engagement pour la saison musicale de 1864-1865.

*** Un jeune ténor, M. Paul Valbert, vient de se produire avantageusement dans un concert donné par lui la semaine dernière, à la salle Pleyel-Wolff, avec le concours de Bussine, Telesinski, Garibaldi et Mlles Chaudesaigues et de Verginy. M. Valbert a chanté plusieurs morceaux d'un style différent qui ont fait apprécier le charme et la flexibilité d'une voix qu'il conduit avec une bonne méthode. Il y a de l'avenir dans ce jeune artiste qui a été fort applaudi.

*** Nous apprenons que trois séances musicales d'un haut intérêt ont eu lieu les 10, 11 et 12 mai, à l'occasion de l'inauguration du grand orgue qui vient d'être placé dans l'église du pensionnat des Chartreux, à Lyon, par la Société anonyme ; Etablissements Merklin-Schütze. Les organistes appelés à faire ressortir les avantages de cet instrument

étaient : MM. Ed. Batiste et Renaud de Vilbac, de Paris, et MM. Widor et Ruest, de Lyon.

*** *Le Jugement de Dieu*, dont nous constatâmes le succès lors de sa première apparition à Marseille, n'a pas été moins bien accueilli à Rouen. Le critique distingué du *Journal de Rouen*, M. Amédée Mereaux, dont l'opinion fait autorité, nous adresse sur cette œuvre de M. Morel les lignes suivantes :

« M. Auguste Morel est un artiste convaincu ; il est épris de son art; il l'a étudié à fond et avec amour, conservant après de longs travaux toutes ses illusions musicales. Aussi est-il mélodiste distingué; aussi sa mélodie est-elle toujours en situation et bien appropriée au caractère, à la physionomie, à l'expression scénique des figures qu'elle anime musicalement. Quant à l'orchestration, il la traite avec la supériorité d'un maître et en musicien qui a écrit d'excellents quatuors pour instruments à cordes; avec un coloris plein de goût, d'effet et de vérité.

» C'est dans ces conditions tout à fait artistiques qu'il a écrit sa partition du *Jugement dernier*. La facture en est correcte et large, le sentiment dramatique y est énergiquement développé, l'action scénique est graduée avec infiniment d'art. Cette partition est l'œuvre d'un grand musicien. »

*** M. Vincent, membre de l'Institut, a communiqué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 27 janvier dernier, des recherches très-intéressantes faites par lui sur la *Messe grecque* qui se chantait autrefois à l'abbaye royale de Saint-Denis, le jour de l'octave de la fête patronale. Cette communication, insérée d'abord par *la Revue archéologique*, vient de paraître en brochure in-8° chez Didier et Ce, libraires-éditeurs.

*** Notre collaborateur Arthur Pougin a résumé en quelques pages, sous le titre de *Notes biographiques*, la vie artistique de *Meyerbeer*. et il y a joint le catalogue complet de ses œuvres. C'est une publication dont l'intérêt n'a pas besoin d'être signalé.

*** Le pré Catelan offre aujourd'hui, dimanche de la Pentecôte, à ses élégants habitués, un concert dont le riche programme mérite l'attention des amateurs de bonne musique. Tout Paris pourra applaudir ce jour-là les solistes sans rivaux qui portent les noms de : Danbé, Taffanel, Moreau et Touzard. — Demain, lundi de la Pentecôte, grande fête de bienfaisance pour le tirage de la loterie annuelle de l'œuvre des apprentis et jeunes ouvrières de la ville de Paris. Les préparatifs sont merveilleux : la fête sera splendide.

*** On nous écrit de Bruxelles que Mme veuve Garcia vient d'y mourir subitement. Femme du célèbre chanteur et professeur de chant de l'époque, elle était la mère de Mme Malibran, de Mme Pauline Viardot et de M. Garcia. C'était une femme de grand mérite. Elle a écrit les paroles des chansons espagnoles que son mari composait avec tant de succès. Morte à quatre-vingt-deux ans, elle ne connaissait aucune des infirmités de la vieillesse.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Boulogne.* — Le concert donné le 6 de ce mois par la Société philharmonique au profit des pauvres a été des plus brillants. On y a entendu M. Agnesi, baryton, qui a chanté avec une belle voix et beaucoup de talent l'air de *Maometto*, la chanson à boire du *Songe* et *le Fils du Corse*; Mlle Astieri, jeune cantatrice d'avenir, et l'excellent violoniste Sighicelli, fort aimé de notre public, qu'il a une fois de plus enthousiasmé. L'orchestre, sous la direction de M. Chordard, a exécuté avec beaucoup d'ensemble les ouvertures de *la Sirène* et de *Poëte et musicien*, de Suppé.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — Une scène touchante s'est passée mardi 10 mai au théâtre royal de la Monnaie, à propos de la représentation des *Huguenots*. M. Bertrand et Mme Meillet, rappelés après le grand duo du quatrième acte, qu'ils avaient du reste admirablement chanté, sont rentrés en scène avec une couronne d'immortelles voilée d'un crêpe funèbre. Ils l'ont remise au chef d'orchestre, M. Hanssens, qui l'a déposée religieusement sur la partition de Meyerbeer. Puis, s'éloignant de son pupitre, M. Hanssens s'est incliné avec respect devant cette œuvre impérissable du maître. Des applaudissements unanimes et prolongés ont accueilli cette manifestation aussi simple qu'imposante; il semblait que le public et l'orchestre se confondissent dans un même sentiment d'admiration et de regret pour adresser un triste et dernier adieu à l'illustre compositeur. — La soirée de mercredi dernier comptera parmi les plus brillantes de l'année au théâtre de la Monnaie. La reprise de *Giralda*, le délicieux opéra d'Ad. Adam, a obtenu un immense succès. *Les Rendez-vous bourgeois*, qui terminaient le spectacle, ont été accueillis par le public avec une faveur marquée. — La distribution des prix aux élèves du Conservatoire a eu lieu dimanche dans la salle du palais ducal. Elle a été honorée de la présence du roi et des princes. M. Fallon, président de la commission administrative, a pris la parole et a constaté les progrès immenses accomplis dans l'établissement depuis 1833, époque à laquelle la direction en fut confiée à M. Fétis. Un très-beau concert, sous la direction de M. Fétis, a brillamment clos la solennité.

*** *Londres.* — C'est samedi qu'Adelina Patti a reparu sur le théâtre italien de Covent-Garden. Avec elle est revenue la foule qu'elle a le privilége d'attirer. Elle avait choisi *le Barbier* pour sa rentrée; la représentation a été splendide et a offert une surprise couronnée d'un très-grand succès. La jeune et charmante cantatrice avait remplacé, dans la leçon de musique, les chansons espagnoles qui lui valaient des applaudissements certains, par l'air plus sérieux de *Bel' raggio* de *Semiramide*, que Rossini lui-même avait voulu arranger pour elle cet hiver et qu'elle a remarquablement chanté. En général, la presse anglaise s'accorde à constater qu'Adelina Patti, sans rien perdre de l'éclat et de la fraîcheur de ses notes élevées, a beaucoup gagné depuis la saison dernière en force et en douceur, particulièrement dans le médium et dans les notes basses, et qu'elle a fait de grands progrès dans l'art de nuancer son chant. Tous les journaux la proclament d'ailleurs « la chanteuse sans pareille. » — Au théâtre de Sa Majesté, *les Joyeuses Commères de Windsor*, sous le titre de *Falstaff*, ont été représentées déjà deux fois. L'opéra de Nicolaï a été fort bien accueilli; il était interprété par Giuglini, Junca, Santley, Gassier, Aless. Bettini, Mlle Vitali, Mlle Bettleheim et Mme Tietjens qui ont rivalisé de talent. Les costumes et les décors sont d'une grande vérité et très-beaux. — La tournée artistique de M. et Mme Marchesi est accomplie. Le couple chanteur est revenu ici, après avoir parcouru l'Angleterre, l'Irlande, l'Ecosse, et chanté avec beaucoup de succès dans les principales villes des trois royaumes des airs classiques et des duos bouffes souvent bissés. — La troisième matinée de *l'Union musicale* devait un nouvel intérêt à la présence de Léon Jacquard, l'habile violoncelliste français. Dans le quatuor en *fa*, de Beethoven, il a montré surtout les qualités qui le distinguent : belle sonorité, justesse parfaite, archet élégant, style exempt d'affectation, de recherche. Trois études caractéristiques de sa composition lui ont valu de chaleureux bravos. — Les frères Henri et Joseph Wieniawski sont attendus ici. — Lotto est de retour à Londres après un voyage des plus brillants.

*** *Francfort-sur-le-Mein*, 9 mai.—Aujourd'hui, à midi, a été inaugurée la statue de Schiller, au milieu d'un concours immense. Les bourgmestres régnants, le Sénat, le Corps législatif, les officiers et généraux assistaient à cette cérémonie. Tous les regards se fixaient avec intérêt sur un petit-fils du grand poëte, M. de Gleichen-Thienen. La fête a commencé par le chœur de Mendelssohn « *Aux Artistes*, » exécuté par la Liederkranz et l'élite des sociétés de chant. Après le discours prononcé par M. Momsen, on a chanté des strophes de M Hornseck, mises en musique par M. Bischoff.

*** *Leipzig.* — Dans le courant d'avril, le théâtre de la ville a donné deux représentations de *Martha*, de Flotow, et deux d'*Alessandro Stradella*; on a joué aussi *le Vampire* et *la Fille du Régiment*.

*** *Berlin.* — Au théâtre royal, nous avons eu une représentation satisfaisante de *Fidelio*. Dans le rôle principal, Mlle Marie Schmidt s'est montrée excellente cantatrice, et, de plus, elle a rendu la partie si dramatique de ce rôle avec l'accent le mieux senti de la passion. — La reprise d'*Olympie*, opéra de Spontini, a été froidement accueillie ; Mme Harriers-Wippern et Mlle de Ahna ont cependant déployé toutes les ressources de leur talent pour faire valoir les rôles d'Olympie et de Statire. — Le célèbre ténor Niemann donnera des représentations au théâtre de la cour. Pour ses débuts il a choisi *Fernand Cortez* ; puis il chantera *Robert le Diable*.

*** *Vienne.* — *Le Prophète*, qui a été donné pour la première fois le 28 février 1850, en est aujourd'hui à sa cent soixante-septième représentation. — Au théâtre italien on avait préparé *Parisina*; mais une indisposition ayant empêché Mme Barbot d'en suivre les répétitions, on remplacera cet opéra par celui de *Saffo*.— Le *Trovatore* a été joué le 9 mai avec Mongini et la Lotti-Santa. La signora Lotti était en voix et a très-bien chanté. Mongini a été constamment applaudi.

*** *Munich.* — Le chambellan baron de Perfall vient d'être nommé intendant de la musique de la cour. — Mme Dustmann, dont un fâcheux enrouement paralysait les moyens, a fait ses adieux au public dans le rôle de Valentine; le ténor Ferenczy a eu du succès dans celui de Raoul.

AVIS. Nous annonçons à nos lecteurs le projet de vente d'un des meilleurs magasins de musique fondé depuis environ cinquante ans dans une de nos plus grandes villes de France. C'est même dans ladite ville le seul établissement spécial de ce genre. — S'adresser, pour les renseignements, au bureau de la *Gazette musicale*.

Le Directeur : S. DUFOUR.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. | N° 21. | 22 Mai 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Giacomo Meyerbeer (5e et dernier article), par **Fétis** père. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique : reprise de *l'Eclair*, par **Léon Durocher.** — Association des artistes musiciens, assemblée générale. — Auditions et concerts. — Concours d'orphéons, de musiques d'harmonie et de fanfares, ouvert à Saint-Denis, le 8 mai 1864, par **Em. Mathieu de Monter.** — Ministère de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, surintendance générale des théâtres. — Nouvelles et annonces.

MEYERBEER (Giacomo).

(5e et dernier article) (1).

Depuis longtemps Meyerbeer s'était proposé d'aborder la scène de l'Opéra-Comique et d'essayer son talent dans le domaine de la comédie. A cette pensée s'était associée celle de trouver un cadre à la scène française pour y introduire une partie de la musique du *Camp de Silésie;* mais, ainsi qu'on l'a vu pour d'autres ouvrages, le sujet de *l'Etoile du Nord*, choisi dans ce but, a fini par transformer les idées du compositeur, et, de toute la partition du *Camp de Silésie*, il n'est resté que six morceaux dans la partition française.

L'Étoile du Nord fut représentée à Paris le 16 février 1854. Dès le premier soir, le succès fut décidé; les morceaux principaux de la partition furent accueillis avec des transports d'enthousiasme; deux cent cinquante représentations n'en ont pas diminué l'effet. Cependant, l'entreprise avait été hasardeuse pour le maître; car ce ne fut pas sans un vif déplaisir que les compositeurs français lui virent aborder une scène qui semblait devoir lui être interdite par la nature même de son talent. Depuis longtemps l'opéra-comique est considéré avec raison comme l'expression exacte du goût français en musique. Pour y obtenir des succès, il y faut porter des qualités plus fines, plus élégantes, plus spirituelles que passionnées; qualités qui ne paraissaient pas appartenir au talent de Meyerbeer, dont l'expression dramatique est éminemment le domaine.

En voyant ce talent s'engager dans une voie qui n'avait pas été la sienne jusqu'alors, il n'y eut pas seulement du mécontentement parmi les artistes : l'espoir consolant d'une chute s'empara de leur esprit. Certains journaux s'associèrent à ces sentiments; ils atténuèrent le succès autant que cela se pouvait, affectant de le considérer comme le résultat de combinaisons habiles, et prédisant, comme on l'avait fait pour les autres ouvrages du maître, la courte durée de ce même succès. Cette fois encore, les prédictions se trouvèrent démenties par le fait, de la manière la plus éclatante. En général, la critique n'a pas été favorable à Meyerbeer; pendant trente ans environ, elle s'est exercée sans ménagement sur son talent et sur ses productions; mais il est remarquable que la plupart de ses jugements ont été cassés par le public. J'entends ici par le public les habitants de tous les pays; car la légitimité des succès n'est inattaquable qu'autant que le suffrage universel la constate.

Les mêmes dispositions des artistes et de la presse, les mêmes circonstances, le même résultat, se reproduisirent lorsque Meyerbeer fit représenter à l'Opéra-Comique de Paris, le 4 avril 1859, un nouvel ouvrage intitulé : *le Pardon de Ploërmel.* A vrai dire, il n'y a pas de pièce dans cette légende bretonne mise sur la scène : tout le mérite du succès appartient au musicien. Ce succès n'a pas eu moins d'éclat que les précédents obtenus par l'illustre compositeur. Son talent n'y avait pas trouvé, comme dans les ouvrages précédents, à faire usage de ses qualités de grandeur et de force; c'est par un certain charme mélancolique, la grâce et l'élégance, qu'il y brille; mais, bien que le style soit différent, le maître s'y fait reconnaître par mille détails remplis d'intérêt dont il a seul le secret.

Dans le conflit d'opinions diverses qui s'est produit depuis le premier grand succès de Meyerbeer, une seule chose n'a pas été contestée, à savoir, l'originalité de son talent. Ses antagonistes les plus ardents ne la lui ont pas refusée. On a dit qu'il n'a pas d'inspiration spontanée; que ses mélodies manquent de naturel et qu'il se complaît dans les bizarreries; enfin, on lui a reproché de faire apercevoir partout dans sa musique l'esprit de combinaison et d'analyse au lieu de l'essor d'une riche imagination; mais personne n'a pu lui refuser cette qualité précieuse d'une manière si originale qu'elle ne rappelle rien de ce qu'ont fait les autres maîtres. Tout ce qu'il a mis dans ses ouvrages lui appartient en propre; caractère, conduite des idées, coupe des scènes, rhythmes, modulations, instrumentation, tout est de Meyerbeer et de lui seul, dans *Robert le Diable,* dans *les Huguenots*, dans *le Prophète*, dans *Struensée*, dans *l'Etoile du Nord* et dans *le Pardon de Ploërmel.* Que faut-il davantage pour

(1) Voir les nos 15, 16, 17 et 18.

être compté au nombre des plus grands artistes mentionnés dans l'histoire de la musique? Qu'on ajoute à cela ses succès universels et prolongés, et qu'on juge de ce qui reste de l'opposition que ses adversaires lui font depuis si longtemps!

Membre de l'Institut de France, de l'Académie royale de Belgique, de celle des beaux-arts de Berlin, et de la plupart des académies et sociétés musicales de l'Europe, Meyerbeer est premier maître de chapelle du roi de Prusse. Il est décoré de l'ordre du Mérite de Prusse, qui n'a qu'un seul grade; et commandeur des ordres de la Légion d'honneur, de Léopold, de Belgique, et de la Couronne de Chêne, de Hollande; chevalier de l'ordre du Soleil, du Brésil, de l'Etoile Polaire, de Suède, de l'ordre de Henri de Brunswick, et de plusieurs autres.

La liste générale des œuvres de ce maître se compose de la manière suivante :

Opéras et musique dramatique : 1° *les Amours de Thevelinde* (en allemand), monodrame pour soprano, chœur et clarinette obligée, dont l'instrumentiste figurait comme personnage du drame, exécuté à Vienne, en 1813, par Mlle Harlass et Baermann. 2° *Abimeleck*, ou *les Deux Califes* (en allemand, *Wirth und Gast*), opéra bouffon en deux actes, au théâtre de la cour de Vienne, en 1813. 3° *Romilda e Costanza*, opéra sérieux italien, représenté, le 19 juillet 1813, au théâtre *Nuovo* de Padoue. 4° *Semiramide riconosciuta*, opéra sérieux de Métastase, représenté au théâtre royal de Turin, pour le carnaval de 1819. 5° *Emma di Resburgo*, opéra sérieux, représenté, pendant la saison d'été, au théâtre San Benedetto de Venise, et traduit en allemand sous le titre d'*Emma di Leicester*. 6° *Margherita d'Anjou*, opéra *semi-seria*, de Romani, représenté au théâtre de la Scala, à Milan, le 14 novembre 1820, puis traduit en allemand et en français. 7° *L'Esule di Granata*, opéra sérieux de Romani, représenté au même théâtre, le 12 mars 1822. 8° *Almanzor*, opéra sérieux de Romani, écrit à Rome dans la même année, mais non terminé, à cause d'une maladie sérieuse du maître. 9° *La Porte de Brandebourg*, opéra allemand en un acte, écrit à Berlin, en 1823, mais non représenté. 10° *Il Crociato in Egitto*, opéra héroïque, de Rossi, représenté au théâtre de la Fenice, à Venise, au carnaval de 1824. 11° *Robert le Diable*, opéra fantastique en cinq actes, par Scribe et Delavigne, représenté à l'Académie royale de musique de Paris, le 21 novembre 1831. En 1839, Meyerbeer y a ajouté une scène et une prière pour le ténor Mario, dans la traduction italienne. 12° *les Huguenots*, opéra sérieux en cinq actes, de Scribe, représenté au même théâtre, le 21 février 1836. Le rôle du page, chanté par l'Alboni, à Londres, en 1848, a été augmenté d'un rondo par Meyerbeer. 13° *Le Camp de Silésie*, opéra allemand de Rellstab, représenté le 7 décembre 1840, pour l'ouverture du nouveau théâtre royal de Berlin. 14° *Struensée*, musique pour la tragédie de ce nom, composée d'une grande ouverture, de quatre entr'actes très-développés, dont un avec chœur, et de scènes de mélodrame, exécutée à Berlin, le 19 septembre 1846, pour l'ouverture du théâtre royal. 15° *le Prophète*, opéra sérieux en cinq actes, représenté à l'Académie nationale de musique, le 16 avril 1849. 16° *L'Étoile du Nord*, opéra de demi-caractère, en trois actes, de Scribe, représenté au théâtre de l'Opéra-Comique de Paris, le 16 février 1854. 17° *Le Pardon de Ploërmel*, opéra-comique, représenté à Paris, le 4 avril 1859. 18° *L'Africaine*, grand opéra en cinq actes, refait sur un sujet nouveau, et non encore représenté.

Oratorios : 19° *Dieu et la Nature*, oratorio allemand, exécuté à Berlin, le 8 mai 1811. 20° *Le Vœu de Jephté*, oratorio en trois actes et en action, représenté au théâtre royal de Munich, le 27 janvier 1813.

Cantates : 21° Sept cantates religieuses de Klopstock, à quatre voix sans accompagnement. 22° *A Dieu*, hymne de Gubitz à quatre voix. 23° *Le Génie de la musique à la tombe de Beethoven*, solos avec chœurs. 24° Cantate à quatre voix avec chœur pour l'inauguration de la statue de Gutenberg, à Mayence, exécutée, en 1838, par un chœur de douze cents voix d'hommes. 25° *La Fête à la cour de Ferrare*, grande cantate, avec des tableaux, composée pour une fête donnée par le roi de Prusse, à Berlin, en 1843. 26° *Marie et son génie*, cantate pour des voix solos et chœur, composée pour les fêtes du mariage du prince Charles de Prusse. 27° *La Fiancée conduite à sa demeure* (sérénade), chant à huit voix (*a capella*), pour le mariage de la princesse Louise de Prusse avec le grand-duc de Bade. 28° *Marche des archers bavarois*, grande cantate, poésie du roi Louis de Bavière, à quatre voix et chœur d'hommes, avec accompagnement d'instruments de cuivre, exécutée à Berlin en 1850. 29° *Ode au sculpteur Rauch*, pour voix solos, chœur et orchestre, exécutée à l'Académie des beaux-arts à Berlin, le 4 juin 1851, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Frédéric le Grand. 30° Hymne de fête à quatre voix et chœur, chantée le 4 juin 1851, au palais royal de Berlin, pour le vingt-cinquième anniversaire du mariage du roi de Prusse. 31° *Amitié*, quatuor pour voix d'hommes.

Musique religieuse : 32° Le 91e psaume, à huit voix, composé pour le chœur de la cathédrale de Berlin, et publié en partition, à Paris, chez Brandus et Ce. 33° Douze psaumes à deux chœurs sans accompagnement, non publiés. 34° *Stabat mater* (inédit). 35° *Miserere* (idem). 36° *Te Deum* (idem). 37° *Pater noster* (a capella).

Mélodies (avec accompagnement de piano) : 38° *Le Moine*, pour voix de basse. 39° *La Fantaisie*. 40° *Le Chant de mai*. 41° *Le Poëte mourant*. 42° *La Chanson de Floh*. 43° *Le Cantique du Dimanche*. 44° *Ranz des Vaches d'Appenzell*, à deux voix. 45° *Le Baptême*. 46° *Le Cantique du Trappiste*, pour voix de basse. 47° *Le Pénitent*. 48° *La Prière des Enfants*, à trois voix de femmes. 49° *La Fille de l'air*. 50° *Les Souvenirs*. 51° *Suleïka*. 52° *Le Sirocco*. 53° *Le Premier amour*. 54° *Elle et Moi*. 55° *La Sicilienne*. 56° *A une jeune Mère*. 57° *Nella*. 58° *Printemps caché*. 59° *La Barque légère*. 60° *La Mère-grand'*, à deux voix. 61° *Ballade de la reine Marguerite de Valois*. 62° *Le Vœu pendant l'orage*. 63° *Les Feuilles de rose*. 64° *Le Fou de Saint-Joseph*. 65° *Rachel à Nephtali*. 66° *La Marguerite du poëte*. 67° *La Sérénade*. 68° *Sur le balcon*. 69° *La Dame invisible*, à deux voix. 70° *Chanson des moissonneurs vendéens*. 71° *Le Délire*. 72° *Seul*. 73° *C'est elle*. 74° *Guide au bord ta nacelle*. 75° *Le Jardin du cœur*. 76° *Mina*, chant des gondoliers vénitiens. Tous ces morceaux ont été réunis avec le *Génie de la musique au tombeau de Beethoven*, dans le recueil intitulé : *Quarante Mélodies à une et plusieurs voix*, etc.; Paris, Brandus, 1849, un volume grand in-8°. 77° *Neben dir* (Près de toi), *Lied* pour ténor avec violoncelle obligé. 78° *Der Jager Lied* (le Chant du chasseur), pour voix de basse, avec des cors obligés. 79° *Dichters Wahlsprach* (Devise du poëte), canon à trois voix. 80° *A Venezia*, barcarolle. 81° *Der Schafers Lied* (Chanson du berger), pour ténor, avec clarinette obligée. 82° Trois chansons allemandes, *Murillo*, *les Lavandières*, *Ja und nein* (Oui et non). 83° Beaucoup de pièces vocales pour des albums, et autres choses de moindre importance.

Musique instrumentale : 84° *Première danse aux flambeaux* pour un orchestre d'instruments de cuivre, composée pour les noces du roi de Bavière avec la princesse Guillelmine de Prusse, en 1846. 85° *Deuxième danse aux flambeaux*, pour les mêmes instruments, composée pour les noces de la princesse Charlotte de Prusse, en 1850. 86° *Troisième danse aux flambeaux*, pour les mêmes instruments, composée pour les noces de la princesse Anne de Prusse, en 1853. 87° Plusieurs morceaux de piano, composés à l'âge de dix-sept ans, pendant le premier voyage de l'auteur à Vienne.

Depuis l'impression de cette notice dans la *Biographie universelle des musiciens*, Meyerbeer a publié : N° 88 Ouverture en forme de marche, composée pour le grand concert donné à Londres, à l'inauguration de l'exposition internationale de 1862. 89° *Quatrième danse*

aux flambeaux, composée pour les fiançailles du prince royal de Prusse avec la princesse Victoria, d'Angleterre. 90° *Pater noster* (chœur à quatre voix). 91° Cantique tiré de l'*Imitation de Jésus-Christ*, par Thomas a Kempis (d'après la paraphrase de Corneille), pour un chœur à six voix et une basse solo récitante. 92° *Il primo amore : aria di camera*. 93° *Cantate* et *Schiller-Marsch*, composées pour le 100e anniversaire de la naissance de Schiller, célébré à Paris le 10 novembre 1859. 94° *Marche du couronnement* pour deux orchestres, exécutée à Kœnigsberg en 1861, pour le sacre du roi Guuillame Ier.

Plusieurs biographies de Meyerbeer ont été publiées; celles qui offrent de l'intérêt, soit par les faits, soit par le mérite du style, sont : 1° *M. Meyerbeer, par un homme de rien* (M. Louis de Loménie); Paris, 1844, in-8°. 2° *Notice biographique sur la vie et les travaux de M. Meyerbeer*; Paris, 1846, in-8°. 3° *Pawlowski* (W.), *Notice biographique sur G. Meyerbeer*; Paris, 1849, in-8° (Extrait de l'*Europe théâtrale*). 4° J.-P. Lyser, *Giacomo Meyerbeer. Sein Streben, sein Wirken und seine Gegner* (Giacomo Meyerbeer, sa force (de production), son influence et ses adversaires). Dresde, 1838, in-8° de 61 pages.

FÉTIS père.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Reprise de *l'Eclair*.

Est-ce réellement une reprise? Peut-on dire que *l'Eclair* ait jamais cessé de figurer au répertoire? On passe, en effet, de temps en temps, quelques mois sans jouer cette œuvre charmante; on la laisse reposer, mais elle est toujours là. Un soldat en congé n'a pas pour cela quitté le service. Quand on a joué, l'année dernière, *la Fausse Magie*, c'était incontestablement une reprise. Si l'on remettait en scène le *Guillaume Tell* de Grétry, *Stratonice*, *Euphrosine et Coradin*, *Montano et Stephanie*, *Aline*, *Ma Tante Aurore*, *Beniowski*, ou tel autre ouvrage qui a été l'honneur de l'école française, et qu'on laisse, nous ne savons pourquoi, dans l'oubli, ce seraient des reprises. Mais y a-t-il donc si longtemps que *l'Eclair* a brillé à l'horizon de l'Opéra-Comique?

Reprise ou non, à notre avis on fera toujours bien de jouer cette pièce habilement faite et spirituellement écrite, où l'intérêt, concentré sur quatre personnages, ne languit pas un seul instant; partition pleine de mélodies tantôt légères, fines, gracieuses, tantôt énergiques et passionnées, qu'accompagnent toujours la plus savante harmonie et l'instrumentation la plus vivement colorée. Au reste, le mérite de *l'Eclair* a été constaté par quelques centaines de représentations et n'a jamais été contesté sérieusement par personne. C'est un point établi, universellement reconnu, et sur lequel il paraît superflu d'insister.

Ce qui semblait donner à cette représentation l'air d'une reprise, c'est que la distribution des rôles y était entièrement nouvelle. Mme Bélia joue celui de la jeune veuve avec intelligence et souvent avec gaieté. Le timbre de sa voix est malheureusement un peu criard; mais elle prononce bien, et vocalise, quand il le faut, très-agilement. Mlle Cico est un type de distinction et d'élégance. On peut lui souhaiter seulement un geste plus précis, une diction plus naturelle, un accent plus vrai, plus ému. Il n'y a que des compliments à faire à M. Capoul et à M. Léon Achard. La voix de M. Capoul n'est pas très-forte ni très-étendue : mais il n'y a pas dans tout son rôle un seul prétexte pour pousser des cris. Il n'y faut qu'une prononciation agile et nette, une vocalisation facile, de la gaieté, de l'esprit, le talent de saisir la pensée du compositeur et de la rendre dans une juste mesure. M. Capoul a tout cela, et l'on conviendra qu'il n'est pas mal partagé. Il laisse seulement désirer un peu plus de légèreté, à certains moments, non pas dans son chant, Dieu merci! mais dans son débit et dans son jeu. Cela lui viendra sans doute quand il sera plus maître de lui et qu'il aura plus complétement pris possession de son rôle.

Celui de Lionnel n'a pas été écrit pour M. Léon Achard. Il demande des notes graves qu'avait Chollet, et qui manquent à son remplaçant d'aujourd'hui. En revanche, M. Léon Achard fait vibrer des sons de poitrine éclatants comme ceux d'une trompette, mais dont la vigueur ne dégénère jamais en dureté, dans maint passage où Chollet se servait à peu près exclusivement de sa voix de fausset, qu'il liait à sa voix de poitrine par des *portamenti* d'un goût contestable. Le rôle de Lionnel a donc aujourd'hui — musicalement parlant — un tout autre caractère qu'à l'époque de sa création. Nous le remarquons sans nous en plaindre. Si certaines phrases graves ont moins d'énergie, les phrases élevées sont plus accentuées et plus brillantes. Somme toute, il y a compensation. M. Achard — bien qu'un peu ému peut-être — a fort bien dit le premier air et notamment la prière qui en forme le milieu. (Nous nous permettrons seulement de ne point approuver le zèle excessif qui le pousse à s'agenouiller pour chanter cet *andante*. Lionnel raconte que l'on prie à bord avant de se battre, mais, comme il ne va pas se battre, il ne prie pas. Il est dans le salon d'une maison de campagne, et non sur le pont de son navire. Il n'a pas devant lui les canons de l'ennemi, mais la bouteille bordelaise de son interlocuteur. Cet accès de dévotion qui le prend n'est donc pas précisément à sa place : cela est affecté.) M. Achard ne mérite que des éloges dans le duo du second acte. C'est là que sa voix de poitrine produit un effet merveilleux qui a fait crier : *bis*! *bis*! dans l'orchestre et dans les loges, aussi bien qu'au parterre. Il n'a pas moins réussi dans la romance du troisième acte, qu'il chante *mezza voce* avec beaucoup de douceur et de sentiment, un excellent style et un goût exquis. Bref, les interprètes ont plu au public autant que l'ouvrage.

LÉON DUROCHER.

ASSOCIATION DES ARTISTES MUSICIENS.

Assemblée générale.

Le compte rendu présenté par M. Emile Réty, l'un des secrétaires, commençait en ces termes :

« L'année 1863 a été heureuse pour notre Association.

» La recette, supérieure de plus de 10,000 francs à celle des années précédentes, s'est élevée à 74,776 fr. 52 c.

» Les dépenses ordinaires ont été de 40,821 fr. 94 c.; et bien que nous ayons dû en outre affecter une somme de 10,352 francs au paiement des quatre derniers termes de la soulte à verser au Trésor pour la conversion de la rente 4 1/2 en 3 0/0, il nous a encore été possible de consacrer 24,303 fr. 34 c. à l'acquisition de 79 obligations produisant 1,185 francs d'intérêt annuel et garanti par l'Etat.

» Au 31 décembre 1863 notre Société possédait 27,690 francs de rentes.

» Ce développement progressif et constant de notre prospérité financière, en assurant l'avenir de notre Association, lui permet aussi d'étendre de plus en plus le cercle de son action bienfaisante.

» Il a été distribué en secours et pensions 28,488 fr. 95 c.; les frais funéraires et de pharmacie ont été de 541 fr. 50 c.; les frais judiciaires, de 180 francs. C'est un total de 29,210 fr. 45 c. réparti entre 217 sociétaires.

» Les cotisations ayant produit 21,689 fr. 50 c., les sociétaires se trouvent avoir reçu 7,520 fr. 95 c. de plus qu'ils n'ont versé. »

A côté d'un résultat si satisfaisant se place un regret trop légitime. Croirait-on que sur les quatre mille sept cent soixante-cinq membres dont l'Association se composait en 1863, plus de mille aient négligé d'acquitter la faible cotisation fixée par les statuts? 6 francs par an, 10 sous par mois, 2 sous 1/2 par semaine : c'est pourtant bien peu; mais ce peu multiplié par le chiffre de 1,000, aarait donné 6,000 francs de plus à distribuer en pensions et en secours.

» Après avoir signalé le mal, ajoutait M. Emile Réty, nous aimons à dire le bien.

» Un certain nombre d'artistes et d'amateurs ne s'en tiennent pas à la lettre de notre contrat, et s'imposent volontairement un chiffre de cotisation supérieur à celui que nous serions en droit d'exiger.

» Le premier nom que nous avions à vous citer était celui de Meyerbeer, ce maître illustre que la mort vient de prendre au moment où notre scène lyrique espérait, attendait de lui un nouveau chef-d'œuvre. Il appartient à des voix plus autorisées que la nôtre de parler de ses œuvres impérissables, de dire la grandeur de cette perte pour l'art que nous servons, pour cet art qu'il aimait, qu'il honorait, auquel il avait consacré toutes ses veilles, toutes ses pensées, et dont il avait tant agrandi le domaine. Le respectueux hommage que nous venons rendre ici à cette mémoire universellement honorée, est avant tout un pieux souvenir de reconnaissance. Meyerbeer n'était pas seulement pour l'association des artistes musiciens une grande célébrité qui la couvrait de sa gloire. Il était aussi l'un de ses premiers, de ses plus constants bienfaiteurs. Il y a quelques jours à peine, fidèle à une habitude de vingt deux années, il nous faisait parvenir son don annuel. C'était, hélas! la dernière marque d'intérêt que nous étions appelés à recevoir de ce génie qui allait sitôt s'éteindre en laissant dans nos rangs un vide immense. »

Parmi les membres du comité chez qui la générosité est une habitude, MM. Manry, Chatenet, Dufrêne, Ermel, Jancourt, Thomas aîné, Colmet d'Aage, Debez, Richart d'Ambricourt, Delzant, le rapporteur distinguait avec raison M. Georges Kastner, qui, dans le cours de l'année, n'a pas donné moins de 320 francs, et dont la contribution volontaire, depuis l'origine de l'association, s'élève à près de 5,000 francs.

Le compte rendu de M. Emile Réty, remarquable par l'ordre et la clarté, a de plus le mérite de rendre une justice exacte à tous les services rendus, et de ne laisser dans l'ombre aucun des noms auxquels une mention était due. « Aimons notre œuvre, a-t-il dit en terminant : travaillons sans cesse à l'enrichir, en nous appliquant à la perfectionner sans cesse, et, tout en nous dévouant sans réserve à la recherche des améliorations possibles, restons fermement attachés à nos grands principes fondamentaux; à ces principes dont l'intelligente application nous a fait réaliser, depuis la fondation de l'Association, une recette générale de 1,176,323 fr. 43 c., et nous a permis de distribuer en pensions et secours de toutes sortes une somme totale de 324,206 fr. 05 c., tout en amassant un capital de 603,910 fr. 49 c., produisant un revenu de 27,690 francs, et assurant dès à présent et à tout jamais 105 pensions à nos confrères infirmes ou malheureux.

» Soyons fiers de ce passé. Espérons plus encore de l'avenir, car nous approchons du moment où les premières pensions de droit pourront et devront être accordées. »

Des applaudissements prolongés ont accueilli ce rapport, que couronnait une allocution chaleureuse à M. le baron Taylor, fondateur et président des cinq associations d'artistes. Ensuite M. le baron Taylor a pris lui-même la parole pour remercier l'auditoire de ses témoignages sympathiques et l'engager à suivre son exemple, en continuant une propagande si féconde en bienfaits.

Plus de cent vingt membres assistaient à la séance, et le scrutin pour l'élection ou la réélection de douze membres du comité s'est résumé comme il suit : M. Debez a obtenu 107 voix; Triebert, également 107; Dufrêne, 101; Deffès, 97; Jancourt, 96; Emile Rety, 95; Batiste, 89; Reine, 88; Strauss, 86; Jules Simon, 84; Marie, 75; Quantinet, 52. MM. Strauss et Quantinet ont été nommés en remplacement de deux anciens membres.

Quelques jours auparavant, le samedi 14 mai, la fête de M. le baron Taylor avait été célébrée pour la quinzième fois dans un banquet nombreux et brillant, donné dans les salons de Douix au Palais-Royal. Là, d'excellentes paroles avaient encore été prononcées, des toasts portés à l'homme providentiel qui n'a pas trop mal doté les associations, qui sont ses filles, puisqu'il a versé dans leurs caisses une somme ronde de 4 millions.

P. S.

AUDITIONS ET CONCERTS.

M. B. Pisani. — M. Jules Schulhoff (2e concert). — M. Fr. Ferraris. — Mlle Adrienne Peschel. — Audition annuelle des élèves de M. W. Krüger. — Quatrième concert de bienfaisance de la Société académique de musique sacrée.

Nous voici parvenus à la fin de la saison des concerts, et sans la catastrophe inattendue qui a mis en deuil le monde musical, et dont le récit a rempli presque exclusivement nos colonnes, nous aurions déjà réglé nos comptes avec la plupart des artistes qui ont fait appel au public dans ces derniers temps. En dépit des jours écoulés, nous essayerons néanmoins de combler cette lacune, en consacrant quelques lignes à ceux dont nous avons gardé le souvenir.

Le premier nom que nous trouvons sous notre plume est celui de M. Pisani, qui a donné une fort belle soirée dans la grande salle de l'hôtel du Louvre, pour y faire entendre quelques-unes de ses compositions. Nous ne connaissions M. Pisani que comme l'auteur d'un opéra de *Ladislas*, représenté à Constantinople, et l'on conviendra que c'était une assez mince recommandation que celle d'une notoriété conquise sur les rives du Bosphore, lesquelles ne sont pas encore considérées comme un centre de dilettantisme, quoiqu'on y jouisse d'une troupe italienne et que le frère de Donizetti y ait, pendant un certain nombre d'années, dirigé la musique militaire du sultan. Mais ce que nous ignorions et ce que nous nous empressons de constater, c'est qu'avant d'aller briguer les suffrages des enfants de Mahomet, M. Pisani avait déjà fait ses preuves en Italie, où il était cité comme un des meilleurs disciples de Mercadante. Cette circonstance explique les sympathies que ce jeune compositeur a rencontrées, à Paris, chez les artistes de sa nation, dont le concours n'a pas été inutile à l'interprétation de ses œuvres. L'excellent orchestre des Italiens, conduit par M. Castagnari, ainsi que les chœurs de ce théâtre, s'étaient mis à ses ordres, et au nombre des solistes du chant, on comptait M. Marochetti, secondé par Mme Peudefer et M. Stroheker. Il ne faut donc pas s'étonner si, avec de pareils éléments, les compositions de M. Pisani ont produit tout l'effet dont elles sont susceptibles. Elles ont généralement fait le plus grand plaisir. Des chœurs à quatre voix, sans accompagnement, l'ouverture de *Ladislas*, des mélodies qui rappellent, sans le copier, le genre de Félicien David, ont été tour à tour fort applaudis. Mais le morceau qui a été le mieux accueilli, c'est une fantaisie orientale à quatre voix, soli et chœurs, et à grand orchestre, composée sur la poésie de Victor Hugo, intitulée les *Djinns*. Cette œuvre importante, qui a les proportions d'un véritable oratorio, révèle un beau et sérieux talent, très-apte aux combinaisons dramatiques les plus éle-

vées: aussi croyons-nous fermement que le jour où M. Pisani fera son apparition sur une de nos grandes scènes lyriques, on le saluera comme un maître.

—Le second concert de Jules Schulhoff n'avait pas excité un moins vif intérêt que le premier. L'éminent pianiste, qui, soit comme exécutant, soit comme compositeur, connaît peu de rivaux, a tenu constamment son auditoire sous le charme, en jouant plusieurs de ses ouvrages qu'on avait entendus déjà, mais qu'on ne se lasserait jamais de lui faire répéter. Sans parler de la belle sonate de Beethoven, op. 102, pour piano et violoncelle, qu'il a dite avec Seligmann, et qui a été rendue avec une perfection réelle et un sentiment exquis, nous signalerons, entre autres, sa *Polonaise*, sa *Chanson slave*, et cette magnifique transcription de l'ouverture d'*Oberon* qui avait soulevé des transports d'enthousiasme à sa première audition. La voix gracieuse et pure de Mme Barthe-Banderoli a eu sa part des bravos décernés au bénéficiaire, et ce n'était pas une tâche facile que de se faire applaudir après Schulhoff, comme elle l'a fait avec les *Tre Giorni*, de Pergolèse.

— A la soirée musicale, donnée par M. Fr. Ferraris dans la salle Herz, on a fêté en lui non-seulement un pianiste élégant et correct, remarquable surtout par ses qualités de style, mais aussi un compositeur plein de grâce poétique et de savante originalité. Son *Souvenir de Donizetti* et sa *Monferrina*, danse italienne du plus piquant effet, ont ravi tous les assistants, et le succès de M. Ferraris a été complété par trois morceaux de moindre dimension, une mélodie intitulée *les Roses*, une barcarolle et une tarentelle, dont on ne peut faire un éloge plus mérité qu'en disant qu'on les a trouvés trop courts.

— Mlle Adrienne Peschel, qui s'est fait entendre dernièrement chez Herz, est une jeune et charmante pianiste dont les études au Conservatoire ont été couronnées par un premier prix, et dont le talent, mûri par une application sérieuse, a encore grandi depuis cette époque. Son jeu distingué et sympathique, qu'on a pu apprécier dans ses nombreuses auditions, tant en France qu'en Allemagne et en Angleterre, lui a valu, l'autre soir, un nouveau triomphe. En abordant à peu près tous les genres, elle a montré qu'elle savait se plier avec le même bonheur aux exigences de chacun, et elle n'a pas été moins bien inspirée en interprétant le cinquième concerto de Henri Herz, ou la sonate de Beethoven, dédiée à Kreutzer, avec l'aide du violon de M. White, qu'en jouant plusieurs petits morceaux fort bien choisis de Chopin, de Mendelssohn et de Bériot fils. Le souvenir de cette soirée restera comme un des plus agréables de la saison.

— Une audition intime avait réuni, dimanche dernier, dans les salons Erard, les élèves amateurs qui suivent les cours de M. W. Kruger, dont on connaît les mérites non moins comme professeur que comme pianiste compositeur. Tous les morceaux qui ont été exécutés dans cette séance ont témoigné de la manière la plus brillante en faveur de l'enseignement de M. W. Kruger. Quelques-uns de ses élèves, qui appartiennent au grand monde, ont interprété en véritables virtuoses des œuvres de Chopin, de Beethoven, de Weber, du prince Poniatowski. Le professeur lui-même a ouvert la séance en jouant, avec une jeune personne d'un talent fort distingué, un duo de Lysberg sur *Don Juan*, pour deux pianos. Dans un second duo de Mozart, pour piano et violoncelle, M. Eug. Rignault a prêté à une autre élève de M. Kruger un appui fort digne d'éloge. A la suite du concert, deux amateurs ont joué avec infiniment de verve *les Deux Aveugles*, cette bouffonnerie d'Offenbach, dont la représentation est toujours d'un effet irrésistible.

— La Société académique de musique sacrée, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs cet hiver, destine, comme on sait, le produit de chacun de ses concerts à une œuvre de bienfaisance. Le quatrième, qui a eu lieu récemment dans la salle Herz, avait pour but d'aider à l'achèvement de l'église de Pont-Leroy et de la cathédrale de Boulogne-sur-Mer. On y a entendu, comme d'habitude, avec soli, chœurs et ouvertures, des morceaux de musique classique empruntés aux maîtres des trois derniers siècles, et entre autres, un très-beau choral à quatre voix, des frères Moraves; un fragment de l'oratorio de *Salomon*, de Hœndel; un *Dixit Dominus*, de Léonard Léo, et plusieurs autres ouvrages de l'abbé Clari, de Bononcini, de Jomelli, de J. J. Gastredi, de Victoria, etc., dont l'interprétation était confiée à MM. Bussine et Lafont, à Mme Peudefer, à Mlle Bernard des Portes et à Mme la baronne de F., excellente musicienne, dont bien des artistes envieraient le goût et la méthode. M. Charles Vervoitte, qui dirige avec tant d'habileté et de zèle ces séances de charité musicale, a dû être satisfait du résultat de celle-ci, et c'est avec raison qu'il peut dire que ce qui distingue et honore la Société dont il est le digne président, c'est qu'elle se sert très-heureusement de la musique pour faire le bien.

Y.

CONCOURS D'ORPHÉONS,

DE MUSIQUE D'HARMONIE ET DE FANFARES.

Ouvert à Saint-Denis, le 8 mai 1864.

Saint-Denis a brillamment ouvert, le 8 mai dernier, la campagne orphéonique de l'année. Son concours musical marquera dans l'histoire de l'art populaire en France. Huit mille chanteurs et instrumentistes avaient répondu, d'Algérie et de tous les points de la France, à l'appel de la Commission d'organisation : leur défilé sur la place d'armes a duré deux heures. Jamais aucun concours n'avait atteint de telles proportions; elles ne seront désormais que bien rarement dépassées.

Les jurys des Sociétés chorales, sous la présidence de MM. Clapisson, François Bazin, Elwart, Ermel et Delsarte, étaient formés par MM. Bezozzi, Laurent de Rillé, Léo Delibes, Gustave Héquet, Blanc, G. Lefébvre, A. Boïeldieu, Gastinel, Bienaimé, Rocheblave et Jules Monestier.

Les présidents et jurés des musiques d'harmonie et des fanfares étaient : MM. Dauverné, Cokken, Arban, Dorus, de Groot, Gautrot aîné, Sellenick, Léon Magnier, Thibaut, Brunet, Leroy, J. Simon, Genin, Lepoivre, Rigaud.

La distribution des récompenses a eu lieu le lundi 9 mai. Par une innovation très-appréciée, chaque prix se composait de deux médailles d'or, de vermeil ou d'argent, suivant son importance, médailles du même module destinées, l'une à la société, l'autre à son directeur.

Les orphéonistes de Saint-Omer ont remporté la couronne de 500 francs, prix d'honneur, offerte par les dames de la ville.

Les premiers prix ont été ainsi décernés :

Sociétés chorales. — Enfants de Lutèce, Choral de Belleville, Choral des Arts-et-Métiers, Orphéon de Puteaux, Sociétés chorales de Clermont, d'Elbeuf, de Cormeilles-en-Parisis, de Fontenay-sous-Bois et de Guebwiller (Haut-Rhin).

Musiques d'harmonie. — Valenciennes, Montmartre, Beaumont-sur-Oise.

Fanfares. — De la Garde nationale à cheval de Paris, de Senlis, de Joigny, de Hermes, de Fécamp, de Villiers-Saint-Sépulchre et de Béthisy-Saint-Pierre.

Les prix de solo ont été décernés à Valenciennes, à la Garde nationale de Paris, à Beaumont et à Reims.

L'aspect de la ville était magnifique.

Em. Mathieu de Monter.

MINISTÈRE DE LA MAISON DE L'EMPEREUR

ET DES BEAUX-ARTS.

Surintendance générale des théâtres.

Aux termes d'une clause introduite le 5 juin 1863 dans son cahier des charges, et à raison de la subvention qui lui fut alors allouée au nom de l'Etat, le directeur du théâtre Lyrique impérial doit, chaque année, faire représenter au moins une pièce en trois actes, dont la musique aura été composée par des élèves pensionnaires ou anciens pensionnaires de France à Rome n'ayant encore eu aucun ouvrage joué à Paris. Cet ouvrage peut être mis au concours entre les lauréats.

En conséquence, un concours est ouvert au théâtre Lyrique.

Le sujet est un poëme nouveau en trois actes, intitulé *la Fiancée d'Abydos*.

Les lauréats de Rome qui voudraient prendre part à ce concours sont invités à se présenter à la direction du théâtre Lyrique pour y recevoir de plus amples renseignements.

Les compositions musicales des concurrents seront soumises à une commission nommée par le ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts.

L'œuvre qui aura été jugée la meilleure sera exécutée du 1er septembre au 30 décembre de cette année, sur le théâtre Lyrique impérial.

S. M. le roi de Prusse a écrit à Mme Meyerbeer une lettre autographe dans laquelle il lui exprime ses regrets et sa sympathie à l'occasion de la mort du célèbre compositeur, son mari.

Après la mort de Meyerbeer, le bruit avait couru que ses dernières volontés interdisaient la représentation de *l'Africaine*. — Il n'en est rien. — Dans son testament ouvert cette semaine à Berlin, l'illustre défunt autorise au contraire la représentation et la publication de son œuvre, en soumettant seulement cette autorisation à l'accomplissement de certaines clauses artistiques.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a joué deux fois *la Juive* cette semaine. Villaret y a reparu, après l'absence nécessitée par les soins à donner à sa santé. On l'a accueilli par les témoignages les plus flatteurs de sympathie, et il les a justifiés par la manière dont il a chanté le rôle d'Eléazar, et surtout la belle romance du quatrième acte. On sait avec quelle puissance dramatique Mme Marie Sax rend celui de Rachel; elle y a provoqué un véritable enthousiasme. Belval, comme toujours, a été fort applaudi dans le rôle du cardinal et Warot dans celui de Léopold. Ces représentations ont été fort belles et ont attiré beaucoup de monde, malgré la chaleur précoce de la température. — Mercredi on a représenté *la Muette de Portici*.

*** Le poëme de M. de Lamartine, *Fior d'Aliza*, a fourni à Victor Massé, l'un de nos compositeurs les plus distingués, le sujet d'un opéra dont il vient de terminer la partition et qui sera représenté au théâtre de l'Opéra-Comique.

*** Pendant la durée des réparations qui doivent être faites dans la salle du théâtre de l'Opéra-Comique, les représentations auront lieu dans celle de l'Odéon.

*** La direction du théâtre Lyrique paraît décidée à continuer ses représentations pendant le mois de juin.

*** C'est prématurément qu'on a annoncé l'engagement de Mme Ugalde au théâtre Lyrique.

*** Il est de plus en plus question pour l'hiver prochain d'un second théâtre italien, spécialement consacré au genre bouffe. MM. Caïmi et de Filippi, tous deux anciens secrétaires du théâtre italien de Paris, formeraient cette entreprise, déjà en possession d'un terrain et pourvue d'un architecte pour la construction de la salle.

*** De tous côtés, en France, des hommages sont rendus à la mémoire de Meyerbeer; les directions théâtrales de toutes les grandes villes tiennent à honneur de témoigner, par d'éclatantes manifestations, leurs regrets de la perte immense et peut-être irréparable que vient de faire l'art musical.

*** Le festival qui aura lieu demain à Lyon sera des plus imposants. Une des *Marches aux flambeaux* de Meyerbeer y sera exécutée comme hommage à la mémoire de l'illustre maître, par toutes les sociétés instrumentales lyonnaises, deux cents exécutants, sous la direction de M. Joseph Luigini.

*** L'opéra de Reyer, *la Statue*, vient d'être joué à Weimar, avec un succès de bon aloi et qui s'est établi par plusieurs représentations successives. M. de Hulsen, directeur des théâtres royaux de Berlin, assistait à la septième. Les journaux allemands donnent de grands éloges à l'œuvre de l'éminent compositeur.

*** Le 15 juin s'ouvrira à Madrid, pour la saison d'été seulement, le nouveau théâtre Rossini exploité par les propriétaires de la salle. Les artistes engagés sont MM. Tamberlick, Mongini, Vidal, Bartolini, Vialetti; Mmes Tedesco, Poch et Garulli. Mme Tedesco part cette semaine pour se mettre à la disposition des directeurs; un des principaux rôles qu'elle chantera sera celui de Fidès du *Prophète*, qui n'a pas encore été représenté à Madrid. On a engagé exprès pour celui de Bertha Mlle Garulli, jeune artiste de talent et qui l'a déjà chanté avec succès à Lisbonne. On donnera en outre *Guillaume Tell* pour l'inauguration du théâtre, *Anna Bolena* et *Otello*.

*** Un journal annonce que M. Guiraud a vendu 3,500 francs, à l'éditeur Lemoine, la partition de son opéra *Sylvie* qui vient d'être représenté avec succès au théâtre de l'Opéra-Comique.

*** Par arrêté préfectoral en date du 16 mai, M. Gérault (Louis-Bernard) a été nommé directeur de l'Athénée musical, en remplacement de M. de Raousset-Boulbon. — L'Athénée fermera le 31 mai et rouvrira le 15 septembre.

*** L'éminent pianiste compositeur Edouard Wolff fait partie du jury désigné pour le grand concours de Lyon; il est parti hier pour cette ville.

*** En sa double qualité d'artiste et de voyageur, notre excellent confrère, Oscar Comettant, nous a déjà fait faire beaucoup de chemin à travers les deux mondes. Mais, comme il ne se repose jamais, le voilà qui nous invite encore à de nouvelles tournées, dans un rayon moins vaste il est vrai. Sous ce titre séduisant et rempli de promesses : *En vacances*, il nous conduit par la main dans le Béarn, aux Pyrénées, à Arcachon, et autres lieux, tout en nous contant des histoires aussi variées qu'amusantes, notamment celle d'une certaine société philharmonique, dont le modèle n'a peut-être jamais existé. *En vacances* deviendra le *vade mecum* d'un grand nombre de gens qui veulent s'amuser et s'instruire sur la route. — Profitons de l'occasion pour annoncer une bonne nouvelle. Mme Oscar Comettant, remise de l'indisposition qui ne lui avait presque pas permis de chanter cet hiver, a retrouvé une voix meilleure que jamais, et va nous le prouver dans les beaux jours, en parcourant les villes d'eaux et les sociétés musicales.

*** La ville d'Amiens annonce pour le dimanche 3 juillet, à 1 heure précise, un grand concours d'harmonie, de fanfares et d'orphéons. Les corps de musique d'harmonie et de fanfare, ainsi que les sociétés chorales, qui accepteront l'invitation de M. le maire de la ville d'Amiens, sont priés d'en donner avis au secrétariat de la mairie, en faisant connaître leur catégorie (harmonie, fanfare ou orphéon). Vingt-neuf médailles, la plupart aux armes de la ville d'Amiens, en or, en vermeil et en argent, de valeurs différentes, suivant le rang des prix (300 francs, 250 francs, 200 francs, etc.), et représentant ensemble une somme de plus de 3,000 francs, seront distribuées. — S'adresser, pour de plus amples renseignements, à la mairie d'Amiens.

*** La Société philharmonique de Troyes a donné la semaine dernière son deuxième concert de l'année. Mlle de la Pommeraye, M. Dussargues et M. Pesme en faisaient les principaux frais avec M. U. Cardon. Mlle de la Pommeraye, que nous connaissions déjà, s'est fait fort applaudir dans les couplets de *la Reine de Saba*, le duo de *Faust*, avec M. Pesme, la ballade de *Charles VI*, et dans une charmante

romance de sa composition, *Mam'zelle Madeleine*. Ce concert a été un des plus remarquables de la saison.

*** Au deuxième concert de la Société philharmonique d'Angoulême, Mme Rey-Balla se distinguait comme cantatrice, et Mlle Murer, comme pianiste. Cette dernière, en digne élève de Prudent, obtenait avec *la Danse des Fées* une de ces ovations qui auraient permis de douter si c'était l'élève ou l'émule du maître à qui l'on doit ce charmant morceau.

*** De retour de Londres, où il a obtenu ses succès accoutumés, Camille Sivori va séjourner quelque temps à Paris. Au concert populaire de lundi, Sivori avait enthousiasmé comme toujours son auditoire, par cette force cette magie d'archet qui est son secret comme c'était celui de Paganini. Il avait pour partenaires Mlle Arabella Goddard, pianiste; MM. Webb, Ries et Piatti, l'inimitable violoncelliste qui a laissé de si profonds souvenirs à Paris. Sims Reeves et miss Banks ont bien chanté, mais de la musique sans valeur, qui jurait avec l'élévation des morceaux exécutés par les instrumentistes.

*** Des fêtes orphéoniques s'organisent sur tous les points de la France. Voici la liste des concours et festivals qui sont annoncés : Lyon, 22 mai; Epinal, 22 mai; Beaumont-sur-Oise, 12 juin; Angers, 19 et 20 juin; Villejuif, 19 juin; Limoges, 26 juin; Amiens, 23 juillet; Nantes, 10 juillet; Pantin, 7 août; Vincennes, 14 août; Arras, 28 et 29 août; Bayonne, 28 et 29 août; Dijon, 10 et 12 septembre.

*** Dimanche dernier on a exécuté à l'église Saint-Etienne, sous la direction de M. Durand, une messe à grand orchestre, chœurs et soli composée par M. Godefroid. Cette œuvre, qui renferme des pages de grande valeur, a produit une vive sensation par son caractère grandiose, son style élevé. Les soli ont été chantés par MM. Perrier et Guyot.

*** La grande fête musicale d'Aix-la-Chapelle est finie, et l'on s'accorde à dire que depuis nombre d'années les chœurs n'avaient marché avec autant d'ensemble et de précision; ils étaient formés de 122 soprani, 96 contralti, 98 ténors et 135 basses. C'était merveilleux, et quiconque n'a point assisté à de pareilles exécutions ne peut se faire une idée de l'effet magique produit par une masse vocale qu'une pensée seule guide et anime, celle de bien faire. Un orchestre formidable (il comptait 32 violons, 18 altos, 17 violoncelles et 12 contre-basses) soutenait ce chœur imposant, sous la magistrale direction de M. Julius Rietz, de Dresde. L'espace nous manque pour donner aujourd'hui les détails de cette magnifique exécution; mais nous devons dire que les artistes auxquels elle était confiée se sont montrés à la hauteur de leur tâche, et que la foule considérable qu'avaient attirée ces solennités s'en est retournée satisfaite de tous points.

*** A partir du 1er mai, les musiques des régiments en garnison à Paris exécutent des morceaux d'harmonie sur un des emplacements ménagés à cet effet dans le jardin du palais des Tuileries et donnant du côté de la rue de Rivoli, près de la place Vendôme. Ces concerts militaires ont lieu tous les jours de la semaine (le dimanche excepté), de 5 à 6 heures du soir.

*** Mlle Carmelina Poch, dont nous avons constaté les succès récents à Bruxelles et à Gand, vient d'être engagée pour le nouveau théâtre Rossini de Madrid. Cet engagement, fait par M. le chevalier Barbieri, compositeur de grand talent et chargé de former la troupe, est la meilleure attestation du mérite de Mlle Poch.

*** En remplacement de feu Schindelmeister, M. Neswadba, jusqu'ici maître de chapelle à Hambourg, a été nommé chef d'orchestre au théâtre de la cour à Darmstadt.

*** Le festival de chant aura lieu à Cologne les 12 et 13 juin ; vingt-huit sociétés y prendront part.

*** M. Henri Herz, officier de la Légion d'honneur, vient de recevoir le titre de fournisseur de S. M. l'Impératrice. Cette faveur est une nouvelle récompense due à la perfection des produits de sa manufacture de pianos.

*** Les deux commissions instituées l'une à Paris et l'autre à Dijon, pour l'érection d'une statue à Rameau, font les efforts les plus zélés pour atteindre le but honorable qu'elles se sont proposé. Elles sollicitent par des circulaires adressées aux directions théâtrales, aux sociétés chorales, etc., des représentations ou des concerts au profit de l'œuvre. M. Poisot a transcrit une ouverture de Rameau pour piano à quatre mains, dont le produit a la même destination; enfin on ne néglige rien pour activer les souscriptions.

*** Notre collaborateur, M. G. Kastner, membre de l'Institut, qu'on est toujours certain de trouver là où il y a une idée généreuse à faire prévaloir, vient de souscrire pour 100 francs à l'érection de la statue de Rameau.

*** Mardi dernier, au théâtre Robin, LL. Exc. les ambassadeurs japonais sont venus avec toute leur suite, assister à l'une des charmantes représentations de ce théâtre. A la fin de la soirée, ils ont témoigné à M. Robin toute leur satisfaction, et ne se sont retirés qu'après avoir obtenu de lui l'autorisation de revenir pour visiter en détail les ingénieux appareils qui les avaient tant émerveillés.

*** C'est dimanche dernier qu'a eu lieu l'ouverture des soirées dansantes du Casino d'Asnières. Une foule considérable s'y était donné rendez-vous. L'orchestre, sous la direction de M. Rochefort, a joué les morceaux les plus entraînants de son répertoire, et a dû bisser plus d'une fois la dernière figure du quadrille à la mode. Bal tous les dimanches.

*** Mlle Marie Pfotzer, jeune artiste qui créa, il y a trois ans environ, le rôle principal dans *la Chanson de Fortunio*, opérette d'Offenbach, jouée avec grand succès aux Bouffes-Parisiens, vient de succomber, à peine âgée de vingt-deux ans, à une maladie de poitrine.

*** Le docteur d'Alquen, qui vient de mourir à Mülheim, sur la Ruhr, possédait des facultés musicales peu communes. Dans les papiers de sa succession on a trouvé de nombreuses compositions, des sonates, des quatuors, des oratorios, des messes et environ quatre cents lieder.

*** Nous avons à déplorer la mort presque subite d'un jeune artiste, qui avait déjà donné la mesure d'un talent musical destiné à un bel avenir. M. Jules de Groot, pianiste et compositeur distingué, frère de M. A. de Groot, l'excellent chef d'orchestre, est mort le 9 mai, à Madrid, où il se trouvait depuis huit jours seulement en fonctions de chef d'orchestre du Cirque du prince Alphonse. Si cet artiste est mort sur une terre étrangère, ses amis ont au moins la consolation de savoir que ses funérailles ont été dignes des sympathies qu'avaient déjà excitées son talent et son caractère. Tous les membres français du Cercle international, et la plupart des Hollandais, ses compatriotes, résidant à Madrid, ont tenu à suivre son convoi funèbre. De son côté, M. de Las Rivas, banquier et propriétaire du Cirque, a voulu faire les frais de la maladie de J. de Groot et de ses funérailles. C'est là un acte des plus honorables et qui témoigne d'un cœur noble et généreux. J. de Groot n'était âgé que de trente-quatre ans; il laisse une jeune veuve et un fils qui compte six ans à peine.

*** Un ancien marchand de musique, qui a dirigé à Anvers et à Bruxelles de grands établissements, et qui a fait beaucoup pour la propagation en Belgique des éditions françaises, M. J.-A. Meerens père, vient de succomber à une longue et douloureuse maladie. Il avait dû quitter les affaires il y a quelques années.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Marseille*, 18 mai. — La mort de l'illustre maître qui vient de nous être enlevé est devenue l'occasion d'une cérémonie imposante qui, grâce à l'intelligente sollicitude de M. Halanzier, a dignement répondu aux regrets universels. Le troisième acte de *Robert le Diable*, le deuxième du *Pardon de Ploërmel* et le quatrième des *Huguenots* composaient le spectacle. La représentation a commencé par une marche funèbre de M. Audran fils qui, lui aussi, a voulu payer son tribut à Meyerbeer. Après le quatrième acte des *Huguenots* et pendant la marche du *Prophète*, le rideau s'est levé sur un tableau des plus émoumants. Tous les artistes, revêtus de costumes empruntés aux personnages des œuvres du maître, étaient rangés autour de son buste, et Mme Ecarlat, qui avait joué les rôles d'Alice et de Valentine, est venue lire une pièce de vers, non comme une artiste ordinaire, mais en muse inspirée. L'effet a été magnifique. Le buste de Meyerbeer, remarquable à tous égards, avait été fait en trois jours par M. Boutoux, professeur à l'Ecole des beaux arts.

*** *Fontainebleau*, 16 mai. — Dans la soirée musicale donnée par M. et Mme Mohr-Dietsch, avec le concours de l'excellente musique des guides, que dirige M. Mohr père, M. Michot, l'artiste de l'Opéra, MM. Batta et Garcin, Duverger et Triebert ont rivalisé de talent et de charme. Quant à Mme Mohr-Dietsch, l'école de Mme Damoreau n'a pas produit d'élève qui rappelât davantage la célèbre cantatrice par le goût, le fini du style, par la modestie et aussi par la timidité.

*** *Tours*. — A l'occasion des fêtes régionales de Tours, l'ancienne église Saint-François avait été transformée en salle de concert et féeriquement décorée. Elle contenait plus de mille personnes accourues pour entendre l'élite des meilleurs artistes de Paris. Mme Faure-Lefebvre a chanté avec un sentiment exquis l'*Air des saisons* de Victor Massé et celui du *Domino noir*. Ismaël l'a merveilleusement secondée dans un duo de

Clapisson *(Gibby la Cornemuse)* et a été très-applaudi. Séligmann et son violoncelle ont obtenu une véritable ovation. Ses *Souvenirs des Huguenots* (hommage de circonstance à leur illustre auteur), ont produit le plus grand effet. Herman et Ketterer, l'un dans sa fantaisie sur *la Muette*, et l'autre dans ses charmantes compositions, ont fait le plus grand plaisir. L'orchestre, habilement dirigé par Van Gelder, a complété cette belle solennité.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — Le théâtre royal italien a donné cette semaine et successivement les trois grands chefs-d'œuvre de Meyerbeer, *Robert le Diable*, *les Huguenots* et *le Prophète*. Nous ne tarderons pas à entendre *Stradella*, qui est en répétition; le rôle principal de l'opéra de Flotow sera chanté par Naudin, qui l'a créé avec beaucoup de succès à Paris. — Les concerts du Palais de Cristal ont commencé samedi. Le premier de la série des dix concerts que doit donner M. Gye à Sydenham, a été des plus brillants. On y a beaucoup applaudi Mmes Carlotta Patti, Fricci, Giuseppina Tati, MM. Neri, Baraldi, Graziani et signor Sivori.

*** *Vienne.* — La nouvelle de la mort de Meyerbeer a produit une impression profonde. L'illustre maestro se trouvait ici chez lui, tout comme à Paris et à Londres. C'est le premier artiste qui ait été décoré par le gouvernement autrichien.—Joseph Strauss prépare une manifestation funèbre en l'honneur de Meyerbeer.—Mongini paraît s'acclimater parmi nous; son organe gagne de jour en jour; dans les notes élevées il produit parfois des effets vraiment surprenants. La troupe italienne doit donner encore *Saffo* et *Don Pasquale*, et de cette façon elle aura rempli son programme. — Au commencement de juin, l'opéra tchèque (Bohême) de Prague doit arriver ici pour donner une série de représentations.

*** *Berlin.* — L'académie de chant se propose de donner une fête commémorative en l'honneur de Meyerbeer, sous la direction de M. Grell. — Le directeur de musique Wieprecht vient d'arranger une marche funèbre sur des motifs tirés des œuvres de Meyerbeer.— M. Reymond et le directeur de musique Truhn se sont associés pour la publication d'un manuscrit littéraire, dédié à Meyerbeer, sous le titre de « Giacomo Meyerbeer, considéré comme artiste et comme homme. »

*** *Mayence.* — Bazzini a donné un concert dans la salle de la Liedertafel; depuis longtemps les plus célèbres virtuoses n'ont eu chez nous un aussi brillant succès. Après avoir tenu sa partie dans un trio de Beethoven et joué une sonate de Mozart avec un art consommé, Bazzini nous a fait entendre quelques-unes de ses propres compositions, un nocturne et un scherzo, qui ont été salués d'applaudissements enthousiastes.

*** *Leipzig.* — Les conférences des directeurs de théâtres, sous la présidence de M. de Hülsen, ont abouti à d'heureux résultats. Il est question de la création d'une école de théâtre à Berlin, et d'un institut Meyerbeer, qui serait fondé dans le but de venir en aide à des compositeurs allemands, et de faire exécuter leur œuvre.

AVIS. Nous annonçons à nos lecteurs le projet de vente d'un des meilleurs magasins de musique fondé depuis environ cinquante ans dans une de nos plus grandes villes de France. C'est même dans ladite ville le seul établissement spécial de ce genre.—S'adresser, pour les renseignements, au bureau de la *Gazette musicale*.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU Ier.

Vient de paraître :

A LA MEMOIRE DE MEYERBEER

MARCHE FUNÈBRE

PAR

HENRI LITOLFF

POUR LE PIANO. — PRIX : 6 FRANCS.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 22. 29 Mai 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Mendelssohn-Bartholdy (1er article), par **Fétis** père. — Théâtre impérial de l'Opéra : *Guillaume Tell*, début de Mme Pascal dans le rôle de Mathilde. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique : stances à la mémoire d'Halévy. — Concours d'orphéons à Lyon. — *Manuel des principes de musique*, de M. Fétis, par **Maurice Cristal**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

MENDELSSOHN-BARTHOLDY.

(Biographie universelle des musiciens. — *Seconde édition.*)

(Premier article.)

Ce compositeur célèbre, fils d'un riche banquier, naquit à Hambourg, le 5 février 1809. Il n'était âgé que de trois ans lorsque sa famille alla s'établir à Berlin. Dans ses premières années Mendelssohn montra de rares dispositions pour la musique. Confié à l'enseignement de Berger, pour le piano, et de Zelter, pour l'harmonie et le contre-point, il fit de si rapides progrès, qu'à l'âge de huit ans il était capable de lire toute espèce de musique à première vue, et d'écrire de l'harmonie correcte sur une base donnée. Une si belle organisation promettait un grand artiste. Le travail lui était d'ailleurs si facile en toute chose, et son intelligence était si prompte, qu'à l'âge de seize ans il avait terminé d'une manière brillante toutes ses études littéraires et scientifiques du collége et de l'université. Il lisait les auteurs latins et grecs dans leurs langues ; à dix-sept ans, il fit une traduction en vers allemands de l'*Andrienne* de Térence, qui fut imprimée à Berlin sous les initiales F. M. B. Enfin, les langues française, anglaise et italiénne lui étaient aussi familières que celle de sa patrie. De plus, il cultiva aussi avec succès le dessin et la peinture, et s'en occupa avec plaisir jusqu'à ses derniers jours. Egalement bien disposé pour les exercices du corps, il maniait un cheval avec grâce, était habile dans l'escrime et passait pour excellent nageur. Obligé de satisfaire à tant d'occupations, il ne put jamais donner à l'étude du piano le temps qu'y consacrent les virtuoses de profession ; mais ses mains avaient une adresse naturelle si remarquable, qu'il put briller par son habileté partout où il se fit entendre. Il n'y avait pas de musique de piano si difficile qu'il ne pût exécuter correctement, et les fugues de J.-S. Bach lui étaient si familières, qu'il les jouait toutes dans un mouvement excessivement rapide. Son exécution était expressive et pleine de nuances délicates. Dans un séjour qu'il avait fait à Paris à l'âge de seize ans, il avait reçu de Mme Bigot des conseils qui lui furent très-utiles pour son talent de pianiste ; jusqu'à la fin de sa carrière, il conserva pour la mémoire de cette femme remarquable un sentiment de reconnaissance et d'affection.

On a vu ci-dessus que l'éducation de Mendelssohn pour la composition fut confiée à Zelter, qui parle de son élève avec un véritable attachement dans ses lettres à Gœthe. Le jeune artiste resta longtemps dans son école ; trop longtemps peut-être, car la science roide et scolastique du maître ne paraît pas avoir laissé à la jeune imagination de l'élève toute la liberté qui lui aurait été nécessaire. En 1821, Zelter fit avec Mendelssohn un voyage à Weimar et le présenta à Gœthe, qui, dit-on, s'émut en écoutant le jeune musicien-né. Déjà il jouait en maître les pièces difficiles de Bach et les grandes sonates de Beethoven. Quoiqu'il n'eût point encore atteint sa treizième année, il improvisait, sur un thème donné, de manière à faire naître l'étonnement. Avant l'âge de dix-huit ans, il avait écrit ses trois quatuors pour piano, violon, alto et basse ; des sonates pour piano seul ; sept pièces caractéristiques pour le même instrument ; douze *Lieder* pour voix seule avec piano ; douze chants *idem*, et l'opéra en deux actes, intitulé : *les Noces de Gamache*, qui fut représenté à Berlin quand l'auteur n'avait que seize ans. S'il y avait peu d'idées nouvelles dans ces premières œuvres, on y remarquait une facture élégante, du goût, et plus de sagesse dans l'ordonnance des morceaux qu'on n'eût pu l'attendre d'un artiste si jeune. Plus heureux que d'autres enfants prodiges, à cause de la position de fortune de ses parents, il ne voyait pas son talent exploité par la spéculation, et toute liberté lui était laissée pour le développement de ses facultés. Le succès des *Noces de Gamache* n'ayant pas répondu aux espérances des amis de Mendelssohn, il retira son ouvrage de la scène ; mais la partition, réduite pour le piano, fut publiée.

En 1829, Mendelssohn partit de Berlin pour voyager en France, en Angleterre et en Italie. Je le trouvai à Londres au printemps de cette année, et j'entendis, au concert de la Société philharmonique, sa première symphonie (en *ut* mineur). Il était alors âgé de vingt ans. Son extérieur agréable, la culture de son esprit et l'indépendance de sa position le firent accueillir avec distinction, et commen-

cèrent ses succès, dont l'éclat s'augmenta à chaque voyage qu'il fit en Angleterre. Après la saison, il parcourut l'Écosse. Les impressions qu'il éprouva dans cette contrée pittoresque lui inspirèrent son ouverture de concert connue sous le titre de *Fingalhœhle* (*la Grotte de Fingal*). De retour sur le continent, il se rendit en Italie par Munich, Salzbourg, Linz et Vienne, en compagnie de Hildebrand, de Hubner et de Bendemann, peintres de l'école de Dusseldorf. Arrivé à Rome, le 2 novembre 1830, il y trouva Berlioz, avec qui il se lia d'amitié. Après cinq mois de séjour dans la ville éternelle, qui ne furent pas perdus pour ses travaux, il partit pour Naples, où il arriva le 10 avril 1831. Il y passa environ deux mois, moins occupé de la musique italienne que de la beauté du ciel et de ses sites, qui exercèrent une heureuse influence sur son imagination; puis il revint par Rome, Florence, Gênes, Milan, parcourut la Suisse, et revit Munich au mois d'octobre de la même année. Arrivé à Paris vers le milieu de décembre, il y resta jusqu'à la fin de mars 1832. On voit dans ses lettres de voyage qu'il n'était plus alors le jeune homme modeste et candide de 1829. Il se fait le centre de la localité où il se trouve et se pose en critique peu bienveillant de tout ce qui l'entoure. Parlant d'une des soirées de musique de chambre données par Baillot, à laquelle il assista, et dans laquelle ce grand artiste avait exécuté le quatuor de Mendelssohn en *mi* majeur, il dit: Au commencement on joua un quintette de Boccherini, une perruque! (*Den Anfang machte ein Quintett von Boccherini, eine Perrücke!*) Il ne comprend pas que sous cette perruque il y a plus d'idées originales et de véritable inspiration qu'il n'en a mis dans la plupart de ses ouvrages.

Mécontent, sans doute, de n'avoir pas produit à Paris, par ses compositions, l'impression qu'il avait espérée, il s'écrie, en quittant cette ville: Paris est le tombeau de toutes les réputations (*Paris sei das Grab aller Reputationem*). Le souvenir qu'il en avait conservé fut sans aucun doute, la cause qui lui fit prendre la résolution de ne retourner jamais dans cette grande ville, tandis qu'il fit sept longs séjours en Angleterre, pendant les quinze dernières années de sa vie, parce qu'il y était accueilli avec enthousiasme. En toute occasion, il ne parlait de la France et de ses habitants qu'avec amertume, et affectait un ton de mépris pour le goût de ceux-ci en musique.

Un des amis de Mendelssohn ayant été nommé membre du comité organisateur de la fête musicale de Dusseldorf, en 1833, le fit choisir pour la diriger, quoiqu'il n'eût pas encore de réputation comme chef d'orchestre; mais le talent dont il fit preuve en cette circonstance fut si remarquable, que la place de directeur de musique de cette ville lui fut offerte: il ne l'accepta que pour le terme de trois années, se réservant d'ailleurs le droit de l'abandonner avant la fin, si des circonstances imprévues lui faisaient désirer sa retraite. Ses fonctions consistaient à diriger la Société de chant, l'orchestre des concerts et la musique dans les églises catholiques, nonobstant son origine judaïque. C'est de cette époque que date la liaison de Mendelssohn avec le poëte Immermann, beaucoup plus âgé que lui. Des relations de ces deux hommes si distingués, résulta le projet d'écrire un opéra d'après *la Tempête* de Shakespeare. Les idées poétiques ne manquaient pas dans le travail d'Immermann; mais ce littérateur n'avait aucune notion des conditions d'un livret d'opéra; son ouvrage fut entièrement manqué sous ce rapport. Mendelssohn jugea qu'il était impossible de le rendre musical, et le projet fut abandonné. Cependant le désir de donner au théâtre de Dusseldorf une meilleure organisation détermina les deux artistes à former une association par actions; les actionnaires nommèrent un comité directeur qui donna au poëte Immermann l'intendance pour le drame, et à Mendelssohn pour l'opéra. On monta *Don Juan* de Mozart, et *les Deux Journées* de Cherubini; enfin, Immermann arrangea pour la scène allemande un drame de Calderon, pour lequel Mendelssohn composa de la musique qui ne fut pas goûtée et qui n'a pas été connue.

De mauvais choix d'acteurs et de chanteurs avaient été faits, car ces deux hommes, dont le mérite, chacun en leur genre, ne pouvait être contesté, n'entendaient rien à l'art dramatique. Des critiques désagréables furent faites; Mendelssohn, dont l'amour-propre n'était pas endurant, sentit qu'il n'était pas à sa place, et donna sa démission de directeur de musique, au mois de juillet 1835. Je l'avais retrouvé, en 1834, à Aix-la-Chapelle, où il s'était rendu à l'occasion des fêtes musicales de la Pentecôte. Une sorte de rivalité s'était établie entre lui et Ries, parce qu'ils devaient diriger alternativement ces fêtes des villes rhénanes. Malheureusement, il n'y avait pas dans cette rivalité les égards que se doivent des artistes distingués. Mendelssohn parlait de la direction de son émule en termes peu polis qui furent rapportés à celui-ci. Ries me parla alors des chagrins que lui causait le langage inconvenant de son jeune rival.

Mendelssohn avait écrit à Dusseldorf la plus grande partie de son *Paulus*, oratorio: il l'acheva, en 1835, à Leipsick, où il s'était retiré, après avoir abandonné sa position. Ayant été nommé directeur des concerts de la Halle-aux-Draps (*Gewandhaus*), dans la même ville, il prit possession de cet emploi le 4 octobre, et fut accueilli, à son entrée dans l'orchestre, par les acclamations de la foule qui remplissait la salle. Dès lors, la musique prit un nouvel essor à Leipsick, et l'heureuse influence de Mendelssohn s'y fit sentir non-seulement dans les concerts, mais dans les sociétés de chant et dans la musique de chambre. Lui-même se faisait souvent entendre comme virtuose sur le piano. Par reconnaissance pour la situation florissante où l'art était parvenu, grâce à ses soins, dans cette ville importante de la Saxe, l'université lui conféra le grade de docteur en philosophie et beaux-arts, en 1836, et le roi de Saxe le nomma son maître de chapelle honoraire. En 1837, Mendelssohn épousa la fille d'un pasteur réformé de Francfort-sur-le-Mein, femme aimable dont la bonté, l'esprit et la grâce firent le bonheur de sa vie.

Appelé à Berlin en qualité de directeur général de la musique du roi de Prusse, il alla s'y établir et y écrivit pour le service de la cour la musique intercalée dans les tragédies antiques *l'Antigone, l'Œdipe roi,* ainsi que dans *Athalie.* Ce fut aussi à Berlin qu'il composa les morceaux introduits dans *le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, dont il avait écrit l'ouverture environ dix ans auparavant. Cependant les honneurs et la faveur dont il jouissait près du roi ne purent le décider à se fixer dans la capitale de la Prusse, parce qu'il n'y trouvait pas la sympathie qu'avaient pour lui les habitants de Leipsick. Berlin a toujours, en effet, montré peu de goût pour la musique de Mendelssohn. Nul doute que ce fut ce motif qui le décida à retourner à Leipsick, où, à l'exception de quelques voyages à Londres ou dans les villes de provinces rhénanes, il se fixa pour le reste de ses jours. Les époques de ses séjours en Angleterre furent 1832, 1833, 1840, 1842, 1844, 1846, où il fit entendre pour la première fois son *Elie*, au festival de Birmingham, et, enfin, au mois d'avril 1847. Cette fois, il ne resta à Londres que peu de jours, car il était de retour à Leipsick à la fin du même mois. Il avait formé le projet de passer l'été à Vevay; mais au moment où il venait d'arriver à Francfort pour y retrouver sa femme et ses enfants, il reçut la nouvelle de la mort de Mme Hansel, sa sœur bien-aimée. Cette perte cruelle le frappa d'une vive douleur. Mme Mendelssohn, dans l'espoir de le distraire par les souvenirs de sa jeunesse, l'engagea à parcourir la Suisse: il s'y laissa conduire et s'arrêta d'abord à Baden, puis à Laufen, et, enfin, à Interlaken, où il resta jusqu'au commencement de septembre. Peu de jours avant son départ, il improvisa sur l'orgue d'une petite église de village, sur les bords du lac de Brienz: ce fut la dernière fois qu'il se fit entendre sur un instrument de cette espèce. Peu d'amis se trouvaient réunis dans l'église: tous furent frappés de l'élévation de ses idées, qui sem-

blaient lui dicter un chant de mort. Il avait eu le dessein d'aller à Fribourg pour connaître l'orgue construit par Moser; mais le mauvais temps l'en empêcha. *L'hiver arrive*, dit-il à ses amis; *il est temps de retourner à nos foyers.*

Arrivé à Leipsick, il reprit ses occupations ordinaires. Bien que l'aménité de son caractère ne se démentît pas avec sa famille et ses amis, on apercevait en lui un penchant à la mélancolie qu'on ne lui connaissait pas autrefois. Le 9 octobre, il accompagnait quelques morceaux de son *Elie* chez un ami, lorsque le sang se porta tout à coup avec violence à sa tête et lui fit perdre connaissance; on fut obligé de la transporter chez lui. Le médecin, qu'on s'était empressé d'aller chercher, n'hésita pas à faire usage des moyens les plus énergiques dont l'heureux effet fut immédiat. Rétabli dans un état de santé satisfaisant, du moins en apparence, vers la fin du mois, Mendelssohn reprit ses promenades habituelles, soit à pied, soit à cheval; il espérait même être bientôt assez fort pour se rendre à Vienne, pour y diriger l'exécution de son dernier oratorio, et il s'en réjouissait; mais le 28 du même mois, après avoir fait une promenade avec sa femme et dîné de bon appétit, il subit une seconde attaque de son mal, et le médecin déclara qu'il était frappé d'une apoplexie nerveuse et que le danger était imminent. Les soins qui lui furent prodigués lui rendirent la connaissance. Il eut des moments de calme et dormit d'un sommeil tranquille; mais, le 3 novembre, l'attaque d'apoplexie se renouvela, et dès ce moment il ne reconnut plus personne. Entouré de sa famille et de ses amis, il expira le lendemain, 4 novembre 1847, à 9 heures du soir, avant d'avoir accompli sa trente-neuvième année. On lui fit des obsèques somptueuses, auxquelles prit part toute la population de Leipsick, en témoignage du sentiment douloureux inspiré par la mort prématurée d'un artiste si remarquable. L'Allemagne tout entière fut émue de ce triste événement.

FÉTIS père.

(*La suite prochainement.*)

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

***Guillaume Tell.*—Début de Mme Pascal dans le rôle de Mathilde.**

La débutante, Mme Pascal, chantait dans ces derniers temps, et avec beaucoup de succès, à Versailles. Elle n'avait qu'un pas à faire pour venir à Paris, et elle y est venue. C'est une femme très-jolie, mais jolie avec un peu trop d'ampleur et de rondeur. Au premier coup d'œil, nous avons trouvé qu'elle rappelait Mme Tedesco pour la taille et la physionomie, sinon pour la voix; car Mme Pascal est un soprano de qualité bien franche, de timbre bien net, auquel ne manquent ni l'agilité ni le *brio*. La romance et le duo du second acte ont mis suffisamment en relief ses mérites principaux. Si le finale du troisième acte lui a été moins favorable, il faut en rejeter la faute sur les difficultés du morceau, non moins que sur l'émotion de l'artiste. Mais, émotion à part, Mme Pascal est-elle destinée par la nature à tenir une des premières places de notre scène lyrique? A dire le vrai, nous ne voyons en elle qu'une Boschetti chantante, et nous craignons les inconvénients d'un embonpoint qui n'a que trop de chances d'augmenter : les exemples l'attestent! Chaque genre a ses conditions, ses lois, et ce n'est pas à l'Opéra que l'on doit rechercher avant tout les santés par trop florissantes. Du reste, nous ne demandons pas mieux que d'attendre une seconde épreuve, et peut-être Mme Pascal ne sera-t-elle pas fâchée non plus de déposer la lourde robe de velours dont Mathilde a toujours été affublée, probablement comme princesse *destinée au gouvernement de la Suisse*, c'est ainsi que le livret la qualifie; sous un autre costume, on jugera peut-être mieux son avenir.

Villaret a reparu dans le rôle d'Arnold, et sa belle voix s'y est déployée avec tous ses avantages. C'est surtout dans le duo avec Mathilde et dans le trio suivant qu'il a obtenu un succès légitime. Il ne lui faudrait qu'un peu plus de chaleur dans le second mouvement de l'air fameux : *Asile héréditaire*, pour y mériter un triomphe complet.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Stances à la mémoire d'Halévy.

La reprise de *l'Eclair* a fourni l'occasion d'un touchant hommage à la mémoire d'un grand artiste dont la mort est encore récente. Cette fois, on a voulu fêter le jour de sa naissance, et vendredi 27 mai, avant la représentation de l'un de ses chefs-d'œuvre, trois interprètes choisis, MM. Couderc, Ponchard et Mlle Révilly, sont venus dire de belles stances composées par M. Léon Halévy, le poëte, frère de l'illustre compositeur.

. . . . . .
Premiers combats, luttes sans trève,
O maître aimé, tu les connus!
. . . . . .
Mais l'heure sonne, où tout s'oublie!...
Je vous évoque, ô vous qu'anima son génie!
Le marbre, le pinceau, donnent aussi le jour,
Mais moins que toi, sainte harmonie,
Qui des sons fais sortir la lumière, la vie,
La joie et la douleur, l'espérance et l'amour!
Lionel, accours au plus vite;
Du soleil voici les rayons!
Viens effeuiller la marguerite,
Rose de mai, nous t'appelons!...

Et ainsi tour à tour étaient appelés tous les héros, toutes les héroïnes que le génie d'Halévy a dotés d'une popularité mélodieuse : *la Fée aux roses*, *les Mousquetaires*, *Eléazar*, *Rachel*, *Catarina*, *Odette*, et tant d'autres dont les noms défilaient sur un accompagnement d'orchestre, dans lequel M. Jules Cohen, l'un des meilleurs élèves du maître, avait enchâssé avec beaucoup d'art et de talent les plus saillants motifs de ses opéras.

L'hommage du frère et de l'élève a été fort bien reçu par le public. La salle était comble, et la recette a dépassé le chiffre des plus riches soirées.

CONCOURS D'ORPHÉON A LYON.

Deux mots seulement sur cette solennité exceptionnelle, unique en son genre, dans laquelle, grâce à l'intelligente initiative de M. Guimest fils, l'industrie vient de contracter avec l'art une si noble alliance. Deux cent cinquante sociétés orphéoniques avaient répondu à l'appel, et il n'a pas fallu moins de vingt locaux préparés à l'avance pour recevoir autant de jurys qui comptaient parmi leurs membres MM. Clapisson, Bazin, Duprez, Boïeldieu, Victor Massé, Georges Hainl, Edouard Wolff, Arban, Paulus, Elwart, etc. Au premier rang des sociétés qui se sont distinguées, on cite la *Chorale forésienne*, de Saint-Etienne, dirigée par M. Dard, et l'*Avenir*, de Marseille, dirigé par M. Bertot; les *Enfants de la Loire*, de Saint-Etienne, se sont signalés dans le concours d'harmonie. L'aspect de la place Bellecour était admirable : on y comptait plus de cent mille personnes, devant lesquelles on a exécuté des chœurs et des morceaux d'harmonie, accueillis par des bravos sans fin. Jusqu'ici l'Orphéon n'avait pas eu de solennité plus grande. L'exemple est bon à suivre, et il sera suivi.

P. S.

MANUEL DES PRINCIPES DE MUSIQUE

Par M. Fétis.

(*Deuxième édition.*)

Dans la multitude des travaux si nombreux et si divers qui ont occupé notre illustre collaborateur, M. Fétis père, son œuvre spécialement didactique embrasse toutes les branches de l'art. C'est lui qui a publié le *Traité d'harmonie et de composition* de Beethoven, en l'accompagnant d'une annotation critique qui rend le travail du maître accessible et profitable au compositeur le plus jeune et le moins érudit; c'est lui qui a écrit la savante *Esquisse de l'histoire de l'harmonie*, considérée comme art et comme science systématique, et le *Traité complet de la théorie et de la pratique de l'harmonie*, suivi du *Traité du contre-point et de la fugue*, dont l'apparition produisit une si vive sensation en France et à l'étranger.

Là ne s'arrête pas l'œuvre didactique de M. Fétis. Dès son avénement à la direction du Conservatoire de Bruxelles, il ne négligea rien pour la prospérité de l'école qui lui était confiée. Grâce à son administration active, clairvoyante, créatrice, cette école, qui depuis plus de trente ans est entre ses mains, jouit d'une réputation universelle. Elle a formé un nombre considérable d'élèves distingués de tous genres, et elle exerce la plus heureuse influence sur l'esprit de l'art et sur les progrès de l'éducation musicale. Outre cette administration, M. Fétis a dû faire constamment un cours de composition, diriger les études d'orchestre et les répétitions de concert. C'est encore à lui qu'on doit une *Méthode des méthodes de piano*, analyse des meilleurs ouvrages publiés sur l'art de jouer de cet instrument, et une méthode des méthodes de chant calquée sur le même système, des solféges, etc.; un *Traité de chant en chœur*; un *Manuel des jeunes compositeurs, directeurs de musique et chefs d'orchestre; la Musique mise à la portée de tout le monde*, que la contrefaçon a répandue partout, et enfin son *Manuel des principes de musique*, dont la seconde édition vient de paraître et sur lequel nous appelons une attention toute particulière, parce que nous sommes convaincu que ce livre peut rendre d'innombrables services à l'éducation, et que, dans sa spécialité, le mérite en sera difficilement égalé.

Cet ouvrage est, d'après l'aveu de M. Fétis — et nous sommes tout porté à l'en croire sur parole — celui qui lui a coûté le plus de méditation et de travail. C'est que rien n'est plus périlleux que de s'engager à exposer les éléments de la science musicale. Les ignorants et les maladroits s'aventurent avec audace à travers ces difficultés excessives, et c'est ainsi que l'œuvre reste toujours à recommencer, et que s'accumulent tous ces ouvrages imparfaits et plutôt nuisibles qu'instructifs dont sont encombrés les catalogues des éditeurs que ne guident pas le sentiment de l'art et la saine intelligence des besoins de l'éducation.

Dans l'enseignement élémentaire, deux méthodes sont en présence : l'une emploie la forme d'exposition, l'autre la forme dialoguée. Chacune de ces méthodes a ses défauts et ses qualités. M. Fétis a trop d'expérience, il a trop vu à l'œuvre toutes les pratiques de l'enseignement pour ne pas apercevoir les vices des systèmes, et ce qu'un adroit professeur peut tirer d'avantage de leur emploi habile. En conséquence, dans son manuel, il a réuni les deux méthodes d'exposition et de dialogue, et il a utilisé ce qu'elles présentent de profitable en même temps qu'il en a évité les inconvénients. Dans la méthode d'exposition, c'est le maître qui parle; dans la forme dialoguée, c'est l'élève qui rend compte de ce qu'il a appris, et il est logique que ce dialogue suive l'instruction. C'est cette distribution qu'a suivie M. Fétis; il s'est astreint à employer, au commencement de chaque chapitre et sur chaque matière, la forme de l'exposition, et à faire suivre cette instruction d'un dialogue qui en est le résumé et comme la mise en relief. Le manuel se présente donc tour à tour sous ces deux aspects. Les deux méthodes réunies forment un enseignement double, mais qui se divise continuellement et dont chaque division reste parfaitement distincte, de telle sorte qu'on peut suivre à volonté soit la méthode d'exposition, soit la méthode dialoguée, soit les deux méthodes simultanées.

Cette double forme a obligé M. Fétis à faire son manuel plus étendu que s'il n'en avait employé qu'une seule; mais son livre est resté aussi concis que possible, et cette concision est la première qualité qui le recommande. L'esthétique la plus expérimentée, la logique la plus sage y coordonnent les faits dans l'ordre le plus rationnel, en déduisent les principes généraux, et les exposent dans un langage où la simplicité et la clarté s'allient à l'exactitude et à la précision. L'auteur, on le sent, a contrôlé toutes les définitions admises par les errements d'une tradition mauvaise ou fourvoyée, et ses définitions à lui, tout empreintes du sentiment philosophique le plus élevé, semblent porter dans leur flanc l'ensemble de l'enseignement musical, tel que l'auteur l'a mis en lumière dans ses autres ouvrages didactiques, que l'élève pourra parcourir au sortir de cette initiation à l'art qu'il vient d'aborder. Il me paraît, en effet, que ce manuel, tel qu'il est, n'a pu être composé que par le philosophe qui a écrit et la la *Bibliographie universelle des musiciens*, et les traités d'harmonie, de contre-point et de fugue, dont a été si fort émerveillé le monde musical. Quand je l'ai lu, ces jours-ci, dès sa publication, il m'a semblé que je ne m'éloignais pas des ouvrages de haute science que je viens de citer, et, que du faîte d'un grandiose et splendide édifice, je descendais au péristyle qui en facilite l'entrée.

Aussi je n'hésite pas à le dire, de tous les livres élémentaires qui ont été écrits sur la musique, le manuel de M. Fétis est — j'insiste ici sur chaque mot — le mieux pensé et le plus logique, le mieux écrit et le plus lucide, le plus concis et le plus complet, le plus prévoyant et le plus utile que nous connaissions. Il a triomphé des mille difficultés qui rendent presque impossible le succès de ce genre d'ouvrages. C'est l'opinion de professeurs de grand mérite qu'avait enthousiasmés la publication de la première édition, et que satisfera bien plus cette seconde édition soigneusement revue et perfectionnée.

Il est d'ailleurs à la hauteur des autres ouvrages du même auteur; il complète et rehausse le cycle didactique de M. Fétis. L'élève qui aura appris les éléments de l'art dans le manuel que nous préconisons avec sincérité, y puisera une instruction féconde qu'il développera dans tous ses détails techniques.

Je signale donc le *Manuel des principes de musique* aux professeurs de toutes les écoles de musique, et particulièrement des écoles primaires pour qui l'auteur l'a spécialement composé. Je le signale aux directeurs d'orphéons. Les orphéonistes, les ouvriers, les hommes du monde, tous ceux qui veulent, sans secours de professeurs, apprendre la musique, peuvent avec ce manuel si court, si clair, si peu coûteux, s'instruire sans fatigue ni grand travail. Je le signale surtout aux mères qui s'occupent de l'éducation musicale de leurs enfants. Gœthe l'a dit plusieurs fois, à propos de la musique : toute l'éducation est facile, mais il faut qu'elle soit dirigée par des maîtres qui soient à la fois savants, artistes et paternels. Toutes ces qualités se trouvent dans l'œuvre didactique de M. Fétis, et surtout dans son *Manuel des principes de la musique*, qui, à ce point de vue, est un véritable chef-d'œuvre.

MAURICE CRISTAL.

Nous extrayons du *Moniteur* des fragments d'une notice intéressante qu'il vient de publier sur la fabrication des pianos en France:

« Au commencement du XVIIIe siècle, un facteur de clavecins à Paris, nommé Marius, présenta à l'examen de l'Académie royale des

sciences les plans de deux instruments horizontaux qu'il appelait *clavecins à maillets;* c'est de ces grossiers clavecins à maillets que dérivent les pianos.

» Depuis trente ans, la fabrication des pianos a augmenté dans des proportions énormes; mais, sous le rapport commercial, l'Angleterre, jusqu'en 1851, n'avait été égalée par aucune autre nation; elle ne fabriquait pas moins de vingt mille pianos droits, environ, qui, expédiés dans toutes les parties du monde, produisaient près de 24 millions de francs; la France n'en produisait que pour 8 millions.

» Mais, depuis l'Exposition de 1851, où les piano français l'ont emporté si victorieusement sur les produits des autres pays, non-seulement le commerce des pianos fabriqués s'est accru dans des proportions énormes, mais encore comme perfection des instruments et comme qualité de son; leur supériorité est attestée par des récompenses accordées à notre industrie à toutes les Expositions universelles.

» Il est certain que la quantité des produits fabriqués en France tend encore à augmenter. Pendant que les anciennes maisons grandissent, de nouvelles manufactures sont fondées; il y a quelques jours encore, les journaux annonçaient la création de la maison Philippe-Henri Herz neveu et Ce et l'inauguration de ses magnifiques salons de la rue Scribe, no 7; et les maîtres de l'art ont proclamé la beauté, la puissance, l'éclat de ses produits; indépendamment de la forme particulière des instruments, le jeune fondateur de cette maison a adopté un système de barrage nouveau, et il est parvenu aussi, avec la collaboration d'un contre-maître éminent et bien connu dans la facture, M. Marcus Knust, à la solution de ce problème d'acoustique si longtemps et toujours en vain cherché : la suppression dans les pianos dits à queue de la vibration de la *septième* dans les notes graves, vibration qui produisait une dissonance désagréable pour l'oreille.

» Ainsi, les progrès sont incessants dans cette industrie, les efforts ne se ralentissent pas, et chaque jour est marqué par un pas nouveau fait en avant.

REVUE DES THÉATRES.

Théatre-Français : reprise du *Gendre de M. Poirier*, comédie en quatre actes, par MM. Emile Augier et Jules Sandeau. — Variétés : *les Coiffeurs*, vaudeville en trois actes, par MM. Eug. Grangé et Elie Sauvage. — Palais-Royal : *la Maison rouge*, comédie-vaudeville de M. Ch. Newil. — Porte-Saint-Martin : *la Nonne sanglante*, drame de MM. Anicet-Bourgeois et Maillan. — Ambigu : reprise de *la Prière des naufragés*, drame de MM. Dennery et F. Dugué. — Gaité : reprise de *Paris la nuit*, drame de MM. Dupeuty et Cormon.

Autrefois, à cette époque de l'année, les théâtres mettaient toutes voiles dehors, et acceptaient bravement la lutte contre l'influence hostile du soleil; il y avait chez eux un redoublement d'énergie qui se traduisait par un déluge de nouveautés et par des merveilles de mise en scène. Il n'en est plus ainsi maintenant; à l'approche de la saison chaude, MM. les directeurs s'endorment du sommeil du juste, pour ne se réveiller qu'en septembre. Plus de pièces nouvelles, plus de comédiens en renom. A quoi bon? Paris est sur les grands chemins, et pour la province qui vient à Paris, n'y a-t-il pas la ressource des reprises? C'est toujours assez bon pour elle, et la preuve c'est qu'elle ne proteste pas.

A son exemple, résignons-nous, et, puisqu'il le faut, enregistrons les faits et gestes du théâtre rétrospectif. Quatre reprises pour deux nouveautés, dont une un peu rancie déjà, tel est notre bilan.

Ce fut il y a dix ans que *le Gendre de M. Poirier* fit sa première apparition au Gymnase, sous le patronage de deux futurs académiciens qui avaient éprouvé le besoin de donner un pendant à *l'Ecole des bourgeois*, de d'Allainval. Dans l'une et l'autre de ces deux comédies, il s'agissait de mésalliance; seulement la leçon n'était pas la même. Voyez la bizarrerie : au siècle dernier, quand l'aristocratie tenait le haut du pavé, c'était le grand seigneur qu'on bernait finalement au profit des bourgeois; en l'an de grâce 1854, au contraire, sous le règne de la bourgeoisie, c'était le gentilhomme qui avait les honneurs de la guerre. Ce qui prouve qu'en toute occasion, et sous tous les régimes, la raison du plus fort n'a pas été la meilleure... au théâtre. *Le Gendre de M. Poirier*, transplanté à la Comédie française, n'a pas été moins goûté qu'au Gymnase. Il est vrai que l'élément Gymnase s'y retrouve dans la personne de Bressant et dans celle de Lafontaine, qui n'ont point créé leurs rôles, mais qui les jouent presque aussi bien que Berton et Dupuis. Ajoutez à cela Provost, qui est bien le plus parfait de tous les bourgeois passés, présents ou futurs, et Mlle Favart, dont la distinction, simple et touchante, n'est pas trop écrasée par le souvenir de Mme Rose Chéri.

—Toutes les corporations sont, à ce qu'il paraît, destinées à défiler les unes après les autres sur les planches des Variétés. Nous avons vu *les Médecins*, puis *les Domestiques*, puis *les Portiers*, et voici venir messieurs *les Coiffeurs*. En réalité, ce n'est pas d'aujourd'hui que cette intéressante classe des artistes capillaires a pris rang parmi les types comiques. Depuis *Figaro*, le célèbre barbier de Beaumarchais et de Rossini, jusqu'à *Léonard*, le coiffeur historique de Marie-Antoinette, dont Bouffé a un jour emprunté les traits, combien n'avons-nous pas compté de ces industriels charmants dans nos vaudevilles, voire même dans nos drames? Les auteurs de la pièce nouvelle des Variétés ont eu la prétention de les réunir dans un cadre général, dans une étude complète, et ils n'y ont qu'à moitié réussi. Les salons du coiffeur Marius, où se succèdent tous les genres connus de pratiques singulières, sont cependant d'une ressemblance assez bien saisie. Mais les coiffeurs de théâtre ne sont pas aussi favorablement traités que leurs confrères du monde. L'imbroglio inextricable auquel ils servent de prétexte est de nature à les compromettre sérieusement. Par bonheur, toutes les nuances fondues dans le bal de coiffeurs où se dénoue l'intrigue de ce vaudeville, composent un tableau dont l'effet est suffisant pour renvoyer le spectateur à peu près content. Avant la représentation des *Coiffeurs*, on avait parlé d'une cabale; mais le temps des *Calicots* est passé, et ce nouveau *Combat des montagnes* en est réduit à regretter peut-être le calme dont on l'a laissé jouir.

— Un joyeux petit vaudeville, intitulé *la Maison rouge*, s'est glissé au Palais-Royal, dans une représentation de dimanche, et sert aujourd'hui de lever de rideau à *la Cagnotte*. C'est ce qu'on appelle, en termes d'atelier, une *scie* montée par des artistes, qui se font passer pour des voleurs, dans le but de dégoûter une famille de bons bourgeois de la location d'une maison de campagne où ils ont établi assez indûment leur quartier général. Les mots drôles se succèdent comme un feu de file dans cette bluette, signée d'un pseudonyme qui cache un homme de lettres connu par d'honorables succès au théâtre et ailleurs.

— Le célèbre épisode du *Moine*, de Lewis, qu'on nomme *la Nonne sanglante*, a eu plus de bonheur en drame qu'en opéra. Malgré les beautés de premier ordre qui sont éparses dans la partition de M. Gounod, nous doutons qu'on lui fasse jamais les honneurs d'une reprise, et depuis trente ans que M. Anicet Bourgeois a traité le même sujet à la Porte-Saint-Martin, voici la troisième ou quatrième fois qu'il revienne sur l'eau. Cette pièce sombre était jouée dans l'origine par Mlle Georges et par Lockroy; à présent, elle a pour principaux interprètes Mlle Karoly et M. Taillade. Du reste, on y a fait peu de changements; tout au plus a-t-on rajeuni pour Mlle Mariquita le rôle de la bohémienne Thécla, et a-t-on introduit au milieu de l'action, sous le titre de *Fleurs et Papillons*, un ballet dansé par un M. Carrey de la Scala et de San-Carlo, et par une demoiselle Cassani, de l'opéra de Vienne.

— A l'Ambigu, on a repris *la Prière des Naufragés*, un drame très-émouvant, dont la mémoire s'était un peu perdue au boulevard et qui est presque une nouveauté pour la génération présente. Le radeau de glace qui porte Mlle Page est toujours d'un effet immense sur la foule, et le brillant début de Raynard, qu'on a tant applaudi

naguère dans les *Chevaliers du pince-nez*, ajoute un attrait de plus à la résurrection de cet ouvrage, qu'on n'a pas joué, nous dit l'affiche, depuis 1853.

— A la Gaîté, on a remis en scène *Paris la nuit*, une pièce mixte où l'intérêt marche de pair avec le rire. De nombreuses modifications y ont été faites par un nouveau collaborateur qui a modestement gardé l'anonyme. Le chorégraphe a eu aussi sa part d'innovations, et vraiment nous ne savons trop si nous devons le féliciter d'avoir exhibé, dans son ballet, des célébrités de bal public, telles que MM. Flageolet, Clodoche, Lacomète et Normande. Que ne nous ramène-t-on tout de suite à Rigolboche ?

Quoi qu'il en soit de cette avalanche de vieilleries, on fait un peu d'argent partout, le ciel aidant; mais n'en ferait-on pas davantage en tirant de la poussière des cartons quelques-uns des manuscrits qui les encombrent ? Nous verrons cela sans doute, et bien d'autres choses encore, avec la liberté des théâtres, dont le règne approche.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** L'Opéra a donné lundi *le Docteur Magnus* et *Giselle*; mercredi, *la Favorite* et *Diavolina*; vendredi, *Guillaume Tell*, avec Villaret et Mme Pascal, qui débutait dans cet ouvrage. — Aujourd'hui, *le Trouvère* et *Diavolina*.

*** Les Bouffes-Parisiens annoncent pour mardi 31 mai une grande solennité musicale au bénéfice de Mme Ugalde. La représentation sera ainsi composée : un fragment de *Galathée*; le second acte du *Caïd*; un fragment du second acte des *Bavards*; le chant de guerre du troisième acte des *Géorgiennes*. Un intermède par les frères Lyonnet et un lever de rideau compléteront ce spectacle, qui terminera dignement la saison théâtrale.

*** Les recettes brutes faites pendant le mois d'avril 1864 dans les théâtres impériaux subventionnés, les théâtres secondaires, petits spectacles, concerts, etc., se sont élevées à 1,919,760 fr. 87 c.

*** Les concours pour le grand prix de composition musicale ayant lieu maintenant au Conservatoire impérial de musique et de déclamation, hier samedi a commencé le *concours d'essai*, et sept concurrents ont été mis en loge par le comité des études musicales, pour y rester jusqu'à vendredi prochain.

*** On vient de représenter au théâtre de Dijon une opérette dans le genre de celles d'Offenbach, qui a pour titre *les Orangs-outous*. Elle est due à la collaboration de MM. d'Izy pour les paroles et de M. Louis François pour la musique. Cette bouffonnerie, fort bien jouée par M. Victor Vallée et Mlle Lemaire, a été accueillie avec beaucoup de faveur.

*** Les hommages rendus à la mémoire de Meyerbeer dans les journaux de Londres ont prouvé les regrets de la perte immense que vient de faire l'art lyrique. M. Davison, dans le *Musical World*; M. Clarke, dans le *Daily telegraph*; M. Chorley, dans l'*Athenæum*, et M. Gruneisen dans le *Queen*, ont témoigné leur admiration du grand maître et leur respect pour son caratère. M. Gruncisen prépare une biographie plus étendue que le petit livre qu'il a écrit lors de la première représentation des *Huguenots* à Covent-Garden (1848), et l'article qu'il a écrit il y a trois ans dans le *New Quartley Rewiew*.

*** A la nomenclature des œuvres de Meyerbeer que contient la biographie écrite par M. Fétis, et reproduite par la *Gazette musicale*, il faut ajoujouter : Sept chants religieux à quatre voix, un volume in-4°. — *Nice à Stéphanie*, cantate. — Chœurs pour voix d'homme : *A la Patrie ! Invocation à la terre natale, les Joyeux chasseurs, le Chant des Exilés, Adieu aux jeunes mariés*, sérénade pour deux chœurs à huit voix (ce dernier chœur, dont les paroles sont de M. E. Deschamps, se trouve sous presse également sous le titre de *Prière du matin*);— *le Revenant du château de Bade*, ballade, paroles de Méry.

*** L'assemblée générale de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique aura lieu dimanche prochain, 5 juin, à 1 heure après midi, chez M. Soufflcto, facteur de pianos, rue Montmartre, 161. MM. les sociétaires sont instamment priés d'assister à cette réunion.

*** L'Académie de chant, à Berlin, a célébré, le 24 mai, une solennité musicale consacrée à la mémoire de Meyerbeer. On y a exécuté le choral de Fasch : *A Dieu, ô mon âme, élève toi !* du motet de Gallus : *Ecce quomodo moritur justus*; un verset de L. Hellwig; le *Requiem* de Mozart, et le 23e psaume pour deux chœurs, composé par Meyerbeer en 1807, spécialement pour l'Académie de chant, où il était entré deux ans auparavant (1805) comme élève du professeur Zelter.

*** Le comité du district *Auf der Wieden*, à Vienne, a décidé que la fontaine monumentale qui s'élève au centre de la place Mozart serait décorée d'une statue du grand compositeur, sculptée en pierre dite kaiserstein.

*** Arban va profiter des loisirs que lui laissent les vacances du Casino pour aller diriger, pendant un mois à Nantes, les concerts du Sport qui auront lieu au cercle; de là il se rendra à Marseille, où il dirigera l'orchestre du Château des fleurs; après quoi il passera le reste de la saison à Ems et dans les diverses eaux thermales de l'Allemagne, où il a de très-beaux engagements.

*** Un nouveau théâtre dont les proportions seront suffisantes pour recevoir trois mille spectateurs, va s'élever à Marseille. On y jouera l'opéra-comique, l'opérette, le ballet, la comédie et le vaudeville. Il prendra le nom de *Grand Théâtre des Arts*.

*** Une représentation solennelle, organisée en l'honneur de Meyerbeer et composée d'un acte de chacun des chefs-d'œuvre de l'illustre compositeur, a eu lieu au grand théâtre de Nantes. A cette occasion, la Société des beaux-arts de Nantes a offert à la famille de Meyerbeer, comme témoignage du deuil général des théâtres de France, une magnifique couronne d'immortelles, de feuilles de chêne et de lauriers attachée par des nœuds de satin blanc, rehaussé de glands d'or.

*** La transformation de l'Athénée musical en salle de spectacle vient d'être décidée. Il prendra le titre d'Athénée dramatique; on y jouera exclusivement les vaudevilles et les revues, sous la direction de M. Oscar, ex-régisseur des Délassements-Comiques. L'ouverture est annoncée pour le mois d'août.

*** Demain aura lieu à la Sorbonne, sous la présidence de M. Dupin aîné, sénateur, la 49e assemblée annuelle de la Société pour l'instruction élémentaire. Cette solennité sera, comme d'usage, accompagnée des chants de l'Orphéon, sous la direction de M. Pasdeloup.

*** Les divertissements de tout genre offerts par M. Benazet aux touristes qui visitent annuellement Bade l'emportent habituellement sur tout ce qui se fait dans les eaux thermales de l'Europe. Le programme de ceux qui doivent défrayer la saison de 1864 vient de paraître, et laisse encore bien loin les précédents. Les représentations théâtrales y tiennent naturellement la première place et elles formeront trois catégories, la première consacrée à l'opéra-comique, la seconde à l'opéra italien, la troisième à la comédie française. Seize opéras-comiques seront joués, au nombre desquels on remarque *Zampa, Joconde, la Fille du régiment, Fra Diavolo, la Dame blanche* et *les Noces de Jeannette;* de plus trois opéras nouveaux : *De par le roi*, un acte de Laurencin et feu Ancelot, musique de Gustave Héquet; *la Fleur de lotus*, un acte de J. Barbier, musique de Prosper Pascal; *le Rouet*, un acte de Michel Carré, musique de la comtesse de Grandval. La troupe italienne jouera *Rigoletto, I Puritani, Il Trovatore, Don Pasquale* et *la Gazza ladra*; la Comédie française, les plus jolies pièces de son répertoire et trois nouveautés, l'une en trois actes de M. Ernest Feydeau, et deux en un acte de MM. A. Decourcelles et Verconsin.—Les principaux artistes engagés sont MM. Jourdan, Crosti, Sainte-Foy, Warnots, Jules Petit; Mmes Faure-Lefèvre, Henrion, Géraldine, Doria; MM. Naudin, Delle-Sedie, Agnesi, Léon Duprez, Frizzi; Mmes Charton-Demeur, Marie Battu, Sanchioli; MM. Bressant, Regnier; Mmes Madeleine Brohan, Bremond, etc.—Les concerts ne seront pas nombreux; cependant il y aura pour le jour anniversaire de S. A. R. le grand-duc une fête musicale où se feront entendre Mmes Charton, Battu, Delle-Sedie et Duprez. — Le mois de septembre sera consacré aux brillantes courses d'Iffezheim.

*** Berthelier a chanté quatre fois, au théâtre de Nantes, *Lischen et Fritzchen*, avec Mlle Frazey; à la dernière représentation on lui a jeté une couronne de feuillage d'or.—A Rennes, il a joué cette opérette d'abord au concert des courses, où Mlle Sax s'est fait également entendre, et au théâtre.—Enfin, à Melun, Berthelier a dû répéter *Lischen et Fritzchen* au concert donné à l'occasion du comice agricole.

*** Le prix qui avait été mis au concours par la Liedertafel d'Aix-la-Chapelle pour la meilleure composition de chœur pour voix d'hommes avec orchestre et solos, a été décerné *ex æquo* à M. Wüllner, directeur de musique à Aix-la-Chapelle, et à M. Brambach, directeur de musique à Bonn.

*** Les trois mélodies de J. J. Masset, le professeur de chant du Conservatoire, composées sur les paroles de MM. Victor Lacrampe et Adolphe Catelin, ont un véritable succès. Elles ont pour titres : *Il est de retour, Si tu voulais m'aimer, Voici le printemps.*

*** Un grand concours de chant d'ensemble, organisé par la société royale l'Echo de l'Escaut et la société chorale Grétry, est annoncé à Anvers pour le dimanche 21 août. Six médailles d'or de 150 à 500 fr., et trois de vermeil, de même qu'un prix d'honneur composé d'une médaille d'or et d'une prime de 1,000 francs, seront distribués. Toutes les sociétés devront faire connaître, avant le 5 août, les titres et les noms des auteurs des chœurs qu'elles se proposent de chanter et qu'elles sont tenues d'exécuter. — Toutes les pièces relatives au concours, ou demandes de plus amples détails, doivent être adressées *franco* aux se-

crétaires du comité d'organisation, café-restaurant de la Bourse, rue des Douze-Mois, à Anvers.

*** Un concours pour la place d'organiste doit avoir lieu prochainement à Clamecy (Nièvre), sur un nouvel orgue de la maison A. Cavaillé-Coll, de Paris. Pour les renseignements, s'adresser à M. le secrétaire du conseil de fabrique, à Clamecy (Nièvre).

*** M. Eug. Prévost continue à diriger avec beaucoup de succès l'orchestre des concerts Besselièvre aux Champs Elysées. Pendant les quelques jours de chaleur qui nous avaient donné, la semaine dernière, les avant-goûts de l'été, la foule y était si nombreuse, qu'on avait peine à y circuler et à y trouver des siéges. Le répertoire musical est choisi avec beaucoup de goût et très-varié, et de plus l'exécution est excellente. Vienne donc de nouveau un temps supportable, et ce beau jardin restera le rendez-vous de la meilleure et de la plus élégante compagnie de Paris.

*** Aujourd'hui dimanche 29 mai, grande fête de bienfaisance, au Pré-Catelan, donnée au profit de la commune modèle de Frotey-lez-Vezoul, sous le haut patronage de Son Exc. Hassan-Ali-Khan, ambassadeur de Perse. Toute l'ambassade assistera à la fête. On tirera une riche tombola, et avec 1 franc, prix du billet d'entrée, on jouira d'un splendide spectacle, on fera une bonne œuvre, et l'on pourra gagner des lots d'une valeur artistique et réelle. Les grands chanteurs et les grands virtuoses donneront leur concours à ce concert unique.

*** C'est le 15 juin que sera inauguré le bel établissement de bains de mer élevé sur la place des Mielles, à Cherbourg, et dont nous avons déjà parlé. Nous ne pouvons entrer dans le détail de tout ce qui a été réuni par les entrepreneurs pour faire de cet établissement un des plus agréables et des plus confortables de la France et de l'étranger, mais nous pouvons affirmer qu'ils ont mis à contribution tous les perfectionnements que pouvaient leur offrir ceux du même genre pour faire du leur un établissement modèle. Après le point essentiel, les bains, le Casino a été surtout l'objet de soins tout particuliers; son grand salon, décoré dans un goût très-pur, sobre, et en même temps d'un grand effet, est merveilleusement approprié aux exécutions musicales, aux bals, aux fêtes, etc. C'est M. Alwood, ancien inspecteur des bains de Boulogne-sur-Mer, qui a été choisi pour diriger l'établissement, et on peut s'en fier à son expérience pour donner bientôt la vogue aux bains de mer de Cherbourg.

*** A Prague, vient de mourir une ancienne actrice du théâtre de cette ville, Mme Brunetti-Knize, dont la réputation datait d'un peu loin; elle avait brillé sur la scène de 1807 à 1817. Mme Brunetti, veuve du maître de ballet de ce nom, est morte dans sa quatre-vingt-deuxième année.

*** Le compositeur Ruggero Manna, de Trieste, est mort le 13 du courant à Crémone, dans sa cinquante-cinquième année. Manna passait pour un des plus savants contrapontistes de l'Italie.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Lyon.* — Les diverses séances musicales qui viennent d'avoir lieu à l'occasion de l'inauguration de l'orgue construit par la Société anonyme: Établissements Merklin-Schütze, dans l'église du pensionnat des Chartreux, ont mis les auditeurs à même d'apprécier le magnifique instrument livré par ces facteurs justement renommés et qu'il devient superflu de louer, après les éloges si souvent répétés et si connus du patriarche de la science musicale, M. Fétis. MM. Ed. Batiste, Renaud de Vilbac, Ruest et Widor ont fait valoir avec talent les nombreuses ressources qu'offre l'instrument. Les chants ont achevé de rendre intéressantes ces belles séances. On a remarqué, même entre les beaux chœurs de Rinck et de Palestrina, une suave composition de l'abbé Neyrat. Ce cantique est l'heureux épanouissement de la piété et du talent musical du maître de chapelle de la cathédrale.

*** *La Rochelle*, 25 mai. — Mardi dernier, on donnait *Martha*. Après l'ouvrage de Flotow, une cantate ayant pour titre *Hommage à Meyerbeer*, a été exécutée et accueillie comme elle méritait de l'être. Les paroles sont de M. Paul Gaudin, la musique de Léon Meneau. Après le premier chœur, des récitatifs amènent un air de ténor, fort bien chanté par M. Pascal, mari de la cantatrice qui vient de débuter à Paris. Plusieurs motifs tirés des œuvres de Meyerbeer figurent dans un intermède instrumental. Les artistes et l'orchestre, conduit par M. Meneau, ont religieusement accompli leur tâche.

*** *Bordeaux*, 24 mai. — Au concert du Cercle philharmonique, le célèbre clarinettiste Wuille, que nous ne connaissions pas encore, a obtenu un succès complet. Dans les deux fantaisies de sa composition et le morceau de concert de Demersseman, il a constamment tenu son auditoire sous le charme. Digne émule des Leroy et des Cavallini, il possède une exécution merveilleuse, incomparable, qui l'a justement fait surnommer *le Paganini de la clarinette*. Il faut entendre ces trilles admirables, ces cascades de notes perlées, ces pianissimo ravissants, cette bravoure étourdissante, pour comprendre l'exactitude parfaite de la comparaison. Et ces qualités étonnantes, M. Wuille ne les possède pas au détriment du charme et du style; sa manière de phraser est aussi claire qu'élégante, et au milieu des difficultés les plus ardues, il sait conserver un calme, une majesté qui n'en produisent que plus d'effet.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — *Les Huguenots* et *Robert le Diable* ont été donnés pour la seconde fois la semaine passée au théâtre de Covent-Garden, où l'on s'occupe activement des répétitions de *Stradella* et de *l'Etoile du Nord*. Mlle Lucca, dont le succès a été si éclatant dans le rôle de Valentine, et qui vient de chanter, aux bravos unanimes, la Marguerite de *Faust*, jouera Catherine dans l'opéra-comique de Meyerbeer. Mlle Lagrua excite l'enthousiasme dans *Robert le Diable* par le talent supérieur qu'elle déploie dans le rôle d'Alice; Naudin a été un excellent *Robert* et on l'a justement applaudi; Mlle Battu n'a pas moins bien réussi dans les rôles d'Alice et d'Isabelle, qu'elle a rendus avec une véritable supériorité. Mlle Patti est toujours la favorite du public; ses représentations dans *la Sonnambula* et *le Barbier* avaient complété le répertoire de la semaine. — Au théâtre de Sa Majesté, *les Huguenots*, avec Mme Tietjens, Mlles Trebelli et Giuglini, *Lucie*, *Faust* et *le Barbier* ont été donnés; *Falstaff* (les Joyeuses Commères de Windsor) a disparu de l'affiche après quelques représentations. — La saison des concerts a commencé. Wieniawski et Joachin se font entendre et applaudir aux concerts populaires du lundi.—Au concert de la Société philharmonique, Mme Goddard a été applaudie comme d'habitude; l'*Ouverture de l'exposition*, composée par Auber, y a eu également un très-grand succès.

*** *Vienne.* — Pour mercredi 25, la Société italienne annonçait la première représentation de *Saffo*, avec Mmes Barbot et Artot, M. et Mme Pardini et Sacco-Mano; une seconde représentation aurait lieu le vendredi suivant, en cas de succès. — Au Karltheater, une opérette de Conradin, *Goliath*, a eu un succès d'estime, grâce à deux ou trois morceaux passables. — Mlle Tiefensee, à son concert du 19 mai, a eu beaucoup de succès. La bénéficiaire a chanté avec sa belle voix de mezzo-soprano un air de *Don Juan*, l'air de *Fidès*, etc.; des variations de Proch, et des chansons hongroises, bohêmes, russes, etc.

*** *Berlin.* — Le directeur de musique Wieprecht a organisé une fête commémorative en l'honneur de Meyerbeer. On y a exécuté : marche funèbre, par Wieprecht, sur des motifs de *Robert*, *Struensée* et *l'Etoile du Nord*; finale du quatrième acte des *Huguenots*; marche du *Prophète*; chant de guerre (*l'Étoile du Nord*) et *la Marche aux flambeaux*.—Le ténor Niemann, qui a donné ici une série de représentations, a débuté par le rôle du Tannhæuser. — Par suite de divers empêchements, la reprise d'*Olympie* a été remise à la saison prochaine. — Avec la fête de la Pentecôte ont commencé les représentations théâtrales à la salle Kroll; on a donné jusqu'ici *la Dame blanche* et *Freyschütz*.

*** *Gotha.* — L'opéra nouveau, *Hlyna*, par un compositeur nommé Dœrstling, a été donné au théâtre de la cour sans grand succès.

*** *Darmstadt.* — A l'occasion du mariage du grand-duc de Mecklenbourg avec une princesse de Hesse, le théâtre de la cour a représenté *la Statue*, opéra de Reyer.

*** *Milan.* — L'auteur de *Don Bucefalo*, le maestro Cagnoni, vient de faire représenter au théâtre S. Radegonde un nouvel opéra, *Michele Perrin* (Michel Perrin), dont le sujet est emprunté à un vaudeville français. Le livret est intéressant et fait honneur au traducteur, M. Marcello. Quant à la musique, c'est certainement une des plus belles pages sorties de la plume du compositeur. Les motifs en sont légers, et surtout neufs et originaux; l'instrumentation élégante et on ne peut plus soignée. L'œuvre a été très-bien exécutée, aux grands applaudissements du public, par Teresina Pozzi, le ténor Tintoret, les barytons Altini et Archinsi, et les basses Anselmi et Bottero. C'est un succès réel et qui promet d'être de longue durée.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Collection des Œuvres de
GIACOMO MEYERBEER

Publiées par G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

ROBERT LE DIABLE, LES HUGUENOTS, LE PROPHÈTE, L'ÉTOILE DU NORD, LE PARDON DE PLOERMEL

Grandes partitions. — Parties d'orchestre.

Partitions pour piano et chant, avec paroles françaises; les mêmes, avec paroles italiennes et allemandes.

Partitions pour piano seul et à quatre mains. — Airs détachés de chant. — Chœurs. — Ouvertures. — Marches. — Airs de ballet.

OUVERTURE
Grande partition, parties d'orchestre, piano, à quatre mains.

STRUENSÉE

POLONAISE
Grande partition, parties d'orchestre, piano, à quatre mains.

IL CROCIATO
Partition chant et piano. — Prix net : 12 fr.
Airs détachés de chant.

40 MÉLODIES
In-8°. — *A une et à plusieurs voix.* — Net : 12 fr.

MARGUERITE D'ANJOU
Partition chant et piano. — Prix net : 12 fr.
Airs détachés de chant.

MÉLODIES DÉTACHÉES AVEC PAROLES FRANÇAISES ET ALLEMANDES :

Fantaisie	4 50	Rachel à Nephtali	2 50	C'est elle	2 50	Chant du dimanche	2 50
Seule, pour voix de basse	4 50	A une jeune mère	2 50	Les feuilles de rose	3 75	Confidences	3 50
La Marguerite du poëte	3 50	Le Moine, pour voix de basse	6 »	Mina	3 75	Délire	2 50
Suleïka	4 50	La Barque légère	3 »	Les souvenirs	3 »	Le même, avec paroles italiennes.	
Le Jardin du cœur	2 50	Ballade de la reine Marguerite	2 50	La même, avec paroles italiennes.		Le Voyageur au tombeau de Beethoven	5 »
Guide au bord ta nacelle	4 50	La Folle de Saint-Joseph	2 50	Le Pénitent	2 50	Le Baptême	3 »
Sirocco	4 50	Mère grand, nocturne à deux voix	3 »	Sérénade	4 50	Aimez	2 »
La Chanson de maître Floh	4 50	Le même, avec paroles italiennes.		La Dame invisible	5 »	Sicilienne	3 »
Chanson des moissonneurs vendéens	4 50	Le Ranz des vaches d'Appenzell	3 »	Sur le balcon	5 »	A Venise, barcarolle, paroles françaises de Paccini	5 »
De ma première amie	2 50	Le Vœu pendant l'orage	3 »	Cantique du trappiste, pour basse	4 50	La même, avec paroles italiennes de Baltrame	5 »
Elle et moi	2 50	Le Poëte mourant	5 »	La même, avec paroles italiennes.			
Chanson de mai	4 50	La Fille de l'air	2 50	Prière d'enfants	3 »		
La même, avec paroles italiennes.		Nella	2 50	Printemps caché	2 50		

LE CHANT DU BERGER, lied avec accompagnement de clarinette obligée 6 »

PRÈS DE TOI, lied avec accompagnement de violoncelle obligé 6 »

LE REVENANT DU VIEUX CHATEAU DE BADE, Légende et ballade 9 »

CHŒURS POUR VOIX D'HOMME
PAROLES FRANÇAISES ET ALLEMANDES.

A la Patrie, chœur avec soli	net. 2	»
Invocation à la terre natale, chœur sur un thème anglais	1	50
Les Joyeux Chasseurs, chœur à quatre voix	1	»
L'Amitié, quatuor	1	»
Le Chant des Exilés, chœur avec solo de ténor	2	»
Adieux aux jeunes mariés, sérénade à huit voix	2	»
Prière du matin, pour deux chœurs à huit voix	2	»
Chant guerrier, de *Struensée*, chœur à quatre voix	1	»
Le 91e Psaume, motet à huit voix (en deux chœurs), in-8°.	5	»
Sept chants religieux, à quatre voix, 1 vol. in-4°	15	»

MORCEAUX DE CHANT DIVERS

A Schiller, cantate composée pour la célébration du 100e anniversaire de la naissance de Schiller, in-8°, net	5	»
Nice à Stéphanie, cantate composées pour l'anniversaire de S. A. I. Mme la grande-duchesse Stéphanie de Bade	9	»
Scène et **Prière**, composées pour Mario dans *Robert le Diable*.	6	»
Scène et **Cavatine** du *Crociato*, composée pour Mme Pasta.	6	»
Rondo composé pour Mme Alboni dans les *Huguenots*	6	»
Parmi les pleurs, romance intercalée dans les *Huguenots*	6	»
Polonaise et **Arioso**, ajoutés à *l'Etoile du Nord*, chaque	9	»
Scène et **Canzonetta**, ajoutées au *Pardon de Ploërmel*	9	»
Pas de la bouquetière, air dansé, ajouté à *Robert le Diable*	6	»

SCHILLER-MARSCH
Composée pour la célébration du 100e anniversaire de la naissance de Schiller.
Grande partition, parties d'orchestre, piano, à quatre mains.

MARCHE DU COURONNEMENT
Composée pour le sacre du roi Guillaume Ier de Prusse.
Grande partition, parties d'orchestre, piano, à quatre mains.

4 MARCHES AUX FLAMBEAUX
Grandes partitions, parties d'orchestre, piano, à quatre mains.
(*La 3e marche pour musique militaire.*)

OUVERTURE EN FORME DE MARCHE
Composée pour l'inauguration de l'Exposition universelle de Londres.
Grande partition, parties d'orchestre, piano, à quatre mains.

PORTRAIT LITHOGRAPHIÉ DE GIACOMO MEYERBEER,
dessiné d'après nature par Desmaisons, Prix net : 5 fr.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DU NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 23. 5 Juin 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Mendelssohn-Bartholdy (2e et dernier article), par **Fétis** père. — Théâtre Lyrique impérial : reprise de *la Reine Topaze*, par **Léon Durocher**. — La musique, le théâtre et la danse à l'Exposition des Beaux-Arts, salon de 1864 (1er article), par **Em. Mathieu de Monter**. — Nouvelles compositions de M. F.-J. Fétis, par **A. Elwart**. — Concours pour le grand prix de composition musicale. — Nouvelles et annonces.

MENDELSSOHN-BARTHOLDY.

(Biographie universelle des musiciens. — *Seconde édition.*)

(2e et dernier article) (1).

Si Mendelssohn ne posséda pas un de ces génies puissants, originaux, tels qu'en vit le dix-huitième siècle ; s'il ne s'éleva pas à la hauteur d'un Jean-Sébastien Bach, d'un Hændel, d'un Gluck, d'un Haydn, d'un Mozart, d'un Beethoven ; enfin, si l'on ne peut le placer au rang de ces esprits créateurs, dans les diverses déterminations de l'art, il est hors de doute qu'il tient, dans l'histoire de cet art, une place considérable immédiatement après eux, et personne ne lui refusera jamais la qualification de *grand musicien*. Il a un style à lui et des formes dans lesquelles se fait reconnaître sa personnalité. Le *scherzo* élégant et coquet, à deux temps, de ses compositions instrumentales, est de son invention. Il a de la mélodie ; son harmonie est correcte et son instrumentation colore bien ses idées, sans tomber dans l'exagération des moyens. Dans ses oratorios, il a fait une heureuse alliance de la gravité des anciens maîtres avec les ressources de l'art moderne. Si son inspiration n'a pas le caractère de grandeur par lequel les géants de la pensée musicale frappent tout un auditoire, il intéresse par l'art des dispositions, par le goût et par une multitude des détails qui décèlent un sentiment fin et délicat. Malheureusement il était préoccupé d'une crainte qui doit avoir été un obstacle à la spontanéité de ses idées ; cette crainte était de tomber dans certaines formes habituelles par lesquelles les compositeurs les plus originaux laissent reposer de temps en temps l'attention : il la portait jusqu'à l'excès. Dans la plupart de ses compositions, on sent qu'elle lui fait éviter avec soin les cadences de terminaison, et faire un constant usage de l'artifice de l'*inganno*, appelé communément *cadence rompue ;* aux conclusions de phrases, qui sont de nécessité absolue pour la clarté de la pensée, il substitue avec une sorte d'obstination ce même artifice, et multiplie, par une conséquence inévitable, les modulations incidentes. De là un enchevêtrement incessant de phrases accessoires et surabondantes, dont l'effet est de faire perdre la trace de la pensée première, de tomber dans le vague, et de faire naître la fatigue. Ce défaut, remarquable surtout dans les œuvres instrumentales de Mendelssohn, est un des traits caractéristiques de sa manière. Il y a de belles pages dans un grand nombre de ses compositions ; mais il est peu de celles-ci où l'intérêt ne languisse en de certaines parties, par l'absence d'un rhythme périodique bien senti.

Parmi les œuvres de musique vocale de Mendelssohn, ses oratorios *Paulus* et *Elie* ne sont pas seulement les plus importantes par leurs développements ; elles sont aussi les plus belles. Ses psaumes 42e, 65e, 98e et 114e, avec orchestre, renferment de belles choses, principalement au point de vue de la facture. Il a fait aussi des chœurs d'église avec orchestre, qui sont d'un beau caractère, ainsi que d'autres psaumes sans instruments, composés pour le *Dom-Chor* de Berlin ; enfin, on a de lui des motets pour une, deux ou quatre voix avec orgue. Sa grande cantate de *Walpurgisnacht* a de la réputation en Allemagne ; elle y a été exécutée dans plusieurs grandes fêtes musicales. Pour moi, après l'avoir entendue deux fois, j'en ai trouvé le style lourd. Mendelssohn avait écrit cet ouvrage à Rome, dans le mois de décembre 1830, à l'âge d'environ vingt-deux ans ; mais il le changea presque entièrement quatre ou cinq ans avant sa mort. C'est sous sa dernière forme qu'il est maintenant connu. A l'égard de la musique de l'*Antigone* et de l'*Œdipe à Colone*, de Sophocle, ainsi que de l'*Athalie* de Racine, écrits à la demande du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, on ne les a publiés qu'en partition pour le piano. Ces ouvrages sont peu connus ; cependant l'*Œdipe* a été essayé au théâtre de l'Odéon, à Paris, mais sans succès.

Ainsi qu'il a été dit dans cette notice, le génie de Mendelssohn n'était pas essentiellement dramatique ; il avait lui-même conscience de ce qui lui manquait pour l'intérêt de la scène, car son goût ne se portait pas vers ce genre de composition. On sait que les *Noces de Gamache*, ouvrage de sa première jeunesse, n'ont pas réussi. Après

(1) Voir le n° 22.

cet essai, la plus grande partie de sa carrière d'artiste s'écoula sans qu'il produisît rien pour le théâtre. Il écrivit pour sa famille une sorte d'intermède, intitulé : *Die Heimkehr aus der Fremde* (le Retour du voyage à l'étranger); il ne le destinait pas à la publicité et l'avait gardé dans son portefeuille; mais ses héritiers l'ont fait graver au nombre de ses œuvres posthumes. On y trouve quatorze morceaux écrits d'un style gracieux et léger, dont une romance, *six Lieder* pour différentes voix, un duo pour soprano et contralto, deux trios, un chœur et un *finale*. Cette composition, à laquelle Mendelssohn ne paraît pas avoir attaché d'importance, est néanmoins une de ses meilleures productions, au point de vue de l'inspiration originale. Il est un autre ouvrage mélodramatique de cet artiste qui a droit aux éloges, non-seulement des connaisseurs, mais du public, et qui fut écrit dans le même temps que celui qui vient d'être mentionné : je veux parler de la musique composée pour la traduction allemande du drame si original de Shakespeare, *le Songe d'une Nuit d'été* (*Ein Summernachtstraum*). L'ouverture inspirée par ce sujet était écrite dès 1829, mais le reste de la partition ne fut composé que longtemps après, pendant le séjour de Mendelssohn à Berlin, comme directeur général de la chapelle du roi de Prusse. Tout est bien dans cet ouvrage : les pièces instrumentales des entr'actes, la partie mélodramatique des scènes, la chanson avec le chœur de femmes, la marche; tout est plein de verve, de fantaisie et d'élégance.

Mendelssohn a peu réussi dans la symphonie, une seule exceptée. La première (en *ut* mineur) n'est que le travail d'un jeune homme en qui l'on aperçoit de l'avenir. *Le Chant de louange* (Lobgesang), ou *Symphonie cantate* (op. 52), comptée par le compositeur comme sa seconde symphonie, n'est pas une heureuse conception : on y sent plus le travail que l'inspiration. Les essais qu'on en a faits à Paris et ailleurs n'ont pas été satisfaisants. La troisième symphonie (en *la* mineur) est la meilleure production de l'artiste en ce genre. Le premier morceau est d'un bon sentiment; il est écrit avec le talent connu du maître. Le *vivace*, ou *scherzo*, à deux temps, est une de ces heureuses fantaisies dans lesquelles sa personnalité se manifeste quelquefois. Dans l'*adagio*, la pensée est vague, diffuse, et l'effet est languissant. Le mouvement final a de la verve, il est traité de main de maître; mais la malheureuse idée qu'a eue Mendelssohn de terminer cette partie de son ouvrage par un thème anglais qui ne se rattache en rien au reste de l'œuvre lui enlève la plus grande partie de son effet. La quatrième symphonie (en *la* majeur), œuvre posthume, ne fait apercevoir dans aucun de ces morceaux le jet de l'inspiration. Cette symphonie n'a eu de succès ni en Allemagne, ni à Paris, ni à Bruxelles.

Dans le concerto, sorte de symphonie avec un instrument principal, Mendelssohn a été plus heureux; son concerto de violon, particulièrement, et son premier concerto de piano (en *sol* mineur), ont obtenu partout un succès mérité et sont devenus classiques. Le second concerto de piano (en *ré* mineur), dont le caractère général n'est pas exempt de monotonie, a été beaucoup moins joué que le premier. Parmi ses œuvres les plus intéressantes de ce genre, il faut citer sa *Sérénade et Allegro giojoso* pour piano et orchestre, composition dont l'inspiration se fait remarquer par l'élégance, la délicatesse et par les détails charmants de l'instrumentation. Il ne faut pas plus chercher dans ces ouvrages que dans les autres productions de cet artiste ces puissantes conceptions, ni cette originalité de pensée qui nous frappent dans les concertos de quelques grands maîtres, de Beethoven en particulier; mais après ces beaux modèles, Mendelssohn tient une place honorable.

Les ouvertures de ce maître ont été beaucoup jouées en Allemagne et en Angleterre; mais elles ont moins réussi en France et en Belgique. Elles sont au nombre de cinq, dont les titres sont : *le Songe d'une nuit d'été*, qui est incontestablement la meilleure; *la Grotte de Fingal* (ou *les Hébrides*), en *si* mineur, bien écrite et bien instrumentée, mais monotone et languissante; *la Mer calme et l'heureux retour* (*Meeresstille und glückliche Fahrt*), en *ré* majeur; *la Belle Mélusine*, en *fa* majeur, et *Ruy Blas*. Il y a de l'originalité dans ces compositions, mais on sent, à l'audition comme à la lecture, qu'elle est le fruit de la recherche; la spontanéité y manque.

La musique de chambre est la partie la plus riche du domaine instrumental de Mendelssohn; la plupart de ses compositions en ce genre, soit pour les instruments à archet, soit pour le piano accompagné, ou seul, ont de l'intérêt. La distinction de son caractère s'y fait reconnaître. Il y est plus à l'aise que dans la symphonie, et, pour qui sait comprendre, il est évident qu'il y porte plus de confiance dans la suffisance de ses forces. Un *ottetto* pour quatre violons, deux altos et deux violoncelles; deux quintettes pour deux violons, deux altos et violoncelle, et sept quatuors (œuvres 12, 13, 44, 80 et 81) composent son répertoire dans cette catégorie de musique instrumentale. L'*ottetto*, qui est une des productions de sa jeunesse, était une de celles qu'il estimait le plus dans son œuvre; il s'y trouve des choses intéressantes; mais le talent s'y montre inégal. Son second quintette (en *si* bémol, œuvre posthume), et les trois quatuors de l'œuvre 44e sont, à mon avis, les plus complets et ceux où l'inspiration se soutient sans effort. Dans la musique pour piano accompagné, on trouve d'abord trois quatuors pour cet instrument, violon, alto et violoncelle (op. 1, en *ut* mineur; op. 2, en *fa* mineur; op. 3, en *si* mineur). Si l'on songe à la grande jeunesse de l'artiste au moment où il écrivit ces ouvrages, on ne peut se soustraire à l'étonnement qu'un pareil début n'ait pas conduit à des résultats plus beaux encore que ceux où son talent était parvenu à la fin de sa carrière. De ces deux grands trios pour piano, violon et violoncelle, le premier, en *ré* mineur, op. 49, a eu peu de succès; son caractère est monotone; les mêmes phrases s'y reproduisent fréquemment sans être relevées par des traits inattendus; enfin, ce n'est qu'un ouvrage bien écrit; le second, en *ut* mineur, op. 66, est beaucoup mieux réussi; on y trouve de la verve et de l'originalité. On ne connaît de Mendelssohn qu'une sonate pour piano et violon (en *fa* mineur, op. 4); ce n'est pas un de ses meilleurs ouvrages; mais ses deux sonates pour piano et violoncelle renferment de belles choses.

Je me suis souvent demandé pourquoi, avec un talent si distingué, Mendelssohn n'a pu éviter une teinte d'uniformité dans l'effet de sa musique instrumentale; en y songeant, j'ai cru pouvoir attribuer cette impression au penchant trop persistant du compositeur pour le mode *mineur*. En effet, sa première symphonie est en *ut* mineur; la troisième, en *la* mineur; l'ouverture intitulée : *la Grotte de Fingal* est en *si* mineur; le premier morceau du concerto de violon est en *mi* mineur; le premier concerto de piano est en *sol* mineur; le second, en *ré* mineur; la sérénade pour piano et orchestre est en *si* mineur; le premier quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle est en *ut* mineur; le second, en *fa* mineur; le troisième en *si* mineur; la sonate pour piano et violon est en *fa* mineur; le premier trio pour piano, violon et violoncelle est en *ré* mineur; le second, en *ut* mineur. Son deuxième quatuor est en *la* mineur; le quatrième, en *mi* mineur, et le sixième, en *fa* mineur. Sur quatre caprices qu'il a écrits pour piano seul, trois sont en modes mineurs; sa grande étude suivie d'un *scherzo* pour le même instrument est en *fa* mineur; deux de ses fantaisies sont également en mode mineur; son premier *scherzo* est en *si* mineur; le second, en *fa* dièse mineur; enfin, de ses *Lieder* sans paroles, seize sont en mineur. Si l'on voulait faire une récapitulation semblable dans la musique de chant de Mendelssohn, on constaterait la même tendance. Je viens de parler de ses *Lieder* sans paroles; il est créateur dans ce genre de petites pièces instrumentales, dont il a publié sept recueils; celui qui porte le numéro d'œuvre 38 me paraît supérieur aux autres. J'en ai donné l'analyse dans le quatorzième volume de la *Bibliothèque classique des pianistes*.

Les chants à voix seule avec piano, de Mendelssohn, et ses *Lieder* à deux, trois et quatre voix, ont de la distinction, quelquefois même de la franche originalité; cependant son imagination ne s'élève jamais dans ce genre à la hauteur de François Schubert. Comme tous les compositeurs allemands du XIXe siècle, Mendelssohn a écrit un grand nombre de ces chants, soit pour les quatre genres de voix de femmes et d'hommes, soit pour quatre voix d'hommes sans accompagnement.

FÉTIS père.

Meyerbeer a légué à l'Association des artistes musiciens 10,000 francs, et pareille somme à la Société des auteurs dramatiques et compositeurs.

Voici en quels termes Mme Meyerbeer a fait connaître ce legs à M. le baron Taylor :

« Berlin, ce 1er juin 1864.

» Monsieur,

» C'est un devoir doux à mon cœur que je remplis en vous annonçant que mon mari a destiné par une dernière disposition la somme de 10,000 francs à l'Association des artistes musiciens. Il m'a répété bien souvent que c'est grâce à votre dévouement éclairé que cette Société est devenue la providence des artistes.

» Je cite ici textuellement le paragraphe que j'extrais du testament de mon mari.

» Je lègue à l'Association des artistes musiciens, présidée par le » baron Taylor, à Paris, dont je suis membre depuis de longues an- » nées, la somme de 10,000 francs, argent de France. Cet argent » doit être placé comme capital inaliénable, les intérêts seulement » doivent en être versés pour les musiciens nécessiteux dans la caisse » de secours de la Société. »

» Veuillez agréer, Monsieur le baron, l'assurance de ma parfaite considération.

» NINNA MEYERBEER. »

Tous les manuscrits laissés par Meyerbeer, à l'exception de *l'Africaine*, doivent être réunis et conservés pour être remis à celui de ses petits-fils qui se montrera doué d'une vocation musicale. Dans le cas où la circonstance ne se produirait pas, Meyerbeer en fait don à la bibliothèque royale de Berlin.

S. Exc. M. le maréchal Vaillant, ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, vient de commander à Dantan jeune le buste en marbre de Meyerbeer pour être placé au Conservatoire impérial de musique.

THÉATRE LYRIQUE IMPÉRIAL.

Reprise de *la Reine Topaze*.

Cette reprise n'étonnera personne. La *Reine Topaze*, jouée à la fin de 1856, si notre mémoire est fidèle, a été l'un des plus brillants succès du théâtre Lyrique sous la direction de M. Carvalho. La pièce, où M. Lokroy avait pour collaborateur un jeune et vaillant écrivain, plein d'imagination et d'esprit, enlevé peu après par une mort prématurée à la littérature dramatique dont il était l'espoir, dont il aurait peut-être été la gloire, la pièce est furieusement fantastique. L'excès du bon sens n'est pas son défaut. Mais elle pique la curiosité, elle amuse, elle fait rire, avantage que n'ont pas toujours les œuvres raisonnables.

Elle a de plus offert à M. Victor Massé vingt occasions de montrer son talent sous son vrai jour, et M. Victor Massé en a profité avec autant d'habileté que de bonheur. Il a rarement aussi complétement réussi que dans la *Reine Topaze*. Le grand morceau d'ensemble du premier acte, le duo du second, le trio du troisième sont des morceaux remarquables, où brillent à un égal degré l'invention mélodique, la science, l'esprit et l'intelligence de la scène. La chanson de l'*Abeille* et le *Carnaval de Venise* permettent à Mme Carvalho de déployer toute l'étendue de son organe, et de faire apprécier l'élégance, la finesse, la grâce et l'éclat de son exécution.

Ce qu'on applaudissait en elle lors de la création, on l'applaudit encore aujourd'hui. Les huit années qui se sont écoulées depuis ne lui ont pas fait perdre une note, ni un arpége, ni un trille. M. Monjauze est un peu fatigué, peut-être; mais, si son timbre est moins éclatant, son jeu est plus intelligent, et son exécution plus habile. M. Lutz est fort convenable dans le rôle du patricien mystifié. M. Wartel ne vaut pas, à beaucoup près, M. Balanqué dont il occupe la place. Mais on a revu avec plaisir, sous le pourpoint de l'autre bohémien déguisé en noble de Venise, M. Fromant, qui avait quitté le théâtre Lyrique, et qui vient d'y rentrer avec sa voix fraîche et pure d'autrefois. Bref, la *Reine Topaze* nous a paru plaire au public tout autant en 1864 qu'en 1856, et M. Carvalho n'a pas dans son écrin de pierre plus fine ni de plus belle eau.

LÉON DUROCHER.

LA MUSIQUE, LE THÉATRE ET LA DANSE

A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS.

Salon de 1864.

(Premier article.)

Sans chercher querelle à « la ligne » et à « la couleur », sans entrer sur un terrain qui n'est pas le nôtre, et dont les *accidents* nous effraient, sans parti pris d'éloge ou de blâme, nous ferons, comme l'année dernière, une courte visite à l'exposition des Beaux-Arts. Ce sera, s'il vous plaît, une visite amicale et de celles où la causerie allant à l'aventure et le nez au vent, — ainsi qu'un promeneur dans un musée — ne s'arrête qu'aux belles choses, passant rapidement devant les vulgaires et les médiocres.

La musique peut traiter la peinture et la sculpture sur ce pied de confraternité artistique. Leur union, que je sache, n'a jamais été plus intime et plus féconde qu'aujourd'hui. Par une heureuse combinaison des plaisirs de la vue et de l'ouïe, on peut entendre maintenant les grandes voix de Beethoven et d'Haydn s'élever dans certains cercles au milieu des chefs-d'œuvre de Delacroix et d'Ingres. La critique elle-même, la critique des Beaux-Arts, immobilisée jusqu'à présent dans ses retours vers le passé grec ou romain, et si souverainement indifférente, sauf de rares et illustres exceptions, au progrès de l'art musical; la critique, oublieuse de ses dédains séculaires, se prend à lui faire des avances. « *Le paysage* — dit la nouvelle esthétique des Recueils spéciaux — *est ce qu'il y a de plus musical en peinture*. Le paysage et la mélodie s'appellent, s'animent mutuellement et se complètent. Ne sont-ils pas, l'un et l'autre, un langage que chacun de nous traduit selon ses émotions, un murmure qui accompagne nos pensées sans nous les dicter ? Les artistes, de leur côté, suivent ce bel élan et laissent crier dans le désert les prêtres « de la grande manière » ; — il faut bien, hélas ! placer avantageusement ses petits produits ! Quant au public, son subit et louable engouement de musique lui commande, en quelque sorte, de constater avec satisfaction que sur quatre mille ouvrages exposés, plus de cinq cents ont emprunté leurs sujets à son art favori, ainsi qu'au théâtre et à la danse, et que ce ne sont ni les moins étudiés,

ni les moins réussis, ni les moins intéressants de cette vaste exhibition à laquelle il ne manque..... que des peintres!

MM. Ingres, Robert, Fleury, Brascassat, Troyon, Isabey, Couture, Léon Cogniet et bien d'autres n'ont pas exposé cette année; mais je sais plus d'un abonné à vie des concerts populaires qui s'est consolé de cette abstention des maîtres en s'apercevant que leurs élèves lui permettaient de suivre, *de visu*, un cours de flûte antique, de lyre à sept cordes d'orchestre égyptien, voire même de charivari abyssinien! Dans la sculpture : MM. Cavelier, Debay, Dumont, Jouffroy; dans la gravure : MM. Calamatta, Henriquel, Dupont, Bléry se sont également abstenus, et je le déplore vivement; mais je dissipe ces regrets, en songeant à mes devoirs de *cicerone* et en remarquant que le salon présente le résumé épisodique et pittoresque de l'histoire de notre art. Quelle que soit la faiblesse de l'ébauchoir ou du pinceau, on comprend que la musique se transforme au contact du génie des différents peuples, comme le *vismara*, ce papillon du Bengale, qui prend la couleur de la plante sur laquelle il vit. Certes, je ne conseillerai pas à l'amateur, même le plus enthousiaste, l'acquisition de ces cinq cents toiles, statues, bustes, dessins, gravures ou lithographies, dont plusieurs sont bonnes à mettre au grenier, pas plus que je ne me propose de les passer toutes ici en revue; il y a néanmoins, dans cet ensemble chronologique, le résultat d'un hasard singulier, qui, de lui-même, va diriger notre visite, en nous dégageant le chemin et en nous épargnant les tâtonnements. Ce ne sera pas la première fois que le hasard—cet homme d'affaires du bon Dieu — ainsi que l'appelait quelquefois en riant Adolphe Adam, jouera ce rôle et rendra ce service.

Présentons d'abord, en entrant, nos hommages respectueux à nos allégories et à nos symboles. Saluons *la Musique* de M. Blanc, *la Muse de la musique*, d'après M. Ingres, gravée par Sudre, *la Musique et la Danse*, bas-relief de M. Victor Vilain, qui est l'une des œuvres les plus sérieuses du salon. Je n'en dirai pas autant de la *Comédie* colossale qui trône lourdement dans sa chaise curule, à l'extrémité du jardin. Draperie épaisse, pas d'esprit au regard, pas d'ironie aux lèvres. La tête, cependant, observe bien dans sa tristesse rêveuse. L'humanité n'est pas belle, en effet, et la comédie, comme le moraliste, ressemble un peu aux astronomes qui cherchent toujours des taches dans le soleil. La *Tragédie* s'est confiée au pastel de Mme Aizelin. Elle a tous ses accessoires : le poignard, et la coupe, et le *peplum* sanglant; mais, au fond, elle est bonne fille, et je ne suis pas dupe de ses sourcils froncés et de la peine qu'elle se donne pour paraître terrible!

Nos devoirs de politesse ainsi remplis, nous pouvons nous enfoncer résolûment dans le lointain brumeux de ces temps mythologiques, où le ciel respirait et marchait sur la terre avec un peuple de quatre mille dieux qui n'avaient pas un athée. Naïve, pure, et comme emparadisée sous le ciel de la Grèce, la musique éclaira de ses rayons divins le front d'Orphée, sur le mont Rhodope : on ne s'en douterait guère en voyant ce qu'est devenu le sublime initiateur sous la brosse de M. Poncet. M. de Dreux-Dorcy nous montre, il est vrai, un *Berger trouvant la lyre d'Orphée sur les bords de l'Hèbre* (n° 523), au lendemain de la sanglante orgie des ménades, mais cette lyre, cette précieuse relique, — le désespoir des antiquaires! l'idéal du bric-à-brac! — n'est qu'une bien faible compensation, et si M. Dedreux nous l'offre, c'est bien plutôt pour faire preuve d'un modelé savant que pour venger Orphée du mauvais tour que M. Poncet lui a joué.

C'est encore sur la lyre ionienne que *Sapho* chanta ses étranges amours; M. Goddé n'a eu garde de priver le salon de ce *poncif* non moins attrayant que périodique. Voyez, cependant, la coïncidence! M. Leloir a eu la même idée avec la moralité en plus, car à l'œil enflammé que la pâle Lesbienne, suspendue par un prodige d'équilibre au rocher de Leucade, jette sur sa lyre, on devine bien qu'elle regrette d'avoir trop... chanté! M. Leloir a remporté une médaille.

Dans ces bosquets délicieux, baignés de lueurs insaisissables et bleuâtres, sous ces portiques d'académies, de belles nymphes, en costume de l'âge d'or, font de la musique avec des demi-dieux blonds et élancés, sans craindre le froid, les gendarmes, les inclémences de l'air et du code pénal. Le beau pays que ce pays de l'idéal!

La Valkyrie, de M. Arbo, nous rejette brusquement des langues orientales à la rude mythologie scandinave. En Danemark, le peuple a oublié Thor et Odin, mais il croit encore aux Valkyries, divinités guerrières qui choisissaient dans la mêlée les braves appelés aux concerts du Valhall; et, quand le vent du nord souffle dans les grands bois; lorsque, dominant cette harmonie terrifiante, qui participe de la vibration des instruments et de l'éclat des voix, en entend des soupirs et des cris étouffés, des plaintes et des rires stridents, le paysan dit que les Valkyries jouent entre elles.

Nous quittons la fable pour aborder la Genèse, avec M. Briguiboul, et sa belle composition : *Jubal enseignant la musique à ses enfants* (n° 251). Groupes heureusement rhythmés, torses d'attitudes variées, sujet simple et imposant traité de main d'ouvrier. C'est une promesse formelle d'avenir.

L'Appel à la danse, *la Leçon de danse* (Boucherville); *les Danseuses du Triclinium*; une *Joueuse de flûte*, statue de Choiselat, dont le galbe rappelle le type Louis XV, rondelet, souriant et mignon, plus saisissant par le sentiment de la vie que par la grandeur de la pensée; *la nymphe Écho*, les lèvres entr'ouvertes, la main à l'oreille, cherchant dans l'espace les vibrations dernières de son chant, marbre ravissant de M. Ferrat, destiné à la cour du Louvre, et que je voudrais voir dans toutes les salles de théâtre et de concert, tant il a de charme et de vérité ce style de la Renaissance, statuaire nationale que nous n'avons jamais peut-être appréciée assez, et qui met la France de cette époque à côté de l'Italie de Michel-Ange! *Sophocle vainqueur à vingt ans aux jeux olympiques* (Doublemard); telles sont, aux divisions de la peinture et de la sculpture, les œuvres qui suivent la trace lyrique dans l'antiquité grecque et latine.

Il y a beaucoup de *charmeurs de serpents*, en plâtre, en terre ou en marbre, au salon de cette année. Les naturalistes du Muséum ont fait courir le bruit que ces reptiles étaient particulièrement sensibles au son de la flûte à trois trous. Les sculpteurs sont de cet avis, et je me plais à le partager. Il est donc hors de doute et bien avéré que la musique civilise les hommes et les serpents à sonnettes!

Aux temps antiques se rattachent encore deux œuvres intéressantes à plus d'un titre. La première : *Les Egyptiens de la XVIIIe dynastie* (Alma Tadeina, médaille), excentrique et subtile étude d'archéologie musicale, nous initie à un concert à la cour de Pharaon. Parmi de nombreux instruments à la configuration baroque, apparaît, sous ses formes multiples, le zither que l'Egypte légua à la Palestine, que l'Orient transmit aux Goths et aux Burgraves, et qui, traversant les âges comme un triomphateur, résonne encore sous les doigts des tziganes moldaves et des bohémiens de la Hartz. La seconde a pour titre : *L'hymne du soir*. Sur un ciel empourpré des teintes du couchant, se dresse Synésius, ce grand poëte grec du IVe siècle « que le peuple de Ptolémaïs élut évêque, — écrit M. Villemain, — quoiqu'il n'eut point voulut se séparer de sa femme dont il eut deux enfants. » Synésius, ainsi entouré de sa petite famille, chante, si l'on en croit le texte grec inscrit au bas de la toile, « le mépris des amours terrestres. » Il n'y paraît guère, on l'avouera, et ce beau chanteur portant à la fois la lyre d'Anacréon et le pallium de l'évêque chrétien est, à mon avis, un contre-sens choquant.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La suite prochainement.*)

NOUVELLES COMPOSITIONS DE M. F.-J. FÉTIS,

Maître de chapelle de S. M. le roi des Belges.

Premier article.

Grand sextuor pour piano à quatre mains, deux violons, alto et violoncelle (1).

Ce n'est pas sans une vive émotion que nous osons porter les regards du critique sur les œuvres d'un artiste éminent qui fut notre maître il y a trente-six ans, et qui, depuis cette époque, n'a cessé de nous donner des preuves bien précieuses d'une bonté toute paternelle.

C'est par le grand sextuor de M. J. Fétis que nous commencerons une série d'articles sur les diverses œuvres de ce maître. Cependant, le grand sextuor, n'est pas une œuvre récemment composée par l'auteur. Il date de 1815, et fut écrit à l'occasion du retour inespéré du frère de M. Fétis, échappé comme par miracle au désastre de Waterloo.

Le premier morceau, *allegro risoluto*, débute par un unisson général de quelques mesures; puis le rhythme de cet unisson est reproduit à la quarte supérieure par le piano, main droite. L'auteur a choisi le ton de *mi* bémol majeur et la mesure à quatre temps. Inutile d'analyser mesure par mesure une œuvre que nos lecteurs ont déjà pour la plupart sur leur pupitre; car sa publication est le résultat d'une souscription qui a été couverte avec autant d'empressement qu'un emprunt national français. Ce que la critique intelligente doit chercher dans une œuvre signée d'un nom célèbre, ce sont les tendances de l'auteur, ses aspirations, la nature de ses idées, le but auquel il veut atteindre. M. Fétis, dédaignant la servile imitation des formes instrumentales et pianistiques mises à la mode par Steibelt et ses nombreux continuateurs, semble, dans ce grand sextuor, avoir voulu, tout en respectant les traditions du beau et du vrai, donner un tour nouveau à sa pensée. Pianiste, habile exécutant, il a évité avec soin d'écrire de la musique de piano proprement dite. Enfin ces quatre mains sont plutôt dix instruments distincts mis en œuvre avec un talent exquis. De sorte que, dans le minuetto et le finale, on croit entendre une véritable symphonie réduite à quatre mains avec un quatuor à cordes obligé.

L'*Andantino cantabile* est d'une suavité angélique. En se rappelant le motif tout fraternel qui l'a inspiré, on éprouve, lorsqu'on écoute ce morceau, cette douce émotion qui succède à une grande joie du cœur.

Sans être précisément un canon régulier, le motif du minuetto, confié au piano, a tout le piquant du genre scientifique, mais sans sécheresse. Le trio en *la* bémol présente un effet pizzicato donné au quatuor à cordes, et cet effet, il y a quarante-neuf ans, dut paraître tout nouveau. Depuis, on en a mis partout; mais, en 1815, ce dut être une surprise pour les artistes et les amateurs intelligents. Le *rondo*, ou plutôt le finale, est d'une rare élégance. L'auteur, qui est si profondément versé dans tous les styles, semble se jouer des plus grandes difficultés de l'instrumentation en accumulant à plaisir les combinaisons rhythmiques les plus variées.

Il y a deux ans à peine, nous avons eu le plaisir d'entendre exécuter ce sextuor chez Pleyel-Wolff, et nous n'avons pas oublié l'impression délicieuse qu'il nous a causée. M. Fétis, en laissant depuis quarante-neuf ans tant de manuscrits dans ses tiroirs, a transformé ces derniers en véritables silos; et voilà qu'après un demi-siècle, le grain mélodique se féconde sous les doigts d'Alard, de Franchomme, de Mme Farrenc et de Mlle Mongin, et que l'œuvre du maître rayonne en gerbes étincelantes aux yeux d'un public charmé.

Dans un prochain article, nous analyserons la première symphonie de M. Fétis. Celle-là date de 1861. C'est assez dire que, dans cette œuvre, M. Fétis a pu réaliser toutes les découvertes rhythmiques et harmoniques dont il a fait l'étude constante de toute sa vie d'artiste et de penseur.

A. ELWART.

(1) Paris, chez Schott frères, rue Neuve-Saint-Augustin, 3. A Bruxelles, Anvers, Londres et Mayence, même maison.

CONCOURS POUR LE GRAND PRIX DE COMPOSITION MUSICALE.

Conformément au décret du 4 mai de cette année, ces concours devant avoir lieu, non plus à l'Institut, mais au Conservatoire de musique et de déclamation, le *concours d'essai* a commencé samedi, 28 mai, et sept concurrents ont été mis en loges pour y rester jusqu'à vendredi dernier.

Voici leurs noms : MM. Ambroise, élève de M. Carafa; Ruiz, élève de M. Leborne; Constantin, élève de M. Ambroise Thomas; Lefebvre, élève du même; Saint-Saëns, élève de M. Halévy; Sieg, élève de M. Amb. Thomas; Danhauser, élève de MM. Réber et Bazin.

C'est mardi prochain que sera jugé ce concours. La commission chargée de choisir la cantate s'assemblera vendredi 10 juin, et le *concours définitif* commencera le lendemain samedi.

Le *Moniteur universel* de lundi, 30 mai, contenait l'avis suivant ;

« Les concurrents ont été informés que, par suite d'une mesure nouvelle adoptée par le ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, sur la proposition du surintendant général des théâtres, ils n'auraient pas à supporter pendant le concours définitif, dont la durée est de vingt-cinq jours, les frais de nourriture qui, jusqu'à ce jour, étaient à leur charge dans les concours de l'Institut. »

Voici, en outre, ce qu'on lisait dans le *Moniteur universel* du vendredi, 3 juin :

Ministère de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts.

SURINTENDANCE GÉNÉRALE DES THÉATRES.

L'article 2 du décret du 4 mai 1864, relatif aux concours annuels pour le grand prix de composition musicale, est ainsi conçu :

« Les résultats des épreuves préparatoires et du concours définitif sont jugés par un jury composé de neuf membres.

» Ce jury sera tiré au sort sur une liste qui sera présentée par le surintendant général des théâtres.

» Cette liste, après avoir été arrêtée par le ministre, sera insérée au *Moniteur*. »

La liste dont la formation est prescrite par l'article 2 précité, vient d'être arrêtée par S. Exc. le ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, sur la présentation du surintendant général des théâtres et d'après l'avis du comité des études musicales du Conservatoire ; elle est composée ainsi qu'il suit :

MM. Auber, Carafa, Ambroise Thomas, Réber, Clapisson, Berlioz, Rossini, Verdi et Georges Kastner, membres de l'Institut.

MM. Barbereau, Bazin, Benoist, Boulanger, Duprato, Elwart, Ermel, Félicien David, Gevaërt, Gounod, Grisar, Labarre, Leborne, Limmander, Maillart, Massé, prince Poniatowski et Reyer.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra donnait lundi *le Docteur Magnus* et *la Maschera* dans laquelle Mlle Amina Boschetti a fait ses adieux au public.—Mercredi, *Guillaume Tell*; Mme Pascal y a fait son second début et n'a pas obtenu un moins bon accueil qu'au premier. — Vendredi, *la Muette de Portici*.

⁂ Le congé que vont prendre M. et Mme Gueymard force d'ajourner à la première quinzaine d'août la première représentation de l'opéra de Mermet, *Roland à Roncevaux*.

⁂ Mme Pascal vient d'être engagée par la direction de l'Opéra; elle chantera de demain en huit Alice de *Robert le Diable*. — Une basse de beaucoup de talent, M. David, débutera le même jour dans le chef-d'œuvre de Meyerbeer.

⁂ Mlle Sannier entre décidément à l'Opéra; elle débutera dans *le Prophète* par le rôle de Fidès et Mme Pascal chantera celui de Bertha.

⁂ Bonnehée quitte décidément le théâtre de l'Opéra, et il a fait dimanche dernier ses adieux au public dans *le Trouvère*. Il va partir pour l'Italie, décidé à se livrer désormais au chant italien.

⁂ Le nouveau ballet de Saint-Léon sera représenté dans le courant du mois.

⁂ Sur la foi de plusieurs journaux, nous avions annoncé que pendant le temps nécessaire aux réparations de la salle, le théâtre de l'Opéra-Comique se transporterait à l'Odéon; nous sommes autorisés à annoncer qu'il n'en a jamais été question.

⁂ Un différend s'était élevé entre M. Bagier et M. Nicolini, et il menaçait de priver pour la saison prochaine le théâtre Italien d'un très-utile et très-agréable ténor. Nous apprenons avec plaisir que le différend s'est aplani, et que M. Nicolini nous restera.

⁂ Mme Frezzolini a intenté à M. Calzado, ancien directeur du théâtre Italien, un procès en paiement de 72,000 francs. Le procès doit être plaidé cette semaine à la première chambre du tribunal de la Seine.

⁂ M. Agnesi, qui a été fort bien accueilli cet hiver au théâtre Italien, est engagé par M. Bagier pour la saison prochaine.

⁂ L'engagement de Michot n'ayant pas été renouvelé, cet artiste vient de contracter de nouveau avec M. Carvalho, et il rentre au théâtre Lyrique.

⁂ La représentation donnée par le théâtre des Bouffes-Parisiens au bénéfice de Mme Ugalde a été très-brillante, et la recette a atteint près de 5,500 francs.

⁂ La salle actuelle du Vaudeville doit au premier moment disparaître pour cause d'utilité publique. Une indemnité de 60,000 francs a été accordée au directeur, M. de Beaufort, par le Conseil municipal.

⁂ Pradeau a été engagé par le directeur du théâtre du Gymnase pour jouer un rôle dans la pièce de V. Sardou, *Don Quichotte*. Il y chantera une chanson dont M. Giorza doit composer l'air. — La même pièce comporte un ballet qui sera réglé par M. Rota et dont M. Giorza écrit également la musique. Quinze jeunes danseuses que M. Rota est allé exprès engager en Italie doivent y figurer.

⁂ Roger vient d'obtenir à Alger un véritable triomphe dans *les Huguenots* et *la Dame blanche*; il a été très-bien secondé par les artistes du théâtre.

⁂ L'inauguration de l'ère prochaine de la liberté des théâtres a suggéré au directeur de la Porte-Saint-Martin, l'heureuse idée de donner pendant les deux ou trois mois de l'été des représentations composées d'une grande comédie de Molière et d'une œuvre lyrique. *Tartufe* et *l'Ecole des femmes*, *le Barbier*, *Norma*, *Don Pasquale*, seraient les premiers ouvrages représentés. A cet effet, M. Chenest a été chargé de composer une troupe lyrique qui se recrute déjà parmi les premiers sujets des grands théâtres des départements et de l'étranger. L'orchestre et les chœurs seront empruntés aux théâtres lyriques qui ferment en été et les ouvrages seront montés avec le plus grand soin.

⁂ Demain aura lieu au palais du Corps législatif, chez S. Exc. M. le duc de Morny, la représentation de deux pièces nouvelles de M. de Saint-Remy, l'une, jouée par les artistes du Gymnase; l'autre, dans laquelle a été intercalée une ronde d'Offenbach, a pour titre *la Succession Bonnet*. On exécutera dans la même soirée divers morceaux de *Lischen et Fritzchen*.

⁂ Au nombre des opéras qui composeront cette saison le riche répertoire du théâtre de Bade, nous avons omis de mentionner celui de *Volage et Jaloux*, de T. Sauvage et de Rosenhain. Nous devions d'autant moins l'oublier que l'œuvre, chantée par Mme Faure-Lefèvre, a été l'un des succès de la saison dernière.

⁂ J. Offenbach vient d'être nommé membre honoraire de la Société *Concordia* de Vienne.

⁂ Le théâtre de Bude en Hongrie, qui se trouvait dans une situation des plus critiques, ayant eu l'idée de faire traduire et jouer les plus jolies opérettes d'Offenbach, a obtenu un si grand succès que non-seulement il a pu liquider honorablement son passé, mais encore assurer son avenir. Aussi par reconnaissance a-t-il envoyé à l'auteur des *Deux Aveugles* et d'*Orphée aux enfers* le diplôme de directeur honoraire du théâtre de Bude.

⁂ Louis Engel, dont nous annoncions dernièrement le succès à la cour de Madrid, vient de recevoir à Vienne le même honneur. Mandé par S. M. l'impératrice d'Autriche pour donner dans les appartements privés une audition de l'harmonium, l'éminent professeur a fait entendre pendant deux heures à Leurs Majestés et à LL. AA. II. l'archiduchesse Sophie, les archiducs et plusieurs hauts personnages, ses meilleures compositions. Chaudement félicité et applaudi par l'auguste auditoire, M. Engel a reçu le lendemain de S. M. l'impératrice, en témoignage de sa satisfaction, une rémunération d'une valeur inusitée en pareil cas. Le célèbre organiste est retourné à Londres.

⁂ La semaine dernière a eu lieu à l'hôtel de ville la séance générale annuelle de l'Académie nationale agricole et manufacturière. Dans le concert qui a clos la solennité, le célèbre flûtiste Garibaldi a exécuté, aux grands applaudissements de l'auditoire, deux morceaux de sa composition sur *Faust* et *le Carnaval de Venise*. — Vendredi dernier, Mme la baronne de Caters avait admirablement chanté, à l'église de la Trinité, un *Ave Maria* du jeune compositeur.

⁂ Ems veut rivaliser de plaisirs avec Bade. Dans le programme que M. Briguiboul réserve à ses visiteurs, figurent deux opérettes de MM. Nuitter et Trefeu, *le Soldat magicien* et *Jean qui pleure et Jean qui rit*, dont Offenbach compose en ce moment la musique. La première sera interprétée par MM. Désiré et Guyot, Mlles Zulma Bouffar, Taffanel et Albrecht; et la seconde par Désiré, Jean-Paul, Pelva et Mlle Bouffar.

⁂ M. le général Mellinet et M. Edouard Monnais ont bien voulu accepter, en remplacement de feu Meyerbeer, les fonctions de membres du comité de Paris pour l'érection d'un monument à Rameau.—Liszt a adressé de Rome à M. Ch. Poisot, secrétaire du comité, une lettre autographe dans laquelle il lui exprime toute sa sympathie pour l'œuvre entreprise.

⁂ Mlle Peschel, la jeune pianiste dont nous constations le succès dans le dernier concert qu'elle a donné à Paris, vient d'être très-favorablement accueillie à Londres. Elle a joué dans plusieurs matinées déjà, et elle voit chaque jour s'augmenter le nombre de ses engagements.

⁂ Notre dernier numéro contenait une appréciation de la nouvelle édition du *Manuel des principes de musique* que vient de publier M. Fétis. M. Amédée Mereaux a consacré également dans le journal de Rouen un excellent article à cet ouvrage:

« Mieux que personne, dit M. A. Mereaux, le savant directeur du Conservatoire de Bruxelles doit connaître les avantages ou plutôt l'utilité impérieuse d'une éducation bien commencée, sur laquelle seule peut se former un talent réel. Aussi a-t-il entrepris lui-même de faire un livre destiné à répandre un enseignement raisonné. Le philosophe s'est fait maître d'école, et sous ce modeste titre, *Manuel des principes de musique*, il a rédigé, avec sa lucidité d'exposition et sa clarté de style, un petit cours d'enseignement primaire de la musique. Chaque leçon est divisée en deux parties : démonstration orale du professeur, questionnaire auquel l'élève doit répondre sur toutes les règles qui viennent d'être expliquées. Il est impossible de choisir un meilleur système d'enseignement que cette méthode, consistant en des leçons adressées à des enfants qui, après avoir entendu déduire des principes et exposer des règles avec une logique parfaite, mise à leur portée au moyen d'ingénieuses comparaisons, qui les font procéder du connu à l'inconnu, sont interrogés sur ce qu'on vient de leur apprendre et mis en demeure de prouver qu'ils l'ont compris. « De tous mes ouvrages, dit l'auteur dans une courte préface, celui-ci m'a coûté le travail le plus laborieux. » En effet, il est bien difficile d'être concis sans rien omettre, de parler aux enfants et d'être un philosophe, de se mettre à leur niveau sans cesser d'être à la hauteur de l'art qu'on professe. M. Fétis lui-même a reconnu ces difficultés, qui, du reste, ont été pour lui l'occasion de faire un petit chef-d'œuvre. » Personne ne pouvait mieux qu'un professeur aussi distingué que M. Mereaux apprécier l'œuvre du célèbre directeur du Conservatoire de Bruxelles. »

⁂ On lit dans *la Presse théâtrale:* « Une méprise, qui pouvait devenir vraiment fâcheuse, a failli compromettre, dans un concert en province, le succès d'une de nos cantatrices parisiennes les plus aimées. Mlle de Lapommeraye, engagée ces jours derniers par la Société philharmonique de T..., se disposait à chanter son premier morceau, lorsqu'à son entrée dans la salle toutes les personnes présentes, comme saisies d'une espèce de distraction générale, se chuchotaient réciproquement quelques mots à l'oreille, se poussaient le coude, et oubliaient pendant ces colloques de payer en bravos la bienvenue de rigueur et le salut courtois accordés à toute artiste en renom. La voix si sympathique de Mlle de Lapommeraye rompit bientôt la glace, mais autour d'elle circulaient ces phrases : « Elle a des larmes dans la voix; quel « courage! enfin, ce n'est pas sa faute; comment peut-elle chanter? » Le président de la Société, remarquant la situation d'esprit du public, s'en étonnait, quand une idée lui jaillit à l'esprit : il se mêle au public, questionne quelques spectateurs; plus de doute! Les honorables habitants de la ville de T..., tout pénétrés de la lecture effrayante de *la Gazette des Tribunaux*, avaient cru que Mlle de Lapommeraye était parente du docteur trop célèbre dont le nom, à peu près identique, vient de remplir les échos de la Cour d'assises. Cette erreur éclaircie, l'enthousiasme reprit son cours. A quoi tient le succès d'une artiste! A la substitution d'une syllabe à une autre; à l'orthographe d'un nom!

⁂ Strasbourg n'a pas voulu être la dernière à donner un témoignage de ses regrets de la perte de Meyerbeer; le théâtre de cette

ville a organisé en l'honneur de l'homme de génie qui vient de disparaître, une magnifique représentation composée d'un acte de chacun de ses trois grands chefs-d'œuvre. Entre *les Huguenots* et *le Prophète* et devant le buste de l'illustre défunt, entouré de tous les artistes en costume, une cantate composée pour la circonstance par M. Elbel a été chantée et couverte d'applaudissements. L'orchestre a joué ensuite la marche du *Prophète* et la première *Marche aux flambeaux,* tandis que M. Koubly couronnait d'un laurier d'or le buste, au pied duquel chacun des artistes passait à son tour en s'inclinant et en déposant une couronne.

*** L'assemblée générale de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique aura lieu aujourd'hui dimanche, 5 juin, à 1 heure précise, dans les salons de M. Souffleto, facteur de pianos, rue Montmartre, 161. MM. les sociétaires sont instamment priés d'assister à cette réunion.

*** Sous le titre *Anna de Masovia*, le théâtre Victor-Emmanuel, de Turin, vient de représenter un nouveau ballet du chorégraphe Rota; la musique a été composée par M. Constantino d'all'Argine. Les journaux italiens sont unanimes pour constater le succès de cet ouvrage.

*** L'empereur d'Autriche vient de conférer à Everardi le titre de chanteur de la chambre.

*** La famille de Meyerbeer dispose une pièce de l'hôtel qu'elle habite pour y réunir et conserver tous les objets que l'illustre défunt préférait, et dont il se servait habituellement.

*** La partition de l'oratorio : *Dieu et la nature*, que Meyerbeer écrivit à l'âge de dix-huit ans, se trouve dans la bibliothèque du Conservatoire de Prague.

*** Joseph Franck, de Liége, vient de publier son œuvre 56 : *Souvenir de Spa* en 1863, solo de piano facile, qui a si bien réussi, et lui a même valu un rappel au concert donné par lui chez Pleyel.

*** Le grand théâtre de Marseille a clos sa saison par une représentation au bénéfice de l'excellent chef d'orchestre, M. Momas. On jouait *Guillaume Tell* et divers fragments d'opéras. La soirée a été des plus orageuses et s'est partagée en bordées de sifflets ou en salves d'applaudissements, suivant les sympathies du public pour tel ou tel acteur; si M. Morrère a été énergiquement sifflé, MM. Nieff, Berry et Holtzem dans les fragments du *Pardon de Ploërmel*, ont été chaleureusement accueillis. L'ovation préparée pour M. Momas a néanmoins dominé le tumulte, et de nombreuses couronnes lui ont été offertes non-seulement par les spectateurs, mais par les artistes. Parmi ces derniers, Mme Écarlat-Geismar a voulu lui témoigner personnellement sa reconnaissance par le don d'une belle coupe en argent ciselé, que M. Momas a reçue avec une visible émotion.

*** Au théâtre Robin, la brillante réputation que M. Robin a su se créer dans les pays étrangers contribue pour beaucoup à attirer dans sa charmante salle de spectacle un grand nombre de voyageurs qui visitent en ce moment notre capitale ; ils sont captivés par l'attrait irrésistible des nouvelles expériences que cet habile artiste exécute, et par ses tableaux représentant l'isthme de Suez.

*** Dès que le temps le permet, les promeneurs affluent au concert des Champs-Elysées. L'excellent orchestre dirigé par M. Prévost a exécuté dimanche dernier, entre autres morceaux fort applaudis, une fantaisie de M. de Billemont sur *les Huguenots*, qui a produit un très-grand effet; on n'a pas moins fêté le beau solo de flûte sur *le Prophète*, exécuté par l'éminent virtuose et compositeur Desmerssmann.

*** La fête donnée dimanche dernier au Pré-Catelan au bénéfice de la commune modèle de Frotey a supérieurement réussi. La foule était aussi nombreuse que brillante, la musique excellente et la tombola été a très-bien accueillie; l'autographe encadré de Meyerbeer a été gagné par le n° 1,796. La recette a été des plus fructueuses.

*** M. Fiorentino, rédacteur du feuilleton musical au *Moniteur*, sous le nom de A. de Rovray, de la chronique théâtrale au journal *la France* et rédacteur en chef de *l'Entracte*, est mort mardi soir, à 7 heures. Il a succombé presque subitement à une attaque de goutte remontée dans l'estomac. Il n'était âgé que de cinquante-sept ans et il occupait une place considérable dans la presse parisienne. Il était, en outre, auteur d'une excellente traduction du Dante. Ses obsèques ont eu lieu samedi à Notre-Dame-de-Lorette, sa paroisse, au milieu d'un nombreux concours d'hommes de lettres et d'artistes. Selon la volonté du défunt, son corps sera transporté à Naples. En attendant il a été, après la cérémonie funèbre, déposé dans un caveau à Montmartre.

*** Joseph Netzer, qui s'est fait connaître avantageusement par ses compositions, vient de mourir à Gratz, où il était premier maître des chœurs du Maenner-gesang-Verein.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Londres.* — Nos deux théâtres d'opéra italien n'ont offert rien de nouveau la semaine passée. A Covent-Garden on a donné *Guillaume Tell* avec le ténor Wachtel, qui y est très-remarquable, la basse Schmidt et Faivre ; *les Huguenots* dans lesquels Mlle Lucca subitement indisposée a dû se faire remplacer par Mlle Fricci et le *Barbiere* avec Adelina Patti, et le débutant Scalèse qui y a parfaitement réussi.—Au théâtre de Sa Majesté, Mme Trebelli a fait sa rentrée dans le même ouvrage de Rossini et a été accueillie avec une grande faveur. Par contre, Mlle Sinico a fait un assez triste début dans *la Traviata*. Mme Tietjens a trouvé son succès habituel dans *les Huguenots*, dont les représentations sont très-suivies. — Parmi les concerts, plus nombreux cette saison que jamais, il faut signaler celui du directeur Wylde : Mme Carlotta Patti y a obtenu un véritable triomphe, et l'excellent orchestre a joué d'une façon admirablè et avec un très-grand succès la belle polonaise de *Struensée*. — Il ne se donne pas à Londres un concert aux grandes réunions d'*Ella*, *de la Musical union*, *de la Nouvelle Philharmonie*, sans que Alfred Jaell y soit appelé et y obtienne le plus grand succès. Seul ou en partie avec Wieniawski, Joachim, les violonistes en vogue, et Jacquard, très-aimé du public anglais, Alfred Jaell est toujours sûr de provoquer des applaudissements enthousiastes. — M. Sainton et Mme Sainton-Dolby ont donné leur concert annuel qui a été aussi brillant que d'habitude, et M. Bénedict annonce pour le 20, le sien dont le programme est fort intéressant.

*** *Bruxelles.* — Après une représentation des *Noces de Figaro* et du nouveau ballet des *Nymphes amazones*, au bénéfice de notre éminent chef d'orchestre, M. Hanssens, le Grand-Théâtre a fait mardi sa clôture par *les Huguenots*. L'année théâtrale n'a pas été heureuse, tant s'en faut; plusieurs artistes nous quittent et nous aurons à regretter Mme Meillet, Mlle de Maësen, MM. Bertrand, Perié et Brion.— Le ballet des *Nymphes amazones* n'a rien ajouté à la réputation de notre maître de ballets, M. Justamant.

*** *Cologne*, 1er juin. — Hier a eu lieu, au théâtre de la ville, une représentation du *Prophète* avec une mise en scène nouvelle ; cette fête commémorative en l'honneur de Meyerbeer, a commencé par un prologue de M. Bischoff, récité par Mme Ernst. Le prologue, ainsi que le chef-d'œuvre de l'illustre maître, ont reçu l'accueil le plus chaleureux et le plus sympathique.

*** *Wiesbade.* — L'opéra de Schlieben, *Rizzio*, qu'on a déjà favorablement accueilli à Prague et à Breslau, vient d'obtenir du succès au théâtre de la cour.

*** *Hanovre.* — Niemann vient d'être engagé à vie pour le théâtre de la cour, à raison de 6,000 thalers par an; dans le cas où il perdrait sa voix, il jouirait d'une pension de 800 thalers.

*** *Hambourg.* — Le théâtre de la ville a donné pour ses dernières représentations *Lucie* et *Martha* ; dans ces deux opéras on a applaudi les demoiselles Gelpke et Nuhr. — Pour la clôture, on donnera *Don Juan*.

*** *Vienne.* — Enfin le théâtre italien a donné *Saffo*, tant de fois annoncé ! L'opéra de Pacini, qu'on n'avait pas entendu depuis 1842, a paru fort peu intéresser l'auditoire. Toutefois, le finale du troisième acte a produit un grand effet. Mme Barbot a très-bien joué le rôle de Saffo ; cette cantatrice a du feu, de la passion ; elle serait parfaite si elle avait plus de voix. Mme Artot a admirablement chanté son air. — Les chanteurs italiens ont fait leurs adieux au public viennois par un *ballo in Maschera*.— Mme Czillag vient de signer un engagement pour le théâtre de Mexico.

*** *Berlin.* — Niemann a continué avec succès ses représentations par le rôle de Joseph dans l'opéra de Méhül, et par celui de Fernand Cortèz. — M. Woltersdorf, directeur du théâtre de Kœnigsberg, doit donner des représentations d'opéras au théâtre Kroll, à partir du 25 juin.

*** *Prague.* — Pour le festival du 16 mai, cent dix sociétés avec quinze cents chanteurs s'étaient réunis dans cette ville.

AVIS. Nous annonçons à nos lecteurs le projet de vente d'un des meilleurs magasins de musique fondé depuis environ cinquante ans dans une de nos plus grandes villes de France. C'est même dans ladite ville le seul établissement spécial de ce genre.—S'adresser, pour les renseignements, au bureau de la *Gazette musicale*.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

A LA MÉMOIRE DE MEYERBEER

MARCHE FUNÈBRE

Composée par

HENRI LITOLFF

Pour le Piano, prix : 6 francs.

SOUS PRESSE :

La même, arrangée pour le Piano à quatre mains, prix : 9 francs.

GRANDE FANTAISIE sur

ROBERT LE DIABLE

DE MEYERBEER,

Pour Violoncelle avec accompagnement d'orchestre ou de Piano, par

ALEXANDRE BATTA

Avec accompagnement de Piano : 10 francs.

DU MÊME AUTEUR :

Fantaisie sur les Puritains, *pour Violoncelle avec acc. de Piano, 7 50.*

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres

CHAPPELL & HAMMOND, Srs DE JULLIEN & Ce

214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,

ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :

A. BUTTNER,

Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS (Fondée en 1843)

50, rue Saint-Georges, à Paris.

MAISON ADOLPHE SAX

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique. Auteur du système d'organisation et fournisseur breveté de la musique des Guides et des autres régiments de la Garde impériale. — Inventeur des instruments à pavillon tournant, des instruments à six pistons indépendants, des nouvelles timbolles, des Saxhorns, des Saxophones, etc., etc.

Tous les instruments portent le nom : Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur, le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

SEULE GRANDE MÉDAILLE D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS INTERNATIONALES DE 1851 ET 1855, ETC.,

EXTRAITS DES RAPPORTS DES JURYS INTERNATIONAUX DES EXPOSITIONS UNIVERSELLES DE 1851, 1855 ET 1862, **relatifs aux Saxophones (BREVET DE 1846).**

« ..... Parmi les inventeurs d'instruments de musique, la plus haute distinction est due au mérite de M. Sax, qu'on le considère soit sous le rapport de la variété et de l'excellence, soit sous celui de l'utilité de ses inventions..... M. Sax a aussi créé la classe des *saxophones*, instrument de cuivre avec un bec à anche simple, dans le genre de celui de la clarinette. L'effet de ces nouveaux instruments est d'un charme égal à l'originalité de leur son, et ils portent au plus haut degré de perfection *la voix expressive*..... Les instruments exposés par M. Sax, de Paris, réalisent un grand progrès. » (*Exposit. 1851.*)

« FAMILLE COMPLÈTE DES SAXOPHONES, INVENTÉE PAR M. ADOLPHE SAX. — ..... L'instrument se joue avec facilité, car le doigté, semblable à celui des instruments qui octavient, est peu différent de celui de la flûte ou du hautbois. Les clarinettistes parviennent en peu de temps à le bien jouer, à cause de l'analogie d'embouchure avec leur instrument habituel. Le son du saxophone est le plus beau, le plus sympathique qu'on puisse entendre. Son timbre n'est celui d'aucun autre instrument. Mélancolique, il est mieux adapté au chant ou à l'harmonie qu'aux traits rapides, quoique son articulation soit très-prompte, et que nous ayons entendu le très-habile clarinettiste Wuille exécuter sur le saxophone un solo rempli de grandes difficultés, avec beaucoup de succès. Susceptible de toutes les nuances d'intensité, le saxophone peut passer du *pianissimo* le plus absolu au son le plus énergique et le plus puissant. Ce bel instrument, dont on n'a pas compris jusqu'à ce moment toutes les ressources, compose une famille complète qui se divise en huit variétés, lesquelles sont toutes à la quinte ou à l'octave les unes des autres..... L'examen attentif de la famille des saxophones révèle des faits de haute importance; car cet instrument est nouveau par les proportions de ses tubes, par sa perce, par son embouchure et particulièrement par son timbre. Il est complet, car il embrasse toute une famille de huit variétés, de l'aigu au grave, qui, dans leur ensemble, renferment tout le diagramme des sons perceptibles. Enfin, il est parfait, soit qu'on le considère au point de vue de la justesse et de la sonorité, soit qu'on l'examine dans son mécanisme. Tous les autres instruments ont leur origine dans la nuit des temps; tous ont subi de notables modifications à travers les âges et dans leurs migrations; tous enfin se sont perfectionnés par de lents progrès; celui-ci, au contraire, est né d'hier; il est le fruit d'une seule conception, et dès le premier jour il a été ce qu'il sera dans l'avenir. Le jury n'a que des éloges à donner à M. Adolphe Sax pour une si belle découverte. » (*Exposit. 1855.*)

« M. Adolphe Sax nous a fait entendre sa famille si intéressante de saxophones, dont la sonorité ronde et charmante joue un rôle si utile dans nos musiques militaires. Le jury a également apprécié la pureté et la justesse de ses clarinettes et la belle sonorité de ses clarinettes basses, instruments que M. Sax a régénérés depuis longtemps, et dont les autres facteurs ont en vain essayé de reproduire le timbre distingué. On a également apprécié le son moelleux de sa clarinette contrebasse..... » (*Exposit. 1862.*)

Par décision impériale du 5 mars 1855, les musiques de la Garde et toutes les musiques d'infanterie de la ligne, composées de quarante musiciens, ont huit Saxophones en double quatuor. — L'introduction des Saxophones dans les musiques de fanfare produit des résultats tels, que la plupart des régiments de cavalerie, pour lesquels ils ne sont pas ordonnancés, les ont cependant adoptés, et en font l'achat en dehors des fonds alloués pour leur musique.

Les prix des saxophones sont les suivants :

Saxophone soprano, 200 fr. — Saxophone ténor, 225 fr. — Saxophone alto, 225 fr. — Saxophone baryton, 250 fr.

La maison Adolphe Sax peut livrer à un prix inférieur une certaine quantité de saxophones d'occasion, sopranos, altos, ténors et barytons à l'ancien diapason. — Les sociétés et les clients qui ne pourraient pas solder immédiatement leurs commandes obtiendront un assez long crédit, pourvu qu'ils fournissent une garantie de solvabilité suffisante, et moyennant une augmentation de 6 pour 100 sur les prix.

Pour les propriétés et les avantages des autres inventions de M. Adolphe Sax, consulter la notice qui se distribue chez lui, 50, rue Saint-Georges.

Saxophone alto MI bémol.

Saxophone ténor SI bémol.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 24. 11 Juin 1864.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Mme Schroeder-Devrient, de M. de Wolzogen, par **Paul Smith.** — La musique, le théâtre et la danse à l'Exposition des Beaux-Arts, salon de 1864 (2e article), par **Em. Mathieu de Monter.** — Nouvelles compositions de M. F.-J. Fétis (2e article), par **A. Elwart.** — Concours pour le grand prix de composition musicale. — Correspondance : Berlin. — Nouvelles et annonces.

Mme SCHROEDER-DEVRIENT,

Par M. de Wolzogen.

I.

Elle n'a fait que passer devant nous, cette grande et célèbre artiste, qui vint, il y a plus de trente ans, nous révéler les chefs-d'œuvre de son pays, *Fidelio, Freischutz, Eurianthe, Oberon,* mais à tous ceux qui l'ont vue et entendue dans son apparition rapide, elle a laissé des souvenirs ineffaçables. Contemporaine et rivale des cantatrices les plus renommées, les Pasta, les Ungher, les Malibran, les Sontag, elle a offert la plus haute et la plus complète personnification de l'art allemand dans le drame lyrique; nulle ne l'y a surpassée par le talent, le génie, la passion; mais hélas! cette passion, qui fit sa gloire, elle lui dut aussi son malheur; M. de Wolzogen nous l'apprend dans une intéressante biographie, publiée l'année dernière à Leipzig, et que nos lecteurs seront bien aises de connaître. Rien de ce qui tient au théâtre ne fut étranger à Mme Schroeder-Devrient : elle avait commencé par être danseuse; devenue actrice, elle quitta la tragédie pour le chant. Grandeur et décadence; triomphes éclatants, chagrins amers, tout se retrouve dans sa vie orageuse, qui n'attache pas moins qu'un roman. M. de Wolzogen a profité de tout ce qu'on a écrit depuis la mort de la célèbre artiste; il a recueilli les témoignages de plusieurs musiciens et critiques distingués. Il faut le remercier surtout d'avoir reproduit, avec bon nombre de lettres de Mme Schroeder-Devrient, quelques fragments des mémoires qu'elle avait entrepris d'écrire elle-même, et dont nous traduirons ici les premières pages comme échantillon de son style naturel et piquant :

« Je suis née à Hambourg le 6 décembre 1804. Si nous eussions vécu dans un siècle où les phénomènes célestes passaient pour des présages de bonheur ou de malheur, l'heure de ma naissance eût été regardée comme une des plus significatives, car le tonnerre gronda et les éclairs brillèrent à travers les flots d'une neige épaisse.

» Pendant ce combat des éléments je vis le jour, et je remplis la petite maison qu'habitaient mes parents de cris de douleur qui ne durèrent pas moins de trois heures; si bien qu'à la fin mon pauvre père n'y pouvant plus tenir, laissa échapper ces mots : « Jetez-la » par la fenêtre, cette diablesse! » Sur quoi le médecin lui répondit prophétiquement : « Soyez tranquille, mon cher Schroeder, vous au- » rez là une fière chanteuse! »

» Ma mère s'appelait Sophie Schroeder, et ce qu'elle fut, le monde civilisé le sait de reste. Mon père, Frédéric Schroeder, occupa de son temps une place éminente au théâtre, où on l'aimait beaucoup. C'était un fort bel homme, grand et bien fait, possédant une magnifique voix de baryton, chanteur remarquable pour son époque. Son meilleur rôle était celui de don Juan, et il fut le premier qui le chanta en langue allemande.

» Aussi loin que remontent mes premiers souvenirs, je vois de sombres nuages s'étendre sur ma vie, et leur tristesse, à l'instant même où j'écris, se reflète dans mon âme.

» A quatre ans commença pour moi l'âge du travail, et à peine arrivée au monde je dus commencer à gagner mon pain. La fameuse troupe dansante de Kobler parcourait alors l'Allemagne; elle vint aussi à Hambourg et y réussit extraordinairement. Ma mère s'enthousiasmait facilement, et tout à coup, elle décida que je serais danseuse.

» Mon maître de danse était un nègre. Amené en France, à Paris, il entra dans le corps de ballet de l'Opéra, et plus tard il vint à Hambourg pour y donner les leçons. Cet homme, appelé Lindau, n'avait pas précisément un mauvais caractère, mais il était emporté, violent, souvent cruel.

» Je me rappelle encore avec effroi les châtiments qu'il m'infligeait. En voici un exemple : il y avait au plafond un clou destiné à soutenir le lustre; il y attachait une corde et y faisait un nœud, dans lequel il plaçait un de mes pieds, de manière à ce que j'étendisse horizontalement la jambe, tandis que mon autre pied était retenu dans la planche qui oblige à marcher les pieds en dehors. Dans cette attitude je devais étendre horizontalement les bras, et demeurer ainsi tant qu'il le jugeait à propos. La fatigue venait-elle à para-

lyser mes petits bras ou à briser mes deux jambes, je recevais un coup d'archet bien appliqué — il jouait du violon pour accompagner ma danse — sur la main ou sur les chevilles. Lorsqu'enfin j'échappais à ma torture, souvent je tombais épuisée, et il me fallait des heures pour revenir à moi. Au contraire, si je faisais quelque bond qui le satisfît, il m'accablait de caresses et jouait avec moi comme un enfant.

» Je n'avais guère plus de cinq ans, lorsqu'on me trouva capable de danser en public; je débutai dans un *pas de châle* et dans un pas de matelots anglais; j'avais un chapeau de feutre avec des rubans bleus et des souliers avec des semelles de bois. De ce début, je ne me rappelle que les acclamations avec lesquelles le public accueillit tous les petits artistes; je me souviens de plus que mon maître fut très-content et que mon père me rapporta dans ses bras à la maison. Dès le commencement de la danse, ma mère m'avait montré de loin une jolie poupée ou une baguette, et certainement la crainte ne manqua pas d'ajouter à ma légèreté et à ma souplesse naturelles, car les coups de ma mère ne faisaient pas de bien.

» Ainsi se passèrent quelques années, pendant lesquelles, outre la danse, j'apprenais quelques rôles d'enfant. Du reste, je n'ai rien à dire de mon éducation, bien négligée sans doute, puisque jusqu'à douze ans l'étude de la danse fut la seule à laquelle je m'appliquai sérieusement. Mais mon imagination était déjà très-éveillée; et la fréquentation habituelle du théâtre m'inspirait toute sorte de jeux fantastiques. Je tâchais de me procurer des chiffons d'espèces différentes, quelquefois même de brillants oripeaux; je me glissais dans le grenier de notre maison, d'où la vue s'étendait jusqu'aux murs de la ville, et là, drapée aussi bien que possible dans mes magnifiques haillons, j'improvisais des monologues ou des pièces entières, que je déclamais à haute voix. Souvent je trahissais ainsi le lieu de ma résidence, et, troublée d'une rude façon au plus fort de mon enthousiasme, j'étais brusquement ramenée dans ma petite chambre.

» C'était surtout la Pucelle d'Orléans qui me transportait jusqu'au délire. Avec une cuirasse et un casque de papier, un bâton auquel un mouchoir était attaché pour étendard, un autre bâton pour épée, je m'élançais au combat. Ne sachant par quel langage exprimer mes sentiments, je m'abandonnais à une léthargie rêveuse; je restais accroupie des heures entières dans un coin du grenier, le coude appuyé sur mes genoux, la tête dans ma main, et je songeais!

» J'ai dit que du grenier de notre maison, la vue s'étendait jusqu'aux murs. Un matin, père, mère, sœur et servante y montèrent pour voir les volontaires, qui se rassemblaient avant de partir. La guerre d'indépendance commençait en Allemagne : quiconque était en état de porter un havresac et un sabre n'hésitait pas à se dévouer pour Dieu et la patrie.

» Dans la foule de ces braves, il y avait des garçons de quatorze à quinze ans. L'un d'eux, fils d'un acteur fort lié avec mon père, avait été longtemps compagnon de mes jeux. Je fus la première à découvrir notre jeune ami dans son attirail guerrier, je l'appelai par son nom, et il nous répondit par un coup d'œil d'intelligence. D'abord je ne savais pas de quoi il s'agissait, mais, après que le commandement de marche eut retenti, et que la troupe se fut mise en mouvement, tous les parents la suivirent en versant des larmes, et moi, je demandai à mon père : « Où va donc Louis?

— A la guerre », me répliqua-t-il, Je demeurai comme frappée d'un coup de foudre. Puis je m'écriai : « Je veux aller avec lui! » en faisant mine d'exécuter ma résolution. Naturellement, on me retint, et quand je vis qu'il n'y avait pas moyen de m'en aller, je me jetai par terre, en poussant des cris de rage, et il fut très-difficile de me calmer. Pendant plusieurs jours, je fus comme anéantie. Je me glissais dans le grenier et j'y restais la tête à la fenêtre, regardant le ciel du côté où avait disparu mon jeune camarade. Je jouais alors tout à fait le rôle de Jeanne d'Arc : mon casque de papier et mon épée de bois ne me quittaient presque plus.

» L'état de guerre, qui régnait alors à Hambourg (année 1813), eut de graves conséquences pour la destinée de mes parents. Pendant le siége de la ville par le général Rettenborn, ma mère, dans une pièce de circonstance intitulée : *les Russes en Allemagne*, avait porté sur la poitrine une cocarde russe. Quand le maréchal Davoust fut entré, il exiga la substitution de la cocarde française. Ma mère tarda longtemps à exécuter cet ordre, et lorsqu'il ne fut plus possible de l'éluder, elle parut en scène, aux éclats de rire de tout le public, avec une cocarde tricolore de la largeur d'une assiette. Accusée à l'instant, elle devait être conduite en France comme prisonnière. Il nous fallut fuir, et je me souviens que ma plus grande crainte c'était que les Français ne prissent ma poupée, que je tenais cachée sous mon écharpe.

» Au milieu des horreurs de la guerre, mes parents, avec quatre petits enfants, ne savaient trop comment faire pour vivre. D'abord ils se réfugièrent dans l'Allemagne du Nord, puis ils se rapprochèrent du Rhin, se rendirent à Francfort et virent de près le terrible combat de Hanau. De là, ils allèrent à Prague et y trouvèrent enfin un engagement solide. Pendant toutes ces courses, le pain quotidien était gagné par mes gambades, et celles de Betty, ma jeune sœur, qui avait aussi appris à danser. Nous restâmes plusieurs années à Prague, où la réputation de ma mère, comme artiste, grandit beaucoup. Nous autres, nous étions voués au ballet d'enfants, qui florissait à Prague, sous la direction d'une dame Horschelt, et qui plus tard fut transporté à Vienne par son fils. Mes souvenirs de ce temps me donnent encore des serrements de cœur; nous étions exposés aux plus rudes traitements, entourés d'exemples détestables, et nous n'apprenions qu'à danser et à jouer de mauvais tours.

» Les plus doux moments de mon enfance furent ceux que je passai avec mon père seul, lorsque ma mère, après un séjour de deux années à Prague, fut appelée à Vienne, et bientôt engagée au Burgtheater. Je ne puis me rappeler sans émotion avec quelle attention, quelle bonté, quel zèle il s'occupait de nous au physique et au moral. Que de fois au milieu de la nuit l'ai-je vu, près de notre lit, veillant pour s'assurer si nous dormions d'un bon sommeil! Avec quelle tendre fermeté ne s'efforçait-il pas de dompter notre fougue, de nous habituer à l'ordre, à la modération! Si un tel père ne m'eût été enlevé au moment où j'avais le plus besoin de lui, combien mon existence eût été différente!

» Nous ne tardâmes pas à rejoindre notre mère à Vienne (1815), où mon père aussi fut employé au Burgtheater, et où mes deux sœurs et moi nous étions sous les ordres du maître de ballet, Horschelt. Le ballet d'enfants de Vienne jouissait alors d'un renom légitime, car on ne pouvait rien voir de plus ravissant, de plus féerique. Horschelt, dans son genre, était un génie, un homme d'imagination, véritable enchanteur de son monde enfantin. Mais de quel prix ces merveilles n'étaient-elles pas payées! Je me souviens que pendant des semaines entières, lorsqu'un ballet nouveau était à l'étude, nous allions à la répétition dès 8 heures du matin et que nous n'en revenions qu'à 3 heures après midi. Nous ne nous reposions pas longtemps, car à 7 heures du soir la répétition recommençait et se prolongeait si tard que vers une heure seulement nous nous mettions au lit, fatigués, harassés, et portant les traces des leçons que nous avions reçues, car Horschelt frappait sans pitié pour maintenir l'ordre dans sa troupe de petits danseurs.

» J'étais du nombre des plus habiles, et je parvins bientôt au rôle de premier amoureux, que je remplissais avec grâce et adresse. C'est moi qui enlevai les premiers applaudissements au théâtre de Vienne, où se pressait la foule, dans le ballet de la *Fille des bois*, dont le sujet était le même que celui de *Sylvana*, pièce mise en musique

par Weber. Ce ballet fut suivi de plusieurs autres que l'on trouva charmants et parfaitement exécutés. L'un des plus goûtés avait pour titre *la Blanchisseuse*, et il amusait beaucoup par le contraste de toutes les petites filles, dont le costume était blanc comme la neige, avec les ramoneurs, leurs amoureux. J'étais le chef de cette bande noire et j'avais pour amoureuse la première blanchisseuse. Son père, sévère vieillard, s'opposait à notre amour, mais il cédait enfin, parce que je me précipitais dans le tuyau enflammé de la cheminée de sa maison, que j'éteignais ainsi l'incendie, et lui sauvais son bien. Aux répétitions, j'avais peur de sauter dans cette cheminée brûlante, et plusieurs fois le jeu de scène manqua. Le maître de ballet finit par perdre patience, il me prit par le col et me jeta dans le tuyau. Heureusement le garçon de théâtre vint à mon secours, il n'y eut pas d'accident grave, et j'en fus quitte pour avoir les cheveux brûlés. Aux répétitions suivantes, je ne fis plus de difficultés, et je m'élançai résolûment dans le gouffre.

» Je devins bientôt la favorite de notre directeur, qui rendait justice à mes dispositions et à mon intelligence. En effet, pour un enfant de dix à onze ans, j'étais vraiment remarquable dans la pantomime. Mais autant j'avais de légèreté, de souplesse, autant je me montrais d'un caractère fougueux, indomptable. Je m'attirais bien des châtiments : j'avais quelque chose de si hardi dans mes goûts, dans mes manières que l'on crut devoir cesser de m'habiller en fille. Pour moi nul arbre n'était trop haut, nul fossé trop large, en peu de temps mes robes longues d'étoffe légère n'étaient que des lambeaux.

» Je me rappelle entre autres une scène de cette époque. Mon père avait la passion du jardinage, et donnait tous ses soins à un beau jardin, qui dépendait de notre maison. Il était inconsolable chaque fois qu'il s'apercevait qu'on avait foulé aux pieds ses planches et ses fleurs, ou cueilli ses fruits, ce qui, je dois l'avouer — comme principal coupable — n'arrivait que trop souvent. Dans le jardin, il y avait un magnifique poirier, chargé de fruits à moitié mûrs, et leur vue m'inspirait une tentation si forte, qu'un jour, à l'approche du soir, je bannis tout scrupule et je grimpai au plus haut de l'arbre, où je voyais briller les poires les plus colorées, qui devaient être aussi les plus savoureuses. Mon père, qui vers la nuit, faisait toujours un tour de jardin, me découvrit dans mon logis aérien dont je cherchais gaiement à atteindre le sommet, comme l'oiseau qui se dispose à entonner son chant du soir. Je crois bien même que j'avais fredonné un peu, sans quoi mon père n'eût pu me voir, mais il m'avait vue, et il ne me restait plus qu'à descendre pour subir ma juste punition. Il me parut tout à fait inadmissible que mon bonheur se terminât par des coups : je déclarai donc tout nettement que je ne quitterais pas ma situation élevée, où je me trouvais en pleine sûreté et où j'avais passé une si belle soirée, si l'on ne me promettait une amnistie entière. Cette capitulation ne convenait nullement à mon père et je ne voulais rien en rabattre. Ma mère était venue comme auxiliaire, mes sœurs et les domestiques attendaient aussi le dénoûment. — Je restai inébranlable. Enfin ils se retirèrent tous dans l'espoir que les ténèbres survenant je descendrais de moi-même et me soumettrais au châtiment. — Mais ils se trompaient! Il faisait nuit : un léger vent agitait les feuilles de mon arbre; la lune parut et répandit une clarté magique sur tout le jardin. Des sentiments de nature bien diverse se livrèrent alors combat en moi-même. Des doutes et des inquiétudes se mêlaient aux joyeuses pensées : je planais dans la région des songes, oubliant le monde, qui était au-dessous de moi. Tout à coup l'horloge du clocher voisin, en sonnant minuit m'avertit que c'était l'heure des esprits, et aussitôt une terreur enfantine s'empara de moi. Je m'attendais à chaque instant à voir les farfadets et les fées sortir des rameaux pour commencer leur danse au clair de la lune. Heureusement, la voix de mon père mit un terme à ces folles appréhensions. Une crainte sérieuse l'amenait, il m'engagea doucement à descendre et me promit de ne pas me punir. En quelques secondes j'avais touché la terre, comme un jeune chat, et, par une fuite rapide, je glissais entre les mains de mon père, qui, pourtant, aurait eu grand plaisir, comme il l'a dit souvent, à tirer un peu ma chevelure blonde. »

C'est ainsi que Mme Schroeder avait ébauché ses mémoires avec cette franchise de ton et cette liberté de style qui font penser aux *confessions* d'un écrivain illustre. Voilà l'œuvre que M. de Wolzogen a continuée, sans manquer à la vérité, tout en s'imposant une certaine réserve, car il est certain que si la célèbre artiste eût elle-même achevé sa tâche, il lui eût bien fallu recourir au procédé dont l'honneur appartient à notre célèbre Mlle Delaunay, devenue Mme de Staal, et *ne se peindre qu'en buste.*

PAUL SMITH.

(*La suite prochainement.*)

LA MUSIQUE, LE THÉATRE ET LA DANSE

A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS.

Salon de 1864.

(2e article) (1).

Le moyen âge se présente avec son cortége de ballades et de scènes légendaires : *la Mort du dernier barde*, noël breton du xve siècle, dont le fusain de M. Yan-Dargent a superbement rendu l'énergique simplicité; *Pétrarque mort devant sa table de travail*; *Faust et Marguerite*; *les Chanteurs*, gravés par Franck d'après le bas-relief si naïvement fouillé de Luca della Robbia; *Esmeralda* dansant sur la place du Parvis; *le Chant du cantique* dans la salle d'armes d'un château fort, qui pourrait bien être celui de *Page, Ecuyer, Capitaine*, tant souventes fois nous le vîmes; une scène du *Tannhauser*, opéra moyen âge et doublement légendaire; *la Fiancée du Timbalier* (1525). Vous en souvenez-vous ?

Il est parti pour l'Aquitaine
Comme timbalier...

Elles ont marqué le pas des enthousiastes de 1830

Ces timbales étincelantes,
Qui sous sa main toujours vibrantes
Sonnent et font bondir le cœur.

Il va revenir des batailles, et sa fiancée l'attend. Le cortége défile : les barons, les chevaliers, et les pages, et les timbaliers :

Puis, dans la foule indifférente,
Elle tomba, froide et mourante...
— Les timbaliers étaient passés.

Vous en souvenez-vous? Voilà la ballade et voilà le tableau. Le peintre n'a pas trahi la ballade, mais il n'y a rien ajouté.

Arrêtons la série du moyen âge au moine *Guy d'Arezzo enseignant la gamme qu'il vient d'inventer* (n° 806). Sur la toile de M. Gilbert, Guy d'Arezzo n'est certes pas un ces moines fainéants, pansus et verts gaillards, qui firent la joie de nos pères et qui ne font pas la mienne. Quelle maigreur d'ascète ! Le bois de l'orgue n'est pas plus sec! Et ses élèves ? Deux grands flandrins, bleu et rouge, plus efflanqués encore que leur maître, si c'est possible, et ouvrant démesurément la bouche. C'est un quartier de venaison, et non pas des notes creuses, qu'il faut à ces musiciens faméliques. La diète et la gamme, le beau régime, en vérité ! Les belles épaules de Mlle Bressant s'épanouissent près de cette ostéologie.

Traversons la Renaissance avec son inévitable cortége d'amoureux en pourpoints tailladés, chantant et râclant leur guitare sous les balcons « des Espagnes » et sur les murs du salon. Il y en a, il y en a

(1) Voir le n° 23.

encore, il y en a toujours! Romances mises en peinture : peinture qui retourne en vignette à la romance. Je ne dis pas que tout ce *tra los montes* papillottant et sautillant à l'œil ne soit pas « d'un bon débouché » ; mais les mantilles, les alguazils, les castagnettes, les *pandero*, le menton barbu des duègnes, le catarrhe des tuteurs, le tromblon des brigands, les panaches sonores des mules capitanes, les familiers du Saint-Office, les sérénades, les *gallegada*, les *jota aragonesa*, que sais-je encore ? me paraissent avoir subi leur condamnation à temps de travaux forcés artistiques, et je serais assez d'avis de renvoyer les *Abencerrages* à M. de Florian et tous ces tableaux... à l'Escurial !

Un tableau fin et soigné de M. Vetter : *Molière et Louis XIV* (n° 1916), nous ramène aux temps modernes. Louis XIV ayant appris que les officiers de sa maison dédaignaient Molière et refusaient de dîner avec lui chez le « contrôleur de la bouche », le fit asseoir un matin à sa table, et, lui servant une aile de son « en cas de nuit », dit aux courtisans du grand lever : « Vous me voyez, Messieurs, en train de faire manger Molière que les gens de ma maison ne trouvent pas d'assez bonne compagnie pour eux. » Le grand roi est, du reste, escorté au salon des types les plus populaires de Molière, le grand honnête homme. *Le Médecin malgré lui*, de Leman, tâte « ce pouls qui marque que votre fille est muette » ; Scapin, Alceste, *le Malade imaginaire* n'ont pas moins de succès qu'à la scène, et le burin spirituel de M. Perrichon nous présente, d'après Brion, MM. Diafoirus père et fils, immortel duo !

Des sujets relatifs à la musique et se rapportant, comme costume du moins et comme décor, à l'époque Louis XV, je ne détacherai que quatre toiles. Dans un salon tout orné des folles et charmantes mignardises du style Pompadour, nous entrons à la *Fin d'un repas*. Les convives de M. Periez ont bu du muscat de Calabre et du marsala authentique. Les femmes sourient de ce sourire du XVIIIe siècle, épanoui comme une fleur sur leur bouche voluptueuse et spirituelle, qui lance l'épigramme et provoque le baiser. Déjà les violons et les flûtes s'accordent; les basses ronflent sous l'archet; les guitares crépitent dans un coin. On va faire de la musique, jouer quelque *minuetto* bien folâtre, quelque ariette du bon faiseur!... Chansons dans le nuage et chanteurs au tombeau!... Mme Armand Leleux, dans sa *Répétition de musique*, a traité le même sujet. Petite peinture un peu sèche, mais jolie. Un brave homme, en culotte courte, en veste à personnages, besicles sur le nez, virtuose consciencieux, à cheval sur un violoncelle, étudie, au chevet de son lit, le *Morceau difficile!* Ah! qui de nous ne le connaît, ce morceau-là, et ce passage diabolique qu'on répète cent fois, et qui cent fois échappe aux doigts, au gosier, à l'archet! Il en est là, justement, au passage maudit, le cou tendu, l'œil fixe, embourbé, désolé. Laissons-le : quand nous reviendrons, il n'en sera pas sorti, et allons écouter cet *Organiste du cloître*, ému, inspiré, et remplissant la nef de ses puissants accords, tandis qu'un prélat poudré, en simarre violette, écoute assis dans une stalle de la tribune, et sourit à la pieuse exaltation du moine musicien.

Alertes, nombreux, campés fièrement ou courbés sans bassesse,

Drapant leur gueuserie avec leur arrogance,

ils sont revenus à l'exposition des Beaux-Arts, ces bohémiens, ces nomades au pied léger, virtuoses du carrefour et du grand chemin, dont le salon de l'année dernière nous avait déjà amplement révélé la poésie vagabonde. *Le Trio de la place Montanare, à Rome*, exécute un *brindisi* extra-rossinien dont les joueurs de *guzla* du *Café arabe* de vis-à-vis paraissent profondément surpris; *les Chanteurs napolitains* donnent la réplique aux Galliciens de *la Quête au loup* (G. Brion), qui chantent de leur voix de cuivre l'interminable *romancero* du Cid Campeador. Le soleil d'Italie bronze ces *pifferari* aimés des peintres, et c'est par une nuit lugubre de décembre, dans la brume et sous la pluie, blêmes, harassés et trempés jusqu'aux os, que rentrent au logis inhospitalier ces *Bohêmes parisiens*, aboyeurs de refrains populaires, que M. Bouchard a rencontrés sur le Pont-Neuf. Voici bien *Art et Liberté* ; mais faites quelques pas, et le contraste, je devrais dire la vérité, est devant vous : *Art et Misère*. On rit devant cette *Garde-robe d'un cirque* en tournée foraine ; mais cette pauvre *cigale* qui a chanté tout l'été, et dont le marbre de M. Cambos nous dévoile, en même temps que les formes exquises, l'expression de tristesse résignée, impressionne vivement, et devant cette misère et cette viole brisée, on se prend à songer à tous ceux — artistes malheureux, vaillants lutteurs — qui se trouvent comme la cigale :

Bien dépourvue
Quand la bise fut venue.

Ce n'est pas la bise, mais un vent frais et léger qui passe sous la feuille et caresse le front des musiciens et des danseurs des *Kermesses* et des *Fêtes de village*. Violons et tambourins! Chansons en chœur et rondes intrépides! Quel entrain et quel élan! Devant ces toiles, les plus froids ont des *revenez-y* de jeunesse. Quant aux scènes de chorégraphie plus intime nous avons à admirer sans réserve l'*Almée*, de M. Gérôme (n° 794), l'un des succès du salon; la *Fantasia*, de M. Belly (133), où se retrouve la vigueur de Ribera ou du Buonarotti; des *Danseuses mauresques* et une *Ballerine* du Caire d'un charme étrange et provocant.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La fin prochainement.*)

NOUVELLES COMPOSITIONS DE M. F.-J. FÉTIS,

Maître de chapelle de S. M. le roi des Belges.

Deuxième article (1).

Première symphonie à grand orchestre.

La symphonie, ce véritable poëme épique instrumental, a-t-elle revêtu une forme immuable ? Telle est la question que l'on est amené à se faire chaque fois qu'on entend ou qu'on lit une œuvre de ce genre. — Haydn, comme tous les hommes de génie dans tous les genres, a, dès le principe, donné à la symphonie de belles et grandes proportions. Ses émules, Mozart et Beethoven, ont marché sur ses traces glorieuses en apportant une large part de formes de détail et même de coupe ; mais, à part le scherzo et le finale, si hardiment développés par Beethoven, la symphonie a gardé constamment ses quatre unités ; savoir : premier allegro,— adagio, andante ou air varié, — minuetto ou scherzo, — et finale.

Un compositeur, qui a écrit ses œuvres à la lueur des trois grands flambeaux de l'art allemand, Mendelssohn, s'il n'a pas toujours atteint à la hauteur où leur génie s'est élevé, a créé le scherzo à deux-quatre, et c'est là un de ses titres à la gloire. L'obligation d'écrire une symphonie dans un ton unique, sauf celui de l'andante, a sans doute sa raison d'être dans ce que l'on appelle au théâtre la couleur de l'époque ; et puisque, sans exagération, on peut assimiler chacun des quatre morceaux d'une symphonie à l'acte correspondant d'un drame, il est permis de trouver la cause de ce constant respect pour le ton choisi dans ce que nous appelions tout à l'heure la couleur de l'époque ; et alors le mode majeur ou mineur dans lequel la symphonie est écrite, personnifierait, en quelque sorte, le caractère viril ou féminin de la composition tout entière.

(1) Voir le n° 23.

M. Fétis, dans la première symphonie que nous allons analyser, a remplacé le scherzo de Beethoven par un *intermezzo* à 9/8, *allegro molto*, dont le milieu est coupé par une phrase à 3/4 ayant deux reprises, et se reliant au motif à 9/8 par de grands développements. Il est singulier que ce soit toujours le minuetto de Haydn qui ait exercé l'imagination de tous les compositeurs ; mais n'anticipons pas sur l'ordre des morceaux de la nouvelle symphonie, objet de cette étude ; plus loin, nous essayerons de découvrir la cause de cette constante préoccupation des maîtres symphoniques.

Cette première symphonie est écrite en *mi* bémol. Le premier morceau, *allegro animato*, débute par une phrase largement exécutée à l'unisson par les premiers violons et les violoncelles. Les seconds violons et les altos trémolent, les bassons et les clarinettes frappent le premier temps fort, et les cors et les trompettes leur répondent sur le second temps. L'harmonie de ce début est pleine et sonore. — Un épisode élégant le ramène, exécuté alors par les instruments à vent en bois, sous lesquels les premiers violons font des arabesques charmantes. La lettre A (lettre de repère) de ce premier morceau offre des syncopes exécutées par les hautbois et les clarinettes, tandis que le quintette à cordes et le reste de l'harmonie frappent des temps coupés d'un effet très-chaleureux. — Une jolie phrase en mineur, proposée par l'alto, et ayant ses conséquents mélodieux à la quinte au second et au premier violon, réveille l'intérêt et prépare un très-beau *tutti* par lequel se termine la première partie. — La seconde est habilement travaillée ; des parcelles du sujet principal servent au développement de la pensée mère du morceau, et une phrase en *la* bémol apparaît bientôt. L'auteur, en employant à dessein quatre cors à pistons, deux trompettes à cylindres et trois timbales accordées en *si* bémol, *mi* bémol et *fa*, s'est ménagé des effets inattendus, et qui eussent été irréalisables avec les cors de l'ancien système. En mettant en œuvre, surtout dans ce premier morceau, les trémolos de violon et d'alto, l'auteur a peut-être donné à sa pensée un caractère mélodramatique très-prononcé ; mais, de nos jours, le genre lyrique envahit la salle de concerts; c'est peut-être à cette tendance que M. Fétis aura cédé à son insu.

L'adagio à 6/8, en *la* bémol, est une cantilène ravissante de tout point, d'une suavité et d'une tendresse inexprimables. L'*intermezzo*, dont le lecteur a vu plus haut la coupe nouvelle adoptée par l'auteur, est d'une belle ordonnance et d'un effet habilement calculé. Le mouvement à 3/4 a de la noblesse et une expression sereine très-touchante. Ne serait-il donc pas possible d'innover pour les trois autres morceaux de la symphonie ? et si le seul minuetto d'Haydn a éprouvé plusieurs transformations, la raison n'en vient-elle pas de ce qu'il représente l'élément joyeux dans le drame symphonique, tandis que les autres morceaux en sont les parties essentiellement sérieuses, sauf pourtant le finale, qui dénoue quelquefois la symphonie d'une manière qui n'a rien de terrible ?

Le rondo à 2/4 est dans ce cas ; il termine avec verve et un emploi très-riche, mais non confus, des rhythmes cette œuvre magistrale. Une analyse est toujours très-incomplète pour les lecteurs qui n'ont pas en mains l'œuvre analysée ; et pour ceux qui la possèdent, elle n'est pas toujours assez détaillée. Pour concilier toutes les opinions, nous exprimons un désir : celui d'entendre à Paris, l'hiver prochain, la première symphonie de notre vénérable maître. Les membres de la Société des concerts, dont il s'est fait l'historien dans son excellente *Biographie des musiciens*, lui doivent bien cette marque de gratitude et de respect pour son talent encore si jeune et si vivace.

Dans un troisième et dernier article, nous analyserons la deuxième symphonie de M. Fétis.

A. ELWART.

CONCOURS POUR LE GRAND PRIX DE COMPOSITION MUSICALE.

C'est mardi dernier, 7 juin, que le concours d'essai a été jugé.

Le jury désigné par le sort se composait de MM. Auber, président ; Berlioz, Georges Kastner, membres de l'Institut ; Albert Grisar, Bazin, prince Poniatowski (en remplacement de M. Rossini, qui s'était récusé), Barbereau, Elwart, Duprato. Tous ces noms étaient sortis de l'urne contenant la totalité des noms portés sur la liste générale.

M. Albert Grisar, retenu par une cause imprévue, n'a pas pris part aux opérations du jury.

Cinq élèves ont été admis au concours définitif dans l'ordre suivant : MM. Saint-Saëns, Danhauser, Constantin, Lefèvre et Sieg.

La commission chargée de choisir la cantate destinée à servir de texte au concours musical, et composée de MM. Auber, Théophile Gautier, de Saint-Georges, Edouard Monnais, Emile Perrin, Reber, Nestor Roqueplan, baron Taylor, Ambroise Thomas, s'est réunie vendredi et samedi au Conservatoire. Les pièces de vers envoyées étaient au nombre de 127. La cantate choisie a pour titre *Ivanhoë*, et pour auteur M. Victor Roussy.

M. de Saint-Georges n'a pu prendre part au travail de la commission.

Les cinq élèves ci-dessus nommés ont été mis en loges.

Le concours définitif sera jugé le samedi 16 juillet.

CORRESPONDANCE.

Berlin, 9 juin.

Les principaux artistes de l'Opéra royal se trouvant en congé à cette époque de l'année, aucun des ouvrages de Meyerbeer n'a pu être donné encore depuis la mort du maître immortel, mais M. de Hulsen vient de profiter de la présence de M. Niemann pour remonter avec le plus grand soin *le Prophète*, dont la représentation a eu lieu hier soir, et il a saisi cette occasion pour rendre un hommage fort digne à la mémoire de l'illustre défunt. Entre le quatrième et le cinquième acte le rideau s'est levé sur une courte introduction de l'orchestre, suivie de la prière de *l'Etoile du Nord*. Au milieu du théâtre se dressait un buste colossal du maître sur lequel planait le génie de la Musique s'apprêtant à le voiler d'un crêpe funèbre ; aux deux côtés, quatre piédestaux, portant l'inscription des quatre ouvrages de Meyerbeer qui sont au répertoire de l'Opéra royal, *Robert, les Huguenots, le Prophète* et *le Camp de Silésie*, étaient entourés par les artistes représentant les principaux personnages de ces chefs-d'œuvre qu'ils couvraient de couronnes de laurier pendant que le génie de la Musique voilait le buste ; l'ensemble de cette composition offrait un aspect aussi artistique que pittoresque.

L'affiche n'ayant rien dit de cette cérémonie, le public a éprouvé un moment de surprise, mais à peine le rideau s'était-il baissé, que la salle entière retentit de cris enthousiastes ; il fallut relever la toile, et, cette fois, dans un élan spontané et comme obéissant à un choc électrique, les quinze cents spectateurs qui remplissaient la salle et les personnes de la cour qui occupaient les loges royales, se levèrent simultanément pour participer une seconde fois *debout* et la tête découverte à cette courte mais très-touchante manifestation, hommage rendu au grand homme qui n'est plus, et qui a produit dans l'auditoire la plus vive impression !

La direction de l'Opéra se propose, du reste, d'organiser pour le 5 septembre, jour anniversaire de la naissance de Meyerbeer, une cérémonie plus grandiose encore à laquelle le personnel tout entier de l'Opéra prendra part.

La représentation du *Prophète*, hier soir, a été, d'ailleurs, une des plus belles auxquelles il m'ait été donné d'assister. Mlle de Ahna, dans le rôle de Fidès, possède une voix sympathique unie à un grand talent dramatique ; et une toute jeune artiste, Mlle Santer, dans celui de Bertha, a fait admirer une fraîche et limpide voix de soprano.

Il faut que M. Niemann ait fait de bien grands progrès depuis son début à Paris dans le *Tannhauser*, car les représentations qu'il donne en ce moment à Berlin ne sont pas seulement de simples succès, ce

sont de véritables triomphes, et il me serait impossible d'énumérer la quantité de rappels auxquels il a dû se rendre dans le courant de la représentation du chef-d'œuvre de Meyerbeer. Il est, en effet, très-remarquable dans ce rôle magnifique du *Prophète*, qui sera joué de nouveau demain vendredi.

La première nouveauté que nous aurons pour la saison d'hiver sera *le Pardon de Ploërmel*, et la direction commence déjà à s'en occuper. Mlle Lucca sera l'interprète du rôle de Dinorah, et M. Betz jouera celui de Hoël.

Mlle Lucca, en revenant de Londres, que trop de fatigues l'ont forcée de quitter, n'a fait que traverser Berlin ; la célèbre artiste s'est rendue aux eaux de Reichenhall pour reposer sa voix et fortifier sa santé.

B.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *la Favorite* et *Diavolina*. Le baryton Caron a fort bien chanté le rôle d'Alphonse.

*** Demain lundi *le Trouvère* et *Diavolina*. Un ténor qui a chanté avec succès à l'Opéra il y a quelques années, M. Sapin, y reparaîtra dans l'opéra de Verdi et chantera le rôle de Manrico.

*** *Les Vêpres siciliennes* ont été représentées mercredi et vendredi. Mlle Marie Sax y remplissait le rôle d'Hélène et s'y montrait plus que jamais la digne héritière de Sophie Cruvelli par la chaleur dramatique de son jeu, par l'éclat de sa voix splendide. Bonnehée a chanté le rôle de Montfort de manière à faire regretter le parti qu'il a pris de quitter l'Opéra, si ce parti est irrévocable. Pour la première fois, Warot se produisait dans le rôle de Henri, qui n'avait encore été abordé que par Gueymard et Villaret. Le nouveau chanteur n'a rien d'héroïque dans la physionomie, et la nature de sa voix lui interdit de grands rôles. Cependant, à force de talent, Warot est parvenu à triompher des difficultés de sa tâche et à mériter les bravos par l'élégance et la pureté de son style, surtout dans la romance et le duo du quatrième acte.

*** Mlle Camille de Maësen, du théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, est engagée à l'Opéra et débutera par le rôle de Marguerite, des *Huguenots*.

*** L'engagement de Bonnehée a été prolongé d'un mois.

*** On a fait courir depuis quelque temps le bruit d'un changement de direction à l'Opéra-Comique. Des journaux ont même accueilli, avec une crédulité des plus naïves, cette absurde rumeur. Nous sommes autorisés à la démentir de la façon la plus formelle. Rien de ce qui aurait pu lui donner le moindre caractère de vraisemblance n'existe ni n'a existé.

*** M. Bagier vient d'engager, pour la saison prochaine, le ténor Corsi, frère du baryton qui créa le rôle de Rigoletto à Paris. On assure qu'il a chanté avec beaucoup de succès sur plusieurs scènes étrangères.

*** Mme Borghi-Mamo, l'éminente cantatrice, est de retour à Paris.

*** Une indisposition de Mme Carvalho a forcé d'interrompre momentanément les représentations de *la Reine Topaze*, dont la reprise obtient un véritable succès. — Ismael a été aussi atteint d'un violent mal de gorge ayant tous les caractères d'une angine. Il va mieux.

*** La rentrée de Mme Ugalde au théâtre Lyrique s'est faite avec éclat dans *les Noces de Figaro*; l'opéra de Mozart avait attiré beaucoup de monde.— Mme Carvalho ayant repris le rôle de la reine Topaze, c'est Mlle Ebrard qui joue celui de Chérubin.

*** On annonce pour demain au théâtre Lyrique la première représentation de *Norma*, interprétée par Puget-Pollion, Mlle Charry-Norma, et Mlle de Maesen-Adalgise.

*** C'est dans la rue Richer que va se construire la salle destinée au nouveau théâtre Italien qui s'organise en ce moment sous la direction de M. Caïmi. On pense qu'elle pourra être prête pour le 1er octobre.

*** Le théâtre de la Porte-Saint-Martin continue à préparer sa saison lyrique. Il vient d'engager Mlle Balbi et M. Pascal, ténor venant du Havre, et mari de Mme Pascal, récemment engagée à l'Opéra. De plus, la semaine dernière a eu lieu l'audition d'un opéra de M. Membrée, paroles de MM. Foussier et Leroy, qui aurait pour titre *le Moine rouge*.

*** Les recettes brutes des théâtres impériaux subventionnés, des théâtres secondaires, des concerts, spectacles concerts, etc., ont été pendant le mois de mai, de 1,547,320 fr. 78 c.

*** Nous apprenons par voie télégraphique que le *Siége de Leyde*, drame lyrique en trois actes, dont Mme Tarbé des Sablons a composé la musique et qui dut un moment être joué au théâtre Lyrique, vient d'être représenté à Florence avec un immense succès. Mme Tarbé des Sablons a été rappelée huit fois par la salle enthousiasmée. Nous reviendrons sur ce succès, si honorable pour une de nos compatriotes, et qui prouve le cas que l'on fait en Italie de la musique française.

*** On nous écrit de Londres qu'Adelina Patti a chanté pour la première fois le rôle de Marguerite dans *Faust*, et qu'à Covent-Garden comme à Paris, elle a enlevé la salle. A cette occasion, le *Times* consacre à la charmante cantatrice un article tout entier d'éloges enthousiastes.

*** L'académie des beaux-arts avait placé à l'ordre du jour de sa séance hebdomadaire d'hier samedi la nomination de la commission qui sera chargée de composer la liste des candidats aspirant à remplacer l'illustre Meyerbeer comme membre associé étranger de l'Académie.

*** Pour le concours des classes de violon au Conservatoire, les professeurs, d'accord avec le Comité, ont choisi cette année le 29e concerto de Viotti.

*** Pour les concours de piano, classes des hommes, le concerto en *mi* mineur de Chopin, et pour les classes de femmes le 2e concerto de Field ont été désignés.

*** Une mention est bien due à M. Ch. Wervoitte pour la part qu'il a prise au concert récemment donné à Versailles au profit du Refuge, organisé par lui et dans lequel M. Ch. Poisot s'est également distingué.

*** Le célèbre compositeur Ferdinand Hiller vient de recevoir le diplôme de membre honoraire de la Société des artistes musiciens à Prague. La *Musical Society* à Londres l'a nommé *honorary fellow*.

*** Le 30 mai dernier Moschelès a célébré le 70e anniversaire de sa naissance ; l'illustre vétéran a reçu de nombreux témoignages de vénération et de sympathie. Le lendemain il y a eu, au Conservatoire, une fête musicale où l'on a exécuté une série de compositions du maître.

*** M. Elena, mari de Mme Penco, vient de prendre la direction du théâtre de Cadix ; sa femme y tiendra l'emploi de prima donna. Les autres artistes sont Mme Flory, MM. Nicolini, Comberi et Bartolini. M. Bonnetti conduira l'orchestre, et on représentera un opéra de lui, *Giovanna Shore*.

*** Ainsi que nous l'avons dernièrement annoncé, Arban est à Nantes et, sous sa direction, le Cercle du sport a inauguré ses concerts d'été. Guidés à merveille par une main sûre et ferme, les musiciens ont enlevé avec beaucoup de verve l'ouverture de la *Gazza ladra*; *Die Hydropaten*, valse de J. Gung'l; chœur et marche des soldats de *Faust*; et d'Arban les *Chants d'Allemagne*, quadrille; une grande fantaisie sur la *Muette de Portici*; *Lischen et Frizchen*, polka ; l'ouverture de *Si j'étais roi*; *l'Arc-en-Ciel*, de Jourdan ; *la Maschera*, quadrille d'Arban. M. Arban vient de justifier cette fois encore sa réputation de chef d'orchestre habile, et comme soliste, il s'est fait vivement apprécier et applaudir en exécutant des variations sur le *Carnaval de Venise*.

*** S. M. le roi d'Espagne, à qui Louis Engel vient d'envoyer les morceaux qu'il avait eu l'honneur de jouer devant Leurs Majestés il y a peu de temps, a daigné conférer au célèbre artiste la croix d'Isabelle la Catholique.

*** Un jeune flûtiste de beaucoup de talent, M. Auguste Charles, qui a fait partie de l'excursion artistique organisée par le célèbre Julien, de Londres, et qui a ainsi parcouru les Etats-Unis, l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, la Belgique, et en dernier lieu la Russie, où il a été nommé flûte-solo des théâtres impériaux, est arrivé à Paris, où il s'est fait entendre pour la première fois samedi, à une soirée donnée par Rossini à sa villa de Passy. M. Aug. Charles y a exécuté une grande fantaisie sur *la Fille du régiment*, par Briccialdi, de façon à justifier la bonne opinion qu'on avait conçue de lui, et sa résolution de venir demander au public parisien la consécration de son talent.

*** Le premier tirage de la *Marche funèbre* composée par Litolff en l'honneur de Meyerbeer est épuisé.— L'auteur vient de l'arranger pour piano à quatre mains; elle a paru chez Brandus et Dufour.

*** L'ouverture du théâtre Rossini à Madrid est toujours fixée au 15 de ce mois, et se fera par *Guillaume Tell* avec Tamberlick.

*** On lit dans le *Moniteur de l'Exposition franco-espagnole* de Bayonne : « La commission chargée d'organiser, pour les 28 et 29 août prochain, un grand concours d'orphéons et de musiques ne néglige aucune mesure propre à rehausser l'éclat de cette solennité artistique. Les jurys qui doivent distribuer les récompenses sont ainsi formés : MM. Clapisson (de l'Institut), professeur au Conservatoire ; Delsarte, professeur au Conservatoire ; Alard, professeur de violon au Conservatoire ; Armingaud, professeur de violon et compositeur; Victor Massé, directeur des chœurs de l'Opéra ; Duprato, prix de Rome; Camille de Vos, membre du comité

de patronage des orphéons de France ; Boïeldieu, fils de l'illustre auteur de *la Dame blanche*. M. Dufrêne préside le jury des fanfares. Des chœurs, composés par MM. Clapisson, Camille de Vos, Barthe et Boïeldieu, seront imposés aux sociétés qui prennent part au concours. »

*** *Les Origines de la chapelle-musique des souverains de France*, tel est le titre d'un petit livre plein d'intérêt qui vient d'être mis en vente à la librairie Claudin, 3, rue Guénégaud. L'auteur de ce petit ouvrage, dont le titre indique suffisamment le sujet, M. Tr. Thoinan, y a fait preuve d'une érudition solide et exempte de tout pédantisme. Son livre sera bientôt dans les mains de tous ceux qui s'intéressent aux bonnes recherches historiques sur l'art musical, surtout quand le résultat de ces recherches est exposé avec clarté, dans un style sobre et soutenu.

*** Dimanche 12 juin, au Pré-Catelan, la garde impériale, spécialement autorisée par Sa Majesté, donnera dans ce splendide jardin un concert unique avec le concours de l'orchestre de symphonie si remarquablement conduit par M. Forestier, au bénéfice de la Caisse de secours des artistes musiciens. C'est à l'initiative toujours si dévouée, toujours si vigilante de M. le baron Taylor, qu'est due l'organisation de cette imposante solennité musicale qui n'a et ne peut avoir lieu qu'une seule fois par an. — Tout Paris assistera à cette fête pour laquelle on fait des préparatifs magnifiques. On nous assure qu'avant de quitter la capitale, LL. Exc. les ambassadeurs japonais veulent jouir du spectacle qu'offrira ce jour-là le Pré-Catelan, le vrai salon d'été parisien.

*** L'orchestre du concert des Champs-Elysées vient de s'enrichir d'un artiste très-remarquable, M. Levy, célèbre cornet à piston anglais, qui a fait longtemps partie de l'orchestre de Julien. Il s'est fait entendre la première fois vendredi, et il a joué *le Carnaval de Venise*, arrangé par lui avec variations. Rarement nous avons entendu un son plus velouté, plus égal joint à plus d'agilité. M. Levy est d'une grande force, et pourrait être comparé sur son instrument au célèbre Wuille sur la clarinette. M. Levy ne sera pas une des moindres *attractions* du concert des Champs-Elysées.

*** Au cimetière de Dusseldorf on doit inaugurer, le 29 juin prochain, le monument érigé au célèbre compositeur Norbert Burgmuller, qu'une mort précoce a enlevé à son art.

*** Le facteur d'orgues Karl Buckow, de Hirschberg en Silésie, est mort le 16 mai à Comorn, où il était occupé à établir son cinquante-quatrième orgue, dans l'église Saint-André.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Londres.* — M. et Mme Marchesi continuent de jouir à Londres du succès qui les avait accompagnés dans toute leur tournée provinciale. Les deux éminents artistes annoncent pour le 21 de ce mois un concert historique avec le concours de MM. Wieniawski, Georges Pfeiffer et Mlle Marie Wiek.

*** *Leipzig.* — Le théâtre de la ville vient de fermer pour trois mois. — Dimanche, 5 juin, l'Académie de chant a exécuté *le Messie*, de Haendel, au profit du fonds de pension pour les veuves des artistes de l'orchestre.

*** *Gratz.* — Ander, du théâtre impérial de Vienne, donne ici des représentations ; il a débuté par le rôle de Raoul qui a été un triomphe pour lui ; après le célèbre duo du quatrième acte, il a été rappelé quatre fois de suite.

*** *Stargard* (Poméranie). — Parmi les papiers de la succession d'un habitant de notre ville, on a trouvé vingt-trois manuscrits de Mozart, Dans le nombre, il y a une comédie latine avec mélodrame (?), *Apollon et Hyacinthe*, par W. Mozart, 13 mai 1766 ; une symphonie pour deux violons, deux basses de viole, deux hautbois, deux cors, trois contre-basses, par Mozart, Vienne et Olmütz, 1767. De plus, un magnifique concerto pour piano orchestre, dédié à l'empereur Léopold, par W. Mozart, Vienne, 1784 ; enfin, plusieurs symphonies composées à Salzbourg.

*** *Stuttgard.* — Au théâtre de la cour, nous avons eu une brillante reprise des *Huguenots*. Les principaux rôles ont été parfaitement interprétés par Mme Leisinger (Valentine), par Mme Maslow (Marguerite), M. Sontheim (Raoul), et Wallenreiter (Marcel).

*** *Vienne.*—Mlle Artot et Everardi sont partis pour Bruxelles, où ils se reposeront de leurs fatigues jusqu'à l'automne prochain.—Au mois d août auront lieu, au théâtre de la cour, les débuts de Ferenzi, ténor qu'on dit célèbre en Allemagne. — Le directeur Salvi est en ce moment à Florence pour y entendre les époux Tiberini, qui ont une grande réputation en Italie. — Au Prater a eu lieu un concert populaire du Maenner-Gesang-Verein, au profit du monument Schubert. — Au salon Brinner, troisième concert au bénéfice de la caisse de secours des artistes musiciens.—Une singulière apparition a eu lieu au théâtre de la cour, c'est le danseur espagnol Donato, qui n'a qu'une jambe. On ne saurait se faire une idée de la sûreté, de la grâce et de la vigueur de cet artiste monopède. En fait de poses, de bonds et de pirouettes il éclipse les plus habiles danseurs à deux pieds. Ce qu'il y a de plus bizarre, ce sont les succès de Donato auprès du beau sexe : plusieurs offres de mariage lui avaient été faites, avant que son cœur se fût pris aux charmes de Mlle Julius.

POUR LE 1er SEPTEMBRE

Deux artistes allemands (solistes), à présent engagés comme professeurs de hautbois et de basson dans une ville de France, désirent contracter un autre engagement comme solistes, professeurs, ou dans un grand théâtre.

S'adresser à M. Rolh, facteur d'instruments, à Strasbourg.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Vient de paraître

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

FEUILLES DU SOIR

Nouvelle Valse par

J. OFFENBACH

Pour le Piano. — Prix : 6 francs.

GRENADE

Valse pour piano à quatre mains,

PAR MAURICE BOURGES

Prix : 9 francs.

COLLECTION DE TOUTES LES

ROMANCES SANS PAROLES DE **F. MENDELSSOHN**

Collection complète de toutes les romances sans paroles pour le piano.

FORMAT IN-8°. — *Édition revue par Stephen Heller.* — PRIX NET : **10** FR.

(*Premier volume du Répertoire de musique classique de Piano.*)

En vente

Chez SCHOTT frères, éditeurs, rue Neuve-Saint-Augustin, 30.

Ouvrages nouveaux de M. FÉTIS

1er Quintette (en *la* mineur), partition.
Id. parties séparées.
2e Quintette (en *ré*), partition.
Id. parties séparées.
Grand sextuor pour piano à quatre mains, deux violons, alto et violoncelle (en *mi* bémol), partition.
Id. parties séparées.
1re Symphonie à grand orchestre (en *mi* bémol), partition.
Id. parties séparées.
2e Symphonie à grand orchestre (en *sol* mineur), partition.
Id. parties séparées.

Collection des Œuvres

GIACOMO MEYERBEER

Publiées par G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

ROBERT LE DIABLE, LES HUGUENOTS, LE PROPHÈTE,

L'ÉTOILE DU NORD, LE PARDON DE PLOERMEL

Grandes partitions. — Parties d'orchestre.

Partitions pour piano et chant, avec paroles françaises; les mêmes, avec paroles italiennes et allemandes.

Partitions pour piano seul et à quatre mains. — Airs détachés de chant. — Chœurs. — Ouvertures. — Marches. — Airs de ballet.

OUVERTURE
Grande partition, parties d'orchestre, piano, à quatre mains.

STRUENSÉE

POLONAISE
Grande partition, parties d'orchestre, piano, à quatre mains.

IL CROCIATO
Partition chant et piano. — Prix net : 12 fr.
Airs détachés de chant.

40 MÉLODIES

In-8°. — *A une et à plusieurs voix.*— Net : 12 fr.

MARGUERITE D'ANJOU
Partition chant et piano. — Prix net : 12 fr.
Airs détachés de chant.

MÉLODIES DÉTACHÉES AVEC PAROLES FRANÇAISES ET ALLEMANDES :

Fantaisie	4 50	Rachel à Nephtali	2 50	C'est elle	2 50	Chant du dimanche	2 50
Seule, pour voix de basse	4 50	A une jeune mère	2 50	Les feuilles de rose	3 75	Confidences	3 50
La Marguerite du poëte	3 50	Le Moine, pour voix de basse	6 »	Mina	3 75	Délire	2 50
Suleïka	4 50	La Barque légère	3 »	Les souvenirs	3 »	Le même, avec paroles italiennes.	
Le Jardin du cœur	2 50	Ballade de la reine Marguerite	2 50	La même, avec paroles italiennes.		Le Voyageur au tombeau de Beethoven	5 »
Guide au bord ta nacelle	4 50	La Folle de Saint-Joseph	2 50	Le Pénitent	2 50	Le Baptême	3 »
Sirocco	4 50	Mère grand, nocturne à deux voix.	3 »	Sérénade	4 50	Aimez	2 »
La Chanson de maître Floh	4 50	Le même, avec paroles italiennes.		La Dame invisible	5 »	Sicilienne	3 »
Chanson des moissonneurs vendéens	4 50	Le Ranz des vaches d'Appenzell	3 »	Sur le balcon	5 »	A Venise, barcarolle, paroles françaises de Paccini	5 »
De ma première amie	2 50	Le Vœu pendant l'orage	3 »	Cantique du trappiste, pour basse.	4 50	La même, avec paroles italiennes de Baltrame	5 »
Elle et moi	2 50	Le Poëte mourant	5 »	La même, avec paroles italiennes.			
Chanson de mai	4 50	La Fille de l'air	2 50	Prière d'enfants	3 »		
La même, avec paroles italiennes.		Nella	2 50	Printemps caché	2 50		

LE CHANT DU BERGER, lied avec accompagnement de clarinette obligée 6 »

PRÈS DE TOI, lied avec accompagnement de violoncelle obligé 6 »

LE REVENANT DU VIEUX CHATEAU DE BADE, Légende et ballade 9 »

CHŒURS POUR VOIX D'HOMME

PAROLES FRANÇAISES ET ALLEMANDES.

A la Patrie, chœur avec soli net. 2 »
Invocation à la terre natale, chœur sur un thème anglais 1 50
Les Joyeux Chasseurs, chœur à quatre voix 1 »
L'Amitié, quatuor 1 »
Le Chant des Exilés, chœur avec solo de ténor 2 »
Adieux aux jeunes mariés, sérénade à huit voix 2 »
Prière du matin, pour deux chœurs à huit voix 2 »
Chant guerrier, de *Struensée*, chœur à quatre voix 1 »

Le 91e Psaume, motet à huit voix (en deux chœurs), in-8°. 5 »

Sept chants religieux, à quatre voix, 1 vol. in-4°. 15 »

MORCEAUX DE CHANT DIVERS

A Schiller, cantate composée pour la célébration du 100e anniversaire de la naissance de Schiller, in-8°, net 5 »
Nice à Stéphanie, cantate composées pour l'anniversaire de S. A. I. Mme la grande-duchesse Stéphanie de Bade 9 »
Scène et **Prière**, composées pour Mario dans *Robert le Diable*. 6 »
Scène et **Cavatine** du *Crociato*, composée pour Mme Pasta. 6 »
Rondo composé pour Mme Alboni dans les *Huguenots* 6 »
Parmi les pleurs, romance intercalée dans les *Huguenots* 6 »
Polonaise et **Arioso**, ajouté à *l'Etoile du Nord*, chaque 9 »
Scène et **Canzonetta**, ajoutées au *Pardon de Ploërmel* 9 »
Pas de la bouquetière, air dansé, ajouté à *Robert le Diable* 6 »

SCHILLER-MARSCH

Composée pour la célébration du 100e anniversaire de la naissance de Schiller.

Grande partition, parties d'orchestre, piano, à quatre mains.

MARCHE DU COURONNEMENT

Composée pour le sacre du roi Guillaume Ier de Prusse.

Grande partition, parties d'orchestre, piano, à quatre mains.

4 MARCHES AUX FLAMBEAUX

Grandes partitions, parties d'orchestre, piano, à quatre mains.

(*La 3e marche pour musique militaire.*)

OUVERTURE EN FORME DE MARCHE

Composée pour l'inauguration de l'Exposition universelle de Londres.

Grande partition, parties d'orchestre, piano, à quatre mains.

PORTRAIT LITHOGRAPHIÉ DE **GIACOMO MEYERBEER**, **dessiné d'après nature par Desmaisons**, Prix net : 4 fr.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 25. 19 Juin 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra : *Robert le Diable*, début de M. David dans le rôle de Bertram, et de Mme Marie Pascal dans celui d'Isabelle. — Théâtre Lyrique impérial : *Norma*, par **Léon Durocher.** — La musique, le théâtre et la danse à l'Exposition des Beaux-Arts, salon de 1864 (3e et dernier article), par **Em. Mathieu de Monter.** — Lefébure-Wély. — Union musicale. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

***Robert le Diable.* — Début de M. David dans le rôle de Bertram et de Mme Marie Pascal dans celui d'Isabelle.**

Rien d'étonnant à ce que les débuts se multiplient dans des ouvrages tels que *Robert le Diable*, *les Huguenots*, jusqu'à ce que l'on retrouve à peu près l'équivalent des artistes qui en ont créé les principaux rôles. Tout a changé depuis trente et quelques années, excepté les chefs-d'œuvre même, qui rajeunissent avec le temps ; mais de leurs interprètes, aucun n'est demeuré ; les exemples se sont perdus, les traditions oubliées, sauf chez le petit nombre des amateurs d'un goût sûr et d'une forte mémoire, dont les avis sont excellents sans doute, mais bien moins efficaces que ne le serait un modèle vivant !

Voici par exemple M. David, un nouveau Bertram, qui nous vient de Marseille avec des qualités fort estimables, malgré l'insuffisance trop sensible des cordes basses de sa voix. Du reste, il a de la physionomie, l'œil expressif, le geste intelligent, et une certaine distinction de bon augure dans un artiste. Combien lui serait-il bon et utile d'étudier Levasseur dans la plus belle de ses créations ! Il n'en donnerait pas mieux le *mi* bémol grave sur ces mots : *sinon la mort*, parce que la nature ne le lui permet pas, mais il apprendrait à chanter son rôle avec plus de fermeté rhythmique, à l'articuler plus sataniquement encore. Et que n'est-il possible de rappeler ainsi les maîtres de l'art, rien que pour leur demander de temps à autre quelques leçons dont le besoin se fait sentir plus que jamais !

Gueymard et Mme Marie Sax en profiteraient d'autant mieux qu'ils sont plus avancés dans la faveur publique, et ne manquent jamais de produire leur effet. Le cinquième acte de *Robert* en a fourni mercredi dernier une preuve sans réplique. Le magnifique trio final leur a permis de déployer toute la puissance de leur talent, et Mme Marie Sax a surtout impressionné la salle entière par la manière dont elle a dit

Fuis les conseils audacieux
Du séducteur qui m'a perdue.

C'était de l'inspiration franche et vraie, avec une voix magnifique à son service.

En parlant de Mme Pascal nous avons dit qu'elle arrivait de Versailles, mais elle vient de bien plus loin, puisqu'elle est Sicilienne, et l'on s'en aperçoit un peu à son accent. Après avoir débuté dans Mathilde de *Guillaume Tell*, elle s'est essayée dans Isabelle de *Robert le Diable*. De princesse à princesse il n'y a que la main : il n'y a pas non plus de différences à noter dans la façon dont Mme Pascal a rempli ces deux rôles ; comme cantatrice, elle ne paraît pas avoir un mérite assez éminent pour effacer ou racheter les torts de sa personnalité dramatique.

P. S.

THÉATRE LYRIQUE IMPÉRIAL.

Norma.

Le brillant succès de *Rigoletto* a mis le théâtre Lyrique en goût de traduction. Après Verdi, Bellini. Après Bellini, peut-être verrons-nous arriver Donizetti, ou quelque autre Italien renommé. Une réputation établie, une gloire incontestée manquent rarement leur effet sur l'imagination d'un directeur qui croit, en l'accueillant, ne courir aucune aventure et n'avoir à craindre aucun mécompte.

Ces entreprises ne sont cependant pas toujours sans danger. Un ouvrage à succès est un ouvrage connu. On sait d'avance quel en est le style, le caractère, la couleur, quelles sensations il doit faire naître, quel effet il doit produire. Malheur à vous si le programme n'est pas suivi, si l'auditeur désappointé secoue la tête, et dit en sortant : « C'est ça, mais ce n'est pas ça. » La partition n'y peut rien perdre, et l'insuccès retombe tout entier sur les exécutants.

Rigoletto a très-justement réussi parce que cet opéra avait été consciencieusement étudié, répété longtemps et avec soin, que tous les acteurs étaient entrés dans l'esprit de leur rôle, et avaient pris le style vocal qui convient à la musique de M. Verdi, que l'orchestre faisait valoir tous les détails et ne manquait aucun effet, en un mot, parce que toutes les intentions du compositeur étaient remplies. Bellini a-t-il été aussi bien traité ?

Il faudrait, pour le croire, ignorer complétement le caractère propre du talent de Bellini, et ce qui le distingue des autres compositeurs. L'énergie, la véhémence, les grands éclats ne sont pas son fait. Sous sa douce main, la tragédie la plus terrible, le drame le plus sombre se transforment en élégies. La simplicité, la tendresse, la grâce ingénue, un charme mélancolique que l'on sent plus aisément qu'on ne le définit, voilà le principe de ses succès, et la source de l'influence, incontestablement très-puissante, qu'il a exercée sur l'art contemporain. Une seule fois, dans sa trop courte carrière, il est sorti de sa voie, et cet effort lui a mal réussi. Ce fameux duo des *Puritains*, — fameux par le bruit qu'il faisait, — qu'on devait, suivant Rossini, avoir entendu de Naples, est médiocre, et fort au-dessous du reste de la partition. C'est la seule fois que cet aimable compositeur se soit laissé aller à l'exagération de la sonorité. Partout ailleurs il est doux et calme. La passion n'a pas chez lui ces violents paroxysmes où se complaît l'art moderne. Dans ses partitions, comme dans la tragédie de Quinault,

... Jusqu'à je vous hais, tout se dit tendrement.

Est-ce ainsi que ses interprètes du théâtre Lyrique l'ont compris? Nous en prenons pour juges tous ceux qui les ont entendus. Mlle Maësen qui, dans *Rigoletto*, a dû son plus grand succès à l'énergie vocale du duo du troisième acte, a voulu absolument trouver les mêmes effets dans le rôle naïf et mélancolique d'Adalgise. Elle a donc transformé ce personnage et prêté des accents trop vifs à une jeune fille ingénue. Mme Charry, pour ne pas rester en arrière de Mlle de Maësen, a fait de nobles efforts, que le succès n'a pas toujours couronnés. Pollion a voulu prouver qu'il était digne de tenir tête, tout à la fois, et comme on dit à certains jeux, de *faire la chouelle*, aux deux druidesses. Bref, au théâtre Lyrique, on chante *Norma* comme un opéra de M. Verdi. On ne saurait imaginer un plus complet contre-sens.

On a pratiqué d'assez belles coupures dans plus d'un morceau de cet ouvrage. On a eu bien raison ! Notre seul regret à cet égard est qu'on n'en ait pas fait davantage.

L'orchestre est souvent confus. Les mouvements sont souvent altérés d'une manière sensible, ce qui contribue encore à dénaturer la pensée du compositeur. Tout cela, évidemment, a été fait trop vite, et l'on a cueilli le fruit avant qu'il fût mûr.

Mme Andrieux-Charry vient, dit-on, de Rouen, où elle était fort aimée, fort applaudie. Elle est sortie de l'école de M. Duprez. Elle *pousse* sa voix, qui n'est pas naturellement très-vigoureuse, au point d'en altérer le timbre. Son organe n'est agréable que lorsqu'elle chante *piano*, ce qui, hélas ! n'arrive pas assez souvent. Elle prononce de telle sorte qu'on entend assez rarement ce qu'elle dit. Elle ne manque pourtant pas de talent. Elle a de l'instinct dramatique, de l'expression, elle vocalise parfois correctement, et son chant parfois aussi est assez habilement coloré. Mais elle comprend mal Bellini. — Peut-être l'aurait-elle mieux compris si elle eût été mieux entourée.

Nous avons lu sur l'affiche : *Norma, opéra de M. Etienne Monnier*, etc. *Norma* est une tragédie de feu Soumet, de l'Académie française. Il faut bien rappeler ses titres, puisqu'on paraît ignorer son nom. Le poëte italien Romani — si nous ne nous trompons — a fait un opéra de la tragédie, sur les indications de Mme Pasta, qui avait vu cet ouvrage à l'Odéon, et en avait su apprécier le mérite. M. Etienne Monnier a traduit l'imitation de Romani, et le voilà, de par l'affiche du théâtre Lyrique, auteur unique de la pièce. L'invention du sujet, la conception des caractères, l'agencement des scènes, l'appropriation du drame à la musique, on lui fait honneur de tout cela ! Heureux M. Monnier ! Il peut se vanter d'avoir des amis pleins de zèle, et même assez courageux.

LÉON DUROCHER.

Nous avons fait connaître les legs de Meyerbeer à l'Association des artistes musiciens et à la Société des auteurs et compositeurs dramatiques de Paris. Le testament de l'illustre défunt affecte en outre pour Berlin :

1° Dix mille thalers (37,500 francs) à une fondation pour de jeunes musiciens allemands, à titre de subvention pour un voyage en Italie, à Paris et en Allemagne (dans le genre du prix de Rome établi à Paris) ;

2° Trois cents thalers (1,125 francs) à la caisse de secours, pour les malades de l'asociation dessmusiciens de Berlin.

Au sujet des dix mille thalers (37,500 francs) le testament s'exprime en ces termes :

« Il existe à Berlin, ma ville natale, à l'Académie royale des beaux-arts, dont je suis membre, un prix de concours destiné à couvrir les frais d'un voyage d'études en Italie, pour les élèves de toutes les branches des beaux-arts ; les seuls élèves de la composition musicale en sont exceptés. Pour combler cette lacune autant qu'il dépend de moi, j'ordonne ce qui suit :

Un capital de 10,000 thalers doit être pris sur ma fortune et placé sous la dénomination de : FONDATION MEYERBEER POUR LES MUSICIENS, de manière à rapporter 5 0/0. Tous les deux ans, les intérêts cumulés du capital seront remis à un étudiant de composition musicale, dans le but et les conditions qui suivent.

Chaque concurrent pour le prix doit :

1° Etre Allemand, né et élevé en Allemagne, et être âgé de moins de vingt-huit ans; il peut appartenir à n'importe quelle religion et quelle profession;

2° Il doit avoir fait ses études musicales dans l'une des institutions artistiques publiques de Berlin ou au Conservatoire de musique de Cologne. Je comprends dans les premières *l'Ecole académique royale pour la composition musicale*, dirigée actuellement par le professeur Grell ; *l'Institut royal pour la musique d'église*, dirigé par le professeur Bach ; *le Conservatoire de musique*, dirigé par M. Stern, et celui que dirige M. Kullack. Aussi longtemps que les professeurs Marx et Fl. Geyer s'occuperont de l'enseignement des jeunes musiciens, leurs élèves devront également concourir au prix en question.

Les sujets des concours doivent être simultanément :

A. Une fugue vocale à huit voix pour deux chœurs, dont le thème principal et le texte doivent être fournis aux concurrents par le jury du concours;

B. Une ouverture à grand orchestre;

C. Une cantate dramatique à trois voix, pour chant et orchestre, dont le texte *inédit* devra être communiqué par le jury aux concurrents, et consistera en deux airs, un duo et un trio liés par des récitatifs et précédés d'une introduction ou ouverture instrumentale qui exprimera les situations du texte. Le poëte du texte que le jury choisira recevra 30 thalers, que mes héritiers auront à payer séparément. Comme juges du concours, j'institue :

1° Tous les membres de la section de musique de l'Académie des beaux-arts de Berlin ;

2° Les deux chefs d'orchestre de l'Opéra royal, à Berlin;

3° Les deux directeurs des conservatoires de MM. Stern et Kullack, aussi longtemps que ces établissements existeront;

4° Les professeurs B.-A. Marx et Flodoard Geyer, aussi longtemps qu'ils vivront.

Le concurrent qui obtiendra le prix, recevra les intérêts cumulés pendant deux ans du capital, c'est-à-dire 1,000 thalers; il sera, par contre, tenu à passer les premiers six mois en Italie, le second semestre à Paris, et à partager le troisième alternativement entre Vienne, Munich ou Dresde, afin d'étudier à fond dans ces pays et dans ces villes

l'état de la musique à ce moment. Pendant les dix-huit mois que durera son voyage, l'élève devra envoyer à la section de musique de l'Académie royale des beaux-arts à Berlin, comme une preuve de son zèle pour les études musicales, deux grandes compositions : l'une pour musique vocale, fragment d'opéra ou d'oratorio; l'autre pour musique instrumentale, ouverture ou fragment de symphonie.

Si au concours personne n'était jugé digne du prix, le dernier concurrent couronné pourrait le recevoir une seconde fois, pour le cas où le jury le jugerait convenable. S'il n'en était pas ainsi, la moitié de la somme disponible serait ajoutée au plus prochain prix à donner, et l'autre moitié au prix suivant.

Comme administrateurs et curateurs du capital de cette fondation, je désigne : 1° le président actuel de l'Académie des beaux-arts, le professeur Daege; 2° le conseiller privé du gouvernement, docteur Johannès Schulze, qui dirige d'une manière si fidèle et si sage depuis nombre d'années la fondation pour les peintres et sculpteurs de feu mon frère Michael; 3° mon gendre le baron Emmanuel Korf.

Lorsqu'il y aura nécessité, ces curateurs seront remplacés : M. Daege par son successeur à la présidence de l'Académie; M. Schulze par une personne choisie par les deux autres curateurs, et s'il y avait désaccord entre eux, par celle des deux personnes proposées qu'un tirage au sort aurait désignées; M. le baron Korf, par un membre mâle de ma famille, gendre, petit-fils, ou à défaut par l'un de mes neveux.

Les curateurs ainsi institués représenteront aussi la fondation vis-à-vis des tiers, des administrations, etc., et ils sont munis de pleins pouvoirs à cet effet. »

En même temps qu'il écrivait pour le piano sa belle marche funèbre à la mémoire de M. Meyerbeer, Litolff destinait dans sa pensée cette remarquable inspiration aux nouveaux instruments de cuivre d'Adolphe Sax : Une trompette, deux trombones, un saxhorn basse en *si* bémol, un saxhorn contre-basse en *mi* bémol et un saxhorn contre-basse en *si* bémol, tous ces instruments à six pistons et tubes indépendants. L'effet en est aussi terrifiant que grandiose, et ces voix dont la souplesse et l'expression le disputent à la puissance, impriment encore un plus sombre et plus douloureux caractère à l'originale conception du musicien.

C'est dans la salle de la rue Saint-Georges que nous avons entendu cette page émouvante. Depuis le commencement du mois, Aldolphe Sax convie deux fois par semaine, le lundi et le vendredi, à des auditions musicales d'un haut intérêt, tout ce que Paris renferme d'artistes, d'écrivains et de notabilités en tout genre : le général y coudoie le journaliste et le sénateur le musicien. Dans ces curieuses réunions, l'auteur donne la meilleure explication de son œuvre en la faisant entendre, c'est-à-dire en mettant chacun à même d'en apprécier *de auditu* les qualités exceptionnelles. Aux instruments à pistons indépendants, se mêle la famille des saxophones dont une douzaine d'élèves militaires composant la classe d'Adolphe Sax au Conservatoire, font très-agréablement les honneurs.

Quand on réfléchit que la rapide extension, que l'immense propagation de la musique d'instruments de cuivre est due aux inventions d'Adolphe Sax, et en particulier à la facilité et à la simplification de ses saxhorns, on ne peut s'empêcher d'admirer l'inépuisable fécondité du célèbre inventeur que rien ne saurait arrêter, pas même son intérêt bien entendu, car par leur supériorité incontestable, ses derniers instruments sont évidemment appelés à remplacer eux-mêmes les saxhorns, et cette substitution ne peut se faire sans de nouvelles luttes, sans de nouvelles résistances, toutes choses assez peu favorables, comme chacun sait, aux questions pécuniaires. Mais le véritable artiste ne se laisse pas envahir par de pareilles considérations : Il crée sans calcul et sans arrière-pensée, comme l'arbre donne son fruit, parce que Dieu l'a mis au monde pour cela.

LA MUSIQUE, LE THÉATRE ET LA DANSE

A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS.

Salon de 1864.

(2e et dernier article) (1).

C'est en traversant ainsi les salles de l'Exposition que l'on rencontre et que l'on salue du regard bien des figures de connaissance, qui sourient au visiteur, et semblent sortir de leur cadre d'or pour venir lui souhaiter la bienvenue. Voici Mme Anna de Lagrange, Mlle Karoly, Mlle Milla, le petit tambour de Marengo, en toilette constellée de diamants et de perles, et *une élève du Conservatoire*, dit le livret qui n'y entend pas malice. Voici Halévy et MM. Auber, Clapisson, Ambroise Thomas, Marmontel. Mlle Elvire Leroy, un gracieux talent arrivé aujourd'hui à la perfection, a exposé une miniature qu'eût signée Mme de Mirbel : le portrait de M. Lassabathie, du Conservatoire. Je n'ai jamais beaucoup aimé la photographie; mais les miniatures de Mlle Leroy m'en éloignent chaque année davantage. Voici MM. Jules Petit, Laferrière, Ravel, Raynard, Tisserant — en porcelaine : il est si cassant dans ses rôles de prédilection ! — Menehaut, Coquelin, Monrose, Samson, buste en marbre de Crauck (2567) d'une finesse d'expression admirable. Voici en groupes heureusement distribués, et dans les costumes des œuvres où ils excellent, les sociétaires actuels de la Comédie française, peints avec une remarquable fidélité de ressemblance par leur camarade Geffroy. Voici M. Alexandre Dumas fils. Voici, enfin, non loin de Philidor, le fameux joueur d'échecs, l'auteur de *Tom Jones* et du *Sorcier*, Cherubini et Mozart, deux bustes destinés à la bibliothèque du Conservatoire : le premier, par M. Oliva, est une œuvre consciencieuse ; quant au second, de M. Eudes (2597).... Hélas !

La galerie des artistes qu'on nommait *les refusés*, l'année dernière, et qu'un euphémisme officiel appelle cette année *les non admis*, exhibe un *Concert champêtre*, un *Chant du soir*, la *Scène de la comédie*, *dans Hamlet*, par Rouvière; un buste de Ligier, des instruments de musique fantastiques; *Fais donc fa dièze* ! leçon de piano que donne à sa poupée une artiste de cinq ans ; enfin une *Vue perspective d'un théâtre pour une grande ville....* chinoise, sans aucun doute, à en juger par le style de la bâtisse ! Même avec le revoir et le temps, ces correcteurs et moniteurs sans pareils, deviendrez-vous jamais des peintres, ô badigeonneurs convaincus !

De cette immense exhibition que restera-t-il pour l'avenir ? Devant tant de travaux, la foule s'est-elle émue, passionnée ? Les esprits ont-ils été frappés par une manifestation soudaine et éclatante ? Avons-nous rencontré une impression profonde, nous arrachant à la réalité d'hier, à celle d'aujourd'hui, nous laissant entrevoir la perspective d'un progrès et comme l'aurore d'un génie ? Rien de tout cela. En peinture comme en musique, on ne trouve plus aujourd'hui que bien rarement la prépondérance de l'idée, la convenance du fonds et de la forme, l'harmonie entre le moyen et le but se réglant toujours sur les principes du beau. Tout le monde fait à peu près bien, mais personne ne fait autrement que tout le monde. Qui que nous soyons, et dans quelque genre que la vocation nous ait poussés, musiciens, peintres, poëtes, sculpteurs, critiques, tâchons donc, pour conjurer cette monotonie, pour réveiller l'individualité, tâchons d'être de ceux dont on dit un jour : *Il s'est surpassé !* Tâchons d'arriver à la perfection de ce qu'il nous est donné de faire, à la réunion de toutes nos forces, à la plus haute puissance de nous-mêmes ; et comme cette heure et cet accident de grâce et de lumière n'est pas en notre pouvoir, tenons-nous prêts et tenons-nous-en dignes en y visant constamment.

La simple étude, approfondie et creusée dans ses plus laborieux sillons, produit à la longue des fruits dont la postérité elle-même est reconnaissante. Quant à ceux auxquels il fut accordé de revêtir leur pensée d'une expression d'éclat et d'imprimer à leurs œuvres un cachet de grandeur et d'imagination, à eux, les glorieux morts d'hier : — Vernet et Halévy, Meyerbeer et Delacroix, — leurs œuvres elles-mêmes sont là pour nous dire qu'ils n'y sont pas arrivés du premier coup et sans un long et opiniâtre labeur.

Em. Mathieu de Monter.

---

(1) Voir les nos 23 et 24.

LEFÉBURE-WÉLY.

Une séance musicale des plus intéressantes a eu lieu samedi soir dans les ateliers de MM. A. Cavaillé-Coll, par M. Lefébure-Wély, avec le concours de Mme Lefébure et de ses charmantes filles.

Le célèbre organiste a fait entendre un concerto de sa composition pour piano et orchestre, parfaitement réussi : le piano était tenu par Mlle Marie Lefébure ; la partie d'orchestre a été exécutée par l'auteur sur le grand orgue commandé par M. le marquis de Lambertye.

Le savant organiste a intercalé dans ce concerto l'*Adeste fideles* avec variations alternées entre le piano et l'orgue, qui sont du plus heureux effet.

Mme Lefébure-Wély a chanté, avec le charme qui lui est habituel et sa voix si sympathique, plusieurs mélodies délicieuses et le célèbre *Noël*, d'Adam.

Mlles Lefébure ont exécuté avec talent divers morceaux à quatre mains de la composition de leur père, qui ont émerveillé l'auditoire. On entendait répéter dans l'assistance : « Elles sont jolies et elles ont du talent. »

M. Lefébure a vivement intéressé l'assemblée par ses improvisations sur l'orgue, qui ont été chaleureusement applaudies.

Mais il était réservé à quelques amateurs qui sont restés après la séance, et parmi lesquels nous avons remarqué MM. A. Thomas et Lecouppey, d'entendre un magnifique offertoire, de la composition de M. Lefébure, qui a été fort apprécié et qu'on a regretté de n'avoir pas entendu pendant la séance.

En résumé, cette soirée restera dans le souvenir des amateurs comme une des plus belles de la saison, et nous devons témoigner notre reconnaissance à M. Lefébure-Wély de nous avoir fait connaître dans cette occasion la plus charmante famille d'artistes qu'on puisse désirer.

UNION MUSICALE.

Les six commissions appelées à juger les six tournois du quatrième concours de composition musicale de l'*Union musicale*, journal publié par M. Charles Soullier, viennent d'être nommées comme il suit :

1re commission (*opéra*), MM. Ambroise Thomas (*président*), Léon Gastinel (*secrétaire*); membres : MM. F. Bazin, Adrien Boieldieu, Deffès, Dietsch, Ch. Poisot.

2e commission (*opérette orphéonique*), MM. Georges Kastner (*président*), Laurent de Rillé (*secrétaire*); membres : MM. Elwart, Ermel, Ed. d'Ingrande, Saint-Saens, Wekerlin.

3e commission (*théâtre*), MM. Méry (*président*), Sylvain Saint-Etienne (*secrétaire*); membres : MM. de Beauregard, Ed. d'Ingrande, Stephen de la Madeleine, Ortolan, Salin, auteur dramatique.

(Le terme de rigueur de ces trois premiers tournois est fixé au 31 décembre 1864.)

4e commission (*chanson orphéonique*), MM. Justinien Viallon (*président*), Wekerlin (*secrétaire*); membres : MM. Ad. Blanc, Deffès, Ed. d'Ingrande, Ch. Poisot, Louis Roger. — Terme de rigueur, 1er août.

5e commission (*mélodies, romances et chansonnettes*), MM. Wekerlin (*président*), Ch. Poisot (*secrétaire*); membres : MM. de Beauregard, Ortolan, Louis Roger, Sylvain Saint-Etienne, Justinien Viallon. — Terme de rigueur, 31 août.

6e commission (*valses et polkas*), MM. Ad. Boieldieu (*président*), Justinien Viallon (*secrétaire*); membres : MM. de Beauregard, Ad. Blanc, Stephen de la Madeleine, Ortolan, Louis Roger. — Terme de rigueur, 30 septembre 1864.

(Demander le programme au bureau du Journal, rue Richer, n° 2, à Paris.)

REVUE DES THÉATRES.

Théâtre-Français : Reprise d'*Héraclius*, pour l'anniversaire de Corneille; *Adieu, paniers!...* comédie en un acte et en prose, par M. Alphonse de Launay, — Gymnase : *Les Oiseaux en cage*, comédie en un acte, par M. de Najac. — Vaudeville : *les Marionnettes de l'amour*, comédie en trois actes, par MM. A. Rolland et J. Moineaux; *les Fourberies de Nérine*, comédie en un acte et en vers, par M. Théodore de Banville. — Variétés : *La Postérité d'un bourgmestre*, extravagance en un acte, par M. Durand; *une Femme qui ne vient pas*, scène de la vie de garçon, par M. Monjoye.

On a fêté, au Théâtre-Français, l'anniversaire de Pierre Corneille en reprenant *Héraclius*, œuvre singulière qui, si elle n'est pas l'une des meilleures du grand poëte, est peut-être celle qui excite le plus d'intérêt et de curiosité. Par sa contexture c'est moins une tragédie classique qu'un drame moderne, avec ses péripéties compliquées et ses coups de théâtre inattendus. Mais, en revanche, les beaux vers y abondent et lui donnent le cachet du génie cornélien. Ainsi que *Psyché*, cette pièce avait toute espèce de droits à une résurrection que le bon accueil du public ne peut manquer de rendre fructueuse. Elle est d'ailleurs fort convenablement rendue par ses interprètes, et, en première ligne, par Mme Guyon, chargée du rôle de Léontine.

Quelques jours avant la reprise d'*Héraclius*, une petite comédie s'est modestement glissée dans le répertoire courant, sous le titre de *Adieu, paniers!* avons-nous besoin d'ajouter : *vendanges sont faites*. Tout le monde connaît ce proverbe qui existait bien certainement avant Dancourt, mais que cet auteur a popularisé dans sa pièce des *Vendanges de Suresnes*. Tombé aujourd'hui dans l'usage commun, il a été ramassé par M. Alphonse de Launay pour résumer une situation bien vieille et bien banale. Un colonel sur le retour est amoureux d'une jeune fille qui lui préfère un galant d'un âge plus en rapport avec le sien. Au moment de conclure son mariage, le vieux brave est pris tout à coup d'un scrupule honorable. *Adieu, paniers!* dit-il en soupirant; et il signe le contrat comme témoin, au lieu de le signer comme mari.

Il est à remarquer que les jeunes auteurs, qui n'ont jamais assez de mépris pour les vieilleries de leurs devanciers, débutent la plupart du temps comme les autres finissent. Quelques-uns font naufrage au port; d'autres s'en tirent avec des détails plus ou moins agréables, jusqu'à ce que l'invention leur vienne avec le travail et l'expérience. M. Alphonse de Launay, qui n'est encore connu que par un petit acte joué à l'Odéon, trouvera sans doute un jour sa voie ; en attendant, il se contente de faire preuve de qualités littéraires à l'état d'espérances. Nous croyons, néanmoins, qu'il eût mieux justifié l'indulgence de la Comédie française, en mettant son proverbe en vers. Puisque nous en sommes sur les proverbes, n'y en a-t-il pas un qui dit vulgairement que *la sauce fait passer le poisson?*

—On annonce comme très-prochaine, au Gymnase, la représentation de *Don Quichotte*, par M. Victorien Sardou. Si l'on en croit les bruits de coulisse, cette pièce fera merveille; le rôle du héros de la Manche sera joué par Lesueur, celui de Sancho par Pradeau, engagé tout exprès. Il y aura des ballets réglés par le chorégraphe Rota, et les costumes seront exécutés d'après des dessins de Gustave Doré. Voilà bien des promesses séduisantes; nous ne tarderons pas à les voir se réaliser. Provisoirement, on nous sert la petite pièce avant la grande, et il n'y a pas lieu de s'en plaindre. *Les Oiseaux en cage*, de M. de Najac, sont deux frères, Gérard et Philippe, qui ont été élevés sous les regards maternels avec une tendre et jalouse sollicitude. Mme de Chamblaye a cru faire de ses fils deux jeunes gens accomplis, mais l'heure est venue où elle doit apprendre à ses dépens que plus les passions ont été comprimées, plus elles tendent à faire explosion.

Gérard s'embarque sournoisement dans une affaire d'amour, et Philippe, impatient d'un si bon exemple, se jette à l'étourdie au milieu des intrigues de son frère. Il attire sur sa tête la vengeance d'un mari brutal, et il usurpe la place de Gérard sur le terrain d'un duel. Par bonheur, tout se termine à la satisfaction générale, et Mme de Chamblaye, pour épargner à Philippe de nouvelles aventures, se hâte de le marier à une charmante petite cousine qui ne demande pas mieux que de sortir aussi de sa cage.

Cette comédie a quelques points de ressemblance avec *les Malheurs d'un amant heureux*; seulement ses visées sont moins ambitieuses, et elle nous paraît n'avoir pas d'autre prétention que celle de faire un lever de rideau correct et sage.

— Au Vaudeville, deux nouveautés ont remplacé *les Crochets d'un gendre*, mais ne semblent pas destinées à rappeler le public qui commençait à déserter. *Les Marionnettes de l'amour* ont la prétention ambitieuse de réunir dans un seul et même cadre tous les amoureux dont les types divers défrayent le théâtre depuis qu'il existe. Le galant suranné en opposition avec l'amant jeune et fougueux; l'amoureux naïf, le sceptique, l'extravagant, celui des villes et celui des campagnes; puis, du côté des femmes, la coquette, l'ingénue, la veuve qui a passé la trentaine, l'élégante et la paysanne, tout cela mêlé dans une intrigue multiple, et mû par des fils qui s'entre-croisent à l'infini, c'est mettre, comme on dit, tous ses œufs dans un même panier. Il n'y a pas là, selon-nous, une idée bien piquante, et l'attitude presque hostile des spectateurs a prouvé qu'il était plus aisé de la concevoir que de l'exécuter. Delannoy, Parade, Mlle Celliez et *tutti quanti* ont vainement tenté le sauvetage des *Marionnettes de l'amour*. Honneur au courage malheureux !

On s'est montré plus indulgent, non sans raison, pour une petite comédie de M. Théodore de Banville, *les Fourberies de Nérine*. Ce n'est pas tout à fait une nouvelle connaissance, et ici même, à cette place, nous avons eu occasion d'en parler avec éloges, à propos d'un concert où nous l'avons vue figurer comme appoint, dans le courant de la dernière saison. Elle était jouée, si nous avons bonne mémoire, par Coquelin et par Mlle Dalmain. Au Vaudeville, elle a pour interprètes Saint-Germain et Mlle Bianca qui, ainsi que leurs émules, font parfaitement valoir les vers faciles, ingénieux, pleins de verve et de franchise dont M. de Banville a brillamment habillé cette charmante contre-partie de la grande scène du sac des *Fourberies de Scapin*.

— C'est aussi avec deux pièces nouvelles, jouées le même soir, que les Variétés ont essayé de modifier avantageusement leur affiche. Y ont-elles réussi ? Le peu d'importance de ces pièces nous laisse à cet égard dans le doute le plus complet. *La Postérité d'un bourgmestre* est une pochade bouffonne que l'on attribue à un auteur connu par de sérieux et honorables succès, et qui a été faite pour le divertissement des habitués d'un cercle à la mode. Elle s'appelait alors *la Postérité d'un gendarme;* mais des considérations qu'il ne nous appartient point d'approfondir n'ont pas permis de conserver ce gendarme, et sa postérité est devenue celle d'un bourgmestre. Ce brave homme, ancien officier de cavalerie, a déposé un jour, en partant pour la guerre, un petit enfant au pied d'un arbre. Vingt ans après, il s'avise de vouloir retrouver sa progéniture qui répond au nom de Durand. Mais comment faire un choix parmi tous les Durand qui poussent de terre comme des champignons à l'appel du vieux brave? *Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses!* Absolument comme dans *Héraclius*. Seulement, la chose, loin de tourner au tragique, se dénoue de la façon la plus pacifique du monde, au milieu des éclats de rire provoqués par cette spirituelle *extravagance*.

Quel est l'homme qui, à vingt ans, n'a pas joué au naturel cette scène de la vie de garçon : *Une femme qui ne vient pas?* On est las d'une maîtresse, on veut rompre avec elle, et on l'attend pour lui signifier son congé. Mais l'heure du rendez-vous se passe sans qu'elle paraisse. Qu'est-ce que cela signifie ? Lui serait-il arrivé quelque chose? L'inquiétude s'empare de vous, et, à l'émoi qui fait battre votre cœur, vous vous apercevez que vous adorez encore cette femme, que vous ne pouvez vivre sans elle! Enfin, on sonne... c'est elle... et vous courez à sa rencontre, ivre de joie et d'amour. Ce monologue, écrit pour Dupuis, a fait plaisir parce qu'il est pris sur le vif de la comédie humaine. Mais ce n'est, après tout, qu'une scène !

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *le Trouvère* et *Diavolina*. M. Sapin, qu'on se rappelle y avoir entendu il y a quelques années, a chanté fort convenablement le rôle de Manrique. — Mercredi, *Robert le Diable*, dans lequel a débuté la basse David, et vendredi, *Guillaume Tell*. — Demain lundi, pour les dernières représentations de M. et Mme Gueymard, qui prennent leur congé le 26, *la Favorite*.

*** Le nouveau ballet de Saint-Léon a pour titre définitif : *Nemea*. Le scenario est de MM. Léon Halévy et de Meilhac. Il est en deux actes et sera prochainement représenté. Nous avons dit que la musique était d'un Hongrois, M. Minkus, attaché au théâtre de Moscou.

*** C'est dans *le Philtre* que doit débuter très-prochainement Mlle Camille de Maesen, engagée dernièrement. Elle chantera le rôle de Thérésine. Dumestre y rentrera en même temps par celui de Jolicœur. Warot jouera Guillaume et Cazaux Fontanarose.— Mlle de Maesen doit aussi chanter le rôle de Marguerite, des *Huguenots*, et Mlle Levielli celui du page.

*** Nous avons parlé de l'essai avantageux fait au théâtre impérial de l'Opéra de la rampe à siphon lumineux et à flamme renversée de M. Subra. Une moitié de la rampe primitive a été remplacée par l'invention nouvelle, et nous apprenons que dans peu de temps l'autre moitié le sera également. On a pu, d'ailleurs, constater la supériorité du nouveau procédé sur l'ancien lors du commencement d'incendie qui s'est manifesté la semaine dernière à la représentation des *Vêpres siciliennes*, car c'est par les becs non remplacés qu'il a été occasionné, les flammes, animées par un courant d'air trop vif, s'étant allongées de façon à lécher les planches de l'avant-scène et à les mettre en combustion. Heureusement qu'avertis par la légère fumée qui s'était produite, les pompiers se sont promptement rendus maîtres du feu.

*** M. Saint-Léon, l'auteur d'un si grand nombre de remarquables compositions chorégraphiques, vient de recevoir de l'empereur de Russie la médaille d'or de l'ordre de Saint-Stanislas.

*** Le ténor de l'Opéra-Comique, Léon Achard, épouse la fille du célèbre peintre Lepoittevin. Le mariage sera célébré le 2 juillet prochain.

*** Il paraît que M. Bagier, cédant aux réclamations qui lui ont été adressées, s'est décidé à rétablir pour la prochaine saison le parterre qu'il avait supprimé pour en reléguer les habitués à l'amphithéâtre des troisièmes.

*** M. Castagneri quitte la direction de l'orchestre du théâtre Italien. Son successeur n'est pas encore désigné.

*** Mme Carvalho vient d'être engagée par M. Gye à de très-brillantes conditions, jusqu'à la fin de la saison. La célèbre cantatrice est demandée au théâtre Italien de Covent-Garden, principalement pour y chanter le rôle de Catherine, dans *l'Etoile du Nord*, qui doit être représentée le mois prochain.

*** Mlle Claudine Couqui, la charmante danseuse qui vient de danser au théâtre impérial de Vienne le principal rôle dans le ballet du comte Gabrielli et Borri, *Jotta*, vient d'arriver à Paris.

*** Hier et aujourd'hui M. Pasdeloup a dû donner à Rouen, au cirque Sainte-Marie, des concerts de musique classique avec le concours de soixante-dix musiciens. Sivori s'est fait entendre dans ces deux concerts.

*** Le défaut d'espace ne nous avait pas permis de mentionner dans notre dernier numéro la manifestation que le théâtre du Lycée de Barcelone avait organisée le 31 mai en l'honneur de Meyerbeer. Barcelone est une ville où le culte de la musique et celui de Meyerbeer en particulier est trop en honneur pour qu'elle ne payât pas un éclatant tribut de regrets à l'illustre compositeur qui n'est plus. Le premier grand chef-d'œuvre du maître, *Robert le Diable*, avait été choisi pour la cérémonie. Une affiche entourée de noir, en signe de deuil, avait été à peine apposée, que l'élite de la société s'inscrivait pour la représentation, et plus de 4,000 spectateurs remplissaient, le soir, la vaste et belle salle du théâtre. Mmes Penco et Vialetti, Mme Bardoni, MM. Sarti et Capello, interprétaient les rôles principaux; l'exécu-

tion n'a donc laissé rien à désirer. C'est au troisième acte que commença l'imposante cérémonie par une symphonie fantastique composée pour la circonstance par un jeune homme, M. Sanchez, qui annonce un véritable talent, et dont l'œuvre a reçu l'accueil le plus favorable. La toile se leva ensuite et laissa voir un très-beau monument funèbre de sévère ordonnance, et qu'entourait tout le personnel du théâtre. Neuf des artistes portaient chacun une lettre du nom de Meyerbeer entourée de fleurs d'immortelles et vinrent l'écrire sur le monument où se trouvaient déposées les partitions des trois grands chefs-d'œuvre de l'illustre maître, après quoi elles furent couronnées par tous les artistes, en tête desquels se trouvait Bottesini, le célèbre contre-bassiste, pendant que l'orchestre jouait la marche du sacre, du *Prophète*. On se ferait difficilement une idée de l'émotion qui parcourut l'auditoire en ce moment, et de l'enthousiasme qui éclata dans la salle; les applaudissements étaient frénétiques; les mouchoirs s'agitaient; des colombes blanches, enrubannées de noir, étaient lancées sur la scène par le public qui exprimait par toutes les démonstrations en son pouvoir son admiration et son respect pour le grand génie disparu. Par un hasard singulier, une de ces colombes était venue d'elle-même se poser sur la couronne de Bottesini à l'instant où il la plaçait sur le monument. L'agitation dura longtemps encore après que le rideau fut baissé, et cette soirée laissera certainement une impression profonde et durable dans le souvenir de tous ceux qui y ont assisté.

*** Ismaël, le baryton du théâtre Lyrique, va beaucoup mieux. Il est entré en convalescence.

*** Mme Borghi-Mamo vient de partir pour Gênes. Elle chantera à Lisbonne l'hiver prochain.

*** Le charmant ténor Alessandro Bettini, dans *Marta*, et Mme Trebelli, sa femme, dans le rôle du page des *Huguenots*, obtiennent en ce moment au théâtre de Sa Majesté, à Londres, le plus brillant succès.

*** La célèbre cantatrice tragique Emmy Lagrua, qui occupe en ce moment une si belle place au théâtre Italien de Covent-Garden, est engagée pour la saison prochaine au théâtre de San Carlo de Naples.

*** Nous avons un nom de plus à inscrire sur la liste des cantatrices françaises qui obtiennent de beaux succès en Italie. Mlle Simon, qui au sortir du Conservatoire, où elle avait mérité un premier prix, s'était distinguée dans les concerts, vient d'être applaudie dans *Rigoletto*, au théâtre de la Canobbiana de Milan. Déjà elle est engagée à Parme et à Palerme.

*** Le troisième concert donné par la Société du Sport à Nantes a été des plus brillants, et le principal honneur en revient à Arban, qui a trouvé de précieux auxiliaires en MM. Piedeleu, Reinhard, Bernard, Humal et Doudiès. M. Lacoste, corniste d'un des régiments d'artillerie de la garde, premier prix du Conservatoire, élève favori d'Arban, a aussi exécuté une ravissante polka de son maître.

*** Mlle Adelina Patti vient d'être engagée par la Société philharmonique de Boulogne-sur-Mer pour chanter dans un grand concert qu'elle donne le 17 août. La jeune et célèbre cantatrice doit également chanter à la fin du même mois dans un concert qui sera donné au Havre. Elle recevra 3,500 francs pour chacun de ces concerts.

*** Les sœurs Marchisio ont reçu l'accueil le plus sympathique à Kœnigsberg, où la troupe de Merelli a donné de fructueuses et brillantes représentations. Elles ont été fêtées et applaudies ainsi que le baryton Zacchi. M. Merelli se rend maintenant à Francfort, où ses représentations commenceront le 18 juillet.

*** *Esther*, de Racine va être reprise au Théâtre-Français avec des chœurs nouveaux composés par Jules Cohen; on l'annonce pour la fin de ce mois.

*** Le 21 août prochain sera célébrée, à Pesaro, une grande fête en l'honneur de Rossini. A cette occasion, les admirateurs du célèbre maestro se proposent de faire frapper une médaille en or qui devra lui être offerte; elle portera d'un côté son effigie et de l'autre une couronne de laurier, et un ruban sur lequel seront inscrits les titres de ses œuvres. Une commission a été nommée à cet effet, et ceux qui voudront recevoir une copie en bronze de cette médaille peuvent envoyer *cinq livres italiennes* à la *Gazette* de Florence.

*** Nous avons dit quelques mots du *Siége de Leyde* (*I Batavi*), de Mme Tarbé des Sablons, représenté au théâtre de la Pergola de Florence. Nous recevons de nouveaux détails à ce sujet : « Le succès, disent les journaux italiens, a été des plus grands; le poëme est très-dramatique, et la musique est pleine d'inspiration; pour l'ensemble, particulièrement pour les chœurs, on aurait pu désirer une meilleure exécution. Les morceaux les plus applaudis ont été ceux que les époux Tibérioi ont chantés avec leur supériorité habituelle. Ce sont eux qui ont eu les honneurs de la soirée, et le nouveau maestro leur doit des remercîments pour la manière dont ils l'ont compris et interprété. Très-certainement le mérite de cet ouvrage ne se circonscrira pas dans l'Italie, et il ne tardera pas à franchir les Alpes, ce que nous lui souhaitons sincèrement. »

*** Deux représentations de *la Comtesse d'Amalfi*, du chevalier Petrella, données au théâtre Argentina de Rome, ont consacré le succès de cette œuvre, d'ailleurs remarquablement interprétée par la Bendazzi-Secchy, Negrini, Cima et la Monti. — Tous les artistes et le maestro ont été rappelés, et le triomphe pour ce dernier a été complet.

*** Le succès que vient d'obtenir en province *le Templier* a déterminé les éditeurs Brandus et Dufour, propriétaires de la partition italienne, à la publier avec les paroles françaises. Elle paraîtra le mois prochain.

*** La fête organisée par les soins du baron Taylor et donnée dimanche dernier au Pré Catelan, avec le concours des musiques de la garde, a été des plus brillantes. Plus de dix mille spectateurs ont applaudi l'excellente musique du 3e grenadiers, exécutant une ravissante fantaisie sur les motifs d'*Haydée*; celle des dragons de l'Impératrice, la fanfare des zouaves, le 1er de grenadiers jouant, avec ses artistes d'élite les ouvertures de *Stradella* et de *Guillaume Tell*, etc. La fête a été couronnée par l'exécution de l'ouverture de *la Muette* et de *la Retraite de Crimée*, jouées par toutes les musiques de la garde. Rien ne saurait en rendre l'effet. Il a provoqué un hourra universel. Inutile d'ajouter que le chiffre de la recette n'a rien laissé à désirer.

*** Le roman célèbre de Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, vient de fournir à un compositeur américain, M. Fry, le sujet d'un grand opéra qui a été représenté à Philadelphie avec beaucoup de succès. A côté de défauts dus à l'inexpérience, l'œuvre de M. Fry paraît contenir des beautés de nature à la maintenir au théâtre.

*** Roger est de retour à Paris. Nous avons mentionné les beaux succès qu'il vient d'obtenir à Alger où il a constamment enthousiasmé le public. A son avant-dernière représentation, Roger a fait un véritable tour de force. Pour ne pas faire manquer la représentation à bénéfice d'une artiste fort aimée à Alger, Mlle Boyer, il a consenti a chanter le rôle de Guillaume Tell. On ne saurait se faire une idée de l'effet produit par ce bel organe de baryton qu'on était accoutumé à applaudir comme ténor; on n'en pouvait croire ses oreilles, et Roger a recueilli un double triomphe.

*** On assure qu'en vertu de la liberté des théâtres, M. Eugène Déjazet fera jouer aussi l'opéra-comique sur le sien, et que déjà il a reçu une pièce en trois actes dont M. Ventéjoul, précédemment chef d'orchestre au théâtre des Champs-Elysées, a composé la musique. Cet opéra a pour titre : *la Fille du maître de chapelle*. Les artistes qui interpréteront l'ouvrage sont : MM. Gadilhe, Fernando, Bonnefoy, Mmes Fleury, Jolly et Garait. M. Déjazet les a engagés pour quinze représentations, qui auront lieu tous les deux jours pendant un mois.

*** M. Barbieri, chef d'orchestre du théâtre de Pesth, et qui se trouve en ce moment à Vienne, vient de terminer un opéra en quatre actes, intitulé : *Conte d'hiver*. M. Barbieri, ancien chef d'orchestre au théâtre de la cour, à Vienne, a écrit, en outre, les opéras suivants : *Christophe Colomb* (1849), joué pour la première fois au théâtre Kœnigstadt, à Berlin; *Nisida*, représenté à Hambourg; *Arabella*, représenté à Turin.

*** Par arrêté de M. le préfet de la Seine, une commission spéciale a été chargée de juger les pièces de vers propres à être mises en musique et qui ont été présentées au concours ouvert par la ville de Paris. Cette commission est ainsi composée : MM. Victor Foucher, président, Camille Doucet, de Saint-Georges, Alphonse Royer, Ambroise Thomas, Berlioz, Gounod, Edouard Monnais.

*** *Le Moniteur universel* du soir vient de publier un intéressant travail artistique de M. Sain-d'Arod, non moins connu comme critique musical que par ses œuvres de musique religieuse qui sont répandues dans toutes les cathédrales d'Europe. Cet essai, formant statistique, est intitulé : *le Chant choral; — son organisation multiple en Allemagne; — création de l'orphéon français*. Depuis longtemps, M. Sain-d'Arod est connu des lecteurs de *la Gazette musicale* qui a plusieurs fois cité les aperçus élevés qu'il publiait sur l'art musical dans les départements, et notamment à Lyon.

*** Les nouvelles reçues de Bordeaux signalent le début de Mlle Amina Boschetti dans le ballet de Costa, *Loretta l'indovina*, dont la musique est du maestro Giaquinto, comme des plus heureux. Elle y a obtenu un magnifique succès dans le rôle de Loretta, et elle a reçu une ovation à la sortie du théâtre. Elle a d'ailleurs été très-bien secondée par une de ses parentes, Mlle Valeria Griffi, élève de l'école de Milan. Un faux pas que la célèbre danseuse a fait à la fin du ballet, sans faire inspirer de craintes sérieuses, a néanmoins forcé d'ajourner la deuxième représentation de *Loretta*.

*** La Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique a tenu sa séance annuelle dimanche 5 juin; un excellent rapport de son président, M. Th. Sauvage, a démontré l'accroissement de prospérité de la Société qui, pendant l'année 1863, a vu ses revenus présenter une augmentation de 22,000 francs sur le chiffre de ceux de l'année précédente, et qui a pu annoncer à l'assemblée que ses frais de perception seraient abaissés de 27 à 20 0/0. De sorte qu'à mesure que ses recettes augmentent ses frais diminuent. Inutile d'ajouter que l'énoncé de pareils résultats a été fort applaudi. L'assemblée, sur la proposition du syndicat, a modifié ses statuts en y ajoutant un article qui exclut de la Société ceux de ses membres condamnés à des peines afflictives ou

infamantes, et ceux qui auraient été condamnés en vertu des articles 330, 334, 379, 405, 408 et 463 du Code pénal.

*** Jeudi 23 juin aura lieu, à 7 heures et demie du soir, l'inauguration du grand orgue de Saint-Germain des Prés, qui vient d'être reconstruit par M. Stoltz. Il sera joué par MM. Schmitt et Chauvet. Ce bel instrument se compose de cinquante jeux disposés sur trois claviers à la main de cinquante-quatre notes; d'un clavier de pédales de vingt-cinq notes, de douze pédales de combinaison, le tout formant trois mille cent vingt-six tuyaux Il a été reçu par une commission composée de MM. Hamel, Simon et Félix Clément.

*** A Barcelone, le quatrième grand festival d'Euterpe et le second concours choral ont eu lieu aux Champs-Élysées par deux mille choristes et trois cents musiciens, sous la direction de M. Jose Anselmo Clave. Le *Metronome*, de Barcelone, consacre plusieurs colonnes au compte rendu de ce festival et au brillant succès qu'il a obtenu.

*** Le 3 juillet prochain aura lieu à Amiens un grand concours musical, composé des Sociétés orphéoniques de Paris, Lille, Valenciennes, Beauvais, Boulogne, etc., et des musiques d'harmonie et fanfares du Nord et de la Somme.

*** Le *Musical and Dramatic Review*, dont l'éditeur Boosey, de Londres, avait entrepris la publication, cesse de paraître.

*** Les concerts seront peu nombreux à Bade cette saison; aussi parle-t-on déjà de celui que doivent y venir donner M. et Mme Léonard, en compagnie de Mme Viardot-Garcia, qui depuis l'année dernière y fait sa résidence. Ce concert réunira certainement tous les hôtes de Bade.

*** Provisoirement, M. le comte H. de Viel-Castel a été chargé du feuilleton de théâtres que M. Fiorentino écrivait au journal *la France*.

*** Le succès de l'éminent cornettiste M. Lévy, que nous avons été des premiers à signaler, s'accroît chaque fois qu'il joue, et il est applaudi avec frénésie par le public du concert Besselièvre. Trois morceaux, d'un style complétement différent, *le Carnaval de Venise*, la polka des *Moulins* et la romance du *Pardon de Ploërmel*, ont montré l'habile virtuose sous toutes les faces de son rare talent.

*** Aujourd'hui dimanche, on entendra au concert du Pré Catelan le fameux tromboniste Nabich, virtuose sans rival, qui, selon l'expression heureuse de Berlioz, a dompté le trombone et en a fait son esclave. Le programme de la matinée est complétement renouvelé. Fanfares et harmonie militaire par l'excellente musique du 2e chasseurs à cheval; grand bal d'enfants; scènes comiques et de magie par les deux individualités qui portent les noms de : Klosko et Sabra.

*** M. Pepin, ancien chef d'orchestre à Marseille et plus tard chef d'orchestre et professeur au Conservatoire de Genève, vient de mourir. C'était un homme de mérite. Il avait aussi exploité longtemps un important magasin de musique à Marseille.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — *Stradella*, l'opéra de Flotow, a été représenté au théâtre de Covent-Garden, le ténor Wachtel y a rempli avec beaucoup de succès le rôle principal. Après la première représentation, obligé de retourner à Vienne où son engagement à l'Opéra impérial l'appelait, il a été remplacé à la seconde représentation par Naudin, l'artiste accompli qui a créé avec tant d'éclat le rôle de Stradella à Paris. Mlle Battu a, dans celui de Leonora, montré toute la supériorité de son talent, et elle a été surtout chaleureusement applaudie dans les deux airs que M. de Flotow a composés pour elle lors de la représentation de l'ouvrage au théâtre italien à Paris. Ciampi et Ronconi ont su donner un cachet très-original aux rôles des deux bandits, et Capponi a complété cet excellent ensemble. L'ouvrage, enrichi d'un fort joli ballet au premier acte, n'a pas été moins applaudi que les artistes qui l'ont représenté. Trois morceaux ont dû être répétés. — *Otello*, avec Mlle Lagrua, admirable dans le rôle de Desdemona; *Faust*, avec Mlle Patti, toujours applaudie dans celui de Marguerite; *Don Giovanni* et le *Ballo in maschera* ont été donnés ensuite à ce théâtre. — Au théâtre de Sa Majesté, une brillante reprise de *Roberto il Diavolo* a eu lieu pour les débuts de Mme Harriers Wippern, de l'Opéra royal de Berlin; elle a brillamment réussi. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer, dignement interprété et pourvu de décors et de costumes nouveaux, a produit un immense effet. *Les Huguenots*, *Falstaff* et *Marta* ont défrayé les autres soirées de la semaine. *Marta*, dont le rôle principal a été très-bien rempli par Mme Sinico, a été suivi d'un nouveau divertissement, la *Festa di ballo*, qui a été fort goûté du public. — Les concerts deviennent innombrables, et les artistes d'élite étrangers qui s'y font entendre ne le sont pas moins. Citons Joachim, Wieniawski, Demidoff, Mmes Leschetitski, Dustmann-Meyer, A. Jaell. Ce dernier a obtenu de beaux succès dans le grand concert du Cristal Palace, où Carlotta Patti a eu également son triomphe habituel, et à la *Musical Union*, où il s'est fait entendre pour la troisième fois de cette saison. Signalons aussi le dernier *Monday Popular Concert*, qui a été donné au bénéfice d'Ernst, et dans lequel on a exécuté un nouveau quatuor et quelques autres compositions de lui. Les premiers artistes, tels que Benedict, Hallé, Sims-Reeves, Piatti, Joachim, Wieniawski et autres, ont tenu à honneur de s'y faire entendre; l'exécution et la recette ont été plus que satisfaisantes. — Un festival des plus intéressants a eu lieu jeudi à la cathédrale, devant un auditoire imposant; plus de quatre mille enfants (*the Charity children at Saint Paul's*) on fait entendre successivement des prières, des hymnes avec un ensemble très-remarquable.

*** *Liége.* — Samedi dernier plus de trois mille personnes assistaient au concert donné au Casino. Cet empressement était justifié par la présence de M. et Mme Léonard, qui sont toujours accueillis chez nous avec enthousiasme. M. Léonard a joué admirablement trois fantaisies de sa composition, et Mme Léonard a chanté l'air de la *Traviata*, du *Toreador* et le duo de la *Sonnambula*, avec M. Corin aux applaudissements réitérés de la salle entière.

*** *Bâle.* — Notre société de chant qui, depuis quarante ans, fait tous ses efforts pour encourager la musique sacrée, a donné le 22 mai, quarantième anniversaire de sa fondation, un concert où a été exécuté le célèbre *oratorio* de Haydn : *la Création*. Parmi les solistes, on a surtout remarqué Mme Orgeni, de Baden-Baden, qui a magistralement chanté les parties d'Eve et de l'archange Gabriel.

*** *Cologne*, 10 juin.— Dans le courant de la semaine prochaine, une société italienne commencera une série de représentations au théâtre de la ville. Le personnel se compose ainsi qu'il suit : Mmes Vitali et de Méric-Lablache, prime donne; Baragli, ténor; Scerbini, baryton; Antonucci, basse; Orsini, chef d'orchestre.

*** *Leipzig.* — L'Académie de chant a exécuté *le Messie*, de Haendel, au bénéfice du fonds de pension des veuves des artistes de l'orchestre.

*** *Berlin.* — Au théâtre de la cour doit être représenté, l'hiver prochain, l'opéra nouveau de Würtz, intitulé : *l'Etoile de Turan*. Le texte est tiré d'une nouvelle chinoise : *les Deux Frères*, par P. Heyse. — Le succès extraordinaire obtenu ici par Niemann a décidé l'administration du théâtre de la cour à l'engager pour la saison prochaine : le célèbre ténor y donnera vingt représentations pour 1,000 frédérics d'or (environ 20,000 francs).—Une demoiselle de Murska, du théâtre de Pesth, a débuté avec succès dans le rôle de Lucie.

*** *Graz.* — Ander, qui est ici en représentation, vient d'obtenir un véritable triomphe dans *le Prophète*. L'éminent ténor viennois a chanté ce magnifique rôle de Jean de Leyde avec une verve et une puissance dramatique qui ont, à plusieurs reprises, électrisé la salle entière.

Nous sommes priés d'insérer la note que voici :

Occupé en ce moment à dresser un catalogue chronologique et thématique de toutes les œuvres musicales de Ch.-M. de Weber, avec notes et explications, dans le genre du travail de M. de Kœchel sur Mozart, je prie les personnes qui posséderaient des manuscrits originaux de ses œuvres, ou de toute autre pièce écrite de sa main, de vouloir bien — pour me faciliter l'exécution de ce catalogue — me les communiquer pour en prendre connaissance; ne fût-ce que le plus petit fragment d'une composition, d'une lettre ou de toute autre note y ayant trait. Les personnes qui me les confieraient peuvent être assurées que l'on aura le plus grand soin de ces pièces, et qu'on s'empressera de les renvoyer immédiatement, même sous plis chargés, si elles le désirent.

Adresser les envois soit directement à moi, soit à M. Espagne, conservateur à la division musicale de la Bibliothèque royale, à Berlin.

F. W. Jahns, directeur de musique,
à Berlin, Kransen strasse, n° 62.

POUR LE 1er SEPTEMBRE

Deux artistes allemands (solistes), à présent engagés comme professeurs de hautbois et de basson dans une ville de France, désirent contracter un autre engagement comme solistes, professeurs, ou dans un grand théâtre.

S'adresser à M. Roth, facteur d'instruments, à Strasbourg.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Musique de Piano :

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, à Paris, 103, rue de Richelieu, au 1er.

A LA MÉMOIRE DE MEYERBEER

POUR LE PIANO 6 fr. — **MARCHE FUNÈBRE** — A 4 MAINS 10 fr.

Composée par

HENRI LITOLFF

Célèbre Chœur **De G. ROSSINI** *Op.* 76. — **LA FOI** — Transcrit et varié **Par PAUL BERNARD** *Prix* : 6 *fr.*

DU MÊME AUTEUR :

Fantaisie sur Op. 73. **MOISE** de Rossini. Prix : 9 francs. | Transcription variée de la **CHARITÉ** Chœur religieux de Rossini.

SOUVENIR D'UN SONGE PAR **ÉMILE JONAS** Prix : 4 fr. — Prix : 4 fr.

LES COURSES DE MANTES *Grand galop de bravoure, par* **L.-P. GERVILLE** Op. 93. — Prix : 6 fr.

FEUILLES D'AUTOMNE PAR **STEPHEN HELLER** Op. 109. — Prix : 9 fr.

MARCHE-TARENTELLE PAR **VINCENT ADLER** Op. 25. — Prix : 7 f. 50

NOCTURNE DRAMATIQUE PAR **ALFRED JAELL** Prix : 5 fr. — Prix : 5 fr.

Finale du troisième acte de ***MOISE*** PAR **D. MAGNUS** Prix : 9 fr. — Transcription de concert, Prix : 9 fr.

Polka-Galop de concert sur le **PROPHÈTE** PAR **G. DARBEVILLE** Prix : 5 fr. — Opéra de G. Meyerbeer, Prix : 5 fr.

SOUVENIRS DE L'OPÉRA FRANÇAIS Choix de duos faciles pour le piano à quatre mains, par **J. RUMMEL** 10 nos. — Chaque : 6 fr.

FEUILLES DU SOIR Nouvelle Valse par **J. OFFENBACH** Prix : 6 fr. — Prix : 6 fr.

LA CHASSE DU PRINCE IMPÉRIAL Quadrille très-facile par **H. VALIQUET** Op. 74. — Prix : 4 f. 50.

Valses..... par STRAUSS. | **Polka-Mazurka** . par STUTZ.
Polka. ..... ARBAN. | **Bagatelle**.. par LECARPENTIER
Sur des thèmes de
LISCHEN ET FRITZCHEN

GRENADE *Valse pour piano à quatre mains, par* **MAURICE BOURGES** Prix : 9 fr. — Prix : 9 fr.

Trente Mélodies de F. SCHUBERT, transcrites

POUR LE PIANO PAR STEPHEN HELLER ET ARRANGÉES POUR

HARMONIUM SEUL

PAR

F. BRISSON

En 2 séries de 15 nos chaque. — **Chaque no, 4 fr. 50 p. m.**

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Srs DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES, ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'égliseSt-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 26. 26 Juin 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Mme Schroeder-Devrient, de M. de Wolzogen (2e article), par **Paul Smith.** — De l'éducation musicale préventive pendant la première et la seconde enfance (3e article), par **Maurice Cristal.** — Nouvelles compositions de M. F.-J. Fétis (3e et dernier article), par **A. Elwart.** — Festival de Niort. — Nouvelles et annonces.

Mme SCHROEDER-DEVRIENT,

Par M. de Wolzogen (1).

II.

La jeune Wilhelmine ne devait pas rester éternellement danseuse; ce n'était que la première étape de sa carrière théâtrale. Ce qu'elle pouvait y apprendre de mieux, c'était l'art de s'exprimer par le geste, les attitudes, le regard, et il est certain qu'avec ses dispositions naturelles, elle y profita beaucoup ; mais elle avait autre chose à faire. Elle touchait à sa quatorzième année, lorsque son père bien-aimé, l'ancien *Don Juan*, mourut à Carlsbad, où il était allé chercher un remède à de longues souffrances. Sophie Schroeder, sa veuve, la grande actrice de l'Allemagne, demeura seule chargée du soin de pourvoir à l'avenir de ses filles. Mais de son premier mariage avec Nicolas Stollmers elle avait un fils, jeune homme très-distingué, à qui l'on attribue une grande part dans l'éducation de Wilhelmine. Selon M. de Wolzogen cette part a été fort exagérée, et loin d'avoir exercé beaucoup d'autorité sur une sœur difficile à conduire, le doux mentor qui n'avait que huit ans de plus qu'elle fut plutôt le point de mire de ses moqueries pendant les quelques mois qu'ils se trouvèrent ensemble à Vienne. Il est vrai que plus tard, lorsque ce jeune homme se fût acquis un nom comme poëte et comme écrivain, Wilhelmine lui témoigna des sentiments affectueux qu'elle ne pouvait avoir pour lui à l'époque où elle l'enveloppait dans son aversion générale contre le clergé catholique.

Ce qu'il y a de curieux à noter pour l'histoire des mœurs du temps, c'est que Nicolas Stollmers, dont le nom de famille était Smets, avait quitté la magistrature pour le théâtre; fort versé dans la science du droit criminel, un mariage d'amour lui attira la disgrâce de son souverain, et il se fit acteur. Sa femme étant venue à mourir, il épousa Sophie Burger (depuis Schroeder) qui revenait de Russie avec une troupe de comédiens, et n'avait que quinze ans. Les deux époux jouèrent à Réval au théâtre dont Kotzebue avait la surintendance. Appelé à Vienne pour diriger le théâtre de la Cour, Kotzebue engagea le mari et la femme; cette dernière débuta le 8 août 1798 dans *le Vieux Célibataire*, d'Iffland ; mais comme Kotzebue avait beaucoup d'ennemis dans la ville impériale, le couple Stollmers se rendit à Breslau, où la femme débuta de nouveau dans la même pièce, le 29 mai 1799. Peu de temps après, une séparation juridique intervint : il y avait entre les deux époux une trop grande différence d'âge. Sophie continua de jouer la comédie ; Stollmers, au contraire, reprit son vrai nom, et en revint à son ancien état; lorsqu'il mourut, en 1812, il était attaché comme juge à un tribunal d'Aix-la-Chapelle.

Wilhelm Smets (fils de Stollmers), né à Reval, en 1796, eut avec son père cette analogie qu'à une certaine époque de son existence, la fantaisie lui prit de se faire comédien, sans autre vocation qu'un très-bel organe. Il avait étudié au lycée de Bonn et montré de brillantes facultés. Ses sentiments patriotiques l'entraînèrent à servir comme volontaire dans la guerre contre la France. Il était précepteur d'un jeune gentilhomme, lorsqu'il retrouva sa mère à Vienne, et voulut absolument débuter. Il débuta en effet dans une pièce de Karl Plumicke intitulée *Lanassa* ; mais heureusement, Sophie Schroeder obtint de lui qu'il renonçât au théâtre pour se vouer désormais à la théologie et au saint ministère. Dans une profession qui convenait parfaitement à son caractère et à ses mœurs, il ne tarda pas à parvenir aux titres et aux dignités dont son mérite éminent le rendait digne. Par ses nombreux travaux littéraires, il finit aussi par conquérir un rang honorable parmi les écrivains de son pays.

Maintenant, revenons à la jeune Wilhelmine, dont nous ne nous sommes éloigné que pour la faire mieux connaître, par une digression qui semblerait empruntée à une sorte de *roman comique* allemand. Elle avait quinze ans lorsqu'elle parut pour la première fois, le 13 octobre 1819, sur le Hofburgtheater ; elle jouait le rôle d'Aricie dans la *Phèdre*, de Schiller. On lui trouva tout d'abord un ensemble de qualités charmantes, une intelligence dramatique extraordinaire pour son âge, une déclamation pure, expressive, attestant l'excellence de l'école d'où elle sortait. Rappelée à la fin de la pièce, elle fut rame-

(1) Voir le n° 24.

née par son illustre mère qui la présenta elle-même aux spectateurs. Pendant le cours de son engagement, elle se montra dans plusieurs rôles importants : Louise, de *l'Intrigue et l'amour* ; Béatrice de *la Fiancée de Messine* ; Ophélie, d'*Hamlet*. Sa jeune sœur, Betty, remplit à côté de sa mère le rôle de Melitta, dans la *Sapho*. de Grillparzer ; mais elle n'avait que treize ans, et chez elle il y avait encore plus de naïveté enfantine que de passion.

Sophie Schroeder avait trois filles à placer : Wilhelmine, Betty et Auguste qui, elle aussi, dès l'âge de six ans, s'était signalée comme danseuse, au point d'éclipser sa sœur aînée. Pour concilier tous les intérêts et procurer à Wilhelmine le moyen de gagner plus d'argent, il fut décidé qu'elle passerait à l'Opéra. Ce serait d'ailleurs une erreur de croire que son talent de chanteuse se soit déclaré tout à coup, à l'improviste, et comme par une soudaine explosion. On n'avertit pas le public ; on ne le mit pas dans la confidence, mais on n'en fit pas moins tout ce qu'il fallait pour cultiver les dons précieux dont la nature avait doué la jeune fille. Sa mère lui donna les meilleurs maîtres de musique et de chant, entre autres ce Joseph Mozatti qui avait formé le célèbre Ungher-Sabatier, dont les débuts dans l'opéra eurent lieu presque en même temps que ceux de Wilhelmine dans la tragédie. De plus, elle lui faisait répéter mot à mot ses rôles, afin qu'elle les sût dans la perfection avant d'aborder la scène. Deux années furent ainsi consacrées à l'étude, et pendant ce temps, sa mère ne lui permit de se faire entendre nulle part, même dans les réunions particulières. Elle voulait que la jeune cantatrice arrivât sans avoir été annoncée, et qu'on ne fût pas moins surpris que si elle tombait du ciel.

Enfin, le 20 janvier 1821, elle apparut au théâtre de Kaertnerthor dans *la Flûte enchantée*, de Mozart, et elle y remplit le rôle de Pamina de manière à satisfaire les plus difficiles. On ne s'attendait pas à trouver une si belle voix soutenue par une méthode si pure, exempte de toute affectation, de tout mauvais goût. Quelques jours après cet heureux début, elle chanta dans un concert que donnait le célèbre contre-bassiste Dall'occa, et là, dans un air de Pavesi, dans un duo de Rossini, elle prit un plus libre essor.

Pour son second début, elle chanta le rôle d'Emmeline dans la *Famille suisse*, de Weigl, et d'un commun accord on proclama qu'elle y était idéale, sublime à force de sentiment et de vérité. Ce qu'elle avait de plus étonnant, c'était la facilité, la hardiesse avec lesquelles elle triomphait des difficultés musicales : on n'aurait jamais pu croire qu'elle ne faisait à peine que commencer : rien ne trahissait la novice. Elle obtint un succès non moins grand dans *Raoul Barbe-Bleue*, de Grétry, *la Clochette*, d'Hérold, *Edmond et Caroline*, de Weigl, et dans le *Freischutz*, qu'on n'avait pas encore joué à Vienne, et qui fut représenté pour la première fois le 3 novembre 1821, la veille de la fête de l'empereur.

Weber déclara qu'elle était la première Agathe du monde, et bientôt nous verrons que Beethoven eut encore plus de raisons d'être content d'elle, lorsqu'elle rendit la vie et l'âme à son *Fidelio*.

PAUL SMITH.

(*La suite prochainement.*)

DE L'ÉDUCATION MUSICALE PRÉVENTIVE

PENDANT LA PREMIÈRE ET LA SECONDE ENFANCE.

(Gymnastique de l'ouïe et de la voix.)

(3e article) (1).

Dès que l'enfant peut parler, donner de l'inflexion à sa voix, imiter le langage et le chant de ceux qui l'entourent, il ne doit entendre que des intonations sonores et justes, que des mots articulés nettement, que des émissions *à voix sur les lèvres*, sans effort, sans cri, la poitrine bien épanouie, les poumons bien dilatés, le tout en allant, et venant. On n'imagine pas que d'influence exerce la voix triviale, le cri guttural, le glapissement du chien, le sifflement des locomotives, sur l'enfant qui imite tout comme un écho. On ne peut rien supprimer de tout cela ; mais du moins qu'on en combatte l'effet funeste par un chant sainement émis.

Pendant les trois ou quatre premières années il faut demander à l'esprit d'imitation ce que ne peut encore donner l'instinct de l'harmonie ; mais sitôt que cet instinct commence à se manifester, son évolution doit être favorisée par tous les moyens dont l'éducation dispose.

Nous devons à M. Fétis une très-profitable simplification de l'enseignement à cet âge. Lorsque M. Fétis remplissait les fonctions de professeur de chant et d'harmonie à l'école de Douai, il s'aperçut que les dégoûts éprouvés par la plupart des commençants dans la lecture de la musique, lecture dont les éléments sont difficiles et compliqués, provenaient de ce que l'attention se fatiguait à se partager dès les premiers pas entre des objets qui n'ont point d'analogie. Ainsi, dans l'étude du solfége, les élèves les moins avancés étaient obligés de reconnaître à la fois les signes et leur valeur, de battre la mesure en faisant le calcul de la division des temps et de chanter en cherchant la justesse des intonations. Or, distinguer des signes et en connaître la signification, diviser des temps et développer le sentiment de la mesure, enfin former l'oreille à la justesse des intonations, c'est tenter des choses indépendantes les unes des autres. Il est donc raisonnable de les enseigner séparément. C'est d'après ces considérations que M. Fétis établit dans l'école de Douai la division des études qui a servi de base aux *solféges progressifs précédés de l'Exposé des principes de musique*, publiés par lui plus tard, et c'est cette même division, adoptée d'ailleurs par plusieurs maîtres dans leur système d'enseignement, que nous conseillons aux mères qui forment elles-mêmes leurs enfants à la musique. Le principe qui a inspiré M. Fétis a dicté la méthode de M. Panofka, qui consiste, comme chacun sait, à se préoccuper tout d'abord de la bonne émission du son, de la facilité de la respiration, de la tenue et de la pose de la voix ; bref, à ménager, à préparer l'organe vocal, à établir solidement l'instrument, après quoi on peut, sans craindre d'en briser les ressorts, lui faire parcourir toutes les études qui constituent l'art du chant. Les avantages de cette méthode vocale sont évidents. C'est aux mères de la mettre à profit, dans une époque où l'éclat sonore est devenu la condition dominante de l'orchestration, où la beauté du son est l'idéal des écoles instrumentales, et où la culture du timbre, le perfectionnement de la sonorité, but et triomphe de tant d'habiles facteurs, s'étendent, comme musique vocale, non seulement au groupe exceptionnel de voix qui se consacrent à la spécialité du chant envisagé comme art, mais à la multitude des voix qui composent en France les masses chorales, lesquelles augmentent et se multiplient chaque jour.

Enseignez le chant en même temps que la parole, et, si la voix est fausse, amusez-vous à la guider avec un instrument. Certains enfants pourront ainsi solfier dès l'âge de trois ans et demi, quatre ans. D'autres, il est vrai, se montreront réfractaires ; mais le plus grand nombre sera capable d'apprendre des airs simples et caractérisés. Ils feront d'ailleurs pour les retenir des efforts qui tourneront au profit de l'intelligence et leur donneront l'appréciation des sons sans leur donner la possibilité de les reproduire.

En pareil cas, ce n'est pas l'oreille qui pèche, c'est le larynx. Des musiciens incontestables ont la voix tellement fausse, qu'ils ne peuvent rendre sans intermédiaire une seule phrase de musique. D'autres personnes ne peuvent diriger leur parole, surtout quand elles sont émues. Leurs intonations sont singulières et provoquent

(1) Voir les nos 10 et 14.

l'hilarité. Toute tentative de discours ou d'émission musicale devient ridicule. Cela est presque toujours le résultat d'une mauvaise éducation. L'enfant qui, dès les premières années, a été sous l'influence d'un langage bien scandé, d'un chant harmonieux, bien rhythmé, s'est exercé à couper les phrases convenablement, à multiplier les voyelles et les consonnes euphoniques, à doter chaque mot de l'accent qui lui appartient, à chanter comme il faut. Par l'effet de l'instinct, aidé du milieu excellent où il a vécu, il est devenu harmonieux parleur, chanteur distingué, musicien sensible au rhythme, à la mélodie, à l'harmonie.

La voix et la parole, dans l'intervalle de la première à la seconde enfance, réclament une éducation attentive et savante.

La voix, intimement liée aux fonctions respiratoires, résulte des vibrations imprimées par le larynx à l'air chassé du poumon; en se modifiant par l'action de l'arrière-gorge de la langue et des lèvres, elle devient la parole et le chant, si les syllabes sont prononcées avec cadence et si la voix affecte des sons musicaux. Nul appareil ne contribue plus à produire la supériorité humaine que celui de la voix et du chant. Il combine par la parole et l'émission chantante le produit des cinq sens, de manière à en faire un tout intellectuel. S'il ne fait pas naître l'idée, il la formule, la répand et la communique, et, comme musique, il éthérise le sentiment le plus délicat et le plus abstrait de l'âme. Qu'on lise l'histoire des peuples, on ne tarde pas à se convaincre de l'énorme puissance de la parole. On constate chaque jour le charme qu'elle apporte dans la vie intérieure, dans les réunions intimes autour du foyer. Un organe doux, sonore, musical nous attire et nous subjugue. Les visiteurs de M. de Lamartine songent peu à parler. La voix d'argent musicale et pleine du poëte les fascine; ils écoutent : c'est comme une mélopée savante qu'ils entendent. A travers la voix on se plaît à suivre les traces des sentiments et des passions. Platon disait aux étrangers qui l'abordaient : « Parlez afin que je vous connaisse! » Sans formuler aussi nettement notre pensée, nous sommes tous disposés à accorder notre estime à ceux dont le timbre de voix nous charme, notre amitié à ceux dont la conversation est une musique parlée. Mais ces priviléges ne sauraient s'acquérir en un jour. De longues études et un travail opiniâtre sont nécessaires pour vaincre une voix aigre et stridente, pour articuler nettement les mots, pour appliquer aux expressions diverses les inflexions qui leur conviennent.

Une voix forte et sonore dépend, en général, d'une poitrine bien développée, d'une respiration profonde et facile, d'une trachée artère volumineuse et d'un larynx sainement constitué. L'arrière-gorge n'est pas sans influence sur la voix qui peut se trouver gravement altérée par le gonflement des amygdales ou du voile du palais, et même par les maladies qui s'attaquent aux fosses nasales. Tout cela est affaire médicale. Mais il faut exposer ici ce qu'une mère doi faire pour perfectionner la voix dès la première enfance, et pour la plier aux nécessités de la parole et du chant. Aucun agent n'est plus puissant, sous ce rapport, que la musique vocale. Elle donne au larynx une grande flexibilité ; elle ménage la respiration et augmente l'ampleur et le volume des sons. Sous l'influence de l'harmonie, les intonations deviennent justes et les transitions faciles; la voix se met en rapport avec les paroles au moyen de l'accent; peu à peu les sons les plus rudes sont adoucis par cet instinct musical qui rend la langue des peuples du Midi si persuasive et si harmonieuse.

Dans le but d'éviter l'habitude des discordances, il est bon d'interdire aux enfants les cris aigus qui impressionnent si désagréablement l'oreille dans la cour d'une pension. Là, cent marmots parlent à la fois, et chacun, renchérissant sur son voisin pour se faire entendre, cherche les sons les plus aigres et les plus mordants. Il est difficile d'éviter ce travers dans les grands établissements publics, mais dans les familles il ne faut jamais le souffrir. Les enfants doivent parler lentement, sans chantonner ni se livrer à ces contorsions des lèvres et du gosier qu'on remarque trop fréquemment. On ne doit pas souffrir les bavardages et la loquacité intarissable de certaines petites filles qui, à force de parler, finissent par s'enrouer et par se donner des maux de gorge. Pour prévenir ou pour corriger ces travers, l'exemple des parents est ici tout-puissant, et de même que l'accent se communique par une espèce de contagion, le timbre de la voix, ses inflexions, son harmonie et sa sonorité sont transmis par simple imitation de la mère à la fille, du père au fils. La première condition pour ceux qui ont mission de donner l'harmonie à la voix de l'enfant, est d'avoir eux-mêmes une voix harmonieuse, car l'enfant est imitateur avant tout, et le bon exemple est le premier principe de son éducation.

S'il est utile, pour le charme de la parole, de douer l'enfance d'un organe juste et sonore, il est plus utile encore de veiller à l'articulation complète de chaque mot. On arrive, avec plus ou moins de facilité, à produire exactement les sons représentés par les cinq voyelles et leurs combinaisons, mais beaucoup de personnes ne peuvent articuler les dix-huit consonnes. Cet acte est, en effet, très-compliqué; il demande le concours du larynx, de l'arrière-gorge, de la langue, des dents, des joues et des lèvres. Quelle que soit la difficulté, il faut parvenir à rendre l'articulation correcte. On s'occupera alors de donner à la parole tout le charme organique qu'elle comporte, à rectifier les inflexions et les intonations. La lecture, quand elle est dirigée avec intelligence, est pour y parvenir un exercice avantageux. Mais les récitatifs d'opéras sont ici d'un merveilleux effet. Je l'ai éprouvé souvent, et les enfants saisissent mieux par exemple un récitatif bien fait, et le rendront mieux à voix sonore et avec articulation correcte qu'une lecture de prose ou de vers. C'est une expérience facile. Je signale comme ayant été employé très-souvent avec succès le récitatif d'*Iphigénie en Aulide*, au troisième acte. Mais je me propose de traiter à part cette question, qui est plus importante qu'il ne semble.

En même temps qu'on poursuit les progrès que je viens de décrire, l'attention doit se porter sur les moyens d'obtenir la finesse et les autres qualités de l'audition. Dans les grandes villes, il est rare que l'ouïe ne soit émoussée par le bruit incessant des voitures, par un bourdonnement qui, nuit et jour, retentit jusqu'au fond des appartements les plus reculés. C'est au point que, sur les grandes voies de communication, chacun est contraint à des efforts de voix pour se faire entendre de son interlocuteur. Les mêmes conditions se présentent à peu près dans un moulin, dans les usines à machines à vapeur, dans tous les lieux où retentit un bruit fort, régulier et continu. L'oreille n'y est jamais en repos, ou plutôt elle se repose en faisant abstraction de ses sensations.

Comment, dans ces conditions, attirer l'activité de l'ouïe vers les sons que le silence seul rend perceptibles? Comment la rendre attentive? Comment lui faire discerner les qualités de timbre et de ton qui se trouvent dans les vibrations de l'air? Comment, enfin, par l'intensité ou la mollesse de ces vibrations, lui apprendre à juger la position et la distance des corps? Tout cela, cependant, est nécessaire à la finesse de l'ouïe.

Bien différentes sont les circonstances d'audition dans les campagnes. Si parfois l'oreille y est assourdie par le bruit d'une cataracte, par le vent sifflant dans les forêts, par les éclats du tonnerre répercutés de rocher en rocher, on y rencontre aussi des instants de silence et de recueillement pendant lesquels le froissement d'une feuille ou le vol d'un insecte suffisent pour commander l'attention. Ceux qui, pendant une molle et splendide matinée d'avril, ont savouré les délices de la vie contemplative sur les flancs boisés des montagnes, savent tout le charme que l'oreille trouve à recueillir les sens fugitifs et musicaux qui traversent l'air. Telle est l'élasticité de l'atmosphère que le chant du laboureur se perçoit à une demi-lieue de distance, que le gazouillement du rouge-gorge remplit les profondeurs

de la vallée, que tout retentit lorsque la caille jette de colline en colline son appel sec et impératif. En cet instant l'ouïe devient le sens prépondérant, rien ne lui échappe. Elle cherche des harmonies dans le son de la cloche lointaine, dans le murmure de l'écluse, dans les percussions cadencées du fléau, et surtout dans le tintement des clochettes pendues au cou des brebis. La même tranquillité de l'atmosphère produit des effets analogues pendant les belles soirées de l'automne. Le chasseur placé à l'affût sur la lisière d'un bois ou au centre d'une clairière entend le lièvre et le lapin froisser les broussailles bien avant qu'ils soient à portée ; il entend le loir grimper dans les taillis, l'écureuil glisser dans les pins, le gland se détacher de sa tige et frapper les feuilles jaunissantes qu'il entraîne dans sa chute. Pendant ces longues heures du soir, l'oreille contraste, par son activité, avec l'inertie des autres sens. Elle analyse avec patience et sagacité les bruits les plus légers ; elle s'exerce à en reconnaître la qualité, la distance et la direction.

MAURICE CRISTAL.

(*La suite prochainement.*)

NOUVELLES COMPOSITIONS DE M. F.-J. FÉTIS,

Maître de chapelle de S. M. le roi des Belges.

(3e et dernier article) (1).

Dans notre article précédent nous avons recherché les causes constitutives de la symphonie ; dans celui-ci nos opinions sur le style propre à ce genre élevé seront moins difficiles à formuler, car les modèles abondent, et dans les œuvres de ce genre livrées à notre admiration par les trois grands maîtres allemands, nous n'aurons que l'embarras du choix.

Le premier *allegro* est presque constamment la mise en œuvre des grandes pensées et des savants développements ; l'*andante*, élégiaque presque toujours, repose des agitations du premier *allegro*, tandis que le *scherzo* efface, par son caractère vif et passionné, les impressions souvent déchirantes ou tendres de l'*andante*. Quant au *finale*, il peut être ou grandiose, comme dans la symphonie en *ut* mineur de Beethoven, ou comique même, comme dans *l'Ours* de Haydn.

Mais l'écueil à éviter lorsqu'on écrit une symphonie, consiste à ne pas donner à la pensée musicale une forme purement vocale, ou dramatique au point de vue de l'art lyrique ; c'est surtout de ne pas écrire de la musique pittoresque de ballet là où il faut toujours être épique. — M. Fétis, dans sa seconde symphonie en *sol* mineur, a su conserver à son style cette sobriété d'expression, cette *maestria* de formes si difficiles à atteindre, et lui, le professeur érudit par excellence, il a évité avec un soin tout particulier l'emploi des formules, ce véritable lierre musical qui étouffe les plus belles idées en les banalisant.

Une introduction à 3/8 précède le premier *allegro*. Rien de plus expressif que l'imitation du chant du hautbois, faite par les violoncelles dans le grave de l'échelle du ton choisi par l'auteur. L'*allegro* à quatre temps est rempli de passion ; les idées sont enchâssées dans une instrumentation combinée avec une entente de l'effet qui confond.

L'*andante* à 2/4, en *mi* bémol, est d'une naïveté d'expression délicieuse. Les contrastes les plus heureux augmentent l'intérêt sans ôter à ce morceau rien de son caractère naïf et primordial.

La *fantasia d'intermezzo*, qui remplace, en l'amplifiant, le *scherzo*, est également une des plus belles conceptions de M. Fétis ; et le finale *allegro con moto*, en *sol* majeur, jette une espèce de lumière sur l'œuvre tout entière. Le début de ce finale procède un peu de la manière de Mendelssohn ; mais ses développements, la mise en œuvre des idées, leur enchaînement logique, leurs formes aussi neuves que brillantes, tout concourt à faire de cette seconde symphonie l'œuvre capitale du maître en ce genre.

Nous regrettons que l'espace qui nous est accordé ne nous permette pas d'entrer dans de plus grands détails ; mais ce que nous avons dit suffira pour faire partager à nos lecteurs le désir que nous avions déjà exprimé dans notre second article : celui d'entendre exécuter l'hiver prochain ces deux belles œuvres par le premier orchestre de l'Europe. Elles sont dignes de cette tardive justice ; et ce serait avec une joie causée par la reconnaissance la plus vive, que nous consignerions, dans une troisième édition de notre *Histoire de la Société des concerts*, le succès éclatant qui ne peut manquer de couronner la carrière si bien remplie de notre maître bien-aimé.

A. ELWART.

(1) Voir les nos 23 et 24.

FESTIVAL DE NIORT.

On sait que les fêtes musicales de l'Association de l'Ouest se composent de deux concerts donnés, l'un pendant le jour et l'autre le lendemain soir. Le premier est un concert spirituel : c'est habituellement celui qui intéresse le plus les musiciens sérieusement attachés à leur art. Dans cette première journée, en effet, ont été exécutés, depuis trente ans, tous les oratorios de Bach, Haendel, Haydn, Beethoven, Mozart et Mendelssohn. Or, il serait difficile d'obtenir en France, même à Paris, des auditions de ces grandes œuvres qui s'appellent *le Messie*, *Judas Machabée*, *les Saisons*, *le Christ au mont des Oliviers*, *David pénitent*, *Paulus*, autrement que par petits fragments. Le public des Congrès de l'Ouest écoute ces grandes compositions avec le recueillement de dilettanti d'outre Rhin. C'est ainsi que le concert spirituel a été écouté cette année, et pourtant le programme était long et sérieux.

Le premier numéro de ce programme était l'oratorio de Haendel : *la Fête d'Alexandre* ou *la puissance de la musique*, réorchestré par Mozart. Cette œuvre se distingue par de très-belles pensées rendues avec une noblesse de style qui fait que l'œuvre semble être née d'hier ; aucune phrase n'a vieilli ; toutes les mélodies semblent dues à quelques-uns de nos grands compositeurs contemporains. Les soli étaient confiés à Mmes Peudefer, B..., F..., et à MM. Jourdan et Bussine.

Après cet oratorio, nous avons eu un chœur sans accompagnement fort bien rendu : c'était un *Salve, Regina*, d'Orlando Lasso ; puis, venait la cantate qui valut à M. Beaulieu, fondateur de l'Association, le prix de Rome en 1810 ; elle est intitulée : *Héro et Léandre*. Les cantates n'avaient alors qu'un seul personnage chantant ; et, malgré la monotonie qui en résultait, le compositeur a trouvé moyen d'intéresser à son œuvre par une orchestration écrite avec un talent rare. Cette cantate a été rendue avec beaucoup de talent par une dame amateur de Poitiers, Mme B....

Après ces trois morceaux d'un genre tout à fait grave, MM. Dorus, Triébert, Barbet, un des bons chefs de musique de notre armée, G. Baneux fils et E. Jancourt, sont venus mettre un peu de variété dans le programme, en exécutant d'une façon parfaite, comme on le pense bien, un quintette de Reicha. Ceci a causé la plus vive satisfaction aux auditeurs qui l'ont témoignée d'une manière enthousiaste.

Le concert se terminait par les deux premières parties de *la Création du monde* d'Haydn. Les solistes étaient les mêmes que pour *la Fête d'Alexandre*. C'est dire que tout a marché à souhait, à part quelques petites hésitations dont le public s'est à peine aperçu.

Le second jour débutait par la symphonie en *ut* mineur de Beethoven qui a été dite d'une façon remarquable. L'orchestre des Congrès de l'Ouest, qui est presque toujours composé des mêmes musiciens, commence à se faire une réputation, par la manière excellente dont il joue les symphonies du grand maître de Bonn. Cette année-ci, M. Delavault, chef d'orchestre de la partie vocale, et M. Norès, chef d'orchestre de la partie instrumentale, avaient sous leur direction quatre-vingt-dix instrumentistes et plus de cent choristes, pris dans toutes les classes de la société, du haut en bas de l'échelle des fortunes.

Le programme de ce second jour ne contenait pas moins de quinze morceaux, et, comme les programmes mentent toujours un peu, nous en avons eu dix-sept. Il était 1 heure et demie lorsque l'ouverture et la bénédiction des drapeaux du *Siége de Corinthe* (qui formaient un seul morceau) ont clôturé le concert.

Mme Peudefer a chanté, de façon à rappeler plus d'une fois Mme Miolan-Carvalho, l'air des Bijoux, de *Faust* ; elle a eu aussi beaucoup de

succès dans l'air du *Billet de loterie*, qui est devenu pour les soprani ce qu'est pour les ténors l'air : « *Vainement, Pharaon* », de *Joseph*. Mme Pendefer possède une jolie voix et sait s'en servir. Elle a réconcilié avec elle, par ces deux morceaux, les amateurs de la mesure et de la régularité du rhythme, qui lui en voulaient un peu à cause de certaines infractions qu'elle s'est permises dans Haendel et Haydn. Il y a de ces genres de musique qui ne permettent pas que l'on transige avec la mesure, et les oratorios des maîtres allemands sont de ce nombre.

M. Jourdan a dit de sa belle voix de ténor l'air de *l'Eclair*, d'Halévy, et M. Bussine celui de *Galatée*; ces deux artistes ont ensuite chanté ensemble un notable fragment du duo de *la Reine de Chypre*.

MM. Triébert et Jancourt ont eu un succès d'enthousiasme dans un duo de leur composition tiré de *Semiramide*; impossible d'avoir une exécution plus finie que celle de M. Triébert, impossible de montrer plus de hardiesse que M. Jancourt, mais cette hardiesse lui réussit toujours, il tient constamment son public sous le charme, tout en le surprenant à chaque trait.

M. Dorus, dans une fantaisie de Bœhm, sur un thème suisse, et M. Baneux, dans une fantaisie composée par son père, ont soulevé des tonnerres d'applaudissements.

M. Tolbecque a dit avec sa verve habituelle une composition de Servais.

Un des beaux succès de la soirée a été la symphonie concertante de Mauser pour quatre violons solos et orchestre. Les solistes étaient MM. Meilhan fils, de Tours, Rideau, de la Rochelle, Hostié, de Rochefort, et Samie, de Limoges. Ce morceau a eu les honneurs du *bis*.

Un banquet a suivi le concert, et les membres de cette belle association se sont donné rendez-vous pour l'année prochaine à Poitiers.

L. Behrnardt.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *la Favorite* et le premier acte de *Giselle*; mercredi, *les Huguenots*, et vendredi, la quatre centième représentation de ce même ouvrage. — Demain lundi, M. Dumestre reparaîtra dans *Guillaume Tell*. — On annonce le rengagement de Dulaurens.

*** *Les Huguenots* ont été représentés mercredi et vendredi; Mlle Camille de Maesen y débutait dans le rôle de la reine Marguerite. C'est la jeune sœur de Mlle Léontine de Maesen, qui chante depuis quelques mois au théâtre Lyrique impérial. Elle nous vient de Bruxelles où elle tenait une place brillante au théâtre de la Monnaie, et nous croyons qu'elle n'obtiendra pas moins de succès à Paris. Comme sa sœur, elle est de taille svelte, élancée; elle a une figure charmante, et sa voix, soprano complet, se distingue par l'agilité, la souplesse. Lorsque l'étude aura perfectionné les rares qualités dont elle est douée, en y ajoutant ce qu'elle n'a pas encore, le trille par exemple, Mlle de Maesen sera un sujet excellent, et dès aujourd'hui c'est une acquisition des plus heureuses.

*** Deux très-agréables danseuses de l'Opéra, Mlles Pilatte et Eugénie Fiocre, jusqu'à présent coryphées, passent dans les premiers sujets de la danse.

*** Par décision judiciaire de la Cour impériale, les réparations nécessitées par l'état actuel de la salle du théâtre de l'Opéra-Comique, sont mises à la charge des propriétaires, et l'on va y procéder tout de suite. Le théâtre va donc fermer le 1er juillet pour un mois environ. Montaubry et Achard entrent en congé le même jour.

*** A la suite du succès de *Sylvie*, la direction du théâtre de l'Opéra-Comique a confié le livret d'un opéra en deux actes à M. Guiraud, et on assure que le directeur du théâtre Lyrique l'a chargé aussi de composer la musique d'un ouvrage en trois actes.

*** A l'une des dernières représentations de *Lara*, Mme Galli-Marié a fait au deuxième tableau du troisième acte une chute dans laquelle elle s'est assez fortement contusionnée; toutefois, le public ne s'en est pas aperçu immédiatement, la courageuse artiste s'étant relevée avec énergie et ayant continué son rôle, quoique ses mains fussent ensanglantées par les déchirures qu'elle s'y était faites.

*** M. Bagier vient d'engager pour la saison prochaine Mme Penco et Mme Vestri.

*** *Norma* et *la Reine Topaze* clôtureront dignement la saison du théâtre Lyrique qui ferme ses portes le 30 juin; Mme Carvalho doit être à Londres le 27; elle est, comme nous l'avons dit, engagée aux appointements de 15,000 francs par mois, pour chanter le rôle de Catherine de *l'Etoile du Nord* au théâtre italien de Covent-Garden.

*** M. Varney, avec une portion de la troupe des Bouffes-Parisiens, a commencé sa tournée en province par Orléans; son début a eu lieu mardi par *la Chanson de Fortunio*.

*** Les ouvrages annoncés par le théâtre de la Porte-Saint-Martin *Norma*, *le Barbier de Séville* et *Tartufe*, sont en pleines répétitions.—On affirme que Capoul, profitant des loisirs qui vont lui être faits par la fermeture du théâtre de l'Opéra-Comique, pourrait bien s'y montrer dans l'un ou l'autre de ces deux opéras.

*** On annonce au théâtre Lyrique, place du Châtelet, une véritable fête littéraire pour lundi prochain 27. Mme Ristori jouera *Médée*, mais pour cette fois seulement.

*** L'Académie des beaux-arts, dans la séance du samedi 18 juin, a arrêté la liste suivante des candidats pour la place d'associé étranger, vacante par suite du décès de Meyerbeer : MM. Verdi, Geefs, John Pye, Navez, présentés par la commission. Ont été ajoutés par l'Académie: MM. Simonis et Gallait.

*** S. Exc. le maréchal Vaillant, ministre des beaux-arts et de la maison de l'Empereur, vient de faire extraire du garde-meuble de la couronne pour les envoyer au musée instrumental du Conservatoire impérial de musique, trois instruments précieux par leur antiquité et leur rareté. Ils consistent en un clavecin de *Han Ruker*, portant la date de 1590, il est renfermé dans une caisse en vieux laque; un clavecin construit en 1790 pour la reine Marie-Antoinette, par Pascal Taskin, et un orgue portatif à tuyaux, construit en Chine, et offert en 1858 au Prince impérial.

*** On annonce pour mardi, 28, au théâtre du Palais-Royal, une brillante représentation au bénéfice de Berthelier, dans laquelle l'excellent comique jouera, avec Pradeau, *les Deux Aveugles*, un de ses premiers et grands succès du théâtre des Bouffes-Parisiens, et avec Mlle Frazey, *Lischen et Fritzchen*, la charmante opérette d'Offenbach, que ces deux artistes interprètent partout depuis six mois, aux applaudissements de tous ceux qui l'entendent.

*** On nous écrit d'Ems : « C'est hier mercredi que les représentations théâtrales ont commencé sur le théâtre du Kursaal. On a ouvert par : *le Chien du Jardinier*, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Lockroy et Cormon, musique de M. Albert Grisar; *Croquignolle*, opérette en un acte, paroles de M. de Forges, musique de M. Ernest Lépine. — Offenbach vient d'arriver pour la mise en répétition de ses deux opérettes : *le Soldat magicien* et *Jeanne qui pleure et Jean qui rit*, interprétées par les artistes les plus aimés du public des Bouffes-Parisiens. — Nous aurons aussi un opéra de Deffès, *la Boîte à musique*; enfin les concerts ont été l'objet de la sollicitude toute particulière du directeur du Kursaal, et nous entendrons Vivier, Servais, Batta, Alard, Vieuxtemps, Joseph Wieniawski, Arban, Mmes Escudier-Kastner, Mlle Marimon et Mme Lemmens Sherrington. »

*** A Madrid, l'inauguration du théâtre Rossini s'est faite dans des conditions assez défavorables. Le gaz a manqué complétement, et c'est dans l'obscurité que le ballet de *Giselle*, choisi pour l'ouverture, a dû être dansé. Ce désappointement a été d'autant plus fâcheux que le roi et la reine honoraient la représentation de leur présence.

*** Parmi les artistes venus cette année à Londres, il faut citer le violoniste Accursi et Mme Accursi, sa femme, pianiste. Ce jeune couple, doué d'un talent très-remarquable, et recommandé par Rossini, a été admis d'emblée à se faire entendre dans les salons les plus aristocratiques, là où les instrumentistes sont si rarement appelés, et a su y conquérir tous les suffrages et obtenir les plus brillants succès. Mme Accursi a d'ailleurs le privilége de faire entendre quelques-unes de ces délicieuses compositions inédites de Rossini qu'elle interprète d'une façon supérieure et qu'on applaudit avec enthousiasme. — C'est dans le grand concert donné par la Scalia que Mme Accursi a joué l'admirable *Tarentelle* du grand maître, aux applaudissements de toute la salle, et que Delle Sedie et Roméo Accursi ont exécuté, pour la première fois, une composition, inédite aussi, de Donizetti, pour voix et violon, avec accompagnement de piano, qui a produit un effet vraiment saisissant sur tout l'auditoire. Cette composition a pour titre : *Le Violon de Crémone*. »

*** La société de chant de Dresde se propose d'organiser pour 1863 un festival monstre, auquel prendrait part l'Allemagne tout entière. Ses plus célèbres compositeurs seraient invités à envoyer au comité du Maenner-Gesang-Verein des ouvrages composés pour la circonstance.

*** S. M. la reine d'Espagne vient de conférer à M. le comte Gabrielli le titre de chevalier de l'ordre de Charles III. Le comte Gabrielli est de Naples, et il ne tarda pas à être adopté par le monde élégant et par le monde artistique de Paris, où il a composé pour le grand Opéra deux ballets : *les Elfes*, dans lequel débuta Mme Ferraris, et *l'Etoile de Messine*, qui obtint un brillant succès, et qui fut la dernière grande

création de la célèbre danseuse. On doit en outre au comte Gabrielli un opéra-comique en trois actes, *Don Gregorio*, le *Petit Cousin*, etc.

*** Jeudi 30 juin, à 8 heures du soir, aura lieu l'inauguration du nouvel orgue qui vient d'être placé dans l'église Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, par la Société anonyme : Etablissements Merklin-Schutze. MM. Ed. Batiste, Renaud de Vilbac, Hess, organiste de Saint-Ambroise, et Burelle, organiste et maître de chapelle de la paroisse, feront connaître les ressources de l'instrument. Les morceaux d'orgue alterneront avec des morceaux religieux, dans lesquels on entendra MM. Falchieri et Cléophas qui veulent bien se joindre aux chœurs de l'église. Le jeune B. Godard exécutera un morceau de violon avec accompagnement d'orgue.

*** Nous avons sous les yeux le prospectus d'une publication qui doit, à beaucoup de titres, intéresser les amateurs de musique ; c'est *la Fanfare lyonnaise*, recueil mensuel de morceaux de fanfares, fondé sous le patronage de Georges Haini, chef d'orchestre de l'Opéra, et de MM. Luigini, Bazin, F. David, Ch. Gounod, Poise, Delibes et autres. Avec de pareils collaborateurs, *la Fanfare lyonnaise* ne peut manquer d'obtenir un grand succès.

*** Dimanche passé, S. A. I. Mme la princesse Mathilde, qui réside l'été dans sa magnifique villa de Saint-Gratien, avait réuni la Société orphéonique de la localité pour lui faire remise d'une magnifique bannière aux couleurs impériales et bénie par le curé. Ce don a valu à Son Alteste Impériale les témoignages chaleureux de reconnaissance des orphéonistes.

*** M. Déjazet s'est assuré le concours des choristes du théâtre Italien pour l'exécution de l'opéra de MM. Ventejoul et Mestepès : *la Fille du maître de chapelle*.

*** S. M. la reine d'Espagne vient de conférer à M. Adrien Boïeldieu la décoration de l'ordre de Charles III.

*** L'ouverture du nouvel établissement de bains de Cherbourg s'est faite solennellement le 15 de ce mois par un grand dîner et un bal. Plusieurs écrivains de la presse parisienne y avaient été conviés.

*** La *Marche funèbre* de Litolff, à la mémoire de Meyerbeer, dont il existe un arrangement pour le piano et à quatre mains, va paraître cette semaine arrangée par Lebeau, pour orgue-harmonium.

*** La librairie Arnauld de Vresse vient de publier la deuxième édition des *Théories complètes du chant*, par M. Stephen de la Madelaine. La première édition de cet ouvrage, fruit d'une longue expérience, était épuisée depuis longtemps : nous ne pourrions que répéter ce que nous avons dit de l'ouvrage et lui présager un nouveau succès.

*** Dimanche dernier a eu lieu à Caen un très-beau festival auquel concouraient les Sociétés orphéoniques du Calvados et leurs musiques municipales. L'éminent violoniste Léon Lecieux et M. Caron, de l'Opéra, avaient prêté l'appui de leur talent à cette solennité qui avait lieu en présence du préfet et des autorités, et qui a été très-brillante.

*** Au théâtre Robin, lundi 20 courant, a eu lieu l'anniversaire de la première représentation des *Spectres*. Les trois cent soixante-cinq représentations que M. Robin vient de donner sans interruption, de ce genre de spectacle, ont été loin de suffire à la curiosité du public, qui continue comme dans les premiers temps à se porter en foule au boulevard du Temple, pour les admirer et les applaudir.

*** Aujourd'hui dimanche, 26 juin, au Pré-Catelan, grande matinée musicale et dansante, avec le concours des musiques du 72e de ligne et du 2e chasseurs à cheval, dont les programmes complétement renouvelés renferment les chefs-d'œuvre des grands compositeurs. — Le bal d'enfants, dirigé par MM. Chevallier et Riguaud, commencera à 4 heures précises. Grande tombola. — Incessamment ouverture du palais des Colibris.

*** On annonce la mort, à Crémone, de Ruggiero Manna, maître de chapelle de la cathédrale. Sa mère, Carolina Bassi, était une cantatrice habile, pour laquelle Meyerbeer avait écrit le rôle de *Sèmiramide riconosciuta*. Il avait étudié la musique sous la direction du savant contrapuntiste Maffei, et il reçut les conseils de Meyerbeer et d'autres artistes célèbres allemands, Mayseder, Czerny, Stadler et Weigl, qu'il visita à Vienne. Après avoir donné trois opéras, *Jocopo di Valenza*, à Trieste (1832) pour le ténor Peina, la *Preziora* (1845), à Casalmaggiore, *il Profeta velato*, à Trieste (1846), pour la Barbieri Nini et de Bassini, M. Manna s'adonna tout entier à la musique sacrée. Il a laissé en ce genre un grand nombre de compositions estimables. Né à Trieste le 6 avril 1808, il était membre des académies philharmoniques de Turin, Bologne, Florence, de la congrégation de Sainte-Cécile, à Rome.

*** Mme Neumann-Sessi, la plus jeune et la dernière du trio de prime donne de ce nom, vient de mourir à Vienne dans sa soixante-quatorzième année ; elle y avait débuté en 1805, elle parcourut ensuite l'Italie et obtint de brillants succès à Bologne, Florence et Naples, en société avec ses deux sœurs aînées. De retour à Vienne, elle épousa M. Neumann, négociant. L'époque la plus brillante de sa vie fut le congrès de Vienne, où elle chanta devant un parterre de rois. En 1820, Mme Neumann-Sessi ayant perdu sa voix, quitta la scène et rentra dans la vie privée.

*** M. Janniard, architecte du gouvernement, et qui, en cette qualité, avait été longtemps attaché au Conservatoire impérial de musique et de déclamation, est mort, il y a peu de jours, à Garches, près Paris. Ses obsèques ont eu lieu dans cette commune.

*** Une mort prématurée vient de frapper M. le marquis de Ferrière-le-Vayer, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de France près le roi des Belges. La *Revue et Gazette musicale* ne saurait oublier qu'avant d'entrer dans la diplomatie, M. le marquis de Ferrière avait été l'un de ses collaborateurs; sous le pseudonyme de Samuel Bach, qu'il avait adopté alors, il écrivit plusieurs articles dans le genre d'Hoffmann le fantastique. Dans l'année 1836, à l'occasion de la représentation des *Huguenots*, il publia dans ce journal l'histoire du château de Chenonceaux, où se passe le second acte de l'opéra.

*** Mme Antonia Montenegro, cantatrice qui brilla au théâtre de la Scala à Milan,—où son nom se trouve inscrit sur une plaque de marbre placée au foyer,— et sur plusieurs autres scènes d'Italie, vient de mourir à Naples.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres*.— Mlle Désirée Artot vient de faire un brillant début au théâtre royal italien (*Covent-Garden*) dans le rôle de Maria, de *la Figlia del Reggimento*. La jeune cantatrice a dû bisser l'air *Ciascun lo dice*, et la vive impression qu'elle a produite par la manière touchante dont elle a dit les adieux, *Convien partir*, lui a valu un chaleureux rappel. Son succès a été grandissant pendant tout le second acte, et cette représentation a été un vrai triomphe pour la débutante qu'on a rappelée avec enthousiasme à la fin de l'opéra. — Au théâtre de Sa Majesté, l'opéra *Fidelio* a été repris, et Mlle Tietjens, dans le rôle de Leonora, y a obtenu un très-grand succès. Les autres représentations aux deux théâtres italiens se sont composées des *Huguenots*, *Robert*, *Faust*, *Marta*; un nombreux public y a chaque fois assisté.— Les salles de concert ne sont pas moins remplies, et *Saint-James-Hall*, où le compositeur et pianiste favori J. Bénédict a donné lundi dernier son grand concert annuel, s'est même trouvée trop petite pour l'affluence qui s'y était portée. L'intérêt et la curiosité du public étaient du reste bien justifiés par un programme très-remarquable sous beaucoup de rapports. Il n'offrait pas moins de cinquante numéros, exécutés par un nombre presque égal d'artistes de premier ordre, de sorte que, commencé à 1 heure et demie, le concert n'était pas encore terminé à 6 heures et demie du soir.— Arditi avait, quelques jours auparavant, donné un concert semblable.— Parmi les autres concerts de la semaine, on a remarqué celui de Blumenthal, donné avec le concours de Delle-Sedie; — le concert historique de Marchesi ; — celui de *Musical Union*, dans lequel le pianiste russe Leschetitski a débuté avec beaucoup de succès; enfin le dernier concert du Cristal-Palace où, à côté de Carlotta Patti, s'est fait entendre aux applaudissements unanimes, Emmy Lagrua. — Amalia Patti, sœur des deux cantatrices si applaudies, est attendue et doit chanter au festival de Birmingham. C'est à ce festival que doit être exécuté l'oratorio de Costa, *Naaman*, composé exprès pour Adelina Patti, et pour lequel le maestro a trouvé, assure-t-on, des inspirations dignes de Haendel et de Mendelssohn. — M. Balfe travaille en ce moment à un nouvel opéra : *The sleeping queen*, destiné à une des grandes scènes de Londres.

*** *Bruxelles*. — Voici les principales mutations qui vont s'opérer dans le personnel du théâtre de la Monnaie pour la prochaine saison : MM. Jourdan, Roudil, Mengal et Dryane nous restent, ainsi que Mmes Meyer-Boulart et Faivre; M. Wicart vient reprendre l'emploi qu'il occupait il y a quatre ans. A M. Perié succède M. Coulon, qui depuis un an a quitté le grand Opéra de Paris pour la province. M. Méderic, première basse noble à Lyon, vient prendre la place de M. Bryon, et M. Baré, baryton à Marseille, celle de M. Meillet. M. Holzem, second ténor à Marseille, remplace M. Aujac. Il y aura en outre un troisième ténor dont le nom n'est pas encore connu. Enfin, M. Dubouchet aura pour successeur M. Danglès.—L'emploi de première chanteuse légère sera partagé entre Mme Boulart et une artiste que nous ne connaissons pas encore. Mme Elmire remplace Mme Borghèse, et l'emploi de Mlle Demaesen sera tenu par Mlle Moreau, qui vient de Lyon, et qui, au besoin, chantera l'opéra-comique. Nous ne savons pas encore d'une façon positive qui succédera à Mme Meillet; mais il est probable que ce sera Mme Rey-Balla, qui a laissé à Bruxelles d'excellents souvenirs.— Le ballet sera renouvelé en entier : l'emploi de pre-

mière danseuse sera tenu pendant la moitié de la saison par Mme Boschetti, qui vient de créer à Paris le premier rôle de la *Maschera*, et pendant la seconde moitié par Mme Laurati, première danseuse des théâtres de Vienne et de Florence. Il y aura cinq autres danseuses, plus un corps de ballet entièrement renouvelé et recruté tant en Angleterre et en Italie que sur les principaux théâtres de France. Le maître de ballet sera M. Monplaisir.—Pour couvrir le surcroît de frais qui vont incomber à la direction, elle a été autorisée, à défaut d'une augmentation de subvention qu'on ne pouvait lui accorder, à élever le prix des places.

*** *Cologne.* — Le 16 juin, la société italienne a commencé ses représentations par la *Somnambule.* Mlle Vitali a chanté le rôle d'Amine avec une grâce et une expression qui lui ont valu tout d'abord les sympathies du public. Aussi l'a-t-il rappelée à plusieurs reprises. On a également applaudi le ténor Baragli et Antonucci, basse-taille. Somme toute, c'est un début qui promet beaucoup. — Les 12 et 13 juin a eu lieu le deuxième festival du Rhin.

*** *Spa.* — Le violoncelliste Seligmann, Mlle de la Pommeraye et Lebeau sont engagés pour le grand concert qui aura lieu dans les beaux salons de la Redoute, le 9 septembre.

*** *Bade.* — Nous comptons déjà bon nombre d'artistes, et les concerts vont commencer le 28 par celui de M. et Mme Léonard, avec le concours de Mme Viardot. — Le 6 juillet aura lieu celui de M. et de Mlle Heerman, auquel la célèbre cantatrice et Mme Clara Schumann prendront part. — En attendant, Ant. Rubinstein, qui vient de se reposer à Bade des fatigues de sa saison d'hiver à Saint-Pétersbourg, donne des matinées artistiques dans lesquelles il charme ses nombreux admirateurs en leur jouant les morceaux les plus variés avec le génie qui le caractérise. Enfin, le célèbre orchestre de Koennemann et la musique militaire prussienne de Rastadt ravissent, chacun à leur tour, le matin et le soir, les nombreux étrangers qui se pressent déjà sur la terrasse du salon de conversation.

*** *Homburg.* — Le Kursaal ne désemplit pas, et la liste des étrangers se couvre des noms les plus illustres, surtout dans l'aristocratie anglaise. Le magnifique théâtre va être inauguré. On y représentera *Marta*, *Ernani*, *Don Juan*, *la Fille du régiment*, *Don Pasquale*, *Stradella* et *Sémiramis*. MM. Gindreau et Fouilleron sont infatigables. Grâce à eux, chaque année amène de nouveaux plaisirs et de nouvelles séductions pour nos illustres hôtes. Le violoncelliste Seligmann est engagé pour le grand concert du 8 juillet. Nous aurons aussi la musique d'un régiment autrichien. L'orchestre des concerts sera toujours dirigé par l'habile Garbe.

*** *Stuttgard.* — Le théâtre royal a donné récemment *la Flûte enchantée* et *Robert le Diable.* Dans ces deux pièces s'est fait entendre M. Robieck, de Hambourg, qui a chanté avec succès les rôles de Sarastro et de Bertram. La clôture aura lieu fin juin.

*** *Manheim.* — Wachtel, qui doit donner ici plusieurs représentations, a débuté avec un succès extraordinaire dans le rôle de Chapelou (*Postillon de Longjumeau*); il a continué par celui de Raoul, qui a été pour le célèbre ténor l'occasion d'un vrai triomphe.

*** *Berlin.* — Mlle de Mürska a continué ses représentations par le rôle de Léonore, du *Trouvère*, et celui d'Amine, dans *la Somnambule.* Les artistes du Carltheater de Vienne donnent ici, au Frédéric-Wilhelmstadt-Theater, des représentations qui sont très-suivies. Mme Grobecker et Mlle Marek ont obtenu de brillants succès dans la chanson de *Fortunio*, *le Violoneux*, et dans *il Signor Fagotto.*

*** *Milan.* — Après être resté longtemps sans rien produire, le maestro Casati vient de nous donner au théâtre de la Cannobiana un nouveau ballet qui a pour titre *Shakespeare*, et dans lequel figurent le grand poëte, la reine Élisabeth, Falstaff, etc. C'est une œuvre élégante, où brillent le talent et l'imagination; une œuvre de bon goût dans laquelle ne se rencontrent pas ces effets péniblement cherchés auxquels le millionnaire Rota ferait bien de renoncer. Casati a été rappelé plusieurs fois, de même que la Rossetti-Durand qui a bien mérité cet honneur.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

LE TEMPLIER

(Il Templario)

Opéra en trois actes, paroles de G. Marini, musique de

OTTO NICOLAI

Représenté avec un très-grand succès sur le théâtre de Bordeaux.

Partition, chant et piano, paroles italiennes, in-8°, net : **10 fr.**

Pour paraître incessamment :

Airs détachés et la partition, avec paroles françaises.

LES SUCCÈS UNIVERSELS **Répertoire de musique moderne pour le Piano.** — Choix de morceaux de Piano originaux les plus favoris des auteurs modernes.

DEUX VOLUMES IN-8°, CHAQUE VOLUME CONTIENT 20 MORCEAUX, PRIX NET : **13** FR.

POUR PARAITRE INCESSAMMENT

Chez SCHOTT frères, à Bruxelles, 82, montagne de la Cour.

INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE DU CALCUL MUSICAL

ET

PHILOSOPHIE DE LA MUSIQUE

A l'usage des Harmonistes,

PAR

CHARLES MEERENS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Ce, RUE JACOB, 56,

Chez tous les libraires de France et de l'étranger,

Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu, au 1er.*

Mise en vente du Tome VI (M P)

DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES

MUSICIENS

ET

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié,

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.
Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME VIe. — PRIX : 8 FRANCS.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

QUATRE MARCHES AUX FLAMBEAUX

Composées pour musique militaire par

GIACOMO MEYERBEER

ARRANGÉES

POUR ORCHESTRE ORDINAIRE PAR WIEPRECHT.

1re MARCHE AUX FLAMBEAUX en *si* bémol majeur

Grande partition, 50 fr. — Parties d'orchestre, 50 fr.

La même, arrangée pour le piano seul . . . . . 6 »
La même, arrangée pour le piano à quatre mains 7 50

2e MARCHE AUX FLAMBEAUX en *mi* bémol majeur

Grande partition, 50 fr. — Parties d'orchestre, 50 fr.

La même, arrangée pour le piano seul 7 50
La même, arrangée pour le piano à quatre mains . . . . . 10 »

3e MARCHE AUX FLAMBEAUX en *ut* mineur

Grande partition, 50 fr. — Parties d'orchestre, 50 fr.

La même, arrangée pour les instruments de Sax, par Mohr. . . 18 »
La même, arrangée pour le piano seul . . . . . 9 »
La même, arrangée pour le piano à quatre mains, par E. Wolff. 10 »

4e MARCHE AUX FLAMBEAUX en *ut* majeur

Grande partition, 50 fr. — Parties d'orchestre, 50 fr.

La même, arrangée pour le piano seul. . . . . 9 »
La même, arrangée pour le piano à quatre mains . . . . . 10 »

BURGMULLER. Souvenir de la *Marche aux flambeaux* de Meyerbeer, morceau de salon pour piano, 7 f. 50.

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET PERFECTIONNÉE

MANUEL DES PRINCIPES DE MUSIQUE

A L'USAGE DES PROFESSEURS ET DES ÉLÈVES DE TOUTES LES ÉCOLES DE MUSIQUE, PARTICULIÈREMENT DES ÉCOLES PRIMAIRES,

Par F.-J. FETIS

Format in-8°. *Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire de musique de Bruxelles.* **Prix net : 2 fr. 50.**

OUVRAGES DE M. FÉTIS PUBLIÉS PAR LES MÊMES ÉDITEURS :

Traité complet de la théorie et de la pratique de l'harmonie, huitième édition, stéréotypée, revue, corrigée et augmentée d'une préface philosophique et de notes. . . . . *net.* 12 »

Traité du contre-point et de la fugue, nouvelle édition revue, corrigée et augmentée d'un grand nombre d'exemples. . . . . *net.* 40 »

Traité d'accompagnement de la partition sur le piano et l'orgue. . . . . *net.* 25 »

Manuel des compositeurs, directeurs de musique, chefs d'orchestre et de musique militaire, ou Traité méthodique de l'harmonie, des instruments, des voix, et tout ce qui est relatif à la composition, à la direction et à l'exécution de la musique . . . . *net.* 10 »

Traité du chant en chœur, rédigé pour l'usage des directeurs d'écoles de musique, des chefs de chœurs d'églises, de théâtres, de concerts, des maîtres de pensionnats et des institutions d'écoles primaires et de charité . *net.* 12 »

BEETHOVEN. — **Etudes**, ou Traité d'harmonie et de composition, traduites de l'allemand et accompagnées de notes critiques, d'une préface et de la vie de Beethoven, par Fétis, 2 vol. in-8°, ornés du portrait de Beethoven, de son monument funèbre, et du premier essai d'**Adélaïde**, formant *fac-simile*, chaque . . . . . *net.* 15 »

Biographie universelle des Musiciens, et Bibliographie générale de la musique, deuxième édition entièrement refondue et augmentée de plus de moitié, 8 vol. in-8° de 500 pages, chaque volume. . . . . *net.* 8 »

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sres DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,

ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLEON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. — N° 27. — 3 Juillet 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 r. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — De la sonorité dans la musique d'orchestre, comme élément de variété, de coloris et d'expression (1er article), par **Fétis** père. — Mme Schroeder-Devrient, de M. de Wolzogen (3e article), par **Paul Smith.** — Les premiers concerts publics à Vienne, par **Ed. Hansbeeck.** — Charles-Joseph-Gustave Héquet, par **Fétis** père. — Nouvelles et annonces.

DE LA SONORITÉ DANS LA MUSIQUE D'ORCHESTRE,

COMME ÉLÉMENT DE VARIÉTÉ, DE COLORIS ET D'EXPRESSION.

(Premier article.)

La création de l'idée musicale, simple dans l'origine de l'art, devient de plus en plus complexe en raison du nombre d'éléments dont cet art s'enrichit. L'erreur vulgaire consiste à supposer qu'il n'y a en musique de création géniale que dans la mélodie : cette erreur provient de l'insuffisance d'éducation musicale chez la plupart des peuples. A l'audition d'une composition, l'homme peu avancé dans la connaissance de l'art ne perçoit que la partie mélodique de l'œuvre. Loin d'ajouter au plaisir qu'il y trouve, l'harmonie, les modulations incidentes, leurs cadences inattendues, le dessin des parties d'accompagnement, les oppositions de sonorités et de timbres, sont pour lui une cause de trouble, un obstacle à la libre conception de la seule chose qui soit à sa portée. Ajoutons que si cette mélodie, objet de ses prédilections, a de la distinction, elle lui est moins sympathique que celle dont les allures plus vulgaires lui rappellent mieux des formes qui lui sont déjà familières. A ce propos, je me souviens d'un mot fort original de ce bon Blanchard, qui fut un de mes collaborateurs à la *Gazette musicale*. Nous étions l'un près de l'autre à la première représentation d'un de ces opéras-comiques dont on garde à peine le souvenir, en dépit du succès qu'ils ont obtenu dans la nouveauté : voyant le public applaudir chaleureusement des choses qui traînent partout, Blanchard se pencha à mon oreille et me dit de son air narquois : *Quel avantage d'être commun, tout le monde vous comprend.*

La création en musique est d'autant plus élevée, d'autant plus complexe, que le nombre de ses éléments est plus considérable. Il n'y a pas moins de génie dans l'invention de l'harmonie qui accompagne la mélodie, dans le choix des modulations par lesquelles on fait toucher cette mélodie à tous les tons, sans lui enlever son unité tonale, dans les formes de l'instrumentation, dans les combinaisons des sonorités, que dans l'inspiration mélodique; ou plutôt, il n'y a qu'une seule création, qui est celle de la totalité simultanée de ces parties distinctes. Le compositeur qui, dès les premières mesures de son œuvre, n'entend pas toutes les voix, tous les instruments, ne distingue pas tous les timbres de l'orchestre, comme si cet orchestre exécutait réellement, qui, enfin, ne peut suivre le développement de sa pensée pendant cette exécution toute mentale, celui-là, dis-je, n'est qu'un musicien incomplet. Les ressources du piano, dont beaucoup d'artistes font usage pour la composition, non-seulement n'ont plus les avantages qu'elles avaient pour seconder l'inspiration, lorsque les combinaisons de l'instrumentation étaient bornées aux ressources du quatuor des instruments à archet, auxquels s'adjoignaient, dans de rares occasions, des trompettes pour les effets guerriers, ou des flûtes et des hautbois pour les pastorales. A vrai dire, la musique instrumentale, c'est-à-dire la plus haute manifestation de la puissance idéale, n'existait pas alors. L'orchestre accompagnait et soutenait le chant; rien de plus. Dans le drame, il était nécessaire qu'il en fût ainsi, parce que l'attention, déjà préoccupée par l'intérêt de l'action théâtrale, ne pouvait, à une époque où l'éducation musicale des populations était à peine ébauchée, se partager sur les détails de l'harmonie et de l'instrumentation. Le chant, en tant que langage dramatique, était seul compris alors par les spectateurs. De là vient que les instruments ne faisaient point de dessins diversement combinés sur la mélodie; ils se bornaient à suivre à l'unisson les parties vocales, à l'exception des ritournelles, et la masse de l'orchestre ne se faisait entendre que dans les chœurs.

La lecture des partitions des plus grands maîtres de la fin du XVIIe siècle et du XVIIIe, à l'exception de Jean-Sébastien Bach, et la composition des orchestres à cette époque, fournissent la démonstration de la vérité que je viens d'établir. Prenons pour exemple l'orchestre de l'opéra en 1736 : on y trouve, pour l'accompagnement du récitatif et des airs, un clavecin, deux premiers violons, deux seconds violons ou violes, deux quintes de violon, deux tailles de violon (montées de 6 cordes accordées par quartes et tierces), une basse de viole et un *violone* ou contre-basse de viole. Cela s'appelait *le petit chœur. Le grand chœur*, qui se réunissait au petit pour les chœurs et pour

la danse, était composé de quatre violons pour la partie des dessus, quatre *quintons* (violes à 5 cordes) pour les secondes parties, quatre *quintes de viole*, quatre *tailles de viole*, quatre basses de viole, deux violoncelles, deux *violone*. une contre-basse de violon, quatre premiers hautbois, deux seconds hautbois et quatre bassons. Les hautbois jouaient à l'unisson des violons et des *quintons*, les bassons à l'unisson des basses. On ne trouve dans les registres de l'Opéra ni cors, ni cornets, ni trompettes. Quand il y avait des fanfares de trompettes dans quelque scène d'un opéra, on les prenait dans l'écurie de la maison du roi. Il n'y avait donc pas alors d'instrumentation proprement dite, mais seulement des instruments réunis aux voix, sauf dans les ritournelles et dans les airs de danse.

Dans un système semblable, la sonorité n'est employée ni pour le but de la variété, ni pour celui du coloris des idées dramatiques, ni, enfin, pour celui de l'expression. On n'y trouve que l'opposition systématique des effets de *piano* et de *forte*. Faible sonorité pour les airs et le récitatif; sonorité plus puissante pour les chœurs et pour la danse. Par une conséquence de la situation de l'art à la même époque, les nuances du *forte* et du *piano* n'étaient pas employées comme éléments d'accentuation, mais comme une simple formule. C'est ainsi que jusques vers 1775, on voit dans la plupart des partitions les mêmes phrases marquées pour être dites une fois *piano*, puis une fois *forte*, ou le contraire. On se tromperait toutefois si l'on concluait, de ce qui précède, que l'art était alors dans un état d'infériorité en comparaison de son état actuel; car les belles œuvres d'un temps, comme celles d'un autre, sont produites par le génie qui ne progresse pas, mais qui, suivant les temps et les circonstances, invente dans un ordre d'idées ou dans un autre. Nous avons aujourd'hui les ressources de la variété et le coloris de la sonorité, mais nous n'avons plus ni la naïveté de pensées des anciens maîtres, ni la grandeur souveraine de Haendel. Tous nos effets de puissance sonore s'anéantissent en présence de l'effet de quelques chœurs de ce grand homme, lesquels sont accompagnés simplement par le quatuor d'instruments à cordes auquel se réunissent les hautbois, comme dans le système de l'orchestre de l'opéra dont je viens de parler. Cette grandeur colossale, attribut de Haendel, vient uniquement de la pensée et du sentiment; elle requiert la simplicité des moyens dont il s'est servi et repousse les nuances de variété sonore, dont le principe est la sensibilité organique. C'est pour cela que Mozart, le plus complet des musiciens, reconnaissait, dans ses dernières années, qu'il s'était trompé en donnant une instrumentation nouvelle à plusieurs oratorios de Haendel : *Je n'ai réussi*, disait-il, *qu'à colorer quelques airs, et j'ai gâté le reste.*

Successivement introduits dans l'instrumentation vers le milieu du XVIIIe siècle, pour la réalisation d'effets particuliers, les hautbois, réduits au rôle de *solo*, les flûtes, les clarinettes, *les cors de chasse* et les bassons, n'y interviennent d'abord qu'avec beaucoup de discrétion. Leur usage trouve de l'opposition chez quelques peuples dont les penchants étaient alors exclusivement mélodiques, tels que les Italiens et les Français. Il est assez curieux de lire certaines déclamations de cette époque, où l'on ne cesse de répéter que l'orchestre n'est tolérable qu'à la condition d'accompagner les voix sans les étouffer. On ne peut s'empêcher de rire aujourd'hui en voyant les partitions auxquelles s'adressait le reproche d'exagérer les effets de sonorité.

Cependant le domaine de la musique instrumentale venait de s'agrandir; le génie de Haydn avait créé la symphonie véritable, où les instruments à vent remplissent un rôle important par la diversité de leurs timbres appropriée au caractère des phrases. Après lui vint Mozart, à qui il fut donné de créer l'art nouveau, l'art complet de la musique moderne. Nul, avant lui, n'avait aussi bien compris, ou plutôt senti (car tout est sentiment chez cet homme extraordinaire), nul, dis-je, n'avait aussi bien saisi les rapports de la spécialité des sonorités avec la nature des idées, et n'en avait su tirer les accents d'expression découverts par son génie. Tout ce qui a été fait après lui, sous ce rapport, vient de lui.

L'art d'instrumenter la musique, dont Mozart avait laissé le modèle dans les partitions des *Noces de Figaro*, de *Don Juan*, de *la Flûte enchantée* et de ses *symphonies*, était encore tel qu'il l'avait fait, lorsqu'en 1827, me préoccupant d'idées générales sur la sonorité en musique, comme je le faisais depuis longtemps à l'égard des lois de la tonalité, de l'harmonie et du rhythme, je publiai dans *la Revue musicale* (avril 1827, n° 11), sous le titre : *Des révolutions de l'orchestre*, l'aperçu de ce qui restait à faire pour être en possession d'un système complet des effets possibles de la sonorité des voix et des instruments. Après un résumé historique de la création et des transformations de l'art d'instrumenter, je disais (p. 277) :

« La variété, comme on sait, est ce qu'on désire le plus dans les arts, et ce qui est le plus rare. Le moyen d'obtenir le meilleur effet de l'orchestre, serait donc d'établir cette variété dans l'instrumentation, au lieu d'adopter un système qui se représente à chaque morceau, comme on l'a fait depuis l'invention du drame musical... Les formes de l'instrumentation ont toujours été les mêmes dans chacun des systèmes qui se sont succédé. De nos jours, il est rare de trouver un air, un duo, une romance même, qui n'aient pour accompagnement deux parties de violon, alto, violoncelle, contre-basse, flûtes, hautbois, clarinettes, bassons, cors, trompettes, timbales, etc. En cela comme en toute chose, toujours la formule, l'inévitable formule. Quelle source de monotonie qu'une semblable obstination à reproduire toujours les mêmes sons, les mêmes accents, les mêmes associations! Pourquoi, avec des moyens bien plus développés, n'imiterait-on pas l'idée si heureuse de Monteverde, de donner à chaque morceau une physionomie particulière, par la différence de sonorité des instruments? On aurait des airs, des duos, des romances, des quatuors même, accompagnés seulement par des instruments à cordes d'espèces différentes, ou même d'une seule, telle que des violoncelles ou des violons et altos, ou enfin de doubles quatuors dont un serait à sons soutenus et l'autre à sons pincés. On pourrait également employer des flûtes ou des clarinettes seules, des hautbois avec des cors anglais ou des bassons. Mais pour user de ces moyens, il faudrait compléter certains systèmes d'instruments....

» On pourrait user de la variété d'effets que je propose, non-seulement dans des morceaux différents, mais dans le cours d'une même scène. La réunion de toutes les ressources aurait lieu dans les situations fortes, dans les finales, etc. ; on en tirerait d'autant plus d'effet que cette réunion serait plus rare.

» Tout cela, dira-t-on, n'est pas le génie! Je le sais bien, et cela est heureux; car s'il y avait des procédés pour faire de bonne musique, ce ne serait plus un art. Mais pourquoi ne pas offrir à ce génie, sans lequel on ne peut rien, toutes les ressources que l'expérience et la raison font trouver? Pourquoi borner son domaine? Réduisez Mozart et Rossini au quatuor de Pergolèse : ils trouveront de beaux chants, une harmonie élégante et suave, mais ils ne pourront produire les effets si énergiques que vous admirez dans leurs compositions. Comment supposer l'existence de la dernière scène de *Don Juan* ou du finale de *Moïse* avec des violons, des altos et des basses? N'en doutons pas, ces beaux effets sont le résultat d'un grand orchestre et du génie qui a su le mettre en œuvre. Les grands maîtres des anciennes écoles ont aussi inventé des effets d'un autre genre avec des moyens bien plus simples : c'est pourquoi je demande qu'on ne renonce point à ces moyens. Je désire qu'on use de tout : le reste est l'affaire du talent. »

Le jour où parut cet article, Meyerbeer, alors à Paris, m'écrivit ce billet :

« Cher Maître,

» Je suis encore sous l'empire de l'émotion causée par la lecture que j'ai faite ce matin, dans *la Revue musicale,* de votre.... article sur les *révolutions de l'orchestre.* Votre idée ouvre un monde nouveau d'effets aux compositeurs. J'en entrevois toute la portée, et j'espère bien ne pas la perdre de vue désormais et en faire mon profit. Continuez, cher maître, continuez de nous..... etc. »

L'illustre artiste qui m'écrivait alors ces lignes n'a point oublié, en effet, l'impression que lui avait faite l'idée jetée par moi sommairement sur un sujet si neuf. Pour moi, il est devenu évident, depuis la mise en scène de *Robert le Diable*, que son auteur s'est incessamment préoccupé de la variété des effets de la sonorité dans l'instrumentation de ses grands ouvrages. Celui que je viens de citer, *les Huguenots*, *le Prophète*, *Struensée*, *l'Étoile du Nord*, *le Pardon de Ploërmel*, et ses grandes *Marches aux flambeaux*, écrites pour la cour de Prusse, abondent en richesses de ce genre. L'analyse des moyens employés par son génie pour la réalisation des effets qu'il se proposait de produire fournirait la matière d'une curieuse et instructive étude. Avec Meyerbeer s'est opérée une transformation de l'art au point de vue de la sonorité ; transformation dans laquelle l'instrumentation créée par Mozart n'est plus qu'un des éléments d'un système plus complet. Avec *Robert le Diable* surgit une école nouvelle où l'inventeur est suivi par Halévy, Félicien David, Verdi et Gounod ; école où l'exagération de la puissance sonore s'est quelquefois fait remarquer, mais dans laquelle cet excès n'est qu'un accident, et qui a surtout pour principe la variété de l'accentuation et du coloris dramatique.

Je disais, dans l'article du 11 avril 1827, que pour la réalisation absolue de mes idées concernant l'emploi des instruments de toute espèce par familles, il était nécessaire de compléter certains systèmes de sonorités. J'étais loin de prévoir alors que non-seulement ces systèmes seraient bientôt complétés, mais que des instruments bornés à un petit nombre de sons acquéreraient une échelle chromatique complète, et que de nouvelles familles de timbres auparavant inconnus seraient créées par un homme qui n'était pas encore sorti de l'enfance et dont le nom n'avait jamais frappé mon oreille. Cependant, dans l'espace de trente-sept ans écoulés depuis lors, il s'est fait une régénération prodigieuse de tous les genres de sonorités, dans la catégorie des instruments à vent. Quelques-uns, perfectionnés dans la justesse de leur échelle et dans leur doigté, sont entrés d'une manière plus large et plus satisfaisante dans le domaine de l'art : par l'ingénieuse invention des pistons et des cylindres, les cors et les trompettes ont acquis, au lieu de quelques notes harmoniques, une échelle chromatique dont ils étaient dépourvus, une octave tout entière de sons graves qui donne une basse à leur système et des sons homogènes dans toute leur étendue. Le cornet, dont la véritable destination n'a pas été comprise jusqu'à ce moment, et dont on a fait malheureusement une vulgarité de guinguette et de cabaret, a pourvu d'un soprano la famille des cors, bornée auparavant à l'alto, au ténor et à la basse. Le génie de Sax, après avoir donné aux clarinettes la basse et la contre-basse qui leur manquait, est entré par intuition dans mon idée primitive de chaque timbre par famille complète, l'a élargie et, l'appliquant à des créations de sonorités dont je n'avais pas prévu l'existence possible, a doté la musique d'une variété de voix de laquelle sortiront des effets non encore prévus. Du bugle britannique, à la sonorité grossière et sauvage, il a fait, en le perfectionnant dans ses proportions, une famille nombreuse qui comprend deux voix aiguë et suraiguë ; le soprano, dans ses conditions ordinaires, le contralto, le ténor, le baryton, la basse et des contre-basses de deux diapasons. L'homogénéité de timbre (*sui generis*) et l'unité de doigté sont les conquêtes de Sax dans la création de cette famille à laquelle il a donné le nom de *saxhorn*. Par une modification des proportions des tubes de cette famille, il a fait celle des *saxotromba* dont le timbre, moins rond que celui des *saxhorn* et moins strident que celui de la trompette, fournit une nuance de demi-caractère dont il y a des effets à tirer. Ces deux familles donnent d'excellentes basses pour la musique d'harmonie.

Par les recherches de Sax, la famille des trombones, qui se rattache à celle des trompettes, étant armée de ses six cylindres, n'a pas seulement acquis la faculté de chanter avec douceur, sans rien perdre de son énergie lorsque celle-ci est nécessaire, mais est aujourd'hui pourvue d'une rapidité d'articulation égale à celle de la flûte. Pour compléter, enfin, la série de tant de timbres distincts par le plus sympathique de tous, Sax a créé la famille complète des *saxophones*, qui, seule, peut former un orchestre aussi remarquable par sa puissance que séduisant par son charme.

On voit donc qu'à l'exception de la flûte, à laquelle on ne pourrait rendre le contralto, le ténor et la basse qu'en revenant pour ces voix à la forme de la *flûte à bec* du moyen âge, tous les instruments présentent aujourd'hui des familles complètes, non plus pour en faire des catégories d'instruments d'orchestre, de musique d'infanterie ou de cavalerie, mais pour faire entrer toutes ces voix dans la grande et noble musique, pour y chercher des nuances, et pour en faire la palette du compositeur. Ne bouchez pas vos oreilles ; soyez convaincus au contraire qu'il ne s'agit pas d'augmenter le bruit, ce qu'à Dieu ne plaise, mais bien de trouver d'heureuses oppositions dans cette immense variété de timbres, d'ouvrir des voies nouvelles à l'expression, par des accents inconnus, enfin, de rendre l'art inépuisable dans le domaine de la sonorité, comme il l'est dans celui du sentiment de la pensée.

Dans un second et dernier article, je dirai quelles sont mes idées pour la réalisation de ces aperçus.

FÉTIS père.

(*La suite prochainement.*)

Mme SCHROEDER-DEVRIENT,

Par M. de Wolzogen (1).

III.

Ce n'est pas toujours à l'artiste qui le premier a joué un rôle qu'appartient l'honneur de l'avoir créé ; nous en avons par devers nous plusieurs exemples. *Créer un rôle* c'est lui donner sa physionomie la plus vraie, son expression la plus haute ; c'est en tirer tout ce qu'il contient pour le succès de l'œuvre et la gloire de l'auteur. On n'a pas oublié ce que Duprez fit pour *Guillaume Tell*. Wilhelmine Schroeder avait fait plus encore pour *Fidelio*, qui depuis longues années languissait sous une réprobation trop absolue pour être juste. Le grand compositeur en avait écrit le principal rôle pour Anna Milder-Hauptmann, cantatrice dont la voix était magnifique, le jeu plein de noblesse, mais qui par sa froideur exagérait encore les défauts tant reprochés à la musique. Représenté à Vienne le 20 novembre 1805, repris le 29 mars 1806, *Fidelio*, qui du reste arrivait dans des circonstances peu favorables, ne produisit qu'un médiocre effet ; il en fut tout autrement le 9 novembre 1822, jour où il fut repris encore et donné pour la fête de l'impératrice.

Beethoven s'était montré peu satisfait en apprenant qu'une enfant de dix-sept ans serait chargée du grand rôle de l'ouvrage ; mais pour le rassurer on lui dit que Sophie Schroeder présiderait aux études de sa fille, et les répétitions commencèrent. Beethoven avait mis pour condition qu'il conduirait lui-même, et à la répétition générale

(1) Voir les nos 24 et 26.

il tenait le bâton. Wilhelmine ne le connaissait pas : elle vit avec tristesse ce maître, dont l'oreille était désormais inaccessible à tous les sons, gesticulant avec violence, les cheveux en désordre, les traits renversés et lançant des regards farouches. S'il fallait jouer *piano*, il disparaissait presque sous le pupitre; pour un *forte*, au contraire, il se levait tout droit et poussait des cris étranges. L'orchestre et les chanteurs ne savaient où ils en étaient; à la fin de la répétition, force fut bien de déclarer au compositeur qu'il n'y avait pas moyen de le laisser conduire. Le soir de la représentation, il était assis derrière le chef d'orchestre, enveloppé dans son manteau, de telle sorte qu'on n'apercevait que l'éclair de ses yeux. Wilhelmine en était effrayée, et cette vue lui causait une émotion extrême. Mais à peine eût-elle dit les premiers mots qu'elle sentit s'opérer une merveilleuse transformation. Beethoven et le public disparurent tout d'un coup : ses préoccupations, ses craintes s'évanouirent; elle oublia le théâtre, le personnage, le rôle pour devenir Léonore elle-même, pour vivre de sa vie, souffrir de ses douleurs. Et plus l'illusion se prolongeait, plus elle se sentait en possession d'une force jusqu'alors inconnue : plus elle tenait l'auditoire sous le charme, et cela dura jusqu'à son entrée dans la prison; mais à ce moment la force lui manqua : elle craignit de ne pouvoir atteindre au but de ses efforts, mais sa figure, son attitude n'en étaient que mieux d'accord avec la situation. Léonore s'élance entre son époux et le poignard du meurtrier, c'est l'instant redoutable! Les instruments se taisent; le courage du désespoir exalte Léonore qui s'écrie : *Frappe d'abord sa femme!* Le meurtrier recule, et Léonore tire de son sein le pistolet qu'elle dirige sur Pizarro; celui-ci recule encore, et l'épouse intrépide ne cesse de le menacer. Alors retentissent les trompettes annonçant la fin de la crise et l'arrivée des libérateurs. Wilhelmine était à bout de son énergie : ses mains crispées ne pouvaient plus tenir l'arme qui s'en échappa! Ses genoux pliaient; chancelante elle porta ses mains à sa tête et laissa échapper ce fameux cri, si peu musical, que toute artiste jouant Fidelio s'est crue, depuis, obligée de reproduire! Chez Wilhelmine, ce cri n'était ni prémédité ni volontaire. Avec les autres, ce ne fut qu'une tradition, une habitude à laquelle nulle ne voulut déroger, et voilà comme les inspirations les plus heureuses se changent souvent en vulgaires conventions.

Cette représentation de *Fidelio* fut un événement capital pour l'artiste et pour l'œuvre. Beethoven avait enfin trouvé sa Léonore : à la vérité, il n'entendait pas le son de sa voix, mais il voyait rayonner l'âme de son chant dans son jeu : l'actrice lui révélait la cantatrice. Après le spectacle il s'approcha d'elle, ses sombres regards s'étaient un peu éclaircis; il l'embrassa sur les joues, la remercia pour *Fidelio*, et lui promit d'écrire pour elle un autre opéra; promesse qui ne devait pas, hélas! être accomplie. Wilhelmine ne rencontra plus Beethoven, mais le peu de mots qu'il lui avait dits resta comme le plus cher de ses souvenirs dans le nombre des compliments dont elle fut accablée.

C'est à Wilhelmine que *Fidelio* dut son admission au répertoire de l'Europe, et le rôle de Léonore fut toujours le meilleur de ses rôles, celui qui, partout où elle le joua, en France, en Angleterre, comme dans son pays, la plaça au-dessus de toutes ses rivales, sans en excepter Mme Malibran, malgré son génie musical et dramatique. En Allemagne, la célèbre Nanette Schechner s'était aussi élevée très-haut dans ce même rôle, mais on l'y admirait surtout comme cantatrice et pour la rare beauté de sa puissante voix. Wilhelmine Schroeder joignait à tous ses mérites un avantage que rien ne peut donner : elle semblait avoir été créée et mise au monde tout exprès pour jouer le rôle d'une femme qui se déguise en homme. Impossible de porter mieux qu'elle le costume masculin, auquel la nature et l'éducation l'avaient également prédisposée. Avec tous les charmes de son sexe, elle possédait ce je ne sais quoi de noble et de hardi, qui rend le doute possible, et sauve le ridicule du travestissement. Sous ses habits de jeune garçon Wilhelmine laissait entrevoir, sans trop l'accuser, une femme adorable.

Nous avons dit que Weber avait été très-content d'elle, lorsqu'elle joua la première à Vienne le rôle d'Agathe, dans l'année même où le *Freischutz* avait vu le jour à Berlin. M. de Wolzogen s'inscrit en faux contre certains détails d'une prétendue visite de Weber à la jeune artiste et à sa famille le lendemain de la représentation. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Weber fut invité à dîner par Sophie Schroeder, et qu'il reçut de tous les convives les plus chaleureux compliments sur son ouvrage : il n'est pas moins vrai qu'à compter de ce jour Wilhelmine ne cessa d'admirer et d'honorer le grand maître, bien que par la suite leurs relations aient souffert quelques froissements, légers en apparence, et qui pourtant laissèrent une impression trop durable pour ne les attribuer qu'à des causes frivoles. Pourrait-on supposer que la cantatrice gardât rancune au compositeur d'une scène ridicule qui s'était passée de 1823 à 1826, et dont, longtemps après, elle ne parlait pas sans donner des signes de colère?

Il s'agissait d'une représentation de *Fidelio* à Dresde où ils étaient engagés tous les deux. C'était Weber qui conduisait l'orchestre; pendant le dernier finale un chat sortit de la coulisse précisément à l'endroit le plus pathétique et lorsque sa présence devait contrarier le plus la cantatrice. Weber, de sa place dans l'orchestre, fit tout ce qu'il put pour chasser l'animal, mais il s'y prit si mal que ses *psch-psch* continuels engagèrent le chat à s'avancer davantage, et que le public, égayé par la manière dont il dressait les oreilles et paraissait répondre à l'appel de Weber, ne se trouva plus dans les conditions requises pour l'audition d'un chef-d'œuvre et l'admiration de son auteur. Certainement, si l'artiste en voulait au chef d'orchestre, elle n'accusait pas ses intentions et ne s'en prenait qu'à sa maladresse. Notez que Weber était placé, non pas au milieu, mais à l'extrémité de l'orchestre, suivant l'ancien système italien, et qu'il ne dominait pas le théâtre de manière à y exercer facilement son action.

Le petit événement dont le récit précède avait dû être fort désagréable à la jeune artiste. On le concevra quand on saura jusqu'à quel degré elle portait ce qu'on pourrait appeler l'héroïsme du dévouement dramatique. Rien ne lui coûtait pour remplir ce qu'elle considérait comme son devoir, sa consigne, son mot d'ordre. On raconte les peines qu'elle se donna pour corriger sa prononciation et se défaire du grasseyement. Sa mère, qui avait un *R* admirable, lui donnait des leçons de mécanisme, et Wilhelmine travaillait sans relâche, même en se promenant; on la voyait s'élancer tout à coup, laissant derrière elle ceux qui l'accompagnaient, et revenir à eux, lorsqu'elle se croyait sûre de son fait, en s'écriant : « Tenez, le voilà, votre *R* : Rrrrr (1). »

A Dresde, où elle chantait pour la première fois le *Raoul Barbe-Bleue*, de Sédaine et de Grétry, pour donner plus d'effet à la dernière scène où le terrible Raoul entraîne Isaure pour la jeter dans le fatal cabinet, elle était convenue que l'acteur qui jouait avec elle aurait l'air de la saisir par les cheveux, tandis qu'il ne saisirait qu'une ceinture artistement cachée sous les flots de son abondante chevelure. Mais, dans la chaleur de l'entraînement théâtral, l'acteur oublia ce qu'il devait faire, et ce qui ne devait être qu'une imitation devint une réalité. Il saisit la pauvre Isaure et la traîna de telle sorte que ses cheveux et son sang restèrent comme preuves de la torture qu'elle avait subie sans sourciller. La scène eut un succès immense, mais on ne fut pas tenté de la recommencer. Elle produisit toujours un effet

(1) En allemand : *Da habt ihr euere Schnarre, Rrrrr*. Mot à mot : Vous avez votre crécelle.

d'enthousiasme. Mais on s'arrangea pour que les spectateurs n'y perdissent rien ni l'artiste non plus.

PAUL SMITH.

(*La suite prochainement.*)

HÉQUET (Charles-Joseph-Gustave) (1).

(BIOGRAPHIE UNIVERSELLE DES MUSICIENS. — *Seconde édition.*)

Littérateur et compositeur, né à Bordeaux le 22 août 1803, M. Héquet fit ses études au collége de Troyes, puis alla suivre les cours de l'Ecole de droit à Paris en 1821, et fut reçu avocat à la Cour royale de cette ville en 1824; mais il ne plaida jamais. Doué d'instinct pour la musique, il l'étudia d'abord à peu près seul jusqu'au moment où Paer se chargea de lui enseigner la composition.

Ses premiers essais de musique datent de 1830; il écrivit alors un grand nombre de morceaux de musique nouvelle pour des vaudevilles dont la plupart étaient d'Ancelot, et parmi lesquels on remarque *la Mendiante, le Favori, la Comtesse d'Egmont*, etc. Quelques-unes de ces légères productions ont obtenu un succès populaire. M. Héquet écrivit, en 1834, pour le théâtre de Versailles, un opéra en deux actes dont Carmouche, alors directeur de ce théâtre, avait fait les paroles. C'était un vaudeville joué autrefois au théâtre de la rue de Chartres et au théâtre des Nouveautés de Paris, sous le titre : *la Fiancée de la Clyde*. L'ouvrage fut représenté en 1835, à Versailles, et les connaisseurs remarquèrent dans la musique de la fantaisie et de la vérité dramatique. Une maladie de foie, dont M. Héquet fut atteint vers le même temps, lui fit perdre presque entièrement plusieurs années pour ses travaux. En 1844, la Société des concerts du Conservatoire fit exécuter dans une de ses séances *le Roi Léar*, grande scène lyrique de cet artiste pour voix de basse, avec chœurs et orchestre, qui fut chantée par Barroilhet.

En dépit des préventions des habitués de ces concerts contre toute musique dont les auteurs ont le tort de n'être pas encore enterrés, l'ouvrage de M. Héquet fut si bien applaudi qu'il fut exécuté de nouveau dans un des concerts de l'année suivante, et chanté avec un égal succès par Hermann Léon. En outre, M. Héquet avait écrit plusieurs partitions : il ne put en faire entendre une seule. Je me trompe, *le Braconnier*, charmant petit acte mélodieux, bien écrit et bien instrumenté, fut joué au théâtre de l'Opéra-Comique, au mois d'octobre 1847. Un bon quatuor, un duo, un air de femme, une romance de ténor et d'excellents couplets rhythmiques firent le succès d'une pièce d'ailleurs assez médiocre. La carrière semblait enfin ouverte pour le compositeur; mais bientôt arrivèrent les brutalités de la révolution de 1848 qui la fermèrent de nouveau. Repoussé des voies du musicien, M. Héquet dut rentrer dans celle du littérateur, qu'il avait déjà suivie avec honneur, esprit et talent, et neuf années s'écoulèrent avant qu'il put de nouveau aborder la scène comme compositeur. Le 24 juin 1856, il fit jouer, au théâtre des *Bouffes-Parisiens*, *Marinette et Gros-René*, opérette en un acte. Un caractère bouffe plein de gaieté, une rare distinction dans les idées, enfin, une harmonie élégante et pure, sont les qualités qui se font remarquer dans ce petit ouvrage. On a de M. Héquet des morceaux détachés, parmi lesquels se fait remarquer la ballade de *Marie Tudor*, publiée en 1833.

Le début de M. Héquet dans la littérature fut sa collaboration avec Ancelot dans une jolie comédie, *Mme du Châtelet*, jouée avec beaucoup de succès en 1832. Attaché en 1833 au *Courrier français*, alors dirigé par V. Lapelouze, il y a publié, pendant deux ans, des nouvelles en feuilletons. Des morceaux du même genre furent aussi donnés par lui au *Journal du commerce* et au *Capitole*. En 1841, il succéda à Mainzer pour la critique musicale au *National*, et la continua jusqu'à la suppression de ce journal par le coup d'Etat du mois de décembre 1851. Il y avait fait aussi de la critique littéraire, et depuis 1848 jusqu'à la fin de l'été de 1850, il avait pris une part très-active à la politique de ce journal. L'éditeur de musique Troupenas ayant fondé, en 1842, *la Mélodie*, journal hebdomadaire, ce fut M. Héquet qui en fit la plus grande partie pendant toute son existence. Ce fut lui aussi qu'on chargea de tout ce qui concernait la musique dans *l'Illustration*, dès sa création, en 1843. Il y continua sa collaboration jusqu'en 1847, où Bousquet lui succéda. Après la mort prématurée de cet artiste, M. Héquet reprit sa position dans cette revue illustrée. Au moment où cette notice est publiée, il y continue la critique musicale. *La Revue* et *Gazette musicale de Paris* compte aussi cet artiste littérateur au nombre de ses collaborateurs. On a de M. Héquet une *Histoire de Mme de Maintenon* (Paris, Hachette et Ce, 1853), bon livre dont la première édition a été rapidement épuisée, et dont on prépare la seconde.

FÉTIS père.

(1) Notre collaborateur Gustave Héquet étant sur le point de faire représenter, à Bade, un nouvel opéra de sa composition, nous profitons de cette circonstance pour reproduire la notice biographique que M. Fétis père lui a consacrée dans la seconde édition de son excellent ouvrage.

LES PREMIERS CONCERTS PUBLICS A VIENNE (1).

A partir de 1772, pendant le carême et l'avent, on donnait des *académies musicales* où se faisaient entendre des chanteurs italiens et des virtuoses nationaux ou étrangers. Il n'y avait pas de salle spécialement affectée à ces concerts, qui avaient lieu au théâtre. Pendant les entr'actes ou lorsqu'il y avait relâche, on y jouait des symphonies de Kohaut, Ordonnez, Martini, Haydn, Mozart, Dittersdorf, Wranitzky, Weigl. On y joua aussi deux symphonies de Gluck. Les airs et les chœurs qui faisaient partie du répertoire de ces concerts, étaient, pour la plupart, de Salieri, Gluck, Wagenseil, Weigl, Haendel, Haydn, Sacchini, Hasse, etc. Parmi les artistes de chant — Italiens pour la plupart — on cite : Mme Nicolini (Cesarini), le soprano Muschietti, les époux Madini. Dans les académies du Burgtheater, on entendit : en 1780, la célèbre Mara; en 1783, la Storace; en 1795, Mme Blomer, une Anglaise. Les plus connus parmi les instrumentistes étaient : les violoncellistes Reicha et Weigl (le père du compositeur); Stadler, clarinettiste; Triebensée et Lebrun, hautbois; les violonistes Paisible, Schlesinger, Frænzel, Marchand; enfin, les pianistes Mozart, Mlle Thérèse Paradies, et en 1795, 1798 et 1800, Beethoven. Une notabilité de cette époque était Benda, l'auteur des mono et duo-drames *Ariane à Naxos*, etc. Au concert qu'il donna, le 14 mars 1779, au théâtre Kartner-Thor, il fit entendre des airs et des duos de ses opéras *Walder* et *Romeo et Juliette*. Parmi les apparitions bizarres, il faut signaler une Mme Schindler qui chantait des airs et jouait de la flûte traversière; 1783 : Roth, de Nuremberg, qui tambourinait sur seize timbales à la fois; une « géante d'une taille extraordinaire », cantatrice; enfin, une symphonie intitulée : *Werther*, roman mis en musique par Pugnani, inspecteur de la musique du roi de Sardaigne (1796). Joseph Weigl fit exécuter dans un concert une cantate avec ce singulier titre : *Les émotions de mon cœur*, et la musique d'un ballet : *Richard Cœur de lion*.

Le créateur des concerts de virtuoses est Mozart. Il en donnait régulièrement un, pendant le carême, à partir de l'année 1782 où il

(1) Quatrième volume de *la Revue autrichienne*.

s'était fixé à Vienne. Plus tard nous le voyons s'associer avec Marlin pour une série de matinées dans l'Augarten. C'est depuis lors seulement que la musique instrumentale commença à entrer dans le domaine de la publicité ; jusque-là elle avait été restreinte aux sociétés particulières. Parmi les virtuoses de cette époque le chevalier Charles de Dittersdorf mérite une mention particulière; il jouissait d'une grande réputation comme violoniste. Aujourd'hui il n'est guère connu que comme auteur de quelques opéras-bouffes, et on n'apprendra peut-être pas sans étonnement que le compositeur à qui l'on doit *le Médecin et l'Apothicaire* a écrit quatre oratorios: *Job*, *Esther*, *David*, *Isaac*, qui étaient en grande faveur. De plus, en 1786, Dittersdorf fit exécuter à l'Augarten une œuvre bizarre : *les Métamorphoses d'Ovide,* une série de douze symphonies caractéristiques. Vers le même temps nous voyons figurer au répertoire de la musique instrumentale plusieurs œuvres symphoniques de Gluck, lesquelles sont aujourd'hui complétement oubliées.

Dans les dix premières années du XIXe siècle, il n'y avait point de concerts publics réguliers pour l'exécution de symphonies et autres œuvres de musique d'orchestre, tels que trios, quatuors. Mais peu à peu les grandes chapelles princières s'étaient dissoutes; les mécènes haut placés avaient disparu, la musique se mit sous la protection des classes moyennes. Dans la maison de M Joseph Hochenadel, employé au ministère de la guerre, on se réunissait régulièrement pour faire de la musique de chambre; parfois on y exécutait même des oratorios, des cantates, et d'anciens opéras avec accompagnement de piano, depuis 1810-1824. Parmi les dilettanti qui s'y faisaient entendre on signale la cantatrice, depuis célèbre, Caroline Ungher; le violoniste Georges Hellmesberger, le père, plus tard premier violon à l'orchestre du théâtre de l'opéra de la cour; et le conseiller aulique Kiesewetter, qui chantait, et en outre, arrangeait des oratorios, etc., pour le piano. A certains jours de fête, une société d'amateurs se réunissait chez Kiesewetter; ces réunions ont été, à Vienne, les premiers concerts historiques, et à la rigueur, elles sont restées les derniers. Ils ont commencé, probablement, en 1817, et ont été continués jusqu'en 1838. Un des principaux centres de réunions musicales privées, de 1815-1824, c'était la maison de l'avocat Ignace de Sonnleithner; comme son père et son fils, c'était un jurisconsulte et un musicien distingué. On y exécutait de la musique de chambre, des airs, des chœurs, et des symphonies et ouvertures, et même des oratorios et opéras entiers, arrangés en quatuors. C'est dans ces réunions qu'on entendit pour la première fois les lieder et compositions à quatre voix de François Schubert. Sonnleithner publia, à ses frais, *le Roi des Aulnes*, et ouvrit ainsi la carrière au célèbre compositeur.

Dans la maison de son père avaient également lieu des réunions, où le vieux maître d'école et ses fils, avec le concours de quelques amis, faisaient de la musique de chambre. Plus tard on se réunit chez un négociant nommé Frischling, puis chez un violoniste, Hattwig; en 1818 on y jouait des symphonies de Haydn, Mozart, Romberg, et les deux premières de Beethoven. C'est pour ces réunions, qui cessèrent en 1820, que François Schubert écrivit la symphonie en *si* majeur, celle en *ut* majeur, et l'ouverture dans le style italien. Ce fut Schuppanzig qui le premier, à Vienne, organisa des séances régulières de quatuors, par abonnement. Ses collègues étaient Linke, violoncelle; Sina (deuxième violon); Frainz Weilss (basse de viole). Le prix d'abonnement pour huit soirées était de 10 florins. Jacob Boehm, qui s'était fait entendre pour la première fois au Burg theater, dans les entr'actes, ouvrait, le 20 novembre 1816, une série de six séances de quatuors.

Le professeur, Ed. Hansleck.

NOUVELLES.

*** Lundi dernier, le théâtre impérial de l'Opéra a donné *Guillaume Tell*. Dumestre, qui vient de tenir pendant plusieurs années l'emploi de baryton à Marseille, y a reparu dans le rôle de Guillaume, et a été revu avec plaisir; mercredi, *le Trouvère* et *Diavolina*; Vendredi, *le Docteur Magnus* et *Giselle*.

*** Mardi aura lieu la répétition générale de *Nemea ou l'Amour vengé*, et probablement mercredi la première représentation de ce ballet, composé par Saint-Léon pour Mlle Mouravieff. Mlle Eugénie Fiocre remplira le rôle de l'Amour. Mmes Rousseau, Villeroy, Stoïkoff et Brach danseront un pas de quatre qu'on dit fort joli.

*** C'est M. Castelmary qui a chanté à la dernière représentation des *Huguenots* le rôle de Saint-Bris. Cazaux, dans la précédente, s'était, en tombant, fortement contusionné le genou au troisième acte, et, par suite de cette chute, il est forcé de garder le lit pendant quelque temps.

*** Le théâtre lyrique a fermé ses portes et l'Opéra-Comique a fait de même. Les ouvriers ont déjà pris possession de cette dernière salle pour y commencer les réparations ordonnées.

*** Mlle Marimon quitte l'Opéra-Comique pour le grand théâtre de Lyon, avec lequel elle vient de contracter un engagement pour la saison prochaine.

*** Le théâtre de la Porte-Saint-Martin a inauguré vendredi et samedi par *le Barbier de Séville* et *Norma* l'ère de liberté dont vont jouir désormais les théâtres. La salle était remplie comme à ses plus beaux jours, et l'on a chaleureusement applaudi Capoul, Raynal, Falchieri et Mlle Balby. C'est un grand succès. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

*** La représentation donnée le 28 juin, au théâtre du Palais-Royal, au bénéfice de Berthelier, avait attiré une foule considérable, quoique les prix eussent été doublés. Elle ne s'est terminée qu'à 1 heure du matin; Pradeau et Berthelier se retrouvaient dans cette création inimitable de leurs débuts à Paris, *les Deux Aveugles*; ils y ont été admirables de naturel, de verve et d'entrain, et ils ont dû répéter l'étourdissant boléro d'Offenbach aux acclamations de toute la salle. Berthelier et Mlle Frazey, la plus jolie Listchen qui se puisse voir, n'ont pas été moins applaudis dans *Lischen et Fritzchen*, et ils ont dû redire le charmant duo : *Je suis Alsacienne*. La soirée s'est terminée par des chansonnettes de l'excentrique Thérésa qui a été fort goûtée.

*** La première chambre du tribunal civil de la Seine, sous la présidence de M. Benoist-Champy, a rendu son jugement dans le procès pendant entre les directeurs des théâtres de Paris et la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, au sujet du droit à payer à l'administration de l'assistance publique sur les billets d'auteur, et il a été jugé que ce droit devait être à la charge des directeurs. Ce jugement vi nt de trancher une question d'une haute importance. Me Nicolet a plaidé pour la Société des auteurs et compositeurs dramatiques. Les directeurs étaient soutenus par Mes Lachaud, Desmarets et Caraby.

*** Au nombre des questions soulevées par la liberté des théâtres, celle qui concerne le prix des places vient d'être résolue. Les directeurs ont le droit d'augmenter ou de diminuer leurs prix, à la condition de les faire figurer sur les affiches. Ils ne pourront les modifier sans que le public soit prévenu en temps utile. Toute location faite à l'avance devra l'être à un prix déterminé et invariable, le public ne devant en aucun cas être victime d'une surprise ou d'un malentendu.

*** Samedi dernier, l'Académie des beaux-arts a procédé à l'élection d'un membre étranger, en remplacement de Meyerbeer. Trente-sept membres étaient présents. La majorité absolue était de dix-neuf voix. M. Verdi, compositeur, résidant à Gênes, a été élu par 23 voix ; M. Simonis, statuaire, a obtenu 7 voix; M. Navez, peintre, 4 voix; M. Gallait, peintre, 2 voix, et M. Geefs, statuaire, 1 voix.

*** Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que notre éminent collaborateur, Georges Kastner, membre de l'Institut, s'occupe de réunir les matériaux nécessaires pour écrire l'histoire complète de *la vie et des ouvrages* de Meyerbeer. C'est un engagement que le savant écrivain avait pris avec l'illustre maître, sur le désir exprimé par celui-ci. Nous n'avons pas besoin de dire avec quelle conscience et quel talent cette mission sera remplie. L'ouvrage entier se composera de deux ou trois volumes in-8°.

*** Les concours à huis clos commencent à partir de ce jour au Conservatoire de musique et de déclamation. Comme à l'ordinaire, ce sont les concours d'harmonie, de contre-point et de fugue qui auront lieu les premiers.

*** Les vingt-cinq jours de travail accordés aux concurrents pour le grand prix de composition musicale expirent mardi prochain, mais il est possible qu'une prolongation leur soit accordée à cause de l'état de santé de l'un d'eux.

*** On a représenté le 28 juin, à Bordeaux, le nouveau ballet de Costa, *Olympia*; il avait attiré beaucoup de monde, et il a valu de cha-

leureux applaudissements à Mlle Boschetti; mais le ballet même a obtenu un médiocre succès.

*** Le poétique hommage rendu à F. Halévy par Léon Halévy, son frère, sous forme d'intermède, et exécuté à l'Opéra-Comique le 27 mai dernier, a paru en brochure, et les admirateurs du grand compositeur pourront le joindre à ses œuvres, ainsi qu'aux notices publiées sur sa vie.

*** A plusieurs reprises, divers journaux ont annoncé que Liszt avait embrassé la vie monastique. Une lettre spirituelle écrite de Rome par le célèbre pianiste-compositeur dément catégoriquement cette nouvelle.

*** L'empereur d'Autriche à décerné à M. de Weber, l'auteur du livre récement publié, *la Vie de Charles-Marie de Weber*, et fils du célèbre compositeur, la grande médaille en or du mérite pour les arts et les sciences.

*** J. Moschelès a été décoré par le roi de Saxe de l'ordre d'Albrecht.

*** M. Charles Dancla avait convié la semaine dernière, dans les salons Pleyel-Wolff de la rue de Richelieu, une réunion d'artistes et d'amateurs pour leur faire entendre quelques morceaux nouveaux de sa composition, et surtout son cinquième quatuor en *la* mineur pour instruments à cordes qui renferme un andante et un finale très-remarquables. On n'a pas moins applaudi son trio en *mi* bémol pour piano, violon et violoncelle, et dans les fragments du sixième quatuor qui a clos la séance, un *minuetto* délicieux. M. Dancla, dont le mérite comme violoniste est depuis longtemps apprécié, était secondé pour l'exécution de ces morceaux par MM. Lenepveu, Altés, Lee et Mlle Sabatier-Blot. C'est dire qu'elle a été irréprochable.

*** Le Comité d'organisation du concours orphéonique de Seine-et-Oise a imposé aux sociétés chorales qui doivent prendre part à cette fête deux chœurs de Félix Godefroid : *les Pirates* et *la Grenouille*.

*** C'est aujourd'hui qu'auront lieu, à Amiens, les concours de musique d'harmonie, de fanfares et d'orphéons, ouverts par cette ville. Voici la composition des jurys: MM. Amb. Thomas, membre de l'Institut, président; Bazin, Dorus, Elwart, Grosset, Jonas, Klosé, le Couppey, Triébert, professeurs au Conservatoire de musique, Ermel, membre de la commission de surveillance du chant; Foulon, inspecteur de l'enseignement du chant; Blaquière, Gustave Chouquet, Laurent de Rillé, A. Vialon, compositeurs; Brunot, première flûte à l'Opéra-Comique; Sauvage-Trudin (de Boulogne); Gustave d'Hangest (d'Amiens); Bousquet, chef de musique du 4e cuirassiers, Schwartz et Dennery, chef et sous-chef de musique du 10e de ligne; Antoine Mohr, Paul Montmert et Stoupe, professeurs de musique. La distribution solennelle des prix se fera le soir, à 6 heures, sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

*** *Le Moniteur* reproduisait dernièrement l'article *ex-professo* publié par M. A. Méreaux dans *le Nouvelliste de Rouen*, au sujet des deux concerts que Pasdeloup est venu donner dans cette dernière ville, avec son excellent orchestre du Cirque Napoléon. Les détails que donne M. Mereaux sur le triomphe obtenu par M. Pasdeloup sont des plus intéressants, et ce triomphe est de nature à encourager l'éminent et persévérant chef d'orchestre à propager en France l'initiative qu'il a si heureusement prise à Paris. Deux mille personnes assistant à chacun de ces concerts — dont les programmes étaient d'ailleurs parfaitement choisis — c'est un fait inouï dans la capitale de la Normandie, qui ne passe pas précisément pour aimer les concerts, et M. Pasdeloup peut regarder l'épreuve comme décisive.

*** Les délibérations qui ont eu lieu le 19 juin dans la maison dite *Feldberg-haus*, sont importantes pour les pays que traverse le Taunus, chaîne de montagnes qui part de Hombourg et dont les vallées pittoresques produisent les célèbres vins du Rhin. Tous les ans, le premier dimanche de juillet, il y aura sur le Feldberg, l'une des sommités de la chaîne, un festival de chant avec exercice gymnastique. De tous les points de l'Allemagne, même les plus éloignés, on envoie des prix pour les vainqueurs.

*** Les personnes qui ont reçu des cartes d'invitation pour les auditions du mois de juin chez M. Adolphe Sax, 50, rue Saint-Georges, sont averties que ces auditions se continueront jusqu'au 15 juillet inclusivement.

*** Jeudi 23, comme nous l'avions annoncé, a eu lieu l'inauguration des grandes orgues de Saint-Germain des Prés, reconstruites par l'habile facteur, M. Stoltz. La solennité avait attiré beaucoup de monde et elle a été des plus intéressantes. Chacun à leur tour, M. Bazille, organiste de Sainte-Elisabeth; M. Schmitt, ancien organiste de Saint-Sulpice, et M. Chauvet, organiste de Saint-Méry, dans des morceaux appropriés à la circonstance et admirablement exécutés, ont fait valoir les beautés du magnifique instrument auquel M. Stoltz vient d'attacher son nom.

*** Toutes les personnes qui ont fréquenté l'été dernier les bains de Fécamp, ont été unanimes pour louer l'habileté avec laquelle a été dirigé l'établissement par un artiste de mérite, M. E. N. Nous avons sous les yeux le programme de toutes les séductions que M. E. N. se propose d'offrir cette année aux visiteurs de Fécamp, et nous pouvons assurer qu'elles enchérissent sur celles de l'année passée. Outre les avantages incontestables du site qui les y attirera tout naturellement, le directeur s'est souvenu qu'il était artiste avant tout, et il a fait une large part à la musique. Il y aura tous les jours concert avec orchestre; deux fois par semaine représentation théâtrale; grands bals et bals d'enfants, outre les fêtes exceptionnelles qui seront splendides.

*** Félix Godefroid vient d'être engagé pour les trois grandes fêtes musicales qui auront lieu prochainement à Wiesbaden, Troyes et Spa.

*** On annonce le retour à Paris de Mme Tarbé des Sablons, l'auteur de *I. Batavi*, qui ont clôturé d'une façon si brillante la saison du théâtre de la Pergola.

*** Alfred Jaell a passé quelques jours à Paris; il se rend à Hombourg, Ems et Spa, où il est attendu pour remplir divers engagements, après quoi il ira se reposer quelque temps à Trieste, sa ville natale.

*** M. Guidi, l'éditeur de Florence, a poursuivi toute cette saison, avec une persévérance digne des plus grands éloges, l'exécution de la musique de chambre qu'il a fondée sous le titre de Société des quatuors de Florence, et dont le *Boccherini* est l'organe. Grâce à cette utile entreprise et à la fondation du prix Basevi, obtenu cette année par Anichini et Bottesini, l'art musical marche dans cette belle portion de l'Italie à une véritable régénération.

*** Le concert des Champs-Elysées est toujours particulièrement favorisé du public. Le bon ton et l'élégance de ces réunions, où se rencontrent, chaque soir, toutes les notabilités parisiennes, non moins que le bon goût qui préside à la rédaction du programme, assurent, pour toute la belle saison, au concert Besselièvre, un grand et légitime succès.

*** L'un des meilleurs élèves de de Bériot, Charles Wynnen, vient de mourir à Marseille. Il était né à Tongres, province de Liége, et il n'était âgé que de trente-sept ans. M. Wiunen s'était fait entendre sur presque tous les points principaux des deux mondes où l'entraînaient ses goûts d'aventures et de voyages, qui n'avaient pas été refroidis par les plus désagréables incidents, tels que le naufrage du *Victor-Jacquemont*, à bord duquel il se trouvait. C'est ainsi que M. Wynnen visita le Brésil, où il reçut le titre de premier violon de l'empereur; la Plata, le Chili, le Pérou, Maurice, le Cap; il accompagna même Livingstone dans une de ses dangereuses explorations de l'Afrique centrale jusqu'au lac Nyami.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — Excepté le début de Mme Volpini, du théâtre de Sa Majesté, dans le rôle de Marta, début fort brillant pour la jeune cantatrice, rien de nouveau ne s'est passé sur nos scènes italiennes. *Le Prophète* a fourni à Tamberlick et à Mme Nantier-Didiée une nouvelle occasion de se distinguer, et Mlles Patti, Lagrua et Battu se sont fait entendre avec leur succès habituel dans les ouvrages du répertoire, parmi lesquels *Stradella*, qui y a conquis désormais sa place, a été représenté mardi dernier devant une salle comble. — On s'entretient beaucoup dans le monde musical et financier de la mise en actions,—au capital de deux millions cinq cent mille francs (100,000 liv. st.), divisé en 100,000 actions de 10 liv. chacune, — de la célèbre maison d'édition de musique connue sous la raison Cramer, Beale et Ce. Le propriétaire actuel, M. Wood, s'oblige à rester attaché pendant trois années à cet important établissement, l'un des plus anciens et des plus honorables de l'Europe, et pendant ce laps de temps, il garantit aux actionnaires un dividende annuel de 10 0/0. En outre, toutes les personnes, — et particulièrement les artistes, — qui ont eu des relations avec M. Willert Beale, apprendront avec plaisir qu'il figure en tête de la liste des gérants de la nouvelle société.

*** *Cologne.* — L'opéra italien s'affermit de plus en plus dans la faveur du public, qui, à chaque représentation, accourt en plus grand nombre et applaudit souvent avec un véritable enthousiasme. Ce sont *le Trouvère* et *Lucia* qui jusqu'ici ont obtenu le succès le plus complet.— Au Thalia-Theater, *la Part du Diable* et les *Diamants de la Couronne* ont été accueillis avec une faveur marquée. Prochainement Théodore Formès doit ouvrir à ce théâtre une série de représentations; il chantera ses principaux rôles : Masaniello, George Brown, Edgard, Lionel, etc.

*** *Berlin.* — L'opérette d'Offenbach, *Lischen et Fritzchen*, vient d'être donnée au théâtre Frédéric-Guillaume, et a obtenu le plus franc succès. C'est Mme Grobecker qui remplit avec beaucoup de talent et de verve le rôle de Fritzchen. — Le maître de chapelle Taubert vient d'être décoré de l'ordre de l'Aigle rouge, troisième classe. — La troupe du théâtre de la ville à Kœnigsberg a commencé à donner une série de représentations au théâtre Victoria. Les deux premières se sont composées de deux opéras de Flotow : l'*Armurier* et *le Meunier de Méran*, et la troisième du *Dieu et la Bayadère*, d'Auber. Le succès des ouvrages et des interprètes a été aussi grand que mérité.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, à Paris, 103, rue de Richelieu, au 1er.

Opéra en quatre actes

NORMA

Opéra en quatre actes

Musique de

BELLINI

AIRS DÉTACHÉS DE CHANT AVEC PAROLES FRANÇAISES :

1. **Introduction** : Druides, l'aube décline. . . . . B. 4 50
2. **Cavatine** : Egalement parée. . . . . T. 4 50
3. **Chœur** : Elle avance, sa tête inspirée 4 50
4. **Cavatine** : Chaste lune. . . . . S. 4 50
4 *bis. La même*, pour mezzo-soprano 4 50
4 *ter. La même*, pour contralto. 4 50
5. **Duo** : Va, cruelle. . . . . S.T. 5 »
6. **Duo** : O souvenance . . . . . S.S. 5 »
7. **Trio** : De lui te voir victime . . . . . S.S.T. 6 »
8. **Introduction** : Ah! qu'ils reposent. . . . . 3 »
9. **Duo** : Prends pitié de leur détresse. . . . . S.S. 4 50
9 *bis. Le même*, transposé. 4 50
10. **Chœur** : Partent ils?. 4 50
11. **Récit et chœur** : Il va venir 4 50
12. **Chœur** : Guerre! guerre! 4 50
13. **Duo** : Mon pouvoir enfin t'entraîne . . . . . S.T. 4 50
14. **Scène et air** : Par toi mon âme fut entraînée . . . . . 6 »

LES MÊMES, AVEC PAROLES ITALIENNES.

La partition pour chant et piano, net : 10 francs. — Partition pour piano seul, net : 6 francs.

IL BARBIERE DI SIVIGLIA

Opéra en trois actes, musique de

G. ROSSINI

Airs détachés de chant. — Partition chant et Piano. — Ouverture. — Arrangements.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS (Fondée en 1843)

50, rue Saint-Georges, à Paris.

MAISON ADOLPHE SAX

Saxophone alto MI bémol.

Saxophone ténor SI bémol.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique. Auteur du système d'organisation et fournisseur breveté de la musique des Guides et des autres régiments de la Garde impériale. — Inventeur des instruments à pavillon tournant, des instruments à six pistons indépendants, des nouvelles timbottes, des Saxhorns, des Saxophones, etc., etc.

Tous les instruments portent le nom : Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur, le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

SEULE GRANDE MÉDAILLE D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS INTERNATIONALES DE 1851 ET 1855, ETC.,

EXTRAITS DES RAPPORTS DES JURYS INTERNATIONAUX DES EXPOSITIONS UNIVERSELLES DE 1851, 1855 ET 1862, **relatifs aux Saxophones (BREVET DE 1846).**

« .... Parmi les inventeurs d'instruments de musique, la plus haute distinction est due au mérite de M. Sax, qu'on le considère soit sous le rapport de la variété et de l'excellence, soit sous celui de l'utilité de ses inventions..... M. Sax a aussi créé la classe des *saxophones*, instrument de cuivre avec un bec à anche simple, dans le genre de celui de la clarinette. L'effet de ces nouveaux instruments est d'un charme égal à l'originalité de leur son, et ils portent au plus haut degré de perfection *la voix expressive*..... Les instruments exposés par M. Sax, de Paris, réalisent un grand progrès. » (*Exposit. 1851.*)

« FAMILLE COMPLÈTE DES SAXOPHONES, INVENTÉE PAR M. ADOLPHE SAX. — ..... L'instrument se joue avec facilité, car le doigté, semblable à celui des instruments qui octavient, est peu différent de celui de la flûte ou du hautbois. Les clarinettistes parviennent en peu de temps à le bien jouer, à cause de l'analogie d'embouchure avec leur instrument habituel. Le son du saxophone est le plus beau, le plus sympathique qu'on puisse entendre. Son timbre n'est celui d'aucun autre instrument. Mélancolique, il est mieux adapté au chant ou à l'harmonie qu'aux traits rapides, quoique son articulation soit très-prompte, et que nous ayons entendu le très-habile clarinettiste Wuille exécuter sur le saxophone un solo rempli de grandes difficultés, avec beaucoup de succès. Susceptible de toutes les nuances d'intensité, le saxophone peut passer du *pianissimo* le plus absolu au son le plus énergique et le plus puissant. Ce bel instrument, dont on n'a pas compris jusqu'à ce moment toutes les ressources, compose une famille complète qui se divise en huit variétés, lesquelles sont toutes à la quinte ou à l'octave les unes des autres..... L'examen attentif de la famille des saxophones révèle des faits de haute importance; car cet instrument est nouveau par les proportions de ses tubes, par sa perce, par son embouchure et particulièrement par son timbre. Il est complet, car il embrasse toute une famille de huit variétés, de l'aigu au grave, qui, dans leur ensemble, renferment tout le diagramme des sons perceptibles. Enfin, il est parfait, soit qu'on le considère au point de vue de la justesse et de la sonorité, soit qu'on l'examine dans son mécanisme. Tous les autres instruments ont leur origine dans la nuit des temps; tous ont subi de notables modifications à travers les âges et dans leurs migrations; tous enfin se sont perfectionnés par de lents progrès; celui-ci, au contraire, est né d'hier; il est le fruit d'une seule conception, et dès le premier jour il a été ce qu'il sera dans l'avenir. Le jury n'a que des éloges à donner à M. Adolphe Sax pour une si belle découverte. » (*Exposit. 1855.*)

« M. Adolphe Sax nous a fait entendre sa famille si intéressante de saxophones, dont la sonorité ronde et charmante joue un rôle si utile dans nos musiques militaires. Le jury a également apprécié la pureté et la justesse de ses clarinettes et la belle sonorité de ses clarinettes basses, instruments que M. Sax a régénérés depuis longtemps, et dont les autres facteurs ont en vain essayé de reproduire le timbre distingué. On a également apprécié le son moelleux de sa clarinette contrebasse..... » (*Exposit. 1862.*)

Par décision impériale du 5 mars 1855, les musiques de la Garde et toutes les musiques d'infanterie de la ligne, composées de quarante musiciens, ont huit Saxophones en double quatuor. — L'introduction des Saxophones dans les musiques de fanfare produit des résultats tels, que la plupart des régiments de cavalerie, pour lesquels ils ne sont pas ordonnancés, les ont cependant adoptés, et en font l'achat en dehors des fonds alloués pour leur musique.

Les prix des saxophones sont les suivants :

Saxophone soprano, 200 fr. — Saxophone ténor, 225 fr. — Saxophone alto, 225 fr. — Saxophone baryton, 250 fr.

La maison Adolphe Sax peut livrer à un prix inférieur une certaine quantité de saxophones d'occasion, sopranos, altos, ténors et barytons à l'ancien diapason. — Les sociétés et les clients qui ne pourraient pas solder immédiatement leurs commandes obtiendront un assez long crédit, pourvu qu'ils fournissent une garantie de solvabilité suffisante, et moyennant une augmentation de 6 pour 100 sur les prix.

Pour les propriétés et les avantages des autres inventions de M. Adolphe Sax, consulter la notice qui se distribue chez lui, 50, rue Saint-Georges.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 28. 10 Juillet 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, une mélodie, *Villanella*, paroles d'Emile Deschamps, musique de J. Rosenhain, tirée du recueil : *les Echos des Campagnes*, des mêmes auteurs.

SOMMAIRE. — Théâtre de la Porte-Saint-Martin : *le Barbier de Séville* et *Norma*, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Revue critique : *Prière du matin*, double chœur à huit parties, paroles de M. E. Deschamps, musique de G. Meyerbeer; *Marche funèbre*, pour le piano, dédiée à la mémoire de Meyerbeer, par Henri Litolff, par **Maurice Bourges**; — *Départ et Retour*, nouveau chœur de concours, paroles de M. A. Vialon, musique de G. Kastner, par **A. Elwart**. — Saison musicale de Bade. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN.

Le Barbier de Séville et *Norma*.

L'inauguration de la liberté théâtrale a amené, dès le premier jour, un résultat partiel qu'il nous importe de signaler. Ce n'est, à tout prendre, qu'un essai, un jalon pour l'avenir; mais il a une portée qu'on ne peut méconnaître. Le théâtre de M. Marc Fournier, en inscrivant sur son drapeau les noms illustres de Rossini et de Bellini, semble vouloir indiquer la voie à suivre pour associer la musique au mouvement de popularisation tenté par Pasdeloup pour la musique symphonique. Et à voir l'énorme affluence qui s'est empressée de répondre à l'appel du directeur de la Porte-Saint-Martin, il n'est pas permis de douter que cette idée ne soit aussi féconde que généreuse. C'est une affaire de temps pour qu'elle produise tous ses fruits; mais le premier pas est fait, et le drame n'est plus seul à captiver l'intérêt du public à bon marché; l'opéra est admis au partage.

Avec les immenses ressources dont ce théâtre dispose, avec les traditions de luxe et de goût qui ont fait le renom de la direction actuelle, il eût sans doute été à souhaiter que le 1er juillet vît éclore une de ces œuvres grandioses qui portent coup, non moins par le choix du musicien et du librettiste que par la richesse et l'éclat de la mise en scène. Mais il faut bien tenir compte des difficultés qu'entraîne une si complète innovation dans un théâtre peu préparé aux merveilles lyriques, et qui n'a eu que quelques mois pour créer une troupe, lorsque les théâtres spéciaux emploient des années à trouver un ténor ou une première chanteuse. Il ne faut pas oublier non plus que M. Marc Fournier a des traités avec ses dramaturges pour la saison prochaine, et que, par conséquent, il n'a que peu de jours à consacrer à cette nouvelle acclimatation de l'opéra au boulevard. Ne lui demandons pas plus qu'il n'a pu faire, et sachons-lui gré de ce qu'il a fait.

C'est *le Barbier de Séville*, avec la traduction et l'arrangement de Castil-Blaze, ainsi qu'il a été joué jadis à l'Odéon, qui a ouvert la marche. On sait que dans cet ouvrage, la prose étincelante de Beaumarchais n'est pas complétement effacée par les délicieuses mélodies de Rossini; ce n'est pas, comme aux Italiens, un opéra avec récitatifs; l'auteur prend parfois la parole, tout comme le compositeur, ainsi que cela se pratique à l'Opéra-Comique, et cette succession de scènes éminemment spirituelles et de morceaux toujours jeunes, toujours ravissants, constitue un double plaisir pour l'auditoire. Aussi l'effet a-t-il été complet, sous le rapport de l'intelligence du public, qui n'a laissé échapper aucune occasion d'applaudir, selon leurs mérites, l'opéra et la comédie.

A leur tour, les interprètes ont eu leur part de bravos, dans les mêmes conditions. Capoul, prêté par l'Opéra-Comique, était chargé du rôle d'Almaviva, qui lui a valu une véritable ovation. La voix pure et sympathique de ce jeune ténor a conquis tous les suffrages, et rien n'aurait manqué à son triomphe si la tenue du comédien eût été en parfaite harmonie avec les accents suaves du chanteur.

On a trouvé généralement que Mlle Balbi, depuis deux ans qu'elle a quitté Paris pour la province, avait fait de sérieux et réels progrès. La force ne lui est pas venue; mais elle a acquis un charme, un goût, une agilité de vocalises qui pourraient se passer, pour être mis en relief, de certaines imitations de la Patti. Elle a d'ailleurs fort bien dit l'air de la *Sonnambula*, intercalé dans la scène de la leçon de chant.

Raynal, qui s'est fait connaître au théâtre Lyrique, a accepté un

bien lourd fardeau en se chargeant du rôle de Figaro. S'il suffisait, en semblable occurence, d'avoir du zèle, il y serait sans reproche.

Falchieri est un Bartholo trop triste, et Guillot est bien placé dans le rôle de Basile, à cela près de quelques tics nerveux qui exagèrent le jeu de sa physionomie.

Pour parler en toute franchise, nous devons dire que la représentation de *Norma* n'a pas été aussi satisfaisante que celle du *Barbier*. Un sujet sérieux et peu connu, quoiqu'il soit empruntié à une tragédie française d'Alexandre Soumet, l'absence du dialogue qui ne corrige pas cette obscurité, et par-dessus tout, l'insuffisance de l'interprétation, en voilà plus qu'il n'en faut pour expliquer la tiédeur du public en présence des beautés devenues classiques de ce chef-d'œuvre de Bellini. Il y a un mois à peine, le théâtre Lyrique essayait de s'approprier la traduction du même opéra, et n'était pas beaucoup plus heureux que la Porte-Saint-Martin.

Rendons toutefois justice à Mme Ecarlat-Geismar qui possède de brillantes qualités comme tragédienne, et qui, comme cantatrice, a du style et de la couleur. Mme Ismaël a droit aussi à nos éloges pour la manière dont elle a chanté le rôle d'Adalgise; sa voix est bonne et bien timbrée; elle a de l'âme et de l'énergie.

Mais le ténor Picot, mais la basse Guillot! Le mieux est de n'en rien dire et de les ajourner à quelque opéra qui leur soit plus favorable. Espérons que l'orchestre nous fournira en même temps un prétexte pour chanter ses louanges.

D. A. D. SAINT-YVES.

REVUE CRITIQUE.

Prière du matin, *double chœur à huit parties, paroles de* M. Emile Deschamps, *musique de* G. Meyerbeer.

Marche funèbre, *pour le piano, dédiée à la mémoire de Meyerbeer, par* Henry Litolff.

Pour un ouvrage de circonstance, survivre à l'occasion qui l'a fait naître, n'est-ce pas la preuve la moins douteuse d'une valeur incontestable, d'un mérite supérieur? Les grandes intelligences, amantes passionnées de leur art, ont seules le rare courage d'apporter à la traduction de toutes leurs pensées, si éphémère qu'en soit la destination, si limité qu'en soit le cadre, un soin studieux toujours égal, une conscience toujours vigilante, gardienne jalouse des intérêts de leur renommée. Ainsi sont demeurées debout, longtemps après l'événement passager qui leur servit de prétexte, quelques compositions d'élite, où l'artiste ne voulut pas se montrer inférieur à lui-même, ne fût-ce qu'un seul jour. On peut citer entre autres la belle ouverture de Weber, *Jubelgesang*, les meilleurs fragments des *Ruines d'Athènes* de Beethoven, et surtout ces admirables *Marches aux flambeaux* de Meyerbeer, que la postérité applaudira encore alors que le cérémonial suranné de la cour de Berlin ne sera plus qu'un souvenir d'antiquaire.

L'illustre maître semblait prendre plaisir à composer pour des solennités qui pourtant ne devaient pas se renouveler; ainsi fit-il *la Marche du couronnement, les Génies au tombeau de Beethoven*, la cantate pour l'anniversaire de Schiller. Ce qu'il cherchait avant tout, c'était l'originalité et l'attrait du sujet. L'inspiration le saisissait alors; il écrivait.

Il a écrit de la sorte beaucoup de morceaux de circonstance, mais toujours avec cette distinction de pensées, ce fini de style qui immortalisent ses œuvres à vastes proportions. Un de ceux qu'on peut dire le mieux réussis, c'est un chœur double, à huit voix, chanté à l'occasion d'une cérémonie nuptiale, qui fit en son temps quelque bruit. Mais qu'ils sont rares les mariés assez épris de musique pour en vouloir de vraiment belle à leurs noces, et pour se passer la fantaisie princière d'une phalange de choristes! Cette exquise composition courait donc grand risque de rester à peu près sans emploi. Meyerbeer le pressentit tout le premier; et le premier il eut l'idée de faire adapter à ce chœur vocal des strophes poétiques, d'un sens moins exceptionnel, d'une application plus étendue et plus haute.

Un charmant poëte, dont le grand musicien s'est mainte fois associé le talent ingénieux et flexible, M. Emile Deschamps, consentit à se charger de cette tâche délicate. Personne ne connaît plus à fond que M. Deschamps l'art de donner une allure dégagée, svelte, élégante aux vers qu'il découpe avec tant d'adresse sur une cantilène déjà écrite, en dépit des entraves du mètre, du rhythme, de la prosodie. La *Prière du matin* est un nouveau témoignage d'une dextérité de plume si peu commune.

Ces trois strophes, d'un noble langage, reproduisent avec fidélité l'esprit profondément religieux, la suave onction de toutes les phrases mélodiques. Nul doute que le compositeur, d'habitude si difficile à contenter en pareille matière, n'ait trouvé sa pensée musicale pleinement reflétée dans le sujet et le style de ce petit poëme. La sereine douceur, le charme séraphique de ce chant majestueux, de ces amples harmonies, s'y montrent dans leur véritable lumière, pour rayonner d'un éclat plus transparent et plus pur. La grâce de la mélodie est ici rehaussée par les artifices de la mise en œuvre.

Indiquons, en courant, le caractère solennel du choix des accords, l'habile contraste des nuances, l'ingénieuse enharmonie qui promène l'oreille du ton de *ré* bémol au ton de *la* bécarre majeur et *vice versa*, l'heureuse alternative enfin du groupe vocal des femmes opposé à celui des hommes dans la deuxième strophe, avant que toutes les voix ne se confondent dans le pompeux ensemble de la troisième. La gradation des moyens est curieusement ménagée; l'effet n'en devient que plus saisissant. Aussi ce cantique, à la fois grandiose et doux, écrit à huit parties, sans accompagnement obligé, et conçu pour deux masses chorales, est-il assurément appelé à tenir le premier rang dans le répertoire de toute société musicale qui a le sentiment du beau. Les concerts du Conservatoire particulièrement, les concerts populaires du Cirque y trouveront la certitude d'un nouveau succès, et le public une occasion nouvelle de déplorer l'irréparable perte du génie fécond et puissant qui possèda mieux que nul autre le secret de le toucher, de le passionner, de l'enthousiasmer.

A cet immense tribut de regrets, un pianiste-compositeur éminent, M. Henry Litolff, a voulu associer l'accent de son deuil personnel. La *Marche funèbre* qu'il a dédiée à la mémoire de Meyerbeer est une sorte de *lamento*, très-digne de cette glorieuse mémoire.

Les grands sujets sinistres, on le sait, sont loin d'effrayer M. Litolff. Sa plume ne recule pas devant les teintes les plus sombres. Il rencontre souvent des chants et des sonorités instrumentales, tristes comme les *Nuits d'Young*. En cela son génie se rapproche du génie tragique anglais. Jugez si les épouvantements de la mort, et d'une telle mort, devaient être rendus dans toute leur austère solennité par un interprète aussi pénétré, aussi éloquemment expressif! Rien de plus douloureux en effet, de plus imprégné de larmes, rien qui respire plus amèrement la morne désespérance d'une âme navrée, que la physionomie générale de cette *Marche funèbre*.

Tout ce que le crayon de Barbizet s'est plu à mélanger dans le dessin du titre, urne cinéraire, mausolée, saule pleureur, couronne tumulaire, palme renversée, lyre aux cordes détendues, tous ces symboles décourageants, de la tombe, qui nous répètent comme le trappiste, « Frère, il faut mourir », — prennent, au souffle inspiré du musicien, une voix lamentable. Naturellement cette composition lugubre est conçue en *do* mineur comme toute marche qui connaît son devoir de *marche funèbre*. Mais à la mélancolie de cette tonalité presque consacrée, M. Litolff sait encore ajouter par des rhythmes et des associations d'accords d'un lugubre à troubler et remuer le cœur.

La persistance du mode mineur par exemple (*do* mineur pour le premier chant, *sol* mineur pour le second) suffirait à revêtir le morceau tout entier d'une couleur sépulcrale. A peine le mode majeur apparaît-il un instant, pâle et douloureux sourire, avec la troisième phrase en *mi* bémol. Encore l'artiste y glisse-t-il à dessein des dissonances incisives, tranchantes comme la faux de la mort; parfois aussi l'équivoque d'une tonalité nuageuse, voilée comme le regard au travers des pleurs. La mélodie du début, très-accusée dans la nuance *fortissimo*, contraste vivement avec le chant plaintif et gémissant qui la suit, et sous lequel un dessin de trois notes (*si* bémol, *la*, *sol*), obstinément murmuré à la basse, vingt fois de suite peut-être, exprime l'abattement et la consternation. Plus loin, un petit dessin sangloté de trois *sol* consécutifs porte à l'âme une irrésistible impression de défaillance.

De ces observations réunies, le lecteur doit conclure que *la Marche funèbre*, dédiée à la mémoire de Meyerbeer, est essentiellement dramatique. Quoique écrite tout simplement pour le piano, soit à deux, soit à quatre mains, elle renferme de véritables effets d'orchestre. La conception en est noble; la couleur forte et vraie; la forme claire et précise; le style caractéristique et généralement inattaquable, malgré quelques-unes de ces témérités que l'auteur paraît affectionner, mais dont l'âpreté un peu trop crue fera toujours plus de tort à sa pensée qu'elle ne lui ajoutera d'originalité réelle. Ceci réservé, nous n'hésitons pas à considérer cette *Marche funèbre* comme une composition fort remarquable, qui doit certainement compter parmi les meilleures pages tracées par la plume pittoresque de M. Litolff.

Maurice BOURGES.

Départ et Retour, *nouveau chœur de concours, paroles de* A. Vialon, *musique de* G. Kastner, *membre de l'Institut.*

Il appartenait à l'auteur des *Chants de la vie* plus qu'à tout autre compositeur choral, de continuer son œuvre en enrichissant nos concours d'orphéons de compositions nouvelles qui, par leur forme, leur importance, fussent dignes de figurer dans ces luttes si pacifiquement achevées.

Le chœur nouveau de G. Kastner est écrit à quatre voix d'hommes. Il est divisé en deux parties bien distinctes, *l'Hiver* et *le Printemps*. Les deux basses commencent en *ut* mineur par un bel et sombre unisson, qui dure seize mesures; puis, les quatre voix se groupent en harmonisant l'unisson du début. Un joli six-huit rompt la monotonie que pourrait faire naître un quatre temps trop prolongé, et cette partie de l'œuvre n'en est pas la moins pittoresque. Le *Printemps* s'annonce par le ton frais d'*ut* majeur à quatre temps; et comme, de nos jours, toute musique destinée au public se termine par une valse, G. Kastner, qui a autant d'esprit que de science, a terminé son chœur par un mouvement à trois temps. Le début de cette jolie *coda* est original. Vous croyez peut-être que l'auteur entre en matière par la tonique d'*ut* tout simplement? Détrompez-vous, candides harmonistes; c'est par l'accord passionné de septième dominante, dont le troisième renversement frémit à la basse, que l'auteur a commencé sa jolie valse. Sur ces paroles : *J'aime à t'entendre*, G. Kastner a écrit une charmante phrase en *sol* majeur, qui inonde de lumière la masse chorale. Le motif principal apparaît encore pour se fondre dans une conclusion dont les derniers accords retardent la tonalité générale avec une indécision calculée du plus heureux effet.

Ce chœur a été exécuté avec succès le 3 juillet 1864 au concours d'Amiens, où il avait été imposé; et son effet a été si général, qu'on peut affirmer qu'avant la saison prochaine, *Départ et Retour* fera partie du répertoire de toutes les bonnes et fortes sociétés de la France et de la Belgique.

A. ELWART.

SAISON MUSICALE DE BADE.

Bade, 7 juillet.

Le début de notre saison musicale s'est annoncé avec éclat par les deux concerts de M. et Mme Léonard, avec le patronage et le concours de Mme Viardot, et de M. et Mlle Heermann.—C'est la première fois que M. et Mme Léonard viennent nous visiter; mais nous n'avons pas tardé à reconnaître dans le célèbre violoniste l'émule de Vieuxtemps et l'un des plus brillants représentants de l'école belge; quant à Mme Léonard, nièce de Mme Garcia et cousine par conséquent de Mme Viardot, il lui a suffi de se montrer pour conquérir la faveur du public. Charmante et gracieuse comme femme, elle est en même temps chanteuse de premier ordre. Sa voix de soprano est mélodieuse et étendue; sa méthode est celle des Garcia, à l'école desquels elle a été instruite. Quoique légèrement indisposée, elle a montré avec avantage toutes ses brillantes qualités dans l'air de la *Traviata*, et surtout dans les variations concertantes d'Adam avec accompagnement de flûte, qu'elle a dites avec une rare perfection. Elle a ensuite enlevé l'auditoire en disant en duo avec Mme Viardot *los Officialitos* et la *Jota de los estudiantes*, ces airs populaires espagnols si pleins d'imprévu et de gaieté que les deux artistes rendent avec toute la verve, l'entraîn et la couleur du pays. Mme Viardot avait auparavant chanté avec ce talent dramatique qu'elle possède à un si haut degré, le *Roi des Aunes*, de Schubert, et un *lied* de Schumann. Quant à Léonard il a joué trois morceaux de sa composition; une fantaisie pastorale avec orchestre sur des motifs de *Richard Cœur de Lion*; un duo pour violon seul, véritable tour de force, et enfin un souvenir de Haydn avec quatuor d'instruments à cordes, et dans chacun de ces morceaux nous avons pu apprécier et applaudir la correction et la sûreté merveilleuse de son jeu, la pureté et l'admirable qualité du son, l'ampleur et l'élégance de son coup d'archet, l'agilité des traits et l'exquise suavité du chant ; en un mot toutes les qualités qui font de Léonard un artiste accompli. Aussi les bravos et les acclamations ont-ils, pendant toute la durée de ce concert, témoigné aux deux artistes la satisfaction et l'enthousiasme de l'auditoire aristocratique qui remplissait le salon Louis XIII.

Le second concert, qui a eu lieu hier, a été donné par M. et Mlle Heermann, deux beaux talents. M. Heermann, quoique fort jeune encore, joue supérieurement du violon. L'énergie ne lui manque pas. Il tire un beau son de son instrument; il a beaucoup de goût et un fort bon style. Il a merveilleusement chanté, c'est le mot, la belle ballade et la polonaise de Vieuxtemps, et son succès n'a pas été moins grand ici que celui qu'il obtint à Paris l'hiver passé. Sa sœur, Mlle Heermann, est une toute gentille et gracieuse blonde de dix-sept ans. Assise derrière sa belle harpe d'Erard, elle paraît une ravissante miniature. Elle a déjà beaucoup de talent, et elle ira loin si elle continue. Chose remarquable, elle ne fait pas de grimaces comme la plupart des harpistes. Sa physionomie reste souriante, ce qui n'exclut pas le sentiment et la grâce, voire même l'énergie, de son exécution. C'est ce dont le public a pu se convaincre aisément en entendant la jeune virtuose exécuter deux charmantes fantaisies sur des airs anglais de Thomas et d'Oberthür. La grande pianiste, Mme Clara Schumann, nous a fait entendre le beau *quintetto* de son mari, et il est à regretter que cette œuvre plus que remarquable ne soit pas plus connue. Mme Viardot a dit deux lieder allemands de sa composition, avec violon et violoncelle, accompagnés par MM. Hermann et Oudsborn, et deux autres de R. Schumann, dont l'accompagnateur naturel était Mme Schumann. Vous comprenez la perfection qui a signalé l'exécution de deux talents pareils. La salle était comble; l'élite de nos aristocratiques visiteurs s'y était donné rendez-vous. On y remarquait, entre autres, le grand-duc et la grande-duchesse de Bade, le duc de Hesse avec la duchesse. Le premier a donné, après chaque morceau, le signal d'applaudissements enthousiastes.

Pour le 15, nous aurons la représentation du *Déserteur* et la première de *De par le roi*, musique de G. Héquet.— La deuxième représentation de cette nouveauté aura lieu le 18 avec *Richard Cœur de Lion*.—Pour le 22, on annonce *les Papillotes de M. Benoît*, *les Noces de Jeannette*, et la première de *la Fleur de lotus*.—Pour le 25, *les Sabots de la marquise*, *Maître Wolfram* et la deuxième de *la Fleur de lotus*.—Enfin, pour le 29, *Zampa* et *Volage et Jaloux*, de Rosenhain. Vous voyez que notre menu lyrique est aussi riche que varié.

M. S.

REVUE DES THÉATRES.

Théâtre-Français : Reprise de *la Comtesse d'Escarbagnas*, comédie, et de *Mélicerte*, intermède, de Molière.— Variétés : *Les Mémoires d'une femme de chambre*, comédie-vaudeville en deux actes, par MM. Siraudin, Clairville et Blum ; *les Pinceaux d'Héloïse*, vaudeville en un acte, par MM. Adolphe Choler et Henri Rochefort. — Palais-Royal : *Les Femmes sérieuses*, comédie-vaudeville en trois actes, par MM. Siraudin, Delacour et Blum. — Ambigu : *La Fille du maudit*, drame en cinq actes et sept tableaux, par M. Jules Barbier.

La liberté des théâtres est un fait consommé; depuis six mois, la date du 1er juillet était fixée pour le début de cette ère nouvelle; les entrepreneurs, les directeurs, les auteurs ont donc eu le temps de s'y préparer, et cependant nous ne comptons pas aujourd'hui une scène de plus que sous le régime des priviléges. Ce n'est pas précisément un regret que nous formulons; c'est un fait qu'il est bon de constater pour répondre aux craintes exagérées de quelques esprits chagrins qui croyaient voir dans l'avénement de cette liberté le signal d'un cataclysme universel. Nous ne savons ce que l'avenir nous réserve; car nous n'ajoutons qu'une foi médiocre à tous les projets qui sont dans l'air; pour le moment, il n'y a rien de changé, et sauf quelques variations de genres, nous restons dans le *statu quo*.

Par une anomalie assez étrange, et qui n'est peut-être qu'une épigramme à l'adresse de ses confrères émancipés, le Théâtre-Français va chercher dans les œuvres de Molière ce qu'il a produit de moins saillant, à l'instant même où la Porte-Saint-Martin fait jouer l'*Avare* par Montdidier, et où le théâtre Déjazet montre *Tartufe* et *le Dépit amoureux*, de compte à demi avec les artistes de l'Odéon en vacances. Quoi qu'il en soit, nous ne comprenons guère l'utilité de cette reprise de *la Comtesse d'Escarbagnas*, que la Comédie française avait eu le bon goût de laisser dormir depuis un grand nombre d'années, et encore moins celle du fragment de *Mélicerte*, qu'elle a cru devoir intercaler dans la pièce en question. Il faut bien l'avouer, en dépit du respect que l'on doit à Molière, *la Comtesse d'Escarbagnas* est une froide caricature de la noblesse de province, que l'on ne comprend plus aujourd'hui, et *Mélicerte* est une insipide pastorale qui, de tout temps, a été considérée comme l'une des rares erreurs de ce génie incomparable. Pour justifier un pareil caprice, les comédiens du Théâtre-Français n'ont pas même l'excuse d'une interprétation satisfaisante; il est vrai que là où il n'y a rien, ou du moins peu de chose, le roi perd ses droits.

— Aux Variétés, on a joué les *Mémoires d'une femme de chambre*, qui n'ont aucun rapport avec le livre dont la publication récente a causé un moment de scandale bien vite étouffé. Le titre seul est identique, mais le sujet est d'invention; c'est ce qu'on appelle, en termes de coulisses, une pièce *à côté*. M. Dumoulin, bourgeois enrichi, veut donner à sa femme le luxe d'une femme de chambre; par malheur il met la main sur une demoiselle Martin, qui n'est autre chose qu'un bas-bleu déguisé, et dont le but est de s'introduire dans une famille bourgeoise, afin d'en étudier les habitudes et les mœurs. M. Dumoulin, secrètement instruit des projets de Mlle Martin, et peu jaloux de se voir imprimé tout vif dans le déshabillé de sa caste, prend devant la femme de chambre des allures qui ne sont pas les siennes, et finit par tomber dans de tels excès que Mlle Martin s'aperçoit qu'elle a fait fausse route, et qu'il lui faut aller chercher ses études chez un autre bourgeois, moins fantasque et moins excentrique.

Ce vaudeville est amusant; mais comme bouffonnerie, il est bien loin de valoir *les Pinceaux d'Héloïse*, dont la représentation a eu lieu quelques jours après. Ici, il s'agit encore d'un bon bourgeois, dont la femme, vouée en apparence aux calmes douceurs du pot-au-feu, se livre mystérieusement à l'amour effréné de l'art. Quand son mari est sorti, elle se transforme en peintre, et elle brosse un tableau qui doit faire un jour révolution; c'est le sujet de *Joseph chez Mme Putiphar*. Mais il lui faut un modèle, et sa servante lui amène en cachette un ténor qui s'est trompé d'étage, et qui, se croyant en bonne fortune, se laisse complaisamment affubler du costume de Joseph. Le véritable modèle arrive à son tour et se travestit également en personnage biblique. Puis, le mari tombe au milieu de ces échappés de Bicêtre, et le quiproquo prend alors des proportions insensées. Bref, lorsqu'on a bien ri, la farce se termine par un embrassement général, et l'on rappelle Alphonsine et Dupuis, pour les cribler d'applaudissements, tout comme à l'Opéra.

— Il y a une idée à la fois physiologique et morale au fond de la comédie des *Femmes sérieuses* que le Palais-Royal a risquée dernièrement pour remplacer son éternelle *Cagnotte*; mais, bon Dieu! comme cette idée s'est égarée en chemin, et quelles jambes il faudrait pour la rattraper à la course! Les femmes légères, parvenues à un certain jalon de leur carrière joyeuse, enfourchent presque toutes le même *dada:* devenir des femmes sérieuses, congédier les amants, empaumer un vrai mari et acquérir une position quelconque, en dehors de leur quart de monde; tel est leur rêve. Pour celles qui, en petit nombre, atteignent la réalité, il en est d'autres, et c'est la foule, qui n'ont pas le courage de persévérer dans la bonne voie; c'est pour celles-là qu'on a fait le proverbe : « chassez le naturel, il revient au galop. » Mlle Henriette, par exemple, s'est engagée résolûment à se convertir, comme son amie Mlle Charlotte; en attendant un mari, elle a pris déjà un professeur de français, une maîtresse de maintien; elle s'est installée derrière un comptoir de marchande de tabac, enfin elle a fait peau neuve. Mais au premier choc, l'étincelle jaillit, et la femme légère reprend feu, à l'instar d'une bougie mal éteinte. Mlle Henriette ferme sa boutique pour tailler un baccarat avec ses anciennes compagnes; puis les voilà qui se font toutes ensemble comédiennes, et qui vont se promener au bois, trop heureuses de trouver finalement un refuge dans une crêmerie fondée par l'ancien domestique d'Henriette.

Cette comédie mal venue, et, ce qu'on ne voit guère au Palais-Royal, jouée faiblement, n'a pas été accueillie avec beaucoup de faveur. Sans être sorcier, on peut prédire qu'elle n'aura pas le quart des représentations de la pièce à laquelle elle succède, et qui n'était pourtant point un chef-d'œuvre.

— M. Jules Barbier est très-connu à l'Opéra-Comique, où il a été longtemps le collaborateur à peu près exclusif de M. Michel Carré. Il paraît que cette association est aujourd'hui rompue; car, tandis que M. Michel Carré continue à travailler pour les théâtres lyriques, M. Jules Barbier fait des drames pour le boulevard et y trouve des succès sans partage. *La Fille du maudit*, qu'il vient de faire représenter à l'Ambigu, est une œuvre un peu longue peut-être, mais qui dénote d'estimables et solides qualités. C'est à peu près la même situation que celle de Jean Valjean dans *les Misérables*, de Victor Hugo. Un homme que la fatalité a mis au ban de la société a-t-il le droit de goûter les joies de la famille et de confisquer à son profit la tendresse d'une jeune fille qui n'est pas marquée, comme lui, du sceau de la malédiction universelle? Jean Valjean est un galérien; plus à plaindre encore que cet infortuné qui, après tout, a payé sa dette, Wilson a été bourreau, et rien ne peut effacer la tache sanglante qu'il porte au front. C'est lui qui, sous le nom d'Hewlet, a fait tomber la tête du roi Charles Ier, ainsi que celle des principaux royalistes condamnés par la politique de Cromwell. En vain a-t-il vécu depuis dans l'isolement et s'est-il consacré à l'éducation d'une jeune orpheline qu'il a recueillie au pied même de l'échafaud. Un jour arrive où son passé vient mettre une barrière infranchissable entre lui et sa fille d'adoption. Il apprend tout à coup qu'Anna doit l'existence au duc Hamilton, un des grands seigneurs qu'il a frappés de sa hache, et alors se reproduit le combat que Victor Hugo a si admirablement tracé dans la dernière partie de son livre, entre le devoir de l'homme et le cœur du père. De même que dans *les Misérables*, Wilson se résigne à une séparation nécessaire, et ce jour-là même, il sort volontairement de la vie.

Nous n'avons fait qu'indiquer la donnée principale du drame de M. Jules Barbier. Les innombrables péripéties qui s'y succèdent nous entraîneraient beaucoup trop loin. *La Fille du maudit* est une pièce habilement charpentée, toute pleine d'un intérêt puissant, et, de plus, littéraire. Elle est, en général, fort bien interprétée, et l'on y applaudit notamment une jeune débutante nommée Mlle Heyman, qui possède tout ce qu'il faut pour devenir une des étoiles du genre.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *les Vêpres Siciliennes*, mardi *Guillaume Tell* et vendredi *Robert le Diable*, pour le début de Morère et la rentrée, après son congé, de Belval.

*** Un jeune chanteur, qui avait fait ses débuts à l'Opéra, en sortant du Conservatoire, Morère, nous est revenu vendredi, après avoir obtenu de grands succès, notamment à Marseille. C'est dans *Robert le Diable* qu'il a reparu, et le choix de ce rôle prouve qu'il voulait donner au public parisien une idée complète de ses progrès et de son talent. En effet, Morère a beaucoup gagné comme acteur et comme chanteur : il s'est distingué dans plusieurs parties de la tâche difficile et brillante qu'il avait entreprise; au troisième acte, il a montré beaucoup de chaleur et d'éclat dans le duo : *Des chevaliers de ma patrie*. Une vive émotion, que l'on concevra sans peine, ne lui a pas permis de rester toujours au même niveau. Mais cette première épreuve en fait désirer prochainement une seconde, dans laquelle le succès du nouveau ténor ne pourra qu'augmenter.—Belval, qui rentrait par le rôle de Bertram, y a souvent mérité des bravos.

*** Demain première représentation de *Nemea*. Mlle Mouravieff et Merante danseront les deux principaux rôles.— Mlle Parent étant en congé sera remplacée dans le ballet par Mlle Louise Fiocre.—Une très-jolie danseuse du corps de ballet, Mlle Elise Volter, y débutera dans un pas charmant —A la répétition générale, qui a eu lieu hier soir, on a été émerveillé de deux écots de Mlle Mouravieff, traduisant en pas d'une singulière originalité et d'une difficulté inouïe, un solo de flûte et une chanson à boire. — Une berceuse, ayant de l'analogie avec la *Nia-Nia* de *Diavolina*, mais du plus délicieux effet, a été applaudie avec enthousiasme.

*** Bonnehée, dont l'engagement vient d'expirer, quitte définitivement l'Opéra où il a chanté onze ans avec un succès soutenu. Il est parti pour sa ville natale; il s'y reposera quelque temps. Il se rendra ensuite en Italie, son intention étant, comme nous l'avons dit, d'embrasser la carrière italienne.

*** Mme Zina-Merante, dont l'engagement à l'Opéra va finir, vient d'en signer un pour la saison du carnaval et du carême au théâtre de la Scala à Milan. Son mari profitera de son congé pour l'y conduire.

*** Mlle Camille de Maesen doit continuer ses débuts dans *le Comte Ory*.

*** En même temps qu'on procède activement aux réparations de la salle de l'Opéra Comique, la direction de ce théâtre s'occupe avec sollicitude de sa saison prochaine. Si nous sommes bien informés, la réouverture se ferait par une reprise du *Pré aux Clercs* remonté avec éclat, et dans lequel Achard chanterait le rôle de Mergy. — Les nouveautés qui entreront successivement à l'étude seraient : D'abord la pièce de Félicien David, *Tout est bien qui finit bien*, dont MM. de Leuven, Michel Carré et Hadot ont écrit les paroles ; ensuite, l'opéra de MM. Sardou et Gevaert, le *Capitaine Gaston*, et enfin les *Trésors de Pierrot*, paroles de Michel Carré et Trianon, musique de M. Eugène Gautier.

*** La Comédie française vient de reprendre avec un grand luxe de décors, de costumes et de mise en scène, *Esther*, tragédie de Racine. Nous n'avons point à faire l'historique de l'œuvre d'un de nos premiers poëtes tragiques, non plus qu'à l'apprécier. Depuis Rachel, qui fut loin d'y réussir comme dans *Athalie*, *Esther* n'avait pas été représentée. Trop simple d'action, partant d'un médiocre intérêt, il ne fallait pas moins que la splendeur dont on vient d'entourer cette reprise pour la rendre supportable au public d'aujourd'hui. Mais le Théâtre-Français qui a voulu honorer le maître, l'a fait avec une magnificence et une recherche archéologique dignes des plus grands éloges. Cette recherche se fait sentir dans trois belles décorations et dans l'exactitude des costumes, qui sont d'une grande richesse. Comme interprétation, c'est Mlle Favart qui a eu les honneurs de la soirée : elle est d'une adorable candeur dans ce rôle d'Esther, auquel elle prête un charme inexprimable. Elle a été très-bien secondée par Mmes Ponsin, Tordeus et Devoyod, MM. Maubant et Guichard ; on ne se représente pas bien Aman dans la personne de M. Gibeau. — M. Jules Cohen a écrit pour *Esther*, comme il l'avait fait pour *Athalie*, la musique des chœurs. Le jeune compositeur s'est bien pénétré de son sujet ; sa musique a la couleur biblique voulue ; elle est soigneusement faite, mais on y voudrait plus d'originalité et d'inspiration. Toutefois, c'est une composition qui lui fera honneur. Nous ne l'avons entendue qu'à la deuxième représentation, et nous constatons avec plaisir le bon accueil qu'elle a reçu. On a particulièrement remarqué le chœur chanté derrière la toile et le finale du second acte ; on a fait répéter ce dernier, dans lequel Mlle Manduit, du Conservatoire, a chanté le *solo* avec une belle voix et beaucoup d'expression. La salle était pleine de fort beau monde à cette représentation, qui sera certainement suivie de beaucoup d'autres semblables.

*** M. Bagier a confié la direction des chœurs du théâtre Italien, pour la prochaine saison, à M. Hurand, contre-bassiste de l'orchestre et organiste à Saint-Eustache.

*** Plusieurs candidats postulent la succession de M. Castagneri comme chef d'orchestre au théâtre Italien : on cite Bottesini, le célèbre contre-bassiste, qui l'a déjà conduit, et qui vient d'arriver à Paris ; M. Bosoni et M. Orsini.

*** C'est hier soir qu'a dû avoir lieu, au théâtre Déjazet, la première représentation de la *Fille du maître de chapelle*, le nouvel opéra de M. Ventejoul. Si l'on doit juger du mérite de l'ouvrage par l'effet qu'il a produit à la répétition générale qui a eu lieu jeudi, il obtiendrait un beau succès. Nous en rendrons compte dimanche prochain. C'est Mlle Garait, qu'on a entendue à l'Opéra-Comique, qui chante le rôle principal.

*** M. Eugène Déjazet paraît vouloir faire prédominer l'opéra-comique dans son théâtre. Outre l'opéra de M. Ventejoul, *la Fille du maître de chapelle*, on annonce que le directeur a reçu deux nouveaux ouvrages : *l'Esprit familier*, opérette en un acte, paroles de M. Hippolyte Lucas, musique de M. Henri Carben, et *le Réveillon à la glace*, livret de M. Adolphe Guenée, musique de M. Alb. Vizentini, violon-solo au théâtre Lyrique.

*** La troupe des Bouffes-Parisiens va donner des représentations au Théâtre-Français de Bordeaux.

*** Les recettes brutes des théâtres impériaux subventionnés, des théâtres secondaires, concerts, spectacles-concerts, etc., se sont élevées dans le mois de juin à 1,100,396 fr. 04 c.

*** Les concours à huis clos au Conservatoire se continueront demain lundi et jours suivants, jusqu'à jeudi inclusivement. Les concours publics commenceront le mercredi 20 juillet.

*** Au moment où passait sous les fenêtres de Rossini le convoi de Meyerbeer, l'illustre auteur de *Guillaume Tell* payait son tribut de regret à la mémoire du génie qui venait de s'éteindre, et pour lequel il avait une véritable amitié, en improvisant un hommage funèbre qui traduisait éloquemment son profond chagrin. Rossini a voulu compléter cet hommage, et sur sa demande, M. Emilien Pacini vient d'y ajuster des paroles.

*** La marche funèbre de Litolff à la mémoire de Meyerbeer a le sort de toutes les belles choses. Plus on l'entend et plus on en apprécie la conception grandiose et profondément triste. Vendredi dernier, nous l'avons encore écoutée dans la salle d'Adolphe Sax, où on l'exécutait devant un auditoire d'élite. On ne saurait trop féliciter les artistes, qui l'interprètent si bien, MM. Monsen, Hollebeke, Vasseur, Robyns, Verleye et Clayette. D'autres morceaux exécutés dans la même séance, et surtout le duo sur des motifs de *Robert le Diable*, ont produit un effet extraordinaire : on n'admirait pas moins le rare talent des artistes que la colossale puissance des instruments.

*** Le *Trovatore* annonce que S. M. le roi Victor-Emmanuel vient de conférer au ténor Calzolari, l'un des artistes les plus distingués du théâtre impérial italien de Saint-Pétersbourg, l'ordre des saints Maurice et Lazare. Calzolari a déjà reçu il y a quelques années de S. M. l'empereur de Russie la grande médaille d'or, pour le mérite, à l'effigie de l'Empereur ; cette médaille, qui fut donnée à Lablache, à Mme Bosio, et dont Tamberlick est également décoré, se porte au cou, sur le ruban de Saint-André ; elle est entourée de diamants d'une valeur de 10,000 francs.

*** Un grand concours d'artistes et d'amis se pressaient samedi de la semaine dernière dans l'église de Saint-Eugène pour assister au mariage de M. Achard et de Mlle Lepoitevin ; pendant la messe, Mme Vandenheuvel-Duprez a chanté à l'orgue un *O Salutaris* qu'on disait être de la composition de son mari.

*** M. Charles Rety, qui succéda à M. Carvalho dans la direction du théâtre Lyrique, vient d'épouser Mlle Amélie Faivre, qui a chanté plusieurs années à ce théâtre. Le mariage a eu lieu à Saint-Vincent de Paul Leo Delibes tenait les orgues.

*** Charles Wehle a passé par Paris, venant de Soenabaja (île de Java). L'intrépide voyageur était forcé de se rendre sans retard dans sa ville natale (Prague), où l'appellent des affaires de famille, autrement il aurait, de Java, continué sa route pour la Chine, le Japon et l'Australie, d'où il serait revenu par le Cap Horn. M. Kletzer, le partenaire de M Wehle dans cette immense excursion, visitera probablement tout seul ces lointains pays, mais nous publierons incessamment quelques détails intéressants sur le voyage de M. C. Wehle, qui reviendra à Paris pour la saison d'hiver ; c'est une bonne nouvelle pour ses amis et élèves.

*** Henri Wieniawski, le violon solo des théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg, est en ce moment à Paris.

*** On nous écrit d'Amiens que soixante-quinze sociétés ont pris part au grand concours d'orphéons et de musique instrumentale organisé dans cette ville. Sept jurys, dont nous avons donné la composition dans notre dernier numéro, ont décerné deux prix d'honneur à la Grande Harmonie de Roubaix et à la Société philharmonique de Maubeuge. Un grand banquet a clos cette solennité.

*** La Société des quatuors à Florence a organisé récemment un festival-Mendelssohn, où l'on n'a exécuté que des compositions de l'auteur d'*Elie*. C'est son octuor qui a produit le plus d'effet.

*** L'éminent pianiste compositeur Krüger vient de recevoir de S. A. I. et R. Mme la duchesse de Brabant, une magnifique épingle en brillants comme témoignage de sa haute satisfaction pour la dédicace de son morceau intitulé : *Air de ballet*.

*** Aujourd'hui, à l'occasion de la fête patronale de Charenton, grand festival organisé par la commune pour les orphéons, sociétés chorales, musiques d'harmonie et fanfares de Paris et de la banlieue. Une fête vénitienne, un feu d'artifice et un bal termineront la solennité.

*** M. Panofka vient de partir pour l'Italie, où il passera ses vacances. Avant son départ, le célèbre professeur a envoyé à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences une lettre cachetée avec prière de la garder en dépôt. Cette lettre renferme des observations scientifiques sur la voix humaine, que M. Panofka se propose de faire connaître à son retour.

*** Nous lisons dans *le Journal de Maine-et-Loire*, à propos de la fête d'Angers : « Le magnifique concert donné le 26 juin dans le jardin du Mail laissera d'ineffaçables souvenirs. M. Arban conduisait l'orchestre composé de 125 musiciens. Au commandement de sa baguette magique, tout a marché avec cet ordre, cette discipline, indispensables à l'exécution et au caractère magistral de la musique sérieuse. On se ferait difficilement une idée de l'ampleur et de la majesté avec lesquelles le chœur magnifique de la *Bénédiction des poignards* a été enlevé, et de l'effet produit par cette œuvre sublime du génie de Meyerbeer. Lorsque ensuite, dépouillant ses fonctions de chef d'orchestre, Arban s'est produit comme virtuose, il a déployé dans deux fantaisies sur le *Carnaval de Venise* et *Il Trovatore* toutes les richesses, toutes les coquetteries du jeu le plus brillant. Il fait littéralement parler le cornet à pistons, son instrument traduit les larmes du trouvère et les joies folles du carnaval de Venise, avec une expression, une âme, une suavité qui font douter si l'on entend un instrument à vent ou un instrument à cordes. Aussi, le nombreux auditoire qui remplissait la salle était-il dans l'enthousiasme, et cette belle soirée a été un véritable triomphe pour Arban. — Le succès de l'éminent artiste n'a pas été moindre au cercle du Sport, de Nantes. La société du Sport, ainsi que l'orchestre de Nantes, lui ont offert deux riches couronnes.

*** Si l'on en doit croire *le Phare de la Loire*, il se formerait en ce moment à Paris une Société pour faire entendre, dans des conditions

exceptionnelles de bonne exécution et à des prix réduits, tous les chefs-d'œuvre des maîtres anciens et modernes, français et étrangers. Les programmes de la nouvelle société comprendraient, dans leur infinie variété, des spécimens de tous les genres : symphonies, odes-symphonies, fragments d'opéras, de messes, d'oratorios, chœurs, cantates, chants nationaux (des pays étrangers?...), sans parti pris d'aucun genre, et en tenant la balance égale entre les trois écoles allemande, italienne et française. Le local, admirablement choisi au cœur de Paris et à deux pas du boulevard Montmartre, pourrait contenir trois mille personnes. Le directeur général serait Félicien David; le directeur, Magnus, pianiste-compositeur; le secrétaire général, Ch. de Lorbac. L'inauguration de ce nouvel établissement aurait lieu au mois de novembre. La société nouvelle fera appel à tous les musiciens de talent, et permettra aux solistes les plus renommés de se faire entendre. Les compositeurs auront le droit de diriger en personne l'exécution de leurs œuvres. On ne peut que souhaiter bonne chance à cette entreprise.

*** On nous mande de Bagnères-de-Bigorre que la saison thermale s'y prépare d'une façon brillante. On y attend Sivori, le célèbre violoniste; Mme Escudier-Kastner, l'éminente pianiste; Bonnehée, de l'Opéra; enfin, un ténor sacré, pour ainsi dire, le père Cahuzac, qui mêle plusieurs fois par semaine sa voix (elle rappelle celle de Rubini) au son de l'orgue des Carmes.

*** L'inauguration du nouvel orgue construit par la société anonyme *Etablissements Merklin-Schütze*, pour l'église Bonne-Nouvelle, a eu lieu, comme nous l'avions annoncé. Un grand concours de fidèles et d'amateurs assistaient à cette cérémonie religieuse et artistique. L'instrument a été admirablement touché par MM. Ed. Batiste, Renaud de Vilbac, Burelle et Henri Hess, qui a joué avec talent une fugue de Bach. Cet orgue fait le plus grand honneur à ses habiles facteurs, car il réunit à la perfection du mécanisme et de toutes ses parties une pureté et une plénitude de sons véritablement remarquables. Un morceau de violon avec accompagnement d'orgue a été parfaitement exécuté par le jeune B. Godard.

*** Dans un grand concert donné à la Scala de Milan vers la fin du mois dernier, on a exécuté l'ouverture du *Pardon de Ploërmel*, de Meyerbeer. Les journaux italiens constatent l'immense effet qu'a produit ce chef-d'œuvre, véritable poëme champêtre, dans lequel la nature se reflète avec toutes ses beautés, son charme et ses accidents. L'orchestre s'est supérieurement acquitté de sa tâche difficile, en interprétant cette ouverture, qui a eu les honneurs de la troisième partie du concert.

*** Limoges a été, le 3 de mois, le théâtre d'un tournoi musical qui restera célèbre dans les fastes orphéoniques. C'est dans la vaste salle du manége que deux des plus importantes sociétés chorales de France, les *Orphéonistes lillois* et la *Sainte-Cécile de Bordeaux* s'étaient donné rendez-vous et se sont mesurées. Le jury, composé exceptionnellement de cinq membres, était formé de M. Camille de Vos, président; Dufresne, Boulanger, Triébert et Jancourt. Le chœur imposé, *la Paix*, de M. Camille de Vos, et *le Tyrol*, de M. Ambroise Thomas, devaient être également exécutés par les deux sociétés rivales. Les orphéonistes lillois ont commencé : leur succès a été immense! La *Sainte-Cécile de Bordeaux* a été vaincue; mais cette défaite n'a rien que d'honorable. Les orphéonistes lillois ont atteint la perfection, et peuvent maintenant rivaliser avec les sociétés allemandes, chez lesquelles ils sont allés chercher des conseils et des modèles. Devant cette manifestation éclatante, l'exécution des autres sociétés qui ont pris part au concours n'a offert qu'un intérêt secondaire. Il faut citer cependant, parmi les fanfares, les Enfants de Javart, la fanfare de Sainte-Foy-la-Grande, la Sainte-Cécile de Brives, la fanfare de Confolens, la musique de Saint-Junien qui ont mérité les premiers prix, et parmi les sociétés chorales, la société de Sainte-Foy-la-Grande, la société chorale de Brives, les Enfants de Vésone, l'orphéon de Libourne, la société de Villeneuve-sur-Lot, et surtout les Enfants de Saint-Junien, dirigés par une très-habile dame, Mme Tillet, dont les efforts ont eu des premiers prix pour récompense. Trente mille personnes s'étaient rendues à ce concours. Le lendemain, les sociétés réunies ont donné un concert qui a été pour les orphéonistes lillois un véritable triomphe, et a rapporté aux pauvres une somme de 5,000 francs.

*** Le journal *le Monde* constatait ces jours-ci un effet, bien singulier et heureusement très-rare, produit par la musique. Nous le rapportons sans autre garantie. « On vient de constater la mort subite, dans un de nos établissements hospitaliers, d'une femme atteinte d'un genre de folie des plus singuliers. Habitant un village pauvre et isolé du Morbihan, dont elle n'était jamais sortie, cette femme, âgée de vingt-deux ans, nommée Marguerite D..., fut subitement amenée à Paris il y a huit mois par une dame riche à qui une circonstance fortuite lui avait permis de rendre un service et qui voulait se l'attacher. Dès le lendemain de son arrivée, Marguerite, pour la première fois de sa vie, entendit de la musique à une fête champêtre et dansa au son d'un orchestre choisi. Pendant trois jours que dura la fête, elle ne manqua pas une contre-danse, et elle s'abandonna sans réserve au plaisir inouï que lui causait la musique. Quand tout fut fini, les impressions qu'elle avait reçues, et qui avaient singulièrement ébranlé ses nerfs, ne cessèrent pas. Le jour, la nuit, à ses promenades, dans son lit, toujours, les différents airs qu'elle avait entendus revenaient à son oreille dans l'ordre où ils avaient été exécutés, et, malgré sa volonté, elle les répétait, en imitant avec une perfection étrange le son des instruments. Quelques notes discordantes, que le premier violon s'était amusé plusieurs fois à tirer de son instrument, se reproduisaient de temps en temps, et Marguerite, tenant alors sa tête dans ses mains, s'écriait : « Oh! quelle fausse note! elle me fend la tête. » De ce désordre mental, contre lequel échouèrent tous les traitements, résultaient une insomnie continuelle, le trouble dans les fonctions digestives, l'amaigrissement, la faiblesse, les sueurs nocturnes. Les sons que la malade croyait entendre et qu'elle répétait devenaient de plus en plus forts. Enfin, tombée dans le marasme, elle a succombé subitement, comme nous l'avons dit, sans que ses intolérables sensations lui eussent laissé un seul instant de répit. »

*** Notre collaborateur, Gustave Héquet, vient de partir pour Bade, où il va assister à la représentation de son opéra, *De par le Roi*.

*** L'orchestre du concert des Champs-Elysées doit exécuter prochainement une fort jolie composition d'Emile Jonas : *Souvenir d'un songe*, écrite d'abord pour le piano et qu'a fort bien instrumentée M. A. Berlyn, chef d'orchestre à Amsterdam. Ce morceau, qui a été plusieurs fois exécuté à Amsterdam et à Utrecht, y a obtenu beaucoup de succès et il est presque toujours bissé.

*** Au nombre des morceaux remarquables exécutés récemment au concert des Champs-Elysées, nous devons une mention exceptionnelle à la grande marche de Magenta, composition de M. le chevalier Piermarini, compositeur distingué et l'un de nos plus éminents professeurs de chant. Le caractère de cette marche est très-beau et la coupe en est fort originale. A l'introduction, qui est majestueuse, succède un motif martial pour les pistons et cuivres d'une élégance rare. La stretta est pleine de feu, l'orchestration en est magistrale. D'ailleurs, on y retrouve le style mélodique qui distingue toutes les compositions du célèbre professeur, et chaque soir elle est saluée par les applaudissements de la foule.

*** Aujourd'hui dimanche, à quatre heures précises, le remarquable orchestre de symphonie du Pré Catelan, secondé par les excellentes musiques du 72e de ligne et 2e chasseurs à cheval, exécutera pour la première fois le grand quadrille militaire, *Aux Armes!* composé par M. Forestier, l'éminent chef d'orchestre que les vrais artistes et les amateurs consciencieux vont chaque dimanche fêter et applaudir au Pré Catelan, rendez-vous choisi entre tous par la bonne et belle compagnie. — L'administration prévient le public que tout enfant porteur d'un billet de tombola délivré dimanche dernier jouira d'une entrée gratuite aujourd'hui dimanche, le tirage de la Tombola ayant été ajourné en raison du mauvais temps.

*** Les personnes qui se destinent au théâtre sont informées que M. Hurand, chef des chœurs du théâtre impérial italien, fera un cours de musique vocale entièrement gratuit. Les choristes ou comparses des théâtres de Paris sont invités à se faire inscrire au plus tôt chez M. Hurand, 5, rue Sainte-Anne (tous les jours avant midi). Le cours aura lieu au théâtre italien trois fois par semaine, et commencera le lundi 11 courant.

*** Au théâtre Robin, l'intérêt puissant des merveilleuses soirées de ce directeur attire toujours la foule, et le force à renoncer au projet qu'il avait formé de faire un temps de relâche pendant les mois d'été, ainsi que l'ont toujours été obligés de faire ses devanciers. La continuation des soirées de M. Robin pendant les chaleurs est la preuve la plus palpable de leur immense succès.

*** Les restes mortels de Fiorentino sont arrivés à Naples où se prépare un service funèbre en l'honneur du célèbre écrivain ; ils seront ensuite déposés dans un caveau du Campo-Santo, sur lequel sera élevé un monument commandé par la famille du défunt.

*** *La Revue et Gazette musicale* vient de perdre un de ses collaborateurs les plus anciens et les plus assidus, celui dont nos lecteurs ont rencontré si souvent le nom au bas d'articles traduits de l'allemand. Henri-Joseph-Maria Duesberg était né le 20 septembre 1793 à Munster en Prusse. Egalement versé dans la littérature de son pays et celle du nôtre, il écrivait la langue française avec autant de facilité que de correction. Il était l'un des rédacteurs de la *Gazette d'Augsbourg* et des *Morgenblaetter*, journaux importants de l'Allemagne : on a de lui des traductions et des poésies. Il avait aussi écrit une *Histoire de France*, une *Histoire générale du commerce*, et un ouvrage sur les châteaux impériaux. Notre collaborateur mérite nos regrets par son talent et par son caractère. Frappé d'une mort presque soudaine, ses obsèques ont eu lieu vendredi matin.

*** La veuve d'un illustre compositeur, dont l'Italie et la France s'honorent à titre égal, Mme Cherubini, née Cécile Tourette, est morte la semaine dernière, dans sa quatre-vingt-onzième année. C'est à Neuilly que cette femme si regrettable et si regrettée a fini ses jours. Ses obsèques ont été célébrées avec une extrême simplicité, sans qu'un avertissement y eût convié personne. Le deuil était conduit par MM. Salvador-Cherubini, inspecteur des Beaux-Arts, accompagné de ses deux fils, et par M. Duret, de l'Institut, petit-gendre de la défunte. Selon le vœu formel de Mme veuve Cherubini, une simple messe basse a été

dite pour le repos de son âme. « Pénétrée de cette pensée, avait-elle dit, dans ses dernières volontés écrites de sa main, que l'heure dernière nous rend tous égaux devant Dieu, je demande en grâce et avec instances que l'on n'apporte aucune ostentation à mes obsèques. Pour toute cérémonie je désire une messe basse et des prières, sans nulle tenture dans l'église, car je ne puis supporter ces apparats pour être conduite dans l'éternité, but auquel je veux arriver sans démonstration de vanité. Je demande de plus que cette cérémonie ait lieu aux premières heures du jour, en évitant les invitations inutiles. Que ceux qui apprendront que je n'existe plus accompagnent ma famille, mais que ce ne soit pas une contrainte. » M. Auber était à la tête du petit nombre de personnes qui ont conduit l'illustre veuve à sa dernière demeure.

*** Une autre veuve, qui portait noblement un nom célèbre, Mme Orfila, vient d'être enlevée aussi, peu de jours après que la nouvelle de la mort de M. Antonio Orfila, son beau-frère, était arrivée de Madrid à Paris. C'est une perte pour les artistes auxquels le salon de Mme Orfila était toujours ouvert. Plusieurs y ont commencé ou confirmé leur renommée.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — *Mireïla* (Mireille), l'opéra de Gounod, vient d'être représenté au théâtre de Sa Majesté avec Mme Tietjens dans le rôle principal. Le succès a été douteux à la première représentation, sur laquelle nous reviendrons. — Arditi, l'excellent chef d'orchestre de ce théâtre, a fait exécuter dans son concert-*monstre* donné récemment, trois nouvelles compositions qui ont été fort goûtées par le public : un duo pour piano et violon, admirablement exécuté par Mme Arabella-Goddard et M. Carrodus, et deux morceaux de chant : *Il Désio*, duo, et l'*Orologio*, scherzo vocal, interprétés par Mmes Trébelli, Lemmens-Sherrington et Volpini. Ces deux dernières compositions, pleines de charme et à très-grand effet, ont dû être répétées. — Au théâtre de Covent-Garden on s'occupe activement des répétitions de *la Stella del Nord* et rien ne sera négligé pour rendre d'une manière digne le chef-d'œuvre de Meyerbeer, dont les principaux rôles seront tenus par Mmes Miolan-Carvalho, Brunetti et Faure. — Mlle Patti vient de chanter pour la dernière fois, avec son talent habituel et devant une salle comble, la Margherita de *Faust*, et Mme Artot, dont le succès augmente à chaque représentation, vient de se produire dans le rôle de Violetta de la *Traviata*. Les deux cantatrices ont été chaudement applaudies et rappelées à plusieurs reprises.

*** *Ems*, 5 juillet. — Après l'ouverture du théâtre du Kursaal, qui s'est faite par *le Chien du Jardinier*, et la charmante opérette d'Offenbach, *Lischen et Fritzchen*, dans laquelle Désiré et Mlle Zulma Bouffar se sont montrés inimitables, nous avons eu *les Pantins de Violette*, de M Léon Battu, et *M. Choufleuri*, de MM. de Saint-Rémy et J. Offenbach. On sait que *les Pantins de Violette*, la dernière partition de notre si regretté Adam, est une de ses œuvres les plus spirituelles et les plus finement travaillées. — Quant à *M. Choufleuri*, le public en a demandé une seconde représentation. Ce petit chef-d'œuvre bouffe, dont la musique est si vive et si entraînante, a été joué avec un grand succès dans toute l'Allemagne. On sait qu'il s'est produit pour la première fois dans les salons de M. le duc de Morny, où M. de Saint-Rémy jouit de quelque crédit. — (*L'Été.*)

*** *Berlin.* — Bien que l'opéra royal soit fermé en ce moment, les représentations d'opéras et d'opérettes ne nous font pas défaut. On en donne sur quatre scènes différentes, parmi lesquelles se distinguent celles que défrayent les troupes de Vienne et de Kœnigsberg. — Au théâtre Victoria *Martha* a servi de début à Mme de Marlow, qui y a déployé un très-grand talent de cantatrice et de comédienne. — Au théâtre Frédéric-Guillaume, *les Pantins de Violette*, d'Adam, ont été entendus avec plaisir, et à l'établissement Kroll la cantatrice Mme de Murska obtient de grands succès dans l'opéra *Linda*, de Donizetti.

*** *Manheim.* — Un nouvel opéra de Richard Wuerst, *Vineta*, a été favorablement accueilli. Les interprètes et le compositeur ont été rappelés plusieurs fois.

*** *Dresde.* — *Les Huguenots* ont été représentés en l'honneur de Meyerbeer. Mlle Sophie Bauer, du théâtre de Cassel, et M. Scarcia y ont débuté avec succès dans les rôles de Valentine et de Marcel.

Vienne. — La saison de l'opéra allemand au théâtre de la cour a été inaugurée le 1er juillet sous la direction de M. Salvi, par une représentation de *Don Juan*. — Au Carlthéâter, le directeur Treumann a engagé Mlle Kraft du théâtre Thalia à Hombourg. On dit le plus grand bien de cette jeune cantatrice. — On pense que la construction du nouvel opéra impérial sera entièrement achevée au mois de septembre. — Le danseur espagnol Donato, qui n'a qu'une jambe, attire constamment la foule, et déploie un nouveau et merveilleux talent comme joueur de castagnettes.

*** *Munich.* — Mme Sophie Foerster a été engagée au théâtre de la cour après avoir fait preuve de talent dans les rôles de Valentine, des *Huguenots*, de Norma, et de dona Anna dans *Don Juan*.

*** *Prague.* — Les sœurs Marchisio viennent de débuter avec un très-grand succès au théâtre de la nouvelle ville.

*** *Florence.* — L'opéra *I Batavi*, de Mme Tarbé des Sablons est encore aujourd'hui, bien que le théâtre soit fermé, le sujet de la conversation de tous les dilettantes. Il eût été impossible à la direction de la Pergola de clôturer la saison théâtrale par une œuvre qui fût plus agréable à ses habitués. Tous les détails de cet ouvrage, ceux même qui échappent le plus à l'attention, sont l'objet de commentaires, de discussions, d'appréciations diverses, mais toutes s'accordent sur le sujet principal, c'est-à-dire l'originalité de bon goût de l'artiste, sur la distinction native de ses mélodies, et surtout sur sa connaissance profonde de l'art d'écrire pour les voix. On cite notamment le grand air de Tiberini, un chœur de soldats d'un effet saisissant, une prière en chœur, un duo au troisième acte, un délicieux boléro et un carillon. Les journaux insistent en outre sur le duo final, empreint d'un sentiment passionné, irrésistible. A la suite de la représentation, l'auteur a été rappelé huit fois sur la scène. C'est un succès dans la plus complète acception du mot.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

FEUILLES DU SOIR

Nouvelle Valse par

Prix : 6 fr. **J. OFFENBACH** Prix : .6 fr

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Ce, RUE JACOB, 56,

Chez tous les libraires de France et de l'étranger,

Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu, au 1er.*

Mise en vente du Tome VI (M P)

DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES

MUSICIENS

ET

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié,

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.
Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME VIe. — PRIX : 8 FRANCS.

Catalogue des Ouvrages composés pour la Flûte

PAR

HENRI ALTÈS

Première flûte à l'Académie impériale de musique, membre de la Société des concerts et de la musique de l'Empereur.

Chez Simon Richault, éditeur, boulevard des Italiens, 4, au 1er.

Œuv. 1. Variations sur *le Pirate*, de Bellini, avec acc. de piano 7 50
Le quatuor séparément 7 50
— 2. Fantaisie avec acc. de piano. . . . 7 50
L'orchestre séparément . . . . . 15 »
— 3. Fantaisie concertante pour flûte et violon, avec acc. de piano. . . . . 9 »
L'orchestre séparément . . . . . 15 »
— 4. 1re fantaisie caractéristique, *la Vénitienne*, avec piano 7 50
— 5. 2e fantaisie caractéristique, *l'Helvétienne*, avec piano 7 50
— 6. 3e fantaisie caractéristique, *l'Espagnole*, avec piano. 7 50
— 7. *Fantaisie dramatique*, dédiée à Tulou, avec acc. de piano . . . . . 9 »
L'orchestre séparément . . . . . 15 »
— 15. *Solo de concert*, avec acc. de piano 9 »
Parties de quatuor . . . . . 12 »
— 20. 1er solo de concours pour le Conservatoire, flûte et piano . . . . . 9 »
Quintette séparément . . . . . 12 »
— 21. 2e solo, flûte et piano. . . . . 9 »
Quintette séparément . . . . . 12 »
— 22. 3e solo, flûte et piano. . . . . 9 »
Quintette séparément . . . . . 12 »
— 23. 4e solo, flûte et piano. . . . . 9 »
Quintette séparément . . . . . 12 »
— 24. 5e solo, flûte et piano. . . . . 9 »
Quintette séparément . . . . . 12 »
— 25. 6e solo, flûte et piano. . . . . 9 »
Quintette séparément . . . . . 12 »

Chez Gérard et Ce, éditeurs, rue Dauphine, 18.

Œuv. 11. *Les chants du Rossignol*, avec acc. de piano . . . . . 9 »
L'orchestre seul . . . . . 12 »
— 12. Fantaisie sur *la Perle du Brésil*, opéra de Félicien David, avec acc. de piano . . . . . 9 »
Orchestre seul. . . . . 12 »

Chez G. Brandus et S. Dufour, éditeurs, rue de Richelieu, 103, au 1er.

SOUS PRESSE :

Opéras célèbres (fantaisies et transcriptions).

Œuv. 16. 1re livraison, *Robert le Diable*, n° 1, transcription ; n° 2, fantaisie avec piano . . . . . » »
— 17. 2e livraison, *les Huguenots*, n° 1, fantaisie ; n° 2, caprice, avec piano » »
— 18. 3e livraison, *le Prophète*, n° 1, transcription ; n° 2, fantaisie avec piano. . . . . » »
— 19. 4e livraison, *l'Etoile du Nord*, fantaisie ; *le Pardon de Ploërmel*, fantaisie, avec piano. . . . . » »

Musique pour le piano avec accompagnement *ad libitum*.

Chez Richault.

Œuv. 8. Le Cancan de quelques jolies femmes, quadrille avec acc. (*ad libitum*) de flûte et violon. 4 50
— Souvenir de Charmont. Laure, valse, avec acc. de flûte. 2 50
— Souvenir de Charmont. Pauline, polka, avec acc. de flûte 2 50
Œuv. 9. Cric, quadrille facile avec acc. (*ad libitum*) de flûte et violon. 4 50
— Poveretta, valse facile 2 50
— Alex, polka facile. 2 50
Œuv. 10. Mes bons amis dansez toujours, quadrille facile avec acc. de flûte et violon.. . . . . 4 50
— Souvenir de Pont-Carré, valse avec acc. de flûte 2 50
— La Fête de Marie, polka 2 50
Œuv. 13. Trois schottischs (chez Gérard et Ce) 6 »
Œuv. 14. Trois mazurkas (chez Richault). . 4 50

Chez Girod frères, éditeurs, boulevard Montmartre, 16.

Œuv. 27. Duo de concert pour piano et flûte, sur *Lara*, opéra de Maillart . . . 9 »

Musique pour le chant.

Œuv. 26. Six Poésies de Victor Hugo :
— N° 1. Pourquoi passez-vous par ici ? pour ténor, avec acc. de piano . . » »
L'orchestre séparément. . . . . » »
— N° 2. S'il est un charmant gazon, pour tenor, avec acc. de piano . . » »
L'orchestre séparément. . . . . » »
— N° 3. Malédiction, pour voix de basse avec acc. de piano . . . . . » »
L'orchestre séparément. . . . . » »
— N° 4. L'aube naît et la porte est close! pour ténor, avec acc. de piano. . . . . » »
L'orchestre séparément. . . . . » »
La même, pour baryton . . . . . » »
— N° 5. Mes vers fuiraient doux et frêles, pour ténor, avec acc. de piano. . . . . » »
L'orchestre séparément. . . . . » »
— N° 6. L'Extase, pour voix de basse, avec acc. de piano . . . . . » »
L'orchestre séparément. . . . . » »

Transcriptions d'après divers auteurs.

Chez Richault.

PARTIE DE VIOLON TRANSCRITE POUR LA FLUTE.

Beethoven. Œuv. 16. Grand quatuor pour piano, flûte, alto et violoncelle . . . . 18 »
Mozart. Trois quatuors pour piano, flûte, alto et basse . . . . . chaq. 18 »
Beethoven. Œuv. 1er. 1er trio en *mi* bémol pour piano, flûte et basse . . . . . 15 »
2e trio en *sol* . . . . . 15 »
— Œuv. 11. Trio en *si* bémol. . . . . 15 »
— — 44. Quatorze variations. . . . . 10 »
— — 83. Trio . . . . . 15 »
— — 121. Adagio, rondo et variations. 10 »
— Œuv. posthume. Petit trio en *mi* bémol 10 »
Haydn. Six sonates du 3e livre de la collection pour piano, flûte et basse, ch.. 12 »
— Quatre sonates du 5e livre. . . chaq. 12 »
— Quatre sonates du 6e livre. . . chaq. 12 »
— Six sonates du 7e livre. . . . . chaq. 12 »
— Cinq sonates du 8e livre . . . . chaq. 12 »
— Trois sonates du 10e livre . . . chaq. 12 »
Mozart. 16e livraison de la collection de ses œuvres ; quatre sonates pour piano, flûte et basse . . . . . chaq. 12 »
— 17e livraison ; quatre trios . . . chaq. 12 »

Duos concertants pour flûte et piano.

PARTIE DE VIOLON TRANSCRITE POUR LA FLUTE.

Beethoven. Œuv. 12. Nos 1, 2 et 3, sonates pour piano et flûte. . . . . chaq. 12 »
Beethoven. Œuv. 17. Sonate . . . . . 12 »
— Œuv. 23. Sonate . . . . . 12 »
— — 24. Sonate . . . . . 12 »
— — 30. Nos 1, 2 et 3, sonates, chaq. 12 »
— — 47. Sonate . . . . . 12 »
— — 96. Sonate . . . . . 12 »
Haydn. Cinq sonates de la 1re livraison, ch. 6 »
— Six sonates de la 2e livraison. . chaq. 6 »
— Trois duos de la 8e livraison. . chaq. 6 »
— Six duos de la 9e livraison . . . chaq. 6 »
— Deux sonates de la 10e livraison. chaq. 6 »
Mendelssohn. Op. 4. Sonate 7 50
Mozart. 9e livraison. Six sonates . . chaq. 9 »
— 10e livraison. Cinq sonates . . . chaq. 9 »
— 11e livraison. Six sonates. . . . chaq. 9 »
Ch.-M. de Weber. Op. 48. Grand duo . 12 »
Kuhlau. Op. 33. Sonate . . . . . 9 »
— Op. 79. Trois sonates . . . . . chaq. 7 50
Reber. Œuv. 15. Six pièces . . . . chaq. 7 50
Ch. Danela. Op. 21. Duo concertant sur *le Pirate* 7 50
— Op. 45. Duo brillant sur des motifs de Schubert 7 50
— Op. 88. Duo sur *Richard* 7 50
Ernest Altès. Œuv. 8. Appassionato, Villageoise, deux mélodies. 7 50
— Œuv. 9. Elégie, Montagnarde, deux mélodies 7 50
— Œuv. 10. Rêverie, mélodie. . . . . 5 »

Chez Gerard et Ce.

Em. Périer. Op. 20. *Norma*, duo brillant . . . . . 9 »
— Op. 21. *Ni larmes ni regrets*, fantaisie concertante 7 50
— Op. 22. *Sans amour*, fantaisie brillante pour flûte et piano. 7 50
— Op. 23. *Lucrezia Borgia*, fantaisie concertante 7 50
— Op. 24. *Barbier de Séville*, fantaisie concertante 7 50
— Op. 25. *Zampa*, fantaisie concertante. 7 50

Musique pour le violon

Composée par

ERNEST ALTÈS

Premier violon à l'Académie impériale de musique et à la Société des concerts du Conservatoire.

Six mélodies caractéristiques pour violon :
Œuv. 8. Appassionato. . . . } avec piano. 6 »
Villageoise (1) . . . }
Œuv. 9. Elégie (2) . . . . . } avec piano. 6 »
Montagnarde (3) . . }
Œuv. 10. Burlesque . . . . } avec piano. 6 »
Rêverie (4). . . . }
Œuv. 12. Vingt-quatre études mélodiques pour violon avec acc. d'un second violon. . . . . 20 »

(1) La même, transposée pour violoncelle avec piano.
La même, transposée pour alto-viola avec piano.
(2) La même, pour alto-viola avec piano.
La même, pour violoncelle avec piano.
(3) La même, transposée pour alto-viola avec piano.
La même, transposée pour violoncelle avec piano.
(4) La même, pour violoncelle avec piano.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 29. 17 Juillet 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra : *Néméa ou l'Amour vengé*, ballet-pantomime en deux actes par MM. H. Meilhac, Lud. Halévy et Saint-Léon, musique de M. Minkous, par **Paul Smith**. — Théâtre Déjazet : *la Fille du maître de chapelle*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Mestépès et Vauzanges, musique de M. Ventéjoul, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Grand prix de composition musicale. — Conservatoire impérial de musique et de déclamation : concours à huis clos. — Des Mélodies de Meyerbeer et de ses œuvres en général relativement au piano, par **Maurice Cristal**. — Souvenir inédit de Lesueur, par **Arthur Pougin**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

NÉMÉA OU L'AMOUR VENGÉ,

Ballet-pantomime en deux actes par MM. H. Meilhac, Lud. Halévy *et* Saint-Léon, *musique de* M. Minkous.

(Première représentation le 11 juillet 1864.)

Néméa, traduisez Mlle Mourawieff.

L'Amour vengé, ceci demande un peu plus de travail, et l'on aurait quelque peine à comprendre ce second titre, si l'on ne savait que ces deux mots sont le vénérable débris d'une vaste conception mythologique, sortie du cerveau de M. Saint-Léon, et réduite à son expression la plus simple par MM. H. Meilhac et Lud. Halévy. Dans la conception du chorégraphe, il y avait une espèce de ligue et de conjuration dans le genre de *Haine aux femmes*, tramée contre le dieu nommé jadis Amour, par un club de jeunes seigneurs, habitués à noyer leur raison dans le vin, et leur or dans le jeu. En ce temps-là, on élevait encore des temples au fils de Vénus, et un jour qu'il avait plus bu et plus joué que de coutume, l'un des seigneurs s'était laissé emporter à sa fureur anti-érotique et iconoclaste : « Ne me parlez pas de ce marbre que je hais, s'était-il écrié ; chaque nouvel hommage que vous lui rendez est une insulte pour moi, qui me fais gloire de mépriser l'amour. » En prononçant ces blasphèmes, il avait fait un pas vers la statue : puis il l'avait *renversée et brisée au milieu de l'épouvante et de l'indignation générales.*

Le dieu Mercure passait justement de ce côté ; voyant l'affront dont l'Amour était victime, il n'avait eu rien de plus pressé que de remonter vers l'Olympe et de raconter le fait à Cupidon. La vengeance étant le plaisir des dieux, l'Amour s'était arrangé sur le champ pour s'en assurer sa bonne part. Il avait envoyé sur la terre une jeune fille adorable, confectionnée tout exprès à cette fin d'incendier tous les hommes ; et spécialement chargée d'enflammer, d'embraser, de réduire en cendres le cœur glacé de son *contempteur audacieux*. La chose faite et parfaite, au lieu de permettre à l'impie de se repentir et d'être heureux, il lui avait dit : « Tu aimes maintenant, tu adores cette jeune fille. En bien ! tant pis pour toi ! Je la reprends et la reconduis au ciel, d'où elle est bien digne de ne plus sortir ! »

A la bonne heure ! voilà une vengeance ! voilà une morale, que Moscou avait goûtée, que Saint-Pétersbourg avait applaudie ! Il paraît qu'on l'a jugée un peu trop forte pour Paris : MM. H. Meilhac et Lud. Halévy se sont associés pour l'adoucir : que ne la supprimaient-ils tout à fait ? Rien n'était plus aisé que d'effacer le peu de mythologie qu'ils ont laissé, et ce peu est vraiment de trop. Puisqu'ils acceptaient la tâche de remettre au net le scenario chorégraphique, pourquoi ne pas l'expurger plus radicalement ? *Littérature oblige*, et elle oblige surtout à rayer des bouts de phrase comme celui-ci : « Ses » amis l'observent *avec une stupéfaction croissante*, » et comme cet autre : « En vérité, c'est grande *folie* pour un homme comme vous, » que de devenir *fou* d'une bohémienne. »

Mais au fait, de quoi nous mêlons-nous ? Il s'agit bien de mythologie, de littérature, de langue française, ou de toute autre chose. *Nemea*, nous l'avons dit en commençant, c'est Mlle Mourawieff, et Mlle Mourawieff n'a besoin que d'elle-même, et d'un nouveau costume pour soulever des tempêtes de bravos. Mlle Mourawieff, nous le lisions tout à l'heure quelque part, et nous sommes pleinement de cet avis, « c'est plus que jamais la perfection du mécanisme de la ballerine. Elle joue de ses pieds comme un pianiste de premier ordre joue de ses doigts : c'est la même précision, la même volubilité, la même finesse. Elle enchérit encore sur ce qu'elle faisait de prodigieux l'année dernière. Elle tourne sur elle-même en exécutant par ses battements prolongés une sorte de trille perpétuel, dont le privilége pourra lui être envié, mais non contesté, encore moins dérobé. D'autres ont eu plus de charme dans la physionomie, plus

de séduction dans l'attitude et le geste ; aucune n'a joué de sonate, de concerto avec la jambe et le pied de façon à lui être comparée. »

Pour cette fois, on a entouré la danseuse principale d'un essaim d'autres danseuses toutes jeunes, toutes belles, et d'abord il faut citer Mlle Fiocre, deuxième du nom, qui remplit le rôle de l'Amour, si bien taillée et si bien faite, qu'on ne saurait trop si c'est une jeune fille ou un jeune garçon. C'est dire à peu près que Mlle Fiocre est un modèle, et nous ne dissimulerons pas qu'elle en a aussi la froideur. Dans plusieurs pas ingénieux, on aperçoit encore de charmantes personnes, sorties des rangs du corps de ballet par des promotions récentes; nous les nommerions, si nous n'avions peur de commettre quelque grave erreur dans cet appel de l'escadron volant. Par exemple, nous sommes sûr de ne pas nous tromper, en parlant des progrès de Mlles Urban, Bossi et Sanlaville, ainsi que de leurs émules, Mlles Pilatte, Leroy et Volter, deuxième; les dynasties d'artistes ont toujours été de tradition à l'Opéra.

Dans l'*Amour vengé*, ne dirait-on pas que M. Chapuy a voulu entreprendre la vengeance du danseur ? Il s'y dévoue avec une ardeur, une audace et une énergie dont les exemples devenaient de plus en plus rares. Il ne faut pourtant pas que sur le théâtre où tant de danseurs célèbres ont laissé des souvenirs, quelque nouveau Diogène soit réduit à chercher un homme, sa lanterne à la main ?

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient le ballet.

Avec *Néméa* nous est venue une musique écrite par M. Minkous, jeune violoniste russe, dont le style a de la douceur et du charme. Sa *berceuse*, qui revient trop souvent, offre un air de famille avec l'un des plus jolis thèmes de *Giselle*. Entre Adolphe Adam et M. Pugni, s'il y a une place à prendre, M. Minkous nous paraît avoir des droits à faire valoir.

Ajouterons-nous que la direction de l'Opéra s'est galamment mise en frais de costumes et de décors? Elle ne s'en est pas tenue à un seul amour, de taille un peu haute, elle en a produit une foule de tout petits, en mémoire des danseuses viennoises. Elle a prodigué les gracieux spectacles, ayant tous un nom : *le Langage des fleurs*, *le Pas du Miroir*, des *Lucioles*, de *la Chanson à boire*; mais quand on prodigue de la sorte, on peut toujours compter que le public vous le rendra.

PAUL SMITH.

THÉATRE DÉJAZET.

LA FILLE DU MAITRE DE CHAPELLE,

Opéra-comique en trois actes, paroles de MM. MESTÉPÈS *et* VAUZANGES, *musique de* M. VENTÉJOUL.

(Première représentation le 9 juillet 1864.)

Tandis que la Porte-Saint-Martin inaugurait l'ère nouvelle de la liberté des théâtres par la représentation de deux opéras italiens, connus et appréciés depuis bien des années, le théâtre Déjazet, mieux inspiré encore, prenait une initiative dont on ne saurait trop le féliciter, parce qu'elle marque un point de départ important pour l'avenir des jeunes compositeurs qui cherchent à se produire sérieusement et à se rendre dignes de figurer au nombre des élus de nos grandes scènes lyriques. Sous ce rapport, l'essai d'opéra inédit qui a eu pour résultat de nous révéler le nom de M. Ventéjoul, malgré ses imperfections inévitables, mérite d'être encouragé, autant et même plus que l'exhibition au boulevard du *Barbier de Séville* et de *Norma*.

Ici, comme à la Porte-Saint-Martin, nous aurions souhaité que l'opéra fît un début plus éclatant et que rien ne fût négligé pour lui assurer, de prime abord, la faveur populaire. Mais, faute de mieux, il a bien fallu se contenter de ce que l'on avait sous la main. Le drapeau est planté; qu'un bras ferme le saisisse, et tout sera pour le mieux.

Ce n'est pas, du reste, au musicien qu'il y a lieu de s'en prendre en cette occurrence ; on doit le plaindre, au contraire, de n'avoir pas été mieux servi par les auteurs du livret. Lui aussi, il a fait tout ce qu'il a pu des éléments dont il avait à tirer parti. Est-il responsable de leur banalité, de leur insuffisance? Qu'on veuille bien nous permettre d'analyser succinctement les pièces du procès; on pourra en juger.

Stéphen est un ténor qui a eu un commencement d'intrigue amoureuse avec une cantatrice à roulades, la signora Theodora. Revenu de ses premières illusions, il fait la connaissance de la fille de Gantz, le célèbre maître de chapelle de Weimar, qui a écrit pour le théâtre une partition sur *le Comte d'Egmont*. Tout en étudiant son rôle avec le maëstro, Stephen s'éprend d'une violente passion pour la plus charmante de ses œuvres, l'aimable et gracieuse Antonia. Mais la cantatrice délaissée vient ressaisir sa proie, et une lutte s'établit entre les deux rivales. Pour combattre sur le même terrain et avec les mêmes armes, Antonia se fait actrice et prend un rôle dans l'opéra paternel. Par malheur, sa mère lui a légué une faiblesse d'organe qui la trahit au moment décisif. Elle a joué sa vie dans cet effort suprême, mais elle en est quitte pour la perte de sa voix, et Stéphen, touché de tant de courage et d'amour, revient définitivement à elle et l'épouse.

Sur cette donnée, qui ne brille pas, comme on voit, par l'invention, M. Ventéjoul a composé quelques morceaux estimables, mais empreints, beaucoup moins par son fait que par celui de ses collaborateurs, d'une fâcheuse monotonie. A la manière dont sa partition a été d'un bout à l'autre acclamée par un auditoire trop bienveillant, il serait peut-être en droit de croire à un éclatant succès; mais ce serait là une illusion dangereuse. S'il ne se laisse pas éblouir par ces faux-semblants d'enthousiasme, il nous fournira sans doute, dans un second ouvrage, l'occasion de faire ressortir les qualités qui ne sont qu'en germe dans *la Fille du maître de chapelle*. Çà et là, néanmoins, nous avons remarqué des intentions suivies d'effet; au premier acte, par exemple, un air de basse, une romance, un finale sur la pluie et le beau temps, dont les paroles ne sont guère de nature à provoquer l'inspiration; au second acte, un gentil duetto pour voix de femmes, un morceau de situation assez bien venu, un trio final; et enfin, au troisième, le grand air de Théodora, et un air pour ténor.

Sauf Mlle Garait, que nous avons entendue à l'Opéra-Comique, et dont le talent nous a semblé être en progrès, tous les autres interprètes de M. Ventéjoul nous étaient inconnus, tout au moins en personne; car les noms de quelques-uns d'entre eux étaient venus jusqu'à nous. Mme de Jolly, agréable comédienne et chanteuse exercée, a laissé d'excellents souvenirs dans nos principales villes de la province; M. Bonnefoy a conquis également une réputation méritée sur les grandes scènes de Belgique et de France. MM. Gadilhe et Fernando n'ont pas, à beaucoup près, la même habitude des planches; mais le premier possède une bonne voix de ténor, et le second n'est pas un baryton sans mérite. Les chœurs et l'orchestre complètent un très-satisfaisant ensemble.

D. A. D. SAINT-YVES.

GRAND PRIX DE COMPOSITION MUSICALE.

Conformément au décret du 4 mai dernier, le jury désigné par le sort pour juger le concours de composition musicale s'est réuni vendredi dernier, à midi, dans la petite salle du Conservatoire de musique et de déclamation.

Le jury était ainsi composé : M. Auber, président, Berlioz, Georges

Kastner, prince Poniatowski, Barbereau, Elwart, Boulanger, Bazin, Duprato.

Les cinq cantates ont été successivement exécutées dans l'ordre suivant :

1° La cantate de M. Saint-Saëns a été chantée par MM. Warot, Archainbaud et Mme Galli-Marié ;

2° Celle de M. Danhauser, par MM. Warot, Battaille et Mlle Monrose ;

3° Celle de M. Constantin, par MM. Morrere, Gourdin et Mme Ferdinand ;

4° Celle de M. Lefebvre, par MM. Bach, Bonnesseur et Mlle Levieilli ;

5° Enfin, celle de M. Sieg, par MM. Colomb, Gourdin et Mme Genetier.

C'est à la cantate de M. Sieg, élève de M. Ambroise Thomas, que le grand prix a été décerné, après une courte délibération.

Par une conséquence des décrets impériaux relatifs aux grands prix de Rome, il ne pouvait en être décerné qu'un seul aux concurrents âgés de plus de vingt-cinq ans, et quatre des concurrents avaient dépassé cet âge ; M. Lefebvre seul ne l'avait pas encore atteint.

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

Concours à huis clos.

Lundi 11 juillet.

Solfége. (Classes des hommes.)—Premières médailles : MM. Pastou, élève de M. Batiste ; Souplet, élève de M. Duvernoy ; Hammerel, élève de M. Batiste ; Bourgeois, élève du même ; Fridrich, élève de M. Emile Jonas.

Deuxièmes médailles : MM. Tirpenne, élève de M. Emile Durand ; Marie, élève du même ; Savary, élève de M. Batiste ; Rougnon, élève du même ; Courtade, élève du même ; Jouet, élève de M. Emile Durand ; Brun, élève de M. Emile Jonas.

Troisièmes médailles : MM. Deloche, élève de M. Savard ; Rolland, élève de M. Emile Jonas ; Corlieu, élève de M. Alkan ; Truffot, élève de M. Batiste ; Darblay, élève de M. Emile Durand ; Cibié, élève de M. Alkan ; Bourdeau 5e, élève du même ; Carlier, élève de M. Emile Durand.

(Classes des femmes.) — Premières médailles : Mlles Ducasse, élève de Mme Maucorps ; Renaud, élève de Mlle Mercié-Porte ; Audré, élève de la même ; Savit, élève de Mlle Barles ; de Massas, élève de M. Batiste ; Biot, élève de M. Lebel ; Boulat-Lebel, élève du même ; Sinner, élève du même ; Bastin, élève de Mlle Leclercq ; Hisson, élève de M. Lebel.

Secondes médailles : Mlles Alizier, élève de Mlle Barles ; Salomon, élève de Mme Doumic ; Penau, élève de M. Lebel ; Barbetti, élève du même ; Nondin, élève de Mme Doumic ; Lecallo, élève de Mlle Leclercq ; Midoz, élève de M. Lebel ; Cœvoët, élève de Mme Maucorps ; Clause, élève de M. Lebel ; Seguin, élève de Mme Doumic ; d'Almeïda, élève de M. Lebel ; Legros, élève de Mlle Mercié-Porte ; Blankemstein, élève de Mlle Mercié-Porte ; Mention, élève de Mlle Hersant ; Grillon, élève de M. Lebel.

Troisièmes médailles : Mlles Batiste, élève de M. Batiste ; Max, élève du même ; Leclerc, élève de Mlle Barles ; Lacroix, élève de M. Lebel ; Léon, élève de M. Batiste ; Reingpach, élève de M. Goblin ; Dajon, élève de Mme Maucorps ; Poileux, élève de M. Lebel ; Worms, élève de Mlle Leclercq ; Janin 2e, élève de M. Goblin ; Rozé, élève de Mme Doumic ; Regnier, élève de Mme Doumic ; Delaunay, élève de Mlle Barles ; Goethals, élève de Mlle Leclercq ; Janin 1re, élève de M. Goblin ; Hamus, élève de Mme Maucorps ; Donne, élève de Mme Maucorps ; Waldteufel, élève de M. Lebel.

Mardi 12 juillet.

Harmonie. — 1er prix, MM. Gaurion, élève de M. Clapisson ; Covin, élève du même. 1er accessit, Quinzard, élève du même ; 2e accessit, Ghilain, élève du même ; 3e accessit, Bannelier, élève de M. Elwart.

Contre-point et fugue. — 1er prix, MM. Lavignac, élève de M. Amb. Thomas ; 2e prix, Boisseau, élève de M. Reber. 1er accessit, Godin, élève de M. Reber ; 2e accessit, Power, élève de M. Amb. Thomas.

Mercredi 13 juillet.

Contre-basse. (Professeur, M. Labro). — 1er prix, MM. Schubert ; 2e prix, Veyret. 1er accessit, Bollaert ; pas de second accessit ; 3e accessit, Baugean.

Orgue (professeur, M. Benoist). — 1er prix, MM. Blondel ; 2e prix, Girard ; 1er accessit, Leavy et Lavignac ; 2e accessit, Henri Hess.

Harmonie et accompagnement pratique (hommes), (professeur, M. Bazin). — 1er prix, MM. Pradean et Rosen ; 2e prix, Vygen ; 1er accessit, Rabuteau ; 2e accessit, Wintzweiller, 3e accessit, Suiste.

Femmes. — 1er prix, Mlles Hardouin, élève de M. Bienaimé ; 2e prix, Noel, élève de Mme Dufresne, et Vidal, élève de la même ; 1er accessit, Jungk, élève de la même ; 2e accessit, Mangot, élève de la même.

Jeudi 14 juillet.

Étude du clavier (classes des hommes et des femmes). — Premières médailles : Mlles Davis, élève de Mme Réty ; Schart, élève de la même ; Potty, élève de la même ; Joséphine Wilden, élève de la même ; Biot, élève de la même ; Louise Wilden, élève de la même ; Regnier, élève de Mlle Jousselin, M. Forestier, élève de M. Croharé.

Deuxièmes médailles : Mlles Bloch, élève de Mlle Jousselin ; Lacroix, élève de Mme Réty, Boulat-Lebel, élève de la même ; Girardot, élève de la même ; Muller, élève de Mlle Jousselin ; Barbetti, élève de Mme Réty ; Lecallo, élève de la même.

Troisièmes médailles : Mlles Mangot, élève de Mlle Rouget de Lisle ; M. Bourgeois, élève de M. Anthiome ; Mlles Salomon, élève de Mlle Jousselin ; Beaumont 1re, élève de la même ; Alizier, élève de la même ; Léon, élève de la même.

Les concours publics commenceront mercredi prochain, et auront lieu dans l'ordre suivant : mercredi 20 juillet, *chant* ; jeudi 21, *piano* ; vendredi 22, *opéra-comique* ; samedi 23, *tragédie et comédie* ; lundi 25, *grand opéra* ; mardi 26, *violoncelle et violon* ; mercredi 27 et jeudi 28, *instruments à vent.*

La distribution des prix est annoncée pour le mardi 2 août.

DES MÉLODIES DE MEYERBEER
ET DE
SES ŒUVRES EN GÉNÉRAL RELATIVEMENT AU PIANO.

Les conquêtes de Meyerbeer dans le domaine de l'instrumentation, en ce qui touche la sonorité, l'harmonie, le rhythme, sont nombreuses et ont été fécondes. Elles sont acquises à la notoriété universelle. Ce que l'on sait moins, c'est que, lorsqu'il s'est restreint aux compositions pour piano seul, le génie de Meyerbeer a été tout aussi admirable que lorsqu'il a utilisé toutes les ressources orchestrales.

On sait que le grand compositeur avait excellé comme pianiste. Dès que la fascination des succès de théâtre l'eut frappé, il cessa de jouer du piano comme virtuose. Mais il lui était resté de ses études sur cet instrument un incomparable talent d'improvisation, et les rares privilégiés qui ont été admis à l'entendre dans ses heures de bonne volonté, où, cédant aux prières de l'amitié et à l'admiration de grands écrivains ou de grands artistes, il laissait sur le clavier ses doigts réaliser ses fugitives inspirations, en ont gardé un souvenir

qui ne s'effacera pas. Chez Chopin, où sa visite était toujours un événement, les discussions de doigté, de rhythme, d'esthétique, ne manquaient jamais d'amener quelqu'une de ces études improvisées. Il serait facile de citer bien des impovisations auxquelles moins de mystère présidait. Comme improvisateur, Meyerbeer portait si loin l'art de fixer des idées fugitives, de les régulariser et de donner de l'ordre à la spontanéité de l'improvisation, qu'à l'exception de certains traits inattendus, hasard heureux d'un beau génie se livrant à son imagination, il semblait exécuter des compositions méditées plutôt que de véritables improvisations. Une femme que l'on nommera quand nous aurons dit que c'est le plus solide et le plus brillant écrivain de notre époque, a eu le bonheur de l'entendre souvent, et nous a maintes fois parlé de ces séances magnifiques. Elle a même remarqué que, d'habitude, l'illustre virtuose se donnait un thème qui était chargé de tout terminer, et comme l'explosion de l'improvisation entière. Dès le commencement, on voyait l'idée germer, sourdre, se diviser, s'enrichir d'accessoires, d'embellissements; mais tout cela servait de préparation, de repoussoir; et par degrés, le motif se détachait, jusqu'à ce qu'enfin, dans un *crescendo* continu, il éclatât comme un hymne exalté, enivré. C'était là sa méthode d'improviser la plus habituelle, une formule que du reste Meyerbeer a reproduite plusieurs fois dans ses opéras, dans la cavatine : *Grâce!* de *Robert*, notamment, et dans le lied du *Chant de Mai*. Autour de ce motif, qui était le coup d'éclat, mille motifs bruissaient et circulaient, et l'on pouvait reconnaître combien les idées étaient nombreuses, faciles et puissantes chez ce maître dont les œuvres sont si savamment composées et assemblées dans une si ferme unité que chaque œuvre semble un tout indissoluble. De ses études sur le piano, il est resté un vestige ineffaçable dans les partitions réduites au piano de tout l'œuvre de Meyerbeer, et le don de pénétrer le génie des instruments, qui fut si naturel à cette intelligence admirable, se retrouve sous un aspect tout imprévu dans ses œuvres où le piano seul est chargé de résumer tant de sonorités diverses, tant d'effets complexes, tant de nuances de l'orchestre et de la voix, et, en un mot, toute la composition.

Certes, ce n'est pas une musique à mettre entre les mains des pianistes peu exercés ; mais on peut dire que la difficulté proprement dite n'y existe point. Chez Meyerbeer la difficulté est ce qu'elle est dans les maîtres, elle est dans la nature de l'idée qui n'aurait pu être exprimée sans la difficulté; elle n'est que le corollaire des idées qu'elle exprime. Ses arrangements au piano sont religieusement faits, sages, n'exagérant en rien les moyens d'exécution de l'instrument. Ce sont des partitions à l'usage des gens qui n'ont pas l'expérience et l'habitude des partitions, et qui seraient déroutés dans la grande page distribuée entre tout un orchestre et les voix.

Dans la bibliothèque musicale il y a peu d'arrangements satisfaisants. On cite le *Freischutz* réduit pour piano par Weber, la symphonie héroïque réduite par Muller, certaines transcriptions de Liszt, de Hummel, de Schneider, Czerny ; Mendelssohn se transcrivant lui-même dans sa symphonie dédiée à la reine Victoria, et c'est tout. Beethoven transcrivant lui-même sa symphonie en *la* n'a commis qu'une erreur. Un arrangement est toujours une difficulté parce qu'on se résout difficilement à n'y vouloir mettre que les grandes lignes des idées, et à ne faire qu'une gravure là où la partition est un tableau.

Meyerbeer, qui avait le sens critique très-développé, ne s'y est point trompé, et nous retirons de son talent de pianiste un bénéfice tout nouveau dans la réduction de ses partitions, réductions toujours faites sous l'œil du maître, contrôlées, révisées, remaniées, refaites et refondues par lui, et ainsi amenées à un point de perfection qui ne saurait être dépassé. En effet, Meyerbeer pouvait seul juger et diminuer tout l'ensemble des moyens multiples dont il s'est servi pour produire les œuvres gigantesques qui ont nom : *Robert le Diable*, *les Huguenots*, *le Prophète*, *Struensée*, les *Marches aux flambeaux*, *Schiller-Marsch*, etc. De toutes les combinaisons mises en œuvre par le compositeur résulte la couleur générale qui domine chaque partition et qui réside à la fois dans le chant, dans l'accompagnement, dans l'harmonie, dans les mouvements, etc. A travers tous ces éléments, comment découvrir la corde sensible de l'émotion? l'effet est partout, il circule au milieu de cette trame puissante, communiquant à l'œuvre entière l'unité, la chaleur, la vitalité. Qu'un profane s'évertue à réduire au piano une semblable partition, il s'égarera, travaillera au hasard et gâtera tout. C'est un bonheur pour l'art que Meyerbeer ait contrôlé et refondu lui-même chacune des réductions de ses œuvres depuis *Marguerite d'Anjou* et *il Crociato*, jusqu'à l'accompagnement provisoire au piano des chœurs qui doivent, dès qu'ils ont été appris, être chantés par des voix seules. Nous avons ainsi tous ses chefs-d'œuvre sous leur double aspect, et aussi vivants, aussi complets, avec l'accompagnement au piano, que dans leur suprême manifestation à grand orchestre. Chaque œuvre, quelle qu'elle soit, est ainsi à la portée de chaque artiste isolé, de chaque exécutant solitaire, et, en mettant la main au piano, on est sûr qu'on va reproduire la pensée du maître dans sa native virtualité, sans avoir à redouter qu'elle soit trahie par un musicien ignorant et sans goût, ou diminuée par un arrangeur vulgaire. Si Gluck s'était donné cette peine, il eût rendu un grand service à nous tous, qui sommes sa postérité. Meyerbeer l'a fait! Il serait ingrat à nous de ne pas lui en montrer de la reconnaissance.

MAURICE CRISTAL.

SOUVENIR INÉDIT DE LESUEUR.

Je voudrais aujourd'hui raconter un trait jusqu'à présent resté inconnu de la vie du grand musicien auquel la France doit plusieurs chefs-d'œuvre, parmi lesquels je me contenterai de citer *la Caverne* et *les Bardes*. Le fait que je vais tirer de l'ombre honore grandement la mémoire de Lesueur, et prouve que chez lui le cœur était à la hauteur de l'intelligence.

Le 21 fructidor an II (7 septembre 1794), le théâtre Favart donnait la première représentation d'un grand ouvrage, *Arabelle et Vascos, ou les Jacobins de Goa* (le sous-titre peut sembler singulier), drame lyrique en trois actes dont les principaux rôles étaient remplis par Elleviou, Chenard, Solié, Saint-Aubin, Mmes Desbrosses et Crétu. Le *Journal de Paris* terminait ainsi son compte rendu de la représentation de cette pièce, dans son numéro du 26 fructidor : « La musique est du C. *Lesueur;* la réputation de ce compositeur célèbre a nui au succès de cet ouvrage, parce qu'en comparant cette production nouvelle à ses ouvrages déjà connus, la comparaison n'est pas à l'avantage de celui-ci. Il y a néanmoins plusieurs morceaux d'une grande beauté, et qui portent le cachet de ce grand maître. — L'auteur des paroles est le C. *Lebrun-Tossa*, déjà connu par plusieurs ouvrages qui ont eu du succès. »

Or, la musique d'*Arabelle et Vascos,* attribuée d'abord à Lesueur, n'était point de lui, ainsi que nous l'allons voir par la lettre suivante, dans laquelle il explique les motifs très-louables qui lui en avaient fait endosser la responsabilité. Cette lettre était adressée au même *Journal de Paris*, qui la publia le 17 brumaire an III, deux mois après la première représentation de l'ouvrage :

« Il est temps d'instruire le public et les artistes du théâtre de l'Opéra-Comique national des motifs qui m'ont déterminé à faire paraître sous mon nom la musique du drame intitulé : *Arabelle et Vascos*. Le premier a été d'épargner au citoyen *Marc*, auteur de cette musique, les désagréments attachés à un début; le second, de donner aux artistes du théâtre Favart un compositeur de plus, et de

montrer à la République un talent qui pourra lui devenir cher. Je ne me suis point dissimulé les dangers que j'avais à courir, en me chargeant de la responsabilité de cet ouvrage; mais une *bonne école*, une musique à la fois pittoresque, énergique et chantante, l'empreinte d'une main sûre et d'une *méthode excellente* qui peut faire honneur à notre école française, tout m'a rassuré. J'étais si intimement persuadé de la beauté de plusieurs morceaux de cet opéra, que j'en eusse regardé la chute comme une injustice; et, dans ce cas, j'aurais eu le courage de la supporter. Enfin le succès a couronné mon espoir, et j'en rends la gloire à qui elle appartient tout entière. J'atteste maintenant que c'est moins l'amitié pour le musicien que son talent qui m'a déterminé à la démarche que j'ai faite, et que j'eusse entrepris la même chose pour tout autre artiste qui eût eu le même génie. Mon extrême amour pour les arts, et leur gloire, est entré pour tout dans le péril auquel je me suis exposé. Je déclare en outre n'avoir point fait une *note* dans la musique du citoyen *Marc*, ni même donné un conseil; car, si l'un de nous deux pouvait en donner à l'autre, ce ne serait pas moi, vu que, dans un temps où je savais à peine les éléments de mon art, le compositeur dont je parle avait déjà remporté un prix de musique sur quarante-cinq rivaux qui concouraient avec lui. Il ne me reste qu'à inviter les artistes de l'Opéra-Comique national à continuer leurs soins pour un ouvrage qui, par l'affluence des spectateurs qu'il continue d'attirer, prouve combien il est agréable au public.

» *Signé*: LESUEUR. »

Ainsi, en 1794, nous voyons Lesueur, déjà célèbre par sa musique religieuse, Lesueur, pour qui une ère de gloire avait commencé par la représentation de ses deux premières œuvres dramatiques, *la Caverne* et *Paul et Virginie*, tendre charitablement la main à un artiste obscur, user de son influence et de son crédit pour faire recevoir sous le couvert de son nom, dans un grand théâtre, une partition de cet artiste, employer son temps en démarches, en travaux, en répétitions pour arriver à produire en public une œuvre qui n'était point sienne, une œuvre dont la destinée pouvait être malheureuse, et par là même porter atteinte en même temps à la réputation et à l'avenir de celui qui se donnait pour son auteur. N'est-ce pas là un spectacle touchant et bien digne d'inspirer autant de sympathie pour le caractère de Lesueur que ses œuvres sont faites pour provoquer l'admiration? Trouverait-on, dans n'importe quel temps, beaucoup d'artistes capables à la fois d'une telle générosité, d'une telle bonté de cœur, d'un tel dévouement, surtout si l'on réfléchit que cette générosité, cette bonté, ce dévouement pouvaient, non-seulement être produits en pure perte, mais encore, grâce à un échec, devenir si funestes à celui qui les avait déployés?

J'ai vainement cherché, partout où j'avais chance de le rencontrer, un renseignement quelconque sur ce Marc, auteur véritable et authentique de la musique d'*Arabelle et Vascos*; musicien resté obscur, celui-ci n'est mentionné par aucun biographe. Choron et Fayolle n'ont pas eu connaissance de la lettre et du fait que je viens de rapporter et que le hasard seul m'a fait découvrir, au milieu de recherches qui avaient un tout autre objet; leur *Dictionnaire historique des musiciens* est donc muet à cet égard, ainsi que la première et la seconde édition de la *Biographie universelle des musiciens*. La *Biographie* Arnault, celle de MM. de Jouy, Jay et de Norvins (*Biographie universelle et portative des contemporains*), d'ordinaire si exacte et si bien informée, n'ont point d'article sur Marc, non plus que l'immense recueil de Michaud et celui de M. Didot. L'*Almanach des spectacles* du libraire Duchesne, dont la publication fut interrompue en 1795, mais qui, dans son volume de l'an VIII, donnait une liste des ouvrages joués sur les principaux théâtres de Paris depuis qu'il avait cessé de paraître, oublie *Arabelle et Vascos* en compagnie de bien d'autres, et ne donne le titre de cette pièce ni au catalogue des œuvres de Lebrun-Tossa, auteur des paroles, ni à celui de Lesueur, ni à celui de Marc, qui n'y existe pas. Enfin, Delandine, dans sa très-inexacte et très-incomplète *Bibliographie dramatique*, est pourtant le seul qui mentionne cet opéra, mais il en indique la musique comme étant de Lesueur.

J'espérais du moins que, dans l'édition du poëme d'*Arabelle et Vascos*, Lebrun-Tossa aurait consigné, soit en notes, soit sous forme de préface, quelques détails relatifs aux particularités qui signalèrent la représentation de cet opéra: il n'en est rien. Et cependant, il est impossible de supposer que cet écrivain n'a pas eu connaissance de la supercherie employée en cette occasion par Lesueur, et qu'il n'ait pas su lequel, de celui-ci ou de Marc, était réellement son collaborateur. Eh bien, non-seulement il n'en dit pas un mot, mais encore sa brochure porte le nom de Lesueur comme auteur de la musique. Elle aura sans doute été publiée avant que ce dernier eût fait connaître, par sa déclaration publique, qu'il était complétement étranger à la composition de l'ouvrage.

Il est fâcheux qu'on ne puisse absolument rien savoir sur l'auteur véritable de cette partition, partition qui, je pense, n'a jamais été gravée, mais dont la valeur devait être incontestable pour qu'un artiste tel que Lesueur consentît à lui donner le passeport de son nom, et qu'il en eût « regardé la chute comme une injustice. » Ces dernières lignes de la lettre du grand musicien constatent d'ailleurs le bon accueil fait à l'œuvre, puisqu'il les écrivait deux mois après la première représentation: « Il ne me reste qu'à inviter les artistes de l'Opéra-Comique national à continuer leurs soins pour un ouvrage qui, par l'affluence des spectateurs qu'il continue d'attirer, prouve combien il est agréable au public. »

Quoi qu'il en soit, j'ai pensé qu'un fait si honorable pour le caractère de Lesueur ne devait point rester inconnu, et je suis, pour ma part, heureux de rendre ici à sa mémoire l'hommage qui lui est dû.

ARTHUR POUGIN.

NOUVELLES.

*** Lundi, le théâtre impérial de l'Opéra a donné la première représentation du ballet de Saint-Léon: *Néméa*. Nous en rendons compte. Deux autres représentations ont eu lieu mercredi et vendredi.—Mlle de Maesen a fait un second début dans *le Comte Ory* qui précédait le ballet; la jeune et belle cantatrice y a montré les qualités et les défauts que nous avons signalés lors de son premier début.

*** Mercredi prochain, Morère fera son second début dans le rôle de Raoul, des *Huguenots*.

*** La prochaine saison du théâtre Italien commence à se dessiner, et M. Bagier s'occupe incessamment de tout ce qui pourra lui donner de l'éclat. Déjà quarante artistes, au nombre desquels, en dernier lieu, l'excellent baryton Delle-Sedie, ont traité avec M. Bagier.—Il engage en outre un corps de ballet qui sera composé de jeunes et jolies danseuses, et qui complétera agréablement les spectacles.—De plus, beaucoup d'améliorations sont faites dans la salle et la rendront plus confortable. Ainsi: 1° quatre des premières loges découvertes vont être supprimées afin d'élargir les autres; 2° les séparations de ces loges seront élevées de manière à ce qu'on ne soit plus coude à coude d'une loge à l'autre; 3° ces loges ne seront abonnées et louées qu'à des personnes de la Société; 4° l'orchestre, tout en conservant son passage au milieu, aura deux rangs de moins, qui ont été supprimés pour élargir la distance entre ceux qui resteront; 5° en outre, quelques-uns des rangs de fauteuils d'orchestre seront convertis en stalles qui se vendront moins cher le soir au bureau que les fauteuils d'orchestre.

*** Le choix de M. Bagier s'est fixé sur M. Bosoni pour diriger l'orchestre du théâtre Italien cet hiver. M. Bosoni est un artiste de mérite qui a été chef d'orchestre au théâtre de la Fenice, à Venise.

*** La direction du théâtre Lyrique va mettre à l'étude un opéra-comique de MM. Jules Barbier et Edouard de Hartog, *le Mariage de Don Lope*, qui sera l'une des pièces nouvelles de la saison prochaine.

*** Mlle Christine Nielson, élève de Wartel, après une brillante audition, vient d'être engagée pour trois ans au théâtre Lyrique.

*** Mme Emmy Lagrua est arrivée cette semaine à Paris après avoir brillamment clos sa saison au théâtre italien de Covent-Garden. La

célèbre cantatrice, engagée comme nous l'avons dit au théâtre de San-Carlo à Naples, va passer encore quelques jours ici, après quoi elle ira se reposer en Italie.

*** Nous empruntons au journal *le Pays* la note suivante : « La démolition du pâté de masures qui forme l'angle du boulevard Bonne-Nouvelle et de la rue du Faubourg-Saint-Denis paraît aujourd'hui décidée, et sur cet emplacement doit s'élever un théâtre, qui aura pour titre : Théâtre international. La place nous manque pour donner une idée complète de ce que sera, comme monument, le Théâtre international. Contentons-nous de dire que la façade principale donnant sur le boulevard sera conçue dans le style corinthien et aura 31 mètres d'élévation. La façade latérale longera le faubourg Saint-Denis jusqu'à la rue de l'Echiquier, sur une profondeur de 111 mètres. Le côté latéral opposé sera isolé par une rue de 3 mètres de largeur, allant du boulevard Bonne-Nouvelle à la rue de l'Echiquier. La salle de ce nouveau théâtre, ayant la forme d'une lyre, contiendra 6,400 personnes. Elle comportera un orchestre de 120 musiciens, un parterre de 2,100 places, et enfin plusieurs étages de loges. La scène aura une profondeur de 30 mètres (celle du nouvel Opéra n'en aura que 18). Le service public se fera par vingt escaliers de 3m,40 de largeur. »

*** Si l'on en croit un journal de Berlin, Carlotta Patti viendrait l'hiver prochain donner, sous la direction d'Ullmann, une série de concerts dans cette ville. Les artistes dont les noms suivent lui prêteraient leur concours : Vieuxtemps, Alf. Jaell, Jules Steffens, violoncelliste, et le baryton Ferranti. Il est également question de Vivier et de Godefroid.

*** Mme Anna Bochkoltz-Falconi, professeur au Conservatoire impérial de Vienne, est en ce moment à Paris.

*** Morini est parti pour Brescia où il a été engagé pour chanter le rôle de Faust, dans lequel il a très-bien réussi l'hiver dernier au théâtre Lyrique.

*** Les journaux de Lyon constatent à l'envi, et dans les termes les plus chaleureux, le succès qu'y obtiennent Berthelier et Mlle Frasey dans *Lischen et Fritzchen*, et *Jean Torgnole*. Le célèbre comique, y a joué également *les Deux Aveugles* avec M. Lamy; ils y ont été étourdissants. La recette s'est élevée au maximum à 1,900 francs, et on a dû refuser plus de cent fauteuils.

*** Il vient de paraître chez Marcel Colombier, rue Richelieu, 85, une toute petite mais charmante composition d'Emilie de Passardi. C'est une polka de salon distinguée et originale.

*** On nous écrit d'Ems que *le Soldat magicien*, de MM. Nuitter et Trefeu, musique d'Offenbach, vient d'y être représenté avec un grand succès. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

*** Arban vient de se signaler à Marseille comme à Nantes; une ovation des plus chaleureuses lui a été faite au Château des fleurs, à la fête de nuit donnée par cet établissement, et que le célèbre chef d'orchestre parisien a dirigée avec son talent et son entrain habituels.

*** D'après un relevé statistique qui vient de paraître, le nombre des salles de spectacle existantes en Allemagne est de 165, parmi lesquels 19 théâtres subventionnés par les gouvernements et 12 par les municipalités.

*** Le 3 de ce mois, les élèves du collége royal de musique de S. Pietro a Maiella, de Naples, pour honorer la mémoire de Meyerbeer, ont exécuté dans une séance organisée à cet effet les morceaux suivants de l'illustre compositeur : ouverture de *l'Etoile du Nord*; chœur des conjurés du *Crociato*; fantaisie pour la flûte sur les motifs de *Robert*; ouverture de *Struensée*; fantaisie pour le piano sur *les Huguenots*; chœur et introduction du *Crociato*; ouverture du *Pardon de Ploërmel*. La solennité a été précédée d'un discours très-remarquable du chevalier Michel Baldacchini, gouverneur du collége, et qui a été fort applaudi.

*** On s'occupe au Conservatoire de Vienne de l'exécution d'un projet ayant pour but d'assurer une pension convenable aux veuves de ses professeurs. Les fonds nécessaires proviendront principalement du produit de concerts et de souscriptions.

*** Le 7 de ce mois a eu lieu à Hombourg le grand concert du Casino. Jaell, Vieuxtemps et Seligmann y ont joué les plus beaux morceaux de leur répertoire ; *la Sylphide*, composition de Jaell ; une mélodie anglaise arrangée par lui, et la valse de Chopin ont produit un effet immense. De son côté, Vieuxtemps dans un rondo brillant de sa composition, dans un ravissant morceau, *la Bohémienne*, écrit récemment par lui, et dans son grand duo des *Noces de Figaro*, avec Jaell, a soulevé les acclamations les plus enthousiastes. Enfin Seligmann a conquis sa bonne part de l'admiration générale, en jouant avec son talent si sympathique et si plein de sentiment, plusieurs œuvres de sa composition.

*** La fête musicale organisée dimanche dernier à Charenton a été fort brillante. Le jury était composé de MM. Berlioz, Battaille, Carvalho, Jancourt, Deffès, Triebert, Bazzoni et Camille de Vos. La médaille d'honneur en or, offerte par S. M. l'Empereur, a été décernée à la musique du 89e de ligne qui a pour chef M. Marchal.

*** On parle d'un grand perfectionnement dans la facture des instruments de cuivre, et qui consisterait dans la découverte d'un moyen de fixer le son de manière à le faire sortir juste, même lorsqu'il serait mal attaqué par l'exécutant. C'est M. de Rette, ancien chef de musique dans l'armée belge, et aujourd'hui facteur lui-même, qui est l'auteur de cette invention pour l'examen de laquelle une commission vient d'être nommée.

*** M. Vigourel, qui a chanté avec succès les rôles de baryton en province, a remplacé, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, Raynal dans le rôle de Figaro du *Barbier de Séville*.

*** L'administration du théâtre Lyrique impérial prévient MM. les artistes musiciens qu'un concours pour des places vacantes de violons, altos et violoncelles, aura lieu au théâtre tous les mercredis de midi à deux heures. On est prié de se faire inscrire chez le concierge du théâtre.

*** Il y avait foule dernièrement à Neuilly pour assister à un concert de bienfaisance organisé par M. Ancelle, maire de la localité. Mme Frezzolini, Mlle Josephine Martin, MM. Badiali, Sainte-Foy, Fromant, Sotto et le brillant violoniste White, prêtaient leur concours à cette bonne œuvre. Ils ne s'y sont pas épargnés, et ils ont trouvé dans les plus chaleureux applaudissements la récompense de leur zèle et de leur talent; les pauvres n'ont eu de leur côté qu'à se féliciter du produit de la recette.

*** Nous avons eu l'occasion d'entendre dernièrement une délicieuse valse de salon intitulée *Souvenir de Saint-Germain*, et qui a été composée par Mlle Elisabeth Saint-Marc; nous ne nous tromperons pas en lui prédisant un grand succès.

*** M. Stoltz, l'habile facteur d'orgues, vient d'exposer dans ses ateliers, avenue de Saxe, 33, où on peut le visiter jusqu'à la fin du présent mois, un grand orgue qui lui a été commandé par M. Carmené, curé de l'église paroissiale de Saint-Pierre (île de la Réunion). C'est un magnifique instrument à huit jeux pour le premier clavier, cinq pour le second, avec clavier de pédale à l'allemande à tirasse, cinq pédales de combinaison, le tout offrant un développement de six cent quarante-deux tuyaux. Ses dimensions sont de 5 mètres de hauteur, 4 mètres de largeur sur 1m,30 de profondeur.

*** M. A. Leprévost, organiste à Saint-Roch, fera exécuter, dimanche prochain 24 juillet, en l'église de Sainte-Marguerite (faubourg Saint-Antoine), à l'occasion de la fête patronale de cette paroisse, et à 10 heures précises, sa quatrième messe à grand orchestre; les soli seront interprétés par MM. Louvergne et Lutz (des théâtres impériaux). A l'Offertoire, l'orchestre jouera une nouvelle mélodie religieuse composée pour cette solennité par M. Leprévost.

*** La charmante walse d'Offenbach : *Feuilles du soir*, obtient un succès qui grandit chaque jour. Le premier tirage est épuisé; le second tirage sera demain en vente.

*** Comme prélude à son grand ouvrage : *Musique harmonique et musiciens harmonistes aux* XIIe *et* XIIIe *siècles*, M. Ed. de Coussemaker vient de publier dans les *Annales archéologiques* de Didron, une notice pleine d'intérêt, qui a été réimprimée à part. Le cinquième fascicule des *Scriptores de musicâ medii ævi*, de ce savant, vient de paraître également. On imprime la table et l'introduction.

*** M. Edouard Bouscatel, le courriériste du *Petit Journal*, vient d'écrire les paroles de deux charmantes compositions qui ont pour titre, l'une : *Le Chasseur*, ballade publiée chez l'éditeur Richault, et dont la musique pleine de distinction et de *maestria* est due au prince Joseph Poniatowski ; l'autre, *Gilda*, est une walse publiée chez Girod. Ces deux œuvres sont réservées à un grand succès.

*** L'historien belge, Vanderstraten, fait mention d'un compositeur du XVIIIe siècle, nommé Sieux Vallancier, qui était resté entièrement inconnu jusqu'à présent, dont plusieurs compositions très-remarquables, entre autres une *Ode spirituelle* composée en 1748, ont été retrouvées. Il a demeuré au couvent des Ursulines à Lyon.

*** On lit dans la *Gazette des Etrangers* : « Le morceau que Rossini a écrit le jour de l'enterrement de Meyerbeer est intitulé :

QUELQUES MESURES FUNÈBRES

A mon pauvre ami

GIACOMO MEYERBEER.

GIOACCHINO ROSSINI.

6 mai 1864.

» C'est un chœur à quatre parties, d'un effet imposant et grandiose, et dont le rhythme large est indiqué simplement par un coup frappé à temps égaux sur les timbales, recouvertes d'un voile qui en assourdit le timbre. Ce morceau est magnifique, d'une tristesse et d'une mélancolie indicibles, et digne du maître immortel qui l'a écrit sous l'inspiration d'une douleur sincère. »

*** L'éminent pianiste et compositeur Louis Lacombe nous prie de démentir le bruit qu'on fait courir depuis quelque temps avec une sorte de persistance sur l'intention où il serait de ne plus accepter d'élèves, et sur des voyages imaginaires qu'il ferait tantôt en Allemagne,

tantôt en Russie, en Angleterre, etc. Bien loin de songer à s'absenter de Paris, M. Lacombe y est retenu par la mauvaise santé de sa femme, et quant à ses fonctions de professeur, il n'a jamais cessé de donner ses conseils aux personnes qui les lui ont demandés, soit rue du Mail où Mme Erard a la bonté de mettre à sa disposition un de ses beaux salons, soit chez lui à Passy, villa Beau-Séjour.

*** On sait que sous le haut patronage de M. le duc de Morny, Trouville a vu s'élever, comme par enchantement, sur la rive opposée de la Toucque, une nouvelle ville qui a reçu le nom de Deauville. De ravissantes villas qu'habitent déjà le duc et la duchesse, le prince de Metternich, la princesse Poniatowska, M. Boittelle, M. et Mme Arcos, et beaucoup d'autres personnes élevées de leur société ; deux grands hôtels à l'usage des voyageurs, un magnifique hippodrome dont l'inauguration aura lieu le 15 août, une salle de spectacle, un casino, des jardins, promenades, etc., offrent un aspect des plus pittoresques et des plus séduisants, et bientôt Deauville, qui jouit de la même plage et de la même vue que Trouville, ne tardera pas à faire à son aînée une rude concurrence. C'est que les plaisirs les plus variés s'offriront aux visiteurs et aux baigneurs de Deauville; outre les courses de chevaux, le spectacle et les concerts y alterneront. De même qu'à Bade et dans les autres eaux thermales, l'orchestre du Casino jouera soir et matin, et M. Desgranges, qui depuis plusieurs hivers s'est fait connaître à Paris par le talent et l'habileté avec lesquels il dirigeait la musique des bals de la haute société, et par de très-agréables compositions, a été choisi comme chef d'orchestre du Casino de Deauville. Il vient de partir pour y installer vingt musiciens choisis avec soin, et à partir de cette semaine, ils exécuteront sous sa direction un répertoire varié d'ouvertures, d'opéras, fantaisies, musique de danse, etc.

*** Au concert des Champs-Elysées, une valse nouvelle intitulée *les Papillons* a été exécutée trois fois la semaine dernière avec beaucoup de succès. Cette charmante valse de M. Paul Tessier se distingue par la fraîcheur, la grâce élégante de la mélodie. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que le compositeur, M. Paul Tessier, est à la fois savant chimiste, entomologiste expérimenté et auteur d'un remarquable traité de pyrotechnie, que S. Exc. le ministre de la guerre a jugé digne d'être publié aux frais du gouvernement.

*** On se préoccupe beaucoup de la grande fête de l'infanterie qui sera donnée au Pré-Catelan aujourd'hui dimanche, au bénéfice de l'Association des artistes musiciens. Mille exécutants civils et militaires concourront à cet immense festival, œuvre d'art et de charité fraternelle.

*** Une basse-taille qui avait commencé au théâtre de la Renaissance, et qui depuis s'était fait une certaine réputation dans cet emploi sur les premières scènes de la Belgique, de la France et de l'Italie, Henri Zelger, vient de mourir à Ledeberg, près Gand; il n'était âgé que de quarante-sept ans.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.*—La première représentation de *la Stella del Nord* attendue avec tant d'impatience est annoncée pour samedi prochain au théâtre de Covent-Garden, où Mlle Patti vient d'avoir un nouveau succès dans *l'Elisire d'Amore.*—De son côté, Mme Lagrua a donné devant une salle comble et enthousiaste sa représentation d'adieu. — Au théâtre de Sa Majesté, l'opéra *Mirella* a été donné cinq fois, et l'exécution n'en laisse rien à désirer. Mmes Trebelli et Volpini, qui remplissent les deux rôles que chantait à Paris Mme Faure, sont souvent applaudies à côté de Mme Tietjens, mais l'impression générale est froide, et les avis des journaux et du public sur le mérite et l'avenir de cet ouvrage sont très-partagés. L'opinion dominante ne lui est pas favorable. — Les concerts touchent à leur fin, bien qu'on annonce le projet de la reine de revenir, contrairement aux usages adoptés, à Londres, pour tenir plusieurs levers. Dans cette hypothèse, le directeur de Covent-Garden songerait à prolonger la saison et à s'assurer dans ce but le concours de ses plus remarquables artistes. — Le concert annuel qu'Ascher vient de donner a été aussi brillant que d'habitude. — Mlle Remaury, une excellente pianiste française, vient de se faire entendre avec succès, et Joachim, après avoir été chaleureusement applaudi au dernier concert de la *Philharmonic Society*, a quitté Londres. — Les principaux artistes étrangers s'apprêtent à faire de même.

*** *Vienne.*— L'excellente professeur de chant du Conservatoire, Mme Bochkoltz-Falconi, a donné avec le concours de ses meilleurs élèves deux concerts qui ont attiré une très-grande affluence. Le programme en a été fort intéressant, et les applaudissements les plus chaleureux se sont fait entendre, notamment après le grand air de *Faust* de Spohr, *le Roi des Aulnes* de Schubert, et un madrigal de Clari, chantés par Mme Falconi avec un talent supérieur. — Mlle Charlotte de Tiefensée a donné également un concert très remarquable dans la salle des réunions musicales. L'air de *Casta Diva* et des chansons nationales admirablement chantées dans différentes langues par Mlle de Tiefensée, lui ont valu des bravos et des rappels bien mérités. A la place des *Huguenots*, qui devaient être donnés solennellement en l'honneur de Meyerbeer, on prépare une grande fête à laquelle concourront tous les artistes en réputation qui se trouvent à Vienne, et tous les choristes, très-remarquables, de l'école royale de l'opéra.

*** *Carlsruhe.*—Dans la dernière semaine d'août doit avoir lieu ici le grand festival de l'Association des sociétés musicales de l'Allemagne, sous la direction de Hans de Bulow.

*** *Berlin.*—L'Opéra royal a déployé une très-grande activité pendant l'année théâtrale qui vient de finir. Deux cent trente-trois représentations ont été données, dont 126 grands opéras, 37 opéras-comiques (composés en majeure partie par Mozart, Gluck, Weber, Méhul, Meyerbeer, Chérubini, Auber, Nicolaï et Gounod), et 70 ballets. Parmi les premiers il y a à signaler *la Réole* de Schmidt, *la Rose d'Erin* de Bénédict, *l'Ambassadrice* d'Auber, et *Olympie* de Spontini, nouvellement instrumentée. — Le répertoire de nos diverses scènes lyriques a été défrayé la semaine passée principalement par *les Noces de Figaro*, *Jean de Paris*, *Cendrillon* de Nicolo, *Martha*, *Lucie* et *l'Armurier* de Lortzing.

*** *Naples.* — Le théâtre San Carlo vient de clore sa saison par la *Linda*, dans laquelle la Perelli, la Caracciolo et Debassini se sont fait chaleureusement applaudir; mais ces applaudissements s'adressaient bien plus aux artistes qu'à la direction. Le théâtre se rouvrira en novembre, et il est à désirer que le nouvel impresario se montre plus jaloux que son prédécesseur de satisfaire le public d'une ville qui a toujours passé pour une des premières scènes lyriques d'Italie.

*** *Milan.* — Le grand événement du jour est l'inauguration de la *Société des quatuors* qui s'est faite le 29 juin dernier dans la salle du Conservatoire de musique. Une pianiste qui arrivait précédée d'une grande réputation, Mme Rita Montignani s'y est fait entendre avec un immense succès. On a joué un quatuor de Mozart, un de Mendelssohn, le septuor et l'étonnante sonate en *ré* de Beethoven. On ne pouvait faire un meilleur choix, et ce qui est mieux encore, l'exécution en a été excellente. C'était une véritable fête de famille. — L'éditeur Lucca vient de faire paraître, traduites en italien, le recueil de quarante mélodies de Meyerbeer, pour une ou plusieurs voix ; on y a joint les paroles françaises. C'est une très-intéressante publication et un véritable cadeau que M. Lucca fait aux amateurs.

*** *Bologne.* — Nous sommes encore sous l'impression du magnifique concert qui vient d'être donné au bénéfice de l'Asyle de l'enfance, et dans lequel nous avons entendu les incomparables artistes Calzolari, Cresci, Zucchini et la Fioretti. On ne saurait se faire une idée de la perfection avec laquelle ils ont rendu les morceaux de *Cenerentola*, d'*Un ballo in maschera*, de *l'Italiana in Algieri*, d'*I Puritani*, *Ricciardo*, *Zoraïde*, etc. Calzolari a chanté la romance de *Marta* comme personne ne peut la chanter. C'est une voix, une expression qui vont au cœur. « Rubini seul, disait-on de toutes parts, pouvait chanter ainsi. » C'était un enthousiasme général. Les enfants de l'Asyle ont offert des fleurs à la Fioretti, et lorsqu'en les recevant de leurs petites mains, la célèbre artiste a couvert ces pauvres enfants de baisers, l'émotion a gagné le public qui a battu des mains avec acclamation.

*** *Weimar.* — *Robert le Diable* a clos les représentattions de la saison qui doivent recommencer en septembre par *Egmont*, de Goethe.

— On nous écrit de Rome :

« Une messe solennelle, composée par M. Alphonse de Panette, a été présentée à S. S. Pie IX. Le souverain pontife a daigné agréer la dédicace de cette œuvre importante.

» Dans une lettre des plus flatteuses transmise à l'auteur par la nonciature, le saint Père joint à ses félicitations sa bénédiction apostolique. »

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

LA LYRE FRANÇAISE (**Edition populaire**), choix d'airs d'opéras, duos, romances, etc., etc., sans accompagnement, des meilleurs auteurs anciens et modernes.

300 LIVRAISONS. — PRIX DE CHAQUE : **25** CENTIMES NET.

Musique de Piano :

En vente chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er :

A LA MÉMOIRE DE MEYERBEER

POUR LE PIANO 6 fr. **MARCHE FUNÈBRE** A 4 MAINS 10 fr.

Composée par

HENRI LITOLFF

La même, arrangée pour Orgue-Harmonium, par ALFRED LEBEAU. — Prix : 6 francs.

Célèbre Chœur De **G. ROSSINI** *Op.* 76. — **LA FOI** — Transcrit et varié Par **PAUL BERNARD** *Prix : 6 fr.*

DU MÊME AUTEUR :

Fantaisie sur Op. 73. **MOISE** de Rossini. Prix : 9 francs. — Transcription variée de la **CHARITÉ** Chœur religieux de Rossini.

SOUVENIR D'UN SONGE PAR **ÉMILE JONAS** Prix : 4 fr. — Prix : 4 fr. — **LES COURSES DE MANTES** *Grand galop de bravoure, par* **L.-P. GERVILLE** Op. 93. Prix : 6 fr.

FEUILLES D'AUTOMNE PAR **STEPHEN HELLER** Op. 109. Prix : 9 fr. — **MARCHE-TARENTELLE** PAR **VINCENT ADLER** Op. 25. Prix : 7 f. 50.

NOCTURNE DRAMATIQUE PAR **ALFRED JAELL** Prix : 5 fr. Prix : 5 fr. — Finale du troisième acte de ***MOISE*** PAR **D. MAGNUS** Prix : 9 fr. Transcription de concert, Prix : 9 fr.

Polka-Galop de concert sur le **PROPHÈTE** PAR **G. DARBEVILLE** Prix : 5 fr. — Opéra de G. Meyerbeer, Prix : 5 fr. — **SOUVENIRS DE L'OPÉRA FRANÇAIS** Choix de duos faciles pour le piano à quatre mains, par **J. RUMMEL** 10 nos. Chaque : 6 fr.

FEUILLES DU SOIR Nouvelle Valse par **J. OFFENBACH** Prix : 6 fr. — **LA CHASSE DU PRINCE IMPÉRIAL** Quadrille très-facile par **H. VALIQUET** Op. 74. Prix : 4 f. 50.

Valses..... par STRAUSS. | **Polka-Mazurka** . par STUTZ.
Polka. ..... ARBAN. | **Bagatelle**.. par LECARPENTIER
Sur des thèmes de **LISCHEN ET FRITZCHEN**

GRENADE *Valse pour piano à quatre mains, par* **MAURICE BOURGES** Prix : 9 fr. — Prix : 9 fr.

Trente Mélodies de F. SCHUBERT, transcrites

POUR LE PIANO PAR **STEPHEN HELLER** ET ARRANGÉES POUR

HARMONIUM SEUL

PAR

F. BRISSON

En 2 séries de 15 nos chaque. **Chaque no, 4 fr. 50 p. m.**

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres CHAPPELL & HAMMOND, Srs DE JULLIEN & Cie 214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES, ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN CÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg : A. BUTTNER, Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 30. 24 Juillet 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — De la sonorité dans la musique d'orchestre, comme élément de variété, de coloris et d'expression (2e article), par **Fétis** père. — Conservatoire impérial de musique et de déclamation : concours publics. — De l'éducation musicale préventive pendant la première et la seconde enfance (4e et dernier article), par **Maurice Cristal.** — Mémoire sur l'origine de la musique (4e article), par **D. Beaulieu.** — — Nouvelles et annonces.

DE LA SONORITÉ DANS LA MUSIQUE D'ORCHESTRE,

COMME ÉLÉMENT DE VARIÉTÉ, DE COLORIS ET D'EXPRESSION.

(2e article) (1).

Les impressions multiples produites simultanément par la musique ont des principes très-différents. Le principe en vertu duquel la mélodie et l'harmonie nous émeuvent consiste dans la faculté donnée à l'homme civilisé et perfectionné par l'éducation de saisir avec la plus grande rapidité les rapports d'intonation des sons, et d'en déduire mentalement des formules de successions ascendantes et descendantes qui ne sont autre chose que les lois de la tonalité. Que l'individu soumis à l'action de la musique soit ou non initié à la connaissance de l'art, il saisit ces rapports, si l'audition lui procure une impression satisfaisante ; car s'il en était autrement, la musique n'aurait aucun sens pour lui, et l'impression produite serait pénible. Telle est cette faculté chez tous les individus bien organisés et perfectionnés par la culture des choses intellectuelles, que, si les rapports d'intonation des sons ne sont pas réguliers et conformes aux formules de tonalité, l'impression est non-seulement désagréable, mais peut même être douloureuse jusqu'à certain point. C'est ce que tout le monde éprouve quand on entend chanter faux. Car qu'est-ce que chanter ou jouer faux, si ce n'est faire entendre des sons dont les rapports ne sont pas conformes aux lois de la tonalité? Tout son isolé est juste ; il ne paraît faux que parce qu'il n'est pas en rapport régulier de succession ou de simultanéité avec d'autres.

Je viens de dire que les rapports d'intonation des sons sont saisis par ceux qui n'ont pas la connaissance technique de la musique comme par les artistes et les amateurs initiés à l'art : la seule différence qui existe entre eux, c'est que l'artiste, en raison de ses lumières et de son expérieuce, analyse, avec une rapidité électrique, la nature de ces rapports, saisit immédiatement l'ordre tonal dans lequel les sons se succèdent, soit isolément, soit par groupes simultanés ou accords, enfin il prévoit les rapports qui doivent succéder à ceux dont il reçoit actuellement l'impression, tandis que le vulgaire n'a le sentiment de ces rapports qu'à son insu, sans prévision des rapports futurs, et d'une manière vague.

Concurremment aux rapports d'intonation des sons, nous sommes affectés des rapports de leurs durées dans la mesure du temps ; car toutes les vitesses et toutes les lenteurs des successions sont entre elles dans des rapports réciproques, dont l'ordonnance régulière compose ce qu'on appelle la *mesure* en musique. Toute personne bien organisée saisit ces rapports comme ceux de la tonalité, et peut suivre à la fois la justesse des intonations et le nombre qui mesure le temps. C'est ainsi que, dans la danse, l'homme le plus ignorant en musique marque la mesure avec ses pieds, ce qui serait impossible s'il ne saisissait, sans le savoir, les rapports des temps.

Il est enfin une troisième espèce de rapports constitutifs de la musique, à savoir, ceux de la symétrie de nombres dans la succession des durées : cette symétrie s'appelle *le rhythme*. Les rapports rhythmiques dans les temps de la mesure sont facilement saisis par les individus étrangers à l'art de la musique, surtout si le mouvement est vif. C'est le rhythme qui règle la marche des soldats, et le tambour qui les guide oblige les promeneurs, dont la démarche était libre, à cadencer leurs pas en rapport avec le rhythme. Lorsque le mouvement est lent, le rhythme échappe aux personnes qui n'ont qu'un faible instinct de la musique, et même aux musiciens dont l'organisation n'est pas délicate ; mais le musicien né saisit toutes les divisions ainsi que l'ensemble du rhythme dans le *largo* comme dans l'*allegro*. Il est aussi un autre rapport de nombre rhythmique, qui nous affecte dans la musique : je veux parler de la symétrie dans la correspondance des parties de la phrase et de la période : ce rhythme périodique est moins généralement senti que l'autre ; il exige la connaissance de l'art, ou, du moins, l'habitude d'entendre de bonne musique bien cadencée.

Que si le lecteur mettait en doute la réalité de ces appréciations de rapports multiples et contemporains dans l'audition de la musique, je le prierais de m'expliquer quelle signification pourrait avoir cette

(1) Voir le n° 27.

musique (dans la supposition contraire), pour l'auditoire réuni dans une salle de concert ou de spectacle. Dira-t-on que c'est un plaisir vague, indéfini, purement physique, et qui varie d'effet, en raison de l'organisation des individus? Mais, dans la sensation du plaisir physique, aucun jugement n'intervient : on l'éprouve comme une situation actuelle de l'être; rien de plus; mais à l'audition de la musique, chacun porte un jugement sur les impressions qu'elle produit, car on applaudit ou l'on siffle. Or, le jugement porte nécessairement sur quelque chose : sur quoi donc, si ce n'est sur les rapports satisfaisants ou désagréables des deux éléments constitutifs de l'art? Ce jugement, d'où procède-t-il? évidemment de l'appréciation de convenance ou d'inconvenance de ces rapports.

Il y a plus : l'appréciation de ces rapports n'est qu'élémentaire, car, dans le moment même où elle se fait, des appréciations d'un ordre supérieur ont lieu, non plus à notre insu, mais avec conscience. Cette musique dont nous sommes impressionnés, nous la jugeons originale, ou entachée de réminiscences (ce qui, nécessairement, suppose l'intervention de la mémoire); vulgaire ou distinguée; naïve ou maniérée; suave ou trop chargée de dissonances; empreinte du caractère de la grandeur, ou mesquine dans ses proportions; belle, ou médiocre. Dans ces appréciations d'un autre genre n'interviennent pas seulement les facultés les plus élevées de notre intelligence, mais les nuances les plus délicates de notre sentiment. Toutefois, l'idée exprimée dans la musique, et l'art qui préside à son exposition ainsi qu'à ses développements, ne peuvent se manifester à notre appréciation esthétique que par les rapports des deux éléments constitutifs, c'est-à-dire ceux de l'intonation et ceux de la durée des sons. Tout cela est donc simultané, et toutes nos facultés intellectuelles et affectives sont absorbées dans l'audition de l'œuvre, si notre organisation est musicale.

Ce n'est pas tout; car la sonorité, ses variétés de timbres, et ses diverses nuances d'intensité, sont aussi des éléments constitutifs de la musique. Considérée en elle-même et abstraction faite des rapports d'intonation et de durée, la sonorité d'une voix, d'un instrument, le timbre, l'intensité du son, sont donc inséparables de la conception d'une œuvre musicale; mais quel est leur mode d'action? à laquelle de nos facultés ces éléments s'adressent-ils? Ce n'est pas à l'intelligence, qui n'entre en exercice que dans le monde des idées; ce n'est pas au sentiment, car le son isolé, son timbre, sa puissance d'expansion, ou sa ténuité, ne nous affectent d'aucun mouvement passionné. Le timbre d'une voix, d'un instrument nous émeut par une phrase qui éveille dans notre âme une affection énergique ou douce, tendre, triste ou gaie, sympathique ou pénible; mais le son isolé ne peut rien produire de semblable. Cependant il nous impressionne par sa qualité : ce n'est pas l'ouïe seule qu'il ébranle, car l'ouïe n'est qu'un organe de perception et de transmission; qu'est-ce donc? Ce problème a occupé quelques philosophes qui ont fait de l'anthropologie l'objet de leurs travaux.

Pour moi, en y réfléchissant, et distinguant, par l'analyse, les phénomènes produits dans l'audition de la musique, séparant ce qui est du domaine de l'intelligence de ce qui appartient aux facultés affectives, et, enfin, de la sensibilité, c'est-à-dire, de la simple impression physique, je ne mets pas en doute l'existence d'un organe spécial de la sonorité dans le système nerveux de notre organisation. Cette existence me paraît démontrée par les considérations suivantes :

J'entends un seul son produit par le hautbois : l'impression produite par ce son attire mon attention; j'écoute : le son se répète; c'est toujours le même, sans la moindre modification dans l'intonation. Il se fait entendre à des intervalles inégaux, qui n'éveillent pas en moi l'idée du temps mesuré. Qu'éprouvé-jé? Evidemment, un simple phénomène de la sensibilité accoustique. Aucune idée, aucune affection de l'âme ne sont occasionnées par lui. Les facultés de l'intelligence, celles du sentiment, restent donc étrangères au phénomène produit. Cependant l'impression est réelle; elle a donc une cause, et cette cause ne peut être que la fonction d'un organe. Dira-t-on que c'est celle du nerf acoustique, qu'il n'y en a pas d'autre, et que si ce nerf était frappé de paralysie, l'impression ne se produirait pas? Certes, je ne discute pas la nécessité de l'audition pour la production du phénomène sensible du timbre; mais suffit-elle pour l'expliquer? Je ne le pense pas. Au surplus, admettons pour un moment l'objection, et continuons nos expériences.

Un son de cor, ayant la même intonation que le son du hautbois, se fait entendre; j'éprouve aussitôt une sensation différente de la première. Le son se répète dans les mêmes conditions que la première fois, et le phénomène reste toujours différent du premier. Cependant les deux sons ont exactement la même intonation; donc, l'air ébranlé donne le même nombre de vibrations, lesquelles doivent nécessairement produire une impression identique sur l'organe de l'ouïe. Il y a donc une cause de la différence dans les phénomènes produits; cause qui ne paraît pouvoir exister que dans un organe spécial possédant la faculté délicate de recevoir une infinité d'impressions différentes de la sonorité.

Après que le son du cor a cessé de se faire entendre, celui du hautbois résonne de nouveau, et reproduit la même impression sensible que la première fois; mais alors la mémoire intervient dans la production du phénomène. Elle se souvient de cette impression, la reconnaît, et la reconnaîtra chaque fois qu'elle se produira. De même, le jugement entre aussi en exercice; il compare les deux impressions du son du hautbois et de celui du cor, les juge différentes, et les attribue à des causes diverses.

Mais voici que les deux sons du hautbois et du cor se font entendre simultanément à l'unisson absolu, ébranlant l'air du même nombres de vibrations, lesquelles deviennent conséquemment homogènes, et agissent en même temps et de la même manière sur l'organe de l'ouïe. Cependant nous avons la sensation de deux timbres dans deux intonations identiques. Comment pourrait-on expliquer ce phénomène par le seul effet de la perception et sans l'action d'un organe spécial de la sonorité?

Multipliez les expériences avec toutes les espèces d'instruments, et faites leur produire, avec une justesse parfaite, l'intonation des sons du hautbois et du cor; que, successivement, la flûte, la clarinette, le saxhorn, le saxophone, la trompette, le violon joué avec l'archet ou pincé, avec ou sans sourdine, fassent résonner leurs timbres, l'impression sensible de l'organe sera distincte pour chacun et ne cessera pas de l'être si tous ces instruments produisent ensuite le même son simultanément. L'organe n'est pas intelligent, il est sensible; il ne distingue pas les impressions diverses, mais il les éprouve toutes concurremment sans qu'elles se confondent. L'organe de l'ouïe ne paraît pas jouir d'une sensibilité si délicate et si spéciale. Achevons de démontrer à cet égard la thèse que j'ai posée, et pour y parvenir, suspendons un moment ce qui me reste à dire concernant le timbre et considérons le son dans ses nuances d'intensité.

Il est une infinité de degrés dans l'intensité du son; la succession d'un de ces degrés à un autre, par augmentation ou par diminution, est ce qu'on nomme généralement *l'expression*. La force de la sonorité caractérise l'énergie; la ténuité sonore est l'indication des sentiments doux et du mystérieux. Ces effets n'acquièrent une valeur esthétique qu'en raison de la pensée mélodique à laquelle ils s'appliquent. Séparés de cette pensée et ne se faisant sentir que sur un son isolé, il est évident que l'augmentation ou la diminution de l'intensité ne peuvent exprimer ni une pensée ni une affection de l'âme. Cependant une des impressions les plus vives que fasse éprouver la musique est le passage immédiat, même sur un seul son, de l'intensité à la ténuité, du *forte* le plus accentué au *piano* le plus absolu. Évidemment, ce n'est là qu'une impression sensuelle, sans

intervention de l'intelligence ni du sentiment. Il est si vrai que la sensibilité physique est seule en action dans les effets de ce genre, et qu'elle y est indépendante de la pensée, que les compositeurs sont souvent dans l'hésitation sur les endroits de leurs ouvrages où ils doivent placer l'indication d'effets de ce genre. Spohr et Meyerbeer m'ont avoué qu'ils ont eu parfois de l'incertitude à cet égard. On sait que, dans les anciennes écoles de chant d'Italie, l'art d'augmenter par degrés et de diminuer de même l'intensité du son était l'objet d'une longue étude, parce qu'il était le plus puissant moyen d'expression. D'autre part, on se souvient des effets saisissants que produisait Rubini par le passage immédiat du son le plus fort au son le plus doux sur une seule note, dans son chant, bien que cet effet ne fît point partie de la pensée du compositeur. Je le répète, la sensibilité physique est seule active en pareil cas; mais cette sensibilité touche là de près au sentiment, car elle est ébranlée par l'accentuation, qui est inséparable de la passion. Il est donc de toute évidence que l'organe de la sensibilité sonore est spécial, interne, et que la perception acoustique n'est que l'occasion qui le fait agir. Il est également évident que c'est le même organe qui nous donne la sensation des timbres divers, et que, dans l'impression générale de la musique, son action se combine avec les conceptions de l'intelligence, de même qu'avec les affections sentimentales.

Pour achever d'éclaircir ce qui concerne le timbre dans la sonorité, il me reste à parler de l'effet le plus remarquable de la mémoire appliquée à cet objet. On a vu précédemment qu'elle se souvient de chaque timbre en particulier et qu'elle le reconnaît quand il produit son impression: elle va plus loin, car elle peut le reproduire non-seulement à la pensée du compositeur, dans le moment de l'inspiration, non-seulement au sentiment ému par cette pensée, mais même à l'organe interne de la sensibilité sonore. L'illusion produite par elle, dans ce moment d'effervescence inspiratrice, est si vive, si puissante, que le musicien entend alors la voix de chaque instrument, qu'il ne la confond pas avec d'autres, et qu'au moment du premier essai de son œuvre par l'orchestre, il lui semble que ce n'est que la répétition de ce qu'il a déjà entendu.

Il se fait une autre combinaison des facultés intellectuelles, sentimentales, et des impressions de l'organe de la sonorité, quand le musicien apprécie la qualité du son. L'organe physique donne la sensation du timbre; là se borne son action. Les facultés affectives s'en émeuvent; mais l'esprit seul porte le jugement sur la qualité. C'est ce qui a lieu lorsque nous déclarons que le son d'un instrument est commun ou distingué, terne, sourd ou brillant, bien que cet instrument ait conservé le timbre qui appartient à sa nature. Ces jugements sont évidemment les résultats de la comparaison; or, dans tout système de psychologie, il est reconnu que la faculté de comparer n'existe que dans l'intelligence.

J'ai détaché ces paragraphes de mon livre inédit sur la philosophie de la musique, en les resserrant dans les proportions d'un article de journal, parce que ces considérations m'ont paru nécessaires pour l'intelligence de ce qui me reste à dire concernant le rôle de la sonorité dans la musique, ainsi que sur les voies nouvelles qui peuvent être ouvertes dans l'instrumentation.

FÉTIS père.

(*La suite prochainement.*)

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

Concours publics.

La question de la liberté des théâtres commençait à perdre sa fraîcheur et son à-propos, lorsque les concours du Conservatoire ont ramené le vieux thème de discussion et de critique si cher à ceux qui ne seront contents que lorsque chaque théâtre y trouvera chaque année sa petite troupe à peu près complète, munie de ses premiers sujets, et surtout de ses utilités, car, le croiriez-vous? il y a des gens qui pensent qu'au nombre de ses inconvénients le Conservatoire a celui de ne viser qu'à faire des artistes d'élite, voulant être payés fort cher, et de ne songer nullement à confectionner de ces artistes modestes, vivant de peu, sachant admirablement tout le répertoire, comme s'ils avaient foulé les planches pendant dix ans, et prêts à jouer les plus mauvais rôles sans se plaindre, le tout aux prix les plus réduits! Voyez-vous d'ici le Conservatoire s'appliquant sérieusement à préparer des recrues de seconds ténors, de troisièmes basses, de duègnes, de confidents et autres sujets très-précieux, comme s'ils ne se formaient pas assez bien d'eux mêmes! Hélas! tout ce qui ne peut monter aux nues reste forcément sur la terre, et finit par y marcher tant bien que mal, mais ce n'est pas précisément pour leur apprentissage que les écoles d'art sont instituées.

Trois concours ont eu lieu déjà, celui de chant mercredi, celui de harpe et de piano jeudi, et vendredi celui d'opéra-comique; le concours de tragédie et de comédie ne s'est terminé hier samedi qu'à 5 heures, une heure plus tôt que les trois précédents. Nous ne savons encore combien de tous ces concours il sortira d'étoiles destinées à rayonner dans les hautes sphères; ce que nous pouvons dire, c'est que nous avons aperçu beaucoup d'heureuses natures et de jeunes talents en train de se former. Le concours de chant a mis en ligne plus de cinquante concurrents et concurrentes; c'était trop peut-être, et l'on aurait pu rayer quelques noms, mais la justice n'en a été que mieux rendue; le public a jugé avec autant d'intelligence et d'impartialité que le jury.

Voici d'ailleurs le résultat de ce concours. Pour les hommes il n'y a pas eu de premier prix. Le second prix a été décerné à MM. Arsandaux, élève de M. Révial, et Pons, élève de M. Grosset. 1er accessit, MM. Bosquin, élève de M. Laget; Leroy, élève de M. Révial, et Barbet, élève de M. Giuliani; 2e accessit, Juillia, élève de M. Masset; Stroheker, élève de M. Giuliani, et Mareux, élève de M. Masset; 3e accessit, Ponsard, élève de M. Laget.

(Femmes). — 1er prix, Mlles Daram, élève de M. Laget; 2e prix, Bloch, élève de M. Battaille, et Mauduit, élève de M. Laget. 1er accessit, Mlles Douau, élève de M. Révial; Pichenot, élève de M. Laget; Laporte, élève de M. Révial, et Roze, élève de M. Grosset; 2e accessit, Séveste, élève de M. Giuliani; 3e accessit, Cavaillès, élève de M. Grosset.

Concours de harpe. — Professeur, M. Prumier. — 1er prix, Mlles Laudoux et Waldteufel; 2e prix, M. Pickaërt.

Concours de piano. — (Classe des hommes). — 1er prix, MM. Suiste, élève de M. Mathias, et Martin, élève de M. Marmontel; 2e prix, Lack, élève de M. Marmontel. 1er accessit, MM. Truffot, élève de M. Marmontel, et Pradeau, élève de M. Mathias: 2e accessit, Corbaz, élève de M. Marmontel; 3e accessit, Rosen, élève de M. Mathias.

(Classe des femmes). — 1er prix, Mlles Gayrard, élève de Mme Coche; Jungk, élève de M. Henri Herz; de Biéville, élève de Mme Coche; Noël, élève de M. Lecouppey; 2e prix, Laviolette, élève du même, et Cantin, élève du même. 1er accessit, Mlles Bernard, élève du même; Abazaër, élève du même; Lenoir, élève de Mme Farrenc; 2e accessit, Midoz, élève de M. Henri Herz; Leybaque, élève du même; Secrétain, élève du même; 3e accessit, Bédel, élève de M. Lecouppey; Viallon, élève de Mme Coche, et Thibault, élève de M. Henri Herz.

Le concours d'opéra-comique, hâtons-nous de le constater, a été fort brillant, et de véritables vocations s'y sont manifestées; en général le choix des scènes y était excellent. L'une des scènes les plus remarquablement rendues a été celle du second acte de l'*Eclair*, dans laquelle figuraient Mlles Roze, et Godefroy, MM. Stroheker et Barbet: une autre scène tirée des *Dragons de Villars* a été aussi ort bien rendue par Mlle Mauduit et M. Troy, jeune frère de l'ar-

tiste de l'Opéra-Comique, et qui a victorieusement enlevé son premier prix dans un fragment du *Diable à l'école*.

Voici le résumé de cette séance, qui, malgré sa longueur, a causé plus de plaisir que de fatigue dans le nombreux auditoire.

Pour les hommes : 1er prix, MM. Troy, élève de M. Mocker ; 2e prix, Mareux, élève de M. Morin, et Barbet, élève de M. Mocker ; 1er accessit, Stroheker, élève de M. Mocker ; 2e accessit, Bosquin, élève du même ; 3e accessit, Lavitte, élève de M. Morin ; Feitlinger et Pons, élèves de M. Mocker.

Pour les femmes, il n'y a pas eu de premier prix, mais le second a été partagé entre Mlles Roze et Mauduit, élèves de M. Mocker. Un premier accessit a été décerné à Mlles Pichenot et Seveste, élèves de M. Mocker ; un second à Mlles Lovato et Douau, l'une élève de M. Morin, l'autre de M. Mocker, et un troisième à Mlles Castello, Laporte et Cadet, élèves du même.

A dimanche prochain le résultat du concours de tragédie et de comédie et un coup d'œil sur l'ensemble.

Demain lundi, concours de grand opéra ; mardi, violoncelle et violon ; mercredi et jeudi, instruments à vent.

DE L'ÉDUCATION MUSICALE PRÉVENTIVE

PENDANT LA PREMIÈRE ET LA SECONDE ENFANCE.

(Gymnastique de l'ouïe et de la voix.)

(4e et dernier article) (1).

Le secret de la fascination de la musique des bohémiens en Hongrie consiste en ce que les virtuoses nés dans les forêts s'y occupent constamment à chasser, à rêver, à s'assimiler la nature, en reproduisant la divine inspiration au milieu d'auditeurs pénétrés de cette même nature. Quatre mélodies de Schubert, *la Matinée orageuse*, *le Roi des Aulnes*, *au Bord de la mer* et *Mignon*, peuvent très-bien expliquer l'influence de ces effets sur une oreille préparée à les entendre par l'habitude de la vie dans les forêts. Toutes les fois que je les ai entendu exécuter devant des forestiers, des chasseurs que sollicitait le goût de la musique, j'ai été sûr de voir ces mélodies comprises par ces auditeurs rustiques. Les enfants ouvraient de grands yeux étonnés, il leur semblait que dans un rêve qui leur rappelait la vie de la forêt, ils parcouraient quelque lande déserte après une tempête matinale, ou bien quelque marécage sinistre dans la forêt sombre, ou bien qu'ils entendaient les voix mystérieuses qui chantent sur les mers, pour l'oreille qui sait les entendre. Mais l'effet de ces mélodies de Schubert n'approche pas de l'extase et de la stupéfaction où je vis tomber des forestiers pyrénéens, un jour que l'orphéon narbonnais entonna au milieu d'une clairière le chœur de *Préciosa*. Ils regardaient ces hommes qui chantaient là, cent voix en une seule, ils croyaient à une vision. Plusieurs, à genoux, priaient. Une femme resta debout, allaitant son enfant. Des larmes pieuses, ineffables tombaient lentement des yeux de la mère.

On comprend très-bien que les forestiers, sans lever les yeux, reconnaissent au seul battement des ailes l'oiseau qui passe à 10 mètres au-dessus de leurs têtes, et qu'au simple froissement des pattes, ils entendent une tourterelle se poser sur un chêne. Leur vie solitaire leur donne une finesse d'audition que ne peuvent jamais atteindre ni les citadins ni les enfants élevés au milieu de bruits continus. Leur sensibilité, quand ils entendent de la musique, tient aussi de la frénésie, elle est maladive ou cataleptique ; on ne soupçonne point cela à Paris ni dans nos théâtres, mais j'en donnerai les preuves et l'explication quand je parlerai de la musique bohémienne.

En ceci, comme pour tout le reste, l'éducation physique faite à la campagne offre une grande supériorité. Elle permet de varier à l'infini la gymnastique de l'oreille en la mettant au service de tous les instincts du jeune âge. Apprenez à votre enfant, dans les promenades, à distinguer l'appel ou le chant de chaque espèce d'oiseau, le bourdonnement de chaque insecte. Quand le vent joue dans les feuilles, demandez-lui, sans permettre qu'il lève la tête, à quel arbre il est adossé. Attachez une légère récompense à une réponse exacte, et il saura bien vite que le feuillage du chêne ou du hêtre ne produit pas les mêmes frémissements que le feuillage du tremble, du saule ou du bouleau. Vous allez avec votre enfant au-devant d'un régiment qui arrive musique en tête. Vous vous arrêtez dans un détour où l'œil ne peut explorer la route ; vous écoutez dans un profond silence les bruits qui doivent révéler l'approche de tant d'hommes assemblés ; rien ne se fait entendre ; vous posez l'oreille à terre, l'enfant vous imite et ne perçoit d'abord qu'un bruit confus. Bientôt il affirme reconnaître des pas nombreux, puis le son des harnachements militaires. Tout à coup, les pas se croisent ; il y a un temps d'arrêt, un bruit de cuivre froissé. Regardez comme l'enfant incline son oreille au vent ! comme ses sens sont tendus ! Enfin un accord arrive dans l'onde sonore de l'air vacillant. L'enfant bondit ; peu à peu il discerne chaque instrument, et la direction des troupes, et les terrains qu'elles traversent, et le temps, et le ciel, et l'air, et les nuages, et les forêts, et les monts qui sont entre les musiciens et lui. De tels exercices peuvent varier à l'infini. Commencés de bonne heure et continués avec persévérance, ils donnent, outre la finesse de l'audition, une grande sagacité pour reconnaître la qualité des sons, leur direction, la distance d'où ils procèdent. Ils font que nul bruit ne se produit sans être perçu et interprété ; ils donnent à l'oreille cette sûreté qui est innée chez le sauvage et chez le forestier. Ils inspirent à Weber, à Beethoven, à Chopin ces indéfinissables pages si claires et si compréhensibles, et qui sont si imprégnées des senteurs agrestes des forêts et des montagnes, si sereines et si profondément tristes. Vous vous rappelez l'ouverture de *la Reine de Chypre*. Ce n'est point une des plus vantées du grand opéra. Je l'ai entendue exécuter à Naples un soir, au coucher du soleil, au bord de la mer, par une musique militaire. Il y avait là pour auditeurs des gens du peuple, des cultivateurs, des campagnards, des femmes et des filles des villages voisins. Les mariniers laissaient leur barque immobile sur l'eau calme, et les voiles défaillaient sans brise ; tout ce monde-là écoutait avec ravissement. Pourquoi ? C'est que dans toute cette ouverture il y a comme un immense scintillement de ces brouillards d'or et de feu que produisent les soleils couchants, et que, dans le paysage splendide, on entend, à travers l'expansion puissante des grandes clameurs de la nature, les cors plaintifs émettre d'une voix discrète, mais toujours entendue, les tressaillements et les aspirations des bois, des eaux des rochers, de tout ce qui vit et palpite sous les cieux, à l'heure tiède et parfumée où la mer se calme et reçoit dans son sein le soleil qui tombe à l'horizon.

La musique, cette langue mélodieuse qui ajoute un attrait si puissant à l'expression de la pensée et fait naître dans l'âme des sensations si vives et en même temps si profondes, n'en retrouvez-vous pas le charme enchanteur dans les accents mélodieux de certains oiseaux ? Rendez l'enfant attentif à ces accords qui animent et qui égayent la nature. Saisissez toutes les occasions de fixer son oreille et son cœur sur la musique que le hasard peut lui donner l'occasion d'entendre. Bientôt il cherchera à redire les airs qui l'auront frappé. En un mot, rendez-le sensible, formez et développez ses organes, puis attendez l'inspiration, si Dieu la lui a départie.

L'enfant est imitateur, ne l'oubliez pas ! Jeune et tout ouvert aux impressions, il ne peut être mieux influencé que par l'étude de l'harmonie, non faite par lui, ce qui lui serait impossible, mais faite par

(1) Voir les nos 10, 14 et 26.

vous devant lui, sans lui rien imposer. Il va, il vient, il joue, son oreille entend, parfois elle écoute. Ces études graduées, qui passent du simple au composé, gravent chaque jour dans le cerveau de nouvelles formes, de nouveaux ensembles, de nouvelles associations. Son cerveau est façonné à l'harmonie, à tous les accords étudiés, suivis avec ordre et enchaînement, et se procréant l'un l'autre. Les mouvements, les successions d'accords, les cadences harmoniques, les modulations, les dissonances, les suspensions, les retards, les tenues, les appoggiatures, les syncopes, les accords arpégés, les changements de ton, l'ellipse, toutes les formes, tous les phénomènes de la musique se présentent à lui sous la forme la plus simple, la plus caractéristique, l'un après l'autre. Il est instruit, formé sans s'en douter. Quand le professeur viendra plns tard, l'élève comprendra à demi-mot; il aura en lui la science dont on viendra lui apprendre la technologie.

Le désir de pénétrer plus avant dans le domaine de l'art se manifestera lorsque l'enfant aura été mécontent de lui-même et quand son oreille, son goût, exercés par l'habitude d'entendre, de comparer, de juger, lui auront dit que son chant diffère de la mélodie dont il a gardé le souvenir, ou que les notes qu'il assemble d'une main malhabile ne reproduisent pas fidèlement sa pensée. C'est alors que la première leçon sera prise avec zèle et deviendra fructueuse. Les arts qui jusque-là n'avaient été compris que par le sentiment et par l'instinct, deviendront avec profit l'objet d'un enseignement spécial.

MAURICE CRISTAL.

MÉMOIRE SUR L'ORIGINE DE LA MUSIQUE.

(4e article) (1).

Le passage de l'accent primordial, sorte de vocalisation, à l'accent déjà moins mélodieux du grec et du latin, ne s'est pas opéré brusquement et sans des transitions que nous allons chercher à suivre. Les auteurs anciens nous disent que non-seulement en latin, mais aussi en grec, la voix parlée, en faisant entendre alternativement des sons graves et des sons aigus, s'élevait ou s'abaissait par degrés et parcourait une gamme d'accents (1). Quelle pouvait être cette gamme d'accents? Nous avons déjà dit que dans les langues les plus anciennes, les intonations des deux accents graves et aigus, les seuls primitivement pratiqués, étaient bien distinctes et tranchées; que dans ces siècles reculés, l'accentuation était en même temps simple, vive et animée comme les sensations des jeunes races qui parlaient ces idiomes. Plus tard, cette accentuation se modifia suivant les besoins et le développement des idées: ses nuances s'augmentèrent et, en se multipliant, devinrent plus rapprochées, conséquemment plus difficiles à saisir. — Alors, quels que soient leurs inventeurs, et à quelque époque qu'ils aient été imaginés, alors dut commencer le rôle des instruments venant en aide à l'ouïe et à la parole, et faciliter à l'une l'appréciation, à l'autre la reproduction de ces gammes d'accents dont nous parlent les auteurs, et dont les degrés, en se rapprochant, devenaient de plus en plus malaisés à discerner. Et qu'on ne repousse pas ma conjecture comme une pure vision. Qu'on ne crie pas non plus que je veuille représenter l'homme, dans ces temps anciens, consultant son instrument de musique pour répondre à son interlocuteur. Je citerai à l'appui de mon opinion des autorités qu'on ne pourra récuser aisément. Pourquoi cette locution : *Je chante*, dont se sont tant servi les poëtes à toutes les époques, même encore de nos jours? Et il est à remarquer qu'en sanscrit le même mot signifie poëte et celui qui parle (1). Pourquoi nous dit-on que, dans l'antiquité, les lois même se chantaient, et pourquoi leur nom générique, *nome*, désignait-il aussi les airs populaires d'alors? Pourquoi, jusqu'aux plus beaux temps de Rome, cet usage de soutenir les orateurs au moyen d'une flûte? S'il n'y eût eu assimilation facile entre les sons de cet instrument et ceux de la voix, c'eût été, je l'ai déjà fait observer, une chose absurde, choquante. Mais ce qui est, selon moi, plus remarquable encore, c'est que ma conjecture peut seule, je crois, si elle est admise, expliquer une tradition qui, dans l'histoire de la musique, est restée jusqu'à ce jour à l'état d'énigme sans solution.

On dit qu'Olympe fut le premier musicien qui enseigna aux Grecs à jouer des instruments à cordes. On ajoute qu'il fut l'inventeur du genre de musique appelé enharmonique, composé, dans chaque tétracorde, de certains intervalles très-rapprochés au grave, joints à un invervalle plus étendu vers l'aigu, et dont l'usage aurait précédé en Grèce l'emploi du genre beaucoup plus simple, nommé diatonique. Relativement à cette dernière circonstance, les auteurs modernes qui ont écrit sur l'histoire de la musique font observer avec une apparence de raison qu'il est étonnant qu'on ait premièrement appris aux Grecs, peuple encore barbare, un genre de musique d'une exécution difficile, qui exige une ouïe délicate, exercée, et qu'on ait ainsi commencé par le plus compliqué au lieu de se borner d'abord au plus simple. Mais on observera qu'Olympe était de Mysie, conséquemment asiatique; qu'il avait pu, qu'il avait dû avoir connaissance de ce vocalisme varié et si caractéristique des langues de l'Inde, où l'accent aigu vient se mêler par intervalles à des tons plus graves. Dès lors, l'emploi du genre enharmonique, où les sons se trouvent disposés d'une façon analogue, où le contour mélodique, si je puis m'exprimer ainsi, est semblable à celui des intonations des idiomes indous, où l'accent aigu et la note aiguë ont la même saillie; l'emploi, dis-je, du genre enharmonique cesse d'être surprenant dans les airs d'Olympe, complément de ses poésies. Ce genre, comme toutes les mélodies où dominent les intervalles minimes, a un caractère langoureux, plaintif, et Olympe composa principalement des élégies, des complaintes, des cantiques funèbres (2). De nos jours encore les Orientaux font souvent usage, dans leurs chants, de sons peu distants les uns des autre . La gamme des Arabes procède par tiers de ton, et entre ces tiers de ton et le quart de ton qui contribue à caractériser le genre enharmonique des anciens, il n'y a qu'une faible différence. Pour revenir à cette accentuation sanscrite que je crois avoir été l'origine des mélopées d'Olympe, MM. Wiel et Benloew nous disent que dans cette langue, la syllabe qui précède l'accent aigu est non-seulement grave, mais sourde; qu'on attaque cet accent subitement, et qu'on redescend au grave en passant par le *svarita*, le son par excellence (3). Qui ne reconnaîtra—j'insiste sur ce point parce qu'il est très-essentiel dans l'exposé de mes observations et pour les conséquences que j'en déduis—qui ne reconnaîtra, dis-je, dans cette description de l'accent indou ce genre enharmonique d'Olympe où certains sons au grave se trouvent très-

(1) Voir le n° 51 de l'année 1863 et les nos 4 et 5.

(1) Wiel et Beuloew, *Accent. lat.*, pag. 13, 14, 15, 351. Beuloew, *Accent. des lang. indo-europ.*, pag 42, 54.

(1) Wiel et Beuloew. *Accent. lat.*, page 357. A l'Académie des Beaux-Arts, j'ai entendu M. Raoul Rochette, parler de formules très-fortement accentuées, dont on se servait dans l'antiquité pour guérir des maladies par des moyens divinatoires.

(2) J'ai lu dans le journal *le Correspondant* du 25 mai 1862, un article signé de Bourboulon. Cet article traite du théâtre en Chine, et en parlant du chant de certains personnages, l'auteur dit que c'est une plaintive mélopée. J'ai lu aussi dans un autre recueil, *le Tour du monde*, t. Ier, page 42, que les naturels du Car-Nicobar, île dans le golfe du Bengale, lorsqu'ils chantent, semblent se lamenter. On voit que le caractère du chant, des mélopées d'Olympe, s'est conservé en Asie jusqu'à nos jours.

(3) Wiel et Beuloew, *Accent. lat.*, pag. 107 et 351. Voir aussi Fétis, *Résumé philos. de l'histoire de la musique*, page 43.

rapprochés et sont mêlés à d'autres sons plus distants vers l'aigu? Aristophane, tout en faisant un grand éloge du célèbre musicien grec, fait sur sa musique une plaisanterie plus ou moins heureuse. Pour la reproduire sous un aspect ridicule, il fait répéter plusieurs fois à deux de ses personnages en même temps une certaine syllabe avec l'accent grave et l'accent circonflexe alternativement. Cette imitation burlesque des airs d'Olympe ne peut-elle pas s'appliquer à l'accentuation sanscrite, non peut-être dans sa première pureté, dans sa première netteté, mais lorsqu'elle commençait à dégénérer en passant dans la langue grecque? Je vais plus loin, car tout s'enchaîne ici-bas. La manière dont on récite les psaumes et celle dont on lit les évangiles, cet emploi de la voix moyenne entremêlée de sons plus graves et d'autres plus aigus, ce qui a lieu pour ces derniers principalement, qu'on le remarque bien, lorsqu'il se rencontre dans les finales un mot hébreu, et cela conformément à l'usage de la langue hébraïque, où l'on élève ordinairement la voix sur la dernière syllabe des mots (1); ce genre de récitation, dis-je, ne peut-il pas encore, en faisant la part du temps et des révolutions du langage, nous rappeler cet accent sanscrit, ces chants d'Olympe?

D. BEAULIEU.

(*La fin prochainement.*)

NOUVELLES.

*** Lundi et vendredi, le théâtre impérial de l'Opéra a donné *Nemea*, et mercredi *les Huguenots*. Morère a continué ses débuts dans le chef-d'œuvre de Meyerbeer par le rôle de Raoul. Il y a beaucoup à reprendre dans la façon dont il l'a rendu. Dans les deux premiers actes surtout, il a été très-faible, et dans le quatuor sans accompagnement qui précède le finale du deuxième acte, il a attaqué tellement au-dessous du ton, qu'il a dérouté complétement ses partenaires; un peu mieux dans le troisième acte, ce n'est guère que dans le duo du quatrième acte qu'il s'est relevé, et il s'y est fait applaudir dans plusieurs passages; on l'a même rappelé avec Mlle Sax. Mais il résulte clairement de ces inégalités que M. Morère, avec des qualités incontestables, a beaucoup à faire pour se mettre à la hauteur des grands rôles qu'il a abordés avec plus de courage que de succès.

*** Aussitôt que M. et Mme Gueymard auront repris leur service à l'Opéra, on s'occupera avec activité des dernières études de *Roland à Roncevaux*, qui sera donné vers la fin du mois d'août.

*** On répète en ce moment *le Philtre* pour le troisième début de Mlle de Maesen. Le rôle de Fontanarose sera chanté par Cazaux.

*** Mlle Montaubry remplace, dans le ballet de *Nemea*, Mlle Urban qu'une maladie du genou force à quitter la scène même avant l'expiration très-prochaine de son engagement. Elle va partir pour Vienne où elle se reposera dans sa famille.

*** Nous avons fait connaître dernièrement les nouveautés que la direction du théâtre de l'Opéra-Comique avait à l'étude pour sa saison d'hiver; en voici la distribution : *Le Capitaine Henriot*,, de Sardou et Gevaert, sera interprété par Couderc, Achard, Ponchard, Crosti, Prilleux; Mmes Galli-Marié, Belia, Colas. — *Tout est bien qui finit bien*, de Michel Carré et Hadot, musique de Félicien David, sera chanté par Montaubry, Gourdin, Mmes Cico, Girard, Révilly, Tual et Casimir. — *Le Trésor de Pierrot*, de Cormon et Trianon, musique d'Eugène Gautier, par Montaubry, Potel, Nathan; Mmes Monrose et Tual. — A ces trois pièces il faut ajouter un opéra de M. Eugène Labiche, musique de F. Bazin.

*** Au théâtre impérial Italien, M. Bagier vient d'engager M. Costa, célèbre chorégraphe italien, pour y diriger le corps de ballet et y fonder une école de perfectionnement de danse et de pantomime, que les artistes engagés pourront suivre *gratis* tous les jours et toute l'année, ce qui sera pour eux très-avantageux et très-économique, puisqu'ils recevront, sans rien payer, des leçons d'un maître habile, qui les mettra à même de se perfectionner et d'avancer dans leur carrière.

*** M. Bagier est en pourparlers avec Mme Penco, et il y a de grandes probabilités pour la rentrée de la célèbre cantatrice au théâtre Italien à la saison prochaine.

*** C'est par erreur qu'une réclame, insérée dans quelques journaux, annonce que M. Hurand ouvre un cours de choristes au théâtre impérial Italien et qu'on doit aller se faire inscrire chez lui. Le cours dont il s'agit est exclusivement créé pour les besoins du théâtre impérial Italien; et M. Hurand, qui a obtenu la place de chef des choristes de ce théâtre, est obligé en même temps de tenir ces cours, dans lesquels on ne peut être admis qu'en s'adressant à l'administration et à des conditions qui sont fixées par M. Bagier.

*** La direction du théâtre de la Porte-Saint-Martin vient d'engager le baryton Merly, qui a chanté sur les scènes italiennes et à Paris. Il chantera *Rigoletto* et *Ernani*.

*** On sait que Mlle Schneider, qui avait fait à Paris ses premiers débuts sur la scène des Bouffes-Parisiens, a renoncé au théâtre et laisse un vide assez grand au Palais-Royal. Elle vient d'y être brillamment remplacée par Mlle Honorine, dont le début a eu lieu jeudi à ce théâtre dans la *Femme aux œufs d'or* et la *Perle de la Cannebière*. Mlle Honorine était en Italie depuis plusieurs années; c'est une belle personne qui joue bien, qui chante bien, et la direction ne pouvait faire une meilleure acquisition.

*** Un statisticien a calculé, à l'aide des sommes reçues jusqu'à ce jour par Mlle Adelina Patti, que si la célèbre prima donna parvenait à chanter pendant une période de vingt années (tour de force accompli et au-delà par Mme Julie Grisi), le chiffre total de ses recettes s'élèverait à 25,000,000 de francs.

*** Le théâtre de Bade a ouvert sa saison par *la Dame blanche*. Jourdan, Jules Petit, Sainte-Foy, Guerrin, Burton, Mmes Lustani-Mendès, du théâtre lyrique de Madrid, Talmont et Duclos ont fort bien interprété le chef-d'œuvre de Boïeldieu. — Le 18, on a donné *Richard Cœur de lion* et la première représentation de: *De par le roi*, opéra inédit de M. Laurencin, musique de M. Gustave Héquet. En attendant que nous en donnions le compte rendu, nous nous empressons de constater que cet ouvrage a très-fort réussi; la pièce a diverti et fait rire les Français, intéressé les Allemands qui ont le rire moins facile, et la musique a fait grand plaisir. Elle a d'ailleurs été fort bien jouée, fort bien chantée par Jourdan et Mme Faure, très-agréablement par Mmes Geraldine et Duclos, assez faiblement par Mlle Doria et M. Guerrin. L'exécution de l'orchestre a été excellente. En général, le public badois n'est pas renommé pour son enthousiasme; or il a applaudi tous les morceaux, y compris l'ouverture; M. Héquet n'a donc qu'à se féliciter de son excursion par-delà le Rhin allemand.

*** Ainsi que nous l'avons dit, *le Fifre enchanté* ou *le Soldat magicien*, de MM. Nuitter et Trefeu, musique d'Offenbach, vient d'obtenir, à Ems, un succès d'enthousiasme. Comme cette opérette sera immanquablement représentée à Paris, nous renvoyons à ce moment l'analyse de la pièce que MM. Nuitter et Trefeu ont empruntée à Anseaume, mais qu'ils ont rajeunie, et qui abonde en situations amusantes. Elle a fourni à Offenbach les motifs d'une charmante partition, dans laquelle on a particulièrement remarqué les couplets : *Nous revenons de Lille en Flandre*, un quintette avec une phrase : *Ça sent la truffe*, d'un effet bouffe étourdissant; les couplets *C'est ce fifre-là* ! et un quatuor sur un mouvement de valse. Tous les morceaux ont été vivement applaudis, mais on a bissé avec acclamation les premiers couplets *Nous revenons de Lille en Flandre*, qui deviendront populaires, et ceux du *Fifre enchanté* qui sont petillants d'esprit. Mme Albrecht, qui jouait le rôle du fifre, a été charmante de crânerie et d'esprit; MM. Désiré et Guyot, Mmes Estagel et Taffanel ont eu leur part d'une réussite que le public parisien sera bientôt appelé à consacrer.

*** On écrit de Vichy : « La présence de S. M. l'Empereur a donné une nouvelle impulsion aux travaux du Casino, que Sa Majesté a voulu visiter elle-même.—Mlle Favart, Delaunay, du Théâtre-Français; Gil Perez, du Palais-Royal, et Mme Ugalde sont ici. On a joué la *Fin du Roman* de Léon Gozlan, un proverbe *A la porte* et *Mademoiselle mon frère*. Dans cette dernière pièce, de même que dans *la Succession Bonnet* de M. de Saint-Remy, Gil Perez a fait rire aux larmes. Les concerts alternent avec la comédie, et Mme Ugalde a chanté devant l'Empereur les fameux couplets de *Gil Blas*. Sa Majesté a daigné à plusieurs reprises donner elle-même le signal des applaudissements. »

*** Pasdeloup a dû donner hier et aujourd'hui deux concerts de musique classique au Havre.

*** L'excellent pianiste-compositeur Georges Pfeiffer est de retour de son voyage à Londres, où il a obtenu de grands succès dans les principaux concerts de la saison.

*** Les deux célèbres chorégraphes, Taglioni, de Berlin, et Giuseppe Rota, composent pour la saison d'hiver de la Scala, à Milan, deux grands ballets, dont Paolo Giorza doit écrire la musique.

*** La Société des concerts du Conservatoire vient de faire frapper une nouvelle médaille destinée à être offerte aux sociétaires lors de leur nomination, et aux solistes étrangers à la Société qui s'y font entendre. Cette médaille porte d'un côté l'effigie d'Habeneck entourée de ces mots : *fondateur* 1828, et de l'autre cette inscription : *Société des concerts, Conservatoire de musique*, laissant au milieu une place pour le nom du sociétaire. C'est à l'un de nos meilleurs graveurs, M. Borel,

(1) Cela a lieu souvent aussi en sanscrit et dans le dialecte dorien. Benloew, *Accent. des lang. indo-europ.*, pag. 83 et 94. Cérémonial de Poitiers, *Méthode de plain-chant*, pag. 30, 40.

que ce travail a été confié, et il l'a exécuté d'une façon très-remarquable.

*** Le succès qui l'a accueillie vient de nécessiter un second tirage de l'intéressante brochure de notre collaborateur Arthur Pougin, *Meyerbeer, notice biographique*. On la trouve toujours chez l'éditeur Tresse, galerie de Chartres, 2 et 3 (Palais-Royal), au prix de 1 franc.

*** Dimanche 17 de ce mois a eu lieu à Bruxelles à la Grande-Harmonie une audition fort intéressante des nouveaux instruments d'A. Sax. On a beaucoup apprécié la réforme opérée par l'habile facteur dans une partie si essentielle de la musique instrumentale et les ressources immenses qui en ont été la conséquence. L'exécution par six instruments de la *Marche funèbre* composée par Litolff en l'honneur de Meyerbeer, a produit surtout un effet surprenant, non-seulement par la beauté de l'œuvre en elle-même, mais par la puissance prodigieuse de l'exécution. On a d'autant plus applaudi les virtuoses venus de Paris pour donner ce concert, que plusieurs sont belges et élèves du Conservatoire de Bruxelles.

*** Ainsi que nous l'avons constaté dans notre dernier numéro, il y avait foule dimanche à Charenton au concert de bienfaisance organisé par les soins de M. Domergue, maire de la localité et directeur de l'asile impérial de Vincennes. Mmes Bertrand, Bloch, MM. Capoul et Troy y représentaient la partie vocale; MM. Auguste Durand et Eugène Ketterer, la partie instrumentale; et MM. Samson, Saint-Germain et Mlle Bianca, la partie dramatique. Les éléments de succès, on le voit, étaient choisis avec discernement; aussi, les applaudissements ont-ils été chaleureux, et les pauvres n'ont eu qu'à se féliciter du produit de la recette.

*** Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur une belle et complète collection des œuvres de Haendel, édition publiée aux frais du gouvernement anglais, par le docteur Arnold, en quarante et un volumes in-folio, imprimés sur grand papier impérial et dans un très-bel état de conservation. On sait que les exemplaires de cette collection sont rares; celui qui se trouve à vendre pour 800 francs chez Lavinée est donc une excellente occasion.

*** M. Panofka se trouve en ce moment à Milan. L'éditeur Lucca a profité du séjour de l'éminent professeur en Italie pour acquérir de lui la propriété de sa méthode de chant. M. Lanvo Rossi, le directeur du Conservatoire de Milan, a accueilli d'une façon très-flatteuse M. Panofka, et l'a conduit dans toutes les classes de chant, où les professeurs se sont empressés de lui faire entendre leurs meilleurs élèves.

*** Dreyschock a composé un concerto pour piano qui a été exécuté avec un très-grand succès au Conservatoire à Prague.

*** Les éditeurs Brandus et Dufour complétent en ce moment le répertoire, déjà si riche, de leurs partitions *in-octavo* pour chant et piano, en y ajoutant la partition de *Sultana*, charmant opéra-comique de Maurice Bourges, qui manquait à la collection. Les amateurs de mélodie gracieuse et vive qui allie au bon goût le charme et la verve, les approuveront d'avoir comblé cette lacune, et de donner une édition en petit format d'un ouvrage que le public et la presse ont accueilli à son apparition avec une égale faveur.

*** On croit généralement à tort que les artistes n'ont jamais été rémunérés autant qu'ils le sont de nos jours. Dans un livre, *les Ouvriers, etc., dans l'ancienne Grèce et à Rome*, de W. Drumann, qui vient de paraître, on lit : « D'excellents joueurs de flûte ou chanteurs obtenaient des prix très-élevés quand ils se faisaient entendre au théâtre ou à quelque fête. C'est ainsi que le chanteur Amoïbeos, d'Athènes, recevait chaque fois qu'il chantait en public, un talent (près de 6,000 francs). » *Athenaüs*, XIV, 17, p. 623.

*** L'opéra de la Cour, à Dresde, va faire représenter un nouvel opéra du compositeur de symphonies Gouvy, intitulé *le Cid*.

*** Le 21 août, jour de nom de Rossini, sera inaugurée à Pesaro, lieu de sa naissance, la statue du grand compositeur italien. Le marquis Salamanca et M. Delahante, directeurs des chemins de fer italiens, par les soins et aux frais desquels est élevée cette statue, organisent à cette occasion une grande fête musicale; appel a été fait pour cela à toutes les célébrités artistiques, et elles se sont empressées d'accepter l'invitation de la Société rossinienne de Pesaro. Entre autres on donnera avec leur concours, au théâtre Rossini, dix représentations du chef-d'œuvre du maître, *Guillaume Tell*. La première aura lieu le 14, et la recette en sera consacrée à une œuvre de bienfaisance. En outre, Mercadante a composé pour cette solennité un hymne pour quatre cents voix qui sera exécuté en plein air, au moment où la statue sera découverte. Des personnes de l'intimité de l'auteur du *Giuramente* affirment que cette œuvre est admirable et digne en tout point de l'immense réputation du maestro. Les journaux italiens donnent beaucoup d'autres détails sur les dispositions et les préparatifs de cette fête dont nous reparlerons lorsqu'elle aura eu lieu.

*** Le grand festival annuel de l'infanterie donné dimanche dernier au Pré Catelan avait attiré beaucoup de monde, malgré la menace d'un violent orage. Les musiques des 27e, 30e, 40e, 65e, 68e, 72e et 92e régiments de ligne ont rendu avec un ensemble et un élan irrésistibles les œuvres les plus belles des grands maîtres de l'école française. On a particulièrement applaudi l'ouverture des *Diamants de la Couronne* et celle de *Zampa*, magnifiquement interprétées par les musiques réunies, parfaitement dirigées par M. Vié. De son côté, l'orchestre de symphonie que conduit si bien M. Forestier, s'est surtout distingué dans l'exécution de l'ouverture d'*Oberon*. L'excellent violoniste M. Danbé a provoqué des bravos enthousiastes après sa fantaisie sur les motifs du *Trovatore*. En un mot, cette belle fête, dans laquelle l'art et la charité s'étaient donné la main, a tenu tout ce qu'elle promettait.

*** Malgré le brillant succès qu'obtient tous les soirs la série d'expériences que M. Robin donne actuellement à son théâtre, l'habile physicien, toujours fidèle à sa promesse (qui est d'offrir continuellement du nouveau), changera incessamment la composition de son spectacle; de nouvelles expériences scientifiques et amusantes nous sont annoncées, et l'isthme de Suez fera place à une série de *nouveaux* tableaux représentant les merveilles du ciel, ou l'astronomie populaire.

*** La grande sensation du moment à Londres (*the great sensation*) est l'exhibition annoncée à Saint-James Hall d'un automate qui chante avec une rare perfection les airs les plus connus de nos opéras.

*** Mlle Jeanne-Suzanne Sedaine, fille de l'auteur du *Déserteur*, du *Philosophe sans le savoir*, de *la Gageure imprévue*, de *Richard Cœur de Lion*, et d'autres œuvres dramatiques, vient de mourir à Tours qu'elle habitait depuis trente ans; elle était âgée de quatre-vingt-dix-sept ans, et avait jusqu'à ses derniers moments conservé toutes ses facultés intellectuelles. Elle laisse un magnifique portrait de son père peint par David.

*** Le dernier descendant du célèbre musicien belge Lassus vient de mourir, âgé de quatre-vingt-deux ans, à Munich, où il exerçait la profession d'organiste. Avec lui s'éteint un des noms qui ont brillé du plus vif éclat dans l'art musical du XVIe siècle. C'est à Munich, on le sait, que s'était fixé le compositeur montois, et la Bavière lui avait élevé une statue comme à un de ses enfants d'adoption les plus illustres, longtemps avant que le même hommage ne lui fût rendu dans sa ville natale.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — A l'occasion de sa fête, Mlle Tietjens a reçu de la part des abonnés au théâtre de Sa Majesté un témoignage des plus flatteurs. Plusieurs dames avaient ouvert une souscription pour lui offrir un bracelet, dont le prix s'est élevé à 8,000 francs, et une députation, à la tête de laquelle se trouvait la comtesse de Lincoln, est allée le porter à la célèbre cantatrice, en accompagnant ce magnifique cadeau des compliments les plus gracieux. Mlle Tietjens, quoique sous l'empire d'une vive émotion, a trouvé pour y répondre des paroles pleines de modestie et d'élégance. — En attendant la représentation de la *Stella del Nord*, qui aura lieu samedi 23, Mlle Artot a fait un brillant début à Covent-Garden, dans le rôle de Marguerite de *Faust*. Quoiqu'elle n'eût jamais chanté cet ouvrage, son succès y a été des plus complets. — Mlle Marie Battu, après avoir été l'une des étoiles de la saison qui vient de finir, s'est fait entendre dans deux concerts donnés au palais de Cristal. Elle a chanté dans le premier avec Naudin, Schmidt et Ciampi le quatuor des *Puritains*, le duo de *Don Pasquale* et le rondo de *la Cenerentola*. Elle y a provoqué des bravos enthousiastes, particulièrement dans ce dernier morceau, qu'elle a chanté admirablement et qu'elle a dû répéter. Dans le second, le duo de *la Gazza ladra* avec Mme Nantier et le grand air d'*Ernani*, ont valu à la jeune artiste un triomphe non moins éclatant.

*** *Hombourg.* — Au dernier concert dans lequel Vieuxtemps, Seligmann et Alf. Jaëll se sont fait entendre avec un si éclatant succès, nous avons entendu aussi Mme Falbri, excellente cantatrice, et M. Franceschi, le brillant ténor. Tous deux ont pris une glorieuse part au succès de ce concert. — La compagnie italienne que MM. Gindreau et Fouilleroux ont engagée, va bientôt commencer ses représentations. C'est *Marta* qui sera jouée d'abord. *Sémiramide* et *Stradella* suivront de près. Nous rendrons compte de ces représentations qui promettent d'être très-intéressantes, et pour lesquelles presque toutes les loges sont déjà louées.

*** *Mayence.* — Alfred Jaëll, de retour de son voyage à Londres, organise ici un grand concert au bénéfice du violoncelliste Kellermann, frappé récemment d'apoplexie. Ferd. David, Léon Jacquard et Mlle Tipka lui prêteront leur concours.

*** *Prague.* — Les représentations de l'Opéra italien, sous la direction de Merelli, attirent la foule. Mmes Marchisio viennent d'obtenir un grand succès dans *I Capuletti et Montecchi*.

*** *Berlin.* — L'opéra *l'Abbé de Saint-Galles*, composé par Herther, a été représenté pour la première fois au théâtre Victoria et a été favorablement accueilli. — L'opéra *Ondine*, de Lortzing, plaît beaucoup au théâtre de Kroll. — R. Willmers remplace F. de Bülow comme professeur de piano au conservatoire de Stern.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU 1er.

Editions nouvelles de musique classique

COLLECTION COMPLÈTE DES **SONATES,** AIRS VARIÉS ET FANTAISIES
POUR PIANO DE

MOZART

Seule édition authentique, soigneusement revue et entièrement conforme à l'édition originale.

1re SÉRIE	2e SÉRIE	3e SÉRIE	4e SÉRIE
18 SONATES POUR PIANO SEUL	6 SONATES A QUATRE MAINS	19 SONATES POUR PIANO ET VIOLON	POUR PIANO, VIOLON ET VIOLONCELLE
Chaque : 5 ou 6 fr.	Chaque : 9 fr.	Chaque : 5 ou 7 fr. 50.	4 sonates, chaque : 9 fr.

5e SÉRIE. — FANTAISIES, AIRS VARIÉS POUR PIANO SEUL.

Collection des Trios, Quatuors et Quintettes pour instruments à cordes. — Net : 40 fr.

NOUVELLE ET SEULE ÉDITION **COMPLÈTE** DES ŒUVRES, POUR LE PIANO,
DE

BEETHOVEN

Seule édition authentique, soigneusement revue par **J. ROSENHAIN,** *et entièrement conforme à l'édition originale.*

Les œuvres concertantes sont publiées en partition et en parties séparées. **16 vol. brochés, prix net : 120 fr.** Sur papier vélin, avec le portrait de l'auteur.

Les CONCERTOS arrangés pour Piano seul par **MOSCHELÈS,** *formant une série à part, 1 vol. broché, net : 25 fr.*

COLLECTION COMPLÈTE DE SES

SONATES	TRIOS	SONATES
Pour Piano seul. — 40 fr. net.	*Pour Piano, Violon et Violoncelle.* 40 fr. net.	*Pour Piano avec accompagnement.* 40 fr. net.

COLLECTION COMPLÈTE DE SES TRIOS, QUATUORS ET QUINTETTES
Pour instruments à cordes. — Cinq volumes cartonnés. — Prix : 50 fr. net.

En vente chez A. LAVINÉE, éditeur de musique et antiquaire,
11, rue des Saints-Pères.

Magnifique collection complète des œuvres
DE

HÆNDEL

Publiée aux frais du gouvernement anglais par le Dr Arnold.

EN 41 VOLUMES RELIÉS. — **PRIX : 800 FRANCS NET.** — SUR GRAND PAPIER IMPÉRIAL.

Volumes.
1. Athalie, oratorio en trois parties.
2. Théodora, id.
3. Messie, id.
4. Hercule, id.
5. Judas Machabée, id.
6. Samson, id.
7. Josué, id.
8. Balthasar, id.
9. Salomon, id.
10. Israël, oratorio en deux parties.
11. Sosarme, opéra en trois actes.
12. Thésée, opéra en cinq actes.
13. Giulio Cesare, opéra en trois actes.
14. Semele, drame en trois actes.
15. Alexander Fest, ode à sainte Cécile.
16. Concertos, pour instruments à cordes (12). Concertante à neuf parties.
17. *Te Deum* pour le duc de Chandos. *Te Deum* pour la naissance de la reine Caroline. *Te Deum* pour la victoire de Dettingen.
18. *Jubilate* pour la paix d'Utrecht. Grand *Te Deum* id. Grand *Te Deum* pour le duc de Chandos.
19. Six antiennes, id.
20. Six autres antiennes, id.
21. Alcide, opéra en un acte. L'Alchimiste, musique instrumentale. Musique pour une fête nautique. Musique pour un feu d'artifice. *The Choice of Hercules*, opéra en un acte.
22. Acis et Galatée, sérénade.
23. *Occasional oratorio.*
24. Joseph, oratorio en trois parties.
25. Saül, id.
26. Jephta, id.
27. Concertos d'orgue, 1re et 2e suite (12).
28. Six fugues pour orgue. Trois livres de leçons.
29. Susanna, oratorio en trois parties.
30. Esther, id.
31. Debora, id.
32. Agrippine, opéra en trois actes.
33. *L'Allegro* et *il Pensieroso*, opéra.
34. Ode ou sérénade à la reine Anne. Ode à sainte Cécile.
35. Alexandre Balus, oratorio en trois parties.
36. *The Triumph of Times*, id.
37. Trois antiennes pour les noces du prince de Galles, et les funérailles de la reine Caroline.
38. Quatre antiennes pour le couronnement de George II.
39. *La Resurrezzione*, oratorio. Masques, vingt-neuf morceaux en partition.
40. Six concertos de hautbois. Un concerto d'orgue. Un concerto de hautbois. Un concerto d'orgue.
41. Quatre cantates, deux trios. Treize duos de chambre. Douze cantates.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 31. 31 Juillet 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Devienne (1er article), par **Arthur Pougin.** — Conservatoire impérial de musique et de déclamation : concours publics (suite et fin). — Correspondances : Londres, Bade et Ems. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Nouvelles.

DEVIENNE.

I.

Il est des artistes — dignes d'estime et de sympathie, sinon d'admiration — dont la vie fort occupée s'écoule dans un tel calme, dont, malgré leur talent, la personnalité s'efface derrière une sorte de renoncement si absolu à toute pensée d'ambition ou de vanité que, n'étaient leurs œuvres et les souvenirs qu'elles ont laissés, il serait impossible de reconstituer leur existence, de retrouver la trace de leur passage en ce monde. Tandis que d'autres, ne recherchant que le bruit et l'éclat, ne demandant qu'à faire connaître à la foule jusqu'à leurs moindres actions, s'évertuent chaque jour à couper la queue du chien d'Alcibiade, ceux-ci — qui ne sont pas toujours les moins méritants — ayant un sentiment plus juste et plus honorable de la dignité de l'artiste, pensant avec raison que ses œuvres seules, et non sa personne, intéressent cet être multiple et fantasque qui s'appelle le public, se renferment en eux-mêmes, et se dérobent à une publicité qu'ils considèrent comme contraire à la dignité de leur caractère.

Pour ma part, je me suis vu presque découragé lorsque, pour la première fois, j'ai voulu m'occuper de Devienne, dont je jugeais la présence indispensable dans une galerie consacrée à remettre en lumière nos musiciens du XVIIIe siècle. Les documents sont très-rares, les détails intimes presque introuvables sur cet artiste intéressant que soixante ans seulement séparent de nous. Mon butin, cependant, a été suffisant pour me convaincre qu'un récit de l'existence extraordinairement laborieuse de ce compositeur, qu'un examen consciencieux des œuvres dues à la plume de celui qui a écrit l'aimable et réjouissante partition des *Visitandines*, ne sauraient être sans intérêt. Bien que le répertoire de ses ouvrages dramatiques ne soit pas fort étendu — c'est dans la musique instrumentale surtout que sa fécondité a été vraiment surprenante — Devienne a assez brillé sur la scène lyrique, son talent s'est, à mon sens, affirmé avec un éclat suffisant pour justifier l'utilité d'une telle étude, étude qui ne saurait être indifférente à ceux qui s'occupent du mouvement de l'art musical en France, et s'intéressent particulièrement aux différentes phases que cet art a parcourues dans ses rapports avec le théâtre.

François Devienne est né à Joinville (Haute-Marne), le 31 janvier 1759. On ne sait rien de sa famille, non plus que de ses premières années, si ce n'est qu'il eut pour premier et sans doute pour unique maître son frère aîné et que, dès sa plus tendre enfance, il joignait à un rare et précoce amour du travail, des dispositions exceptionnelles pour l'art qui devait le passionner un jour au point d'altérer sa raison et de le conduire au tombeau. Tout enfant, on le remarquait déjà pour son double talent de compositeur et de virtuose; à peine âgé de dix ans il était, malgré son extrême jeunesse, engagé comme flûte dans la musique du régiment Royal-Cravate où il se trouvait en compagnie de son frère, et il préludait à ses succès futurs en faisant exécuter par les musiciens, ses camarades, aux grands applaudissements de ceux-ci, une messe avec accompagnement d'orchestre dont il était l'auteur.

La flûte avait été, nous venons de le voir, le premier instrument de Devienne, et il en jouait avec une véritable perfection; mais plus tard il s'adonna aussi au basson, sur lequel son talent d'exécution devint plus remarquable encore.

M. Fétis assure que, ses études musicales une fois terminées, Devienne « s'attacha au cardinal de Rohan, et passa ensuite dans la musique des gardes suisses, qu'il quitta pour entrer, en 1788, dans l'orchestre du théâtre de Monsieur. » Nous le trouvons effectivement attaché à ce théâtre, dès sa fondation, en qualité de premier basson, mais celui-ci ayant ouvert ses portes, non en 1788, mais seulement le 26 janvier 1789, je pense que Devienne avait quitté l'état militaire bien auparavant, car, dans la première année du *Calendrier musical*, qui parut au commencement de 1788, nous le trouvons inscrit sur la liste générale des professeurs de musique de Paris, et logé « rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle de l'Arbre-sec ». Or, si je ne me trompe, les musiciens militaires, même ceux du régiment des gardes suisses, n'avaient point alors, comme de nos jours, la faculté de loger en ville.

Quoi qu'il en soit, Devienne était alors considérablement occupé. Outre l'emploi qu'il tenait au théâtre de Monsieur, il se faisait entendre souvent aux fameux concerts de la rue de Cléry, concerts

organisés sous la direction de Grasset et de Plantade, dont l'existence fut éphémère, mais très-brillante, et qui comptaient dans leur personnel les premiers chanteurs et virtuoses de l'époque : Blangini, Garat, Hummel, Lefèvre, Baillot, Rode, Sallentin, Devienne, Rodolphe Kreutzer, Frédéric Duvernoy, Dalvimare, Romberg, Mmes Branchu, Armand, Duret, etc., etc. Très-recherché comme professeur, Devienne donna de plus beaucoup de leçons. Enfin, il composait un grand nombre de morceaux de tout genre, faisait exécuter au concert spirituel — où lui-même s'était souvent fait entendre avec un très-grand succès — par Domnich, un grand concerto de cor; par Lefèvre et Perret, une « concertante » pour clarinette et basson, publiait « toutes les romances d'Estelle (1) avec piano et flûte », ainsi qu'un recueil de romances de Berquin et d'autres œuvres de musique instrumentale. On voit que sa vie n'était pas inactive.

C'est, je crois, à ce moment qu'il convient de placer son heureux mariage avec une demoiselle Maillard, mariage dont naquirent cinq enfants, et c'est alors aussi qu'il conçut sérieusement le projet et l'espoir de travailler pour le théâtre.

II.

Tous les biographes de Devienne sans exception commettent une double erreur au sujet de son premier ouvrage dramatique, en donnant pour titre à ce premier ouvrage, *Encore des Savoyards*, et pour date de représentation l'année 1789. Dans un instant je vais rectifier ce fait de la façon la plus concluante, mais je dois dire auparavant que c'est au théâtre Montansier que Devienne débuta comme compositeur dramatique (2). Il fit ses premières armes à ce théâtre par *le Mariage clandestin*, opéra-comique en un acte qui fut représenté le jeudi 11 novembre 1790. Le poëme de ce petit ouvrage était dû au vicomte de Ségur, et quant à la musique, elle faisait, selon *les Spectacles de Paris*, « beaucoup d'honneur à M. Devienne. »

Ce n'est qu'après *le Mariage clandestin* que Devienne donna au théâtre Favart le petit ouvrage qui avait pour titre *Encore des Savoyards*, et l'on va voir par les lignes suivantes, extraites du *Journal de Paris*, du 10 février 1792, la cause de la double erreur mentionnée plus haut: « On avait donné sur ce théâtre (Favart), le 25 septembre 1789, une petite comédie intitulée: *Encore des Savoyards* ou l'*Ecole des parvenus*, par M. Pujoulx, et elle avait eu quelque succès. L'auteur vient d'y faire des corrections et de l'arranger pour être mise en musique; elle a été fort accueillie mercredi dernier (8 février 1792) avec tous ses embellissements.... » On voit que la faute était facile à redresser; pourtant elle ne l'avait pas été jusqu'ici. Après avoir fait l'analyse de la pièce, le *Journal de Paris* continue ainsi : « On a demandé l'auteur. M. de Vienne (*sic*), auteur de la musique, a paru. Attaché au théâtre de la rue Feydeau, il a pu étudier la manière des plus célèbres compositeurs italiens, et il marche heureusement sur leurs traces. Sa musique est gracieuse et savante. » De leur côté, en mentionnant l'ouvrage, les *Annales dramatiques* de Babault s'expriment ainsi au sujet de la transformation qui en fut opérée en 1792 : « Cette comédie avait été jouée en deux actes, quelques années auparavant. L'auteur l'a réduite en un acte, et l'a coupée en opéra. Cet essai a réussi; c'est toujours le même sujet. Devienne y a adapté une musique agréable, chantante, et dont plusieurs morceaux offrent un mérite réel de facture et de précision. (*Annales dramatiques*, t. III, p. 372.)

On voit que Devienne n'eut pas lieu d'être mécontent du résultat de ses premiers débuts. A ceci se borne, du reste, tout ce qu'il m'est possible de faire connaître sur ces heureux préliminaires de sa carrière dramatique. J'ajouterai seulement qu'on est fondé à supposer que les partitions des deux ouvrages dont il vient d'être question n'ont pas été gravées.

ARTHUR POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

(1) *Estelle et Némorin*, de Florian, qui eut, on le sait, une vogue inimaginable, et dont les romances furent mises en musique par plus de vingt compositeurs.

(2) Le théâtre Montansier, ainsi dit du nom de l'actrice célèbre qui le dirigeait en compagnie d'un certain de Neuville, était situé au Palais-Royal, dans la salle occupée auparavant par les Beaujolais, lesquels, s'il en faut croire les contemporains, n'eurent pas lieu d'être fort satisfaits de la façon dont la fameuse comédienne, maîtresse femme d'ailleurs, les fit déloger. La Montansier ouvrit son spectacle dans la première quinzaine d'avril 1790, et « c'est — disent les *Spectacles de Paris* de 1792 — le premier théâtre qui ait reçu son existence du code de la Liberté. » On y jouait alors trois genres, la tragédie, la comédie et l'opéra, auxquels un peu plus tard fut joint le vaudeville. Après s'être bornée d'abord à donner, en ce qui concerne le genre lyrique, quelques traductions d'opéras italiens de Storace, Cimarosa, Sarti, Martini (l'Espagnol), Paisiello et autres, la Montansier se décida à faire représenter des opéras-comiques originaux, et c'est alors que plusieurs ouvrages de Bruni, Gebauer, Lebrun, Champein, Devienne, etc., furent offerts au public de son théâtre.

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

Concours publics (Suite et fin).

Les comptes annuels sont rendus; le dernier des huit concours publics a eu lieu jeudi dernier, et, comme à l'ordinaire, les classes d'instruments à vent ont clos le cycle ouvert par les classes de chant. En donnant la liste des distinctions accordées aux jeunes chanteurs et cantatrices, nous avons dit qu'il y aurait eu de l'avantage à en écarter plusieurs de la lice, où les poussait une ardeur imprudente; ce qui le prouve, c'est qu'il n'y a pas eu de premier prix pour les hommes, et que parmi les femmes, Mlle Daram seule a remporté la palme bienheureuse qui met sur la voie de la fortune et de la gloire. Mlle Daram aura donc seule l'honneur de se faire entendre dans la séance solennelle de la distribution des prix. Mlle Mauduit, qui n'a eu qu'un second prix de chant, s'y produira, comme actrice, avec M. Troy, qui a mérité le premier prix d'opéra-comique; ils joueront ensemble un fragment des *Noces de Jeannette*, ce petit ouvrage toujours si bien reçu. Le grand opéra gardera le silence et comptera des pauses, malgré le premier prix décerné à Mme Nivet pour le talent dont elle a fait preuve dans le cinquième acte du *Prophète*; mais son partenaire n'a pas été aussi heureux qu'elle, et comment Fidès pourrait-elle se montrer seule devant un public à qui généralement les rôles tristes et les longs ouvrages inspirent quelque terreur?

Le concours de *tragédie* et de *comédie* avait été le dernier de la précédente semaine; ce qu'on y avait vu de plus remarquable, c'est un premier prix de tragédie obtenu par un jeune homme, M. Etienne, élève de Beauvallet, et réunissant en sa personne les principales qualités que le genre exige, la physionomie, la voix, le sentiment : on en jugera bientôt dans la séance solennelle. Ce qu'il faut signaler encore c'est le début des élèves mâles, tout récemment adjoints à la classe jusqu'ici toute féminine de Mlle Augustine Brohan. M. Guérin en a fourni un très-agréable spécimen : il est fils d'un ancien professeur de violon du Conservatoire, et tiendra, nous l'espérons, les promesses qu'il donne. Mlle Augustine Brohan se plaignait de n'avoir personne dans sa classe pour donner la réplique à ses Agnès, à ses Henriette, à ses Célimène, et après tout, une classe de déclamation ne saurait être absolument modelée sur un pensionnat de jeunes demoiselles.

Voici du reste le résumé des prix et des accessits décernés à la *tragédie* et à la *comédie*.

Tragédie. — Pour les hommes : 1er prix, M. Etienne, élève de M. Beauvallet; 2e, M. de Rhéville, élève du même. 1er accessit, M. Guérin, élève de Mlle Brohan; 2e M. Prudhon, élève de M. Regnier.

Pour les femmes : pas de 1er prix; 2e, Mlle Jaillet, élève de M. Samson. 1er accessit, Mlle Angelot, élève de M. Regnier.

Comédie. — Pour les hommes : pas de 1er prix ; 2e, MM. Michel, élève de M. Samson, et de Rhéville, élève de M. Beauvallet. 1er accessit, M. Guérin, élève de Mlle Brohan; 2e, MM. Charpentier, élève de M. Samson, et Prudhon, élève de M. Regnier.

Pour les femmes : pas de 1er prix; 2e, Mlles Delamalerée, élève de M. Regnier; Bloch, élève de M. Samson, et Angelot, élève de M. Regnier. 1er accessit, Mlle Dortet, élève du même ; 2e, Mlle de Breuil, élève de M. Samson ; 3e, Mlle Brach, élève de M. Beauvallet.

Le concours de *grand opéra* inaugurait la semaine avec plus de bruit que d'éclat. Il n'y avait que douze scènes, dans lesquelles les femmes se sont beaucoup plus signalées que les hommes, comme l'atteste le bulletin des décisions du jury.

Grand opéra. — Pour les hommes : pas de 1er ni de 2e prix. 1er accessit, MM. Bosquin, élève de M. Levasseur, et Lavitte, élève de M. Duvernoy. 2e, MM. Taillefer, élève de M. Duvernoy ; Bladviel, élève du même, et Ponsard, élève de M. Levasseur ; 3e, M. Pons, élève de M. Duvernoy.

Pour les femmes : 1er prix, Mme Nivet, élève de M. Levasseur; 2e, Mlles Mauduit et Bloc, élèves du même. 1er accessit, Mlle de Beaunay, élève du même.

Le concours de violoncelle et de violon venait le lendemain. Jamais le second de ces concours n'avait été aussi nombreux, et, par malheur, la quantité l'emportait notoirement sur la qualité. Parmi les vingt-six concurrents et concurrentes qui se mesuraient l'archet à la main, il se trouvera certainement plusieurs artistes très-honorables et très-estimables, qui seront d'une grande utilité dans nos orchestres, mais il y aura fort peu de solistes éminents. Cependant, le concours de violon avait, cette année, sa merveille, plus merveilleuse que toutes celles que nous avons vues jusqu'ici, tant par le talent que par le sexe et l'âge. Cette merveille se nomme Mlle Closet; elle est élève de Massart, et compte tout juste onze ans et trois mois. Elle ne joue pas seulement du violon (sur un petit instrument, un trois quarts) avec une vigueur et un style qui tiennent du prodige; elle est musicienne consommée : elle lit à première vue mieux qu'on n'a jamais lu, sans faillir, sans hésiter. Et alors, me direz-vous, Mlle Closet a obtenu le premier prix d'emblée, comme dans leur temps, Henri Wieniawski, Lotto, Sarasate et Mlle Maria Boulay? Pas du tout; le jury s'est consulté longuement, et dans l'excès de sa sagesse, il n'a voulu accorder qu'un second prix à Mlle Closet! Il y avait même des juges qui, dit-on, parlaient d'accessit, comme si les prodiges étaient réservés à un tel affront! Pour notre part, nous regrettons très-vivement que justice pleine et entière n'ait pas été rendue à la petite virtuose, et que le Conservatoire ait ainsi perdu l'occasion de la faire entendre au ministre le jour de la distribution des prix. Pareille mésaventure était arrivée à Lotto, qui n'avait été nommé que le troisième, quoiqu'il méritât de l'être le premier ; mais il eut le courage d'aller droit au ministre, alors M. Achille Fould, et de réclamer, séance tenante, la faveur d'être entendu, ce que le ministre lui accorda, au grand contentement de toute l'assemblée

Violoncelle. — 1er prix, M. Darcq, élève de M. Franchomme ; 2e, M. Pfotzer, élève de M. Chevillard. 1er accessit, M. Delsart, élève de M. Franchomme ; 2e, M. Bernard, élève du même: 3e, M. de Miretzki, élève du même.

Violon. — 1er prix, M. Chomanowski, élève de M. Massart; 2e, Mlle Closet, élève de M. Massart; Mlle Bastin, élève de M. Alart; MM. Muratet et Thibault, élèves de M. Dancla. 1er accessit, MM. Friemann, élève de M. Massart; Gatellier, élève de M. Sauzay; Rinck, élève du même; 2e, MM. Paquotte et Boisseau, élèves de M. Dancla; 3e, M. Schmeltz, élève de M. Massart, et Mlle Biot, élève de M. Sauzay.

Passons aux concours des classes d'*instruments à vent*, lesquelles, depuis la création des classes militaires et l'introduction d'élèves militaires dans les classes civiles, n'occupent pas moins de deux journées depuis 9 heures du matin jusqu'à environ 6 heures de l'après-midi. Voici le relevé général des récompenses distribuées par le jury à ces diverses classes.

Flûte (professeur, M. Dorus). — 1er prix, MM. Denni, Simon et Martin; 2e, M. Brossa. 1er accessit, M. Corlieu; 2e, M. Rauch; 3e, M. Muller.

Hautbois (professeur, M. Triébert). — 1er prix, MM. Stoll et Triébert; 2e, MM. Achard et Fargues. 1er accessit, M. François.

Clarinette (professeur. M. Klosé). — 1er prix, M. Mastio; 2e, M. Turban; 1er accessit, MM. Faurès et Raimond.

Basson (professeur, M. Cokken). — 1er prix, M. Lalande. Accessit, M. Hermann.

Cor (professeur, M. Gallay). — Pas de premier prix ; 2e, M. Collin. 1er accessit, M. Strobbe; 2e, M. Seygaud; 3e, M. Parisot.

Cor à pistons (professeur, M. Meifred). — 1er prix, M. Bender, 2e accessit, M. Guffroy.

Trompette (professeur, M. Dauverné). — 1er prix, M. Dossunet ; 1er accessit, M. Morlot; 2e, M. Braquet.

Trombone à coulisse (professeur, M. Dieppo.) — 1er prix, M. Duclos.

Trombone à pistons (même professeur). — 1er prix, M. Jean ; 2e prix, M. Rustang; 1er accessit, M. Garnier; 2e, M. Dessendre ; 3e, M. Launay.

Cornet à pistons (professeur, M. Forestier.) — Pas de premier prix; 2e prix, MM. Pugenc et Monmarché; 1er accessit, M. Garcin ; 2e, M. Jacob; 3e, M. Sauvan.

Saxophone (professeur, M. Adolphe Sax). — 1er prix, MM. Thuillier, Gaymard et Chabert; 2e, MM. Puech, Nivert et Lévy; 1er accessit, MM. Lancheney, Poulet et Rass; 2e, MM. Grandmaire, Demornay et Chapé.

Saxhorn (professeur, M. Arban). — 1er prix, MM. Feningre et Sutter; 2e, MM. Bello, Ribailler et Calendri; 1er accessit, MM. Riché, Degreige; 2e, M. Merle.

Ce que nous avons à noter dans la situation de toutes ces classes, c'est une tendance générale au progrès stimulée par l'activité obligée des élèves, qui sortent de l'armée pour venir se perfectionner pendant deux ans au Conservatoire, et qui mettent le temps à profit. La classe de flûte, la classe de clarinette prennent une grande part à ce mouvement, et la classe de hautbois s'est signalée par une régénération complète, que l'on doit au talent consciencieux de M. Triébert. Les classes d'instruments nouveaux, entre les mains de MM. Adolphe Sax et Arban, continuent de former des virtuoses, aussi rapidement qu'à l'époque où la France était obligée d'en approvisionner quatorze armées.

La distribution des prix aura lieu jeudi prochain, sous la présidence de M. le maréchal Vaillant, qui a daigné plusieurs fois assister aux concours et encourager les élèves. Le programme de la séance se composera d'un morceau de piano, d'un air, d'une scène de tragédie et d'un fragment d'opéra-comique.

PAUL SMITH.

On lit dans *la Gazette officielle* de Turin en date du 25 juillet courant :

« Nous avons parlé il n'y a pas longtemps dans notre journal des perfectionnements introduits en France dans l'art de fabriquer les pianos de tous modèles, et nous avons, d'accord avec *le Moniteur* et les autres journaux de ce pays, distingué particulièrement l'honorable maison de MM. Philippe-Henri Herz neveu et Cᵉ, rue Scribe, 7, à Paris, comme étant celle qui, dans ces derniers temps, a réalisé les plus remarquables et les plus réels progrès, tant pour la beauté que pour la bonté et la perfection de ses instruments.

» Nous pouvons annoncer que S. M. Victor-Emmanuel II, voulant donner aux susdits MM. Philippe-Henri Herz neveu et Cᵉ, un *témoignage spécial* de sa souveraine protection, a daigné, par un brevet en date du 21 juillet courant, les autoriser à prendre le titre de: *Facteurs et fournisseurs de pianos de S. M. le roi d'Italie.* »

A peine quelques mois se sont écoulés depuis que nous consacrions un article à la mise en activité de la manufacture de MM. Ph.-Henri Herz neveu et Cᵉ, et à l'inauguration de leurs magasins et les résultats de leurs travaux ne se sont pas longtemps fait attendre. Déjà le souverain du pays le plus musical de l'Europe leur donne une haute marque de sa bienveillance; et nous avons pu nous convaincre, en outre, *de visu*, de l'importance des commandes qui leur sont adressées et de l'activité qui règne dans leurs ateliers. C'est donc avec une véritable satisfaction que nous voyons se réaliser les espérances que tout d'abord nous avons conçues sur le bel avenir industriel et artistique réservé à cette maison.

CORRESPONDANCE.

Londres, 26 juillet.

La saison musicale, qui touche à son terme, a été extrêmement brillante à Covent-Garden. Le directeur, M. Gye, n'a rien épargné pour conserver cette année encore à son théâtre sa supériorité sur les principales scènes de l'Europe. Néanmoins la représentation la plus intéressante avait été réservée pour la fin; la reprise de *l'Étoile du Nord* a eu lieu samedi dernier seulement; mais ce retard n'est nullement imputable à l'administration. Le brusque départ de Mlle Lucca, à laquelle le rôle de Catarina était destiné, avait interrompu les répétitions, et il avait fallu pourvoir à son remplacement. M. Gye ne pouvait avoir la main plus heureuse qu'en s'assurant le concours de Mme Carvalho; impossible de savoir comment Mlle Lucca aurait interprété le rôle; mais ce qui ne fait pas l'objet d'un doute, c'est qu'elle n'aurait pu le *chanter* mieux que la première des cantatrices françaises.

Cette reprise avait du reste tout l'attrait d'une première représentation. A la vérité, l'ouvrage avait été joué déjà à Covent-Garden, et avec un immense succès, en 1855, mais le terrible incendie du théâtre interrompit ce succès jusqu'à nos jours. M. Gye s'est bâti une salle nouvelle plus brillante, plus splendide que l'ancienne, mais il fallait reconstituer aussi tout le matériel en décors, costumes et accessoires, devenu la proie des flammes, et cela ne peut se faire à Londres comme à Paris par un coup de baguette; car le théâtre de Covent-Garden, bien qu'il porte le titre de théâtre royal italien et qu'il fasse les choses aussi royalement qu'un vrai théâtre royal, ne jouit cependant d'aucune subvention. Cependant tous les ans M. Gye augmente son répertoire. Ainsi *Robert, les Huguenots, le Prophète* ont été splendidement remis à neuf, la première représentation de *Dinorah* a déjà eu lieu dans la salle nouvelle, et cette riche galerie des chefs d'œuvre de Meyerbeer vient de se compléter par *l'Etoile du Nord*. Que *l'Africaine* s'y joigne l'an prochain, et ce brillant théâtre possédera dans son répertoire l'œuvre entier du maître immortel.

L'exécution de *l'Etoile du Nord*, jouée samedi dernier, a été de tout point parfaite, peut-être encore plus soignée dans les détails qu'en 1855, alors que Meyerbeer était venu à Londres en diriger les études. M. Costa n'a pas oublié que, lorsque à la première soirée, Meyerbeer, cédant à l'enthousiasme général, parut lui-même devant la rampe, il voulut que M. Costa partageât son triomphe, et celui-ci, à la reprise, a fait des miracles. On sentait combien les répétitions avaient dû se multiplier. Et il faut savoir ce que c'est que d'obtenir à Londres un grand nombre de répétitions, pour en apprécier le mérite. Aussi, dès l'ouverture, une manifestation éclata dans toute la salle, manifestation qui n'était pas moins un hommage au grand compositeur que nous avons perdu qu'à M. Costa et à son orchestre. L'ouverture fut redemandée, mais la longueur du spectacle ne permettait pas de la redire, non plus que tous les autres morceaux bissés dans le cours de l'ouvrage, tels que la prière du premier acte, l'air de Danilowitz, au troisième, les couplets de Prascovia, et presque tous les morceaux de Faure Celui-ci vient de mettre le sceau à sa réputation par la création du rôle du Czar, à Londres. Dans chaque nouveau rôle abordé jusqu'ici par Faure, on avait reconnu de nouveaux progrès, mais dans aucun il n'avait produit encore un effet pareil à celui qu'il vient de produire dans le rôle de Péters, de *l'Etoile du Nord*; il s'y est placé au plus haut rang que puisse ambitionner un artiste.

Nous avons déjà dit avec quelle perfection Mme Carvalho chante le rôle de Catarina. Si au second acte elle n'a pas toute l'énergie nécessaire et que la nature lui a refusée, elle rachète ce tort par une méthode sans pareille : la prière et barcarolle du premier acte, ainsi que tout le troisième acte, lui ont notamment valu les applaudissements les mieux mérités.

Mlle Brunetti était annoncée comme faisant son début en Angleterre dans le rôle de Prascovia; quelques amateurs se rappellent pourtant l'avoir entendue déjà il y a quelques années, à Her Majesty's Theatre, dans le rôle de Gilda. Mais quels progrès la jeune et belle cantatrice a faits depuis ! Sa voix, d'une étendue suffisante, est au plus haut degré sympathique, son intonation est toujours juste, et sa vocalisation ne laisse rien à désirer. Mlle Brunetti a obtenu un très-grand succès dans le rôle de Prascovia, elle en a fait un rôle important qu'aucune chanteuse ne pourra dédaigner désormais. Il faut féliciter M. Gye de cette excellente acquisition.

Naudin qui, avec la *Muette*, avait déjà fait une si heureuse excursion dans le répertoire français, a prouvé de nouveau, dans le rôle de Danilowitz, qu'il sait s'assimiler avec succès tous les styles et qu'il n'y a pas de petit rôle pour un grand artiste. Dans son air d'entrée, aussi bien que dans l'air du troisième acte, composé exprès par Meyerbeer pour Londres (et pour Gardoni, qui jouait le rôle en 1855), Naudin a obtenu un succès aussi grand que légitime.

Les deux vivandières sont représentées par les mêmes artistes et avec la même perfection que lors de la première représentation de l'ouvrage. Mlle Jenny Bauer est toujours aussi jolie, aussi charmante, et n'a pas vieilli le moins du monde depuis 1855, et Mme Rudersdorff chante toujours avec le même talent qu'alors, mais elle n'a pas rajeuni depuis.

Si Ciampi ne peut soutenir la comparaison avec l'incomparable Lablache, il n'en est pas moins un très-bon Gritzenko. Les mille petits trésors que Meyerbeer a semés dans les récitatifs pour Lablache ont été rendus par le nouvel interprète du rôle avec beaucoup d'intelligence et de talent. Neri-Baraldi, dans le rôle de George, et Tagliafico, dans celui de Yermoloff, complètent un ensemble des plus achevés.

Et, à propos d'ensemble, comment ne pas mentionner M. Augustin Harris, le régisseur du théâtre de Covent-Garden? La scène immense de ce théâtre permettait de donner un développement extraordinaire au finale du second acte, et le parti que M. Harris en a tiré est quelque chose de prodigieux. Il fait manœuvrer sur le théâtre un *effectif* de cinq cents hommes comme le général le plus habile; pièces attelées, cavalerie montée, rien n'y manque. Ce finale est la chose la plus étonnante que nous ayions jamais vue sur un théâtre; c'est le *nec plus ultrà* de l'art de la mise en scène. Aussi, quand Faure, rappelé après le second acte, insista pour que M. Harris revînt avec lui, ce dernier fut acclamé avec enthousiasme, et c'était justice.

De son côté, M. Beverley, le célèbre peintre de décors, s'est immortalisé par le paysage du premier acte; ce n'est pas une décoration de théâtre, c'est un chef-d'œuvre de peinture. Les efforts réunis de ces deux artistes, MM. Beverley et Harris, ont déjà mis au jour plus d'un chef-d'œuvre; jamais ils n'ont réussi autant que pour cette reprise de l'*Etoile du Nord*.

A la première comme à la deuxième représentation, qui a eu lieu hier, la salle était remplie jusqu'aux combles. Mme Carvalho et Mlle Brunetti ont été rappelées après le premier acte. Faure et M. Harris après le second, et Faure avec Mme Carvalho après le troisième. L'*Etoile du Nord*, exécutée ainsi, ne disparaîtra plus du firmament radieux de Covent-Garden.

C'est pour moi un grand bonheur d'avoir pu vous annoncer ce nouveau succès d'un des plus grands chefs-d'œuvre des temps modernes, à cette même place où, il y a neuf ans, j'ai rendu compte du triomphe du maître et de son œuvre, lors de sa première apparition à Londres. Et pourtant, je ne puis me défendre d'une tristesse profonde en songeant aux changements qui sont survenus depuis. L'ancienne salle brûlée, les deux plus grands interprètes de l'ouvrage, Lablache et Mme Bo-

sio, enlevés par la mort, ainsi que Zelger, dont la *Gazette musicale* vient de nous apprendre la fin toute récente. Et le grand compositeur lui-même, que nous voyions alors heureux et rayonnant de gloire, et avec lequel nous avons assisté à la première représentation de son œuvre à Londres ! Cependant, la salle brûlée est remplacée par une salle nouvelle, Mme Bosio a pu être remplacée par Mme Carvalho, Lablache par Ciampi, Zelger par Cappoui ; mais, hélas ! qui jamais remplacera Meyerbeer !

L. B.

Bade, 20 juillet 1864.

Le lendemain de la première représentation au théâtre de Bade de l'opéra de Gustave Hléquet, *De par le roi*, je vous ai envoyé quelques lignes à la hâte pour vous donner la nouvelle du succès qu'il avait obtenu. Ainsi que je vous l'ai dit, la pièce a beaucoup amusé; elle est gaie, spirituelle, vive et bien menée. Daubigny, capitaine des mousquetaires français servant en Espagne dans l'armée du duc de Vendôme, pendant la guerre de succession, est très-entreprenant comme tous les mousquetaires. Il a ébauché à Tolède une intrigue avec une jeune fille, pensionnaire dans un couvent. Jamais il ne l'a vue, mais il lui avait écrit; il a reçu sa réponse, et lui a souvent entendu chanter à travers les grilles un boléro qu'il a retenu et qu'il chante à son tour :

C'est à Tolède
Qu'est mon couvent ;
Viens à mon aide
Mon jeune amant.

Ce souvenir ne l'empêche pas, quand il arrive à Soria, en Aragon, de conter fleurette à la signora Dolorès, jeune veuve très-coquette, cousine de l'alcade et sa fiancée. L'alcade Malpico a deux filles, qu'il a travesties, pour les soustraire aux séductions de Daubigny, installé dans sa maison par billet de logement, l'une en soldat, l'autre en abbé. Daubigny s'est ménagé un entretien avec Dolorès; mais à peine a-t-il échangé avec elle quelques paroles, que le jeune soldat, qui n'est autre que la pensionnaire du couvent de Tolède, vient lui demander une leçon d'armes, pendant que de l'autre côté arrive l'abbé, tenant un bréviaire et chantant une hymne en latin de l'air le plus sérieusement convaincu. Cette scène donne lieu à un quatuor très-gai, fort original, et très-soigneusement travaillé. Sur ces entrefaites, une ordonnance a été publiée, d'après laquelle tout officier convaincu d'avoir compromis, par ses entreprises galantes, la réputation d'une dame espagnole, sera obligé de l'épouser, sous peine de perdre son grade. En apprenant cette circonstance, Dolorès, les deux filles de l'alcade, et même la sœur Béatrice, qui a passé sa vie à chercher un mari, ne songent, chacune de leur côté, qu'à se faire surprendre avec le brillant mousquetaire. Celui-ci a obtenu de la jeune veuve la promesse d'un nouveau rendez-vous; mais elle n'y sera pas seule. Toutes quatre y arrivent l'une après l'autre et voilées. Il fait nuit. Daubigny cherche la veuve, lorsqu'il se trouve tout à coup saisi par les deux mains ; et au même moment, Malpico, qui a des soupçons, paraît avec des flambeaux, croyant surprendre le mousquetaire avec Dolorès, tandis qu'il se trouve en présence des quatre femmes voilées.

Je veux ici connaître celle
Qui, la première, au devoir infidèle, etc.

Toutes quatre s'avancent à la fois : « Allons, Senor, dites-nous laquelle vous voulez épouser ? — Ma foi, dit Daubigny, je n'en sais rien. » Angela, le soldat déguisé, l'ex-pensionnaire du couvent de Tolède, se charge de le tirer d'embarras en lui chantant, toujours sous son voile, la chanson qu'il a si bien retenue : « *C'est à Tolède.* » Cette chanson décide son choix et amène le dénoûment. Sur toute cette scène, le compositeur a brodé un finale très-varié d'intentions et de mouvements. Indépendamment de ce morceau capital et du quatuor, il faut citer l'air d'entrée du mousquetaire, fort brillant, que Jourdan chante avec beaucoup de verve et d'éclat, puis le boléro à deux voix, fort bien dit par M. Faure-Lefebvre et Mlle Géraldine. L'ouvrage est d'ailleurs précédé d'une ouverture très-développée, travaillée savamment, et vigoureusement instrumentée, quoiqu'il n'y ait ni timballes ni trombones. Le succès a donc été, je vous le répète, complet, et il n'y a pas de doute que l'Opéra-Comique ou le théâtre Lyrique ne vous fassent entendre, l'hiver prochain, ce très-amusant petit opéra.

M. S.

Ems, 25 juillet 1864.

Huit jours se sont à peine écoulés depuis que notre brillante société acclamait Offenbach après la représentation du *Soldat magicien*, et voilà qu'un succès plus éclatant encore lui vaut une ovation qui se traduit par des sérénades, des illuminations et des cris d'enthousiasme de la foule accourue sous ses fenêtres. Encore une saison et les chevaux de sa voiture seront dételés; on portera en triomphe le maestro, et le laurier d'or couronnera son front. Sérieusement parlant, je dois dire que l'auteur d'*Orphée aux enfers* vient d'ajouter à son nombreux répertoire une charmante pièce de plus.

Jeanne qui pleure et Jean qui rit est une paysannerie dans le genre du *Violoneux*. MM. Nuitter et Tréfeu ont écrit le livret; le comique et la gaieté y abondent, et il y a tout juste ce qu'il faut de sentiment.

Mlle Jeanne a hérité d'un moulin, mais son parrain, en le lui laissant, y a mis pour condition qu'il serait vendu aux enchères et qu'elle épouserait l'acquéreur, lequel devait par conséquent être garçon. Mlle Jeanne trouverait cette clause parfaitement de son goût si elle était sûre que son amoureux Savinien devint le propriétaire du moulin. Mais il a un concurrent sérieux dans le fils d'un voisin qui s'appelle Cabochon et auquel l'immeuble et l'héritière ont donné dans l'œil. Il s'agit donc d'éliminer ce prétendant, et Mlle Jeanne, qui est une fine matoise, se présente aux Cabochon sous des dehors peu faits pour les encourager. Elle détériore le mobilier du moulin, elle grogne et pleurniche sans cesse. Non contente de cette ruse, elle se crée de son autorité privée un frère, qui n'est autre qu'elle sous des habits d'homme. Celui-ci est un tapageur fini qui ne parle que de tout casser et d'assommer tout le monde, à commencer par les Cabochon, qui tremblant de frayeur, ne trouvent rien de mieux, pour éviter cet enragé Jean, que de se cacher dans des sacs. Pendant ce temps-là l'enchère a eu lieu, le moulin a été adjugé à Savinien, et la meunière, qui n'a plus rien à ménager, dévoile aux Cabochon la mystification dont elle les a rendus victimes et elle épouse son amoureux. Le Cabochon se console en épousant une certaine Tapote qui, à part le moulin, lui paraissait préférable à Mlle Jeanne. Je ne vous parle pas d'un personnage épisodique, Cabochon le père, sous les traits de Désiré, et qui, déguisé en meunière, a soulevé dans la salle un rire nextinguible.

C'est sur ce sujet fort amusant qu'Offenbach a composé, comme je vous le disais, une délicieuse musique — L'ouverture est tout un petit poëme pastoral dans lequel ressort bien l'opposition du rire et des larmes. La scène s'ouvre par une romance que chante Savinien et qui est pleine de sentiment et de touchante mélodie ; le duo avec Jeanne qui suit cette romance, la complète admirablement. Les couplets : *Ah ! quel malheur !* par lesquels Jeanne aborde les Cabochon, expriment de la façon la plus originale le désespoir simulé de la rusée meunière. On ne se lassait pas de les applaudir. L'air dans lequel Nicolas expose sa profession de foi à l'égard de Tapote, et le trio qui vient après, n'ont pas fait moins de plaisir; mais ce qui a été applaudi avec frénésie, ce qui a été bissé par la salle entière, ce sont les couplets du *Cidre*. Cette chanson, par son originalité, par sa mélodie, par son entrain, est sans contredit la plus heureuse inspiration de l'œuvre; chacun la fredonnait en sortant, et elle deviendra populaire. L'air bouffe de Désiré, déguisé en meunière, a été également bissé et a valu à l'excellent pensionnaire des Bouffes-Parisiens une explosion de bravos enthousiastes. Le trio final, chanté par les Cabochon, cachés dans les sacs, et par Jeanne, changeant de voix pour simuler la présence de son soi-disant frère, est fait avec beaucoup d'art et admirablement réussi. Il a produit beaucoup d'effet. La pièce se termine par le retour d'un couplet de la chanson du cidre, répété en chœur par tous les personnages.

Les applaudissements prodigués aux artistes dans tout le cours de l'ouvrage ont été mérités. Ils ont mis beaucoup de talent et de soin dans l'interprétation de l'œuvre nouvelle d'Offenbach. Désiré et Jean-Paul, dans les deux Cabochon, se sont montrés pleins de naturel et de verve comique. Le rôle de Jeanne n'était pas facile, Mlle Albrecht s'en est tirée en véritable artiste ; on a bissé tous ses morceaux. M. Pelva était chargé du rôle de Savinien, il l'a chanté avec goût. Il n'y a que des éloges à donner à l'orchestre.

Samedi prochain, 30, ce sera le tour de M. Deffès ; nous aurons la première représentation de son opéra, *la Boîte à surprises*, dont MM. de Forges et Laurencin ont écrit les paroles.

E. M.

REVUE DES THÉATRES.

GYMNASE : *Don Quicholle*, pièce mêlée de chant et de danse, en trois actes et huit tableaux, par M. Victorien Sardou. — VAUDEVILLE : reprise du *Roman d'un jeune homme pauvre*. — THÉATRE IMPÉRIAL DU CHATELET : reprise de *l'Oncle Tom*.

Le moment est enfin venu pour le Gymnase de recueillir le fruit de ses peines. Le temps précieux qu'il a consacré à la mise en scène de sa nouvelle pièce ne sera pas perdu. Ce n'est pas que *Don Quicholle* remplisse toutes les conditions désirables pour satisfaire complétement le public ; mais son grand avantage est de ne pas être une reprise, ce qui est bien quelque chose à l'époque où nous sommes. Quand presque tous les théâtres ont pris la détestable habi-

tude de se reposer pendant la saison chaude et qu'ils se contentent, par mesure d'économie, d'exhiber quelques vieilles friperies dramatiques, usées jusqu'à la corde, nous ne serions pas conséquent avec nous-même si nous marchandions nos encouragements et nos éloges aux efforts exceptionnels qui ont pour but de braver la température dans l'intérêt de nos plaisirs. L'exemple est devenu assez rare pour qu'il mérite toute notre indulgence.

Don Quichotte a été souvent mis à la scène, et, pourquoi ne le dirions-nous pas? il n'y a jamais bien réussi. Le livre de Cervantès est cependant un des souvenirs les plus joyeux de notre première jeunesse. Nous ne pouvons nous représenter, sans rire, le type grotesque du chevalier de la Triste-Figure, juché sur sa fidèle Rossinante, ni la physionomie rustique de l'écuyer Sancho-Pança, débitant ses proverbes sur son âne bien-aimé. Parmi les nombreuses aventures dont ils sont les héros, les plus célèbres sont restées gravées dans notre mémoire sous leur aspect essentiellement original et divertissant. Elles ne nous apparaissent que comme des tableaux isolés, revêtus, en outre, de tout le prestige des descriptions de sites curieux et de mœurs étrangères. Mais si, plus tard, lorsque l'âge du raisonnement et de l'analyse est arrivé, nous prenons corps à corps la création de Cervantès, sans que notre admiration en soit entamée, nous trouvons au fond de notre cœur un sentiment de compassion pour la folie très-caractérisée de ce pauvre chevalier de la Manche, et nous ne rions plus autant de ses vicissitudes. C'est surtout au théâtre que le fait se produit, parce que l'action y apparaît, dépouillée du mirage du style, et réduite à ses proportions les plus simples et les plus exactes.

Peut-être cet inconvénient serait-il moins accusé sur une grande scène où l'illusion aurait ses coudées franches, et où la richesse et la variété du spectacle domineraient toute autre préoccupation. Mais à qui la faute, si *Don Quichotte*, en ce moment de l'année, n'a d'autre asile ouvert que le Gymnase? Nous l'avons dit en commençant.

Le choix de ce théâtre pour un pareil sujet s'explique, du reste, par une circonstance toute particulière, c'est celle de la parfaite assimilation du héros de Cervantès avec l'artiste qui est chargé de le représenter. Lesueur semble avoir été créé tout exprès pour le rôle de Don Quichotte ; il est seulement à regretter qu'il ne l'ait pas joué au théâtre du Châtelet.

Quant à la pièce de M. Sardou, elle est ce qu'elle devait être, au Gymnase, le point de départ étant donné. Les aventures populaires du roman ne pouvant figurer qu'au second plan sur une scène habituée au drame et à la comédie de bon ton, il était tout naturel de chercher dans Cervantès un épisode qui se pliât aux exigences de la localité, et c'est ce que M. Sardou a fait en choisissant celui de Cardenio et de Lucinde, arrangé à sa guise. Don Fernand, trahissant son ami, pour lui voler, sinon l'amour, du moins la main de celle qu'il aime, et poursuivi, d'un autre côté, par une femme à laquelle il a engagé sa foi ; voilà, certes, autant qu'il en faut pour échafauder une action dramatique à laquelle sont mêlés Don Quichotte, Sancho, Rossinante, Maritorne, l'âne et *tutti quanti*. Joignez à cela les aventures de la Montagne-Noire, de l'auberge, des galériens, du moulin à vent, de la veillée d'armes, etc., et vous aurez une *olla podrida* suffisamment confectionnée pour les plus robustes appétits, nous ne disons pas pour les plus délicats, et c'est en cela justement que le bât blesse un peu le Gymnase.

Constatons néanmoins que le théâtre du boulevard Bonne-Nouvelle a fait, en cette occurrence, des merveilles de mise en scène qui feront pâlir plus d'un de ses grands confrères. Les décorations sont toutes charmantes ; les costumes dessinés par Gustave Doré, l'illustrateur d'une édition très-recherchée de *Don Quichotte*, sont exécutés avec un soin et un luxe des plus remarquables. Il y a deux ballets, l'un au premier acte, l'autre au dernier, où l'on voit douze danseuses italiennes rivaliser de grâce et de gentillesse ; ces ballets sont tracés par M. Rota et la musique en a été faite par M. Giorza. Enfin, quelques airs, semés dans la pièce, ont été arrangés avec goût par M. Couderc.

Ce qui nous a le plus surpris, c'est la perfection des *trucs* employés pour traduire les hallucinations de *Don Quichotte*, le moulin métamorphosé en géant, et, par-dessus tout, la fantasmagorie de la lune et des nuages pendant la veillée d'armes. Il y a là de quoi défrayer amplement la curiosité de la foule qui se presse dans cette salle étroite du Gymnase, sans souci de l'atmosphère sénégalienne qu'on y respire.

Nous répétons que Lesueur est le portrait achevé du chevalier de la Triste-Figure; Sancho a également rencontré dans la personne de Pradeau un très-digne représentant. La partie sérieuse de la pièce est bien jouée par Paul Deshayes, Berton, Mmes Fromentin et Blanche Pierson. N'oublions pas les quadrupèdes qui représentent d'une façon idéale la fameuse Rossinante et le non moins fameux compagnon de Sancho-Pança.

— En dehors de *Don Quichotte*, qu'y a-t-il sur l'horizon? Des reprises, et toujours des reprises, il faut en prendre son parti. Au Vaudeville, c'est le *Roman d'un jeune homme pauvre*, qui est joué par Febvre, Félix et Mlle Jane Essler; au théâtre du Châtelet, c'est l'éternel *Oncle Tom*, qui a émigré de l'Ambigu, pour être interprété par des artistes de la Gaîté, Paulin Ménier, Latouche, et autres, en vertu de la fusion de trois théâtres dans les mains d'une seule et même compagnie.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Le théâtre Impérial de l'Opéra a donné lundi *les Huguenots*.— Morère y a chanté pour la seconde fois le rôle de Raoul, et nous nous empressons de constater qu'il l'a interprété infiniment mieux que la première fois. Si nous avions dû signaler quelques défaillances de sa part au premier et au deuxième acte, non seulement elles ont disparu, mais il a chanté avec beaucoup de goût la romance *plus blanche que la blanche hermine*, et très-bien dit toute la scène du duel au second acte. Au quatrième il a eu de fort beaux moments et c'est très-légitimement qu'après de chaleureux bravos on l'a rappelé avec Mlle Sax qui a été admirable dans le rôle de Valentine. — Mercredi on a représenté *Nemea* dont le succès s'accroît à chaque représentation ; Mlle Annette Merante y a remplacé Mlle Beaugrand dans le pas de trois du deuxième acte. C'est une jeune danseuse qui arrive d'Italie ; elle a été fort bien accueillie et son talent promet.—Vendredi dans la *Favorite* Morère a trouvé un rôle tout à fait en harmonie avec ses moyens ; il en a fort bien rendu toutes les qualités tendres et passionnées ; on l'a vivement applaudi et il a été rappelé à plusieurs reprises. Mlle Wertheimber chantait le rôle de Léonor et a partagé son succès. *Le marché des Innocents* précédait l'opéra de Donizetti ; Mlle Fioretti dansait le rôle de Gloriette. C'est à Mlle Eugénie Fiocre qu'écherra le joli pas de la harangère tenu précédemment par Mlle Schlosser et ensuite par Mlle Parent.

*** Mlle Battu est de retour de Londres et la semaine prochaine elle va partir pour Bade. Elle fait partie des artistes engagés par M. Benazet pour chanter l'opéra italien.

*** Il est de nouveau question, à l'Opéra, du grand ballet de M. de Saint-Georges, *Don Juan*, qui devait être mis en scène par le chorégraphe Rota.

*** *Le Moniteur* donnait ces jours derniers une appréciation des travaux actuels du nouvel Opéra, d'où il résulte qu'ils marchent avec une activité et un ensemble qui en garantissent la bonne exécution. Afin d'appliquer au nouveau théâtre toutes les améliorations obtenues dans l'art des décorations et des machinations scéniques, une commission a été nommée par le ministre pour les étudier soigneusement. Cette commission, qui réunit dans son sein des savants et des artistes distingués, en même temps que des hommes pratiques, se rendra compte de toutes les dispositions actuellement usitées pour la production des différents effets scéniques, la plantation et le mouvement des décors, et indiquera

les modifications et perfectionnements à y apporter. En outre, M. Garnier, architecte du théâtre, vient de faire, dans les carrières du Jura, d'importantes commandes de pierres et de marbres de différents tons, destinés à la construction de la grande façade en retraite de la colonnade. Ces matériaux seront façonnés, taillés et polis sur les lieux mêmes, pour être envoyés à Paris tout prêts à être mis en place.

*** La direction du théâtre impérial de l'Opéra-Comique presse autant que possible les travaux de réparation de la salle, dont tous les dessous sont refaits, et qui recevra une décoration très-brillante, estimée à 60,000 francs. On espère que du 25 au 31 août tout sera terminé, et la réouverture se fera par *Lara* et *l'Eclair*.

*** La distribution des prix aura lieu au Conservatoire, le jeudi 24 août prochain.

*** Nous reverrons cet hiver au théâtre Italien l'excellent bouffe Zucchini; M. Bagier vient de l'engager. — En outre, l'engagement de Mme Penco est également conclu.

*** Un journal annonce que l'auteur des *Pêcheurs de perles*, M. Bizet, va composer pour le théâtre Lyrique la musique d'un opéra, *Yvan le Terrible*, dont M. Gounod avait écrit il y a quelques années la partition pour le théâtre impérial de l'Opéra, et que le célèbre compositeur a retiré.

*** On annonce l'ouverture pour le 15 septembre du nouveau théâtre qui s'élève au boulevard Saint-Germain. Elle aura lieu par un opéra-comique en deux actes, *la Bouquetière de Trianon*, de MM. Laurencin et Adenis, musique de Fr. Barbier, et une comédie, *le Libre Échange*. Un autre opéra-comique en deux actes, *les Chevaliers du poignard*, de Paulin Deslandes et Ch. Desolme, musique de M. Poise, sera donné ensuite.

*** On nous écrit de Londres : « Mercredi a eu lieu à Covent-Garden le bénéfice annuel de M. Harris, l'habile régisseur du théâtre de M. Gye. Le spectacle se composait de *Norma*, chanté par Mme Giulia Grisi qui, depuis deux ans, ne s'était pas fait entendre à Londres; Mlle Artot, Adalgisa, Naudin, le meilleur Pollione qu'on puisse entendre, et Atry, Oroveso. Deux actes de *Fausto*, chantés par Mario, Adelina Patti, Mme Nantier-Didiée, Graziani et Atry complétaient cette brillante soirée, qui avait attiré beaucaup de monde. — Mme Amalia Patti, femme de M. Strakosch et sœur d'Adelina, vient d'arriver d'Amérique.

*** Malgré le talent déployé par Mme Tedesco dans le rôle d'Anna Bolena, l'opéra de Donizetti n'a eu qu'un médiocre succès au théâtre Rossini à Madrid. Décidément ce théâtre n'a pas de chance; plusieurs de ses artistes y ont échoué, et il est temps que Tamberlick, qu'on annonce y être engagé pour vingt représentations à 2,500 francs, vienne rétablir ses affaires.

*** Les deux concerts populaires donnés au cirque d'Ingouville, au Havre, par Pasdeloup, samedi et dimanche dernier, ont réussi au point de vue artistique comme au point de vue financier. Ils avaient attiré chaque fois une nombreuse assemblée. On a bissé le finale de la vingt-neuvième symphonie d'Haydn et applaudi avec enthousiasme la symphonie pastorale de Beethoven, les ouvertures du *Freischütz* et de *Guillaume Tell*, et *l'Invitation à la valse*, de Weber. Piatti a produit une vive sensation en exécutant, au premier concert, le concerto de Molique, et, au deuxième, sa fantaisie sur la *Sonnambula*.

*** Sivori, Bottesini et Mlle Baretti viennent de donner à Douai un très-beau concert dans lequel les deux grands artistes italiens ont lutté de talent aux applaudissements enthousiastes de tous les amateurs de Douai accourus pour les entendre.

*** Sivori s'est fait entendre à Châlon-sur-Saône et il y a fait fureur. Tous ses morceaux ont été bissés. Il était en compagnie du ténor Stroheker et de Mlle Bellerive qui ont eu beaucoup de succès.

*** La Société des quatuors de Milan, dont nous avons annoncé l'inauguration, vient également de publier, sous le titre de *Giornale della Societa del quartetto di Milano*, un journal musical qui sera l'organe de la Société. Il existe à Florence un journal semblable, le *Boccherini*.

*** On lit dans *la Gazette des étrangers* : « L'autre soir, dans une réunion amicale d'artistes et de gens du monde, dans le salon d'une des jolies villas de Ville-d'Avray, nous avons eu la bonne fortune d'entendre chanter, comme les grands artistes chantent pour eux-mêmes et leurs amis, Mme Charton-Demeur, que M. Bagier s'apprête justement à nous rendre cet hiver, et cette tragique La Grua dont les Parisiens jusqu'ici ne connaissent guère que le renom. Tous ceux qui l'ont vue dans *Norma*, spécialement, nous disent que c'est, depuis Grisi, la plus belle des Norma, et nous le croyons sans peine après ce que nous avons vu et entendu d'elle dans le cadre trop étroit d'un salon, condition toujours si défavorable aux chanteurs dramatiques. La voix, l'éclat, l'ampleur, le charme, la tendresse, l'éloquence du visage et du geste, il nous a semblé que cette La Grua réunissait tout, et nous pouvons certifier qu'il ne reste plus aujourd'hui dans son organe aucune trace de l'altération passagère que la maladie y avait apportée, à la suite d'un séjour de deux ans en Russie. A Londres, d'où elle arrive, on a dit avec raison qu'elle rappelait la Pasta par la noblesse des attitudes et le grand style de la déclamation lyrique. Mlle La Grua nous quitte malheureusement ces jours-ci, elle se rend en Italie; elle est engagée pour l'hiver à San Carlo de Naples aux plus magnifiques conditions. »

*** Nous recevons de notre correspondant de Londres des nouvelles de l'accueil favorable que vient d'obtenir Mlle Peschel, la charmante pianiste, qui s'y était rendue pour y passer la saison. Elle s'est fait entendre d'abord à *South Kensington Museum* devant un auditoire de trois mille personnes, et plus tard, elle a donné concert à Maïda Hill, propriété de M. Campanella. Dans ces deux occasions en présence d'excellents juges, Mlle Peschel a fait apprécier la précision de son jeu et sa brillante exécution, particulièrement dans la musique classique qui trouve en elle une éminente interprète. Elle a obtenu un véritable succès.

*** Berthelier et Mlle Frasey sont à Vichy. Ils ont joué cette semaine, dans les salons de l'établissement thermal, *Lischen et Fritschen*, qui a grandement réjoui l'assemblée. Ils y ont été on ne peut plus amusants, et de mémoire de baigneur, jamais le salon ne se vit à pareille fête. Le même soir, Berthelier a dit des chansonnettes et un duo bouffe avec Mlle Frasey. Comme dans l'opérette, le succès des deux artistes a été on ne peut plus grand et du meilleur aloi.

*** M. Varney abandonne la direction du théâtre des Bouffes-Parisiens; elle vient d'être confiée par les commanditaires à M. Mestepès. M. Varney reprend ses fonctions de chef d'orchestre.

*** Mlle Balbi, qu'on a entendue dernièrement au théâtre de la Porte-Saint-Martin chanter le rôle de Rosine, du *Barbier*, épouse M. Verdier.

*** La *Gazette musicale* a mainte fois constaté le talent de l'éminent violoniste compositeur, M. Herwyn. Il est de retour à Paris, après avoir passé la saison à Londres où il a fait sensation. Tous les journaux anglais ont mentionné ses succès, particulièrement à la fête de bienfaisance donnée sous la présidence de S. A. R. la princesse de Galles, et dans une grande quantité de concerts particuliers, où il a fait entendre ses compositions.

*** Nous avons annoncé, il y a quelque temps, que S. Exc. le ministre de la maison de l'Empereur avait commandé à M. Dantan jeune le buste en marbre de Meyerbeer, pour être placé au Conservatoire. Le célèbre sculpteur vient d'en achever le plâtre et nous en avons sous les yeux le premier exemplaire, qui d'ailleurs a été vu par un grand nombre d'artistes et de personnes de l'intimité ou de la connaissance du grand compositeur. Or, leur opinion sur cette œuvre a été unanime; c'est que, quoique réduit à travailler de souvenir, et seulement aidé par quelques photographies et renseignements oraux, M. Dantan a su fixer et reproduire les traits de l'illustre défunt; mais qu'en outre de cette qualité essentielle, on retrouve dans cette belle figure l'empreinte de la distinction et de la noblesse, signes distinctifs du génie. Les éditeurs Brandus et Dufour, 103, rue de Richelieu, au premier étage, se feront un devoir de le montrer aux personnes qui auraient le désir de le voir.

*** La souscription nationale ouverte pour ériger un monument à la mémoire de Béranger a rencontré une sympathie universelle, non-seulement en France, mais encore à l'étranger. La commission rappelle au public que ses agents sont porteurs de listes de souscription imprimées, revêtues de la signature de M. le baron Taylor, président. On souscrit, en outre, chez M. Bolle-Lasalle, agent trésorier de l'œuvre, 68, rue de Bondy; chez M. Ferrère-Laffitte, banquier, rue Laffitte, 4, membre de la commission; et dans tous les bureaux de journaux de Paris et de la province.

*** Dimanche prochain, 7 août, la Société chorale du Conservatoire impérial de musique exécutera, à 10 heures très-précises, dans l'église Saint-Eustache, une messe solennelle de M. Laurent de Rillé. M. Hurand, maître de chapelle, dirigera l'exécution. M. Périé chantera les solos. M. Edouard Batiste, professeur au Conservatoire, directeur de la Société, tiendra le grand orgue.

*** Rossini vient d'adresser une lettre de remercîment très-flatteuse à M. Karbowsky, membre de l'académie de Rome, pour un septuor que ce compositeur lui avait offert et dont l'illustre maestro a bien voulu accepter la dédicace.

*** La Société royale d'harmonie d'Anvers prépare ses fêtes jubilaires. Cette grande solennité musicale aura lieu le 24 août. On y entendra le *Te Deum* de M. Benoît, et une partie de l'*Elie*, de Mendelssohn. Mais le grand attrait de la fête seront la présence et le concours de Vieuxtemps, de Stockhausen et de Mlle Sax.

*** L'académie des beaux arts s'était pourvue auprès du conseil d'Etat contre le décret impérial du 13 novembre 1863 qui a transféré de cette académie à un jury spécial le jugement des concours annuels pour les grands prix décernés aux artistes qui sont envoyés à Rome aux

frais de l'Etat. Sur le rapport de la section du contentieux du conseil d'Etat, la requête de l'Académie a été rejetée.

*** Alex. Batta, appelé en Allemagne pour une série de concerts, se rend d'abord à Wiesbaden et à Ems, où auront lieu, comme les années précédentes, les plus splendides fêtes musicales. On cite, parmi les autres artistes éminents qui doivent se faire entendre à ces solennités, MM. Servais, Vieuxtemps, Alard, Vivier, Godefroid et Mme Escudier Kastner. M. Alex. Batta, à son retour d'Allemagne, est engagé à prendre part au grand festival organisé à Arras, pour le 30 août, par la Société philharmonique.

*** Nous lisons dans *le Petit Journal* : « Bade jouera le 2 et le 5 août *le Roulet*, poëme de Michel Carré, musique de Mme la vicomtesse de Grandval. Si le poëme est intéressant, la musique est réussie; elle classe plus avant Mme de Grandval parmi les compositeurs distingués, et depuis *les Fiancés de Rosa*, Mme Grandval a fait de si beaux progrès qu'elle a le droit, le devoir même, de signer au grand jour. Les beaux-arts, quand on y réussit à ce point, sont aussi une noblesse.

*** Pierre Petit s'est rendu acquéreur des clichés de deux magnifiques photographies pour lesquelles Meyerbeer avait posé en 1858 et qui n'avaient pas été mises dans le commerce. Ce sont les plus ressemblantes qui existent de l'illustre compositeur et elles le sont complétement. Nous serons incessamment à même d'en reparler et d'annoncer la mise en vente des épreuves que prépare en ce moment l'habile photographe.

*** Une circulaire de l'office du Cercle artistique musical *Bon amici* à Naples fait savoir à tous ceux que cela intéresse, que pour faciliter la formation du Congrès musical italien, qui aura lieu le 15 septembre, il a prolongé jusqu'au 15 août le terme fixé pour la remise à l'office des documents exigés.

*** Voici la liste des artistes engagés au théâtre San-Carlo pour la saison prochaine : Mmes Emmy Lagrua, de Ruda, Sarolta, soprani; Sirchia, de Capello Tasca, ténors ; Guicciardi, Ferry et de Bassini, barytons. Mme Caracciolo, contralto ; Mmes Borsi, Deleurie, Boschetti, etc.

*** Mme Arabella Goddard, la célèbre pianiste anglaise, se propose de visiter cet hiver la Belgique et la Hollande. L'immense réputation de cette grande artiste lui réserve un brillant accueil dans les Pays-Bas.

*** Les concours du Conservatoire de musique de Bruxelles ont commencé mercredi.

*** Les théâtres royaux de Milan viennent d'être concédés pour deux ans aux entrepreneurs Brunello et Zamperoni. Mme Talvo-Bedogni vient d'être engagée à la Canobbiana pour la prochaine saison. Elle débutera dans l'*Ercolano*, de Félicien David. On représentera en outre l'*Isabella d'Aragona*, de Pedrotti, et *le Werther*, du maëstro Gentili.

*** La saison à Wiesbaden est cette année des plus brillantes. Les baigneurs y abondent, et l'administration du Kursaal, encouragée par la vogue qui lui est acquise, ne néglige rien, n'épargne rien pour la justifier. Les jouissances musicales ont été surtout l'objet de tous ses soins. Depuis l'ouverture de la saison, il s'est donné des concerts dans lesquels les artistes les plus renommés d'Allemagne, de France et d'Angleterre, se sont fait entendre, et la série de ces concerts se prolongera jusqu'à l'automne. La fête célébrée le 24 en l'honneur du duc de Nassau, et qui a duré trois jours, a été magnifique, et s'est terminée par un festival musical dans lequel M. David, excellent violoniste et professeur au Conservatoire de Dresde, Alf. Jaell, Godefroid, Mmes Lemmens-Sherrington et Wicart, du théâtre de Bruxelles, ont fait assaut de talent En ce moment encore les sœurs Marchisio, M. Zucchi et plusieurs autres artistes italiens y donnent un très-beau concert. Alexandre Batta et Vieuxtemps vont de leur côté y arriver, et enfin le 19 août, jour anniversaire de l'avénement du grand-duc au trône, une fête qui effacera toutes les autres, offrira à la fois une représentation de gala au théâtre, et une solennité musicale dans laquelle se feront entendre Mme Lucca, la célèbre cantatrice du théâtre de Berlin, Mme Escudier-Kastner, et M. Schnorr, un des meilleurs ténors actuels de l'Allemagne. On voit que les distractions les plus élégantes, les plus distinguées et les plus intelligentes sont offertes dans ce séjour privilégié aux touristes et aux baigneurs; et l'on ne s'étonnera pas que plus de quinze mille personnes en aient fait leur lieu de rendez-vous.

*** L'éminent pianiste Ferdinand de Croze, est attendu à Paris. Il compte faire entendre dans une séance consacrée à la presse et aux artistes les nouvelles compositions qui formeront son sixième album de concert.

*** Alfred Jaell continue ses brillantes pérégrinations en Allemagne. Il vient de donner à Mayence un grand et fructueux concert au bénéfice du violoncelliste Kellerman, frappé de paralysie pendant l'excursion qu'il faisait l'hiver dernier avec Ullmann et Carlotta Patti. Jacquard, Rubinstein, David lui avaient prêté leur généreux concours pour cette bonne œuvre.

*** La direction du grand festival qui se prépare à Mulhouse et qui aura lieu du 22 au 25 août, est confiée à M. Hans de Bulow. Il y aura quatre grands concerts : deux à grand orchestre au théâtre et deux de musique de chambre. Au nombre des morceaux qui seront exécutés, on cite un psaume et un poëme symphonique, de Listz, des fragments des *Niebelungen*, exécutés sous la direction de Wagner lui-même, etc.

*** Mardi, 26 de ce mois, a eu lieu au Casino de Vichy un concert dans lequel l'éminent pianiste compositeur Henri Kowalski et M. Carré de Hauteville, violoniste, ont eu l'honneur de jouer devant LL. MM. l'Empereur des Français et le roi des Belges qui ont daigné les complimenter sur leur talent.

*** On vient de poser la première pierre d'un monument qui sera érigé à Manheim sur la place de Schiller, en l'honneur d'Iffland. Il portera l'inscription suivante : *A Iffland, comédien et auteur dramatique, représentant de tout ce que le théâtre de Manheim a produit de grand. Érigé par le roi de Bavière, Ludovic Ier, en 1864.*

*** L'éditeur Prilipp vient de mettre en vente un charmant quadrille, intitulé *un Homme de rien*, de la composition de Frédéric Febvre, l'éminent artiste du Vaudeville. Ce quadrille est fréquemment exécuté aux concerts des Champs-Elysées et au Casino de Vichy, où il obtient en ce moment un véritable succès.

*** Une *Esquisse historique de la musique arabe* aux temps anciens, avec dessins d'instruments et quarante mélodies notées et harmonisées par Alexandre Christianowitsch, a été publiée par la librairie du Mont-Schauberg à Cologne. Plusieurs journaux allemands disent beaucoup de bien de cette intéressante brochure, qui nous paraît mériter l'attention des musiciens.

*** Le concert des Champs-Elysées a exécuté la semaine dernière la charmante polka de *Lischen et Fritzchen*; elle a fait un grand plaisir. — Le roi des Belges y a passé la soirée la veille de son départ pour Vichy. Sa Majesté était accompagnée de deux de ses aides de camp, et elle ne s'est retirée qu'à la fin du concert.

*** Aujourd'hui dimanche, au Pré Catelan, grande fête extraordinaire au bénéfice de M. J. Danbé, violon solo. — Orchestre de symphonie sous la direction de M. Forestier; — musiques militaires du 72e de ligne et du 2e de chasseurs. — *Partie vocale*, chantée par les frères Guidon, Magnien, Pauly, Mmes Amélia D., Pasinelli, E. Grally et Kid. — *Partie instrumentale*, par Mlle Champon, l'organiste; Legendre, piston solo; Nabich, trombone; Taffanel, flûtiste, Vannier, pianiste, et le bénéficiaire Danbé. — Représentation de deux opérettes : *Chez un garçon*, de Lamy et Pourny, et *Lischen et Fritzchen*, d'Offenbach.

*** Mercredi dernier, un service du bout de l'an, pour le repos de l'âme de Mlle Emma Livry, a été célébré à l'église de Notre-Dame de Lorette.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Aix-la-Chapelle.* — Mme Ubrich, artiste du théâtre de la Cour, à Hanovre, obtient de grands succès ici. Elle s'est fait entendre dans le *Barbier*, *la Part du Diable*, *Dinorah*, *Martha* et *Robert*. Les journaux de la localité la proclament une des premières cantatrices de nos jours.

*** *Vienne.* — La reprise des *Noces de Figaro* a obtenu un très-grand succès à l'Opéra de la cour. Mlle Bauer y a débuté dans le rôle de la comtesse, qu'elle a joué et chanté d'une façon très-remarquable. — Au Carl-Theater, le directeur-acteur Treumann, revenu de son voyage à l'étranger, a fait une rentrée triomphale dans *le Violoneux*. — Le ténor Ferenczy a continué ses débuts dans les rôles de Sévère et d'Eléazar avec un succès éclatant. Il est question de l'engager définitivement pour remplacer le ténor Ander, qu'une maladie très-grave va probablement éloigner pour toujours du théâtre.

*** *Berlin.* — Le succès que l'opéra nouveau, l'*Abbé de Saint-Galles*, a obtenu à sa première représentation, ne fait qu'augmenter. L'auteur de cet ouvrage, annoncé sous le pseudonyme de F. Herther, est le docteur Gunther, un médecin habitant la ville de Leipzig.

AVIS. Dans une des principales villes du Bas-Rhin, tout près de Strasbourg, sur la ligne du chemin de fer, on donnerait 1,500 francs d'appointement à un bon premier violon, capable de diriger une petite société philharmonique. Il pourrait, par des leçons dans la localité, gagner encore 1,500 francs.

S'adresser à M. Ch. Roth, 18, place Kléber, à Strasbourg.

Le Directeur : S. DUFOUR.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

34e Année. N° 32. 7 Août 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Conservatoire impérial de musique et de déclamation : séance solennelle, par **Paul Smith**. — Devienne (2e article), par **Arthur Pougin**. — Revue critique. — Nouvelles et annonces.

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

Séance solennelle.

La distribution des prix du Conservatoire impérial de musique et de déclamation a eu lieu jeudi 4 août, à 1 heure.

Le maréchal Vaillant, ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, accompagné de M. le comte Baciocchi, premier chambellan de l'Empereur, surintendant général des théâtres; de M. Alphonse Gautier, conseiller d'Etat, secrétaire général du ministère; de M. Camille Doucet, directeur de l'administration des théâtres; du lieutenant-colonel Monrival, aide de camp du maréchal, et de M. Delacharme, chef du cabinet de Son Excellence, a été conduit par M. Auber, membre de l'Institut, directeur du Conservatoire, dans la partie de la grande salle qui, comme d'ordinaire, avait été préparée pour cette cérémonie.

On remarquait en outre, aux côtés du ministre, M. le général Mellinet, commandant des gardes nationales de la Seine; MM. Ambroise Thomas et Clapisson, membres de l'Institut; M. Edouard Monnais, commissaire impérial; M. Lassabathie, administrateur du Conservatoire; MM. Emile Perrin, Edouard Thierry, de Leuven et de La Rounat, directeurs des théâtres impériaux; les membres des comités de déclamation et des études musicales, et presque tous les professeurs du Conservatoire, notamment MM. Samson et Massart, qui devaient bientôt, l'un et l'autre, recevoir de la main même du ministre la récompense de leurs longs et honorables services.

La séance ayant été déclarée ouverte, le ministre a prononcé le discours suivant :

Jeunes élèves,

Plus l'art est libre, plus il importe qu'au seuil de la carrière, au début de la vie, l'esprit s'éclaire et l'intelligence se fortifie par les leçons du talent et par les conseils de l'expérience.

Depuis le jour où, pour la première fois, j'entrai, il y a un an, dans cette enceinte, appelé de la veille à l'honneur de diriger l'administration des beaux-arts, une grande et importante réforme, due à la volonté libérale et à l'initiative généreuse de l'Empereur, est venue, en affranchissant l'industrie théâtrale des anciennes entraves dont elle se plaignait, ouvrir aux artistes un champ plus vaste, et imprimer aux arts un nouvel essor.

En supprimant les priviléges et les monopoles, en donnant à tous les théâtres le droit, exclusivement réservé naguère à la Comédie française et à l'Odéon, de représenter librement les chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire, la législation nouvelle a voulu encore élever en France le niveau artistique et littéraire.

Pour ces ouvrages incomparables, il faudra de dignes interprètes, et c'est alors que la supériorité des études sérieuses se fera mieux sentir; c'est alors que ceux qui, comme vous, au lieu de se livrer au capricieux hasard des inspirations personnelles, viennent puiser à la bonne source et s'instruire à la bonne école, se réjouiront d'avoir édifié leurs talents sur des bases solides, et d'avoir recueilli le secret de bien dire de la bouche même de ceux qui le possédaient.

La lice est ouverte pour tous, pour ceux du dehors comme pour ceux du dedans, sans que personne ait à répondre de son origine; mais dans cette mêlée, dont le public sera le témoin et le juge, les enfants du Conservatoire auront à cœur, je n'en doute pas, de soutenir partout et toujours l'honneur de leur drapeau.

Par suite de la réorganisation générale des écoles artistiques de l'Etat, c'est ici qu'ont eu lieu cette année, et qu'auront lieu dorénavant les concours de composition musicale pour le grand prix de Rome.

Comme d'habitude, le nom du lauréat va être proclamé devant vous avant tous les autres; mais c'est ailleurs qu'avec ses camarades vainqueurs dans les divers concours de l'Ecole des beaux-arts, il recevra le prix qui l'attend; c'est ailleurs qu'il entendra exécuter l'œuvre gracieuse et brillante qui vient d'être classée en première ligne par un jury spécial, que le sort renouvelle chaque année.

Jusqu'à ce jour, jeunes élèves, combien d'entre vos aînés qui, partis trop tard pour aller compléter à Rome des études heureusement commencées à Paris, ont eu à regretter d'être demeurés trop longtemps loin de la mère patrie, et de n'y être revenus que dans un âge trop avancé, oubliés du public, étrangers chez eux, et quand partout la place était déjà prise !

C'est dans le but de protéger vos carrières, en les mettant à l'abri de ce danger, que l'âge réglementaire pour l'admission aux concours a été fixé à vingt-cinq ans, à partir de l'année 1867. et que, tout en améliorant pour les lauréats le chiffre de leur pension, la durée de leur absence a été notablement réduite.

En effet, jeunes élèves, il ne suffit pas de bien faire, il faut encore bien faire à propos, partir à l'heure propice et revenir au moment favorable.

Tandis que l'importance du Conservatoire s'augmentait ainsi par une attribution administrative nouvelle, le gouvernement s'efforçait d'en accroître le lustre par des encouragements d'un autre ordre.

Hier, une collection précieuse, due aux longues et intelligentes recherches d'un de vos maîtres, commençait et achevait presque en même temps la création d'un musée instrumental qui, désormais, aura le double attrait de la science et de l'art pour les visiteurs étrangers.

Aujourd'hui, un trésor plus précieux encore est livré à la curiosité publique et s'ouvre à vos travaux quotidiens : reléguée jadis dans un lieu peu digne d'elle, et peu abordable pour vous, la bibliothèque du Conservatoire sort pour ainsi dire de ses ténèbres, étalant avec orgueil au grand jour le luxe de ses rares manuscrits et de ses parties uniques.

Objets constants de notre sollicitude, aidez-vous! jeunes élèves, comme nous nous efforçons de vous aider nous-mêmes; travaillez sans relâche, sans découragement, et ne vous reposez qu'après la fatigue, pour recommencer ensuite avec plus d'ardeur.

Quels modèles n'avez-vous pas sous vos yeux! votre illustre directeur!... général et soldat dans l'armée des arts, commandant d'une main, combattant de l'autre, et qui chaque année, celle-ci encore, par de nouveaux succès, continue à donner à tous le conseil et l'exemple; vos habiles professeurs dévoués et infatigables; vos anciens camarades devenus des artistes et qui vous montrent le chemin, ceux qui commencent et ceux qui finissent; ceux qui naissent à la gloire et ceux qui succombent couverts de lauriers!

Je regrette d'attrister un moment cette fête; mais quand je vous parle de gloire, comment oublier le glorieux maître dont la vie, comme le talent, doit être pour tous le plus beau et le plus grand modèle! Honoré dans son pays, possesseur d'une immense fortune, Meyerbeer mettait le travail au-dessus de tous ces dons; ne les sacrifiant pas, mais se sacrifiant lui-même, il a vécu pour travailler, et il est mort en travaillant sur le champ d'honneur des artistes.

Membre libre du comité des études musicales du Conservatoire, il était des nôtres ici, comme ailleurs, comme partout; aussi aimai-je à lui appliquer ce vers du vieil Horace et du vieux Corneille :

Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire.

La gloire n'est pas ingrate, mes amis; elle se donne à qui la mérite. Méritez-la donc par le travail; c'est le plus sûr moyen de l'obtenir, et la récompense manque rarement à qui en est digne.

Depuis un an je n'ai cessé de suivre vos études avec un intérêt toujours croissant; rien de ce qui touchait à vos travaux ne m'a laissé indifférent; hier encore, j'assistais avec plaisir à vos dernières luttes, et, témoin des efforts de tous, je suis heureux de venir en ce moment couronner les élèves et remercier les maîtres.

Si le choix est délicat et difficile entre tous ceux qui font bien, du moins l'honneur qui s'adresse aux uns doit-il être déjà pour les autres un encouragement précieux et une douce espérance.

Deux de vos professeurs que de longs et utiles services signalaient particulièrement à une auguste bienveillance viennent d'obtenir la première, la plus enviée des récompenses.

L'Empereur, en ce moment éloigné de Paris, mais dont la paternelle sollicitude n'est jamais absente, accorde la croix de la Légion d'honneur à M. Massart, professeur de violon depuis plus de vingt ans, ainsi qu'à l'un des doyens de cette maison, je pourrais dire l'une de ses gloires, à votre excellent maître M. Samson.

Ce discours a été interrompu à plusieurs reprises par les applaudissements d'une jeunesse ardente et sympathique; des acclamations unanimes ont éclaté au moment où le maréchal a annoncé que l'Empereur daignait accorder la croix de la Légion d'honneur à M. Samson et à M. Massart.

La séance s'est terminée par un exercice dramatique et lyrique exécuté par les principaux lauréats et composé d'une ballade pour le violon, par M. Chomanowski, d'un air de *Lucie de Lammermoor* chanté par Mlle Daram, de la marche et du finale du *Croisé* (Concert-Stuck) de Weber, exécutés sur le piano par Mlle Paule Gayrard; d'un fragment d'*Hamlet* joué par MM. Etienne, de Rhéville et Charpentier, et d'un fragment des *Noces de Jeannette* par M. Troy et Mlle Mauduit.

La cérémonie a fini à 4 heures. (*Moniteur universel*).

Comment ne pas exprimer ici nos vives sympathies pour toutes les paroles prononcées par le ministre, pour le bel hommage rendu à l'homme de génie mort, pour la récompense si légitime accordée à deux artistes vivants? Cette fois, nul ne se plaindra que la récompense arrive trop vite. MM. Samson et Massart l'ont attendue : ils l'ont méritée plusieurs fois avant de l'obtenir. A ce propos, nous pouvons citer des particularités historiques qui ne sont pas dénuées d'intérêt. Ouvrez l'*Almanach national* de 1849, et vous y verrez que M. Samson y est décoré de la croix d'honneur. C'est qu'alors il avait été résolu qu'on la lui donnerait, et l'on s'en croyait tellement sûr, qu'on l'avait imprimé d'avance. Alors la question de la croix aux artistes dramatiques avait été décidée en principe, et si l'on revint sur cette décision, à qui la faute? Aux artistes, qui voulaient bien de la croix, mais qui ne pouvaient s'entendre sur leur candidat. Dans le tumulte et le doute, on s'abstint : au bout de quinze ans, M. Samson obtient réparation du tort que lui avaient fait ses camarades; mais ce n'est plus comme acteur qu'il est décoré, c'est comme professeur. Qu'importe? Il pouvait l'être aussi comme orateur, comme poëte : on choisira le titre qu'on voudra, mais la grande question reste pendante. M. Massart, lui aussi avait été si bien désigné en 1851, que beaucoup de gens croyaient la chose faite; mais les événements politiques l'avaient contrariée et emportée si loin qu'elle vient seulement de réussir. Heureusement le digne professeur ne s'était pas relâché de son zèle : il n'avait pas cessé de traiter ses élèves en père, et il en avait été plus que jamais récompensé par leurs succès.

L'intermède musical et dramatique exécuté dans la séance solennelle, offrait, dans sa brièveté un peu laconique, le résumé de ces concours si longs, si fatigants, auxquels assiste d'habitude un public bienveillant et une presse assez souvent hostile. Cette hostilité se manifeste par des comptes rendus de tous les tons et de tous les styles : dans les uns on déclare franchement que tout est mauvais, pitoyable et que la décadence continue de marcher; dans les autres, on excepte certaines classes, certains professeurs, et l'on reconnaît les notes fournies par ceux-ci, aux qualités supérieures qu'on leur attribue, qualités dont personne ne se doutait et qui les posent en maîtres sans rivaux, malgré d'incontestables rivalités.

Tout cela ne nous émeut guère : nous avons entendu tant de fois répéter les mêmes choses qui ne deviennent ni plus justes ni plus raisonnables en devenant de plus en plus banales. Cependant, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment pénible, quand nous voyons des gens d'esprit, et de beaucoup d'esprit, reprendre périodiquement de vieux paradoxes tombés à l'état de rengaines, comme, par exemple, la supériorité des études instrumentales sur les études vocales au Conservatoire! Ces études instrumentales y ont toujours été excellentes, et elles le seront toujours, tandis que les études vocales n'ont jamais répondu au zèle, au savoir des professeurs, à part de brillantes exceptions! Nous en demandons mille fois pardon au cher confrère dont nous citons les paroles. Les études vocales ont largement contribué à la gloire d'une école qui a compté longtemps Garat parmi ses professeurs; qui, jadis, a formé Ponchard, Levasseur,

Mme Branchu, et qui dans ces derniers temps a fourni tant de jeunes chanteurs et cantatrices dont notre confrère cite les noms lui-même.

Ah! si l'on disait que les études vocales obéissent à d'autres lois que les études instrumentales! Oui, cela est trop vrai : le chanteur ne saurait travailler dix ou douze heures par jour, comme l'instrumentiste. En général, il commence à travailler beaucoup plus tard, parce qu'il ne s'avise de sa voix que quand elle est venue, à seize ou dix-huit ans, quelquefois plus. En outre, il est bien forcé de s'en tenir à la voix que la nature lui a donnée, tandis que l'autre peut changer d'instrument. Tout élève en état de se procurer un violon de 2 ou 300 francs, un piano de 5 ou 600, est certain d'avoir un instrument sur lequel il exécutera ce qu'il y a de plus difficile en musique. S'il devient riche, il pourra s'acheter une voix admirable, en faisant l'emplète d'un chef-d'œuvre de Crémone; mais un chanteur, quelque opulent qu'il soit, doit se contenter du Mirecourt qu'il tient du bon Dieu, sans aspirer à s'introduire dans le larynx un stradivarius, un guarnerius ou un amati!

Mais qui donc a persuadé au cher confrère que dans les classes vocales du Conservatoire on avait complétement renoncé au solfége, à la vocalisation? *Proh pudor!* Mais qu'il interroge seulement les élèves du pensionnat, pour lesquels une classe spéciale de solfége a été instituée, et qui en ont presque tous double ration, avec une classe et un professeur supplémentaire? Qu'il interroge les jeunes chanteuses que l'on ne cesse de pousser au solfége, et dont quelques-unes ne dédaignent pas d'en disputer les prix! La vocalisation! Il est vrai qu'autrefois il y avait des classes consacrées à cet exercice, et qu'il n'y en a plus aujourd'hui; s'ensuit-il que la vocalisation ait été supprimée? Notre confrère sait-il par qui la suppression des anciennes classes de vocalisation fut réclamée? par Mme Damoreau, par Bordogni, par Banderali et peut-être par Ponchard lui-même. Ces professeurs de chant trouvèrent que les maîtres de vocalisation empiétaient sur leur domaine et se servaient de procédés contraires à leur méthode; en conséquence ils demandèrent à se charger de tout, de la vocalisation et du reste. Pourquoi supposer bénévolement les professeurs de chant plus dépourvus de sens, d'observation, plus étrangers aux principes de leur art que leurs confrères les instrumentistes? Convenons que peut-être y aurait-il à cela un peu de leur faute, si, comme on l'assure, ils étaient toujours prêts à se nier absolument les uns les autres, et à déclarer que chez aucun de leurs confrères, du premier jusqu'au dernier, il n'existe pas l'ombre du talent!

Toujours est-il que la voix humaine appartient à la catégorie des instruments les plus difficiles, les plus capricieux. On ne la fait pas : à peine si on la corrige. Un rien la dérange, la gâte ; une terreur, une fatigue, en troublent la pureté, en restreignent l'étendue. Pour bien faire le métier d'athlète, il fallait s'abstenir de vin et d'autre chose. *Abstinuit venere et vino.* Demandez ce que coûtait à Rubini le soin de son précieux organe! On se rappelle le mot de Martin, qui, un soir, n'avait pu retrouver son *la* ou son *sol*, et s'en allait grommelant : — « Vous l'avez voulu, madame Martin, vous l'avez voulu! »

Allez donc vous mettre en colère contre de pauvres élèves qui dans un concours chantent trop tôt le matin, ou trop tard dans l'après-midi, que la peur étouffe, que la chaleur enroue, et s'ils ne tirent pas de leur gosier des sons aussi purs, aussi éclatants que d'autres de leurs cordes frottées par l'archet, ou de leurs touches noires et blanches, dites que c'en est fait de l'art en France, parce que le solfége et la vocalisation sont bannis du Conservatoire, et que pas un professeur de chant ne saurait lutter d'intelligence, de logique avec un professeur de violon, de violoncelle, de flûte, de clarinette ou de trombone à pistons!

PAUL SMITH.

DEVIENNE.

(2e article) (1).

III.

Devienne tint largement, ainsi que nous l'allons voir, ce qu'il avait promis dans ses premiers essais. Le 7 juillet 1792, juste cinq mois après l'apparition de *Encore des Savoyards*, il faisait représenter à Feydeau, avec un succès colossal, un ouvrage dont, après soixante-douze années d'existence, le nom est resté célèbre et connu de tous. Je veux parler des *Visitandines*, opéra-comique en deux actes, dont le poëme fut la première œuvre saillante et remarquée de Picard. Voici quel éloge en faisait, le 15 juillet, le *Moniteur universel* : « Cette jolie bagatelle est de M. Picard, qui a déjà donné des espérances à ce théâtre, et qui annonce encore mieux dans celui-ci l'art de dialoguer avec esprit. La musique est de M. Devienne, et l'on y a trouvé avec plaisir des progrès très-sensibles depuis son premier ouvrage donné au théâtre Italien. Celui-ci offre beaucoup plus d'imagination et d'originalité. Le chant en est fort agréable, dramatique, au ton des personnages, et les accompagnements très-piquants, sans recherches déplacées, et sans étouffer la voix des chanteurs. On doit lui conseiller de soigner davantage la prosodie, qu'il ne paraît pas connaître ni respecter assez; mais cet ouvrage lui fait infiniment d'honneur; il le met au rang des compositeurs dramatiques qui promettent le plus. »

Maintenant que nous avons l'opinion des contemporains (car tous se confondaient en éloges semblables), abordons cette remarquable partition, sur laquelle nous devons nous appesantir quelque peu.

L'ouverture, fort bien faite, doit dessiner un orage. Dans un *andante* à trois temps, peu développé et commençant d'une façon calme et sereine, on sent petit à petit s'annoncer la tourmente : le vent souffle dans les feuilles et rasant de près la terre, faiblement d'abord, puis avec intensité; bientôt la rafale augmente, et c'est alors que survient un *allegro* à deux temps, carré et bien rhythmé, sur lequel la tempête éclate dans toute sa furie, avec ses plaintes, ses cris sourds et ses gémissements. Le rideau se lève sans que l'orage ait cessé, un dialogue s'établit entre les sœurs, pendant les intermittences de la colère céleste, et l'on entend ces aimables recluses s'écrier en chœur :

Divin Seigneur, épargnez les couvents
En punissant le reste de la terre.

L'air célèbre de Frontin :

Qu'on est heureux de trouver en voyage
Un bon souper, mais surtout un bon lit,

est un modèle de grâce, de verve et de gaieté; le caractère mélodique en est excellent, et il est instrumenté d'une façon fort élégante, bien qu'avec une clarté et une sobriété rares.

Aussi joli, aussi clair, aussi simple et pur de formes, est le délicieux trio chanté par la tourière, Belfort et Frontin; la mélodie est franche, l'orchestration soignée, élégante, nourrie sans être confuse, et sonore sans être bruyante. Et puis tout cela est plein d'entrain, de verve et d'une véritable chaleur.

Certains biographes de Devienne ont fait grand bruit d'un prétendu plagiat commis par ce compositeur, qui, dans l'air de Belfort,

Enfant chéri des dames...

aurait copié note pour note l'air de Papageno :

Colomba, o tortorella.

d'*Il Flauto magico* de Mozart. D'autres en ont inféré que Devienne ne vivait que d'emprunts, n'était qu'un misérable plagiaire, prenant à droite et à gauche et pillant sans vergogne tous ses confrères.

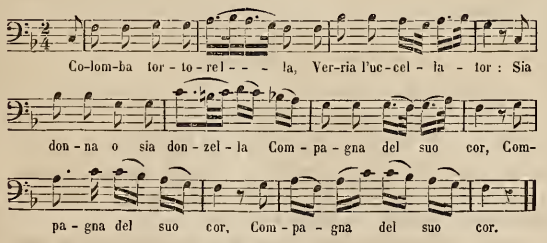
(1) Voir le n° 31.

Or, il faut raisonner : c'est l'année même de sa mort, c'est-à-dire le 30 septembre 1791, que Mozart fit représenter à Vienne *Il Flauto magico*, et cet opéra — ou, pour mieux dire, la parodie de cet opéra — ne fut donnée pour la première fois à Paris, sous le titre des *Mystères d'Isis*, que le 23 août 1801. Devienne n'avait donc pas pu, en 1792, entendre à l'Opéra un ouvrage qui n'y fut représenté que neuf ans plus tard, et, retenu à Paris par d'innombrables travaux, non moins que par la place de premier basson qu'il tenait à Feydeau, on peut affirmer que, dans un temps où les voyages étaient autrement longs, coûteux et difficiles qu'aujourd'hui, il n'avait pas fait celui de Vienne exprès pour aller applaudir cet ouvrage.

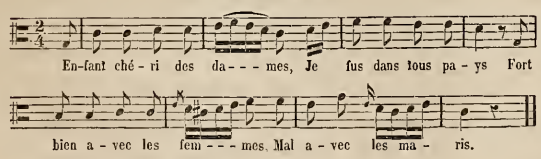
Mais ce n'est pas tout, et je vois d'ici les gens pointilleux m'objecter qu'il avait pu prendre connaissance de la partition : à ceci, je répondrai que les éditeurs d'alors étaient beaucoup moins expéditifs que ceux d'aujourd'hui; qu'à cette époque une partition, loin d'être mise en vente quinze jours après sa représentation, n'était souvent livrée au public qu'au bout de cinq ou six mois, et que la date de l'apparition des *Visitandines* semble indiquer assez clairement, si l'on veut bien se rendre compte du temps que Devienne a pu mettre à composer cet ouvrage et de celui qu'il a fallu pour le mettre à la scène — qu'il n'a pu consulter utilement la partition de *la Flûte magique*. J'ajouterai qu'au temps dont nous parlons, Mozart — qui était souvent méconnu, même en Allemagne — était fort loin d'être apprécié chez nous à sa juste valeur; que c'est seulement le 20 mars 1793 que le public français fut admis pour la première fois à le juger, par la représentation, au théâtre de la Nation, des *Noces de Figaro*, horriblement mutilées; enfin, que les amateurs les plus distingués, et même les artistes, étaient à peu près complétement ignorants du génie du grand homme et ne s'occupaient nullement de ses ouvrages.

Au reste, pour réduire à leur juste valeur les griefs articulés en cette circonstance contre Devienne, je transcris ici toute la première partie de l'air de Mozart (la seconde est un 6/8 qui n'a pas l'ombre d'un rapport avec l'air de Devienne), et les premières mesures (les seules qui puissent être incriminées) de celui : *Enfant chéri des dames*.

AIR DE PAPAGENO.



AIR DE FRONTIN.



Le commencement de ces deux airs contient, on le voit, dix notes identiques; mais, ce point acquis au débat, il est facile de voir que là se borne toute la ressemblance qui existe entre eux. J'ai démontré plus haut qu'il était au moins peu probable que Devienne eût eu connaissance de la partition de *la Flûte magique*; mais je veux aller jusqu'au bout et faire la partie belle aux détracteurs de ce dernier. J'admets, en effet, que Devienne a lu, étudié cette partition d'un bout à l'autre : il n'y aurait donc trouvé à prendre que ces dix notes, causes de tant de reproches, et c'est pour si peu de chose qu'il se serait exposé de gaieté de cœur à passer aux yeux de tous pour un plagiaire, lui, l'homme aux idées si fraîches, si spontanées, si primesautières! Pour moi, je ne consentirai jamais à voir là autre chose qu'une coïncidence, un pur effet du hasard, qui a voulu qu'à la même heure deux artistes, l'un, génie supérieur, l'autre, talent modeste, mais très-réel, vissent se produire à leur imagination le germe d'une pensée semblable, employé par chacun deux d'une façon différente. Car tandis que Mozart, arrêtant à la fin du passage que j'ai reproduit plus haut son premier mouvement pour prendre un 6/8 sans rapport aucun avec les mesures précédentes, Devienne au contraire continue jusqu'à la fin de son morceau le rhythme et le style annoncés dès le début. Le premier a cette phrase écrite *andante*, ce qui lui donne une langueur, une tendresse et une mélancolie inexprimables, tandis que le second, attaquant son air dans le mouvement *allegretto* (rondeau) et le soutenant ainsi jusqu'à sa conclusion, lui fait acquérir dès l'origine une gaieté, un *brio* et un entrain exceptionnels. Il faut, à mon sens, être aveugle ou partial pour trouver dans tout ceci autre chose que ce qui y est réellement, c'est-à-dire une rencontre fortuite de la pensée, fait beaucoup plus commun dans les arts qu'on n'est généralement tenté de le supposer.

ARTHUR POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

REVUE CRITIQUE.

Salve Regina,

Pour deux voix de soprano, de Giovanni Battista Pergolesi, partition de piano d'après le manuscrit,

PAR

Charles Bank.

M. Charles Bank est avantageusement connu en Allemagne par les excellentes critiques musicales qu'il publie depuis une série d'années dans le feuilleton du *Journal de Dresde*. Mais avant de s'occuper de critique, M. Bank s'est acquis une renommée bien méritée comme compositeur d'un grand nombre de *Lieder* qui se distinguent par les qualités les plus rares.

Élève de Zelter, de Louis Beyer, et pendant quelque temps aussi de Schneider, à Dessau, M. Bank a commencé par consacrer ses études à la musique d'église, et il y a peu de musiciens en Europe qui connaissent mieux la musique religieuse d'Italie. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait pu faire cette trouvaille précieuse de l'admirable composition de Pergolèse. La fortune n'est jamais aussi aveugle qu'on veut bien le prétendre.

M. Bank a découvert le manuscrit du *Salve Regina* dans la collection d'un prince amateur de Naples. La bibliothèque du Conservatoire de cette ville ne le possède pas ; c'est ce qui explique le silence des dictionnaires de musique modernes au sujet de cette composition, tandis qu'elle se trouve mentionnée dans les ouvrages de publication ancienne.

Ce *Salve Regina* précéda, sans aucun doute, le célèbre *Stabat mater* composé en 1735-38, car toutes les parties du quatuor qui accompagne ce dernier sont élaborées avec un soin bien plus grand. Et pourtant il y a çà et là des analogies harmoniques ou mélodiques qui prouvent que Pergolèse n'avait point oublié ces délicieuses pages lorsqu'il eut à composer son *Stabat*.

Le *Salve Regina* est écrit pour deux voix de soprano, avec accompagnement d'orgue et de quatuor. Mais l'accompagnement de l'orgue est à peine indiqué, le compositeur comptant sur l'intelligence et sur les connaissances harmoniques de l'organiste. Le deuxième violon

marche souvent à l'unisson avec le premier, et l'alto double constamment la basse. Cependant cet accompagnement, tel qu'il est, suffit pour rendre claires toutes les intentions du compositeur quant à la couleur et à l'expression.

En transcrivant cette composition, M. Banck a eu une tâche assez difficile à remplir. Il a dû souvent compléter l'harmonie sans s'écarter de l'esprit de son auteur, sans altérer en rien les parties du chant. Il lui a fallu rendre avec exactitude la couleur et le sentiment de l'original, tout en remplaçant par le piano l'orgue et les quatre instruments à corde. M. Banck a si bien réussi que nous retrouvons dans son arrangement jusqu'à cette sonorité agréable qui est un des signes caractéristiques de la musique de Pergolèse. Mais ce qui mérite à un plus haut degré encore notre admiration, c'est le rare bonheur avec lequel M. Banck a su respecter la simplicité et imiter la clarté de son modèle.

De toutes les compositions de Pergolèse, le *Salve Regina* est celle qui par le charme de la mélodie et la profondeur du sentiment, se rapproche le plus du *Stabat*. Il est vrai que ce dernier est plus varié, ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'il contient le double de morceaux, le *Salve Regina* n'en comptant que six.

Les numéros 1, 3, 6, peuvent être comparés aux plus belles parties du *Stabat*, et tous les six se recommandent par le charme et par le développement gracieux des motifs, par quelques-uns de ces effets de chant qui mettent si bien en relief les qualités de la voix humaine. De plus, l'ensemble de la composition est empreint d'un caractère d'unité qui produit l'impression la plus profonde.

M. Banck, qui a enrichi la littérature musicale par des compositions originales, s'est acquis un nouveau titre à la reconnaissance des amateurs de bonne musique.

Nous terminerons cet article en recommandant aux exécutants de traiter l'accompagnement avec une grande discrétion. Le pianiste doit s'appliquer à fondre complétement son jeu avec le chant.

FRÉDÉRIC SZARVADY.

J. Offenbach. — LES FEUILLES DU SOIR, *grande valse pour piano.*

Pour occuper les rares loisirs que lui laisse la composition dramatique, Jacques Offenbach, cet esprit alerte et primesautier, dont l'inspiration est toujours en éveil, ne dédaigne pas parfois d'aller sur les brisées d'Arban, de Musard et de Strauss. A la veille de partir pour Vienne, pour Ems ou pour Bade, où la mise à l'étude de quelque opéra nouveau réclame sa présence et ses soins, il rêve tout à coup un de ces gracieux motifs de valse dont la Germanie, l'*Alma mater*, lui a légué le secret; il le livre à son éditeur, et déjà la vapeur l'a emporté à plusieurs centaines de kilomètres, lorsque son œuvre commence à peine à entrer en circulation. Mais qu'importe? il est bien sûr de la retrouver, à son retour à Paris, en pleine possession des salons et des bals. C'est le sort qui attend, sans contredit, les *Feuilles du soir*, sa dernière valse, une page piquante dont la suprême élégance n'a d'égale que sa très-grande simplicité. C'est un morceau dont le rhythme entraînant n'est un obstacle pour aucun effort, si faible qu'il soit, et dont l'effet doit sortir facilement de la plus modeste interprétation. Est-ce par défiance du succès que l'auteur l'a assimilé aux journaux du soir dont l'existence est si précaire? Il se tromperait étrangement, car sa valse sera cet hiver sur tous les pupitres, quand on aura oublié jusqu'au nom de certaines feuilles qui brillent d'un éclat éphémère sous les vitres multicolores des kiosques du boulevard.

Y.

L'Empereur a écrit la lettre suivante au maréchal Vaillant, ministre de sa Maison et des Beaux-Arts :

« *Vichy, le* 31 *juillet* 1864.

» Mon cher maréchal, je viens vous faire part d'une réflexion qui m'est survenue pendant le repos dont je jouis ici. Deux grands établissements doivent être reconstruits à Paris, avec une destination bien différente : l'Opéra et l'Hôtel-Dieu. Le premier est déjà commencé; le second ne l'est pas encore. Quoique exécutés, l'Opéra aux frais de l'Etat, l'Hôtel-Dieu aux frais des hospices et de la ville de Paris, tous deux ne seront pas moins pour la capitale des monuments remarquables; mais comme ils répondent à des intérêts très-différents, je ne voudrais pas que l'un surtout parût plus protégé que l'autre.

» Les dépenses de l'Académie impériale de musique dépasseront malheureusement les prévisions, et il faut éviter le reproche d'avoir employé des millions pour un théâtre, quand la première pierre de l'hôpital le plus populaire de Paris n'a pas encore été posée. Engagez donc, je vous prie, le préfet de la Seine à faire commencer bientôt les travaux de l'Hôtel-Dieu, et veuillez faire diriger ceux de l'Opéra de manière à ne les terminer qu'en même temps. Cette combinaison, je le reconnais, n'a aucun avantage pratique; mais, au point de vue moral, j'attache un grand prix à ce que le monument consacré au plaisir ne s'élève pas avant l'asile de la souffrance.

» Recevez, mon cher maréchal, l'assurance de ma sincère amitié.

» NAPOLÉON. »

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *le Comte Ory* et *Nemea*;—mercredi, *la Juive*;—vendredi, *les Huguenots* étaient annoncés pour la rentrée de Faure, de retour à Paris après sa saison de Londres; mais le spectacle a été changé par ordre; on a donné le deuxième acte de *Guillaume Tell* dans lequel a reparu le célèbre baryton, et *Nemea*. — S. M. le roi des Belges assistait à la représentation.

*** L'engagement de Mme Marie Sax n'ayant plus que dix-huit mois à courir, la célèbre cantatrice est en pourparlers avec la direction de l'Opéra pour en contracter un nouveau de cinq années.

*** M. et Mme Gueymard, dont le congé est expiré, sont de retour à Paris; on a repris vendredi les répétitions de *Roland à Roncevaux*.

*** Tamberlick était ces jours-ci à Paris. Il est parti pour Madrid, où il va commencer ses représentations au théâtre Rossini.

*** Roger a donné ces jours-ci, avec Diemer et Sarasate, à Saint-Malo, un charmant concert qui réunissait l'élite de la Société malouine et des nombreux baigneurs qui y affluent en ce moment.

*** A Londres il est question de trois théâtres anglais pour l'hiver prochain. La Compagnie de l'opéra anglais donnera ses représentations au théâtre de Covent-Garden, et M. Mapleson s'occupe d'organiser un opéra anglais pour la salle de *Her Majesty's Theater*, et au Lycée on jouerait l'opéra anglais sous la direction de M. Harrison.

*** On vient de promulguer à Londres la nouvelle loi sur les musiciens ambulants. Désormais les habitants d'une maison qu'ils importuneraient pourront requérir l'intervention d'un constable pour les éloigner, et en cas de résistance ils pourront être condamnés à 40 shillings (50 francs) d'amende. Il serait bien à désirer qu'une pareille ordonnance fût rendue et appliquée dans Paris.

*** Nous avons parlé déjà d'une société qui allait s'établir au centre de Paris, sous la direction de M. Félicien David, avec M. Charles de Lorbac pour secrétaire, dans le but d'offrir au public les chefs-d'œuvre de la musique ancienne et moderne dans des conditions exceptionnelles de bonne exécution et de bon marché. Cette société est aujourd'hui constituée sous la désignation de: *Société du grand concert*. La salle est installée rue Richer, 32, à la place du vaste établissement connu sous le nom de «Colonnes d'Hercule.» Cette salle peut contenir plus de trois mille personnes confortablement assises. L'orchestre sera composé de quatre-vingt-cinq musiciens, et pour arriver à une exécution irréprochable, toutes les places seront données au concours; même organisation pour les chœurs, composés, en commençant, de deux cents choristes, pour arriver successivement à trois cents. L'orchestre et les chœurs, en sus de leurs appointements, sont intéressés dans les béné-

fices de l'affaire. Enfin, les prix d'entrée sont fixés à 1 franc et 2 francs, chacun ayant droit, même pour 1 franc, à une stalle numérotée, qu'il pourra louer d'avance au même prix qu'au bureau.

*** M. et Mme Marchesi sont de retour après la brillante saison de Londres, où leur concert historique a obtenu beaucoup de succès. Ils ont chanté aussi tous les deux dans les salons de la haute aristocratie. Mme Marchesi a eu le plaisir de retrouver plusieurs des élèves formées par elle au Conservatoire de Vienne, entre autres Mlle Fricci. Beaucoup d'artistes des deux théâtres ont aussi travaillé avec l'excellente *professsora*. —Mlle Fricci est réengagée à Londres pour la quatrième fois. Elle s'est distinguée à Covent-Garden dans les grands opéras du répertoire.

*** On vient de publier à Leipzig la partition de *Paris et Hélène*, opéra de Gluck, qui suivit *Orphée* et *Alceste*, et dont il était fort difficile de se procurer un exemplaire.

*** M. le professeur Lemmens et la célèbre cantatrice Mme Lemmens-Sherrington, en ce moment au festival de Wiesbaden, doivent se rendre à Paris du 12 au 15 courant et donner quelques séances d'orgue et de chant dans les ateliers de MM. A. Cavaillé-Coll et Cᵉ.

*** Le mariage de Mlle Balbi avec M. Verdier, a eu lieu le 4 août, à Notre Dame de Lorette.

*** M. Gardoni, lieutenant de vaisseau, frère du célèbre ténor, épouse Mlle Tamburini, sœur de la femme de son frère.

*** M. de Flotow termine en ce moment à Vienne un opéra en deux actes et trois tableaux, qui a pour titre *Naïda*, et dont M. de Saint-Georges a écrit les paroles. C'est la Russie qui aura la primeur de cette œuvre. M. de Flotow a traité avec la direction des théâtres impériaux pour qu'elle soit représentée cet hiver à Saint-Pétersbourg, sur le théâtre italien.

*** *Le Précurseur* du 26 nous apporte d'Anvers les nouvelles suivantes : « Le concert qui a été donné hier, au local du Cercle artistique, avec les nouveaux instruments de musique en cuivre de M. Adolphe Sax, n'a fait qu'ajouter encore au grand effet qu'a produit il y a quelques jours l'audition de ces merveilleux instruments au local de l'Harmonie. C'est une révolution complète dans la valeur des instruments tels qu'on avait coutume de les considérer. » Dans les autres villes principales de Belgique, de Hollande, l'effet a été le même, l'enthousiasme s'est élevé au plus haut degré. Dans certaines villes, où il avait fallu donner deux concerts le même jour, on voulait retenir les artistes pour les entendre encore le lendemain.

*** Nous recommandons à nos lecteurs un des luthiers les plus estimés et les plus justement célèbres, M. Rambaux, de Mirecourt. Héritier des procédés des Stradivarius, des Amati, des Guarnerius, M. Rambaux fait revivre les traditions d'une époque où l'art du luthier fut porté à un si haut degré de perfectionnement. Toute sa vie a été consacrée à de longues et minutieuses recherches que couronnèrent d'éclatants succès. L'instrument le plus compromis par le temps reprend entre ses mains toutes les qualités premières de forme, d'élégance et de sonorité. Des résultats aussi remarquables valurent à M. Rambaux, pendant qu'il exerçait sa profession de luthier à Paris, une clientèle nombreuse composée des artistes du plus grand renom. Quoique retiré depuis quelques années dans sa ville natale, des commandes expédiées des points les plus éloignés de l'Europe continuent à lui parvenir. Des virtuoses d'élite n'ont pas craint d'entreprendre le voyage des Vosges pour lui confier la réparation de leurs précieux instruments. Son atelier est actuellement à Mirecourt (département des Vosges). Il suffit d'indiquer son adresse pour que la clientèle choisie avec laquelle M. Rambaux s'est trouvé en rapport pendant son séjour dans la capitale s'adresse à lui de nouveau.

*** Nous avons entendu plusieurs fois cet été au concert des Champs-Elysées, deux ouvertures de M. Adolphe Blanc, le jeune compositeur de musique de chambre; l'une a pour titre *Une aventure sous la ligue*, et l'autre est une ouverture de fantaisie que M. Blanc a nommée *Ouverture espagnole*. Ces deux œuvres symphoniques sont parfaitement réussies, chacune dans son genre, et font le plus grand plaisir aux nombreux habitués des concerts des Champs-Elysées.

*** Ferdinand de Croze, l'éminent pianiste-compositeur dont nous avons annoncé la prochaine arrivée à Paris, a fait entendre lundi soir son sixième album de concert, qui a été chaleureusement applaudi par l'assemblée d'élite conviée à l'écouter. Il se rend en Angleterre et en Allemagne, où il est attendu pour faire connaître cette publication.

*** M. Mestepès a réclamé contre la qualification de directeur du théâtre des Bouffes-Parisiens qui lui avait été donnée par plusieurs journaux. Il a seulement été choisi par les intéressés pour les représenter.

*** Une faute d'impression s'est glissée dans notre dernier numéro. C'est à *Carlsruhe* et non à Mulhouse, comme on l'a imprimé par erreur, qu'aura lieu le grand festival annoncé pour le 22 août.

*** Krüger, l'éminent compositeur, vient de quitter Paris pour se rendre en Allemagne.

*** Dans le grand concours d'orphéons, de fanfares et d'harmonies qui a eu lieu le 24 juillet à Eu, *les Enfants de Saint-Denis*, sous l'habile direction de M. Monestier, ont obtenu la médaille d'or donnée par l'Empereur. Le premier prix de la 2ᵐᵉ section de la division supérieure a été décerné à la Société d'Amiens, et le second prix à celle de Pleyel-Wolff. Le jury était composé de MM. F. Bazin, Boïeldieu, Lecouppey, Meifred, Laurent de Rillé, Vervoitte, Coche, etc. Le concours a eu lieu dans le beau parc du château d'Eu.

*** Dans l'été de 1862, M. Romero, professeur de clarinette au Conservatoire de musique de Madrid et de la chapelle royale de S. M. la reine d'Espagne, était venu à Paris avec le projet de faire faire pour son instrument favori un nouveau mécanisme de son invention, destiné à rendre plus justes les notes de *sol* dièze, *la*, *si* bémol, et à en faciliter l'exécution, ainsi que celle de plusieurs passages. Ce nouveau système de clarinette, déjà breveté, a été construit par M. Bié, successeur de Lefèvre, et M. Romero, qui est revenu donner ses dernières instructions pour le terminer, a invité tous les artistes facteurs et amateurs qui voudraient l'examiner et l'apprécier, à le visiter chez lui, rue Notre-Dame-des-Victoires, hôtel de la Bourse et des Ambassadeurs. MM. Klosé, Leroy, Buffet jeune, Gautrot, Breton et plusieurs autres se sont rendus à l'invitation de M. Romero et ont trouvé l'invention de son nouveau mécanisme très-heureuse, et de nature, par la justesse et l'homogénéité du son qui en résultent, à singulièrement faciliter l'exécution. Ils ont exprimé à M. Romero l'intention où ils étaient de l'adapter aux instruments de leur fabrication. M. Romero sera encore ici les 8, 9 et 10 août, et recevra de midi à 2 heures les personnes qui désireront le visiter.

*** Le célèbre violoniste-compositeur Bazzini avait dédié au roi d'Italie son concerto militaire. En témoignage de sa satisfaction, Sa Majesté a daigné envoyer à l'éminent artiste une belle médaille en or à son effigie, avec cette inscription : *Al distinto maestro di Musica A. Bazzini*, et le nommer de plus chevalier de l'ordre des saints Maurice et Lazare. La cantate composée à Florence par M. Bazzini et qui a obtenu le prix, a beaucoup de succès, et sera vraisemblablement exécutée au Conservatoire de Milan.

*** *La Charité*, de Rossini, est exécutée trois ou quatre fois par semaine avec un immense succès au concert des Champs-Elysées.

*** Le bénéfice de M. Danbé avait attiré dimanche dernier une grande foule au Pré Catelan. Le bénéficiaire a été fort applaudi. — Le programme du concert qui sera donné aujourd'hui dimanche est des plus remarquables; sur douze morceaux choisis parmi les œuvres des grands maîtres, il y a huit nouveautés. — Grand bal d'enfants avec tombola; musiques militaires; et Klosko avec tous ses enchantements dans son royaume de Magie.

*** La Société philharmonique de Boulogne avait convié à son concert du 20 juillet trois artistes de la plus grande réputation, chacun dans leur genre, Bottesini, Delle Sedie et Mme Tardieu de Malleville. Aussi ce concert a-t-il été des plus brillants; Bottesini a produit son effet accoutumé sur la contre-basse, dont il joue comme personne. Delle Sedie a dit délicieusement la romance d'un *Ballo in maschera*, l'air de *Don Sebastiano* et la sérénade de *Don Juan*, et, quant à Mme Tardieu de Malleville, on connaît son style pur et distingué. Après chaque morceau, les bravos et les rappels ont accueilli les trois vaillants artistes.

*** On écrit de Carlsbad : « La grande-duchesse vient d'envoyer à l'institution de Mozart, à Salzbourg, un don des plus précieux. Il s'agit d'un vieux cahier de musique trouvé aux environs de Vienne et portant pour inscription en langue française : « Ce livre appartient à Marie-Anne Mozart, 1750. » Les premiers feuillets de ce cahier contiennent des exercices pour piano écrits de la main du père de Mozart, et les douze derniers sont de la main même du grand compositeur Wolfgang Mozart et portent les dates 1762 et 1763. Ce sont cinq compositions de lui, non connues jusqu'à présent; nº 1, allégro en *ut* majeur, deux pages composées à Bruxelles le 11 octobre 1763; nº 2, deux menuets en *ré* majeur, composés à Paris le 30 novembre 1763; nº 3, air en *fa* majeur, composé le 16 juillet 1762; nº 4, autre menuet, composé le 11 mai de la même année, et le nº 5, une étude compliquée et datée de la même époque. »

*** Un grand festival de musique chorale a eu lieu à Berne (Suisse). Un très-grand nombre d'orphéons étrangers y a pris part et le nombre des chanteurs n'a pas été au-dessous de trois mille. L'Harmonie suisse de Paris y a concouru; la Société chorale *Concordia* de Fribourg a obtenu le premier prix.

*** En attendant la réouverture des Italiens et de l'Opéra-Comique, les amateurs de bonne musique continuent à fréquenter le concert des Champs-Élysées, pour s'y promener sous de beaux ombrages, y admirer les fameux solistes, nommés Lévy, Gobert, Demerssemann, Genin, de Prins, Soler, Bardey, François, Gobin, etc., et pour y applaudir d'excellente musique, admirablement exécutée par un orchestre d'élite sous l'habile direction de M. Eugène Prévost.

*** Lundi soir on a exécuté au concert des Champs-Elysées l'ouverture d'un opéra en deux actes, *Bianca di Belmonte*, qui fut composé à Madrid par M. Piermarini et chanté avec un grand succès par ses élèves au théâtre du Conservatoire. Cette ouverture a fait beaucoup de plaisir

et précédera l'opéra de *Bianca di Belmonte*, dont l'auteur s'occupe à remanier l'orchestration, pour la mettre à la hauteur des progrès accomplis depuis qu'il a été représenté.

*** La librairie française vient de faire une grande perte dans la personne de M. Hachette, qui a succombé dimanche dernier à une nouvelle attaque de la maladie dont il avait été atteint il y a six semaines. Il était âgé de soixante-quatre ans, et son nom reste attaché à la création d'une des plus importantes maisons de librairie de l'Europe. Ses obsèques avaient attiré une foule considérable de notabilités littéraires et administratives; au nombre de ces derniers on remarquait les ministres de la maison de l'Empereur et de l'instruction publique.

*** Les journaux anglais annoncent la mort de Mistriss Wood qui tenait à Leards un cours très-suivi d'enseignement musical. Jeune fille elle s'appelait miss Paton et brilla comme cantatrice à Drury Lane et à Covent-Garden. Mariée à lord W. Hennox elle divorça bientôt, et épousa en secondes noces un chanteur de mérite, M. Wood.

*** Nous avons répété il y a quelque temps la nouvelle donnée par les journaux allemands de la mort de Mme Mortier de Fontaine, la femme du célèbre pianiste-compositeur. Cette nouvelle n'avait aucun fondement, et nous nous empressons de la démentir. Mme Mortier de Fontaine est en ce moment à Paris, où elle est venue voir sa famille.

*** Le 22 juillet est mort à Trieste le compositeur de musique Ægidius-Charles Lickl, à l'âge de soixante-un ans.

*** Le directeur d'un journal est exposé plus que personne à recevoir des lettres anonymes. Dans le nombre, les moins plaisantes ne sont pas celles que lui adressent certains collaborateurs mécontents de ne pas jouir des hautes prérogatives auxquelles ils prétendent et assez simples pour ne pas se douter que leurs tristes épîtres sont signées à chaque ligne. Une lettre de ce genre nous est parvenue ces jours derniers. Son auteur nous engage à congédier au plus tôt nos rédacteurs les plus éminents et les plus célèbres. Il n'aura donc nul droit de se plaindre si nous nous décidons à commencer par lui. *A bon entendeur!*

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Vichy.* — Le 26, juillet, LL. MM. l'empereur et le roi Léopold ont honoré de leur présence les salons de l'établissement thermal, de bonne heure remplis d'une brillante assemblée, et éclairés *à giorno*. A l'entrée des deux souverains, et par une délicate attention, l'orchestre a joué la marche nationale belge. La soirée se composait de deux pièces : *le Pifferaro*, joué par Berthelier et les artistes de la troupe du Casino, de *Lischen et Fritzchen*, par Berthelier et Mlle Frasey, et d'un intermède musical, par Mme Ugalde et MM. Carré Kolawski et Henri de Hauteville. La tarentelle finale du *Pifferaro*, dite par Berthelier avec une verve étourdissante, a été l'occasion d'applaudissements dont LL. MM. ont daigné donner le signal. Dans l'intermède, qui a valu aux deux éminents instrumentistes et à Mme Ugalde des bravos mérités, Berthelier a dit en costume la chanson de *Fortunio*, au milieu de rires frénétiques, et il a dû la répéter. A neuf heures et demie, LL. MM. quittaient le salon après avoir applaudi très-chaudement Berthelier et la toute charmante Mlle Frasey, dans la désopilante conversation alsacienne de *Lischen et Fritzchen*.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — La clôture de l'Opéra italien de Covent-Garden a interrompu en plein succès les représentations de *la Stella del Nord*, dont la quatrième et dernière a été donnée samedi passé.—Adelina Patti a fait ses adieux au public dans le rôle de Martha.— Le théâtre de Sa Majesté continue ses représentations à des prix d'entrée réduits.—Les concerts-promenades, sous la direction de Mellon, vont remplacer l'opéra dans la salle de Covent-Garden. Carlotta Patti, Marie Krils, une très-jeune pianiste, presque une enfant, dont le talent a été tant apprécié pendant la saison passée, et le cornetiste Lévy y sont engagés.—L'Académie royale de musique (Conservatoire), qui, jusqu'à présent, n'avait été soutenue que par quelques dons annuels d'un petit nombre d'amateurs riches, vient d'être dotée par la Chambre des communes, après une discussion très-vive, d'une subvention de 500 livres par an. — Les répétitions pour le festival de Birmingham ont commencé. Le festival aura lieu les 6, 7 et 8 septembre. On exécutera, le premier jour, l'oratorio *Saint Paul*, de Mendelssohn. Le soir du même jour, il y aura un concert en deux parties. La première partie sera remplie par une cantate de Henry Smart, vingt et un morceaux. La seconde partie contiendra sept morceaux, tant d'instruments que de chant. La troisième partie, huit morceaux de chant. Le second jour, le matin, *Naaman*, oratorio de Costa, et le soir une cantate de M. Sullivan et un concert de dix-sept morceaux de chant ou d'instruments. Le troisième jour, le concert du matin est consacré au *Messiah* de Hændel, et le soir, à une hymne de Mendelssohn, avec une vingtaine d'autres morceaux détachés. Le quatrième jour, enfin, *le Christ à la montagne des Oliviers*, de Beethoven, toute la douzième messe de Mozart et une partie de l'oratorio *Samson*, de Hændel. Le soir, *Elie*, de Mendelssohn. Les artistes engagés sont : Mmes Titjens, Rudersdorff, Lemmens et Mlle Patti. Contraltos, Mme Sainton et miss Palmer. Ténors, MM. Reeves, Cummings et Mario. Barytons, MM. Weiss et Santley. Pianiste, Mme Arabella Goddard. Violon, M. Sainton. Organiste, M. Stimpson. Chef d'orchestre, Costa. — Voici maintenant la composition de l'orchestre et des chœurs de cette immense solennité musicale : 28 premiers violons, 26 seconds, 18 violes, 17 violoncelles, 17 contre-basses, 4 flûtes, 4 hautbois, 4 clarinettes, 4 bassons, 4 cors, 2 trompettes, etc. Un ensemble de presque 140 instruments et de plus de 350 voix, savoir : 94 sopranos, 29 contraltos. 87 ténors, 58 alti (hommes), 88 basses. Les chœurs seront sous la direction de M. Stockey, maître des chœurs du festival, et de M. Sutton, maître des chœurs de l'Association des amateurs. Le tout obéira au bâton du maréchal Costa. — *Naaman*, l'oratorio que Costa écrit pour le festival, vient d'être répété avec un succès tel que peu s'en fallait que l'auditoire, composé de cet énorme orchestre et des quelques personnes, journalistes ou artistes, admis exceptionnellement, ne fît recommencer presque chaque morceau. Impossible de les énumérer tous : plus de quarante ont été remarqués; mais il est permis de signaler la grandeur du style, la simplicité et la sévère pureté de l'ensemble, l'ampleur de l'orchestration, profondément étudiée sans être cherchée, savamment combinée sans être jamais torturée, et d'un effet de sonorité qui a électrisé tous les musiciens. Exécutée par cet orchestre, chantée par la Patti, Reeves, Mmes Sainton et Santley, Mme Rudersdorff et miss Palmer, il est évident qu'une aussi belle œuvre, si magistralement interprétée, ne peut que produire le plus grand effet.

*** *Breslau.* — Le ténor Niemann s'est fait entendre dans *Fernand Cortez* et *le Prophète*. Son succès a été aussi grand que mérité.

*** *Berlin.* — L'Opéra royal a été rouvert par le ballet *Aladin*, qui a attiré une grande affluence. *Oberon* est annoncé. — Au théâtre de Kroll, Mme de Marlow est toujours en grande faveur. Après *Martha*, elle a chanté *la Fille du régiment*, *les Diamants de la couronne* et *le Philtre*, aux applaudissements unanimes — Il vient de paraître chez l'éditeur Mendel un médaillon en ivoire représentant le portrait de Meyerbeer, sculpté par E. Lincke. C'est une œuvre d'art de tout point réussie. — Un ténor du théâtre de la Cour à Hanovre, le Dr Gunz, donne en ce moment au théâtre Victoria des représentations qui sont fort suivies. Il obtient notamment beaucoup de succès dans le rôle de Chapelou du *Postillon de Longjumeau*.

Le Directeur : S. DUFOUR.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Ce, RUE JACOB, 56,

Chez tous les libraires de France et de l'étranger,

Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu, au* 1er.

Mise en vente du Tome VI (M P)

DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES

MUSICIENS

ET

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié,

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.
Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME VIe. — PRIX : 8 FRANCS.

En vente chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er :

Chœurs pour Voix d'Hommes

SANS ACCOMPAGNEMENT

RÉPERTOIRE DES ORPHÉONS

ET DES

SOCIÉTÉS CHORALES

PREMIÈRE SÉRIE

CHŒURS D'OPÉRAS

				En partition Prix net
1.	Auber	**Le Lac des Fées.**	Chœur des Etudiants	» 75
2.	—	**Muette de Portici**	Chœur de la Chapelle	» 50
3.	—	—	Amour sacré de la patrie	» 50
4.	Flotow	**Martha.**	Mélodie irlandaise	» 50
5.	Gluck	**Alceste.**	Vivez, aimez	» 75
6.	—	**Armide.**	Les plaisirs ont choisi pour asile	» 75
7.	Halévy	**Le Nabab**	Couplets du tabac, avec solo	» 75
8.	Maillart	**Dragons de Villars**	Prière : Soutien de l'innocent	» 50
9.	Meyerbeer	**Les Huguenots**	Couplets des soldats huguenots	» 50
10.	—	—	Septuor du duel	1 50
11.	—	**Le Prophète.**	Appel aux armes	» 75
12.	—	**Robert le Diable**	Chœur des Buveurs	» 75
13.	—	—	Chœur de moines	» 75
14.	Rossini	**Le Comte Ory**	Chœur et prière	» 75
15.	—	—	Prière	» 40
16.	—	**Guillaume Tell**	Chœur de la Conjuration	» 50
17.	—	—	Chœur des Chasseurs	» 75
18.	—	—	Chasse et prière du soir	» 75
19.	—	—	Prière	» 50
20.	—	**Robert Bruce**	Chœur bachique avec solo	» 75

DEUXIÈME SÉRIE

CHŒURS DIVERS

			En partition Prix net
1.	Ad. Adam	**Les Boulangers.**	1 »
2.	—	**Les Fondeurs.**	1 »
3.	—	**Les Garçons de restaurant.**	1 »
4.	—	**Les Horlogers**	1 »
5.	—	**Les Canotiers.**	1 »
6.	—	**Les Postillons**	1 »
7.	—	**L'Enclume**	1 »
8.	—	**Les Charpentiers**	1 »
9.	Beethoven	**Chant des Compagnons**	1 50
10.	—	**Chant élégiaque**	1 50
11.	—	**Hymne du sacrifice,** avec solo	1 50
12.	Cavallo	**Les Canotiers de Paris**	» 50
13.	Elwart	**Salut impérial,** *God save* français	» 40
14.	—	**Marche du Prince Impérial**	» 40
15.	—	**Hymne national russe.**	» 25
16.	Kucken	**La Fuite des captifs,** chœur avec solo de ténor	» 50
17.	—	**Yseult l'impératrice.**	» 50
18.	—	**Les Veilleurs de nuit**	» 50
19.	Lararre	**La Chasse au tigre**	» 50
20.	—	**Les Gondoliers vénitiens**	» 50

Chaque partie séparée de Ténor ou de Basse se vend séparément 20 centimes net.

Les 20 chœurs, réunis en un volume in-8° broché, prix : 6 francs net.

21. Weber. . **Preciosa** . . . . Chœurs des Bohémiens . . . 1 » | 21. Weber. . . **Avant la bataille,** marziale et andante . . 1 »

Le Chant des Exilés, chœur avec solo de ténor.
Les Joyeux Chasseurs, chœur à quatre voix.
A la Patrie ! chœur avec soli.
L'Amitié, quatuor pour voix d'hommes.
Invocation à la terre natale, chœur sur le thème du *God save the King.*

Chant guerrier de *Struensée*, chœur à quatre voix.
Couplets de la Cavalerie, de *l'Etoile du Nord*, à quatre voix.
Le 91e psaume, motet pour deux chœurs à huit voix.
Adieux aux jeunes Mariés, sérénade pour 2 chœurs, à 8 voix.
Prière du matin, pour deux chœurs à huit voix.

CHAQUE PARTITION NET : 1 FR. 50. Composés par LES PARTIES SÉPARÉES : 20 CENTIMES.

GIACOMO MEYERBEER

En vente chez A. LAVINÉE, éditeur de musique et antiquaire, 11, rue des Saints-Pères.

COLLECTION DES ŒUVRES PUBLIÉES PAR LA SOCIÉTÉ DE MUSIQUE ANCIENNE A LONDRES

		Volumes.
1.	**Byrd's** Messe à cinq voix, revue par le Dr Rimbault	1
	Partie d'orgue	2
2.	**Wilbye's** 1re suite de madrigaux, revu par M. Turle	3
	Partie de piano	4
3.	**Purcell's** Didon et Enée, revu par M. Macfarren	5
	Partie de piano	6
4.	**Gibbons** 1re suite de madrigaux, par sir G. Smart	7
	Partie de piano	8
5.	**Morley** 1re suite de ballets, par M. Rimbault	9
	Partie de piano	10
6.	**Byrd** Chants sacrés, par M. Hersley	11
	Partie d'orgue	12
7.	**Purcell's** Bonduca, par M. Rimbault	13
	Partie de Piano	14
8.	**Welke's** 1re suite de Madrigaux, par M. Hopkin	15
	Partie de piano	16
9.	**Gibbon's** Fantaisies, par M. Rimbault	17
	Partie de piano	18
10.	**Purcell's** Le Roi Arthur, par le professeur Taylor	19
	Partie de piano	20
11.	**Douland** Airs, par M. Chappell	21
	Partie de piano	22
12	**Este's** *Whole Book of Psalmes*, par M. Rimbault	23
	Partie de piano	24
13.	**Hilton's** *Ayrex or falux*, par M. Warren	25
	Partie de piano	26
14.	**Bennet's** Madrigaux, par M. Hopkin	27
15.	Collection *of anthems*, par M. Rimbault	28
	Partie de piano	29
16.	**Bateson's** 1re suite de Madrigaux, par M. Rimbault	30
	Partie de piano	31

31 volumes. — Prix : 150 francs.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sce DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,

ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées ; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 33. 14 Août 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — La musique à la cour et à la ville, sous le règne de Louis XIII (1er article), par **Mathieu de Monter**. — La senora Rosario Zapater et un autographe de Meyerbeer, par **Léo**. — Mémoire sur l'origine de la musique (5e et dernier article), par **D. Beaulieu**. — Nouvelles et annonces.

LA MUSIQUE A LA COUR ET A LA VILLE,

Sous le règne de Louis XIII.

(Premier article.)

Vous aimez les héros et les poëtes; vous êtes accessible à toutes les séductions honnêtes; la bonne compagnie vous charme; vous goûtez la gloire, les élégances, l'esprit, l'art délicieux du bien-dire. Le XVIIe siècle est celui où vous vous plaisez. Vous y avez des relations établies et charmantes; vous admirez la grandeur et les grâces de cette splendide époque; vous vous complaisez à ce mélange d'héroïsme, de raison et de roman, tout empreint de couleur espagnole et marquant si bien cependant les allures françaises; vous fréquentez les cercles et les ruelles, vous en connaissez et reconnaissez facilement les habitués. Vous aimez les guides qui vous mènent et vous dirigent au milieu de cette société charmante, et vous croyez, avec leur aide, avoir pénétré dans son for intime. Vous ne possédez pas encore la complète intelligence de ce temps, si vous n'avez pas, dans les quatre-vingts *Mémoires* qui le racontent, ressaisi, démêlé, rassemblé l'attache et le lien de la vie mondaine, lien gracieux que, pour la première fois depuis Auguste, la main du grand cardinal devait rattacher aux rouages de la politique et de l'État : la musique.

Depuis quelques années, la critique et l'érudition, guidées par l'esprit historique, se sont livrées sur les origines de la musique moderne à un travail qui a son prix, son utilité et son importance incontestables. Ce que quelques érudits seuls possédaient autrefois, ce qui appartenait exclusivement au domaine d'un Mersenne, d'un Fonccmagne ou d'un Griffet, a été mis à la disposition de tous. Et cependant, tandis que la physionomie littéraire du XVIIe siècle est connue à tel point que, malgré les ridicules, l'humeur plaisante ou héroïque des invités de l'hôtel de Rambouillet, par exemple, on ne confondra pas les « alcôvistes » d'Arthénice et des petits cabinets bleus de Julie avec les filles du bourgeois Gorgibus et leurs amoureux travestis..., la physionomie musicale, reléguée dans le clair-obscur de l'étude, manque d'ensemble, de couleur et de relief.

Par *physionomie musicale* j'entends la musique proprement dite, et non pas le ballet. M. Castil-Blaze et, à son exemple, ceux qui ne se piquent pas d'exactitude historique, n'ont voulu voir dans la société française, sous Louis XIII, qu'une troupe de danseurs et de ballerines. Leste est le procédé! Quoique l'union, la fusion même de la danse et de la musique n'ait jamais été plus intime qu'alors, celle-ci ne se laissait pas entièrement absorber par celle-là. A la cour et à la ville, au château de Saint-Germain comme dans le « palais de Roselinde » la musique seule remplissait un rôle permanent, continu, et ne se bornait pas à ces quelques « *sublimités et subtilités* » que l'on a mis depuis en évidence, comme de brillants coléoptères piqués sur un carton spécial dans une collection d'entomologie.

« Subtilités » qui tournent volontiers, il est vrai, au pathos et à l'emphase! « Sublimités » dont la couleur est fausse et le lyrisme outrecuidant! On *résonne* et on raisonne à outrance; on chante et on parle de tête; on quintessencie la rudesse de l'orchestre et de l'esprit; le cerveau prend la place du cœur. Mais, en France, nous trouvons toujours des ressources dans nos inconvénients, et nous sommes ramenés, par nos défauts mêmes, à notre grande qualité artistique : la netteté. Du mauvais goût musical et littéraire de la première moitié du XVIIe siècle jaillira, par contraste et par réaction, cette veine d'imagination perpétuelle dans le détail de l'expression plutôt que dans l'ensemble, qui nous ravit en musique comme en littérature; et si, au sortir du règne de Louis XIII, la littérature trouve avec la Fontaine, avec Mme de Sévigné et Mme de Maintenon l'invention, l'exactitude et l'atticisme réunis, la musique, de son côté, rencontre avec Lulli et bientôt avec Rameau, une simplicité, une pureté de forme, monotone, sans doute, mais que nous n'avons plus, que nous ne pouvons plus avoir, et qu'il nous sied alors d'aimer et de regretter dans le luxe de l'art moderne. En buvant dans notre or, regrettons les coupes antiques!

Peut-être n'est-il pas sans intérêt de remonter aux sources, de s'adresser aux documents de première main, aux pièces inédites, tout en consultant les travaux si fidèles et si complets de l'illustre collaborateur de cette *Revue*, et de tâcher ainsi de présenter au lecteur pressé ou qu'effraient les gros livres, le croquis rapide de la mu-

sique pendant la première moitié du XVIIe siècle, de son théâtre, de son caractère et de son originalité, de ses œuvres, de ses disciples et de ses enthousiastes, de l'influence enfin qu'elle exerça sur les mœurs et sur certains événements de cette époque « au grand air de gloire. »

I.

En France, on a toujours autant aimé la musique qu'en Allemagne ou qu'en Italie. Vous rappelez-vous Rabelais : « Un bateleur, un violeur, au milieu d'un carrefour, assemble, en cette bonne ville de Paris, plus de gens que ne ferait un bon prescheur évangélique. » Ce culte, ce goût de la mélodie, dont la marche progressive devait être si rapide, reçoit, dès le début du XVIIe siècle, une impulsion remarquable. La musique répondait si bien aux aspirations de ce peuple amoureux de bruit, de couleur et d'éclat ! « Sous le roi Louis treizième — écrit Mézeray — *la musique entra dans le plaisir de tous*. Et quoique la noblesse se trouvât accablée de dettes, et que les coffres du roi aient été vides, *chacun se composait des corps d'exécutants*. »

L'historien-philosophe qui a le mieux compris et fait revivre la société française de 1600 à 1650, M. Cousin, éclaire ce point d'une vive lumière : « Tout s'engoue de musique : princes et princesses du sang royal, grands seigneurs et grandes dames, courtisans et soldats, ecclésiastiques instruits et magistrats aimables, financiers, hommes de lettres, bourgeois et bourgeoises, tantôt fort riches, tantôt d'un rang inférieur, et touchant même au peuple, mais ayant encore des goûts distingués et de la politesse. La musique tient le premier rang des divertissements qui se mêlent à ceux de l'esprit ; elle préside en souveraine aux assemblées, à la galanterie, aux promenades aux chasses, aux parties de plaisir à la ville et à la campagne, et aux diverses manières de s'amuser et de passer agréablement le temps dans la bonne compagnie aristocratique et bourgeoise. » Et ailleurs : « Sous Louis XIII, on n'était pas un peu *honnête homme*, au sens bien connu de ce mot, si on ne donnait de temps en temps un concert plus ou moins considérable. »

La musique est si bien l'engouement du jour et la marque de la *générosité* du caractère ; elle est si profondément entrée dans les habitudes de l'élégance et du luxe, du *high life*, dirait-on aujourd'hui, qu'au premier acte du *Menteur*, Dorante pour éblouir Alcippe et Philiste de ses grandes façons d'agir, ne trouve rien de mieux :

. . . . . Que de leur tout conter.
J'avais pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster :
Les quatre contenaient quatre chœurs de musique
Capables de charmer le plus mélancolique.
Au premier, violons ; en l'autre, luths et voix ;
Des flûtes au troisième ; au dernier des hautbois,
Qui, tour à tour, dans l'air poussaient des harmonies
Dont on pouvait nommer les douceurs infinies.

On ne saurait plus royalement faire les choses. Aussi Philiste, saisi d'admiration, ne peut-il que dire à Alcippe :

Quoi ! sur l'eau, la musique et la collation !

Et Alcippe, non moins stupéfait, que répondre à Philiste :

Oui ! la collation avecque la musique !

De cette vogue, la satire populaire s'empare et se gaudit. Voulez-vous connaître par le menu et voir se dresser en pied devant vous les virtuoses du temps ? Allez à la place Dauphine ; allez écouter les vieux pîtres, les faiseurs de gaîté, les momus populaires, aux rires larges, aux grosses naïvetés, aux paternelles niaiseries. Gautier Garguille rencontre Turlupin « en l'autre monde » ; il lui donne des nouvelles de sa chère ville ; il lui annonce que l'on n'y peut plus marcher à l'aise, non pas tant « à cause de l'embarras des charrois et de la pédaille, que du trop grand ramassis de menestreurs, triacleurs, barytonneurs, souffleurs de flûte et râcleurs de guitare. Tu rirais à gueule-bée, ô mon ami ! — ajoute-t-il — si tu voyais les orgueilleux musiciens d'aujourd'hui, qui, d'un pas mustafique, les mains sur les costez comme pots à ances, desdaignent moustachiquement tout ce qu'ils rencontrent. Et qui pis est, de leur regard louchant soubz un bran-bralant panache, ils font frémir Jupin, qui est sur le point de leur céder son foudre et son aigle, pour avoir paix envers eux, nonobstant qu'ils ne fassent peur qu'aux limaçons, mouches et grenouilles. »

Est-elle trop violemment *chargée* cette caricature des musiciens enrichis et vaniteux ? Non : le trait, sans doute, est grossi ; mais en la rapprochant d'autres esquisses tracées par des mains plus habiles, on trouve bien des points de ressemblance.

Dans une lettre fort bien tournée, où elle raconte à une de ses amies son voyage de Paris à Rouen, Mlle de Scudéry peint un autre type de musicien, celui qui n'a pas fait fortune, qui ne peut aspirer, hélas ! au « bran-bralant panache, » et qui revient au pays, humble de bourse, sinon de voix : « Quoique plusieurs personnes, dit-elle, eussent contribué à son habillement, il ne lui en était pas plus propre. Son chapeau ayant, à ce que je crois, été autrefois à M. de Saint-Brisson, lieutenant de police, lui était trop large et lui tombait sur le nez. Son collet ressemblait assez à un peignoir ; son pourpoint était à grandes basques, et ses chausses approchaient fort de celles des Suisses. Enfin, plus d'un siècle et plus d'une nation avaient eu part à cet habit extraordinaire... Quoique plus incommode par sa voix que le bruit des roues du coche, il voulait toujours chanter. Nous en sortîmes fort honorablement, c'est-à-dire tambour battant par sa voix. »

Les grands seigneurs hantent les musiciens et les comédiennes. C'est le bel air que de « rauder le parterre en habit de Pantalon ». Les musiciens vivent sans vergogne aux gages des grands seigneurs. De ces relations serviles et de ces fréquentations hétéroclites résultent toutes sortes de scènes pitoyables. Les injures, les plaintes, les *hontes bues*, les vengeances, les familiarités insultantes vont leur train ; le bâton des laquais a beau jeu, et un soir, certain vicomte, assistant à la représentation d'une pièce dans laquelle deux des personnages s'injurient, crie à l'un : « Ami, tu me fais pitié ! Donne seulement à ce rustre qui t'insulte quatre pistoles comme j'ai fait tantôt, et sur ma parole tu en viendras à bout ! »

Gravement compromise et même arrêtée dans son développement naturel par les agitations politiques et religieuses qui, depuis les Valois, bouleversèrent la France, la musique est bien le reflet de l'époque : style maniéré, expression diffuse, langueur prétentieuse, miévreries et finesses, avec des éclats et des explosions que rien n'explique. La musique vocale et la musique instrumentale se mêlent et se confondent ; les madrigaux, les chansons à boire, tous les airs sont écrits pour être chantés ou joués *ad libitum*. Le chant consiste en une mélopée mesurée, sorte de récitatif envahi par l'appogiature, le trille, les groupes, auxquels l'exécutant ajoute encore les *brisés*, les *flattés*, etc., et que coupent des fragments d'accompagnement plus ou moins longs. Les duos se chantent à la tierce : éternel nocturne qui berce, mais qui endort aussi ! Les orchestres sont formés de clavecins, de lyres ou grandes violes à treize cordes, de dessus de viole, de harpes, de violons, de guitares, orgues, basses de viole, trombones, flageolets, cornets, clairons, trompettes à sourdine et autres. Pour l'exécution des *charivaris*, concertos burlesques fort en vogue, des engins spéciaux renforcent, comme aujourd'hui, l'orchestre. Ce sont, entre autres, des « castagnettes, des fifres, des sifflets, des musettes, des orgues de Perse, de petits rossignols de terre pleins d'eau, et des saulnières de bois que les musiciens attachent à leur ceinture et sur lesquelles ils battent avec des baguettes de tambour et font des fredons, le tout extrêmement joli et qui donne beaucoup de plaisir à ceux qui sont là. » O musique ! sublime joie

de l'homme, langue amoureuse et universelle, que nous sommes éloignés encore des jours de votre complet épanouissement, et que votre essor devra être puissant et hardi pour franchir en un siècle la distance énorme qui sépare ces « petits rossignols de terre » gazouillant à votre aurore, des conceptions sublimes de Beethoven, de Mozart, de Meyerbeer et de Rossini, vos grammairiens et vos poëtes!

Sous l'influence des jésuites et des oratoriens, ces « pères au beau chant », la musique d'église oublie ses traditions palestriniennes. Les messes s'affublent de vaudevilles; la chanson rit dans les motets; le pont-neuf se change en cantique. On renchérit sur les tours de force de Josquin Desprée, et les messes *ad imitationem modulorum : Amour me bat; Baisez-moi; A l'ombre d'un buissonnet, Dites-moi toutes vos pensées*, etc., sont remplacées, sans souci de la dignité du culte, par d'autres messes, dont l'étiquette porte : *J'ai couru tous ces bocages; Allons à Candie, allons! Videz vos flacons; Quand Madelon va seulette*, etc. C'est ainsi que Grégoire de Nazianze et les Pères avaient adapté les chants lithurgiques du paganisme aux prières de la religion nouvelle, mais avec un prétexte qui n'existe plus au XVIIe siècle. Quelques gens de goût cependant réagissent contre ces bouffonneries scandaleuses. Aux Minimes de la place Royale, au couvent Sainte-Marie de Chaillot, dans d'autres communautés religieuses, ils vont entendre de bonne musique et surtout un motet du « bonhomme Formé », le *nonne Deo subjecta erit anima*, qui passe pour le meilleur du temps. Le cardinal de Richelieu lui-même veut le connaître. La musique du roi, venue exprès à Paris de Saint-Germain, l'exécute deux fois de suite dans la chapelle du Palais-Royal. Enthousiasmé — ce qui ne lui arrivait guère — le cardinal fait servir aux musiciens un dîner magnifique et leur donne « *dix mille livres de l'argent du roi*, par ung acquit patent. » Plus tard, en 1664, on racontait l'anecdote à Louis XIV; et le grand roi, qui n'aimait pas moins la musique que son père et que Richelieu, mais qui lui préférait l'ordre dans les finances, répondait de son plus grand air : « Cela était bien aisé dans ce temps-là, mais à présent cela ne se fait plus. »

A bien observer le mouvement musical de cette époque, on se demande à quelle impulsion il obéit; à sentir passer sur toute une société ce souffle artistique, on cherche le foyer vivifiant qui le concentre et l'alimente. Dans les arts, quand il y a ensemble et courant, c'est qu'au fond il y a quelqu'un, un seul ou un petit nombre qui tient la main, qui contient et qui dirige.

Ce chef d'orchestre qui pendant trente ans battit la mesure à la France et ne s'occupa que de cela, confiant le soin des affaires de l'Etat et des siennes à la glorieuse tyrannie patriotique de Richelieu, ce musicien si profondément attaché à son art, on l'appelait alors : le roi Louis treizième.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La suite prochainement.*)

LA SENORA ROSARIO ZAPATER
ET
UN AUTOGRAPHE DE MEYERBEER.

Lorsque la mort vint, il y a trois mois à peine, fermer les yeux de l'illustre génie qui éleva l'art à des hauteurs inconnues jusqu'à lui, une préoccupation spontanée, unique, s'empara de tous ceux qui suivaient de loin ou de près ce grand deuil. Que deviendra *l'Africaine?* Que deviendront ces œuvres échappées chaque jour de la plume du compositeur infatigable pour qui le temps n'avait pas de limites et qui avait fait du travail la condition essentielle de sa vie? Hélas! si *l'Africaine*, cet objet de la sollicitude du maître à ses derniers moments et de l'attente universelle, devait voir le jour, tout ce qui existait en dehors de cette dernière œuvre était condamné par sa volonté suprême au néant du silence jusqu'au jour où une étincelle de son génie musical le rallumant chez l'un de ses petits-fils, en ferait le digne possesseur de ces précieux trésors laissés par son aïeul.

Ce ne furent pas seulement les œuvres publiées du grand homme qui reçurent alors une nouvelle valeur, une nouvelle consécration, celle de la postérité; c'est à qui, parmi les heureux propriétaires de témoignages dus à l'estime ou à l'amitié de Meyerbeer, se prit à s'enorgueillir de ces inestimables autographes, à en proclamer les beautés et à raconter les circonstances dans lesquelles ils avaient été obtenus.

Nous n'avons donc pas été surpris de lire tout récemment dans un journal de Madrid, *la Libertad*, les détails intéressants qui accompagnèrent le don fait par Meyerbeer, deux mois avant sa mort, d'une délicieuse composition à une jeune Espagnole, que son mérite rendait d'ailleurs parfaitement digne de la gracieuseté du maître, et qui n'est pas, au reste, une inconnue pour les lecteurs de *la Gazette musicale;* nous voulons parler de Mlle Rosario Zapater.

Ils se rappelleront peut-être en effet qu'un jour d'octobre 1861 apparut dans le salon de M. Georges Kastner, membre de l'Institut, cette jeune fille qui comptait à peine dix-sept ans, douée par la nature d'une voix merveilleuse, et chez laquelle une vocation innée, irrésistible, avait déjà développé un talent qui ne se rencontre d'ordinaire que chez des cantatrices éprouvées. Les suffrages qu'elle obtint d'un auditoire composé de sommités musicales et artistiques ne furent considérés par elle que comme un encouragement à perfectionner les belles qualités dont elle venait de donner une preuve si éclatante, et ce fut pour elle, si haut placée pour la pratiquer, que la devise : *Noblesse oblige*, devint une vérité.

Aujourd'hui c'est le journal *la Libertad* qui se charge de nous faire connaître les progrès accomplis par la senora Zapater.

Nous le laisserons donc parler :

« Tous les cerles musicaux de Madrid connaissent l'amateur aussi noble que distinguée qui s'appelle dona Rosario Zapater; tous ont pu apprécier sa magnifique voix de soprano, et de plus un style et une méthode qui lui donnent rang parmi les artistes de la réputation la mieux établie.

» Ce n'est pas seulement à Madrid que s'est révélée notre jeune et belle compatriote. Le séjour qu'elle fit à Paris avec sa famille il y a quelques années, lui valut les éloges des maîtres de l'art et entre autres de Rossini, qui, enthousiasmé de son chant, ajouta *expressément* pour elle aux cavatines du *Barbier* et de *Sémiramis*, et lui dédia, des ornements dans lesquels on ne sait qu'admirer le plus ou de la difficulté d'exécution vaincue ou du pur style rossinien de l'interprète.

» Mais la senora Zapater, artiste de cœur et de foi, ne se borne pas à cultiver le chant; elle s'est depuis longtemps familiarisée avec la langue du Dante, de Pétraque, de l'Arioste et du Tasse, et, inspirée par les vers de ces admirables poëtes, les prenant pour modèles, les étudiant sans cesse et les assimilant à son génie musical, elle marche sur les traces de Felice Romani, de Piave et de Camaranno, et comme eux elle écrit des livrets italiens dont nous ne sommes pas autorisés à divulguer les titres, mais que quelques-unes de nos célébrités littéraires ont été à même d'apprécier, et qu'elles ont jugés dignes des plus grands éloges.

» Le talent de la senora Zapater avait attiré l'attention de l'auteur de *Robert le Diable* et des *Huguenots*, et il s'était engagé à composer un morceau pour son album, mais en y mettant la condition qu'elle lui fournirait les paroles de l'air, qui devait d'ailleurs lui être dédié.

» Meyerbeer reçut les vers de notre compatriote, et il lui échappa, après les avoir lus, des paroles aussi sympathiques au talent poétique de celle qui les avait composés que flatteuses pour le pays qui l'a vue naître.

» Nous serions bien ingrats si, à notre tour et comme Espagnols, nous ne nous montrions pas reconnaissants envers l'auteur du *Pardon de Ploërmet* de sa courtoisie; et quant à la valeur de la distinction dont la senora Zapater a été l'objet de la part du compositeur qui a écrit pour elle la musique de l'air : *Il primo amore* (c'est le titre de cette poésie), on la comprendra quand on se rappellera combien Meyerbeer, surtout dans ces derniers temps où sa santé déclinait déjà, se montrait sobre de libéralités et d'hommages de ce genre.

» D'un autre côté, pour que nos lecteurs puissent juger par eux-

mêmes du mérite des vers qui ont inspiré Meyerbeer, nous les transcrivons en entier :

Il primo amore.

« *Tu m'ami!... quale accento*
Ch'empie il cor di ventura... di contento. »

—

« *Ah! mio caro or che vuò Iddio*
Che s'unisca al tuo mio core,
Jo t'el dono pien d'amore
D'innocenza e candor pien.

Palpitar per prima volta
Il sentii... quì... nel mio petto,
In quell'ora, oh mio diletto!
Ch'io trovai in tè mio ben. »

—

Per tè fù il primier sospiro
Che fuggì all'amor primiero,
Fù per tè il primo pensiero
Che l'amore mi svelò.

Ah! quel fuoco che nel seno
Nascondevasi possente,
A te... caro! fede ardente,
Per ognora ti giurò.

Si!

« *D'ignoti spasimi,*
Di sguardi amanti,
D'amor gl'incanti
Godei al fin.

Piacere insolito,
Sentì mio petto,
Di puro affetto,
S'apri il cammin. »

—

« *Mio cor in estasi,*
Restò sospeso,
D'amor difeso
Più non sarà.

Non può conoscere
Tanto gioire,
Cor che sentire
L'amor non sà. »

» Tel est le texte expressif sur lequel la plume de Meyerbeer a brodé l'une des plus suaves mélodies qu'il nous ait été donné d'entendre ; tout ce que nous en pourrions dire ne serait rien en comparaison de l'effet qu'elle produit, interprétée par la senora Rosario. Il y règne un sentiment de poésie si élevé qu'on la dirait composée par l'auteur sous l'influence du beau soleil d'Espagne, quand il brille au milieu de l'azur de ce ciel qu'admirent tant tous les étrangers qui visitent pour la première fois notre pays.

» Ajoutons qu'en envoyant à la senora Zapater un aussi précieux *autographe* (car ce morceau, musique et paroles, est tout entier écrit de la main de Meyerbeer), portant en toutes lettres qu'il a été composé expressément pour notre jeune compatriote, le maître a poussé la modestie au point d'accompagner son œuvre d'une copie faite par un calligraphe « ne trouvant pas digne que l'auteur de pareils vers reçût un *brouillon* écrit en caractères si peu intelligibles.

» Or, ces caractères sont très-nets, sans aucune rature, et certes on ne peut donner le nom de *brouillon* à la feuille sur laquelle est tracé : *Ce précieux joyau désormais incrusté dans la couronne artistique de celle qui, ayant à peine franchi les limites de l'extrême jeunesse, se voit destinée à des triomphes dont le moindre ne sera pas celui qui porte les applaudissements et les noms de Meyerbeer et de Rossini.*

» Quant à nous, en même temps que nous félicitons la senora Rosario Zapater, ne devons-nous pas nous enorgueillir de voir que des génies qui sont la gloire du monde civilisé, n'ont pas dédaigné de payer un juste tribut d'éloges et de sympathie à l'une des filles de notre Espagne, et ne devons-nous pas vivement regretter, comme nous le disions dans l'article nécrologique écrit par nous sur le grand homme, que l'impitoyable mort ne lui ait pas permis de mettre à exécution le projet qu'il avait formé dans les derniers moments de sa vie, de profiter de l'achèvement des chemins de fer pour visiter Madrid, Séville et Barcelone. J. O. »

En reproduisant l'article qui précède, nous sommes heureux d'avoir été des premiers à rendre au talent de Mlle Zapater la justice qu'il méritait, et d'avoir pressenti le bel avenir qui l'attendait. Nous avons appris d'ailleurs depuis que cet article a été imprimé, que Mlle Zapater a écrit les paroles de deux opéras italiens : *Gli amanti di Terruel* et *Covengonda*.

Le premier a été mis en musique par un compositeur espagnol de beaucoup d'avenir, don Aguire. Le journal *la Razon de Espana* annonçait même, il y a quelque temps, que cet opéra serait représenté à Valence l'hiver prochain. Le sujet en est fort intéressant et très-dramatique, le style noble, élevé. L'auteur des paroles y a ménagé des situations très-touchantes et très-propres à inspirer le compositeur.

On dit au reste que Mlle Rosario Zapater se propose de faire un voyage en Italie et de passer quelque temps à Milan. Espérons qu'elle nous reviendra ensuite, ne fût-ce que pour quelques mois, et que le public parisien connaîtra par elle-même les productions des deux illustres maîtres qui ont patronné son talent et surtout *Il primo amore, le Premier amour*, qui fut comme l'adieu à la vie, comme le chant du cygne de Meyerbeer !

LEO.

MÉMOIRE SUR L'ORIGINE DE LA MUSIQUE.

(5e et dernier article) (1).

Sous Charlemagne, à la fin du VIIIe siècle ou au commencement du IXe, Leidrade, archevêque de Lyon, institua des écoles où les clercs apprenaient à lire les évangiles et les épîtres (2) ; cela ne peut s'entendre de la manière d'épeler et d'assembler les syllabes, mais bien des intonations, de l'espèce de mélopée qu'on devait suivre dans cette lecture. Eh bien ! ne serait-ce pas là aussi un reste de cet accent latin, issu de l'accent grec, remontant même encore bien plus haut jusqu'à l'accent indou, et qui, malgré sa dégénérescence, était encore si musical dans la langue latine qu'il permettait aux orateurs d'avoir auprès d'eux, pour les soutenir par moments, un joueur d'instrument? J'ai observé, et il est facile de remarquer comme je l'ai fait, que, dans la récitation notée des épîtres et des évangiles, lorsque le diacre ou le sous-diacre débite beaucoup de mots sur le même ton, on peut aisément confondre la voix musicale avec la voix simplement orale, et que la première ne reprend sensiblement son caractère que lorsque le son vient à changer. Ceci et ce que j'ai dit plus haut sur le récitatif de certains opéras italiens, explique peut-être comment, chez les anciens, on pouvait soutenir par intervalle, au moyen d'un instrument de musique, non-seulement celui qui déclamait des vers, mais aussi l'orateur à la tribune. Je n'ai ni la science ni l'autorité nécessaire pour décider ces questions, mais je les rassemble, je les rapproche, et j'attends de leur importance, de leur propre force qu'elles fassent jaillir la vérité.

J'avais écrit ce qui précède, lorsque dans mes recherches j'ai trouvé la notation de certaines intonations de la langue siamoise qu'on dit être analogues à des intonations de l'ancien chinois. J'ai comparé cette notation avec celle de notre récitation psalmodique, avec les fragments qui nous restent de la musique grecque, dont quelques-uns au moins ne sont, selon toute apparence, qu'une dé-

(1) Voir le n° 51 de l'année 1863 et les nos 4, 5 et 30.

(2) *Cours d'hist. mod.*, par M. Guizot, 1828, page 372. Laborde, *Essai sur la musique*, t. Ier, page 110, notes.

clamation notée, enfin avec ce qu'on nous dit de l'accentuation sanscrite. On pense bien que je n'ai pas trouvé une entière identité entre toutes ces récitations. En vérité, il serait plus que surprenant qu'à travers les révolutions, les changements des empires, les croisements des races, l'accent du langage se fût maintenu intact depuis deux mille ans environ avant l'ère chrétienne jusqu'à nos jours. Mais si je n'ai pas trouvé entre ces récitations l'identité que je n'y pouvais chercher, j'ai reconnu entre elles certains points de contact qui m'ont frappé. Je prie d'observer que, dans ce qui va suivre, je n'ai pu et je n'ai dû envisager que des généralités; cela ressortait de la question elle-même. Dans les exemples de récitations que je viens de citer, on voit ordinairement la voix s'élever au commencement des phrases et s'abaisser lorsqu'elles se terminent. Entre ces deux termes, on trouve communément un assez grand nombre de paroles débitées sur un ton uniforme, mélangé par intervalles de quelques sons plus graves ou plus élevés. Cet accent sanscrit que précède, nous dit-on, une note sourde, peut-il être plus fortement marqué que dans certains passages des fragments de musique grecque qui sont arrivés jusqu'à nous? Enfin, il est une formule mélodique, très-courte, se composant de trois notes qui semblent s'enrouler autour de la note qui les suit, et qui se retrouve, sauf peut-être une différence dans la rapidité du mouvement, qui se retrouve, dis-je, plusieurs fois dans la notation siamoise, dans les fragments de musique grecque et dans notre récitation psalmodique. Chose bien singulière, cette formule mélodique est encore employée dans notre musique comme ornement du chant, sous le nom de petit groupe, *grupetto* (1).

Je parlais tout à l'heure de paroles, en plus ou moins grand nombre, débitées sur un ton uniforme, entremêlées par intervalles de quelques sons plus graves ou plus élevés. Cette note plus souvent employée, cette note dominante, se retrouve également dans tous les chants de l'Église; elle est un des caractères qui servent à en déterminer le mode. Ces chants, sous plusieurs rapports, peuvent, aussi bien que la simple psalmodie, être comparés aux fragments que nous possédons de la musique des anciens Grecs, cependant avec cette différence, bien essentielle il est vrai, que dans nos chants religieux on voit la mélodie proprement dite se dégager davantage des formes seulement accentuées, et s'acheminer vers ce qu'elle est devenue depuis dans ses plus beaux modèles. Cette dernière observation et le fait qui y donne lieu sont, je crois, d'une très-grande importance.

Je reviens à ce que je disais plus haut relativement aux points de contact très-remarquables que j'ai signalés entre la notation siamoise déjà citée, l'accent sanscrit, les morceaux de l'ancienne musique grecque qui nous restent et la manière dont nous récitons musicalement nos psaumes, et j'ajoute qu'à mon avis, toutes ces coïncidences proviennent de ce que — quelles que soient les révolutions — les générations sont toujours filles de celles qui les ont précédées, et de ce que l'expression des sentiments du cœur de l'homme est *une*, qu'elle porte certains caractères qui se retrouvent en tous lieux et toujours, parce que cette expression est le fruit de son organisation, qu'elle découle de sa nature. Les formes du langage peuvent varier suivant les temps et les peuples; l'accent du cœur, le cri des passions, est le même partout.

J'ai pensé que ces rapprochements, s'ils ne pouvaient être présentés comme des preuves incontestables à l'appui de mes idées, prêteraient au moins une certaine force à ce que je n'ai présenté que sous forme de conjecture.

(1) L'auteur de l'ouvrage d'où j'ai extrait les intonations siamoises citées plus haut, a si bien compris que la formule mélodique dont je viens de parler n'est autre chose que notre *grupetto*, qu'il s'est servi pour l'indiquer d'un signe semblable à celui que nous employons pour écrire en abrégé cet ornement du chant.

Je me résume. Les langues les plus anciennes, et elles appartiennent à l'Asie, étaient très-fortement accentuées. Leur accent a été dans l'origine essentiellement musical. Les nuances de cet accent, qui déterminaient la signification des mots, se sont multipliées à mesure que de nouvelles sensations se produisaient, que les idées se développaient et que le langage se diversifiait. Ces nuances, en se multipliant, se sont de plus en plus rapprochées et conséquemment sont devenues moins faciles à saisir. Alors on sentit le besoin de les préciser au moyen de certains instruments de musique. De là naquit une sorte de cantilènes du genre de celles nommées enharmoniques et qui sont attribuées à Olympe, le Mysien. Mais ces mélopées, où dominaient les intervalles minimes, dites par les voix seules et à raison de la difficulté de leurs intonations, étaient plutôt orales ou *prosaïques* suivant l'expression d'un auteur grec (1), que véritablement musicales; elles avaient perdu de leur première simplicité de vocalisation et, par suite, de leur antique énergie. Cependant l'instinct du chant inné chez l'homme, ce besoin de mélodie dans l'expression de ses joies, de ses amours, de ses douleurs même, qui lui est inhérent comme celui de la régularité du rhythme dans ses mouvements habituels, firent plus tard écarter des nuances d'intonation trop difficiles à saisir, et firent préférer un genre plus simple, le genre diatonique, d'où naissent des mélodies aux contours plus précis, plus arrêtés, et qui domine encore dans notre musique actuelle. Ainsi, notre art musical, aujourd'hui si puissamment développé, trouve son origine, son germe dans le premier langage de l'homme, dans l'expression de ses premières sensations, comme quelques traits à peine saisissables deviennent sous une main habile le point de départ de l'œuvre si correctement dessinée, si richement colorée, si expressive du grand peintre. Ce premier langage de l'homme fut, disent les auteurs, un chant perpétuel de l'âme; notre musique est l'expression vive, animée de nos affections les plus douces, les plus chères, les plus profondes. Le Tout-Puissant, en nous créant et en nous gratifiant du don de la parole, n'a pas voulu nous accorder seulement un langage sec, aride, mais il nous a donné la faculté de peindre pour ainsi dire par nos accents, tout ce qui touche, émeut notre cœur. Si les oiseaux, si tous les animaux ont un chant, tout au moins un cri pour faire connaître leur joie, leur terreur, pour célébrer la saison de leurs matérielles amours, l'homme qui a été formé à l'image divine, qui a reçu au front une émanation du souffle créateur, auquel a été fait le don heureux et malheureux d'une exquise sensibilité, en un mot, qui est né de la parole, du verbe de Dieu, ne pouvait être privé d'un langage riche, animé, coloré, pour rendre ses sensations, pour exprimer au divin ouvrier sa profonde reconnaissance, et pour chanter solennellement sa gloire et sa toute-puissance.

D. BEAULIEU.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *Giselle* et deux actes du *Trouvère*; S. M. le roi des Belges assistait à la représentation. — Mercredi, *les Huguenots* ont vu reparaître Faure, toujours admirable dans le rôle de Nevers. — Vendredi, on a joué *le Comte Ory* et le ballet de *Nemea*.

*** Pendant la représentation à laquelle il a assisté à l'Opéra, ainsi que nous l'avons dit, S. M. le roi des Belges a fait appeler M. Auber et s'est entretenu avec lui avec beaucoup de cordialité. Le roi des Belges connaît M. Auber et le tient en très-haute estime. Il lui a déjà témoigné à plusieurs reprises le grand cas qu'il fait de son caractère et de son talent.

*** A l'occasion de la fête du 15 août, des représentations gratuites seront données sur tous les théâtres encore ouverts à Paris. La représentation de l'Opéra se composera de *Guillaume Tell*, d'un pas dansé

(1) M. Vincent, manus. grec, page 22.

par Mlle Mouravieff et d'une cantate dont M. L. Halévy a écrit les paroles et M. Duprato composé la musique.

*** La direction du théâtre impérial de l'Opéra-Comique espère toujours voir ses travaux de réparation terminés pour le 25. L'intérieur de la salle recevra, ainsi que nous l'avons dit, une décoration complétement neuve et très-riche. On substitue la couleur rouge, comme étant décidément la plus avantageuse aux toilettes des femmes, à la couleur verte qui tapissait le fond des loges.— Outre les ouvrages à l'étude dont nous avons donné la note dernièrement, on doit mettre en répétition au mois de septembre un nouvel opéra de MM. T. Sauvage et Semet, qui a pour titre *Pulcinella*. Enfin nous savons que M. de Leuven s'occupe de nous rendre *l'Etoile du Nord* et *le Pardon de Ploërmel*.

*** La direction du théâtre Lyrique impérial s'occupe avec une grande activité des préparatifs de sa saison prochaine, dont la réouverture se fera le 1er septembre, très-probablement, par *la Reine Topaze*. Peu de temps après viendra *Martha*, dont les études sont fort avancées, et *l'Alcade;* Mlle Nielson débutera ensuite dans la *Traviata*, et il est question d'un ouvrage nouveau que M. Victor Massé écrirait pour Mme Carvalho, laquelle se repose en ce moment à Dieppe après avoir si brillamment clos la saison de Covent-Garden à Londres par *l'Etoile du Nord*.

*** On annonce l'engagement de Mme Talvo-Bedogni au théâtre impérial italien.

*** Il est question, au théâtre du Vaudeville, de profiter de la liberté des théâtres pour y représenter *le Devin du village*. L'opéra de J.-J. Rousseau serait orchestrée entièrement à nouveau par M. Jules Cadaux, et interprété par trois élèves du Conservatoire, lauréats du dernier concours, MM. Troy et Roy, et Mlle Laporte.

*** Les recettes brutes des théâtres impériaux subventionnés, des théâtres secondaires, concerts, spectacles concerts, etc., se sont élevées, pendant le mois de juillet, à 795,743 fr. 08 c.

*** S. Exc. le ministre de la maison de l'Empereur vient d'adresser à M. H. Berlioz la lettre qui suit :

« *Paris*, 12 *août* 1864.

» Monsieur,

» L'Empereur vient de vous nommer officier de la Légion d'honneur. C'est avec un véritable plaisir que j'annonce cette nouvelle à l'intelligent compositeur et au savant critique qui a tant fait pour l'art musical.

» *Signé :* Maréchal VAILLANT. »

*** De grandes fêtes auront lieu à Versailles pour l'arrivée du roi d'Espagne. On y représentera, entre autres, le divertissement de *Psyché*, avec une mise en scène qui rappellera celle du temps de Louis XIV, et l'addition d'un ballet nouveau par les artistes de l'Opéra. L'intermède de danse sera complété par le pas de *Giselle* que dansera Mlle Mouravieff au troisième acte, et par le ballet des saisons emprunté aux *Vêpres siciliennes*. La salle sera éclairée par 1,200 becs de gaz et 2,000 bougies.

*** M. Jaime fils, auteur des paroles de plusieurs opérettes, annonce dans une lettre adressée aux journaux, qu'il entreprend à l'aide de capitaux anglais la construction, sur le boulevard de Belleville, d'un théâtre qui contiendra trois mille places, et où seront représentés les chefs-d'œuvre du théâtre anglais ancien et moderne. Il ne serait dérogé à ce programme qu'une fois chaque année au 15 août. Ce jour-là M. Jaime ferait représenter un drame français en trois ou cinq actes d'un auteur complétement inconnu, et paierait sur les recettes 15 0/0 de droit d'auteur.

*** Le directeur du nouveau théâtre Saint-Germain s'occupe avec une activité croissante de l'ouverture prochaine de sa salle, qui reste fixée au 15 septembre. Au nombre des artistes qu'il a engagés récemment on cite M. Laglaize, ténor qui s'est fait une réputation à Florence; Mlle Mezerai et M. Albert Julien, tous deux fort applaudis au théâtre de Bruxelles; Marchand, des Bouffes-Parisiens. et Falchieri, baryton qu'on a entendu récemment à la Porte-Saint-Martin dans *le Barbier*.

*** Roger et Mlle Wertheimber sont engagés pour chanter au prochain festival de Troyes.

*** Dimanche dernier une grande fête orphéonique a eu lieu à Pantin. Cinquante-huit sociétés s'y étaient rendues. Les prix consistaient en nombreuses médailles d'or et en une couronne, également d'or, d'une valeur de 500 francs, donnée par la commune; elle a été gagnée par la Société de l'Odéon.

*** Adelina Patti est en ce moment à Boulogne-sur-Mer, où elle restera jusqu'au jour du festival de Birmingham. Sa sœur Carlotta a quitté cette résidence pour retourner à Londres. Leur frère Carlo Patti, qui était à Paris ces jours-ci, est parti pour Bruxelles, où il va perfectionner ses études dans l'art du violon, sous la direction et avec les leçons de Léonard.

*** Le président de la Société philharmonique de Boulogne sur-Mer était à Paris ces jours-ci pour compléter le personnel du concert extraordinaire que la Société organise pour le 24 août; ce concert surpassera en éclat tous ceux qu'elle a donnés jusqu'à ce jour. Le ténor Baragli et Adelina Patti doivent y chanter le duo de *Don Pasquale*, et la jeune et célèbre cantatrice dira en outre l'air final de *l'Etoile du Nord* avec les deux flûtes obligées, et le rondo de *la Sonnambula*.

*** Franz Liszt vient d'envoyer 100 ducats à la Société de secours pour les artistes hongrois, et il a en même temps exprimé le désir d'en faire partie.

*** L'auteur de *la Péri*, Vittor Pisani, est à Paris où il vient de terminer la musique d'un opéra nouveau en quatre actes : *Rebecca*, dont le poëte Piave a écrit les paroles.

*** Le *Petit traité d'instrumentation* à l'usage des jeunes compositeurs, de M. A. Elwart, a paru cette semaine. Nous rendrons compte de cet ouvrage de l'auteur du *Manuel des aspirants aux grades de chefs de musique de l'armée*.

*** Nous rappelons à nos lecteurs la souscription organisée à Dijon pour élever un monument à Rameau. Le conseil général de la Côte-d'Or a voté dernièrement une somme de 1,000 francs pour cette honorable entreprise; MM. Auber, Georges Kastner, membres de l'Institut, ont voulu être des premiers à souscrire, et le comité a tout lieu de compter sur l'appui du ministère d'Etat. Tous ceux qui cultivent l'art musical voudront prendre part à cet hommage rendu au grand musicien français.—Le trésorier général de l'œuvre est M. Bry-d'Arcy, inspecteur des forêts, rue Chabot-Charny, 26, à Dijon, et la souscription est ouverte chez MM. Retté et Ce (magasin Brandus), 103, rue de Richelieu.

*** L'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen vient de nommer président pour l'année académique 1864-1865, M. Amédée Mereaux, et pour son vice-président, M. Auguste Lévy. Ces choix ont reçu l'approbation générale. L'Académie met au concours divers prix pour les années 1865-66 et 67. Le sujet de ce dernier est : « Les origines du théâtre à Rouen et son histoire jusqu'à Pierre Corneille. » Elle décerne, en outre, chaque année, des médailles aux auteurs nés ou domiciliés en Normandie qui se sont distingués dans les sciences, les lettres et les arts.

*** Louis Engel, l'éminent professeur d'harmonium de Londres, est à Paris; il va s'y reposer quelques instants de ses travaux de la saison. On se rappelle que tout récemment Louis Engel a été accueilli avec la plus grande faveur par les cours de Madrid et de Vienne. Parmi ses dernières compositions, on cite un charmant morceau de chant, *Irène*, interprété de la façon la plus remarquable par Mme Sainton-Dolby, et dont le succès a été si grand qu'en cinq semaines le premier tirage a été épuisé; une seconde édition du même morceau en deux tons différents a été publiée de suite.

*** Tamberlick est arrivé à Madrid. *Poliuto* sera sa pièce de début au théâtre Rossini; après quoi il chantera *Otello*. Une représentation du chef-d'œuvre de Rossini venait d'avoir lieu avec Mongini, Vidal et Mme Spezzia. Le succès avait été grand.

*** La troupe du théâtre italien de Nice pour la prochaine saison est à peu près complète. Voici les noms des artistes engagés : ténors, Villani et Cantoni; barytons, Capelli et Rota; première basse, Segri Segarra; basse comique, Ronconi; soprani, Mmes Judith Beltramelli, Benedittina Grosso, Mersan-Ferruggi; contralti, Mmes Olympia Beltramelli et Emilia Grossi; comprimarii, MM. Angiolini et Grossi, Mme Angiolini.

*** Nous avons donné dernièrement quelques détails sur Deauville, la ville nouvelle qui s'élève comme par enchantement en face de Trouville, et qui semble destinée à devenir pour la France ce que sont Brighton ou Cheltenham pour l'Angleterre. On nous écrit que depuis trois jours une foule nombreuse y arrive pour les courses qui doivent inaugurer définitivement aujourd'hui dimanche la nouvelle plage, et que la fête sera des plus brillantes. La part de la bienfaisance y sera largement faite par un magnifique bal donné au bénéfice des pauvres sous le patronage de Mmes de Morny, de Metternich, de Barbantane, Dalloz, miss Oliffe, etc. En même temps sera inauguré le Casino, complétement terminé, et qui recevra Desgranges et son vaillant orchestre. Déjà, depuis une dizaine de jours on avait pu le voir à l'œuvre dans les jardins et sur la terrasse qui regarde la plage, et chaque concert attirait en grand nombre les gracieuses habitantes non-seulement de Deauville, mais aussi les jolies baigneuses de Trouville. L'auditoire retrouvait dans le répertoire varié et choisi de Desgranges ses airs favoris, et applaudissait chaleureusement à l'ensemble et à l'entrain avec lequel ils étaient rendus. Il est vrai que l'habile chef d'orchestre a été fort heureux dans la réunion de son personnel qui compte d'excellents artistes: aussi a-t-il reçu à maintes reprises les compliments de Félicien David qui, pendant les quelques jours qu'il a passés à Trouville, se montrait un de ses auditeurs les plus assidus.

*** On nous écrit d'Ems : « Après le grand succès d'Offenbach, il y a encore eu place pour celui très-franc et très-légitime de l'opéra de MM. Deforges et Laurencin, dont M. L. Deffès a composé la musique. *La Boîte à surprises*, tel en est le titre, est une pièce très-amusante dans laquelle se succèdent des aventures impossibles, et qui provoquent le rire depuis le commencement jusqu'à la fin. M. Deffès, dans *le Café du roi*

et *les Bourguignonnes*, qui n'ont pas été moins applaudis à Paris qu'ici, n'a pas mis moins de talent dans sa nouvelle œuvre que dans ses aînées. La musique de *la Boîte à surprises* est très-originale, vive et surtout mélodique. Comme cet opéra sera certainement représenté cet hiver à Paris, je n'entrerai pas dans l'analyse de la partition, mais je vous dirai qu'une ronde provençale très-colorée, un trio dans lequel se trouve une jolie phrase : *Oui, c'est là tout le mystère*, l'air de basse de Guyot, les couplets à deux voix : *L'avez-vous vue?* le rondo : *Une femme que l'on emballe*, et enfin, le quintette final, sont des morceaux de tout point fort bien réussis et qui ont provoqué des applaudissements universels. Ajoutons qu'ils ont été chantés délicieusement par Mlle Taffanel, MM. Désiré, Guyot et Pelva. — Mardi nous en aurons la deuxième représentation, et samedi, pour la clôture de la saison théâtrale, le public a demandé avec instances *Lischen et Fritschen* et *M. Choufleury restera chez lui.* »

*** On nous écrit de Bade que *la Fleur de lotus*, opéra de M. Jules Barbier et Prosper Pascal, vient d'y être représenté avec succès par Mme Faure-Lefèvre, Jourdan, Sainte-Foy et Jules Petit. M. Pascal a soutenu, sinon surpassé, dans cette nouvelle œuvre, la réputation qu'il s'était faite avec *le Cabaret des amours*, et l'on a remarqué et fort légitimement applaudi l'air de Mme Faure, celui de Jourdan, leur grand duo, les couplets de Sainte-Foy et le grand air de Jules Petit, qui contiennent des mélodies originales et dont l'harmonie est traitée avec un grand soin et beaucoup de science.—On avait donné quelques jours avant *le Déserteur* et *Joconde*. Raynal, Legrand, Mlle Tillemont, Mlle Henrion, Sainte-Foy, M. Jules Petit, Mlle Giraldine, Mme Numa Blanc, Mme Faure-Lefebvre, celle-ci surtout, et en premier lieu, ont été les interprètes applaudis de ces deux anciens chefs-d'œuvre. — Dimanche dernier la première représentation d'un opéra-comique en un acte : *le Rouet*, partition de Mme la vicomtesse de Grandval, a été accueillie très-favorablement.

*** Le plus grand attrait que Paris offrira cette année aux étrangers et aux touristes qui viendront le visiter, sera sans contredit la grande fête nationale et militaire qui aura lieu au pré Catelan aujourd'hui dimanche 14 août. Pour rehausser l'éclat de cette importante solennité, Son Exc. le maréchal Magnan a daigné accorder le concours des musiques du premier corps d'armée. Ce sera un de ces spectacles merveilleux que vainement on demanderait aux autres capitales de l'Europe et que seul le baron Taylor pouvait organiser. Réunies au remarquable orchestre de symphonie que dirige avec un talent aussi solide que distingué M. Forestier, l'un de nos grands artistes, les musiques militaires formeront une harmonieuse phalange qui ne comptera pas moins de mille exécutants. Pour couronner ce festival donné au bénéfice de l'Association des artistes musiciens, les musiques de la ligne, ayant à leur tête tous les tambours et clairons sous les ordres d'un tambour-major en grande tenue, et flanquées par les fanfares des chasseurs à pied, exécuteront, en suivant les allées sinueuses de l'immense pelouse du pré Catelan, une nouvelle retraite de la ligne, spécialement composée pour cette fête nationale.

*** Demain lundi, jour de la fête de l'Empereur, un grand concert extraordinaire sera donné au concert des Champs-Elysées. La première partie du concert aura lieu de 7 heures 1/2 à 8 heures 1/2, avant le feu d'artifice, et la deuxième partie se jouera de 9 heures 1/2 à 10 heures 1/2. Les personnes qui craignent les grandes foules qu'engendrent toujours les fêtes publiques, trouveront chez M. de Bessclièvre un abri sûr, frais et agréable. Le programme du concert sera un des plus beaux de la saison.

*** Une nouvelle qui paraît malheureusement se confirmer, s'est répandue depuis quelques jours. Le critique musical de *la Revue des Deux Mondes*, M. Scudo, serait atteint d'une affection cérébrale fort grave. Les amis de M. Scudo avaient remarqué chez lui, dans ces derniers temps, une certaine exaltation qui frappait tout le monde et qui leur donnait de l'inquiétude.

*** Luigi Marchionni, frère de la célèbre comédienne Carlotta Marchionni, et qui fut lui-même un acteur distingué, vient de mourir à Naples. Il a traduit un grand nombre de pièces françaises, et il était l'auteur des livrets de *Belisario* et de l'*Esule di Roma*, dont la musique a été composée par Donizetti.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Bordeaux.* — L'annonce de la reprise des représentations d'opéra a ramené le public au Grand-Théâtre. Il y avait foule aux *Dragons de Villars*. Mlle Lacombe, qui, quelques années auparavant, y avait créé avec tant de succès le rôle de Rose Friquet, y reparaissait. Elle n'y a pas été moins applaudie que dans l'origine; on l'a rappelée avec acclamation à la fin de la pièce, et le charmant opéra de Maillard a fait le plus grand plaisir. — Nous avons toujours les Bouffes-Parisiens de Paris; ils ont donné en dernier lieu, avec un succès de fou rire, *les Deux vieilles gardes*, et successivement *les Petits Prodiges, la Chanson de Fortunio, le Mari à la porte* et *la Chatte métamorphosée en femme.*

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — On annonce pour le commencement d'octobre l'inauguration de l'opéra anglais au théâtre de Covent-Garden ; il est question d'y représenter *le Prophète* de Meyerbeer, traduit en anglais. — M. Mapleson entreprend avec les principaux artistes qui ont brillé pendant la saison passée à son théâtre, une tournée en province, où il fera représenter plusieurs ouvrages de son répertoire. — M. Mellon, dont les concerts ont commencé, a engagé, outre Mlle Patti, Marie Krebs (1) et M. Lévy, un artiste oriental, Ali Ben Soualle, qui se fera entendre sur un nouvel instrument nommé le turcophone. — Arban est également engagé, ainsi que le violoniste Carolus, le violoncelle Paque, etc., etc. — Quoique l'offre de « testimonials » ou témoignages de satisfaction et d'estime envers les artistes dégénère depuis quelque temps en manie à Londres, on ne peut cependant qu'approuver cet usage quand il s'applique à des hommes qui en sont vraiment dignes par leur talent et leur réputation. Aussi a-t-on accueilli avec la plus grande faveur le projet formé par les nombreux élèves de Benedict d'ouvrir pour l'année prochaine — la treizième de son séjour à Londres — une grande souscription dont le produit sera consacré à lui présenter un « testimonial » auquel personne n'a plus de droits que lui et comme grand compositeur et comme gentleman.

*** *Mayence.* — Mme Viard-Louis (veuve du compositeur et violoniste N. Louis) vient de donner un concert où, notamment dans l'exécution des morceaux de musique classique, elle a obtenu un succès très-mérité.

*** *Stuttgart.* — Pendant l'année théâtrale, interrompue par la clôture de l'Opéra de la cour à la mort du roi de Wurtemberg, on a donné 204 représentations, parmi lesquelles figurent 83 opéras. Les compositeurs français y comptent pour 10 ouvrages, dont 4 d'Auber, 1 d'Adam, d'Halévy, de Mehul, de Boïeldieu, de Gretry et de Gounod. Les compositeurs allemands s'y sont trouvés partagés ainsi : Meyerbeer, 4 ouvrages, Mozart, 3; Weber, 3; Gluck, 1; Nicolai 1, et de Flotow, 2.

*** *Kreuznach.* — Notre saison des eaux est fort animée cette année. A défaut d'un théâtre et de salle de jeu, ce sont les concerts qui attirent la nombreuse société réunie ici. Le violoniste Auer, dont le talent a été si apprécié à Paris ; le chanteur Th. Formès, le pianiste Tausch, et Max Wolff, violoniste de mérite, ont surtout le privilége d'attirer la foule. Les frères Wieniawski sont attendus. Mme Clauss-Szarvady est arrivée, et l'on regrette généralement qu'on n'ait pas encore eu l'occasion d'applaudir la célèbre pianiste.

*** *Berlin.* — Mlle Santer a débuté avec succès dans le rôle de Rezia d'*Oberon*, qui a inauguré les représentations lyriques à la réouverture de l'Opéra royal.

*** *Vienne.* — Le ténor Wachtel a fait sa rentrée dans *la Muette de Portici* d'une façon fort malheureuse pour lui. Pris tout à coup d'un enrouement très-violent, il a dû interrompre son rôle au commencement du troisième acte, et la représentation n'a pu finir.

(1) Dans notre dernier article *Londres*, son nom, par suite d'une faute d'impression, a été écrit : Marie Krils.

Le Directeur : S. DUFOUR.

En vente chez J. TRESSE, galerie de Chartres, 2 et 3, Palais-Royal.

MEYERBEER

Notes biographiques

Par ARTHUR POUGIN

Prix : 1 franc

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

Sous presse :

OPÉRAS CÉLÈBRES

Transcriptions et Fantaisies pour la flûte avec accompagnement de Piano,

PAR

HENRI ALTÈS

Première flûte à l'Académie impériale de musique, membre de la Société des concerts et de la musique de l'Empereur.

1re livraison. — Op. 16.

ROBERT LE DIABLE

N° 1.	N° 2.
Transcription.	**Fantaisie.**
Prix : 7 50.	Prix : 7 50.

2e livraison. — Op. 17.

LES HUGUENOTS

N° 1.	N° 2.
Fantaisie.	**Caprice.**
Prix : 9 fr.	Prix : 7 50.

3e livraison. — Op. 18.

LE PROPHÈTE

N° 1.	N° 2.
Transcription.	**Fantaisie.**
Prix : 7 50.	Prix : 9 fr.

4e livraison.

L'ÉTOILE DU NORD

N° 1. — **Fantaisie.** — Prix : 9 francs.

— *Op. 19.*

LE PARDON DE PLOERMEL

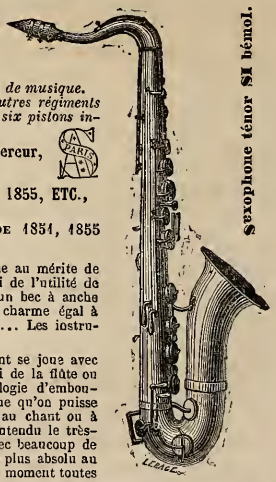
N° 2. — **Fantaisie.** — Prix : 9 francs.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS (Fondée en 1843)

50, rue Saint-Georges, à Paris.

MAISON ADOLPHE SAX

Saxophone alto MI bémol.



Saxophone ténor SI bémol.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique. Auteur du système d'organisation et fournisseur breveté de la musique des Guides et des autres régiments de la Garde impériale. — Inventeur des instruments à pavillon tournant, des instruments à six pistons indépendants, des nouvelles timbattes, des Saxhorns, des Saxophones, etc., etc.

Tous les instruments portent le nom : Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur, le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

SEULE GRANDE MÉDAILLE D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS INTERNATIONALES DE 1851 ET 1855, ETC.,

EXTRAITS DES RAPPORTS DES JURYS INTERNATIONAUX DES EXPOSITIONS UNIVERSELLES DE 1851, 1855 ET 1862, **relatifs aux Saxophones (BREVET DE 1846).**

« ..... Parmi les inventeurs d'instruments de musique, la plus haute distinction est due au mérite de M. Sax, qu'on le considère soit sous le rapport de la variété et de l'excellence, soit sous celui de l'utilité de ses inventions..... M. Sax a aussi créé la classe des *saxophones*, instrument de cuivre avec un bec à anche simple, dans le genre de celui de la clarinette. L'effet de ces nouveaux instruments est d'un charme égal à l'originalité de leur son, et ils portent au plus haut degré de perfection *la voix expressive*..... Les instruments exposés par M. Sax, de Paris, réalisent un grand progrès. » (*Exposit. 1851.*)

« FAMILLE COMPLÈTE DES SAXOPHONES, INVENTÉE PAR M. ADOLPHE SAX. — ..... L'instrument se joue avec facilité, car le doigté, semblable à celui des instruments qui octavient, est peu différent de celui de la flûte ou du hautbois. Les clarinettistes parviennent en peu de temps à le bien jouer, à cause de l'analogie d'embouchure avec leur instrument habituel. Le son du saxophone est le plus beau, le plus sympathique qu'on puisse entendre. Son timbre n'est celui d'aucun autre instrument. Mélancolique, il est mieux adapté au chant ou à l'harmonie qu'aux traits rapides, quoique son articulation soit très-prompte, et que nous ayons entendu le très-habile clarinettiste Wuille exécuter sur le saxophone un solo rempli de grandes difficultés, avec beaucoup de succès. Susceptible de toutes les nuances d'intensité, le saxophone peut passer du *pianissimo* le plus absolu au son le plus énergique et le plus puissant. Ce bel instrument, dont on n'a pas compris jusqu'à ce moment toutes les ressources, compose une famille complète qui se divise en huit variétés, lesquelles sont toutes à la quinte ou à l'octave les unes des autres..... L'examen attentif de la famille des saxophones révèle des faits de haute importance ; car cet instrument est nouveau par les proportions de ses tubes, par sa perce, par son embouchure et particulièrement par son timbre. Il est complet, car il embrasse toute une famille de huit variétés, de l'aigu au grave, qui, dans leur ensemble, renferment tout le diagramme des sons perceptibles. Enfin, il est parfait, soit qu'on le considère au point de vue de la justesse et de la sonorité, soit qu'on l'examine dans son mécanisme. Tous les autres instruments ont leur origine dans la nuit des temps ; tous ont subi de notables modifications à travers les âges et dans leurs migrations ; tous enfin se sont perfectionnés par de lents progrès ; celui-ci, au contraire, est né d'hier ; il est le fruit d'une seule conception, et dès le premier jour il a été ce qu'il sera dans l'avenir. Le jury n'a que des éloges à donner à M. Adolphe Sax pour une si belle découverte. » (*Exposit. 1855.*)

« M. Adolphe Sax nous a fait entendre sa famille si intéressante de saxophones, dont la sonorité ronde et charmante joue un rôle si utile dans nos musiques militaires. Le jury a également apprécié la pureté et la justesse de ses clarinettes et la belle sonorité de ses clarinettes basses, instruments que M. Sax a régénérés depuis longtemps, et dont les autres facteurs ont en vain essayé de reproduire le timbre distingué. On a également apprécié le son moelleux de sa clarinette contre-basse..... » (*Exposit. 1862.*)

Par décision impériale du 5 mars 1855, les musiques de la Garde et toutes les musiques d'infanterie de la ligne, composées de quarante musiciens, ont huit Saxophones en double quatuor. — L'introduction des Saxophones dans les musiques de fanfare produit des résultats tels, que la plupart des régiments de cavalerie, pour lesquels ils ne sont pas ordonnancés, les ont cependant adoptés, et en font l'achat en dehors des fonds alloués pour leur musique.

Les prix des saxophones sont les suivants :

Saxophone soprano, 200 fr. — Saxophone ténor, 225 fr. — Saxophone alto, 225 fr. — Saxophone baryton, 250 fr.

La maison Adolphe Sax peut livrer à un prix inférieur une certaine quantité de saxophones d'occasion, sopranos, altos, ténors et barytons à l'ancien diapason. — Les sociétés et les clients qui ne pourraient pas solder immédiatement leurs commandes obtiendront un assez long crédit, pourvu qu'ils fournissent une garantie de solvabilité suffisante, et moyennant une augmentation de 6 pour 100 sur les prix.

Pour les propriétés et les avantages des autres inventions de M. Adolphe Sax, consulter la notice qui se distribue chez lui, 50, rue Saint-Georges.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

34e Année. N° 34. 21 Août 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Représentation de gala à l'Opéra le 18 août 1864. — La musique à la cour et à la ville, sous le règne de Louis XIII (2e article), par **Mathieu de Monter.** — Audition d'orgue et de chant donnée par M. et Mme Lemmens, par **Louis Roger.** — Revue critique. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Nouvelles et annonces.

REPRÉSENTATION DE GALA A L'OPÉRA

Le 18 août 1864.

La représentation de gala que l'Empereur vient d'offrir au roi d'Espagne comptera dans les fastes de l'Académie impériale de musique et de danse. Vers huit heures une foule empressée attendait le passage de Leurs Majestés, dont le parcours n'a été qu'une longue ovation. Les abords de la rue le Peletier étaient illuminés et avaient conservé leurs drapeaux comme si Paris eût été jaloux de s'associer à la courtoise hospitalité de l'Empereur envers un hôte auguste. L'Opéra ruisselant de lumières attendait ses illustres visiteurs, qui sont arrivés à 9 heures moins quelques minutes.

En même temps que Leurs Majestés descendaient de voiture, le personnel diplomatique en grand uniforme montait derrière Elles les marches de l'Opéra, et l'effet de ce cortége était merveilleux.

Leurs Majestés, reçues à l'entrée ordinaire par M. Perrin, directeur de l'Opéra, et par M. Gulliet, secrétaire de l'administration, ont traversé, entre deux haies de fleurs, le péristyle converti en véritable jardin, et ont gagné, par l'escalier de droite, jonché de bouquets à chaque extrémité des marches, la loge qui avait été spécialement construite pour Elles au milieu de l'amphithéâtre. Six rangs de loges et plusieurs rangs de stalles avaient dû être sacrifiés; mais l'innovation avait été si habile, qu'il semblait que la loge impériale eût toujours existé à cette place, et les cris de *Vive l'Empereur!* allaient plus largement à leur adresse.

Tous les regards se tournaient vers cette loge qui, faite d'un dais de velours rouge orné de crépines d'or, était vraiment resplendissante. Sa Majesté Catholique était placée entre l'Empereur, qui avait à sa gauche la princesse Mathilde, et l'Impératrice, qui avait à sa droite le prince Murat. L'Empereur portait le collier de la Toison-d'Or, et le roi d'Espagne le grand cordon de la Légion d'honneur.

L'Impératrice, superbement coiffée d'un diadème de pierreries, était éblouissante de grâce et de beauté. Derrière ces augustes personnages se trouvaient les grands officiers de service. Au-devant de la loge impériale étaient les personnes de la maison de l'Empereur et de la maison du roi d'Espagne.

La loge impériale ordinaire était occupée par la famille particulière de l'Empereur; on y admirait la comtesse Rudpoli et les princesses de Canino, adorablement jolies.

Le personnel diplomatique étincelait dans le rang de loges à droite de Leurs Majestés, les ministres et les grands officiers, non de service, constellaient les loges de gauche; l'orchestre avait été réservé aux sénateurs et aux députés. L'éclat des uniformes était tel qu'il eût fait pâlir, en toute autre circonstance, la toilette des dames; elles avaient heureusement des diamants pour se défendre. Mme la princesse de Metternich, seule de femme dans la loge des chefs de mission, attirait tous les regards. Mme la duchesse de Morny, Mme la duchesse de Fernan-Nuuez, Mme de Pourtalès, et bien d'autres grands noms de beauté, complétaient cette féerie des yeux.

Des lustres chargés de bougies rehaussaient l'éclairage ordinaire de l'Opéra; le foyer avait été coupé en deux, de façon à faire un salon de repos pour Leurs Majestés: des deux côtés de la loge impériale et des deux côtés de la scène se tenaient deux cent-gardes, dont le magnifique uniforme s'harmonisait avec toutes ces somptuosités.

On jouait le ballet de *Néméa*. Leurs Majestés ont souvent daigné donner le signal des applaudissements. Vers 11 heures cette imposante représentation était terminée, et Leurs Majestés retrouvaient au départ les acclamations respectueuses et sympathiques qui les avaient accueillies à l'arrivée.

(*Moniteur.*)

LA MUSIQUE A LA COUR ET A LA VILLE,

Sous le règne de Louis XIII.

(2e article) (1).

II.

J'ai vu à Fontainebleau un portrait de Louis XIII, par Philippe de Champagne. Ce portrait fut peint dans les dernières années de la vie du roi, ruiné, exterminé par cette médecine implacable du temps qui, en s'acharnant à chasser les humeurs, chassait la vie. Pour conclure de la physionomie au caractère, l'histoire, depuis M. Bazin jusqu'à M. Michelet, s'est beaucoup trop attachée à cette peinture : longue figure brune et sèche, aux moustaches noires et minces, qui n'a rien d'Henri IV, rien de Marie de Médicis, mais qui a tout d'un Orsini, disaient les Espagnols, ou d'un prince italien de la décadence. Adressez-vous aux contemporains, consultez leur témoignage, celui de Jean Hérouard entre autres, médecin du roi, et qui a noté sa vie heure par heure, rapprochez ces renseignements authentiques, et au lieu de cet étrange et mystérieux souverain que la fatalité semble marquer au front, vous vous trouverez en présence d'un prince né pour la retraite plutôt que pour le trône, et n'ayant qu'une pensée dominante, et cela depuis sa plus tendre enfance jusqu'à l'heure de sa mort : — composer de la musique, faire de la musique, entendre de la musique. Ce point admis, voici que tout se tient, tout se coordonne, tout s'explique dans cette nature si diversement interprétée. Que l'histoire ait assigné d'autres raisons à l'indolence ou à l'incapacité gouvernementale de Louis XIII, je le comprends : sa majesté l'enchaîne au rivage politique. L'histoire musicale elle, n'a pas de ces scrupules; elle ne saurait se borner à dresser, comme sa grande sœur, la nomenclature des ballets écrits, réglés et dansés par le roi, des chansons ou des airs composés par lui et dont quelques-uns se retrouvent dans les œuvres du P. Mersenne et de Kircher, et dans des collections particulières.

Louis naît au mois de septembre 1601 « sous le signe de la Balance, qui comporte la notion de *justesse et d'harmonie.* » L'astrologie judiciaire, très en faveur à la cour, commente cet horoscope, et — admirez un peu la coïncidence ! — l'enfant royal, qui sera musicien, est baptisé *Louis le Juste,* par les devins et par les sages du Louvre, bien avant que Richelieu ne trouve dans l'affaire du gouverneur de Fougères l'occasion précieuse d'imposer ce surnom au peuple, qui commence déjà à dire : Louis le Bègue.

A neuf ans, il vient à la couronne. Beau, bien fait, très-réfléchi déjà « en ce temps-là, — nous dit Bassompierre, — il passait tout son temps à chanter et à jouer des instruments, à quoi il réussissait fort bien. » Mme de Motteville, en plusieurs endroits de ses mémoires, revient « sur la grande adresse et le talent particulier que le roi avait pour la musique. » A seize ans, ses goûts n'avaient pas changé, et Bassompierre dit encore : « Un jour que je le louais de ce que n'ayant jamais été montré à chanter et à jouer de tous les instruments, il y réussissait mieux que les autres, il me dit : « Il faudra » que j'apprenne encore à jouer du cor de chasse, et je veux être » tout un jour à sonner. »

Le soir, quand ses lecteurs lui lisent les vieilles chroniques, il écoute d'un air distrait et ennuyé ; mais qu'il s'agisse de David, de Charlemagne ou d'un roi dont les loisirs aient été consacrés à la musique, et son attention se réveille. Robert II qui, revêtu de ses habits royaux, couronne en tête, quittait les camps pour venir diriger le chœur aux matines de l'abbaye de Saint-Denis, et qui notait des proses, des antiphones et des hymnes; Jacques d'Ecosse, le plus habile virtuose de son temps; Maximilien d'Allemagne qui touchait des orgues ; Thibaut, comte de Champagne, Robert d'Anjou, roi de Naples, et René d'Anjou, roi de Sicile, Abdérame Ier, calife de Cordoue, Henri III, tous ces amis du « gay sçavoir, » ; Charles IX qui chantait au lutrin et protégeait les chantres, voilà les souverains qu'il chérit et dont la renommée l'attire. Rêveur, taciturne, faisant de son talent le Pylade métaphysique et imaginaire d'un Oreste vivant et ténébreux, il sait sourire cependant lorsqu'on lui rapporte que son père Henri IV chantait de sa belle voix de basse, en traversant les galeries du Louvre, et que sa tante avait appris le pas d'un ballet au grave Sully lui-même. Rien de cela ne lui échappe. Bien plus tard, lorsqu'il lui prendra la fantaisie de faire figurer douze conseillers au Parlement dans un ballet de sa composition, et que le marquis de Rosny ne jugera pas de sa dignité de gentilhomme de danser avec des « robins, » et déclinera l'invitation, le roi s'en plaindra à Sully, son père, en lui rappelant le trait de la sœur d'Henri IV. « Mon fils a des enfants, répondra Sully; il n'est plus d'âge à prendre rôle dans une mascarade. » Et le roi : « Je vois bien que vous voulez faire de mon ballet une affaire d'Etat. — Non pas, répliquera l'ancien surintendant, tout au contraire; je tiens les affaires d'Etat de Votre Majesté pour des ballets et de la musique. » Le coup était dur et bien de ceux qu'aimait à détacher le vieux misanthrope. Il avait touché juste, et le roi se tut.

Le 25 novembre 1615, Louis et l'infante d'Espagne reçurent la bénédiction nuptiale dans la cathédrale de Bordeaux. La pompe de la cérémonie, la majesté de l'assemblée, les grâces naissantes de sa femme, l'imprévu, la nouveauté de la situation impressionnent-elles le jeune roi ? Il n'est remué, il n'est vivement touché que par les chants, l'harmonie des orgues et le concert des instruments. « La belle musique ! » Il ne dit pas autre chose à ceux qui l'entourent et qui l'assistent.

Le roi revient à Saint-Germain : c'est pour danser la première fois dans un ballet de Mauduit et de Boësset. Quelque temps durant, il semble ne plus songer à la musique. Il apprend tour à tour, et avec une merveilleuse promptitude, à faire toutes sortes de métiers, hormis à régner sur la France. Un jour il est arquebusier, le lendemain canonnier, peintre ou menuisier: au débotté des chasses, il rase ses veneurs, il écrit de petits articles — les *communiqués* du temps — pour *la Gazette de France,* il fabrique des jetons, des filets de pêche, des pralines ou bien il larde des longes de veau. Tallemant des Réaux et les autres en font des gorges chaudes. Et la bonne de Motteville d'ajouter finement ; « Il faisait mille choses auxquelles les esprits *mélancoliques* ont coutume de s'adonner. » Mais, un beau jour, tout change. « Le chapeau sur les yeux, la main dans les chausses, sifflant toujours, il se promène sous les ombrages de Saint-Maur ou de Monceaux. Il rêvait de plus belle à ses airs — continue de la Porte, le valet de chambre de la reine-mère — le vendredi surtout, qui, prétendait-il, avait toujours été son jour heureux. (*Voilà bien une superstition d'artiste !*) Quand il était malade, ou que le temps l'empêchait de sortir, il y rêvait encore dans sa grande chaise à la romaine, où l'on peut se coucher tout de son long, et où bien souvent il faisait, le soir, de longs sommeils. »

Le roi mettait alors en musique des poésies d'Anacréon, des vers de Charles d'Orléans, de Baïf, de Montignac, de Miron, de Mlle d'Hautefort, du jeune Benserade, et aussi des psaumes et des motets. L'abbé de Boisrobert, « ce premier chansonnier de France, » collaborait avec Louis XIII. Il chansonnait les amours du roi, et le roi faisait chorus. Il chansonnait les mousquetaires « avec leurs noms béarnais du pays de M. de Tréville, qui sont noms à tuer chiens », et le roi trouvait la chose admirable. Avec son occupation favorite, ses humeurs noires se dissipaient, comme nuées d'orage au souffle d'un vent frais. Mieux que la médecine, la musique le guérissait. Il eut ainsi une période de gaieté : moment rapide, lueur passagère!

(1) Voir le n° 33.

Aux grandes dames qui venaient lui demander des grâces, il imaginait de faire danser des « courantes ». Par l'intermédiaire d'un M. de Bourdonné, de Dreux, il demandait à M. Godeau, depuis évêque de Grasse, d'écrire les vers de son ballet de prédilection, *la Chasse aux merles*. M. Godeau en est encore à les faire! Deux de ses musiciens, inexacts ou malhabiles, auxquels il avait rogné les appointements, allaient au petit coucher, sur l'avis de Marais, le bouffon, danser une mascarade à demi habillés. — « Que veut dire cela? demandait le roi. — C'est, Sire, que gens qui n'ont que la moitié de leur salaire ne s'habillent aussi qu'à moitié. » Le roi en riait et les reprenait à son service. L'après-dînée, quand on dansait un ballet du duc de Nemours ou du comte d'Agli, du cardinal de Savoie ou des RR. PP. jésuites, — car tout le monde s'en mêlait — il ne représentait que les personnages comiques. Après que la reine Anne, qui aimait beaucoup la danse et qui dansait fort bien « avait couru la Boccane », le roi reproduisait ses poses et ses gestes, « de manière à dérider les plus graves ».

« L'on avait réglément trois fois par semaine, — écrit Mlle de Montpensier, — le divertissement de la musique, que celle de la chambre du roi venait donner, et la plupart des airs qu'on y chantait étaient de sa composition; il en faisait même les paroles. » Ce qui est pour un compositeur — soit dit en passant et sans rancune — le vrai moyen d'avoir un livret à sa guise! Avec Tallemant, nous entrons dans l'intimité de ces petits concerts : « Sur la fin de la soirée on chanta des airs du roi. Le Pailleur, pour faire sa cour, dit à demi haut : « Ah! que ce dernier air mériterait bien d'être chanté encore une fois! » Le roi dit : « On trouve cet air là beau, recommençons-le! » On le chanta encore *quatre fois*. Le roi battait la mesure. »

« Un autre soir — c'est Tallemant qui parle — le roi proposa de former une symphonie, depuis les plus bas instruments jusqu'aux trompettes, et il décida qu'il n'y entrerait personne qui ne sût la musique. » *Former une symphonie! n'y faire entrer que des musiciens!* Que veut dire Tallemant? Le roi n'a-t-il pas sous la surintendance de Boërset de Villedieu, et sous la direction de Vincent, de le Bailly, de Guedron, de Justice, de Moulinier, de l'abbé de l'Auroy, une musique de chapelle et une musique de chambre, fonctionnant régulièrement, et qui se recrutent parmi les artistes les plus renommés de l'époque? Ce corps de musique, — Mlle de Montpensier vient de nous l'apprendre, — ne donne-t-il pas *réglément* des concerts chez le roi? Sans doute, mais la pensée de Louis XIII, depuis longtemps caressée, est de former, en dehors de sa musique ordinaire, une sorte de société philharmonique composée des grands seigneurs et des grandes dames retenus à la cour par les devoirs de leur charge. Ou les paroles du roi que Tallemant rapporte ont trait à la réalisation de ce projet, où elles ne présentent aucun sens. Le roi, en effet, n'eût pas posé cette condition formelle « de savoir la musique » s'il ne se fût pas agi d'autres personnes que celles qui formaient la chapelle et la chambre. Ce que désire surtout Louis XIII, c'est de pouvoir diriger lui-même cet orchestre aristocratique, et de l'avoir constamment à sa disposition pour l'exécution de ses œuvres, sans apparat, néanmoins, sans caractère permanent, et dans un heureux et facile courant d'intimité. Cette pensée, il la met en pratique le soir même où il la formule. Tallemant nous montre à l'orchestre, et faisant leur partie « en pourpoint de velours et collets de point de Venise à la féminine, le maréchal de Schomberg, les ducs de Nemours et de Mortemart, » le roi lui-même « qui bat la mesure, » réformant ainsi, dans l'intérêt de son projet, la tradition et l'étiquette.

Voilà donc le sujet des sombres méditations de Saint-Maur et du Louvre, pour lesquelles l'histoire n'a pas eu assez de commentaires sinistres! Plus nous allons, en vérité, et plus la mort de Sully semble résumer exactement le caractère et la biographie de ce conspirateur... philharmonique : « Les ballets et la musique sont les affaires d'Etat de Votre Majesté! »

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La suite prochainement.*)

AUDITION D'ORGUE ET DE CHANT

Donnée par M. et Mme LEMMENS.

Il y a quelques mois, — c'était pendant la semaine sainte, — M. Lemmens, professeur d'orgue au Conservatoire de Bruxelles, se faisait entendre dans une séance toute spéciale à laquelle assistait Meyerbeer. Le maître immortel, à qui nous devons tant de chefs-d'œuvre, avait entendu parler de Mme Lemmens-Sherrington et de la réputation qu'elle s'est faite en Angleterre comme cantatrice. Il avait manifesté le désir de l'entendre, et c'était pour l'époque actuelle qu'elle devait à cet effet se rendre à Paris. Malheureusement le grand homme n'était plus là pour apprécier son talent et lui confier peut-être l'interprétation d'une de ses glorieuses conceptions.

M. et Mme Lemmens se sont nonobstant fait entendre dimanche dernier dans le grand atelier de M. Cavaillé-Coll, facteur d'orgues, rue de Vaugirard. Bien que la saison ne soit pas favorable à une audition musicale, les deux artistes ont trouvé à Paris d'assez bons juges pour ne pas avoir à regretter les deux heures qu'ils ont bien voulu leur consacrer. Parmi les personnes qui composaient l'auditoire, on remarquait MM. Ambroise Thomas, Louis Lacombe, Pasdeloup, Denne-Baron, Neukomm, le frère du célèbre chevalier de ce nom, et beaucoup d'amateurs de distinction.

Le programme de la séance était composé de morceaux courts, parfaitement choisis et de différents styles.

M. Lemmens, dont le talent sur l'harmonium ne s'était pas encore révélé à Paris, vient d'y sanctionner sa réputation. Il a joué un *Nocturne* en *si* bémol mineur, un morceau intitulé *Souvenir du château de Bierbais*, une *Invocation* et une *Romance sans paroles*. Ces quatre morceaux font partie d'un recueil qui sera publié prochainement. Ils sont conçus dans une donnée toute nouvelle. M. Lemmens se dispense de tirer les registres aussi fréquemment qu'on le fait d'ordinaire. C'est dans la soufflerie, dans l'expression et dans la percussion qu'il va chercher ses effets. Disons qu'ils sont si habilement préparés qu'on croirait que l'organiste varie sans cesse l'emploi des jeux. D'un autre côté, il fait le meilleur usage de la percussion et obtient, grâce à elle, des accompagnements d'une grande légèreté, et une multitude de petites notes détachées qu'il serait à peu près impossible de tirer des anches libres.

M. Lemmens joue d'ailleurs avec un sentiment exquis; son jeu pur, correct, lié, délicat, savamment nuancé, n'a nul besoin de recourir sans cesse au *vibrato*, et ses compositions sont appropriées avec beaucoup d'art à l'orgue expressif.

M. Lemmens s'est mis ensuite au grand orgue commandé par le marquis de Lamberty, et qui depuis plusieurs mois fait l'admiration des artistes et des amateurs amenés par le hasard dans les ateliers de M. Cavaillé-Coll.

Dès les premiers accords frappés par l'éminent artiste, nous avons retrouvé ce beau style, cette forme raisonnablement sévère, toujours favorable à l'expansion et au développement des idées, mélange heureux de la scolastique d'outre-Rhin et des élégances de l'art français.

Après chaque morceau, des applaudissements, qui s'adressaient au pompeux instrument et à l'artiste qui le maniait si vaillamment, ont traduit à plusieurs reprises les émotions de l'auditoire.

Mme Lemmens-Sherrington a alterné pendant la séance avec son mari. C'était la première fois qu'elle chantait devant le public parisien. Le bruit de ses succès à Londres l'avait devancée.

Mais dès le premier morceau, un air de Haendel, *l'allegro d'Il Pensieroso*, Mme Lemmens s'était concilié toutes les sympathies de ses auditeurs. Nous avons applaudi une belle et sympathique voix, parfaitement égale dans tous les registres, sonore et fraîche, vibrante parfois comme un clairon, douce et pénétrante comme une flûte. Depuis longtemps nous n'avions entendu un trille aussi bien conduit. Mme Lemmens en dirige les battements avec une rare habileté; elle les presse ou les ralentit, augmente ou diminue l'intensité des sons avec une sûreté qui n'a rien de mécanique, et qui laisse la voix en pleine possession d'elle-même. Nous avons retrouvé les mêmes qualités dans les *variations* de Rhode et dans l'*Ave Maria*, de Cherubini, chantés avec un sentiment, un charme et une grâce auxquels, la veille, Rossini, dans son salon, où M. et Mme Lemmens s'étaient fait entendre, s'était plu à rendre une justice éclatante devant la foule de notabilités qui s'y trouvait réunie.

C'est donc un grand succès que Mme Lemmens vient de remporter, et qui nous ferait vivement désirer de la voir prendre sur un de nos théâtres lyriques une place qui nous donnerait deux talents à la fois : celui d'une brillante cantatrice et celui d'un organiste de premier ordre.

LOUIS ROGER.

REVUE CRITIQUE.

A. Batta. — *Fantaisie sur* ROBERT LE DIABLE *pour violoncelle, avec accompagnement d'orchestre ou de piano.*

Il serait difficile de compter toutes les transcriptions qui sont issues de l'immortel chef-d'œuvre de Meyerbeer, et nous ne sommes pas au bout. Tant que resplendira la gloire de l'opéra le plus universellement populaire dont ce siècle a eu la primeur, les merveilleux trésors de mélodie qu'il contient seront une source inépuisable et toujours nouvelle, de morceaux destinés à refléter la pensée du maître sous mille formes diverses. Bien d'autres qu'Alexandre Batta apporteront encore leur pierre à l'édifice fondé sur le génie de l'illustre musicien qui n'est pas descendu tout entier dans la tombe; mais peu d'artistes le feront avec le talent, avec la conscience que l'éminent violoncelliste a prodigués dans sa brillante fantaisie sur *Robert le Diable*.

Nous n'avons pas à pronostiquer le succès de ce morceau, qu'Alexandre Batta a fait entendre dans plusieurs concerts de la saison dernière; c'est aujourd'hui un fait acquis, et dont il ne nous reste qu'à proclamer l'existence. Dépouillée du prestige de l'exécution du virtuose, la fantaisie de Batta ne perd aucune des qualités qui l'ont fait accueillir avec enthousiasme par tous ses auditeurs. L'effet doit en être attribué tout d'abord à l'heureux choix des motifs dont elle se compose; ils sont peu nombreux: l'évocation des nonnes, l'air de *grâce* et la cabalette si connue : *L'or est une chimère*; voilà tout. Mais leur fusion est si habilement opérée, elle donne lieu à des combinaisons si imprévues et si charmantes, à des variations d'un si séduisant attrait qu'on arrive à l'explosion finale en regrettant, malgré les développements de l'œuvre, qu'elle se termine sitôt. Sans nul doute, les difficultés dont elle est semée ont besoin de l'interprétation de Batta pour ressortir dans tout leur éclat; mais elles ne sont pas tellement inabordables qu'on ne puisse, en les affrontant, obtenir un résultat des plus satisfaisants.

P. Bernard. — LA FOI, *chœur de G. Rossini, transcrit et varié pour piano.*

Professeur émérite, dont la méthode produit chaque année les plus heureux et les plus brillants résultats, M. Paul Bernard, malgré les soins absorbants qu'il donne à ses élèves, trouve encore le temps de se livrer à la composition, et d'augmenter incessamment le nombre de ses œuvres déjà considérables. Il y a quelques années, il a obtenu un très-légitime succès en transcrivant *la Charité*, de Rossini. Il y ajoute aujourd'hui *la Foi*, qui ne sera pas moins bien accueillie, parce que les mêmes qualités s'y rencontrent. Plein de respect pour la pensée du maître, M. Paul Bernard ne l'a pas noyée dans un déluge d'ornements ambitieux; et cependant son dessin harmonique est loin d'être sans valeur. Le chant de Rossini est bien posé, et les variations que le transcripteur en a tirées sont un excellent modèle d'étude pour les pianistes qui ont surmonté les premières difficultés de leur art.

E. Jonas. — SOUVENIR D'UN SONGE, *mélodie pour piano.*

Quelques mesures d'introduction, larges et fières, un thème charmant de grâce et d'expression, de fines et élégantes broderies, servant à orner le chant, et non à l'effacer, tout cela en quatre pages, dont la conclusion est amenée avec un rare bonheur, telle est la mélodie parfaitement nommée de M. Emile Jonas. A peine parue, nous savons qu'elle a déjà fixé l'attention des connaisseurs, et qu'elle est même appréciée à l'étranger, où l'on se prépare à lui faire les honneurs de la transcription orchestrale. M. Emile Jonas, professeur distingué du Conservatoire, s'est fait connaître avantageusement par ses productions pour le théâtre et pour l'orphéon. Son *Souvenir d'un songe* ajoutera, sous une autre forme, un nouveau fleuron à sa couronne de compositeur.

Y.

REVUE DES THÉATRES.

VARIÉTÉS : *La Liberté des théâtres*, salmigondis mêlé de chant et de danse, en six actes et quatorze tableaux, par MM. Théodore Cogniard et Clairville.

Les espérances qui se sont fondées sur la liberté théâtrale, malgré quelques tentatives faites un peu au hasard, ne se sont point encore réalisées; mais tout vient à point à qui sait attendre, et nous sommes de ceux qui croient fermement aux avantages de l'émancipation. Ce n'est pas par quelques quolibets lancés contre leurs concurrents futurs que les anciens théâtres privilégiés entraveront les conséquences de cette grande et utile mesure. Seulement, c'est un droit qu'on ne saurait leur contester, et s'ils en usent avec esprit et malice, tout est profit dans une guerre de ce genre. En admettant que la liberté des théâtres n'ait eu jusqu'ici d'autres résultats que celui de procurer un grand succès aux Variétés, c'est toujours cela de gagné. Le reste viendra plus tard, en son temps et à son heure.

Le *salmigondis* de MM. Théodore Cogniard et Clairville est vraiment bien nommé. Il ne faut lui demander ni rime ni raison, ni queue ni tête. C'est une critique à bâtons rompus de tous les excès qui pourront surgir du régime de la liberté à la scène. La tragédie, l'opéra, le vaudeville, les pièces militaires, le ballet-pantomime, les marionnettes y sont passés tour à tour en revue, à peu près comme cela se pratiquait dans une vieille pièce du Palais-Royal, intitulée *les Folies-Dramatiques*; néanmoins, le but n'est pas le même. Au Palais-Royal, on se moquait du présent; aux Variétés, on s'amuse aux dépens de l'avenir. Les artistes sont à l'enchère; un pâtissier et un traiteur se les disputent à qui mieux mieux, et fondent, pour les utiliser, les entreprises les plus cocasses.

Nous ne les suivrons pas dans leurs tentatives fantaisistes qui nous mèneraient beaucoup trop loin. Nous nous bornerons à constater que sur les quatorze tableaux qui composent cette épopée bouffonne, les deux tiers, pour le moins, sont très-gais, très-ingénieux, très-variés, en un mot, très-réussis sous tous les rapports. Nous citerons, entre autres, l'adjudication des comédiens, la répétition de l'Opéra, les *pupazzi*, la fontaine enchantée. Nous voudrions pouvoir louer au même degré le théâtre restaurant, la pièce militaire et le ballet; les éléments en sont bons; mais ils auraient besoin de larges coupures.

Quant aux artistes, nous n'avons que du bien à en dire. A l'exemple de leurs camarades du Palais-Royal, ils commencent à se connaître, à s'entendre, à se fondre, et le moment approche où ils constitueront une excellente troupe d'ensemble. Dans toutes ces sortes de pièces, il y a des compères qui sont chargés de mener l'action et de faire les honneurs de leurs confrères. Cette tâche, plus lourde qu'on ne pense,

est échue à Alexandre-Michel et à Couder qui s'en acquittent tous les deux à merveille. Dupuis, Grenier, Hittemans, Blondelet, Ch. Potier, Mlle Aline Duval, Mlle Silly ont des rôles plus effacés, mais ils en font des types très en relief.

L'acte du *Violon enchanté* nous a révélé deux artistes qui, pour leur part, contribueront puissamment à la vogue de la *Liberté des théâtres*. L'un est un bon musicien qui a été chef d'orchestre au Palais-Royal, qui dirige aujourd'hui celui de l'Eldorado, et qui, par boutades, a quitté plusieurs fois son pupitre pour monter sur les planches. Pianiste, violoniste, compositeur, acteur bouffe, Hervé est tout cela, avec une verve, un entrain sans pareils. L'autre est une jeune et gentille débutante qui vient du théâtre des Célestins, à Lyon. Elle joue l'ingénuité d'une manière agréable, elle chante avec goût les mélodies charmantes de son camarade Hervé, et elle exécute en virtuose un solo de violon fort bien choisi. Mlle Vernet a, en outre, un nom qui ne peut manquer de lui porter bonheur sur la scène des Variétés.

Le succès de la *Liberté des théâtres* a été très-vif le premier jour, et tout nous fait croire qu'il ira *crescendo*, grâce à une interprétation des plus satisfaisantes et à une mise en scène des plus soignées. Les bravos décernés aux artistes n'empêcheront pas le public d'applaudir également *la Fontaine merveilleuse*, du professeur Weller, qui reflète toutes les couleurs du prisme; les pas réglés par Mlle Mélina Marmet, première danseuse du théâtre de Milan, et surtout les *Pupazzi* de M. Lemercier de Neuville, qui représentent plusieurs artistes célèbres, dont la voix est imitée, dans la coulisse, par Alexandre Michel, par Alexandre Guyon et par Mlle Silly. Il faut voir et entendre la charge de Mélingue et celle de la fameuse Thérésa; c'est la nature prise sur le fait; mais de toutes ces parodies, la meilleure est, sans contredit, celle de Dupuis qui s'imite lui-même.

D. A. D. SAINT-YVES.

Par sa volonté dernière, Meyerbeer a autorisé la représentation et la publication de *l'Africaine*. En conséquence du vœu exprimé par l'illustre défunt, un traité a été signé le 12 de ce mois entre Mme Meyerbeer et M. Perrin, directeur du théâtre impérial de l'Opéra. *L'Africaine* doit être incessamment mise à l'étude, et la première représentation aura lieu au mois de février prochain. — Elle sera éditée par la maison G. Brandus et S. Dufour.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *Guillaume Tell* pour la représentation gratuite du 15 août. — Mercredi, *le Trouvère* et *le Marché des Innocents*. — Jeudi, *Néméa* pour la représentation de gala offerte à Sa Majesté Catholique, et vendredi *Robert le Diable* qui avait attiré une foule considérable.

*** *Roland à Roncevaux*, dont on presse les répétitions, sera interprété par MM. Gueymard (Roland), Belval (l'archevêque Turpin), Cazaux (Gannelon), Warot (un pâtre); Mmes Gueymard (Alde), Camille de Maesen (Saïda), Levielli (un page). Le ballet sera composé de Mmes Eugénie Fiocre, Fioretti, Fonta, Brach, etc.

*** La fête du 15 août a été célébrée avec une grande solennité et elle a été secondée par un temps admirable. Comme toujours, la musique y a occupé une large place. Dès cinq heures du matin, les amateurs se postaient aux abords de l'Opéra, seul théâtre lyrique ouvert à la foule, pour y attendre patiemment jusqu'à 2 heures l'ouverture de la salle, envahie en un clin d'œil. Le chef-d'œuvre de Rossini a été écouté avec un recueillement qui n'était troublé que par les applaudissements; ils ont surtout éclaté au trio du deuxième acte, admirablement chanté par MM. Faure, Villaret et Belval. La cantate de MM. Lud. Halévy et Meilhac, dont M. Duprato a composé la musique, avait toutes les qualités qu'on peut attendre de ces œuvres fugitives et du mérite reconnu des auteurs; chantée par Mme Marie Sax, MM. Morère et Dumestre, elle a été chaudement accueillie. — Le soir, les façades de tous les théâtres de Paris, pavoisées de drapeaux dès la veille, ont été splendidement illuminées.

*** Dans quelques jours les réparations de la salle de l'Opéra-Comique seront entièrement terminées. Toutefois, la réouverture n'aura pas lieu avant le 1er ou le 2 septembre.

*** Au nombre des décorations accordées par S. M. l'Empereur à l'occasion de sa fête, la croix de grand-officier, donnée à Rossini, et la promotion d'Hector Berlioz au rang d'officier, ont été saluées avec acclamation dans le monde musical. — M. le comte Gabrielli et M. Nicou-Choron ont été nommés chevaliers. — Plusieurs littérateurs qui travaillent pour le théâtre, MM. Lud. Halévy, Hector Crémieux, Lambert Thiboust, Varin, Benjamin Antier, ont obtenu la même distinction. — MM. E. Legouvé et Saintine ont été promus au grade d'officier.

*** M. de la Rounat, directeur du théâtre de l'Odéon, et M. Garnier, architecte du nouveau théâtre de l'Opéra, ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

*** Samedi dernier, S. Exc. le ministre de la maison de l'Empereur a donné un grand dîner à l'occasion des récompenses décernées aux exposants et de la distribution des prix du Conservatoire impérial de musique et de l'Ecole des beaux-arts Parmi les convives du maréchal Vaillant, on remarquait MM. Auber, Ambroise Thomas, Hector Berlioz, Clapisson, le comte de Nieuwerkerke, le général Mellinet, M. Gautier, secrétaire général du ministère des Beaux-Arts, M. Lassabathie, administrateur du Conservatoire, Edouard Monnais, Mérimée, Th. Gautier, etc., etc. Outre les artistes peintres décorés à la suite de l'exposition et les professeurs du Conservatoire qui ont obtenu la même distinction, trois des élèves couronnés à l'Ecole des beaux-arts et M. Sieg, grand prix de Rome pour la composition musicale, avaient été conviés à ce dîner.

*** Rossini a donné hier à Passy une grande fête à l'occasion de la nouvelle dignité dont il vient d'être revêtu. Samedi passé, la nouvelle de sa promotion y ayant été apportée, une lyre gigantesque en sucre commandée chez Siraudin, lui avait été offerte par cinq élégantes et nobles dames, habituées assidues des réceptions de l'illustre maestro.

*** Les concours de musique institués l'an dernier sur la proposition de M. François Bazin, directeur de l'Orphéon, entre les écoles communales de la ville de Paris, rive gauche, viennent d'avoir lieu. Le programme de ces intéressants exercices scolaires se composait d'un chœur imposé, d'un chœur au choix, de questions sur la théorie musicale, et de la lecture à première vue d'un solfége à plusieurs voix. MM. Ambroise Thomas, le général Mellinet, Edouard Rodrigues, Spenner, membres de la commission de chant, François Bazin, Foulon, et des professeurs de l'Orphéon faisaient partie des divers jurys.

*** La Société des concerts du Conservatoire impérial de Paris vient de faire hommage à M. Jean Becker, l'éminent violoniste, d'une médaille en argent, frappée à l'effigie d'Habeneck, comme témoignage de sa grande satisfaction pour l'exécution du concerto qu'il a joué au concert du 17 mars dernier. Nous applaudissons sincèrement à l'hommage rendu à cet artiste, et nous désirons qu'il revienne bientôt à Paris, où l'attendent de nombreux admirateurs.

*** Dimanche prochain, jour de la fête patronale de la paroisse Saint-Roch, on exécutera sous la direction de M. Charles Vervoitte, la neuvième messe avec orchestre, d'Haydn. Après vêpres, on entendra le cinquième *Salut* de M. Ch. Vervoitte.

*** L'Académie des beaux-arts, dans sa séance du samedi 13 août, a élu correspondants dans la section de composition musicale : M. Bénédict, à Londres, en remplacement de M. Beaulieu, décédé; M. de Flotow, en remplacement de M. Verdi, promu au rang d'associé étranger. Dans la même séance, l'Académie des beaux-arts a décerné le prix du concours Bordin relatif à « l'histoire de la musique en France, » à M. Gustave Chouquet. Elle a accordé, dans le même concours, une mention honorable au mémoire inscrit sous le numéro 3, et portant pour épigraphe : « Pour bien savoir une chose, on doit en savoir un peu mille. » Si l'auteur de ce mémoire désire se faire connaître, il devra adresser une demande à l'Académie.

*** Adelina Patti doit se rendre au Havre pour y chanter dans le grand concert qui sera donné le 27 de ce mois. On sait que la célèbre cantatrice reçoit 3,500 francs pour cette soirée, après laquelle elle reviendra immédiatement à Boulogne-sur-Mer.

*** On écrit d'Etretat : « Le désir de se soustraire au tumulte des fêtes du 15 août avait amené dès le samedi une grande affluence de Parisiens sur notre belle plage, et parmi eux beaucoup d'artistes, sûrs d'avance d'y rencontrer les nombreux confrères auxquels Etretat doit en grande partie sa fondation. Offenbach est un de ces derniers, et dimanche il réunissait toute cette joyeuse société dans une fête de famille qu'il donne annuellement à son délicieux chalet, l'un des premiers construits dans la localité, à mi-côte, et dont la vue splendide embrasse la mer dans tout son horizon, domine la ville et plonge dans une ravissante vallée. Comme de juste, la musique avait le pas sur les autres amusements, et le maître du logis, qui avait exhumé son violoncelle,

l'instrument de ses premiers succès, en a joué comme pas un des virtuoses actuels les plus distingués. Mlle Artot, dont les succès à Berlin, à Vienne, à Londres remplissent toutes les bouches de la renommée, y chantait ses plus beaux et ses plus grands airs avec une voix magnifique et le plus grand style ; mais la perle de la soirée a été un bijou musical composé par Offenbach dans les circonstances que voici : On sait le succès qu'obtient le nouvel ouvrage d'Arsène Houssaye : *Mlle Cléopâtre* ; l'auteur a placé dans la bouche d'une des héroïnes de son roman une chansonnette d'une naïveté charmante avec cette indication : MUSIQUE D'OFFENBACH. Or, il envoya dernièrement au célèbre maëstro un exemplaire de *Mlle Cléopâtre* sans lui faire connaître cette particularité. Aussitôt Offenbach mit en musique les couplets d'Arsène Houssaye et les lui envoya accompagnés d'une lettre spirituelle par laquelle il l'informait de son empressement à acquitter, quoique sans avis, la lettre de change tirée sur lui par son ami. Ce sont ces couplets qui, chantés par Mlle Artot — à laquelle ils sont dédiés — d'une manière délicieuse, il faut le dire, ont tellement ravi l'assemblée, qu'elle a dû les répéter trois fois. Il est de fait que depuis la chanson de *Fortunio*, Offenbach n'a peut-être jamais été mieux inspiré, et c'est en fredonnant cette mélodie aussi originale que colorée, que tout le monde a passé dans la salle du bal, où l'on a dansé jusqu'à 4 heures du matin. »

*** On lit dans le *Trovatore* : « Les quelques mots que nous avons imprimés dans notre numéro du 2 juillet ont porté leurs fruits. La pensée qu'en Italie un monument devait être élevé à la mémoire de l'illustre auteur de *Robert le Diable* et des *Huguenots*, a été accueillie avec transport par tous ceux qui professent le culte de l'art, lequel étant d'essence surnaturelle, s'inquiète peu des délimitations imposées à notre globe par la différence de langage, la géographie ou la diplomatie. Plusieurs adhésions particulières avaient instantanément répondu à notre appel, devançant l'heure à laquelle devait s'ouvrir la souscription, et jalouses de montrer comment l'Italie sait honorer le génie. Parmi ces adhésions nous devons signaler celle du célèbre avocat Sangiorgi, rédacteur de *l'Arpa*, journal artistique de Bologne, lequel s'est empressé de reproduire notre projet et de joindre sa voix à la nôtre pour inviter les protecteurs des lettres et des arts et tous les dilettantes à donner ce témoignage d'estime au grand maître, en ajoutant qu'il était prêt à verser son obole entre nos mains, dès que nous ouvririons une première liste de souscripteurs. C'est ce que nous faisons de grand cœur en pourvoyant à l'institution d'une commission, laquelle, interprète du vœu universel, se chargera de traduire en acte, ce qui n'est encore que l'expression d'un vif désir. MARCELLO. »

A la suite de cette manifestation, le *Trovatore* a publié une première liste, et il invite toutes les personnes qui voudraient s'associer à l'œuvre projetée, d'envoyer leur souscription dans ses bureaux. Les noms des souscripteurs seront publiés non-seulement dans ce journal, mais dans tous les journaux italiens.

*** On nous écrit de Bade : « La saison de l'Opéra français a été brillamment close le 12 de ce mois par une deuxième représentation de *Fra Diavolo*, unanimement redemandée et non moins universellement applaudie. Quelques jours avant on avait donné deux reprises intéressantes, celles de *Volage* et *Jaloux*, de MM. Sauvage et Rosenhain, qui eut un succès de si bon aloi l'été dernier, et de *Maître Wolfram*, de Reyer. Ces deux reprises ont fait le plus grand plaisir et Mme Faure y a été charmante. C'est maintenant le tour des représentations italiennes et elles ont bien commencé par *Rigoletto*. Cet opéra a marché à merveille et Naudin s'y est montré fort sympathique ; il a chanté avec beaucoup de charme le duo du deuxième acte et les couplets du quatrième. Mlle Battu interprète avec une grande supériorité le rôle de Gilda et Delle Sedie est admirable dans Rigoletto. Mme Sanchioli a également bien rendu le rôle de Magdalena. Le prince Humbert de Piémont honorait la représentation de sa présence, et Son Altesse a donné plusieurs fois le signal des applaudissements. — Mme Charton-Demeur vient d'arriver. »

*** Les concours du Conservatoire royal de musique de Bruxelles, sous la direction de M. Fétis, sont terminés. Ils ont été fort brillants, particulièrement pour les classes de piano de Mme Pleyel et de M. Dupont, et pour celles de violon de Léonard, et de violoncelle de Servais. La supériorité des élèves de Léonard s'est manifestée jusque dans l'exécution des plus faibles. Le concours de la classe de Servais a été splendide. Il n'a pas été décerné de premier prix de chant, et le concours de tragédie n'a pas eu lieu.

*** La troupe de Merelli est en moment à Francfort. Les sœurs Marchisio y ont été accueillies avec enthousiasme. On a aussi beaucoup applaudi Mme Zacchi.

*** On nous écrit de Florence qu'on s'y prépare déjà pour célébrer dignemert le 600e anniversaire de la naissance du Dante. Un grand festival musical aura lieu pour l'inauguration du monument élevé à l'illustre poëte, et des sommes considérables sont destinées à cette solennité, qui aura lieu avec tout l'éclat possible. Ch. Gounod a été chargé d'écrire la musique d'une des cantates qui seront exécutées à cette occasion. — Un nouveau ballet de M. Pedoni, ayant pour titre : *Azémi*, dont le maestro Della Baretta a composé la musique, a obtenu beaucoup de succès. Le rôle principal est rempli par une charmante danseuse, Mlle Aranevary.

*** Le conseil communal de Catane, sur l'initiative de l'illustre auteur de *Saffo*, Jean Pacini, vient de décider par acclamation que la dépouille mortelle de Bellini serait réclamée à Paris pour être inhumée en sa ville natale. On sait que le maestro Pacini est né à Catane, ainsi que l'auteur de *Norma* et de la *Sonnambula*.

*** Dans le courant du mois de septembre prochain se réunira à Naples le premier congrès des amis de la musique, congrès provoqué par le maestro Bonamici, directeur du Cercle musical de cette ville. C'est ce cercle lui-même qui a envoyé les invitations, recueilli les adhésions, enfin discuté et approuvé un règlement général présenté par le maestro Taglioni. Ce règlement, aujourd'hui publié, se compose de dix-sept articles ; le congrès sera divisé en plusieurs sections, savoir : d'enseignement ; de musique sacrée ; de musique de chambre ; de musique instrumentale ; de statistique ; de secours mutuel italien. On espère qu'il s'occupera aussi de la question si importante de la propriété artistique et littéraire.

*** La distribution des prix du Conservatoire impérial de musique de Lille a eu lieu avec la solennité accoutumée, en présence de M. le préfet du Nord, qui la présidait, entouré de l'administration municipale, du général, d'officiers supérieurs, du jury d'examen, et d'un auditoire nombreux et sympathique qui a donné les marques les plus chaleureuses de satisfaction. Parmi les *soli* exécutés, on a remarqué surtout l'œuvre 45 de M. V. Magnien, concerto de violon qui renferme autant de difficultés que de mélodies fraîches et gracieuses ; la scène n° 8 des *Diamants de la couronne* a été facilement vocalisée par le 1er prix de chant. Les autres morceaux n'ont pas été moins goûtés. Après la distribution, le préfet a adressé au directeur et aux professeurs les félicitations que méritaient ces résultats. Elles encourageront ces fonctionnaires à persister dans une voie qui leur permet de produire dans le monde artistique des sujets d'une valeur réelle.

*** Nous disions dimanche que l'opéra de Mme la vicomtesse de Grandval, *le Rouet*, avait été accueilli très-favorablement ; c'est sous le titre définitif de *la Comtesse Eva* que cet ouvrage a été représenté, et l'on écrit de Bade, à ce sujet, au *Petit Journal* : « *La Comtesse Eva*, l'opéra de Mme la vicomtesse de Grandval, vient d'être joué avec un beau succès ici. La première romance, qui est un morceau de sentiment, délicieusement chantée par Jourdan ; un duo de scène entre Crosti et Mme James ; l'air qui suit, et le trio final, plein de gaieté, d'inventions mélodiques et résumant parfaitement le genre bouffe, ont été accueillis avec une faveur signalée. Le public a applaudi chaleureusement, et il a fait aux artistes l'honneur d'un rappel. Les critiques les plus compétents sont d'accord pour enregistrer ce succès de bon aloi de Mme de Grandval, qui se trouve ainsi engagée dans une voie où elle pourra compter désormais autant de bonnes fortunes musicales que de partitions. La meilleure preuve de la réussite de *la Comtesse Eva*, c'est que deux morceaux arrangés sur cet opéra vont être exécutés aux concerts des Champs-Elysées, à Paris. »

*** Le ténor Severini, élève de Panofka, dont les succès ont été récemment très-grands au théâtre de Stockholm, se trouve en ce moment à Paris.

*** M. Romero, professeur de clarinette au Conservatoire de Madrid, est reparti pour l'Espagne après avoir reçu les félicitations de tous les artistes et facteurs de Paris pour les perfectionnements remarquables qu'il a introduits dans la construction de son instrument. Il a fait breveter en France ses inventions, qui contribuent à donner aux sons de la clarinette une justesse et une homogénéité parfaites. Ses instruments tendent à rendre l'exécution plus facile, ainsi qu'on peut en juger par ceux qu'on trouve chez Bié, successeur de Lefèvre, 23, rue de Rambuteau, seul facteur qui ait le droit de fabriquer des clarinettes d'après l'ingénieux mécanisme imaginé par M. Romero.

*** On vient d'établir au théâtre de la Scala une école de chant à l'instar de celle qui existe à l'Opéra impérial de Vienne.

*** Johann Strauss, le chef d'orchestre des concerts de Pavlovski et des bals de la cour à Saint-Pétersbourg, et l'auteur d'une foule de compositions légères, devenues populaires, vient d'être décoré de l'ordre de Saint-Stanislas.

*** Le succès si étrange obtenu à Vienne par le danseur Donato, qui n'a qu'une jambe, a provoqué des imitations de tout genre, mais elles sont loin de réussir. C'est ainsi qu'à Bude un invalide de soixante ans, nommé Corradini, qui, comme Donato, est privé d'une jambe, a vainement essayé d'enthousiasmer les nombreux spectateurs qui avaient payé fort cher leurs places. Il avait à peine commencé à danser qu'on a quitté la salle. D'autres imitateurs n'ont pas eu un meilleur sort.

*** Le pré Catelan donne aujourd'hui dimanche, 21 août, une fête extraordinaire. L'orchestre de symphonie, composé de cent exécutants, conduit par M. Forestier, et l'orchestre militaire, sous la direction de M. Vobaron, chef du 2e chasseurs à cheval, pour satisfaire le public, exécuteront le programme de la fête militaire.

*** M. Robin a tenu au-delà de ce qu'il avait promis. Sa nouvelle et

brillante série d'expériences a dépassé l'attente du public déjà habitué cependant aux merveilles si souvent variées qu'il avait admirées à ce théâtre d'enchantements. Les roses qui naissent à un simple signe de la baguette de notre habile physicien, son cadre magique, la Nouvelle-Californie et ses tableaux de l'astronomie populaire ont surtout excité des bravos unanimes. C'est toujours le même succès qui se continue.

*** Un des plus vieux et des meilleurs comédiens de Paris, Ferville, qui brilla si longtemps au Gymnase, vient de mourir à l'âge de quatre-vingts ans. Tous ses camarades de ce théâtre et un grand nombre d'artistes dramatiques de Paris et de la province ont assisté à ses funérailles.

*** Un jeune compositeur allemand, qui était en même temps chanteur distingué, M. Alfred Bicking, vient de mourir à Berlin, sa ville natale. Il avait été former en Italie son double talent de virtuose et de compositeur, et avait fait représenter à Terano, au commencement de cette année, un opéra sérieux intitulé *Wenceslas*, dont le succès fut très-grand. Ayant ressenti les premiers symptômes d'une maladie grave, M. Bicking avait repris le chemin de Berlin, où il vient de s'éteindre à l'âge de vingt-quatre ans.

*** Le maître de chapelle Hermann Kufferath, musicien d'un grand mérite et élève de Spohr, est mort le 28 juillet à Wiesbade.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Carlsruhe.* — Le grand festival qui doit réunir les sociétés musicales d'Allemagne, aura lieu dans les journées des 22 au 25 août, et promet d'être très-intéressant par le nombre et le choix des artistes et des œuvres qu'on y entendra.

*** *Ems.* — Les artistes du théâtre du Kursaal viennent de nous dire adieu. Pendant les deux mois qu'a duré la saison théâtrale, l'administration a monté douze pièces de l'ancien répertoire, et trois ouvrages nouveaux qui ont été trois succès : *le Fifre enchanté*, et *Jeanne qui pleure*, d'Offenbach, et *la Boîte à surprises*, de Deffès. C'est maintenant le tour des concerts, et dans quelques jours nous posséderons Batta, Servais, Vivier, Vieuxtemps, Alard, Wieniawski, Blaes, Arban, etc.

*** *Hombourg.* — Les représentations de la troupe d'opéra italien, sous la direction d'Orsini, sont très-suivies. Depuis le départ de Mmes Marchisio, qui avaient enthousiasmé le public dans *Norma*, Mme Méric-Lablache, Sterbini et Antonucci, obtiennent les applaudissements les plus chaleureux.

*** *Berlin.* — Une reprise très-brillante de *la Muette de Portici* a eu lieu à l'Opéra royal. M. Colomann Schmidt, de l'opéra impérial de Moscou, nouvellement engagé, a rempli le rôle de Masaniello, et Mlle Santer, celui d'Elvire, à la satisfaction générale. — Dans la *Flûte enchantée*, une cantatrice russe, Mlle Metzdorf, a débuté avec succès. — On attend Mlle Lucca, qui doit faire incessamment sa rentrée dans les *Huguenots*. La célèbre cantatrice créera cette saison le principal rôle du nouvel opéra de Wuerst, l'*Etoile de Turan*. — On s'occupe de la reprise de l'opéra de Marchner, *Hans Heiling*.

*** *Vienne.* — Mlle de Murska, de l'opéra de Pesth, s'est fait entendre au théâtre de la cour, dans *Lucia* et *Martha*, et y a déployé un grand talent de cantatrice et de comédienne. Elle sera probablement engagée à l'Opéra impérial.

*** *Hermanstadt.* — Le *Pardon de Ploërmel* vient d'être représenté pour la première fois avec un très-grand succès. L'exécution en a été excellente, et de nombreux rappels et bravos ont été notamment décernés à Mlle Rutland (Dinorah), et à M. Carlo (Hoël).

*** *Turin.* — La direction du théâtre Victor-Emmanuel vient d'engager Mme E. Lagrua pour un mois, du 10 septembre au 10 octobre.

*** *Naples.* — La direction du théâtre de San Carlo a été confiée à M. Presteau, qui s'est rendu en Espagne et en France pour y compléter sa troupe.

Le Directeur : S. DUFOUR.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cᵉ, RUE JACOB, 56,
Chez tous les libraires de France et de l'étranger,
Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu, au 1er.*

Mise en vente du Tome VI (M P)

DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES

MUSICIENS

ET

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié,

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.
Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME VIᵉ. — PRIX : 8 FRANCS.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sʳˢ DE JULLIEN & Cᵉ
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1ʳᵉ CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

MUSIQUE NOUVELLE POUR HARMONIUM

SCHILLER-MARCHE

Marche triomphale composée par

G. MEYERBEER

Prix : 6 francs.

MARCHE FUNÈBRE

A la mémoire de G. Meyerbeer, composée par

HENRI LITOLFF

Prix : 6 francs.

Transcrites pour Orgue-Harmonium, par

ALFRED LEBEAU

Adam (A.). Fantaisie sur *la Muette de Portici*, composée par S. Thalberg, arrangée pour le mélodium et piano . 9 »
Alday (F.). Op. 15. *Les Huguenots*, fantaisie brillante pour harmonium. . . 7 50
— Fantaisie de salon sur *l'Etoile du Nord* 7 50
Badarzewska (T.). La Prière d'une vierge, pour harmonium . . . . . 5 »
Brisson. Adagio de Beethoven, transcrit pour harmonium ou orgue et piano. 5 »
— *Casta Diva*, cavatine de *Norma*, transcrite pour harmonium ou orgue, piano et violon . . . . . 6 »
— *La Somnambule*, trio pour harmonium ou orgue, piano et violon. 7 50
— *La Charité*, chœur de Rossini, transcrit pour harmonium ou orgue, piano et violon 7 50
— Op. 66. *Marta*, trio pour piano, orgue et violon . . . . . 12 »
— Op. 69. *Robert le Diable*, grand duo caractéristique pour piano et orgue . 10 »
— Op. 70. *Le Pardon de Ploërmel*, duo de concert pour piano et orgue. . . 7 50
— Op. 71. Méditation sur le chœur religieux du *Pardon de Ploërmel*, transcription pour piano, orgue et violon ou violoncelle. 7 50
Durand. Première romance sans paroles de Mendelssohn, en trio pour violon, orgue et piano. . . . . 6 »
— Ouverture de *la Sirène*, pour harmonium et piano. . . . . 9 »
Engel (L.). Fantaisie pour harmonium sur *l'Etoile du Nord* . . . . . 5 »
— Grande fantaisie pour orgue-harmonium sur *le Pardon de Ploërmel* . . . . 6 »
— Grand duo pour piano et harmonium sur *le Pardon de Ploërmel* . . . . 9 »
Fessy. Fant. sur le chœur du *Domino noir* 5 »
— Réminiscence du *Stabat Mater* de Rossini 6 »
— Andante et boléro.. . . . . 7 50
— Cavatine de *Torquato Tasso* et caprice 7 50
— Six morceaux sur des motifs de Rossini, Auber et Donizetti, 2 suites, chaque. 7 50
Herz et **Fessy.** Deux duos concertants, pour harmonium et piano, 2 suites, chaque.. . . . . 7 50
1. Cavatine de Vaccai.
2. Thème de Beethoven.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

Frélon. Trois marches pour orgue expressif à percussion :
1. Marche du sacre du *Prophète*. . . 6 »
2. Marche de *Robert Bruce* . . . . . 6 »
3. Marche de *la Muette de Portici*. . 6 »
— *La Part du Diable*, fantaisie pour orgue et piano . . . . . 10 »
— *Le Prophète*, fantaisie de concert pour orgue avec accomp. de piano obligé. 12 »
— Romance sans paroles de Thalberg pour orgue et piano. . . . . 9 »
Lebeau. Op. 42. *L'Abandon*, romance sans paroles pour harmonium . . . . . 5 »
— Op. 45. Danse bretonne, villanelle pour harmonium: . . . . . 5 »
— Op. 44. *La Rosée du matin*, caprice pour harmonium . . . . . 5 »
— Op. 45. *Sylvie*, souvenir d'autrefois, pour harmonium. . . . . 5 »
— Op. 46. *En mer*, chant maritime, pour harmonium . . . . . 5 »
— Op. 47. Impromptu pour harmonium.. 5 »
Louis. Op. 271. Entretiens familiers pour orgue et piano, 3 suites, chaque. . . 6 »
Marins Gueit. Op. 34. Cinquante morceaux de différents caractères, classés ton par ton, et disposés de manière à pouvoir servir d'Antiennes ou de Versets aux chants de l'office divin, pour orgue ou harmonium, 2 suites, chaq. 12 »
Mereaux. Op. 65. Grand caprice sur *Robert le Diable*, pour harmonicorde, piano et violon . . . . . 20 »
Moreau. Ouverture de *Giralda*, pour orgue et piano . . . . . 9 »
— Ouverture des *Diamants de la Couronne*, pour orgue et piano. . . . 9 »
Miolan. Fantaisie sur *Moïse*, composée par S. Thalberg, arrangée pour mélodium et piano . . . . . 9 »
Ribalier. Cavatine du sommeil de *la Muette de Portici*, pour orgue, piano et violon, ou violoncelle . . . . . 6 »
Romano (Giuseppe). *La Carita*, chœur religieux de Rossini, pour harmonium seul . . . . . 5 »
— *Ave Maria*, de Schubert, pour harmonium seul. . . . . 5 »
— *Prière de Stradella* (*Pietà signor*), pour harmonium seul . . . . . 5 »

Harmonium seul :

F. BRISSON

LES DÉLASSEMENTS DE L'ÉTUDE

NOUVELLE ÉDITION.

48 MÉLODIES OU AIRS FAVORIS

Tirés des opéras de

AD. ADAM, AUBER, FLOTOW, HALÉVY, MAILLART, MEYERBEER, MOZART, ROSSINI, A. THOMAS et WEBER.

En quatre suites, chaque 7 50

1re SUITE.	3e SUITE.
1. Le Prophète.	25. Dragons de Villars.
2. Pardon de Ploërmel.	26. Pardon de Ploërmel.
3. Stradella.	27. Le Roman d'Elvire.
4. La Muette de Portici.	28. Le Comte Ory.
5. Zerline.	29. La Fiancée.
6 Robert le Diable.	30. Pardon de Ploërmel.
7. Oberon.	31. La Muette de Portici.
8. Le Postillon de Longjumeau.	32. L'Etoile du Nord.
9. Le Prophète.	33. Nozze di Figaro.
10. La Muette de Portici.	34. Haydée
11. Marta.	35. Pardon de Ploërmel..
12. La Sirène.	36. Le Roman d'Elvire.
2e SUITE.	**4e SUITE.**
13. Le Philtre.	37. L'Ambassadrice.
14. Guillaume Tell.	38. Les Huguenots.
15. Lestocq.	39. La Fée aux Roses.
16. L'Etoile du Nord.	40. Guillaume Tell.
17. Haydée.	41. La Fiancée.
18. Marta.	42. Pardon de Ploërmel.
19. La Fiancée.	43. Le Roman d'Elvire.
20. Le Postillon de Longjumeau.	44. Robert le Diable.
21. Le Domino noir.	45. Fra Diavolo.
22. La Muette de Portici.	46. Le Domino noir.
23. Les Huguenots.	47. Le Roman d'Elvire.
24. Le Prophète.	48. Le Cheval de bronze.

Trente Mélodies de F. SCHUBERT, transcrites

POUR LE PIANO PAR STEPHEN HELLER ET ARRANGÉES POUR

HARMONIUM SEUL

PAR

F. BRISSON

En 2 séries de 15 nos chaque.

Chaque no, 4 fr. 50 p. m.

ÉCOLE D'ORGUE

TRAITANT SPÉCIALEMENT DE LA SOUFFLERIE

ET

CONTENANT 38 EXERCICES, 50 EXEMPLES ET 20 ÉTUDES

Sur des motifs de

Adam. Auber, Beethoven, Bellini, Flotow, Haendel, Meyerbeer, Mozart, Rossini, Weber, etc.

F. BRISSON

PRIX : 25 FRANCS.

FESSY *Méthode complète* pour l'Harmonium, suivie d'exercices et d'airs. — **Prix : 18 fr.**

Manuel d'Orgue à l'usage des églises catholiques, contenant les principes de l'accompagnement du plain-chant, du mélange des jeux d'Orgue et de la rubrique d'office, suivi de morceaux de différents caractères.

Prix : 9 francs.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 35. 28 Août 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Mme Schroeder-Devrient, de M. de Wolzogen (4e article), par **Paul Smith.** — La musique à la cour et à la ville, sous le règne de Louis XIII (3e article), par **Mathieu de Monter.** — Correspondances : Pesaro. — Nouvelles et annonces.

MME SCHROEDER-DEVRIENT,

Par M. de Wolzogen (1).

IV.

La voix de Mme Schroeder-Devrient était un fort soprano, donnant la double octave d'*ut* à *ut*, mais ne pouvant soutenir longtemps les notes élevées, comme dans les rôles de Dona Anna et de *la Vestale*, sans être obligée de crier, surtout vers la dernière époque de sa carrière. Elle n'avait pas l'étendue extraordinaire de la voix des Mara, des Catalani, des Malibran. Le registre du contralto, dont cette dernière tirait un si brillant parti, n'était nullement à son usage, et son *ut* grave manquait généralement de puissance. Elle n'aurait donc pu chanter ni l'*Orphée*, de Gluck, ni Fidès, du *Prophète*, ni Tancrède, ni Arsace, et même il lui fallait transposer quelques notes hautes de Roméo. La véritable région de sa voix était de *sol* à *sol*; même après que la décadence se fût manifestée, elle conserva encore de *sol* à *ré* des notes charmantes, qui lui permettaient de chanter délicieusement les mélodies de Schubert, de Mendelssohn et de Schumann.

Non, sans doute, la voix de l'artiste n'était pas sans défaut; elle n'avait pu, malgré ses efforts, corriger tout à fait son grasseyement, et son éducation première avait été trop incomplète. Sa beauté non plus n'était pas sans reproche, mais elle avait plus que la perfection de la nature et de l'art; elle avait le charme, la passion; l'éloquence du regard et du jeu muet; les traits de son visage obéissaient avec la rapidité de l'éclair aux mouvements de son âme; elle écoutait, comme personne n'écoute, elle que la parole et le chant rendaient si belle, que l'expression de la physionomie élevait au-dessus de la terre. Admirablement taillée, ni grande, ni petite, blanche de teint, blonde de cheveux, elle offrait le type germanique avec toute sa séduction possible. Fanny Lewald, qui la vit à Kœnigsberg, peu de temps après son mariage avec Karl Devrient, acteur renommé, nous donne en quelques lignes l'idée du prestige qui s'attachait à elle comme artiste et comme femme. Au théâtre, dans le rôle d'Emmeline, de la *Famille suisse*, elle avait ému tous les cœurs, et fait verser d'abondantes larmes. A travers l'innocente douceur du ton de l'idylle, on sentait déjà percer l'accent tragique, et dans sa bouche la plainte amoureuse causait la plus vive émotion. Quelques jours après, elle était à la campagne dans une famille où il y avait plusieurs jeunes filles, ses amies. Les hommes et les femmes l'entouraient. « Nous autres, dit Fanny Lewald, nous l'admirions de loin, éblouies de sa beauté. C'était dans la chaleur de l'été : elle avait une robe de taffetas à raies blanches et roses, le col et la poitrine découverts, elle était coiffée avec tout le luxe de sa magnifique chevelure. L'un des assistants la plaisanta sur la fossette bien marquée de son menton.—«Oui, dit-elle, c'est Dieu lui-même qui me l'a faite. Lorsque je fus créée, il me donna un petit coup avec son doigt et me dit : — Maintenant, va, tu es prête. C'est ainsi que la fossette m'est restée ! » Elle était ravissante en disant ces mots, et le soir, quand parmi les roses qu'on lui avait cueillies, elle en eût pris deux pour les mettre, l'une à son sein, l'autre sur sa tête, elle me parut si belle que vingt ans après je me souvins d'elle en contemplant à Florence les Vénus du Titien, non qu'il y eût la moindre ressemblance, mais c'était la même splendeur d'attraits et de jeunesse. »

A dix-huit ans, Wilhelmine était mariée : elle avait commis la faute commune à tant d'artistes, pour qui le mariage n'a rien de sérieux ni de stable parce qu'ils n'y apportent aucune des dispositions qu'exige un état en lutte perpétuelle avec les périls et les entraînements de leur profession. Pour eux le mariage n'est pas même une station : ce n'est qu'un passage. Malgré son honorable caractère et l'estime générale dont il jouissait, Karl Devrient, M. de Wolzogen l'avoue, n'était pas l'homme qu'il aurait fallu pour maîtriser une femme comme la sienne et mettre un frein à sa fougue indomptable. De cette union malheureuse, et qui finit par devenir intolérable, quatre enfants naquirent, deux fils et deux filles. Le second fils, qui ressemblait beaucoup à sa mère, joua pendant quelque temps les rôles d'amoureux au théâtre de Wiesbade. Les deux filles moururent avant leur mère : la cadette tomba des bras d'une servante inattentive, pendant que sa mère était occupée au théâtre, et ce triste souvenir

(1) Voir les nos 24, 26 et 27.

poursuivit longtemps Wilhelmine. Bien des années après, elle gémissait encore d'avoir tué son enfant à cause de son art. En 1828, son mari demanda la séparation et l'obtint : ce qui la désolait, c'était que ses enfants lui fussent enlevés. Elle avait alors vingt-trois ans : une fois, elle envoya de Londres 7,000 thalers pour leur éducation. Elle eût été capable de tout pour leur témoigner sa tendresse, hormis pourtant de changer son excentrique manière de vivre. Quand des amis intimes lui adressaient quelques conseils, elle ne manquait pas de répondre : « Laissez-moi donc, une fois pour toutes, être ce que je suis! — Ce n'est pas à des prudes qu'il appartient de me juger! » Et pour sa justification, elle s'appuyait sur des raisonnements dont au fond la base n'était autre que celle de la théorie fameuse démentie par tant d'exemples : *Désordre et génie.*

Comme Marie-Madeleine, Mme Schroeder-Devrient figure au premier rang de ces femmes auxquelles il sera beaucoup pardonné parce qu'elles ont beaucoup aimé. On peut trouver qu'à cet égard elle dépassa même les limites permises! Pourquoi ne pas citer le mot caractéristique échappé à l'un de nos amis, directeur du théâtre Favart, à l'époque où la célèbre artiste vint y chanter? « Ah! nous dit-il un jour, je suis bien sûr d'être le premier qu'elle ait aimé à Paris, car c'est moi qui suis allé la chercher à la diligence! Mais le soir, par exemple, je crois bien que je n'étais pas le seul! » Qui s'étonnera qu'à travers ces passions, dont elle ne pouvait se rassasier, ces triomphes, qu'elle ne cessait de poursuivre, mais dont elle sentait le vide, elle eut des moments de mélancolie amère et d'aspirations à un repos absolu? « Si j'étais catholique, disait-elle, je me serais déjà plongée dans un cloître! » Mais le cloître ne lui eût servi de rien, car ce n'était pas le monde, ni ses vanités, ni ses perversités qu'elle aurait voulu fuir, c'était elle-même! Aux torts nombreux qu'on avait le droit de lui reprocher, on en ajouta une foule d'autres : il n'est sorte de contes que l'on ne fît courir, ni d'excès que l'on ne se plût à lui attribuer. On l'accusa notamment de s'enivrer et de ne jamais paraître en scène sans avoir vidé une bouteille de champagne. De même on avait prétendu que Mme Malibran abusait de madère au point de détruire sa santé. Le fait est que Mme Schroeder-Devrient recourait à une certaine poudre, qui calmait son agitation, lorsqu'elle avait à jouer quelque rôle important, et c'est à quoi se réduisait en définitive son goût frénétique pour le champagne.

Chez elle, le désordre moral s'alliait singulièrement avec des habitudes d'ordre, de régularité, d'élégance et de convenance, qui la suivaient partout, et dont on s'apercevait même dans les logements qu'elle ne devait habiter qu'un petit nombre de jours. Mais c'était surtout en ce qui touchait son art que le sentiment du beau, que le besoin de s'en rapprocher toujours plus par un effort constant, infatigable, exerçaient sur elle un empire qui tenait de la tyrannie. « Il y a dans l'art, disait-elle, une éternelle recherche, une éternelle aspiration, et c'en est fait de l'artiste qui s'imagine avoir atteint le but. Rien de plus commode à la vérité que de s'en tenir à mettre un costume et à le laisser reposer jusqu'à ce que le répertoire oblige à le reprendre. Je n'ai jamais pu procéder ainsi. Que de fois, après avoir été applaudie, couverte de fleurs, me suis-je retirée dans ma loge, toute honteuse, en me disant : « Wil- » helmine qu'as-tu fait là? » et je ne me donnais pas de trêve, ni le jour ni la nuit, que je ne fusse parvenue à trouver mieux! » Son attention se portait sur les moindres détails, et elle ne pouvait supporter les négligences par lesquelles les artistes nuisent si souvent à l'illusion du spectateur. Ainsi, par exemple, dans *le Templier et la Juive*, elle se fâchait si Rebecca laissait tomber par terre, dès qu'elle n'en avait plus besoin, le bijou dont elle avait tenté de payer son salut, et qu'elle-même avait dit être d'une grande valeur; ou bien encore si, dans *Freischutz*, Agathe se hâtait de jeter dans la coulisse, à la fin de son air, le tablier qu'elle avait fait flotter aux yeux de son amant, comme la *bannière de l'amour*. « Ce qui manque à tous ces gens-là, disait-elle, c'est le respect de leur art. »

Du reste, comme toutes les natures passionnées, quoiqu'elle se fût mise en possession d'un rôle par tous les moyens que procure l'étude, il lui fallait encore un concours heureux de circonstances et de rapports pour produire ses grands effets, pour déployer sa toute puissance. Comme à notre Rachel, les rôles nouveaux ne se livraient pas complétement à elle dès la première fois. Elle avait beau se préparer lentement et n'affronter le péril que quand elle se sentait sûre d'elle-même, les premières représentations n'étaient pour elle que des répétitions, que des épreuves où elle interrogeait le public, et apprenait de lui-même le moment qu'il fallait saisir, le procédé qu'il fallait employer pour exciter au plus haut degré son enthousiasme. La froideur de l'auditoire était un obstacle qui s'opposait invinciblement aux élans de son génie. Elle écrivait, après une représentation de *Fidelio* : « Le rouage de mes inspirations n'a jamais pu se mettre en mouvement aujourd'hui : je le sentais pris et empêtré dans les divines harmonies de Beethoven. Notre maudit temple des muses (le vieux théâtre de Dresde), que le feu d'enfer consume! envoyait à mon corps tout entier un souffle glacial, qui atteignait mon âme et en faisait une masse inerte que les célestes rayons du maître ne pouvaient fondre. Le moyen de se réchauffer, en présence d'âmes froides comme celles dont se compose notre public! Impossible d'en tirer la moindre étincelle, quoiqu'on les frappe à coups redoublés! Ames de bois! » (Le texte original est plus expressif encore, et on y lit ces mots : *Ames de cuir!*)

Mais ce n'était pas seulement dans le public que la grande artiste rencontrait ces *âmes de cuir* qui paralysaient sa verve : elle les trouvait encore parmi ses camarades, et elle ne dissimule pas à quelles terribles expiations elle se permettait de les condamner. Si, par hasard, elle avait affaire à quelque malheureux ténor, incapable de répondre à sa brûlante passion, elle chantait de manière à le réduire à néant; et voici comment elle s'en excusait auprès de Fanny Lewald : « Les ténors, en général, sont moitié bois, moitié éponge. Comment faire pour se tenir au niveau de gens qu'il faut toujours pousser? J'avoue que plusieurs d'entre eux, dans la chaleur de l'action dramatique, ont éprouvé la force de mon bras; mais pour ne pas sembler ridicule et outrée par mon énergie auprès de ces hommes de paille, je n'avais d'autre ressource que de les reléguer dans un coin et de rester seule maîtresse de la scène. » Ainsi elle se vengeait du partner qui la compromettait par son insuffisance! Jouait-elle le rôle de Roméo, et se trouvait-elle en rapport avec une Juliette, dont l'amour somnolent l'avait ennuyée pendant tout le premier acte, elle en punissait l'infortunée créature pendant le quatrième, et profitait de la situation qui oblige l'actrice à rester endormie dans son cercueil sous les yeux du public, pour lui chatouiller la plante des pieds, tout en exhalant les tendres soupirs et les plaintes désespérées!

PAUL SMITH.

(*La suite prochainement.*)

LA MUSIQUE A LA COUR ET A LA VILLE,

Sous le règne de Louis XIII.

(3e article) (1).

III.

Associer à ses loisirs artistiques, attirer, comme exécutants, à ses concerts presque journaliers ces gens du bel air, dont la place Royale était le Pré aux Clercs galant et belliqueux, ne dut pas être

(1) Voir les nos 33 et 34.

pour Louis XIII une tâche facile. Il fut aidé en cela par deux hommes habiles : un de ses valets de chambre, d'abord, Marie Dubois, écuyer, sieur de Lestourmières, gentilhomme servant, caractère liant et aimable, dont la jolie voix avait fait la fortune à la cour; un musicien d'Arles, en second lieu, nommé Vaultier, par lequel la reine mère se laissait honteusement mener, et qui, pour la mieux gouverner et assotir, étudiait en astrologie. Ce Vaultier fut le rival et faillit devenir le remplaçant de Richelieu. Homme de ressources, esprit pénétrant, délié, fécond en intrigues, il s'ingénia à entrer dans les vues du roi et il y réussit.

Bientôt, en effet, les concerts royaux ajoutèrent à leur programme les talents les plus renommés de la cour et de la ville. Ils étaient là, tous ces raffinés, tous ces voluptueux, ces mécontents, ces moqueurs, ces ambitieux trompés par le cardinal et ceux qui attendaient, en se dédommageant dans la liberté d'esprit et dans les plaisirs de la cour! Elles étaient là, toutes ces femmes charmantes du XVIIe siècle, au front large et pur voilé de boucles blondes et frissonnantes, aux yeux ouverts à l'orientale, au nez fin et légèrement recourbé, à la bouche petite avec les lèvres un peu relevées des coins, ce qui donnait à leur sourire une grâce infinie, à la taille élancée, à la main veineuse et frêle posée sur les cordes des luths et des mandores!

Mme de Joyeuse, Mme de Fiennes, Mme de Sassy, Mme de Saint-Thomas, Mlle Paulet, dont le temps respectait la beauté, Mlles du Puy, du Bouchet, de la Barre, des Nots, Boni, Hilaire, etc., jouaient de la harpe et du clavecin dans l'orchestre royal.

Parmi les chanteuses : Mme la princesse de Bourbon, aimée autrefois d'Henri IV, et dont la beauté était majestueuse ; Mme de Montbazon, grande, gaie, l'air libre avec l'envie de plaire ; Mme de Guéméné, très-belle et coquette, et fière de ses triomphes; Mme la princesse de Gonzague; Mlle de Rohan, qui fit profession d'une extrême vertu et d'une grande fierté; Mlle de Guise, estimable en tout; Mlle de Vendôme, sœur du duc de Beaufort, le futur roi des halles ; Mlles d'Aiches, de Polignac et de Vieuxpont; Mlle d'Hautefort, la plus belle de toutes, blonde, bonne sans être tendre, plutôt sévère que dure, naturellement railleuse; Mlle de la Fayette, fille d'honneur de la reine, aimable et fière, au cœur bien fait, ayant autant de sûreté que de vertu, et « qui chantait à ravir — nous dit de la Porte — tellement que le bonheur le plus vif du roi était de l'entendre. » Il faut nommer encore la jolie petite Mme de Sénecée, remplie d'esprit mais un peu prude, qui s'avisa la première, ne voulant pas prononcer le mot francisé de *castrato*, de dire : — cet *incommodé*. C'était à un concert du Louvre. Un... *soprano* était en scène : « Mon Dieu! Mademoiselle, que cet *incommodé* chante bien! » Le nom leur en resta à la cour de France, et Mazarin, avec son accent italien, ne disait pas autrement.

Parmi les chanteurs et les musiciens : Gaston, le frère du roi, le prince de Marsillac, les ducs de Nemours, de Bellegarde, de Crussol de Liancourt; les enfants de Mme de Guise; les pages; les marquis de Souvré, de Coligny; les comtes de Saint-Maigrin, de Montignac, de Guitaut, de Mortemart; les barons de Clinchamp, de Belleville, de Saintôt; Bassompierre, Beringhen, Boisrobert, Desmaretz, le confident du roi, etc.; Ménage, enfin; mais les chœurs ne le possédèrent pas longtemps. « Je n'ai jamais pu — disait-il — rien apprendre de la musique, pas même une chanson de table. » Cependant, au Jardin du roi, un soir, après boire, il avait dansé un branle au chant de quelques odes d'Anacréon mises en musique par Louis XIII.

Forest, Bontemps, d'Archambault, de Nyert et Dubois, premiers valets de chambre, dirigeaient les chanteurs. Les instrumentistes étaient confiés aux soins de Livet, corniste dont on goûtait les fanfares; de Mésangeau, luthiste distingué, et principalement de Jacques Cordier, dit Bocan, violoniste fameux qui joua la sarabande dansée par le grand cardinal pour plaire à la reine.

Les œuvres de Louis XIII et de Boësset défrayaient presque complétement le programme des soirées musicales de la cour. Quand le roi était au Louvre, ces concerts intimes avaient lieu dans ses appartements, dans ceux de la reine mère et le plus souvent dans la salle de ballet, construite sur l'emplacement qui forme aujourd'hui la cage de l'escalier du musée.

Tout cela était fort gai, très-animé, pétillant de jeunesse, d'esprit et d'entrain. Les anecdotes abondent, mais on ne peut pas tout dire. Comment raconter, par exemple, après de la Porte, qu'un soir Mlle de la Fayette chantant une chanson badine se prit à rire, et de si grand cœur, et tant, et tant, que... ma foi! vous m'entendez bien? La reine mère ne riait pas, elle, et la coupable un peu décontenancée, prétendit qu'en s'asseyant elle avait écrasé un citron oublié dans la poche de son vertugadin. On appelle de la Porte; séance tenante on le charge de « procéder à une enquête, » et de la Porte, qui n'y entend pas malice et qui, du reste, n'avait pas été mis au courant, ajoute gravement dans ses mémoires qu'un instant après il put donner à Sa Majesté l'assurance qu'il n'y avait pas de citron dans toute cette affaire. Je ne donne ici que le sens de la réponse. Blot, le chansonnier mordant et redouté, qui était au duc d'Orléans, en fit un vaudeville. Louis XIII n'aimait pas cette chanson-là.

C'est ici le lieu de parler d'une aventure plus tragique dont les acteurs figuraient tous aux concerts du Louvre: elle me servira de transition naturelle pour dire quelques mots de Richelieu, au point de vue musical.

La cour était à Monceaux. M. de Montmorency va voir Mme de Montbazon, à laquelle on donnait M. de Chevreuse pour amant. Ils s'amusent à chanter en duo des « valentins » rimés sur M. de Chevreuse qui, à ce moment-là, avait mal à une dent et à un œil. M. de Chevreuse l'apprend, et, quelques jours après, chez Mme de Montbazon et devant M. de Montmorency qui s'y trouve, il parle des valentins, ajoutant que le « chanteur-poëte était un coquin, et qu'il le traiterait d'importance, s'il le connaissait. » M. de Montmorency ne répond rien, mais le lendemain, à 6 heures, il envoie le marquis de Praslin appeler sur le terrain M. de Chevreuse, à cette heure au cercle de la reine. Quoique suivis de près et surveillés, ils se rendent avec leurs écuyers dans la basse-cour du château, et là, mettent l'épée à la main, au milieu même des gardes-françaises et des Suisses qui veulent les arrêter. M. du Hallier sort du château, à la tête de gentilshommes, pour séparer les adversaires. Une mêlée générale s'ensuit avec des morts et des blessés. Le duc de Montmorency est arrêté, le duc de Chevreuse gardé à vue. Sur ce différend la cour se sépare en deux camps. Un grand conseil se tient le lendemain sous la présidence de Richelieu. M. de Montmorency est mis à la Bastille, M. de Chevreuse exilé dans sa terre de Dampierre. Peu de temps après, il est vrai, le roi *obtient* leur grâce du cardinal. — Sa musique était désorganisée! — Mais le duc de Montmorency garde rancune au premier ministre, et lorsque Monsieur se retire en Flandre afin de recruter un parti à la reine mère, il va lever des troupes dans son gouvernement de Languedoc... L'année suivante, sa tête tombait sous la hache du bourreau. Voilà des valentins qui ont mené loin leur homme!

Quelques mois se passent. Richelieu forme le dessein d'arrêter la reine mère et de la faire sortir de France. Pour battre en brèche son crédit, il se rétablit dans l'esprit de Louis XIII, il lui présente des chanteurs et des musiciens qu'il a mandés d'Italie; il lui persuade d'aller à Compiègne, d'y donner des concerts et des sérénades. L'idée sourit au roi qui part, s'isole et écrit une série d'airs nouveaux. Dans la fièvre de la composition, que lui importe ce qui s'agite, ce qui se trame autour de lui! Pendant un concert, on arrête la reine et ses partisans. Le château de Compiègne, gardé par le maréchal d'Estrées, se change en prison d'Etat. Le roi rentre à Paris, profondément irrité contre le cardinal, mais entendant en-

core, dans sa vanité d'artiste, résonner délicieusement à son oreille et à son cœur l'écho des applaudissements qui ont salué ses compositions nouvelles, et en voulant moins à Richelieu d'avoir porté la main sur une reine, que d'avoir osé troubler ses plaisirs, à lui, *le maître!*

Les concerts et les ballets figuraient comme *moyens* dans la politique de Richelieu. Lorsqu'il donna sa nièce, Mlle de Pont-Château, en mariage à Puylaurens, favori de Gaston d'Orléans, pour se réconcilier avec celui-ci, « Puylaurens — écrit Mlle de Montpensier — *ne fut du ballet royal que pour couvrir l'intention que le cardinal avait de le faire arrêter.* Il le fit prendre au Louvre pendant une répétition du ballet, et conduire au bois de Vincennes où il mourut subitement. »

« Quand la reine Anne d'Autriche, bien malgré elle, — raconte de la Porte, — et sur les instances réitérées de Mme de Rohan, alla voir le cardinal à Rueil, celui-ci, *pour lui donner le change sur ses vrais sentiments et lui céler ce qu'il avait projeté de faire,* la reçut magnifiquement et fit chanter devant elle un air que Chansé avait fait exprès. »

« En 1632, à la Rochelle, — au témoignage d'une lettre du temps, — la reine, sa maison et sa cour furent encore traitées trois jours de suite par le cardinal, avec toute la pompe imaginable. Il y eut toutes sortes de plaisirs; mais rien de plus beau et qui plut autant que la musique et les concerts... »

Cette grande victoire catholique sur la Rochelle et ceux de la religion fut fêtée à Paris d'un triomphe païen. Selon le goût allégorique du siècle, Richelieu exhiba Louis XIII déguisé en Jupiter Stator, tenant à la main un foudre doré. Ce Jupiter musicien s'intitulant *Stator*, disait assez lui-même qu'il ne voulait rien qu'arrêter, et qu'il foudroierait modérément.

On battit, il est vrai, et l'on battit bien le cardinal avec ses propres *moyens*. A certains jours la musique lui fut amère. Dans l'affaire du chevalier du Jars, une de ses plus nobles victimes, on retire les sceaux à Châteauneuf, on l'arrête au milieu d'un concert, on l'enferme au château d'Angoulême. Richelieu tombe malade. Châteauneuf transporté de joie, fait venir des violons, danse et chansonne Son Eminence dans l'espoir d'être bientôt ministre. Le roi s'en mêle, et il décoche au convalescent deux vaudevilles satiriques :

Richelieu prolonge son sort, etc.

Et cet autre :

Quand Armand vit le diable aussi près de sa couche, etc.

Du reste, au lendemain de la mort du cardinal, le roi, oubliant dans un cruel accès d'ingratitude, que cet « Armand » avait dompté les grands, élevé la monarchie et réalisé bien des idées françaises, le roi trouvera encore sur son luth une corde ironique pour chanter, avec une sécheresse de cœur qui fait peine. — Chanter est sa vie : pour chanter tout lui est bon!

Il a passé, il a plié bagage, etc.

Et encore :

Voilà la France hors de ses fers...

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La fin prochainement.*)

CORRESPONDANCE.

Nous recevons de M. Panofka une lettre particulière dans laquelle il nous donne des détails intéressants sur l'inauguration de la statue de Rossini à Pesaro, à laquelle il a assisté. Quoique cette lettre ne soit pas destinée à la publicité, nous croyons ne pas désobliger M. Panofka et faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant ce qu'elle contient de relatif à la fête rossinienne.

Pesaro, ce 22 août 1864.

J'aurais bien voulu vous envoyer un article en bonne forme pour *la Gazette musicale*, sur l'inauguration de la statue de Rossini à Pesaro; mais au moment de retourner à Milan, il ne me reste que tout juste le temps de jeter au hasard quelques lignes sur le papier.

Parti samedi à 5 heures et demie du matin de Bologne avec une véritable caravane d'artistes, de poëtes, de journalistes, venus de tous les points de l'Italie, nous sommes entrés à la gare de Pesaro à 9 heures. Une bande militaire nous a reçus avec de brillantes fanfares. Quelle cohue! quelle inquiétude de trouver un gîte! Figurez-vous des milliers d'étrangers qui viennent envahir cette gracieuse ville de Pesaro, dont le nombre d'habitants s'élève à 12,000, et qui demandent à la fois le gîte et la nourriture, des chambres, des déjeuners et des dîners. Aussi ne puis-je assez remercier la veuve et le fils de Vaccaj, le célèbre professeur de chant et compositeur, qui, avec une courtoisie tout italienne, nous ont offert l'hospitalité la plus gracieuse, à moi et à mon ami Emiliani, l'éminent violoniste de Bologne, et membre de la commission rossinienne. La maison de Mme Vaccaj est située dans la rue adjacente à la via Rossini, où se trouve la maison qui a vu naître le cygne de Pesaro. Au-dessus de la porte de cette maison, petite, mais d'une jolie apparence, et qui, par une bizarrerie à moi inexplicable, porte les trois numéros 333, 334 et 335, on voit une table en marbre avec la date de la naissance de Rossini.

Le rendez-vous général était la piazza Rossini. Là, dans une des niches de la façade de San Domenico, est placée une statue du maître, vêtu d'une polonaise à brandebourgs, qui fut donnée à la ville par un particulier. En face de cette église, un grand café a été improvisé et nommé *Cafe Rossini*, où, malgré une chaleur accablante, s'étaient réunies les notabilités artistiques accourues de toutes les parties de l'Italie pour rendre hommage au génie du grand maître :

Palerme était représentée par MM. Lancia di Broto, secrétaire de l'académie des belles-lettres; Platania et Saladino, journalistes;

Naples, par les deux éminents professeurs de composition, MM. Conti et Serrao, d'une distinction et d'une affabilité rares, et par M. Florino, compositeur ;

Venise, par M. Buzzola, maître de chapelle de Saint-Marc;

Turin, par M. Regli, l'érudit rédacteur en chef du *Pirata*;

Florence, par MM. le comte de Pertirari-Gordiano, frère de Giulio, comte Appoliti; Pacini, le célèbre auteur de *Saffo* et de tant d'autres partitions; Mabellini, le célèbre contrepointiste, homme charmant et d'une douceur rare; Mariani, le meilleur chef d'orchestre d'Italie;

Milan, par M. Rossi, directeur du Conservatoire, et les deux professeurs de composition Ronchetti et Lucca, et de Filippi, le spirituel feuilletoniste de *la Perseveranza*. L'absence de l'éminent professeur Mazzucato a été généralement regrettée.

Et enfin, Bologne, par MM. le comte de Pepoli, l'auteur du libretto des *Puritani*, maire de Bologne; Emiliani, le célèbre violoniste; Gollinelli, à juste titre nommé le chef de l'école de piano; Ivanoff, Badiali, Giraldoni, dont la voix est plus fraîche et plus puissante que jamais; Pedrazza, Giuglini et l'éminent poëte Mercantini. J'en oublie sans doute, et beaucoup.

Tout le monde attendait impatiemment la représentation de *Guillaume Tell;* « mais l'homme propose et les ténors disposent, » car ce sont bien les dieux du jour. L'indisposition subite de M. Stigelli a forcé la direction à donner l'opéra sans ténor. Malgré cela tout a bien marché, et le joli théâtre de Pesaro, qui peut bien contenir quinze cents personnes, était rempli jusqu'aux combles. L'orchestre, composé des professeurs les plus distingués de l'Italie, et les choristes, au nombre de soixante-huit, ont, sous l'énergique direction de Mariani, surtout brillé par la vigueur et une belle sonorité. Le public, très-enthousiaste, a bissé l'ouverture. La chaleur était vraiment tropicale et ne m'a pas permis de rester jusqu'à la fin du spectacle, qui a terminé la première journée. Celle d'hier, favorisée par le temps le plus beau, offrait un programme très-riche. Dès le matin, on préparait sur les places des colonnes en bois avec des drapeaux aux couleurs nationales, et une illumination à la vénitienne; les chevaux des fiacres étaient ornés de plumes rouges et blanches, des musiciens ambulants, parmi lesquels il y avait de bons exécutants, faisaient entendre leurs plus beaux morceaux. La foule était grande et le nombre de mendiants l'était aussi; tout le monde était gai et content. A midi, la fête a été inaugurée par une séance solennelle que présidaient S. Exc. M. Peruzzi, ministre de l'intérieur; M. le maire et les adjoints de la ville de Pesaro. M. le comte Portirari Gardiano a lu un discours au nom des représentants de Florence, qui ont offert à la ville une grande médaille commémorative en or. Ensuite M. Regli a lu également une savante appréciation des œuvres de l'homme de génie, qui a été vivement applaudie; mais ce qui a profondément ému et touché l'assemblée nom-

breuse, c'est une improvisation de M. le ministre de l'intérieur, grand orateur, doué d'un organe sonore et puissant, à la figure inspirée, au geste noble et gracieux; ses paroles, qui étaient l'expression d'un véritable enthousiasme pour l'art, ses pensées élevées et parfois neuves, ses rapprochements de l'art avec la politique, la phrase surtout où il disait que pendant que l'Italie sommeillait, Rossini seul la faisait vivre par ses mélodies, — tout cela a électrisé les assistants et a provoqué une triple salve d'applaudissements.

A 3 heures, à la gare du chemin de fer, la statue, présent de MM. Salamanca et Delahante, directeurs des chemins de fer italiens, a été dégagée de son voile. Chose bizarre! Rossini, qui n'aime pas les chemins de fer, s'est fait construire à Passy une villa près la gare, et à Pesaro, sa statue est placée à la gare, et, assis dans un grand fauteuil, le maître fixe ses yeux sur la salle d'attente, en tournant le dos à la ville. Sur une grande estrade se trouvaient cinq cents exécutants qui ont admirablement dit l'ouverture de *la Gazza ladra;* puis M. le comte Bellino Briganti-Bellini, député et représentant de la Société générale des chemins de fer romains, a fait un discours très-politique, qui a été suivi de la cantate composée par Mercadante, sur des paroles du poëte Mercantini. L'illustre compositeur napolitain, qui hélas, n'a pu venir à Pesaro, s'est servi des plus beaux morceaux de *la Donna del Lago* et de *Zelmire*, qu'il a enchaînés avec un art supérieur et instrumentés avec son talent si connu. Elle a produit un grand effet et a été redemandée.

Des *Evviva* nombreux à Rossini, à Mercadante, à Pacini, à Mariani, à l'Italie ont été poussés par des milliers de personnes. M. le comte Pepoli a ensuite pris la parole pour annoncer qu'au même moment où le voile qui couvrait la statue de Rossini est tombé, la ville de Bologne posait sur la place du Lycée une pierre avec cette inscription à la manière latine :

21 *Agosto* 1864
Iscrizione
Sulla porta del Liceo Filarmonico di Bologna.
Qui entrò studente di quì ussci principe
Delle scienze musicali
GIOACCHINO ROSSINI
E Bologna per documento perenne d'onore intitolò del suo
Nome a circastante piazza e questa lapide posè
Il 21 *Agosto* 1864.

La solennité s'est terminée par l'ouverture de *Sémiramide*, parfaitement exécutée et redemandée. Le tout a été dirigé par Mariani, qui a montré un grand talent de chef d'orchestre. Le soir il y a eu concert au théâtre. On y a chanté des fragments du *Stabat*, du *Barbier*, de la *Cenerentola*, de *Mosé* et de *Sémiramide*, ainsi que la *Cantate* de Pacini sur des paroles de Mercantini, qui sont fort belles; je veux vous citer celles que chante Venise et qui ont vivement ému :

Vengo alla festa anch' io per l' aria bruna,
Porto il sospiro della mia laguna.
La mia laguna è in faccia a questa sponda,
E piena di canzoni era quell' onda.
Sa i canti di Rossini il gondoliere,
Ma oggi il nostro canto è Miserere.
Vengo alla festa anch' io per l' aria bruna,
Porto il sospiro della mia laguna.

La ville était splendidement illuminée.

S. M. le roi Victor-Emmanuel a conféré à Rossini le grand cordon de l'ordre des Saints-Maurice et Lazare.

H. P.

Notre savant collaborateur M. Fétis père, maître de chapelle de S. M. le roi des Belges et directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles, est à Paris depuis quelques jours. Il s'y est rendu sur l'invitation qui lui en a été adressée par Mme Meyerbeer et par M. Perrin, directeur de l'Opéra, pour prendre connaissance de la partition de *l'Africaine*, dont les répétitions, auxquelles M. Fétis doit présider, commenceront aussitôt que *Roland à Roncevaux* aura été joué. On sait le cas que faisait l'illustre auteur des *Huguenots* des lumières de M. Fétis et ses sentiments d'affection pour lui; il est donc tout naturel que cette tâche glorieuse lui ait été confiée. De son côté, en l'acceptant, M. Fétis ne s'est pas dissimulé l'importance de la responsabilité qu'il assumait, mais son dévouement et son amitié pour Meyerbeer ne lui permettaient pas d'en décliner l'honneur.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *le Trouvère* et *le Marché des Innocents*; mercredi, *Guillaume Tell*; et vendredi, *Lucie de Lammermoor* et *Nemea*. — Demain on donnera *les Huguenots*.

*** Mercredi prochain aura lieu la première répétition à l'orchestre de *Roland à Roncevaux*.

*** Mme Marie Petipa, qui a passé deux mois à Paris, vient de repartir pour Saint-Pétersbourg. Elle fera sa rentrée au grand théâtre par la reprise de *la Fille de Pharaon*, dont Mme Rosati avait créé le principal rôle. De son côté, Saint-Léon a quitté Paris avant-hier avec Mlle Lebedeff. Il va monter son grand ballet pour la saison d'hiver. Il avait été un moment question du début de Mlle Lebedeff à l'Opéra; mais il est remis à l'année prochaine.

*** M. de Leuven vient de recevoir deux poëmes d'opéra, dus à M. Alphonse Daudet, l'un des auteurs de *la Dernière idole*, comédie jouée, on le sait, avec grand succès à l'Odéon. — L'un de ces deux poëmes a pour titre : *les Absents*, le second s'appelle : *les Moulins à vent*. — La musique des *Absents* a été confiée à M. Poise. Cet ouvrage sera joué très-prochainement.

*** A partir de jeudi dernier, 25, le bureau de location du théâtre impérial de l'Opéra-Comique a été rouvert, et c'est irrévocablement le 1er septembre que recommenceront les représentations par *la Dame blanche* avec Achard et Mlle Cico. — Montaubry rentrera le lendemain dans *le Postillon de Longjumeau*. — *Lara* et *l'Eclair* seront repris dans la première quinzaine du mois.

*** La direction de l'Opéra-Comique vient d'engager Mme Gennetier pour chanter les premiers rôles de soprano. Elle débutera dans le courant du mois de septembre. Mme Gennetier a été plusieurs années première chanteuse à l'Opéra de la Nouvelle-Orléans, où elle était fort aimée. Elle y tenait tout le répertoire de l'Opéra-Comique, et elle y a créé avec un grand succès le rôle de Catherine, de *l'Etoile du Nord*. La lutte qui ensanglante l'Amérique l'a forcée d'abandonner ce pays, et nous croyons que M. de Leuven a eu la main heureuse en se l'attachant pour trois ans. Mme Gennetier possède une voix d'un timbre charmant et fort étendue; elle vocalise avec une merveilleuse facilité, et, ce qui ne gâte rien, elle est excellente musicienne. Douée d'un physique agréable, sa physionomie a beaucoup de vivacité; elle est bonne comédienne et particulièrement faite pour réussir dans les rôles de Mme Damoreau.

*** Le théâtre Lyrique rouvrira ses portes jeudi 1er septembre par *la Reine Topaze*, et le lendemain on donnera *Don Pasquale*.

*** Pendant le séjour du roi d'Espagne à Paris, M. Bagier, directeur du théâtre Italien, a été admis à l'honneur de lui présenter ses hommages. L'accueil fait par Sa Majesté à M. Bagier a été des plus bienveillants, et Elle a daigné lui dire plusieurs choses gracieuses au sujet de sa double entreprise du théâtre Italien à Madrid et à Paris.

*** La représentation donnée le samedi de la semaine dernière au théâtre du château de Versailles en l'honneur de S. M. le roi d'Espagne était éblouissante de lumières, de toilettes, d'uniformes et de décorations. Elle a commencé à 9 heures et demie, et elle se composait ainsi que nous l'avons dit, de la comédie-ballet de Corneille et Molière, *Psyché*, avec la musique de Jules Cohen. On avait entremêlé au troisième acte un pas de *Giselle* et le divertissement des Saisons des *Vêpres siciliennes*. Les chœurs étaient exécutés par les élèves du Conservatoire. L'orchestre était dirigé par Georges Hainl. A 11 heures, la représentation était terminée.

*** Tamberlick a fait sa première apparition à Madrid au théâtre Rossini dans *Poliuto*. Quoiqu'on ait pu constater dans les moyens du célèbre chanteur quelques défaillances, il n'en a pas moins chanté ce rôle, l'un de ses meilleurs, avec une grand supériorité, et le public lui a fait un chaleureux accueil. Mme Bendazzi a été faible dans le rôle de Pauline.

*** A l'occasion de son jour de naissance et de sa haute promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur, une brillante fête a été donnée par Rossini la semaine dernière à sa villa de Passy, devant une nombreuse assemblée composée d'amis de l'illustre maître. Des artistes de l'Opéra et de la Comédie-Française ont tenu à honneur de prêter le concours de leur talent à l'exécution de divers fragments de ses œuvres.

*** Mme Frezzolini et Bottesini viennent de donner un concert à Enghien; le célèbre contre-bassiste est ensuite parti pour Saint-Malo, en compagnie de M. et de Mme Bettini (Trebelli), où on les attendait. Bottesini reste attaché au théâtre de Barcelone en qualité de chef d'orchestre. Quant à M. et Mme Bettini ils sont engagés à Rome pour la saison d'automne, et leur apparition s'y fera dans *Marta* qu'ils interpréteront avec Mlle Angelica Moro, MM. Storti et Marchisio.

*** *Le Pirate* annonce comme très-prochaine la réouverture du théâtre Victor-Emmanuel à Turin pour la saison d'automne et donne la composition de la troupe engagée. Elle comprend pour l'opéra : *Prime*

donne assolute, Lagrua-Emy, Palmieri Maria, Berti Ersilia, Ferrari Leonilda; *primi tenori assoluti*, Zaccometti Giovanni, Andreeff Nicola; *primo tenore assoluto*, Gaetano Pardini; *primi baritoni assoluti*, Cima Giuseppe, Grandi Antonio; *prima donna contralto assoluta*, Ciaschetti Serafina; *primo basso assoluto*, Bagaggiolo Eraclito; pour le ballet, les chorégraphes Borri Pasquale, Rota, Giuseppe et Bini Giuseppe. Les premières danseuses sont Mmes Emilia Aranyvary, Poggiolesi, Ettore. — Au théâtre Alfieri a eu lieu enfin la première représentation si longtemps attendue de *Robert de Normandie*, opéra-ballet en quatre actes et sept tableaux. Le poëme est de Maurizio Toussaint et la musique des maestri Cordiale et Denina. La réussite a été des plus heureuses, et les deux compositeurs ont été rappelés à plusieurs reprises. Le sujet est le même que celui de *Robert le Diable* de Meyerbeer; les vers ne valent pas ceux de Romani ou de Cammarano; mais tels quels ils sont très-acceptables. La musique manque d'originalité, mais elle est bien faite et l'instrumentation élégante sent sa bonne école. Du reste, les représentations suivantes ont confirmé le succès de la première, et *Robert de Normandie* paraît devoir prendre une bonne place dans le répertoire mélodramatique italien.

*** On assure que M. Gye a engagé pour la saison prochaine, Mme Amalia Patti, qui chanterait avec ses sœurs Adelina et Carlotta dans la *Flûte enchantée*. Ce trio de voix, d'un timbre presque pareil, produirait certainement beaucoup d'effet dans les rôles de la Reine de la nuit, de Pamina et de Papagena.

*** Un nouvel opéra comique de Balfe, *Sleeping queen* (Reine qui dort), doit être représenté à Londres la semaine prochaine par la troupe de M. German Reed.

*** La charmante chanson d'Arsène Houssaye, dont nous parlions dans notre dernier numéro, et qui a si bien inspiré Offenbach, va paraître cette semaine sous le titre de *Jeanne la Rousse*.

*** Le concours d'orphéons qui a eu lieu dimanche dernier à Chantilly, a été des plus brillants. Une animation extraordinaire régnait dans la ville, dont les rues étaient ornées de guirlandes de feuillage et d'arcs de triomphe. La distribution des médailles a été faite aux flambeaux, par M. Clapisson, membre de l'Institut et président du jury des orphéons. Le premier prix de la division supérieure, médaille d'or d'une valeur de 400 francs, donnée par les dames françaises de Chantilly, a été remporté par l'orphéon de Sèvres.

*** Ce n'est pas seulement à Londres qu'on s'occupe de former des compagnies d'opéra anglais; à New-York également un théâtre entièrement consacré à l'opéra anglais a ouvert par l'opéra de Balfe, la *Rose de Castille*.

*** L'Institut musical de Florence a donné une matinée consacrée à honorer la mémoire de Meyerbeer. La séance s'est ouverte par des stances funèbres composées par Meini et mises en musique par le jeune Tadeucci. Après l'ouverture de *Romilda et Costanza*, on a successivement exécuté un duo de *l'Esule di Granata*, un air du *Prophète* chanté par la jeune Nercolini, qui est douée d'une excellente voix; puis Mlle Moreno a très-bien dit la romance de *Robert le Diable*, et l'on a terminé par l'ouverture de *l'Étoile du Nord*.

*** La *Société impériale des Orphéonistes lillois*, vient d'organiser à Lille une souscription en faveur des incendiés de Limoges. Dans une lettre adressée aux journaux de la ville, le président, M. Ferdinand Lavainne, dit, en quelques mots pleins de cœur, que la société a pris cette initiative en souvenir de l'hospitalité généreuse et désintéressée qui lui fut offerte par la municipalité de la ville de Limoges.

*** Le 12 de ce mois, le président de la Compagnie des chemins de fer d'Orléans, Lyon à Genève, etc., M. Fr. Bartholoni, a convoqué à Genève un congrès destiné à poser les bases d'une convention internationale ayant pour but philantropique d'améliorer et d'augmenter les secours à donner sur les champs de bataille aux blessés de toutes les nations. Toutes les puissances de l'Europe ont envoyé des représentants à ce congrès, l'expérience ayant démontré que la majeure partie des blessés succombent faute de soins suffisants. A cette occasion, M. Bartholoni a donné dans sa belle villa de Genève une brillante fête musicale à laquelle nos meilleurs artistes ont voulu prendre part. On y a en outre exécuté un chœur que l'éminent pianiste compositeur, M. Bergson, avait été chargé de composer pour la circonstance, et qui, chanté par cent voix, accompagnées de la musique militaire, a produit le plus grand effet.

*** On nous écrit de New-York que l'impresario Maretzek se donne beaucoup de peine pour compléter le personnel de sa saison d'hiver qui s'ouvrira le 15 septembre. Il a engagé jusqu'à présent : ténors, MM. Massimiliani et Dotti; basses, Susini et Bellini; premières chanteuses, Mmes Kellog, Morensi et Harris; contralto, n'ayant pas encore paru, Mlle Frida de Gebelle. L'orchestre sera augmenté.

*** M. et Mme Léonard donnaient le 16 août, à Huy, un concert qui avait réuni aux Augustins plus de 1,500 personnes accourues pour entendre ce couple artistique si éminent, et bientôt après, à Spa, le grand salon de la Redoute, rempli jusque dans les galeries de tableaux, l'applaudissait de nouveau dans le magnifique concert donné par l'administration des jeux à l'opulente et aristocratique société étrangère que Spa possède en ce moment. Mme Léonard y a chanté avec Jourdan le duo de *Philémon et Baucis* et le grand air des *Diamants de la couronne*. De son côté, M. Léonard a joué *la Rêveuse* et la valse de concert avec l'adagio et l'allegretto de son 5e concerto. Les plus chaleureux bravos, suivis de rappels, ont accueilli M. et Mme Léonard après chacun de leurs morceaux. La sérénade de Rossini, exécutée par Mme Léonard, MM. Jourdan, Léonard, Godefroid et Libert, a brillamment terminé cette belle soirée.

*** Liszt, pour répondre au désir du Pape, s'est fait entendre devant Sa Sainteté et quelques hauts dignitaires de l'église au palais de San Gandolpho. Le piano était placé dans la grande salle du trône, et le célèbre artiste a littéralement ravi son auditoire. Il a quitté Rome pour assister au congrès artistique de Carlsruhe qui a eu lieu le 22 août et dont nous reparlerons.

*** Depuis la mise en vigueur de la loi sur les musiciens ambulants, les tribunaux de police de Londres condamnent journellement bon nombre de ces virtuoses du pavé, coutumiers du fait et récidivistes quand même. La peine infligée se monte généralement à 25 francs d'amende et aux frais.

*** Un photographe de Vienne vient de commencer la publication d'une série de vues qui comprennent les tombes de Schubert, Beethoven et Mozart.

*** Le septième volume de la nouvelle édition de la *Biographie des musiciens*, par Fétis, vient de paraître. Nous rendrons compte de ce volume.

*** Les 28 et 29 août aura lieu, à Arras, le festival orphéonique annoncé depuis longtemps, et auquel quatre-vingt-quinze sociétés orphéoniques doivent prendre part. La journée du dimanche sera consacrée aux orphéons; celle du lundi aux musiques militaires et aux fanfares. En outre, il y aura un grand concert donné par la société philharmonique.

*** Nous venons de recevoir le premier numéro d'un nouveau journal : *le Courrier d'Arcachon*, consacré à la chronique des bains de mer et des eaux thermales. MM. Monselet et Pierre Véron sont au nombre des rédacteurs.

*** L'administration supérieure vient d'autoriser une tombola de huit mille billets au bénéfice de la Caisse de secours de l'association des artistes dramatiques. Elle sera composée de lots de tableaux, dessins, objets d'art provenant tous des artistes sociétaires.

*** Le jour même où on inaugurait à Pesaro la statue de Rossini, Bologne célébrait la fête du célèbre maëstro; la municipalité a donné à la place de San Giacomo le nom de place Rossini, et une table de marbre a été placée au-dessus de la porte du lycée de musique avec une inscription appropriée à la circonstance.

*** Dans la représentation donnée au Grand-Théâtre de Bordeaux, au bénéfice des incendiés de Limoges, on a remarqué la fille du chef d'orchestre du Grand-Théâtre, Mlle Mezeray qui a chanté le rôle de Rosine dans les trois premiers actes du *Barbier*. Cette jeune personne possède une très-jolie voix, dirigée par une excellente méthode; elle vocalise avec une grande facilité, et son jeu est en même temps simple et distingué; elle a reçu de chaleureux et légitimes applaudissements.

*** M. Guidi, l'éditeur de Florence qui a publié en éditions portatives les partitions de *Guillaume Tell* et des *Huguenots*, vient d'ajouter à sa collection celle d'*il Barbiere di Seviglia*, de Rossini, gravée d'après les manuscrits existant au Lycée communal de Bologne.

*** A Dieppe, M. Placet, le digne chef d'orchestre, est fort estimé des amateurs de musique. Le jour, il y a concert sur la plage, et le soir, au Casino. Le programme des concerts est varié; des artistes distingués s'y réunissent, et c'est ainsi que Mlle Borghèse s'est fait entendre tout récemment au profit des pauvres.

*** On nous écrit de Bade : « Les artistes italiens ont donné le 19 *I. Puritani* pour leur deuxième représentation. Naudin, Delle-Sedie et Mlle Battu y ont obtenu un très-grand succès. *Le Trovatore* sera donné lundi 22 avec Mme Charton-Demeur; ensuite viendront *Don Pasquale* et la *Gazza Ladra*.

*** L'éditeur S. Richault vient de publier un nouvel et important ouvrage, pour orgue ou harmonium, de M. Edouard Batiste, professeur au Conservatoire impérial de musique, organiste du grand orgue de Saint-Eustache. Cette œuvre, intitulée : *152 versets, antiennes ou préludes*, dans tous les tons majeurs et mineurs, sera d'une grande utilité pour tous les organistes. Les morceaux sont courts, ainsi que le titre le comporte, et les mélanges des jeux pour le grand orgue ou pour l'harmonium sont soigneusement indiqués à chacun de ces 152 versets. Cet ouvrage fait suite aux *50 pièces d'orgue* du même auteur.

*** M. Emile Chevé, chef de l'école Galin-Paris-Chevé, vient de mourir à Fontenay-le-Comte.

*** On annonce la mort, à Munich, de M. Henri Kohl, violoniste du roi de Bavière.

*** Giuseppe Scoppa, musicien de mérite et prédécesseur de

MM. Coccia et Costa comme chef d'orchestre à l'opéra de Covent-Garden, vient de mourir à Londres, où il donnait dans ces dernières années des leçons de chant.

*** Le 8 août est mort à Cologne M. E. Kuntz, auteur de plusieurs symphonies et ouvertures, et ancien maître de chapelle à Amsterdam.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Lyon.* — La réouverture de notre théâtre lyrique est annoncée pour le 1er septembre. Elle aura lieu par *Robert le Diable.* Une cérémonie en l'honneur de Meyerbeer aura lieu dans un des entr'actes.

*** *Havre.* — Le théâtre des Variétés vient de nous donner l'excellente bouffonnerie d'Offenbach, *Tromb-al-Cazar*, interprétée par Mme Niel, MM. Victor et Duchesne. On a applaudi en même temps et les artistes et la pièce qui ne peut manquer d'avoir une longue série de représentations.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — Le théâtre de la Monnaie rouvre ses portes le 1er septembre par *les Huguenots*. Voici la composition de la troupe pour la saison de 1864-1865 : *grand opéra*, *opéra comique*, etc., etc. Ténors, MM. Wicart, Jourdan, Holtzem, Metzler et Danglès, ténor comique; basses, MM. Coulon, Mederic, Mengal, Ferraud, Pierre et Pennequin; barytons, MM. Roudil et Barré; chanteuses, Mmes Mayer-Boulart, Blarini, Charry, Elmire, Moreau, Faivre-Rety, Arquier, Dubarry, Marie Gronin et Bernouville, mère dugazon; quarante-cinq choristes. *Ballet*, MM. Monplaisir, premier maître de ballet, avec un nombreux personnel. *Chef d'orchestre*, M. Ch.-L. Hanssens. — Vieuxtemps vient de composer une ouverture à grand orchestre avec chœur, servant de cadre à un hymne national. Il a offert à l'Académie des beaux-arts de Belgique de faire exécuter cette œuvre dans la séance publique de fin septembre et d'en diriger l'exécution. Cette offre a été acceptée avec remercîments. — MM. Schott frères viennent de publier deux œuvres très-remarquables : c'est d'abord le quatrième concerto pour violon, de Léonard, qui a fait une si grande sensation au dernier concours, et l'œuvre 21 de Servais, *Souvenir de Czernowicz*, recueil de mélodies traitées avec toute la science et l'habileté dont Servais est capable.

*** *Ems.* — Le premier de nos grands concerts réunissait trois artistes d'élite, Batta, Alard et Arban; Batta avec des airs de *la Juive* et *Passiflore;* Alard en jouant ses deux fantaisies sur *Guillaume Tell* et *Robert le Diable*, et Arban avec ses variations sur *le Carnaval de Venise* et sa fantaisie sur *le Trovatore*, ont enthousiasmé l'auditoire. Vivier, Wieniawski et Mme Rosa Kastner se sont fait entendre au second concert et leur succès n'a pas été moins grand.

*** *Wiesbade.* — Un concert-festival est annoncé pour le 24 août, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'avénement au trône du duc régnant de Nassau. Mlle Lucca, de Berlin, Mme Kastner-Escudier, Henri Wieniawski, A. Piatti et le ténor Schnorr de Carolsfeld, de Dresde, s'y feront entendre.

*** *Cologne.* — Un nouvel opéra de Max Bruch, intitulé *Lorcley*, paroles de Geibel, a été favorablement accueilli.

*** *Berlin.* — Arban, le célèbre cornet à pistons de Paris, vient de se faire entendre à l'établissement Kroll. Son succès a été prodigieux; il a dû répéter deux morceaux de sa composition.—Rarement les amateurs de musique d'opéra ont eu autant d'occasions de satisfaire leur goût qu'en ce moment. Voici ce qu'on a représenté pendant la semaine passée à l'opéra royal, aux théâtres Victoria et Kroll : *Les Huguenots*, pour la rentrée de Mlle Lucca, *le Lac des Fées*, *le Barbier*, *Robert le Diable*, *les Mousquetaires de la Reine*, *Martha*, *l'Aire de l'Aigle* (de Glaeser), *la Fille du Régiment*, *la Dame blanche*, *Czar et Charpentier*, et *le Mariage aux lanternes*.—Le directeur de l'académie de chant, M. Grell, a été décoré de l'ordre du Mérite pour les arts et les sciences.— Taglioni s'occupe de la mise en scène d'un nouveau ballet en trois actes, qui sera intitulé *Fantasca*.

*** *Dresde.* — *Idomeneo*, l'opéra de Mozart, a été repris au théâtre de la cour. Malgré l'insuffisance du poëme, le public a su distinguer les beautés réelles qui se trouvent dans cet ouvrage et les a souvent applaudies.

*** *Vienne.* — L'opéra de Flotow, *Indra*, vient d'obtenir un très-beau succès au théâtre impérial. Mlle Wildauer et M. Beck y ont eu de nombreux bravos. — A l'opéra de la cour, on répète, sous le titre : *la Fille des Bois*, un nouveau ballet composé par l'intendant le prince Auersperg et le maître de ballets Pellerini.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Le général et sénateur Alexis Lwoff, compositeur et violoniste d'un grand talent, s'est démis de ses fonctions de directeur des chantres de la cour; M. de Bachmétieff doit lui succéder.

*** *Melbourne.* — *Le Prophète* a été représenté avec un immense succès sous la direction de M. Lysser. L'exécution en a été très-remarquable ; Mme Lucia Escott s'y est surtout distinguée dans le rôle de Fidès. *Les Noces de Figaro* sont annoncées.

ERRATUM.

Une faute d'impression a été commise dans le deuxième article de *la Musique à la cour et à la ville* que contenait notre dernier numéro.

Page 267, première colonne, au lieu de : « Plus nous allons, en vérité, et plus la mort de Sully semble résumer le caractère; » lisez : « et plus *le mot de Sully*, » etc. La *coquille* est tellement grossière qu'elle a dû sauter aux yeux de tous les lecteurs. Ce serait bien la première fois que la mort d'un ministre résumerait le caractère et la biographie d'un roi!

AVIS. On demande, pour diriger exclusivement la Société philharmonique de Fresnes, canton de Condé (Nord), un chef de musique qui devrait prendre sa résidence dans cette commune; son traitement annuel serait fixé à 1,500 francs, indépendamment des ressources que pourrait lui offrir la populeuse localité, au moyen de leçons particulières, dans la commune même et dans celles environnantes.

Les candidats devront adresser leur demande à M. le maire de Fresnes avant le 15 septembre prochain.

Les lieu et jour du concours qu'ils auront à subir, leur seront ultérieurement indiqués.

Le Directeur : S. DUFOUR.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Ce, RUE JACOB, 56,
Chez tous les libraires de France et de l'étranger,
Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu, au* 1er.

Mise en vente du Tome VII

DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES

MUSICIENS

ET

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié.

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.
Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME VII. — PRIX : 8 FRANCS.

EN VENTE CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU AU 1er.

LA LYRE FRANÇAISE

Choix d'Airs d'Opéras, Duos, Romances, etc., sans accompagnement

DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

ÉDITION POPULAIRE

1.	LE DOMINO NOIR	Ah! quelle nuit!	COUPLETS.
2.	—	Qui je suis?... une fée..	—
3.	L'ÉCLAIR	Quand de la nuit	ROMANCE..
4.	L'ENFANT PRODIGUE	Allez, suivez votre pensée.	—
5.	L'ÉTOILE DU NORD	En sa demeure	COUPLETS.
6.	LA FAVORITE	Pour tant d'amour	CAVATINE.
7.	—	Un ange, une femme	ROMANCE.
8.	LA FÉE AUX ROSES	Oui, chaque jour je viens.	—
9.	LA FIANCÉE	Entendez-vous?	DUO
10.	—	Montagnard ou berger	TYROLIENNE
11.	FRA DIAVOLO	Je voulais bien	COUPLETS.
12.	—	Voyez sur cette roche	RONDE.
13.	GUIDO ET GINEVRA	Pendant la fête	ROMANCE.
14.	GUILLAUME TELL	Sombres forêts, désert	—
15.	HAYDÉE	Ah! que la nuit est belle!	BARCAROLLE
16.	—	C'est la corvette	COUPLETS.
17.	LES HUGUENOTS	Plus blanche	ROMANCE.
18.	LA JUIVE	Rachel, quand du Seigneur.	AIR
19.	LA MUETTE DE PORTICI.	Ferme tes yeux	CAVATINE.
20.	LA PART DU DIABLE	Ferme ta paupière, dors..	ROMANCE.
21.	LE PHILTRE	Je suis sergent	AIR.
22.	LE POSTILLON DE LONJUMEAU.	Mes amis, écoutez..	RONDE.
23.	LE PRÉ AUX CLERCS	Jours de mon enfance	AIR.
24.	LE PROPHÈTE	Pour Bertha, moi je soupire	PASTORALE.
25.	LA REINE DE CHYPRE	Triste exilé	CAVATINE.
26.	ROBERT-LE-DIABLE	Nonnes qui reposez	ÉVOCATION
27.	—	Va!... dit-elle, va	ROMANCE.
28.	LA SIRÈNE	O dieu des flibustiers	COUPLETS.
29.	LE VAL D'ANDORRE	Marguerite, qui m'invite..	ROMANCE.
30.	—	Toute la nuit suivant sa trace	—
31.	L'AMBASSADRICE	Il est, dit-on	COUPLETS.
32.	—	Que ces murs coquets	AIR.
33.	LE DOMINO NOIR	Le trouble et la frayeur..	ROMANCE.
34.	—	La belle Inès fait florès...	ARAGONAISE.
35.	LA FAVORITE	O mon Fernand	AIR.
36.	—	Ange si pur	—
37.	—	Va-t'en d'ici, de cet asile.	DUO.
38.	HAYDÉE	Il dit qu'à sa noble patrie.	COUPLETS.
39.	—	A la voix séduisante	ROMANCE.
40.	LA JUIVE	Il va venir, et d'effroi	—
41.	LA MUETTE DE PORTICI.	Ne repoussez pas	CAVATINE.
42.	MOUSQUETAIRES DE LA REINE	Bocage épais	AIR.
43.	—	Le cardinal dans sa colère	COUPLETS.
44.	LE PRÉ AUX CLERCS	Les rendez-vous	DUO.
45.	LA REINE DE CHYPRE	Vous qui de la chevalerie.	—
46.	ROBERT-LE-DIABLE	Robert, toi que j'aime	CAVATINE.
47.	LA SIRÈNE	Prends garde, montagnard.	RONDE.
48.	LE VAL D'ANDORRE	Voilà le sorcier	CHANSON.
49.	—	Faudra-t-il donc, pâle	ROMANCE.
50.	—	Le soupçon, Thérèse	—
51.	CHARLES VI.	Humble fille des champs..	AIR.
52.	LE DOMINO NOIR	Heureux qui ne respire	CANTIQUE.
53.	—	Mes chères sœurs	CAVATINE.
54.	L'ÉTOILE DU NORD	Veille sur eux toujours	PRIÈRE.
55.	LA FAVORITE	Jardins de l'Alcazar	RÉCIT et AIR
56.	GIRALDA	Rêve heureux du jeune âge.	CAVATINE.
57.	—	Ange des cieux	ROMANCE.
58.	LES HUGUENOTS	Tu l'as dit, oui, tu m'aimes.	CAVATINE.
59.	JEANNOT ET COLIN	Ah! pour moi quelle peine.	AIR.
60.	JOCONDE	Dans un délire extrême	ROMANCE.
61.	LE JUIF ERRANT	Pour expier envers lui	LÉGENDE.
62.	—	A moi, ta sœur et ton amie.	ROMANCE.
63.	LA JUIVE	Dieu, que ma voix	CAVATINE.
64.	MOUSQUETAIRES DE LA REINE.	Je l'ai sauvé celui.	ROMANCE.
65.	LA MUETTE DE PORTICI.	Mieux vaut mourir	EXT. DU DUO.
66.	—	Chantons gaîment	BARCAROLLE
67.	—	Voyez du haut de ces rivages	—
68.	LE NABAB	Le destin comble mes vœux.	C. DU TABAC.
69.	LE PHILTRE	Vous me connaissez tous..	AIR.
70.	—	Je suis riche, vous êtes belle	BARCAROLLE
71.	LE POSTILLON DE LONJUMEAU.	Mon petit mari	AIR.
72.	LE PRÉ AUX CLERCS	Souvenirs du jeune âge	ROMANCE.
73.	—	Ce soir j'arrive donc	AIR.
74.	—	A la fleur du bel âge	RONDE.
75.	ROBERT-LE-DIABLE	Jadis régnait en Normandie.	BALLADE.
76.	BLUMENTHAL	LE CHEMIN DU PARADIS	*Mélodie.*
77.	DASSIER	CE QUE J'AIME	*Romance.*
78.	—	MARCEL LE MARIN	*Rom. dr..*
79.	—	POUR LES PAUVRES, MERCI	—
80.	—	TROP TARD	—
81.	—	UNE VENGEANCE CORSE	*Ch. dram.*
82.	—	VA-T'EN, JE T'AIME	*Mélodie.*
83.	DUPREZ	LA VIE D'UNE FLEUR	*Pastorale*
84.	HALÉVY	LA VENTA	*Boléro.*
85.	KUCKEN	AVE MARIA	*Prière.*
86.	LABARRE	L'ANNEAU D'ARGENT	*Légende.*
87.	—	LA PAUVRE NEGRESSE	*Romance.*
88.	MEMBRÉE	L'ONDINE ET LE PÊCHEUR	*Ballade.*
89.	MEYERBEER.	CHANSON DE MAI	*Mélodie.*
90.	—	GUIDE AU BORD TA NACELLE	—
91.	—	LE MOINE	—
92.	—	LA SÉRÉNADE	—
93.	PANSERON	AU REVOIR, LOUISE	*Romance.*
94.	—	DEMAIN ON VOUS MARIE	—
95.	PROCH	LE COR DES ALPES	*Mélodie.*
96.	F. SCHUBERT	ADIEU	—
97.	—	AVE MARIA	*Prière.*
98.	—	LA JEUNE RELIGIEUSE	*Mélodie.*
99.	—	LA SÉRÉNADE	-
100.	TROUPENAS	LE BRAVO	*Romance.*
101.	LE CHEVAL DE BRONZE.	Quand on est fille, hélas!	COUPLETS.
102.	LE COMTE ORY	Veiller sans cesse	AIR.
103.	LES DEUX PÊCHEURS	Castilbéta	BALLADE.
104.	LES DIAMANTS DE LA COURONNE.	Vivent la pluie, etc.	COUPLETS.
105.	LES DRAGONS DE VILLARS.	Heup! heup! mule chérie.	AIR.
106.	—	Ne parle pas, Rose	ROMANCE.
107.	—	Il m'aime, espoir charmant.	AIR.
108.	L'ENFANT PRODIGUE	Ah! dans l'Arabie	COUPLETS.
109.	—	J'ai tout perdu, Seigneur.	ROMANCE.
110.	L'ÉTOILE DU NORD	O jours heureux de joie..	—
111.	—	Sur son bras m'appuyant.	COUPLETS à 2 voix.
112.	LA FÉE AUX ROSES	En dormant, c'est à moi.	ROMANCE.
113.	—	Près de toi je crois revivre.	—
114.	LA FIANCÉE	Si je suis infidèle	BALLADE.
115.	—	Garde à vous, avançons..	COUPLETS.
116.	FRA DIAVOLO	Je vois marcher	AIR.
117.	—	Agnès, la jouvencelle	BARCAROLLE
118.	GIRALDA	Rêve si doux	AIR.
119.	—	O dieu d'amour	DUO.
120.	GUIDO ET GINEVRA	Quand renaîtra la pâle	GRAND AIR.
121.	GUILLAUME TELL	Accours dans ma nacelle..	BARCAROLLE
122.	—	Asile héréditaire	AIR.
123.	HAYDÉE	Enfants de la noble Venise.	CHANSON BACHIQUE
124.	LES HUGUENOTS	Rataplan	COUPLETS MILIT.
125.	—	Rentrez, habitants de Paris.	COUVRE-FEU
126.	JOCONDE	J'ai longtemps parcouru	AIR.
127.	MARTHA	Seule ici, fraîche rose	ROMANCE.
128.	—	Mes chers amis	CHANS. DU PORTER
129.	—	Lorsqu'à mes yeux	ROMANCE.
130.	MESDAMES DE LA HALLE.	Au beau jour	COUPLETS.
131.	OBÉRON	Quel plaisir de flotter	BARCAROLLE
132.	PANTINS DE VIOLETTE.	Pierrot est un joli pantin.	CHANSON
133.	LA PART DU DIABLE	Le singulier récit	AIR.
134.	LE PHILTRE	La coquetterie	—
135.	LE POSTILLON DE LONJUMEAU.	Assis au pied	ROMANCE.
136.	LA POUPÉE DE NUREMBERG.	Me voilà, oui c'est elle.	DUO.
137.	LE PROPHÈTE	Donnez à la pauvre femme.	COMPLAINTE
138.	LE RÊVE D'UNE NUIT D'ÉTÉ.	Oh! Paris, séjour	AIR BOUFFE ANGL.
139.	ROBERT-LE-DIABLE	Quand j'ai quitté la Norm.	COUPLETS.
140.	LE VIOLONEUX	Le violoneux du village.	RONDE.
141.	DASSIER	LE CHÊNE DU DIABLE	*Romance.*
142.	—	MARINE	—
143.	DELSARTE	STANCES A L'ÉTERNITÉ	*Mélodie.*
144.	J. DESSAUER.	LE RETOUR DES PROMIS..	*Cantabile andaloux.*
145.	F. KUCKEN	SÉRÉNADE MORESQUE	*Mélodie.*
146.	Th. LABARRE.	LA PUPILLE	*Chansonn.*
147.	G. MEYERBEER	LA BARQUE LÉGÈRE	*Mélodie.*
148.	—	CANTIQUE DU TRAPPISTE	—
149	F. SCHUBERT.	LA POSTE	—
150		LE ROI DES AULNES	—
151.	ACTÉON	Nina, jolie et sage	AIR.
152.	LE CHEVAL DE BRONZE	Ah! pour un jeune cœur.	AIR.
153.	LES DEUX PÊCHEURS.	La grenouille aux camélias	CHANSON.
154.	DEUX VIEILLES GARDES	Versez, moi j'aime le doux	POLKA CHANTÉE.
155.	DIAMANTS DE LA COURONNE	Dans les défilés	BOLÉRO.
156.	DRAG. DE VILLARS	Quand le dragon a bien trotté	AIR MILIT.
157.	—	Grâce à ce vilain ermite	COUPLETS
158.	L'ENFANT PRODIGUE	Il est un enfant d'Israël	ROMANCE.
159.	L'ÉTOILE DU NORD	Beau cavalier au cœur d'acier	COUPLETS.
160.	LA FÉE AUX ROSES.	Des roses, partout des roses	AIR.
161.	LA FIANCÉE	Que de mal, de tourment	COUPLETS.
162.	—	Un ciel serein et sans nuage	ROMANCE.
163.	FRA DIAVOLO	Le gondolier fidèle	BARCAROLLE
164.	—	Pour toujours, disait-elle	COUPLETS.
165.	GIRALDA	O mon habit, mon bel habit	COUPLETS.
166.	GUILLAUME TELL	Sois immobile	ROMANCE.
167.	HAYDÉE	Glisse ma gondole	BARCAROLLE
168.	—	Unis par la naissance	AIR.
169.	LES HUGUENOTS	Piff, paff	CHANS. HUGUENOTE
170.	—	Nobles seigneurs, salut	CAVATINE.
171.	JOCONDE	L'épreuve est tout à fait	AIR.
172.	—	Parmi les filles du canton..	COUPLETS.
173.	LESTOCQ	Ne nous trahissez pas	DUO.
174.	MARTHA	Ah! voyez donc! ah!	ARIETTE.
175.	—	Bois paisible, vert feuillage.	ROMANCE.
176.	MESDAMES DE LA HALLE	La lune et le soleil	COUPLETS.
177.	LA MUETTE DE PORTICI	Amis, la matinée est belle	BARCAROLLE
178.	LE NABAB	Mon oncle a dit, dans sa colère.	ROMANCE.
179.	LE PHILTRE	La reine Yseult, aux blanches mains	BALLADE.
180.	LE PORTEFAIX	Une princesse de Grenade..	RONDE.
181.	LE PROPHÈTE	Ah! mon fils, sois béni	ARIOSO.
182.	—	Roi du ciel et des anges	HYMNE.
183.	ROBERT BRUCE	Le roi sommeille	CAVATINE.
184.	ROBERT-LE-DIABLE.	O fortune, à ton caprice	SICILIENNE.
185.	—	Noirs démons, fantômes	VALSE INFERNALE.
186.	LE SERMENT..	Le bel état que celui d'aubergiste	AIR.
187.	LE TOREADOR	Dans une symphonie	AIR.
188.	TROMB-AL-CA-ZAR..	Un jambon de Bayonne	RONDE.
189.	LE VIOLONEUX	Le violon brisé	ROMANCE.
190.	ZERLINE	Achetez, voici des oranges.	CANZONETTA
191.	DASSIER	JEUNE FILLE ET FAUVETTE	*Romance.*
192.	—	AIMER ET SOUFFRIR	—
193.	—	ADIEU, PATRIE!	—
194.	GÉRALDY	LA LETTRE AU BON DIEU	*S. histoire*
195.	LABARRE	LA FILLE D'OTAITI	*Romance.*
196.	—	LA FIANCÉE DU KLEPHTE	—
197.	MEYERBEER.	LE VŒU PENDANT L'ORAGE	*Mélodie.*
198.	—	MÈRE GRAND	*Nocturne*
199.	SCHUBERT	MARGUERITE	*Mélodie.*
200.	—	PLAINTES DE LA JEUNE FILLE	—
201.	LA BARCAROLLE..	Le matin j'y rêve	ROMANCE.
202.	CENDRILLON	O sexe aimable	—
203.	LES CHAPERONS BLANCS.	Le plaisir n'a qu'un jour..	COUPLETS.
204.	LE CHEVAL DE BRONZE.	Là-bas sur ce rocher	BALLADE.
205.	—	Tranquillement il se promène..	COUPLETS.
206.	LE COMTE ORY	Que les destins prospères	CAVATINE.
207.	—	Venez, amis, retirons-nous	COUPLETS.
208.	LES DEUX JOURNÉES.	Un pauvre petit Savoyard..	ROMANCE.
209.	LES DIAMANTS DE LA COURONNE.	Le beau Pédrille.	BALLADE.
210.	LE DIEU ET LA BAYADÈRE.	Quel vin! quel repas!..	AIR.
211.	—	Sois ma bayadère	—
212.	LE DOMINO NOIR.	Amour, finis mon supplice	ROMANCE.
213.	—	Au réfectoire	COUPLETS.
214.	—	D'où venez-vous, ma chère	—
215.	LES DRAGONS DE VILLARS.	Allons, ma chère	DUO.
216.	—	Blaise qui partait	CH. PROVENÇALE.
217.	—	Il m'accuse, il me croit coupable	CANTABILE.
218.	—	Le sage qui s'éveille	CHANSON A BOIRE
219.	LE DUC D'OLONNE	Fleurs fraîches et jolies	ROMANCE.
220.	L'ENFANT PRODIGUE.	O campagne chérie	-
221.	—	Toi qui versas la lumière	AIR.
222.	L'ÉTOILE DU NORD.	Avec toi, ma charmante	COUPLETS.
223.	—	Le bonnet sur l'oreille	—
224.	—	Enfants de l'Ukraine	-
225.	—	Sous les vieux remparts	VIVANDIÈRES.
226.	FRA DIAVOLO	Oui, c'est demain	COUPLETS.
227.	—	Quel bonheur! je respire	CAVATINE.
228.	—	Tu veux en vain	ROMANCE.
229.	GIRALDA	Ce récit est vraiment étrange	AIR BOUFFE.
230.	—	Quand saint Jacques	AIR.
231.	GUILLAUME TELL.	Mathilde, idole de mon âme	ROMANCE.
232.	—	Toi que l'oiseau	TYROLIENNE
233.	HAYDÉE	Adieu donc, noble ville	AIR.
234.	—	Ainsi que vous	COUPLETS.
235.	—	Bravons la mitraille	AIR.
236.	—	C'est la fête au Lido	DUETTINO.
237.	—	Mes jours voués à la tristesse.	ROMANCE.
238.	—	Me voici, général	AIR.
239.	—	Salut! cité chérie	CHOEUR.
240.	LES HUGUENOTS..	Bonheur de la table	ORGIE.
241.	—	Jeunes beautés	CHOEUR.
242.	—	O viens, divin Luther	RECITATIF.
243.	JEANNOT ET COLIN.	Malgré l'éclat de l'opulence	ROMANCE.
244.	JOCONDE	Ma grand'mère disait souvent	COUPLETS.
245.	—	Quand on attend sa belle	AIR.
246.	LE LAC DES FÉES	La nuit et l'orage	ROMANCE.
247.	MARTHA	Ah! que Dieu vous pardonne	AIR.
248.	—	Dors en paix, mon cœur	NOCTURNE.
249.	—	En lançant trait sur trait	AIR.
250.	—	Mon pauvre camarade	RECIT.
251.	MESDAMES DE LA HALLE.	Ma ciboulette	COUPLETS.
252.	LA MUETTE DE PORTICI	Ah! ces cris d'allégresse..	AIR
253.	—	Plaisir du rang suprême	—
254.	—	Saint bienheureux	PRIÈRE.
255.	UNE NUIT BLANCHE.	Contrebandier, tu ne sais	RONDEAU.
256.	LES PANTINS DE VIOLETTE	Ce qu'ils font	AIR.
257.	LE PARDON DE PLOERMEL.	Mon remords te venge.	ROMANCE.
258.	—	Dors, petite	BERCEUSE.
259.	—	En chasse, en chasse	CH. DU CHASSEUR.
260.	—	Ombre légère	GRAND AIR.
261.	LE PHILTRE	Philtre, liqueur enchanteresse.	AIR.
262.	LE POSTILLON DE LONJUMEAU.	Oui, des choristes.	—
263.	LE PROPHÈTE	Versez, que tout respire	COUP. BACHIQUES.
264.	ROBERT BRUCE..	Oui, demain, l'Ecossais	ROMANCE.
265.	ROBERT LE DIABLE.	La trompette guerrière	AIR.
266.	—	Versez à tasse pleine	COUPLETS.
267.	LE ROMAN D'ELVIRE.	Ah! ce serait un crime	ROMANCE.
268.	—	Si la brise folle	BARCAROLLE
269.	LA ROSE DE SAINT-FLOUR.	Comm' nous nous amujâmes	COUPLETS.
270.	LE SIÈGE DE CORINTHE.	Qu'à ma voix la victoire..	AIR.
271.	LA SIRÈNE	Qu'est-ce donc? mes amis	—
272.	STRADELLA	A nous tous, mes amis	CHANSON A BOIRE
273.	—	Astre plein de grandeur	HYMNE.
274.	—	Viens, ô ma belle	SERENADE.
275.	LE TORÉADOR	Je tremble et je doute	COUPLETS.
276.	TROMB-AL-CA-ZAR.	Le crocodile en partant	CHANSON.
277.	TROMPETTTE DE M. LE PRINCE.	Pourquoi ces guerres.	—
278.	LE VIOLONEUX	Conscrit, conscrit	COUPLETS
279.	ZANETTA	Voici voici la jardinière	ROMANCE.
280.	ZERLINE	Souviens-toi	—
281.	ARTUS	LES VIVEURS	*Chanson.*
282.	BLUMENTHAL	POUR MA MÈRE	*Romance.*
283.	—	RAPPELLE-TOI	*Mélodie.*
284.	DASSIER	FOU DE LA REINE	*Romance.*
285.	—	VENISE ET BRETAGNE	—
286.	DELSARTE..	HISTOIRE DU BON DIEU	*Chant de nourrice.*
287.	DUPREZ	JEANNE LA RIEUSE	*Chansonnette.*
288.	KUCKEN	MYSTÈRE DU COEUR	*Mélodie.*
289.	LABARRE	LE KLEPHTE POURSUIVI	*Ballade.*
290.	—	LA SÉPARATION	*Scène.*
291.	LHUILLIER..	L'PLUS MALIN D'COQUENTIN	*Chansonnette.*
292.	—	LA MAISON INFERNALE	—
293.	MARC CHAUTAGNE.	J'AI PERDU MA VAQUE	—
294.	—	J'SIS FARCEUR	—
295.	MARNET	LE CHRIST AU ROSEAU	*Mélodie.*
296.	MEYERBEER.	LA DAME INVISIBLE	*Chanson persane.*
297.	—	SUR LE BALCON	*Mélodie.*
298.	OFFENBACH.	BIBI-BAMBAN	*Chanson nègre.*
299.	SCHUBERT	L'ÉLOGE DES LARMES	*Mélodie.*
300.	—	LA TRUITE	—

PRIX DE CHAQUE NUMÉRO : 25 CENTIMES NET.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20. — 8856

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 36. 4 Septembre 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Feuillets d'album, par **Paul Smith**. — La musique à la cour et à la ville, sous le règne de Louis XIII (4e et dernier article), par **Mathieu de Monter**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

FEUILLETS D'ALBUM.

I.

On a signalé plus de différences que d'analogies entre les deux époques où la liberté des théâtres est venue chez nous favoriser l'essor des œuvres lyriques et la multiplication des salles consacrées à leur exploitation.

La grande supériorité de l'époque passée sur l'époque présente, c'est qu'en 1791 on avait devant soi plus de soixante ans de mélodie souveraine, incontestée, et qu'aujourd'hui beaucoup de musiciens, vieux et jeunes, délibèrent pour savoir s'ils mettront ou ne mettront pas de la mélodie dans leurs ouvrages.

II.

N'est-ce pas un des *signes du temps* les plus tristes que ce doute qui vient assaillir et troubler l'esprit des artistes ? En 1791, la foi était entière, absolue; en 1864, les sceptiques abondent et les athées ne sont que trop nombreux. Pourquoi cette incrédulité? Pourquoi cette négation du principe même de la musique? La réponse est bien simple : on voudrait supprimer la mélodie parce qu'il est plus que jamais difficile d'en trouver. On a épuisé toutes les formules connues, servant à l'expression des sentiments et des idées : un homme de génie pourrait seul en renouveler le répertoire, mais cet homme de génie n'apparaît point. Il y a tant d'échos et si peu de voix ! Les voix ne retentissent que de loin en loin, quand il plaît à Dieu, tous les siècles, ou tous les demi-siècles, et les échos ne font autre chose que répéter ce qu'elles ont dit, avec quelques petites variantes plus ou moins heureuses; mais le moment arrive où les variantes même s'épuisent, et où les échos sont réduits au silence, sous peine de tomber dans le plus affreux jargon.

III.

C'est ce qui faisait dire un jour à l'un de nos confrères, paradoxe vivant que tout le monde connaît : « La mélodie ! voulez-vous son histoire en deux mots ? C'est exactement celle du compliment de M. Jourdain dans le *Bourgeois gentilhomme*; *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour !* Voilà comment s'énonce en prose M. Jourdain, et il n'accepte aucune des périphrases que lui propose son maître de philosophie, parce qu'il trouve que ces périphrases gâtent la pureté de sa pensée. Voilà aussi comment s'exprime en musique le compositeur qui le premier s'empare d'un sentiment, d'une idée, et les produit sous leur forme la plus naturelle. Puis il en vient un second, qui, pour le seul plaisir de changer quelque chose, tourne la phrase ainsi : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux*. Un troisième, trouvant cela commun, aime mieux dire : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir*. Un quatrième, pressé du besoin de varier encore, adopte ce tour inédit : *Mourir, vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font*. Enfin, un cinquième, cédant toujours à l'irrésistible nécessité d'innover, ne craint pas d'en venir à cet ordre ou plutôt à ce désordre grammatical : *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour*. Et les variantes, les innovations, les renversements continuent jusqu'à ce qu'on se brise au *nec plus ultrà* du recherché, de l'alambiqué, de l'inintelligible ! »

IV.

Un de nos confrères, et encore plus de nos amis, écrivait à propos de Richard Wagner, de ses œuvres et de ses systèmes : « Est-ce que par hasard la musique se serait trompée, en prenant la mélodie pour son essence, en la considérant comme son principe et sa fin ? Au commencement, la mélodie est toute simple et toute naïve ; elle plaît par elle-même et par sa propre beauté. Elle naît sans peine, sans effort, elle se dégage des bruits du monde, comme Vénus de l'écume des mers. Bientôt la coquetterie lui vient, et elle cherche un attrait nouveau dans la parure. Quand la parure ne lui suffit plus, elle vise à être originale; puis de l'originalité elle passe à l'étrangeté, à la bizarrerie. Elle finit par se déguiser si bien qu'on ne peut plus guère la reconnaître, tant elle a peur de tomber dans le banal. Enfin elle disparaît, se cache et devient si fugitive qu'on ne sait plus où la trouver. Cependant les grands musiciens la poursuivent toujours, persuadés que sans mélodie il n'y a pas de musique, et, quand ils parviennent à la saisir, ils l'enferment dans ces vastes

forêts d'harmonie, labyrinthes savants dont ils tiennent la clef, et dans lesquels ils ménagent soigneusement des clairières, afin que la mélodie puisse reparaître de temps à autre et être reconnue malgré l'éloignement. »

V.

Du reste, quoi qu'on pense et qu'on dise de la mélodie, les essais qu'on a tentés jusqu'ici pour s'en passer n'ont servi qu'à prouver qu'elle est indispensable. Cependant quelques musiciens s'étaient flattés d'avoir trouvé moyen de la remplacer avec avantage. Ils avaient mis le public à la diète, et celui-ci avait eu la bonhomie de s'y prêter. Là dessus, grande joie! grand triomphe! La mélodie a fait son temps! La routine a son coup de grâce, comme aurait dit M. Emile Chevé! Mais au bout de quelques jours, le public se sentant l'estomac creux, la tête vide, s'abstenait prudemment du chef-d'œuvre, qui ne suffisait pas à son appétit. Cela rappelle l'histoire de ce cheval, que son maître voulait dresser à vivre sans manger. Le régime durait depuis trois jours ; après quoi l'animal restait sur la place. — C'est dommage, disait le maître, il commençait à s'y habituer. Au théâtre, mieux vaut l'imitation, la réminiscence que l'absolue privation de mélodie! Renoncez au théâtre, vous qui redoutez le banal au point de lui préférer l'étrange, le violent, le désagréable!

VI.

Autre supériorité du passé sur le présent. Les terrains propres à la construction des théâtres coûtaient beaucoup moins cher, et les artistes étaient à bien meilleur marché! Les artistes sont parfaitement maîtres de faire de leur voix ce que bon leur semble, mais n'est-ce pas aussi notre droit et notre devoir de les avertir qu'ils sont en train de ruiner tous les théâtres. On a ri longtemps de ce mot du célèbre Camerani, régisseur de la Comédie italienne : « Tant qu'il y aura des auteurs, les théâtres ne pourront pas marcher. » Aujourd'hui nous ne rions pas du tout en affirmant que les chanteurs ne tarderont pas à rendre tout théâtre chantant impossible!

VII.

Notez que la qualité des voix n'augmente pas avec leur prix! Seulement, ce qu'il y a de trop positif, c'est que plus le traitement s'accroît, plus l'artiste devient intraitable! Comment voudriez-vous vivre sur un pied d'égalité avec des gens qui vous contraignent à leur payer plus de 100,000 francs par année? Évidemment les rôles sont renversés. Le directeur est l'ilote et l'artiste le maître; l'un gouverne, l'autre règne. Et la critique, jugez la façon dont elle est accueillie par des millionnaires? On conçoit assez bien le chagrin, la colère que ses moindres observations inspirent à des artistes dont le talent est coté si haut! quand par hasard un feuilleton vient à déclarer que leur *sol* commence à briller par son absence, que leur médium faiblit, que leur registre bas s'emplit de galet, n'est-ce pas comme si l'on annonçait à un armateur de Nantes ou de Bordeaux qu'un de ses navires a sombré, à un propriétaire de Beauce ou de Normandie qu'une de ses fermes a brûlé, qu'on a incendié la plus belle de ses granges, en un mot qu'il est menacé d'une perte de 20, 30 ou 40,000 francs pour son année, sans parler du futur contingent?

VIII.

Quoi de plus triste que les restes d'une voix qui tombe, avec une ardeur qui ne s'éteint pas ? Ceci est du Bossuet, Messieurs et Mesdames.

IX.

Autrefois on voyait le grand artiste (je ne parle ici que des compositeurs) s'élancer bien loin de la foule, dans laquelle se rencontraient à peine quelques hommes, marchant à pas de tortue et le suivant d'infiniment loin. Aujourd'hui, tout au contraire, il y a une multitude d'artistes qui partent en même temps, marchent du même pas, et s'avancent plus que les petits artistes d'autrefois, mais bien moins que les grands.

X.

A quoi nous mènera le mouvement rétrospectif qui s'est manifesté depuis plusieurs années, et qui certainement fait beaucoup d'honneur à notre goût ? à une rénovation de nos facultés inventives et productrices ? Je me permettrai d'en douter.

XI.

Il sera toujours plus facile de bâtir des théâtres que de trouver des idées.

XII.

On ne cesse de préconiser l'importance des études, comme si la fécondité tenait à la science! Dans tous les arts, ce qui porte le plus à la création des chefs-d'œuvre, ce n'est pas qu'il y en ait beaucoup de faits, mais c'est qu'il y en ait beaucoup à faire.

XIII.

En musique la faculté de produire des mélodies qui se retiennent et laissent des traces dans la mémoire, équivaut à la puissance qui crée des personnages et leur impose un nom dans les œuvres dramatiques, poétiques et romanesques.

XIV.

Les grands musiciens, comme les grands poëtes, obéissent à un instinct qui est leur loi suprême. Pour que l'art leur procure ces émotions sans lesquelles ils ne peuvent vivre, ils sont contraints de créer, d'innover, de se modifier sans cesse : ils se dégoûtent des formes connues, plus vite que personne. Il leur faut du nouveau par rapport à leur époque et à eux-mêmes. De là les secondes et les troisièmes manières que l'on admire et dont on s'étonne également.

XV.

Se nourrit-on de souvenirs dans la fiévreuse et fertile saison des amours ?

XVI.

A force de ressusciter l'ancienne musique et de se complaire à son étude exclusive, quel succès on prépare au premier compositeur qui aura quelque pauvre petite idée tant soit peu neuve?

PAUL SMITH.

LA MUSIQUE A LA COUR ET A LA VILLE,

Sous le règne de Louis XIII.

(4e et dernier article) (1).

IV.

Ce n'était pas une sinécure que de faire partie de la musique particulière de Louis XIII. A la guerre, en voyage ou aux eaux, le roi ne donnait aucun répit à cet orchestre princier, à ces chanteurs courtisans, aussi habiles musiciens que ceux de la chapelle, non moins prompts à se plier sous sa direction, et qui, ne deman-

(1) Voir les nos 33, 34 et 35.

dant ni gratifications ni indemnités allégeaient d'autant les dépenses prévues pour la musique dans son revenu de 48 millions.

Aussi, à ce siége de la Rochelle dont je parlais plus haut, et où la chapelle ne vint pas, Louis XIII travailla-t-il plusieurs jours à composer l'office et à noter les vêpres et les complies du dimanche. La maison militaire remplissait les fonctions de la chapelle.

Au siége des barricades de Suse, en Savoie, le cardinal faisait le vide autour du roi. Depuis le retour des reconnaissances jusqu'à l'heure du coucher, les soirées paraissaient longues et lourdes au chef d'orchestre des concerts du Louvre. Mais Saint-Simon et de Hyert — une voix admirable — sont là. Vite! des chanteurs et des instruments! Et les soirées musicales recommencent sous la tente, et le sourire renaît, avec la mélodie, sur les lèvres de Louis XIII.

En 1642, pendant le siége de Perpignan, le roi malade et bien près de sa fin, se rend, avec Turenne blessé, aux eaux de Montfrin, dans les Pyrénées, au pied du Canigou. Toute la noblesse du Midi est là : les fêtes et les plaisirs se succèdent. Rien ne peut distraire le roi et le réveiller de sa torpeur fiévreuse, rien, si ce n'est de temps à autre, — Mlle de Scudéry vous le dit, — « ses concerts de grands seigneurs et de belles dames, et la musique que font des musiciens venus là de tous les points de la terre. »

Je pourrais multiplier ces souvenirs. Et encore, je ne parle que de la danse de cour et des nombreux « ballets de Sa Majesté. » De volumineux ouvrages traitent amplement de ces matières légères. Pour montrer cependant combien Louis XIII était heureusement doué sous le rapport artistique et avec quelle rapidité il produisait, je rappellerai seulement que le 7 février 1636, l'idée étant venue de composer un ballet pour le carnaval, il partit aussitôt de Saint-Germain, vint s'enfermer à Versailles, et en six jours le ballet fut *inventé, disposé, écrit, paroles et musique*, et *dansé* au Louvre sous le nom bien choisi de *Ballet de l'improviste*, dans la nuit du 12 au 13 février. *La Gazette de France*, par la plume de l'auteur, du roi, rendit un compte détaillé de cette œuvre « par laquelle Sa Majesté a voulu prouver que la diversité des airs, des pas, des gestes et des habits est une des plus agréables choses de la nature, et *qu'on peut l'obtenir avec peu de peine et sans longue étude.* » Petite forfanterie d'auteur heureux! Le ballet n'est que médiocre ; mais le récit en musique qui l'ouvre est comme un aveu échappé au roi :

O beautés dont sur nous le pouvoir est extrême,
Si je viens en ce lieu pour charmer vos ennuis,
Vous tâchez vainement d'apprendre *qui je suis,*
Car je ne le sais pas moi-même!

O historiens! ô philosophes! construisez donc des systèmes biographiques sur une négation de personnalité aussi formelle, aussi prouvée par l'événement! Ce que nous savons le mieux, en définitive, — j'en reviens à ce que je disais au début de cette étude, — ce que nous connaissons le mieux de Louis XIII, c'est le culte exclusif et persévérant qu'il avait voué à la musique. Agonisant même, « claquant des dents et tremblant la fièvre, » étendu « dans ce grand fauteuil à la romaine » que nous montre Dubois, il jouait du luth et notait ses inspirations dernières.

« Dans la dernière maladie qui l'emporta, le vendredi 24 avril, déjà maigre comme un squelette et mourant dans l'après-dînée, il commanda à M. de Hyert, premier valet de garde-robe, d'aller prendre son luth, et il chanta des louanges à Dieu, comme *Lauda anima mea Dominum*, et fit aussi chanter Savi, Martin, Campfort et Fordonant, qui chantèrent, en parties, des airs que le roi avait faits sur les paraphrases de David, et ne fut chanté que des airs de dévotion, et même le roi chanta quelques-unes des basses avec M. le maréchal de Schomberg. Le reste du jour se passa à faire de la musique. »

Tel est le rapport du médecin. De son côté, Mlle de Montpensier écrit : « J'ai ouï dire qu'il avait mis en musique, pendant sa dernière maladie, le *De Profundis* qui fut chanté dans sa chambre, à Saint-Germain, incontinent après sa mort, comme c'est la coutume de faire quand les rois sont décédés. »

V.

Sous le règne de Louis XIII, à l'exemple du roi et de la cour, et au commencement du règne de Louis XIV, il régna parmi la haute société de Paris et des provinces un goût de la musique dans lequel il entrait plus de zèle et d'émulation que de discernement et de lumières. Il y avait encore en France quelques restes du vif sentiment artistique et de la *politesse* que Catherine de Médicis y avait apportés d'Italie. On trouvait une si grande délicatesse dans les coutumes d'outre-monts que chacun brûlait du désir de copier ces fêtes musicales, empruntées par les Espagnols aux Maures, aux mystiques *Karoubi* qui chantent les amours du rossignol et de la rose dans les jardins délicieux de l'Orient, et d'une gracieuse image font sortir une exquise galanterie. D'un autre côté, les romans de l'époque, — ces romans dont les héros sont invariablement guidés vers les castels enchantés par les sons des luths et des mandores, — avaient développé une grande curiosité musicale, surtout chez les femmes, qui sentaient que le moment de mettre la société à leur niveau, grâce à leur prépondérance artistique et littéraire, était venu pour elles. Enfin, chacun voulait imiter Saint-Germain et le Louvre ; les divertissements gymnastiques passaient de mode ; aux exercices de corps on préférait ceux de l'esprit et de l'intelligence ; on s'adressait aux musiciens de profession, aux amateurs distingués, et des gens du meilleur monde se portaient comme intermédiaires entre eux et les salons.

« Ces fêtes musicales, — écrit M. Cousin, — devaient paraître improvisées. La mode le voulait ainsi. » On était un soir dans un salon avec une société aimable, on se promenait avec des dames : tout à coup des voix et des instruments résonnaient dans la rue ou sous la feuillée du parc. Les dames se regardaient et se demandaient pour qui était et de quelle part venait cette sérénade. Quelquefois, sans doute, elle était donnée pour toute la compagnie ; mais le plus souvent elle s'adressait à une personne qui en devinait bien l'auteur, mais qui laissait les autres dames chercher en vain.

Dans le *Cyrus*, Mlle de Scudéry, — cette infatigable *institutrice* de son temps, — décrit agréablement un concert à la ville. Ailleurs, la musique se mêle à une partie de campagne comme l'assaisonnement obligé de toute galanterie : « En traversant le parc, nous entendîmes un concert de hautbois très-agréable. Quand nous fûmes dans le grand vestibule, nous en ouïmes un autre de voix au haut de l'escalier, et quand nous entrâmes dans la chambre, une lyre merveilleuse, accompagnée d'une voix admirable, imposa silence à toute la compagnie, chacun écoutant l'harmonie. »

Le *Cyrus* nous fournit encore le récit d'un concert d'apparat donné ouvertement par un prince à une grande princesse, et qui nous peut représenter « la mise en scène » des fêtes musicales de la cour et de la ville. Le débat entre la musique lydienne et la phrygienne est-il une allusion à la rivalité qui couvait déjà entre la musique italienne et la française? Je penche à le croire. — « Il y avait alors à Sardis (*Saint-Cloud*) un grand nombre de musiciens de Phrygie, et comme vous savez que la musique lydienne et la phrygienne passent pour les plus admirables de toute la terre, ceux qui avaient entendu l'une et l'autre avaient des sentiments différents, selon la conformité qu'il y avait de ses inclinations à ces diverses harmonies. La princesse de Clasomène dit que pour en parler, il fallait les avoir entendues en un même jour et avec un dessein prémédité de les observer, et qu'il fallait même que ceux qui se mêlaient de juger d'une semblable chose, eussent quelque connaissance de la musique et fussent incapables de préoccupation. Il faudrait encore, dit Abra-

date, que pour mettre les musiciens en bonne humeur, on leur proposât un prix, afin que l'émulation qu'ils auraient leur fît faire les derniers effets. » On approuve le projet; on lie la partie; on choisit la princesse pour juge du camp, et une maison royale pour lice; on donne huit jours aux musiciens pour se préparer; le concert, — le *concours*, devrais-je dire, — a lieu devant la cour réunie; les musiciens se surpassent, et les dames distribuent (*aux sociétés chorales victorieuses?...*) aux musiciens victorieux « des médailles d'or, où le prince avait fait graver son image avec une devise galante. »

C'est ainsi que l'on sacrifie au goût du jour et que l'on fait de la musique dans les salons les plus fréquentés de la première moitié du XVIIe siècle. Les soirées de la comtesse de Soissons, à l'hôtel de Créqui, et de Mme la Princesse, à l'hôtel de Ventadour, sont renommées entre toutes: on y donne la comédie et les violons. « Dans le beau monde de Paris, — écrit un habitué de l'hôtel de Créqui, — il y a des brigues perpétuelles pour ces deux assemblées, à qui s'attirerait le plus de monde. » Chez Mlle de Montpensier, tous les mercredis on soupe avec les vingt-quatre violons. A l'hôtel de Rambouillet, rue Saint-Thomas-du-Louvre, la société la plus quintessenciée du temps n'interrompt le petillement prétentieux et redoublé, le pédantisme sémillant et joli de sa conversation, que pour prêter l'oreille au luth de Mlle Paulet, à la guitare de *Madonte* et de *Célie*, — Mme de Maure et Mme de Choisy, — ou à la voix suave de *Félicie*, — Mme de Fiesque. Les concerts des hôtels de Saint-Aignan, de Guiche, de Vivonne, du Lude, de Conti, de Roquelaure réunissent les virtuoses célèbres d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne. Le samedi, Mlle Chéron, qui chante à ravir; Mlle de Lavigne, auteur de délicieuses ariettes; Henriette de Coligny, qui compose de spirituelles chansons, se rencontrent rue de Beauce au Marais, chez Mlle de Scudéry, et recueillent les applaudissements enviés de Chapelain, de Conrart, de Doneville, d'Isarn, de Raincy, de Sarrazin, de Pellisson, de tous les beaux esprits attirés là, autant par le charme de la musique que par le plaisir de la conversation. Le marquis de Sourdéac, l'abbé Perrin, Lambert, Boësset donnent l'hospitalité aux musiciens de profession : là se discutent les questions spéciales et les intérêts de l'art. Ouvrez, en un mot, le *Grand Dictionnaire des Précieuses*, et de ces pages poudreuses et jaunies se détacheront, lumineux encore, les noms de plus de six cent salons gris et or, tendus d'aubusson, dans lesquels le ballet cède le pas à la musique. La province s'associe à ce mouvement artistique : Mézeray nous a dit que la noblesse organise, dans ses châteaux, des corps d'exécutants, et Bordeaux, Toulouse, Lyon, Aix, Arles, Tours, Poitiers conservent dans leurs histoires locales le nom des maisons où la musique est de toutes les fêtes privées ou publiques, couvrant ainsi de son harmonieux réseau ce fragile empire de la Préciosité « borné à l'orient par l'Imagination, au couchant par le Tendre, au nord par les côtes de Lecture, au midi par la Coquetterie. »

Tels furent à la cour et à la ville, pendant la première moitié du XVIIe siècle, ces Athénées artistiques, ces cénacles de mélodie, ces réunions musicales choisies, entre soi, à huis clos. Tels furent ces sanctuaires dont la porte avait pour inscription : *Odi profanum vulgus*; loin d'ici les profanes! Il passa vite le règne de ces théories délicieuses, de ces jouissances raffinées de l'oreille et de l'amour-propre. Il passa vite, et quand les temps modernes arrivèrent, il fallut aborder franchement les œuvres nouvelles et pénibles, compter dorénavant avec tous, tirer du goût et du jugement de tous ce qu'ils renferment de mieux, de plus applicable aux nobles sujets, vulgariser les belles choses; sembler même les rabaisser un peu, pour mieux élever jusqu'à elles le niveau commun. C'est à ce prix seulement qu'on s'est montré et qu'on se montrera tout à fait digne de les aimer en elles-mêmes et de les comprendre; car c'est le seul moyen de les sauver désormais et d'en assurer à quelque degré la tradition, que d'y faire entrer plus ou moins chacun et de les placer ainsi sous la sauvegarde universelle.

Musique charmante et légère qui avez été, de tout temps, la grâce et l'honneur artistiques de la terre de France, qui avez commencé de naître et de vous jouer dès les âges de fer, au sortir des horreurs sauvages; qui passiez à côté des cloîtres et qu'on y accueillait en amie; qui étiez l'âme joyeuse de la veillée bourgeoise, et la fête délicate des châteaux; qui fleurissiez souvent sur le trône; qui dissipiez l'ennui dans les pompes, donniez de la politesse à la victoire, et qui rappreniez vite à sourire au lendemain des revers; qui avez pris bien des formes badines, élégantes ou tendres, faciles toujours, et qui n'avez jamais manqué de renaître au moment où l'on vous disait disparue! Les âges, pour nous, deviennent sévères; le *raisonner* de plus en plus *s'accrédite*; tout loisir a fui; il y a, jusque dans nos plaisirs, un acharnement qui les fait ressembler à des affaires; la paix elle-même est sans trêve, tant elle est occupée à l'utile; jusque dans les journées sereines, les arrière-pensées et les soins sont en bien des âmes; maintenant que vous voilà *libre* et de toute entrave délivrée, c'est l'heure ou jamais du réveil, c'est l'heure encore une fois, comme au XVIIe siècle, de surprendre le monde et de le réjouir; vous en avez su de tout temps la manière toujours nouvelle; n'abandonnez jamais la terre de France, musique charmante et légère!

EM. MATHIEU DE MONTER.

REVUE DES THÉATRES.

VAUDEVILLE : *Le Devin du village*, opéra en un acte, paroles et musique de J.-J. Rousseau; *le Florentin*, comédie en un acte et en vers, de la Fontaine; *le 24 Février*, drame en un acte, de Werner; reprise de *Pierrot posthume*, comédie de Théophile Gautier. — PALAIS-ROYAL : *Les Ficelles de Montempoivre*, comédie-vaudeville en trois actes, par MM. Varin et Michel Delaporte; *Eh! Lambert*, à-propos en un acte, par M. Lambert fils. — AMBIGU : *Rocambole*, drame en cinq actes et huit tableaux, par MM. Anicet Bourgeois, Ponson du Terrail et Ernest Blum. — GAITÉ : *Les Mohicans de Paris*, drame en cinq actes et onze tableaux, par M. Alexandre Dumas.

L'approche du mois de septembre semble avoir imprimé un nouvel élan à l'activité de nos directeurs de théâtres; les uns se préparent à rouvrir leurs salles fermées pendant la saison des chaleurs; les autres s'empressent de rafraîchir leur répertoire pour tenir tête à la concurrence. Tous paraissent s'être donné le mot pour nous accabler sous une telle avalanche de pièces, que nous ne savons à qui entendre. Dans l'impossibilité où nous sommes de liquider notre passif en une seule fois, nous nous réglerons sur le droit de priorité, et nous nous acquitterons de l'arriéré dans le plus bref délai possible.

L'affiche du Vaudeville porte quatre titres qui ne sont pas précisément nouveaux, mais qui constituent un spectacle varié et peu connu du public de nos jours. A notre point de vue spécial, le principal attrait de ce spectacle est la reprise du *Devin du village*, de J.-J. Rousseau, que l'Opéra a cessé de jouer depuis près de quarante ans. C'est le second essai de ce genre que nous vaut la liberté des théâtres. La Porte-Saint-Martin a ouvert la marche avec *le Barbier de Séville* et *Norma*. En nous rendant *le Devin du village*, le Vaudeville est entré à son tour sérieusement dans la voie qui mène à la propagation populaire de l'art lyrique. L'œuvre de Rousseau est en effet l'un des jalons les plus curieux à étudier dans l'histoire de notre opéra national. Elle a conservé le charme naïf et vrai auquel sont dus les soixante ans de succès dont elle a joui en France, jusqu'au jour où une malencontreuse perruque, jetée sur la scène, l'a fait tout à coup disparaître du répertoire. Ses allures, il est vrai, sont de-

venues vieillottes; mais, ainsi que le fait observer M. Fétis dans le tome septième, récemment paru, de sa *Biographie universelle des musiciens*, cette musique archaïque a eu sa raison d'être en 1752, alors que la monotomie des rhythmes et des formes de la plupart des airs des anciens opéras établissait une comparaison favorable aux gracieuses mélodies de Rousseau. Aujourd'hui que les immenses progrès accomplis depuis le commencement du siècle nous ont conduits à une sorte d'éclectisme plus rationnel, nous pouvons, mieux que nos pères, apprécier le mérite, quel qu'il soit, de cet opéra séculaire, et, quand ce ne serait que pour un intérêt de curiosité, nous devons savoir gré au Vaudeville de nous l'avoir restitué.

L'effet produit par plusieurs morceaux, et notamment par le joli air : *J'ai perdu tout mon bonheur*, par le duo du devin et de Colette, et par cet autre duo si expressif des deux amoureux, prouve que nous ne sommes plus au temps où le goût trop exclusif du présent se traduisait par des injures au passé. Grâce à ce même esprit de justice, l'arrangement confié aux soins de M. Justin Cadaux n'a soulevé aucune objection. Selon l'antique usage, on n'avait pas manqué de crier au sacrilége, lorsque naguère, sans tenir compte des protestations préventives de Rousseau, l'ancien bibliothécaire de l'Opéra, M. Lefebvre, avait remanié l'orchestre du *Devin de village*; les remaniements de M. Cadaux ont été plus heureux, et, en conscience, nous ne comprenons pas quel tort ils auraient pu faire aux mélodies du compositeur; avec ce système absurde de fétichisme, il aurait donc fallu se contenter de la simple basse chiffrée qui accompagnait le récitatif et aux deux parties de violon avec basse auxquelles se bornait presque exclusivement l'accompagnement du chant? Si Rousseau vivait, il eût été le premier à vouloir modifier son œuvre, et probablement il n'eût pas appelé, pour faire cette besogne, le fantastique Granet, de Lyon, que l'imagination méridionale de Castil-Blaze, sur la foi douteuse de quelques ennemis du philosophe, a affublé de la véritable paternité du *Devin de village*. Quoi qu'il en soit, constatons que la direction du Vaudeville n'a rien négligé pour assurer la bonne interprétation de cet opéra. Elle a engagé trois lauréats du dernier concours du Conservatoire : M. Leroy, un élève de Révial, qui semble avoir été créé tout exprès pour le rôle de Colin; M. Troy, le jeune frère de l'artiste de l'Opéra-Comique, qui a fait preuve d'excellentes qualités dans le personnage du sorcier, et Mlle Laporte, jeune et charmante brune, dont la voix sympathique et le jeu intelligent ont réuni tous les suffrages.

Parmi les trois pièces qui accompagnent *le Devin de village*, nous devons une mention toute particulière au *Florentin*, vieille comédie de la Fontaine, négligée par le Théâtre-Français, et ressuscitée par le Vaudeville, en vertu de la liberté des théâtres. Si l'on en croit la tradition, cet ouvrage a été composé par le fabuliste pour se venger de Lulli, qui avait refusé de s'occuper de la musique de l'opéra de *Daphné*, dont il avait fait les paroles sur les instances de l'*impresario* royal. Si nous louons cette reprise, c'est bien plutôt à cause de l'intention qui en a dicté le choix qu'en raison de ses qualités qui sont à peu près nulles, et dont la rareté explique en partie l'indifférence des comédiens de la rue de Richelieu. Rendons justice néanmoins aux efforts tentés par Saint-Germain et par Mlle Laurence pour le rendre acceptable.

Le 24 Février est un petit drame allemand de Werner, dont la scène française a vraiment abusé, en dépit du mauvais accueil qu'on lui a fait, lorsque, pour la première fois, il a essayé de s'acclimater chez nous, dans le troisième acte de *la Vie d'un joueur*. L'autre soir encore, ce lugubre cauchemar, basé sur la fatalité qui pousse un père à assassiner son fils, a excité une sorte d'étonnement répulsif, dont l'auteur anonyme de la version nouvelle est, à tout prendre, moins responsable que son modèle germanique. Le Vaudeville a eu là une étrange idée!

Comme complément à ce spectacle, le même théâtre a repris *Pierrot posthume*, une pochade en vers de MM. Théophile Gautier et Siraudin, laquelle n'avait pas été jouée depuis longtemps, et qui a fourni à Saint-Germain et à Mlle Bianca l'occasion de se faire chaleureusement applaudir.

— Au Palais-Royal, M. Varin, l'un des nouveaux décorés du 15 août, sans doute pour avoir fait *les Saltimbanques*, a risqué, en compagnie de M. Michel Delaporte, une drôlerie infiniment trop compliquée, sous le titre des *Ficelles de Montempoivre*. Au début de ces trois longs actes, Montempoivre, qui revient de Nuremberg, apprend que sa fille est courtisée par un certain Robinet, et, pour s'assurer de la moralité de son futur gendre, il s'introduit chez lui comme garnisaire, à la faveur d'une saisie-arrêt. Mais, par suite d'une foule de circonstances inénarrables, Montempoivre trouve le moyen de se compromettre tant et si bien, que Robinet le force à lui accorder sa fille. Il est heureux que M. Varin ait eu le ruban rouge avant cette pièce, car ce n'est pas elle qui le lui eût donné.

La fameuse scie · *Eh Lambert!* qui, pendant quelques jours, a rendu idiot le peuple *le plus spirituel de la terre*, avait inspiré dans la même soirée, consacrée au bénéfice de Mme Thierret, un à-propos dont le dénoûment a été étouffé sous les sifflets. N'était-ce pas assez d'entendre ce cri stupide dans tous les carrefours? Le Palais-Royal, en voulant l'élever jusqu'aux honneurs de la scène, a fait un pas de clerc, et c'est le cas de lui chanter cet autre refrain, non moins idiot : *v'là ce que c'est... c'est bien fait!...* Mais on ne l'y reprendra plus.

— La nouvelle pièce de l'Ambigu est tirée des *Drames de Paris*, un roman de M. Ponson du Terrail qui a eu un très-grand retentissement, et qui, à travers un incroyable tohu-bohu d'incidents sombres et bizarres, décèle çà et là une imagination forte et fertile. Pour tirer de cet amoncellement d'aventures un drame plein d'émotions et de surprises, il n'y avait que l'embarras du choix, et les trois auteurs qui ont entrepris cette tâche s'en sont acquittés à la satisfaction générale. Rocambole est le héros des *Drames de Paris*; Baccarat en est l'héroïne. Ce sont ces deux personnages qui portent également tout le poids de la pièce. Dans un prologue intitulé *les Valets de cœur*, on voit une association de coquins qui obéissent à l'influence d'un habile escroc qu'on appelle César Andréa. Cet honnête homme convoite la succession en déshérence d'un comte de Chamery, cinq fois millionnaire, et pour se l'approprier, il fait passer Rocambole pour le fils du comte. Mais il y a un fils authentique qui, renié par son père, ignore et son nom et ses droits. Qui l'emportera du vrai ou du faux Armand de Chamery? toute la question est là. D'un côté, César et Rocambole; de l'autre, Armand, protégé par Baccarat, se disputent la succession du comte. Par bonheur, la désunion se met dans le camp des bandits; César et Rocambole cherchent mutuellement à se détruire, et comme la morale exige la punition du crime et le triomphe de l'innocence, César périt dans une noyade, et la police met la main sur Rocambole au moment où il allait devenir l'époux de la fiancée d'Armand. Toutes ces péripéties émouvantes sont menées à grandes guides par Taillade, par Castellano et par Mme Marie Laurent. Un rôle épisodique très-gai, très-amusant, est parfaitement rendu par Raynard, et la ronde qu'il chante est destinée, grâce à lui, à devenir populaire.

— *Les Mohicans de Paris*, qui font *florès* à la Gaîté, sont aussi empruntés à un roman de longue haleine, sorti de la laborieuse officine d'Alexandre Dumas. Le procédé qui consiste à tirer deux moutures d'un même sac est passé à l'état d'habitude; il paraît que les théâtres s'en trouvent bien et que le public n'en souffre point. Tout est donc pour le mieux, et nous n'avons pas le plus petit mot à dire contre les abus de cette singulière mission dramatique. Les événements qui entrent dans l'économie d'un roman en neuf volumes sont trop nombreux pour trouver place à la scène. Qu'importe? On

en épluche, on en racle, on en coupe une partie, on accommode le reste, tant bien que mal, avec une liaison quelconque, et l'on sert chaud. Par exemple, il peut arriver, dans cette manipulation, que l'étiquette ne couvre plus la marchandise; mais c'est un détail sans conséquence. Qu'on ne nous demande donc pas où sont les *Mohicans* du nouveau drame de la Gaîté. Il est possible qu'ils ne soient que dans le titre; mais le titre est ronflant, cela suffit. Si vous n'êtes pas satisfait, allez les chercher dans le livre. Quant à l'action, si vous avez l'indiscrétion de la vouloir connaître, voici, sauf erreur, ce que nous y avons compris. Étant donnés deux enfants, deux orphelins, qui sont aux mains d'un scélérat de tuteur et qui possèdent une immense fortune dont le vieux a envie, comment faut-il s'y prendre pour que le digne homme en devienne possesseur au détriment de ses pupilles? Le moyen est bien simple : il ne s'agit que de les supprimer. C'est ce que fait le nommé Gérard, habitant de Viry-sur-Orge. Mais il a mal pris ses mesures; un des enfants succombe, l'autre est sauvé. Ce point de départ vous fait pressentir tout le drame. Le bonhomme Gérard, qui passe pour un petit manteau-bleu, parviendra-t-il, à force d'hypocrisie, à se défaire de sa pupille? Car l'enfant échappé à ses griffes sournoises est une jeune fille. Elle a pour protecteurs un commissionnaire du coin de la rue, dont la veste de velours cache un fils de marquis, et un fin limier de police, nommé Jackal, qui joue le même jeu que Salvator. Cependant, les généreux instincts de ces deux chiens de Terre-Neuve resteraient sans effet, si le vieux Gérard, à son lit de mort, n'avouait à un moine ses crimes qui, au moment décisif, sont révélés de manière à produire un dénoûment heureux. Il y a, dans ce drame, et par conséquent dans le roman qui lui a servi de source, certaines réminiscences des *Mystères de Paris*, dont le public s'est offusqué à tort ou à raison. Aujourd'hui, on n'y pense plus, et la pièce marche à souhait. Dumaine y fait merveille dans le rôle du commissionnaire Salvator; mais les préférences du public s'adressent à Perrin, qui a prêté au personnage de Jackal une physionomie des plus originales.

La place nous manque pour nous occuper des nouveautés de la Comédie française, de l'Odéon et de la Porte Saint-Martin. Nous y reviendrons.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra le répertoire de la semaine passée s'est composé des *Huguenots*, de *Néméa*, précédée de *Lucie de Lammermoor* et de *la Juive*. — On presse les répétitions de *Roland à Roncevaux* dont la première représentation doit avoir lieu dans une quinzaine de jours.

*** Demain lundi, début de Mlle Sannier dans *la Favorite*.

*** La réouverture de l'Opéra-Comique, fermé pendant deux mois, a eu lieu jeudi passé devant une assemblée nombreuse et brillante. Le public a paru généralement satisfait des changements et embellissements dont la salle a été l'objet pendant sa clôture; on y a trouvé autant de richesse que de goût. La couleur rouge a été substituée au papier vert qui garnissait le fond des loges; des dorures en profusion, et à la place de l'ancien rideau allégorique a été placé un rideau de velours rouge et or d'un très-bel effet. *La Dame blanche* avec Achard et Mlle Cico, le *Tableau parlant*, avec Sainte-Foy et Mlle Girard, ont été applaudis dans cette soirée. La recette s'est élevée à plus de 6,000 francs. — Le lendemain on a repris *le Postillon de Longjumeau*, avec Montaubry qui y a retrouvé son succès habituel.

*** Le début de Mme Gennetier aura lieu incessamment à l'Opéra-Comique.

*** Le directeur du théâtre italien vient de publier le programme de la saison prochaine. Comme nous l'avons annoncé, des ballets feront partie des représentations, et les ouvrages qui comprennent des divertissements et des intermèdes de danse pourront ainsi être donnés d'une manière complète. Outre les opéras du répertoire courant, dont les auteurs sont Mozart, Rossini, Donizetti, Bellini, Verdi, Mercadante, Flotow, etc., la direction se propose de faire représenter *la Forza del destino*, de Verdi, *Leonora*, de Mercadante, *Don Bucefalo*, de Cagnoni, *Crispino e la Comare*, de Ricci, *la Duchessa di San Giuliano*, de Graffigna. Les artistes dont les noms suivent, et qui ne faisaient pas partie de la troupe, ont été engagés : Mme Adomali, Rosina Penco, Talvo-Bedogoi, Giuseppina Vitali et de Brigni; MM. Baragli, Corsi, Negrini, Fagotti, Zacchi, Foli, Selva et Zucchini. Chefs d'orchestre, MM. Bosoni, Graffigna, Portéhaut; chef du chant, M. Alary; chef des chœurs, M. Hurand; maître de ballet, M. Costa. Différents changements ont été faits dans la distribution des places : Les premières loges découvertes, reconstruites entièrement, ont été rendues plus spacieuses au moyen d'une réduction de quatre de ces loges, avec la suppression du troisième rang des balcons; ce qui a permis aussi d'élargir le couloir par lequel on y arrive, en même temps que les loges placées derrière les balcons ont été avancées; les cloisons qui séparent les loges découvertes les unes des autres ont été établies de manière à bien isoler chacune d'elles. L'administration du théâtre italien, pour répondre au désir exprimé par les abonnés habituels de ce théâtre, annonce qu'elle veillera scrupuleusement à ce qu'aucun abonnement ni location ne se fasse pour ces loges qu'avec la certitude qu'elles seront toujours occupées par les personnes de la société.

*** Hier la réouverture du théâtre Lyrique a eu lieu par *la Reine Topaze*, pour la rentrée de Mme Carvalho.—Mercredi sera donnée la première représentation de *Don Pasquale*, chanté par Mlle de Maësen, MM. Ismaël, Troy et Bach, et la première représentation de *l'Alcade*, opéra-comique en un acte. — Un opéra en deux actes de M. Cherouvrier, second prix de Rome, sera représenté dans le courant de ce mois.

*** Nous trouvons dans la nomenclature des artistes du théâtre Lyrique, publiée par M. Carvalho, comme nouvellement engagés : Mmes Nielson, Gravière Ebrard, Estagel; MM. Troy, Michot, Péront, Guyot, Bach.

*** L'auteur de *Santa-Chiara* et de *Diane de Solanges*, S. A. R. le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, est attendu à Paris. Il est question de la mise à l'étude prochaine au théâtre Lyrique de son opéra *Casilda la bohémienne*.

*** On annonce que l'opéra de Bénédict, *la Rose d'Erin*, doit être représenté cet hiver au même théâtre.

*** Le théâtre des Bouffes-Parisiens annonce sa réouverture pour le 20 septembre.

*** M. et Mme Soustelle, premiers prix du Conservatoire de l'année passée, engagés d'abord à l'Opéra, font partie de la nouvelle troupe du grand théâtre de Lyon.

*** Mlle Artot s'est trouvée la semaine dernière à Paris.

*** On nous écrit de Plombières : « Mme Marie Cabel est ici depuis un mois. Elle est venue demander à nos sources bienfaisantes la guérison de la douloureuse maladie qui la tient éloignée de la scène depuis plus de quatre mois. Elle se trouve aujourd'hui rétablie, et sa voix, à la grande satisfaction de ses admirateurs, n'a jamais été plus sonore, plus limpide ni plus agile. Mme Cabel retourne cette semaine à Paris, où elle ne tardera sans doute pas à reprendre sa brillante carrière. »

*** Adelina Patti est restée pendant quelques jours à Paris la semaine passée. Elle est retournée en Angleterre pour chanter au festival de Birmingham, où elle remplira une partie importante dans l'oratorio *Naaman* de M. Costa. Le 1er octobre elle ouvrira la saison du théâtre italien de Paris.

*** Sivori vient de donner à Voltaggis un concert au bénéfice des pauvres, qui a attiré une grande affluence. Il va se rendre à Milan, Trieste, Vienne et Pesth, où de brillants engagements l'appellent.

*** Carlotta Patti sera accompagnée dans les concerts qu'elle doit prochainement donner en Allemagne, par Alfred Jaëll et Louis Brassin, Vieuxtemps, J. Stefens, de Saint-Pétersbourg, et A. Ferranti, de Londres.

*** Vivier obtient en ce moment le succès le plus franc à Ems. Aussitôt arrivé il s'est fait entendre au Kursaal, d'abord seul et ensuite avec Batta dans la *Sérénade* de Rossini; il a enthousiasmé le public.

*** Une troupe d'opéra italien, composée d'artistes d'un certain talent, a débuté sans succès par *le Trovatore*, au théâtre des Arts, à Rouen.

*** L'ancien ténor de l'Opéra, Renard, chante en ce moment avec beaucoup de succès aux concerts de l'Alcazar.

*** Les fêtes musicales célébrées à Arras cette année, comme elles l'avaient été il y a deux ans à Lille, ont valu de nouvelles ovations à Ambroise Thomas. Deux chœurs de sa composition, *le Tyrol* et *le Carnaval de Rome*, œuvre toute récente, ont produit un immense effet.

*** Une fête musicale a eu lieu tout récemment à Arromanches, petit port de mer perdu au fond de la Normandie. L'humble église de ce village a besoin de réparations, pour lesquelles l'argent manquait. Mlle Paule Gayrard, premier prix du Conservatoire, a donné un brillant concert dont le produit sera consacré à cette dépense. Faute de local c'est l'église même, dont le sanctuaire était dissimulé par une voile de navire, qui a servi de salle. Un magnifique instrument avait été envoyé exprès par la maison Erard, dans ce bourg, où le son du piano est

à peu près ignoré. Mlle Paule Gayrard a obtenu un immense succès dans la fantaisie sur *Moïse* de Thalberg, et le *concertstück* de Weber, qu'elle a exécutés avec cette maestria et ce brio qui lui ont valu le premier prix au concours de cette année. Un public nombreux accouru de tous côtés, a apporté son offrande à cette œuvre de piété, et l'illustre M. Ingres, qui est au nombre des baigneurs, a voulu y contribuer en mettant en loterie une magnifique aquarelle. La recette a été considérable.

*** Ferdinand de Croze est de retour de son voyage à Londres, où il a donné plusieurs matinées musicales dans l'une desquelles il a fait entendre son *Crescendo* qui, de même que d'autres morceaux, lui a valu des applaudissements unanimes.

*** M. Walstein, compositeur et pianiste de talent, organiste de l'église de Saint-Luke, vient de mourir à Londres.

*** Mme Marchesi est allée passer quelques semaines à Ostende, où elle doit retrouver plusieurs de ses élèves appartenant à l'aristocratie viennoise.

*** M. Goldberg, l'excellent professeur de chant et compositeur vient d'arriver de Londres.

*** M. Ch. Vervoitte, maître de chapelle de Saint-Roch, vient d'être nommé vice-président de la section de musique religieuse au congrès catholique de la Belgique, présidé par Mgr le cardinal-archevêque de Malines.

*** On va entendre prochainement, à Paris, un instrument d'un genre assez singulier, et, dans tous les cas, complétement nouveau. C'est une sorte d'orgue dit *aérophon*, dans lequel la vapeur remplace l'air.

*** A Nantes, Lyon, Vichy, Bruxelles, partout où Berthelier a fait entendre, en compagnie de Mlle Frasey, *Lischen et Fritzchen*, le joyeux comique a dit avec non moins de succès *l'Enfant de la Cannebière*, qu'il avait chanté plus de vingt fois au théâtre du Palais-Royal. Cette scène est publiée depuis quelques jours avec accompagnement de piano.

*** La grande matinée enfantine qui sera donnée aujourd'hui au Pré Catelan, offrira un double attrait au public : richesse du programme du concert entièrement composé d'œuvres nouvelles exécutées par les premiers solistes, et quatre nouveautés chorégraphiques dansées par les élèves de M. Chevallier.

*** Les concerts des Champs-Elysées fermeront le 15 septembre. Le public s'y porte constamment. Plusieurs morceaux y ont été exécutés la semaine passée pour la première fois, parmi lesquels ont été beaucoup applaudis l'ouverture du *Templier*, de Nicolaï; *Sur la montagne*, symphonie descriptive de Genin, la valse de *Lischen et Fritzchen*, et *le Basilic*, de Graziani.

*** Le septième volume de la deuxième édition de la *Biographie des musiciens* de M. Fétis, qui vient de paraître, contient les lettres P, Q, R et S (Perotti à Scultetus).

*** Les obsèques de M. Emile Chevé ont eu lieu dimanche dernier au cimetière du Père-Lachaise. Des discours ont été prononcés par MM. Guéroult, le docteur Pélerin, Durieux et Chaptal, devant la tombe qu'entourait un grand nombre d'amis.

*** Pierre Cheret, auteur d'un grand nombre de romances devenues populaires et musicien de mérite, est mort à Paris à l'âge de soixante et onze ans.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Boulogne-sur-Mer*, 29 août. — Les salons de l'établissement des bains ne suffisaient point à contenir un public attiré par le programme du concert que donnait, le 24 de ce mois, la Société philharmonique, avec le concours d'Adelina Patti, de Baragli et d'Alard. Pour la première fois, Mlle Patti se faisait entendre dans un concert en province. Ce début a été pour la charmante cantatrice un triomphe, et pour notre ville un événement. L'air du *Barbier*, le rondo de *la Somnambule*, le finale de l'*Etoile du Nord*, ont vivement impressionné le public et produit cet enthousiasme inexprimable que les italiens nomment *fanatismo*. Dans le dernier de ces morceaux, M. Chardard, notre habile chef d'orchestre, flûtiste de premier ordre, et M. N., excellent amateur, ont dignement secondé Mlle Patti. On a aussi fort bien accueilli M. Baragli, dont la voix est expressive et fraîche. Cet agréable ténor a chanté avec beaucoup d'expression les romances de *Luisa Miller* et de *la Favorite*, ainsi que le duo de *Don Pasquale*, avec Mlle Patti. Que pourrions-nous dire sur Alard? qu'il s'est surpassé dans cette brillante soirée, et qu'il a transporté, charmé son auditoire. L'orchestre de la Société philharmonique a exécuté, sous la bonne direction de M. Chardard, les ouvertures de *la Muette* et de *Guillaume Tell*, avec un ensemble et un entrain à la hauteur de la circonstance.

*** *Le Havre*. — Adelina Patti a chanté ici dans la salle Sainte-Cécile les mêmes morceaux qu'à Boulogne-sur-Mer, et son succès n'y a pas été moins éclatant.

*** *Bordeaux*. — La reprise du *Templier*, de Nicolaï, a eu lieu pour les débuts du ténor Peschard qui y a réussi; Mlle Lacombe a obtenu un très-grand succès.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bade*. — Mme Charton-Demeur a débuté avec le succès le plus complet dans *le Trovatore*. Mme Sanchioli (Azucena) a été souvent applaudie, ainsi que Naudin et Delle-Sedie.— *Don Pasquale* a été donné ensuite, interprété par Mlle Battu, MM. Naudin, Frizzi et Delle-Sedie, qui y ont obtenu les bravos les plus mérités.

*** *Carlsruhe*. — Le festival de l'association des sociétés musicales allemandes, dont le but est de faire connaître et de propager les œuvres de mérite de compositeurs contemporains, a eu lieu devant une grande affluence parmi laquelle on a remarqué Franz Liszt. Après une marche triomphale de Lasser, un prologue de M. Eccard a été entendu. Les morceaux qui ont obtenu principalement les suffrages de l'auditoire sont la ballade *la Malédiction du poëte*, pour orchestre, par F. de Bulow, fragment de la symphonie *Christophe Colomb*, d'Abert, le 13e psaume par Liszt, et une ouverture, *la Plainte du Tasse*, de H. Strauss.

*** *Manheim*. — Le diapason de l'orchestre de Paris a été employé pour la première fois à la reprise du *Pardon de Ploërmel*, qui vient d'avoir lieu devant une salle comble.

*** *Anvers*. — Le festival musical donné à l'occasion du 58e anniversaire de la fondation de la Société royale d'harmonie et du 300e anniversaire de celle de son Académie, a été fort brillant, sous la direction de M. Possoz et avec le concours de Mme Marie Sax, MM. Vieuxtemps et Stockhausen. Deux séances des plus intéressantes ont été données; on en jugera par les principaux morceaux de son programme : Le 114e psaume de Mendelssohn, la cantate *Jacob von Artevelde*, de Gevaërt, les *Kyrie*, *Sanctus* et *Benedictus*, de la messe de Benoît; une ouverture, *Teniers* ou *la Kermesse flamande*, de Léon de Burburé, la symphonie en *ut* mineur, de Beethoven; un *Te Deum* et *Invocation à l'harmonie*, symphonie avec chœurs, de Benoît; des fragments de l'oratorio *Elie*, de Mendelssohn, chantés par Mme Sax et M. Stockhausen, et le concerto en *la*, de Vieuxtemps, joué par l'auteur.

*** *Amsterdam*. — Un palais de cristal, à l'instar de celui qui existe près de Londres, vient d'être inauguré ici par un concert composé de morceaux du répertoire classique. L'orchestre, de cent musiciens, est dirigé par M. Stampff.

*** *Berlin*. — On prépare à l'Opéra royal une représentation solennelle à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Meyerbeer; les *Huguenots* seront probablement choisis à cet effet. — La cantatrice russe E. Metzdorff a continué avec succès ses débuts dans le rôle d'Isabelle, de *Robert le Diable*. — La reprise de l'*Enlèvement au sérail* au théâtre Victoria a été l'occasion d'un nouveau succès pour le ténor Dr Gunz. — Au théâtre de Kroll, Arban fait toujours une grande impression sur le public, et le danseur Juliano Donato, qui n'a qu'une jambe, attire beaucoup de monde.

*** *Vienne*. — Le ténor Wachtel vient de chanter avec un grand succès le rôle de *Fra Diavolo* à la reprise de cet opéra au théâtre de la cour. Une nouvelle opérette de Suppé, intitulée *Franz Schubert*, va être donnée au Carl-Theater.

*** *Dresde*. — La reprise de *Jessonda*, l'opéra de Spohr, a été froidement accueillie, et l'ouvrage va probablement disparaître du répertoire.

*** *Trieste*. — L'opéra de Pacini, le *Regina di Cipro*, a été accueilli avec une grande faveur. C'est une œuvre fort remarquable et digne de l'auteur de *Saffo*.

*** *Milan*. — Le théâtre de la Canobbiana va ouvrir sa saison par l'opéra *Isabella d'Aragona*, de Pedrotti, et un ballet de Rota, intitulé *Anna de Masovia*. Le second opéra sera *Werther*, de Gentili.

Le Directeur : S. DUFOUR.

En vente chez Marcel COLOMBIER, 85, rue Richelieu.

Eh, Lambert!

POLKA POUR LE PIANO

PAR CARL MERZ

Prix : 2 fr. 50.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU 1er.

JEANNE LA ROUSSE

Chanson

Tirée du roman : MADEMOISELLE CLÉOPATRE.

Prix : 3 francs. **Paroles de M. ARSÈNE HOUSSAYE, mise en musique** Prix : 3 francs.

Et dédiée à Mlle DESIRÉE ARTOT par

J. OFFENBACH

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Srs DE JULLIEN & Cie
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN CÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS (Fondée en 1843)

50, rue Saint-Georges, à Paris.

MAISON ADOLPHE SAX

Saxophone alto MI bémol.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique. Auteur du système d'organisation et fournisseur breveté de la musique des Guides et des autres régiments de la Garde impériale. — Inventeur des instruments à pavillon tournant, des instruments à six pistons indépendants, des nouvelles timbales, des Saxhorns, des Saxophones, etc., etc.

Tous les instruments portent le nom : **Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur,** le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

SEULE GRANDE MÉDAILLE D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS INTERNATIONALES DE 1851 ET 1855, ETC.,

EXTRAITS DES RAPPORTS DES JURYS INTERNATIONAUX DES EXPOSITIONS UNIVERSELLES DE 1851, 1855 ET 1862, **relatifs aux Saxophones (BREVET DE 1846).**

« ..... Parmi les inventeurs d'instruments de musique, la plus haute distinction est due au mérite de M. Sax, qu'on le considère soit sous le rapport de la variété et de l'excellence, soit sous celui de l'utilité de ses inventions..... M. Sax a aussi créé la classe des *saxophones*, instrument de cuivre avec un bec à anche simple, dans le genre de celui de la clarinette. L'effet de ces nouveaux instruments est d'un charme égal à l'originalité de leur son, et ils portent au plus haut degré de perfection *la voix expressive*..... Les instruments exposés par M. Sax, de Paris, réalisent un grand progrès. » (*Exposit. 1851.*)

« FAMILLE COMPLÈTE DES SAXOPHONES, INVENTÉE PAR M. ADOLPHE SAX. — ..... L'instrument se joue avec facilité, car le doigté, semblable à celui des instruments qui octavient, est peu différent de celui de la flûte ou du hautbois. Les clarinettistes parviennent en peu de temps à le bien jouer, à cause de l'analogie d'embouchure avec leur instrument habituel. Le son du saxophone est le plus beau, le plus sympathique qu'on puisse entendre. Son timbre n'est celui d'aucun autre instrument. Mélancolique, il est mieux adapté au chant ou à l'harmonie qu'aux traits rapides, quoique son articulation soit très-prompte, et que nous ayons entendu le très-habile clarinettiste Wuille exécuter sur le saxophone un solo rempli de grandes difficultés, avec beaucoup de succès. Susceptible de toutes les nuances d'intensité, le saxophone peut passer du *pianissimo* le plus absolu au son le plus énergique et le plus puissant. Ce bel instrument, dont on n'a pas compris jusqu'à ce moment toutes les ressources, compose une famille complète qui se divise en huit variétés, lesquelles sont toutes à la quinte ou à l'octave les unes des autres..... L'examen attentif de la famille des saxophones révèle des faits de haute importance; car cet instrument est nouveau par les proportions de ses tubes, par sa perce, par son embouchure et particulièrement par son timbre. Il est complet, car il embrasse toute une famille de huit variétés, de l'aigu au grave, qui, dans leur ensemble, renferment tout le diagramme des sons perceptibles. Enfin, il est parfait, soit qu'on le considère au point de vue de la justesse et de la sonorité, soit qu'on l'examine dans son mécanisme. Tous les autres instruments ont leur origine dans la nuit des temps; tous ont subi de notables modifications à travers les âges et dans leurs migrations; tous enfin se sont perfectionnés par de lents progrès; celui-ci, au contraire, est né d'hier; il est le fruit d'une seule conception, et dès le premier jour il a été ce qu'il sera dans l'avenir. Le jury n'a que des éloges à donner à M. Adolphe Sax pour une si belle découverte. » (*Exposit. 1855.*)

« M. Adolphe Sax nous a fait entendre sa famille si intéressante de saxophones, dont la sonorité ronde et charmante joue un rôle si utile dans nos musiques militaires. Le jury a également apprécié la pureté et la justesse de ses clarinettes et la belle sonorité de ses clarinettes basses, instruments que M. Sax a régénérés depuis longtemps, et dont les autres facteurs ont en vain essayé de reproduire le timbre distingué. On a également apprécié le son moelleux de sa clarinette contre-basse..... » (*Exposit. 1862.*)

Par décision impériale du 5 mars 1855, les musiques de la Garde et toutes les musiques d'infanterie de la ligne, composées de quarante musiciens, ont huit Saxophones en double quatuor. — L'introduction des Saxophones dans les musiques de fanfare produit des résultats tels, que la plupart des régiments de cavalerie, pour lesquels ils ne sont pas ordonnancés, les ont cependant adoptés, et en font l'achat en dehors des fonds alloués pour leur musique.

Les prix des saxophones sont les suivants :

Saxophone soprano, 200 fr. — Saxophone ténor, 225 fr. — Saxophone alto, 225 fr. — Saxophone baryton, 250 fr.

La maison Adolphe Sax peut livrer à un prix inférieur une certaine quantité de saxophones d'occasion, sopranos, altos, ténors et barytons à l'ancien diapason. — Les sociétés et les clients qui ne pourraient pas solder immédiatement leurs commandes obtiendront un assez long crédit, pourvu qu'ils fournissent une garantie de solvabilité suffisante, et moyennant une augmentation de 6 pour 100 sur les prix.

Pour les propriétés et les avantages des autres inventions de M. Adolphe Sax, consulter la notice qui se distribue chez lui, 50, rue Saint-Georges.

Saxophone ténor SI bémol.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 37. 11 Septembre 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Théâtre Lyrique impérial : réouverture ; *l'Alcade*, opéra-comique en un acte, paroles de M. Emile Thierry, musique de M. Uzépy ; *Don Pasquale*, opéra bouffon en trois actes, traduit de l'italien par MM. Alphonse Royer et Gustave Vaez, musique de Donizetti, par **Léon Durocher**. — Préfecture du département de la Seine. — Correspondances : Bruxelles et Birmingham. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE LYRIQUE IMPÉRIAL.

RÉOUVERTURE. — **L'Alcade**, *opéra-comique en un acte, paroles de* M. EMILE THIERRY, *musique de* M. UZÉPY. — **Don Pasquale**, *opéra bouffon en trois actes, traduit de l'italien par* MM. ALPHONSE ROYER *et* GUSTAVE VAEZ, *musique de* DONIZETTI.

Le théâtre Lyrique a fait sa *rentrée*, comme on dit au Palais de justice et dans les écoles, le 3 septembre. Cet événement avait été annoncé pour le 1er, mais fait-on toujours ce que l'on veut ?

C'est *la Reine Topaze* qui a ouvert la marche. *La Reine Topaze*, suprême adieu de ce pauvre jeune homme qui avait tant d'imagination, tant d'esprit, tant de verve, qui était l'espoir des amis de l'art dramatique. Espoir trop tôt et trop cruellement déçu ! En ce temps d'indigence et d'efforts avortés que nous traversons, quel avenir était assuré à Léon Battu, s'il avait pu vivre !

Tout a été dit sur la *Reine Topaze* — qui, après tout, n'était que pour moitié l'œuvre de Léon Battu. A Dieu ne plaise que nous contestions à M. Lockroy sa part de paternité, que nous dévalisions le vivant au profit du mort ! — Pièce très-originale, spirituellement faite, fantastique, extravagante même, si on le veut, mais amusante au dernier point. La partition est une œuvre de conscience et de talent, dont quelques parties sont très-heureusement réussies. Et ce n'est pas la moindre bonne fortune des auteurs et de l'ouvrage que d'avoir eu pour interprète Mme Miolan-Carvalho.

Comment parler de Mme Carvalho sans nous répéter, et sans répéter tout le monde ? Quand il s'agit de Mme Carvalho tout le monde est d'accord, et toutes les voix se confondent dans un même refrain, comme à l'Orphéon. Merveilleuse science d'exécution, naturel parfait, esprit, finesse, grâce exquise.... Mais tout cela est si connu, si universellement admis qu'on nous permettra de ne pas le redire une fois de plus. Les applaudissements du public ont salué Mme Carvalho quand elle a paru, et l'ont accompagnée jusqu'au dernier finale. Ils ont redoublé après les variations sur l'air du *Carnaval de Venise*, et après *la chanson de l'abeille*, dont on a demandé à grands cris une seconde *exhibition*. Savez-vous pourquoi cette chanson de l'*abeille* produit un effet si délicieux, et fait tant de plaisir à l'auditoire ? C'est que Mme Carvalho, artiste d'esprit et de goût, la dit à demi-voix, à quart de voix. Cela est si rare aujourd'hui, et paraît si doux, une actrice qui sait chanter piano un accompagnement délicat et discret, une mélodie que l'on peut exécuter sans effort !

Mlle de Maesen devrait bien écouter Mme Carvalho, et profiter de la leçon. C'est elle qui, dans la traduction de *Don Pasquale*, joue le rôle de Norina, écrit, en 1842, pour Giulia Grisi. Nous ne voulons point comparer Mlle de Maesen à Mme Grisi. Mais peut-on s'empêcher de regretter que la Norina d'aujourd'hui pousse constamment à plein gosier les légères, et vives, et fraîches cantilènes, et qu'elle se livre, dans certaines scènes, à une si terrible pantomime. Ces exagérations sentent la province d'une lieue. Une femme du monde, quelque rôle qu'il lui plaise de jouer, reste toujours, malgré qu'elle en ait, femme du monde. Ce n'est pas de la brutalité, c'est de la malice, c'est de l'espièglerie que demande le rôle de Norina : il faudrait le chanter du bout des lèvres, et le gesticuler du bout des doigts.

M. Gilland, qui a débuté dans celui d'Octave, ne brille point par la grâce, ni par la *désinvoltura*. Sa voix paraît fatiguée. Le timbre en est par trop guttural. Il monte avec peine. Son *sol* est presque toujours douteux. Terrible note que ce *sol !* pierre d'achoppement pour les chanteurs surmenés ! véritable criterium des ténors. Tel lance dans l'espace des *la* retentissants et des *si* formidables, qui ne peut déjà plus soutenir un *sol*.

Comme acteur, M. Gilland nous semble à peu près nul. Mais le théâtre Lyrique a fait une riche acquisition en la personne de M. Troy, que l'Opéra-Comique avait eu le tort de laisser partir. M. Troy n'a peut-être pas toute la gaieté qu'exigerait le rôle du docteur Malatesta : mais il le chante avec beaucoup de grâce et d'élégance et le vocalise fort bien quand il ne se laisse pas emporter, quand il ne

va pas trop vite. Il a été fort applaudi à diverses reprises, et très-justement.

Quant à M. Ismael, nous ne croyons pas que depuis Lablache, il y ait eu au théâtre Italien un Don Pasquale aussi naturel que lui, aussi vrai, aussi franchement comique, aussi plein de verve, aussi *bouffe* dans toute l'étendue du mot. Il n'a pas, malheureusement, la voix assez grave pour rendre tous les effets du rôle — ce n'est pas sa faute — ni assez forte, — c'est un peu la faute de M. Deloffre, qui devrait réfléchir que des accompagnements calculés pour la voix de Lablache ont besoin d'être modérés quand ce n'est plus Lablache qui chante. A cela près, et c'est un très-léger inconvénient, il faut se joindre au public, qui applaudit M. Ismael avec une vivacité singulière, et qui rit autant pour le moins qu'il applaudit. M. Ismael a obtenu dans *Don Pasquale* un succès très-brillant, et parfaitement mérité. On l'a rappelé, on l'a *bissé* après son duo avec le docteur, au troisième acte, duo qu'il dit avec un entrain et une chaleur comique que l'on ne trouve guère que chez les bons bouffes italiens.

Nous avons déjà fait entendre que Mlle de Maesen laissait passablement à désirer. On lui voudrait plus de naturel, de gaieté, de grâce, une exécution plus légère, une vocalisation moins ambitieuse et plus correcte, moins de solennité, moins de réminiscences du style tragique et des effets violents de *Rigoletto*. Ce qui l'a fait réussir dans *Rigoletto* était justement ce qu'il fallait éviter dans *Don Pasquale*. Nous ne dirons rien du mérite incontestable et incontesté de ce charmant ouvrage, jugé, classé depuis plus de vingt ans, et que tous les *dilettanti* savent par cœur. Malgré les *déficit* que nous avons signalés, l'exécution, prise dans son ensemble, est satisfaisante, et le succès nous a paru de bon aloi. Il se soutiendra, et sera certainement productif si le public ordinaire du théâtre Lyrique est assez étranger aux choses musicales pour que l'aimable partition de Donizetti soit pour lui une nouveauté.

On nous permettra de ne pas nous étendre sur l'*Alcade*, pièce, si pièce il y a, où tout manque à la fois : le plan, le dialogue, et surtout le sens commun ; pièce dont le héros est un chef de bandits, ou plutôt de filous, de truands de la plus sale espèce, lequel, au dénoûment, devient roi de Portugal par droit héréditaire, et profite de l'occasion pour épouser la fille d'un alcade de village qu'il a traité vingt fois de coquin, tout en le volant. Il faut glisser sur ces erreurs où se laissent parfois entraîner les théâtres. La musique, début de M. Uzépy, a de la facilité mélodique, assez souvent de l'élégance, et se fait remarquer par une instrumentation bien entendue. L'ouverture est jolie, ainsi que des couplets syllabiques chantés par M. Legrand, lesquels ont été précédés d'un trio où sont de très-agréables phrases. Mais le sort jaloux lui avait donné un soprano, Mlle Estagel, dont la voix fêlée, chevrottante, inégale, s'entend mal avec l'orchestre, et aurait grand besoin que le diapason fût abaissé. M. Ambroselli, qui remplit le rôle du voleur-roi, ne chante pas plus juste, et chevrotte à peu près autant, et il prononce le français comme s'il avait passé les deux tiers de sa vie *tras os montes*. Les autres rôles sont mieux tenus, surtout celui du vieil alcade. Mais l'agrément des accessoires pouvait-il suppléer à l'insuffisance du principal ?

LÉON DUROCHER.

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

En janvier dernier, un concours a été ouvert par M. le sénateur préfet de la Seine, pour la production de pièces de vers destinées à être chantées dans les réunions de l'Orphéon des écoles communales et des classes d'adultes de Paris. De très-nombreux concurrents (2,214) ont répondu à cet appel. Une commission composée de MM. Victor Foucher, membre du conseil municipal, président; Camille Doucet, de Saint-Georges, Alphonse Royer, Ambroise Thomas, Berlioz, Gounod, Edouard Monnais, a été chargée d'apprécier le mérite des pièces présentées.

Dix pièces de vers seulement lui ont paru mériter d'être signalées à M. le préfet comme remplissant les conditions du programme.

Les concurrents de l'an prochain pourront puiser d'utiles enseignements dans l'extrait suivant de son rapport :

« Si, dans ce concours, la quantité l'emporte beaucoup sur la qualité, il est juste de constater l'immense difficulté de l'entreprise. Le programme ne demande qu'une œuvre très-simple et très-courte; mais cette simplicité, cette brièveté sont bien loin d'en faciliter l'exécution. Quoique le répertoire de l'Orphéon compte plusieurs compositions remarquables, le modèle, le type de l'œuvre demandée par le programme du concours, n'existent pas encore. Le poëme orphéonique ne doit être ni l'ode ni la chanson, non plus que le dithyrambe ; il peut toucher à ces divers genres sans s'absorber dans aucun. Les sentiments, les idées doivent y avoir quelque chose de général, en fuyant le banal. Les spécialités de professions, de métiers, doivent y être évitées plutôt que recherchées, ainsi que les descriptions, les réflexions, comme choses peu favorables à la musique. Dans l'énorme quantité de pièces soumises à son examen, la commission a rencontré souvent beaucoup d'esprit, d'imagination, de verve. Elle a souvent regretté de ne pouvoir accueillir des couplets, des refrains dignes d'être applaudis autour d'une table, mais qui, par cela même, ne conviennent pas à une réunion d'orphéonistes. Enfin, ce que la commission regrette d'avoir trouvé plus rarement encore que tout le reste, dans ces pièces de vers destinées à être chantées, c'est le sentiment lyrique, c'est-à-dire le souffle qui donne des ailes à la parole et l'oblige en quelque sorte à se transformer en chant.

» Les dix pièces de vers distinguées dans la commission sont celles qui lui ont paru contenir au plus haut degré l'élément nécessaire au poëme lyrique, indépendamment des autres qualités requises. »

Afin d'encourager autant que possible les essais tentés dans la poésie orphéonique, le préfet a décidé que toutes les pièces jugées admissibles seraient primées ; que trois médailles, d'une valeur de 300 francs chacune, seraient décernées aux trois compositions jugées les meilleures, et sept médailles de 100 francs aux sept autres pièces.

Voici l'indication des pièces primées :

MÉDAILLES DE 300 FRANCS.

N° 829. *Gloire à Dieu.* Epigraphe : « Cantate canticum novum » (Ps. 32), par M. Gindre de Mancy.

N° 727. *Hymne de Noël.* Epigraphe : « Dans une crèche est le sauveur du monde, » par M. le pasteur L. Tournier, de Genève.

N° 1405. *Où est le bonheur?* Epigraphe : « Je crois, j'espère, » par M. H. MM...

MÉDAILLLES DE 100 FRANCS.

N° 1821. *Myosotis.* Epigraphe : « Juvenes et virgines laudent nomen Domini » (Ps. 148), par M. L. T. Descats, curé de Bonnes (Vienne).

N° 1302. *Respect à la vieillesse*, par M. A. Hinzelin, agent général des écoles de Nancy.

N° 739. *Ave Maria.* Epigraphe : « Fide et amore, » par Mme la comtesse Clémence de Corneillan.

N° 1791. *La Vapeur*. Epigraphe : « Go ahead ! » par M. Jules Ladimir.

N° 1363. *Le Pavillon*. Epigraphe : « Telle contre un rocher gronde en vain la tempête, etc., par M. A. Vossier.

N° 1138. *La Cloche*. Epigraphe : « L'homme est né pour travailler, » par M. F. E. Adam, répétiteur au lycée de Brest.

N° 157. *Le Tirage au sort*. Epigraphe : « La France aime le tambour, » par M. L. Valette.

(*Moniteur* du 7 septembre)

CORRESPONDANCE.

Bruxelles, 6 septembre 1864.

Monsieur,

Notre théâtre royal de la Monnaie a fait son ouverture de la saison dramatique le 1er de ce mois par *les Huguenots*, qui sont toujours la pierre de touche pour l'essai des premiers ténors de grand opéra, ainsi que pour les premières chanteuses plus ou moins *falcon*. Le résultat de l'épreuve a été médiocrement satisfaisant.

Pour commencer par ce qui est le plus rare aujourd'ui dans une troupe de grand opéra, c'est-à-dire le ténor, je vous dirai que le public a *soigné* chaleureusement l'entrée de Wicart, qui fut longtemps en possession de cet emploi au même théâtre et qui en était éloigné depuis trois ans. Ce non-sens d'applaudissements prodigués à un acteur qu'on n'a pas entendu, dont on ignore la valeur actuelle, et pour lequel on se montrera peut-être sévère avant la fin de la représentation, est une des bizarreries de notre temps. Ainsi qu'il arrive souvent, les bénévoles spectateurs de la soirée ont pu bientôt reconnaître qu'ils s'étaient fourvoyés dans leurs applaudissements anticipés, car M. Wicart n'a pas réalisé leurs espérances. Il a dit avec adresse la romance du premier acte, dissimulant les ruines de son organe vocal; mais celles-ci se sont révélées dans les actes suivants. Au quatrième, sa voix fatiguée, et dont l'émission se fait par de pénibles efforts, a fait éprouver une impression désagréable, trop prolongée. On a parlé le lendemain d'une indisposition à laquelle on attribue le *fiasco* de cette soirée, et il y a eu depuis lors un relâche pour cette cause. Attendons ce qui adviendra par la suite.

A Mme Charry, que vous avez peut-être entendue plus que moi, était échu le rôle de Valentine; elle l'a chanté d'une voix aigre assez médiocrement réglée. Laissons au public à prononcer sur l'admission de cette *prima donna*.

Mme Moreau (Marguerite) est une jolie personne dont le soprano, un peu blanc, est agréable et a la vocalisation naturelle et facile. Dès la première soirée elle a conquis la faveur du public, et son succès s'est consolidé dans le rôle d'Athénaïs de Solanges, des *Mousquetaires de la reine*.

M. Méderic (Saint-Bris) n'est point une basse ; il ne sait ni monter ni descendre et manque absolument de mordant. Dans le rôle du capitaine Roland des *Mousquetaires*, il a montré la même insuffisance. Quant à M. Coulou (Marcel), sa voix a du timbre, mais son action dramatique est dépourvue de chaleur et d'entrain. C'est ce qu'on appelle un acteur *convenable*, bien qu'il conviendrait mieux, sans aucun doute, qu'on eût toutes les qualités de son emploi.

En somme, sauf Mme Mayer-Boulard, talent précieux et complet comme on n'en trouve plus à la scène, et Jourdan, pour qui les Bruxellois ont de la sympathie, la saison dramatique, dans laquelle nous entrons, nous promet peu d'agrément.

J'aurais à vous parler de choses plus satisfaisantes du monde musical, par exemple, des concours du Conservatoire de Bruxelles, qui ont été splendides dans toutes les branches de l'enseignement; mais il s'est écoulé bien du temps depuis lors, et l'on pourrait me reprocher de faire de l'histoire ancienne. Je dois cependant vous dire quelque chose des artistes envoyés par M. Adolphe Sax en Belgique pour y faire entendre ses nouveaux instruments, car il s'agit réellement d'une création nouvelle et importante, d'un monde sonore introduit dans l'art, où il opérera sous peu de très-considérables modifications.

Les instrumentistes de M. Sax, dont les plus distingués, par parenthèse, sont belges et ont fait leur éducation au Conservatoire de Bruxelles, ont donné d'abord une séance dans la salle de la *Grande Harmonie*, où se trouvaient des connaisseurs et des hommes du métier, vivement impressionnés par les effets aussi nouveaux que puissants de ces agents sonores. Le programme était composé d'un duo sur *Guillaume Tell* pour trombone et saxhorn-basse, tous deux à six pistons et à tubes indépendants ; d'une fantaisie pour trompette avec accompagnement de piano sur *Robert le Diable*, dans laquelle était mise en relief la rapidité prodigieuse d'articulation et la justesse parfaite du nouvel instrument, auquel l'inventeur a conservé intact son caractère strident et spécial; d'une marche triomphale de M. Demerssmann ; d'un quatuor de trombones sur *le Comte Ory*; de solos avec accompagnement de piano sur les quatre individus de la famille des saxophones; d'une marche funèbre pour six instruments, à la mémoire de Meyerbeer, par Henri Litolff, composition remarquable par le caractère d'originalité ; enfin, de plusieurs autres morceaux qui, tous, ont démontré l'excellence, sous tous les rapports, des nouveaux instruments de Sax. La beauté des sons, leur justesse, leur facile émission dans les traits les plus rapides, la douceur de leur timbre réunie à la puissance, ont reçu les applaudissements et les éloges de tous les assistants. On a particulièrement admiré la belle sonorité des basses et contre-basses de saxophones, dont l'étendue au grave surpasse tout ce qu'on avait fait jusqu'à ce jour, et dont les sons se produisent avec la même facilité dans le *piano* et dans le *forte*.

Le lendemain de cette séance, les instrumentistes de M. Sax en ont donné une autre dans le jardin du Vauxhall; le retentissement du succès de la veille y avait attiré un grand nombre de dames élégantes, d'amateurs et d'artistes qui, pendant près de deux heures, n'ont cessé de donner aux exécutants des témoignages de leur admiration pour les beaux effets produits par leur habileté et leurs instruments.

Après cette seconde séance, les artistes de M. Sax sont partis pour la Hollande et l'Allemagne. A leur retour, ils se sont arrêtés de nouveau à Bruxelles, et ont donné un troisième et dernier concert gratuit au Parc, un dimanche matin, après qu'un des corps de la musique militaire de la garnison s'y fut fait entendre suivant l'usage. Ce que voulaient ces artistes, c'était un succès populaire : jamais on n'en obtint de plus complet, car le peuple, qui entourait en foule compacte le kiosque où se trouvaient les instrumentistes, ne cessa de faire retentir au loin ses applaudissements, ses exclamations et ses hourras. L'agitation régnait encore dans cette foule longtemps après que la musique eut cessé de se faire entendre.

Agréez, etc.

S.

Birmingham, 8 septembre 1864.

La ville est en fête : les rues et les maisons sont pavoisées de drapeaux, les trottoirs sont couverts du matin au soir d'une foule immense, venue en grande partie de loin pour voir et entendre les artistes qui lui emportent et rapportent de si grandes sommes. Car vous n'êtes pas sans savoir que les sommes énormes qui se manient autour de cette solennité sont destinées au grand hôpital de Birmingham, qui, par acte du Parlement, dispose de l'hôtel de ville pour six semaines de l'année, et qui se trouve propriétaire du grand orgue et de la bibliothèque. Il n'est guère possible de donner l'énumération de tous les oratorios, cantates, symphonies, ouvertures et morceaux de solo ou d'ensemble qui se produisent dans les huit concerts du mardi au vendredi. Jugez-en : mardi, un oratorio divisé en cinquante-six numéros, une cantate de vingt et un, et ensuite l'ouverture de *la Gazza ladra*, et quatorze autres morceaux. Tout cela dans une seule journée, et de même pour mercredi, jeudi et vendredi. Mais ce qui est intéressant pour le monde musical, c'est de se rendre compte des proportions colossales de ces solennités et de la valeur des nouvelles créations composées pour ce festival.

Nous allons donc borner notre correspondance à ces deux points.

Le comité général présidé par M. Mason, le comité orchestral par M. Peyton, et le secrétaire général, M. Howell, forment, à l'aide de soixante-dix-huit membres, qui tous se chargent gratuitement des services honoraires exigés pour la fête, onze sous-comités pour toutes les branches nécessaires.

Ces comités organisés, on publie les annonces et les affiches qui sont portées par des hommes engagés exprès pour voyager dans toutes les villes du royaume. Les œuvres à exécuter sont commandées et proposées, les artistes engagés, et tous ces arrangements finis on commence les répétitions avec tous les chœurs (il y a trois grandes sociétés chorales à Birmingham, composées d'autant d'artistes que d'amateurs). C'est une affaire importante; on le comprendra facilement par les indications suivantes en chiffres ronds :

L'orchestre revient à	45,000 francs.
Les chœurs à	30,000 —
Les solistes à	60,000 —
Les textes imprimés à	10,000 —
Annonces	20,000 —
Affiches	5,000 —
Total...	170,000 francs.

sans compter les mille petites dépenses d'installation, d'affiches, d'annonces, etc., etc. On m'a montré une annonce dans *le Times*, une seule, qui coûtait 64 livres sterling (1,600 francs).

Procédant avec de pareils moyens, la sensation produite est telle que de tous les points du royaume arrivent tant de demandes de billets, qu'on a jugé nécessaire de décider au moyen d'une loterie qui aurait les places demandées. Les places se vendent 1 guinée (26 francs); la salle contient au-delà de deux mille places.

Les recettes du premier jour ont été de 60,000 francs, celles du second jour, de 78,000 francs; celles du troisième, de 85,000 francs, et celles du quatrième d'environ 75,000 francs. On aura donc reçu à peu près 300,000 francs, soit un bénéfice net de 100,000 francs, déduction faite des dépenses, qui montent presque à 200,000 francs.

Quant aux nouveaux ouvrages produits cette fois, ce sont *Naaman*, oratorio de Costa, *la Fiancée de Dunkerron*, cantate de Henri Smart, et *Kenilworth*, de Sullivan.

L'œuvre la plus importante du festival était l'oratorio de Costa; vous me permettrez de le nommer en premier lieu. C'est une œuvre qui, à elle seule, demanderait tout un volume de critique, tant les morceaux sont nombreux, la conception vaste, l'orchestration de main de maître, exploitant toutes les ressources connues, toutes les combinaisons saisissantes; le style en est élevé, mélodieux, en même temps que sévère; en un mot, c'est un chef-d'œuvre dont il faut simplement mentionner le grand mérite et l'immense succès (on a bissé *douze morceaux*), à moins de pouvoir entrer dans des détails minutieux pour exprimer l'admiration due au maître, avec le soin et les études qu'exige une œuvre qui fait événement dans l'histoire musicale. Costa qui, comme chef d'orchestre, tient en Angleterre une position telle que personne n'en avait eue avant lui, a trouvé, après son oratorio, un de ces moments qui payent une vie de labeur et de privations. Le public entier s'est levé, l'orchestre et les chœurs se sont levés, et une clameur inouïe a ébranlé la salle!

Je ne désire qu'une chose, c'est qu'on exécute cet oratorio à Paris, — malheureusement, il ne sera pas gravé avant six mois, — pour que le public français puisse juger et se convaincre.

Si la gloire de la composition est due à Costa, autant que celle d'avoir dirigé l'orchestre comme il l'a fait, les artistes exécutants ont pris une part énorme dans le succès de l'œuvre. L'ensemble des chœurs et de l'orchestre était admirable. C'était la Patti, Mmes Dolby-Sainton, Sims Reeves et Santley pour les parties les plus importantes, Mmes Ruderdoff, Palmer et Cummings pour les parties secondaires. Quant à Mlle Patti, elle a deux solos, et sa partie dans un trio et un quatuor, qui, tous, ont été bissés. Les solos de Mmes Reeves et de Santley ont été bissés également. Mais je dois aussi vous parler du solo de Mme Sainton-Dolby.

Mme Sainton qui est une artiste dans la plus sérieuse acception du mot, a une façon de déclamer au-dessus de tout éloge. Elle a dans son récit les accents du cœur qui impressionnent toujours. Il n'est pas permis d'applaudir pendant un oratorio, ce qui n'empêche pas le public d'indiquer par une sorte d'exclamation contenue ce qu'il désire réentendre, et alors le président fait un signe au chef d'orchestre qui fait recommencer. Cependant quand le trio dans la première partie (Patti, Reeves, Palmer) et le quatuor (Patti, Reeves, Palmer, Santley) dans la seconde partie ont été chantés, contre les usages une explosion de bravos enlevée par la force du génie (et, aussi par la voix de Mlle Patti), s'est fait entendre.

La cantate de M. Henri Smart, très-sérieuse, très-dramatique, pleine de mérite autant de travail que d'initiative, est l'œuvre d'un grand musicien, reconnu et apprécié depuis longues années; elle a été reçue avec la chaleur que ne manque jamais de montrer le public anglais, quand il s'agit d'applaudir un compatriote.

L'œuvre de M. Sullivan, quoique pleine de séve et de verve, ne peut être mise au niveau des deux autres; le compositeur, jeune encore, prendra son véritable élan plus tard et avec un peu plus d'expérience.

Dans les autres ouvrages et dans les concerts, il s'est produit une si grande quantité d'artistes, outre ceux que j'ai déjà nommés, que je ne saurais abuser des colonnes de *la Gazette Musicale* pour rendre justice à tous. Il n'est cependant pas possible de ne pas s'incliner devant l'énorme succès de Mlle Titjens, dont la belle voix, la méthode pure, l'accent élevé et noble, font sans contredit la plus grande chanteuse classique. N'oublions pas la charmante Mme Lemmens qui a su faire applaudir son talent à Birmingham comme à Londres, et ce n'est pas peu dire. Comme instrumentiste, il y avait Mme Arabella Goddard, la plus grande chanteuse sur le piano. Comment une femme peut-elle réunir autant d'expression délicate et de rapidité foudroyante, autant de gravité et autant d'élégance? Enfin, il y avait Sainton qui fait chanter sa femme avec son violon, en lui prêtant l'appui de son talent, pour lequel nulle difficulté n'existe!

LOUIS ENGEL.

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS : *La Volonté*, comédie en quatre actes et en vers, par M. Jean du Boys. — ODÉON, réouverture : *Les Plumes du paon*, comédie en quatre actes et en prose, par M. Louis Leroy. —PORTE-SAINT-MARTIN : *Les Flibustiers de la Sonore*, drame en dix tableaux, par MM. Amédée Rolland et Gustave Aymard.

Un jeune auteur, dont le nom commence à se dégager des nuages de l'inconnu, s'est fait, au Théâtre-Français, l'apôtre de *la volonté*. L'intention est bonne; mais, en dépit de l'axiome : *Vouloir, c'est pouvoir!* il y a loin, parfois, de l'idée d'une pièce à son exécution. Nous admettons qu'il y ait quelque chose encore à tirer d'un sujet passablement rebattu, mais qui, jusqu'ici, n'a produit aucun chef-d'œuvre. Seulement, l'inexpérience de M. Jean du Boys l'a fait passer à côté de ce quelque chose, et ce qu'il a pris pour des aperçus nouveaux ne rappelle que trop ce que l'on a dit avant lui.

Un jeune homme se présente chez M. Lacroix, banquier, qui lui demande ce qu'il sait faire. — Rien, répond le jeune homme, mais j'apprendrai. — Eh bien! revenez alors, conclut logiquement le banquier en le congédiant.

Un an plus tard, le même individu reparaît. — Je sais maintenant tout ce qu'il faut pour entrer chez vous, dit-il à M. Lacroix, — et celui-ci surpris de tant de bon vouloir, lui donne une place dans ses bureaux. A force d'application, Philippe devient le principal commis du banquier, puis son associé, et il finit par épouser sa fille.

Et c'est là tout? sans doute. Mais où est l'action dramatique, mais où sont les moyens, les obstacles, les luttes, au milieu desquels tout héros de pièce doit se débattre, et l'intérêt qui s'attache à lui grandir en proportion de ses efforts? On les chercherait en vain, à moins de prendre pour argent comptant ce qui se passe dans les coulisses et pendant les entr'actes.

Il y a bien, en regard de l'homme à *la volonté*, un jeune monsieur qui lui sert de contraste. Philippe n'a pas le sou; Marcel, au contraire, est riche à 20,000 livres de rentes. Philippe est seul au monde, sans appui, sans famille; Marcel n'a qu'à étendre la main pour saisir une position et un riche mariage. Et cependant, tandis que l'un monte rapidement, l'autre descend avec la même vélocité, et cela, parce qu'il manque de résolution, et qu'il remet, comme ce tyran de l'antiquité, toutes les affaires sérieuses au lendemain. Mais de même que Philippe, Marcel n'agit guère qu'à la cantonade; il aime une femme qu'on ne voit pas; il va à Bade pour se ruiner, et Philippe le ramène, quand il n'a plus qu'à se repentir, à épouser une jeune fille pauvre, et à recommencer sa vie sur nouveaux frais.

La Volonté n'a donc d'une comédie que l'apparence, c'est-à-dire le titre; mais en revanche c'est une œuvre littéraire et vraiment poétique dans certaines parties. M. Jean du Boys a le vers facile, quelquefois trop facile; il a tantôt de la grâce, tantôt du mordant. Il fait aussi d'excellents portraits, témoin celui des oisifs envieux qui est tracé d'après nature par Tiburce, le Desgenais obligé de toute pièce contemporaine :

Nous sommes des fakirs, et nonchalants comme eux,
L'opium jette un brouillard sur nos esprits brumeux.
Oh! le projet pour nous est chose très-facile!
L'architecte, en rêvant, bâtit toute une ville;
Le peintre, en son esprit, crée un divin tableau
Où se mêle à l'azur du ciel l'azur de l'eau;
Au café, le poëte ébauche un plan de drame
Qui doit régénérer du coup l'homme et la femme.
Après quoi, tous, pensifs, se disent par instants:
— Oui... je ferai cela, lorsque j'aurai le temps!
On n'a jamais le temps. . . . . .

Nous démolissons tout, ne pouvant pas construire;
Pour n'être pas détruits, nous-même il faut détruire.
On bâtit à Paris un théâtre, un palais,
Chacun les trouve beaux, moi je les trouve laids.
Machin a des projets bien plus grands dans la tête.
Delacroix! Delacroix! Euh! nature incomplète!
Ah! les tableaux d'un tel... quand il les aura faits!
Un jour au boulevard un drame à grands effets,
C'est un succès. — Tant pis, ce n'est pas littéraire!...
Quand vous verrez celui que Tiburce doit faire!

Au résumé, il y a du bon dans *la Volonté*, et il n'est pas impossible qu'elle exerce quelque influence sur les recettes de la Comédie française. Elle est d'ailleurs convenablement interprétée par Maubant, Coquelin, un jeune lauréat du Conservatoire nommé Étienne Sénéchal, et surtout par Mlles Marie Royer et Ponsin, qui font preuve toutes deux de charme et de talent.

— L'Odéon a fait brillamment sa réouverture, le 1er septembre, avec une comédie en quatre actes, intitulée *les Plumes du paon*. Quoique le public s'intéresse fort peu, en principe, aux mœurs et aux usages de la gent artistique, il a pris grand plaisir, nous devons le constater, aux tribulations d'un pauvre diable d'auteur qui, pour venir en aide à je ne sais quelle infortune respectable, a escompté sa gloire future, et voit, un jour, représenter, sous le nom d'un autre, une pièce dans laquelle il a mis toute son âme et toutes ses forces intellectuelles. Par bonheur, le geai paré des plumes du paon en est dépouillé par l'intermédiaire du marché dont il n'a pas rempli les conditions, et chacun reprend la place à laquelle il a droit. Nous négligeons les détails; nous ne parlons pas du mariage qui est la conséquence de ce revirement inattendu; cela va de source. Mais ce que nous nous plaisons à attester, c'est que la pièce de M. Louis Leroy est vive, amusante et ne manque pas d'intérêt. Le troisième acte, très-gai, très-mouvementé, ferait à lui seul la fortune de cette comédie, s'il en était besoin. L'Odéon, en un mot, ne pouvait mieux ouvrir sa campagne, et le voilà lesté de manière à pouvoir voguer longtemps sans changer son pavillon. Le principal rôle des *Plumes du paon* est joué par un débutant du nom de Villeray, qui a complétement réussi, grâce à sa chaleur et à sa distinction. Il a d'ailleurs été secondé à merveille par Thiron, Romanville et Mlle Mosé.

— Le drame nouveau de la Porte-Saint-Martin, *les Flibustiers de la Sonore*, n'est pas tout à fait fictif; c'est l'histoire à peu près véritable d'un homme dont on a beaucoup parlé, il y a dix ou douze ans, et qui, après des aventures inouïes, a trouvé une fin lugubre dans un coin obscur du Mexique. M. Gustave Aymard a écrit quelque part la légende du comte de Raousset-Boulbon, et, selon l'usage reçu, il s'est adjoint un collaborateur pour la transporter à la scène. Nous sommes donc bien avertis, le comte Horace d'Armancey n'est autre que le comte Gaston de Raousset-Boulbon; et, sauf quelques épisodes nécessaires à l'économie d'un drame, l'action des *Flibustiers de la Sonore* nous retrace des événements qui se sont passés de nos jours, bien qu'ils soient marqués au coin d'un autre âge. En effet, rien ne ressemble moins au prosaïsme de notre époque que la résolution prise par un gentilhomme de la vieille roche de quitter sa patrie pour aller refaire sa fortune dans le nouveau monde en enlevant, à la tête d'un petit nombre de compagnons déterminés, une province entière appartenant à un État puissant malgré ses dissensions. Le comte Horace est cependant bien près de réussir, lorsque la trahison, sous les traits d'une femme délaissée, et d'un général mexicain, ambitieux et jaloux, lui arrache sa proie et le conduit devant un conseil de guerre qui le fait passer par les armes.

Ce que nous racontons en quelques lignes fait la matière de dix tableaux pleins de mouvement et d'émotion. Tout serait pour le mieux si l'on pouvait refaire l'histoire; mais après avoir excité un très-vif intérêt, le comte Horace est mis en chapelle et fusillé. Or, ce dénoûment n'est pas de nature à renvoyer le parterre satisfait, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il fît du tort au succès de l'ouvrage. Un pareil résultat serait assurément fort regrettable, car *les Flibustiers de la Sonore* sont montés avec un grand soin; la couleur locale y est scrupuleusement observée, et, sous ce rapport, nous citerons le tableau très-curieux de la vie à San-Francisco. Le sixième tableau est rempli par *la Fête du soleil*, un ballet splendide, où Mlle Mariquita danse *la Mexicaine* avec beaucoup de grâce et de souplesse. Enfin, pour compléter les attraits de ce drame, la direction a engagé tout exprès Berton, qui représente le comte Horace avec une rare élégance, et Mlle Rousseil, qui est en train de conquérir au boulevard une position exceptionnelle.

O. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra, Mlle Sannier a débuté lundi dans *la Favorite*. La débutante, qui avait été engagée au théâtre Lyrique pour jouer dans *la Captive*, de Félicien David, est une belle personne, dont la voix ne manque pas de puissance, mais qui, en cherchant à monter, a perdu ses meilleures notes graves. Une seconde épreuve permettra de la mieux juger comme actrice; dès la première, on peut dire qu'elle a réussi. — Mercredi, on donnait *Nemea*, et vendredi, *Guillaume Tell*.

*** L'engagement de Mme Marie Sax vient d'être renouvelé pour cinq ans.

*** La reprise de *Lara* aura lieu cette semaine à l'Opéra-Comique. Mlle Monrose y chantera pour la première fois le rôle de la comtesse.

*** Mme Gennetier fera son début à l'Opéra-Comique dans le *Songe d'une nuit d'été*.

*** Le théâtre Italien ouvrira sa saison le 1er octobre par *la Sonnambula*, chantée par Adelina Patti et le ténor Corsi. Le début de la troupe dansante aura lieu le même soir dans un ballet en un acte très-apprécié en Italie, *Aci e Galatea*, du chorégraphe Costa, et dansé par Mmes Ernestine Urban, Gredlu Merante et M. Costa.

*** M. Bosoni, le nouveau chef d'orchestre engagé par M. Bagier, a fait ses preuves, en dirigeant pendant plusieurs années l'exécution des grands ouvrages au théâtre de la Fenice, à Venise. Dans le nombre se trouvent *les Huguenots*, *le Prophète*, de Meyerbeer, ainsi que *Rigoletto*, la *Traviata* et *Simon Boccanegra*, de Verdi, lors de leur première représentation à ce théâtre.

*** Comme nous l'avons annoncé, l'opéra de Bénédict, *la Rose d'Erin*, sera joué au théâtre Lyrique. La première représentation doit avoir lieu au commencement de décembre.

*** M. Mareux et Mlle Lovato, qui se sont particulièrement distingués au dernier concours d'opéra-comique du Conservatoire, sont engagés au théâtre des Bouffes-Parisiens. Ils débuteront dans l'une des pièces nouvelles qui doivent être jouées pour la réouverture de ce théâtre.

*** L'ancienne Société des Bouffes-Parisiens a été dissoute, et une nouvelle Société en nom collectif a été formée. MM. Alphonse Varney et Eugène Hanappier en sont les directeurs.

*** Les recettes des théâtres, concerts, etc., ont été pendant le mois d'août, de 940,387 fr. 86 c.

*** Roger vient de se faire entendre à Trouville et à Dieppe, en compagnie de Félix Godefroid. L'éminent chanteur a excité l'enthousiasme et a dû répéter plusieurs morceaux, parmi lesquels *la Mélancolie*, *le Rêve* et *la Danse des Sylphes*, stances de Méry, mises en musique par Godefroid, déclamées et chantées d'une façon délicieuse par Roger.

*** Mlle Boschetti est applaudie au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, où elle est engagée pour une série de représentations. Elle a débuté dans un divertissement, *la Fête des voiles*.

*** M. et Mme Bettini-Trébelli se trouvent à Rome, et doivent y débuter le 15 de ce mois dans *Marta*.

*** Un journal anglais annonce que l'ancienne cantatrice, Victoria Balfe, fille du célèbre compositeur anglais, mariée à l'ambassadeur anglais à Saint-Pétersbourg, lord Crampton, et séparée de son mari par un récent divorce, va épouser un grand d'Espagne, dont la fortune est considérable.

*** M. Klosé, professeur de clarinette au Conservatoire et chef de musique de l'artillerie de la garde, et M. Paulus, chef de musique de la garde de Paris, viennent d'être nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

*** Par arrêté ministériel en date du 22 août dernier, M. Eugène Gautier a été nommé professeur d'harmonie et accompagnement pratique au Conservatoire de musique, en remplacement de M. Bienaimé, admis à la retraite.

*** Ont été également admis à la retraite, MM. Meifred, professeur de cor à pistons, et M. Goblin, professeur de solfége, qui ne paraissent pas devoir être remplacés.

*** Adelina Patti va donner incessamment quatre représentations au théâtre de Lyon.

*** Un assez grand nombre de noms d'artistes, de musiciens et de poëtes viennent d'être donnés à des rues de Paris, dont la dénomination était multiple. On y remarque les rues Quinault, Marmontel, Hérold, Beethoven, Donizetti, Bellini, Lesueur, Cimarosa, Wilhem, Lassus, Béranger, de Musset, Lesage, Pétrarque, Talma, Poussin, Raphael, Titien, Rubens, Greuze, David, Scheffer, Ingres, Vernet, Decamps, Visconti et Erard.

*** L'opéra de Rubinstein, *Feramors*, doit être représenté cet hiver à Weimar et à Carlsruhe.

*** H. Panofka est de retour de son voyage en Italie.

*** La réouverture du grand théâtre de Lyon a eu lieu par une représentation à la mémoire de Meyerbeer, composée de *Robert le Diable*, et d'une cérémonie dans laquelle la troupe entière a tenu à figurer. Les cinq œuvres écrites par le grand maître pour la scène française étaient allégoriquement représentées ; des couronnes d'immortelles ont été déposées devant un buste éclairé par la lumière électrique, tandis que l'orchestre jouait la marche du sacre du *Prophète*. Un génie descendant des frises est venu ensuite couronner le front du grand maître, pendant que la prière de *l'Etoile du Nord* était exécutée. Dulaureus a débuté avec beaucoup de succès dans le rôle de *Robert*; Mme Soustelle n'a pas réussi autant dans celui d'Alice. Une grande émotion a paru paralyser une partie de ses moyens.—Le lendemain, Mlle Marimont et M. Barielle ont été accueillis avec faveur dans *la Fille du régiment*.

*** Rossini, à l'occasion de la statue que vient de lui élever Pesaro, a adressé la lettre suivante au syndic de cette ville : « Très-excellent monsieur Ceccarelli, je reçois avec une joie profonde votre très-estimable lettre du 23 courant par laquelle vous me peignez, avec le pinceau du Sauzio (mon adoré), ce qui s'est fait dans ma chère ville de Pesaro, pour m'honorer et me fêter. S. Exc. Ubaldino Peruzzi, par une lettre du 21, me faisait part de la munificence royale; vous me faites maintenant connaître, Monsieur, que vous êtes en possession d'une médaille frappée en mon honneur et offerte par la courtoise et généreuse députation toscane pour m'être envoyée. Toutes ces choses tendent à m'édifier, et, si c'était possible, à m'enorgueillir. Ce sont assurément là de beaux et flatteurs encouragements dont je suis très-reconnaissant. Je tiens cependant à vous déclarer que ce qui réjouit le plus mon âme et me pénètre le plus le cœur, c'est l'affection que me témoignent mes concitoyens. Voir payer de retour un amour de la patrie que j'ai nourri (quoique en silence) toute ma vie, c'est une vraie félicité pour moi. Je dois aussi vous dire que j'ai la plus grande satisfaction à penser que mon très-cher comte Gordiano Perticari a, lui aussi, figuré dans cette circonstance solennelle, ce qui m'est une preuve qu'il jouit d'une bonne santé et qu'il me conserve sa bienveillance dont je suis fier. Je m'aperçois, monsieur le syndic, que je vous donne trop longuement la peine de me lire : jetez les yeux dans mon cœur, et pardonnez-le moi. Veuillez bien faire agréer à MM. les membres de la junte les sentiments de ma chaleureuse reconnaissance, et je vous prie d'en faire autant auprès de ceux qui aiment l'enfant de Pesaro, qui est heureux de se dire votre respectueux et affectionné Gioachino Rossini. — Paris-Passy, le 27 août 1864. »

*** *La Création* d'Haydn, des fragments d'*Oberon*, la messe en *ré* de Beethoven, *Elie* de Mendelssohn, *la Chute de Babylone*, de Spohr, et la cantate *Richard Cœur de Lion*, de J. Bénédict, sont les principales œuvres dont se composait le festival qui vient d'avoir lieu à Hereford. La nouvelle composition de Bénédict n'y a pas produit moins d'effet qu'à Norwich et à Londres; c'est une œuvre des plus élevées et dont la place est marquée parmi les meilleures du genre. Mmes Tietjens et Sainton Dolby, MM. Sims Reeves, Santley et Weiss s'y sont notamment distingués et ont obtenu souvent les suffrages d'un auditoire nombreux et choisi.

*** L'excellent pianiste J. Baur s'est distingué au grand concert donné récemment au Havre, dans la salle Sainte-Cécile. Son succès a été grand et mérité.

*** Arabella Goddard, la célèbre pianiste anglaise, a, suivant le journal *Orchestra*, l'intention de faire admirer son talent magistral sur le continent, et nous aurons bientôt occasion d'applaudir à Paris cette artiste hors ligne.

*** Berthelier donne des représentations au théâtre des galeries de Saint-Hubert à Bruxelles. *Lischen et Fritzchen*, *le Pifferaro* et *le Brésilien* composent son joyeux répertoire, que le public applaudit chaque soir.

*** Le théâtre Vittorio-Emanuele, à Turin, annonce parmi les nouveautés de sa prochaine saison, *Aidea*, montée avec l'élite de sa troupe. Ce sera la première fois que cet ouvrage d'Auber traversera les Alpes et sera joué en italien. On s'occupe de la traduction en italien d'autres œuvres d'Auber : *le Domino noir*, *les Diamants de la couronne*, *l'Ambassadrice* et *la Fiancée* seront prochainement donnés en Italie, où *la Muette de Portici* et *Fra Diavolo* ont déjà obtenu tant de succès.

*** Le succès de *Jeanne la Rousse*, la nouvelle chanson de J. Offenbach, sur les paroles tirées de *Mademoiselle Cléopâtre* d'Arsène Houssaye, dépasse toutes les prévisions. Il est probable que cette mélodie arrivera rapidement, comme le roman auquel elle doit sa naissance, à sa cinquième édition.

*** On nous écrit de Bade, en date du 9 septembre : « Hier, à l'occasion de la fête anniversaire de S. A. R. le grand-duc Frédéric de Bade, a eu lieu après un beau feu d'artifice, dans les nouveaux salons de la Conversation, splendidement illuminés à cet effet, le dernier grand concert de la saison, donné au profit de l'hôpital de Bade. Le chant y était représenté par Mmes Charton-Demeur, Battu, Lustani-Mendès, MM. Delle Sedie et Warnotz ; la partie instrumentale ne comptait que deux artistes; mais c'était Vieuxtemps et Vivier. L'orchestre conduit par Koennemann, a exécuté avec une grande perfection les ouvertures de *la Violette*, de Carafa, et celle du *Freyschütz*. Vieuxtemps a joué en maître irréprochable l'introduction et le rondeau d'un concerto de sa composition, et dans la deuxième partie une légende dont le motif a beaucoup de couleur, suivie d'une polonaise admirablement enlevée. Vivier n'a dit qu'un seul petit morceau, bien court, mais c'était la romance de *la Favorite* : « *Ange si pur* », et il l'a dit comme lui seul sait le dire. Mme Charton avait choisi un grand et magnifique air de Beethoven, *Perfido spergiuro*, rarement exécuté dans les concerts de Paris. Cet air a fourni à la célèbre cantatrice l'occasion d'y déployer ses grandes qualités. Tour à tour tendre, abattue, passionnée, elle a donné à ce morceau l'importance d'un drame. Le duo de *Don Juan* avec Delle Sedie : *La ci darem la mano*, et une vive chansonnette espagnole qui a suivi, ont montré le talent de Mme Charton sous l'aspect le plus varié. Mlle Battu avait borné son contingent à la cavatine d'*Ernani*; mais elle l'a chantée avec un style et un éclat qui la placent au rang des meilleures cantatrices actuelles. Mlle Lustani-Mendès a chanté l'air de *Casta diva* de *Norma*. On ne peut pas dire qu'elle ait encore atteint le talent de Julie Grisi, mais on doit des éloges à sa bonne volonté. Tous ceux qui ont entendu Delle Sedie à Paris et à Londres, connaissent la perfection de sa méthode et le sentiment exquis dont il est doué; la romance d'*Un Ballo in maschera* est sous ce rapport un de ses triomphes ; il ne lui a pas fait défaut hier soir. Le quatuor du *Rouet* de *Martha*, chanté par Mlles Battu et Lustani-Mendès, MM. Delle Sedie et Warnotz, a gaiement terminé ce brillant concert, qui avait attiré l'élite de la société de Bade, et qui était honoré de la présence de LL. MM. le roi et la reine de Prusse, ainsi que des princes de Hesse. Des applaudissements, toujours un peu contenus par l'étiquette, n'ont pas moins accueilli chacun des éminents artistes après leur morceau, et les rappels ne leur ont pas manqué.— Les représentations d'opéras italiens se sont terminées par celle de *la Gazza ladra*, chantée par Mmes Battu, Sanchioli et Vestri; MM. Agnesi, Frizzi et Fallar. Le rôle de Ninetta, très-favorable à Mlle Battu, lui a valu les applaudissements les plus chaleureux. La Comédie française a pris maintenant possession du théâtre.

*** Il s'est formé en Italie un comité pour provoquer l'érection d'un monument en l'honneur de Guido d'Arezzo, le célèbre musicien du xe siècle. Tous les professeurs et artistes réunis à Pesaro pour l'inauguration de la statue de Rossini, ainsi que G. Pacini et Mercadante, ont donné leurs adhésions à ce projet.

*** On a exécuté au Conservatoire de Prague un canon en forme d'ouverture, composé par C. Pugni, de Milan, et qui a excité un grand intérêt. Ce morceau est écrit pour deux orchestres, dont l'un répète constamment la partie de l'autre à une mesure d'intervalle.

*** Signe-accord est le nom d'un nouvel instrument, inventé par le maître de chapelle Metzger, à Vienne, à l'aide duquel on trouve facilement le ton dans lequel un morceau de musique est exécuté.

*** Nous rappelons que le congrès du cercle artistique-musical Bonamici doit se tenir à Naples le 15 de ce mois, et que l'on y traitera les questions les plus importantes qui intéressent la musique et les musiciens.

*** Cette semaine sera publiée une nouvelle transcription pour le piano, par Paul Bernard, du célèbre chœur de Rossini, *l'Espérance*. Il existe déjà des transcriptions du même auteur, des chœurs *la Charité* et *la Foi*, qui jouissent d'une grande vogue.

*** Faut-il prendre au sérieux le prospectus d'un journal de musique dansante, intitulé *la Terpsichore pieuse*, ainsi que *les Parfums*, *quadrille mystique*, devant réconcilier la danse avec la dévotion? Ce n'est pas, sans doute, une petite affaire, mais le prospectus la regarde déjà comme à peu près faite, et n'en veut pas de meilleure preuve que l'emploi dans les compositions musicales destinées au culte de *formes se rapprochant de celles usitées dans la musique du genre récréatif et gaillard*. Ceci ressemble fort à une épigramme, et il se pourrait que M. Marius Eléonore Bonafous, se disant *chef d'orchestre du Casino champêtre* et *serpent de la confrérie des pénitents bleus* à Carpentras, fût plus malin qu'il n'en a l'air au premier coup d'œil. Nous ne nous permettrons pas de trancher cette grave question.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Bayonne.* — A l'occasion de l'exposition internationale, un concours d'orphéons et de musique militaire a eu lieu dans cette ville. Le jury était composé de MM. Clapisson, Dufresne, Victor Massé, Delsarte, C. de Vos, Alard, Duprato, Armingaud, Jubin, Delplace et Bourcourt. Le premier prix a été décerné à la société de fanfares, *Echos de Moutiers*. La société chorale de Libourne a obtenu le premier prix des orphéons. Plusieurs sociétés espagnoles se sont distinguées à ce concours, auquel s'attachait un grand intérêt public. — M. Edouard Batiste, professeur au Conservatoire, organiste de Saint-Eustache, est appelé pour faire entendre le nouvel orgue construit par MM. Merklin-Schütze, pour l'église Saint-Vincent de Paul. Cette inauguration est fixée à jeudi prochain.

*** *Rouen.* — La troupe des Bouffes-Parisiens attire beaucoup de monde au théâtre. *Lischen et Fritzchen*, *M. Choufleury*, *Tromb-al-Cazar*, *la Chanson de Fortunio* et *les Dames de la halle* sont surtout écoutés avec grand plaisir.

*** *La Rochelle.* — Mme Ecarlat-Geismar a donné ces jours derniers un concert au bénéfice de la caisse de secours pour les veuves et les orphelins de la marine. La foule était nombreuse et a fort applaudi la charmante cantatrice, ainsi que M. Schelling, le pianiste de talent, et l'orchestre, dirigé par M. Léon Méneau. — A une grande soirée musicale aux bains Marie-Thérèse, dans laquelle se sont fait entendre presque uniquement des amateurs, une quête au profit des incendiés de Limoges a produit 600 francs.

*** *Arras.* — Après les concours de chant et d'harmonie, qui n'ont pas rempli moins de deux jours, est venu le concert de la Société philharmonique : Faure, Mlle de Maësen et Batta s'y distinguaient en première ligne, et c'était à qui produirait le plus d'effet dans chacun des morceaux qu'ils ont fait entendre, l'air de *la Favorite*, la romance de *Joconde*, le duo du *Trouvère*, l'air de *Rigoletto* et le morceau des *Rameaux*, que Faure a si bien écrit pour sa voix admirable. Deux ouvertures parfaitement exécutées, celle de *Masaniello* et celle du *Songe d'une nuit d'été* (la dernière en présence de l'auteur qui se dérobait au triomphe), ont établi l'excellence de l'orchestre devant un auditoire qui ne pouvait être plus nombreux ni plus brillant.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — Nos théâtres lyriques sont fermés, à l'exception de la petite scène du *Royal Gallery of Illustration*, où M. German Reed a commencé avec un grand succès sa seconde saison d'opérettes intitulées ici *Opera di camera*, par *Sleeping queen*, de Balfe, et *la Rose de Saint-Flour*, d'Offenbach, jouée sous le titre : *Too many cooks* (trop de cuisiniers). Une opérette de Macfarren va y être prochainement donnée.—On attend de jour en jour le programme de la nouvelle société d'opéras anglais de Covent-Garden, qui a engagé jusqu'à présent Mmes Sherrington, Parepa et Huddart; MM. Weiss, Perren, Corri et Hagh. Au théâtre de Sa Majesté, des représentations d'opéras anglais seront données, sous la direction de M. Harrisson, avec Mlle Pyne et Sims Reeves. — En présence de vingt mille auditeurs a eu lieu, au Palais de Cristal, un festival choral donné par les trois à quatre mille jeunes chanteurs de la *Tonic Sol-fa Association*, qui ont exécuté des chœurs anciens et modernes avec un ensemble admirable.

*** *Dresde.* — L'opéra de Doro, les *Nibelungen*, est en répétition au théâtre de la Cour, où le ténor G. Muller, du théâtre de Francfort, a débuté avec succès dans *Martha*.

*** *Vienne.* — Mme Czillag et le ténor Steger vont donner une série de représentations au théâtre an der Wien.— Mlle de Murska est engagée au théâtre de la Cour; elle doit y chanter pour la première fois le rôle de Dinorah du *Pardon de Ploërmel*.

*** *Prague.* — Naudin vient de débuter aux applaudissements les plus chaleureux dans *Lucia di Lammermoor*. Ses prochains rôles seront Lionello (de *Marta*), don Ottavio et Manrico.

*** *Pesth.* — Au théâtre National, on a mis à l'étude *Fidelio*, *Robert le Diable* et *la Muette de Portici*, qui seront chantés en langue hongroise.

*** *Milan.* — *Roberto il Diavolo* a inaugnré la saison du théâtre Carcano devant une salle comble et enthousiasmée du chef-d'œuvre, qui a été chanté par MM. Garcia, Concordia, Mmes Savini et Siebs.

*** *Cadix.*— *Giovanna Shore*, opéra de Bonetti, a été représenté plusieurs fois. Mme Penco y obtient dans le rôle principal un très-grand succès.

Le Directeur : S. DUFOUR.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cᵉ, RUE JACOB, 56,

Chez tous les libraires de France et de l'étranger,

Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu, au* 1er.

Mise en vente du Tome VII (P-Q-R-S)

DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES

MUSICIENS

ET

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié.

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.

Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME VII. — PRIX : 8 FRANCS.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, à Paris, 103, rue de Richelieu, au 1er.

OPÉRAS CÉLÈBRES

Transcriptions et Fantaisies pour la flûte avec accompagnement de Piano,

PAR

HENRI ALTÈS

Première flûte à l'Académie impériale de musique, membre de la Société des concerts et de la musique de l'Empereur.

1re livraison. — Op. 16.

ROBERT LE DIABLE

N° 1.	N° 2.
Transcription.	**Fantaisie.**
Prix : 7 50.	Prix : 7 50.

2e livraison. — Op. 17.

LES HUGUENOTS

N° 1.	N° 2.
Fantaisie.	**Caprice.**
Prix : 9 fr.	Prix : 7 50.

3e livraison. — Op. 18.

LE PROPHÈTE

N° 1.	N° 2.
Transcription.	**Fantaisie.**
Prix : 7 50.	Prix : 9 fr.

4e livraison. — *Op. 19.*

L'ÉTOILE DU NORD — **LE PARDON DE PLOERMEL**

N° 1. — **Fantaisie.** — Prix : 9 francs. N° 2. — **Fantaisie.** — Prix : 9 francs.

En vente chez GAMBOGI frères, éditeurs, 112, rue de Richelieu (maison Frascati), à Paris.

DON PASQUALE

Opéra-bouffe en trois actes, paroles françaises de MM. ALPHONSE ROYER et GUSTAVE VAEZ, musique de

G. DONIZETTI

Représenté à Paris pour la première fois (en français) au théâtre Lyrique impérial le 9 septembre 1864.

OUVERTURE POUR PIANO, 6 FR. **Morceaux détachés avec accomp. de piano :** OUVERTURE A 4 MAINS, 7 FR. 50.

1. **Romance** pour baryton : *Taille d'abeille et teint rosé.* . . . 4 50
1 *bis.* La même, pour soprano 4 50
2. **Cavatine** pour basse : *Ah! quelle flamme.* . . . . . 5 »
3. **Duo** pour ténor et basse : *Prendre femme zeste preste.* . . . 9 »
3 *bis.* **Cavatine** pour ténor, extraite du duo. . . . . 5 »
4. **Cavatine** pour soprano : *Pauvres amants fidèles.* 7 50
4 *bis.* La même, transposée pour contralto 7 50
5. **Duo** pour soprano et baryton : *Ah! c'est charmant* . . . . . 9 »
6. **Scène et air** pour ténor : *Tout m'est ravi, Louise me restait* 7 50
7. **Trio** p. soprano, ténor et basse : *Viens, avance, ô contrainte.* 7 50
8. **Quatuor** pour soprano, ténor, baryton et basse : *Entre les soussignés.* . . . . . 18 »
8 *bis.* **Adagio** extrait du quatuor. 4 50
9. **Chœur** : *Bal enchanteur, nuit d'amour, folle ivresse* 7 50
10. **Duo** pour soprano et basse : *Voici l'heure.* . . . . . 9 »
11. **Duo** pour baryton et basse : *Je renferme ma colère* . . . . 9 »
12. **Sérénade** pour ténor : *Nuit parfumée.* . . . . . 5 »
12 *bis.* La même, pour soprano. . . . . 5 »
12 *ter.* La même, pour contralto ou baryton. . . . . 5 »
12 *quater.* La même, pour ténor avec chœurs . . . . . 6 »
13. **Nocturne** pour soprano et ténor : *Le jour a fui la terre.* . 4 »
14. **Rondo** pour soprano : *Des jours calmes quand vient l'âge* . 5 »
14 *bis.* Le même, transposé pour contralto. . . . . 5 »

Partition arrangée pour la conduite de l'orchestre, net : 30 fr. — Parties d'orchestre, net : 125 fr.

PARTITION CHANT ET PIANO, IN-8°, NET : 15 FR. — PARTITION PIANO SOLO, IN-4°, NET : 10 FR.

FANTAISIES ET ARRANGEMENTS POUR LE PIANO

Par MM. Adam, Bénédict, Bertini, Goldschmidt, Herz, Ketterer, Kontsky, Kruger, Lecarpentier, Leduc, Louis, Michenz, O'Kelly, Prudent, Rosellen, Thalberg, Voss, Wolff, etc.

DANSES POUR LE PIANO. — ARRANGEMENTS POUR DIVERS INSTRUMENTS. — OUVERTURE, PAS REDOUBLÉS POUR HARMONIE MILITAIRE.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sr DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 38. 18 Septembre 1864.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, un *Nocturne* pour le piano, tiré d'un nouveau recueil : *Pensées musicales*, par A. BERLYN.

SOMMAIRE. — Biographie universelle des musiciens : François-Joseph Fétis (1er article). — Les chœurs de la chapelle impériale de Saint-Pétersbourg (1er article), par **Maurice Cristal.** — Revue critique. — Nécrologie : Delair, par **Arthur Pougin.** — Nouvelles et annonces.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE DES MUSICIENS.

(SECONDE ÉDITION.)

Plus d'un grand peintre a voulu faire son portrait lui-même et s'est acquitté de sa tâche avec autant de fidélité que de talent.

M. Fétis est de ce nombre ; le biographe à qui nous devons tant de chefs-d'œuvre de ce genre n'a pas écrit de biographie supérieure à celle où il parle de lui et de ses immenses travaux. C'est peut-être par ce morceau que nous aurions dû commencer les extraits de son vaste et admirable ouvrage, mais il est toujours temps de réparer une omission, et c'est ce que nous allons faire aujourd'hui.

FÉTIS (François-Joseph) (1)

Né à Mons, en Belgique, le 25 mars 1784, est fils d'un organiste, professeur de musique et directeur de concerts en cette ville. Destiné à suivre la profession de son père, il apprit si jeune les principes de la musique, qu'à l'âge de six ans il lisait à livre ouvert les solféges écrits à toutes les clefs. Le premier instrument qu'on lui mit entre les mains fut le violon ; à sept ans il écrivit des duos pour cet instrument, et il commença l'étude du piano. Avant d'avoir atteint sa neuvième année, il écrivit un concerto pour le violon avec orchestre, quoiqu'il n'eût d'autres notions d'harmonie que celles qu'il avait puisées dans la musique qu'il avait exécutée et entendue. Ce morceau fut joué par son père au concert des amateurs de la ville, et applaudi comme l'œuvre d'un enfant précoce. A neuf ans, Fétis était organiste du chapitre noble de Sainte-Waudru, accompagnait le chœur des chanoinesses et les anciennes messes de vieux compositeurs allemands et italiens. Vers ce même temps il commença l'étude des langues anciennes ; mais bientôt la deuxième invasion de la Belgique par les armées françaises fit fermer les colléges, les églises, et lui enleva les moyens de s'instruire comme humaniste et comme musicien. Heureusement, un vieux prote d'imprimerie se chargea de lui faire continuer ses études latines, et la formation d'une société d'artistes et d'amateurs lui fournit l'occasion d'entendre et de jouer la musique instrumentale de Haydn et de Mozart. Les œuvres de ces grands maîtres, alors dans tout l'éclat de la nouveauté, l'initièrent dans les secrets d'une harmonie neuve et piquante dont il n'avait point l'idée auparavant; il en profita pour écrire à leur imitation deux concertos de piano, une symphonie concertante pour deux violons, alto et basse avec orchestre, des sonates de piano, des fantaisies à quatre mains, une messe solennelle (en *ré*), un *Stabat* (en *sol* mineur) pour deux chœurs et deux orchestres, et des quatuors de violon. Avant qu'il eût atteint sa quinzième année, tout cela formait une suite assez nombreuse de productions où des amis crurent apercevoir quelques traces de talent. Ces amis engagèrent le père du jeune Fétis à envoyer son fils au Conservatoire de Paris, et celui-ci y entra au mois d'octobre 1800. Admis dans la classe d'harmonie de Rey, alors chef d'orchestre de l'Opéra, il apprit de ce vieux maître la théorie suivant le système de Rameau ; car Rey n'en connaissait point d'autre, et ne croyait même pas qu'il y en eût d'autre possible. C'est peut-être à cette circonstance que l'élève de cet homme respectable dut la direction que prit dès lors sa pensée ; car, peu de temps après, le système d'harmonie de Catel fut publié, et fit naître de vives discussions au dedans et au dehors du Conservatoire. Pour la première fois, Rameau était attaqué de front, en France ; ses partisans poussèrent des cris d'indignation contre son antagoniste. Trop jeune pour embrasser un parti dans une querelle de ce genre, Fétis se contenta

(1) Il y a toujours quelque ridicule à parler de soi ; le ridicule est plus fâcheux encore quand on en parle longuement. L'ouvrage que j'écris m'oblige pourtant à faire l'une et l'autre de ces choses, au risque de ce qui pourra s'ensuivre. Ma vie artistique a été trop active, et j'ai montré trop de désir de fixer l'attention publique sur mes travaux, pour que je ne me croie pas dans la nécessité de dire ici quel en a été l'objet principal.

de lire le *Traité d'harmonie* de Catel et d'en comparer la théorie avec celle de Rameau : cette étude marqua ses premiers pas dans la carrière qu'il a parcourue depuis lors. L'étude des langues italienne et allemande, qu'il entreprit peu de temps après, lui permit ensuite de comparer aux systèmes de Rameau et de Catel ceux de Kirnberger et de Sabbatini. Trois mois après son admission dans la classe de Rey, il en avait été nommé le répétiteur; l'année suivante il obtint le premier prix au concours. Il prenait aussi dans le même temps au Conservatoire des leçons de piano; Boieldieu était son maître pour cet instrument, et quand ce compositeur fut parti pour la Russie, Fétis continua ses études sous la direction de Pradher.

Au commencement de 1803, il quitta Paris pour voyager et ne revint en cette ville que vers le milieu de l'année suivante, après avoir étudié le contre-point et la fugue d'après la théorie de l'école allemande, dans les écrits de Marpurg, de Kirnberger et d'Albrechtsberger. L'étude particulière qu'il avait faite des compositions de Jean-Sébastien Bach, de Hændel, de Haydn et de Mozart, avait fait naître en lui un goût passionné pour le style de cette école, et tout ce qu'il écrivait alors était empreint de l'harmonie modulée qui en est le caractère distinctif. C'est ainsi qu'il écrivit une symphonie à grand orchestre, une ouverture, des sonates et des caprices pour le piano, ainsi que des pièces d'harmonie pour huit instruments à vent, qui ont été publiés à Paris chez Lemoine (père). Ses études littéraires et ses lectures sur la musique le conduisirent alors à commencer ses recherches sur la théorie et sur l'histoire de cet art. Ses premiers travaux eurent pour objet de constater la nature des inventions de Gui d'Arezzo, et d'éclaircir l'histoire de la notation de la musique. Il avait rassemblé déjà beaucoup de matériaux sur ces objets, et avait commencé à les classer d'après ses idées particulières, dans une série considérable de documents; mais tout cela s'est égaré lorsqu'il s'est éloigné de Paris, en 1811.

Lié d'amitié avec Roquefort et Delaulnaye, il conçut avec ces littérateurs-musiciens le projet d'un journal de musique dont il parut quelques feuilles in-4°, à la fin de l'année 1804; mais la littérature et la critique musicale n'excitaient alors qu'un médiocre intérêt, et il fallut renoncer à cette entreprise. A cette époque, bien que le théâtre Italien de Paris eût une troupe composée d'artistes distingués, tels que Nozzari, la Strinasacchi, Marianne Sessi, et un peu plus tard Tacchinardi et Barilli, ce spectacle n'était pas fréquenté, et les secours du gouvernement pouvaient seuls le maintenir en France.

La plupart des musiciens français, enthousiastes admirateurs de la musique de l'école de Méhul, affectaient beaucoup de mépris pour les œuvres de Cimarosa, de Paisiello et de Guglielmi; mais Fétis, déjà entré dans cette voie d'éclectisme qu'il a parcourue plus tard dans ses travaux, ne se laissa point influencer par son penchant pour les formes de la musique allemande, et mit tant de persévérance à fréquenter les représentations de l'Opéra buffa, qu'il finit par classer dans sa mémoire les principaux ouvrages des maîtres cités précédemment. Cette étude lui fut plus tard d'un grand secours, quand il voulut se livrer à l'analyse des qualités distinctives des diverses écoles. Vers le même temps, quelques conversations qu'il eut avec Chérubini lui dévoilèrent le mérite immense des traditions de l'ancienne école italienne dans l'art d'écrire, et la nécessité d'étudier les principes du contre-point vocal d'après ces traditions. Ce fut alors que les œuvres de Palestrina devinrent les objets de ses études constantes, et qu'il écrivit une multitude de morceaux d'église dans la manière de cet illustre maître, modèle désespérant d'une perfection idéale. Dès lors aussi, il lut avec attention tous les ouvrages des didacticiens italiens, particulièrement ceux de Zarlino, de Zacconi, de Cerreto et, parmi les modernes, du P. Martini et de Paolucci Ses idées se formulèrent sur la nécessité d'exposer les principes de l'art d'écrire d'après les traditions de cette grande et belle école, considérant seulement le style instrumental de l'école allemande comme un cas particulier de la théorie générale : ce sont ces mêmes idées qu'il a développées plus tard dans son *Traité du contre-point et de la fugue*.

En 1806, Fétis fut engagé dans un travail immense dont il n'avait pas mesuré l'étendue, qui fut plusieurs fois interrompu, qu'il reprit cependant toujours avec courage, et qu'il a enfin achevé après trente années de recherches et de patience. Il s'agit d'une révision de tout le chant de l'Église romaine, d'après les manuscrits les plus authentiques et les plus anciens, conférés avec les meilleures éditions. La première révolution française avait anéanti une multitude de livres de chœur, et la rareté de ces livres s'était fait apercevoir quand Napoléon eut rétabli le culte catholique en France. Un descendant de la famille des Ballard conçut alors le projet de donner de nouvelles éditions des livres du chant romain et du parisien; mais ayant appris que ces chants avaient subi de notables altérations, il eut assez de confiance dans les connaissances de Fétis, malgré sa jeunesse, pour lui proposer de donner des soins aux nouvelles éditions qu'il projetait; celui-ci accepta pour le chant romain, mais refusa pour le parisien, qui n'avait point de valeur dans son opinion. Immédiatement après il se mit à l'ouvrage; mais dès les premiers pas, il trouva tant de versions différentes et capricieuses dans toutes les éditions qu'il consulta, qu'il demeura convaincu de la nécessité de remonter aux sources les plus anciennes et les plus authentiques, dans les manuscrits, afin de retrouver le chant primitif et de constater les causes de son alourdissement, de ses variantes capricieuses, et des défauts d'accentuation qu'on remarque dans un grand nombre d'éditions. Dès lors le travail devenait presque sans bornes, et il ne fallut pas moins qu'un courage de bénédictin pour oser l'entreprendre.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la nécessité de rappeler le chant de l'Église romaine à ses formes primitives se fait sentir; plusieurs papes ont reconnu cette nécessité : Grégoire XIII avait chargé Pierluigi de Palestrina de faire ce travail, et ce grand maître, aidé par son élève Guidetti, y employa plusieurs années sans l'achever. Paul V ordonna à Roger Giovanelli, successeur de Palestrina, de corriger l'antiphonaire et le graduel; le graduel seul, résultat du travail de Giovanelli (si toutefois la tradition est exacte à cet égard), a été publié à Rome, en 1814, à l'imprimerie Médicis. Ce graduel, le *Directorium Chori* de Guidetti, le graduel et l'antiphonaire de Venise, 1580, et d'anciennes éditions du XVIe siècle données par les Junte, les Plantin et autres, ont été conférés par Fétis avec deux cent quarante-six manuscrits des bibliothèques de Paris, de Cambrai, d'Arras, du Musée britannique à Londres, de la bibliothèque des ducs de Bourgogne, à Bruxelles, etc. Parmi les manuscrits, il y en a plusieurs du IXe siècle, quelques-uns du Xe, et beaucoup du XIe et du commencement du XIIe. Ceux qui sont postérieurs à cette époque ont dû être examinés avec beaucoup de soins, parce que la transcription en notation du plain-chant des ornements de l'ancien écrit en notation neumatique, a fait transformer en notes réelles les appogiatures, groupes et trilles, qu'il aurait fallu simplement supprimer pour le système de simplification qu'on voulait adopter. Ce grand travail, qu'il avait entrepris à la légère, à une époque où il ne possédait pas les connaissances nécessaires; ce travail, est terminé; le graduel et l'antiphonaire sont prêts à être livrés à l'impression; mais il est vraisemblable que le fruit d'un si grand labeur ne verra jamais le jour; car, après avoir été témoin des luttes violentes où les ecclésiastiques de France se sont laissé entraîner à propos d'opinions plus ou moins mal fondées, sur ce qu'ils ont appelé la restauration du chant grégorien, l'auteur de la première idée de cette restauration, et des premiers travaux entrepris pour l'opérer, se gardera d'appeler sur lui-même l'animadversion de tous les partis. En l'état actuel des choses, il s'exposerait,

en publiant le fruit de ses veilles sur ce sujet, à voir troubler la tranquillité de ses derniers jours, sans aucune chance de succès.

Une réaction s'était fait sentir dans la musique dramatique, en opposition à l'école de Méhul et de Cherubini ; cette réaction, commencée par les opérettes de Della-Maria, avait ramené sur la scène les ouvrages de Grétry. Elleviou, dont le talent se déployait avec avantage dans ces compositions, cherchait à remettre en vogue tout l'ancien répertoire ; il demanda à Fétis une nouvelle musique pour *l'Ecole de la jeunesse*, opéra écrit autrefois par Duni ; mais cette musique parut trop forte d'harmonie à cet acteur ; il crut devoir hasarder la reprise de cet ouvrage sous son ancienne forme ; mais il se trompa ; le public repoussa cette partition surannée. Toutefois, le travail de Fétis fut perdu, et jamais la nouvelle musique de *l'Ecole de la jeunesse* n'a été entendue.

(*La suite au numéro prochain.*)

LES CHŒURS DE LA CHAPELLE IMPÉRIALE

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

(Premier article.)

Le coloris des nuances, la variété et la justesse d'expression qui donnent tant de charme et ajoutent une si incontestable puissance aux effets de la musique, ont été, depuis cinquante ans, l'objet de fécondes études que le succès a couronnées pour ce qui concerne les orchestres. Pour les chœurs, les progrès n'ont point été les mêmes, et il est à regretter que, dans nos églises et sur nos théâtres, l'on ne sache que très-imparfaitement faire la distinction du fort et du faible des voix, et que les directeurs des masses vocales négligent la justesse des sons, la netteté de la prononciation, le rhythme exact et l'accent. Jadis, ces diverses parties de l'art, unies à la beauté des voix, ajoutaient une inappréciable valeur aux belles compositions qu'on entendait dans le chœur de la chapelle pontificale à Rome. Aujourd'hui, la bonne tradition existe encore dans cette chapelle ; mais elle tend à s'effacer. A Berlin, l'académie de chant d'ensemble mérite encore des éloges ; mais il faut les restreindre seulement à quelques parties de l'exécution chorale. En France, où l'art du chant individuel est cultivé avec un succès que n'égale point l'Allemagne, et qui rivalisera bientôt avec l'Italie, l'art d'imprimer la vie artistique aux masses vocales commence à peine à être connu et compris. Mais tout ce qui existe comme chœur et chant des masses est dépassé par les chants de la chapelle chorale russe qu'exécutent à Saint-Pétersbourg les chantres de la cour avec une perfection d'ensemble, une finesse de nuances et une qualité de sonorité dont rien de ce qu'on entend ailleurs ne peut donner une idée. Ce chœur est composé de quatre-vingts chanteurs, hommes et enfants, exécutant des morceaux à quatre, six et huit parties réelles, tantôt d'une allure assez vive et compliqués de tous les artifices du style fugué, tantôt d'un mouvement lent et d'une expression grave, et réclamant par conséquent un art de poser et de soutenir la voix aussi remarquable que l'est celui qu'ont dû déployer les chœurs employés par Palestrina, Leo, Allegri et Jomelli. Dans ce chœur, on trouve des voix graves inconnues chez nous, qui descendent au contre-*ut*, au contre-*si* et même au contre-*la*, au-dessous de la portée clef de *fa*. L'exécution telle qu'on parvient à l'obtenir de ces chantres merveilleux égale ce que, comme instrumentation, l'on vante de plus parfait dans l'orchestre du Conservatoire de Paris. Ce résultat exceptionnel ne dépend pas de la puissance virtuelle d'une masse de voix incultes ; il a pour origine l'excellence des études constamment suivies par un groupe de choristes choisis et que l'instinct, aidé par l'éducation, a fait artistes. Le rituel de la religion chrétienne grecque interdit l'emploi de l'orgue et des instruments de musique ; en conséquence, les choristes russes chantent toujours sans accompagnement.

Les choristes de la chapelle impériale, pour renchérir sur cette difficulté, se sont instruits à se passer d'un chef pour marquer la mesure, et ils y ont réussi. Cela ne les empêche pas de chanter avec une imperturbable assurance, et ainsi livrés à eux-mêmes, ils abordent hardiment et avec un ensemble irréprochable les morceaux les plus périlleux, passent brusquement d'une tonalité à l'autre, d'un *presto* à un *adagio* et d'un mouvement lent à un mouvement précipité, et exécutent jusqu'à des psalmodies non mesurées et à des récitatifs à mouvements très-capricieux. Les chœurs qu'ils chantent paraîtraient inexécutables et produisent, en réalité, des effets spéciaux qu'aucun orchestre ne pourrait rendre. Seule la voix humaine peut les obtenir, et c'est pour cela que les chœurs des grands maîtres un peu anciens ne produisent plus aujourd'hui le même effet parce qu'on n'a plus la tradition complète de la manière dont il faudrait les exécuter. Dimitri Stepanowich Bortnyanski est un des maîtres de chapelle qui ont le plus aidé à rendre excellents ces chœurs religieux russes. Sa biographie ne saurait donc être racontée avec plus d'opportunité et de profit.

Il est né en 1751 dans la ville de Gloukoff, qui appartient au gouvernement de Tchernigoff en Russie. De bonne heure il révéla ses heureuses dispositions pour la musique ; sa voix était très-belle, et, à sept ans, il fut admis au nombre des chanteurs de la chapelle impériale. Galuppi était alors maître de chapelle à Saint-Pétersbourg. L'impératrice Elisabeth, charmée de la belle qualité de voix de soprano du jeune choriste, autant qu'étonnée de ses dispositions musicales et de son organisation d'artiste, le confia aux soins éclairés de Galuppi, entre les mains duquel il ne resta que quelques années, ce compositeur étant parti pour l'Italie. Heureusement l'impératrice Catherine II, dont la perspicacité pressentit si souvent le génie des gens qui l'approchaient, devina la haute intelligence du jeune Bortnyanski. Elle voulut que le jeune artiste n'interrompît point ses études, et elle lui fournit les moyens d'aller retrouver Galuppi qui était alors à Venise. Bortnyanski y arriva en 1768, il avait alors dix-sept ans. De là il alla à Bologne, à Rome, à Naples, pour y saisir l'art dans les diverses directions de cette époque. « Il écrivit alors, dit M. Fétis, beaucoup de morceaux de musique dans la manière des maîtres italiens, des sonates pour le clavecin, des pièces détachées de genres différents et même des opéras. » M. Fétis ajoute qu'il possède des motets de la composition de Bortnyanski qui datent de cette époque, et qu'ils n'ont rien de remarquable si ce n'est la pureté d'harmonie des maîtres de la bonne école. Bortnyanski retourna en Russie en 1779. Quelque temps après il fut nommé directeur du chœur de la cour qui reçut bientôt le titre de chapelle impériale.

Toutes les biographies que nous avons consultées sont fort ignorantes de ce qui concerne ce grand homme. Celle de M. Fétis est très-exacte et résume parfaitement le génie de Bortnyansky et les service qu'il a rendus à l'art musical en Russie. Dans tout ce qu'il avait produit avant son retour en Russie, dit-il, le nouveau compositeur s'était inspiré de la musique italienne de son temps ; ce ne fut qu'à Saint-Pétersbourg que son génie se révéla dans ce qui constitu at son originalité. Le chœur de chantres, dont il avait la direction et qui existait depuis le règne du czar Alexis Michaïlowitch, laissait beaucoup à désirer. Quoique déjà ancien et très-exercé, il pouvait encourir des reproches quant au fini de l'exécution et à la qualité des voix. Maître de chapelle habile, Bortnyanski se consacra exclusivement à sa nouvelle tâche, et mit tous ses soins à perfectionner la noble institution qu'il avait à diriger. Il fit venir des chanteurs de l'Ukraine et des diverses provinces de l'empire, choisissant les voix les plus belles, doublées d'une organisation d'artiste. C'est par ses soins heureux autant que bien dirigés, que la chapelle impériale de Russie est parvenue à cette exécution excellente et même parfaite

dont on ne prévoyait pas la possibilité avant lui, et qui fait aujourd'hui l'admiration de tous les artistes étrangers. Quand ses chantres furent bien exercés, Bortnyanski s'occupa de composer pour eux des harmonies religieuses où leur exécution pût briller de tout son éclat. Il composa donc quarante-cinq psaumes complets à quatre et à huit parties. On lui doit aussi une messe grecque à trois parties et beaucoup de pièces diverses. Toutes ces compositions sont écrites avec une science pure et correcte; elles se distinguent par une véritable et très-haute intelligence du sentiment religieux, souvent par une sorte de mysticisme qui plonge l'auditeur dans de profondes extases. On y remarque encore une rare expérience du groupement des masses vocales, une prodigieuse entente des nuances, une harmonie sonore, une incroyable liberté dans la disposition des parties multiples, et un mépris souverain pour la distribution des chœurs, des règles respectées par ses prédécesseurs comme par ses contemporains, et surtout par les Italiens dont il est un des disciples les mieux émancipés. Chacun de ses psaumes est un gigantesque concert à quatre ou à huit voix. Il y a dans ces tissus d'harmonies des enchevêtrements de parties qui semblent irréalisables, des soupirs, des plaintes, de vagues murmures comme on en entend dans le rêve ou dans l'extase, et puis par moments de ces accents inouïs, inexpliqués qui, par leur intensité, ressemblent à des cris, à des sanglots qui saisissent le cœur, oppressent la poitrine, et donnent aux personnes nerveuses d'irrésistibles mouvements spasmodiques presque douloureux; puis tout s'éteint dans des *decrescendo* vaporeux, célestes, incommensurables, où le silence parle, comme dit le poëte russe Pouschkine. En entendant une semblable musique l'auditeur le plus impassible s'émeut, et les plus violents efforts de volonté ne suffisent pas à dompter l'émotion.

MAURICE CRISTAL.

(*La suite prochainement.*)

REVUE CRITIQUE.

Fréd. Brisson. — ARRANGEMENTS POUR HARMONIUM *des mélodies de F. Schubert, transcrites pour le piano par Stephen Heller.*

Le nom de M. Frédéric Brisson, placé en tête d'une publication consacrée à l'étude de l'harmonium, est une recommandation assez puissante en elle-même pour que nous n'ayons pas à insister beaucoup sur les louanges que celle-ci mérite. On sait ce que la renommée de F. Schubert doit en France aux transcriptions que Stéphen Heller a faites d'une partie notable de ses mélodies. M. Frédéric Brisson, accomplissant pour l'harmonium la tâche que Stéphen Heller a entreprise pour le piano, s'est efforcé de réunir en deux collections, composées chacune de quinze morceaux, les plus charmantes inspirations du mélodiste allemand, et nous pouvons affirmer que son travail, habile et consciencieux, ne laisse absolument rien à désirer. Compositeur non moins expérimenté qu'exécutant hors ligne et que professeur d'un talent reconnu, il y a mis le cachet de cette triple aptitude : aussi les élèves et les amateurs d'orgue, qui ont déjà de si grandes obligations à M. Frédéric Brisson, ne sauraient-ils mieux faire que de chercher dans cette nouvelle publication des exemples et des exercices d'autant plus précieux qu'ils émanent d'une autorité compétente, et qu'ils rappellent une des gloires de l'art musical à l'étranger.

Emile Bret. — ŒUVRES DIVERSES *pour le chant.*

Il y a deux ans environ que M. Emile Bret, un organiste génevois, poussé par une noble et légitime ambition, est venu soumettre à l'appréciation du public parisien de sérieux essais de composition dramatico-lyrique, qui ont obtenu dans la salle Herz un accueil des plus encourageants. Mais la carrière du théâtre est ardue et pénible pour les débutants. Malgré l'excellent effet de son audition, nous n'avons pas encore appris que M. Emile Bret se soit fait ouvrir les portes d'aucune de nos scènes lyriques, et nous en sommes réduit à former des vœux pour que la liberté théâtrale lui donne enfin les moyens de se produire selon ses mérites.

En attendant ce grand jour de la justice, M. Bret ne reste pas oisif, et il continue à fournir des preuves persévérantes de ses aspirations à la musique dramatique, dont le chant est, comme on sait, l'élément principal. Ainsi, parmi les ouvrages qu'il a publiés récemment, nous remarquons une scène pour contralto, intitulée *le Paradis perdu*, dans laquelle on sent le souffle divin qui anime les vrais compositeurs. Cette scène, parfaitement disposée, renferme une introduction d'un très-bon travail harmonique, un récit plein d'émotion, un andante à trois temps, d'une fraîcheur et d'une élégance tout à fait incoutestables, un adagio scénique, un cantabile non moins bien venu, et, pour conclusion, une strette finale qui ne manque ni d'élan ni de franchise. *Le Paradis perdu* est un petit drame complet qui remplit toutes les conditions du genre, et qui ne pourrait que gagner à être transcrit pour le théâtre et pour l'orchestre.

Les mêmes qualités dramatiques se distinguent dans une mélodie pour ténor qui porte le titre de *Sans retour*... et qui peut être accompagnée *ad libitum* par l'harmoniflûte. Les plus heureux contrastes, la passion, l'élan, la mélancolie, prêtent un grand charme à ce morceau.

Nous citerons encore un *Ave Maria*, pour contralto, qui atteste que le goût du théâtre n'a pas fait oublier à M. Bret ses premières tendances. On y retrouve l'inspiration douce et suave de l'organiste habile dans son art, et le compositeur exercé se révèle dans un très-riche accompagnement de piano, dont l'effet est doublé par l'immixtion du violon et du violoncelle.

Nous regrettons de ne pouvoir donner une plus grande étendue à l'examen des œuvres nombreuses de musique vocale qui forment l'avoir de M. Emile Bret. Nous avons indiqué les plus importantes ; les autres sont des romances, des mélodies, une *Berceuse orientale*, une *Chanson galicienne*, une *Aubade* pour ténor et contralto; une *Berceuse finlandaise* pour deux voix de femmes, etc. Dans presque tous ces morceaux, on rencontre une pensée fine, ingénieuse, originale, et il n'en est pas un seul qui ne se recommande par des détails harmoniques pleins de charme et d'intérêt. Nous ne quitterons pas M. Bret sans le féliciter d'avoir choisi pour collaborateur à peu près exclusif M. Alfred Guichon, dont la poésie, très-diverse de forme et d'allure, a tout ce qu'il faut pour inspirer un musicien.

Y.

NÉCROLOGIE.

DELAIRE.

Un amateur, un dilettante distingué qui portait à un très-haut degré l'amour de l'art musical, est mort à Paris la semaine dernière.

Jacques-Auguste Delaire, né à Moulins le 10 mars 1796, fit de bonnes études dans son pays natal. Venu ensuite à Paris, il y suivit un cours de droit, se fit recevoir avocat et exerça quelque temps sa profession. Mais bientôt il quitta cette carrière pour celle de l'administration, et accepta un emploi qui lui était offert au ministère des finances.

Tout jeune encore, Delaire avait d'heureuses dispositions pour l'art musical, et il avait en ce genre ébauché son éducation. A Paris, il se fit élève de Reicha, et partagea bientôt sa vie entre ses devoirs administratifs et la culture intelligente de l'art qu'il affectionnait. Le 31 mars 1825, il faisait exécuter dans la cathédrale de Moulins un *Stabat mater* à quatre voix et orchestre, de sa composition, qui fut aussi exécuté plus tard à Paris dans les églises Saint-Roch et Saint-Eustache. Lorsque éclata la révolution hellénique, il écrivit une grande scène lyrique intitulée *la Grèce*, qu'il fit entendre au nouveau Concert des amateurs. Puis il composa une symphonie à grand orchestre qu'il fit interpréter, en 1828, par la même Société. Delaire est encore l'auteur d'une messe solennelle (en *ré* majeur), d'un certain nombre de quatuors pour deux violons, alto et basse, d'un grand quintette pour piano, violon, alto, violoncelle et contre-basse, et enfin de plusieurs romances.

Mais là ne se bornent pas les travaux de Delaire. Dès 1830, il prit sa place dans la littérature spéciale en fournissant à *la Revue musicale*, dirigée par M. Fétis, plusieurs articles importants.

Peu après, il se fit recevoir à la Société libre des beaux-arts, fondée sous l'impulsion de Miel, et dont faisaient partie M. Hittorf, l'architecte; M. Galimard, le peintre, notre regretté collaborateur

Adrien de la Fage, M. Bienaimé, professeur au Conservatoire, et un grand nombre d'artistes distingués. Delaire lut dans différentes séances de cette Société un grand nombre de rapports et de travaux littéraires relatifs aux beaux-arts. Ces travaux ont tous été publiés dans les *Annales de la Société libre des beaux-arts*, et voici les titres de ceux qui concernent spécialement la musique :

1° *De la défense d'admettre des femmes dans les chœurs de musique d'église*, 1835, in-8°; 2° *Des amateurs de musique et des concerts d'amateurs*, 1836, in-8°; 3° *Rapport sur une méthode élémentaire de musique, offerte à la Société libre des beaux-arts par M. Adrien de la Fage*, 1838-39, in-8°; 4° *Histoire de la Romance, considérée comme œuvre littéraire et musicale*, 1840-41, in-8°; 5° *Rapport sur les deux premiers volumes de l'Histoire de la musique et de la danse, de M. Adrien de la Fage*, 1844-45, in-8°.

Peu après la mort de Reicha, Delaire avait encore mis au jour un écrit intitulé : *Notice sur Reicha, musicien-compositeur et théoriste* (!) 1837, in-8°. En sa qualité d'ancien élève de Reicha, Delaire dresse, dans cette brochure, un piédestal à ce théoricien surfait, dont les travaux sont maintenant à peu près oubliés, et il hasarde cette appréciation hardie : « Aujourd'hui l'on considère généralement les quintettes de Reicha comme des chefs-d'œuvre dignes de rivaliser avec ceux de Haydn, de Mozart et de Beethoven. » Ceci est une hérésie causée évidemment par un profond attachement. Je dois dire que la plupart des autres écrits de l'auteur sont aussi estimables par les qualités de la forme que par celles d'un jugement sain.

Delaire avait été chef au contentieux au ministère des finances, et ses services administratifs lui avaient valu le ruban de chevalier de la Légion d'honneur. Il appartenait à la Société des Enfants d'Apollon, et fut, pendant sept années consécutives, président de celle des beaux-arts, dont il fit partie pendant trente et un an.

ARTHUR POUGIN.

La partition de *l'Africaine* a été collationnée avec le plus grand soin par M. Fétis: elle est complète; il n'y manque pas une note. Les rôles qui sont à la copie, seront distribués aux artistes dans le courant de la semaine prochaine.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *le Trouvère*. Mlle Sannier y a chanté le rôle d'Asuzena, et a produit à peu près le même effet qu'à son premier début. Mercredi, *Robert le Diable* a été représenté devant une salle comble, et vendredi *Néméa*, pour les dernières représentations de Mlle Mouravieff.

*** La première représentation de *Roland à Roncevaux* est irrévocablement fixée à lundi 26 courant.

*** Mlle Marie Battu fera incessamment sa rentrée dans la reprise de *Moïse*, avec Faure, Obin et Warot.

*** La lettre suivante est adressée par M. le directeur de l'Opéra au rédacteur d'un journal littéraire sur une PRÉTENDUE lecture de *l'Africaine* :

« *Paris*, 14 *septembre* 1864.

» Monsieur le rédacteur en chef,

» Permettez moi de rectifier les quelques lignes placées en tête de votre numéro d'aujourd'hui.

» Aucune lecture de *l'Africaine* n'a eu lieu à l'Opéra. Pas un seul des artistes, pas un seul des chefs de service ou des employés attachés à l'administration de l'Opéra ne connaît encore une note de l'œuvre de Meyerbeer. Si quelqu'un a, devant vous, émis son opinion sur la partition de *l'Africaine*, cette personne a sciemment surpris votre bonne foi en parlant d'une chose qu'elle ne pouvait connaître.

» Je suis persuadé, Monsieur, que vous regretterez d'avoir prêté la publicité de votre journal à une allégation dont je n'ai point à signaler la malveillance.

» Je vous prie d'agréer, Monsieur le rédacteur en chef, l'assurance de ma considération très-distinguée.

» *Le directeur de l'Opéra*,

» EMILE PERRIN. »

*** Une seconde rectification nous paraît également indispensable : quelques journaux ont parlé de la prétendue installation de M. Fétis à l'Opéra, où il occuperait un appartement, et recevrait l'hospitalité la plus large. C'est une erreur complète. M. Fétis habite l'hôtel de Bade, où depuis longtemps il a l'habitude de descendre quand il vient à Paris. Tout ce qu'il y a de vrai, c'est qu'un bureau lui a été réservé à l'Opéra pour son usage, à l'effet de lui rendre plus faciles et plus commodes ses fréquentes relations avec la direction et les chefs de service.

*** Au théâtre de l'Opéra-Comique, la reprise de *Lara* a eu lieu mercredi, et le lendemain celle de *l'Eclair*. Rien n'avait été changé dans la distribution des rôles, si ce n'est que dans *Lara*, le rôle de la comtesse était chanté par Mlle Monrose. Montaubry, Mme Galli-Marié, Gourdin, Mlles Cico et Bélia, Achard et Capoul ont retrouvé leur succès habituel dans les deux ouvrages qu'on a revus avec grand plaisir.

*** Voici la liste des nouveaux ouvrages que la direction de l'Opéra-Comique se propose de monter cet hiver : *Le Trésor de Pierrot*, deux actes, paroles de M. Cormon, musique de M. E. Gautier, avec M. Montaubry et Mlle Monrose, qui sera précédé d'un acte, de MM. Alphonse Daudet et Poise, intitulé *les Absents*. — *Le capitaine Henriot*, trois actes, paroles de M. Sardou, musique de M. Gevaert, avec MM. Achard, Couderc, Ponchard, Mmes Galli-Marié, Bélia, etc. — *Tout est bien qui finit bien*, trois actes, de MM. de Leuven et Carré, musique de Félicien David, avec MM. Montaubry et Gourdin, Mlles Cico, Girard et Révilly. — Trois actes, paroles de M. Cormon, musique de M. Jules Cohen. — Trois actes de M. Ambroise Thomas. — Trois actes bouffes de M. Labiche, musique de M. F. Bazin. — *Pulcinella*, trois actes bouffes, de M. Sauvage, musique de M. Semet.

*** *L'Etoile du Nord*, *le Pardon de Ploërmel* et *le Pré aux Clercs*, remontés avec beaucoup de soin, vont reparaître prochainement à l'Opéra-Comique.

*** *Don Giovanni* et *Lucia*, avec Fraschini, doivent succéder à la *Sonnambula*, qui inaugurera les représentations du théâtre Italien. Le début de la troupe dansante n'aura lieu que dans le courant du mois d'octobre.

*** M. Bagier vient d'engager le ténor Brignoli dont les succès ont été très-grands en Amérique.

*** On assure que Mario a signé aussi un engagement pour cette saison avec la direction du théâtre Italien.

*** Le théâtre Lyrique a donné jeudi *Faust* pour la rentrée de Michot, qui a obtenu d'unanimes applaudissements. Mme Carvalho s'est montrée inimitable dans le rôle de Marguerite; rarement sa voix, sa méthode, son jeu avaient paru plus admirables.

*** Le succès que *Don Pasquale* a obtenu à la première représentation s'est consolidé dans les soirées suivantes.

*** La première représentation de *Martha* doit avoir lieu au commencement du mois de novembre. Le principal rôle sera chanté par Mme Carvalho; Monjauze remplira le rôle de Lionel, Mme Faure-Lefebvre celui de Nancy.

*** Un opéra en un acte et à deux personnages, paroles de M. Najac, musique de M. Albert Grisar, sera prochainement joué au théâtre Lyrique par M. Froment et Mme Faure-Lefebvre.

*** Mlle Christine Nelson fera son début dans le rôle de la *Traviata*, qui est à l'étude sous le titre de *Violetta*; MM. Michot et Lutz rempliront les autres rôles. — *L'Aventurier*, l'opéra de M. de Saint-Georges, musique du prince Poniatowski, doit être également représenté cet hiver.

*** Mme Rey-Balla, cantatrice de talent qui a fait ses preuves en province, vient d'être engagée par M. Carvalho.

*** Le théâtre du boulevard Saint-Germain doit être inauguré le 1er octobre par un opéra-comique en deux actes, *le Mousquetaire de Trianon*, musique de M. Barbier, et une opérette, *le Lion de Saint-Marc*. On y a mis à l'étude *les Chevaliers du poignard*, deux actes, paroles de MM. Deslandes et Desolme, musique de M. Samuel David, et *les Contrebandiers*, opéra-comique en un acte, de M. Eugène Prévost.

*** Mme Marie Cabel se trouve à Paris. Avant de quitter Plombières l'excellente artiste avait chanté dans le salon des thermes Napoléon, au bénéfice des pauvres. On assure et on apprendra avec plaisir que des offres d'engagement lui sont faites par une de nos premières scènes lyriques.

*** Les ouvrages suivants ont été envoyés de Rome par les pensionnaires musiciens de l'Académie de France, dont le directeur,

M. Schnetz, se trouve en ce moment à Paris : *La Prova d'un opéra seria*, opéra-comique composé par M. Dubois, élève d'Ambroise Thomas; un *Stabat* avec accompagnement d'orgue ou de piano, et un recueil de mélodies originales composées par M. Bourganet, également élève d'Ambroise Thomas.

*** Nous possédons en ce moment parmi nous Ernst, le célèbre violoniste. L'artiste aimé venant d'Angleterre pour se rendre à Nice, s'est arrêté quelques jours à Paris pour consulter nos sommités médicales, car bien que son état se soit amélioré, la santé de l'éminent artiste ne laisse pas moins beaucoup à désirer.

*** Le dernier numéro du journal *l'Autographe* contient le *fac-simile* suivant pris de l'album d'Adelina Patti : « Ma bonne Adelina, rien ne m'est plus facile que de jeter une pensée sur votre album, pensée qui me trotte par la tête : vous chérir comme une adorable créature, admirer votre ravissant talent, être à jamais votre ami. — G. Rossini. — 16 février 1864. »

*** Léopold de Meyer, le célèbre pianiste-compositeur, vient d'arriver à Paris.

*** Henri Wieniawski vient de donner plusieurs concerts très-brillants avec Servais et Vieuxtemps à Hombourg et à Ems. Il y a joué le concerto en *sol* mineur de Mendelssohn, la transcription de Liszt sur *Rigoletto*, ses deux compositions *Souvenir de Lublin*, et valse de concert. Les deux autres artistes ont fait entendre plusieurs de leurs meilleures œuvres, et le succès, plus chaleureux que d'ordinaire, s'est partagé entre eux de manière à ne pas faire de jaloux.

*** Par suite du décret sur la liberté des théâtres, ceux de Marseille, Rouen, Lille, Havre et autres ont supprimé les débuts des artistes subordonnés au suffrage du public.

*** La Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement de Valenciennes vient de publier le programme des concours pour 1865, dont nous extrayons ce qui suit. — *Musique* : la Société met au concours la composition d'une ouverture pour harmonie militaire. Une médaille d'or de la valeur de 200 francs sera décernée à l'auteur qui en aura été jugé digne. L'ouverture devra être composée d'une introduction, d'un adagio et d'un allegro final. La partition sera adressée *franco* au secrétaire général de la Société d'ici au 1er mars 1865 (terme de rigueur). Les nom, prénoms et demeure de chaque concurrent seront contenus dans un billet cacheté joint aux pièces envoyées, et reproduisant en suscription l'épigraphe que chacune de ces pièces devra porter. L'ouverture couronnée prendra le titre de *Valenciennes*. — *Poésie* : Une coupe d'argent ciselée, ou une médaille d'or, de vermeil ou d'argent, selon le mérite de l'œuvre, à l'auteur de la meilleure pièce de vers dont le sujet est laissé au choix des concurrents.

*** Parmi les pianistes français dont le talent est hautement apprécié en Angleterre, il faut citer Mlle Peschel. Elle vient de se faire entendre aux bravos les plus chaleureux dans un concert à Scarborough, où elle a joué d'une façon admirable plusieurs compositions modernes.

*** Un nouveau fascicule de l'ouvrage : *La musique aux Pays-Bas avant le* XIXe *siècle*, vient de paraître. Il est entièrement consacré à un compositeur belge inconnu des biographes, Charles-Joseph Van Helmont, maître de chapelle à Sainte-Gudule, à Bruxelles. Entre autres productions de ce musicien, il faut mentionner une rarissime partition pour chant et clavecin, écrite, selon toute vraisemblance, à l'occasion de la rentrée du duc Charles de Lorraine en cette ville. Elle a pour titre : *Le Retour désiré, divertissement pour la paix*, et elle porte la date de 1749. Cette étude se termine par une liste inédite de compositions du XVIIIe siècle, où Charles-Joseph Van Helmont est cité pour un *Lauda Sion*, à quatre voix, avec accompagnement d'orgue et d'instruments à cordes.

*** Arban est revenu de ses excursions en Allemagne et en Angleterre, où le célèbre artiste a obtenu le succès le plus complet.

*** Le jury de l'exposition internationale de Bayonne, après avoir constaté la supériorité marquée des pianos à queue et des pianos droits de la maison Henri Herz, a décidé que ces instruments seraient mis hors concours, et a décerné le grand diplôme d'honneur à M. Henri Herz. Nous ne pouvons qu'applaudir à cette décision qui confirme la haute réputation que cette maison s'est acquise.

*** Berthelier est de retour à Paris; il a dû chanter dix fois à Bruxelles, *Lischen et Fritzchen*, *le Pifferaro*, *le Brésilien* et *les Deux Aveugles*.

*** La tombola des artistes dramatiques marche à merveille. Les lots affluent de tous côtés, ainsi que les demandes de billets. Nous rappelons à nos lecteurs que l'on trouve des billets chez tous les artistes des théâtres de Paris, et chez M. Thuillier, trésorier de l'œuvre, rue de Bondy, 68.

*** L'éditeur Adolphe Catelin complète chaque jour par de nouvelles livraisons sa belle collection des *Chefs-d'œuvre des grands maîtres* pour le piano. Les dernières qui ont paru sont de J. L. Battmann sur *Orphée*, de Gluck; *l'Italienne à Alger*, de Rossini; *Dilettante d'Avignon*, d'Halévy; *il Furioso*, de Donizetti. Le succès de cette importante publication en dit plus que tous les éloges.

*** M. L. Palianti vient de publier la mise en scène de l'opéra d'Aimé Maillart, *Lara*. Cet important travail, deux cent soixante et unième œuvre de la précieuse collection de mises en scènes rédigées et publiées par M. L. Palianti, se trouve chez l'auteur, chez MM. les correspondants des théâtres, et chez MM. les éditeurs de musique.

*** Dimanche prochain aura lieu au Pré-Catelan, et au bénéfice de l'Association des artistes musiciens, une *grande fête de la cavalerie*. Grâce à la bienveillance de LL. Exc. les maréchaux Randon et Magnan, le baron Taylor a pu réunir pour ce festival plus de mille exécutants fournis par quatre régiments de lanciers, deux de chasseurs à cheval, deux de hussards, deux d'artillerie, deux de cuirassiers et deux fanfares de chasseurs à pied. — Aujourd'hui, au Pré-Catelan, grand concert du jour avec bal d'enfants, musique militaire et orchestre champêtre.

*** Aujourd'hui dimanche, de 2 à 5 heures, première réunion musicale au concert des Champs-Elysées. Le programme du concert est composé de manière à attirer la foule.

*** *Rectification.* — On nous prie d'annoncer que la Société du théâtre des Bouffes-Parisiens n'a jamais été dissoute, ainsi que nous l'avions dit, avec quelques autres journaux. Seulement les porteurs de parts d'intérêts se sont réunis en assemblée générale extraordinaire, à l'effet de modifier leurs statuts, et ces modifications ont eu pour résultat l'adjonction d'un cogérant, M. Eugène Hanappier, à M. Varney, qui n'a jamais cessé d'être gérant en titre de la Société.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — Voici quelques nouvelles théâtrales : Le second début de M. Wicart et de Mme Charry dans *la Juive* a été assez heureux pour ces artistes. Mme Mayer-Boulart a fait une rentrée très-brillante dans *le Songe d'une Nuit d'été*. M. Panglès a débuté sans succès dans *les Dragons de Villars*; et Mlle Boschetti s'est produite aux bravos unanimes dans le rôle de l'abbesse de *Robert le Diable*. On annonce la prochaine reprise du *Prophète*. — Une troupe d'opéra allemande vient d'arriver et commencera ses représentations par *le Freyschutz*, *Fidelio* et *Une nuit à Grenade*.

*** *Spa.*—Notre dernier concert a été donné vendredi 9. L'administration si habilement dirigée par M. Davelouis avait engagé pour cette solennité musicale Mlle de la Pommeraye, le violoncelliste Seligmann, Lebeau, organiste, et le ténor Leroy, des Italiens. Mlle de la Pommeraye a chanté avec un grand charme l'air de : *Si j'étais roi*; M. Leroy l'a parfaitement secondée dans le duo des *Dragons de Villars*, et elle n'a pas moins réussi dans les autres morceaux, surtout dans la *sérénade* de Gounod, où le suave violoncelle de Seligmann se marie si bien avec la voix de la cantatrice. Constatons qu'une longue salve d'applaudissements avait accueilli Seligmann à son arrivée, et que le rondo de sa composition a eu un éclatant succès. M. Lebeau a joué une *prière* et *l'Appel aux pâtres*, avec infiniment de goût et d'expression. M. Leroy a chanté avec beaucoup d'art l'air de *Jérusalem*. Un singulier événement s'était passé la veille du concert; le cri sinistre *au feu* avait été entendu dans la salle de la Redoute. Vous concevez l'effroi, la confusion, la panique générale. Mais on fut bientôt rassuré. C'était un acteur qui attendait de sa loge le coiffeur qui n'arrivait pas, et qui se mit à crier en patois vallon : « Coiffeu, coiffeu?...» La terreur passée, on a beaucoup ri de l'aventure.

*** *Ostende.* — On a fait beaucoup de musique ici dans ces derniers jours, mais en petit comité. Avant de nous quitter, Rubinstein a donné une matinée musicale par invitation. L'élite de l'aristocratie russe, polonaise, allemande, y assistait. Le célèbre virtuose y a joué plus de vingt morceaux des grands maîtres. Léop. de Meyer a également convié la haute société à une matinée qui n'avait que le tort d'être un peu trop matinale. Mme Marchesi a voulu ensuite faire entendre une de ses élèves, Mlle la comtesse Pergen Battyany, de Vienne. Bien des artistes envieraient la voix et la méthode de cette amateur célèbre en Allemagne, qui, en chantant huit morceaux de différents styles, a littéralement électrisé l'auditoire, et c'est grand dommage qu'elle ne veuille pas chanter en public. Dans cette séance, Mlle de Buch, fille de la princesse Hatyfeld, élève de Liszt, a parfaitement joué plusieurs morceaux de Chopin, et Léop. de Meyer a exécuté aussi une de ses œuvres. Mme Marchesi, cédant aux instances générales, a chanté l'air de *Rinaldo*, de Haendel, et un lied de Schubert, avec la voix sympathique et sonore de mezzo-soprano, qui chez elle s'unit à une méthode irréprochable et à une déclamation parfaite. Nous espérons que l'éminente *professora* donnera une matinée musicale avant son départ.

*** *Leipzig.* — Les représentations d'ouvrages lyriques au théâtre de la ville, dont la salle a été reconstruite avec beaucoup de luxe et de goût, ont été inaugurées par *la Juive* et *Marta*.

*** *Berlin.* — Le 5 septembre, jour anniversaire de la naissance de Meyerbeer, le cimetière où reposent les restes mortels du grand compositeur a été visité par un nombre considérable de ses admirateurs, qui y venaient pour déposer des fleurs et des couronnes sur sa tombe, Le célèbre jardinier Lenné est chargé de la plantation du terrain assez étendu qu'occupe le caveau de la famille Meyerbeer. — L'opéra de Marschner, *Hans Heiling*, a été repris avec succès au théâtre de l'opéra royal. MM. Betz et Kruger, Mlles Santer et de Ahna ont rempli avec beaucoup de talent les principaux rôles de cette œuvre remarquable. — Une nouvelle opérette de Conradi, *la Madonna Sixtine*, a réussi au théâtre Victoria.

*** *Magdebourg.* — Un terrible malheur est arrivé le 1er de ce mois, pendant la représentation au théâtre de cette ville d'une pièce intitulée : *Robert et Bertram*. L'action du premier acte de cette pièce se passe dans un donjon élevé à la hauteur d'un troisième étage au-dessus du niveau de la scène. Par suite d'un accident de décor dont on n'a pas encore pu constater la cause, quelques poutres se détachèrent, et en moins d'un moment l'échafaudage tout entier s'écroula sur l'orchestre, en entraînant dans sa chute deux acteurs. A part ces infortunés, tués sur place, plusieurs personnes furent grièvement blessées. Une dame eut le bras littéralement arraché du corps et un monsieur eut l'épaule complétement fracassée. L'un des musiciens ne dut son salut qu'à un hasard. Au moment où l'échafaud commençait à chanceler, il s'était blotti sous son pupitre sur lequel il avait posé son ophicléide. L'instrument fut broyé sans que le musicien éprouvât le moindre mal. Le directeur du théâtre a dû indemniser les blessés et les familles des victimes d'une somme de 10,000 thalers. Les deux artistes ont été enterrés au milieu d'une affluence considérable. Une souscription a été organisée en faveur des victimes. Cet événement a produit dans la ville la plus douloureuse impression.

*** *Pesth.* — Au théâtre hongrois national a eu lieu le 3 septembre une représentation des *Huguenots*, à la mémoire de Meyerbeer, à laquelle le personnel entier de l'opéra a tenu à concourir. Les rôles secondaires ont été chantés par les premiers sujets.

*** *Bergame.* — *Maria de Griffi*, un nouvel opéra assez médiocre, composé par Petrali, a été froidement accueilli.

*** *Spoleta.* — *Giusemberga di Spoleto* est le titre d'un nouvel opéra, composé par Filippo Sangiorgi, qui vient d'être représenté avec un succès complet. — Amalia Ferraris a fait ses adieux au public dans un nouveau ballet, *Vespina*, et y a excité l'enthousiasme.

Le Directeur : S. DUFOUR.

INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE
DU
CALCUL MUSICAL
ET PHILOSOPHIE DE LA MUSIQUE
A L'usage des Harmonistes,
PAR CHARLES MEERENS
Prix : 2 francs.

En vente : A Bruxelles, chez MM. SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour. — A Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin. — A Londres, chez SCHOTT et Ce, 159, Regent street. — A Mayence, chez les fils de B. SCHOTT.

En vente chez Marcel COLOMBIER, 85, rue de Richelieu.

AUX PARISIENS.
EH, LAMBERT!
4 fr. 50. QUADRILLE POUR LE PIANO **4 fr. 50.**
PAR HENRI MARX

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU 1er.

JEANNE LA ROUSSE
N° 1. **Chanson** N° 2.
Soprano ou Ténor. Tirée du roman : MADEMOISELLE CLÉOPATRE. *Baryton ou Contralto.*
Prix : 3 francs. **Paroles de M. ARSÈNE HOUSSAYE, mise en musique** Prix : 3 francs.
Et dédiée à Mlle DÉSIRÉE ARTOT par
JACQUES OFFENBACH

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.
Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.
Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Ses DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.
Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.
Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

EN VENTE CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU AU Ier.

L'ESPÉRANCE

Prix : 6 fr. *Chœur religieux* DE **G. Rossini** — *Transcrit pour le Piano* PAR **Paul Bernard** Prix : 6 fr.

DU MÊME AUTEUR, PUBLIÉ PRÉCÉDEMMENT :

Transcription pour le piano, la **CHARITÉ** Chœur religieux de Rossini. | Transcription pour le piano de **LA FOI** Chœur religieux de Rossini.

A LA MÉMOIRE DE MEYERBEER

POUR LE PIANO 6 fr. **MARCHE FUNÈBRE** A 4 MAINS 10 fr.

Composée par

HENRI LITOLFF

La même, arrangée pour Orgue-Harmonium, par ALFRED LEBEAU. — Prix : 6 francs.

En vente chez A. LAVINÉE, éditeur de musique et antiquaire, 11, rue des Saints-Pères.

Magnifique collection complète des œuvres

DE

HÆNDEL

Publiée aux frais du gouvernement anglais par le Dr Arnold.

EN 41 VOLUMES RELIÉS. — **PRIX : 800 FRANCS NET.** — SUR GRAND PAPIER IMPÉRIAL.

Volumes.
1. Athalie, oratorio en trois parties.
2. Théodora, id.
3. Messie, id.
4. Hercule, id.
5. Judas Machabée, id.
6. Samson, id.
7. Josué, id.
8. Balthasar, id.
9. Salomon, id.
10. Israël, oratorio en deux parties.
11. Sosarme, opéra en trois actes.
12. Thésée, opéra en cinq actes.
13. Giulio Cesare, opéra en trois actes.
14. Semele, drame en trois actes.
15. Alexander Fest, ode à sainte Cécile.
16. Concertos, pour instruments à cordes (12). Concertante à neuf parties.
17. *Te Deum* pour le duc de Chandos. *Te Deum* pour la naissance de la reine Caroline. *Te Deum* pour la victoire de Dettingen.
18. *Jubilate* pour la paix d'Utrecht. Grand *Te Deum* id. Grand *Te Deum* pour le duc de Chandos.
19. Six antiennes, id.
20. Six autres antiennes, id.
21. Alcide, opéra en un acte. L'Alchimiste, musique instrumentale. Musique pour une fête nautique. Musique pour un feu d'artifice. *The Choice of Hercules*, opéra en un acte.
22. Acis et Galatée, sérénade.
23. *Occasional oratorio.*
24. Joseph, oratorio en trois parties.
25. Saül, id.
26. Jephta, id.
27. Concertos d'orgue, 1re et 2e suite (12).
28. Six fugues pour orgue. Trois livres de leçons.
29. Susanna, oratorio en trois parties.
30. Esther, id.
31. Debora, id.
32. Agrippine, opéra en trois actes.
33. *L'Allegro* et *il Pensieroso*, opéra.
34. Ode ou sérénade à la reine Anne. Ode à sainte Cécile.
35. Alexandre Balus, oratorio en trois parties.
36. *The Triumph of Times*, id.
37. Trois antiennes pour les noces du prince de Galles, et les funérailles de la reine Caroline.
38. Quatre antiennes pour le couronnement de George II.
39. *La Resurrezzione*, oratorio. Masques, vingt-neuf morceaux en partition.
40. Six concertos de hautbois. Un concerto d'orgue. Un concerto de hautbois. Un concerto d'orgue.
41. Quatre cantates, deux trios. Treize duos de chambre. Douze cantates.

—

COLLECTION DES ŒUVRES PUBLIÉES PAR LA SOCIÉTÉ DE MUSIQUE ANCIENNE A LONDRES

Volumes.
1. **Byrd's** Messe à cinq voix, revue par le Dr Rimbault. . . 1
Partie d'orgue. 2
2. **Wilbye's** 1re suite de madrigaux, revu par M. Turle . . 3
Partie de piano 4
3. **Purcell's** Didon et Enée, revu par M. Macfarren. . . . 5
Partie de piano. 6
4. **Gibbons** 1re suite de madrigaux, par sir G. Smart. . . . 7
Partie de piano 8
5. **Morley** 1re suite de ballets, par M. Rimbault. 9
Partie de piano. 10
6. **Byrd** Chants sacrés, par M. Hersley 11
Partie d'orgue. 12
7. **Purcell's** Bonduca, par M. Rimbault. 13
Partie de Piano 14
8. **Welke's** 1re suite de Madrigaux, par M. Hopkin 15
Partie de piano 16
9. **Gibbon's** Fantaisies, par M. Rimbault 17
Partie de piano 18
10. **Purcell's** Le Roi Arthur, par le professeur Taylor. . . . 19
Partie de piano. 20
11. **Douland** Airs, par M. Chappell. 21
Partie de piano. 22
12. **Este's** *Whole Boek of Psalmes*, par M. Rimbault. 23
Partie de piano. 24
13. **Hilton's** *Ayrex or falux*, par M. Warren. 25
Partie de piano 26
14. **Bennet's** Madrigaux, par M. Hopkin. 27
15. Collection *of anthems*, par M. Rimbault 28
Partie de piano 29
16. **Bateson's** 1re suite de Madrigaux, par M. Rimbault. . . . 30
Partie de piano 31

31 volumes. — Prix : 150 francs.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. | N° 39. | 25 Septembre 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Biographie universelle des musiciens : François-Joseph Fétis (2e article). — Les chœurs de la chapelle impériale de Saint-Pétersbourg (2e et dernier article), par **Maurice Cristal**. — Devienne (3e article), par **Arthur Pougin**. — Nouvelles et annonces.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE DES MUSICIENS.

(SECONDE ÉDITION.)

FÉTIS (François-Joseph).

(2e article) (1).

Fétis s'était marié en 1806 ; il était alors âgé de vingt deux ans. Sa femme, petite-fille du savant chevalier de Kéralio, sous-gouverneur de l'École militaire, pour qui Napoléon avait conservé des souvenirs de reconnaissance, et nièce d'un ancien maréchal de camp, gouverneur du prince de Parme, était unique héritière d'une fortune considérable. Cette alliance avait changé la position de Fétis, et d'artiste il était devenu amateur, sans que l'activité de ses travaux se fût ralentie. La banqueroute inattendue d'un des premiers négociants de Paris, et de fausses spéculations des parents de sa femme, anéantirent tout à coup la fortune qui semblait devoir lui appartenir ; lui-même, par une imprudente condescendance, fut entraîné à souscrire des engagements, qui, sans préserver de leur ruine ceux pour qui ils étaient pris, ont troublé sa vie pendant plus de vingt-cinq ans. Obligé de s'éloigner de Paris en 1811, pour se préparer une nouvelle existence, il se retira à la campagne dans le département des Ardennes, et y vécut pendant près de trois ans éloigné de toute ressource musicale. Il y écrivit cependant une messe à cinq voix, avec chœurs, orgue, violoncelle et contre-basse, qu'il considère comme un de ses meilleurs ouvrages, et qui a été exécutée à l'église Notre-Dame du Sablon, à Bruxelles, le 6 octobre 1856, pour son jubilé de cinquante ans de mariage. Mais son occupation principale dans sa retraite fut l'étude de la philosophie, qui lui paraissait indispensable pour l'exposition des principes de la théorie de la musique, et pour l'analyse des faits de l'histoire de cet art. Ce temps d'étude solitaire a toujours été considéré par lui comme le plus heureux de sa vie.

C'est à cette époque que commencèrent à fructifier dans son esprit quelques mots échappés à l'illustre Lagrange, dans une conversation qu'ils avaient eue sur la musique : « Il y a quelque chose dans votre art que je ne comprends pas, disait le célèbre géomètre ; nous croyons tout expliquer avec nos proportions numériques et le tempérament ; cependant, les dénégations de certains musiciens pourraient bien n'être pas si mal fondées qu'on le croit, et peut-être Rameau s'est il fourvoyé. Il y a vraisemblablement quelque chose d'inconnu où se trouve la vérité ; je me suis beaucoup occupé de cela, mais l'élément me manque. Il y aura de la gloire pour celui qui découvrira ce criterium, caché depuis tant de siècles, et qui s'est dérobé à tant d'efforts. Vous devriez y songer ; cela vaut bien le dévouement d'une vie tout entière. » Préoccupé d'autres objets, Fétis n'avait point saisi d'abord le grand sens de ces paroles ; elles lui revinrent à la mémoire lorsque ses études philosophiques lui eurent fait comprendre la nécessité de faire dériver toutes les lois particulières des diverses parties de l'art d'une loi générale dont elles ne seraient que des applications à des cas particuliers. Ses recherches sur la théorie de l'harmonie le mirent sur la voie, en lui faisant voir que la tonalité est la seule base de cette combinaison des sons, et que les lois de cette tonalité, appliquées à l'harmonie, sont absolument identiques à celles qui régissent la mélodie, et conséquemment, que dans la tonalité moderne, ces deux branches principales de l'art sont inséparables. Considération neuve, dont la réalité est démontrée par l'histoire de la musique, et qu'il a rendue évidente depuis lors dans ses écrits.

Au mois de décembre 1813, Fétis accepta les fonctions d'organiste de la collégiale de Saint-Pierre à Douai, et de professeur de chant et d'harmonie d'une école municipale de musique, fondée en cette ville. Cette situation fut l'occasion de nouvelles études. Il avait eu autrefois de la réputation comme organiste, à la suite d'une lutte qui avait eu lieu entre Woelfl, Nicolo Isouard et lui, sur l'orgue de l'église Saint-Sulpice de Paris ; mais depuis plusieurs années il avait cessé de jouer de cet instrument. Celui sur lequel il était appelé à se faire entendre à Douai était un excellent orgue de Dallery, composé de cinquante-six jeux, quatre claviers à la main et un clavier de pédales. Cet instrument lui offrait d'immenses ressources qu'il se mit à

(1) Voir le n° 38.

étudier, se faisant souvent enfermer dans l'église pendant six ou huit heures, pour se rendre familières les œuvres des grands organistes, anciens et modernes, de l'Italie et de l'Allemagne, et pour chercher, dans l'emploi alternatif des différents styles, une variété qui lui semblait manquer dans les productions des plus célèbres artistes; car chacun d'eux affectionnait de certaines formes qu'il a reproduites dans tous ses ouvrages. On verra le résultat de ces travaux dans son ouvrage intitulé *la Science de l'organiste*, dont une partie est gravée depuis longtemps, mais qui n'est pas encore terminée.

Les fonctions de professeur de chant et d'harmonie que Fétis remplissait à l'école de musique de Douai appelèrent son attention sur le système d'enseignement alors en usage dans toutes les écoles de ce genre. Il vit que les dégoûts éprouvés par la plupart des commençants dans la lecture de la musique, lecture dont les éléments sont difficiles et compliqués, provenaient de ce que l'attention se fatiguait à se partager dès les premiers pas sur des objets qui n'ont point d'analogie. Ainsi, dans l'étude du solfége, les élèves les moins avancés étaient obligés de reconnaître à la fois les signes et leur valeur, de battre la mesure en faisant le calcul de la division des temps, et de chanter en cherchant la justesse des intonations. Or, distinguer des signes, en connaître la signification; diviser des temps et développer le sentiment de la mesure; enfin, former l'oreille à la justesse des intonations, sont toutes choses indépendantes les unes des autres; il est donc raisonnable de les enseigner séparément. C'est d'après ces considérations que Fétis établit dans l'école de Douai la division des études qui a servi de base aux *Solféges progressifs précédés de l'exposé des principes de musique* publiés par lui plus tard, et c'est cette même division que plusieurs maîtres ont adoptée dans leur système d'enseignement.

C'est aussi pendant son séjour à Douai que Fétis compléta le système rationnel de l'harmonie ébauché par Rameau dans l'application du renversement à la génération des accords et dans la division de ces accords en *fondamentaux* et *dérivés*; étendu par Kirnberger dans la découverte de l'origine des accords produits par le mécanisme de la prolongation, enfin, perfectionné par Catel dans sa classification des accords en *naturels* et *artificiels* ou *composés*. Malheureusement Catel, préoccupé de sa fausse idée de tous les accords directs ou fondamentaux contenus dans la division d'une corde, division arbitraire, comme il a été dit à l'article de cet artiste, avait été conduit à classer parmi les accords naturels ou simples ceux de septième de sensible, de septième diminuée, de neuvième majeure et de neuvième mineure de la dominante, quoique son instinct lui eût fait voir que ces accords se substituent souvent à celui de la dominante et de ses dérivés. Cette anomalie provenait de ce que Catel n'avait point aperçu le mécanisme de la substitution; Fétis découvrit que ce mécanisme n'est autre que le sixième degré du mode majeur ou mineur qui prend la place de la dominante dans les seize formes dont ces combinaisons sont susceptibles, et démontra que l'effet de ce genre de modification de l'accord naturel de septième dominante et de ses dérivés n'en change pas la destination, que l'emploi est identique, et qu'il en résulte seulement une variété d'effet pour l'oreille. La découverte importante de ce mécanisme de la substitution fut féconde en résultats, car elle conduisit Fétis à celle de l'origine des accords produits par la substitution du sixième degré de la gamme avec la prolongation de la tonique, et par là on eut l'explication simple et naturelle de la formation de ces accords de septième mineure du deuxième degré, de quinte et sixte, de tierce et quarte, et de seconde et quarte, des modes majeur et mineur, qui avaient donné la torture à tous les harmonistes, depuis Rameau. Ce fut encore par la loi de *l'identité de destination* que l'auteur de cette découverte en démontra la réalité. Cette même loi lui fit trouver le mécanisme des altérations ascendantes et descendantes des intervalles des accords, et de leurs combinaisons avec les autres genres de modifications, telles que la prolongation et la substitution. En appliquant de la manière la plus générale ce principe nouveau de la combinaison des divers genres de modifications des accords naturels, Fétis fut conduit à la découverte d'une multitude d'accords nouveaux du genre appelé *enharmonique*, dont plusieurs ont été employés plus de quinze ans après par Rossini et par Meyerbeer dans *Guillaume Tell* et dans *Robert le Diable*.

En 1816, l'ouvrage où Fétis avait exposé cette théorie nouvelle et complète de l'harmonie fut achevé, et l'auteur l'envoya à l'Institut de France, pour qu'il en fût fait un rapport; une correspondance assez active eut lieu à ce sujet entre le ministre de l'intérieur, le secrétaire de l'Académie des beaux-arts et Fétis, et le résultat de cette négociation fut que l'Académie, effrayée par tant de nouveautés, et ne voulant pas se compromettre en les approuvant ou en les rejetant, décida qu'au public seul appartenait de prononcer avec le temps sur leur mérite. Fétis accepta cette décision, et, en 1819, il fit commencer l'impression de son livre par M. Eberhardt. Déjà cinq feuilles étaient imprimées; mais à cette même époque, Catel, dont l'amitié parfaite pour Fétis ne s'est jamais démentie, lui rendait les services les plus importants, et lui faisait obtenir des poëmes pour l'Opéra et pour l'Opéra-Comique; la reconnaissance imposait à Fétis l'obligation de ne point affliger ce digne artiste par une discussion de principes relative à l'un de ses travaux auxquels il mettait le plus de prix; il arrêta donc l'impression de son livre, resté inédit jusqu'en 1844, et dont cinq feuilles seulement ont été tirées. Cependant, sollicité en 1823, par un éditeur de musique, pour qu'il donnât une *Méthode élémentaire d'harmonie et d'accompagnement*, demandée de toutes parts, il satisfit à cette demande, mais d'une manière succincte, sous la forme dogmatique, et sans aucune discussion de théorie. L'ouvrage a été publié au mois de mars 1824; la simplicité et l'évidence de ses principes ont fait son succès; des milliers d'exemplaires en ont été vendus, et c'est à peu près le seul ouvrage par lequel les maîtres enseignent maintenant l'harmonie en France et en Belgique. Il en fut fait une traduction italienne, publiée à Naples, et une anglaise, par Bishop, à Londres.

Pendant son séjour à Douai, Fétis avait repris ses travaux relatifs à la *Biographie des musiciens* dont il publie aujourd'hui la seconde édition, et qui étaient commencés en 1806, ainsi que le prouve une note d'un discours prononcé le 8 octobre 1807 par Van Hulthem, dans une réunion d'artistes, et imprimé dans la même année chez Pierre Didot (1). Dans le même temps il écrivit aussi, sur la demande de l'autorité, un *Requiem* qui fut exécuté en expiation de la mort de Louis XVI, le 20 avril 1814, un sextuor pour piano à quatre mains, deux violons, alto et basse (œuvre 5e, Paris, Michel Ozy), dont la deuxième édition a été publiée chez Brandus, à Paris, en 1858, et beaucoup de morceaux de chant à trois et à quatre voix, pour l'école de Douai, outre une grande quantité de morceaux d'orgue. Tout cela fut fait dans l'espace de quatre ans et demi, nonobstant dix heures employées chaque jour aux fonctions d'organiste, à l'école de chant de la ville, et en leçons particulières; pour suffire à tant de travaux, Fétis avait pris, en arrivant à Douai, l'habitude d'y consacrer seize ou dix-huit heures chaque jour; depuis lors sa vie s'est écoulée dans la même activité, sans autre interruption que ses voyages.

Persuadé que le moment était venu pour lui de prendre une position à Paris, Fétis quitta Douai pour s'y rendre, dans l'été de 1818. Il y publia dans la même année des fantaisies, des préludes, des sonates de piano, et y reprit ses travaux sur la littérature, la théorie et l'histoire de la musique. Pendant les années suivantes il

(1) *Discours prononcé dans une réunion d'artistes belges, habitants de Paris, par M. Ch. Van Hulthem, ancien membre du tribunal, membre de la Légion d'honneur, etc.* Paris, P. Didot l'aîné, 1807, in-8° de 46 pages (p. 31, n° 1).

écrivit pour le théâtre plusieurs opéras sérieux et comiques dont quelques uns ont obtenu du succès, mais qui n'ont pas satisfait leur auteur; les autres n'ont pas été représentés.

En 1821 il fut nommé professeur de composition au Conservatoire de Paris, en remplacement d'Eler, décédé depuis peu. Huit mois après son entrée en fonctions, ses élèves ayant été examinés par le comité d'enseignement, où siégeaient Paer, Lesueur, Berton, Reicha et Boïeldieu, Cherubini, président de ce comité, adressa ces paroles au professeur : « Monsieur, c'est avec beaucoup d'intérêt que le comité a passé l'examen de votre classe, et qu'il a trouvé chez vos élèves l'art de faire chanter les parties d'une manière élégante et naturelle ; art difficile, si bien connu des anciens maîtres, et qui se perd aujourd'hui : c'est avec une vive satisfaction que nous voyons que vous travaillez à le faire revivre. » Quelques années après, le grand maître qui avait prononcé ces paroles flatteuses s'est exprimé d'une manière plus explicite encore, dans le rapport qu'il a fait à l'Académie des beaux-arts sur le *Traité du contre-point et de la fugue*, écrit par M. Fétis, pour l'usage du Conservatoire ; car il l'a déclaré le seul ouvrage de ce genre où les régles de ces compositions scientifiques, particulièrement celles de la fugue, sont exposées avec méthode et clarté. Ce livre, dont presque tous les exemples ont été écrits par Fétis, lui a coûté de longues méditations, parce qu'il avait reconnu la nécessité de prendre la tonalité pour base de la mélodie, origine réelle du contre-point, comme il l'avait prise précédemment pour l'harmonie et la modulation. Or, l'analyse des faits de la succession mélodique des sons, en ce qui concerne la tonalité et les combinaisons de plusieurs parties chantantes, est fort difficile. De là l'absence de toute critique pure dans tous les traités de composition qui ont été publiés depuis plus de deux cents ans, et la forme empirique adoptée par tous les auteurs de ces ouvrages. En s'imposant l'obligation de faire connaître la raison des règles, Fétis s'était entouré d'immenses difficultés.

(*La suite prochainement.*)

LES CHŒURS DE LA CHAPELLE IMPÉRIALE

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

(2e et dernier article) (1).

Bortnyanski avait, dans les derniers temps, senti la nécessité de mettre en ordre les anciens chants de l'église moscovite qui se chantaient en harmonie par tradition, et dont les successions d'accords n'étaient souvent pas satisfaisantes pour l'oreille ; mais il n'eut pas le temps de réaliser ce projet de réforme. Après s'être fait des titres à l'admiration de la postérité, il mourut le 28 septembre (9 octobre) 1825, à l'âge de soixante-quatorze ans. On a publié depuis, à Saint-Pétersbourg, un choix de ses compositions à l'usage des églises grecques de Russie.

Après Bortnyanski, la direction de la chapelle fut confiée au conseiller privé Lvoff, homme d'un goût exquis et possédant une grande connaissance pratique des œuvres magistrales de toutes les époques. Né le 25 mai 1799, à Réval en Esthonie, Alexis-Théodore Lvoff révéla dès son enfance d'heureuses dispositions pour la musique. Le violon fut l'instrument pour lequel il montra le penchant le plus décidé. On lui donna un maître, et ses progrés furent très-rapides. A l'âge de huit ans il exécutait déjà des concertos réputés très-difficiles. Lorsqu'il eut atteint sa dix-septième année, il se résolut à compléter son talent en étudiant dans une laborieuse solitude les œuvres de Corelli, de Bach, de Gaviniès, de Viotti, de Baillot et de Kreutzer. Un travail constant, le familiarisa avec la manière de chacun de ces artistes, et de leur fusion il se fit un style personnel. La lecture des partitions de Hæudel, de Graun, de Jomelli, de Durante, de Gluck, de Mozart, de Haydn et de Beethoven devint aussi la source de ses connaissances pour la composition. En France, la plupart des amateurs de quatuor et les grands violonistes de toute l'Europe connaissent et apprécient ce musicien éminent, à la fois virtuose et compositeur. Par des travaux persévérants poursuivis pendant trente ans, Lvoff arriva à une réputation méritée, et l'empereur Nicolas ayant apprécié son mérite comme musicien lui confia, en 1836, la direction de la chapelle impériale, comme étant le seul qui pût tenir la place de Bortnyanski. Ami intime et sincère admirateur de Bortnyanski, Lvoff se fit un devoir de suivre scrupuleusement la marche que celui-ci s'était tracée. Il reprit même le projet que la mort de son prédécesseur avait laissé inexécuté, et c'est lui qui a édité les chants antiques de toutes les parties de l'office divin du rit grec de Russie, harmonisés à quatre parties sur le texte slave. Ce travail immense, qui comprend onze gros volumes in-4°, gravés à Saint-Pétersbourg, a fait beaucoup d'honneur au directeur de la chapelle impériale élu par Nicolas.

En 1840, Lvoff visita Paris et Leipsick. Il s'y fit connaître avantageusement comme violoniste et compositeur ; un de ses opéras fut représenté à Dresde avec succès en 1845, après avoir été joué à Saint-Pétersbourg. Les académies philharmoniques de Bologne, Sainte-Cécile de Rome, des Amis de la musique de Vienne, décernèrent à cet artiste distingué le titre de membre honoraire. Son dernier ouvrage, joué à Saint-Pétersbourg, l'opéra l'*Ondine*, dont M. de Saint-Georges à traduit dans ces dernières années le livret en français, contient des beautés de l'ordre le plus élevé, fraîches, vives, jeunes et d'une originalité charmante.

Depuis qu'il dirigeait le chœur des chantres de la cour en Russie, tout en suivant la même voie que ses devanciers, il s'était appliqué à augmenter le répertoire déjà si riche de cette chapelle, soit en composant des pièces de musique religieuse, soit en se livrant à de savantes et utiles investigations dans les archives musicales de l'Église russe, recherches fécondes grâces auxquelles il a fait plusieurs découvertes précieuses pour l'histoire de l'art. Il a fait exécuter avec succès par ses chœurs les œuvres religieuses de Meyerbeer, et le 91e psaume a toujours soulevé de très-austères émotions parmi les auditeurs. La chapelle impériale était parvenue à un degré de splendeur remarquable lorsque, après la mort du conseiller Lvoff, le général Alexis Lvoff, son fils, fut nommé pour lui succéder et continuer les traditions de la chapelle impériale.

Voici quel est l'ordre dans lequel l'exécution des chœurs se fait. Les quatre-vingts chantres, revêtus de leur uniforme très-riche, sont disposés en deux groupes égaux ; ils se tiennent debout en face l'un de l'autre de chaque côté de l'autel. Les basses occupent les rangs les plus éloignés du centre. Devant eux sont les ténors, et, devant ceux-ci, se tiennent les enfants soprani et contralti. Tous les yeux baissés, immobiles, attendent dans le plus profond silence le moment de commencer leur chant, qu'ils entonnent à un signe imperceptible pour l'auditeur, et qui est sans doute donné par le chef d'attaque, leur habitude étant, comme nous l'avons dit, de chanter sans qu'aucun chef leur marque la mesure.

Quand on voit fonctionner ce chœur incomparable, on se demande ce qu'il a fallu de temps et d'argent pour l'amener à cette perfection si rare. Il a fallu tout simplement un maître habile ; c'est Galuppi qui a réformé le chœur de la chapelle impériale russe, et qui le premier a donné idée des ressources qu'on en pouvait espérer. Il était, après tous ses succès d'opéra, devenu maître de chapelle de Saint-Marc à Venise, et maître du Conseravtoire *degli incurabili*, place qu'il occupa jusqu'à l'âge de soixante-trois ans, lorsqu'il fut appelé en Russie par l'impératrice Catherine II, qui plus tard devait lui confier l'éducation musicale de Bortnyanski. Outre

(1) Voir le n° 38.

un traitement de 4,000 roubles, l'impératrice de Russie lui assura un logement et fit mettre à sa disposition une voiture de la cour.

Galuppi trouva l'orchestre du théâtre détestablement organisé; il parvint à le rendre supportable, et put bientôt donner son opéra de *Didone abbandonata*, dont l'impératrice fut si satisfaite qu'elle envoya à Galuppi, le lendemain de la première représentation, une tabatière d'or enrichie de diamants, *avec mille ducats que la reine de Carthage lui avait*, disait-elle, *légués par son testament*. Le chœur des chantres n'était guère meilleur que l'orchestre de l'Opéra. Il n'avait pas même l'idée des nuances du *piano* et du *forte*. Là, les soins de Galuppi portèrent les meilleurs fruits, et Bortnyanski n'eut qu'à continuer ses traditions et à développer ce qu'il avait si heureusement commencé. Aujourd'hui, ce chœur est incomparable. Les maîtres de chapelle des autres villes russes cherchent à l'imiter, et y parviennent quelquefois. Le choix des voix, des chanteurs, telle est la difficulté. Un bon maître de chapelle tel est le secret du succès.

Du reste, dans toute l'Allemagne, les chœurs sont aujourd'hui excellents, et l'écho fidèle que nous en avons en France dans le *Liederkranz*, — cette aimable Société de gens du monde qui chantent avec une rare perfection les chœurs les plus beaux, ceux de Hændel, de Weber, de Kucken, de Marschner, des classiques et des contemporains, — peut très-bien nous montrer que la musique chorale est en très-réel progrès dans toute l'Europe. Les luttes de nos orphéons nous donnent aussi la preuve que nous marchons dans cette voie avec succès, et qu'avant peu nos masses chorales seront très-bien disciplinées partout, et bientôt même à la hauteur des chœurs incomparables dont nous venons, dans ces quelques lignes, d'esquisser l'histoire.

MAURICE CRISTAL.

DEVIENNE.

(3e article) (1).

Ceci dit, reprenons notre analyse pour signaler d'abord l'air d'Euphémie :

Dans l'asile de l'innocence...

plein de grâce et de langueur, et auquel son accompagnement de harpe donne un charme de plus.

Le trio des trois hommes est tracé, on le voit, par une main habile et sûre d'elle-même. Divisé en quatre parties bien distinctes, son plan est d'une netteté et d'un aplomb rares. La première partie, dialoguée entre Frontin et son maître, contient un dessin *ostinato* de violons à l'unisson, d'une élégance extrême et qui suffit à l'instrumentation, car, pendant tout ce temps, on n'entend que le quatuor et les grandes flûtes. L'arrivée de Grégoire amène la seconde partie (*allegro* à 6/8), sur un couplet dont le tissu mélodique est d'une franchise et d'une carrure qui rappellent les meilleurs moments de Philidor, de Monsigny et de Grétry. La troisième partie (*andantino* en *fa* majeur, à 2/4) est dialoguée entre les trois personnages; enfin, la quatrième n'est que la reprise du joli dessin de violons entendu dès le commencement, sous lequel les trois voix d'hommes se marient à merveille, et qui termine le morceau sans fracas, sans bruit, sans éclat d'aucune sorte.

Ce qui me semble merveilleux dans ce morceau, c'est la simplicité des moyens employés mise en regard de l'excellence du résultat obtenu; j'ai dit que toute la première partie était accompagnée seulement par le quatuor et les flûtes; il en est de même de la seconde, et ce n'est que dans la troisième que l'auteur a cru devoir faire une ou deux entrées, soit de cors, soit de bassons. Lorsque le dessin primitif revient pour amener la *coda* et terminer le morceau, le quatuor et les flûtes reprennent leur travail sans l'aide d'aucun secours étranger. Comment donc, avec si peu d'éléments, l'orchestre est-il si sonore, si rempli, sans faste, mais aussi sans maigreur? Cela tient à la bonne et judicieuse disposition des parties, à la façon pure et pleine dont Devienne écrit pour les instruments à cordes, base véritable de l'échafaudage orchestral : les voix résonnent à merveille au milieu de cet orchestre à la fois simple et nourri, rempli de détails ingénieux et piquants qui ne cessent d'animer et de colorer le style sans jamais l'alourdir; les chanteurs sont à l'aise et tout fonctionne admirablement dans cet ensemble plein d'ampleur, et cependant sage et sobre au possible.

Le finale du premier acte est un simple quatuor pour voix d'hommes et ne contient aucun des développements que nous sommes habitués à chercher aujourd'hui dans les morceaux de ce genre. Il se fait remarquer aussi par une extrême clarté et une grande limpidité de style, et, bien que l'orchestration en soit solide et brillante, l'auteur n'y a employé, avec le quatuor des instruments à cordes, que les hautbois, les bassons et les cors. Le *presto* qui forme la seconde partie de ce morceau commence d'une façon pleine d'originalité, et pourtant, là encore, qu'a fait le compositeur? Sur un dessin vocal mélodique qui serait peut-être vulgaire s'il n'était accompagné de la sorte, et qui se compose d'une note sur chaque temps fort, il a mis un dessin en triolets au premier violon, une tenue en notes syncopées au second, pendant que les cors et les hautbois doublent le chant et que la basse frappe chaque temps. Voilà son orchestre, et avec quels moyens élémentaires il obtient de délicieux effets! Ce quatuor, qui, comme inspiration, ne vaut peut-être pas le trio précédent, n'en est pas moins un morceau excellent et des plus parfaits.

L'air d'Euphémie qui se trouve au début du second acte, et dans lequel la jeune fille exhale la douleur qu'elle éprouve d'être séparée de celui qu'elle aime, est extrêmement remarquable, tant à cause de l'abondance et de la fraîcheur des idées qui y sont contenues qu'en raison de l'élévation du style et de la passion qui y domine. Il s'ouvre par une longue ritournelle, au moyen de laquelle le cor expose, pour ainsi dire, la situation dans un solo grave, touchant et mélancolique. Lorsque Euphémie fait entendre les premiers vers,

O toi, dont ma mémoire
A conservé les traits.

le cor la suit docilement et mêle sa voix à la sienne dans un accompagnement à la fois plein de grâce, de délicatesse et de discrétion; il continue ainsi jusqu'à la fin de la première partie, où il perd son rôle important pour reprendre sa place modeste dans l'ensemble de l'orchestre.

C'est alors qu'après avoir fait entendre ses plaintes dans un langage simple et sévère, la jeune fille trouve, pour appeler son amant, des accents pathétiques et débordants de passion. « Reviens, » lui dit-elle,

Reviens, et je brise ma chaîne;
Ton absence, en ces lieux seule a pu m'entraîner;
Elle est ma seule peine,
Et mon plus grand désir est de te pardonner.

Le style de l'ardente mélopée sur laquelle sont placées ces paroles est vigoureux, et le dessin mélodique semble haletant et comme entrecoupé par des soupirs; l'instrumentation est nerveuse, colorée, puissante, bien que tout l'orchestre n'y concoure pas (on n'y rencontre ni hautbois, ni trombones). On croit le morceau fini, lorsque sur une rentrée heureuse du cor qui vient rappeler la situation première, les paroles du commencement,

O toi.....

se font entendre de nouveau, mais d'une façon fugitive, et comme

(1) Voir les nos 31 et 32.

pour amener la strette d'une manière plus inattendue; celle-ci se présente en effet, chaude, vive, entraînante, et Euphémie, en s'écriant encore : « Reviens... reviens, et je brise ma chaîne, » atteint le plus haut degré d'expression de la douleur et du désespoir. Je voudrais entendre chanter cet air remarquable par une grande artiste, et je suis certain que l'effet produit serait saisissant.

Les couplets de la tourière, dont la fin peut-être est un peu banale, sont du moins parfaitement en situation, et on retrouve toute la grâce, la franchise et la distinction habituelles à Devienne dans le joli duo de Belfort et de Frontin,

J'ai bien souvent juré d'être fidèle...

dont la première phrase surtout est délicieuse.

La mélopée,

Le ciel, mes sœurs, vous tienne en joie

chantée par Frontin à son entrée au couvent et pompeusement intitulée « Air » dans la partition, est d'un excellent caractère. Les choses de ce genre, à la fois courtes et bien construites, sont beaucoup plus malaisées à faire qu'on ne le croit communément : Pascal, écrivant un jour à un sien ami, terminait ainsi sa lettre : « Je n'ay fait celle-cy si longue que parce que je n'ay pas eu le loysir de la faire plus courte. » C'est là un mot profondément vrai; il faut du temps pour faire court, et, même avec du temps, tout le monde n'y peut point parvenir.

Le grand morceau d'ensemble qui suit est tracé avec une rare habileté; il semble que, dès les premières mesures, on entende bruire autour de soi tous les caquets du couvent, dont le vénérable chef actuel de l'école française, M. Auber, a donné un spectacle si saisissant dans le troisième acte du *Domino noir*. Ce morceau renferme une phrase musicale très-plaisante, écrite sur ces vers chantés par Frontin :

. . . C'est un grand scandale,
Que dans votre sainte maison,
Sous les habits d'une Vestale
Se soit introduit le démon.

Placée sur une simple gamme chromatique de basse partant de la médiante pour arriver à la tonique, cette phrase est d'un très-bon effet comique, qui a souvent été imité depuis.

ARTHUR POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné dimanche dernier une représentation de *Guillaume Tell*. — Lundi on a joué *le Comte Ory* et le ballet de *Nemea*. S. M. l'Empereur a honoré le spectacle de sa présence. Le rôle de Mlle Anetta Merante, indisposée depuis deux semaines, avait été donné à Mlle Guiseppina Bossi. — Mercredi, dans *les Vêpres siciliennes*, c'est M. Dumestre qui a pris le rôle de Guy de Montfort, dans lequel il laisse beaucoup à désirer; Mlle Sax a eu les honneurs de la soirée. Mlle Baratte a remplacé, dans le pas du *Printemps*, Mlle Fioretti, éloignée momentanément de la scène par une entorse. — Enfin, vendredi, Mlle Mouravieff a clos la série de ses représentations par le premier acte de *Nemea* et le ballet-pantomime de *Diavolina*, précédés du premier et du deuxième acte de *Lucie*. La jeune ballerine russe a fait ses adieux au public au milieu d'applaudissements prolongés.

*** L'affiche du théâtre impérial de l'Opéra annonce la prochaine représentation de *Roland à Roncevaux*. Les répétitions générales ont commencé et la première représentation paraît définitivement fixée à vendredi prochain. — Un nouveau *ballabile* en forme de polka, a été introduit au deuxième acte; il sera dansé par Mlle Pilatte et M. Rémond. — Un rôle pour Mlle Fonta a été ajouté au divertissement. — Mlle E. Fiocre y paraîtra sous les traits et le costume d'un prince indien.

*** Les *Huguenots* sont annoncés pour demain.

*** La direction du théâtre de l'Opéra-Comique vient d'engager Mme Cabel pour un certain nombre de représentations qui commenceront par *Galatée*; on remonterait ensuite pour elle *le Pardon de Ploërmel*, dont elle a créé si remarquablement le rôle principal.

*** L'engagement de Montaubry vient d'être renouvelé jusqu'en 1870 et celui d'Achard pour cinq années.

*** On annonce pour la semaine prochaine le début de Mme Gennetier dans le rôle d'Elisabeth du *Songe d'une nuit d'été*. Nous avons fait connaître les antécédents de Mme Gennetier. L'administration attache à son début une très-grande importance, et Ambroise Thomas porte, de son côté, beaucoup d'intérêt à la cantatrice, à laquelle il a bien voulu donner ses conseils pour la reprise de son œuvre.

*** Nous sommes autorisés à déclarer inexact de tout point le bruit mis en circulation d'un changement de directeur à l'Opéra-Comique.

*** *Faust* et *Don Pasquale* alternent avec un succès fructueux au théâtre Lyrique. Un des premiers ouvrages qui leur succédera sera le nouvel opéra de Grisar, qui a pour titre *Bégaiements de l'amour*, et dont les paroles sont de M. Emile de Najac et Charles Deulin.

*** L'ouverture du théâtre Italien est toujours fixée à samedi 1er octobre; mais à *la Sonnambula*, avec Adelina Patti, qui avait été annoncée, sera substituée, paraît-il, *la Lucia*, avec Fraschini, Zacchi, Antonucci et Mme Lagrange.

*** Outre l'engagement de Brignoli, que nous avons annoncé, M. Bagier a engagé également le ténor Sarti. M. Brignoli a fait autrefois une apparition à l'Opéra; il y chanta le rôle d'Amenophis, à l'époque où on reprit *Moïse*, pour Mme Bosio, et il fit une saison au théâtre Italien où il rentre avec l'expérience acquise comme acteur et une réputation bien établie d'excellent chanteur. Il est lié à M. Bagier par un engagement de trois ans à 8,000 francs par mois la première année, 9,000 francs la seconde, et 10,000 francs la troisième. Selon toute apparence; c'est lui qui ouvrira la saison de Madrid avec Mme Penco, par *Lucrezia Borgia*.

*** Des propositions d'engagement sont faites à Mario par M. Bagier, mais jusqu'à présent elles n'ont pas abouti.

*** M. Costa n'a pas été engagé par le directeur du théâtre Italien seulement pour diriger le corps de ballet, mais aussi pour fonder une école gratuite de perfectionnement de danse et de pantomime que les artistes engagés pourront suivre avantageusement chaque jour durant toute l'année.

*** La rentrée des classes du Conservatoire impérial de musique aura lieu le lundi 3 octobre.

*** M. Varney vient d'engager une actrice célèbre par ses succès au boulevard, Mlle Clarisse Miroy. Elle possède une jolie voix et débutera dans la nouvelle opérette de E. Jonas.

*** J. Offenbach vient de quitter Paris pour se rendre à Vienne où l'on va monter son opéra *les Géorgiennes*. Il y a rupture entre lui et le théâtre des Bouffes-Parisiens, auquel le célèbre maestro paraîtrait disposé à interdire la représentation de ses œuvres. En attendant, la réouverture doit avoir lieu à la fin du mois par *les Dames de la Halle*, *M'sieu Landry* et une nouvelle opérette-bouffe de Mestepès et Jonas, qui a pour titre : *Le Manoir des La Renardière*. — La nouvelle direction annonce que le prix des places sera diminué.

*** Berthelier doit faire aujourd'hui sa rentrée au théâtre du Palais-Royal par le *Pifferaro*. Il dira une scène comique qui a pour titre l'*Amoureux de la lune*.

*** La réouverture des concerts populaires de musique classique, sous la direction de M. Pasdeloup, aura lieu le dimanche 23 octobre, à 2 heures, au Cirque Napoléon.—MM. les abonnés qui voudront conserver leurs places sont priés d'en faire retirer les coupons dans les bureaux de location. A partir du 15 octobre, on en disposera.

*** La réouverture du Casino a eu lieu jeudi dernier. La salle était trop petite pour contenir la foule des amateurs qui s'y étaient donné rendez-vous pour applaudir et acclamer le chef d'orchestre qui reprenait le bâton de mesure. Un tonnerre d'applaudissements a salué le retour d'Arban, que tout le monde, artistes et public, étaient heureux de revoir, et jamais ovation n'a été plus spontanée. La grande fantaisie de *la Reine de Chypre*, composée exprès pour cette solennité, a obtenu un succès d'enthousiasme; c'est le digne pendant des belles fantaisies du même auteur sur *les Huguenots* et *Robert le Diable*. Demerssman a été ce qu'il est toujours, virtuose de premier ordre. Arban possède plus que jamais le talent de charmer son auditoire par les admirables effets qu'il tire de son instrument et la distinction de son style récemment apprécié par les connaisseurs d'Allemagne et d'Angleterre,

comme il l'était déjà par ceux de France. En somme, la saison commence bien et les habitués du Casino vont retrouver les brillants concerts et les programmes variés dont Arban connaît si bien la recette.

*** Rossini a accepté la qualité de président honoraire du comité qui s'est formé en Italie pour l'érection d'un monument à Guido d'Arezzo. Voici la traduction de la lettre que l'illustre compositeur a adressée à cette occasion à M. Pietro Mori, gonfalonier d'Arezzo :

« Très-excellent monsieur,

» C'est avec un grand plaisir que j'accepte l'honorable titre de président honoraire de la commission artistique que m'a conféré le généreux conseil communal d'Arezzo par sa délibération du 12 courant ; honorer la mémoire du moine Guido (auquel l'art musical doit tant) est un *saint devoir*, et en prendre sa part, quoique je ne le puisse que par le cœur et l'esprit, est *une véritable gloire;* je me déclare donc très-reconnaissant envers le susdit conseil d'Arezzo, non-seulement pour l'honneur qu'il m'a conféré, mais pour avoir composé la commission artistique de collègues qui me sont très-chers et qui (plus heureux que moi) sauront par eux-mêmes concourir efficacement à un si noble but.

» Veuillez me croire votre très-dévoué serviteur,

» G. Rossini, *citoyen d'Arezzo.*

» *Passy de Paris*, 21 *août* 1864. »

*** On a exécuté dimanche dernier, dans l'église de Saint-Cloud, une messe en musique de la composition de M. Albert L'hôte, musicien distingué, qui s'est fait connaître déjà par un certain nombre de mélodies vocales et de morceaux de piano très-appréciés des artistes et des amateurs. Cette messe a produit une très-bonne impression sur les auditeurs, principalement le *Kyrie* et l'*O Salutaris*, ce dernier parfaitement chanté par M. Portehaut, de l'Opéra. Les autres interprètes étaient des amateurs dont nous regrettons de ne pas connaître les noms, car ils ont fait preuve d'un talent véritable. A l'Offertoire, l'auteur, qui est un des meilleurs artistes de l'orchestre du théâtre Italien, a exécuté lui-même, avec beaucoup de charme, un solo de violon très-élégant et développé avec un goût exquis.

*** On nous écrit de Bordeaux : « Depuis longtemps *Robert le Diable* n'avait pas été joué sur notre grand théâtre. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer vient d'être remonté par la direction, et la représentation dans laquelle se sont distingués MM. Bertrand et Dermont, Mlle Olivier et Mme Barbot, a été excellente. Entre le troisième et le quatrième acte, une surprise attendait les spectateurs. Le rideau s'est relevé et a laissé voir au fond de la scène un buste couronné : c'était celui de l'auteur du chef-d'œuvre dont on venait d'applaudir l'acte le plus touchant et le plus beau. Tout autour, les interprètes de la pièce s'étaient respectueusement rangés. Des applaudissements unanimes ont éclaté de toutes les parties de la salle, comme pour payer encore une fois un tribut d'admiration et de reconnaissance au génie puissant et élevé qui nous a causé si souvent de profondes et vives émotions, puis Bicquier-Delaunay s'est avancé et a lu des vers dus à M. Hippolyte Minier. De nouveaux applaudissements ont accueilli les nobles et chaleureuses paroles, auxquelles le public s'associait de cœur, et acclamé le nom de l'auteur de ce poétique hommage. »

*** Les représentations données à Lyon par Adelina Patti font fureur, et jamais salle de théâtre n'a été témoin d'un pareil enthousiasme, tous les journaux de la localité s'en font l'écho. La recette de la représentation du *Barbier*, qui a suivi celles de *la Lucie*, a atteint le chiffre inouï de 10,000 francs! Nous ne pouvons d'ailleurs mieux donner l'idée de l'effet produit par la jeune cantatrice, qu'en reproduisant l'appréciation du journal *le Salut public*, après la représentation du *Barbier* :

« C'est bien la plus gentille espiègle qu'il soit possible de voir et d'entendre. Elle a les plus charmants caprices et les plus gracieuses mutineries. Tant de cantatrices ont fait de Rosine une astucieuse rouée! Il est bon de retrouver la naïve malice de ces beaux yeux qui n'ont vu le monde qu'à travers les persiennes toujours closes de Bartholo. La Patti prend à cette éternelle comédie du tuteur mystifié un plaisir de rieuse pensionnaire. Elle dit le dialogue en français avec un accent italien qui est comme une coquetterie de plus. La scène a été jonchée de bouquets. La charmante cantatrice a fait entendre, dans la scène de la leçon, une *canzone* délicieuse, où elle produit des imitations de flûte tierce de l'effet le plus original, et une fort jolie valse de Strakosch. — Strakosch est le beau-frère et le maître d'Adelina Patti. C'est un pianiste d'un grand talent et un excellent musicien. Il a écrit pour le piano de brillantes fantaisies et des études qui lui ont valu une belle réputation. — Adelina Patti se fera entendre samedi dans *le Barbier de Séville* et la *Traviata*. On parle même d'une cinquième représentation, ce serait une charmante surprise. »

*** Le théâtre Rossini de Madrid vient de clore sa saison par une brillante représentation de *Fausto*, dans laquelle les applaudissements et les fleurs ont été prodigués à la Spezzia, à Tamberlick et Aldighieri. — Mme Tedesco et Tamberlick sont déjà de retour à Paris; le célèbre ténor et Mme Nantier-Didiée vont partir pour Saint-Pétersbourg où les rappelle l'ouverture prochaine du théâtre impérial italien.

*** Mlle Peschel, la charmante pianiste, de retour de Londres, est passée à Paris cette semaine. Elle se rend à Bade, où elle est engagée pour les derniers concerts de la saison.

*** Mme Vandenheuvel-Duprez, qui a passé une partie de l'été en Suisse, est de retour à Paris.

*** A la suite du consentement gracieux donné par le gouvernement français à l'exhumation des cendres de Bellini et à leur translation à Catane, sa patrie, la municipalité de cette ville a voté des remercîments à l'empereur Napoléon, et a décidé qu'une commission, composée du sénateur marquis San Giuliano, du chevalier Gravina, du baron Bruca, du baron Spitalieri, du marquis Casalotto et du célèbre compositeur Pacini, se rendrait à Paris pour porter l'expression de la reconnaissance de leurs compatriotes pour cette restitution courtoise, et recevoir les restes précieux de l'auteur de *Norma*. Une somme de 30,000 francs est affectée aux frais de cette espèce d'ambassade artistique et funéraire.

*** Le théâtre Victor-Emmanuel a ouvert sa saison par *Il Pirata* e *Rodolfo di Gerolstein*, ballet tiré des *Mystères de Paris*, et qui a pour auteurs Borri et Giorza. On s'est étonné qu'ayant à sa disposition des artistes comme la Lagrua et Zacometti, le directeur Martinotti, qui passe pour habile, n'ait pas choisi pour sa réouverture *Otello* ou *le Trovatore*, au lieu d'un opéra qui ne peut être goûté, s'il est interprété par des acteurs secondaires, et qui par conséquent n'a pas fait d'effet. Au contraire, *Rodolfo* a obtenu un succès incontesté.

*** Après le beau concert du 8 de ce mois, dont nous avons rendu compte, Alary en a donné un autre à Bade quelques jours après avec le concours de Mmes Marie Battu, Lustani-Mendès et de MM. Delle-Sedie et Stroeker pour la partie vocale; de M. et Mlle Heermann pour la partie instrumentale. Onze morceaux composaient le programme, et ont été admirablement interprétés par ces éminents artistes. Mlle Battu s'y est particulièrement distinguée, et S. M. la reine de Prusse a daigné lui exprimer sa satisfaction par l'entremise de S. Exc. le comte de Blücher. Ces félicitations ont été, à quelques jours de là, renouvelées de vive voix à la jeune cantatrice par la reine elle-même, qui l'avait rencontrée dans la grande avenue de Lichtenthal.

*** On doit construire à Naples un nouveau théâtre qui s'appellera théâtre Donizetti. Il est destiné aux compagnies françaises jouant la comédie.

*** La Société chorale de Sainte-Cécile de Reims a donné récemment une brillante soirée dans laquelle Mme Lafaix-Boisgontier a chanté avec autant de talent que de distinction, et aux applaudissements unanimes de l'auditoire, *la Fête de Marie*, mélodie religieuse d'Hocmelle, et une chansonnette de son opéra. L'interprète n'a pas été moins applaudie que le compositeur. M. Hocmelle, organiste de Saint-Philippe du Roule, a chanté aussi deux romances de lui, et fait entendre de nouvelles productions pour l'orgue Alexandre sur lequel il excelle. Le lendemain, l'éminent artiste a tenu l'orgue à la cathédrale pendant qu'on exécutait une messe de sa composition.

*** L'ouverture du congrès musical italien, provoqué par le cercle Bonamici, a eu lieu le 15 septembre, dans la grande salle du palais municipal de Monte Olivetto. On remarquait dans l'auditoire très-nombreux un grand nombre de *maestri* venus de l'Italie supérieure et centrale. Après un discours fort applaudi du maestro Taglioni, appelé provisoirement au fauteuil de la présidence, le Congrès a été déclaré ouvert et l'on a procédé à la nomination du président, du vice-président et des autres fonctionnaires désignés par les statuts. La présidence d'honneur a été décernée à Saverio Mercadante, à une grande majorité, et le Maestro Taglioni a été confirmé dans ses fonctions de président; le maestro Baretta, de Bologne, a été élu vice-président. L'assemblée s'est ensuite ajournée.

*** Dans le compte rendu du festival de Birmingham, qui a duré quatre jours, notre correspondant avait évalué la recette à 300,000 fr. Elle a produit 12,725 livres 1 shilling 9 pence, soit 318,127 fr. 65 c.

*** On écrit de Lyon que les débuts de l'acteur Cabel dans *le Postillon de Longjumeau* ont été l'occasion de scènes tumultueuses, à la suite desquelles cet artiste a dû déclarer qu'il se retirait.

*** On écrit de New-York que, malgré la continuation de la guerre, l'Opéra allemand a été installé à l'Académie de musique par MM. Grover, directeur, et Anschütz, chef d'orchestre, et que l'ouverture a eu lieu par *Faust*. — Du reste, les théâtres ne chôment pas non plus dans le Sud. A Macon, en Géorgie, le théâtre fait d'excellentes affaires. Les places se paient 5 dollars et 3 dollars et demi (25 fr. et 17 fr. 50). On y donne en ce moment *la Dame aux Camellias*, intitulée en anglais *Camille*.

*** Joseph Wieniawski (et non Henri, comme nous l'avons dit par er-

reur dans notre dernier numéro), s'est fait entendre avec Servais et Vieuxtemps à Hombourg et à Ems. Son succès n'a pas été moins grand au concert donné le 16 de ce mois dans la salle de la Redoute à Spa, où il a exécuté, entre autres morceaux et aux applaudissements unanimes, avec Vieuxtemps le duo pour piano et violon sur *Obéron*, composé par Wolff et Vieuxtemps. L'éminent pianiste est de retour à Paris.

*** Le célèbre éditeur Tito di Gio. Ricordi vient d'ouvrir à Naples une succursale de son établissement de Milan. La direction en est confiée à MM. P. Clausetti et Aless. Calabi.

*** Le concert des Champs-Elysées donne aujourd'hui dimanche sa deuxième réunion musicale, de 2 à 5 heures. Dimanche dernier, l'orage épouvantable qui a éclaté au commencement du concert n'avait pas arrêté les dilettantes parisiens qui sont venus entendre et applaudir les morceaux choisis composant le programme. Demersseman, le célèbre flûtiste, a produit le plus grand effet dans un solo de sa composition sur l'*Armide* de Gluck. Aujourd'hui le trio et le finale de *Guillaume Tell* seront exécutés, dans la deuxième partie du concert, par les trombones François, Richir et Rome.

*** Le 15 de ce mois est mort à Berlin, à l'âge de soixante-dix ans, M. W. Gaebrich, compositeur de mérite et ancien chef-d'orchestre pour les ballets à l'Opéra royal de Berlin. Pendant les quarante ans qu'il a été en activité, M. Gaehrich a composé un grand nombre de ballets parmi lesquels il faut citer *Don Quixote*, *Aladin* et *le Corsaire* qui ont obtenu de grands succès et sont restés au répertoire.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Marseille.* — La distribution des prix du Conservatoire a eu lieu mardi avec un éclat inaccoutumé. La salle Beauvau, gracieusement mise à la disposition de l'autorité municipale par M. Défossez, réunissait un public empressé et sympathique qui, par son aristocratique composition, le nombre et l'élégance des toilettes féminines, donnait à cette fête de famille l'aspect d'une véritable solennité. A deux heures, la séance a été ouverte par un aimable *bolero* de la composition du directeur M. Auguste Morel. M. Marius Roux, adjoint au maire, délégué à la présidence, a prononcé ensuite un discours plein de conseils et d'encouragements aux jeunes élèves. Le concert qui suivait la distribution a permis d'apprécier le sérieux mérite des jeunes lauréats et l'intelligence avec laquelle l'instruction musicale est développée et menée à bien par les professeurs du Conservatoire. Deux élèves de M. Bénédit se sont distingués en chantant avec autant d'âme que de goût l'air de *Joseph* et un air d'*Othello*. Trois virtuoses ont en outre charmé l'auditoire et ont obtenu tous trois les honneurs du rappel.

*** *Le Havre.* — Notre nouvelle troupe d'opéra a commencé ses représentations par *Robert le Diable*, dont l'exécution a été satisfaisante.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.*—La nouvelle Compagnie d'opéra anglais ouvrira sa saison au théâtre de Covent-Garden, le 15 octobre, par *la Muette de Portici*, chantée par le ténor Adam, M. Weiss et Mme Parepa. L'œuvre d'Auber sera suivie de *Martha*, de Flotow, chantée par MM. High, Lawrence, Corri, Mmes Sherrington et Huddart ; un opéra nouveau composé par Macfarren sur des paroles originales d'Oxenford: *Helvelyn* sera donné ensuite, ainsi qu'un nouvel opéra de Bénédict, intitulé *Esmeralda*, et un ouvrage en trois actes composé par Hatton sur le sujet du *Val d'Andorre*. On se propose de représenter également *le Médecin malgré lui*, de Gounod, réduit en un acte. — Le poëme du dernier ouvrage de Balfe, *Sleeping queen* (Reine qui dort) n'est autre que celui de l'opéra-comique *Ne touchez pas à la reine*, joué avec tant de succès à Paris il y a quelques années. — Un festival de chant de cinq mille voix aura lieu le 24 septembre au Crystal Palace, sous la direction de M. Martin. S. M. la reine a autorisé M. Martin à comprendre dans son programme un choral inédit composé par feu le prince Albert, époux de la reine.

*** *Bruxelles.* — Samedi 17 a eu lieu l'ouverture du théâtre allemand par le *Freyschütz*, dont l'exécution a laissé à désirer sous le rapport de l'orchestre et de la mise en scène. La représentation suivante se composait de *Don Juan* et d'un ballet. Parmi les chanteurs de la troupe formée par M. Hildebrandt, on a remarqué Mlle Lichtmay, qui a interprété avec beaucoup de talent les rôles d'Agathe et de Dona Anna, Mlle Hessert dans celui de Zerline, et Mlle Bevendorf, très-bonne cantatrice. Quant au ténor, M. Lukas, il était indisposé, et M. Lang, dans le personnage de Don Juan, manque de noblesse. — On annonce la reprise du *Prophète* au théâtre de la Monnaie.

*** *Weimar.* — F. Liszt se trouve ici et a fait entendre devant un cercle d'intimes plusieurs nouvelles et remarquables compositions pour orgue et pour piano. Il a apporté entièrement achevée l'œuvre *la Légende de sainte Elisabeth*, qu'il a composée à Rome, et s'occupe à terminer l'oratorio *Jésus-Christ*. — L'opéra de la cour a ouvert sa saison par *la Fille du Régiment*, qui sera suivie des *Noces de Figaro*, *Stradella*, *la Malédiction du poëte*, de Langert, et un nouvel opéra de Cornélius, intitulé *le Cid*.

*** *Leipzig.* — Au premier concert du *Gewandhaus*, qui aura lieu le 6 octobre, se fera entendre Charles Hallé, l'éminent pianiste allemand, qui s'est fixé en Angleterre. — Le maître de chapelle B. Bilse, de Liegnitz, se trouve ici, avec son orchestre et donne des concerts qui sont très-suivis.

*** *Berlin.* — La reprise de *Fra-Diavolo*, remonté avec beaucoup de soin à l'Opéra royal, a obtenu du succès, bien que l'exécution ait laissé beaucoup à désirer. Mlle Lucca y a fait preuve d'une souplesse de talent aussi admirable qu'étonnante. Il est rare qu'une artiste qui montre tant d'expression dramatique dans le rôle de Valentine, des *Huguenots*, puisse jouer et chanter avec tant de verve et de vérité celui de Zerline dans *Fra-Diavolo*. — *Guillaume Tell*, *Struensée*, avec la musique de Meyerbeer, *Hans Heiling* et le ballet *Morgano* ont été également représentés cette semaine au même théâtre.—Par ordre de la maison du Roi, le buste de Meyerbeer sera placé dans la salle des concerts du Schauspielhaus.

*** *Vienne.* — Le ténor Ander, entièrement rétabli de la grande maladie qui l'avait tenu éloigné de la scène, est rentré dans *Guillaume Tell*. Il a été accueilli de la façon la plus chaleureuse.—*Les Fées du Rhin*, opéra d'Offenbach, a été revu avec grand plaisir.— On répète l'opéra de Loewe, *Concino Concini*.—Au Carl-Theater, *Franz Schubert*, l'opérette de Suppé, obtient beaucoup de succès. On y a utilisé habilement cinq des plus belles mélodies de Schubert. Le célèbre compositeur lui-même est mis en scène, et l'excellent acteur Charles Treumann qui le représente est étonnant de verve et aussi de ressemblance avec cette figure de Franz Schubert, restée si populaire à Vienne.

*** *Prague.* — Naudin vient de terminer ses représentations avec le succès le plus éclatant. Par la délicatesse infinie de ses nuances dans l'emploi de la voix claire et sombre, par l'union merveilleuse des registres, enfin, par la méthode la plus parfaite, Naudin a captivé aussi bien le public que les musiciens de profession. Ses représentations feront époque dans les annales de notre théâtre.

Avis à MM. les Éditeurs de musique.

MM. Brandus et Dufour ont fait saisir, chez deux éditeurs de Paris, les contrefaçons d'un air de ballet de *la Muette de Portici*, le **JALEO**, utilisé plus tard par M. Auber, pour le chant, dans *le Domino noir*. Ces contrefaçons ayant été publiées de bonne foi et dans la fausse idée que c'était un air national intercalé par M. Auber dans son opéra, tandis qu'il est entièrement dû à l'illustre compositeur, MM. Brandus et Dufour n'ont point voulu intenter d'action judiciaire aux éditeurs qui l'avaient contrefait, et ils ont transigé avec eux. Mais comme ils sont informés qu'induits pareillement en erreur, quelques autres de leurs confrères ont placé cet air dans des collections et des méthodes, MM. Brandus et Dufour, auxquels il répugne de faire pratiquer de nouvelles saisies, les prient de s'entendre avec eux pour sa suppression partout où il en aurait été fait usage.

Le Directeur : S. DUFOUR.

En vente chez J. TRESSE, galerie de Chartres, 2 et 3, Palais-Royal.

MEYERBEER

Notes biographiques

Par ARTHUR POUGIN

Prix : 1 franc

En vente chez GAMBOGI frères, éditeurs, 112, rue de Richelieu (Maison Frascati), Paris.

DON PASQUALE

Opéra bouffe en trois actes, paroles françaises de MM. Alph. ROYER et G. VAEZ,

MUSIQUE DE

G. DONIZETTI

Représenté à Paris pour la première fois (en français) au théâtre Lyrique impérial, le 9 septembre 1864.

Partition pour piano et chant, in-8°, net : 15 fr. — Partition piano solo, net : 10 fr.

PIANO SEUL

Ouverture par **Labarre**..... 6 »
Adam. Six airs faciles..... 6 »
— Sérénade (en feuille)..... 2 50
Benedict (J.). Nocturne..... 6 »
— Divertissement..... ... 6 »
Bertini. Op. 146. Sérénade variée... 7 50
Donizetti. Suite de valses..... 7 50
Goldschmidt. Op. 1. Fantaisie brill. 9 »
Herz (Henri). Op. 134. Fantaisie brill. 9 »
Konski (A. de). Op. 97. Gr. fantaisie 9 »
Labarre. Valse..... 3 »
Lecarpentier. Op. 72. Sérénade et rondo..... 6 »
— Op. 73. Cavatine..... 5 »

SUITE DU PIANO SEUL

Ledue. 12e bagatelle sur la sérénade (très-facile)..... 5 »
Louis (N.). Op. 127. Rondo..... 5 »
Michenx. Op. 77. Trois fantaisies :
1. Très-facile..... 5 »
2. Facile..... 5 »
3. Morceau de salon..... 5 »
Prudent. Op. 13. Quatuor varié... 9 »
Rosellen. Op. 53. Fantaisie..... 9 »
Thalberg. Op. 67. Grande fantaisie 10 »
— Op. 67 *bis*. Sérénade extraite.. 7 50
Voss (Ch.). Op. 146. Grande fantaisie brillante..... 7 50
Wolff. Op. 81. Boléro..... 6 »

PIANO A QUATRE MAINS

Ouverture par **Labarre**... ..... 7 50
Bertini. Op. 146. Sérénade..... 9 »
Donizetti. Suite de valses..... 9 »
Louis (N.). Op. 134. Variations brill. 9 »
Rosellen. Op. 53. Fantaisie..... 10 »

HARMONIUM

Daussoigne-Méhul. Fantaisie avec piano..... 10 »
Engel. Fantaisie (solo)..... 6 »
Frelon. Quatuor transcrit avec piano 10 »
Lefébure-Wély. Op. 27. Fantaisie (solo)..... 7 50

PIANO ET VIOLON

Gorla et **Herman**. Op. 29. Duo de concert..... 10 »
Louis (N.). Op. 131. Andante et rondo 9 »

Arrangements divers pour Violoncelle avec Piano, Violon seul, Flûte, Hautbois, Cornet à pistons.
Harmonie militaire, etc. — Danses pour le Piano à deux et à quatre mains.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, à Paris, 103, rue de Richelieu, au 1er.

L'ESPÉRANCE

Prix : 6 fr. *Chœur religieux* DE **G. Rossini** — *Transcrit pour le Piano* PAR **Paul Bernard** **Prix : 6 fr.**

DU MÊME AUTEUR, PUBLIÉ PRÉCÉDEMMENT :

Transcription pour le piano, la **CHARITÉ** Chœur religieux de Rossini. | Transcription pour le piano de **LA FOI** Chœur religieux de Rossini.

OPÉRAS CÉLÈBRES

Transcriptions et Fantaisies pour la flûte avec accompagnement de Piano,

PAR

HENRI ALTÈS

Première flûte à l'Académie impériale de musique, membre de la Société des concerts et de la musique de l'Empereur.

1re livraison. — Op. 16.
ROBERT LE DIABLE
N° 1. **Transcription.** Prix : 7 50. | N° 2. **Fantaisie.** Prix : 7 50.

2e livraison. — Op. 17.
LES HUGUENOTS
N° 1. **Fantaisie.** Prix : 9 fr. | N° 2. **Caprice.** Prix : 7 50.

3e livraison. — Op. 18.
LE PROPHÈTE
N° 1. **Transcription.** Prix : 7 50. | N° 2. **Fantaisie.** Prix : 9 fr.

4e livraison.
L'ÉTOILE DU NORD
N° 1. — **Fantaisie.** — Prix : 9 francs.

— *Op. 19.*
LE PARDON DE PLOERMEL
N° 2. — **Fantaisie.** — Prix : 9 francs.

JEANNE LA ROUSSE

Chanson

Tirée du roman : MADEMOISELLE CLÉOPATRE.
Paroles de M. ARSÈNE HOUSSAYE, mise en musique
Et dédiée à Mlle DESIRÉE ARTOT par

N° 1. *Soprano ou Ténor.* Prix : 3 francs.

N° 2. *Baryton ou Contralto.* Prix : 3 francs.

JACQUES OFFENBACH

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 40. 2 Octobre 1864.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Biographie universelle des musiciens : François-Joseph Fétis (3e article). — Théâtre des Bouffes-Parisiens : réouverture ; *le Manoir des La Renardière*, opérette-bouffe en un acte, paroles de M. Mestépès, musique de M. Emile Jonas. — Devienne (4e article), par **Arthur Pougin**. — Revue critique. — Nouvelles et annonces.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE DES MUSICIENS.

(SECONDE ÉDITION.)

FÉTIS (François-Joseph).

(3e article) (1).

Vers la fin de 1826, engagé dans de grands travaux de différents genres, il conçut un projet que plusieurs de ses amis condamnèrent comme téméraire, et dont ils considérèrent la réalisation comme impossible : ce projet était celui d'un journal uniquement consacré à la musique. Jamais publication de ce genre n'avait pu subsister en France, car personne (les musiciens pas plus que d'autres) ne lisait ce qui concerne la musique, et l'on ne croyait pas qu'il fût possible de former une classe de lecteurs pour un écrit spécialement consacré à cet art. Dans le premier projet de Fétis, Castil-Blaze devait s'associer à lui, et se charger de rendre compte des représentations d'opéras et des concerts. Mais des engagements antérieurs ne permirent pas à ce critique de prendre part à la nouvelle entreprise projetée, et Fétis prit dès lors la résolution de faire seul ce journal, convaincu qu'il y aurait, dans l'unité de doctrine et de vues d'un tel écrit, avantage pour le public et pour l'art. C'est contre ce projet gigantesque que s'élevèrent les amis de Fétis, persuadés que les forces d'un seul homme ne pourraient y suffire. Cependant, ils ne purent ébranler sa résolution, et *la Revue musicale* parut pour la première fois au commencement du mois de février 1827, et fut continuée sans interruption jusqu'à la fin de la huitième année, au mois de novembre 1835. A l'exception de dix ou douze articles, Fétis rédigea seul les cinq premières années, dont l'ensemble forme environ la valeur de *huit mille pages*, in-8° ordinaire. Pendant les trois premières années, il donna chaque semaine vingt-quatre pages d'impression, d'un caractère petit et serré, et la quatrième année, trente-deux pages d'un plus grand format. Pendant ce temps, il lui fallut assister à toutes les représentations d'opéras nouveaux, aux reprises des anciens, aux débuts des chanteurs, aux concerts de tout genre, visiter les écoles de musique, s'enquérir des nouveaux systèmes d'enseignement, visiter les ateliers des facteurs d'instruments pour rendre compte des nouvelles inventions ou des perfectionnements, analyser ce qui paraissait de plus important dans la musique nouvelle, lire ce qui était publié, en France ou dans les pays étrangers, sur la théorie, la didactique ou l'histoire de la musique, prendre connaissance des journaux relatifs à cet art publiés en Allemagne, en Italie et en Angleterre, et même consulter un grand nombre de Revues scientifiques, pour les faits négligés par ces journaux ; enfin, entretenir une correspondance active, et tout cela sans négliger les devoirs de professeur de composition au Conservatoire, et sans interrompre d'autres travaux sérieux. Quelquefois même, des circonstances inattendues l'obligeaient à entreprendre des ouvrages auxquels il n'était pas préparé ; c'est ainsi qu'en 1828 il écrivit un mémoire de 56 pages in-4°, sur une question mise au concours par l'Institut des Pays-Bas, concernant le mérite et l'influence des musiciens belges pendant les XIVe, XVe et XVIe siècles, et qu'en 1839 il céda aux instances d'un libraire, en composant *la Musique mise à la portée de tout le monde*, ouvrage destiné à donner des notions de toutes les parties de la musique aux personnes qui ne sont pas musiciennes. Il était peut-être impossible qu'au milieu de tant d'activité et dans une rédaction si rapide, il ne se glissât point des erreurs de faits, et sans doute on peut en signaler plusieurs ; mais il ne faut pas oublier que souvent les articles étaient improvisés dans l'imprimerie, lorsque la *copie* manquait pour remplir le journal, ou lorsque quelque circonstance obligeait à changer inopinément, et au moment de mettre sous presse, la disposition primitivement adoptée.

Des négligences de style se font aussi remarquer dans la rédaction de *la Revue musicale* ; les mêmes considérations peuvent peut-être leur servir d'excuse. Il est bon de remarquer d'ailleurs que, pendant plusieurs années, Fétis a rédigé le feuilleton musical du journal intitulé *le Temps*, conjointement avec *la Revue*, et qu'il a même plusieurs fois écrit trois articles dans le même jour sur un opéra nouveau ; de ces trois articles, qui formaient ensemble à peu

(1) Voir les nos 38 et 39.

près vingt-cinq pages in-8° d'impression, un était destiné à *la Revue musicale*, le second au *Temps*, le troisième au *National*; dans chacun d'eux, l'ouvrage était considéré sous un aspect différent; tous les trois paraissaient le même jour, c'est-à-dire le surlendemain de la représentation. Malgré ses imperfections, *la Revue musicale* a joui de beaucoup de faveur auprès des amateurs de musique; aujourd'hui même qu'elle a cessé de paraître, parce que, éloigné de Paris, son ancien rédacteur n'y pouvait plus donner de soins, elle est considérée comme un livre de bibliothèque; les exemplaires en sont recherchés et se vendent cher, parce que toutes les questions de quelque importance y ont été agitées et traitées avec développement, et parce qu'on y aperçoit partout les vues consciencieuses d'un artiste qui se dévoue à son art. Ce journal a d'ailleurs produit un grand bien en France ; il y a augmenté le nombre des amateurs de musique, a échauffé leur zèle, fait fonder en beaucoup de lieux des écoles et des concerts publics; a formé des lecteurs à la littérature musicale et des critiques pour les journaux; l'érudition en musique a même fait tant de progrès parmi les Français, depuis la publication de *la Revue*, que les livres qui y sont relatifs, et qui étaient autrefois dédaignés, se vendent maintenant à des prix très-élevés.

Dans plusieurs écrits, Fétis avait essayé de démontrer que l'histoire de l'art indique un développement progressif dans les formes, et d'avancement dans les moyens, mais qu'il n'y a eu que transformation dans l'objet, qui est d'émouvoir. Il lui semblait d'autant plus nécessaire d'insister sur ce point, que des préjugés contraires, répandus non-seulement parmi les gens du monde, mais aussi chez les artistes, font considérer la musique comme étant dans une progression incessante; ce qui a pour résultats inévitables de faire rejeter comme suranné tout ce qui n'est pas de l'époque actuelle, d'ébranler la foi de l'artiste en la réalité de son art, de ne présenter les émotions de générations passées que comme de puériles illusions, enfin, de n'offrir l'histoire des monuments de la musique que comme celle de tristes débris d'un monde à jamais oublié. Si des acquisitions de moyens physiques sont faites, on perd, en mettant trop de prix à ces moyens, du côté de la naïveté de la pensée; on se formule, et l'état d'excitation dans lequel on se tient incessamment émousse le principe de la sensibilité. Cette opinion toutefois faisait peu de conversions, parce qu'elle avait à combattre une actualité sans cesse agissante. En 1832, Fétis conçut le plan de ses concerts historiques, comme le meilleur moyen de triompher des résistances des plus incrédules. Cette heureuse idée, accueillie avec enthousiasme, a porté ses fruits, et les concerts de la musique des XVIe et XVIIe siècles, ainsi que celui de l'origine et des développements de l'Opéra en Italie, en France et en Allemagne, ont prouvé, par le vif intérêt qu'ils ont excité, que les assertions de Fétis, à l'égard des qualités distinctives de l'art à toutes les époques, étaient dans le vrai. Et pourtant, malgré ses soins, il ne put parvenir qu'à une exécution fort imparfaite, à cause de la difficulté de faire les études convenables pour bien rendre la musique ancienne, à moins que ce ne soit dans une école dirigée par une intelligente et puissante volonté. D'après le succès éclatant obtenu par ces concerts en l'état d'imperfection où il a fallu les donner, on peut juger de l'effet prodigieux qu'ils auraient produit si les morceaux de musique y eussent été rendus avec le fini, l'ensemble désirable, et dans leur véritable sentiment. Cette belle œuvre d'art se réalisera peut-être quelque jour.

Peu de temps après que le premier concert historique eut été donné, et après avoir vu son succès, Fétis voulut essayer l'effet que produirait sur un certain nombre d'artistes et d'amateurs un cours de la philosophie et de l'histoire de la musique, établi sur un ensemble nouveau d'idées et de faits, résultat de vingt années de réflexions et de travaux; il ouvrit ce cours gratuit au mois de juillet 1832. Dans les leçons qu'il y fit, il n'aborda que quelques-unes des questions qui sont l'objet de l'ouvrage qu'il publiera sous le titre de *Philosophie de la musique*; mais ces questions excitèrent le plus vif intérêt. Il établit : 1° que l'oreille n'est qu'un organe de perception qui n'apprécie pas les rapports des sons, et que cette appréciation est l'acte d'une faculté spéciale; 2° que cette faculté d'appréciation des rapports des sons n'établit pas d'une manière absolue les idées de convenance ou d'inconvenance de ces rapports, mais qu'elle formule ces idées en raison de l'ordre de faits au milieu desquels se trouve placé l'individu soumis à l'action des sons et des habitudes de perception qu'il a contractées dès sa naissance ; assertion qu'il démontrait par la diversité des échelles musicales en usage chez différents peuples, et par les sensations opposées qu'elles développent chez les individus qui y sont accoutumés et chez ceux qui y sont étrangers. Cette considération le conduisit à examiner les conformations des différentes échelles de sons qui ont été en usage jusqu'à ce jour; il démontra que chacune a été destinée à un objet particulier; enfin que, chacune, suivant sa constitution, a eu des résultats nécessaires et conformes à cet objet. 3° Il classa ces échelles musicales en rationnelles et irrationnelles, inharmoniques et harmoniques, et fit voir que ce n'est pas seulement par la nature des intervalles des sons que chacune de ces gammes a un caractère particulier, mais aussi par l'ordre dans lequel ces intervalles sont rangés; car la gamme moderne du ton d'*ut* majeur, par exemple, étant commencée par *fa*, la tonalité change à l'instant, parce que l'ordre des intervalles est interverti; les mélodies deviennent étranges, et la plupart des combinaisons et des successions harmoniques cessent d'exister. Telle est la constitution d'une gamme majeure de la musique des Chinois. Cette considération conduisit le professeur à faire remarquer que la division mathématique d'une corde et les rapports de nombres par lesquels se déterminent les proportions des intervalles, sont impuissants à former une échelle musicale, parce que, dans ces opérations numériques, les intervalles se présentent comme des faits isolés, sans liaison nécessaire entre eux, et sans que rien détermine l'ordre dans lequel ils doivent être enchaînés; d'où il conclut que toute gamme ou échelle musicale est le produit d'une loi métaphysique, né de certains besoins ou de certaines circonstances relatives à l'homme. C'est ainsi qu'il fit voir que les dispositions lascives des peuples orientaux ont donné naissance aux petits intervalles de leur chant langoureux; que le découragement des peuples asservis a fait naître chez tous les gammes mineures; enfin, que le caractère de dévotion grave et de calme résignation, qu'on trouve dans la prière des chrétiens catholiques romains, a donné naissance à la tonalité du plain-chant, dépouillé de tout accent passionné. 4° Cette tonalité du plain-chant servit au professeur à démontrer invinciblement que toute échelle musicale engendre des faits analogues à sa nature; ainsi, la note sensible n'existant point avec un rapport au quatrième degré, dans cette tonalité, l'harmonie ne pouvait être que consonnante, et seulement mêlée de dissonances artificielles de prolongation. Or, dans un tel système de musique, il n'y avait point de modulation possible, car toute modulation se fait par l'harmonie dissonante naturelle de la dominante; s'il y avait quelquefois un changement de ton dans la musique de la tonalité du plain-chant, ce changement se faisait sans liaison, car l'élément de la transition n'existait pas, et les efforts de Vicentino, de Marenzio et d'autres, pour faire de la musique chromatique, échouèrent contre cette difficulté, ce que n'ont pas vu ceux qui ont parlé de ces choses. Il suit de là que la musique composée dans le système de la tonalité du plain-chant est *unitonique*, c'est-à-dire d'un seul ton. 5° Lorsqu'un compositeur osa faire entendre dans les dernières années du XVIe siècle l'harmonie dissonante naturelle, il crut ne faire qu'une

nouveauté hardie d'harmonie ; mais il changea tout à coup la tonalité, en créant la véritable note sensible, par son rapport avec le quatrième degré. Dès lors l'accent passionné fut trouvé ; la musique dramatique en fut le résultat immédiat, et la musique religieuse commença à s'altérer, en perdant son caractère calme et grave; l'élément de la transition existait, et la musique devint *transitonique*. Tout était lié dans ce nouveau système comme dans le précédent. 6° Plus tard, le désir de multiplier les accents passionnés a fait imaginer d'altérer les notes naturelles des accords, pour leur donner des attractions ascendantes ou descendantes; au moyen de ces attractions, appelées *enharmonies*, on est parvenu à multiplier les relations d'un ton avec d'autres tons; de telle sorte qu'une même note et une même harmonie peuvent se résoudre en plusieurs tons différents; d'où résulte un système de tonalité multiple désigné par Fétis sous le nom d'ordre *pluritonique*. Ce système est celui qui est maintenant communément employé. Ce professeur, l'imaginant *à priori* poussé jusqu'à ses dernières limites, l'a formulé de cette manière : *Un son étant donné, trouver des combinaisons harmoniques par lesquelles il puisse se résoudre dans tous les tons, et dans tous les modes*, et il a trouvé toutes ces combinaisons en généralisant le principe de l'altération. Ainsi s'est trouvé complété de la manière la plus absolue, le système général de la génération harmonique qu'il avait commencé à formuler en 1816. L'étonnement de son auditoire fut porté à l'excès quand on entendit quelques-unes de ces combinaisons, dont les résolutions étaient complétement inattendues. Fétis a donné le nom d'*omnitonique* à ce système de succession harmonique. S'arrêtant à ce point où il était arrivé, il a fait remarquer que tout ce qu'il venait d'avancer, sur ces diverses transformations de tonalité, était prouvé par les monuments de l'histoire de l'art. C'est aussi en cet endroit qu'il a démontré que dans l'ordre pluritonique, et, *à fortiori*, dans l'omnitonique, la justesse invariable, c'est-à-dire la proportion exacte des intervalles, n'existe pas plus que le tempérament, parce que les altérations momentanées des notes des accords font naître de perpétuelles appellations ascendantes ou descendantes, qui obligent les musiciens doués d'un instinct délicat à modifier incessamment les intonations. Depuis lors il a fait une suite d'expériences très-minutieuses par lesquelles il est parvenu à déterminer le nombre de vibrations dont les notes altérées diffèrent en raison de leurs combinaisons et de leurs résolutions. Le système d'harmonie, et celui de contre-point ou de l'art d'écrire, exposés dans les livres publiés par Fétis, ou inédits, ainsi que son *Histoire générale de la musique*, ne sont que les développements de cette philosophie des tonalités, et des rapports de celles-ci avec l'organisation humaine. Un travail analogue a été fait par lui sur la mesure, le rhythme et la sonorité, matières neuves qui, développées dans la *Philosophie de la musique*, feront connaître *à priori* la destination future de l'art, et qui pour la première fois présenteront cet art dans un système homogène et complet, d'accord avec ce qu'enseigne l'expérience de tous les temps et avec les faits historiques.

(*La suite prochainement.*)

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS.

RÉOUVERTURE.

LE MANOIR DES LA RENARDIÈRE,

Opérette-bouffe en un acte, paroles de M. Mestépès, *musique de* M. Emile Jonas.

(Première représentation le 29 septembre 1864.)

Annoncée d'abord pour le 20 septembre, la réouverture des Bouffes-Parisiens a eu lieu le 29, non sans quelques tiraillements provoqués par le changement de direction de ce théâtre. Nous nous abstiendrons de rechercher les causes de la petite révolution de palais qui a décidé M. Varney à donner sa démission, et brouillé Jacques Offenbach avec le théâtre. Il ne nous appartient pas de mettre imprudemment notre doigt entre l'arbre et l'écorce; tout ce que nous pouvons faire, c'est de juger la nouvelle direction selon ses œuvres, et nous userons de ce droit-là.

Ainsi, il avait été question d'un opéra-féerie, de Grisar, pour le début de la saison ; et, au lieu de cela, que nous ont-ils donné ? Deux reprises d'anciennes pièces, *M'sieu Landry* et *les Dames de la Halle*, plus une nouveauté en un acte, *le Manoir des la Renardière*. Franchement, le programme laissait à désirer.

Nous croyons d'ailleurs que la direction est bien près de se fourvoyer en prenant pour enseigne *la fantaisie* sans Offenbach. Certes, même avec l'auteur d'*Orphée*, c'est un genre dont il ne faut pas abuser; mais, en dehors de lui, il n'en faut pas user du tout.

Le Manoir des la Renardière ne supporte guère l'analyse ; c'est ce qu'on appelle vulgairement une *scie* montée par un petit paysan amoureux, pour dégoûter des marchands de la rue Saint-Denis de venir habiter un château qu'ils ont acquis à beaux deniers comptants. Le marquis et la marquise de la Renardière, escortés d'un crétin de valet qui est épris des charmes plantureux de sa maîtresse, résistent tout d'abord au mauvais vouloir de leurs vassaux; mais le héros d'une certaine ballade vient les hanter pendant leur sommeil, sous la forme d'un pendu, et ils se hâtent de déguerpir au petit jour, abandonnant la place à leurs matois persécuteurs.

L'auteur de la musique de cet opéra bouffe est M. Emile Jonas, professeur au Conservatoire, dont le talent, fin et distingué, était digne de rencontrer un canevas mieux approprié à ses aptitudes. Il est vrai que, dans la première partie surtout, la situation hésite à tourner au burlesque, et que presque tous les morceaux, placés au commencement de la pièce, reposent sur une idée plutôt gracieuse que bouffonne ; aussi M. Jonas a-t-il tiré un excellent parti de deux gentils couplets pour voix de femme, d'un duetto et d'un terzetto qui se succèdent avant l'entrée des la Renardière. Nous aimons moins cette entrée avec accompagnement de trompettes à treize sons, et la ballade du pendu, dont nous donnerions volontiers tous les effets tapageurs pour quelques mesures d'une marche en sourdine très-réussie, ou pour une seule phrase de l'ouverture écrite avec soin dans le style archaïque qui convient à cette plaisanterie féodale.

Un début surprenant, inattendu, a été, à coup sûr, celui de Mlle Clarisse Miroy dans le rôle de la marquise de la Renardière. Si l'affiche n'en avait fait foi, on aurait eu peine à reconnaître, dans cette virago de carnaval, la touchante interprète de *la Grâce de Dieu*, ou l'héroïne dramatique qui donnait si noblement la réplique à Frédérick Lemaître dans ses plus saisissantes créations. Convenons-en néanmoins, sous quelque aspect qu'elle se présente, Mlle Clarisse Miroy a dans les veines du véritable sang d'artiste, et nous pensons qu'elle peut rendre d'utiles services, même aux Bouffes-Parisiens. Une autre débutante, Mlle Lovato, jeune ingénue, sortie récemment du Conservatoire, à la voix sympathique, n'a pas été moins bien accueillie. Quant à Mlle Irma Marié, à Désiré, Messmackre et Mlle Simon, on les a revus avec plaisir comme d'anciennes connaissances.

D.

DEVIENNE.

(4e article) (1).

Par cette substantielle analyse, le lecteur peut se rendre compte de la valeur très-réelle de l'excellente partition des *Visitandines*. On a vu plus haut que cet opéra avait été très-accueilli par la critique — telle qu'elle existait à cette époque ; il ne le fut pas moins par le public, et quarante-huit représentations de l'ouvrage données du 7 juillet, jour de sa création, au 30 décembre 1792, attestent suffisamment son succès. Mais ce succès ne se borna pas là. Devienne avait donné à Feydeau, le 10 décembre de la même année, une petite pièce en deux actes, *les Quiproquos espagnols*, dont Dejaure, qui fut le collaborateur de Kreutzer, de Berton et de Boïeldieu, avait écrit le poëme. Cette bluette fit une chute à peu près complète et ne fut jouée que trois fois. Devienne reprit alors en sous-œuvre, avec son ami Picard, les bienheureuses *Visitandines*; un acte fut ajouté à la pièce, et celle-ci fut représentée sous cette nouvelle forme le 5 juin 1793. Chose bien rare, l'ouvrage, ainsi transformé, fut accueilli par le public avec une nouvelle faveur et obtint un regain de succès qui se traduisit par plus de soixante représentations. Il n'en avait pas moins en province, où on le jouait partout, et à Paris même, lorsque de nombreux théâtres se furent établis à la suite du système de liberté créé par la Convention, c'était à qui monterait cet opéra, dont la foule était affolée. Je remarque, entre autres, le théâtre lyri-comique (ci-devant Mareux, rue Saint-Antoine, 46), qui reprit *les Visitandines* le 29 floréal an VII, et le théâtre Louvois, qui, le 20 pluviôse de la même année, faisait avec elles sa réouverture.

Et ce ne fut pas là une fureur d'un moment; on peut dire que peu d'œuvres dramatiques ont eu une carrière aussi longue et aussi fortunée. Remontées et offertes de nouveau au public de l'Opéra-Comique le 5 février 1809, interdites, en raison du sujet de la pièce, pendant tout le règne de Louis XVIII, reprises au même théâtre le 5 mars 1815, avec quelques changements et sous le titre du *Pensionnat de jeunes Demoiselles* (1), *les Visitandines* furent jouées de nouveau à l'Odéon sons un troisième titre, *les Français au Sérail*, le 28 juin suivant (2). Enfin, la dernière reprise de l'ouvrage eut lieu au théâtre Lyrique le 11 février 1852, juste soixante ans après sa création. En matière d'art, le succès ne répond pas toujours à la valeur du travail de l'artiste; mais pour qu'une œuvre, une œuvre musicale surtout, atteigne ce degré de longévité, il faut, nul ne peut le nier, qu'elle renferme des qualités sérieuses, et qu'elle soit édifiée sur des bases solides et inaltérables.

La partition des *Visitandines* a été gravée et dédiée par Devienne « à M. Louis Maillard, » son beau-père. Je ne dois pas oublier de mentionner que l'ouvrage, présenté d'abord par les auteurs aux artistes sociétaires du théâtre Favart, avait été refusé par ceux-ci, qui se mordirent les doigts de leur maladresse en voyant leurs camarades de Feydeau encaisser avec lui de magnifiques recettes.

(1) Voir les nos 31, 32 et 39.

(1) Les modifications apportées au poëme avaient été opérées par Vial, mais la musique avait été scrupuleusement respectée. Les rôles étaient tenus alors par Ponchard, Féréol, Cassel, Vizentini, Darancourt, et Mmes Paul, Belmont et Casimir. A la création, les principaux personnages avaient été remplis par Gaveaux, Châteaufort, Mmes Scio et Verteuil.

(2) Cette fois, les changements étaient plus considérables, et la pièce avait été réduite en un acte. Tois hommes de lettres avaient cru devoir prendre part à cette transformation : c'était Hyacinthe, Albertin et Fleury.

III.

Devienne avait trente-deux ans seulement lorsqu'il remporta, avec ses charmantes *Visitandines*, un de ces succès qui marquent et font époque, non-seulement dans la vie d'un artiste, mais encore dans l'histoire de l'art. Dans cet ouvrage, en effet, Devienne semblait, pour la solidité du fond aussi bien que pour l'élégance et la beauté de la forme, procéder directement de l'aimable auteur de *Blaise et Babet* et des *Trois Fermiers*, de Dezèdes en un mot, lequel, lui-même, procédait de Philidor, artiste ignoré et méconnu aujourd'hui, mais qui demeure néanmoins l'un des musiciens les plus complets et les mieux doués dont la France ait jamais pu s'enorgueillir. Cette brillante victoire lui ouvrait une carrière belle et souriante ; aussi, à partir de ce moment, sa réputation fut-elle solidement établie, et fut-il considéré comme l'un des soutiens futurs les plus dignes et les plus fermes de la jeune école musicale française, de cette école qui commençait à se renouveler vaillamment à la faveur du régime de liberté appliqué au théâtre, et à la tête de laquelle on allait voir se placer bientôt Méhul, Cherubini, Lesueur, Berton, Boïeldieu, Nicolo, entourés de beaucoup d'autres moins célèbres, mais dont le talent, pour n'être pas aussi complet, n'en était pas moins très-réel et très-vivace.

Le hasard voulait justement que Devienne se trouvât bientôt en contact immédiat avec quelques-uns de ses confrères qui, plus heureux que lui, étaient appelés à vivre assez pour avoir le temps d'affermir leur renommée et de forcer la postérité à conserver le souvenir de leur nom et de leurs travaux. Il allait entrer en collaboration avec *onze* autres compositeurs pour la partition d'un de ces ouvrages baroques comme on en voit tant naître dans les temps de troubles civils, ouvrage dont la destinée devait être bien éphémère, et que tout le talent des musiciens fut impuissant à sauver du naufrage.

Le 8 ventôse an II (26 février 1794), le théâtre Favart, qui avait pris depuis peu le titre d'*Opéra-Comique national*, représentait pour la première fois une pièce en trois actes intitulée *le Congrès des Rois*. Les paroles de cette insanité ridicule, qui n'était qu'un amas de sottes caricatures, et dans laquelle les rois européens et leurs maîtresses, le pape et Cagliostro, le bonnet rouge et la carmagnole étaient tour à tour présentés au public, étaient de Desmaillots, et la musique avait été écrite par Grétry, Méhul, Dalayrac, Kreutzer, Deshayes, Solié, Devienne, Berton, Jadin, Trial fils, Cherubini et Blasius.

Le Journal de Paris du 13 ventôse s'exprime ainsi au sujet du *Congrès des Rois*, après en avoir donné l'analyse : « La musique de cette pièce composée en commun par plusieurs auteurs célèbres, a été fort applaudie; mais vers le milieu du troisième acte, le public a commencé à témoigner son impatience ; et la mauvaise exécution du dernier ballet a excité un mécontentement général qui a empêché de finir la pièce. »

Au reste, elle fut défendue, ainsi que nous l'apprend l'almanach intitulé *les Spectacles de Paris* : « Pièce mal accueillie,—dit-il en la mentionnant,—et arrêtée, par ordre, au moment où nous écrivons. »

Le 21 thermidor an II (9 août 1794), Devienne donne à Feydeau *Rose et Aurèle*, pièce en un acte qu'il avait faite en collaboration avec Picard, et qui obtint un certain succès, malgré le peu d'intérêt répandu dans le poëme et la faiblesse de la partition, qui était à peu près nulle.

Un ouvrage beaucoup plus important, *Agnès et Félix* ou *les Deux Espiègles*, représenté au même théâtre le 5 fructidor an III (22 août 1795), n'eut pas un sort aussi heureux. La quasi-chute de cette pièce fut provoquée par les allures beaucoup trop libres, le dialogue plus que décolleté du poëme, dû pourtant à l'écrivain chaste et filandreux

qui devait, quelques années plus tard, donner le jour aux insipides et trop célèbres *Lettres à Emilie.*

Tous les journaux du temps s'accordent à trouver la pièce détestable : *la Décade* dit que « le style en rappelle trop souvent le mot de Beaumarchais : *Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante*; » et Babault, dans ses *Annales dramatiques*, assure que « l'intrigue de cet ouvrage est mal conduite », en ajoutant que « la musique a eu du succès. »

Devienne, en cette occasion, comme en la suivante, subit donc le sort de beaucoup de musiciens et paya pour son collaborateur.

Le 2 germinal an V (22 mars 1797), il donnait à Favart un acte intitulé *Volécour* ou *Un tour de Page*, que le misérable poëme de Favières faisait encore tomber, bien que ce petit ouvrage fût joué par l'élite de la troupe, Michu, Chenard, Solié, Saint-Aubin, Mmes Carline et Lefebvre.

Malgré quelques changements opérés dans le poëme à la seconde représentation, *Volécour* ne put se soutenir à la scène et ne fut joué que trois fois.

ARTHUR POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

REVUE CRITIQUE.

A. Jaël. — NOCTURNE DRAMATIQUE, *pour piano.*

Non-seulement Alfred Jaël est un éminent pianiste, dont la réputation, consacrée par les nombreux succès qu'il a obtenus à Paris, est devenue européenne depuis ses récents voyages à l'étranger, mais il est aussi compositeur très-distingué; nous n'en voulons pour preuve que ses œuvres dernières, ses transcriptions du *Pardon de Ploërmel* et du *Prophète*, ainsi que son morceau de salon, *le Carillon.* Il faut aujourd'hui ajouter à cette liste d'œuvres vraiment remarquables, le *Nocturne dramatique* qu'il vient de faire paraître. C'est une page importante moins par son étendue, qui est très-bornée, que par le charme poétique et l'expression d'originalité dont elle porte l'empreinte. Elle débute par une sorte de récitatif en arpéges qui sert de préparation à un thème ravissant, posé d'abord avec une grande simplicité par la main droite ; puis, après quelques accords passionnés, le chant est repris doucement par la main gauche, et va s'éteignant peu à peu, tandis que le haut du clavier s'y marie par un murmure chromatique et par un long trille d'un effet délicieux. Ce morceau, joué par Alfred Jaël avec la perfection, avec la grâce rêveuse et distinguée qui lui sont propres, est assurément destiné à faire sensation dans les concerts de la saison prochaine.

Charles Manry. — SIX MÉLODIES ET UNE CHANSON.

C'est surtout par ses compositions religieuses que M. Charles Manry a acquis des titres sérieux à l'estime des connaisseurs. Les messes qu'il a fait entendre dans les principales églises de Paris, et que nous avons appréciées en temps et lieu, témoignent d'une grande élévation d'idées, en même temps qu'elles dénotent une connaissance profonde de toutes les ressources de l'harmonie. Mais le talent de M. Charles Manry ne se renferme pas dans une spécialité qui, après tout, a des limites qu'on ne peut franchir. Il a écrit, pour les instruments et les voix, des pages profanes que le théâtre pourrait revendiquer, et ses gracieuses inspirations ont eu les honneurs de plus d'un concert. Les *six mélodies*, que nous avons sous les yeux, remplissent cette dernière condition et ne peuvent manquer d'obtenir, dans le cours de la saison prochaine, un succès qu'elles méritent à tous égards. Elles ont toutes un parfum de distinction et de délicatesse qui est comme le cachet du compositeur, et qui ne fait qu'ajouter un charme de plus à la variété caractéristique de chacune d'elles. Constatons d'ailleurs que les paroles de ses *mélodies* sont signées de noms qui font autorité en poésie et en littérature. *Les Heures* sont d'adorables stances de Méry, dont la pensée a été merveilleusement traduite par le musicien. *Libertas, l'Amour pauvre, Rêvons toujours*, trois fantaisies piquantes de M. Auguste Barbier, l'énergique auteur des *Iambes*, ne sont pas moins heureusement traitées; enfin, *Quand nous allons dans la campayne*, de M. Louis Ratisbonne, et *le Chandelier*, de M. Edouard Fournier, une élégie et une chansonnette, ne nous laissent que l'embarras de choisir parmi toutes ces petites pièces également réusies.

Une délicieuse chanson d'Alfred de Musset, que l'on trouve dans ses œuvres posthumes, *Bonjour Suzon, ma fleur des bois!* a aussi inspiré à M. Charles Manry une mélodie franche et originale, qui s'adapte on ne peut mieux aux paroles du poëte. C'est un vrai bijou musical qui accouplera le nom de M. Charles Manry à celui d'Alfred de Musset, comme le souvenir de certaines chansons de Béranger est devenu inséparable de la mémoire des compositeurs qui les ont mises en musique.

L.-P. Gerville. — LES COURSES DE MANTES, *grand galop de bravoure, pour piano.*

Si la musique imitative n'est pas un vain mot, c'est surtout dans la reproduction d'un pas exactement mesuré, comme celui du cheval, qu'elle se manifeste d'une manière irrécusable. Aussi le mot *galop* a-t'il une signification précise dans le vocabulaire musical, et devons-nous trouver tout naturel que M. Pascal Gerville l'emploie pour mieux accuser l'intention et la forme de ses *Courses de Mantes.* Le nouveau morceau de l'auteur du *Bengali au réveil* et des *Heures de tristesse*, est donc un galop brillant, dont les motifs sont francs et distingués, dont les reprises variées sont pleines d'entrain et de verve, et dont l'exécution, sans être des plus faciles, n'en est pas moins accessible aux mains des amateurs de moyenne force qui règnent dans les salons. *Les Courses de Mantes* sont pour M. Pascal Gerville un titre de plus à joindre à ceux que nous venons de rappeler, et qui jouissent toujours d'une vogue méritée.

Y.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *les Huguenots*, chantés par Morère, Mlle Sax, Obin, Faure, Cazaux et Mlle de Maesen. La représentation a été très-belle, et la recette a atteint près de 40,000 francs. — Mercredi Mlle Sannier a continué ses débuts dans *la Favorite.* — Vendredi on a exécuté *Guillaume Tell.*

*** La première représentation de *Roland à Roncevaux* est annoncée pour demain lundi. La répétition générale a eu lieu samedi.

*** Lundi dernier il a été donné connaissance aux chefs de service de l'Opéra des deux premiers actes de *l'Africaine.*

*** Par suite d'un arrangement à l'amiable intervenu entre M. Bagier, directeur du théâtre Italien et l'administration de l'Opéra, le ténor Naudin appartiendra définitivement à cette dernière scène. Toutefois, l'arrangement porte que M. Naudin devra se tenir dès à présent à la disposition de M. Bagier pour un certain nombre de représentations, ce à quoi le célèbre chanteur a gracieusement souscrit.

*** M. Fétis a quitté Paris; il y reviendra le 20 octobre pour suivre les études de *l'Africaine.*

*** C'est vendredi qu'aura lieu le début de Mme Gennetier dans le *Songe d'une nuit d'été.* Si l'on doit juger de son succès par celui qu'elle obtient aux répétitions, il sera grand. — On répète activement le *Capitaine Henriot.* — En attendant, *Lara, l'Eclair, le Postillon de Longjumeau*, remplissent tour à tour la salle.

*** Parmi les grands ouvrages reçus au théâtre Lyrique, on cite, comme devant être joué cet hiver, un opéra-comique en trois actes, *la Veuve des Highlands*, paroles de MM. Edouard Plouvier et Adolphe Favre, musique de M. Devin-Duvivier. — Nous avons dit antérieurement que M. Gounod, qui avait composé pour le théâtre de l'Opéra une partition sur le livret d'*Yvan le terrible*, avait retiré cet opéra, et que M. Georges Bizet, auteur des *Pêcheurs de perles*, auquel le sujet a plu, s'occupait d'en composer la musique. Cette œuvre serait destinée également au théâtre Lyrique, où elle serait représentée vers la fin de l'hiver.

*** Adelina Patti est arrivée à Paris un peu souffrante d'un mal de gorge. Par suite de cette indisposition, le théâtre Italien a rouvert ses portes hier soir par *Rigoletto.* L'opéra de Verdi a été interprété par Delle-Sedie, le ténor débutant Sarti, qui chantait à Florence au théâtre de la Pergola, Mmes Lagrange et de Méric-Lablache. — On annonce pour aujourd'hui *Lucrezia Borgia*, chantée par Naudin et Antonucci, Mmes Delagrange et de Méric-Lablache. Les opéras qui seront mis les premiers à l'étude sont: *Roberto Devereux*, de Donizetti, et *Leonora*, de Mercadante.

*** Les danseuses qui doivent former le corps de ballet du théâtre

Italien sont arrivées à Paris. On cite parmi les principales Mlles Caponi, Diani et Diamani.

*** Les sœurs Marchisio seront retenues quelques semaines encore à Florence, par l'engagement qu'elles ont contracté avec l'assentiment de M. Bagier, au grand théâtre Pagliano, qui vient d'être concédé au signor Gatti, qui a dû ouvrir le 1er de ce mois par l'opéra de Pacini, *Saffo*.

*** Brignoli, le ténor dont nous avons annoncé l'engagement par M. Bagier, est allé rejoindre à Madrid Mme Penco. Ce sont eux qui doivent y ouvrir la saison au théâtre Italien.—Une maladie retient à Naples Negrini, qui ne pourra vraisemblablement pas être rendu à Paris avant la fin du mois.

*** M. A. Varney a signifié par exploit aux intéressés du théâtre des Bouffes-Parisiens sa démission de gérant de la Société de cet établissement. D'un autre côté, on affirme que M. Eug. Prévost, qui avait été engagé par M. Varney comme chef d'orchestre, a reçu des nouveaux directeurs sa démission, et qu'il leur intente un procès.

*** Plusieurs journaux annoncent que le premier ouvrage qui sera joué aux Variétés après la *Liberté des Théâtres*, sera une grande opérette : *l'Enlèvement d'Hélène*, paroles de MM. H. Meilhac et L. Halévy, dont J. Offenbach compose en ce moment la musique.

*** Le nouveau théâtre Saint-Germain se propose d'exploiter simultanément l'opéra-comique, l'opérette et le vaudeville. Il ouvrira par *la Bouquetière de Trianon*, de M. Laurencin, et *le Libre échange*, de MM. de Leuven et Adenis. — Le spectacle qui suivra sera composé d'un vaudeville de M. Lemonnier, d'un opéra-comique en deux actes et trois tableaux, dont la musique est due à M. Samuel David, premier prix de Rome, et d'une opérette de MM. Busnak et Emile Albert; *les Fraudeurs*, de MM. Duvert, Lausanne et E. Prévost; *la Comédie aux Champs*, de MM. Narrey et Schimonn ; *la Sybille*, de MM. Denizet et Hubans; *Quarante de Bézi*, de M. A Flan et ***, sont indiqués, quant à présent, comme devant être successivement offerts au public.

*** La salle de l'Alcazar, entièrement restaurée, s'est rouverte lundi dernier. Mlle Thérésa est toujours l'étoile de ces concerts dont l'orchestre est confié à la direction de M. Hubans.

*** Nous avons dit l'enthousiasme des lyonnais pour Adelina Patti. Les chœurs du grand théâtre lui ont donné une sérénade ; ils ont chanté devant l'hôtel de Lyon, le Rataplan des *Huguenots*, le chœur de *Robin des Bois* et celui du *Songe d'une nuit d'été*. — Dimanche dernier, la jeune cantatrice assistait à la représentation du *Toreador*, au grand théâtre. Mlle Marimon chantait le rôle principal. Non contente de l'applaudir de toutes ses forces, Adelina Patti lui a jeté le bouquet qu'elle tenait à la main.

*** Un affreux accident vient d'être occasionné au théâtre de la ville d'Ulm par l'huile de pétrole. Vingt-quatre lampes attachées au lustre suspendu au plafond de la salle, ont éclaté au milieu d'une représentation, et l'huile de pétrole enflammée est tombée comme une pluie de feu sur les spectateurs, parmi lesquels se trouvaient un assez grand nombre de dames. En un instant, les robes d'une vingtaine de ces malheureuses étaient en feu et les brûlures les plus graves en sont résultées. L'une d'elles a succombé quelques heures après l'événement.

*** On nous écrit de Rome, que le 21 on y a joué *Marta*, avec le couple Bettini-Trebelli, Mlle Lanzi et Bremond. Le succès de l'Opéra de Flotow a été très-grand. La salle entière a rappelé Bettini après sa romance, et n'a pas été moins prodigue de ses témoignages de satisfaction envers sa femme, après l'air de Nancy qu'elle a dit admirablement. Mlle Lanzi (Marta), et Bremond (Plumkett), ont remarquablement concouru à l'ensemble. *Marta*, qui plaît de plus en plus, a dû être donnée quatre fois de suite et chaque fois devant une salle comble.—On monte en ce moment *Marco Visconti*, opéra de Petrella, dans lequel Mme Trebelli-Bettini chantera le rôle du ménestrel Tremacoldo, et la direction donnera ensuite *Torquato Tasso* et *il Barbière*.

*** On va jouer pour la première fois à Rome *les Huguenots*, mais la censure italienne a exigé le changement du titre et du lieu de la scène. L'ouvrage s'appellera *Renato de Groenwald*, et tous les personnages seront hollandais. Le rôle de Fidès sera rempli par Mme Bettini-Trebelli.

*** On nous écrit de Bruxelles qu'après la représentation gratuite de *Zampa*, donnée au théâtre de la Monnaie, à l'occasion des fêtes de septembre, on avait joué le soir même *le Prophète*, pour la rentrée de Mme Elmire et de Wicart. — La troupe allemande a continué ses représentations par *Une nuit à Grenade*, de Kreutzer, faiblement exécuté. — Lundi, à midi, a eu lieu au temple des Augustins la séance annuelle de la classe des beaux-arts. L'ouverture et l'hymne national, composés par Vieuxtemps pour cette solennité, y ont été exécutés. L'hymne national, chanté d'abord par quatre voix solo, puis repris par le chœur, est d'un beau caractère. Il a été chaleureusement applaudi et redemandé.

*** S. M. la reine d'Espagne vient de nommer M. François Bazin chevalier de l'ordre royal de Charles III.

*** Nous avons annoncé que le théâtre Victor-Emmanuel avait rouvert par *Il Pirata*. Depuis lors, on a donné le *Trovatore*, dans lequel Mlle Lagrua a fait son début avec un succès constaté par tous les journaux de musique italiens. *Le Pirate* dit que l'éminente cantatrice a trouvé dans le rôle de Leonora des effets qui en font une création toute nouvelle. On ne saurait dire le nombre de fois qu'elle a été rappelée. Elle a été bien soutenue par Zaccometti ; Cima était indisposé et a dû passer son air; la Ciaschetti n'a pas réussi.

*** On nous écrit de Saint-Pétersbourg que la réouverture du théâtre italien s'est faite le 19 par *la Sonnambula*. On y a chaleureusement applaudi la Fioretti et le ténor Giuglini.—Le 24, on a donné *I Puritani* pour la rentrée de Calzolari, auquel on a fait une véritable ovation. Cet éminent ténor est l'idole du public.— Le nouvel opéra de Flotow, *Naïda*, composé exprès pour le théâtre impérial, va être mis à l'étude. — De son côté, l'Opéra russe a donné l'opéra de Glinka, *Rousslan et Lioudmila*, qui n'avait pas été joué depuis longtemps. — A Moscou, on a ouvert la saison par le *Trovatore*. Le retour de la Fricci a été salué par de chaleureux applaudissements, et le débutant Prudenza bien accueilli.

*** Deux concurrents se disputent la direction du théâtre du Liceo, à Barcelone. En attendant, les artistes engagés restent dans une attente fort préjudiciable à leurs intérêts. Bottesini a été le premier à se soustraire à cette position, et il a accepté un engagement pour toute la saison d'hiver, qui lui était offert par Willert Beale. Il est parti immédiatement pour Londres, et lundi il jouait à Covent-Garden, au concert Mellon.

*** *Les Deux Aveugles*, d'Offenbach, sont destinés à faire le tour du monde. Ils viennent d'être représentés en Cochinchine, à Saïgon, où l'on a ouvert un théâtre européen, le premier qui ait été établi dans ce lointain pays.

*** La préfecture du département de la Seine publie l'avis suivant : « A la suite d'un concours entre les auteurs de pièces de vers propres à être chantées dans les réunions de l'Orphéon des écoles communales et des classes d'adultes de Paris, dix pièces, choisies par un jury spécial, entre deux mille deux cent quatorze soumises à son examen, ont été adoptées et primées. Un nouveau concours est ouvert par l'administration municipale pour la mise en musique de ces dix pièce de vers. Tout concurrent pourra se faire délivrer à l'Hôtel de ville (bureau de l'instruction publique), un exemplaire de la pièce ou des pièces de vers qu'il se proposera de mettre en musique. Les morceaux devront être écrits pour trois ou pour quatre voix au gré du compositeur, sans accompagnement. Ils seront jugés par un jury. Des médailles d'une valeur de 300 à 500 francs, selon le mérite des compositions, seront décernées pour chacun des morceaux acceptés. La propriété de ces morceaux sera acquise à la ville. Les partitions devront être envoyées à l'Hôtel de Ville (bureau de l'instruction publique) avant le 1er décembre 1864. Elles ne devront pas porter de nom d'auteur, mais une épigraphe ou une devise reproduite sur un billet cacheté dans lequel le nom de l'auteur sera inscrit. — Les manuscrits déposés ne seront pas rendus. »

*** Mme Marchesi, après avoir donné à Ostende une seconde matinée musicale par invitation, aussi brillante que la première, est rentrée la semaine dernière à Paris, où elle a repris le cours de ses leçons.

*** M. Marchesi vient de signer avec M. Harrison, le directeur de l'opéra anglais du théâtre de la Reine à Londres, un engagement pour toute la saison prochaine.

*** M. Engel, le propriétaire de l'établissement Kroll à Berlin, dont il est aussi le chef d'orchestre, se trouve à Paris, où il a engagé plusieurs artistes. Les frères Lamoury se feront entendre chez lui au mois de janvier. Arban, qui a obtenu à Berlin de si grands succès, il y a quelques mois, va y retourner prochainement et emmènera M. Demersmann et Hellebeque.

*** Un théâtre italien va être prochainement ouvert à Varsovie, sous la direction de Mérelli. M. et Mme Bettini (Trebelli) y sont engagés.

*** S. M. l'Empereur a daigné donner à la tombola des artistes dramatiques deux magnifiques vases de la manufacture impériale de Sèvres.

*** Les nouvelles qu'on reçoit de Blois sur la santé de M. Scudo sont de plus en plus affligeantes. Les violents accès de fureur auxquels il est en proie ont obligé de recourir à l'emploi de la camisole de force.

*** On annonce le prochain mariage de M. Georges Pfeiffer, pianiste et compositeur de mérite, attaché à la maison Pleyel-Woff et Ce, avec Mlle Thérèse Lemoine, petite-fille de l'honorable M. Hillemacher, directeur de la Compagnie des Quatre-Canaux.

*** M. Albert Sowinski vient de donner au Dorat, près Limoges, un concert dans lequel l'éminent pianiste compositeur a fait entendre plu-

sieurs morceaux de sa composition sur un excellent piano d'Erard. Plusieurs amateurs de Limoges avaient prêté leur concours à l'artiste, et l'auditoire nombreux a manifesté maintes fois sa satisfaction par de chaleureux applaudissements.

*** Vincent Wallace vient d'arriver à Paris. Le célèbre compositeur est entièrement rétabli d'une grave maladie qui l'avait retenu à Boulogne, et il a l'intention de passer l'hiver ici.

*** Liszt en quittant Weimar où il a été reçu avec enthousiasme, doit retourner à Rome par Vienne et Pesth ; il y donnera quelques concerts. Il est accompagné du pianiste Faussig.

*** La direction des concerts du *Gurzenich*, à Cologne, vient de prendre une décision qui intéresse les compositeurs : chaque auteur dont on exécutera une ouverture ou un chœur recevra dorénavant, à titre d'honoraires d'honneur (*Ehrensold*), 5 thalers; 10 thalers pour une symphonie ou composition chorale d'une certaine étendue, 15 et 20 thalers pour une œuvre qui remplirait en grande partie ou entièrement le concert. On sait que les droits d'auteur ne sont point ou ne sont que très-imparfaitement réglés en Allemagne. Il est donc à désirer que l'exemple donné par la Société du *Gurzenich* trouve de nombreux imitateurs.

*** Un concerto inédit et presque inconnu de Ph.-Em. Bach est en ce moment sous presse à Leipzig. C'est à Mme Szarvady, qui a découvert et arrangé ce concerto, qu'on devra cette intéressante publication. — Un nouveau concerto de Rubinstein pour le violoncelle, dédié à Piatti, va aussi être publié incessamment.

*** *Sur la Chronologie des œuvres de Beethoven*, tel est le titre d'un ouvrage de A.-W. Thayer, auteur américain, qui va paraître en Allemagne, où l'auteur se trouve depuis quinze ans occupé à recueillir tous les matériaux ayant cette chronologie pour objet. — Le second volume de la biographie de Charles-Marie de Weber, écrit par son fils, est également sous presse.

*** M. Paul Dhormoys, attaché à la haute administration de l'Opéra, et dont le caractère et l'affabilité sont appréciés de tous ceux qui l'approchent, vient de publier à la librairie centrale un joli volume intitulé *Sous les tropiques*. C'est le récit singulièrement attachant d'un voyage fait par l'auteur, qui retrace avec un rare bonheur d'expression les curieux pays qu'il a parcourus; M. Dhormoys donne dans ce livre une preuve nouvelle des qualités d'écrivain dont il a fait preuve dans un ouvrage précédent intitulé : *Une visite chez Soulouque*, dont la librairie Hachette vient de publier une nouvelle édition qui n'avait pas obtenu moins de succès lorsqu'il parut, et qui fut promptement épuisé.

*** Mme Pierson-Bodin, professeur de piano et de chant, vient de faire paraître un petit ouvrage fort utile, qui a pour titre : *Observations sur l'étude de la musique*, conseils aux parents qui veulent faire apprendre la musique à leurs enfants. Prix, 50 centimes, chez l'auteur, rue Saint-Honoré, 217, et chez Chaillot, éditeur de musique.

*** Un opuscule intéressant et fort curieux, concernant l'un des musiciens les plus fameux du xve siècle, vient de paraître chez le libraire Claudin, 3, rue Guénégaud. Il a pour titre : *Déploration de Guillaume Cretin sur le trépas de Jean Okeghem, musicien, premier chapelain du roi de France et trésorier de Saint-Martin de Tours, remise au jour, précédée d'une introduction biographique et critique, et annotée* par Er. Thoinan. M. Thoinan est l'auteur d'un petit livre fort bien fait, *les Origines de la chapelle-musique des souverains de France*, publié il y a quelques mois. La présente brochure est tirée à cent cinquante exemplaires, dont soixante-quinze seulement sont livrés au commerce ; elle est imprimée avec un soin et un goût rares, et le petit nombre de son tirage en fera certainement une rareté bibliographique fort recherchée des amateurs.

*** Aujourd'hui dimanche, au concert des Champs-Elysées, troisième réunion musicale, de 2 à 5 heures; le concert commencera à 2 heures et demie. M. Demerssman jouera *le Carnaval de Venise*. Le programme est splendide; entre autres morceaux remarquables, l'orchestre dirigé par M. Eug. Prévost exécutera *la Charité* de Rossini, deux brillantes fantaisies sur *la Fille du Régiment* et sur *la Traviata*, et les belles ouvertures de *Sémiramis*, de *la Bohémienne* et des *Joyeuses Commères de Windsor*.

*** Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, fête parisienne au pré Catelan. Deux orchestres, bal d'enfants, etc.

*** Les représentations de physique et d'astronomie de M. Robin remplissent chaque soir la salle de ce charmant et instructif théâtre.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — M. Howard Glover annonce une série de grands festivals de musique qui doivent avoir lieu au théâtre de Drurylane à partir du 1er octobre. Le programme promet, entre autres morceaux, la symphonie pastorale de Beethoven, *avec une action dramatique et scénique*, et un arrangement pour orchestre seul de la scène de la gorge des loups du *Freyschütz*, accompagnée d'*apparitions de spectres impalpables*. — Les concerts d'Alfred Mellon sont toujours fort suivis à Covent-Garden. Ceux de Jullien fils viennent de commencer au théâtre de Sa Majesté. Le violoniste Lotto, Mlle Liebhardt, le cornettiste Luigini et la pianiste Mariot de Beauvoisin s'y sont fait entendre avec succès. Prochainement doivent y paraître un corps de musique militaire danois et des chanteurs danois.

*** *Cologne.* — L'opéra nouveau de Max Bruch, *Loreley*, est à sa sixième représentation. On le monte également au théâtre de la Cour, à Mannheim.

*** *Berlin.* — Le ténor Dr Gunz, du théâtre de la cour de Hanovre, a été engagé pour quelques représentations à l'Opéra royal, où il a débuté avec succès dans le rôle de Don Octavio de *Don Juan*. — On va remonter le ballet, *la Jolie fille de Gand*. — Le théâtre Wattner, reconstruit avec beaucoup de luxe et de goût, doit être ouvert le 16 novembre.

Le Directeur : S. DUFOUR.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Ce, RUE JACOB, 56,

Chez tous les libraires de France et de l'étranger,

Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu, au 1er.*

Mise en vente du Tome VII (P-Q-R-S)

DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES

MUSICIENS

ET

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié.

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.

Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME VII. — PRIX : 8 FRANCS.

En vente chez GAMBOGI frères, éditeurs, 112, rue de Richelieu (Maison Frascati), Paris.

DON PASQUALE

Opéra bouffe en trois actes, paroles françaises de MM. Alph. ROYER et G. VAEZ,

MUSIQUE DE

G. DONIZETTI

Représenté à Paris pour la première fois (en français) au théâtre Lyrique impérial, le 9 septembre 1864.

Partition pour piano et chant, in-8°, net : 15 fr. — Partition piano solo, net : 10 fr.

PIANO SEUL

Ouverture par **Labarre**..... 6 »
Adam. Six airs faciles..... 6 »
— Sérénade (en feuille)..... 2 50
Benedict (J.). Nocturne..... 6 »
— Divertissement..... 6 »
Bertini. Op. 146. Sérénade variée... 7 50
Donizetti. Suite de valses..... 7 50
Goldschmidt. Op. 1. Fantaisie brill. 9 »
Herz (Henri). Op. 134. Fantaisie brill. 9 »
Kontski (A. de). Op. 97. Gr. fantaisie 9 »
Labarre. Valse..... 3 »
Lecarpentier. Op. 72. Sérénade et rondo..... 6 »
— Op. 73. Cavatine..... 5 »

SUITE DU PIANO SEUL

Leduc. 12e bagatelle sur la sérénade (très-facile)..... 5 »
Lonis (N.). Op. 127. Rondo..... 5 »
Micheux. Op. 77. Trois fantaisies :
1. Très-facile..... 5 »
2. Facile..... 5 »
3. Morceau de salon..... 5 »
Prudent. Op. 13. Quatuor varié... 9 »
Rosellen. Op. 53. Fantaisie..... 9 »
Thalberg. Op. 67. Grande fantaisie 10 »
— Op. 67 *bis*. Sérénade extraite.. 7 50
Voss (Ch.). Op. 146. Grande fantaisie brillante..... 7 50
Wolff. Op. 81. Boléro..... 6 »

PIANO A QUATRE MAINS

Ouverture par **Labarre**... ..... 7 50
Bertini. Op. 146. Sérénade..... 9 »
Donizetti. Suite de valses..... 9 »
Louis (N.). Op. 134. Variations brill. 9 »
Rosellen. Op. 53. Fantaisie..... 10 »

HARMONIUM

Daussoigne-Méhul. Fantaisie avec piano..... 10 »
Engel. Fantaisie (solo)..... 6 »
Frelon. Quatuor transcrit avec piano 10 »
Lefébure-Wély. Op. 27. Fantaisie (solo)..... 7 50

PIANO ET VIOLON

Goria et **Herman**. Op. 29. Duo de concert..... 10 »
Louis (N.). Op. 131. Andante et rondo 9 »

Arrangements divers pour Violoncelle avec Piano, Violon seul, Flûte, Haulbois, Cornet à pistons.

Harmonie militaire, etc. — Danses pour le Piano à deux et à quatre mains.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS (Fondée en 1843)

50, rue Saint-Georges, à Paris.

MAISON ADOLPHE SAX* *

Saxophone alto MI bémol.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique. Auteur du système d'organisation et fournisseur breveté de la musique des Guides et des autres régiments de la Garde impériale. — Inventeur des instruments à pavillon tournant, des instruments à six pistons indépendants, des nouvelles timbalies, des Saxhorns, des Saxophones, etc., etc.

Tous les instruments portent le nom : **Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur,** le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

SEULE GRANDE MÉDAILLE D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS INTERNATIONALES DE 1851 ET 1855, ETC.,

EXTRAITS DES RAPPORTS DES JURYS INTERNATIONAUX DES EXPOSITIONS UNIVERSELLES DE 1851, 1855 ET 1862, **relatifs aux Saxophones (BREVET DE 1846).**

« ..... Parmi les inventeurs d'instruments de musique, la plus haute distinction est due au mérite de M. Sax, qu'on le considère soit sous le rapport de la variété et de l'excellence, soit sous celui de l'utilité de ses inventions..... M. Sax a aussi créé la classe des *saxophones*, instrument de cuivre avec un bec à anche simple, dans le genre de celui de la clarinette. L'effet de ces nouveaux instruments est d'un charme égal à l'originalité de leur son, et ils portent au plus haut degré de perfection *la voix expressive*..... Les instruments exposés par M. Sax, de Paris, réalisent un grand progrès. » (*Exposit. 1851.*)

« FAMILLE COMPLÈTE DES SAXOPHONES, INVENTÉE PAR M. ADOLPHE SAX. — ..... L'instrument se joue avec facilité, car le doigté, semblable à celui des instruments qui octavient, est peu différent de celui de la flûte ou du hautbois. Les clarinettistes parviennent en peu de temps à le bien jouer, à cause de l'analogie d'embouchure avec leur instrument habituel. Le son du saxophone est le plus beau, le plus sympathique qu'on puisse entendre. Son timbre n'est celui d'aucun autre instrument. Mélancolique, il est mieux adapté au chant ou à l'harmonie qu'aux traits rapides, quoique son articulation soit très-prompte, et que nous ayons entendu le très-habile clarinettiste Wuille exécuter sur le saxophone un solo rempli de grandes difficultés, avec beaucoup de succès. Susceptible de toutes les nuances d'intensité, le saxophone peut passer du *pianissimo* le plus absolu au son le plus énergique et le plus puissant. Ce bel instrument, dont on n'a pas compris jusqu'à ce moment toutes les ressources, compose une famille complète qui se divise en huit variétés, lesquelles sont toutes à la quinte ou à l'octave les unes des autres..... L'examen attentif de la famille des saxophones révèle des faits de haute importance ; car cet instrument est nouveau par les proportions de ses tubes, par sa perce, par son embouchure et particulièrement par son timbre. Il est complet, car il embrasse toute une famille de huit variétés, de l'aigu au grave, qui, dans leur ensemble, renferment tout le diagramme des sons perceptibles. Enfin, il est parfait, soit qu'on le considère au point de vue de la justesse et de la sonorité, soit qu'on l'examine dans son mécanisme. Tous les autres instruments ont leur origine dans la nuit des temps ; tous ont subi de notables modifications à travers les âges et dans leurs migrations ; tous enfin se sont perfectionnés par de lents progrès ; celui-ci, au contraire, est né d'hier ; il est le fruit d'une seule conception, et dès le premier jour il a été ce qu'il sera dans l'avenir. Le jury n'a que des éloges à donner à M. Adolphe Sax pour une si belle découverte. » (*Exposit. 1855.*)

« M. Adolphe Sax nous a fait entendre sa famille si intéressante de saxophones, dont la sonorité ronde et charmante joue un rôle si utile dans nos musiques militaires. Le jury a également apprécié la pureté et la justesse de ses clarinettes et la belle sonorité de ses clarinettes basses, instruments que M. Sax a régénérés depuis longtemps, et dont les autres facteurs ont en vain essayé de reproduire le timbre distingué. On a également apprécié le son moelleux de sa clarinette contre-basse..... » (*Exposit. 1862.*)

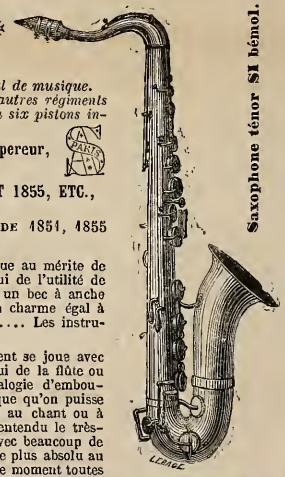
Par décision impériale du 5 mars 1855, les musiques de la Garde et toutes les musiques d'infanterie de la ligne, composées de quarante musiciens, ont huit Saxophones en double quatuor. — L'introduction des Saxophones dans les musiques de fanfare produit des résultats tels, que la plupart des régiments de cavalerie, pour lesquels ils ne sont pas ordonnancés, les ont cependant adoptés, et en font l'achat en dehors des fonds alloués pour leur musique.

Les prix des saxophones sont les suivants :

Saxophone soprano, 200 fr. — Saxophone ténor, 225 fr. — Saxophone alto, 225 fr. — Saxophone baryton, 250 fr.

La maison Adolphe Sax peut livrer à un prix inférieur une certaine quantité de saxophones d'occasion, sopranos, altos, ténors et barytons à l'ancien diapason. — Les sociétés et les clients qui ne pourraient pas solder immédiatement leurs commandes obtiendront un assez long crédit, pourvu qu'ils fournissent une garantie de solvabilité suffisante, et moyennant une augmentation de 6 pour 100 sur les prix.

Pour les propriétés et les avantages des autres inventions de M. Adolphe Sax, consulter la notice qui se distribue chez lui, 50, rue Saint-Georges.



Saxophone ténor SI bémol.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLEON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 41. 9 Octobre 1864.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra : *Roland à Roncevaux*, opéra en quatre actes, paroles et musique de M. A. Mermet, par **Paul Smith**. — Théâtre impérial Italien : réouverture. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique : *le Songe d'une nuit d'été*; début de Mme Gennetier, par **Léon Durocher**. — Devienne (5e article), par **Arthur Pougin**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

ROLAND A RONCEVAUX,

Opéra en quatre actes, paroles et musique de M. A. Mermet.

(Première représentation le 3 octobre 1864.)

C'est assurément une singulière et curieuse histoire (d'autres même disent *légende*) que celle du compositeur qui jusqu'ici ne s'était fait connaître au monde musical que par la partition de *David*, opéra en trois actes, dont les paroles étaient de MM. Alexandre Soumet et Félicien David, et qui, représenté le 3 juin 1846, obtint un succès peu durable. La légende nous apprend que M. Mermet, fils d'un officier général de l'empire, était destiné par sa famille à la carrière dont l'École polytechnique ouvre les portes, mais l'étude de la flûte l'en détourna, et l'instinct musical n'eut pas de peine à l'enlever aux sciences exactes. On voulait qu'il fût officier, comme son père et son oncle; il déclara qu'il serait compositeur, et se mit à travailler ardemment pour le devenir. Au bout de quelques années il donna, en collaboration avec M. Carmouche, un opéra intitulé *la Bannière du roi*, sur le théâtre de Versailles. Ensuite vint *David*, reçu avec enthousiasme dans un petit comité, chez Mme Stoltz, qui devait en remplir le rôle principal. M. Mermet n'assistait pas à la séance où l'on décidait de son sort : ses chants ne lui arrivaient que de loin par les fenêtres, et il ne sut le résultat que le lendemain. L'ouvrage ne répondit pas à ce que le directeur et l'actrice s'en étaient promis; le costume guerrier de David ne suffit pas à réchauffer un drame tristement biblique, et, malgré d'estimables qualités, les inspirations de M. Mermet n'étaient pas de force à renouveler le miracle opéré par celles de Rossini sur le canevas de *Moïse*.

C'était donc une revanche à prendre, et il y a de cela dix-huit années! Pendant tout ce temps, qu'a fait M. Mermet? Ce qu'il a fait? *Roland à Roncevaux*, paroles et musique. Il n'avait peut-être pas été très-content de ses poëtes; il résolut de se faire poëte lui-même, de se choisir un sujet, de l'arranger à sa façon, de le tailler à sa fantaisie. C'est assez bien porté de nos jours, et ce procédé s'appuie d'imposantes autorités. Est-ce donc seulement par orgueil et par une foi aveugle en sa double vocation, qu'un musicien se permet de trancher du poëte et de tenter ce que Lully, Rameau, Gluck, Spontini, Meyerbeer, Halévy, Rossini, Auber n'auraient osé entreprendre? Les poëtes ne sont-ils pas pour quelque chose dans cette disposition des musiciens à se passer d'eux? Plusieurs, et dans ce nombre les plus renommés, les plus habiles, n'ont-ils pas quelquefois refusé absolument leur concours, ou ne l'ont ils accordé qu'en exigeant des garanties, comme jadis l'abbé Pellegrin de Rameau? Les poëmes ainsi achetés valaient-ils toujours ce qu'ils avaient coûté? Que de musiciens entraînés dans l'abîme par les poëtes, enterrés sous les ruines de leurs conceptions malheureuses!

Tels sont les motifs qui ont pu déterminer M. Mermet, l'un des hommes les plus modestes et les plus patients (il a fait ses preuves), à lever le drapeau de l'indépendance. Ce que nous admirons surtout, c'est qu'aspirant à une revanche, il ait voulu ne la devoir qu'à lui, à ses propres efforts, et qu'il l'ait attendue avec tant de calme, de dignité, de confiance, sans se plaindre, sans s'irriter, sans lancer ses colères au ciel et ses mépris à la terre. Enfin, il est parvenu à son but; après avoir erré tant soit peu de théâtre en théâtre, *Roland à Roncevaux* a trouvé un port dans celui que l'auteur avait toujours en vue, pour que sa revanche fût complète, et maintenant il ne lui manque plus rien. Je me garderai de surfaire le mérite et le succès de *Roland*; j'en parlerai simplement, sincèrement, comme l'auteur doit aimer qu'on en parle : l'hyperbole ne me semble pas plus digne de son caractère que de son talent.

Roland à Roncevaux, c'est un des souvenirs néfastes marqués en traits de sang dans notre histoire. J'aurais préféré un autre sujet à ce funeste épisode d'un règne si fécond en grandeur et en gloire, mais tout à l'heure nous verrons ce qui dans cette page funèbre a séduit l'auteur et lui a fourni la plus brillante partie de son œuvre. Disons d'abord qu'au premier acte, le lieu de la scène est un château des Pyrénées; on s'y dispose à célébrer l'hymen du comte Ganelon et de la belle Alde, qui déteste son futur époux.

Du comte Ganelon je suis la prisonnière,
Au lit de mort, mon père,
Sur moi lui donna tout pouvoir;
Le comte est maître en mon manoir.

Cette confidence est faite à Saïda, fille d'un émir et prisonnière aussi, mais qui va être rendue à la liberté. Cette double captivité, dont l'une va finir et l'autre se continuer dans l'hymen, jette quelque obscurité sur l'exposition. Saïda propose à la belle Alde de l'emmener avec elle parmi les Sarrasins; Alde hésite, on le conçoit. Déjà un pâtre, venant de Roncevaux, a répondu aux gens qui l'interrogeaient :

C'est du nouveau que vous voulez savoir?
Eh bien! l'empereur Charlemagne
Avec ses douze pairs arrive d'Allemagne :
Et nous, de nos yeux nous verrons
Ces grands soldats de fer, ces comtes, ces barons;
Et ce rude enfant de la Gaule,
Qui, chez les Saxons insoumis,
De sa lance perçant jusqu'à trois ennemis,
Qu'il emportait sur son épaule,
Enfin Roland, le guerrier sans rival,
Avec son cor d'ivoire, avec sa Durandal.

Et ce fantastique Roland n'est pas seulement l'effroi des ennemis de son oncle, le grand empereur, qui, par parenthèse, n'était encore que roi en l'année de grâce 778; il est de plus le rêve de la belle Alde: il trouble ses veilles, il fait battre son cœur. A peine nous a-t'elle dit ces choses que l'on annonce un chevalier *conduit par la tempête* ; ce chevalier, c'est Roland qui offre son appui à la belle éplorée :

Quand je chaussai l'éperon d'or,
Je jurai de punir le crime,
De protéger ceux qu'on opprime,
De mon serment je me souviens encor.

Alde lui dénonce *le sombre chevalier, qui de son amour l'obsède et va venir l'épouser* : Ganelon vient en effet, suivi de l'archevêque Turpin, ce qui n'empêche pas Roland d'apostropher rudement le comte et de le défier au combat. L'archevêque s'interpose et au nom de l'empereur, à qui leurs bras appartiennent, défend aux chevaliers de se battre, hormis contre les Maures d'Espagne; Ganelon médite un enlèvement nocturne de la beauté rebelle, et Roland part en entonnant à pleine voix :

Superbes Pyrénées
Qui dressez dans le ciel
Vos têtes couronnées
D'un hiver éternel.
. . . . . .
Voici venir les Francs.

Le second acte se passe à Saragosse dans le palais de l'émir : Alde s'y entretient avec Saïda; elle voudrait bien savoir si Roland l'aime un peu, lui qui n'est sensible qu'à la gloire. Saïda lui en fournit le moyen.

Un rendez-vous aux clartés des étoiles
Sous mon costume éloigne tout danger.
Près de Roland, couverte de longs voiles,
Selon ton cœur, tu peux l'interroger.

Ainsi dit, ainsi fait : Alde se déguise comme pour un bal masqué, mais bientôt elle se révèle : Roland échange avec elle des protestations et des serments. L'émir survient, et croyant trouver sa fille en conversation criminelle, il insulte le paladin, qui, pour toute réponse, lui ordonne de préparer son tribut.

Quant à la noble châtelaine
Vers Charlemagne je l'emmène.
Dans une heure je partirai.

Une heure, c'est plus qu'il n'en faut à l'émir, à Ganelon et autres vauriens de même trempe, pour tramer leurs noirs complots. La haine de Roland sera leur mot d'ordre, et sa dépouille paiera leurs lâches exploits. Ils se la partagent d'avance : celui-ci veut sa Durandal, celui-là son cor d'ivoire, un autre son armure, sa lance au gonfanon blanc. Comme il est toujours le premier quand on marche en avant, le dernier quand on se retire, ils l'attendront dans le *vallon sombre* de Roncevaux.

Les deux actes dont le sommaire précède, peu chargés d'action, peu riches d'invention, ne servent à peu près que de prologue au troisième, dans lequel toute la pièce réside, si du moins il y a pièce. En tout cas, pièce ou fabliau, drame ou rêve, chanson de geste, ballade ou complainte, il y a là une idée originale, hardie, et même tellement hardie, que pas un auteur de profession n'eût eu le courage de la risquer. Ce courage, M. Mermet le doit sans doute à son inexpérience, et il faut qu'il lui rende grâce, car elle lui a procuré ce que son triomphe a eu de plus éclatant, de plus décisif. Le troisième acte commence, et nous sommes au fond du *vallon sombre*. Dès le premier acte en apercevant la belle Alde, et en sentant les atteintes de l'amour, Roland ne nous avait point dissimulé le péril qu'il courait, et il avait dit :

Mon cœur, mon cœur, point de faiblesse :
J'entends un ange me crier :
Roland tu m'as fait la promesse
D'avoir toujours *un cœur d'acier*.

Belle promesse, mais difficile à tenir! Plus l'amour s'accroît, plus le remords augmente, plus le héros se désespère. L'archevêque Turpin tient à savoir pourquoi et le héros s'explique en ces termes. Je transcris le morceau tout entier :

J'étais bien jeune encor, lorsque je vis en rêve
Un ange radieux, le bras armé d'un glaive,
Il marchait devant moi, me montrant le chemin...
Sans peur je le suivais... Quand j'aperçois soudain
Une église en ruine, un sombre cimetière...
L'ange s'arrête; à sa voix l'éclair luit...
Il me montre une tombe, en soulève la pierre,
Y jette son épée... et tout s'évanouit!
Je l'avais déjà vu, ce sombre cimetière;
Dès le matin j'y cours, et, sous la pierre,
Je découvre au milieu d'ossements, de débris,
Un glaive sur lequel je vois ces mots écrits :

(*Il tire son épée et montre à Turpin la légende.*)

Je suis Durandal
Du plus dur métal.
Sans craindre personne,
Qui me portera
La victoire aura,
Son cœur s'il ne donne.
Et moi, voulant remercier
L'ange radieux de mon rêve,
Vers le ciel je tendis le glaive
Et lui promis d'avoir un cœur d'acier.
Hélas! j'ai trahi ma promesse...
Pardonne-moi, prêtre, je m'en confesse;
L'amour est le plus fort, il me tient enchaîné;
Par l'ange du Seigneur je suis abandonné.

(*Il se prosterne aux genoux de Turpin et laisse tomber son épée.*)

Comprenez-vous la nouveauté, l'étrangeté de cette situation? D'une part une épée, qui veut être aimée exclusivement, de l'autre une femme qu'on ne peut délaisser, trahir! L'archevêque se constitue l'avocat de l'épée, Alde vient plaider pour elle-même, et voilà Roland placé entre deux principes, deux entraînements, comme Robert le Diable entre Bertram et Alice. Qui sait comment la lutte se termine-

rait, si le pâtre, toujours chargé dans la pièce du rôle de messager, ne venait annoncer que les Sarrasins cernent les Francs de toutes parts; l'un de ces derniers dit à Roland :

A l'émir nous sommes vendus,
Roland, sonne ton cor d'ivoire
Et Charles reviendra pour nous porter secours.

Mais le héros se refuse noblement à laisser échapper un indice de terreur.

Amis, en Dieu prenez courage!
A travers ces païens, condamnés à périr,
Je vous ouvre un passage.

Alors l'enthousiasme chevaleresque et religieux est porté à son comble. Nous assistons à une scène de Thermopyles chrétiens. L'archevêque invite les soldats, les chefs à se confesser; Roland appelle les douze pairs, chacun par son nom, et tous les Francs s'élancent d'un seul bond, en répétant un suprême cri de guerre : *Montjoie et Charlemagne.* Je n'ai jamais entendu rien de plus chaleureux, de plus vigoureux que cette *Marseillaise* d'un temps fabuleux qui retentit comme l'airain et enivre comme la poudre. Napoléon Ier disait que l'*Hector* de Luce de Lancival était une tragédie de quartier général, et nous dirons que le chœur de *Roland* est un véritable morceau d'avant-garde, qui passera dans toutes les musiques militaires, et s'installera au répertoire de tous les orphéons. La salle entière, électrisée par ces fiers accents, a redemandé le chant, en l'applaudissant à outrance.

Après ce troisième acte, S. M. l'Empereur, qui était dans sa loge avec le prince Humbert, et le duc de Leuchtenberg, son cousin, a fait venir M. Mermet et l'a complimenté de la manière la plus délicate et la plus flatteuse.

Le quatrième acte n'est qu'un épilogue très-court. La toile se relève sur le même vallon sombre, jonché de morts et de mourants; Roland, blessé, se traîne avec peine ; il s'est vengé en tuant Ganelon; il le montre à la belle Alde et il expire dans ses bras, en murmurant d'une voix éteinte :

Je veux vous servir de bannière.
. . . . . .
Montjoie et Charlemagne! En avant! en avant!

L'analyse même la plus rapide met en relief les qualités et les défauts d'un drame aussi peu compliqué. A cet égard, la musique ressemble au drame ; ce n'est pas la musique de tout le monde, quelqu'un l'avait dit d'avance, et ce quelqu'un avait raison. En général l'inspiration de M. Mermet est simple, franche et puissante; elle lui appartient en propre, mais il ne sait pas assez la mettre en œuvre, la faire valoir par un travail dont les grands maîtres lui ont donné l'exemple. Aussi réussit-il mieux dans les morceaux véhéments que dans ceux qui demandent un souffle tempéré, des variétés de mouvement, des gradations, des nuances. L'art et le métier lui manquent : quand l'idée est absente, il n'y a plus rien. Par ces causes son ouverture est pour moi quelque chose d'indécis, de vague, dont on ne saisit ni le contour ni le sens. Le premier chœur est très-agréable, mais la chanson de Roland, dite par le pâtre, est à peu près nulle, comme la romance de Saïda, l'air d'Alde et le duo de celle-ci avec Roland. Le chœur : *aux fiancés rendons hommage*, débute bien, mais finit trop vite. La musique se relève à l'exclamation grandiose de Roland : *Superbes Pyrénées*, que le chœur reprend avec lui pour clore le premier acte.

Dans le second, je n'ai à citer que des chœurs gracieux, de jolis airs de danse, un délicieux *cantabile* de Roland : *Rayonnantes beautés*. Son duo avec Alde est médiocre, et le finale, où les Sarrasins se partagent la peau du lion, qu'ils n'ont pas encore abattu, ne vaut guère mieux. Le compositeur ignore trop absolument le secret de ces morceaux fortement conçus et intrigués, *pezzi concertati, intreciati*, sans lesquels l'intérêt musical tombe à chaque instant. Le troisième acte, je me plais à le constater, est excellent d'un bout à l'autre; le chœur *France! France!* la délicieuse farandole de bergers et de jeunes filles qui se déroule et serpente à travers les soldats; le récit : *J'étais bien jeune encor*, le chant de Turpin : *Roland, reprends ton glaive*, le trio de Roland, d'Alde et de Turpin, malgré l'écrasante concurrence du trio final de *Robert*, l'hymne guerrier, qui couronne le tout, ne méritent que des éloges, des bravos sans réserve, et on les a traités comme ils méritaient de l'être.

L'auteur du libretto et de la partition de *Roland à Roncevaux* a donc mené à bonne fin sa rude et périlleuse entreprise. Si nous acceptons comme expédient et faute de mieux ce cumul intellectuel du poëte musicien, du musicien poëte, ou, si vous voulez, de l'auteur *in utroque*, nous sommes loin de l'admettre comme théorie normale. L'art musical et l'art dramatique sont trop différents pour qu'à moins d'un génie exceptionnel, on puisse y exceller également. Pour la composition d'un opéra comme pour la procréation d'un être humain, il faut le concours de deux personnes. Néanmoins il est juste de dire, en se résumant sur le poëme de M. Mermet, que beaucoup d'auteurs de profession en ont souvent fait jouer de moins bons, et, en ce qui touche sa partition, que des musiciens dont c'est l'unique emploi n'en ont pas toujours écrit d'aussi bonne.

Comme dernier trait à l'honneur de M. Mermet, constatons qu'au moment de l'inévitable rappel, il a eu le bon esprit de ne pas se trouver au théâtre.

Aujourd'hui nous n'avons que le temps et l'espace nécessaires pour dire un mot de l'exécution et de la mise en scène. Gueymard est l'idéal du neveu de Charlemagne par la physionomie, la taille, le costume et surtout la voix. Il a concouru puissamment à l'effet des belles parties de l'œuvre : Mme Gueymard l'y a souvent aidé; Belval et Cazaux doivent être nommés à la suite.

Quant aux décors et aux costumes, ce n'est pas une plume, c'est un pinceau qu'il faudrait pour en donner le spécimen.

PAUL SMITH.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Réouverture.

Depuis le premier jour de ce mois six représentations ont été données. *Rigoletto* a ouvert la marche, et puis nous avons revu *Lucrezia Borgia, Lucia* et *la Sonnambula.* Fraschini, Mme de Lagrange, Naudin, Adelina Patti ont reparu dans le cours d'une même semaine. On nous permettra de nous taire sur les débutants, Sarti le ténor, qui a chanté le rôle du duc de Mantoue, et Zacchi le baryton, qui a dit celui d'Ashton. C'est un exemple que nous leur donnons et qu'ils feront bien de suivre, si quelque motif inconnu ne les a empêchés de se montrer avec plus d'avantages, et s'ils ne tiennent en réserve des qualités cachées, l'un de chanteur, l'autre d'acteur, avec lesquelles ils puissent se relever d'un échec trop manifeste.

Quant aux artistes que nous connaissions et dont le retour était une fête, nous n'avons que de bonnes nouvelles à en donner. Fraschini chante mieux que jamais. Mme de la Grange est toujours la cantatrice et la femme d'une distinction suprême, d'un art infini, et d'une adresse sans égale à dissimuler ce que sa voix a perdu en fraîcheur, en jeunesse. Naudin a fait de grands progrès de méthode et de style : il nuance avec tout le goût possible, et plus il ménage ses forces, plus il semble en acquérir. Les bravos, les *bis*, les rappels lui ont prouvé qu'il n'avait pas travaillé pour des ingrats.

Adelina Patti a fait, elle aussi, de notables progrès. Sa voix, si merveilleusement agile, expressive et touchante, a gagné en puissance. Sa taille s'est enrichie d'un embonpoint léger, qui lui sied à ravir et témoigne de sa florissante santé. Le rôle d'Amina, dont elle

a su faire quelque chose de si neuf, de si ingénument et spirituellement passionné, lui a mérité de nouvelles admirations, mêlées de douces larmes. Et bientôt elle va s'essayer dans des opéras qu'on dirait faits exprès pour elle : l'*Elisire d'Amore*, la *Figlia del Reggimento*. La foule s'empressera de venir l'y applaudir, comme elle se portera ce soir à *Don Pasquale*, auquel Adelina Patti prête un attrait si vif. En vertu de la liberté on peut prendre à M. Bagier quelques chefs-d'œuvre : on ne lui prendra pas sa cantatrice, avec laquelle les chefs-d'œuvre centuplent de valeur.

P. S.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

***Le Songe d'une nuit d'été.*— Début de Mme Gennetier.**

Le Caïd et *le Songe d'une nuit d'été* sont les deux ouvrages les plus heureux de M. Ambroise Thomas. On ne se lasse pas de les entendre. Ils servent à tous les débuts, surtout *le Songe*, où il y a cinq rôles excellents, — premier et second sopranos, premier et second ténors, basse comique et basse chantante tout à la fois. La pièce est fortement intriguée, habilement conduite, pleine de situations piquantes, et animée d'un souffle poétique qui l'élève au-dessus des vulgaires livrets d'opéra-comique. La partition, suffisamment mélodieuse, met les voix en dehors, et leur offre mille occasions de se déployer avec éclat. Acteurs et chanteurs trouvent donc également leur compte dans cet ouvrage, et si, depuis quinze ans, il n'a pas cessé d'être en faveur auprès des artistes et du public, on ne dira pas de lui, comme on l'a dit du *Château de Versailles* : C'est un favori sans mérite.

Il n'est donc pas étonnant que Mme Gennetier ait voulu débuter à l'Opéra-Comique dans le rôle de la reine Elisabeth. Elle y a réussi tout à la fois comme cantatrice et comme comédienne. Elle a de la distinction, de l'élégance, une grande habitude de la scène, une remarquable intelligence; elle dit fort bien le dialogue, en soigne tous les détails, en fait valoir toutes les intentions. Sa voix, pleine et vigoureuse dans la partie grave, s'élève sans effort, et les notes aiguës sont éclatantes sans dureté. Elle vocalise surtout avec une merveilleuse facilité et nuance son chant avec une délicatesse infinie. Depuis longtemps on n'avait entendu à l'Opéra-Comique le grand air du troisième acte chanté comme il l'a été par Mme Gennetier. Accueillie fréquemment par des applaudissements de bon aloi, rappelée après la chute du rideau, cette cantatrice peut porter avec éclat le poids de beaucoup de rôles sous lesquels d'autres fléchiraient. Elle rendra à l'Opéra-Comique de bons et utiles services : elle lui permettra de remettre au répertoire des œuvres importantes que, depuis quelque temps, la force des choses en avait écartées. L'acquisition de Mme Gennetier sera donc, pour l'administration, comme pour le public, une excellente affaire.

Elle était très-bien entourée, d'ailleurs. On l'a secondée à merveille. Il semblait que chacun voulût concourir au succès de ce début. Shakspeare, Latimer, miss Olivia, sir John Falstaff ont rivalisé de zèle et de dévouement. Une reine est rarement aussi bien servie. Si donc Mme Gennetier a recueilli des marques nombreuses et éclatantes de la satisfaction de l'auditoire, Mlle Bélia, MM. L. Achard, Capoul et Crosti ont eu leur juste part d'applaudissements, ainsi que les auteurs, et chacun répétait en sortant : Quelle œuvre charmante que *le Songe d'une nuit d'été !*

LÉON DUROCHER.

DEVIENNE.

(5e article) (1).

IV.

Nous n'avons plus à nous occuper que de deux ouvrages dramatiques de Devienne, mais ces deux ouvrages sont, avec *les Visitandines*, ceux qui ont consacré sa réputation au théâtre. Il s'agit des *Comédiens ambulans* et du *Valet de deux maîtres*.

Les *Comédiens ambulans* furent représentés pour la première fois à Feydeau le 8 nivôse an VII (28 décembre 1798); le livret était en deux actes et signé Picard. Poëte et musicien obtinrent un succès fou, aidés qu'ils étaient par les excellents artistes du théâtre : Jausserand, Juliet, Lesage, Fay, Legrand, les « citoyennes » Rolandeau, Camille et Auvray.

Il me tarde d'en venir à un document que j'ai maintenant à mettre sous les yeux du lecteur; il s'agit d'une lettre du Cousin-Jacques, de ce Beffroy de Reigny (2), si singulier, si original, si excentrique, mais qui, au fond, ne manquait de talent ni comme écrivain ni comme compositeur. Cette lettre qui fut, à la date du 18 nivôse an VII, insérée dans le *Courrier des spectacles*, dont le Cousin-Jacques était l'un des plus assidus collaborateurs, est certainement inconnue de tous aujourd'hui, même de son habile et consciencieux biographe, M. Charles Monselet (3). La voici :

« Encore un mot sur les *Comédiens ambulans* (4). J'aime à revenir sur les bonnes choses, et j'appelle *bonnes choses* tout ce qui porte le sceau du naturel et de la véritable gaieté. Un de nos cousins du Parnasse savoit bien ce qu'il disoit, quand il prétendoit que

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Je connois bien le proverbe : *Un barbier rase l'autre*, et il s'applique souvent avec justesse à des auteurs du même genre qui se flagornent dans les journaux, de la meilleure foi du monde. Mais, outre qu'aucun intérêt personnel n'a pu m'engager à faire l'éloge des auteurs de la pièce, outre qu'il n'est nullement probable qu'à la première *folie* qu'on va jouer de moi à Feydeau, les citoyens Picard et Devienne me rendront la pareille, je dirai, pour leur défense et pour la mienne : 1° que je ne me mêle jamais de juger le théâtre, et que ce n'est point cette partie que j'ai adoptée dans votre journal, parce qu'elle est trop assujettissante pour mon caractère indépendant, parce que ceux qui s'en chargent la traitent mieux que je ne pourrois faire, et parce qu'un écrivain dramatique, jugeant des pièces de ses confrères, serait suspect à bon droit, comme juge et partie; 2° que je ne suis nullement lié avec Picard que je n'entrevois que deux ou trois fois dans l'année, non plus qu'avec Devienne, à qui je dis *bon soir* en passant, quand je l'aperçois au théâtre, où je ne vais guère plus d'une fois dans le mois; 3° enfin, que, s'il s'agit ici de *barbier*, ce seroit moi qu'on *raseroit* à coup sûr, attendu que Picard, pour les paroles, et Devienne, pour la musique, sont en état de *faire la barbe*, non-seulement à moi, mais à bien d'autres.

» J'ai déjà observé que Picard possédoit à un degré supérieur le *vis comica*, si précieux à la scène. On a fait au théâtre, à ce sujet,

(1) Voir les nos 31, 32, 39 et 40.

(2) Le nom de « Cousin-Jacques » était un pseudonyme qu'il avait adopté en entrant dans la carrière des lettres. Son véritable nom était Beffroy, et on l'avait appelé Beffroy de Reigny pour le distinguer de ses deux frères, Beffroy de Beauvoir et Beffroy de Jésomprez.

(3) Dans son livre curieux et intéressant, *les Oubliés et les Dédaignés*, M. Monselet a donné — au seul point de vue littéraire — une étude excellente et très-dévoloppée sur le Cousin-Jacques.

(4) Quelques jours auparavant, il avait publié, dans le même journal, une première lettre sur les *Comédiens ambulans*, dans laquelle il ne parlait que de la pièce de Picard.

une plaisanterie, qui, si elle n'est pas excellente, prouve du moins l'idée que ceux qui connoissent cet auteur et sa conduite se sont formée de son caractère et de ses mœurs ; on m'a dit, au sujet du mot *vis*, qu'il n'avoit que celui-là; c'est qu'en effet on ne lui connoît aucun *vice* ; c'est un très-mauvais calembourg, je le sais, mais il faut s'attacher au sens.

» Quant à ce *but moral* que je voudrois voir *un peu plus marqué* dans ses pièces, il m'en parla l'autre jour et m'observa plaisamment que s'il eût mis de la moralité dans des *comédiens ambulans* de l'espèce de ceux qu'il a voulu peindre, il auroit péché contre la première règle du théâtre, la *vraisemblance*. Je suis parfaitement de son avis là-dessus ; d'ailleurs, j'ai remarqué que les auteurs les plus moraux dans leurs ouvrages, ne le sont pas également dans leur conduite : en raison inverse de cette observation fondée sur une triste expérience, on voit des auteurs, dont les noms et le caractère sont infiniment estimables, comme Picard par exemple, et dont les ouvrages respirent beaucoup plus de gaieté et d'esprit que de morale.

» La musique des *Comédiens ambulans* m'a paru extrêmement bien conçue; Devienne a saisi l'esprit général de la pièce dans son ouverture et non pas chaque détail des scènes successivement, ce qui est un défaut très-remarquable dans quelques auteurs. Il a encore saisi, non pas le sens isolé de chaque vers dans tous les morceaux de chant, mais bien la situation de l'âme du chanteur et l'expression particulière à chaque rôle, ce qui constituera toujours le talent lyrique au théâtre.

» D'abord, en entendant l'ouverture, on est tenté de s'écrier : *vous êtes orfèvre, Monsieur Josse !* et l'on devine aisément qu'un artiste tel que *Devienne* ne pouvoit pas en conscience faire la musique d'une pièce, où il s'agit d'une lutte entre plusieurs chanteuses, sans préluder par une lutte entre les premiers talents de l'orchestre dans ce qu'on appelle l'*harmonie*, surtout quand l'auteur en fait partie (1) Mais *M. Josse* est d'autant plus excusable d'aimer l'*orfévrerie*, que son or n'a point d'alliage et qu'il est même au titre le plus fin. Ce n'est pas seulement l'*harmonie* qu'on entend lorsque Frédéric, Sallentin, Hugot, Duvernois et Devienne exécutent un *concerto* ; c'est plus encore, selon moi ; c'est le véritable *harmonica*(!), si j'en juge par l'impression qu'ils font sur l'âme des auditeurs. Ceci soit dit sans porter préjudice aux talents de ceux dont je ne parle pas. Ce seroit une prévention coupable que celle qui ne feroit jamais l'éloge d'un artiste qu'aux dépens d'un autre ; comme de toutes les erreurs la plus déplorable et la plus funeste au progrès des arts et des lettres, c'est de ne pouvoir accorder du mérite à une pièce de théâtre, à tel genre, à tel acteur, sans déprimer les pièces, le genre et les acteurs qui ne leur ressemblent pas : c'est ici le cas de finir comme j'ai commencé :

» Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

» Salut et estime,

» Le Cousin-Jacques. »

On voit que notre homme n'y allait pas de main morte lorsqu'il s'agissait de louer un confrère. Plût à Dieu que sous ce rapport tous les artistes lui ressemblassent ! On sait, du reste, quelle excellente et loyale nature c'était que ce Cousin-Jacques, et je dois ajouter que sa sympathie était en ce cas grandement justifiée par la valeur de l'œuvre dont il traçait l'éloge avec une si grande franchise. Je ne veux pas analyser dans tous ses détails la partition si complète et si remarquable des *Comédiens ambulans* ; mais je ne puis m'empêcher de dire, et je ne suppose pas qu'on me désavoue, que c'est la production d'un talent supérieur arrêté dans son essor par une mort prématurée, et, qu'après sa lecture, il est incontestable pour moi que si Devienne avait vécu, il se fût élevé à la hauteur des plus grands génies qui ont illustré le commencement du dix-neuvième siècle. Pour formuler en peu de mots mon sentiment sur ce charmant ouvrage, je dirai qu'il est, à mon avis, impossible de rencontrer dans une œuvre lyrique, une entente plus complète de la scène, un sentiment plus juste et plus profond de la vérité dramatique, une plus grande abondance mélodique, une pureté de formes plus exquise, un style plus soutenu, enfin une instrumentation plus brillante et plus sage à la fois. La partition, publiée chez Cousineau, fut dédiée par Devienne à la femme de son collaborateur, la « citoyenne » Picard.

Arthur POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

(1) Par opposition au *quatuor*, qui se compose de la totalité des instruments à archet, on appelle *harmonie*, dans un orchestre, la réunion de tous les instruments à vent, et plus spécialement encore, celle des instruments à vent en bois : flûtes, clarinettes, hautbois et bassons. « Vous êtes orfévre, Monsieur Josse, » s'écrie le Cousin-Jacques en s'adressant à Devienne, « c'est-à-dire vous jouez admirablement de la flûte et du basson, vous écrivez à merveille pour tous les instruments qui tiennent à la famille de ceux-ci, vous êtes premier basson à Feydeau, et vous avez voulu faire montre de votre talent et de celui de vos camarades. »

REVUE DES THÉATRES.

Odéon : *les Meres terribles*, comédie en un acte et en prose, par MM. Chivot et Duru. — Vaudeville : *le Drac*, comédie en trois actes et un prologue, par George Sand et Paul Meurice. — Théatre impérial du Chatelet : reprise des *Sept Châteaux du diable*.

La comédie des mères qui veulent marier leurs filles est, à quelques nuances près, de tous les temps et de tous les pays ; jamais cependant elle n'a été plus en situation que de nos jours, où la rareté du gibier a rendu la chasse aux maris tout aussi difficile que celle du perdreau et du lièvre. Aussi qu'un malheureux jeune homme, offrant les apparences d'un prétendu sortable, s'égare dans un salon orné de demoiselles à pourvoir, vous voyez aussitôt les Mme Bergerat et les Mme Ducoudray de la comédie s'élancer sur sa piste, le guetter, le coucher en joue et se disputer le coup de fusil qui doit le mettre dans le carnier du mariage. Tel est le sort de M. de Blainval qui fait le rôle du gibier dans la pièce nouvelle de l'Odéon, *les Mères terribles*. Mais, malgré les inconvénients de sa position, ce jeune infortuné est encore moins à plaindre que les filles de Mme Ducoudray et de Mme Bergerat, forcées par leurs mères de déployer tous leurs petits talents de société pour séduire M. de Blainval. C'est un duel acharné, dont ces mères terribles dirigent à l'envi tous les incidents, toutes les péripéties, mais en pure perte ; car, une fois à bout de ruses et de perfidies réciproques, elles apprennent que M. de Blainval est marié secrètement et que la chose est à recommencer.

Rien de plus amusant et de plus réel que cette légère esquisse de mœurs, fort bien interprétée par les artistes de l'Odéon, et qui n'a d'autre défaut que de côtoyer d'un peu trop près le répertoire des Variétés et du Palais-Royal.

— Un volume publié, il y a quelques mois, sous le titre de : *Théâtre de Nohant*, contient plusieurs pièces que George Sand a écrites spécialement pour être jouées devant un petit groupe d'amis, et qui, par leur forme fantaisiste, semblent n'avoir pas été destinées à la représentation sur nos scènes routinières. L'une d'elles cependant, *le Pavé*, a été essayée au Gymnase, mais avec un succès médiocre. Le Vaudeville, à son tour, s'est laissé tenter par une autre de ces pièces ; seulement il a pris la précaution de lui faire subir une retouche indispensable et d'y adjoindre un prologue explicatif. Sans cela, en effet, *le Drac* eût couru grand risque de ne pas être compris par le public. Qui est-ce qui sait ce que c'est qu'un *Drac?* les pêcheurs des côtes de la Méditerranée, et encore, pas tous. Il

résulte d'une légende locale, développée dans le prologue en vers de M. Paul Meurice, qu'un *Drac* est un lutin familier, dans le genre de *Trilby*, qui se mêle à la vie des pêcheurs, les accompagne en mer, les harcèle, les taquine, mais sans leur faire aucun mal. Or, l'un de ces malins démons est devenu amoureux, nous ne savons trop comment, de la fille du patron André, et il supplie la reine Cyané de lui permettre d'aller faire un tour sur terre, en revêtant la dépouille mortelle du petit mousse Fleur-de-Mer, qui vient de périr dans une tempête. La reine Cyané accorde son autorisation et voilà le Drac, ou plutôt Fleur-de-Mer, qui se trouve lancé tout d'abord dans une intrigue d'amour fort compliquée avec la jolie Francine, courtisée à la fois par le soldat Bernard, son préféré, et par l'usurier Lesquinade, que le patron André protége. Ce dernier personnage, de l'invention de M. Paul Meurice, n'existe pas dans l'ouvrage primitif de George Sand, et nous devons constater que son intervention est une heureuse trouvaille. Placé entre ses deux rivaux, le Drac oublie son origine, devient méchant, haineux, comme le premier homme venu, et il est bien près de s'abandonner à ses nouveaux instincts, lorsque l'exemple de Bernard le fait rentrer en lui-même, et le décide à s'immoler pour assurer le bonheur de Francine.

Cette donnée fantastique, toute pleine d'un sentiment poétique, rehaussé par le génie de George Sand et par le talent de M. Paul Meurice, n'est pas, selon nous, dans la sphère qui lui est propre. S'il y eut jamais un sujet musical, c'est à coup sûr celui-là, et nous nous trompons bien si, tôt ou tard, *le Drac* ne se métamorphose pas une fois encore, sous l'inspiration heureuse d'un de nos bons compositeurs. Tel qu'il est aujourd'hui, il a droit à l'estime de la portion délicate du public qui préfère aux combinaisons dramatiques des faiseurs, de belles pensées traduites en vers élégants ou en prose forte et substantielle. *Le Drac* est d'ailleurs parfaitement joué par Mlle Jane Essler, par Mlle Francine Cellier, et par Febvre, Delannoy et Parade.

— On a repris au théâtre impérial du Châtelet la grande féerie des *Sept Châteaux du diable*, qui a été naguère l'un des plus immenses succès de la Gaîté, au boulevard du Temple. Remontée avec luxe, rajeunie avec soin par des scènes, des airs et des ballets entièrement neufs, cette pièce nous fait l'effet de vouloir reconquérir la vogue qui lui a déjà valu plusieurs centaines de représentations.

D. A. D. SAINT-YVES.

Le défaut d'espace nous empêche de donner la fin de la biographie de M. Fétis, qui se termine par la liste complète de ses ouvrages.

NOUVELLES.

*** Les trois représentations de la semaine au théâtre impérial de l'Opéra ont été remplies par *Roland à Roncevaux*.

*** *Les Huguenots* seront représentés aujourd'hui par extraordinaire.

*** Jeudi dernier a eu lieu à l'Opéra la lecture au piano des deux premiers actes de l'*Africaine* et la distribution des rôles aux artistes. Voici cette distribution telle qu'elle a été jusqu'à présent arrêtée :

Vasco da Gama.	MM.	Naudin
Don Pedro, grand amiral.....		Belval
Nelasko.....		Faure
Le grand inquisiteur.....		Aubin
Don Alvar		Warot
Selica, reine de Madagascar....	Mmes	Marie Sax
Inès.....		Battu

La scène se passe d'abord à Lisbonne et le premier acte dans la salle du grand conseil d'Etat; le deuxième acte dans la prison où Vasco da Gama a été renfermé: le troisième en mer dans un vaisseau, et les deux derniers en Afrique.

*** David apprend le rôle de Belval, et M. Castelmary celui de Bonnesseur dans *Roland à Roncevaux* pour suppléer, en cas de besoin, leurs chefs d'emploi.

*** Vendredi a eu lieu au théâtre de l'Opéra-Comique la reprise du *Songe d'une nuit d'été*. Mme Gennetier y a fait un très-brillant début. Nous en rendons compte.

*** Mario vient d'être décidément engagé par M. Bagier; il chantera trois mois à Madrid à partir du 1er décembre et viendra à Paris à la fin de février. — Mlle Quéniaux, danseuse de l'Opéra, vient d'être également engagée.

*** M. Carvalho, directeur du théâtre Lyrique Impérial, vient de mettre gracieusement à la disposition des organisateurs de la tombola des artistes dramatiques, une entrée personnelle à son théâtre, à partir du jour du tirage.

*** Le premier ouvrage qui va être joué au théâtre Lyrique est la *Traviata*. En attendant, *Faust* et *Don Pasquale* continuent à remplir la salle.

*** M. Bordet (d'Angers) et F. Dartol ont adressé aux journaux une lettre destinée à constater que, dès 1850, ils avaient composé en collaboration un opéra dont le titre est *la Fiancée d'Abydos*, et le sujet le même que celui qui a été choisi par M. Carvalho pour être mis au concours entre les lauréats du prix de Rome. Cette œuvre est à la gravure.

*** La direction du théâtre Italien vient de faire savoir qu'elle délivrera, moyennant le prix de 500 fr. pour la saison, un certain nombre d'entrées *personnelles* à toutes les représentations d'abonnement des dimanches, mardis, mercredis, jeudis et samedis. — Les divertissements chorégraphiques ne commenceront que vers le 15 de ce mois.

*** Le différend survenu entre la nouvelle Société du théâtre des Bouffes Parisiens et M. Eugène Prevost est aplani, et il conserve ses fonctions de chef d'orchestre.

*** On doit représenter cet hiver au théâtre des Bouffes-Parisiens un opéra féerie en trois actes de MM. Emile de Najac et Ch. Deulin, musique d'Albert Grisar, provisoirement intitulé *le Parapluie*; il faudra que le théâtre soit machiné exprès pour l'exécution de cette œuvre.

*** J. Offenbach est toujours à Vienne. Son opéra *les Géorgiennes* y sera joué vers la mi-décembre.

*** La direction du théâtre des Variétés vient d'engager Mlle Schneider pour créer le principal rôle dans *l'Enlèvement d'Hélène* ou *la Belle Hélène* (le titre n'est pas encore fixé), opéra-bouffe en trois actes, de H. Meilhac et Ludovic Halévy, dont Offenbach compose la musique, et qui sera joué cet hiver. Le rôle de Pâris est destiné à Dupuis, et celui de Ménélas à Hervé, qui vient de signer un engagement de trois ans au même théâtre.

*** On prête à M. Varney et à Mme Ugalde le projet de parcourir la province avec une troupe que l'ex-directeur des Bouffes serait en train de recruter pour y chanter le répertoire d'Offenbach, et entre autres, *les Bavards*, *Orphée aux enfers*, *les Géorgiennes*, etc. Elle exploiterait d'abord le midi de la France.

*** L'éditeur Choudens vient d'acquérir la propriété pour tous pays de l'opéra de M. Mermet : *Roland à Roncevaux*. La partition et les morceaux séparés paraîtront à la fin de ce mois.

*** Mlle Artot vient de quitter Paris pour aller remplir l'engagement qui la lie au théâtre de Vienne, et qui commence le 1er novembre. *Le Domino noir* est au nombre des opéras qu'elle doit y chanter.

*** Joseph Wieniawski est parti pour la Russie. Il se fera entendre à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Il compte être de retour à Paris pour le mois de décembre.

*** Le théâtre du Havre vient de reprendre *Robert le Diable*, chanté par MM. Bosc, Zimmermann, Mlles Lagye et Vitalis; le chef-d'œuvre de Meyerbeer a été bien interprété et les artistes fort applaudis.

*** La Société nationale des beaux-arts, n° 26, boulevard des Italiens, va désormais donner des concerts quotidiens qui auront lieu le soir à 8 heures 1/2. A cet effet la salle a reçu d'importantes modifications, qui mettront à la disposition du public, à son choix, des loges, un amphithéâtre ou des stalles. L'ouverture des concerts aura lieu au mois de décembre. On y exécutera la musique des grands maîtres et de la musique de danse. M. Debillemont a été choisi par le directeur, M. Martinet, pour chef d'orchestre. Le prix d'entrée, qui donnera lieu à l'audition de la musique, à la visite de la galerie des tableaux et à la jouissance du cabinet de lecture, sera de 2 francs.

*** Par décret impérial, en date du 5 octobre, M. le comte de Nieuwerkerke, sur intendant des beaux-arts, a été élevé à la dignité de sénateur.

*** Dans les derniers jours de septembre, Arcachon a été le théâtre d'une fête artistique, dont Mmes Tardieu de Malleville et Oscar Comettant ont fait les honneurs. La cantatrice n'a pas réussi moins dans un air de *la Flûte enchantée* que dans la romance des *Porcherons*. La ronde havanaise qu'elle a dite dans l'idiome national, a fait valoir toutes les ressources d'un talent souple et facile qui s'exerce avec un avantage égal dans les genres les plus opposés.

*** Nous rappelons aux amateurs que les concerts populaires de Pasdeloup recommenceront le 23 de ce mois au cirque Napoléon. Il donnera dans la saison d'hiver vingt-quatre concerts divisés en trois séries de huit chacun.

*** Nous lisons dans la *Gazette des Etrangers* que les accès violents auxquels M. Scudo a été en proie la semaine dernière, se sont calmés, et qu'une amélioration sensible s'est manifestée dans son état.

*** Le corps académique de l'Institut royal de musique de Florence s'est réuni le 27 septembre pour décerner les prix du concours Basevi. Voici le résultat proclamé : M. Wilhem Langhans a obtenu le premier prix et M. Giuglio Ricordi le deuxième prix. Cinq mentions honorables ont été accordées à MM. Charles Dancla, Thomas Taeglichsbeck, Summers, John Lodge Ellerton, Luigi Laschi.

*** La Société des quatuors de Florence vient de publier son programme pour la quatrième année de ses séances. Elles seront au nombre de dix et commenceront le 1er novembre.

*** Le théâtre San Carlos, à Lisbonne, a fait sa réouverture par *la Favorite*. Le chef-d'œuvre de Donizetti a été interprété par Mme Borghi, MM. Mongini et Squarcia aux grands applaudissements du public. *Rigoletto* a suivi ; Mme Volpini, Tombesi et Squarcia y ont obtenu un grand succès.

*** Le théâtre de Strasbourg a rouvert ses portes le 29 septembre. La troupe se compose de Mlle Lustani-Mendez, qui a chanté avec succès à Bade; MM. de Warnotz, Stroheker, Carman et Marchot. La direction annonce en fait de nouveautés *Obéron*, *un Ballo in maschera*, *Lara*, et les opérettes *Orphée aux enfers*, *les Bavards*, *la Chanson de Fortunio*, etc. On reprendra *les Huguenots*, *le Pardon de Ploërmel*, *Martha*, *Freyschutz*, etc.

*** Le premier numéro de la *Gazette des abonnés*, donné gratuitement par M. de Villemessant à ceux qui le chargent de renouveler leurs abonnements aux journaux publiés à Paris, vient de paraître. Ce numéro qui est très-varié, contient une nouvelle de M. de Bragelonne, une double planche des modes du jour, une revue comique inédite de Cham, des dessins de broderie, etc Mais le morceau capital est une chanson de Victor Hugo qui a pour titre : *Vieille Chanson*, et sur laquelle Offenbach a composé une délicieuse musique; pour le coup c'est un véritable cadeau fait à ses abonnés par M. de Villemessant.

*** M. Bessems est de retour de ses voyages artistiques et rendu à ses nombreux élèves de musique classique dont il est le représentant le plus digne.

*** Un arrangement pour harmonium et piano des principales romances sans paroles de Mendelssohn, par J. Miolan, va incessamment paraître.

*** Nous avons fait connaître l'ouverture à Naples du congrès musical italien. Voici les principales questions dont il aura à s'occuper : — 1° Encouragements à donner aux compositeurs dramatiques pour faciliter leurs débuts et préparer leur avenir. Institution d'un jury composé de *maestri* et de littérateurs ayant pour mission de recommander aux municipalités qui subventionnent leurs théâtres l'exécution des œuvres nouvelles de jeunes compositeurs. — 2° Réorganisation des conservatoires, lycées et établissements consacrés à la musique, d'après les conditions actuelles de l'art, en se conformant autant que possible aux systèmes universitaires, dans le but de mettre obstacle à l'arbitraire exercice des soi-disant artistes. — 3° Réforme des méthodes, traités et systèmes d'enseignement tendant à établir, dans les diverses branches de l'art, une école italienne; réclamant un soin particulier pour l'enseignement élémentaire et pour la résurrection de *l'art du chant*, tombé plus que tout autre dans un abaissement déplorable. Rédaction d'un dictionnaire italien des mots nécessaires à la science et à l'art musical. — 4° Fixation d'un diapason normal, unique, inaltérable. Préparer l'unité de diapason entre tous les peuples musiciens, à commencer par l'Italie, la France et l'Allemagne. — 5° Formuler une réforme de la musique religieuse, tant dans le caractère et le style des compositions que dans les moyens d'exécution. Etablissement d'écoles de chant dans les églises épiscopales et archiépiscopales. Pourvoir à la renaissance de l'école d'orgue.... — 8° Droits des compositeurs de musique sur la gravure et sur la représentation de leurs œuvres. Propriété intellectuelle. Fondation d'un bulletin mensuel international de toutes les publications et de toutes les représentations musicales. Ce bulletin devrait se borner à la mention pure et simple du fait artistique, sans aucune appréciation... — 10° Fondation d'une bibliothèque populaire musicale dans chaque commune. — 11° Etudes à faire en vue d'une *statistique* musicale. — 12° Si l'on doit appeler *classique* la musique des compositeurs vivants lorsqu'elle réunit certaines conditions de science et de génie, ou s'il faut réserver cette expression pour la seule musique, plus ou moins ancienne, des compositeurs morts. Le congrès admet, en outre, les questions non prévues qui pourraient être soulevées opportunément dans son sein et dont il reconnaîtrait l'urgence.

*** C'est aujourd'hui dimanche, de midi à 5 heures, qu'a lieu dans le beau jardin du concert des Champs-Elysées le grand festival auquel tout Paris est convié depuis quinze jours. L'orchestre habituel du concert, un excellent orchestre militaire, les Sociétés chorales les plus en renom de Paris, en tout cinq cents exécutants, voilà plus qu'il n'en faut pour piquer la curiosité parisienne et attirer aux Champs-Elysées, cette après-midi, des milliers de personnes.

*** Dimanche prochain 16 octobre il sera donné au Pré Catelan une grande fête de bienfaisance au profit de l'association des artistes musiciens. — Pour la première fois, le public d'élite de la capitale et les nombreux étrangers qui se trouvent à Paris auront le plaisir d'assister à ce spectacle unique dû à la bienveillance de LL. Exc. les maréchaux Randon et Magnan, et à la sollicitude toute paternelle du baron Taylor. — Organisé par les soins empressés d'une direction aussi active qu'intelligente, *le premier festival de la cavalerie* sera la solennité la plus imposante de l'année 1864. Mille artistes de toutes armes exécuteront les chefs-d'œuvre de la musique, et une belle fantasia militaire avec les trompettes et clairons couronnera, au bruit des salves d'artillerie, cette fête de l'art et de la charité.

*** M. Ernest Bourget, auteur d'une foule de chansonnettes comiques, dont plusieurs sont devenues populaires, a succombé cette semaine à une courte maladie; on lui devait aussi les rondes originales des *Nuits de la Seine* et des *Chevaliers du brouillard*.

*** M. le comte Horace de Vieil-Castel, qui avait succédé à Fiorentino dans le feuilleton dramatique du journal *la France*, a succombé la semaine dernière à la maladie grave dont il était atteint depuis longtemps. M. de Vieil-Castel, parent de Mirabeau par alliance, était un littérateur de mérite qui avait attaché son nom à de nombreuses et importantes publications. Il était conservateur du musée des souverains. Un grand nombre de notabilités assistaient à ses funérailles, et l'un de ses collaborateurs à *la France*, M. Cohen, a prononcé un discours sur sa tombe.

*** Frédéric Hofmeister, le doyen des éditeurs de musique allemands, est mort à Leipzig; il était âgé de quatre-vingt-trois ans. C'était un homme estimé de tous, et dont le monde musical doit surtout regretter la perte.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — La semaine théâtrale a été défrayée par *le Prophète*, *la Dame blanche* et *les Dragons de Villars*. On monte *la Reine Topaze*. — La troupe allemande a donné une excellente représentation de *Martha*. Mlle Lichtmay est une Martha remplie de grâce, de coquetterie et de vivacité ; sa voix est pleine de charme et de suavité. M. Lukes a chanté d'une façon très-remarquable le rôle de Lionel, et M. Strobel est fort bien dans celui de Plumkett. Mlle Hessert a suppléé avantageusement Mlle Orossi dans celui de Nancy. — La maison Schott vient d'acquérir la propriété, pour tous les pays, de *l'Hymne national* composé par Vieuxtemps.

*** *Berlin.* — A l'occasion du jour de naissance de la reine de Prusse, une représentation de gala a été donnée à l'Opéra royal. On a exécuté une ouverture de fête de Taubert et repris l'opéra *Orphée*, de Gluck, avec Mlle de Ahna dans le rôle principal. — Fr. Liszt vient d'arriver ici.

ERRATUM. — Une de ces fautes, malheureusement trop fréquentes en imprimerie, a rendu inintelligible le sens de la nouvelle que nous avons donnée dans notre dernier numéro, sur la prochaine représentation des *Huguenots*, au théâtre Argentina, à Rome. On nous a fait dire que Mme Trebelli-Bettini chanterait le rôle de *Fidès*, tandis que nous avions écrit le rôle *du page*. Nous devons même annoncer à cette occasion que Mme Trebelli y ajoutera le fameux rondo composé par Meyerbeer pour Mme Alboni.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CONCOURS

Pour l'emploi de premier organiste à la cathédrale de Reims.

Le concours aura lieu en l'église métropolitaine, le mardi 25 octobre 1864, à 10 heures du matin.

MM. les artistes qui désirent y prendre part devront à l'avance, et par lettre affranchie, se faire inscrire au secrétariat de l'archevêché, et déposer un certificat de moralité délivré par leur curé, et revêtu du visa de l'autorité diocésaine.

Les concurrents seront examinés sur la lecture de la musique d'orgue; sur le maniement de la pédale ; sur l'improvisation; sur l'accompagnement du plain-chant; sur la composition, etc.

Le traitement annuel est fixé à 1,500 francs, non compris le casuel.

ANCIENNE MAISON MEISSONNIER

E. GÉRARD ET Cᵉ, ÉDITEURS,

Rue de la Chaussée-d'Antin, n° 1, au coin du boulevard des Capucines.

MUSIQUE, PIANOS ET ORGUES

Abonnement de musique. — Location de pianos.

SUCCURSALE : RUE DAUPHINE, N° 18.

A l'ancien siége de la maison.

En vente chez GAMBOGI frères, éditeurs, 112, rue de Richelieu (Maison Frascati), Paris.

DON PASQUALE

Opéra bouffe en trois actes, paroles françaises de MM. Alph. ROYER et G. VAEZ,

MUSIQUE DE

G. DONIZETTI

Représenté à Paris pour la première fois (en français) au théâtre Lyrique impérial, le 9 septembre 1864.

Partition pour piano et chant, in-8°, net : 15 fr. — Partition piano solo, net : 10 fr.

PIANO SEUL

Ouverture par **Labarre**..... 6 »
Adam. Six airs faciles..... 6 »
— Sérénade (en feuille)..... 2 50
Benedict (J.). Nocturne..... 6 »
— Divertissement..... ... 6 »
Bertini. Op. 146. Sérénade variée... 7 50
Donizetti. Suite de valses..... 7 50
Goldschmidt. Op. 1. Fantaisie brill. 9 »
Herz (Henri). Op. 134. Fantaisie brill. 9 »
Kontski (A. de). Op. 97. Gr. fantaisie 9 »
Labarre. Valse..... 3 »
Lecarpentier. Op. 72. Sérénade et rondo..... 6 »
— Op. 73. Cavatine..... 5 »

SUITE DU PIANO SEUL

Leduc. 12ᵉ bagatelle sur la sérénade (très-facile)..... 5 »
Louis (N.). Op. 127. Rondo..... 5 »
Micheux. Op. 77. Trois fantaisies :
1. Très-facile..... 5 »
2. Facile..... 5 »
3. Morceau de salon..... 5 »
Prudent. Op. 13. Quatuor varié... 9 »
Rosellen. Op. 53. Fantaisie..... 9 »
Thalberg. Op. 67. Grande fantaisie 10 »
— Op. 67 *bis*. Sérénade extraite.. 7 50
Voss (Ch.). Op. 146. Grande fantaisie brillante..... 7 50
Wolff. Op. 81. Boléro..... 6 »

PIANO A QUATRE MAINS

Ouverture par **Labarre**..... 7 50
Bertini. Op. 146. Sérénade..... 9 »
Donizetti. Suite de valses..... 9 »
Louis (N.). Op. 134. Variations brill. 9 »
Rosellen. Op. 53. Fantaisie..... 10 »

HARMONIUM

Daussoigne-Méhul. Fantaisie avec piano..... 10 »
Engel. Fantaisie (solo)..... 6 »
Frelon. Quatuor transcrit avec piano 10 »
Lefébure-Wély. Op. 27. Fantaisie (solo)..... 7 50

PIANO ET VIOLON

Goria et **Herman**. Op. 29. Duo de concert..... 10 »
Louis (N.). Op. 131. Andante et rondo 9 »

Arrangements divers pour Violoncelle avec Piano, Violon seul, Flûte, Hautbois, Cornet à pistons.

Harmonie militaire, etc. — Danses pour le Piano à deux et à quatre mains.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sʳˢ DE JULLIEN & Cᵉ
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,

ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1ʳᵉ CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cᵉ, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 42. 16 Octobre 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — La musique et la société française au XVIIIe siècle (1er article), par **Em. Mathieu de Monter**. — Biographie universelle des musiciens : François-Joseph Fétis (4e et dernier article). — Lettre de Marie-Antoinette relative à Gluck. — Nouvelles et annonces.

LA MUSIQUE ET LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XVIIIe SIÈCLE.

(Premier article.)

A ce XVIIIe siècle que l'on attaque trop sans le bien connaître, et dont le sens intime et caché se dérobe sous l'agrément de ses dehors, l'histoire pardonnera au nom de l'art qu'il aima tant. C'est la grandeur de cette époque, ce sera son excuse, et une glorieuse excuse, d'avoir affranchi la pensée de ses entraves séculaires, d'avoir libéré l'artiste de la sportule des grands pour l'élever à leur estime, d'avoir montré le *rang*, la *naissance* courtisant le talent, d'avoir fêté la muse riante, la mélodie qui caresse de doux accents,

Enfants d'une bouche vermeille !

tout un monde ambré, pailleté, insouciant, et agité, de Choiseul à Turgot, et jusqu'à la veille de l'effroyable orage, par je ne sais quelle fièvre d'idéal.

La France est alors pays d'opéra, de romans, d'ariettes, de comédies, de vaudevilles courant les éventails, de chansons bien vite envolées vers les saules, de bagatelles musicales, de petits riens qui font figure, prennent tournure, amenés d'un joli air. Le but de la vie semble être la jouissance de tout ce qui est aimable, bien plus que la poursuite ambitieuse de la gloire. La musique sacrifiée à la danse, sous le règne de Louis XIV, par bien des motifs d'apparat, auquels l'orgueil du « royal danseur de ballets » ne fut pas étranger, la musique, comme un courant longtemps comprimé, se répand parmi la société française avec l'impétuosité, l'enivrement et l'audace des temps de Louis XIII. « Chaque femme de qualité a son philosophe et son musicien », et son théâtre, et ses concerts, et ses rôles à apprendre, et ses répétitions à suivre, et ses costumes à méditer. Avec Rameau naît la gaieté musicale. A Lully, à ses récitatifs interminables, à ses lentes symphonies, à ses ouvertures solennelles, « le père aux rigodons » oppose la musique nouvelle, vive, riante, la troupe des harmonies volantes et légères. La peinture elle-même met ses pinceaux au service de la musique, et les toiles des Watteau, des Lancret, des Vanloo ne semblent accrochées dans les galeries que pour faire revivre au bord des sources, à la marge des forêts lumineuses, Hippolyte et Aricie, et les héros des *Indes galantes*, et Gilles et Colombine, vêtus de satin, guitare au poing, bien campés et le nez au vent.

Le roi et ses maîtresses, le Parlement et les jansénistes, la politique de Dubois et les crimes de Cartouche, Law et son système, les philosophes et les convulsionnaires, les molinistes et le pacte de famine, ce sont là, n'est-ce pas? de vastes et sérieux sujets à commentaires, et qui doivent épuiser la voix du causeur, fatiguer la plume du chroniqueur? Nullement. Aussi bien, chroniqueurs, hommes d'esprit et épistolaires sont forcés de choisir entre le mensonge, le silence ou la Bastille, en ce qui touche aux choses de l'Etat. La musique, l'Opéra, le ballet, les concerts, les salles de spectacle aristocratiques, les compositeurs, les hautes-contre italiens, les filles de théâtre, voilà ce qui absorbe la curiosité publique! Ouvrez les *raconteurs* du temps : Marmontel, Bachaumont, la Harpe, Grimm, Diderot, Mettra, Barbier, Marais, Mme du Deffand, etc. ; de chaque feuillet se détache le compte rendu d'une première représentation, l'analyse d'un opéra, l'annonce d'un concert, une nouvelle musicale. Voulez-vous être plus amplement renseigné? Voici *les Nouvelles à la main, le Journal de Verdun, le Mercure, la Gazette de France* qui gardent, entre leurs colonnes jaunies, comme une vague odeur de musc et de « bouquets à Chloris. » Ils ne sont pas prolixes ces journaux, et pour cause, mais aucun nom ne manque à leur liste des salons blanc et or, ou chaque semaine s'ouvre le clavecin de Dulken et s'accordent les violons de Canaple ou de Vaugeois. Dans votre curiosité légitime, allez plus loin encore, descendez la sombre spirale qui mène aux « bouches de fer » de la police, interrogez de l'œil et du doigt ces dossiers sans nombre, ces rapports administratifs que les lieutenants généraux de la bonne ville feuilletaient à leur petit lever. Une place large, jamais vide, y est réservée aux choses de la musique, et la musique a là une Clio bien indiscrète. Prenez au hasard :

« 11 mars 1722. — Hier messieurs de la ville ont donné un concert magnifique en l'honneur de l'Infante. Les pages du roi, des princes et d'autres jeunes gens ont ballotté les femmes, les ont dé-

coiffées, et ont jeté les perruques sur les lustres, en faisant tapage. »

Notre siècle tant maudit a du bon. Nous nous conduisons mieux, aujourd'hui, aux concerts de la salle Herz.

« 5 avril 1723. — Chez la Minier, chanteuse de l'Opéra, on vient de trouver, étendu sous le clavecin, M. le duc de Mazarin mort d'une indigestion d'un pâté haché de truffes et de marrons. Il laisse *trente-trois mille* bouteilles de champagne dans sa cave. »

M. de Mazarin était un excellent musicien. Il jouait admirablement de la flûte.

« 18 janvier 1741. La Lemaure ne chante pas tous les jours à l'Opéra. Cela dépend du petit abbé de Lagarde. Elle veut qu'il lui tienne constamment compagnie. S'il n'est pas docile à ses volontés, ses vapeurs lui prennent. »

« 28 juillet 1741. — On badine Mme la duchesse de Villars sur son académie musicale, dont M. de Moncrif est le tenant. On plaisante beaucoup cet académicien sur les saintes cantates qu'il compose pour la reine, parce qu'on n'ignore pas qu'il s'est depuis longtemps voué au profane. »

« 3 septembre 1742. — M. de Bagestan a fait l'acquisition d'une fille de magasin qui a une fort belle voix. On la dit jolie. »

On la dit jolie! Nous savons à quoi nous en tenir sur le dilettantisme de M. de Bagestan!

« 10-29 août 1743. — La grande affaire du moment, c'est l'histoire de Mlle Rotisset, sœur du secrétaire de M. d'Argenson, qui a débuté à l'Opéra sous le nom de Romainville. On ne parle que de cela. Le père et la mère avaient écrit des placets au roi pour que Sa Majesté l'en empêchât, mais M. de Gesvres, qui devait les remettre, les a gardés pour lui. M. d'Argenson s'est piqué que M. de Gesvres l'ait si peu ménagé dans la personne de son secrétaire, qui est au désespoir que sa sœur soit actrice. M. de Gesvres a tenu bon et assuré la petite Rotisset qu'elle n'aurait pas à quitter l'Opéra. Elle y est restée, en effet, et son succès est grand. Le père a voulu revenir de province, *pour la tuer*. De sages conseils l'en ont empêché. »

Ce n'était pas un honneur, alors, d'avoir une fille dans ce sérail lyrique et chorégraphique!

« Septembre 1770. — Une cantatrice retirée depuis longtemps de l'Opéra, et qui vit avec un M. Rollin, fermier général, est venue hier soir à l'Opéra et a causé avec des actrices. Quelqu'un s'informa quelle était cette dame : « Eh! quoi, répondit Sophie Arnould, vous » ne la connaissez pas? C'est l'histoire ancienne de M. Rollin. »

« Mlle Guimard, maîtresse de M. Jarente, chargé de la feuille des bénéfices, a, comme l'on sait, peu d'embonpoint. Mlle Arnould a dit d'elle : « Conçoit-on que cette chenille soit si maigre? Elle est sur une si bonne feuille! »

« Mars 1777. — Il y a eu ce carême plusieurs spectacles de société fort intéressants, entre autres chez Mme la marquise de Mont... On y a revu avec le plus grand plaisir l'opéra d'*Aline* et celui de *la Servante maîtresse, le Barbier de Séville*, trois pièces où Mme de Mont... a rempli tour à tour les rôles de Mlle Doligny, de Mlle Arnould et de Mme Laruette, avec une intelligence, un naturel, une grâce, une finesse capables de suppléer tous les avantages de l'habitude et du talent le plus exercé. »

« 20 novembre 1780. — Il y avait ces jours derniers, rue Blanche, grande société aristocratique chez Mme la princesse de Vaudemont, passionnée pour la bonne musique. Elle devait avoir Mme de Montgeroult qui s'est fait une grande réputation en improvisant au clavecin. Par malheur, cette virtuose de société est fort capricieuse, et elle se passa la fantaisie, en arrivant chez la princesse, d'annoncer qu'une migraine l'empêcherait de se faire entendre. Vif désappointement pour les personnes qui n'étaient venues ce soir-là que pour elle! Mme de Vaudemont la décida enfin au milieu de la soirée à s'asseoir au *forte*; mais dès qu'elle y eût préludé, Mmes de Bauffremont et de Mailly, Mlle de Nervo et d'autres demandèrent tout haut leur carrosse, trompant à leur tour l'attente de Mme de Montgeroult. »

Dans ces notes officielles, l'histoire musicale se fait ainsi, au jour le jour, durant une période de soixante ans. Il convient de les utiliser, tout en contrôlant de bien près leur témoignage. L'histoire artistique vit, aujourd'hui, de détail, descendant à tout sans s'amoindrir, consultant tout sans rien dédaigner, et par d'ingénieuses déductions reconstruisant l'être avec un grain de sable. C'est l'histoire intime que l'on appellera peut-être un jour : l'histoire humaine.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La suite prochainement.*)

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE DES MUSICIENS.

(SECONDE ÉDITION.)

FÉTIS (François-Joseph).

(4e article) (1).

Vers la fin de 1832, des propositions furent faites à Fétis, de la part du roi Léopold Ier et du gouvernement belge, pour qu'il acceptât les places de maître de chapelle du roi et de directeur du Conservatoire de Bruxelles; au mois de mars suivant, il signa des contrats relatifs à cette nouvelle position, et dans le mois de mai il quitta Paris pour vaquer à ses nouvelles fonctions. Le désir de ne rien négliger pour la prospérité de l'école qui lui était confiée, l'a engagé dans de nouveaux et considérables travaux. Outre l'administration de cette école, qui exige beaucoup de soins, il fait lui-même un cours de composition, dirige les études d'orchestre, les répétitions et les concerts; enfin il a écrit, pour faciliter l'enseignement, un *Manuel des principes de la musique*, un *Traité du chant en chœur*, un *Manuel des jeunes compositeurs, directeurs de musique et chefs d'orchestre*, une *Méthode des méthodes de piano, ou analyse des meilleurs ouvrages publiés sur l'art de jouer de cet instrument*, et une *Méthode des méthodes de chant*, faite sur le même plan. Tous ces ouvrages, hors le dernier, sont publiés depuis longtemps, chez Brandus, à Paris. Vingt-huit années se sont écoulées au moment où cette notice est revue, depuis que la direction du Conservatoire de Bruxelles a été confiée à Fétis, et la réputation universelle dont jouit cette institution, le nombre considérable d'artistes distingués de tout genre qui y ont été formés, les heureux effets produits par l'influence de cette même école, sur le goût de l'art et les progrès de l'éducation musicale dans la population du pays, ont été dans cette période la récompense des efforts du directeur, secondé par les professeurs d'élite dont il s'est entouré, ou dont il a lui-même formé et développé le talent. Dans le but de lui offrir un témoignage durable de leur affection et de leur gratitude pour son dévouement, ces professeurs ont saisi l'occasion du cinquantième anniversaire de son mariage, arrivé le 6 octobre 1856, et ont fait placer son buste en bronze, ouvrage du célèbre sculpteur Guillaume Geefs, sur un socle, au milieu de la cour du Conservatoire; l'inauguration en a été faite au milieu d'un concours immense de spectateurs, après qu'une messe à cinq voix et chœur, de Fétis, eut été exécutée le même jour, dans l'église Notre-Dame du Sablon, par les professeurs et les élèves du Conservatoire.

Les productions que Fétis a publiées jusqu'à ce jour, sont celles dont les titres suivent :

I. MUSIQUE INSTRUMENTALE. 1° Pièces d'harmonie à huit parties,

(1) Voir les nos 38, 39 et 40.

Paris, Lemoine. 2° Fantaisie pour le piano sur l'air *O pescator dell' onda*, Paris, Ph. Petit. 3° Fantaisie pour le piano sur la ronde du *Petit Chaperon*, Paris, Boïeldieu. 4° Trois suites de préludes progressifs pour le piano, Paris, A. Petit. 5° Sextuor pour piano à quatre mains, deux violons, alto et basse, op. 5, Paris, Michel Ozy; 2e édition, Paris, Brandus. 6° Fantaisie chromatique pour le piano, op. 6. *Ibid.* 7° Trois sonates faciles pour piano à quatre mains, op. 7. Paris, A. Petit. 8° Grand duo pour piano et violon, op. 8. Paris, Launer. 9° Variations à quatre mains pour le piano sur l'air : *l'Amour est un enfant trompeur*, Paris, Ph. Petit. 10° Marche variée pour le piano, *ibid.* 11° Ouverture de concert à grand orchestre, Brunswick, Mayer. 11° (*bis*) Premier et deuxième quintettes pour deux violons, deux altos et violoncelle, Paris, Brandus, et Mayence, Schott, en parties séparées et en partition. De plus, environ *cent cinquante* morceaux de tout genre, écrits pour la lecture à première vue, aux concours du Conservatoire de Bruxelles pendant vingt-huit ans, lesquels consistent en solféges, pièces pour le piano, solos pour tous les instruments, avec accompagnement de quatuor, etc.

II. Opéras. 11° (*ter*) *L'Amant et le Mari*, opéra-comique en deux actes, représenté au théâtre Feydeau, en 1820. 12° *Les Sœurs jumelles*, en un acte, représenté au même théâtre, en 1823. 13° *Marie Stuart en Écosse*, 3 actes (1823). 14° *Le Bourgeois de Reims*, en un acte, ouvrage composé pour le sacre de Charles X, et représenté en 1824. 15° *La Vieille*, en un acte, représenté au théâtre Feydeau, en 1826. 16° *Le Mannequin de Bergame*, en un acte, au théâtre de la rue Ventadour, en 1832. 17° *Phidias*, en deux actes, pour l'Opéra (non représenté).

III. Musique de chant. 18° *Deux nocturnes italiens* et une *canzannette*, Paris, Pleyel. 19° *Miserere*, pour trois voix d'homme, sans accompagnement, Paris, A. Petit. 20° *Messe de Requiem*, pour quatre voix et chœur, avec accompagnement de six cors, quatre trompettes, trois trombones, saxhorn, bas-tuba, bombardon, orgue obligé, violoncelles, contre-basse et timbales, exécutée le 14 octobre 1850, pour le service funèbre de la reine des Belges. Paris, chez Meissonnier, partition et parties séparées. 20° (*a*) Six messes faciles pour l'orgue, composées sur le plain-chant de l'église accompagné, avec des versets, des introductions et des conclusions. Paris, H. Lemoine, 1839, 1 vol. in-folio. 20° (*b*) Vêpres et saluts du dimanche pour l'orgue, avec le chant des hymnes et des antiennes de la Vierge, précédés d'une instruction sur l'accompagnement des psaumes, Paris, Ve Canaux, 1843, un cahier in-folio oblong.

IV. Musique d'église (non publiée). 21° Messe à cinq voix et chœurs, avec orgue, violoncelle obligé et contre-basse. 22° Plusieurs messes, motets, litanies, hymnes et antiennes pour trois, quatre et cinq voix, avec orgue, composés dans un nouveau système pour la chapelle de la reine des Belges. 22° (*bis*) *Lamentations de Jérémie*, à six voix et orgue.

V. Musique instrumentale (non publiée). 23° Une très-grande quantité de pièces d'orgue de tout genre. 24° Soixante fugues et préludes fugués pour le même instrument. Un choix de ces pièces fait partie de *la Science de l'organiste*, ouvrage non encore achevé. 25° Symphonies à grand orchestre (en *mi* bémol). 26° Fantaisie pour piano et orchestre. 27° Deux quintettes pour deux violons, deux violes et violoncelle. 28° Un sextuor pour deux violons, deux violes, violoncelle et contre-basse. 29° Un quatuor pour piano, violon, viole et basse. Toutes les premières productions de Fétis, telles que symphonies, symphonies concertantes, concertos de violon et de piano, quatuors, messes, offertoires, etc., ont été anéanties, à l'exception de trois quatuors, composés à l'âge de douze ans, conservés par curiosité.

VI. Ouvrages didactiques, historiques et critiques *publiés ou prêts à paraître*. 30° *Méthode élémentaire et abrégée d'harmonie et d'accompagnement, suivie de basses chiffrées*, Paris, 1824, in-8°, Ph. Petit. Une deuxième édition, revue avec soin, a été publiée à Paris, en 1836, chez Mme Lemoine (plus tard Aulagnier), in-4°. Il en a été fait une troisième, portative, grand in-8°, Paris, Aulagnier, 1841; on y a supprimé les exercices d'accompagnement de la basse chiffrée. Une traduction italienne de cet ouvrage a été publiée à Naples, chez Girard, en 1836, et une autre a paru à Turin, chez Pomba. M. Bishop, de Cheltenham, en a donné une traduction anglaise intitulée : *Elementary and abridged Method of Harmony and accompaniment, followed by progressive exercices in every key*, etc., Londres, Robert Cocks et Ce (sans date), 1835, grand in-4°. 31° *Traité de la fugue et du contre-point*, composé pour l'usage du Conservatoire. Paris, Troupenas, 1825, deux parties in-4°. Une deuxième édition, avec des additions concernant le style instrumental, à Paris, chez Brandus, en 1846. 32° *Traité de l'accompagnement de la partition*, Paris, 1829, Pleyel, in-4°. Ouvrage d'un genre neuf, le seul qui existe sur cette matière. 33° *Solféges progressifs, avec accompagnement de piano, précédés de l'exposition raisonnée des principes de la musique*, Paris, 1827, M. Schlesinger, in-4°. Quatre éditions de cet ouvrage ont paru jusqu'en 1857. On en prépare une cinquième avec des additions considérables. 34° *Revue musicale*, huit années, 1827-1834, quinze volumes, dont dix in-8° et cinq in-4°. 35° Mémoire sur cette question mise au concours en 1828, par la quatrième classe de l'Institut des Pays-Bas : *Quels ont été les mérites des Néerlandais dans la musique, principalement aux* XIVe, XVe *et* XVIe *siècles*, etc. Ce mémoire a été imprimé aux frais de l'Institut, conjointement avec celui de R. G. Kiesewetter, qui a obtenu le prix, sous ce titre hollandais : *Verhandelingen over de vraag*, etc. (Mémoires sur la question, etc.) Amsterdam, J. Muller et Ce, 1829, un vol. in-4°. 36° *La musique mise à la portée de tout le monde, exposé succinct de tout ce qui est nécessaire pour juger de cet art, et pour en parler sans l'avoir étudié*. Paris, Mesnier, 1830, un vol. in-8°. Dans la même année il fut fait une deuxième édition de ce livre à Liége, chez Collardin, en un vol. in-12, avec le consentement de l'éditeur de Paris. Une troisième édition, augmentée de plusieurs chapitres et d'un dictionnaire des termes de musique dont l'usage est habituel, a paru à Paris, chez Paulin, en 1834, un vol. in-12. Cette édition a été tirée à quatre mille exemplaires. Une quatrième édition a été publiée par Brandus et Ce, avec des augmentations considérables. Paris, 1847, un vol. in-8°. Il a été fait une contrefaçon de ce même livre à Bruxelles, chez Haumann et Ce, 1839, un vol. in-18, et une autre, à Bruxelles, chez Meline, Cans et Ce, 1840, un vol. in-18. Blum a publié une traduction allemande de cet ouvrage sous ce titre : *Die Musik, Handbuch für Freund und Liebhaber dieser, Kunst*, Berlin, 1830, un vol. in-12. On a fait aussi une traduction anglaise du même livre intitulée : *The Music made easy*, Londres, 1831, un vol. in-12. L'Académie de musique de Boston (Amérique) en a fait faire une autre traduction qui fut revue sur la seconde édition de Paris, et qui a été publiée sous ce titre : *Music explained to the World; or How to understand Music and enjoy its performance. Translated for the Boston Academy of Music.* Boston, B. Perkins, 1842, petit in-8°. Cette traduction a été réimprimée à Londres, en 1844, chez Clarke et Ce, un vol. petit in 8°, et donné comme une traduction nouvelle. Le même ouvrage a été traduit en espagnol, sous ce titre : *La Musica puesta al alcance de Todos. O sea breve espasicion de todo lo que es necessario para juzgar de esta arte y hablar de ella sen haberla estudiado. Escrita en Frances por, etc., traducida y anotada por A. F. S.* (Soriano-Fuertes). Barcelona, 1840, un vol. petit in-8°. Une traduction italienne a été annoncée dans la *Gazette musicale* de Milan, par M. Picchianti. Enfin, M. Belikoff, inspecteur de la chapelle impériale de Russie, en a fait imprimer une traduction en langue russe, Saint-Pétersbourg, 1833, un vol. in-8°. 36° *Curiosités historiques de la musique, complément nécessaire de la Musique mise à la portée de*

tout le monde. Paris, Janet et Cotelle, 1830, un vol. in-8°. Ce volume ne contient qu'un choix d'articles historiques de la *Revue musicale.* 37° *Biographie universelle des musiciens et bibliographie générale de la musique, précédée d'un résumé philosophique de l'histoire de cet art.* Paris et Bruxelles, 1834 et années suivantes, huit volumes grand in-8°. Vingt années ont été employées en recherches de tout genre pour le perfectionnement de cet ouvrage, qui peut être constaté par la comparaison de cette seconde édition avec la première. 38° *Manuel des principes de musique, à l'usage des professeurs et des élèves de toutes les écoles, particulièrement des écoles primaires.* Paris, 1837, Schlesinger (Brandus), un vol. in-8. 39° *Traité du chant en chœur*, à l'usage des directeurs d'écoles de chant, et des chefs de chœurs des théâtres. Paris, 1837, Schlesinger (Brandus), in-4°. 40° *Manuel des jeunes compositeurs, des chefs de musique militaire et des directeurs d'orchestre.* Paris, 1837, Schlesinger (Brandus), un vol. grand in-8°. 41° *Méthode des méthodes de piano, analyse des meilleurs ouvrages qui ont été publiés sur l'art de jouer de cet instrument*; livre composé pour l'usage du Conservatoire royal de musique de Bruxelles. Paris, Schlesinger (Brandus), 1837, grand in-4°. Une traduction italienne de cet ouvrage a été publiée à Milan, chez Ricordi, en 1841, sous le titre de : *Metodo dei metodi di piano-forte, ossia trattato dell' arte di suonar quest' istrumento.* Cette traduction est l'ouvrage d'Antolini. Il en a paru une autre dans la même année, à Florence, chez Cipriani. 42° *Méthode des méthodes de chant, analyse des principes des meilleurs écoles de l'art de chanter.* Paris, Bandus. 43° *Esquisse de l'histoire de l'harmonie, considérée comme art et comme science systématique.* Paris, Bourgogne, 1840, un vol. in-8° de 178 pages, tiré à cinquante exemplaires seulement pour les amis de l'auteur; n'a pas été mis dans le commerce. 44° *Méthode élémentaire du plain-chant.* Paris, Ve Canaux, 1843, un vol. grand in-8°. 45° *Traité complet de la théorie et de la pratique de l'harmonie.* Paris, Schlesinger, 1844, un vol. grand in-8°, — 2e édition, Brandus, 1846. — 3e édition (*ibid.*), 1847. — 4e édition, augmentée d'une préface philosophique et de notes (*ibid.*), 1849. — 5e édition (*ibid.*), 1853. — 6e édition, G. Brandus et Dufour, 1857. La publication de ce livre a produit la plus vive sensation, non-seulement en France, mais à l'étranger. Fétis considère cet ouvrage et son *Traité du contre-point et de la fugue*, comme ses productions les plus originales et les fondements les plus solides de sa réputation. Deux traductions italiennes de ce livre ont paru en même temps : toutes deux sous le titre de : *Trattato completo della teoria e della pratica dell' armonia.* La première, ouvrage de M. Mazzucato, a été publiée à Milan, par Jean Ricordi, en 1842, un vol. grand in-8°, imprimé en caractères mobiles; l'autre par M. Emmanuel Gambale, chez F. Lucca, dans la même ville, un vol. in-fol. gravé. M. Gil, professeur d'harmonie au Conservatoire de Madrid, en a donné une traduction espagnole intitulée : *Tratado completo de la teoria y pratica de la armonia*, Madrid, Salazar (sans date), un vol. in-fol. Le même professeur a resserré la doctrine exposée dans cet ouvrage en un volume de peu d'étendue intitulé : *Tratado elementar teorico pratico de armonia.* Madrid, 1856, grand in-8°. Enfin, M. Vanderdoodt a exposé la même doctrine dans le livre en langue flamande qui a pour titre : *Harmonie-Leere tan gebruike der organisten.* Brussel, 1852, un vol. grand in-8°. 46° *Notice biographique de Nicolo Paganini, suivie de l'analyse de ses ouvrages, et précédée d'une esquisse de l'histoire du violon.* Paris, Schonenberger, 1851, grand in-8° de 95 pages. 47° *Traité élémentaire de musique, contenant la théorie de toutes les parties de cet art* (dans l'*Encyclopédie populaire*). Bruxelles, Jamar, 1831-1832, deux parties in-12. Sept mille exemplaires de ce livre ont été vendus. 48° *Antoine Stradivari, luthier célèbre, connu sous le nom de* Stradivarius; *précédé de recherches historiques et critiques sur l'origine et les transformations des instruments à archet, et suivi d'analyses théoriques sur l'archet et d'une notice sur François Tourte*, auteur de ses derniers perfectionnements. Paris, Vuillaume, luthier, 1856, un vol. in-8°, illustré de figures d'instruments. Cet ouvrage, tiré à mille exemplaires, a été donné en cadeau aux artistes et amateurs, et n'a point été mis dans le commerce. 49° *Exposition universelle de Paris*, en 1855. *Fabrication des instruments de musique. Rapport de M. Fétis, membre du jury, rapporteur de la 27° classe.* Paris, imprimerie impériale, 1856, dans les volumes des rapports généraux, et tiré à part, grand in-4° de 54 pages à deux colonnes. 50° *Mémoire sur cette question : Les Grecs et les Romains ont-ils connu l'harmonie simultanée des sons? En ont-ils fait usage dans leur musique?* dans les Mémoires de l'Académie royale de Belgique, tome XXXI. On trouve, du même, dans les Bulletins de la même Académie : 1° Note sur une trompette romaine trouvée récemment aux environs de Bavay. (Tome XIII, 1846). 2° Recherches sur les instruments dont il est parlé dans la Bible (*ibid.*). 3° Discours sur le progrès dans les arts (*ibid.*). 4° Rapport sur la rédaction d'une histoire des arts en Belgique (*ibid.*). 5° Rapport sur trois Mémoires présentés en réponse à la quatrième question de la classe des beaux-arts de l'Académie (1), t. XIV, 1847, 50 pages d'impression. 6° Discours prononcé à la séance publique du 24 septembre 1847 (*ibid.*). 7° Rapport sur une notice de M. le comte de Robiano, intitulée : *Mémoire sur la musique antique de la Grèce* (tome XV, 1848). 8° Rapport sur un Mémoire présenté au concours de 1848, en réponse à la quatrième question de la classe des beaux-arts (*ibid.*). 9° Note sur les véritables fonctions de l'oreille dans la musique (tome XVI, 1849). 10° Discours prononcé dans la séance publique du 25 septembre 1849 (*ibid.*). 11° Note sur les conditions acoustiques des salles de concert et de spectacle (*ibid.*). 12° Sur l'état actuel de la facture des orgues en Belgique, comparée à sa situation en Allemagne, en France et en Angleterre (tome XVII, 1850). 13° Sur les documents relatifs à l'histoire de l'art en Belgique (tome XVIII, 1851). 14° Sur la situation ancienne et moderne de la musique en Espagne (tome XIX, 1852). 15° Sur un nouveau système de musique dramatique (*ibid.*). 16° Discours prononcé à la séance publique de la classe des beaux-arts de l'Académie, le 25 septembre 1852 (*ibid.*). 17° Discours prononcé dans la séance publique de la classe des beaux-arts, le 25 septembre 1855 (tome XXII). 18° Sur les progrès de la facture des orgues en Belgique, dans les dernières années (tome XXIII, 1856). 19° Rapport sur un Mémoire de MM. Fraselle et Germain, relatif à l'emploi qui aurait été fait du quart de ton dans le chant grégorien au moyen âge (tome XXIV, 1857). 20° Note sur la découverte récente des plus anciens monuments de la typographie musicale, et, par occasion, sur les compositeurs belges du xve siècle (tome XI, 2e série, 1861). Fétis a publié dans la *Gazette musicale de Paris* et dans la *Revue de la musique religieuse*, une multitude d'articles de critique, de théorie, d'histoire et de philosophie de la musique, formant plus de 2,500 pages d'impression, 1836-1860.

VII. Ouvrages non publiés. 51° *la Science de l'organiste*, traité complet de cet instrument, de ses effets, des divers systèmes de l'accompagnement du plain-chant, avec tout l'office catholique romain, un grand nombre de pièces de tout genres, et un choix de

(1) Cette question était ainsi conçue : « Faire l'exposé des principes de chacun des systèmes de notation musicale qui peuvent être ramenés à trois types principaux, à savoir : les chiffres, les lettres de l'alphabet, et les combinaisons de signes arbitraires ou sténographiques. — Examiner si ces systèmes sont conçus de manière à pouvoir représenter, par leurs signes, toute combinaison quelconque de la musique, sans laisser de doutes par l'aspect de leur ensemble, ou s'ils ne sont applicables qu'à certains cas et dans certaines limites.

» Démontrer l'une ou l'autre hypothèse par des exemples.

» Déduire *à priori* les conséquences inévitables de la substitution d'un système quelconque de notation à celui qui est en usage, abstraction faite du mérite du système. »

morceaux des plus célèbres organistes italiens, allemands et français, depuis le XVIe siècle jusqu'à l'époque actuelle. Deux cent cinquante pages environ de cet ouvrage sont imprimées. 52° *Philosophie générale de la musique*, un volume in-8°. Ce livre, quoique borné à un seul volume, est le travail le plus considérable de l'auteur, à cause des difficultés du sujet et du point de vue ou Félis s'est placé. Il a été abandonné et repris vingt fois en quarante ans. 46° *Graduale de tempore ac de sanctis juxta ritum sacrosanctæ romanæ ecclesiæ, cum cantu ex multis antiquissimis codicibus restituto, quibus dissertatio de cantilenarum adulteratione præfixa est.* 47° *Antiphonarium divinorum officiorum juxta ritum sacrosanctæ romanæ ecclesiæ, cum cantu ex multis vetustissimis codicibus restituto curâ et studio*, etc. 53° *Histoire générale de la musique.* Ouvrage dont plusieurs parties, qui exigeaient les recherches les plus minutieuses, sont entièrement terminées. Il formera 6 volumes in-8° avec deux volumes de monuments historiques, in-4°. 54° *Souvenirs d'un vieux musicien* (Mémoires sur la vie de l'auteur et sur ses relations avec les hommes les plus célèbres dans l'art et dans la science, pendant soixante ans). 55° De la collection de traités de musique du moyen âge, annoncée dans la première édition de la Biographie, Fétis s'est borné à l'ouvrage de Francon de Cologne, texte et traduction française avec la restitution exacte des exemples notés, d'après de bons manuscrits inexplorés; et à la collection des œuvres théoriques de *Tinctoris*, dont le texte, tiré des manuscrits qui appartiennent à Fétis, a été collationné sur les manuscrits de Gand et de Bologne, et dont la traduction est entièrement terminée. Des rapports de MM. Van Hasselt et Snel sur ce grand travail ont été faits à l'Académie royale de Belgique, et insérés dans le tome XII de ses bulletins, 2e série, 1861. 56° Traduction française du *Traité de musique* de Boèce.

LETTRE DE MARIE-ANTOINETTE RELATIVE A GLUCK.

M. le comte Paul Vogt d'Hunolstein vient de publier une correspondance inédite de Marie-Antoinette, recueillie sur les documents originaux. Cet ouvrage, des plus intéressants, contient une lettre qui nous appartient de droit; car l'infortunée reine y raconte à sa sœur le succès du premier chef-d'œuvre donné par Gluck à Paris. Nos lecteurs nous sauront gré de la leur faire connaître.

Versailles, ce 26 avril 1774.

Enfin, ma chère Christine, voilà un grand triomphe, nous avons eu le 19 la première représentation de l'*Iphigénie*, de Gluck; j'en ai été transportée, on ne peut plus parler d'autre chose, il reigne dans toutes les têtes une fermentation aussi extraordinaire sur cet événement que vous le puissiez imaginer, c'est incroyable; on se divise, on s'attaque, comme s'il s'agissoit d'une affaire de religion; à la cour, quoique je me sois prononcée publiquement en faveur de cette œuvre de génie, il y a des partis et des discussions d'une vivacité singulière, il paroît que c'est bien pire encore à la ville; j'avois voulu voir M. Gluck avant l'épreuve de la représentation, et il m'avoit développé lui-même le plan de ses idées pour fixer comme il l'appelle le vrai caractère de la musique théâtrale et le faire rentrer dans le naturel; si j'en juge par l'effet que j'ai éprouvé il a réussi au-delà de ses désirs, M. le dauphin étoit sorti de son calme et il a trouvé partout à applaudir; mais comme je m'y attendois, à la représentation s'il y a eu des morceaux qui ont transporté, on avoit l'air en général d'hésiter, on a besoin de se faire à ce nouveau système, après avoir eu tant l'habitude du contraire; aujourd'hui tout le monde veut entendre la pièce, ce qui est un bon signe, et Gluck se montre très-satisfait, je suis certaine que vous serez heureuse comme moy de cet événement.

Adieu, chère sœur, je n'ai pas besoin de vous dire combien je vous aime, il y a trop longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles et vous savez que je ne peux m'en passer. Gluck m'a écrit quelques morceaux de sa musique que je chante sur le clavecin. Adieu encore.

MARIE-ANTOINETTE.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra n'a pu donner lundi *Roland à Roncevaux*, par suite d'une indisposition de Gueymard; on lui a substitué *la Favorite*.—Mercredi et vendredi on a représenté l'ouvrage de M. Mermet, dont le succès s'est pleinement confirmé. LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice assistaient à la représentation de vendredi.—Le vendredi précédent, Mlle de Taisy avait suppléé Mme Gueymard, indisposée, et s'était avantageusement acquittée de son rôle.

*** La représentation des *Huguenots* donnée dimanche avait, comme à l'ordinaire, rempli la salle. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer a été remarquablement exécuté par Mme Marie Sax, Morère, Obin et Faure.

*** *Le Roi d'Yvetot* paraît être le titre définitif d'un ballet dont le libretto est dû à M. le marquis de Massa, et la musique à deux diplomates en collaboration avec M. Labarre.

*** Le succès obtenu par Mme Gennetier dans *le Songe d'une nuit d'été* s'est brillamment confirmé dans les représentations suivantes, où la cantatrice, maîtresse de ses moyens, a pu leur donner un libre essor. Jeudi dernier, elle a chanté le rôle d'Elisabeth avec une rare perfection, et si l'on a pu reprocher à son jeu un peu de froideur, il ne faut pas oublier que le caractère du personnage impose à l'actrice chargée de l'interpréter une réserve et une dignité qui atténuent l'effet du rôle. D'ici à peu de temps les rôles d'*Haydée*, de *la Fille du régiment*, du *Domino noir*, fourniront à Mme Gennetier l'occasion de faire apprécier la souplesse et la variété de son talent et justifieront les éloges que lui a prodigués la presse. Nous ne pouvons à cet égard nous empêcher de reproduire à l'appui de ces éloges une anecdote que nous lisons dans *le Sport*, sous la signature de son rédacteur en chef, M. Eug. Chapus, et qui prouve à quel point la nouvelle pensionnaire de l'Opéra-Comique est musicienne. « Elle était à Toulouse, et le directeur, aux termes de son traité avec la ville, devait ouvrir le théâtre à jour fixe ou perdre un dédit de 6,000 francs; le délai était rigoureux. L'affiche annonçait *Robert le Diable*. Mme Gennetier était chargée du rôle d'Alice, et celui d'Isabelle devait être rempli par une cantatrice célèbre qu'on attendait d'une grande ville voisine. A 6 heures, le jour même désigné pour la représentation, Isabelle n'était pas encore arrivée. Le directeur était aux abois, il ne savait que devenir, lorsqu'il eut l'idée de s'adresser à Mme Gennetier pour se tirer d'embarras. Il lui demanda si elle pourrait jouer le rôle d'Isabelle, qu'elle n'avait jamais étudié, tandis que celui d'Alice serait donné à une autre personne de la troupe, qui le savait et l'avait déjà joué plusieurs fois (1). Mme Gennetier hésita un moment; puis, ne consultant que son désir d'obliger son directeur, elle consentit à jouer, mais à la condition que pendant les entr'actes on répéterait les morceaux les plus difficiles du rôle. L'opéra fut joué dans ces étranges conditions et obtint un grand succès. Il ne fut question à Toulouse que de ce merveilleux tour de force; il avait commencé cette réputation artistique qui prit un si grand essor à la Nouvelle-Orléans, où Mme Gennetier serait encore l'enfant gâtée du public américain, si la guerre ne l'avait obligée de quitter ce pays. »

*** Le premier ouvrage nouveau qui sera donné au théâtre de l'Opéra-Comique est celui de M. Gautier; *le Capitaine Henriot*, de Gevaert, suivra promptement.

*** Le répertoire du théâtre Italien s'est augmenté de deux reprises d'ouvrages, dont la faveur n'a pas d'intermittences. La première nous a rendu *Don Pasquale*, ce dernier sourire de la muse italienne, et Adelina Patti a reparu dans le rôle de Norina, dont elle a fait une de ses créations les plus originales et les plus charmantes. Scalese et Delle-Sedie sont excellents dans les rôles de l'amoureux barbon et du docteur. Dans celui d'Ernesto, le ténor Baragli, que nous avions entendu l'année dernière, et qui déjà vocalisait très-bien, nous a prouvé qu'il avait encore fait des progrès dans l'art du chant, mais nous voudrions que sa voix fût devenue meilleure, et plus que jamais elle est dépourvue de timbre. Le chanteur a beau se montrer habile, il ne peut soutenir un son. C'est ce qui fait que Baragli a par deux fois échoué dans la sérénade *Com' è gentil*, et que des *chut!* l'ont salué précisément là où des bravos auraient dû l'accueillir.—La seconde reprise a été celle du *Trovatore*, dans lequel Fraschini a rapporté sa voix admirable et ses beaux effets de grand style; Mme Charton-Demeur, dans le rôle de Léonore, et Mme Méric-Lablache, dans celui d'Azucena, ont retrouvé leur succès de la saison précédente. Sterbini s'est aussi distingué, et a mérité un rappel, après son air du second acte. On l'a aussi redemandé avec Mme Charton-Demeur après le grand duo du quatrième.

*** La représentation de *Violetta* (la *Traviata*) au théâtre Lyrique est très-prochaine. — Les répétitions de *Martha* sont commencées.

(1) Le renseignement fourni à M. Eug. Chapus n'est pas tout à fait exact. Mme Gennetier chanta simultanément les deux rôles d'Isabelle et d'Alice.

*** On répète l'opéra en un acte de MM. Nuitter et Desarbres, dont le comte Gabrielli a écrit la musique, et qui a pour titre *Fanchette*. Le poëme est, dit-on, fort joli, et la pièce sera jouée par Froment, Mme Faure-Lefèvre et Guyot.

*** La distribution des rôles du nouvel opéra de M. de Saint-Georges et du prince Poniatowski, *l'Aventurier*, a été faite aux artistes du théâtre Lyrique; ils sont confiés à MM. Monjauze (Don Manoel), Gerpré (Don Annibal), Petit (le vice-roi), Ismaël (Quirino); Mmes de Maesen (Dona Eleonora), Albrecht (Anita). La lecture de l'œuvre a produit beaucoup d'effet.

*** Gerpré, ancien acteur des Bouffes-Parisiens et qui a tenu avantageusement l'emploi de trial en province, est engagé au théâtre Lyrique.

*** Les Bouffes-Parisiens viennent de reprendre avec un grand succès une des plus charmantes opérettes jouées à ce théâtre, *les Pantins de Violette*, d'Adam. Heuzey, Mmes Garrait et Irma Marié ont remplacé dans l'interprétation Pradeau et Mmes Dalmont et Maréchal, qui l'avaient si remarquablement créée à l'origine. — Un des comiques les plus goûtés au passage Choiseul et qui date aussi de la fondation, Léonce, n'a pu s'entendre avec la nouvelle administration et la quitte. En revanche elle vient d'engager M. Félix Puget, fils de l'ancien ténor; il a débuté dans *Un mari à la porte*; il a beaucoup à acquérir.

*** Cette semaine Offenbach est revenu de Vienne, où il était allé présider à la mise en scène de son opéra *les Géorgiennes*, au Karl-Theater. L'ouvrage a obtenu un très-grand succès. Le maëstro a conduit l'orchestre aux trois premières représentations, et il a été acclamé avec enthousiasme. Le directeur du Karl-Theater a composé le bataillon des Géorgiennes de soixante jolies femmes qui ont fort bien manœuvré, au grand plaisir du public.

*** Les auteurs de *l'Enlèvement d'Hélène*, MM. Meilhac, Halévy et Offenbach ont lu leur pièce aux artistes des Variétés, et les rôles principaux ont été distribués à Dupuis, Kopp, Grenier, Couder et à Mmes Schneider et Silly.

*** Une jeune élève de Duprez, Mlle Léontine Durand, vient de débuter avec un grand succès au théâtre de Strasbourg, dans le rôle de Rosine, du *Barbier*. *Le Courrier du Bas-Rhin* en fait un grand éloge. Mlle Durand est la sœur de Mlle Lucile Durand, artiste du théâtre des Variétés.

*** A Lyon *les Dragons de Villars* viennent de faire leur réapparition sur le Grand-Théâtre aux applaudissements du public. Le rôle si original de Rose Friquet était interprété par Mlle Dupuy, qui n'a rien laissé à désirer comme chanteuse et comme actrice. C'était son troisième début, et son admission a été chaleureusement proclamée.

*** On nous écrit de Moscou que Mlle Reboux, transfuge du théâtre Lyrique, a obtenu sur le théâtre impérial Italien de cette capitale un succès enthousiaste dans le rôle de Gilda de *Rigoletto*. De nombreux rappels et de non moins nombreux bouquets ont témoigné à notre jeune compatriote toute la satisfaction du public.

*** Carlotta Patti vient de passer par Paris, venant de Londres; elle n'y est restée qu'un jour, et elle se rend en Allemagne pour y accomplir les engagements contractés en son nom. Elle a été l'étoile des concerts Mellon qui viennent de finir. — Bottesini, qui s'y est fait entendre plusieurs fois avec le succès qui l'accompagne partout, est également de retour. Willert Beale l'a engagé de nouveau du 1er au 15 janvier, pour une tournée en Angleterre.

*** Voici le programme du premier concert populaire de musique classique donné par M. Pasdeloup, dimanche prochain, à 2 heures, au cirque Napoléon. *Jubel*-ouverture, Weber; — symphonie en *mi* mineur (n° 14), Haydn (première audition);—*Polonaise*, de Struensée, Meyerbeer; —andante, Mozart;—symphonie en *ut* mineur, Beethoven.

*** La saison du théâtre Italien, à Madrid, s'est ouverte comme à Paris, par *Rigoletto*. Le public madrilène s'est montré fort mal disposé et la représentation a été fort orageuse. L'œuvre de Verdi a cependant été interprétée avec talent par Mlle Vitali, Mme Talvo-Bedogni, Nicolini et Aldighieri. — La *Norma* a succédé à *Rigoletto* pour le début de Mme Penco et celui de Mme Adomali.

*** Parmi les ouvrages de Donizetti, il en est quelques-uns inconnus en France; de ce nombre est un opéra-bouffe en un acte qui a pour titre : *il Campanello;* MM. J. Ruelle et Debillemont viennent d'en terminer une traduction qu'ils destinent au théâtre des Bouffes-Parisiens.

*** Les recettes brutes des théâtres impériaux subventionnés, des théâtres secondaires, spectacles-concerts, etc., ont atteint, pendant le mois de septembre dernier, le chiffre de 1,409,788 fr. 73 c.

*** Frantz Liszt était à Paris la semaine dernière avec sa fille, Mme Hans de Bulow. Il est reparti pour Rome, et l'on assure qu'il reviendra au mois d'avril prochain, avec l'intention de donner des concerts qu'il dirigerait comme chef d'orchestre, et dans lesquels il ferait entendre plusieurs œuvres nouvelles de lui. Il assistait dimanche au concert des Champs-Elysées.

*** Partout où se fait entendre le célèbre pianiste-compositeur Léopold de Meyer, il passionne son auditoire. C'est ainsi que chez Rossini il a reçu de l'illustre maître et de la société d'élite qui s'y trouvait réunie les félicitations les plus chaleureuses après l'exécution d'un délicieux nocturne de sa composition. Lundi dernier, pareille ovation lui était faite dans les beaux salons de Philippe-Henri Herz neveu, où il a joué sur un admirable piano à queue, sorti tout fraichement des ateliers de cette maison,—qui, tout d'abord, s'est placée au premier rang de la facture parisienne, — trois œuvres nouvelles, aussi remarquables par leur originalité que par le style et la mélodie, et qu'il a exécutées avec une supériorité digne de sa grande réputation. La brillante assemblée conviée par M. Herz à cette occasion a partagé ses applaudissements entre le célèbre artiste qui venait de faire valoir avec tant de talent un instrument si parfait et l'habile facteur qui avait pu le mettre à sa disposition.

*** Jeudi, dans l'église d'Auteuil, a eu lieu le mariage que nous avions annoncé de M. Georges Pfeiffer avec Mlle Thea Lemoine; Rossini, l'ami et le protecteur du jeune artiste, et M. Woff-Pleyel étaient ses témoins. Plusieurs professeurs du Conservatoire assistaient à la cérémonie, à laquelle Delle-Sedie, Mlle Wertheimber et White ont voulu prêter le concours de leur talent en chantant, le premier l'air magistral de *Stradella*, la seconde un *Agnus Dei*, et M. White en exécutant merveilleusement un andante de Beethoven. L'orgue a été tenu avec une supériorité remarquable par un élève du Conservatoire, célébrité future déjà recherchée, bien qu'ayant à peine dix-huit ans. Le jeune artiste, Lavignac, a intercalé dans une brillante improvisation quelques fragments des compositions de M. Georges Pfeiffer. La foule était si grande qu'une partie des invités a dû se tenir en dehors, sous le portail et jusque sur la place de l'Eglise.

*** *Le Courrier de Lyon* donnait ces jours-ci la nouvelle intéressante d'un projet de fondation à Lyon d'un Conservatoire de musique et d'une salle de musique populaire, dont les plans déjà étudiés sont en ce moment soumis à l'approbation du conseil municipal. Le terrain qui faisait partie de l'ancien Jardin des plantes a été concédé gratuitement par la ville; le bâtiment présenterait l'aspect d'un parallélogramme divisé en deux parties, dont l'une serait affectée au Conservatoire et l'autre à la salle de concert, et cette dernière serait construite d'abord. Elle résoudrait le problème qui plusieurs fois à Paris s'est présenté comme une difficulté pour y construire une salle plus digne de la grande capitale que celles qui y existent aujourd'hui, à savoir que ses dimensions n'en fissent pas un désert à des jours donnés pour être insuffisante dans d'autres occasions. Pour cela, la distribution de la salle de Lyon ne ressemblerait point à nos salles de spectacle, et elle offrirait l'avantage remarquable de donner place à deux mille cinq cents personnes, comme de s'ouvrir seulement à un public restreint de trois ou quatre cents auditeurs. On obtiendra ce résultat en masquant les places qui ne seront pas occupées, et cette disposition est d'autant plus simple qu'elle ne préjudicie en rien à l'effet d'acoustique. Ainsi on pourra y donner non-seulement des concerts populaires, mais encore toute espèce de concerts et de matinées musicales, la salle étant éclairée par des fenêtres s'ouvrant de tous côtés. Les meilleures places se trouvent situées au point où tous les sons arrivent en faisceau à l'auditeur, c'est-à-dire dans l'espace où sont d'ordinaire les stalles et le parterre. Néanmoins, les ondes sonores se répandront très-distinctes jusqu'aux troisièmes, auxquelles on aura accès par le côté nord.

*** On nous écrit de New-York qu'en attendant la réouverture de l'Opéra italien qui s'annonce très-bien, l'Opéra allemand continue avec grand succès ses représentations. Une nouvelle représentation de *Martha*, dans laquelle Formès, M. Habelmann et Mme Frederici se sont surpassés, a été donnée, comme la précédente, aux grands applaudissements du public.

*** La Société des Amis de la musique, à Vienne, a imité l'exemple donné par la Société des concerts du Gurzenich, à Cologne, dont nous avons parlé. Une rémunération pécuniaire sera dorénavent accordée par eux aux auteurs dont on jouera des œuvres dans les concerts à Vienne.

*** Nous lisons dans un journal de Berlin un trait caractéristique des mœurs allemandes qui mérite d'être cité. A l'occasion de sa cinquantième année de présence à l'orchestre, une ovation très-méritée a été faite au violoniste Maurice Klengel au concert du Gewandhaus, à Leipsig. Pendant ces cinquante ans M. Klengel, qui est âgé de soixante-dix ans, n'a manqué ni à une répétition, ni à un concert (il n'a pas joué dans moins de mille vingt concerts). Après plusieurs discours qui lui ont été adressés au nom du comité et de l'orchestre de cette société des concerts, ainsi que par le bourgmestre, au nom de la ville de Leipsig, des présents honorifiques lui ont été remis par eux, et enfin le roi de Saxe l'a décoré de la croix d'honneur de l'ordre d'Al-

brecht. C'est le fils du vieillard, trop ému pour pouvoir parler, qui a dû remercier Sa Majesté au nom de son père.

*** Rossini, reconnaissant des témoignages d'estime et de considération dont il vient d'être l'objet à Pesaro, a mis à la disposition des autorités une somme de 10,000 francs pour être distribuée aux pauvres de son pays.

*** A l'occasion de la rentrée des classes, nous appelons l'attention sur les solféges et les méthodes de chant de Panseron; le mérite si bien établi de ce cours d'instruction élémentaire qui a formé tant et de si bons chanteurs, le dispense de toute banale recommandation.

*** Un ami de Bellini, M. Luigi Bordès, dans une lettre adressée aux journaux, rectifie l'opinion erronée qui jusqu'à présent a attribué à une maladie de poitrine la mort de l'auteur de *Norma*. Il aurait succombé, selon M. Bordès, à une inflammation d'intestins.

*** Le second volume d'un ouvrage fort intéressant : *Histoire de la musique*, par le docteur Ambros, vient de paraître à Berlin.

*** Jules Bénédict, l'auteur de *la Rose d'Erin*, était cette semaine à Paris; il y était venu s'entendre avec les traducteurs de son opéra, MM. d'Ennery et Crémieux qui l'ont presque entièrement refondu et en ont fait un ouvrage nouveau. *La Rose d'Erin*, dans laquelle Mme Carvalho chantera le principal rôle, sera jouée en janvier ou février prochain.

*** On nous écrit de Bruxelles que la troupe allemande dont nous avons parlé, et qui y donnait des représentations, est en pleine déroute. La majeure partie des acteurs qui la composaient a quitté Bruxelles à l'improviste et sans prévenir le directeur.

*** M. Henri Herz vient de composer deux ouvrages pour piano, intitulés *Chant d'amour*, op. 203, *Chant de guerre*, op. 204, qui seront mis en vente la semaine prochaine. On en dit le plus grand bien et nous nous proposons d'en rendre compte dans un de nos prochains numéros.

*** La treisième édition de l'intéressante *Histoire* des *Concerts populaires* d'H. Elwart vient de paraître à la librairie Castel, passage de l'Opéra. Un joli volume in-8°, prix net, 1 franc.

*** Au nombre des intéressantes publications pour le piano que l'éditeur Adolphe Catelin vient de faire paraître, il faut citer en première ligne les œuvres 18 et 19 d'Aloys Kunc, ainsi que la rêverie intitulée *le Désir d'un exilé*, par Auguste Burg. Ce dernier ouvrage obtient un succès bien mérité et place le compositeur parmi les meilleurs en ce genre de musique gracieuse et mélodique.

*** On se rappelle la publication des excellentes traductions du théâtre de Cervantes et de celui de Tirso de Molina, achevées par M. A. Royer dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions de directeur de l'Opéra. Il vient d'y joindre un complément intéressant en donnant la traduction du théâtre d'Alarcon, et nous apprenons qu'il prépare celle du théâtre Fiabesque de Carlo Gozzi.

*** Le 1er novembre, de 1 heure à 5 heures, aura lieu l'inauguration, dans les riches salons de l'Exposition internationale de l'hôtel Laffitte, des concerts-promenade. Ces raouts de bonne compagnie, création nouvelle, offrant au public d'élite de la capitale la récréation la plus intéressante et la plus agréable, seront le succès de l'hiver 1864. — L'orchestre de symphonie, aussi remarquable par sa composition que par le nombre des artistes renommés qui en font partie, est placé sous la haute direction de M. Forestier, l'excellent chef qui a obtenu cet été les plus légitimes succès au Pré Catelan. — Dans les merveilleuses galeries de l'Exposition internationale, la belle société parisienne et les étrangers qui visitent journellement Paris trouveront réunies les richesses de l'art et de l'industrie, la nouveauté du jour avec ses primeurs et ses élégances, les splendeurs de la peinture et les magiques mélodies des chefs-d'œuvre de la musique. — L'honorabilité, le goût et l'intelligence bien connus du directeur permettent d'affirmer qu'il n'y aura accès dans ces vastes salons transformés en musées que pour le beau, le bon et l'honnête.

*** Aujourd'hui dimanche 16 octobre, à 2 heures, cinquième réunion musicale au concert des Champs-Elysées. Le programme, composé de douze morceaux choisis, contient la fantaisie sur *Rigoletto*, la belle fantaisie concertante composée par M. Demersseman, et dans laquelle il fait briller tous les solistes de l'orchestre; *une Noce de village*, et les ouvertures du *Roi d'Yvetot*, du *Père Gaillard* et des *Diamants de la Couronne*; trois ouvertures par Adam, Reber et Auber. Dans la deuxième partie du concert, M. de Prim, le célèbre hautboïste applaudi cet été aux concerts du soir, jouera un solo de sa composition sur *Don Pasquale*.

*** M. Diomède-Zompi, l'excellent pianiste-professeur, vient de reprendre ses leçons d'école classique du piano pour les jeunes demoiselles, dans son nouveau domicile, 15, rue de Ponthieu. Il donne également des leçons particulières.

*** Au Casino, les concerts sont toujours très-suivis. L'orchestre conduit par Arban exécute avec une incontestable supériorité les œuvres de nos grands maîtres. Les réunions musicales ont lieu les mardis, jeudis, samedis et dimanches.

*** Le 2 octobre, à Vienne, est mort à l'âge de quarante-six ans, M. Charles Krottenthaler, chef d'orchestre du Carltheater.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — L'opéra anglais de Covent-Garden va tenir les promesses de son programme, en ouvrant le 17 de ce mois par *Masaniello* (*la Muette de Portici*). — Celui de *Her Majestys théâtre* annonce la reprise de ses représentations pour le 7 novembre, par l'opéra de Macfarren, *she Stoops to conquer*. Arditi sera le chef d'orchestre de cette entreprise.— Un concert a été donné au palais de cristal par la signora Garibaldi, nièce du héros italien, avec le concours d'un corps de musique militaire revêtu de l'uniforme de Garibaldi. La cantatrice, qui possède une assez bonne voix de mezzo soprano, a obtenu un assez grand succès et un nombreux public a assisté à cette *exhibition*. — Les chanteurs danois sont en faveur près du public, qui afflue aux concerts de Jullien, où le violoniste Lotto est toujours très-applaudi.

*** *Gand.* — La saison théâtrale s'est ouverte par une bonne représentation de *Robert le Diable*, dans laquelle ont paru nos nouvelles recrues. On a fait bon accueil au ténor Picot; au second ténor, M. Volsin, à Mlle Cavallièes, récemment sortie du Conservatoire de Paris, et à Mme Balbi; seul, M. Filliol, chargé du rôle de Bertram, et peut-être parce qu'il avait été surfait à l'avance, n'a point obtenu la faveur du public, et au grand désappointement du directeur, il s'est vu refusé.

*** *Stuttgart.* — L'opéra de Berlioz, *Béatrice et Bénédict*, vient d'être mis en répétition au théâtre royal.

*** *Leipzig.* — Le premier concert du Gewandhaus vient d'avoir lieu devant une grande affluence et avec le concours du pianiste Ch. Hallé et de la cantatrice Mme Koester, de l'opéra royal à Berlin. Le concerto en *mi* bémol de Beethoven, une polonaise de Chopin et des fragments des *Promenades d'un solitaire*, de Stephen Heller, ont été exécutés avec autant de talent que de succès par Ch. Hallé. L'orchestre a fait entendre, avec sa verve et son talent habituels, l'ouverture d'*Anacréon*, de Cherubini, et la symphonie en *la* de Beethoven.

*** *Vienne.* — La représentation consacrée à la mémoire de Meyerbeer vient enfin d'être donnée à l'opéra de la cour. Tous les artistes du chant ayant tenu à honneur d'y figurer, les rôles secondaires et de comparses ont été remplis par les premiers sujets (c'est ainsi que Th. Wachtel a chanté avec un immense succès *le Rataplan*). Les décors et les costumes avaient été renouvelés, plusieurs morceaux, habituellement supprimés, rétablis, et pour la première fois à Vienne, des moines brandissant le crucifix et la croix ont été vus dans la scène de *la Bénédiction des poignards*.

*** *Turin.* — Après le *Trovatore*, on a donné *Otello*, et Mme Lagrua vient d'y obtenir un nouveau triomphe. Le rôle de Desdemona est un de ceux où brille, avec le plus grand éclat, son double talent de grande cantatrice et de grande tragédienne; aussi le public lui a-t-il prodigué des ovations sans fin, particulièrement après le morceau *Ah! se il padre m'abandonna*, et la fameuse romance *Assisa al pié d'un salice* qu'elle a dits merveilleusement.

*** *Rome.* — Six représentations consécutives de *Marta* ont été données au théâtre Argentina, et chacune d'elles a vu s'augmenter les applaudissements prodigués aux interprètes de l'opéra de Fletow, Mmes Lanzi, Trebelli, A. Bettini et Bremond. — Cette semaine l'opéra de Petrella, *Marco Visconti*, a fait une apparition triomphale, chanté par Mmes Moro, Trebelli, Tasca, Storti et Galli. Mme Moro a reçu le plus chaleureux accueil; au deuxième acte, Mme Trebelli-Bettini, à laquelle le costume masculin de Tremacoldo sied supérieurement, a merveilleusement dit la brillante chanson de la *Rondinella* qui a été bissée avec acclamation.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

LA LYRE FRANÇAISE (**Edition populaire**), choix d'airs d'opéras, duos, romances, etc., etc., sans accompagnement, des meilleurs auteurs anciens et modernes.

300 LIVRAISONS. — PRIX DE CHAQUE : **25** CENTIMES NET.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU 1er.

Nouveautés musicales, sous presse :

UN VOLUME FORMAT IN-8o

Contenant les

40 Mélodies de Meyerbeer

Transcrites pour **LE PIANO SEUL**, par Méreaux

1 vol. in-8o. — **Prix net : 10 fr.**

CHOIX DE ROMANCES SANS PAROLES DE MENDELSSOHN

Transcrites pour **HARMONIUM ET PIANO**, par A. Miolan.

En six suites. *Chaque suite contenant deux morceaux.* **Prix de chaque : 7 fr. 50.**

COURONNE DE MÉLODIES

Douze amusements très-faciles pour le piano

PAR

J. RUMMEL

1. Joconde..... Nicolo.
2. Robert le Diable. Meyerbeer.
3. Muette de Portici. Auber.
4. Dragons de Villars Maillart.
5. Le Comte Ory Rossini.
6. Stradella.... Flotow.
7. Lischen et Fritzchen Offenbach.
8. Martha..... Flotow.
9. Dinorah..... Meyerbeer.
10. Fra Diavolo.... Auber.
11. Domino noir... Auber.
12. Postillon de Longjumeau. Adam.

GALOP DE BRAVOURE
Prix : 7 fr. 50.

LE PAPILLON
Op. 5. *Bluette.* Prix : 6 fr.

ROMANCE SANS PAROLES
Prix : 7 fr. 50.

Pour le piano, composés par

JAMES WEHLI

Fantaisie brillante
sur l'opéra **MARTA** de Flotow
Par LYSBERG
Op. 100. — Prix : 9 fr.

ÉLÉGIE
Pour le piano par
MARMONTEL

Valse dialoguée
sur **LISCHEN ET FRITZCHEN** d'Offenbach
Par F. BURGMULLER
Prix : 6 fr.

Grand Duo
Pour orgue et piano, sur
Op. 40.

LES HUGUENOTS

Composé par
Auguste Durand.
Prix : 9 fr.

PARIS, CHEZ CHOUDENS, ÉDITEUR, RUE SAINT-HONORÉ, 265, PRÈS L'ASSOMPTION

Pour paraître le 30 octobre

ROLAND A RONCEVAUX

Grand opéra, poëme et musique de

A. MERMET

MORCEAUX DE CHANT SÉPARÉS. — PARTITION CHANT ET PIANO. — ARRANGEMENTS DE PIANO.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 43. 23 Octobre 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Mme Schroeder-Devrient, de M. de Wolzogen (5e article), par **Paul Smith.** — La musique et la société française au XVIIIe siècle (2e article), par **Em. Mathieu de Monter.** — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Nouvelles et annonces.

MME SCHROEDER-DEVRIENT,

Par M. de Wolzogen (1).

V.

Ce fut en 1828 que Mme Schroeder-Devrient se sépara de son mari, ou plutôt que son mari se sépara d'elle, et qu'elle vint pour la seconde fois donner des représentations à Berlin. Les Allemands ont une expression consacrée pour ces apparitions d'artistes sur des scènes où ils ne viennent qu'en passant, comme des étrangers, des *hôtes :* ils appellent cela *Gastspiel*, et les rôles joués dans ces occasions se nomment *Gastrollen*. Le moment n'était pas bien choisi pour Mme Schroeder-Devrient : elle arrivait après les deux artistes les plus éminentes de l'époque, Nannette Schechner et Henriette Sontag, qui lui étaient supérieures, l'une par la puissance extraordinaire de la voix, l'autre par la perfection du mécanisme.

Cette dernière avait obtenu des succès inouïs pendant quelques mois de l'année 1827, en chantant les rôles de Dona Anna, d'Agathe, de Myrrha (dans *le Sacrifice interrompu*), de Rosine, de Suzanne, d'Euryanthe, de la princesse de Navarre (dans *Jean de Paris*), de Desdémone et d'Aménaïde. Mlle Schechner avait occupé un espace à peu près égal de la même année, durant laquelle Mme Catalani et Sabine Heinefetter étaient venues aussi se faire entendre. Berlin pouvait donc passer pour une ville privilégiée, et le public avait ses raisons pour se montrer difficile. Spontini, alors directeur omnipotent du théâtre de l'Opéra royal, avait aussi les siennes pour contrarier la cantatrice que Dresde lui envoyait. Elle avait prudemment refusé de débuter dans *la Vestale*, ou dans un autre ouvrage du même auteur, pour éviter le péril d'un parallèle immédiat avec Mlle Schechner, qui s'y était placée très-haut. Spontini ne le lui pardonna pas : elle dut se contenter d'un théâtre inférieur et attendre qu'une célèbre cantatrice, venant de Dresde comme elle, Constance Tibaldi, y eût chanté *Tancrède* pour qu'elle parût dans *Euryanthe*; mais les obstacles qu'elle avait eus à vaincre rendirent son triomphe plus glorieux.

Un critique renommé, que notre journal s'honore d'avoir compté parmi ses collaborateurs, Rellstab, a rédigé le bulletin de ce triomphe, en déclarant que la première épreuve n'avait pas été favorable à Mme Schroeder-Devrient, parce qu'on avait trouvé en elle la noblesse et la force héroïque plutôt que la tendresse et la douceur qui avaient toujours semblé les qualités distinctives d'Euryanthe; mais il constate aussi que l'entraînement de la passion, la beauté plastique du jeu, l'expression du chant prirent bientôt leur revanche et produisirent un effet tel qu'on n'en avait jamais vu de plus complet sur un théâtre lyrique. La grande artiste acheva de se faire connaître dans *Obéron*, *Sargines* et *la Dame blanche*.

De retour à Dresde, elle aborda le répertoire de Spontini : dans *la Vestale*, elle parut comme une reproduction vivante de l'antique. Rellstab disait que si Mlle Schechner était le sentiment du rôle de Julia, Mme Schroeder en était la pensée. Dans l'Amazili de *Fernand Cortez*, dans la Statira d'*Olympie*, elle se montra fort belle aussi, bien que dans ce dernier rôle le critique allemand lui préférât Mlle Milder, qui l'avait empreint d'un caractère de grandeur et de majesté auquel la nature de Mme Schroeder ne pouvait prétendre. Cette nature l'appelait d'ailleurs plutôt à la simplicité sévère du style de Spontini qu'à la brillante coquetterie de celui de Rossini; jamais le luxe des roulades et des trilles ne fut de son domaine, et dans la Rosine du *Barbier*, Mlle Sontag eut toujours sur elle une incontestable supériorité.

Vers cette époque, il se faisait chez nous un prodigieux travail de transformation, de fusion dramatique; des barrières, longtemps infranchissables, s'étaient abaissées tout à coup. Il n'y avait plus de détroit pour s'opposer à l'invasion des acteurs anglais et des chefs-d'œuvre de Shakspeare, traînant à leur suite un certain bagage de productions modernes; pourquoi donc le Rhin aurait-il retenu les chanteurs célèbres de l'Allemagne, qui demandaient à nous faire connaître dans leur idiome natal les opéras que l'on ne nous avait chantés que dans notre langue, ou que même on ne nous avait pas chantés du tout? Miss Smithson avait frayé la route à Mme Schroeder; l'Odéon s'était presque changé en théâtre

(1) Voir les nos 24, 26, 27 et 35.

britannique, le théâtre Italien, qui lui avait succédé comme succursale de Covent-Garden et de Drury-Lane, allait ouvrir avec la même facilité ses portes à une troupe allemande.

Remarquons en passant que le théâtre Italien était alors dans une des phases les plus difficiles de son existence. Et pourtant il avait de bons chanteurs, d'admirables cantatrices! Il avait le répertoire rossinien dans toute la fleur de sa jeunesse! Malgré cela, il ne pouvait vivre, parce qu'il était obligé de vivre et de jouer toute l'année? Son intime alliance avec l'Académie royale de musique, laquelle vivait très-mal aussi, ne lui avait été d'aucun secours, quoi qu'en aient écrit des historiens peu au courant des choses. Pour ramener la prospérité dans les deux théâtres mal assortis un divorce était indispensable, et ce fut la révolution de juillet qui le prononça. Rendu à la liberté, le théâtre Italien imagina cette combinaison qui, en réduisant ses années à six mois, lui prépara un magnifique avenir de vogue et d'opulence. Aujourd'hui cet avenir est du passé, comme tant d'autres choses, et les directeurs actuels s'épuisent en héroïques efforts pour le ressusciter. Y parviendront-ils? nous le souhaitons de toute notre âme.

Lorsqu'en l'année 1829, il fut décidé qu'une troupe lyrique allemande, dirigée par Roeckel, viendrait à Paris, le théâtre Italien en était encore aux expédients, et l'ingénieuse combinaison qui devait le sauver n'existait même pas en perspective. Notre artiste, dont le nom remplissait l'Allemagne entière, commençait à s'y trouver à l'étroit et aspirait à devenir une célébrité européenne. Elle accepta donc l'engagement offert par Roeckel, qui voulut en 1830 renouveler sa périlleuse tentative : elle l'accepta, non sans terreur, en pensant qu'elle aurait à défendre non-seulement son honneur et ses intérêts, mais ceux de la musique allemande, dont elle était la prêtresse, et que si la prêtresse ne plaisait pas, Mozart, Beethoven et Weber en souffriraient. Cette idée la tourmenta au point de la porter plus d'une fois à rompre son traité; mais enfin, rassurée par la conscience de ses forces, elle ne songea plus qu'à tout préparer pour une victoire éclatante.

En se rendant à Paris, elle passa par Weimar, où elle fut priée de donner quelques représentations, mais le prix qu'elle y mettait dépassant celui que le théâtre pouvait lui offrir, elle stipula d'autres conditions beaucoup moins onéreuses, dont l'une avait pour objet d'être présentée à l'illustre Gœthe. En effet, on demanda au grand homme s'il consentirait à la recevoir, et sa réponse fut qu'il aurait grand plaisir à connaître une artiste dont il avait entendu dire tant de bien! Comme il ne pouvait aller au théâtre à cause d'un funèbre anniversaire, l'artiste lui proposa de chanter quelque chose pour lui seul, et il accepta en disant qu'il serait fort heureux de l'entendre. La réception eut lieu quelques jours après de la manière la plus affectueuse. Mme Schroeder chanta le *Roi des Aulnes*, avec la musique de Schubert, et quoiqu'il n'aimât guère les arrangements de ce genre dont on affublait sa poésie, il fut tellement saisi de la haute expression dramatique du morceau, qu'il prit dans ses deux mains la tête de la cantatrice et lui dit : « Merci mille fois pour cette belle et grande manifestation artistique! » Il la baisa au front et ajouta qu'il avait déjà une fois entendu cette composition, mais qu'exécutée ainsi, elle se transformait en une image visible. Mme Schroeder fut ravie de l'accueil de Gœthe et des compliments qu'il lui adressa, ainsi que sa belle-fille. Gœthe lui donna un feuillet d'album, sur lequel il avait écrit quatre vers au-dessous d'un aigle qui s'envolait en tenant une lyre d'or. En le quittant, l'artiste s'écria qu'elle n'avait jamais vu de si beau vieillard, et qu'elle concevait qu'on pût l'aimer éperdument. Le grand poëte, qui mourut en 1833, comptait alors plus de quatre-vingts ans.

Mme Schroeder débuta le 6 mai 1830 au théâtre Italien, alors domicilié dans la salle Favart, qu'habite aujourd'hui l'Opéra-Comique. Elle chanta le rôle d'Agathe du *Freischutz*. Avant son arrivée, une autre cantatrice s'était déjà essayée dans ce rôle, et la troupe dans laquelle on comptait l'admirable ténor Haitzinger, l'excellente basse Woltereck, Mmes Fischer, Roland et Schmidt, avait joué plusieurs opéras, notamment le *Faust*, de Spohr, le *Sacrifice interrompu*, de Winter, et *Bibiana*, de Pixis. L'effet général n'avait rien eu de saillant, sauf le *Freischutz*, dont on avait été charmé de retrouver les mélodies populaires. Le choix des ouvrages avait causé plus d'ennui que de plaisir. Dès le premier début de Mme Schroeder, l'impression fut vive, le succès décisif, et deux jours après, lorsqu'elle joua *Fidelio* ce fut un enthousiasme universel. Beethoven lui dut pour la seconde fois, en France comme en Allemagne, une glorieuse résurrection. La foule accourut pour entendre le chef-d'œuvre, que l'année précédente on jouait devant les banquettes, et les recettes s'élevèrent rapidement du chiffre de 5,000 à celui de 7,000 francs. « Voyez cette femme, dit un critique français cité par M. de Wolzogen, que le ciel semble avoir faite exprès pour être le Fidelio de Beethoven! Elle ne chante pas comme les autres artistes chantent; elle ne parle pas comme nous parlons; son jeu n'est pas toujours conforme aux règles de l'art; on dirait qu'elle ne sait pas qu'elle est sur un théâtre. Elle chante avec son âme plus encore qu'avec sa voix; les notes s'échappent de son cœur plutôt que de son gosier; elle oublie le public, elle s'oublie elle-même pour passer tout entière dans le personnage qu'elle représente. » Telle était Mme Schroeder, telle nous l'avons admirée dans ce rôle, où jamais elle n'eut de rivale! Fidelio, c'était son incarnation complète; une nature dans toute sa franchise et toute sa liberté! Qui aurait pu dire de quelle école sortait la cantatrice ou l'actrice? Rien de ce qu'elle faisait ne lui avait été enseigné : le sentiment, l'inspiration, tout lui appartenait en propre. Dieu nous garde du moindre blasphème contre l'art, mais a-t-il jamais rien produit de comparable à l'instinct qui animait jadis Mme Schroeder, et qui, dans un tout autre genre, anime aujourd'hui la jeune et charmante Adelina Patti? Les aristarques délicats et formalistes diront d'elle tout ce qu'ils voudront : ils pourront lui trouver mille défauts et la condamner au nom de l'art : ils n'empêcheront pas le public de l'adorer et de l'absoudre au nom de la nature.

L'avénement de Mme Schroeder à Paris causa une grande sensation et marqua une époque. C'est pour elle que l'on vit commencer la coutume de jeter des fleurs sur la scène. Un éditeur de nos amis, zélé partisan de l'artiste, trouva moyen de placer aux premières loges et au balcon un certain nombre de dames, qu'il avait lui-même armées de bouquets, en les priant de vouloir bien, à un moment donné, les jeter aux pieds de Mme Schroeder. Par malheur, la flatteuse ovation ne tarda pas à dégénérer en habitude vulgaire, que souvent les ouvreuses se chargent de mettre à exécution.

Mme Schroeder vint donner des représentations deux années de suite. En 1831, lors de son second voyage, on s'occupait sérieusement de monter *Robert le Diable*, et l'illustre compositeur, que l'on appelait alors l'auteur du *Crociato*, était en instance devant une commission administrative, remplissant l'interrègne de M. Lubbert à M. Véron. La distribution des rôles n'était pas encore arrêtée. Meyerbeer, comme le prouve une lettre par lui adressée à la commission, et dont la publication est due à Jules Lecomte, se contentait de Dabadie pour le rôle de Bertram, et pour celui d'Alice, il laissait en blanc le nom de l'artiste, mais dans une note il s'expliquait ainsi :

« Le rôle d'Alice, le plus important de la pièce et de la partition, appartient, quant à la musique, aux premiers emplois de la tragédie lyrique (tel que Desdemone dans *Otello* ou la *Vestale*, etc.), demandant de la force et du pathétique, en même temps qu'il requiert comme rôle de la pièce de la jeunesse et un physique agréable. Cet emploi des grands rôles dramatiques n'est malheureusement pas, quant à présent, rempli à l'Opéra, quoique dans un temps plus reculé M. le directeur de l'Opéra m'avait fait concevoir quelques espé-

rances d'y voir appeler Mme Devrient, qui aurait été *inimitable* dans le rôle d'Alice. Dans l'état actuel des choses, je ne vois à proposer que Mme Dabadie, etc. »

Eh bien, non! il était dit que dans *Robert le Diable* le nom de Dabadie ne figurerait pas. A la place du mari, pour Bertram, il y eut Levasseur, et au lieu de la femme, pour Alice, il y eut Mlle Dorus, toute jeune et toute blonde, plus jeune et plus blonde encore que Mme Devrient, mais qui n'avait ni sa renommée, ni son expérience, ni son talent! Cependant Mlle Dorus fit du rôle d'Alice ce que tout le monde sait, et concourut au succès du chef-d'œuvre, de telle sorte que Meyerbeer n'eut rien à regretter. Pendant les répétitions, le souvenir de Mme Devrient poursuivait encore le grand maître, et il n'épargnait à Mlle Dorus ni les observations, ni les critiques, espérant peut-être qu'elle renoncerait d'elle-même à un rôle qui excédait ses forces, mais elle le garda courageusement, quelquefois en le mouillant de ses larmes, et plus tard sans doute le grand maître fut des premiers à l'en remercier.

PAUL SMITH.

(*La suite prochainement.*)

LA MUSIQUE ET LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XVIIIe SIÈCLE.

(2e article) (1).

I.

C'était une occupation et un effort de tous les instants, une position sociale, si mieux vous aimez, que de remplir au XVIIIe siècle les devoirs d'amateur de musique actif et consciencieux. Il fallait avoir, pour cela, une grande fortune, de bons chevaux, la tête à l'abri des *traîtrises* du vin de Champagne, une santé excellente, un caractère fortifié contre le doute et les désillusions. Le rôle du *dilettante*, de l'artiste qui ne crée pas, mais qui juge et compare constamment, ce rôle, quand il est exclusif, fait une vie blasée ou sceptique. Les créations de l'art sont stimulantes : c'est là leur magnifique bienfait. En élevant l'âme, elles lui communiquent une sainte émulation. Les dilettantes du dernier siècle, amateurs la plupart improductifs, devaient donc prendre beaucoup sur eux pour se maintenir en un continuel état de ravissement véritable. Et puis, l'admiration était un joyau qu'il fallait savoir porter. On goûtait, on appréciait, on avait des mots enfermés dans une certaine mesure. On s'arrangeait à ne montrer d'émotion à propos de rien, et dans ce perpétuel sourire de la grâce noble, on devenait si charmant qu'on n'avait plus rien d'humain.

Sous ce calme d'étiquette et tout de surface, quelle agitation ! quelle vie ! L'amateur se lève en fredonnant le *Noël* de la veille, quelques couplets bien acérés, bien finement barbelés contre la Cotillon régnante ou contre ses ministres, contre celui-ci ou celle-là, souvent contre soi-même. Champagne ou Bourguignon apporte et « la petite poste » et les paquets remis au Suisse « en mains propres. » Voici l'*Almanach des muses* et ses romances évaporées, et ses petites « polissonneries » sentimentales sur l'air de *Ma douce Eglé* ou de *Rossignolet du vert bocage.* Pendant qu'un valet vous accommode, et que la poudre neige sur le papier, on lit, on chantonne pour s'assurer « si l'air va bien aux paroles. » Voici la livraison des *Quatre saisons du Parnasse* et ses ariettes gravées. La *Gazette de France?* Y a-t-il eu hier concert chez Sa Majesté ? Cydalise a-t-elle reçu des gentilshommes de la chambre son ordre de début ? Quand jouera-t-on *Acanthe et Céphise?* Va-t-on reprendre *Bellérophon?* — Arrive le paquet de musique choisie chez Des Lauriers, l'éditeur de Gluck, rue Saint-Honoré, ou chez Bignon, à l'Opéra : un morceau de Hinner, le maître de harpe de la reine, un arrangement de Baillon pour la guitare, de Balbâtre pour *piano-forte organisé*, des quatuors-concertants de M. de Saint-Georges, les œuvres nouvelles d'Hartmann, le flûtiste du duc de Saxe, de Caravoglio, le hautbois favori des concerts spirituels, ou du violoncelliste Haillot. Les compositeurs-amateurs n'ont pas oublié leur confrère. Voici des romances de M. de Jetfort, avocat au Parlement, des duos de M. Legat de Furcy, des airs de MM. de Servilliers, de Rivière, de Monhéron, et jusqu'à des concertos de M. de Veaucel, du régiment de Noailles, et de M. de Hollenwerck, officier de carabiniers au service de la Russie. Ne faut-il pas jeter un coup d'œil sur ces primeurs, en lire une page, en jouer deux mesures, marquer de l'ongle le passage saillant, et ciseler en pointe, à leur endroit, une petite critique aigre-douce que l'on placera avantageusement dans ses visites de la journée ? — Vient le tour des lettres, des billets de couleur tendre pliés suivant le caprice d'une géométrie fantaisiste. Invitations de matinées et de soirées musicales, de concerts, d'opéras de société, de soupers, et il n'y a pas de beau souper sans musique!

Invitation à l'hôtel des Parties casuelles, au Marais, chez M. et Mme Bertin. On y chante l'opéra-comique. Le monde y est un peu mêlé : Marmontel, Lemierre, Cailhava, le marquis de Bièvre, la Guimard, Mlle Raucourt, l'évêque d'Orléans et des émules de Cartouche. Un soir, pendant la symphonie, un filou vola toutes les boîtes à mouches des dames et toutes les tabatières des invités, réduits à priser au cornet.

Invitation au séjour des Bauffremont. Maison d'artistes, brillante académie dont les familiers se nomment Dufrénoy et sa femme, de la musique du duc d'Orléans, Schmesca, la basse, et Eckard, peintre, dessinateur et musicien consommé.

Invitation à l'hôtel d'Embrun, quai de Béthune. Apollon, les muses, les allégories musicales les plus ingénieuses brillent aux panneaux de la galerie des concerts. Quand la nuit tombe, des symphonies de voix et d'instruments passent lentement sur les eaux, et c'est merveille que d'entendre ces sérénades montant jusqu'aux balcons des maisons à physionomie castillane, contemporaines de Corneille et du *Cid!*

Invitation aux concerts du duc de Soubise, en son hôtel de la rue de l'Arcade. Les plus beaux concerts de Paris! Tous les virtuoses sont là, acteurs ou auditeurs ; le programme est épuré ; les talents sont choisis. Là, les réputations naissent, grandissent et se fixent. Là, le goût s'améliore et la critique s'élève. Quand ces salons fermeront en 1782, et que ce sera une perte irréparable et un deuil général pour la société dilettante, l'*Almanach musical*, devançant les temps, demandera « que les établissements, qui servent de perspective aux talents qui veulent se produire, soient entretenus aux frais de l'État.»

Invitation adressée par Jean Aviat, receveur des tailles de la ville. La musique est de tradition dans cette maison du boulevard Beaumarchais, l'ancien logis de la musique de la chambre, vers la fin du XVIe siècle, et où la chronique parisienne, sous prétexte de concerts, introduit plus d'une fois le roi vert-galant par la porte secrète de la rue des Tournelles.

Invitation chez Helvetius, ce financier littérateur, qui chante comme Clairval et danse comme Javilliers de l'Opéra ; — à la Folie-Genlis, où la comtesse joue du clavecin et de la harpe devant le chevalier Gluck, que Mlle Levasseur, la jalouse, grondera bien fort à son retour; — à la petite salle de spectacle du vicomte de Brillantais, là même où l'on bouchonne aujourd'hui les coursiers de la Compagnie des Petites-Voitures ; — à la Folie-Titon, rue des Boulets, où l'on ne peut aller qu'en chaise à porteurs, tant la route est caboteuse, mais où se réunissent de bien jolies voix et de bien jolies femmes ; — chez le baron d'Espagnac, qui a fait construire un théâtre chez lui, place Victoire, pour mettre en relief le talent de Mlle Niel, de l'Opéra; — chez le chevalier de Crussol dans ce vieil hôtel de la rue Barbette, qui, après avoir entendu, depuis Louis XIV, bien des mazari-

(1) Voir le n° 42.

nades, bien des chansons de la Fronde et des rondeaux de la Régence, retentit aujourd'hui encore des accords d'un facteur de pianos. Invitations chez les Crillon et les Caraman, chez les Damas et les Châtillon, chez le duc de Gontaut-Biron et chez M. de Gesvres, gouverneur de Paris, chez les marquis de Cabriac, de Langle, de Sourdis, de Puysieux, qui ont de petits théâtres; chez le prince de Lambesc, qui « renifle », chez le prince de Croy, qui « bégaye et a un catarrhe », double et bruyant épouvantail des virtuoses, trouble-fêtes de leurs propres fêtes! — Invitations dans toutes ces grandes et opulentes familles qui donnent à l'harmonie, par tradition et par goût, l'hospitalité des souverains; — invitation, enfin, aux poétiques fêtes de la petite cour cachée comme un nid sous les ombrages de Sceaux, de ce Versailles frais et parfumé de la duchesse du Maine, qui chante et aime fort à entendre chanter, tout en ne laissant passer ni un jour ni une heure sans conspirer contre « son bon ami » le Régent.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(La suite prochainement.)

REVUE DES THÉATRES.

ODÉON : Reprise du *Marquis de Villemer*. — GYMNASE : *Les Curieuses*, comédie en un acte, par MM. Henri Meilhac et Arthur Delavigne ; *Un Ménage en ville*, comédie en trois actes, par M. Théodore Barrière. — PALAIS-ROYAL : *Les Pommes du voisin*, comédie en trois actes et quatre tableaux, par M. Victorien Sardou.— PORTE-SAINT-MARTIN : *Les Drames du cabaret*, drame en cinq actes et neuf tableaux, par MM. Dumanoir et Dennery. — GAITÉ : *Le Marquis caporal*, drame en cinq actes et sept tableaux, par M. Victor Séjour.

La reprise du *Marquis de Villemer* a été une véritable solennité pour le théâtre de l'Odéon. Quatre-vingts représentations n'avaient pas épuisé la curiosité du public, et la foule est accourue pour applaudir à nouveau le remarquable ouvrage de George Sand. A côté de Mlle Thuilier et de Mme Ramelli qui avaient conservé leurs rôles, on a vu avec plaisir Brindeau succéder à Berton dans le duc d'Aleria, en y apportant des qualités tout autres, quoique non moins précieuses, et Laroche débuter dans le personnage du marquis, dont il a conservé le caractère intéressant. Il y a là un regain de succès qui ne prendra pas fin de sitôt.

— Deux pièces nouvelles ont remplacé, au théâtre du Gymnase-Dramatique, *Don Quichotte*, de M. Victorien Sardou, qui avait fait son temps. En nous demandant si la petite comédie des *Curieuses* est bien convenablement placée sur une scène qui a su se maintenir pendant si longtemps dans une réserve appréciée par la bonne société, nous sommes forcé de reconnaître que l'esprit et l'habileté des auteurs y dissimulent, autant que possible, l'extrême hardiesse de la donnée. Une dame du monde, une comtesse russe, vient passer quelques jours à Paris, dans un appartement garni, et lorsque, après s'y être installée, elle apprend qu'elle est dans les meubles d'une célèbre demoiselle aux camellias, absente pour une partie de la belle saison, au lieu de se fâcher, elle se laisse aller joyeusement au désir de connaître les mille et un mystères de l'existence menée par Mlle Nina. Sous le nom de Fanny Lear, qui passe pour une amie de la lorette, elle reçoit les connaissances compromettantes de cette dernière, et elle leur donne de son mieux la réplique. Mais son secret a été pénétré par un certain vicomte qui, justement, possède une jolie cousine fort curieuse aussi de voir de près l'une des reines du demi-monde. Son parent l'affuble du nom de Bébé Patapouf et la met en présence de la fausse Fanny Lear. Tout ce que cette situation excentrique peut produire de gai et d'imprévu, on le devine aisément. Après avoir bien ri du quiproquo des deux grandes dames, le vicomte leur révèle la vérité, en leur faisant un bout de morale, et remet la comtesse russe, intacte et corrigée, aux bras de son mari.

La comédie de M. Théodore Barrière, *un Ménage en ville*, n'a certes pas l'originalité piquante de celle que nous venons de raconter. Mais elle est traitée avec un art et un esprit si transcendants, qu'on ne saurait reprocher à cet auteur d'avoir choisi un sujet rebattu, puisqu'il lui a donné toute la saveur d'une œuvre nouvelle. On l'a vu bien souvent au théâtre, ce mari sincèrement attaché à sa femme qui, par habitude et par faiblesse, conserve en ville une chaîne illégitime qu'il ne peut ou qu'il n'ose rompre, surtout lorsqu'il y a un enfant. Telle est la position pleine de périls et de dégoûts qu'a acceptée Marcel en épousant sa cousine Camille, et, entre nous, ce n'est pas ce point de départ qui a dû coûter beaucoup de frais d'imagination à M. Barrière. Seulement, l'imbroglio qui en résulte est tout entier de son invention et se termine de la manière la plus étrange et la plus inattendue. La femme de Marcel est sans soupçons ; mais elle a une sœur qui, par ricochet, voyant la maîtresse de son beau-frère bien près de jeter le trouble dans son propre ménage, menace de tout découvrir à Camille. Que faire pour prévenir une catastrophe ? Marcel a un vieux parrain, un digne et honnête homme, qui consent à se dévouer, un peu malgré lui, au repos de son filleul, en prenant sur son compte le crime du jeune mari et en donnant un nom honorable à sa maîtresse et à son enfant. Cette dernière partie de la pièce, où le drame le plus navrant se convertit en un long éclat de rire, est un des tours de force les plus étonnants que nous ayons vu accomplir à la scène. Aussi la réussite d'*un Ménage en ville* a-t-elle été enlevée par ce dénoûment que, du reste, le jeu naïf et spirituel de l'excellent Numa n'a pas peu servi. Un début fort intéressant, celui des deux nièces des sœurs Brohan, Mlles Dortet et Samary, élèves de leur tante Augustine, a aussi contribué aux plaisirs de cette soirée, qui restera parmi les plus charmants souvenirs du Gymnase.

— M. Victorien Sardou, dont le nom venait tout à l'heure sous notre plume à propos de *Don Quichotte*, et qui y reviendra bientôt à propos du *Capitaine Henriot*, est un lutteur infatigable. Nous le retrouvons sur la brèche du Palais-Royal avec une grande pièce qu'il a signée seul, mais qui, en bonne justice, devrait aussi porter la signature de Charles de Bernard. *Les Pommes du voisin* sont en effet empruntées, pour une bonne part, à une nouvelle de ce romancier, intitulée : *Une aventure de magistrat*. L'idée en est heureuse et féconde en situations scéniques. L'avocat Larosière est sur le point de devenir substitut et d'épouser une jolie veuve. Rien ne manque à son bonheur, rien que le regret d'avoir consacré toute sa vie à l'étude et d'être arrivé à près de quarante ans sans connaître les distractions et le plaisir. Survient, au fond de sa province, un ami nommé Puyseul, dont l'existence a été aussi agitée que celle de Larosière a été tranquille. Puyseul veut faire une fin, et malheureusement pour le futur substitut, il a jeté ses vues sur la veuve que ce dernier courtise. Confident du *desideratum* de son ami, Puyseul, poursuivi par une maîtresse jalouse, forme le projet machiavélique de faire coup double, en lançant Larosière sur la brune Paola, pour se débarrasser de l'une par l'autre. Larosière, qui a vu Paola cachée sous des habits masculins, dont ses attraits reçoivent un reflet agaçant et mutin, est pris au piége. Une fois dans sa vie, il dépouillera sa candeur natale et il goûtera du fruit défendu. Mais il est difficile de toucher aux *Pommes du voisin* sans que le voisin se fâche et défende ses droits de propriété. Or, Paola est sous puissance de mari, et M. Limouroux est un brutal qui s'est mis à courir après sa femme et qui, la surprenant en tête à tête avec Larosière, veut se venger de celui qu'il prend pour le séducteur de sa chaste moitié. Alors commence une poursuite échevelée, pendant laquelle Larosière, ce substitut en herbe, se trouve compromis de toutes les façons et vient se heurter à chaque instant contre les plus graves articles du

code, de ce code qu'il va être chargé d'interpréter au nom de la justice humaine. Nous n'essayerons pas de le suivre à travers toutes les péripéties terribles qui, du crime d'adultère, le conduisent jusqu'à ceux de bris de clôture, d'effraction, voire même d'assassinat. M. Sardou, entraîné par son sujet, qui lui a fait dépasser de beaucoup Charles de Bernard, nous mènerait trop loin. En fin de compte, c'est Puyseul qui épouse la veuve, et Larosière n'est pas nommé substitut. Il est peut-être regrettable que M. Sardou n'ait pas montré le tact de son modèle, en s'arrêtant un peu plus tôt, et en ne fournissant pas à Geoffroy l'occasion, si rare chez cet acteur, d'inspirer au spectateur, dans les derniers tableaux de cette pièce, une impression véritablement pénible. Mlle Honorine, mieux partagée, est fort gentille dans son costume d'honneur.

— La nouvelle pièce de la Porte-Saint-Martin, *les Drames du cabaret,* est une œuvre pleine d'intérêt et d'enseignements qui mériterait à coup sûr le prix fondé, il y a quelques années, en faveur de la morale dramatique, si ce prix existait encore. Ce n'est pas seulement une leçon adressée aux gens du peuple qui hantent les débits de boisson, et y laissent, avec leur raison, toutes les ressources de la famille. Le blâme remonte jusqu'à ces riches salons de restaurants à la mode, où quelques jeunes gens du monde ressuscitent la Régence, en se grisant de champagne et en risquant, à une table de jeu, leur patrimoine et quelquefois l'or qu'ils n'ont pas. De là, deux actions distinctes, parfaitement conduites, et qui sont habilement soudées par un lien commun. D'une part, c'est l'ouvrier Baudry, que nous voyons tout d'abord entraîné au cabaret par des amis de bouteille. Son fils, un jeune enfant, est renversé sous les roues d'une voiture, pendant que Baudry l'oublie pour les charmes du petit bleu. Un rassemblement se forme; la femme de Baudry et sa fille Marthe sont les premières à accourir et reçoivent l'enfant blessé autour duquel s'empressent également la grande dame et son fils dont la calèche a occasionné l'accident. Cette grande dame n'est autre que la comtesse de Marsan et son fils le comte Albert qui ne peut voir Marthe sans l'aimer. Mais Albert est fiancé à Josefa, fille d'un riche nabab de Batavia, dont son père, le comte de Marsan, a été longtemps l'associé. Ce nabab, Van Prat, qui se vante d'avoir atteint ses quatre-vingts ans parce qu'il ne croit ni à Dieu ni à diable, et qu'il n'a qu'un estomac au lieu de cœur, est cependant vulnérable dans un seul point, la tendresse infinie qu'il a pour sa petite-fille Josefa, et celle-ci aime avec passion le comte Albert. Il l'a donc choisi pour gendre et pour héritier de ses 20 millions de fortune. L'amour subit d'Albert pour Marthe vient déranger ses combinaisons. A la suite d'un déjeuner de garçon, Albert, ivre, a joué et perdu 120,000 francs sur parole; bien plus, défié par les sarcasmes de ses compagnons, il a déshonoré Marthe. Mais revenu à la raison, il refuse la main de Josefa et veut donner son nom à l'ouvrière qu'il a séduite. Ni les prières ni les menaces de Van Prat ne peuvent lui faire changer de résolution; c'est alors que le terrible vieillard lui fait une révélation foudroyante; son père, le comte de Marsan, n'a été que son commis et non son associé; il n'a laissé aucune fortune, et l'opulence qui entoure sa veuve et son fils, l'hôtel qu'ils habitent, tout est à lui. Qu'Albert cherche donc ailleurs de quoi payer sa dette de jeu ou qu'il épouse Josefa. La générosité de son créancier tire le comte Albert de cette situation; mais Van Prat ne se considère pas comme battu. Sa Josefa a dit qu'elle mourrait si elle n'épousait pas Albert; il soudoie un des compagnons de Baudry pour renverser l'obstacle qui s'oppose à ses desseins et le débarrasser de Marthe. Heureusement l'ouvrière est sauvée par celui même qui devait l'assassiner. C'est Josefa qui meurt en se frappant d'un stylet empoisonné. Nous oublions un détail qui aurait d'ailleurs suffi pour empêcher son mariage avec Albert; Van Prat, dans une orgie, avait assassiné le comte de Marsan. A prix d'or il avait pu faire passer ce meurtre pour un accident auquel avaient cru la comtesse et son fils; mais il leur est révélé au dernier moment par un médecin qui vivait à Batavia dans l'intimité de Van Prat et du comte au moment où le crime fut commis.

A côté de cette action se déroulent les scènes qui conduisent Baudry à la dégradation, et dans l'une desquelles, qui a fort impressionné le public, il lance son fils contre une machine en mouvement qui lui brise le bras.

Les Drames de cabaret sont remarquablement interprétés par Lacressonnière, par Paulin Menier, qui a composé en grand comédien le rôle du nabab; Vannoy; Mmes Duverger et Rousseil; ils ont été fort bien accueillis, et nous croyons qu'ils fourniront une longue carrière. La mise en scène est très-soignée; la vue de Paris pendant la nuit est fort belle, et le septième tableau qui se passe dans une usine en mouvement est d'un immense effet.

— A la Gaîté, on joue, sous le titre du *Marquis caporal,* un drame militaire qui ne nous semble pas avoir les mêmes éléments de vogue que celui de la Porte-Saint-Martin. Les aventures de ce marquis de Valleroy qui se fait passer pour mort et endosse l'uniforme d'un caporal pour mieux se cacher, sont, selon nous, bien romanesques, pour un théâtre où l'on demande, avant tout, de l'intérêt basé sur de la vraisemblance. Il y a pourtant, dans cette pièce, une situation attachante et neuve: c'est celle de ce mort qui voit, sous ses yeux, sa veuve poursuivie par l'amour d'un rival, sans qu'il puisse s'y opposer. Le rival, commissaire de la Convention, fait, par bonheur, tant de gaucheries qu'il finit par se compromettre et par céder la place au marquis, rendu à la vie et à l'amour conjugal. Les deux principaux rôles de cette pièce sont confiés à Dumaine et à Mlle Lia Félix, qui ont su en tirer un excellent parti, et qui maintiendront sans doute, pendant un certain temps, sur l'affiche de la Gaîté, *le Marquis caporal.*

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné cette semaine trois fois *Roland à Roncevaux.*

*** Mlle Guglielmina Salvioni, danseuse très-distinguée, vient d'être engagée à l'Opéra. Dans le mois de novembre prochain, elle fera son début dans *la Maschera,* ballet de M. Rota.

*** M. Fétis est de retour à Paris, où il restera jusqu'à la représentation de *l'Africaine.*

*** Mme Cabel a reparu hier soir au théâtre de l'Opéra-Comique dans *Galatée,* rôle qui lui a valu de grands succès. Elle ne le chantera que cinq ou six fois, des engagements la rappelant en province. La direction a pour cette occasion engagé Mlle Wertheimber; elle a chanté le rôle de Pygmalion qu'elle avait créé dans l'origine.

*** On annonce pour mercredi la première représentation des *Absents,* de MM. Daudet et Poise, chanté par Sainte-Foy, Capoul, Nathan et Mmes Girard et Révilly. — Peu de jours après viendra *le Trésor de Pierrot,* interprété par Montaubry, Prilleux, Nathan, Potel, Mmes Monrose et Mlle Tual. Montaubry en Pierrot et Mlle Monrose en paysanne, rôles si opposés à leur emploi ordinaire, piqueront vivement la curiosité.

*** Au théâtre Italien, la *Traviata* nous est revenue mardi avec Mlle Patti et Naudin, dans les rôles de Violetta et d'Alfredo. Nous ne saurions dire à quel point la jeune artiste s'est montrée originale, charmante et pathétique dans ce rôle de *Dame aux Camellias* qu'elle refait à sa taille et qu'elle habille de ses caprices : nulle autre qu'elle n'oserait ce qu'elle ose, notamment à la fin du premier acte, où elle sort sur un trille lancé à pleine gorge et en courant comme un enfant! Le public n'a que le temps de la rappeler, pour arrêter sa course, et l'applaudir avec redoublements. Au troisième acte, on n'a jamais vu de mourante plus adorable, plus simple, et l'on est heureux de se rassurer sur sa santé, sur sa vie, en entendant l'excellent timbre de sa voix. Naudin a fort bien réussi dans toute la partie musicale de son rôle; aussi l'a-t-on souvent et justement applaudi. Zacchi, jouant le rôle du père, ne doit être nommé que pour mémoire, quoiqu'il ait été meilleur que dans Asthon de *Lucia.*—Après une bonne représentation du *Trovatore,* donné mercredi, le joyeux *Barbier* a rempli les deux der-

nières soirées de la semaine. Mlle Patti a été aussi vive et aussi folâtre dans le rôle de Rosine qu'elle avait été touchante dans le rôle de Violetta. Pour la leçon de chant, elle a dit avec sa verve étincelante la *Gioja insolita* et la *Calesera*. Tous ses partenaires l'ont dignement secondée.

*** La semaine ne se passera pas sans qu'on ait au théâtre Italien un échantillon du ballet monté par M. Bagier. Dans un grand *ballabile*, qui a pour titre *Amore ed arte* (l'amour et l'art), paraîtront toutes les danseuses engagées.— La reprise de l'*Elisire d'amore* est très-prochaine, et le public reverra avec d'autant plus de plaisir ce chef-d'œuvre de Donizetti, qu'il sera interprété par Adelina Patti, Naudin, Scalese et Delle Sedie. — *Roberto-Devereux*, de Donizetti; *Leonora*, de Mercadante, *Crispino la comare*, de Ricci, sont à l'étude.

*** Une indisposition de Mlle Christine Nilson ajourne à mardi ou jeudi la première représentation de *Violetta*, au théâtre Lyrique.

*** Mme Ugalde vient d'être engagée pour l'hiver par M. Carvalho. Le premier rôle qu'elle chantera est celui de Nancy dans *Martha*. L'opéra de Flotow sera joué après *Violetta*. Cette nouvelle dément suffisamment le bruit qui avait couru de l'engagement de la célèbre cantatrice au théâtre Bataclan.

*** La direction du théâtre des Variétés s'occupe avec beaucoup d'activité de *la Belle Hélène*, l'opéra bouffe de MM. L. Halévy, H. Meilhac et J. Offenbach, qu'elle voudrait faire représenter à la fin de novembre. Cette pièce sera montée avec grand luxe, l'orchestre et les chœurs seront renforcés.

*** On annonce pour le 28 de ce mois irrévocablement l'ouverture du nouveau théâtre Saint-Germain. Tout se prépare pour cette solennité dont se préoccupe beaucoup le quartier des Ecoles. Les décors, confiés à l'habile pinceau de M. Fromont, sont terminés, ainsi que les machines, dues au talent de M. Petit. On parle d'un nouveau mode d'éclairage qui donnera aux décorations le prestige d'un diorama. Toutes les sympathies sont acquises au nouveau théâtre qui, le premier, va consacrer la liberté théâtrale due à la sollicitude de S. M. l'Empereur.

*** M. Bagier vient d'engager pour le théâtre de Madrid l'excellent baryton, Gassier. — Après la *Norma*, où le public madrilène s'est montré de beaucoup meilleure composition qu'à la réouverture, on a donné la *Traviata*, chantée par Mme Spezia, par Nicolini et Aldighieri; le succès a été très-grand surtout pour Mme Spezia. — C'est dans *Lucrezia Borgia* que doit débuter le ténor Brignoli sur lequel on compte beaucoup.

*** On nous écrit de Moscou qu'on vient de représenter au théâtre italien la *Marta* avec les artistes qui l'avaient jouée l'année précédente. L'opéra de Flotow est toujours accueilli avec un plaisir nouveau. — On répétait *Roberto il Diavolo* pour les débuts du ténor Armandi.

*** Le théâtre de la Pergola à Florence a complété sa troupe d'opéra et de ballet pour la saison. La prima donna et le premier ténor sont les époux Tiberini; premier soprano, Emilia Bellini; contralto, Rosina Vercolini; premier ténor, Luciani; barytons, Gianoli et Sartori; première basse, Mateo della Torre; basse comique, G. Scheggi. On jouera *Marta*, la *Straniera il Giuramento*, *Matilda di Shabran* et deux autres opéras, nouveaux pour Florence. Le théâtre ouvrira à la fin du mois par *Marta* et un ballet, *Delia*.

*** Dimanche dernier, S. Exc. le maréchal Vaillant a distribué les prix remportés par les lauréats du concours de peinture, architecture, musique, etc., et leur a remis leurs diplômes. S. M. l'Empereur avait daigné les inviter à dîner au palais de Saint-Cloud et après le dîner ils ont reçu de l'Impératrice les portraits de Leurs Majestés Impériales photographiés et au bas desquels l'Empereur avait mis son nom. M. Sieg a été en même temps informé par M. le comte Bacciochi, surintendant des théâtres, que sa cantate serait exécutée prochainement au théâtre impérial de l'Opéra.

*** C'est samedi prochain que sera jugé le concours ouvert entre plusieurs lauréats de Rome, pour la composition d'un opéra destiné à être représenté au théâtre Lyrique. Ce sont les lauréats eux-mêmes, qui sur l'invitation de M. le surintendant des théâtres, ont désigné d'un commun accord les membres du jury. Le concours aura lieu au Conservatoire.

*** Il y avait grande séance vendredi dernier à l'école lyrique de la rue Turgot, dirigée par notre célèbre chanteur et professeur Duprez. Nous dirions que c'était une séance de rentrée, si l'école prenait jamais des vacances. Dans le nombre des élèves distingués qui se sont fait entendre, il y en avait un ancien, maintenant devenu artiste, M. Lefranc, le ténor favori de Marseille, et qu'un engagement appelle à Turin. Avant de s'y rendre, il a voulu travailler encore trois mois avec son maître, et il ne pouvait rien faire de plus avantageux à son talent. Le succès nous paraît assuré en Italie à sa belle voix et à son excellente méthode.

*** On nous écrit de Londres : « Mario et Mme Grisi sont à Liverpool; il y ont donné, en compagnie de Mme Sainton-Dolby et de M. Sainton l'excellent violoniste, un concert dans lequel ils ont été chaleureusement applaudis. Mme Grisi a dû répéter l'air de Marta : *Sola vergin Rosa*, qu'elle avait délicieusement chanté. — L'Opéra anglais a ouvert par *Masaniello*. La représentation en a été généralement bonne, les honneurs de la soirée ont été pour Mme Parepa, Elvire; M. Charles Adams, Masaniello, et Mlle Giraud, Fenella. Lundi, reprise de la *Muette*, Mardi, *Martha*, avec Mme Lemmens-Sherrington.— L'Opéra italien, sous la direction de M. Mapleson, rouvrira lundi 24 pour deux semaines. »

*** Nous avons dit que Liszt reviendrait à Paris au printemps pour faire entendre quelques-unes de ses compositions. La principale serait une messe qu'il fit il y a quelques années pour la cathédrale de Gran en Hongrie et qui serait exécutée dans une des églises de Paris.

*** Camille Sivori vient de donner au théâtre Carlo Felice à Gênes un grand concert au bénéfice des pauvres. Le programme était magnifique. Le célèbre artiste y a exécuté entre autres le concerto de Paganini en *si* mineur, morceau dont Sivori est peut-être seul capable d'exécuter les immenses difficultés et dans lequel il a été applaudi à tout rompre.

*** Les fêtes de Bade ont dit leur dernier mot dans deux beaux concerts, l'un donné par Mme Frezzolini dans le salon Louis XIV, avec le concours de M. et de Mlle Heermann, et l'autre offert par M. Benazet, et dans lequel figuraient Mlle Joly et M. Lefort, pour le chant; et pour la partie instrumentale, Vivier, Mlles Castellan, Nina Gaillard et Adrienne Peschel. « Vivier, cette fois, n'a dit que du Vivier (lisons-nous dans l'*Illustration*, de Bade). Personne n'a songé à s'en plaindre, au contraire. Son *cantabile*, dit par lui dans la demi-teinte avec une suavité indicible, et sa *Chasse*, tantôt sonore comme l'*Hallali*, tantôt mystérieuse comme les sombres bois et lointaine comme l'écho, avec ces étonnants effets d'harmonie et de parties simultanées dans un seul et même instrument, dont il a dérobé le secret à *Roland*, à *Obéron* ou à *Samiel*, ont produit une sensation d'enchantement, c'est le mot, et l'on a applaudi du même coup double en lui, afin de lui rendre un peu la monnaie de sa pièce, et le compositeur et le grand artiste. »

*** Nous rappelons à nos lecteurs qu'aujourd'hui à deux heures, le Cirque Napoléon rouvrira pour le premier concert populaire dirigé par Pasdeloup. Nous en avons donné le programme dans notre dernier numéro.

*** M. Albert Sowinski vient de faire paraître un ouvrage important et qui sera fort recherché dans le monde musical; c'est une traduction de l'excellent ouvrage d'Antoine Schindler : *Histoire de la vie et de l'œuvre de Ludwig van Beethoven*, 1 beau vol. gr. in-8°. Nous reviendrons sur cette publication.

*** Le célèbre oratorio de Haydn, *la Création*, vient d'être pour la première fois exécuté à New-York : le succès a été immense. Parmi les artistes se distinguait Carl Formès. L'orchestre et les chœurs étaient composés de six cents musiciens, presque tous Allemands.

*** S. M. l'Empereur vient d'honorer M. Emile Bernard d'une médaille grand module, pour la cantate qu'il a fait exécuter au théâtre du Gymnase le 15 août dernier. Nous avons remarqué dans cette composition des qualités qui révèlent les études sérieuses du jeune compositeur.

*** Rossini a quitté sa résidence d'été de Passy pour revenir à Paris.

*** M. A. Berlyn, chef d'orchestre à Amsterdam, vient de recevoir de S. A. R. le duc de Nassau, une médaille en or du mérite artistique, pour une ouverture à grand orchestre dont Son Altesse a daigné accepter la dédicace.

*** Dimanche dernier a eu lieu l'inauguration des concerts-promenades de l'hôtel Lafitte. On y a entendu avec plaisir deux artistes de talent, Mlle Delphine Champon, qui a joué plusieurs morceaux sur l'orgue harmonium, le violoniste Danbé, MM. Forestier, flûtiste, Robyns, sur le saxhorn, Vannier et Poligny; l'assemblée était nombreuse, et cette association de la musique à la peinture promet d'agréables distractions au public.

*** Seligman a rapporté de ses voyages quatre nouveaux morceaux pour le violoncelle. Ils sont à la gravure et paraîtront à la fin de ce mois. *Ballade de minuit*, op. 73; Andante et rondo de concert, op. 75; *Dernier chant d'amour*, op. 76; caprice humoristique et *Chanson havanaise*, op. 77; tels sont les titres de ces ouvrages qui ont produit un grand effet dans les concerts que l'éminent violoncelliste vient de donner en Allemagne et en Belgique, et nous en rendrons compte dans un de nos plus prochains numéros.

*** Le 22 juillet de l'année prochaine doit avoir lieu à Dresde le premier festival général de chant allemand qui durera quatre jours et pour lequel on fait les préparatifs les plus considérables. On compte sur une réunion de dix mille chanteurs. C'est au moyen de signaux électriques que cette masse vocale doit être dirigée. Les frais de ce festival monstre sont évalués à 90,000 thalers (337,500 francs). Une grande partie de cette somme sera absorbée par la construction de la *salle des chanteurs*, qui doit pouvoir contenir trente mille personnes.

*** La fête de bienfaisance organisée dimanche dernier au pré Catelan, par les soins de M. le baron Taylor, avec le concours de toutes les musiques de cavalerie, a dépassé toutes les espérances. Le temps était superbe, la foule on ne peut plus nombreuse, l'exécution splendide et la recette très-fructueuse pour les artistes.

*** M. S. Ponce de Léon, pianiste et compositeur, auteur de charmants morceaux pour piano, de plusieurs œuvres religieuses et d'un excellent ouvrage d'études, approuvé par le Conservatoire de Paris, vient d'être nommé par S. M. la reine d'Espagne chevalier de l'ordre royal d'Isabelle la Catholique.

*** Le deuxième numéro de la *Gazette des abonnés*, de M. de Villemessant, a paru hier. Ce numéro est entièrement consacré, texte et illustration, à *Roland à Roncevaux;* il contient les décors, les costumes, les portraits et les autographes du compositeur, et de tous ceux qui prennent part à l'exécution de ce grand succès, et, de plus, le finale du troisième acte, arrangé pour piano par M. Mermet.

*** Sous le titre de *Chants du soir*, Mme Rossi Gallieno vient de composer et de faire paraître un charmant caprice pour piano. Nous l'avons entendu et nous pouvons le recommander avec connaissance de cause.

*** Le Concert des Champs-Elysées donne sa sixième réunion musicale de jour aujourd'hui dimanche, de deux à cinq heures. A la demande générale, l'orchestre jouera *la Charité*, de Rossini, qui sera précédée et suivie des chefs-d'œuvre du répertoire : Ouvertures d'*Obéron*, du *Cheval de bronze*, de *Si j'étais roi*; fantaisies sur *les Huguenots* et sur *Anna Bolena*, solo de petite flûte par M. Genin. Le concert commencera à deux heures précises.

*** Vendredi dernier, à Blois, M. Scudo a succombé à la cruelle maladie dont il était atteint. Il n'avait que cinquante-neuf ans. Il était depuis longues années attaché comme critique musical à *la Revue des Deux Mondes*. Il a composé diverses romances et écrit plusieurs ouvrages sur la musique.

*** Cette semaine a vu mourir une notabilité théâtrale, Ant. Coupart. Il était depuis 1831 régisseur du théâtre du Palais-Royal, et l'auteur d'une foule de pièces composées par lui seul ou en collaboration avec divers auteurs.

*** La mort a également frappé M. Gallay, professeur de cor au Conservatoire et anciennement attaché au théâtre Italien.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — Le calme n'est pas encore rétabli à l'occasion des débutants, et il serait temps que ces scènes tumultueuses prissent fin. En attendant, on a donné avec peu de succès *le Docteur Mirobolan. La Reine Topaze* a été au contraire très-favorablement accueillie. Mme Mayer Boulart y a chanté de la façon la plus remarquable le rôle principal. — Mlle Carlotta Patti et son directeur Ullmann viennent de passer ici. Ils se rendent en Allemagne, où ils seront accompagnés, dans les concerts qu'ils vont donner, par A. Jaell, Brassin, Vieuxtemps, Stefens, violoniste de Saint-Pétersbourg, et Ferranti, chanteur. Les concerts de Carlotta Patti commenceront à Dresde le 28 octobre. Tous les billets sont déjà retenus à l'avance.

*** *Darmstadt.* — La série des concerts que la chapelle du grand-duc donne annuellement a commencé hier, sous la direction de M. Neswadba, le nouveau maître de chapelle. On a exécuté la symphonie en *si* bémol de Beethoven avec un ensemble parfait. Mlle Mollnar, du théâtre de la cour, a chanté avec une grande perfection l'air du *Pré aux Clercs*, d'Hérold, et la charmante valse *la Prima Donna*, de notre compatriote Emile Ettling. Dans cette dernière composition, Mlle Mollnar a, par la flexibilité de sa voix et par son excellente méthode, enlevé tous les suffrages. Mlle Mollnar est, sans contredit, une des cantatrices d'Allemagne qui sait le mieux vocaliser. Mlle Doring, pianiste de beaucoup de mérite, a été très-applaudie dans le concerto en *ré* mineur de Mozart et dans la polonaise de Weber.

*** *Vienne.* — Un nouveau ballet fantastique, *Fille des bois*, vient d'être représenté au théâtre de la cour et a été assez froidement accueilli, malgré une mise en scène très-brillante et une fort bonne exécution. Mlle Couqui, seule, qui remplissait le rôle principal, a obtenu quelques bravos. — Le ténor Ferenczy vient d'être engagé au théâtre de la cour. Son début a eu lieu dans *Robert le Diable*; il y a obtenu un succès complet.

*** *Leipzig.* — Au troisième concert du Gewandhaus qui vient d'avoir lieu, la nouvelle symphonie d'Abert, *Christophe Colomb*, a excité beaucoup d'enthousiasme. C'est une œuvre de tout point remarquable; l'orchestre qui l'avait très-bien rendue a joint ses applaudissements à ceux du public, et tout l'auditoire a témoigné bruyamment sa satisfaction au compositeur. — Le programme du second concert du Gewandhaus contenait une symphonie de Schumann et une ouverture de Mendelssohn, admirablement exécutées par l'orchestre, un concerto de R. Wolkmann, un air de Pergolèse et un larghetto de Mozart, joués avec un talent supérieur par le violoncelliste Popper, et plusieurs airs de Mozart et de Winter fort bien dits par Mlle Melita Alvsleben, de Dresde. —Charles Hallé, avant de quitter Leipzig, a donné une soirée pour musique de piano, où il a fait entendre, aux bravos unanimes du public, des morceaux de Beethoven, S. Bach, Mendelssohn et Chopin, ainsi que trois compositions de Stephen Heller : *la Tarentelle*, op. 85; *Promenades d'un solitaire*, op. 78, et *les Nuits blanches*, op. 82.

*** *Berlin.* — Mme Laszlo-Doria, du théâtre de Cologne, a débuté à l'opéra dans *Lucrezia Borgia*. On lui a reconnu un assez grand talent de cantatrice, mais sa voix a paru fort usée. — Au premier jour sera donné au même théâtre l'opéra de Richard Wuerst, *l'Etoile de Turan*, avec Mlle Lucca dans le rôle principal. — La compagnie théâtrale française, sous la direction de Laferrière, a commencé avec succès ses représentations au théâtre Frédéric-Guillaume.—L'intendant des théâtres royaux, M. Ch. Hulsen, vient de prendre une mesure fort louable : les choristes recevront dorénavant des feux à chaque représentation à laquelle ils concourront. — Le ténor Niemann doit donner cette semaine trois représentations à l'Opéra. Il y chantera *le Prophète*, *Fernand Cortez* et *Tannhauser*.

*** *Turin.* — Emilie Lagrua nous a fait ses adieux dans son rôle de prédilection Desdemona et dans le quatrième acte du *Trovatore*. Nous ne parlerons pas des acclamations et des transports qui ont consacré cette soirée. Les Turinois sont bons juges du talent, et s'ils sont froids, ce n'est pas pour l'artiste qui, comme Emilie Lagrua, a su trouver le chemin de leur cœur. Le théâtre était illuminé pour cette solennité où l'affluence des spectateurs était énorme. Mme Lagrua est partie le lendemain pour Naples, où elle est, dit-on, engagée au théâtre San Carlo, et où elle sera la plus brillante étoile de la saison.

*** *Rome.* — *Le Barbier de Séville* a été donné au théâtre Argentina, au bénéfice de Mme Trebelli-Bettini. Jamais la jeune cantatrice n'avait plus délicieusement chanté. Ce n'a été qu'un applaudissement sans fin. Bettini, Storti, Bremond et Marchisio ont dignement secondé la bénéficiaire, et rarement le chef-d'œuvre de Rossini a été mieux exécuté.

*** *Lisbonne.* — Mme Volpini a remporté dans la *Traviata* un nouveau succès que constatent à l'envi les journaux portugais. Jamais le personnage de Violetta, écrivent-ils, n'avait été rendu sur notre scène d'une façon si touchante. Après son air du premier acte, la charmante artiste a été rappelée trois fois, et à la chute du rideau, elle a dû revenir sur la scène à différentes reprises, au bruit des acclamations de toute la salle.

ERRATUM. — Une erreur, que du reste tout le monde pouvait corriger, s'est glissée dans notre compte rendu de *Roland à Roncevaux*. A propos de *David*, premier ouvrage de M. Mermet, il faut lire : poëme de MM. A. Soumet et Félicien Mallefille, et non pas *Félicien David*.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

Morceaux chantés au théâtre Italien

Dans IL BARBIERE DI SIVIGLIA, de Rossini,

Par Adelina Patti :

LA GIOJA INSOLITA

Valse chantée, dédiée à Madame la comtesse Walewska

et composée par

Prix : 6 francs **MAURICE STRAKOSCH** La même, transposée.

La même, avec paroles françaises. *Prix : 6 fr.* **LE BAL** La même, transposée. La même, avec paroles françaises. *Prix : 6 fr.*

LA CALESERA

Chant andalous avec paroles espagnoles et françaises,

Prix : 4 fr. **Musique d'YRADIER.** Prix : 4 fr.

Valse arrangée sur LE BAL (La Gioja insolita)

PAR

Pour piano. **ÉMILE DESGRANGES** Prix : 6 fr.

Chez MARCEL COLOMBIER, éditeur, 85, rue de Richelieu.

MIROIR DES FÉES

Polka brillante pour le Piano par

Prix : 4 fr. **CARL MERZ** Prix : 4 fr.

ANCIENNE MAISON MEISSONNIER

E. GÉRARD ET Ce, ÉDITEURS,

Rue de la Chaussée-d'Antin, n° 1, au coin du boulevard des Capucines.

MUSIQUE, PIANOS ET ORGUES

Abonnement de musique. — Location de pianos.

SUCCURSALE : RUE DAUPHINE, N° 18.

A l'ancien siége de la maison.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Srs DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES, ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

PARIS, CHEZ CHOUDENS, ÉDITEUR, RUE SAINT-HONORÉ, 265, PRÈS L'ASSOMPTION

Pour paraître le 3 novembre

ROLAND A RONCEVAUX

Grand opéra, poëme et musique de

A. MERMET

MORCEAUX DE CHANT SÉPARÉS. — PARTITION CHANT ET PIANO. PRIX : 18 FR. — ARRANGEMENTS DE PIANO.

SOUS PRESSE : **Partition, piano solo, 10 fr. net. — Partition, paroles allemandes et italiennes, 18 fr. net.**

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, à Paris, 103, rue de Richelieu, au 1er.

OPÉRAS CÉLÈBRES

Transcriptions et Fantaisies pour la flûte avec accompagnement de Piano,

PAR

HENRI ALTÈS

Première flûte à l'Académie impériale de musique, membre de la Société des concerts et de la musique de l'Empereur.

1re livraison. — Op. 16.

ROBERT LE DIABLE

N° 1. **Transcription.** Prix : 7 50.
N° 2. **Fantaisie.** Prix : 7 50.

2e livraison. — Op. 17.

LES HUGUENOTS

N° 1. **Fantaisie.** Prix : 9 fr.
N° 2. **Caprice.** Prix : 7 50.

3e livraison. — Op. 18.

LE PROPHÈTE

N° 1. **Transcription.** Prix : 7 50.
N° 2. **Fantaisie.** Prix : 9 fr.

4e livraison.

L'ÉTOILE DU NORD

N° 1. — **Fantaisie.** — Prix : 9 francs.

—

Op. 19.

LE PARDON DE PLOERMEL

N° 2. — **Fantaisie.** — Prix : 9 francs.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 44. 30 Octobre 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, la charmante chanson de *Jeanne la Rousse*, extraite du roman en vogue d'Arsène Houssaye, *Madame Cléopatre*, et dont J. Offenbach a composé la musique.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique : *les Absents*, opéra-comique en un acte, paroles de M. Daudet, musique de M. Ferdinand Poise, par **Léon Durocher.** — Théâtre Lyrique impérial : *Violetta*, opéra en quatre actes, traduit de l'italien par M. Ed. Duprez, musique de M. Verdi, par le même. — Mme Schroeder-Devrient, de M. de Wolzogen (6e article), par **Paul Smith.** — La musique et la société française au XVIIIe siècle (2e article), par **Em. Mathieu de Monter.** — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

LES ABSENTS,

Opéra-comique en un acte, paroles de M. Daudet, *musique de* M. Ferdinand Poise.

(Première représentation le 26 octobre 1864.)

Les absents ont toujours tort, dit un vieux proverbe. — M. Daudet et M. Poise ont voulu prouver que les absents ont toujours raison. Il n'est pas défendu à l'Opéra-Comique de se passer la récréation d'un petit paradoxe... de temps en temps, et sans que cela tire à conséquence.

C'est M. Eustache qui fournit la démonstration. Il est à Aix, en Provence, où il suit les cours de l'École de droit. Pendant qu'il apprend le code par cœur, qu'il médite les doctes dissertations de Toullier, qu'il se nourrit du *Digeste*, sa vieille tante Brigitte, et sa cousine Suzette, et le jardinier Brèchemain pensent à lui sans cesse, parlent de lui tous les jours : — Ah ! si Eustache était ici, ce bon Eustache, ce cher Eustache, notre bonheur serait complet ! Et mademoiselle Suzette fait en secret sur ce texte les commentaires les plus intéressants du monde. Quant à M. Léonard, avec ses bas bleus, son pantalon trop court et son habit noisette, qui ne néglige aucune occasion de se rendre utile, qui achète des plumeaux pour la mère Brigitte, et des graines de laitue pour le père Brèchemain, qui a pour Suzette mille attentions délicates accompagnées de gros soupirs, et qui garde la ferme quand on veut aller se promener, personne ne lui sait gré de ce dévouement, et, si l'on prend garde à lui, c'est pour se plaindre de le trouver toujours sur son chemin. Il est présent, voilà son tort. L'autre est absent, voilà son mérite.

Or, Eustache, reçu docteur, annonce sa visite prochaine à sa chère tante, qui en pleure de joie. Grande rumeur à la ferme, et grande agitation. Tous les travaux sont suspendus. On s'endimanche, on attèle le cheval à la carriole, et l'on va se promener sur la route, afin de voir une demi-heure plus tôt cet aimable Eustache qui est devenu docteur en droit. Pendant ce temps, M. le docteur, qui a bonnes jambes, quitte la patache pour aller plus vite, prend la traverse, saute les fossés, franchit les haies, traverse au grand galop les plates-bandes du père Brèchemain, au grand préjudice des choux-fleurs et des groseillers du bonhomme, brise en arrivant les assiettes de la mère Brigitte, déchire une romance manuscrite que Suzette a composée exprès pour lui,— car cette jeune fermière est à la fois poëte et musicienne, ce qui ne se voit guère en Brie ni en Beauce, mais ce qui est très-commun en Provence, — commet enfin mille forfaits. Dépit de Suzette, colère du jardinier, désespoir de mère Brigitte, qui aimait passionnément sa faïence. Quel tourbillon ! quel garnement ! il n'est bon qu'à troubler la paix du logis ! Décidément il n'est aimable que de loin. On ne se contente pas de penser cela : on le lui dit. Il le reconnaît, prend congé de la compagnie, et s'en va comme il est venu, à jeun. Dès qu'on le croit parti, on le regrette, et tout le monde l'embrasse quand il revient. Ce que voyant, Léonard part à son tour, disant que puisqu'il faut être absent pour être aimé, il va essayer de ce procédé irrésistible. Léonard ne réussira pas, car, si Eustache est turbulent, Léonard est sot et ennuyeux, défaut bien plus grave. On pardonne tout à Eustache, parce qu'il est gai, ouvert, et qu'il a bon cœur ; on ne pardonnerait rien à Léonard, et s'il allait faire son droit à Aix, personne ne penserait à lui. Par conséquent la démonstration de M. Daudet ne prouve rien, sinon qu'il a le dialogue facile, parfois piquant et spirituel, et qu'il ne sait pas encore faire une pièce. Le dénoûment de la sienne, c'est le *benedicite* par lequel la mère Brigitte inaugurera sans doute le dîner si longtemps attendu.

Quant à Mlle Suzette, vous pouvez arranger sa destinée future comme il vous plaira : l'auteur, sur ce point, a laissé le champ libre à votre imagination.

Au point de vue musical, *les Absents* sont moins un opéra qu'un vaudeville avec des airs nouveaux. Un musicien se fait rarement aussi petit. Tout est couplet dans cette partition. Couplets sur l'histoire des *Deux Pigeons*. — Couplets de Léonard : *Comment voulez-vous qu'on m'aime?* — Couplets provençaux d'Eustache : *Vive notre bon roi René!* — Couplets maritimes du même Eustache. — Chanson du Dragon. Il n'y a que le père Brèchemain qui chante un petit air : *Ce que j'ai?... ce que j'ai?... J'ai... j'ai...*, etc. C'est un air bouffe. Il est vif, il est gai. Le tour en est original. On dirait une page posthume d'Adolphe Adam, qui ne renierait pas le travail de son élève. Dans les autres morceaux, l'auteur, qui s'efforce toujours d'être original, ne réussit bien souvent qu'à n'être pas naturel. Il convient pourtant de faire une exception pour la chanson maritime d'Eustache, qui m'a paru avoir assez de couleur. Les couplets du roi René ne sont peut-être pas aussi heureusement trouvés. Ceux de Léonard font de l'effet ; mais cet effet tient surtout, ce me semble, à la manière exquise dont M. Sainte-Foy les dit. Et en cela M. Sainte-Foy ne sort-il pas un peu du caractère de son personnage? Dans aucune autre partie de son rôle Léonard ne montre une sensibilité aussi franche, ni un sentiment aussi profond.

Les idées mélodiques n'abondent pas dans cet ouvrage. En revanche, l'instrumentation y est très-recherchée, pleine de petits détails qui veulent être plaisants et qui atteignent rarement leur but. Tel qu'il est, cependant, il a grandement réussi, je me hâte de le reconnaître. On l'a applaudi avec un entrain tout particulier, un zèle ardent, un bruit formidable, et M. Poise a une réponse toute prête à ces critiques : C'est son brillant et incontestable succès.

Il n'a d'ailleurs qu'à se louer de ses interprètes, Mmes Girard et Révilly, MM. Capoul, Sainte-Foy et Nathan. On ne saurait voir une petite pièce mieux rendue.

LÉON DUROCHER.

THÉATRE LYRIQUE IMPÉRIAL.

VIOLETTA,

Opéra en quatre actes, traduit de l'italien par M. ED. DUPREZ, *musique de* M. VERDI.

Tout le monde sait que *Violetta* n'est pas autre chose que la *Traviata* qui se joue au théâtre Italien depuis huit années. La *Traviata* n'est elle-même que *la Dame aux Camélias*, traduite en italien par M. Piave, avec les modifications que les exigences de la musique avaient rendues nécessaires. M. Ed. Duprez a retraduit cette traduction. En dépit de toutes ces façons nouvelles, le véritable auteur de ce drame est et sera toujours M. Alexandre Dumas le fils. C'est lui qui a taillé l'habit que les autres ont retourné, et que M. Verdi a brodé. — Richement brodé, il faut le reconnaître.

C'est dans une anecdote du XVIIIe siècle que M. Alexandre Dumas avait trouvé son sujet. On raconte que Mlle Sallé, première danseuse à l'Opéra, celle qui inspira à Voltaire son madrigal, si connu et si souvent cité :

Ah! Camargo, que vous êtes brillante!
Mais que Sallé, grands dieux! est ravissante! etc.

on raconte, dis-je, que Mlle Sallé comptait au nombre de ses adorateurs le fils d'un président de je ne sais quel parlement de province, et qu'elle avait assez de goût (style du temps) pour ce jeune homme, qui négligeait ainsi sa carrière et compromettait son avenir. Le président écrivait à son fils lettre sur lettre pour le guérir de cette passion dont il lui énumérait éloquemment tous les dangers; mais il y perdait son latin. Il prit, de guerre lasse, le parti assez original de s'adresser à Mlle Sallé elle-même. Il vint à Paris, se fit annoncer chez elle, lui parla en homme du monde, en galant homme, lui conta son chagrin, lui exposa le tort que son fils se faisait, la supplia de lui venir en aide, et de congédier ce jeune fou qui ne pouvait renoncer à elle. Mlle Sallé rit beaucoup de la confidence et de la requête. Mais, comme elle avait de l'esprit, et que les amants ne lui manquaient pas, elle promit au magistrat de le satisfaire, et tint parole.

Etant donnés le caractère de Mlle Sallé et les mœurs du temps, qui excluaient les passions profondes et les « arrangements » à long terme, rien n'est plus vraisemblable que cette histoire. Mais l'héroïne de M. Dumas a un cœur, un cœur vivement épris. Elle aime sincèrement, profondément. Qu'une femme, en pareil cas, consente, dans un élan d'héroïsme, à se séparer de celui qu'elle aime, cela peut s'admettre. Mais qu'elle se voue à son mépris, non! cent fois non! Qu'elle se tue, à la bonne heure! mais qu'elle se donne, ou même qu'elle fasse semblant de se donner à un autre, cela n'est pas vrai. Toute cette partie du drame, malgré le talent que l'auteur a déployé dans l'exécution, sonne faux.

Heureusement, cela n'ôte rien au mérite de la partition, lequel est très-grand. Rien de plus vif et de plus brillant que le *brindisi* du premier acte, la valse qui, du fond du théâtre, accompagne le dialogue des personnages qui sont sur la scène, l'air de Violetta : *Folies! folies*, etc. Rien de plus expressif que la première partie de cet air, où Violetta s'abandonne au sentiment nouveau pour elle qui l'envahit, qui la charme, et qu'elle s'efforcera vainement de repousser. Rien de mieux entendu que le duo qui précède, où la légèreté coquette de Violetta et les accents passionnés de Germond forment un si heureux contraste. Le second acte est moins riche. Le sermon en deux couplets du bonhomme Germond n'a pas une grande valeur musicale. On ne retrouve guère le talent de M. Verdi que dans le duo de cet apôtre des bonnes mœurs avec Violetta. Il y a là de belles phrases, et des accents très-pathétiques. Il y en a aussi, avec de grands effets d'harmonie vocale, dans le largo du finale, au troisième acte. (Je suis la division française.) Au quatrième acte, le duo des deux amants — l'andante surtout — est une inspiration délicieuse, et la romance de l'héroïne a une expression douloureuse et désolée qui serre le cœur. A qui vient de chanter un pareil morceau, il ne reste plus qu'à mourir.

Le début de Mlle Nilsson, jeune cantatrice suédoise, dont on avait d'avance annoncé des merveilles, donnait beaucoup d'intérêt à cette représentation. Mlle Nilsson est élève de M. Wartel, et lui fait grand honneur. Le *medium* de sa voix est faible et un peu sourd ; mais le registre aigu est superbe, brillant et doux tout à la fois. Elle vocalise à merveille, et prononce mieux que bien des Françaises. Elle était un peu intimidée en commençant, ce qui l'a fait paraître assez froide. Elle s'est enhardie progressivement. Elle a dit et joué le second et le troisième acte avec intelligence. Au quatrième, elle a montré un véritable talent de cantatrice et d'actrice. Il faut féliciter M. Carvalho d'avoir fait cette trouvaille.

M. Lutz chante à merveille le rôle du bonhomme Germond, lequel, malheureusement, n'a que deux morceaux. On voudrait qu'il en eût dix. Voix agréable et parfaitement posée, expression constamment juste, style excellent, M. Lutz a tout ce qu'on peut demander à un chanteur.

M. Monjauze fait tout ce qu'il peut, et l'on n'a rien à reprocher à son chant. Mais il n'a plus le *physique de son emploi*. Comment veut-il que l'on s'y prenne pour voir en lui le fils de M. Lutz? Je conviens que M. Lutz aurait dû se coiffer de cheveux gris. Mais cela même n'y ferait rien tant que la question abdominale ne serait point résolue. Et comment la résoudre à l'avantage de M. Monjauze?

L'exécution musicale de cet opéra est très-soigoée, parfaitement

réglée, habilement nuancée. On y peut signaler de très-beaux effets, dont personne ne s'est jamais avisé au théâtre Italien, par exemple, dans le *largo* du finale du troisième acte. On ne saurait trop louer sur ce point M. Deloffre et son orchestre.

On ne saurait trop louer non plus la mise en scène et les costumes, qui sont aussi riches qu'élégants.

LÉON DUROCHER.

Mme SCHROEDER-DEVRIENT,

Par M. de Wolzogen (1).

VI.

Après l'immense effet produit chez nous par la cantatrice allemande, était-il probable qu'on la laissât tranquillement retourner dans son pays? On éprouve toujours un violent désir de s'approprier les artistes au talent desquels on a dû de nouvelles jouissances. On n'oublie qu'une chose, c'est qu'ils sont étrangers, et qu'il ne dépend pas d'eux de se faire Français pour nous plaire. Que d'efforts n'a-t-on pas tentés pour décider Lablache à se montrer sur un de nos théâtres, mais l'excellent artiste avait trop de bon sens pour ne pas comprendre la folie d'une émigration de ce genre. En cessant d'être Italien, il eût cessé d'être lui-même, et il eût perdu les trois quarts de sa valeur. Mme de Staël disait : « Une langue, c'est un peuple. » A plus forte raison, une langue, c'est un artiste; et malgré cette évidence, n'avons-nous pas encore vu tout récemment de naïfs amateurs vouloir forcer Mme Ristori à parler français pour devenir une seconde Rachel! Comme si l'on changeait d'idiome aussi aisément que de costume! Comme si la pureté de l'accent, la beauté de la prononciation n'étaient pas toujours les conditions essentielles de la poésie du langage!

Quant à établir dans nos murs un théâtre allemand perpétuel avec Mme Schroeder pour principal appui, c'eût été une autre chimère. La tragédie anglaise n'avait pu se soutenir avec miss Smithson, Charles Kemble, Young, Macready. L'opéra allemand ne possède qu'un trop petit nombre de chefs-d'œuvre pour s'imposer longtemps à l'étranger. L'Italie seule a pu régner dans toute l'Europe et au-delà des mers, parce que, comme la langue française, sa musique était douée du privilége de l'universalité. Aujourd'hui que la source de sa fécondité est à peu près tarie, le véritable centre de la production lyrique est en France ; c'est là que se composent la plupart des chefs-d'œuvre, mais pour que leurs destinées s'accomplissent et qu'ils fassent le tour du monde, on les traduit toujours en italien.

Des divers partis qui s'offraient à la triomphante artiste sur laquelle se fixaient tous les yeux, celui qu'elle crut devoir prendre était sans doute le moins prévu. Dans la représentation donnée à son bénéfice le 24 juin 1830, lors de son premier voyage, elle avait chanté le rôle de Julia, de la *Vestale*, avec un double succès d'enthousiasme et d'argent. De retour, en 1831, elle reparut le 17 mai dans *Fidelio*, et ensuite dans *Oberon*, *Don Juan*, *Euryanthe*. Les journaux du temps constatent que dans la grande scène, qui constitue presque tout le rôle de Rezia, d'*Oberon*, et ne dure pas moins de dix minutes, Mme Schroeder supportait son accablant fardeau sans un symptôme de fatigue, et que le finale du second acte d'*Euryanthe* lui fournissait l'occasion d'atteindre au plus haut degré de l'expression tragique, en dominant merveilleusement la masse chorale par l'éclat de sa voix. Notre artiste n'avait à combattre alors qu'une rivalité dans la faveur publique, c'était celle de Paganini, que Paris ne connaissait pas encore, et qui donnait des concerts dans la salle de l'Opéra. Nous lisons dans la chronique musicale du *Journal des Débats* que si Paganini avait rencontré des âmes insensibles aux prodiges de son art, Mme Schroeder les avait toutes subjuguées par la puissance de la mélodie aidée du charme de *deux beaux yeux*. Le rédacteur (Castil-Blaze) ajoutait que le costume avait aussi une grande importance, et que Mme Schroeder était admirable dans celui de *Fidelio*.

« On assure, d sait-il encore, qu'un engagement doit être bientôt conclu pour l'élever au rang d'héritière des artistes célèbres qui ont fait l'ornement de l'Académie royale de musique; Mlles le Rochois, Maupin, Laguerre, Sophie Arnould, Saint-Huberty et Branchu. Le directeur du grand Opéra fera bien de s'assurer promptement une si précieuse conquête. C'est la seconde fois que la chance d'un tel engagement se présente à lui, et il serait bien imprudent d'attendre qu'elle revînt une troisième. »

Ce conseil ironique eut tout le succès que l'auteur en espérait peut-être : l'engagement avec le grand Opéra ne se conclut pas. Les circonstances devenaient de plus en plus difficiles, et l'excessive chaleur du mois de juillet vint mettre un terme aux représentations allemandes. L'une des plus brillantes avait été donnée le 22 juin, au bénéfice d'Haitzinger. Mme Schroeder y avait joué le premier acte de *Don Juan*, et le second de *Fidelio*; elle se disposait à quitter Paris, lorsque le directeur du théâtre Italien, Robert, dont l'association avec Severini devait être si heureuse, entama avec elle une négociation, qui se termina par un engagement, signé le 9 juillet, pour la saison d'hiver 1831-1832. De bonne foi, c'était pour notre artiste une rude et périlleuse entreprise que d'entrer dans une troupe qui comptait des cantatrices telles que Mmes Pasta, Malibran ; des ténors tels que Rubini, Bordogni ; et des basses comme Lablache, tous artistes, dont le voisinage ne pouvait que rendre plus saillants des défauts d'art et de méthode. En outre, elle devait chanter dans trois ouvrages nouveaux, *Anna Bolena*, *le Pirate*, *la Somnambule*, et consentir à ne paraître dans le rôle d'Imogène, du *Pirate*, qu'après Mme Pasta.

La saison commença le 1er septembre, par *Anna Bolena*, que chantaient Rubini, Lablache, Mmes Pasta et Tadolini. Le *Matrimonio segreto*, avec Lablache et Rubini; *Tancredi*, avec Mmes Pasta, Tadolini, et Rubini dans le rôle d'Argire, furent donnés ensuite. Le 1er novembre seulement, Mme Schroeder débuta par le rôle de dona Anna, dans *Don Juan*, à côté de Lablache, qui chantait le rôle principal, et de Rubini qui chantait celui de dono Ottavi; Mmes Tadolini et Caradori remplissaient les rôles d'Elvire et de Zerline, Graziani celui de Leporello. Il faut l'avouer, Mme Schroeder passa presque inaperçue, ou du moins l'impression qu'elle produisit alla bientôt se perdre dans l'émotion bien autrement vive excitée par Mme Malibran, qui, le 8 novembre, chanta dans la *Gazza ladra* le rôle de Ninetta, et qui, tout d'abord, fut rangée au nombre des déesses.

Ici se place l'anecdote racontée par Claire de Glumer dans ses souvenirs et relative à une représentation d'*Otello*, que Mme Malibran donnait à son bénéfice. Pour piquer la curiosité, Mme Malibran avait imaginé de jouer le rôle du More, elle qui tant de fois s'était montrée dans celui de Desdemone, confié pour cette fois à Mme Devrient. Il paraît trait que dans une représentation précédente de *Don Juan*, où Mme Schroeder chantait le rôle de Dona Anna et Mme Malibran celui de Zerline, celle-ci s'était plainte amèrement de ce que les Parisiens lui avaient départi leurs bravos moins largement qu'à la cantatrice allemande. Cela criait vengeance, mais tous les efforts tentés par Mme Malibran-Otello pour couler à fond sa rivale n'empêchèrent pas Schroeder-Desdemone de lui tenir tête pendant les trois actes, et ce fut seulement à la fin du troisième que la vindicative Espagnole trouva moyen d'introduire un coup de théâtre capable d'amoindrir le succès de l'artiste allemande, en la jetant dans une situation ridicule. Desdemone devait être frappée par Otello, et ce forfait de la

(1) Voir les nos 24, 26, 27, 35 et 43.

jalousie s'était accompli si près de la rampe que la toile, en s'abaissant, n'eût pas manqué d'atteindre le visage de Mme Schroeder, si le machiniste ne s'en fût aperçu à temps et n'eût retardé la manœuvre. Le public, ne comprenant pas le pourquoi de ce retard, avait fini par crier : *à bas le rideau!* On se figure la position pénible de la pauvre Desdemone, essayant tant bien que mal de se dérober au péril qui la menacait, et n'y parvenant qu'au milieu des accès d'un fou rire! Il y avait bien là de quoi détruire l'effet de la plus belle soirée, et voilà ce qui s'appelle, selon Claire de Glumer, une vengeance de la Malibran!

Nous avons racouté le fait, mais nous nous permettrons de ne pas y croire. A ce fâcheux souvenir, opposons celui de la douleur que témoigna Mme Schroeder en apprenant à Dresde, au printemps de 1836, la mort de sa glorieuse ennemie. A tous ceux qui vinrent alors la visiter et la consoler, elle se plaisait à dire combien elle avait appris d'elle, et comment, dans le rôle de Desdemone surtout, elle avait toujours devant les yeux l'image de l'illustre défunte?

PAUL SMITH.

(*La suite prochainement.*)

LA MUSIQUE ET LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XVIIIe SIÈCLE.

(3e article) (1).

Il est midi. L'amateur court déjà de par la ville. N'y a-t-il pas une belle messe en musique, ou un *Te Deum* à Notre-Dame? En a-t-on chanté de ces *Te Deum* sous Louis le Bien-Aimé; *Te Deum* pour les victoires, pour les défaites, pour la santé du roi; *Te Deum* pour tout et pour rien, et c'étaient de magnifiques solennités musicales; et à la suite du *Te Deum* officiel, chaque corps de métier faisait célébrer le sien, jusqu'à la *corporation des charbonniers porteurs d'eau de la musique de la chombre et de la chapelle du roi,* qui se rendirent en cortége à l'église métropolitaine, tous habillés de blanc, épée au côté et plumet blanc au feutre! Et puis, après le *Te Deum*, sur les places, aux carrefours on dresse des estrades pour les concerts en plein vent. Les musiciens s'escriment de leur mieux; la ville s'emplit de joyeuses fanfares. Lorsque le concert a lieu le soir, aux Tuileries, et qu'entre chaque arbre de l'avenue une terrine de suif brûle sur un poteau, quelle splendeur! et « le bel effet! » Passer dédaigneux à côté de ces orchestres populaires ne serait ni d'un bon gentilhomme, ni d'un amateur consciencieux. Et cependant le temps presse. Il faut courir aux nouvelles musicales, chez Mme Doublet de Persan, dans ce salon du couvent des Filles-Saint-Thomas, berceau des *faits divers*, un salon qui tient le monde et Paris, la veille, le jour, l'Opéra, la chaire, la comédie, l'Académie, les danseurs, la cour!

Les *lunch* artistiques de la haute société occupaient l'après-dînée de l'amateur. Ces séances musicales et dramatiques avaient leurs acteurs en renom qui allaient de cercle en cercle, trouvant ainsi, sinon la considération, du moins une certaine existence et l'accès auprès de la bonne compagnie, où, sans cela, ils n'auraient jamais figuré. Parmi eux on citait Mlle Delon, une Génevoise, connue sous le nom de marquise de Luchet, et qui mourut dans la misère; M. d'Albaret; un commis dans les fourrages, contrefaisant les Anglais, et que l'on appelait mylord Gor; Préville et Bellecour, de la Comédie française; Laruette et Clairval; l'avocat Coqueley de Chaussepierre « le sublime; » un jeune peintre nommé Touzet, « qui, à lui tout seul — raconte Grimm — exécutait un motet à grand chœur et à plein orchestre... Il se mettait derrière un paravent et imitait le chœur de tout un couvent de religieuses, avec un tel art que l'on jurait qu'il y en avait une douzaine, et que *l'on devinait l'âge, le caractère et la physionomie* de ces béguines; » un ancien comédien, rival de Touzet, Lécluse, qui de ses imitations fit un spectacle, en les assaisonnant de drôleries et de couplets; Francœur, le violon, qui en jouait si bien pour être caressé d'un bien doux :

Adieu, Francœur, mon petit cœur...

par la Pellissier, la très-impertinente Pellissier qui avait épousé le directeur du théâtre de Rouen, et se vantait de posséder le mari le moins Dandin de Paris; la Pellissier, *la Pilleresse* disaient un anagramme et les heureux qu'elle faisait, et qui faillit être la cause que Francœur fût roué de coups de bâton par le valet de Dulis; M. de Pont de Veyle, « vieillard étrange et morose, — écrit Horace Walpole, — mais qui possédait l'art de parodier. Unique en ce genre, il avait composé des paroles sur de grands airs de danse, et adapté de la musique à la fable de *Daphnis et Chloé*, rendue ainsi dix fois plus... légère; mais il était si vieux et il chantait si bien que dans les meilleures sociétés on voulait l'entendre. » Ce M. de Pont de Veyle mit les gens de condition dans le goût de faire des opéras-comiques. Malgré l'hémistiche flatteur de Voltaire, cela ne porta pas bonheur au chevalier de Brassac. Les récitatifs de son *Triomphe de l'Amour*, début de Géliotte, étaient écrits si bas que l'on disait : « Le musicien l'a fait par politesse pour l'auteur des paroles qu'on n'entend pas. »

Le soir arrive. L'amateur n'a que le temps de courir à l'Opéra, dont le rideau se lève à 6 heures. Ce que l'on y faisait, nous le verrons. A la sortie, les soupers s'organisent; on se cherche, on s'invite; on enrôle comédiens et chanteurs, troupe enjouée qui apporte l'esprit et le rire au bon vin de la bonne compagnie; on met la main sur quelques musiciens des gardes françaises ou de Royal-Cravate; on se procure quelque joyeux faiseur de vers qui ne prétend qu'à mettre un refrain sans façon sur les lèvres, et les chansons et les musiques durent à la table de l'amphitryon jusqu'au bout des nuits longues.

Ils sont nombreux, dans le Paris du XVIIIe siècle, ceux qui vécurent de cette vie agitée du dilettantisme. Leur galerie compte plus d'un portrait d'hommes qui ont rendu des services à l'art.

C'est entre autres le comte de Caylus, qui conduisit une décoration à l'Opéra, « qui rêva la réforme de la mécanique au théâtre,—l'abbé de Conti nous apprend qu'il fit plus que d'y rêver, — qui songea à mener le spectacle beaucoup plus loin, à faire du grand, à joindre, pour la surprise et l'illusion, l'exactitude et l'imagination d'un poëte et d'un peintre. » C'est le comte de Lauraguais, de l'Académie des sciences, auquel on doit d'avoir fait retirer les banquettes de la scène. C'est aussi la margrave de Bareith, excellente musicienne, qui, à Paris comme en Allemagne, occupe ses loisirs par des opéras, des chanteurs et des cantatrices, et que son frère, Frédéric le Grand aime à entretenir de ses concertos et de sa musique. C'est le graveur Le Bas, violoniste habile, et qui était à préluder le premier de son temps. Il arriva que le concert tardant un soir chez M. Crozat, dont Watteau, par quatre coups de crayon, a immortalisé les fêtes délicates, Le Bas se mit à préluder; M. Crozat courut l'embrasser : « Ah! M. Le Bas, que je suis enchanté de la découverte; vous allez remplacer mon premier violon! » Le Bas accepta. La salle était au rez-de-chaussée; le timide brave homme avait comploté de sauter et de s'échapper au dernier moment. Enfin, le violon arriva, et le pauvre Le Bas fut sauvé.

En ces années de « fines régalades d'oreille, » le dilettantisme a également ses grotesques et ses excentriques. Regardez passer dans son carrosse le vieux Verthamon, premier président du grand conseil : la musique a fêlé son cerveau. Il est en robe et en rabat, le cordon bleu au cou, sans perruque, une cornette de nuit de femme sur la tête, pinçant de la guitare. Vous sourirez encore si vous rencontrez au Palais-Royal le comte de Charolais, en costume de

(1) Voir les nos 42 et 43.

chasse, composant une fanfare en marchant à grands pas, « tandis qu'on porte le bon Dieu à la duchesse d'Orléans, » ajoute Barbier. Et cet abbé Perretty, un ancien jésuite, un mélomane, qui avait une dent de l'Héloïse d'Abeilard, montée en or et pendue aux breloques de sa montre! Et tous ces originaux qui changeaient en parlement musical le café Gradot et le cabaret de la Cornemuse, célèbre par la soif des musiciens et des danseurs du temps! Et M. d'Harnoncourt et le président de Saint-Lubin, « bien connus pour aider les parents à faire apprendre le chant et la danse à leurs jeunes filles. »

Le XVIIIe siècle a légué de ces Mécènes-là au nôtre. L'humanité se reproduit sans cesse dans des êtres doués d'une même ressemblance et frappés à la même effigie. Mais pour un Caton que d'Alcibiades; pour un sage, que de protecteurs de l'art... au féminin!

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La suite prochainement.*)

Nos lecteurs n'ont pas oublié les lettres de M. Fétis père publiées l'année dernière dans ce journal au sujet de *la Marseillaise*. La lettre suivante adressée à M. Georges Kastner nous paraît destinée à clore le débat.

« *Paris, le 27 octobre 1864.*

« Cher monsieur Kastner,

» La question du véritable auteur de *la musique* de *la Marseillaise*, soulevée à l'occasion d'un exemplaire imprimé en 1793, avec le nom de *Navoigille*, lequel est en ma possession; cette question, dis-je, se trouve résolue en faveur de *Rouget de Lisle* par l'exemplaire original que vous avez bien voulu me communiquer hier du *Chant de guerre pour l'armée du Rhin, dédié au maréchal Lukner* (sic); *à Strasbourg, de l'imprimerie de Ph. de Dannebach, imprimeur de la municipalité*. Une demi-feuille in-4° oblong, imprimée en caractères mobiles de musique.

» Bien que cet exemplaire ne porte point de date, il est évident qu'il appartient à la première moitié de l'année 1792, puisque le maréchal Lukner fut privé de son commandement après le 10 août de la même année, et périt finalement par la hache révolutionnaire.

» Lorsque j'ai soulevé la question dont il s'agit, j'ai dit dans *la Gazette musicale de Paris*, et j'ai répété dans le septième volume de la nouvelle édition de la *Biographie universelle des musiciens* (article *Rouget de Lisle*), qu'un document, à savoir l'original de l'hymne avec la musique connue, ayant les caractères de l'authenticité, pouvait seul mettre fin à toute contestation : ce document, vous l'avez mis sous mes yeux. Dès ce moment, tous les doutes sont dissipés, et toute polémique doit cesser. Je vais faire des cartons pour le septième volume de la *Biographie des musiciens*, et j'y établirai, comme je l'ai fait dans la première édition de cet ouvrage, que Rouget de Lisle est le véritable auteur de la poésie et de la musique de *la Marseillaise*.

» Je vous autorise à faire de ma lettre l'usage que vous croirez convenable.

» Agréez, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments affectueux.

» FÉTIS père. »

Du reste nous pouvons annoncer la prochaine publication d'un ouvrage complet sous ce titre : *la Marseillaise*, étude historique et musicale, précédée d'une notice sur Rouget de Lisle, sa vie et ses œuvres, par Georges Kastner, de l'Institut.

Au nombre des questions importantes agitées devant le Congrès musical italien réuni à Naples, celle qui concerne la propriété littéraire et musicale devait venir en première ligne. M. Teodoro Cottrau, de Naples, a présenté sur ce sujet un projet de loi qui a été l'objet d'une très-intéressante délibération, dans laquelle il a prononcé deux discours devant un auditoire nombreux et compétent. Voici les points principaux du projet qui a été voté avec quelques modifications :

— La propriété des héritiers ou des ayants droit des auteurs, est garantie pendant cinquante ans après la mort de ces derniers.

— La reproduction, sous n'importe quelle forme, et même partielle ou variée, est interdite.

— L'exécution dans les établissements publics avec billets payants est assimilée à la représentation dans un théâtre.

— Le taux des droits d'auteur reste fixé à 10 0/0 sur la recette brute. Une proportion est établie pour les spectacles mixtes et variés. Une autre proportion alloue deux tiers à l'auteur de la musique, et le dernier tiers à celui du poëme ou de la chorégraphie.

— Les directeurs et les propriétaires, soit des théâtres, soit des établissements publics, sont solidairement responsables, aussi bien pour le payement des droits d'auteurs que pour tous les dommages et intérêts dont ils deviennent passibles s'ils n'ont pas égard aux notifications faites en temps utile, et selon les formes voulues par *le Journal officiel du Royaume* et par *le Bulletin international des Droits d'auteur*, feuille dont la création est incidemment proposée au Congrès.

— Les auteurs ou leurs ayants droit, ces notifications une fois faites, peuvent obtenir l'interdiction de la représentation, la saisie de la recette, et la confiscation des parties d'orchestre ou de chant.

Le Congrès a adopté de même la fondation d'un prix annuel de 2,000 francs, consacré à un concours de composition pour la musique chorale, et offert par M. Teodoro Cottrau, comme encouragement dans cette voie artistique fort délaissée en Italie.

Le fondateur du prix a été nommé secrétaire du comité permanent, qui a été ensuite institué pour le renouvellement périodique et annuel de la réunion du Congrès musical dans les principales villes d'Italie, choisies à tour de rôle.

L'année prochaine, le Congrès se réunira à Bologne.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné, cette semaine, encore trois fois *Roland* à *Roncevaux*. — Aujourd'hui, par extraordinaire, on jouera *la Juive*.

*** Mlle Marie Battu rentrera cet hiver à l'Opéra par le rôle d'Anaï de *Moïse*; c'est à tort qu'un journal a annoncé qu'elle chanterait celui de la princesse dans la reprise de *la Muette* qui se prépare en ce moment.

*** Mlle Guglielmina Salvioni, que l'Opéra vient d'engager, est arrivée à Paris. M. de Saint-Georges remanie son ballet *la Maschera*, dans lequel doit débuter cette danseuse, qui nous vient précédée de succès éclatants obtenus en Italie et en Angleterre.

*** On se rappelle le succès qu'a obtenu la dernière reprise de *la Muette de Portici*; nous ne tarderons pas à la revoir. Morère y chantera le rôle de Pietro, et Mlle Vernon y reprendra son rôle de Fenella.

*** Dans la semaine, aura lieu la première représentation du *Trésor de Pierrot*, de MM. Cormon et Trianon, musique de M. Eugène Gautier. Montaubry y remplit le principal rôle qui n'est pas celui d'un Pierrot de la comédie italienne, mais d'un simple paysan, dans lequel on dit que l'excellent artiste de l'Opéra-Comique se montrera charmant.

*** Nous avions été des premiers à annoncer que les bruits répandus sur les conséquences que la maladie de Mme Cabel avait eues quant à sa voix avaient été fort exagérés. On a pu en juger cette semaine en entendant la célèbre cantatrice chanter l'un des rôles dans lequel elle avait obtenu le plus de succès, celui de *Galatée*, et se convaincre qu'elle n'avait jamais été mieux en possession des qualités qui ont fait sa réputation. La soirée a été pour elle un véritable triomphe. Elle a dû répéter la fameuse chanson à boire du deuxième acte, et on l'a rappelée après le premier acte et à la chute du rideau. Une indisposition subite de Gourdin, qui devait chanter le rôle de Pygmalion, avait mis la direction dans un grand embarras. Mlle Wertheimber l'en a fort heureusement tirée en s'offrant pour remplir ce rôle, qu'elle a créé à l'origine d'une façon si remarquable, et dans lequel elle a retrouvé son succès du premier jour. Mlle Wertheimber n'ayant voulu accepter au-

cune rétribution pour cet acte de complaisance, MM. de Leuven et Ritt ont fait remettre à l'artiste, en témoignage de leur gratitude, une parure de turquoises et perles fines. Sainte-Foy et Ponchard ont remarquablement concouru au succès de cette reprise, qui avait attiré beaucoup de monde. Mme Cabel n'a plus que deux fois à en interpréter le rôle principal. Gourdin a repris à la troisième représentation celui de Pygmalion.

*** Les sœurs Marchisio sont arrivées à Paris; elles reparaîtront au théâtre Italien le 1er novembre.

*** Une représentation extraordinaire au bénéfice de l'acteur Bouffé se prépare à l'Opéra, pour le 17 novembre. Elle se composerait, sauf modifications ultérieures, d'un acte de *Moïse*, avec Faure, Mlle Battu, et du ballet de cet opéra; de *la Fille de l'avare*, par Bouffé, avec Mme Victoria Lafontaine, Delaunay et Lesueur; d'un acte du *Mariage de Figaro*, avec Mlle Déjazet dans le rôle de Cherubin; d'une pièce du Gymnase et d'un intermède dans lequel paraîtraient Frédéric Lemaître et Roger.

*** Les représentations du théâtre Italien se sont composées cette semaine de *Rigoletto*, de *la Traviata* et de *Don Pasquale*. — Mardi, 1er novembre, on donnera *il Barbiere*, et mercredi 2, la première représentation de *Roberto Devereux*, par Mmes de la Grange, Vander-Beek, MM. Fraschini et Delle-Sedie, et la première représentation d'un divertissement en un acte de M. David Costa, musique de M. Mattiozzi, dansé par Mmes Grédelue, Mérante, Urban, Troisvallets, MM. Costa, Grédelue-Maroig; ensemble par les sujets de la danse et les artistes du corps de ballet. — Aujourd'hui dimanche relâche. — Une pièce qu'on n'a pas jouée depuis longtemps à Paris, *Linda di Chamouni*, de Donizetti, sera reprise incessamment, et Adelina Patti chantera le principal rôle; celui de Pierroto sera rempli par Mme de Meric-Lablache; Naudin, Delle Sedie, Scalese, Antonucci rempliront les autres.

*** On annonce au théâtre des Bouffes-Parisiens la reprise d'un opéra-comique de Gustave Vacz, musique de Gevaert, *Georgette*, jouée primitivement au théâtre Lyrique, de *l'Homme entre deux âges* et des *Petits Prodiges*.

*** Les hostilités ont commencé entre J. Offenbach et la nouvelle direction des Bouffes parisiens; les tribunaux sont appelés à prononcer sur ces différends regrettables.

*** L'ouverture du théâtre Saint-Germain annoncée pour cette semaine n'aura lieu que le mois prochain.

*** A la suite d'une scène plus tumultueuse encore que celles qui avaient précédé, le théâtre royal italien de Madrid a dû fermer ses portes. La cabale qui a fini par triompher, s'attaquait à la direction, et cependant celle-ci avait fait annoncer l'engagement de plusieurs artistes de talent, tels que Mario, Gassier et Mme Eleonora Grossi, contralto fort apprécié du théâtre de Sa Majesté à Londres. C'est sans doute le cas d'appliquer à cet incident le proverbe, *quand on veut tuer son chien*, etc. Toutefois il n'en constitue pas moins un embarras sérieux et immérité pour M. Bagier.

*** En parlant il y a quelque temps de la troupe allemande qui a donné à Bruxelles des représentations si brusquement interrompues, nous avons donné des éloges mérités au talent de la première chanteuse, Mlle Lichtmay. Son talent avait attiré l'attention de M. Letellier qui a eu l'idée de la faire débuter au théâtre de la Monnaie. Elle y a chanté en allemand le rôle de Léonore, du *Trouvère*, et de Valentine, des *Huguenots*, tandis que ses camarades chantaient en français. Malgré l'étrangeté et la témérité de cette tentative, la belle voix de Mlle Lichtmay, la puissance de son organe sonore, le sentiment dramatique dont elle est douée à un haut degré, ont captivé de suite l'attention de l'auditoire qui l'a applaudie avec un entrain extraordinaire, et rappelée avec acclamations après le duo du quatrième acte des *Huguenots*.

*** Le concours entre les lauréats de l'Institut pour l'opéra destiné à être joué au théâtre Lyrique impérial, devait être jugé hier samedi. A 11 heures, le jury choisi par les concurrents eux-mêmes est entré en séance dans la petite salle du Conservatoire; il se composait de MM. Auber, président; Reber, Félicien David, prince Poniatowski, Gounod, Maillard, Victor Massé. Sur les cinq partitions qui devaient être exécutées, on n'a pu en entendre que trois, celles de MM. Samuel David, Conte et Dubois. La première était chantée par MM. Michot, David (de l'Opéra) et Mme Michot; la seconde par MM. Capoul, Crosti et Mlle Daram; la troisième par MM. Villaret, Troy et Mme Genetier. On entendra mardi prochain la quatrième partition, qui est de M. Paladilhe, et la cinquième, dont l'auteur est M. Barthe. On sait que le libretto a pour titre et pour sujet *la Fiancée d'Abydos*, de lord Byron.

*** Aujourd'hui dimanche, 30 octobre, au Cirque Napoléon, boulevard des Filles-du-Calvaire, à 2 heures, deuxième concert populaire de musique classique, sous la direction de Pasdeloup. En voici le programme : Ouverture d'*Athalie*, Mendelssohn. — Symphonie pastorale, Beethoven. — Ouverture des *Joyeuses Commères de Windsor* (1re audition), Nicolaï. — Adagio du quintette (op. 408), Mozart, exécuté par M. Grisez (clarinette), et tous les instruments à cordes. — Symphonie n° 2, Haydn. — Introduction, allegro vivace, andante, menuet, finale.

*** Les concerts populaires de musique classique ont inauguré, dimanche dernier, leur quatrième année. La foule ne s'est pas montrée moins exacte au rendez-vous qu'il n'y avait lieu de l'espérer, et elle n'a pu que se féliciter de son empressement. Sans doute, en plaçant au milieu de son programme l'admirable polonaise de *Struensée*, Pasdeloup avait voulu pieusement honorer la mémoire de Meyerbeer qui suivait si assidûment ses intéressantes matinées. C'est Pasdeloup qui nous avait fait entendre pour la première fois le chef-d'œuvre, il y a plusieurs années, dans la petite salle de la rue de la Victoire; mais il n'avait jamais pu l'exécuter avec autant de précision, d'élégance, de verve et d'éclat qu'il l'a fait l'autre dimanche, aux applaudissements de tout l'auditoire. Une des premières symphonies d'Haydn (la quatorzième) formait par la simplicité, la fraîcheur naïve des idées, le plus parfait contraste avec la gigantesque symphonie en *ut* mineur de Beethoven, et ce n'était pas le moindre attrait du programme, auquel Weber avait fourni sa *Jubel-ouverture* et Mozart un fort bel andante.

*** Par arrêté du 23 de ce mois, M. Charles Mohr a été nommé professeur de cor au Conservatoire, en remplacement de M. Gallay, décédé.

*** Mlle Adrienne Peschel, qui figurait dans le dernier grand concert de Bade, y a exécuté, aux grands applaudissements de l'auditoire, une valse de Chopin, une étude-caprice de de Bériot fils et la grande valse de concert de J. Wieniawski. La jeune artiste est partie pour Nice, où elle a des engagements à remplir.

*** M. Buckley, violoniste et chef d'orchestre de mérite, dont les œuvres et l'individualité ont été populaires à Boston, vient de mourir dans cette ville. — Nous avons également à enregistrer la mort subite du violoncelliste Grunwald, à Pesth, et celle du directeur de musique Montag à Weimar.

*** Après s'être fait successivement entendre à Trieste, à Gratz et au concert du Gevandhaus à Leipzig, Alfred Jaëll s'est rendu à Prague, où il a pris part, avec Vieuxtemps, aux deux concerts que vient d'y donner Carlotta Patti avec un immense succès. Deux autres concerts, pour lesquels toutes les places étaient louées d'avance, étaient annoncés pour le 25 et le 26. Si Carlotta Patti a été portée aux nues par la foule énorme accourue pour l'entendre, Alf. Jaëll et H. Vieuxtemps l'ont dignement secondée et ont excité une admiration enthousiaste. Les trois vaillants artistes sont maintenant à Dresde, où a dû avoir lieu le 28 leur premier concert. La salle des bains de Linke où se donne les concerts de Carlotta Patti étant située hors la ville, M. Ullmann y fait conduire gratuitement toutes les personnes qui veulent s'y rendre. Dans cinq endroits de la ville, M. Ullmann fait stationner des omnibus au nombre de vingt-quatre, contenant chacun vingt personnes, et dans lesquels est admise, tant pour l'aller que pour le retour, toute personne munie d'une carte d'entrée au concert. — Alfred Jaëll compte être de retour pour la mi-janvier.

*** M. Marchesi, l'excellent baryton, est parti cette semaine pour Londres, où il est engagé pour chanter en anglais pendant tout l'hiver, au théâtre de Sa Majesté. Il débutera par le rôle de Méphistophélès, dans *Faust*, qu'il a déjà joué avec grand succès l'année dernière. Il emploiera le congé de trois semaines, que lui vaudront les fêtes de Noël, pour venir chanter, avec Mme Marchesi, aux grands concerts que Félicien David organise à Paris. Le couple chantant est aussi engagé à Gand pour un festival qui aura lieu au mois de janvier prochain.

*** L'éditeur Choudens a confié la traduction italienne de *Roland à Roncevaux* à M. Marchesi, qui a déjà traduit plusieurs opéras allemands, entre autres le *Tannhauser*, de Richard Wagner.

*** La *Gazette des Etrangers* fait mention d'un salon de réunion ouvert depuis quelque temps au Grand Hôtel, et où l'on fait de bonne musique. On y applaudit particulièrement une charmante cantatrice, en même temps excellente pianiste, Mme Cécile de Rheimer, qui y a obtenu dernièrement un grand succès en chantant la jolie romance de Mme de Girardin, *l'Etranger*, et la mélodie en vogue d'Arsène Houssaye, *Jeanne la Rousse*, qui a si heureusement inspiré Offenbach.

*** Un de nos anciens collaborateurs, M. Damcke, compositeur distingué et pianiste du roi de Hanovre, écrit en ce moment, sur le désir que lui en a exprimé son souverain, une grande symphonie qu'il viendra diriger lui-même en sa présence. En attendant, M. Damcke vient d'obtenir un succès d'autant plus flatteur qu'il lui était décerné par une réunion d'artistes éminents conviés par le grand violoncelliste Servais, à entendre un trio de la composition de M. Damcke, exécuté par l'auteur, Léonard et Servais, et qui a produit la plus vive sensation.

*** Deux jeunes violonistes d'un grand talent, les frères Holmes, sont en ce moment à Paris. Dans une réunion intime qui avait lieu ces jours-ci chez le célèbre Ernst, ils ont fait leur partie dans son second quatuor, et joué plusieurs duos avec une perfection et un ensemble merveilleux. Ces deux jeunes artistes sont destinés à faire sensation s'ils se font entendre publiquement à Paris.

*** La direction définitive du théâtre du Lycée à Barcelone vient d'engager Bottesini comme chef d'orchestre; toutefois le célèbre contre-bassiste devra se mettre à la disposition de M. Willert-Beale, du

5 janvier au 15 février, pour la tournée artistique qu'il s'est obligé à faire avec lui en Angleterre.

*** Des plaques portant les mot : *Place de l'Opéra*, viennent d'être posées à l'angle de la rue Auber, du côté du boulevard et de la maison formant l'angle de la rue Halévy.

*** On annonce le mariage prochain de Mlle Schœffer, nièce de Mme Erard, propriétaire de la célèbre manufacture de pianos qui porte son nom, avec M. Ch. de Franqueville, auditeur au conseil d'Etat.

*** F. Burgmuller, à qui l'on doit les célèbres valses de *Gizelle* et du *Juif errant*, vient d'en composer une délicieuse sur les motifs de *Lischen et Fritzchen*, de J. Offenbach.

*** Nous annonçons le retour de Géraldy à Paris. L'éminent professeur de chant va reprendre ses leçons, comme les années précédentes.

*** Alexandre Billet, l'éminent pianiste et professeur, annonce des cours pour la rentrée de la saison. Nous ne pouvons que le féliciter de son heureuse idée. Il pourra, de cette manière, initier un plus grand nombre d'élèves aux secrets de l'art du piano qu'il possède à un si haut degré.

*** La danseuse russe qui s'essaya dans le temps sur la scène de l'Opéra, Mlle Friedberg, abandonne la carrière artistique pour épouser un jeune comte de Westphalen. Le mariage doit être célébré à la fin de ce mois.

*** Au 1er novembre, M. C. Stamaty reprendra les *Cours d'artistes* qu'il a fondés à la succursale de M. Pleyel-Wolff, rue de Richelieu, 95. Ces cours s'adressent spécialement aux jeunes gens et aux jeunes personnes voulant suivre la carrière artistique et professorale. Les *Cours gradués* pour enfants et pour jeunes personnes rouvriront le 1er décembre.

*** Ant. Rubinstein compose en ce moment la musique d'un opéra qui a pour titre *Roswitha*, et dont M. M. Hartmann a écrit les paroles.

*** Ferd. Hiller vient aussi d'achever un opéra dont il a fait entendre des fragments à quelques amis et qui serait une œuvre très-remarquable.

*** M. Henry Herwyn va commencer le 3 décembre la cinquième année de son cours d'éducation musicale pour les dames et les demoiselles; ce cours aura lieu deux fois par semaine chez l'excellent professeur.

*** La réouverture du cours de chant de M. Kœnig aura lieu, à partir du 5 novembre, les mardis et samedis, de 3 heures et demie à 5 heures et demie, en son domicile, rue Buffault, 17, faubourg Montmartre.

*** L'administration de l'Exposition de l'art industriel, aux Champs-Elysées, annonce qu'aujourd'hui dimanche et mardi 1er novembre, un orchestre d'élite y exécutera, de 1 heure et demie à 4 heures et demie, des morceaux choisis de son répertoire.

*** Alfred Lebeau vient de donner à Bayonne, dans la salle du théâtre, un grand concert avec le concours de Mlles de Lapommeraye, de Linières, de M. Jubin et de l'orphéon de Sainte-Cécile, sous la direction de M. Masson. L'éminent organiste s'est fait chaleureusement applaudir dans deux morceaux de sa composition : Fantaisie sur *la Traviata* et *Appel aux pâtres*. Mlle de Lapommeraye a partagé son succès en chantant la ballade de *Charles VI*, dont elle a dû répéter le dernier couplet aux bravos de la salle entière.

*** L'éminent pianiste-compositeur W. Krüger est en ce moment à Stuttgard, où il a été admis à l'honneur de jouer devant le roi. S. M. a daigné lui exprimer toute sa satisfaction pour le plaisir qu'elle avait éprouvé, et accepter la dédicace du second concerto de sa composition que W. Krüger a exécuté avec un succès remarquable à Paris et à Bruxelles.

*** La tombola organisée par le comité des Artistes dramatiques s'enrichit tous les jours de lots précieux. M. Del Peral vient d'offrir pour cette tombola un magnifique exemplaire richement relié, orné d'un portrait et d'un autographe de Cervantes. Cette édition, tirée à un petit nombre d'exemplaires, a été imprimée dans la maison qui servait de prison à l'auteur.—On trouve des billets chez les artistes de tous les théâtres de Paris, chez M. Thuillier, trésorier de l'œuvre, 68, rue de Bondy, et à la librairie du *Petit Journal*, 21, boulevart Montmartre.

*** Le concert des Champs-Elysées donne aujourd'hui dimanche, de 2 à 5 heures, sa dernière réunion musicale. Le programme du concert est, comme toujours, d'une grande richesse. Les ouvertures du *Dieu et la Bayadère*, de *Guillaume Tell*, de *Mazaniello* et du *Jeune Henri* figurent sur l'affiche; et tous les solistes de l'orchestre se feront entendre dans la fantaisie concertante composée par M. Demersseman.

*** Aux obsèques de l'amiral Romain-Desfossés, qui ont eu lieu hier aux Invalides, la musique a exécuté plusieurs fragments du *Pardon de Ploërmel*, dont le caractère profondément religieux a produit un grand effet sur l'assistance.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — Le succès du ténor Charles Adams se consolide de plus en plus, et huit représentations de *Masaniello*, loin d'avoir épuisé la curiosité, n'ont fait qu'éveiller davantage l'intérêt qu'inspire à ses compatriotes l'apparition du nouveau ténor anglais. Outre une voix très-belle et très-pure, M. Adams chante avec goût, et sa méthode se perfectionnera encore; car il est jeune, mais il possède surtout le mérite inestimable de déclamer admirablement, et de prononcer si bien que pas une syllabe n'est perdue. L'opéra National a donc fait une acquisition très-heureuse en engageant M. Adams, qui est incontestablement appelé à occuper une des premières places non-seulement parmi les ténors anglais, mais européens. — *Martha* a été le second opéra mis en scène par la direction du nouveau théâtre National. Le succès de la soirée a été pour Mme Lemmens-Sherrington, qui a fait de ce rôle une véritable création; voix sympathique et émouvante, jeu distingué et bien conduit, tout en elle confirme ce qu'on avait été à même de juger en cette artiste remarquable lors de sa magnifique interprétation de *Marguerite*, dans *Faust*, la saison passée. Le reste était faible. — Jeudi prochain, la première représentation d'*Helvellyn*, ouvrage original anglais pour les paroles et la musique, par MM. Oxenford et Macfarren. — La direction du théâtre de la Reine a commencé ses représentations, hier lundi, par *Faust*, interprété par MM. Gardoni et Santley, et Mlle Titjens et Grossi. Succès habituel. — Aujourd'hui, *Lucrezia Borgia* avec les mêmes artistes, et dans quinze jours, repos complet de la troupe italienne, à laquelle succédera une troupe d'opéra anglais, sous la direction de M. Harrison, et destinée à faire concurrence à l'opéra National de Covent-Garden. — Mlle Deschamps, la célèbre organiste, a donné une soirée musicale à Hanovers'Square-Rooms, et elle y a produit une véritable sensation. Rappelée après tous ses morceaux et couverte d'applaudissements, elle a été invitée à revenir pour la saison et à faire admirer à un public plus nombreux son grand talent.— Mlle Liebhart, de l'opéra Impérial de Vienne, qui a produit une si grande sensation dans les concerts de Jullien, où tous ses morceaux ont été bissés chaque soir, vient d'être engagée par Willert-Beale comme prima donna, pour une tournée qu'il fera au mois de janvier avec Bottesini, Ambonetti (un nouveau ténor italien), et le cornet à piston Levy.

*** *La Haye.* — Une jeune et belle artiste française, Mme Sallard, poursuit le cours de ses succès. Jamais, disent les correspondances de la Haye, le rôle de Léonora, dans *le Trouvère*, n'avait été chanté et joué avec autant de talent. Aussi les rappels et les bravos ont-ils chaleureusement accueilli notre charmante prima donna. A bientôt, *Lucrezia Borgia*, *Rigoletto*, et la *Martha* de Flotow.

*** *Leipzig.* — La symphonie de M. J.-J. Abert, intitulée *Columbus*, a été exécutée au concert du Gewandhaus, du 20 octobre, sous la direction personnelle du compositeur. Les succès obtenus précédemment par cette œuvre dans les villes de Stuttgart, Munich, Lowenberg et Carlsruhe avaient déjà favorablement disposé notre public pour le jeune compositeur. Mais nulle part l'effet produit n'a été plus grand qu'ici, où, après chaque partie, l'orchestre et le public ont témoigné à M. Abert leur admiration par les bravos les plus enthousiastes. Le comité des concerts, en exprimant au compositeur sa haute satisfaction, lui a annoncé, dans les termes les plus flatteurs, que dorénavant il accueillerait d'emblée toutes les œuvres qu'il voudrait bien lui adresser.

*** *Berlin.* — Taglioni met en scène un nouveau ballet, dont on parle beaucoup; il aura pour titre : *Hans Lampe*, et sera représenté vers la fin de l'année. — A cette époque, on attend Mlle Artot, et quelque temps après, le ténor Giuglini qui aura fini sa saison à Saint-Pétersbourg.

*** *Vienne.* — L'opéra de M. Ch. Lowe, *Concino Concini*, vient d'être mis à l'étude. La direction compte beaucoup sur cet ouvrage.—On étudie *le Domino noir* pour la rentrée de Mlle Artot. — Ander, le ténor, est aux eaux de Wartemberg sans y trouver encore la guérison de sa maladie.—Une tablette en granit vert, portant en lettres d'or les mots : *Gluck's Vohnhaus*, sera posée sur la maison qu'habita quelques années le célèbre compositeur.— On va aussi ériger une statue en marbre ou en bronze à Mozart, sur la fontaine de la place qui porte son nom. — M. Nohl, avantageusement connu déjà par ses travaux importants sur Beethoven et Mozart, vient de terminer une édition aussi exacte et aussi complète que possible de la collection des lettres de Mozart, accompagnée de notes critiques et biographiques. Cet ouvrage, intéressant à plus d'un titre, et auquel l'auteur a consacré plusieurs années de sa vie, va incessamment paraître à la librairie Mayr.

Le Directeur : S. DUFOUR.

PARIS, CHEZ CHOUDENS, ÉDITEUR, RUE SAINT-HONORÉ, 265, PRÈS L'ASSOMPTION

Pour paraître le 7 novembre

ROLAND A RONCEVAUX

Grand opéra, poëme et musique de

A. MERMET

MORCEAUX DE CHANT SÉPARÉS. — PARTITION CHANT ET PIANO. PRIX : 18 FR. — ARRANGEMENTS DE PIANO.

SOUS PRESSE : **Partition, piano solo, 10 fr. net. — Partition, paroles allemandes et italiennes, 18 fr. net.**

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS (Fondée en 1843)

50, rue Saint-Georges, à Paris.

Saxophone alto MI bémol.

MAISON ADOLPHE SAX* *

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique. Auteur du système d'organisation et fournisseur breveté de la musique des Guides et des autres régiments de la Garde impériale. — Inventeur des instruments à pavillon tournant, des instruments à six pistons indépendants, des nouvelles timbales, des Saxhorns, des Saxophones, etc., etc.

Tous les instruments portent le nom : Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur, le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

SEULE GRANDE MÉDAILLE D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS INTERNATIONALES DE 1851 ET 1855, ETC.,

Saxophone ténor SI bémol.

EXTRAITS DES RAPPORTS DES JURYS INTERNATIONAUX DES EXPOSITIONS UNIVERSELLES DE 1851, 1855 ET 1862, **relatifs aux Saxophones (BREVET DE 1846).**

« ..... Parmi les inventeurs d'instruments de musique, la plus haute distinction est due au mérite de M. Sax, qu'on le considère soit sous le rapport de la variété et de l'excellence, soit sous celui de l'utilité de ses inventions..... M. Sax a aussi créé la classe des *saxophones*, instrument de cuivre avec un bec à anche simple, dans le genre de celui de la clarinette. L'effet de ces nouveaux instruments est d'un charme égal à l'originalité de leur son, et ils portent au plus haut degré de perfection *la voix expressive*..... Les instruments exposés par M. Sax, de Paris, réalisent un grand progrès. » (*Exposit. 1851.*)

« FAMILLE COMPLÈTE DES SAXOPHONES, INVENTÉE PAR M. ADOLPHE SAX. — ..... L'instrument se joue avec facilité, car le doigté, semblable à celui des instruments qui octavient, est peu différent de celui de la flûte ou du hautbois. Les clarinettistes parviennent en peu de temps à le bien jouer, à cause de l'analogie d'embouchure avec leur instrument habituel. Le son du saxophone est le plus beau, le plus sympathique qu'on puisse entendre. Son timbre n'est celui d'aucun autre instrument. Mélancolique, il est mieux adapté au chant ou à l'harmonie qu'aux traits rapides, quoique son articulation soit très-prompte, et que nous ayons entendu le très-habile clarinettiste Wuille exécuter sur le saxophone un solo rempli de grandes difficultés, avec beaucoup de succès. Susceptible de toutes les nuances d'intensité, le saxophone peut passer du *pianissimo* le plus absolu au son le plus énergique et le plus puissant. Ce bel instrument, dont on n'a pas compris jusqu'à ce moment toutes les ressources, compose une famille complète qui se divise en huit variétés, lesquelles sont toutes à la quinte ou à l'octave les unes des autres..... L'examen attentif de la famille des saxophones révèle des faits de haute importance ; car cet instrument est nouveau par les proportions de ses tubes, par sa perce, par son embouchure et particulièrement par son timbre. Il est complet, car il embrasse toute une famille de huit variétés, de l'aigu au grave, qui, dans leur ensemble, renferment tout le diagramme des sons perceptibles. Enfin, il est parfait, soit qu'on le considère au point de vue de la justesse et de la sonorité, soit qu'on l'examine dans son mécanisme. Tous les autres instruments ont leur origine dans la nuit des temps ; tous ont subi de notables modifications à travers les âges et dans leurs migrations ; tous enfin se sont perfectionnés par de lents progrès ; celui-ci, au contraire, est né d'hier ; il est le fruit d'une seule conception, et dès le premier jour il a été ce qu'il sera dans l'avenir. Le jury n'a que des éloges à donner à M. Adolphe Sax pour une si belle découverte. » (*Exposit. 1855.*)

« M. Adolphe Sax nous a fait entendre sa famille si intéressante de saxophones, dont la sonorité ronde et charmante joue un rôle si utile dans nos musiques militaires. Le jury a également apprécié la pureté et la justesse de ses clarinettes et la belle sonorité de ses clarinettes basses, instruments que M. Sax a régénérés depuis longtemps, et dont les autres facteurs ont en vain essayé de reproduire le timbre distingué. On a également apprécié le son moelleux de sa clarinette contre-basse..... » (*Exposit. 1862.*)

Par décision impériale du 5 mars 1855, les musiques de la Garde et toutes les musiques d'infanterie de la ligne, composées de quarante musiciens, ont huit Saxophones en double quatuor. — L'introduction des Saxophones dans les musiques de fanfare produit des résultats tels, que la plupart des régiments de cavalerie, pour lesquels ils ne sont pas ordonnancés, les ont cependant adoptés, et en font l'achat en dehors des fonds alloués pour leur musique.

Les prix des saxophones sont les suivants :

Saxophone soprano, 200 fr. — Saxophone ténor, 225 fr. — Saxophone alto, 225 fr. — Saxophone baryton, 250 fr.

La maison Adolphe Sax peut livrer à un prix inférieur une certaine quantité de saxophones d'occasion, sopranos, altos, ténors et barytons à l'ancien diapason. — Les sociétés et les clients qui ne pourraient pas solder immédiatement leurs commandes obtiendront un assez long crédit, pourvu qu'ils fournissent une garantie de solvabilité suffisante, et moyennant une augmentation de 6 pour 100 sur les prix.

Pour les propriétés et les avantages des autres inventions de M. Adolphe Sax, consulter la notice qui se distribue chez lui, 50, rue Saint-Georges.

En vente chez Marcel COLOMBIER, éditeur, rue de Richelieu, 85.

COURS DE PIANO

ÉLÉMENTAIRE ET PROGRESSIF,

PAR FÉLIX DUMONT

N° 1.	Op. 14.	— 200 exercices d'agilité (2e édition).	12 »
2.	18.	— 25 études élémentaires.	12 »
3.	20.	— 25 études rhythmiques.	12 »
4.	16.	— 25 études mécaniques (2e édition).	12 »
5.	12.	— 25 études mélodiques (2e édition	12 »
6.	22.	— 25 études artistiques (sous presse).	20 »

Nota. — Il est tiré un spécimen de l'ouvrage contenant la première étude de chaque livre, qui sera expédié *franco* à toute personne qui accompagnera la demande affranchie de 40 centimes en timbres-poste.

COURS DE PIANO.

Enseignement supérieur par

ALEXANDRE BILLET

Les études comprendront l'école ancienne et l'école moderne du piano, ainsi qu'un travail approfondi du mécanisme et des différents styles.

Ces cours ouvriront le 15 novembre 1864.

Ils auront lieu deux fois par semaine, les mardis et vendredis, à 9 heures du matin pour les jeunes gens, et à midi pour les dames et les jeunes personnes.

Un cours normal

spécialement destiné aux artistes, aura lieu les mercredis et les samedis aux mêmes heures.

S'adresser, pour des prospectus détaillés, chez les principaux marchands de musique.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 45. 6 Novembre 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Théâtre impérial Italien : *Roberto Devereux*, opéra en trois actes, musique de Donizetti. — Concerts populaires de musique classique, par **Paul Smith**. — Quatuors de H. Ernst, par **Stéphen Heller**. — Devienne (6e article), par **Arthur Pongin**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Roberto Devereux,

Opéra en trois actes, musique de Donizetti.

Permis aux nouvelles générations du dilettantisme de considérer comme une première représentation ce qui n'est pour nous qu'une reprise. A vingt-six ans de distance, nous venons de revoir et de réentendre ce *Roberto Devereux*, qui fit son apparition chez nous vers la fin du mois de décembre 1838. Donizetti l'avait composé pour Naples, où il fut donné avec un grand succès dans l'automne de 1837 ; ses interprètes étaient alors Basadonna, Barroilhet, et Mme Ronzi, que vingt ans plus tôt nous avions connue si belle. A Paris l'ouvrage fut encore mieux partagé : Rubini, Tamburini, Mmes Julie Grisi et Albertazzi en remplirent les quatre rôles, aujourd'hui confiés à Fraschini, Delle-Sedie, Mmes de la Grange et Vander-Beeck.

Eh bien ! il faut l'avouer, malgré l'intervalle d'un quart de siècle, malgré le changement d'artistes, nos impressions n'ont pas varié ; nous pourrions transcrire aujourd'hui le jugement que nous portions *in illo tempore*, sans y ajouter ni en retrancher une syllabe. « *Roberto Devereux*, écrivions-nous alors dans un autre journal que celui-ci, ne s'élève guère au-dessus de ces improvisations musicales que l'Italie accepte, comme nous acceptons nos vaudevilles, parce que la musique est pour elle un besoin qu'il faut satisfaire à tout prix. Mais dans ces œuvres, où le procédé domine à défaut de l'inspiration, ne cherchez ni pensée sérieuse, ni calcul profond, ni tentative d'innovation raisonnée et raisonnable. Le compositeur s'est tracé une voie facile, d'où il n'a garde de s'écarter ; il a choisi le moule le plus simple et le plus commode pour y jeter pêle-mêle ses idées, ses souvenirs. »

En 1838, Donizetti venait en France avec l'intention de s'y établir par des ouvrages plus appropriés à notre goût que le *Marino Faliero*, qui ne lui avait valu qu'un échec dans son concours avec l'auteur des *Puritains*. A la vérité, Mercadante s'était fourvoyé bien davantage encore, lui qui écrivit ses *Briganti* pour ce même concours dont Bellini remporta la palme. En nous apportant le fruit le plus nouveau de sa muse italienne, l'auteur de *Roberto Devereux* avait cru devoir augmenter sa partition d'une ouverture, travaillée avec soin, et dans laquelle il intercala le *God save*, malgré le flagrant anachronisme, pour en faire un thème à variations. L'ouverture est restée à sa place, et nous l'avons respectueusement saluée comme souvenir de l'hommage que le compositeur avait voulu nous rendre ; comme la pierre d'attente sur laquelle devaient s'élever plus tard des partitions telles que *la Fille du régiment*, *la Favorite*, et quelques autres sur lesquelles sa renommée s'appuye à jamais.

Roberto Devereux, c'est, comme on le sait de reste, ce fameux comte d'Essex dont la Calprenède, Thomas Corneille et Ancelot firent tour à tour le héros d'une tragédie ; c'est ce jeune présomptueux de trente et quelques années, auquel la fille d'Henri VIII, qui avait plus de deux fois son âge, appliquait un vigoureux soufflet, en lui disant d'aller se faire pendre. On a gravement discuté la question de savoir si le comte d'Essex était ou n'était pas l'amant d'Elisabeth ; ce qui n'est pas douteux, c'est que la reine laissa, non sans hésitation ni sans remords, décapiter son favori dans la tour de Londres, parce qu'il ne lui avait pas renvoyé à temps la bague qu'elle lui avait donnée comme gage infaillible de sa clémence. Dans le libretto italien de Cammarano, comme dans la tragédie d'Ancelot, cette bague a été saisie et retenue au passage par un mari jaloux et non sans cause, le duc de Nottingham, personnage dont la conception offre beaucoup d'analogie avec celle de l'Ankastroem de *Gustave III*, opéra français de Scribe, récemment transformé en *Un ballo in maschera*.

Roberto Devereux, tant applaudi à Naples et dans mille autres lieux, ne produisit que peu d'effet à Paris, malgré la supériorité des artistes qui le chantèrent dans l'origine. Comment espérer que d'autres réussiront où Rubini, Tamburini et Julia Grisi ont échoué ? Fraschini, Delle-Sedie, et Mme de la Grange y perdraient leur voix et leur peine. Certainement ils se sont dévoués à leur tâche avec autant de courage que de talent ; Mme Vander-Beeck a fait valoir le rôle de Sara par sa figure plutôt que par sa voix ; c'est toujours queqlue chose. Mais en somme, l'ouvrage ne paraît pas des-

tiné à rester au répertoire, et c'est à son genre qu'il faut s'en prendre. Le comte d'Essex, prêt à mourir, chante un air sur le rhythme duquel il pourrait fort bien courir soit au bal, soit à quelque tendre rendez-vous.

. . . . . La musique a ses licences, mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets.

CONCERTS POPULAIRES DE MUSIQUE CLASSIQUE.

Le programme du second de ces concerts, plus encore que celui du premier, offrait d'heureux contrastes et une rare variété de genres et de styles. La grande et majestueuse ouverture d'*Athalie*, de Mendelssohn, lui servait de début, et peu après venait une autre ouverture bien différente de caractère et d'allure, que l'orchestre de Pasdeloup n'avait pas encore exécutée, celle des *Joyeuses Commères de Windsor*, d'Otto Nicolaï, cet Allemand réchauffé au soleil d'Italie. Le théâtre Lyrique devait nous faire connaître l'opéra entier, dont on dit beaucoup de bien, mais nous ne pouvons encore en juger que par le délicieux morceau qui lui sert de préface ; on dirait que Nicolaï l'a écrit sous l'inspiration de la muse qui a dicté à Auber tant d'ouvertures petillantes d'esprit et de verve. Il y a surtout une phrase tout à fait française par l'élégance et l'abandon plein de grâce. L'orchestre l'a rendue avec un sentiment parfait : aussi l'auditoire a-t-il été séduit, ravi au point de redemander l'ouverture à l'instant même, et à la seconde audition l'effet du morceau n'a pas été moindre. Voilà donc un nom de compositeur de plus à inscrire au livre d'or. Otto Nicolaï, né à Berlin en 1809, avait étudié sous la direction de Bernard Klein et de Louis Berger. Vers 1837, il se rendit à Rome, où il resta plusieurs années : il travailla la haute composition avec Baini, et fit représenter les *Templiers*, l'un de ses premiers ouvrages. De retour en Allemagne, Nicolaï devint bientôt chef d'orchestre du théâtre allemand à Berlin, où ses *Joyeuses Commères* obtinrent un éclatant succès. Une mort presque subite l'enleva en 1849.

Dans l'*adagio* du magnifique quintette de Mozart (op. 108), M. Grisez a largement déployé son beau talent de clarinettiste, et mérité l'honneur que lui a fait Pasdeloup, en le présentant à l'assemblée et au feu de ses bravos.

Le programme contenait deux symphonies, l'une de Beethoven, la *Pastorale*, et l'autre d'Haydn, *la Surprise*. Bien des gens ont été surpris, justement parce qu'il n'y avait de *surprise* que dans le titre, et qu'ils ont retrouvé une symphonie fort connue, dont l'andante avec variations est demeuré dans toutes les mémoires.

Le concours entre les lauréats de l'Institut pour l'opéra qui doit être joué au théâtre Lyrique, s'est continué mardi dernier.

Le jury, composé de MM. Auber, président, Henri Reber, Félicien David, prince Poniatowski, Gounod, Victor Massé, Maillard, s'est de nouveau réuni au Conservatoire et a successivement entendu la partition de M. Paladilhe, chantée par MM. Chambon, Petit, Mme Genetier, et celle de M. Barthe, chantée par MM. Genevois, Ismaël et Mme Barthe-Banderali.

Immédiatement après, le jury a voté au scrutin secret, et le nom de M. Barthe a été proclamé à l'unanimité.

Voici dans quel ordre chronologique les cinq concurrents avaient obtenu le grand prix de composition musicale :

1854. M. Barthe, élève de M. Leborne.
1855. M. Conte, élève de M. Carafa.
1858. M. David, élève de M. Halévy.
1860. M. Paladilhe, élève de M. Halévy.
1861. M. Dubois, élève de M. Ambroise Thomas.

Deux lauréats, M. Bizet et M. Guiraud, qui ont obtenu le grand prix, l'un en 1857 et l'autre en 1859, étaient naturellement exclus du concours, puisque le premier a déjà fait jouer un opéra en 1863, *les Pêcheurs de perles*, au théâtre Lyrique, et le second, en 1864, *Sylvie*, à l'Opéra-Comique.

PAUL SMITH.

QUATUORS DE H.-H. ERNST.

Qui ne connaît le nom d'Ernst, un grand et charmant artiste, un des plus aimés et des plus populaires de notre temps ?

Mais la foule qui s'est empressée aux concerts sans nombre qu'Ernst a donnés dans ses voyages à travers les grandes et les petites villes de l'Europe, cette foule ne connaît que le virtuose extraordinaire, qui s'est joué des difficultés inextricables de l'art *paganinien*, et cela suffisait pour qu'elle lui décernât le nom de grand artiste.

A côté de cette multitude, il y avait une élite de connaisseurs (moins nombreuse — cela va sans dire) — qui ne connaissait rien de plus délicieux que d'entendre jouer par Ernst un quatuor de Beethoven.

Tout a été dit sur ce jeu tour à tour passionné, tendre, spirituel, *humoristique*, et je ne veux pas répéter ce qui a été dit et écrit par les meilleurs juges.

Ernst a publié une foule de morceaux, écrits pour mettre en relief tout ce que le public exige aujourd'hui d'un virtuose accompli.

Il les a fait entendre dans tout l'univers civilisé, et ils ont été adoptés par les virtuoses de toutes les catégories. Ils ont probablement coûté bien des larmes à ces pauvres petits êtres que des pères sans entrailles, ou vaniteux, intéressés, consacrent à l'état d'*enfant prodige*, état que l'on exerce souvent pendant longues années, car il y a des enfants prodiges de tout âge. J'ai connu des artistes, qui parlaient, agissaient, jouaient d'un instrument ou composaient en *enfants prodiges* jusqu'à leur mort.

Dans ces morceaux brillants, composés par Ernst, on voyait néanmoins poindre souvent un sentiment d'un art plus élevé. On sentait l'artiste richement doué à travers ces accords plaqués, ces folles gammes, ces traits échevelés et tout cet attirail du grand virtuose, qui veut et doit frapper, stupéfier même ce monstre vorace et insatiable qu'on nomme un auditoire. Comment un artiste voyageur, à chaque moment sous le coup d'une grande *exhibition*, comme disent nos voisins, trouverait-il le calme, le recueillement si nécessaires à l'éclosion d'une œuvre d'art ? Cependant, de temps à autre, il paraissait quelque œuvre d'Ernst, où l'on voyait bien ce qu'il y avait en lui de sentiment profond et poétique.

Je ne veux citer que sa célèbre *Élégie*, dont les accents si tendrement passionnés ont provoqué partout les applaudissements les plus enthousiastes. L'Élégie a été — j'allais dire traduite dans toutes les langues — arrangée du moins pour tous les instruments : piano seul, flûte, clarinette, et pour la voix. Enfin, elle a eu tous les honneurs, si j'en excepte celui de l'orgue de Barbarie, le triomphe, le Capitole des compositeurs victorieux.

Je dois citer encore le concerto en *fa* dièze majeur, conception remarquable, dans laquelle Ernst a fait preuve de qualités supérieures. J'ai dit plus haut qu'il est bien difficile, sinon impossible, de trouver le recueillement nécessaire à une œuvre d'art sérieuse, au milieu des tracas et des occupations sans trêve d'une vie nomade, comme celle d'un virtuose voyageur. Ce recueillement, cette solitude, ce calme, Ernst les a trouvés, hélas ! mais à quel prix ? Depuis dix ans, il souffre d'une maladie cruelle, et son violon enchanteur lui est échappé des mains. Mais la Providence a voulu que son esprit

restât vaillant, et il souffre avec courage, avec résignation, parce que le plus vif sentiment de l'art divin se conserve toujours dans son âme. Par un destin cruel, le virtuose n'existe plus : il s'est consumé comme le phénix, et de ses cendres il en est sorti un autre qui plane bien au-dessus du premier, quelque admirable qu'il fût. Ce second phénix au vol radieux, c'est le compositeur.

Il y a quelques jours, nous avons entendu deux œuvres de lui, deux quatuors pour deux violons, alto et violoncelle. Nous ne voulons pas même essayer, par une sèche analyse, de donner une idée d'œuvres aussi importantes par leur étendue que par leur valeur. N'y cherchez pas l'aimable et charmant compositeur de la fantaisie sur *Othello* ou sur *le Pirate*. Mais vous y reconnaîtrez l'auteur de l'*Elégie* et du *Concerto*, singulièrement agrandi et épuré. Toutes les promesses contenues dans ces deux ouvrages se sont réalisées, et vous avez devant vous un noble artiste arrivé à l'apogée de son talent.

Ces quatuors ne pouvaient être écrits que par un grand musicien, qui a cent fois exécuté, médité les chefs-d'œuvre de ce genre que nous ont laissés les grands maîtres.

Le style le plus noble y règne d'un bout à l'autre ; aucune lâche complaisance pour les oreilles novices ou frivoles. Tout y est de cette beauté sérieuse et sévère qui seule assure l'avenir aux œuvres d'art. Ne croyez pas toutefois que la mélodie n'y abonde pas. Les *adagio*, les *andante* sont ce qu'ils doivent être : des chants ou expressifs ou tendres, et passionnés souvent. Les *scherzo* sont d'un véritable humoriste : celui du premier quatuor, d'un laconisme étonnant, en dit beaucoup plus qu'on ne pense. C'est une épigramme, mais sans fiel ni amertume, et comme une confidence aimable et rapide, glissée à l'oreille en passant. Le *scherzo* du deuxième quatuor est au contraire très-développé, d'une grande hardiesse harmonique et rhythmique. Ces deux morceaux ne rappellent aucune composition de ce genre, et c'est là un bien grand mérite. Je voudrais citer encore le ravissant *andante*, de style un peu pastoral; et j'aurais à citer tant d'autres passages! — J'en ai assez dit. Je ne puis me résigner à une analyse, il faut entendre cette musique. Je me résume : ces deux quatuors témoignent d'une complète transformation du talent de l'auteur. Ces grands ouvrages méritent la plus sérieuse attention, et il est impossible que le suffrage de vrais connaisseurs leur fasse défaut.

Deux jeunes artistes anglais, les frères Holmes, et MM. L. Jacquard et C. Ney, ont interprété les quatuors avec un rare talent. Après une seule répétition, ils ont dit ces œuvres si difficiles avec un entrain et un ensemble bien remarquables. L'auteur était présent, et il était visiblement ému de la profonde impression qui partait de lui pour lui revenir. L'auditoire, composé de nombreux artistes et connaisseurs, l'a chaleureusement félicité.

Je ne veux pas terminer ces lignes sans dire un mot des deux frères Holmes que je viens de nommer. Après la grande pièce, la petite. Ils ont joué un duo pour deux violons, sans accompagnement ; quel ensemble merveilleux ! quel spectacle sympathique, celui de deux jeunes gens, de deux frères, qu'on dirait issus du même violon, comme ils sont issus de la même mère ! Paris, cette ville si affreuse et si belle, le public parisien, ce public si détestable et si adorable (choisissez entre les épithètes : chacune son heure et son à-propos) jugeront les jeunes artistes : je ne suis pas inquiet pour eux.

STEPHEN HELLER.

DEVIENNE.

(6e article) (1).

Le 12 brumaire an VIII (3 novembre 1799), Devienne donnait à Feydeau *le Valet de deux maîtres*, qui devait être son dernier ouvrage dramatique. Le poëme de celui-ci, qui était en un acte et dont une comédie de Goldoni, *Il Servitore di due padroni*, avait fourni le sujet, était dû à Roger, qui fut plus tard académicien et qui écrivit les lignes suivantes dans la préface de cette petite pièce : « Ma pièce achevée, j'en confiai aussitôt la musique à Devienne, à qui l'opéra des *Visitandines* avait fait une grande réputation. Un jour qu'il était en train de travailler pour moi, il me tourmenta vivement pour ajouter quatre vers au duo de la scène XVIe. — « A » quoi bon, lui dis-je, ces quatre vers ?—Parce que, sans cela, *ma » phrase musicale n'est pas carrée*.—Je suis bien fâché de ne pou- » voir vous satisfaire; en cet endroit *Sophie* se trouve mal, et pour » l'ordinaire une femme ne parle point en pareil cas.—Eh ! qui vous » dit de la faire parler ? mais il faut qu'elle chante. » Cette naïveté me fit trembler pour la musique de l'ouvrage; elle ne nuisit pourtant point au succès, qui fut complet et de longue durée, malgré la terrible concurrence du *Collatéral*, qu'on jouait toujours la veille et le lendemain, car il y avait alors à Feydeau Théâtre-Français et Opéra-Comique. Ce *Collatéral*, cette charmante comédie en cinq actes de Picard, où l'on rit depuis la première scène jusqu'à la dernière, n'était d'abord qu'un modeste opéra-comique en un acte, qui avait pour titre : *le Sot Héritier*. Picard l'avait présenté au *théâtre Favart* le jour même où de mon côté j'y portais *le Valet de deux maîtres*, et tous deux nous avions été refusés !..... »

Le *Valet de deux maîtres* était, musicalement, beaucoup moins important que *les Visitandines* et *les Comédiens ambulans* ; Devienne, cependant, y fit preuve de son talent ordinaire, et sa musique fut fort bien accueillie. Parmi les morceaux saillants de cette très-agréable partition, je citerai l'ouverture, qui est excellente, l'air de la jeune fille et les trois duos auxquels elle prend part. Ce sont là autant de pages charmantes.

V.

A partir de la représentation du *Valet de deux maîtres*, on ne trouve plus trace de l'existence de Devienne, et les journaux ne parlent plus de lui qu'une dernière fois, pour annoncer sa mort arrivée le 18 fructidor an XI (5 septembre 1803). Un de ses élèves adressait au *Courrier des spectacles*, pour lui apprendre ce fatal événement, une lettre qui fut insérée dans le numéro de ce jour du 23 fructidor et que voici en partie :

« Le cit. François Devienne est décédé le 18 de ce mois à la maison de Charenton, où il est resté pendant quatre mois entre les mains des gens de l'art, qui malgré tous leurs soins n'ont pu le guérir d'un dérangement du cerveau qui a dégénéré en véritable folie, causée par les différens chagrins qu'il a éprouvés pendant la révolution.

. . . . . .

» La mort vient de l'enlever à l'âge de quarante-trois ans, il emporte avec lui l'estime et les regrets des artistes et de ses amis. Il laisse dans la détresse une femme et cinq enfans, dont quatre en bas âge.

» Le gouvernement en a déjà placé un au Lycée de Bruxelles : on espère qu'il n'oubliera pas les autres dans la répartition de ses bienfaits.

» GUILLON fils,

» *Elève de M. Devienne au Conservatoire de musique.* »

---

(1) Voir les nos 31, 32, 39, 40 et 41.

D'autre part, je trouve dans un journal spécial du temps, la *Correspondance des amateurs musiciens*, un article auquel j'emprunte le passage suivant :

« Nous venons de perdre en très-peu de tems deux hommes également chers à l'art musical, à leurs familles, à leurs amis. L'un est le cit. Devienne, mort le 18 fructidor à Charenton, des suites d'une longue maladie qui avait fini par altérer sa raison. Devienne étoit né musicien. Il fut élève de son frère, musicien lui-même dans Royal-Cravate. A l'âge de dix ans, Devienne composa une messe qui fut exécutée par la musique de ce régiment. Studieux et appliqué comme on l'est à quarante ans, il fuyoit les jeux de son âge. Bien différent des autres enfans à qui il faut promettre ou donner de l'argent pour les engager à faire quelque chose, Devienne ne quittoit le travail que quand son frère lui avoit donné quelques écus à condition qu'il iroit prendre un peu de divertissement. En réfléchissant sur cet amour précoce et extraordinaire pour le travail, il seroit possible d'expliquer comment la tête la mieux organisée pour tout ce qui peut rendre un homme intéressant dans la société intime et générale, a fini par se déranger avant l'âge où l'on cesse de la meubler de choses utiles et instructives. Tel étoit Devienne. Continuellement la plume à la main, il avoit par une quantité d'ouvrages, d'un style aimable et chantant, régénéré la musique des instrumens à vent. Il avoit enrichi le théâtre de quelques productions qui y resteront, telles que *les Visitandines*, *les Comédiens ambulans*, *le Valet de deux maîtres*. Il trouvoit encore des momens pour l'étude des belles-lettres. Son esprit étoit assez cultivé. Son goût l'avoit plus d'une fois éclairé sur certains poëmes qu'il s'étoit chargé de mettre en musique. Mais la crainte de désobliger l'empêcha de les rendre, et la chute du poëte entraîna celle du musicien.

» Son plus bel ouvrage est sa *Méthode de flûte* qui paraîtra un jour, revue, corrigée et considérablement augmentée par lui-même, quelque tems avant sa maladie. Ses quatuors sont joués partout, la grâce et l'amabilité y dominent toujours sur la science. Ses romances ne s'oublieront point.

» Devienne avoit joui d'une grande réputation sur la flûte. Il laisse une place vacante au Conservatoire, où il professoit, place dont le gouvernement lui a continué les émolumens pendant sa maladie ; cet artiste n'avoit encore songé qu'à sa réputation. La mort l'enlève au moment où il eût pu s'occuper de sa fortune, ou du moins soigner l'éducation de cinq enfans dont quatre sont en bas âge. » (*Correspondance des amateurs musiciens* du 1er vendémiaire an XII — 24 septembre 1803.)

ARTHUR POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

M. Carvalho, directeur du théâtre Lyrique impérial, vient d'adresser à M. E. Cardon, rédacteur du journal *le Figaro-Programme*, la lettre que voici :

Monsieur,

Je ne puis laisser sans réponse des allégations qui se sont déjà produites et que vous avez répétées avec une certaine vivacité dans votre article de samedi dernier, à propos de la *Traviata*.

Il va sans dire qu'il ne s'agit pas ici de discuter vos appréciations artistiques, mais seulement le droit que j'ai, et que vous prétendez me contester, de jouer les ouvrages italiens.

De tout temps, Monsieur, le théâtre Lyrique a été autorisé par son privilége à faire représenter les ouvrages des auteurs étrangers, italiens ou allemands.

Ainsi, dès l'origine, M. Seveste faisait jouer *le Barbier*, *la Pie voleuse*, *Elisabeth*, etc., etc., et quand, pour la seconde fois, j'ai pris la direction du théâtre Lyrique, le droit de traduction, malgré toutes les réclamations qu'avaient soulevées les grands succès des *Noces de Figaro*, d'*Oberon*, d'*Orphée*, a été maintenu dans mon nouveau privilége.

La liberté des théâtres, loin d'affaiblir ce droit, me paraît devoir l'étendre encore davantage ; et à propos de la liberté des théâtres, laissez-moi vous dire, Monsieur, qu'il peut sembler étonnant qu'à l'heure où l'Empereur, soucieux des besoins et des plaisirs de *tous*, veut que les chefs-d'œuvre de *toutes* les écoles puissent être joués *partout*, pour être mis ainsi à la portée de toutes les classes de la société, vous, Monsieur, vous réclamiez le monopole exclusif des œuvres italiennes au profit du seul théâtre inaccessible aux *quatre-vingt-dix-neuf centièmes* de la population de Paris.

Est-ce, par hasard, au théâtre Italien, que la classe moyenne, les sociétés chorales, auraient connu *les Noces de Figaro*, *Rigoletto*, *Norma*, *Don Pasquale*, et tous les chefs-d'œuvre que j'ai fait représenter ?

Vous prétendez que la subvention m'a créé une situation exceptionnelle, et que ce qu'il m'était permis de faire autrefois m'est défendu aujourd'hui.

Sur ce point, Monsieur, vous êtes dans une erreur absolue.

S'il vous convenait de parcourir avec moi les arrêtés par lesquels M. le ministre d'État m'a accordé la subvention, vous y verriez, qu'à côté de la sollicitude que Son Excellence témoignait pour les auteurs français, il y avait aussi un sentiment de justice envers une administration qui s'était ruinée au profit de l'art. M. le ministre voulait mettre le théâtre à l'abri de nouveaux désastres, et laissant dans le privilége le droit de jouer des traductions, il n'imposait, pour toute charge nouvelle, que l'obligation de faire représenter chaque année un opéra en trois actes d'un prix de Rome n'ayant jamais été joué.

Ai-je manqué à cette condition ?

Je ne suis subventionné que depuis le 1er janvier 1864, et cependant dès le mois de septembre 1863, pour répondre à la pensée généreuse du ministre, je faisais représenter *les Pêcheurs de perles*, de M. Bizet.

En ce moment, une commission va décider lequel des lauréats de l'Institut sera joué cette année au théâtre Lyrique.

Vous voyez, Monsieur, que je suis dans la légalité.

Faut-il vous montrer que je n'ai pas abusé de ce droit de traduction ?

La saison dernière j'ai fait représenter :

Les Pêcheurs de perles, opéra en trois actes, de M. Bizet ;

Mireille, opéra en cinq actes, de M. Gounod ;

Les Troyens, opéra en cinq actes, de M. Berlioz.

A côté de ces treize actes, que voyez-vous du répertoire italien :

Trois actes de M. Verdi, *Rigoletto*.

J'allais faire représenter un quatrième ouvrage, *la Captive*, opéra en trois actes, de M. Félicien David ; costumes, décors, tout était prêt. J'avais même engagé une artiste spécialement pour cet ouvrage. La répétition générale avait eu lieu, lorsque M. F. David a demandé le retrait de sa partition.

Pour remplacer *la Captive*, j'ai monté *Norma*.

Pour cette saison 1863-1864, où je n'avais touché que six mois de subvention, la part faite aux auteurs français vous paraît-elle suffisante ?

Je ne veux pas terminer sans faire quelques observations relatives aux ouvrages italiens que vous appelez *le répertoire* du théâtre Italien.

Vous dites que je prends le répertoire du théâtre Italien, qui, lui, n'a pas le droit de prendre *Faust*.

C'est l'exemple que vous choisissez.

Eh bien, vous prouvez simplement par là que je suis *propriétaire d'un répertoire* et que le théâtre Italien *n'en possède pas*. S'il en avait réellement un, il le défendrait comme je défends le mien.

Le théâtre Italien n'a pas d'ouvrages à lui. Les œuvres qu'il fait représenter sont toutes *empruntées aux théâtres d'Italie*. Il les joue en vertu de la loi sur le domaine public.

Le théâtre Lyrique, au contraire, n'a d'ouvrages à jouer qu'en vertu de traités passés avec la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, qui lui assurent, à certaines conditions, le *droit exclusif* de faire représenter ces ouvrages.

Le théâtre Italien ne paie pas de droits d'auteurs ; le théâtre Lyrique paie chaque soir *douze pour cent* sur la recette brute.

Le théâtre Italien joue les œuvres de M. Verdi en vertu d'un arrêt de la Cour de Paris, qui déclare M. Verdi sans droits pour s'opposer à la représentation de ses œuvres italiennes en France (la loi plaçant ces œuvres dans le domaine public).

Le théâtre Lyrique qui pouvait, lui aussi, bénéficier de cette jurisprudence, non-seulement s'est préoccupé d'obtenir le consentement de M. Verdi, mais encore lui a assuré, *à lui personnellement*, une rétribution égale aux droits des auteurs français.

Votre système nous conduirait à ceci, que M. Verdi ne peut être joué que là où on ne le paie pas.

Vous vous êtes trop ému, Monsieur, de l'apparition des œuvres italiennes dans le répertoire du théâtre Lyrique.

Ne craignez pas que je leur sacrifie les œuvres françaises.

Je suis trop fier d'avoir mis mon travail et ma fortune au service des auteurs de *Faust*, de *Topaze*, de *Fanchonnette*, des *Dragons de Villars*, de *Gil-Blas*, des *Troyens*, de *Mireille*, pour ne pas recommencer dès que l'occasion m'en sera donnée.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations.

L. CARVALHO.

Paris, le 31 octobre 1864.

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS : *Maître Guérin*, comédie en cinq actes et en prose, par M. Emile Augier.

Si la quinzaine qui vient de s'écouler n'a pas été féconde en nouveautés, elle a vu, par compensation, se produire au Théâtre-Français une de ces œuvres sérieuses à l'aide desquelles on se console aisément de la pénurie des autres scènes. *Maître Guérin* n'a pourtant pas été prôné d'avance, et il a pris possession de l'affiche sans annonce et sans bruit. Mais cette tactique de bon goût n'en a que mieux fait ressortir les qualités inattendues de la comédie de M. Emile Augier. Nous disons *inattendues*, parce qu'après les *Effrontés* et *le Fils de Giboyer*, il était permis de croire que cet auteur, engagé dans une voie facile au succès, chercherait encore à passionner la foule par des discussions politiques et sociales, comme celles dont il a su tirer un si grand profit. Par bonheur, il n'est rien advenu de pareil, et l'éminent écrivain, faisant un retour sur lui-même, s'est souvenu qu'en d'autres temps il avait brillamment conquis ses titres à l'Académie par des études dramatiques fortement conçues, saines d'intentions et d'effets, sans être pour cela dépourvues de cet étincelant esprit qu'il prodigue en toutes choses. *Maître Guérin* est une comédie de caractère, prise sur le vif des mœurs contemporaines, et contenant une leçon morale de haute portée. Nous essayerons d'en donner une idée au lecteur, autant du moins que ses nombreuses et habiles complications nous permettront une analyse claire et succincte.

Le pivot de la pièce est un notaire de province, maître Guérin, qui, sous des dehors de probité courante, cache une âme avide et perverse. Cet honnête homme, toujours à l'affût des occasions de s'enrichir *légalement*, pratique en secret l'usure à l'abri d'un prête-nom, d'un homme de paille, le père Brénu, dont le rôle, celui du paratonnerre, consiste à détourner la foudre de la tête du vertueux fonctionnaire public, lequel est ainsi en règle, sinon avec sa conscience, du moins avec les gens du parquet. Mais comment un soupçon pourrait-il atteindre maître Guérin, lorsque l'on voit s'asseoir à son foyer une femme véritablement digne de tous les respects par ses vertus simples et modestes, et un fils arrivé par son mérite au grade d'officier supérieur? Or, ce fils, à défaut de sa propre ambition, est l'objet de celle du notaire, qui entreprend, au moyen de ses intrigues ténébreuses, de lui assurer une fortune princière et un nom aristocratique. Justement, il existe dans le voisinage une veuve fort riche et, de plus, très-coquette, qui compte le colonel au nombre de ses adorateurs. Cette veuve s'appelle prosaïquement Mme Lecoutellier, mais elle est née de Valtaneuse. Quoique possédant, de par le fait de son mari défunt, de grandes richesses qui lui sont disputées par un neveu de M. Lecoutellier, un député dandy, que son procès avec sa tante n'empêche pas de figurer parmi ses sigisbées, la belle veuve ne peut se consoler d'avoir perdu le berceau de ses nobles ancêtres, et ses plus chères convoitises se réunissent sur le château de Valtaneuse qu'elle veut racheter à tout prix. C'est là que l'attend la dextérité sournoise de maître Guérin, qui a bâti son plan d'après cette donnée. Le château de Valtaneuse appartient en ce moment à un M. Desroncerets, espèce d'original, incessamment en quête d'inventions sangrenues, dans lesquelles toutes ses ressources s'épuisent. Un dernier projet traverse son cerveau; mais pour l'exécuter il lui faut 100,000 francs, et il n'en a pas le premier sou. Dans son délire d'inventeur aux abois, il se jette entre les mains de maître Guérin, c'est-à-dire de son prête-nom, le père Brénu, et il lui vend à réméré son château qui, dans un an, appartiendra au prêteur, si les 100,000 francs ne sont pas remboursés. Maître Guérin n'a aucun doute sur le résultat de cette affaire usuraire; dans un an, et le terme est prochain, Desroncerets ne paiera pas; le château deviendra sa propriété, et il le donnera à son fils, qui, du même coup, épousera Mme Lecoutellier et échangera son nom plébéien contre celui de Valtaneuse. Tout cela est bien près de s'accomplir selon les calculs de l'ambitieux notaire. Mais où serait la justice? où serait la morale? La pierre d'achoppement de tout ce bel échafaudage vient de la fille de Desroncerets, un ange de dévouement et de beauté, que le colonel Guérin, las des caprices de Mme Lecoutellier, s'est mis à aimer sérieusement, le jour où les admirables qualités de la fille du savant, voilées pendant un instant par une apparente sécheresse de cœur, lui ont été révélées. Alors son parti est pris; quand bien même il devrait renoncer aux avantages que son père lui destine, il se décide à demander la main de Francine Desroncerets. Maître Guérin, voyant tous ses projets à vau-l'eau, éclate et se trahit; c'est son arrêt qu'il a prononcé; dès ce moment il n'a plus de femme, il n'a plus de fils, et il se trouve réduit à l'unique société de son compère Brénu.

Telle est, en termes sommaires, la comédie nouvelle de M. Emile Augier, qui renferme, comme on voit, de puissants éléments d'intérêt et d'émotion, ménagés avec beaucoup d'art et relevés par d'excellents détails d'exécution. Il faut cependant reconnaître que les trois premiers actes ne sont pas à la hauteur des deux derniers qui ont emporté le succès. Mais ce défaut est bien compensé par une interprétation hors ligne, en tête de laquelle il faut citer Got, chargé du rôle de maître Guérin, dont il a fait une de ses plus remarquables créations. Geffroy prête une saisissante physionomie à l'inventeur Desroncerets, Delaunay est un parfait dandy, et Lafontaine retrouve, sous les traits du colonel Guérin, tous ses heureux souvenirs du *Fils de famille*. Un personnage de grande coquette, tel que celui de Mme Lecoutellier, ne pouvait être mieux confié qu'à Mme Arnould-Plessy; celui de Francine Desroncerets met, une fois de plus, en relief le sentiment exquis de Mlle Favart, et enfin, Mlle Nathalie joue avec convenance et sentiment le rôle un peu effacé de Mme Guérin.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** La représentation de *la Juive*, donnée dimanche au théâtre impérial de l'Opéra, a été fort brillante. Villaret a chanté le rôle d'Eléazar avec beaucoup d'âme et de puissance; Mlle Sax s'est élevée à une grande hauteur dramatique dans le rôle de Rachel, et sa splendide voix a électrisé la salle. On sait avec quelle supériorité Obin joue et chante le cardinal; Warot et Mlle de Taisy ont vaillamment contribué à l'ensemble. — Lundi et vendredi on a représenté *Roland à Roncevaux*, et mercredi *Guillaume Tell*.

*** Les études de l'*Africaine* sont poussées avec activité. Les deux premiers actes sont sus par les chanteurs et les choristes, et le troisième vient de leur être distribué. Les décorateurs sont à l'œuvre, et l'on peut s'en rapporter au goût et au talent artistique de M. Perrin pour se faire une idée de ce qu'elles seront. Jamais, dit-on, pareilles splendeurs n'auront été déployées à l'Opéra.

*** En annonçant la représentation extraordinaire qui doit être donnée le 17, à l'Opéra, au bénéfice de Bouffé, nous avions mentionné Roger comme devant y figurer. Quelques obstacles sont venus à la traverse, et le célèbre ténor ne pourra donner cette preuve de bonne volonté à un artiste qu'il estime et qu'il aime.

*** La cantate du nouveau prix de Rome, M. Sieg, qui doit être, d'après le nouveau décret, exécutée au théâtre de l'Opéra, sera chantée par Mlle de Taisy, Morère et Dumestre.

*** Le théâtre de l'Opéra-Comique a donné cette semaine deux représentations du *Domino noir*, pour la continuation des débuts de Mme Gennetier qui a été fort applaudie dans le rôle d'Angèle. Elle a dit fort brillamment l'*aragonaise* dont on a redemandé le deuxième couplet, et avec beaucoup de goût le rondo du troisième acte. — Hier au soir on a donné la première représentation du *Trésor de Pierrot*, de MM. Cormon et Henri Trianon, musique de M. E. Gautier. Nous en rendrons compte dimanche.

*** Le succès de *la Traviata* et de Mlle Nilsson s'est confirmé aux représentations suivantes; la jeune cantatrice, plus maîtresse d'elle-même, s'est rendu compte de la portée de sa voix; elle a donné plus

d'accentuation à son chant, d'animation à sa diction, et tous les soirs un nombreux public applaudit à ces progrès et les encourage.

*** L'opéra de M. de Saint-Georges, dont le prince Poniatowski a composé la musique, sera chanté par Mmes de Maëssen et Faure-Lefebvre, Montjauze, Ismael et Petit. Il est entré en répétition.

*** Vendredi soir a eu lieu au théâtre Italien la répétition générale du divertissement chorégraphique qui doit être inauguré aujourd'hui même pour la représentation de l'*Elisire d'amore*, chanté par Mlle Patti, Naudin, Scalese et Antonucci. La musique de ce divertissement est d'un jeune oompositeur de mérite M. Mattiozzi, de Florence. La chorégraphie du ballet est, dit-on, bien dessinée et les costumes riches.

*** L'un des ténors que M. Bagier avait engagé pour le théâtre de Madrid, Negrini, vient d'être frappé, si l'on en croit l'*Independente* de Naples, d'une attaque d'apoplexie qui met sa vie en danger. On espérait pourtant que, grâce aux soins empressés qui lui ont été prodigués, cet éminent artiste ne serait pas enlevé à l'art musical.

*** Les sœurs Marchisio, dont nous avons annoncé le retour, rentreront prochainement dans la *Semiramide*. Carlotta chantera ensuite le rôle de Pauline dans *Poliuto*.

*** D'après les dernières nouvelles qui nous parviennent de Madrid, les difficultés qui ont amené la fermeture regrettable du théâtre italien de cette ville seraient en voie d'arrangement.

*** Aujourd'hui, à 2 heures, au Cirque Napoléon, troisième concert populaire de musique classique sous la direction de M. Pasdeloup. En voici le programme : 1° ouverture du *Roi des génies*, Weber ;—2° symphonie en *sol* mineur, Mozart ;—3° fragment de la symphonie cantate, Mendelssohn ;—4° concerto pour piano en *si* bémol, Beethoven ;—5° suite d'orchestre en *ré* majeur (op. 113), Franz Lachner.

*** L'Académie des beaux-arts, dans sa dernière séance, a décerné le prix Tremont à M. Th. Semet, que plusieurs succès lyriques ont placé au rang de nos bons compositeurs.

*** A partir d'aujourd'hui dimanche, l'*Eldorado* donnera tous les dimanches et jours de fête, de 2 à 5 heures, des *Concerts de famille*, dans lesquels se feront entendre les célébrités artistiques de Paris, et qui n'auront rien de commun avec les concerts offerts en passe-temps aux consommateurs de bière et de café. Le concert d'aujourd'hui est consacré à la bienfaisance, et le produit en est destiné à la maison des vieillards du dixième arrondissement. Mme Ugalde a bien voulu concourir à cette bonne œuvre, en y chantant plusieurs morceaux, et entre autres son fameux air des *Buvards*.

*** *Beatrice et Benedict*, l'opéra shakspearien de Berlioz, est à l'étude au théâtre royal de Stuttgart.

*** La première représentation, en Allemagne, de *Lara*, de Maillard, a eu lieu le 29 octobre au théâtre de Leipzig. L'ouvrage a obtenu du succès à la représentation, mais il est sévèrement traité par la critique.

*** Le musée instrumental du Conservatoire, acquis de M. Clapisson, sera désormais ouvert au public tous les jeudis, de midi à 4 heures.

*** Le 15 courant la société du Grand Concert, sous la direction de Félicien David, va commencer ses travaux d'installation qui dureront environ un mois. Le comité artistique est composé de MM. Berlioz, F. David, Gevaert, V. Massé, prince de Polignac, prince Poniatowski et Edouard Rodrigues. Aux termes du programme qui vient de nous être envoyé, le Grand Concert aura, avant tout, un caractère essentiellement international et universel, en ce sens que ses programmes comprendront tous les morceaux les plus remarquables des maîtres de tous les pays, de tous les temps, de toutes les écoles, et qu'ils devront offrir, dans leur infinie variété, des spécimens de tous les genres : symphonies, symphonies avec chœurs, odes-symphonies; fragments d'opéras, de messes, d'oratorios; ouvertures, chœurs, cantates, etc., en ayant soin de n'admettre que des œuvres d'un mérite incontestable et *d'un effet certain*. Enfin, après avoir donné à son orchestre, à ses chœurs, une large organisation, la société du Grand Concert adressera un appel à tous les maîtres, français ou étrangers, et les invitera à venir diriger, en personne, l'exécution de leurs œuvres.

*** On annonce l'arrivée à Paris d'une excellente cantatrice polonaise, Mme Frederici-Jakowicka, élève de M. Julien Dobrski, professeur de chant à l'Institut musical à Varsovie. Cette jeune dame qui possède une très-belle voix de soprano, très-accentuée et très-dramatique, a été entendue par M. Auber, directeur du Conservatoire impérial de musique. L'illustre compositeur a témoigné plusieurs fois à Mme Jakowicka sa satisfaction sur sa méthode et la pureté de son goût. Nous espérons qu'elle se fera entendre en public avant son départ.

*** Le célèbre compositeur anglais Balfe, auteur de *la Bohémienne*, vient d'arriver à Paris, où il compte passer l'hiver. On sait que sa fille, Mlle Victoria Balfe, qui avait quitté la carrière théâtrale pour épouser lord Crampton, ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg, après avoir obtenu son divorce, vient d'épouser le duc de Frias, grand d'Espagne et cousin de la reine d'Angleterre.

*** On se rappelle le succès qu'obtinrent il y a deux ans, aux concerts Musard, plusieurs compositions de danse, et entre autres l'*express-train* de M. Arthur Kalkbrenner. Le jeune compositeur est de retour à Paris, après avoir passé en Bretagne ces deux années à mûrir ses études musicales, et à composer, dit-on, la partition d'un opéra en trois actes.

*** L'éditeur qui partage avec Ricordi la suprématie du commerce de musique en Italie, M. Francesco Lucca, est depuis huit jours à Paris.

*** Les journaux de Berlin annoncent le retour dans cette ville de l'éminent pianiste Ch. Wehle, après un long voyage en Afrique, aux Indes et à Batavia. Nous avions déjà, il y a quelques mois, annoncé son retour lorsqu'il passa par Paris. M. Wehle compte séjourner quelque temps à Berlin.

*** L'inauguration solennelle du grand orgue construit par MM. Merklin-Schütze pour la ravissante église de Notre-Dame de Liesse a eu lieu jeudi dernier. Le succès de ces habiles facteurs a été complet, ainsi que celui de MM. Edouard Batiste, l'éminent organiste de Saint-Eustache, et Grison, le nouvel organiste de la cathédrale de Reims, qui étaient chargés de faire entendre les nombreuses ressources de ce délicieux instrument.

*** La société pour l'encouragement de l'art musical en Hollande avait mis au concours cette année une symphonie à grand orchestre. C'est M. E. Chaîne, l'éminent violoniste-compositeur, qui vient d'être couronné en première ligne avec mention *honorable*, pour sa première symphonie en *fa*. Cette œuvre, qu'on a jugée très-remarquable, sera exécutée cet hiver dans un des grands festivals ou concerts populaires de la Hollande. Nous constatons ce succès que vient de remporter M. E. Chaîne avec d'autant plus de plaisir que les symphonistes français sont rares.

*** L'éminent compositeur, M. Jules Benedict, à Londres, vient d'être décoré par S. M. le roi de Wurtemberg de l'ordre de la Couronne. Cette décoration, une de celles qui ne se prodiguent point, confère en même temps au récipiendaire des titres de noblesse.

*** Mlle Murska, l'une des brillantes élèves de Mme Marchesi, est engagée à Vienne et pour l'été prochain au théâtre de Sa Majesté à Londres. Mme Dory et Mlle Fabbrini, deux autres de ses élèves, sont engagées, l'une à Barcelone, et l'autre à Odessa, où elles chanteront cet hiver.

*** L'exposition internationale de Bayonne a été close le 29 septembre, par la distribution des récompenses accordées aux exposants. — Dans la partie industrielle, M. Henri Herz et M. Adolphe Sax, pour leurs instruments de musique, ont obtenu des « diplômes d'honneur. »

*** M. Braga, l'éminent violoncelliste, est de retour à Paris.

*** Un roi tenant sur les fonts baptismaux l'enfant d'un simple musicien, est certainement un fait assez rare, et qui, à ce titre, mérite d'être enregistré. C'est S. M. le roi de Hanovre qui vient d'accorder cette faveur au violoniste Joachim.

*** La vogue est toujours au charmant théâtre Robin, et la salle devient trop petite pour la foule qui s'y presse tous les soirs. Ce succès s'explique par l'attrait d'un spectacle on ne peut mieux choisi. Tous les soirs, des bravos unanimes accueillent les curieuses expériences scientifiques que M. Robin exécute avec les bobines Rubmkorff et la nouvelle machine pneumatique. Rien de plus intéressant et en même temps de plus instructif que ses tableaux animés de l'astronomie populaire. La composition mécanique de ces tableaux est si ingénieuse et les explications qui les accompagnent sont si claires et si précises que les esprits les moins exercés peuvent comprendre du premier coup toutes les merveilles du ciel. Vulgariser la science, c'est le mot d'ordre du théâtre Robin.

*** M. de Kustner, avant l'avénement de M. de Hulsen, et pendant de longues années intendant des théâtres royaux de Berlin, vient de mourir à Dresde, à l'âge de quatre-vingts ans.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Reims.* — Le concours pour la place de premier organiste de notre cathédrale vient d'avoir lieu. Le jury était composé de M. l'abbé Régnier, de Nancy ; de M. Lefébure-Wely, organiste de Saint-Sulpice ; de M. Edouard Batiste, organiste de Saint-Eustache, professeur au Conservatoire impérial de musique, et de M. Robert, maître de chapelle de notre métropole. Le jury avait tenu à ne connaître ni les noms des concurrents ni l'ordre dans lequel ils subiraient les épreuves. Dix concurrents sont entrés en lice, après avoir entre eux tiré au sort une lettre de l'alphabet. Le jury, à l'unanimité, a déclaré première la lettre A, deuxième la lettre K, et *ex-equo*, comme ayant mérité une mention honorable ou d'encouragement les lettres B, D, I, L, O. La concurrent A, qui vient d'être nommé organiste du grand orgue, est M. Grison, de Reims ; la lettre K était M. Dallier, également de Reims. Il est à remarquer pour l'honneur de notre ville que deux autres artistes rémois, M. Auguste Carré (D), et M. E. Duval (O), ont aussi mérité d'être remarqués par le jury.

*** *Strasbourg.* — Le public n'a que des remerciments à adresser à la direction de notre grand Théâtre pour le soin qu'il a mis à compo-

ser son personnel et celui qu'il apporte à la bonne exécution des ouvrages du répertoire. *Norma, le Toréador, le Maître de Chapelle, la Dame blanche, Rigoletto, les Dragons de Villars*, ont fait tour à tour valoir Mmes Lustani-Mendez, Mlle Durand, Mlles Vois et Collignon, et MM. Warnots, Marchot, Carman et Puget, qui composent le gros de la troupe actuelle. *Les Dragons de Villars*, le charmant opéra de Maillart, sont toujours accueillis avec grande faveur. — On nous annonce pour cet hiver la représentation d'un opéra-comique inédit, dont notre ténor léger, M. Henri Warnots, a composé la musique. — Nous apprenons aussi qu'un opéra dont M. Aug. Lippmann, notre compatriote, a écrit la partition et qui a pour titre : *les quatre Neveux de Pandolfe*, paroles de M. Vallière, vient d'être choisi pour être joué sur le théâtre de Bade, par le comité chargé de désigner les pièces dignes de cette préférence.

*** *Lyon.* — Notre grand théâtre est entré en possession d'une excellente troupe d'opéra et d'opéra-comique. Mme Soustelle, Mme Vadé, Mlle Marimon, Mlle Dupuy, Mlle Smitz-Erambert ; MM. Dulaurens, Melchisedec, Perié, Ch. Achard, Barielle, Miral, composent un très-remarquable ensemble qu'on a pu successivement apprécier dans *le Songe d'une nuit d'été, la Fille du Régiment, la Favorite* et *les Huguenots*. Dulaurens (Raoul), Mme Soustelle (Valentine), M. Perié (Marcel), Melchisedec (Nevers), et Barielle (Saint-Bris), Mlle Dupuy (Marguerite), ont interprété le chef-d'œuvre de Meyerbeer de façon à satisfaire les plus difficiles et à provoquer de légitimes applaudissements. Le talent de Mlle Marimon lui a promptement concilié les sympathies du public, et les rôles de la reine Elisabeth et de la fille du Régiment ont été pour elle un véritable triomphe ; Mme Cabel ne pouvait être plus dignement remplacée.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — La première représentation de *Helvellyn*, le premier opéra vraiment anglais donné par le théâtre royal anglais de Covent-Garden, établi expressément dans ce but, a eu lieu hier, jeudi. Le sujet sur lequel M. Oxenford a très-habilement bâti son livret, est tiré du drame allemand de Mosenthal, *der Sonnenwendhof ;* il est très-attachant, et, ce qui est l'essentiel, il fournissait au compositeur des situations musicales et des scènes émouvantes. M. Macfarren a su en tirer le meilleur parti, et le succès de la première représentation a été très-grand. Quatre morceaux ont été bissés, et l'on a rappelé le compositeur à la fin du premier acte. Le même honneur a été prodigué, à la chute du rideau, à tous les artistes occupés dans l'ouvrage, y compris M. Mellon, le chef d'orchestre, et M. Harris, le directeur de la scène. Les décorations, les costumes et la mise en scène en général, ont, du reste, été admirables ; et sans que l'affiche eût eu besoin de l'annoncer, on s'apercevait bien que M. Harris avait passé par là. Le mérite de la partition pourra être contesté, mais non celui de la mise en scène.—On vient de publier la liste des compositions de L. Engel, l'organiste, qui a obtenu dernièrement de si beaux succès à Vienne et à Madrid. Il n'a pas publié moins de 62 compositions originales pour l'orgue, 255 fantaisies et transcriptions ; 3 trios, 14 duos pour piano et orgue, et une série de morceaux pour piano et chant. Qu'on dise, après cela, que l'Angleterre est le pays du *far niente* pour les artistes !

*** *Weimar.* — *Beatrice et Benedict*, de Berlioz, est toujours l'ouvrage qui se joue avec l'intérêt le plus soutenu sur notre théâtre grand-ducal. Le duo-nocturne entre Héro et Ursule est un de ces morceaux qui suffisent seuls pour immortaliser une œuvre d'art ; Mme Podolski (Héro), Mme de Milde (Beatrice), et M. Kopp (Benedict), contribuent grandement, par leur interprétation excellente, au succès de l'œuvre originale du maître français.

*** *Cologne.* — La Société des concerts du Gurzenich vient d'inaugurer la saison de l'hiver par l'exécution de l'oratorio de Ferdinand Hiller, *la Destruction de Jérusalem*, ouvrage d'un grand mérite et qui a été supérieurement rendu sous la direction du compositeur. — Notre compatriote, M. Ch. Hallé, après ses concerts à Leipzig et à Hanovre, et avant de retourner à son poste, en Angleterre, nous a consacré une soirée dans laquelle l'éminent artiste nous a fait entendre les œuvres pour piano de Scarlatti, Beethoven, Bach, Chopin et Heller. Charles Hallé a tenu seul le piano pendant toute la soirée, l'intérêt cependant n'a pas langui un seul instant.

*** *Berlin.* — On ne saurait trop louer l'entreprise de notre maître des concerts, le vénérable Hubert Ries, qui a pour but de faire entendre, sous le patronage et devant un auditoire choisi, des compositions nouvelles de musique de chambre. Dans l'une des dernières de ces séances intéressantes, le quatuor en *mi* bémol de Ernst a eu tous les honneurs. *La Gazette musicale* rend compte aujourd'hui même de ce quatuor et de son exécution à Paris ; nous n'avons donc pas besoin d'insister à cette place sur le mérite de la composition, mais nous tenons à constater qu'à Berlin aussi bien qu'à Paris et à Londres, l'œuvre du sympathique artiste a été entendue avec le plus vif intérêt. C'est une œuvre pleine de force et de vie, et personne ne se douterait, en l'entendant, que celui qui a écrit ces pages si fraîches et si originales est, hélas ! cloué depuis des années sur un lit de douleur. M. Hubert Ries lui-même, tenait le premier violon, et sous sa direction l'exécution ne pouvait être que parfaite. Ses partenaires d'ailleurs, MM. F. Ries, Kahle et Rohne rivalisaient avec le maître et se sont acquittés admirablement d'une tâche ardue, car les parties de ce quatuor laissent suffisamment voir qu'il a été écrit par un virtuose de première force. — M. de Bulow nous quitte ; il est appelé à Munich comme pianiste particulier (*Vorspieler*) du roi de Bavière. M. de Bulow, grand virtuose, du reste, est un des adeptes les plus fervents de l'école de Richard Wagner que Sa Majesté bavaroise paraît tout spécialement vouloir prendre sous sa protection, puisque un des premiers actes de son règne a été d'appeler dans sa capitale M. Richard Wagner lui-même. — M. de Bronsart remplace M. de Bulow comme chef d'orchestre des concerts de la Société des amateurs.

*** *Milan.* — Vers la mi-novembre le théâtre Carcano va rouvrir ses portes pour la saison d'automne et de carnaval. La salle a été restaurée et embellie. La troupe se compose de Mmes Ponti Dell'armi, Siebs, Varesi, prime donne ; Giuseppina Lemaire, contre-alto ; MM. Dell'armi, Stecchi-Bottardi, ténors ; Baraldi, Varesi, barytons ; Garcia, Rebottaro, basses ; bouffe, Enrico Toppai. Les premiers ouvrages qui seront joués, sont : *Un Ballo in maschera, Roberto il Diavolo, Mose, Marta, Norma, Linda di Chamouni, Memorie del Diavolo*, du maestro Sozzi, écrit expressément pour cette scène.

*** *Naples.* — Le théâtre San Carlo donnera cette saison, c'est-à-dire du 5 novembre jusqu'à la fin d'avril, quatre-vingt-huit représentations, à raison de trois par semaine. Outre le répertoire courant, on montera trois ouvrages nouveaux, dont l'un écrit spécialement pour ce théâtre, s'appelle *Celinda*, du maestro Petrella ; *Maria-Staarda*, de Donizetti, et *Marta*, de Flotow. On donnera, en outre, trois ballets, dont deux en cinq actes, *Velleda, la Comtesse d'Egmont* et *Ariella*. Les sujets engagés sont : Emilie Lagrua et Luigia Perelli ; de Ruda et Crescimanno, prime donne ; Laura Caracciolo, contre-alto ; Mirate, Ruggiero Sirchia, Tasca de Cappellio, ténors ; de Bassini, Guicciardi, Ferri, barytons ; Atri, Arati, basses. — La troupe est donc excellente, et nous promet une bonne saison théâtrale.

Le Directeur : S. DUFOUR.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cᵉ, RUE JACOB, 56,

Chez tous les libraires de France et de l'étranger,

Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu, au 1ᵉʳ.*

Mise en vente du Tome VII (P-Q-R-S)

DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES

MUSICIENS

ET

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié.

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.

Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME VII. — PRIX : 8 FRANCS.

Nouveautés musicales

EN VENTE CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU AU Ier.

LISCHEN ET FRITZCHEN

Valse dialoguée pour Piano sur des motifs de Jacques Offenbach, par

Prix : 6 francs. **F. BURGMULLER** **Prix : 6 francs.**

Fantaisie brillante sur

MARTHA

Op. 100. Pour piano, par **Prix : 9 francs.**

CH. B. LYSBERG

Mozaïque sur

MARTHA

Op. 204. Facile et sans octaves pour le piano, par **Prix : 6 francs.**

J. L. BATTMANN

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Ses DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES, ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

EN VENTE A PARIS, CHEZ CHOUDENS, ÉDITEUR, RUE SAINT-HONORÉ, 265, PRÈS L'ASSOMPTION

ROLAND A RONCEVAUX

Grand opéra, poëme et musique de

A. MERMET

MORCEAUX DE CHANT SÉPARÉS. — PARTITION CHANT ET PIANO. PRIX : 18 FR. — ARRANGEMENTS DE PIANO.

SOUS PRESSE : **Partition, piano solo, 10 fr. net. — Partition, paroles allemandes et italiennes, 18 fr. net.**

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. | N° 46. | 13 Novembre 1864.

ON S'ABONNE:

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE

ET

GAZETTE MUSICALE

DE PARIS

— 1865 — **PRIMES** — 1865 —

Offertes aux abonnés de la REVUE ET GAZETTE MUSICALE

A l'occasion du renouvellement de l'année 1865 et de la **32e ANNÉE** de son existence

MAGNIFIQUE PORTRAIT LITHOGRAPHIÉ DE

GIACOMO MEYERBEER

Dessiné par Desmaisons, avec encadrements de Barbizet.

Tiré sur papier vélin, grand format.

UN VOLUME INÉDIT, FORMAT IN-8°, CONTENANT

Quarante Mélodies

A UNE ET A PLUSIEURS VOIX, COMPOSÉES PAR

MEYERBEER

ET ARRANGÉES POUR LE PIANO SEUL PAR AMÉDÉE MÉREAUX.

Chant de Mai.
Seul.
Rachel à Nephtali.
Première amie.
C'est elle.
Guide au bord ta nacelle.
Nella.
Le Moine.
Jardin du cœur.
Sirocco.
La Mère grand.
Ballade de la reine Marguerite de Valois.
Mina.
Chant des Moissonneurs vendéens.

Sérénade.
Elle et moi.
La Barque légère.

Le Trappiste.
Les Souvenirs.
Sur le Balcon.

Délire.
A une jeune mère.
Le Poëte mourant.

La Fille de l'air.
Fantaisie.
La Chanson de maître Floh.

La Folle de Saint-Joseph.
Au Tombeau de Beethoven.
Suleïka.
Le Baptême.
Sicilienne.
Prière d'enfants.
Vœu pendant l'orage.
Printemps caché.
Le Pénitent.
Marguerite.
La Dame invisible.
Feuilles de roses.
Chant du dimanche.
Le Ranz des vaches d'Appenzell.

Un Album contenant un choix de Morceaux nouveaux de

MUSIQUE DE DANSE

Des Auteurs les plus en vogue.

Lorsque Meyerbeer fut si soudainement enlevé à l'art qu'il illustrait, pas un des abonnés de la *Gazette musicale* ne faillit à payer son tribut de regrets à l'immortel auteur des *Huguenots*. Nous sommes donc bien certains qu'en leur offrant aujourd'hui, EN PRIME, un magnifique portrait du maître, accompagné de la collection transcrite pour piano de ses QUARANTE MÉLODIES, arrangées *exprès pour cette occasion*, par un professeur et un artiste dont la valeur et le mérite n'ont pas besoin d'éloge, M. AMÉDÉE MEREAUX, qui a voulu lui-même honorer la mémoire de Meyerbeer en faisant ce travail, nous sommes bien certains, disons-nous, d'avoir choisi ce qui pouvait leur plaire le mieux. — Dès le 1er décembre, nous mettrons donc à leur disposition ce beau volume inédit et le portrait, auxquels nous ajoutons UN ALBUM DE DANSES, dû aux meilleurs auteurs de ce genre de musique.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique : *le Trésor de Pierrot*, opéra-comique en deux actes, paroles de MM. Cormon et Henri Trianon, musique de M. Eugène Gautier, par **Léon Durocher**. — Théâtre impérial Italien : *l'Elisire d'amore*, de Donizetti; Adelina Patti dans le rôle d'Adina; divertissement, par **Paul Smith**. — La musique et la société française au XVIIIe siècle (4e article), par **Em. Mathieu de Monter**. — Devienne (7e et dernier article), par **Arthur Pougin**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

LE TRÉSOR DE PIERROT,

Opéra-comique en deux actes, paroles de MM. Cormon *et* Henri Trianon, *musique de* M. Eugène Gautier.

(Première représentation le 5 novembre 1864.)

Ce Pierrot-ci n'est pas l'amant enfariné de Colombine. Il est paysan de naissance, jardinier de professsion, et, de plus, il est fiancé à la jolie Lucette, à laquelle il a promis mariage. Faut-il même que je dise toutes les circonstances qui vont aggraver les torts de Pierrot? L'union tant désirée est près de s'accomplir. Le curé est averti, et prépare son *conjungo*, la cloche va se mettre en branle, et Lucette fait sa toilette de mariée quand Pierrot, dont les laitues ont soif, se met en devoir de les abreuver, en attendant l'heure de la cérémonie; car Pierrot est un homme d'ordre. Or, que ramène-t-il du puits, au lieu de la demi-voie d'eau qu'il y cherche? un coffre de fer. Et que trouve-t-il dans ce coffre? des louis d'or! Le coffre en est plein! Voilà Pierrot, le jardinier, cent fois, mille fois plus riche que le célèbre savetier qu'a si agréablement chanté la Fontaine. Il emporte, il cache soigneusement son trésor, qui, naturellement, fait chez lui bien plus de ravage que les cent écus du financier n'en firent chez le savetier son voisin. « Quels beaux cadeaux je vais faire à Lucette! Des cadeaux? non. Cela ferait jaser. On découvrirait bien vite que je suis riche, et l'on ne tarderait pas à me voler. De la prudence, et point de cadeaux! D'ailleurs, Lucette n'a rien. Ce matin, en l'épousant, je faisais un mariage convenable, mais tout est bien changé. Si je l'épousais maintenant, je ferais une sottise, car je puis aspirer aux partis les plus brillants. » C'est Chrysanthe, son riche voisin, qui lui fait venir à l'esprit ces réflexions judicieuses, en lui offrant la main de sa fille Florise. — Chrysanthe a pour cela des raisons secrètes qui m'ont paru fort contestables, mais que je supprime afin d'abréger. O puissance de l'or! en moins d'une heure, Pierrot, le bon, l'honnête, l'insouciant Pierrot, qui avait le cœur sur la main, et qui, n'ayant rien à perdre, ne se souciait de personne, devient avare, inquiet, soupçonneux, ambitieux, coureur de dots, infidèle, grossièrement déloyal, et disposé à tout faire pour grossir son magot. Il repousse brutalement Lucette, dont les larmes l'importunent au lieu de l'attendrir. Florise vient lui notifier qu'elle ne l'aime pas, qu'elle en aime un autre, que si, se prévalant de l'entêtement d'un père insensé, il s'obstine à l'épouser malgré elle, elle continuera d'aimer l'autre, et qu'il peut s'attendre à tout. Cette déclaration l'ébranle un moment : mais bientôt il reprend courage. « Bah! bah! n'y a-t-il pas une dot? Palpons d'abord la dot, après nous verrons! » — Voilà où la richesse a conduit Pierrot, qui ne revient à lui que lorsqu'il voit Lucette se diriger vers l'église, au bras d'un dragon qu'elle fait semblant d'épouser. La jalousie dissipe toute cette fumée, et Pierrot renvoie au fond du puits le trésor qui lui a fait tant de mal. C'est le beau mouvement de Robinson Crusoé. « Vil métal, etc. » Mais Pierrot n'étant pas, comme Robinson, dans une île déserte, pourrait, je crois, faire de sa trouvaille un usage plus utile à Lucette et à sa future famille.

Tout cela n'est, comme on voit, qu'une bouffonnerie. Cette bouffonnerie manque un peu son effet, parce que M. Montaubry, qui est chargé du rôle de Pierrot, n'a pas les habitudes scéniques de MM. Sainte-Foy ou Berthelier, et qu'il n'a pas été donné à tout comédien de se transformer à volonté. Il aurait fallu pour cela le coup de baguette d'un magicien. Ce magicien ne s'étant pas rencontré, M. Montaubry est demeuré acteur sérieux et raisonnable, malgré qu'il en eût, plein de bonne volonté d'ailleurs, et montrant beaucoup d'intelligence. Mais la nature, évidemment, ne lui a pas donné ce je ne sais quoi qui fait les acteurs comiques, et qu'avait à une si forte dose M. Arnal.

S'il joue trop sérieusement son rôle, en revanche, il le chante très-agréablement, — quand il ne pousse pas sa voix trop fort, par exemple, dans son duo comique avec le dragon son rival, et surtout dans une très-jolie romance : *Ainsi qu'un chien fidèle*, etc., que chante Pierrot quand l'amour se réveille dans son cœur. Il y a là tout ce qu'on peut souhaiter : une mélodie élégante, expressive, un accompagnement harmonieux, une instrumentation colorée, des modulations très-heureuses, un style dont le tour ancien, sans être *vieillot*, a presque tout le piquant de l'originalité. La scène où Pierrot est déshabillé malgré lui, et habillé en cadence par une troupe de tailleurs, vient tout droit de Molière, mais elle donne lieu à un morceau d'ensemble bien fait. Le duo de Pierrot et du dragon, dont je parlais tout à l'heure, a beaucoup de gaieté, ainsi qu'un trio que l'on entend avec plaisir au commencement du premier acte. Le premier air de Pierrot : *L'eau du bon Dieu vaut bien le vin*, la romance de Lucette : *Si je sais plaire*, l'air de Pierrot, au commencement du second acte, sont moins heureusement trouvés : le chant y manque de naturel, et l'expression en est faible.

Le finale du second acte n'a de remarquable que deux notes obstinées de bassons, à une seconde de distance, qui figurent le tintement alternatif de deux cloches, et constituent d'ailleurs une assez pauvre harmonie : cela ne suffit pas pour relever une mélodie qui, par elle-même, n'a rien de saillant. Il y a, en avant du second acte, une pièce symphonique interminable, et dont l'intérêt ne compense pas la longueur. Les auteurs gagneraient beaucoup, ce me semble, à raccourcir ce morceau. Tout n'est donc pas à louer, tant s'en faut, dans *le Trésor de Pierrot*, et cette partition n'ajoutera rien à la réputation de son auteur; M. Gautier demeurera ce qu'il était avant de la faire, un musicien instruit, habile, médiocrement mélodiste, mais très-intelligent des exigences du théâtre et très-spirituel.

J'ai déjà parlé de M. Montaubry. Mmes Monrose et Tual le secondent de leur mieux, ainsi que MM. Prilleux et Potel. Peut-être M. Potel charge-t-il un peu trop le rôle de l'officier de dragons, surtout à côté de M. Montaubry, qui, pour sa part, n'a rien d'excentrique.

Léon DUROCHER.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

L'Elisire d'amore, de Donizetti.

Adelina Patti dans le rôle d'Adina. — Divertissement.

L'Elisire d'amore fut composé pour Naples en 1832, mais cet opéra ne parvint au théâtre Italien de Paris qu'en janvier 1839, fort peu de temps après *Roberto Devereux*. C'est encore aujourd'hui dans le même ordre que nous reviennent ces deux ouvrages si différents de caractère et d'effet. On a souvent raconté comment s'improvisa la musique de *l'Elisire*, sur un libretto presque littéralement traduit de notre *Philtre* français. Donizetti n'avait pris que la peine d'écrire au courant de la plume la plus facile, et sans se soucier beaucoup d'aligner symétriquement ses morceaux, tandis que dans la partition d'Auber il y avait beaucoup plus d'art, de combinaison, de soin.

Paris et Naples se reflétaient parfaitement dans *le Philtre* et dans *l'Elisire*, qui, tout d'abord, se recommandaient par un goût du terroir des plus prononcés.

Ce qui généralement nuit le plus au succès des reprises, c'est le souvenir des grands artistes qui ne sont plus là pour les soutenir. Nous concevons très-bien qu'après Garcia, on ne puisse tolérer personne dans le rôle de Don Juan, ni après Rubini dans celui d'Ottavio. Par la même raison, Lablache a laissé dans *l'Elisire* un vide immense. Où chercher le pareil de cet incomparable charlatan ? L'excellent Tamburini prêtait aussi au sergent Belcore une physionomie parfaite. Heureusement, les deux autres rôles, celui d'Adina et de Nemorino, confiés dans l'origine à Mme Persiani et à Iwanoff, n'avaient pas été rendus de manière à désespérer leurs successeurs. Mario n'avait pas tardé à se montrer dans celui de Nemorino, et l'on peut dire même que ce rôle fut la porte par laquelle le célèbre ténor, élevé par et pour le grand opéra français, s'échappa pour rentrer dans sa patrie, et se vouer désormais au genre italien. Les deux théâtres étaient alors, non plus dans la main de l'Etat, mais sous le protectorat du même financier, qui trouvait peut-être son compte à regagner d'un côté ce qu'il s'exposait à perdre de l'autre.

Lablache, Tamburini, Mario, voilà les trois meilleures incarnations des rôles de Dulcamara, de Belcore et de Nemorino. Restait toujours celui d'Adine qui n'avait pas encore rencontré son complet idéal, et qui ne le cherchera plus, maintenant qu'Adelina Patti l'a marqué à son effigie. On peut tout critiquer, tout amoindrir ; c'est un des plaisirs que rien n'empêche de goûter, quand on en est friand ; mais on aura beau dire et beau faire, on n'induira jamais le public à se boucher les yeux et les oreilles, à ne pas aimer ce qui est aimable et charmant, à ne pas admirer ce qui est admirable. Le public européen ne s'est pas trompé sur le mérite si neuf et si original, sur les qualités si rares et si imprévues de cette individualité artistique ayant nom Adelina Patti. Nous ne la plaçons au-dessus de nulle autre, mais nous affirmons aussi qu'elle ne ressemble à nulle autre, sans faire le moindre tort aux Sontag, aux Malibran, aux Frezzolini, et *tutti quanti*. Nous nous félicitons de posséder, après tant d'illustrations passées, l'illustration présente, jeune et radieuse d'Adelina Patti. Le rôle de la coquette Adine lui a fourni l'occasion de déployer tout son arsenal de séductions spirituelles et de malices provoquantes. Le pauvre Nemorino n'est que trop excusable de vendre sa liberté pour conquérir un tel trésor. Il donnerait son âme par-dessus le marché qu'on serait encore obligé de l'absoudre. Naudin nous semble avoir un peu trop confondu dans son regard, dans ses gestes le mendiant d'amour avec le mendiant vulgaire, mais au moment où, moyennant finance, il se croit enfin sûr de se faire aimer, il a eu le plus joyeux réveil : il a dansé de toute sa personne, le cœur y compris, et la gaieté qui s'est communiquée à toute la salle a démontré l'intérêt qu'elle prenait au personnage. Comme chanteur, il s'est signalé dans les deux duos et encore plus dans la délicieuse romance : *Una furtiva lagrima*, par laquelle la réputation de Mario a commencé à s'établir. Scalese joue et chante fort rondement le rôle de Dulcamara, mais Antonucci, dans celui de Belcore, nous semble un peu trop grave et trop sombre.

Dimanche dernier, après l'opéra, venait un divertissement, dont le moindre tort était, selon nous, d'allonger beaucoup le spectacle. Jusqu'à présent la danse n'avait pas joui d'une grande faveur : on venait au théâtre Italien pour entendre et non pour voir. L'opportunité d'un changement se faisait-elle vivement sentir ? Nous ne savons trop et, cette opportunité admise, le divertissement, dont nous avons eu les prémices l'autre jour, satisfait-il aux conditions d'une scène de premier ordre ? Nous doutons encore, et même, s'il faut le dire, nous croyons qu'il eût fallu ne présenter à un public habitué aux chefs-d'œuvre qu'un choix de scènes exquises et d'artistes d'une haute distinction. Au lieu de cela, nous avons vu quelque chose d'indécis, de vague, d'inexplicable sans programme, et de tant soit peu ridicule, le programme à la main. Du reste, nous nous en rapporterons volontiers au public, dont l'opinion se traduit toujours en chiffres éloquents. Si le divertissement lui plaît, s'il se sent pris d'un certain émoi à l'aspect des gracieuses évolutions de Mmes Urban, Grédelue Mérante, et de plusieurs autres, il en répandra la nouvelle, et l'on accourra sur sa foi ; si au contraire il lui arrive, comme à nous, de penser et de dire : *La danse n'est pas ce que j'aime*, on le saura bien vite, et rien n'est plus facile que d'émonder une luxuriance inutile, et de supprimer d'un coup de serpe un accessoire sans aucune liaison intime avec le principal.

PAUL SMITH.

LA MUSIQUE ET LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XVIIIe SIÈCLE.

(4e article) (1).

II.

A côté de ces coureurs intrépides de fêtes musicales, de ces amateurs intelligents, de ces vaillants « disciples d'Apollon, » comme on disait alors, le XVIIIe siècle vit des existences fastueuses briller, passer et s'éteindre, escortées de magnificences artistiques inouïes. Ces princes de la naissance et de la fortune réalisèrent des rêves lyriques et dramatiques près desquels pâlissent les féeries de Versailles, et qui laissent derrière eux dans l'histoire comme un sillage éblouissant.

Comment raconter, par exemple, les fêtes que Samuel Bernard donne pour le mariage de sa fille avec le président Molé ? Dans les jardins, Servandoni a construit et décoré une salle de spectale, une salle de concert, une salle de bal. Festons et astragales, arcades, colonnes, devises, allégories, médaillons, cartels, bas-reliefs et trophées ! tout un numéro de *la Gazette de France* (octobre 1733) est rempli de la description de ces merveilles. Après le spectacle, les symphonies. Il y en a trois — Samuel Bernard a voulu, sans doute, faire de l'esprit — : l'une de violons, de hautbois et de flûtes (pour les personnes agitées apparemment) ; l'autre, de trompettes et de tambours (à l'adresse des militaires ou des invités mélancoliques) ; la troisième de cors de chasse (réservée aux chasseurs et aux sourds).

Entre Samuel Bernard et Bonnier, l'un des plus gros financiers de France, et qui avait payé 50,000 écus le droit d'avoir un Suisse à sa porte, c'était une lutte courtoise de merveilles musicales. Magnifique, généreux, content de lui et des autres, aimant la vie large et ses aises, Bonnier, marquis de Mousson, était enthousiaste d'opéra, de chant, de beaux yeux et de belles voix. Il donnait des concerts comme le roi Louis XV n'en avait pas à sa cour. Dans des bibliothèques de bois violet et satiné, les partitions étaient rangées, et l'on posait les pupitres sur des tables de marbre, dans les pieds dorés desquelles couraient des chasses fouillées par Pelletier. « Il avait l'Opéra chez lui, — écrivent MM. de Goncourt, ces charmants et ingénieux cicérones des beaux-arts au XVIIIe siècle, — et quel Opéra! le plus riche et le mieux machiné des Opéras; un Opéra qui commençait au débrouillement du chaos pour finir à l'apothéose des Jeux et des Ris ! un Opéra dont le premier acte tirait Neptune du fond des eaux, sur son char attelé de quatre chevaux marins ; dont le second montrait le palais du Soleil, ses colonnes de lapis enguirlandées d'or, et le Soleil couronné des douze Heures du jour, sur un trône de lumière entouré des Saisons ; dont le troisième faisait descendre le Soleil sur la terre, et dont le dernier donnait une fête de volupté, le triomphe de l'Olympe, et des Grâces et de Vénus! Un jouet et un miracle ; cet Opéra à volonté, cette scène de 18 pouces de large sur 15 de haut, une miniature de 1,500 livres pesant,

(1) Voir les n° 42, 43 et 44.

que d'une seule main Bonnier pouvait amener sur quatre roulettes.»

Quand le printemps souriait dans le ciel bleu, Bonnier partait pour sa terre de Mousson, une Cythère :

L'on n'y boit que dans un verre
Qui sert à l'Amour de carquois.

Et les harmonies lassaient les échos, et sous l'ombrage se prolongeait le bruit des instruments, et les plus jolies chanteuses chantaient avec le plus frais de leur sourire et le plus beau de leur gosier.

De Mousson, la grande société dilettante allait à Chambord, où le maréchal de Saxe, sous les yeux orangés de Mme de Sens, une Condé, menait grand train, avec un corps de musique, des danseuses italiennes et allemandes et des cantatrices de Favart. Aux intrépides que la traversée de la Manche n'effrayait pas, le duc de Kingston offrait la royale hospitalité de son château de Thoresby. On retrouvait là une Parisienne, artiste jusqu'au bout de ses ongles roses, Mme de la Touche. Un orchestre de cent musiciens jouait sur les tapis de verdure et dans les cirques naturels du Nottingham. Pour les concertos, on avait l'ombre des vieux chênes et les bords de la petite rivière. Charmant décor de ces harmonies charmantes !

C'étaient là les étapes des voyages de printemps et d'automne. L'hiver revenu, on se pressait aux fêtes de l'hôtel de Soissons. L'Opéra y venait en représentation chez son directeur, ce prince de Carignan vivant glorieusement et impudemment sur 5 millions de dettes. Chez lui, les ballets se répétaient et les *Nouvelles à la main* racontent ses concerts : « — 3 mars 1736. — On fit hyer la répétition, chez M. le prince de Carignan, d'un opéra dont une jeune fille de dix-huit ans a fait la musique. Cette fille, qui a un génie particulier pour la musique, est connue à Paris sous le nom de *la Constitution*, parce qu'elle est fille naturelle, à ce qu'on prétend, du nonce du pape qui a apporté en France la constitution *unigenitus* et de la Duval, danseuse à l'Opéra... M. le prince de Carignan nous donne toutes les semaines des concerts chez luy, où Mlle Vanloo paraît tous les jours un nouveau phénomène. La musique de ce prince est parfaite, et tous les grands gourmets y viennent assiduement. »

Chansons dans le nuage et chanteurs au tombeau ! Un soir, à la fin d'un concert, M. de Carignan se laissa mourir. Ses musiciens et ses créanciers ne touchèrent qu'une épigramme :

Cy-gist dans la tombe funèbre
Un Savoyard juste et célèbre,
Grand protecteur de l'Opéra,
Qui des produits d'*ut, ré, mi, fa*,
Savait grossir son revenu..., etc.

EM. MATHIEU DE MONTEG.

(*La suite prochainement.*)

DEVIENNE.

(7e et dernier article) (1).

Devienne fut donc, lui aussi, une des victimes de ce Minotaure éternel et insatiable qui s'appelle l'art. La lettre citée plus haut nous apprend que les chagrins avaient ébranlé à la fois sa santé et sa raison, et l'article qui précède nous fait voir qu'un travail excessif ne fut pas non plus étranger à ce dérangement de ses facultés et à sa mort prématurée.

Devienne en effet, ceci est constant, usa son corps dans un travail sans relâche et fit, pour nourrir les siens, beaucoup plus que ses forces ne lui permettaient. Attaché, ainsi qu'on l'a vu, au théâtre de Monsieur depuis sa fondation (1789), il y resta jusqu'à la fin de ses jours, en qualité de premier basson ; c'était là un esclavage bien dur pour un homme dont l'imagination était sans cesse en travail d'enfantement. De plus, son talent exceptionnel de virtuose lui avait fait, à la création de l'Institut musical (16 thermidor an III— 3 août 1795) conférer un emploi de professeur de première classe à cet établissement, et lors de la création du Conservatoire proprement dit (1er brumaire an V — 27 octobre 1796), il demeura à la tête de sa classe de flûte, qu'il conserva aussi toute sa vie. Outre cela, il donnait encore un grand nombre de leçons particulières. Mais tout ceci n'est rien, et M. Fétis a grandement raison lorsqu'il dit : « Les productions de Devienne sont en si grand nombre qu'on ne comprendrait qu'à peine sa fécondité, si l'on ne savait que, nonobstant tous les devoirs que lui imposaient ses places et les leçons qu'il donnait, il travaillait ordinairement huit heures chaque jour. » On a peine, en effet, à concevoir que la vie d'un homme — d'un homme mort à quarante-quatre ans — ait pu suffire, en dehors du travail ordinaire que lui imposaient ses divers emplois, à écrire dix opéras et à composer l'énorme répertoire de musique de tout genre dont je donne ici la liste très-sommaire.

MUSIQUE INSTRUMENTALE. — Symphonies concertantes pour divers instruments à vent, avec ou sans accompagnement d'orchestre, nos 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7. — *La Bataille de Jemmapes* (symphonie), *pour vingt instruments* (1). — Ouvertures pour instruments à vent, à l'usage des fêtes nationales, nos 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7. — Concertos pour flûte, avec accompagnement d'orchestre, nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 13 (ce dernier, posthume). — Concertino d'airs variés pour flûte. — Concerto de cor, avec accompagnement d'orchestre. — Concertos pour basson, avec accompagnement d'orchestre, nos 1, 2, 3, 4 et 5. — Quarante-deux quatuors pour divers instruments, œuvres 1, 3, 16, 62, 66, 67, 73 et 75.—Soixante-quatre trios pour divers instruments, en seize livres. — Cent soixante-quatre duos pour divers instruments, œuvres 2, 5, 6, 7, 8, 15, 20, 21, 53, 64, 65, 67, 68, 69, 70, 78, 79, 81 et 84. — Soixante-dix-huit sonates pour divers instruments, œuvres 14, 22, 23, 24, 28, 58, 68, 70, 71 et autres. — Deux suites d'airs variés pour flûte. — *Etude de flûte* (en deux livres), contenant : le premier, « vingt petits airs et dix-huit duos à l'usage des commençans ; » le second, « six sonates, avec des préludes pour chaque ton.» — Variations pour deux flûtes sur l'air *le Réveil du Peuple*. — *Pot-pourri* pour flûte et violon. — Vingt airs pour deux flûtes. — Ouverture de *la Punition*, de Cherubini, « arrangée pour harmonie. »

CHANT. — Romances d'*Estelle (et Némorin)*, avec accompagnement de piano et flûte. — Romances de *Gonzalve de Cordoue*, avec accompagnement de piano et flûte ou violon. — *Romances patriotiques*. — *Première livraison de six romances*, paroles de Lablée, avec accompagnement de piano et harpe. — *Chanson républicaine sur la mort d'Agricole Viala*, paroles de Coupigny (2). — *Hymne au bonnet rouge* (3). — *Romances de Berquin* (en collaboration avec Martini, Dalayrac, Foignet, etc. — (Voir le *Calendrier musical* de 1789, p. 253.)

OUVRAGES DIVERS. — Douze suites d'harmonies à huit et douze

(1) Voir les nos 31, 32, 39, 40, 41 et 45.

(1) On a publié à Londres, du vivant de Devienne, un arrangement de ce morceau pour piano, violon et basse. J'ignore s'il en était l'auteur.

(2) Dans les « *Ouvrages périodiques, à l'usage des fêtes nationales*, par l'Association des artistes musiciens de la garde nationale parisienne ; 4e livraison, à Paris, rue Joseph, section de Brutus. » — V. *le Journal de Paris* du 21 messidor an II (9 juillet 1794).

(3) « Ornée d'une jolie vignette dessinée et gravée par le C. Gaucher, paroles du citoyen Hérivaux, musique du C. Devienne. Se vend au profit des indigens de la section de Bonne-Nouvelle, rue de la Lune, no 118, au bureau du Comité de bienfaisance. » — V. *le Journal de Paris* du 3 prairial an II (22 mai 1794).

parties. — *Méthode de flûte théorique et pratique, contenant tous les principes, des petits duos et sonates faciles*, ouvrage excellent, dont on a fait un grand nombre d'éditions (1).

Devienne était aimé et estimé par tous ceux qui avaient été à même d'apprécier son excellent cœur et ses hautes qualités. Lui mort, chacun s'intéressa à la veuve et aux orphelins qu'il laissait sans appui. Le gouvernement plaça son fils aîné dans un lycée, et le Conservatoire, auquel un arrêté du ministre de l'intérieur en date du 13 pluviôse an XIII (2 février 1805) avait accordé la faculté de créer une caisse de secours pour les veuves et enfants de ses professeurs, créa sa première pension en faveur de celle de Devienne. Picard, alors directeur du théâtre Louvois, s'empressa d'organiser une représentation au bénéfice de l'intéressante famille de son ancien collaborateur, représentation dont il fit connaître le retard involontaire par cette lettre adressée aux journaux :

« *Paris, ce 29 vendémiaire an 12.*

« Nous comptions donner incessamment une représentation au bénéfice de la veuve et des enfans de F. Devienne, professeur au Conservatoire de musique. Des circonstances particulières nous forcent à la retarder.

» Nous croyons devoir prévenir les personnes qui s'intéressent à la famille de cet aimable compositeur, et qui avoient déjà retenu des loges, qu'elle aura lieu sans remise dans les premiers jours du mois de frimaire.

» J'ai l'honneur de vous saluer,

» PICARD,

» *Directeur du théâtre Louvois.* »

Devienne, je le répète, était universellement aimé et estimé. L'anecdote que voici donnera une idée de la douceur de son caractère. Un jeune poëte, ou soi-disant tel, avait fait contre sa musique, mais en prenant la précaution de ne le point nommer, une épigramme assez mordante ; il eut la grossièreté de la présenter à Devienne, en lui en demandant son avis. Celui-ci la lut et s'y reconnut aussitôt ; alors, prenant une plume, il modifia quelques vers, écrivit en tête : « Contre M. Devienne, » puis, la rendant à son auteur, il lui dit tranquillement : « Tenez, Monsieur, vous pouvez maintenant lui faire courir la ville ; les légères corrections que je viens d'y faire ne la rendront que plus piquante, et elle vous fera honneur. » Le jeune homme confus déchira son écrit, demanda pardon à Devienne et devint son ami le plus dévoué.

Combien est-il regrettable pour l'art que ce musicien soit mort au moment où, sa voie étant trouvée, il eût pu enfanter des œuvres solides et durables, et s'établir comme l'un des maîtres les plus avoués de la scène lyrique française! Son nom n'eût point pâli auprès de ceux qui jetèrent un si grand éclat sur nos théâtres à la suite de cette période de transition qui sépare le XVIIIe du XIXe siècle. Deux de ses productions dramatiques révèlent des qualités d'un ordre supérieur : *les Comédiens ambulans* et *les Visitandines*, ouvrages d'une valeur incontestable, et qui certainement exerceraient encore aujourd'hui une grande action sur le public, si, usant de la liberté acquise à l'industrie théâtrale, un directeur intelligent s'avisait de les remettre en lumière. N'eût-il fait que cela, Devienne tiendrait une place distinguée dans son histoire. Il ne brille pas seulement, en effet, dans les deux ouvrages que je viens de nommer, par cette veine mélodique et facile qui tient lieu de tout aux yeux de certaines gens ; mais bien par un style ferme, châtié, par une harmonie d'une extrême pureté, par une élégance et une délicatesse de forme difficile à rencontrer à un égal degré, par une instrumentation à la fois sage, sobre, éclatante et variée, par une richesse, une diversité, une souplesse d'accents extraordinaire, par un sentiment scénique naturel et constamment vrai, en un mot, par la réunion complète des qualités multiples et infinies qui constituent le véritable compositeur dramatique (1).

D'un autre côté, élevé et instruit dans un régiment, où il avait appris à connaître l'étendue, à apprécier les timbres, les sonorités diverses de tous les instruments à vent, Devienne a fait faire un pas immense à l'art d'écrire pour ces instruments. On a vu plus haut l'énorme quantité de morceaux qu'il a écrits en ce genre ; il peut donc, dans cet ordre d'idées, être à bon droit considéré comme un créateur. Venu à la suite de Martini, qui, le premier en France, avait écrit d'une façon correcte et pure pour ce qu'on appelle l'*harmonie*, il a continué en la complétant l'œuvre de son devancier, et a rendu tout progrès impossible après lui.

Honorons donc la mémoire de Devienne et rendons lui l'hommage qui convient à ces travailleurs estimables et convaincus, véritables pionniers de l'art, qui, du milieu d'une vie obscure et laborieuse, partagée entre les devoirs de la famille et le culte obstiné de l'idéal, ont su se rendre utiles à leurs semblables en les charmant par leurs accents, à l'art lui-même, en travaillant sans cesse à son développement, à tous enfin par l'exemple de leur abnégation, de leur talent et de leurs efforts continus. A défaut de la gloire qu'il a dû rêver et dont il était bien digne, mais que sa trop courte existence ne lui a pas permis d'atteindre, que la postérité, impartiale envers Devienne, lui accorde du moins un témoignage bien mérité de sympathie et de reconnaissance.

ARTHUR POUGIN.

(1) Et que les Allemands eux-mêmes tenaient en haute estime. On en trouve la preuve dans ce fait qu'une traduction allemande de cette méthode fut faite à Leipsick, et publiée chez l'éditeur Kuhnen.

(1) Les Allemands, ordinairement si peu sympathiques aux compositeurs français, avaient cependant, il faut le croire, reconnu chez Devienne ces qualités. On représenta à Hambourg, en 1798, sous ce titre : *l'Amour risque tout*, une petite pièce qui n'était que la traduction du *Mariage clandestin*, avec la musique de cet artiste.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné dimanche *le Trouvère*, chanté par Mme Marie Sax, Mlle Sannier, Morère et Dumestre, aux applaudissements du public, dont Mme Sax a obtenu la meilleure part. — Lundi, mercredi et vendredi on a représenté *Roland à Roncevaux*. — S. A. R. le duc de Brabant assistait mercredi à la représentation dans la loge de M. Perrin. — M. Mermet a été désigné pour faire partie des invités aux fêtes de Compiègne.

*** Aujourd'hui, par extraordinaire, *les Huguenots*, chantés par Mme Marie Sax, Morère, Obin et Faure dans les principaux rôles.

*** C'est toujours jeudi 17 qu'a lieu à l'Opéra la représentation extraordinaire donnée au bénéfice de Bouffé. La Comédie française, l'Opéra, l'Opéra-Comique, le Vaudeville, le Palais-Royal et le théâtre Déjazet, concourront à cette solennité. La part que prend l'Opéra à la représentation consistera dans l'exécution de l'ouverture de *Guillaume Tell*, du troisième acte de *Moïse*, par Faure et Mlle Battu, et du *Pas des Noces*, de *Néméa*, dansé par le corps de ballet.

*** Mme Cabel a donné vendredi soir sa dernière représentation de *Galatée*. — On a commencé au théâtre de l'Opéra-Comique les répétitions du *Capitaine Henriot*, de M. Sardou, musique de Gevaert ; on espère que cet ouvrage pourra être représenté vers le 10 décembre.

*** Le ténor Brignoli, que M. Bagier avait engagé pour Madrid, est arrivé à Paris ; il chantera prochainement au théâtre Italien.

*** Le théâtre Lyrique donne les dernières représentations de *Faust*. Dans quelques jours *Mireille*, l'opéra de Gounod, qui a subi des modifications importantes et que les auteurs ont réduit à trois actes, succédera à *Faust*. Mme Miolan-Carvalho conserve le rôle principal qu'elle a créé ; M. Michot reprend celui de Vincent. Les autres rôles seront chantés par Mme Faure-Lefebvre, par Ismaël et Petit. — *Violetta* et Mlle Nilsson attirent de plus en plus le public. — *Marta* sera donnée vers la fin de décembre.

*** Le théâtre Lyrique vient d'engager le ténor Puget qui s'y est fait entendre cet été dans *Norma* ; l'opéra de Bellini serait donné pour sa

rentrée, et Mme Rey-Balla chanterait le rôle principal; Mlle de Maesen conserverait le rôle d'Adalgise.

*** Les voies de conciliation dans lesquelles sont entrés les différends qui ont amené la fermeture à Madrid du théâtre Italien, permettent d'en espérer la prochaine réouverture. Elle aurait lieu par *Roberto il Diavolo*, que chanteraient Nicolini, Mmes Penco, Vitali et Selva. M. Bagier a détaché à cet effet six de ses danseuses pour figurer dans le ballet des nonnes.

*** La Société des sciences, agriculture et belles-lettres de Tarn-et-Garonne offre une médaille d'or de la valeur de 300 francs à l'auteur de la meilleure pièce de vers (poëme, ode ou stances), sur Meyerbeer. « Que les poëtes à qui s'adresse cet appel, dit le programme, ne se laissent pas arrêter par la pensée que cette belle et intéressante figure ne peut être bien comprise que par un musicien. Ce n'est pas un travail technique, une analyse froide et didactique que demande la société : c'est surtout une œuvre de spontanéité et d'inspiration. C'est, en un mot, la musique du grand compositeur sentie et jugée par la poésie. »

*** La fête de Sainte-Cécile sera célébrée à Saint-Eustache le mardi 22 novembre, à 11 heures, avec la plus grande solennité, par les soins du comité de l'Association des artistes musiciens. M. Pasdeloup fera exécuter par l'orchestre et le choral de musique classique, sous sa direction, la première messe en *ut* de Beethoven, qui n'a pas encore été entendue à Paris. Mlles Wertheimber et de Taisy, MM. Faure et Warot, de l'Académie impériale de musique, chanteront les soli. A l'offertoire, Alard exécutera sur le violon un andante de Beethoven. Le grand orgue sera tenu par M. Batiste, organiste de la paroisse. Le produit de la quête et des chaises sera versé dans la caisse de secours de l'Association. On peut se procurer à l'avance, des billets d'enceinte réservée, chez M. Bolle-Lasalle, trésorier de cette société de bienfaisance, 68, rue de Bondy.

*** M. Costa, le célèbre chef d'orchestre du théâtre italien de Covent-Garden, est en ce moment à Paris.

*** Jules Schulhoff est arrivé cette semaine à Paris, où il doit séjourner tout l'hiver.

*** M. Guglielmi, dont les habitués de la Société des concerts du Conservatoire ont conservé le meilleur souvenir, vient, après une absence de plusieurs saisons, d'arriver à Paris. M. Guglielmi possède une très-belle voix de baryton et une excellente méthode.

*** M. Ch. Lebouc a repris ses matinées musicales du lundi, et il compte en donner douze cet hiver. La première a eu lieu le 7 de ce mois, et un auditoire d'élite y assistait. Au nombre des morceaux qui composaient un programme aussi bien choisi qu'exécuté, on a fort applaudi M. Lebouc pour la façon dont il a joué une fantaisie de lui sur *les Mousquetaires de la reine*. Mme Béguin-Salomon, MM. White, Comtat et Trombetta ont dignement secondé M. Lebouc.

*** La Société des Concerts du Conservatoire donnera deux concerts extraordinaires les 4 et 18 décembre. Le premier de ces concerts sera consacré à la mémoire de Meyerbeer. On y exécutera trois morceaux de ce maître regretté.

*** L'hiver dernier, sous les auspices de Thalberg, se produisait dans les salons d'Erard un jeune artiste anglais qui étonnait l'auditoire invité à l'entendre par un talent de pianiste comme on en rencontre peu et par le charme de compositions que son protecteur n'aurait pas désavouées. Ce jeune artiste, c'était M. James Webli qui repartit presque immédiatement pour l'Angleterre. Mais l'accueil qu'il avait reçu devait lui donner le désir de se faire définitivement adopter par le public parisien. Nous apprenons donc avec plaisir, et nous l'annonçons avec empressement, que M Webli s'est décidé à venir le mois prochain se faire entendre de nouveau, et à soumettre à l'appréciation des artistes et des amateurs quelques-uns des morceaux les plus applaudis l'hiver dernier, et qu'il a publiés à cet effet.

*** M. Adolphe de Groot ouvrira prochainement son cours d'harmonie, à la succursale Pleyel, Wolff et Ce, 95, rue de Richelieu. Le professeur y fera l'explication de la Théorie des accords, de leur enchaînement, etc., de telle façon qu'au bout de quelques mois ceux qui suivront cet enseignement pourront, non-seulement se livrer à des essais écrits, mais encore à des préludes improvisés, exempts de ces fautes qui attestent une connaissance insuffisante des lois constitutives de l'harmonie.

*** Ferdinand Schœn, le brillant pianiste compositeur, est de retour à Paris; son arrivée coïncide avec la mise en vente des *Grelots d'argent*, sa charmante étude de concert que le public parisien a tant applaudie l'hiver dernier. Ferdinand Schœn a l'intention de passer une partie de la saison à Nice, qui paraît devoir être cet hiver le rendez-vous des illustrations artistiques comme celui du grand monde politique.

*** Joseph Franck, de Liége, de retour de son brillant voyage en Belgique, en Russie et en Allemagne, recommencera ses cours et ses leçons particulières de piano, de violon, de composition, d'orgue et d'accompagnement de plain-chant, le 1er décembre prochain.

*** MM. Gamboggi frères viennent de se rendre acquéreurs de l'opéra *les Absents*, de MM. Poise et Daudet, qui a obtenu un joli succès au théâtre de l'Opéra-Comique.

*** M. Vincent, de l'Institut, a publié à la librairie académique de Didier une note sur la messe grecque qui se chantait autrefois à l'abbaye royale de Saint-Denis, le jour de l'octave de la fête patronale. Cette note a été lue à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 22 janvier 1864. Nous ne pouvons mieux faire, pour l'analyser en peu de mots, que d'extraire le passage suivant de l'ouvrage de M. l'abbé Cloet, intitulé *Recueil de mélodies liturgiques restituées*, etc. Paris, 1864, in-12, tome II, page 9 *. « En nommant l'illustre directeur du Conservatoire de Bruxelles, nous devons relever une assertion faite par lui au sujet de l'une des phrases mélodiques du *Te Deum* et que nous avons citée dans le premier volume de ce recueil, page 119, sans pouvoir la contrôler. M. Vincent, de l'Institut, dans une note publiée à ce sujet et sur notre invitation particulière, a très-bien démontré : 1° que la messe grecque qui se chantait autrefois à l'abbaye royale de Saint-Denis, le jour de l'octave de la fête patronale, ne fait point partie de la liturgie des saints pères et ne remonte pas au 11e siècle; 2° que les paroles citées par M. Fétis (*Biographie universelle des musiciens*, nouvelle édition, article *Saint Ambroise*), n'appartiennent pas à l'*Introit*, mais au *Gloria in excelsis*; 3° que la formule mélodique jointe à ce texte n'est pas exacte; 4° qu'il n'est pas exact de dire que ce passage mélodique se trouve onze fois dans l'*Octoéchos* des Grecs; 5° que le vrai texte musical des paroles citées appartient au *Domine Deus, rex cœlestis, Deus Pater omnipotens*, dans le *Gloria in excelsis* du quatrième mode qui fait partie de l'ordinaire de la messe pour les doubles de première classe; 6° que les paroles grecques ne sont qu'une traduction de ce texte latin. »

*** A Prague, le théâtre *bohême* vient de donner une représentation consacrée à la mémoire de Meyerbeer. On a joué *les Huguenots* en langue *tchèque*, et dans l'un des entr'actes le buste du maître immortel a été couronné. — Le théâtre bohême de Prague possède un ténor très-remarquable nommé Véko; beaucoup de théâtres allemands lui ont offert déjà des engagements brillants, mais par un sentiment de patriotisme ou de nationalité, il repousse toutes les propositions et ne veut consacrer son talent qu'à son pays et chanter en langue tchèque.

*** Un procès fort curieux va être jugé à Stuttgard. Le ténor Sontheim plaide contre son directeur pour n'avoir pas à chanter dans les opéras de Richard Wagner. Le célèbre ténor prétend soutenir devant les tribunaux que s'il a signé l'engagement de *chanter* tous les rôles, il ne s'est nullement engagé à se casser la voix.

*** Les deux nouveaux morceaux : *Chant d'amour* et *Chant de guerre*, composés par Henri Herz, ont paru chez l'auteur, et ils obtiennent le succès réservé à toutes les productions du célèbre compositeur.

*** Une nouvelle fantaisie de M. Pascal Gerville, intitulée : *Pendant le bal*, vient de paraître. Elle est dédiée à M. Henri Herz, et le célèbre pianiste vient d'en témoigner toute sa satisfaction à M. P. Gerville, par une lettre dans laquelle, avec l'éloge de ce morceau, dont il a apprécié tout le mérite, il contracte l'engagement de le faire jouer par ses élèves et de le rendre bientôt populaire.

*** M. Georges Jacobi, lauréat de 1861 du Conservatoire et premier violon de l'orchestre de l'Opéra, va commencer la deuxième année de sa classe de violon, professée d'après les principes adoptés au Conservatoire. Cette classe, dont les résultats ont été remarquables l'an dernier, aura lieu deux fois par semaine, durera deux heures et sera composée seulement de six élèves. Le prix pour un mois est de 25 fr., de 66 francs pour trois mois et de 100 francs pour un an. On s'inscrit chez M. Jacobi, 45, rue Rochechouart.

*** La méthode de piano composée par M. Joseph Franck, de Liége, et dont le duc de Brabant vient d'accepter la dédicace, paraîtra avant la fin de décembre prochain.

*** L'auteur de tant d'ouvrages applaudis à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, M. H. de Saint-Georges, vient de faire paraître chez Dentu un roman en deux volumes, les *Princes de Maquenoise*, que nous avons lu avec un vif intérêt. Chaque volume forme un tout et a son titre distinct : Tome I, *Jean le matelot*; tome II, *Le Pilon d'argent*; mais, quand on a commencé par *Jean le matelot* on ne peut pas s'en tenir là, et on continue. S'il faut dire ses préférences, nous préférons même *le Pilon d'argent* à *Jean le matelot*, parce que dans *le Pilon d'argent* la nature des tableaux traités par l'auteur réclamait un homme du monde en même temps qu'un écrivain exercé, et M. de Saint-Georges est l'un et l'autre.

*** La foule se presse chaque soir dans les salons du Casino pour y entendre l'excellente musique qu'y fait exécuter Arban. — Les bals ont lieu les lundis, mercredis et vendredis.

*** Les journaux de Bordeaux annoncent la mort à Talence, où il s'était retiré par suite de sa mauvaise santé, de M. Rhein, pianiste-compositeur distingué, en même temps que professeur de grand mérite.

*** L'art musical en Italie vient de faire une perte regrettable dans la personne du professeur Louis Picchianti, mort à Florence le 19 octobre. Il enseignait depuis longues années et avec autant de science que de succès l'harmonie et le contre-point.

*** On annonce la mort, à Weimar, de M. Ernest Montag, pianiste et compositeur, l'un des meilleurs élèves de Tœpfer. M. Fétis cite parmi ses productions principales trois *lieder* écrits sur des poésies de Henri Heine.

*** M. John Leech, le célèbre caricaturiste anglais, populaire surtout par les dessins qu'il faisait pour le journal satyrique *Punch*, vient de mourir à Londres à l'âge de quarante-sept ans, et — le croirait-on — c'est aux orgues de Barbarie que ce triste événement doit être imputé. M. John Leech avait beau changer d'appartement et de quartier, ses ennemis mortels, les orgues de Barbarie, le suivaient partout. Ses amis le plaisantaient souvent sur cette antipathie invincible et sur la surexcitation nerveuse que le bruit des orgues lui causait. *Vous pouvez rire*, disait-il, *mais moi j'en mourrai*, et le 27 octobre dernier, sa triste prédiction s'est effectivement accomplie.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — Le nouvel ouvrage de Macfarren, *Helvellyn*, dont nous avons annoncé le succès à la première représentation, a été répété cinq fois cette semaine à l'Opéra anglais de Covent-Garden.

*** *Brême.* — *Le Pardon de Ploërmel*, de Meyerbeer, a reparu sur notre scène avec un succès des plus marqués. La pastorale du troisième acte surtout, et le *Pater noster* à quatre voix, supérieurement rendus, ont excité le plus vif enthousiasme.

*** *Berlin.* — Le ballet *Fantasca*, de Paul Taglioni, dont les répétitions étaient assez avancées déjà, a été retiré, et à la place, le célèbre chorégraphe composera avec son musicien ordinaire, M. Hertel, un nouveau ballet en trois actes, qui, sous le titre de *Sardanapale*, sera représenté dans le courant de l'hiver. L'intendance de l'Opéra royal vient d'envoyer ses dessinateurs à Londres pour y esquisser les costumes et les décors du nouveau ballet d'après les antiquités assyriennes qui se trouvent au Musée britannique. — La société des *Soirées symphoniques* de l'orchestre de la cour, sous la direction de M. Taubert, paraît vouloir entrer cette année dans une nouvelle voie, en nous faisant entendre des ouvrages nouveaux à côté des œuvres classiques et consacrées. Ainsi, la première de ces soirées nous apportait déjà l'ouverture de *Loreley*, de Naumann, ouvrage de mérite qui, cependant, a pu être appréciée déjà dans d'autres concerts, tandis que le programme de la deuxième soirée, qui vient d'avoir lieu, contenait deux ouvrages entièrement nouveaux : une ouverture intitulée *Roméo et Juliette*, de M. Schlottmann, et une composition pour orchestre que son auteur, M. Rubinstein, a intitulée *Faust*. Le premier de ces ouvrages a été accueilli avec une grande faveur ; le second n'a pas eu le même bonheur. On reproche à l'œuvre de M. Rubinstein de manquer de clarté, et d'offrir, avec une grande monotonie, une affectation de bizarrerie dans les effets harmoniques. — M. Severini, jeune ténor dont on dit le plus grand bien, est attendu ici pour donner des représentations à l'Opéra royal; il se fera entendre dans *Don Juan*, *la Muette* et dans *le Trouvère*. M. Severini est un des élèves les plus distingués du célèbre professeur Panofka. — M. R. Bial vient d'être nommé directeur de la musique du théâtre Wallner.

*** *Breslau.* — De même qu'à Dresde et à Prague, les concerts organisés ici par M. Ullmann, en ce moment, avec Mlle Carlotta Patti, obtiennent un succès fabuleux. C'est déjà quelque chose d'extraordinaire que de pouvoir donner dans des villes moyennes comme Breslau et Prague une demi-douzaine de concerts consécutifs, non-seulement on ne trouve point que c'est trop, mais à chaque concert l'immense salle Liebich est trop petite pour contenir la foule qui s'y presse On paie les cartes d'entrée à des prix inconnus jusqu'à présent parmi nous, et les vendeurs de billets font presque d'aussi bonnes affaires que M. Ullmann lui-même. C'est dans l'air de *Linda di Chamounix, O luce di quest' anima*, dans *le Carnaval de Venise*, arrangé pour la voix par Bénedict, et surtout dans l'air de l'Ombre du *Pardon de Ploërmel*, qu'il nous a été donné jusqu'à présent d'admirer le talent extraordinaire de Mlle Carlotta Patti. *Le Pardon de Ploërmel* est un des opéras le plus en vogue dans notre ville, et il est peu de célébrités de chant que nous n'ayons vues dans le chef-d'œuvre de Meyerbeer. Nous devons avouer cependant que jamais nous n'avons entendu l'air de l'Ombre interprété avec ce brio, cette maestria et surtout avec cette *virtuosité* qu'y apporte Mlle Carlotta Patti. C'est un feu d'artifice de notes. et un feu d'artifice lancé jusque dans les régions les plus élevées, où nul gosier humain n'a osé pénétrer encore. Au milieu des fioritures les plus effrénées, Mlle Carlotta Patti se repose sur un trille, sur le *ré* ou le *mi* bémol au-dessus des lignes avec une aisance incroyable. Mlle Carlotta Patti a eu le bonheur de voir encore Meyerbeer peu de temps avant sa mort et de chanter devant lui cet air célèbre, et c'est le regretté maestro lui-même qui — *dit-on* — a ajouté pour Mlle Carlotta Patti toutes ces fioritures hardies qu'elle exécute si extraordinairement. Du reste, le succès des concerts de M. Ullmann ne repose pas sur Mlle Patti seule, et le système inventé ou adopté par l'habile impresario de ne point tout sacrifier à une *étoile*, fût-elle de première grandeur, comme Mlle Carlotta Patti, contribue pour beaucoup au succès de l'entreprise, et des noms comme ceux de Vieuxtemps et de Jael sont certainement pour quelque chose dans cette vogue sans exemple.

*** *Leipzig.* — Depuis dix-sept ans la Société des concerts du Gewandhaus que Mendelssohn a rendus si célèbres, lui consacre tous les ans le concert qui coïncide avec l'anniversaire de la mort du grand compositeur, et cette année encore elle n'a point manqué à cette pieuse habitude. C'est la musique complète d'*Athalie*, ouverture, soli et chœurs, avec le texte explicatif de Devrient, qui a été choisie pour le cinquième concert. L'œuvre du maître a été exécutée avec une grande perfection et écoutée avec un grand recueillement. — Au Conservatoire de musique, le jour du 4 novembre a été également célébré par l'exécution de plusieurs morceaux détachés de Mendelssohn, par les élèves de l'établissement. — A Berlin, c'est par l'exécution de l'oratorio de *Paulus* que la Société Stern a rendu hommage à la mémoire de Mendelssohn. — Au sixième concert du Gewandhaus, qui a eu lieu le 10 novembre, M. J. Rosenhain, de Paris, s'est fait entendre dans un concerto pour piano et orchestre de sa composition. L'exécutant et le compositeur ont obtenu un égal et très-légitime succès.

*** *Turin.*—Le théâtre Victor-Emmanuel vient de représenter *la Comtesse d'Amalfi*, du chevalier Petrella. Si l'on en juge par le succès qu'il a obtenu, il sera l'opéra de la saison. La majeure partie des morceaux a été chaleureusement applaudie, et il en a été de même aux représentations suivantes. Le rôle principal, d'abord chanté par Mme Palmieri, a dû, par suite d'indisposition, être cédé par elle à Mme Bendazzi; mais l'une et l'autre l'ont interprété avec une grande supériorité. Mme Ferrari, MM. Zacometti et Cima y ont également déployé beaucoup de talent.

*** *Florence.* — L'inauguration de la saison au théâtre de la Pergola s'est faite brillamment par *Marta*. Les époux Tiberini chantaient les rôles de Marta et de Lionel, et leur apparition a été une véritable fête; c'est qu'aussi on trouverait difficilement des chanteurs plus accomplis. Ils ont été vaillamment secondés par Scheggi, Mme Vercolini et le jeune baryton Giannoli. L'orchestre a fait merveille sous la direction de Vanuccini.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Le théâtre italien nous a donné successivement *Faust* qui a obtenu un médiocre succès; *la Traviata*, chantée par la Fioretti, Calzolari et Graziani. Ces trois artistes y ont été accueillis avec enthousiasme. La Fioretti a été acclamée après chaque morceau, rappelée trois ou quatre fois après chaque acte, et une véritable ovation lui a été faite après la chute du rideau. Calzolari a partagé ce triomphe si bien mérité par l'exquise suavité de sa voix et l'art admirable qui caractérisent son talent; il les a peut-être déployés avec encore plus de supériorité dans *Il Pelegrinaggio di Ploërmel*, qui n'avait pas été donné l'an dernier, et qu'on a repris avec un grand succès. Nous attendons maintenant le nouvel opéra de Frederico Ricci et celui de Flotow, qui sont à l'étude.

*** *Moscou.* — Mlle Fricci, aujourd'hui mariée au ténor Neri-Baraldi, a obtenu, ainsi que son mari, un immense succès dans *Robert le Diable*. Ils ont été rappelés nombre de fois, et au troisième acte, un bouquet monstre a été jeté à la cantatrice. Dans *la Traviata* aussi, bravos et rappels. Au sortir du théâtre, un corps d'étudiants stationnait auprès de la voiture que les artistes n'ont gagnée qu'avec peine.

Le Directeur : S. DUFOUR.

COURS DE PIANO.

Enseignement supérieur par

ALEXANDRE BILLET

Les études comprendront l'école ancienne et l'école moderne du piano, ainsi qu'un travail approfondi du mécanisme et des différents styles.

Ces cours ouvriront le 15 novembre 1864.

Ils auront lieu deux fois par semaine, les mardis et vendredis, à 9 heures du matin pour les jeunes gens, et à midi pour les dames et les jeunes personnes.

Un cours normal

spécialement destiné aux artistes, aura lieu les mercredis et les samedis aux mêmes heures.

S'adresser, pour des prospectus détaillés, chez les principaux marchands de musique.

EN VENTE CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU AU Ier.

Morceaux nouveaux pour le Piano

Op. 16. **GALOP DE BRAVOURE** Prix : 7 fr. 50.

Op. 5. **LE PAPILLON** Prix : 6 francs.

Op. 15. **ROMANCE SANS PAROLES** Prix : 7 50.

Par James M. Wehli.

FANTAISIE BRILLANTE
sur l'opéra **MARTA** de Flotow
PAR
CH. LYSBERG
Op. 100. — Prix : 9 fr.

MOSAIQUE
sur l'opéra **MARTA** de Flotow
PAR
L. BATTMANN
Op. 204. — Prix : 6 fr.

F. BURGMULLER Valse dialoguée sur des motifs de **LISCHEN ET FRITZCHEN** de J. OFFENBACH. — Prix : 6 francs.

Sous presse :

COURONNE DE MÉLODIES

Douze amusements très-faciles pour le piano

PAR

J. RUMMEL

1. Joconde..... NICOLO.
2. Robert le Diable. MEYERBEER.
3. Muette de Portici. AUBER.
4. Dragons de Villars MAILLART.
5. Le Comte Ory ROSSINI.
6. Stradella.... FLOTOW.
7. Lischen et Fritzchen OFFENBACH.
8. Martha..... FLOTOW.
9. Dinorah..... MEYERBEER.
10. Fra Diavolo.... AUBER.
11. Domino noir... AUBER.
12. Postillon de Longjumeau. ADAM.

École de Chant de H. PANOFKA

ABÉCÉDAIRE VOCAL

Format in-8°. **MÉTHODE PRÉPARATOIRE DE CHANT** Prix net : 3 fr.

Pour apprendre à émettre et à poser la voix.

Le même ouvrage traduit en espagnol, sous le titre.

PRIX NET : 4 FR. **ABECEDARIO VOCAL** PRIX NET : 4 FR.

Metodo preparatorio para el canto y para ensenar a emitir y asegurar la voz.

SUITE DE L'ABÉCÉDAIRE VOCAL

VINGT-QUATRE VOCALISES PROGRESSIVES

POUR TOUTES LES VOIX (la voix de basse exceptée),
DANS L'ÉTENDUE D'UNE OCTAVE ET DEMIE (du *DO* au *FA*).

Op. 85. **Prix : 25 fr.** Op. 85.

L'ART DE CHANTER

Op. 81. — NOUVELLE MÉTHODE DE CHANT. — Op. 81.

Méthode complète pour soprano, mezzo soprano ou ténor. 40 fr.
Méthode complète pour contralto, baryton ou basse . . . 40 fr.

PUBLIÉ SÉPARÉMENT :

Vingt-quatre vocalises pour soprano, mezzo soprano ou ténor, 25 f.
Vingt-quatre vocalises pour contralto, baryton ou basse, 25 f.
Vade-Mecum du Chanteur, recueil d'Exercices d'agilité, de port de voix, de filé, etc., pour toutes les voix. . . . . 25 f.

12 VOCALISES A DEUX VOIX, SOPRANO & CONTRALTO

Op. 83. (Publiées par Jefferys, à Londres.) Op. 83.

12 VOCALISES D'ARTISTES POUR SOPRANO & MEZZO SOPRANO

Op. 86. (Style et Exécution). Op. 86.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 47. 20 Novembre 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE
ET
GAZETTE MUSICALE
DE PARIS

1865 PRIMES 1865

Offertes aux Abonnés de la REVUE ET GAZETTE MUSICALE à l'occasion du renouvellement de l'année 1865 et de la 32e ANNÉE de son existence :

MAGNIFIQUE PORTRAIT LITHOGRAPHIÉ
DE
G. MEYERBEER

Dessiné par Desmaisons, avec encadrement de Barbizet.
Tiré sur papier vélin, grand format.

UN VOLUME INÉDIT, FORMAT IN-8°, CONTENANT
Quarante Mélodies
A une et à plusieurs voix, composées par
MEYERBEER
Et arrangées pour le **PIANO SEUL** par Amédée Méreaux.

UN ALBUM
contenant un choix de Morceaux nouveaux
DE
MUSIQUE DE DANSE
Des Auteurs les plus en vogue.

Lorsque Meyerbeer fut si soudainement enlevé à l'art qu'il illustrait, pas un des abonnés de la *Gazette musicale* ne faillit à payer son tribut de regrets à l'immortel auteur des *Huguenots*. Nous sommes donc bien certains qu'en leur offrant aujourd'hui, EN PRIME, un magnifique portrait du maître, accompagné de la collection transcrite pour piano de ses QUARANTE MÉLODIES, arrangées *exprès pour cette occasion* par un professeur et un artiste dont la valeur et le mérite n'ont pas besoin d'éloge, M. AMÉDÉE MÉREAUX, qui a voulu lui-même honorer la mémoire de Meyerbeer en faisant ce travail, nous sommes bien certains, disons-nous, d'avoir choisi ce qui pouvait leur plaire le mieux.

Dès le 1er décembre, nous mettrons donc à leur disposition ce beau volume inédit et le portrait, auxquels nous ajoutons UN ALBUM DE DANSES, dû aux meilleurs auteurs de ce genre de musique.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra : exécution de la cantate qui a remporté le grand prix de composition musicale ; *le Comte Ory* et *le Marché des Innocents*, par **Paul Smith**. — La musique et la société française au XVIIIe siècle (5e article), par **Em. Mathieu de Monter**. — Mélodies et chants religieux de Meyerbeer, par **Maurice Cristal**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

Exécution de la cantate qui a remporté le grand prix de composition musicale. — *Le Comte Ory* et *le Marché des Innocents*.

Tant que l'Académie des beaux-arts a eu la mission de décerner le grand prix de composition musicale (et cela n'a pas duré moins de soixante ans, depuis l'institution du prix même), la cantate couronnée était exécutée solennellement au palais de l'Institut le premier samedi du mois d'octobre. Le décret du 4 mai dernier ayant dessaisi l'Académie de sa prérogative, il a fallu trouver un autre local pour y faire entendre l'œuvre du lauréat, et le théâtre impérial de l'Opéra a été choisi. Vendredi dernier, jour désigné pour cette audition publique, un grand nombre de notabilités, parmi lesquelles figurait l'Académie des beaux-arts presque tout entière, avaient été convoquées extraordinairement et remplissaient l'orchestre. Dans la loge d'avant-scène, attenant à celle de Leurs Majestés, ont pris place M. le maréchal Vaillant, ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts ; M. le comte Bacciocchi, surintendant des théâtres ; M. le comte de Nieuwerkerke, surintendant général des beaux-arts ; M. Auber, directeur du Conservatoire ; et près d'eux se trouvait M. Gautier, secrétaire général, ainsi que M. Camille Doucet, chef de la division des théâtres. Tout avait donc été prévu pour que la cérémonie ne perdît rien de son éclat ni de son importance.

Le spectacle commençait par *le Comte Ory* et se terminait par *le Marché des Innocents*. Entre ces ouvrages, la cantate a été dite par MM. Morère, Dumestre et Mlle de Taisy ; ces trois artistes, en habit de ville, se tenaient sur la scène, tantôt assis, tantôt debout, le cahier à la main, accompagnés par l'orchestre que dirigeait M. Georges Hainl.

On se rappelle qu'un jury composé de neuf membres, sous la présidence de M. Auber, avait décerné le grand prix à M. Sieg, élève de M. Ambroise Thomas.

Personne, nous le croyons, ne regrettera l'ancienne tribune du palais des Quatre-Nations, dans laquelle la musique était comme perchée, et luttait vainement contre les plus fâcheuses conditions d'acoustique. Nous avons assez souvent signalé ce triste état de choses pour pouvoir nous dispenser d'y revenir aujourd'hui.

Mais à l'Opéra ce sont d'autres dangers, d'autres inconvénients plus graves encore peut-être. Jusqu'à présent, par une faveur heureusement très-rare, deux ou trois cantates seulement avaient eu l'honneur d'être admises sur la vaste scène, et l'on se demande ce qu'elles y ont gagné : en sont-elles sorties plus grandes, mieux appréciées, mieux comprises? A propos de la dernière, exécutée il y a quatre ans, et qui avait pour auteur le jeune Paladilhe, nous avons exprimé notre opinion sur une épreuve pour laquelle évidemment les cantates ne sont pas faites. Ni le cadre exigu de l'espèce de drame qui leur sert de prétexte, ni leurs humbles proportions musicales ne leur permettent de un leur rang à côté de productions du plus haut bord.

Les chante-t-on comme au concert? les interprètes demeurent immobiles et glacés, et le public aussi par conséquent. Veut-on employer les costumes et le décor? l'œuvre n'en paraît que plus étriquée, plus mesquine : de cette misère au ridicule il n'y a qu'un pas.

Pour nous, introduire la cantate au théâtre de l'Opéra, c'est à peu près comme si l'on exposait dans le salon carré du Louvre les petites toiles, les esquisses des concurrents pour le prix de peinture, ou comme si l'on faisait lire à l'Académie française les discours et les amplifications qui ont mérité des prix au concours général.

Nous n'en rendons pas moins un sincère hommage aux généreuses intentions qui se sont associées, pour honorer, relever, ennoblir le concours du prix de musique. On ne pouvait les manifester avec plus d'éclat qu'en ouvrant la plus belle salle de Paris au vainqueur de ce concours; mais son intérêt ne se serait-il pas accommodé d'une situation plus modeste? Un élève lauréat n'est, après tout, qu'un élève. Pour être bien jugé, son travail ne demande qu'une petite enceinte, un auditoire peu nombreux, mais intelligent, et bien pénétré de cette idée qu'il ne va écouter qu'un essai. Les murailles de l'Opéra ne sont-elles pas trop exigeantes, et celles d'une simple école ne conviendraient-elles pas mieux à une cérémonie dont le caractère doit être celui de l'encouragement bien plutôt que celui du triomphe?

Tous ceux qui connaissent M. Sieg et qui l'ont suivi dans ses études, s'accordent à trouver en lui le tempérament, la séve d'un bon compositeur; mais il est encore bien jeune, et ses plus saillantes qualités ne sont point encore venues au point de saisir un public étranger à l'art musical. A l'Opéra, la foule demande des artistes dans toute leur maturité, dans toute leur plénitude. Dans l'enceinte du Conservatoire, on se contenterait à moins; aussi pensons-nous que le Conservatoire est le véritable terrain des lauréats, ainsi qu'il l'est des concurrents, et que nulle part ailleurs on ne saurait écouter ni juger mieux des cantates.

PAUL SMITH.

LA MUSIQUE ET LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XVIIIe SIÈCLE.

(5e article) (1).

Les salons de Louis de Bourbon consolèrent « *les grands gourmets* » de la fermeture de l'hôtel de Soissons. Louis de Bourbon, comte de Clermont, chevalier des ordres, pair de France, abbé commandataire de Saint-Germain des Prés, colonel, mestre de camp, « homme de cour, homme d'église, homme d'épée, grand et singulier seigneur, moitié clerc et moitié héros, et qui avait besoin de la permission du pape pour mener au feu ses trois régiments. » Ce que l'abbé de Saint-Germain n'avait pas besoin d'aller dire à Rome, c'est que son hôtel de la rue de Richelieu recevait chaque semaine l'Opéra et ses trois merveilles : la voix de Lemaure, le jarret de Dupré, la jambe de la Camargo! La Camargo, cette déesse des tambourins, l'ivresse des ballets, danseuse qui rajeunit la danse en lui donnant la liberté, l'enjouement, la folie, l'avenir! Dans ce royal hôtel, où se presse aujourd'hui la pâle et studieuse population des bibliothèques, ce fut une vie de plaisirs caressée par la musique, vie qui chante encore en riant dans cette lettre aimable du comte de Clermont :

« A M. DE BILLY, COMMANDANT LE RÉGIMENT D'ENGHIEN.

» *Ce 11 février 1749.*

» La fièvre impitoyable vous a forcé d'abandonner Melpomène, Thalie, Therpsicore et les marionnettes lyriques. La prévoyante saignée, la secourable émétique et la sage rhubarbe vous rendront brillant de corps, petillant d'esprit aux vœux de la troupe qui a un extrême besoin de vous pour pouvoir commencer ses répétitions.

» Polichinel vous appelle à son secours; dame Gigogne vous attend à sa toilette, et le grand *Maumoubatchoulicaraca*, autrement nommé le père Duchemin, n'a qu'un cri après vous. Notre belle chanteuse s'arrache une boucle du chignon chaque fois qu'elle pense qu'elle est éloignée de son compositeur favori; elle y pense cent fois dans les vingt-quatre heures, c'est cent boucles qu'il lui en coûte par jour, elle n'en a que cinq cents à son chignon, voilà trois jours que vous êtes absent, ce sont donc déjà trois cents boucles qu'elle s'est arrachée; il ne luy en reste plus que deux cents. Si vous êtes encore deux jours absent, vous trouverés la pauvre Mathurine chauve comme un chien turc.

» J'assemble actuellement les virtuoses, corno primo, corno secondo, violino cello, violeta violino, aubois, trompette marine, flageolet, contrebasse, fifre, timballes, viel, guimbarde, flûte douce, flutte à l'oignon, chalumeau, cornemuse, musette, castagnette, tambourin, trombone, orgue, orgue de Barbarie, timpanon, harpe, clavecin et épinette pour exécuter vos divins menuets, dont on va tirer les partitions nécessaires pour leur exécution. Mlles Leduc répéteront ce soir, et il vous sera mandé tout de suite le plaisir que nous aurons eu à nous abandonner au charme de la gracieuse mélodie dont vous venés d'orner nos concerts et nos danses. »

Si la musique fut le prétexte et l'indispensable conviée des fêtes de la Régence, de Louis XV et de son successeur, ceux qui l'accueillirent avec l'ostentation la plus marquée ne l'aimèrent toujours pas exclusivement et pour elle-même. Il est un homme cependant, et l'un des plus grands seigneurs de cette époque, qui lui voua un culte sans partage, qui lui consacra les loisirs de sa vie si douloureusement traversée, un homme qui résume en lui le modèle et le type le plus complet du dilettantisme au XVIIIe siècle. J'ai nommé Louis-Jules Mancini-Mazarini, dernier duc de Nivernais, ministre d'Etat, ambassadeur et l'un des quarante de l'Académie française.

De sa mère, une Spinola, et de son père, François Mancini, le duc de Nivernais tenait l'esprit et le goût des arts héréditaires dans sa maison. « Ce petit-neveu de Mazarin, — a écrit M. Sainte-Beuve, — fut l'un des plus vifs amateurs de musique du siècle dernier. » Au lendemain des campagnes de Bohême et de Bavière, miné par les fièvres, il quittait le service et faisait des adieux lyriques à son régiment. L'Académie le choisissait à vingt-sept ans, — pour remplacer Massillon! — et sur la marge des cahiers de séance, comme

(1) Voir les n°s 42, 43, 44 et 46.

sur les albums du Moulin-Joli et d'Ermenonville, quand Ermenonville était à la mode, il notait, en se jouant, des romances dont quelques-unes valent celles du président Hénault et qu'il dédiait *à Délie*, à sa femme. Il était assez piquant, au XVIIIe siècle, d'être amoureux de sa femme : le duc de Nivernais le fut, du moins quelque temps, et en musique.

Ambassadeur à Rome, de 1740 à 1752, il écrivait la musique des opéras de son commensal et ami la Bruère, collaborateur de Rameau, rédacteur au *Mercure*, homme d'esprit et de talent qui, s'il avait vécu, aurait appris au public à distinguer son nom de celui de son presque homonyme. Ambassadeur à Berlin en 1756, il faisait la conquête de Frédéric par son goût éclairé des arts ; et le roi-philosophe écrivait à Maupertuis : « Je suis bien malheureux que le duc de Nivernais ne soit pas né à Berlin, il ne sortirait pas de chez moi. » Ambassadeur à Londres, il traduisait en vers les chœurs d'*Aminte*, l'Amaryllis du *Pastor Fido*, un oratorio de Métastase, écrivait la vie des troubadours du Périgord, de la Saintonge et du Velay, mettait leurs *sirventes* en musique, faisait sa partie de violon au concert, et chantait de sa petite voix flûtée comme sa poésie la romance en vogue :

D'aimer jamais si je fais la folie...

pendant les fêtes toutes parisiennes qu'Horace Walpole donna à sa résidence de Strawberry-Hall, à Mmes de Boufflers et d'Usson.

La fonction du duc de Nivernais, si on la demande, fût proprement d'être le plus aimable maître des cérémonies de la société française. Il ne passait pas à Paris un souverain étranger, un prince Henri de Prusse, une grande-duchesse de Russie, que le duc ne les fêtât, rue de Tournon ou à Saint-Ouen, par quelques couplets impromptus, par quelque concert, quelque opéra de sa façon. Au dernier acte de ses pièces, nous dit Grimm, il paraissait lui-même, « et les lunettes sur le nez, n'en avait pas moins de grâce à chanter des couplets de circonstance. » Il cherchait même, autant que possible, à rattacher le programme de ses concerts à une action dramatique, sorte d'impromptu qui tient le milieu entre la bergerade et le proverbe, entre « la comédie de paravent » et l'opérette moderne. Cette mise en scène, un peu puérile, aboutissait à un souper où les couplets alternaient avec les rondes, et les convives se séparaient à minuit, ravis de l'affabilité joyeuse du maître de la maison, et associant dans leurs éloges la délicatesse de la chère à l'heureux choix du programme, la saveur des grands crûs au talent des artistes.

La Révolution, en éclatant, ne surprit pas le duc de Nivernais ; il avait eu tout le temps de se faire à ses menaces et à ses rigueurs. Il baissa la tête sous la tourmente, sans avoir eu la pensée d'émigrer. Arrêté en 1793, emprisonné aux Carmes, il y passa une année donnée tout entière à la musique, qui ménageait à son âme des consolations imprévues. Le 9 thermidor le délivra et le rejeta ruiné, dépouillé, dans son hôtel en ruines et désert. Sous la poussière et les débris, il retrouva un vieux clavecin, un violon des anciens jours, et il se reprit à chanter, à se chansonner lui-même, *Bocotum in acre crasso*, et il songea à ses amis, et il s'occupa encore, dans ses pauvres loisirs, à leur plaire, à leur être gracieux. On revient toujours à ses commencements, à ce que l'on aima à l'aube de sa vie !

L'honneur du duc de Nivernais, son originalité mémorable sera dans cette fin, dans la manière unique et douce dont il supporta, soutenu, rasséréné par l'harmonie, la ruine et le complet dépouillement. Ce dilettante aimable, cet idéal de l'abbé de Bernis, ce musicien élégant et frivole devint — *citoyen Mancini* — un modèle aisé de courage, de philosophie tranquille et sereine, sans rien perdre de son talent ; et il montra que s'il aima de tout temps les muses légères, il avait bien réellement en lui une parcelle de l'âme d'Horace.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La suite prochainement.*)

MÉLODIES ET CHANTS RELIGIEUX

de Meyerbeer (1).

Les mélodies de Meyerbeer, ses chœurs non destinés au théâtre, *ses Sérenades* forment dans l'œuvre colossal de cet illustre maître un faisceau de chefs-d'œuvre originaux, dont la composition exquise a plutôt restreint qu'étendu la popularité. Une étude attentive de ces productions multiples prouve que Meyerbeer a révélé dans les mélodies tout un côté intime et inconnu de son génie ; il y a traduit toutes les aspirations de son âme si profondément empreinte de fervente piété, de mélancolie et de mystère. On y sent que la nature n'avait pas de voile pour lui et qu'il en a su admirer et aimer les beautés chastes et pures. Il nous attire au dehors ; il nous montre la silhouette gracieuse des montagnes bleuissantes au loin, il nous fait asseoir près du ruisseau, il écoute le flot couler, et nonchalamment couché sur la rive il cueille les fruits mûrissants aux vertes branches de l'arbre.

Le Chant de mai, doux et délicieux, frais et embaumé, est un paysage lumineux et où la vie déborde. Le *Chant des moissonneurs vendéens*, *ma Barque légère*, s'inspirent des vivaces et suaves idylles où la muse française se complaît si souvent. *La Sicilienne*, *Mina*, *les Souvenirs*, semblent avoir pris naissance sur les bords fortunés de la mer napolitaine par une bienfaisante matinée de printemps. *Rachel* et *Nephtali* résument avec une sobriété chaste une émotion contenue, toutes les langueurs ineffables, les mystérieuses aspirations des belles amours, des tendresses bénies comme nous les a racontées la Bible.

Puis voici les accents austères : *le Poëte mourant*, où Meyerbeer a fait s'éplorer et saigner la plainte désolée, éperdue de Millevoye ; *le Chant du dimanche*, *Fantaisie*, *le Moine*, *le Trappiste*, *au Tombeau de Beethoven*, qui sont un hommage au génie grave, à la muse pensive de l'Allemagne. Ces mélodies, dont chacune à part forme un poëme achevé, sont toutes diverses de ton, d'inspiration, d'accent et de couleur. Elles composent dans leur ensemble un tout essentiellement nouveau, qui ne rappelle en rien les mélodies de Schubert ni les romances sans paroles de Mendelssohn. Elles émanent d'une pensée également créatrice, spontanée et sincère, mais toute différente. La personnalité vigoureuse de Meyerbeer s'y fait jour constamment. C'est un vin généreux qu'il ne faut pas boire à pleine coupe et en une seule fois. Il faut méditer ces mélodies après qu'on en a ressenti l'émotion salutaire et ainsi l'on en double l'effet. La facture en est merveilleuse. L'auteur les a écrites pour qu'elles soient accompagnées par le simple piano. Mais il s'est laissé entraîner par sa facilité à manier les sonorités et les rhythmes ; tout y est travaillé avec la subtilité des détails, la finesse de touche que les peintres hollandais mettent à leurs tableaux. On prend toujours un nouveau plaisir à y étudier, à y découvrir l'ingénieuse succession des modulations, les combinaisons imprévues des rhythmes et des harmonies, toutes les ciselures éblouissantes d'où se détache si nettement la mélodie, comme l'oiseau qui vole au-dessus d'un jardin féerique. Ce sont de merveilleux tableaux, et dans leur cadre restreint la main habile du maître a su condenser toute la puissance de sa pensée. Ce sont en réalité des créations immenses, dont les lignes rapprochées, les contours précisés, répondent admirablement au sentiment contemporain. Comme accompagnement, le piano s'y révèle avec des effets tout à fait inattendus, toujours piquants. On y reconnaît que Meyerbeer est resté constamment le virtuose original que sa jeunesse avait révélé ; à ce point de vue, ses mélodies seront un incomparable modèle pour tous les compositeurs de *Lieder* et pour

(1) Cet article est l'appendice et le complément de celui que nous avons publié dans le numéro du 17 juillet dernier sous ce titre : *Des mélodies de Meyerbeer et de ses œuvres en général relativement au piano.*

les personnes qui veulent se rendre compte des ressources que le piano offre à l'accompagnement du chant.

En dehors des œuvres théâtrales et des mélodies, Meyerbeer a écrit pour l'Allemagne un certain nombre d'œuvres qui, depuis longtemps, enrichissent le répertoire des sociétés musicales. Dans ce nombre, il suffira de citer *la Fête à la cour de Ferrare*, composée pour une fête donnée par le roi de Prusse; une grande cantate pour quatre voix d'hommes et chœur, poésie du roi de Bavière; une *Ode au sculpteur Ranch*, pour soli, chœur et orchestre, exécutée pour l'inauguration de la statue de Frédéric le Grand; et dans le genre sacré un recueil de sept chants religieux sur les paroles de Klopstock; un *Stabat Mater*, un *Miserere*, un *Te Deum*, douze psaumes à double chœur.

Le 91e psaume de David à huit voix et solos signale en Meyerbeer une étude toute particulière du genre sacré avec des vues qui diffèrent sensiblement de celles qui l'ont guidé dans la composition de la musique religieuse de ses opéras. On sait ce que c'est que la grande école musicale fondée par Palestrina. Cette école, dont Allegri, Jomelli, Baj et Leo furent les plus illustres soutiens, considérait la voix humaine comme seule digne de chanter Dieu. Les instruments, l'orgue même sont bannis des œuvres de ces maîtres. La variété des timbres de la voix, la division de la masse chorale à deux ou trois chœurs leur fournissent leurs plus grands effets. Les périodes musicales sont larges, les modulations affectent la plus grande simplicité et ne sortent pas des limites de la gamme principale. Cette simplicité de moyens leur suffisait et ne les empêchait pas d'émouvoir profondément les âmes religieuses.

Meyerbeer a voulu renouveler cette grande école, mais il a cherché à introduire dans la musique sacrée allemande un élément plus onctueux, plus vibrant, il voulait que les chœurs composés sous cette inspiration, en rappelant l'école de Palestrina, évitassent le ton de glaciale et morne austérité que l'on peut reprocher aux thèmes sévères et rapides où se complaît trop l'école allemande, Mendelssohn y compris. Ses chœurs, et le 91e psaume notamment, composés dans cette intention, sont privés du concours des instruments, le principe de la division des masses chorales y est adopté ainsi que celui des mélodies larges et simples; l'œuvre entier, nouveau par son caractère d'ancienneté même, est d'une grande fraîcheur et d'une étonnante virtualité. Quel dommage que Meyerbeer n'ait pas eu le temps d'achever le retour complet qu'il projetait aux traditions pures de l'école de Palestrina! Nul plus que lui, par la nature de ses inspirations, sa science immense, sa critique finement aiguisée et clairvoyante, n'était à même de réaliser ce grand progrès rétrospectif.

Les mélodies du 91e psaume sont d'une distinction irréprochable. Les thèmes fondamentaux sans efforts, sans entraves, se distribuent au milieu des huit parties, passant alternativement de l'un à l'autre chœur comme les rayons lumineux que l'on voit circuler sous les arceaux des temples. L'effet est augmenté par des modulations auxquelles l'auteur a réservé tous ses prestiges. Le goût le plus pur a dicté ces arabesques capricieuses qui s'enroulent autour des phrases principales. Il y a surtout une mélodie proposée d'abord par le ténor, qui passe ensuite de voix en voix, à travers les deux chœurs et dont l'effet est magique. Les voix de basse descendent à de très-grandes profondeurs; il y a des *mi*, des *ré*, des contre *ut*. Ces notes exceptionnelles donnent à l'exécution une indescriptible majesté, et un auditeur qui a entendu exécuter ce psaume à l'admirable chœur de la chapelle impériale de Saint-Pétersbourg, en a conservé un très-vif souvenir. Il nous a même signalé comme ayant toujours produit le plus grand effet, la *fugue finale* de ce même psaume, où par une combinaison tentée pour la première fois, Meyerbeer a obtenu un effet imprévu d'originalité. Dans cette fugue, *alla breve*, l'un des chœurs écrit suivant les tendances de l'école musicale moderne, se détache sur l'autre chœur contenu dans les sévérités de la forme classique. Pour réussir dans cette tentative, il fallait un homme de génie, et Meyerbeer s'est rencontré.

MAURICE CRISTAL.

REVUE DES THÉATRES.

VAUDEVILLE : *la Jeunesse de Mirabeau*, pièce en quatre actes, par M. Aylic Langlé; *les Erreurs de Jean*, comédie en un acte, par M. Verconsin. — AMBIGU : *l'Ouvrière de Londres*, drame en cinq actes, par M. Hostein.

Il est certains personnages historiques qu'il n'est pas facile de mettre à la scène, et Mirabeau est de ce nombre. L'auréole fulgurante qui resplendit au front du célèbre tribun est bien faite pour donner le vertige aux plus audacieux. Aussi croyons-nous qu'on n'a jamais essayé de le représenter dans tout l'éclat de son rôle politique; mais la renommée de Mirabeau ne date pas seulement du jour où sa puissante voix a retenti sous les voûtes de la Constituante. Avant d'être le plus grand orateur des temps modernes, il avait été, dans la première partie de sa vie, le héros d'un roman d'amour, qui le montre sous un aspect tout autre que celui sous lequel on a coutume de l'envisager, et c'est par ce côté humain qu'il rentre dans le domaine de l'action théâtrale. Déjà, en 1831, sur cette même scène du Vaudeville où nous le retrouvons aujourd'hui, on a risqué une comédie en deux actes, intitulée *Sophie et Mirabeau*, qui a vécu... ce que vivent les roses. *La Jeunesse de Mirabeau* aura-t-elle une existence plus prospère et plus longue? A en juger par l'accueil que le public lui a fait tout d'abord, c'est ce qui ne semblerait pas faire l'objet d'un doute. En attendant, disons ce que le roman de Mirabeau est devenu sous la plume de M. Aylic Langlé.

Nous sommes chez Mirabeau le père, le philosophe de l'école encyclopédique, qui se faisait appeler l'*ami des hommes* et qui traitait, dit-on, ses enfants et ses serviteurs comme des nègres. Il donne une fête présidée par sa maîtresse, Mme de Pailly, quand, tout à coup, son fils, échappé du château d'If, où il le tenait enfermé pour quelques escapades de jeunesse, se dresse devant cette courtisane qui a pris la place de sa mère et dont elle porte les bijoux qu'il lui arrache en présence de tout le monde. Arrêté de nouveau, il est envoyé au fort de Joux, sous la garde de M. de Saint-Mauris, gouverneur du fort. M. le marquis de Monnier, président à Pontarlier, a été témoin, avec sa femme, de l'insulte faite à Mme de Pailly. Là où le mari n'a vu qu'un délit digne de la répression la plus sévère, Sophie de Monnier a puisé un sentiment d'admiration qui prend bientôt le caractère d'une forte et énergique passion. Mirabeau, défendu par Gensonné, le futur Girondin, intente un procès à son père; mais débouté de ses légitimes prétentions, il s'évade encore une fois de sa prison et s'enfuit en Hollande en enlevant Sophie.

Poursuivi par la haine paternelle et par la jalousie de son geôlier, il a été condamné à mort, et il est dépisté par l'agent de police Brugnières qui demande son extradition. Il pourrait facilement s'éloigner, mais il faudrait abandonner Sophie qui, de son côté, a été condamnée à passer le reste de ses jours dans le couvent des Dames repenties de Besançon. Il préfère donc demeurer auprès d'elle, et tous deux sont livrés. Cependant M. de Monnier a obtenu du roi le droit de grâce, et il en use envers Mirabeau, à condition que Sophie renoncera à son amant et réintégrera le domicile conjugal. Cette dernière clause est acceptée; mais en sauvant la vie de Mirabeau, Sophie a fait le sacrifice de la sienne, et elle se tue au moment de rentrer sous la puissance de son mari.

Malgré les précédents qu'on pourrait invoquer en faveur de ce drame, sa couleur est un peu sombre pour le Vaudeville, et il serait, selon nous, mieux placé au boulevard; néanmoins, il faut lui savoir

gré des qualités littéraires qu'on y découvre çà et là, et qui lui donnent un air de parenté à peu près suffisant avec les ouvrages de MM. Dumas fils, Emile Augier, Octave Feuillet et Théodore Barrière, que leurs dénoûments lugubres n'ont pas empêché de réussir à ce théâtre. L'exposition est excellente, mais l'intérêt languit un peu pendant les actes suivants, et ne se relève que dans les dernières scènes.

La pièce est, du reste, remarquablement interprétée. Sous le véritable masque de Mirabeau qui, comme on le sait, n'était pas un modèle de perfection idéale, Febvre produit un grand effet; Mlle Fargueil, à force de talent, fait presque illusion sous les traits de la jeune et belle Sophie de Monnier. Félix, Parade, Delaunoy, Munier et Mlle Francine Cellier concourent, chacun pour leur part, à un ensemble qui ne laisse rien à désirer.

On a joué dernièrement, au même théâtre, une petite pièce de M. Verconsin, qui, sans être un chef-d'œuvre, peut passer incontestablement pour un très-beau lever de rideau. Cela s'appelle *les Erreurs de Jean*. Dans une maison dont la maîtresse fait des proverbes en vers pour le divertissement de sa société, ce Jean, Champenois balourd et niais, arrivé depuis peu de sa province, assiste sans cesse à des répétitions, où la fiction prend à ses yeux les proportions d'une terrible réalité. Il se figure que le capitaine Tancrède fait à Mme de Beauséant une cour assidue, et il le dénonce au mari, puis sa vanité aidant, non moins que sa bêtise, il s'imagine que sa maîtresse est amoureuse de lui. Dans toutes les erreurs de Jean, il y a pourtant quelque chose de vrai, ou peu s'en faut : c'est le commerce de galanterie qui, grâce aux proverbes, s'est établi entre Mme de Beauséant et l'entreprenant capitaine. Mais Jean a si bien embrouillé l'écheveau de ses confidences, que l'explication provoquée par le mari tourne à la confusion du Champenois, et qu'il est chassé sans pitié.

Ce petit acte est vif, alerte et gai ; le rôle de Jean, parfaitement joué par Saint-Germain, lui fera le même honneur que le rôle du même genre qui est joué par Lesueur dans *le Chapeau d'un horloger*.

M. Hostein, non content de diriger avec habileté le théâtre du Châtelet, a, paraît-il, la noble ambition de consacrer ses loisirs à la fortune de ses rivaux. *L'Ouvrière de Londres*, que l'Ambigu vient de représenter, est un drame de sa façon, et dont il s'est borné à emprunter les principales situations à un roman anglais de miss Braddon, qui a pour titre *les Réprouvés*. Sans nous arrêter à la constatation des ressemblances qui doivent exister entre le livre et la pièce, nous essayerons de raconter en quelques mots le sujet de cette dernière. Marguerite, l'ouvrière de Londres, partage ses affections entre un père et un mari qui la quittent tous les deux, Jocelyn, son mari, pour obéir à de mauvais instincts qui lui conseillent le changement, et Vilmott, son père, pour accomplir une vengeance qui est désormais le but de sa vie. Ce Vilmott, entraîné par la faiblesse de son caractère, a commis jadis des faux dans le but de venir en aide à son ami Henry Dumbar qui l'a lâchement trahi, après avoir profité de son crime. Vilmott a longtemps perdu de vue Henry Dumbar ; mais un jour, son frère l'a mis, sans le savoir et surtout sans le vouloir, sur la trace du félon, et voilà pourquoi Vilmott a quitté sa fille. Celle-ci apprend bientôt que son père a succombé dans la lutte contre Dumbar, et sur-le-champ elle quitte tout pour s'attacher à la perte du meurtrier, aidée qu'elle est dans ses projets par un habile agent de police. A la suite de plusieurs péripéties qu'il est inutile de rapporter, Marguerite se trouve enfin en présence de Dumbar et elle reconnaît... Mais avant d'aller plus loin, il est bon d'apprendre au lecteur que Vilmott a complétement réussi à se venger de son déloyal ami ; seulement pour déguiser le meurtre dont il s'est rendu coupable, il a pris les papiers, les habits, le nom de sa victime. Il passe donc pour Henry Dumbar, et comme celui-ci, en fuyant l'Angleterre, y avait laissé une fille, Vilmott-Dumbar se voit forcé de l'accueillir. Or, la jeune Laura, en l'absence de son père, a fait choix d'un fiancé, et, à son retour, elle le lui présente. O surprise ! ce fiancé, c'est Jocelyn, le mari de Marguerite, et non-seulement Marguerite retrouve son père dans la personne de Dumbar, mais en même temps elle retrouve son mari tout prêt à devenir bigame. Que faire et comment sortir de cette impasse ? Marguerite elle-même a dénoncé son père, et l'agent de police a mis la main sur sa proie. Mais Vilmott se fait justice et sauve, en se tuant, l'honneur de son nom ; quant à Jocelyn, il se repent et il obtient le pardon de Marguerite.

Nous n'entreprendrons pas de faire ressortir les invraisemblances qui fourmillent dans ce drame ; elles sautent aux yeux. Mais comme, en résumé, les faits ne sont pas tout à fait impossibles, et qu'ils sont adroitement justifiés, l'intérêt n'en souffre point. Il atteint au contraire un tel degré d'intensité, que du premier acte jusqu'au dernier, il n'y a pas un moment de repos pour le spectateur qui suit l'action avec une anxiété croissante, et qui, en proie à une sorte de cauchemar, ne parvient à respirer que lorsque l'auteur veut bien enfin le lui permettre. Mme Marie Laurent a des accents fort dramatiques dans le rôle de Marguerite, et elle est bien secondée par Clément Just, par Faille et par Mlle Clarisse Miroy, qui a quitté subitement les Bouffes-Parisiens pour venir prêter son concours à *l'Ouvrière de Londres*.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** La représentation des *Huguenots*, donnée dimanche au théâtre impérial de l'Opéra, avait rempli la salle. Elle a été fort belle; Mme Marie Sax, admirable dans le rôle de Valentine, a plusieurs fois soulevé l'enthousiasme; Morère a très-convenablement rempli celui de Raoul, et quant à celui de Marcel, dire qu'il a été chanté par Obin, c'est constater le talent supérieur avec lequel il a été interprété. — Lundi et mercredi on a joué *Roland à Roncevaux*.— Le mercredi, Mme Gueymard, indisposée, a été remplacée dans le rôle de la comtesse Alde par Mlle de Taisy. — Jeudi a eu lieu la représentation extraordinaire au bénéfice de Bouffé. Cette représentation a été magnifique et a produit près de 25,000 francs; elle a été honorée de la présence de S. A. R. le duc de Brabant. — Vendredi, entre *le Comte Ory* et *le Marché des Innocents*, a été solennellement exécutée la cantate de M. Sieg, lauréat du Conservatoire, *Ivanhoe*. Elle a été chantée par Mlle de Taisy, MM. Morère et Dumestre.

*** *Guillaume Tell* sera joué aujourd'hui par extraordinaire à l'Opéra.

*** Les artistes chargés d'interpréter les rôles de *l'Africaine* apportent le plus grand zèle à l'accomplissement de leur tâche; plusieurs savent déjà complétement les quatre premiers actes et le cinquième vient de leur être distribué. Les répétitions au théâtre pourront donc commencer dès les premiers jours du mois prochain. Tous sont unanimes à dire que Meyerbeer n'a rien écrit de plus grandiose et en même temps de plus mélodique. L'exécution des décors est en pleine activité, et tout fait espérer que le terme de février assigné à la représentation de *l'Africaine* ne sera pas dépassé.

*** La représentation de la *Traviata* donnée jeudi au théâtre Italien a été l'occasion d'un nouveau triomphe pour Adelina Patti. Elle a été rappelée quatre fois après le premier acte aux acclamations de la salle entière. Elle n'a pas provoqué moins d'enthousiasme dans le troisième acte, où la vérité saisissante de son jeu émeut si profondément, et fait de cette jeune et inimitable artiste une véritable tragédienne.—Hier on a donné *Norma* avec Mme Lagrange et Fraschini, et aujourd'hui *Don Giovanni*, chanté par Mmes de Lagrange, Adelina Patti, Delle-Sedie, Baragli et Scalese. Deux divertissements accompagneront l'entrée de Zerlina et de Mazetto et le bal chez Don Juan.

*** C'est dimanche prochain que Brignoli doit faire son apparition sur le théâtre Italien dans *Marta*; il chantera le rôle de Lionel, et Mlle Adelina Patti celui de Marta.

*** Le théâtre des Variétés prépare sa grande pièce d'hiver dont les représentations auront lieu au commencement de décembre. Cette fois la musique d'Offenbach va se trouver transplantée du passage Choiseul au boulevard Montmartre. *La Belle Hélène* est un opéra-bouffe en trois actes dont le poëme est de MM. H. Meilhac et Lud. Halévy. Le théâtre

des Variétés si renommé pour sa mise en scène s'est encore surpassé dans l'éclat des décors et des costumes. Les chœurs sont renforcés, l'orchestre est augmenté, enfin la direction n'a rien épargné pour faire grandement les honneurs de la scène au compositeur si populaire qui va livrer sa première bataille lyrique à ce théâtre. Les bruits de coulisses permettent de présager aux auteurs une victoire éclatante. On dit la pièce des plus amusantes; quant à la musique, il paraît que jamais Offenbach n'en a fait de plus spirituelle et de plus entraînante. Non-seulement cet opéra sera parfaitement joué, ce qui d'ailleurs est une habitude au théâtre des Variétés, mais encore il sera très-bien chanté. Sans compter Dupuis qui certes est un de nos meilleurs ténors comiques et qui jouera Pâris, nous aurons Couderc dans le rôle d'Agamemnon, Greuier dans celui de Calchas, Kopp dans celui de Ménélas; Guyon jouera Achille, Hamburger et Auder joueront les deux Ajax. Le rôle d'Oreste est confié à Mlle Silly; enfin Mlle Schneider a été spécialement engagée pour le rôle de la belle Hélène. Jamais la musique bouffe n'aura eu de plus brillants interprètes, et avec de tels éléments le succès de l'enlèvement d'Hélène est assuré d'avance.

*** M. Mestepès, auquel les commanditaires des Bouffes-Parisiens avaient confié l'administration de ce théâtre, vient de se démettre de ses fonctions.— M. Hippolyte Lefebvre, ancien régisseur du Vaudeville et de l'Ambigu, est nommé régisseur de la scène. — On annonce que MM. Najac, Deulin et Grisar ont retiré la pièce qu'ils devaient y faire représenter sous le titre du *Parapluie enchanté*, et que M. Boulanger a fait suspendre les répétitions de son opérette *la Jeunesse de Don Juan*.—Arnal a été engagé; son début aura lieu dans *Passé minuit*, transformé en opérette par M. Deffès, et qu'il jouera avec Désiré.

*** Les recettes brutes des théâtres impériaux subventionnés, des théâtres secondaires, concerts, etc., ont atteint dans le mois d'octobre le chiffre de 1,797,055 fr. 08 c.

*** M. Ritt, directeur associé du théâtre impérial de l'Opéra-Comique, vient d'avoir la douleur de perdre son père.

*** Nous apprenons que, par une décision récente, l'opéra français ne fera plus partie des spectacles de Bade. Les sacrifices que s'est imposés M. Beuazet pour naturaliser, au delà du Rhin, un genre si populaire en deçà auront eu du moins pour effet de mettre en lumière des œuvres parmi lesquelles se distinguent *la Colombe*, de Gounod; *Beatrice et Benedict*, de Berlioz; *Erostrate*, de Reyer; *Nahel*, de Litolff. Toutes ces partitions vivront dans la mémoire de ceux qui les ont entendues à Bade, et il en sera de même des autres opéras, signés de Victor Massé, Gevaert, Membrée, Boieldieu, Schwab, Vogel, Vivier, Pascal, Clapisson, Héquet, Rosenhain, Boulanger, Greive, Mme de Grandval, etc. A ces noms allaient succéder ceux de Leo Delibes, G. Bizet, Th. Semet, Albert Grisar, E. Ortolan, Alfred Mutel, Auguste Lippmann, Félicien David, etc., auxquels des succès non moins flatteurs semblaient assurés.

*** La commission chargée de l'érection du monument à la mémoire d'Halévy, s'est réunie pour la dernière fois, jeudi, au Conservatoire, sous la présidence de M. Auber. Dans cette séance, il ne s'agissait que de régler les comptes et de solder les mémoires non encore acquittés. Le produit total de la souscription s'était élevé au chiffre de 36,276 fr. 80 c., et cette somme a suffi à couvrir toutes les dépenses. Il est vrai que la concession du terrain est due à la ville de Paris et que le marbre de la statue a été donné par le ministre. Des remercîments ont été votés à M. Lebas, l'architecte, et à M. Duret, le sculpteur, pour le désintéressement non moins que pour le talent dont ils ont fait preuve dans cette circonstance. C'est à leur digne concours que nous devons le plus beau monument élevé jusqu'ici à la gloire d'un artiste musicien.

*** Aujourd'hui dimanche, 20 novembre, à 2 heures, cinquième concert populaire de musique classique. En voici le programme : 1° ouverture de *Sémiramis*, de Rossini; — 2° symphonie en *si* bémol, op. 38 (première audition), de Robert Schumann; — 3° hymne (par tous les instruments à cordes), de Haydn; — 4° *la Séparation*, romance pour cor, de Lorenz, exécutée par M. Mohr, professeur au Conservatoire; — 5° symphonie en *ut* (allegro, andante, menuet, finale), de Beethoven. — L'orchestre sera dirigé par M. J. Pasdeloup.

*** Mlle de Lapommeraye vient de terminer une série d'engagements qu'elle avait contractés avec les sociétés philharmoniques de province, où elle a chanté avec le plus grand succès, et elle est de retour à Paris. Mlle de Lapommeraye, qui s'est vouée au professorat, y compte beaucoup d'élèves et va reprendre le cours de ses leçons de chant.

*** Une dépêche télégraphique de Madrid, en date du 18 novembre, annonce comme suit la réouverture du théâtre Royal : « Hier, *Robert le Diable*. — Magnifique succès. — Grands applaudissements et rappels nombreux pour la Penco, la Vitali, Nicolini et Selva. — Exécution irréprochable, chœurs et orchestre parfaits. — Mise en scène splendide. — Les plus mal disposés n'ont rien trouvé à reprendre et ont joint leurs applaudissements à ceux de la masse du public. »

*** On nous écrit de Lisbonne : « A la suite du succès qu'elle a obtenu dans l'opéra *Safo*, Mme Borghi-Mamo vient d'être rengagée pour la saison prochaine 1865-1866. — Dans quelques jours *Marta* sera représentée; l'interprétation en est confiée à Mmes Volpini et Patti, MM. Mongini et Marinozzi.

*** M. Pierre Benoît, jeune compositeur belge, auteur d'œuvres religieuses qui ont été fort appréciées dans son pays, vient d'arriver à Paris pour essayer d'y faire représenter deux opéras dont il a composé la musique sur les libretti d'un de ses compatriotes, M. Joseph Vilbert, littérateur distingué.

*** Le Pape vient de décerner à M. Dœhring, professeur au Conservatoire à Dresde et musicien de mérite, la croix de chevalier de l'ordre de Saint-Sylvestre.

*** L'éminent pianiste compositeur Léopold de Meyer est recherché avec empressement depuis son retour à Paris, et ses succès dans les salons aristocratiques sont des plus flatteurs. Quoique l'élite de la société parisienne n'ait pas encore quitté la campagne, M. Léopold de Meyer a dû céder aux instances de Mme la marquise Tamisier, de la duchesse Decaze, de la duchesse d'Otrante, etc. Partout la fougue juvénile du célèbre pianiste, la valeur de ses compositions sur *le Prophète*, *le Pardon de Ploërmel*, *le Trovatore*, le *Ballo in Maschera*, exécutées par lui avec l'incomparable talent qui a rendu sa réputation européenne, lui ont valu des applaudissements et des félicitations aussi enthousiastes que méritées. Chez la marquise Tamisier, Mlle Vanderbeeck, du théâtre Italien, accompagnée par Rubini; chez la duchesse Decaze, Mlle Marie Floresco, sœur du ministre de la guerre de la Moldo-Valachie, qui chante délicieusement, ont partagé les triomphes de Léopold de Meyer.

*** La fête de Sainte-Cécile sera célébrée cette année avec la plus grande pompe, grâce aux soins de l'Association des artistes musiciens de France, fondée et présidée par le baron Taylor. Mardi, 22 novembre, à 11 heures, M. Pasdeloup fera exécuter à Saint-Eustache la messe en *ut* de Beethoven, qui produisit tant d'effet l'année dernière. Mlle Wertheimber, MM. Faure et Warot, de l'Opéra, et Mlle Levielli, chanteront les soli. A l'offertoire, Alard exécutera sur le violon un andante de Beethoven. M. Batiste, organiste de la paroisse, touchera le grand orgue. Mgr Darboy, archevêque de Paris, assistera à la cérémonie. Mgr Berthauld, évêque de Tulle, prononcera le discours. On se procure à l'avance des billets d'enceinte réservée chez M. Bolle-Lasalle, trésorier de l'œuvre, 68, rue de Bondy.

*** On nous écrit de Milan : « Après une longue suite de répétitions et de retards, l'opéra nouveau de M. Gentili, *Werther*, vient enfin de faire son apparition au théâtre de la Cannobiana. Cet opéra, emprunté au roman de Gœthe, avait été représenté à Rome avec un certain succès qui ne l'a pas complétement suivi à Milan, où la réussite a été contestée. C'est le second ouvrage de ce jeune compositeur, qui donne d'ailleurs de belles espérances. »

*** Sivori est en ce moment à Trieste; il vient d'y donner un concert qui a fanatisé le public accouru au théâtre communal pour entendre le célèbre artiste.

*** M. W. Krüger, l'éminent pianiste compositeur, est de retour à Paris, où il va reprendre le cours de ses leçons.

*** Montpellier n'a pas voulu être en reste avec les théâtres qui ont rendu hommage à la mémoire de Meyerbeer. Dernièrement une représentation des *Huguenots* a été l'occasion d'une solennité qui a profondément ému l'auditoire. Après l'exécution de *la Marche aux flambeaux*, le rideau s'est levé et tous les artistes ont paru groupés autour du buste couronné de l'immortel auteur des *Huguenots*, en l'honneur duquel des vers composés par M. Minier ont été lus par M. Pougaud, aux applaudissements répétés de tous les assistants.

*** Les travaux entrepris par M. Martinet, pour ajouter une salle de concerts à ses salles d'exposition artistique, sont presque entièrement terminés, et l'inauguration de cette salle, qui réunira tous les éléments d'une élégante distraction, est très-prochaine. L'orchestre est confié à la direction de M. Debillemont; il fera exécuter simultanément des morceaux de musique classique ancienne et moderne, des ouvertures d'opéras en renom, des symphonies, de la musique légère, en un mot des programmes qui puissent satisfaire tous les goûts. Le prix d'entrée sera de 1 franc.

*** Une troupe italienne exploite en ce moment avec assez de succès le théâtre du Gymnase à Marseille. MM. Guadagnini, Tagliazucchi, Mmes Calderon et Acs en sont les principaux chanteurs. Jusqu'à présent elle a représenté *Rigoletto* et le *Trovatore*.

*** On écrit de Florence : « La première matinée musicale de la quatrième année de la *Societa del Quartetto* de Florence, a eu lieu le 1er novembre. Elle a été très-brillante; on y a exécuté la grande sonate de Beethoven, pour piano et violon, dédiée à Kreutzer; le quatuor en *mi* bémol, op. 44, de Mendelssohn, et le grand quintette de Schumann, pour piano et instruments à cordes. On a beaucoup applaudi, dans tous les morceaux, surtout dans la sonate de Beethoven, le jeu du violoniste, M. Papini. M. Joseph Ducci, habile pianiste qui se produisait pour la première fois, a obtenu le plus brillant succès. La *Societa del Quartetto* fait d'année en année de nouveaux progrès, et le nombre des associés s'est considérablement augmenté. »

*** La Société Ph. Herz neveu et Cᵉ vient de terminer le premier piano, grand modèle, sorti de sa manufacture. C'est un instrument magnifique sous tous les rapports et que le public sera prochainement appelé à apprécier.

*** Le *Musical world* et le *Guide musical* de Bruxelles ont reproduit l'article de M. Stephen Heller sur Ernst, publié dans le numéro 45 de la *Revue et Gazette musicale*; nous ne nous en plaignons pas, loin de là; mais nous serions obligés à nos honorables confrères, lorsqu'ils voudront bien nous faire des emprunts analogues, d'indiquer la source à laquelle ils ont puisé.

*** Félix Godefroid et Roger viennent de quitter Paris pour aller donner des concerts en Normandie et en Bretagne.

*** Un nouvel orgue vient d'être placé dans l'église de la Trinité du Mont, à Rome, par la Société anonyme: Etablissement Merklin-Schülze, à Paris et à Bruxelles. En octobre a eu lieu la réception officielle par M. Salvator Meluzzi, maître de chapelle de la vénérable chapelle de Julia, au Vatican. S. Em. le cardinal de Reisach, Mgr Pacca et Mgr l'évêque d'Autun, et un grand nombre de personnes d'élite, ont daigné assister aux expériences faites par le célèbre maître de chapelle Meluzzi, et ont accordé leur haute approbation à ce bel instrument, dont l'inauguration solennelle a été faite en présence de plusieurs cardinaux et évêques, hauts dignitaires et d'un public d'élite. Divers chanteurs de la chapelle Sixtine et de la chapelle Saint-Pierre ont exécuté à cette occasion plusieurs motets et chœurs, admirablement accompagnés par MM. Renaud de Vilbac, organiste de Saint-Eugène, à Paris, Duhautpas, organiste et maître de chapelle de la cathédrale d'Arras, d'Etchvery, organiste de Saint-Paul, à Bordeaux, et un Romain, M. Meluzzi fils, qui ont fait apprécier toute la beauté et la variété des effets de ce bel orgue. Les témoignages de satisfaction les plus complets et les plus encourageants ont été adressés par l'auditoire aux organistes et aux facteurs.

*** MM. Boosey et Cᵉ, éditeurs importants de musique à Londres, viennent d'acquérir la propriété pour l'Angleterre des *Dragons de Villars*. L'opéra de Maillart y sera vraisemblablement représenté avant peu, et il ne peut manquer d'y obtenir le succès qu'il a rencontré sur presque toutes les scènes de l'Europe.

*** M. Félix le Couppey ne se contente pas de former par la pratique de bons professeurs; il veut encore faire profiter de son expérience ceux qui ne peuvent suivre ses leçons du Conservatoire. Cet éminent artiste vient de publier, à la librairie Hachette, un petit volume intitulé : *De l'enseignement du piano, conseils aux jeunes professeurs*. Cet ouvrage, fort bien écrit, plein de choses judicieuses et fines, ne peut manquer d'obtenir beaucoup de succès.

*** M. César Franck aîné a donné jeudi dernier à Sainte-Clotilde sur le grand orgue de Cavaillé-Coll, une séance à laquelle assistaient grand nombre d'artistes et d'amateurs. Les morceaux de la composition de M. Franck, écrits de main de maître, ont été exécutés par lui, et l'on a remarqué dans le premier un chœur de voix humaines du plus heureux effet; et dans la grande pièce symphonique une mélodie des plus distinguée jouée d'abord sur la clarinette et reprise ensuite par les jeux de voix célestes. Cette séance, dans laquelle M. Franck s'est montré aussi savant compositeur qu'habile instrumentiste, aura prouvé une fois de plus que le niveau de l'art de l'organiste s'élève de jour en jour en France, et que les perfectionnements accomplis dans la facture moderne, loin de nuire à la composition musicale, lui prêtent au contraire un précieux et puissant concours. Le bel orgue de Sainte-Clotilde n'a pas moins brillé dans cette séance que le savant organiste.

*** Les bals masqués de l'Opéra pour cette saison commenceront samedi 10 décembre. Strauss conduira l'orchestre. Les personnes locataires de loges pour la saison sont priées de retirer les coupons avant le 1ᵉʳ décembre. Passé cette époque, l'administration en disposera. Prix d'abonnement pour la saison (treize bals) : 50 francs. S'adresser, pour la location des loges, à l'administration des bals, 3, rue Drouot.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Strasbourg*. — Le directeur de notre théâtre, M. Mutée, déploie beaucoup d'activité. Après *le Postillon de Longjumeau*, dans lequel M. Warnots, qui chantait pour la première fois le rôle de Chapelou, a été fort applaudi, il nous annonce *Giralda*, *la Somnambule* et *le Pardon de Ploermel*. Tous nos dilettanti se rappellent le succès qu'obtint chez nous le dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer; on peut donc prévoir d'avance l'accueil qu'en recevra la reprise.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles*. — Avant le départ de Mlle Lichtmay, qui va nous quitter pour se rendre à Aix-la-Chapelle, où elle est engagée pour chanter au festival, cette jeune et remarquable cantatrice a interprété le rôle d'Alice de *Robert le Diable*, et malgré la disparate choquante produite par l'introduction de l'idiome allemand au milieu du langage français,—inconvénient qu'elle a considérablement atténué d'ailleurs, — on ne peut disconvenir que Mlle Lichtmay n'ait apporté dans cette interprétation un véritable talent de chanteuse et de comédienne. — Mlle Zina Richard dansait le rôle de l'abbesse dans le ballet des Nonnes; on a pu y apprécier la supériorité qui distingue cette danseuse et qu'on n'avait guère pu bien juger jusqu'à présent; elle a obtenu un succès aussi grand que mérité. — Le concert donné par la Société chorale *Germania*, à l'occasion de l'anniversaire de sa fondation, a été brillant. Mlle Lichtmay et Brassin y ont été fort applaudis.

*** *Aix-la-Chapelle*. — On fait de grands préparatifs pour la célébration, le 20 novembre, du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de la Société de chant choral *Concordia*, dont les membres sont très-nombreux. Ils se trouveront augmentés, pour cette occasion, par des députations de chanteurs de différentes villes allemandes. Après un *Te Deum* et une messe pour voix d'hommes chantés dans la cathédrale, les chanteurs se rendront à l'Hôtel de ville, où le bourgmestre leur remettra une adresse de remercîments et de félicitations. Deux grands concerts-festivals doivent être donnés le soir et le lendemain. On y exécutera le 98ᵉ psaume de Franz Wullner, des scènes de *Frithjofssage*, de Max Bruch, et d'autres œuvres composées spécialement par F. Hiller, Mohring et autres. M. Joachim, Mlle Lichtmay et d'autres artistes célèbres prêteront également leur concours à cette fête.

*** *Berne*. — Le théâtre de ville, dont la direction a été confiée à M. Kramer, vient de faire sa réouverture par une très-bonne représentation des *Huguenots*.

*** *Berlin*. — L'opérette de Mendelssohn, *le Retour de l'étranger*, a été revue avec plaisir au théâtre de l'Opéra, où la reprise du ballet *la Fille mal gardée*, remanié par Taglioni et avec musique nouvelle de Hertel, a été également très bien accueillie. — Mlle Lucca vient de signer un engagement pour cinq ans avec le directeur du théâtre de Covent-Garden, M. Gye, au prix de 600 thalers (2,250 francs) pour chaque représentation.

*** *Vienne*. — Mlle Artot a débuté avec un très-grand succès dans *le Domino noir*, et la célèbre cantatrice a dû le chanter trois fois de suite devant une salle comble. *Robert le Diable* et *Oberon* ont complété le répertoire de la semaine au théâtre de la cour. — Une nouvelle opérette-féerie, *Fitzliputzli*, de M. Zaitz, a été représentée au Carl-Theater et saluée de bravos unanimes.

*** *Rome*. — Le théâtre Argentina était en fête le samedi 5 ; c'était le jour fixé pour le bénéfice d'Alessandro Bettini qui avait choisi pour cette solennité *Il Barbiere*, dans lequel avaient été introduits pour la circonstance, une tarentelle du maître et la cavatine de Bianca du *Giuramento*. De même qu'au bénéfice de Mme Trebelli, le public était accouru en foule, et pendant toute la durée de l'opéra les applaudissements ont accueilli le bénéficiaire à chacune de ses entrées en scène, applaudissements qui ont redoublé après la cavatine *Se il mio nome*. Mme Trebelli n'a pas reçu une moindre ovation après la cavatine de Bianca, chantée par elle avec une inimitable perfection. Son mari a dû répéter, aux acclamations de toute la salle, la tarentelle, dite avec un brio sans pareil. Cette soirée, dans laquelle on a prodigué aux deux artistes, fleurs, poésies, épigraphes, photographies, etc., aura été un des plus éclatants triomphes de leur carrière d'artistes.

Le Directeur : S. DUFOUR.

COURS DE PIANO.

Enseignement supérieur par

ALEXANDRE BILLET

Les études comprendront l'école ancienne et l'école moderne du piano, ainsi qu'un travail approfondi du mécanisme et des différents styles.

Ces cours ouvriront le 15 novembre 1864.

Ils auront lieu deux fois par semaine, les mardis et vendredis, à 9 heures du matin pour les jeunes gens, et à midi pour les dames et les jeunes personnes.

Un cours normal

spécialement destiné aux artistes, aura lieu les mercredis et les samedis aux mêmes heures.

S'adresser, pour des prospectus détaillés, chez les principaux marchands de musique.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, à Paris, 103, rue de Richelieu, au 1er.

ÉDITION DE LUXE. LES COLLECTIONS DES **ŒUVRES COMPLÈTES** POUR LE PIANO DE ÉDITION DE LUXE

BEETHOVEN

Sonates pour piano, avec accompagnement, trios,

16 volumes brochés, prix net : 120 fr.

Collection de ses trios, quatuors et quintettes p. instruments à cordes, net : 50 fr.

MOZART

4 séries de sonates, airs variés, trios, prix net : 50 fr.

Collection des

Trios, quatuors et quintettes pour instruments à cordes, net : 40 fr.

RÉPERTOIRE DE MUSIQUE CLASSIQUE POUR LE PIANO

FÉLIX MENDELSSOHN

Collection complète des Romances sans paroles pour le Piano.

Format in-8°. *Edition revue par Stephen Heller.* Prix net : 10 fr.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS (Fondée en 1843)

50, rue Saint-Georges, à Paris.

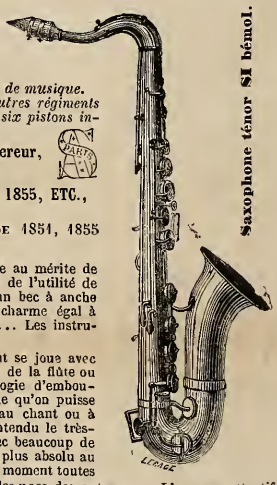
MAISON ADOLPHE SAX*

Saxophone alto MI bémol.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impériat de musique. Auteur du système d'organisation et fournisseur breveté de la musique des Guides et des autres régiments de la Garde impériale. — Inventeur des instruments à pavillon tournant, des instruments à six pistons indépendants, des nouvelles timbales, des Saxhorns, des Saxophones, etc., etc.

Tous les instruments portent le nom : Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur, le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

SEULE GRANDE MÉDAILLE D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS INTERNATIONALES DE 1851 ET 1855, ETC.,



Saxophone ténor SI bémol.

EXTRAITS DES RAPPORTS DES JURYS INTERNATIONAUX DES EXPOSITIONS UNIVERSELLES DE 1851, 1855 ET 1862, **relatifs aux Saxophones (BREVET DE 1846).**

« ..... Parmi les inventeurs d'instruments de musique, la plus haute distinction est due au mérite de M. Sax, qu'on le considère soit sous le rapport de la variété et de l'excellence, soit sous celui de l'utilité de ses inventions..... M. Sax a aussi créé la classe des *saxophones*, instrument de cuivre avec un bec à anche simple, dans le genre de celui de la clarinette. L'effet de ces nouveaux instruments est d'un charme égal à l'originalité de leur son, et ils portent au plus haut degré de perfection *la voix expressive*..... Les instruments exposés par M. Sax, de Paris, réalisent un grand progrès. » (*Exposit. 1851.*)

« FAMILLE COMPLÈTE DES SAXOPHONES, INVENTÉE PAR M. ADOLPHE SAX. — ..... L'instrument se joue avec facilité, car le doigté, semblable à celui des instruments qui octavient, est peu différent de celui de la flûte ou du hautbois. Les clarinettistes parviennent en peu de temps à le bien jouer, à cause de l'analogie d'embouchure avec leur instrument habituel. Le son du saxophone est le plus beau, le plus sympathique qu'on puisse entendre. Son timbre n'est celui d'aucun autre instrument. Mélancolique, il est mieux adapté au chant ou à l'harmonie qu'aux traits rapides, quoique son articulation soit très-prompte, et que nous ayons entendu le très-habile clarinettiste Wuille exécuter sur le saxophone un solo rempli de grandes difficultés, avec beaucoup de succès. Susceptible de toutes les nuances d'intensité, le saxophone peut passer du *pianissimo* le plus absolu au son le plus énergique et le plus puissant. Ce bel instrument, dont on n'a pas compris jusqu'à ce moment toutes les ressources, compose une famille complète qui se divise en huit variétés, lesquelles sont toutes à la quinte ou à l'octave les unes des autres..... L'examen attentif de la famille des saxophones révèle des faits de haute importance ; car cet instrument est nouveau par les proportions de ses tubes, par sa perce, par son embouchure et particulièrement par son timbre. Il est complet, car il embrasse toute une famille de huit variétés, de l'aigu au grave, qui, dans leur ensemble, renferment tout le diagramme des sons perceptibles. Enfin, il est parfait, soit qu'on le considère au point de vue de la justesse et de la sonorité, soit qu'on l'examine dans son mécanisme. Tous les autres instruments ont leur origine dans la nuit des temps ; tous ont subi de notables modifications à travers les âges et dans leurs migrations ; tous enfin se sont perfectionnés par de lents progrès ; celui-ci, au contraire, est né d'hier ; il est le fruit d'une seule conception, et dès le premier jour il a été ce qu'il sera dans l'avenir. Le jury n'a que des éloges à donner à M. Adolphe Sax pour une si belle découverte. » (*Exposit. 1855.*)

« M. Adolphe Sax nous a fait entendre sa famille si intéressante de saxophones, dont la sonorité ronde et charmante joue un rôle si utile dans nos musiques militaires. Le jury a également apprécié la pureté et la justesse de ses clarinettes et la belle sonorité de ses clarinettes basses, instruments que M. Sax a régénérés depuis longtemps, et dont les autres facteurs ont en vain essayé de reproduire le timbre distingué. On a également apprécié le son moelleux de sa clarinette contrebasse..... » (*Exposit. 1862.*)

Par décision impériale du 5 mars 1855, les musiques de la Garde et toutes les musiques d'infanterie de la ligne, composées de quarante musiciens, ont huit Saxophones en double quatuor. — L'introduction des Saxophones dans les musiques de fanfare produit des résultats tels, que la plupart des régiments de cavalerie, pour lesquels ils ne sont pas ordonnancés, les ont cependant adoptés, et en font l'achat en dehors des fonds alloués pour leur musique.

Les prix des saxophones sont les suivants :

Saxophone soprano, 200 fr. — Saxophone ténor, 225 fr. — Saxophone alto, 225 fr. — Saxophone baryton, 250 fr.

La maison Adolphe Sax peut livrer à un prix inférieur une certaine quantité de saxophones d'occasion, sopranos, altos, ténors et barytons à l'ancien diapason. — Les sociétés et les clients qui ne pourraient pas solder immédiatement leurs commandes obtiendront un assez long crédit, pourvu qu'ils fournissent une garantie de solvabilité suffisante, et moyennant une augmentation de 6 pour 100 sur les prix.

Pour les propriétés et les avantages des autres inventions de M. Adolphe Sax, consulter la notice qui se distribue chez lui, 50, rue Saint-Georges.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres

CHAPPELL & HAMMOND, Sce DE JULLIEN & Cie

214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,

ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :

A. BUTTNER,

Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées ; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

34e Année. N° 48. 27 Novembre 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

1865 PRIMES 1865

Offertes aux Abonnés de la REVUE ET GAZETTE MUSICALE à l'occasion du renouvellement de l'année 1865 et de la 32e ANNÉE de son existence :

MAGNIFIQUE PORTRAIT LITHOGRAPHIÉ DE

G. MEYERBEER

Dessiné par Desmaisons, avec encadrement de Barbizet.

Tiré sur papier vélin, grand format.

UN VOLUME INÉDIT, FORMAT IN-8°, CONTENANT

Quarante Mélodies

A une et à plusieurs voix, composées par

MEYERBEER

Et arrangées pour le **PIANO SEUL** par Amédée Méreaux.

UN ALBUM

contenant un choix de Morceaux nouveaux de

MUSIQUE DE DANSE

Des Auteurs les plus en vogue, contenant :

Jacqueline, valse par . . . . . J. OFFENBACH.
Souvenir de Monaco, polka par . . . . . ARBAN.
Sans nom, polka-mazurka par . . . . . CONRADI.
Souvenir de Thorn, mazurka par . . . . . W. GRAHN.
La Discrète, polka par . . . . . HEINSDORFF.

Lorsque Meyerbeer fut si soudainement enlevé à l'art qu'il illustrait, pas un des abonnés de la *Gazette musicale* ne faillit à payer son tribut de regrets à l'immortel auteur des *Huguenots*. Nous sommes donc bien certains qu'en leur offrant aujourd'hui, EN PRIME, un magnifique portrait du maître, accompagné de la collection transcrite pour piano de ses QUARANTE MÉLODIES, arrangées *exprès pour cette occasion* par un professeur et un artiste dont la valeur et le mérite n'ont pas besoin d'éloge, M. AMÉDÉE MÉREAUX, qui a voulu lui-même honorer la mémoire de Meyerbeer en faisant ce travail, nous sommes bien certains, disons-nous, d'avoir choisi ce qui pouvait leur plaire le mieux.

Dès le 5 décembre, nous mettrons donc à leur disposition ce beau volume inédit et le portrait, auxquels nous ajoutons UN ALBUM DE DANSES, dû aux meilleurs auteurs de ce genre de musique.

SOMMAIRE. — Mme Schroeder-Devrient, de M. de Wolzogen (7e article), par **Paul Smith.** — *Le Trésor des Pianistes*, de M. Farrenc, par **Fétis** père. — Nouvelles et annonces.

Mme SCHROEDER-DEVRIENT,

Par M. de Wolzogen (1).

VII.

Nous avons vu les jours de la splendeur et nous approchons de ceux de la décadence. Dans le sommaire du onzième chapitre de cette biographie, qui en contient douze en tout, n'apercevons-nous pas déjà ce titre plein d'amertume et de tristesse : *Die alternde Frau (la femme qui vieillit)*, et pour Mme Schroeder n'était il pas doublement cruel de vieillir? Elle n'avait vécu que par la passion; elle lui avait dû son génie, sa gloire, ses félicités, qui bientôt allaient se changer en afflictions et en misères. *La femme qui vieillit*, que de douleurs dans ces mots, quand il s'agit d'une artiste accoutumée aux succès de tout genre, à la domination irrésistible, universelle dans le monde comme au théâtre!

Le second voyage de notre artiste à Paris marqua, non pas la fin, mais l'apogée de ses triomphes. Elle commit certainement une faute en s'engageant au théâtre Italien, pour lequel sa voix n'était pas faite; elle n'y joua que quatre rôles, parmi lesquels se distinguent celui d'Imogène du *Pirate*, de Bellini, et celui d'Adélaïde d'un opéra de Fioravanti, *gli Amori di Comingio e d'Adelaide*, qu'elle chanta avec Rubini. Dans un duo de ce dernier ouvrage, qui d'ailleurs ne réussit pas, elle trouva l'occasion de déployer toute son expression dramatique et d'émouvoir les auditeurs jusqu'aux larmes. Ce fut le choléra qui se chargea de clore brusquement la saison : la crainte du fléau dispersa les artistes du théâtre Favart. Lablache et Mme Schroeder-Devrient partirent pour Londres, Rubini pour Milan. Mme Pasta et Mme Malibran avaient depuis longtemps pris leur feuille de route.

A Londres, l'opéra allemand n'était pas connu, bien qu'on eût déjà plusieurs fois essayé de l'y introduire; c'est à M. Monck-Mason

(1) Voir les nos 24, 26, 27, 35, 43 et 44.

qu'appartient l'honneur de l'avoir révélé à ses compatriotes. Ce Monck-Mason était alors, et pour l'année seulement, directeur d'une triple troupe allemande, française et italienne, qui jouait alternativement sur le théâtre de Sa Majesté. Presque tous les sujets de notre grand Opéra faisaient partie de la troupe française et devaient y représenter *Robert le Diable*, auquel par mesure de prudence et d'économie le docteur Véron avait donné la clef des champs. Mme Schroeder-Devrient avait été engagée pour les mois de mai, juin et juillet, au prix de 20,000 francs, augmenté d'un bénéfice. Cela paraissait fort cher dans le temps, mais aujourd'hui quel est l'artiste de sa valeur qui se dérangerait pour une pareille bagatelle? Le début de Mme Schroeder eut lieu le 18 mai 1832 : elle joua *Fidelio* et y produisit une sensation extraordinaire. Le ténor Haitzinger était avec elle, et les choristes allemands n'excitèrent pas moins d'enthousiasme à Londres qu'à Paris. L'opéra allemand était dirigé par Chelard, le compositeur français, auteur du *Macbeth* qui avait été joué à l'Académie royale de musique, et qui le fut aussi au théâtre de Sa Majesté. Mme Schroeder en remplit le rôle principal, et malgré les souvenirs de misstriss Siddons, la grande cantatrice anglaise, elle s'y fit admirer. Pour troisième rôle elle chanta donna Anna de *Don Juan*; elle parut encore dans le troisième acte d'*Othello* pour un bénéfice, et concourut à l'exécution de l'oratorio de Beethoven, *le Christ aux oliviers*. Après avoir fait ses adieux à Londres dans *Fidelio*, elle fit sa rentrée à Dresde dans le même ouvrage; puis elle chanta Desdemone en italien et joua plusieurs rôles nouveaux dans sa langue nationale.

Au mois de mai 1833, elle retourna à Londres, appelée par M. Bunn, qui avait réuni dans sa main les théâtres de Drury-Lane et de Covent-Garden, pour y donner tour à tour des opéras allemands et anglais. Chelard était encore à la tête du premier, et il y avait réellement deux théâtres allemands à Londres, car Laporte, directeur du théâtre de Sa Majesté, avait joint à sa troupe italienne une troupe allemande, dont Mme Pfirscher, de Darmstadt, était la prima donna. Mme Schroeder reparut dans *Fidelio* et chanta dans *Freyschütz*, *la Flûte enchantée*, *Euryanthe*, qui fut alors donné à Londres pour la première fois. N'oublions pas que le 3 juillet elle prit congé des Anglais dans une de ces représentations-monstres qui sont si fort de leur goût. Elle joua *Fidelio* tout entier et le premier acte d'*Euryanthe*, en allemand, plus le troisième acte d'*Othello*, en italien, et c'était elle qui, pour cette fois, remplissait le rôle du More, tandis que Mme Malibran chantait celui de Desdemone. C'était la contre-partie de la mascarade dont le théâtre Italien de Paris avait eu le plaisir l'année précédente et que nous avons racontée en son lieu (1). Mme Malibran avait été engagée par Bunn pour participer à sa macédoine allemande et anglaise. Les deux cantatrices se trouvaient donc en présence et se disputaient la faveur publique. Mais il faut avouer que grâce à la prodigieuse souplesse de son talent, Mme Malibran enlevait souvent la palme. Elle se montrait charmante dans une traduction anglaise de *la Somnambule*, et en même temps elle étonnait dans une farce musicale : *le Pont du Diable*, ainsi que dans *la Table et te Logement*, opéra de Chelard, traduit en anglais exprès pour elle sous le titre de : *the Students of Iena, or the famity Concert* (les Etudiants d'Iéna ou le Concert de famille).

Cependant la combinaison de Bunn tourna mal, et il lui fut impossible de balancer les chances de vogue que le ballet avec des danseuses comme Marie Taglioni et Fanny Elsler, qui en était à son début en Angleterre, assurait au théâtre de Sa Majesté. Les opéras italiens baissaient pavillon devant *Flore et Zéphyre*, *Nathalie*, *la Sylphide*, *le Dieu et la Bayadère*. Mme Malibran, qui allait sans cesse du camp d'une nation à celui de l'autre; Mme Pasta sur son déclin; Tamburini dans sa fleur, chantaient devant des salles vides. L'année d'après, en 1834, la fortune changea, lorsque Julie Grisi parut, mais alors Mme Schroeder n'appartenait plus à la troupe allemande, qui, pendant trois années, ruina tous les entrepreneurs, en chantant *la Dame blanche*, de Boïeldieu, et *le Sacrifice interrompu*, de Winter. Monck-Mason et Bunn ne furent donc pas plus heureux en Angleterre que Roeckel ne l'avait été en France. Ils perdirent tous les trois leur temps et leur argent.

Mme Schroeder devait revoir encore les bords de la Tamise. Mme Malibran étant venue à mourir le 23 septembre 1835, Bunn, qui dirigeait le théâtre de Drury-Dane auquel appartenait la célèbre artiste, ne songea qu'à Mme Schroeder pour la remplacer, et celle-ci eut le tort d'accepter l'offre qui lui fut faite. Il n'était bruit que des conditions fabuleuses de son engagement. On parlait de 10,000 livres sterling pour la saison, de 400 livres pour chaque rôle, mais il y avait beaucoup à en rabattre; la cantatrice ne toucha même pas tout ce qu'on lui avait promis. C'était de sa part une grande imprudence de venir chanter dans une langue qu'elle n'avait pas eu le temps d'apprendre assez pour ne pas blesser les oreilles britanniques; une imprudence plus grande encore, de s'exposer à être comparée, pour chaque note, pour chaque mot, à une artiste qui, au théâtre anglais plus encore qu'au théâtre italien, avait été l'enfant gâté du public.

Rien n'effraya Mme Schroeder; le 17 mai 1837, elle chanta *Fidelio* sur le théâtre de Drury-Lane. La traduction anglaise en avait été faite pour Mme Malibran, et à cette occasion l'ouvrage avait été divisé en trois actes. Ce qui devait arriver, arriva. On fut d'un avis unanime que Mme Schroeder ne prononçait pas bien, et que Mme Malibran était le premier Fidelio anglais, mais que Mme Schroeder rendait la musique de Beethoven avec un accent plus élevé, plus pathétique. La mort du roi Guillaume IV, survenue le 20 juin 1837, fit fermer les théâtres. Celui de Drury-Lane rouvrit le 10 juillet par une représentation de *Fidelio*. Ce jour-là, Mme Schroeder était plus en voix et mieux disposée que jamais, et ce fut le dernier triomphe qu'elle obtint en Angleterre. Au lieu de s'en contenter, elle voulut chanter encore *Norma* et *la Somnambule*. Dans le rôle d'Amina surtout, où les Anglais aimaient tant Mme Malibran, elle resta au-dessous d'elle-même, et les critiques ne lui manquèrent pas. En général les directeurs ne sont pas tendres pour les artistes qui ne réussissent pas et ne font pas salle comble. Sous ce rapport, il paraît que Bunn ne dérogeait pas à la règle : il n'épargna ni les désagréments ni les injustices à Mme Schroeder. Un jour qu'elle n'avait pu jouer, parce que Mme Pasta donnait concert, il refusa de lui payer les 80 livres sterling auxquelles elle avait droit; un autre jour, il la contraignit à se montrer sur la scène, bien que malade et hors d'état de dire une note, il fallut la reporter chez elle à demi mourante. Pour combler la mesure, il ne fallut plus qu'une banqueroute directoriale qui lui enlevât ce qu'elle avait gagné. Ce ne fut pas tout : elle se crut longtemps menacée de mourir, comme était mort l'illustre Weber, d'une maladie de poitrine gagnée dans le même pays; mais heureusement la force de sa constitution la sauva, et dès les premiers jours du mois d'août elle chantait à Hambourg dans *Norma*; au mois d'octobre suivant elle reparaissait sur le théâtre de Dresde.

A travers ces voyages et ces essais divers, chaque fois que Mme Schroeder reprenait terre en Allemagne, elle ajoutait des rôles nouveaux à son répertoire déjà si riche. C'est ainsi qu'à Dresde, après avoir repris *Fidelio*, elle créa le rôle de Rosa dans un opéra nouveau de Glaser, *l'Aire de l'aigle*; le mois suivant, elle chanta le rôle de Roméo, en italien dans l'opéra de Bellini, *i Montecchi ed i Capuleti*, celui de Rebecca, dans *le Templier et la Juive*, de Marschner, et celui d'Amazili, dans *Fernand Cortez*, de Spontini. De tous ces rôles, celui de Roméo fut celui dont la création lui fit le plus d'honneur, et que l'on regarda comme la plus importante. La grande artiste a elle-même consigné, par écrit, des observations que Mme de Glumer nous a conservées, et nous trouvons les lignes suivantes dans

(1) Voir le n° 44.

une lettre écrite par elle en 1853 à Mlle Emy La Grua, qui, retirée à Manheim, pour s'y livrer à de sérieuses études, lui avait demandé ses conseils pour les rôles de Fidelio, Euryanthe, Donna Anna et Roméo : « Ce qui fait la difficulté de ce dernier rôle, lui répondait Mme Schroeder, c'est qu'il a été écrit pour une femme et que l'artiste est forcée d'oublier son sexe pour reproduire la tenue, les gestes, les poses et l'ardente impétuosité d'un jeune homme. Rien ne doit trahir la femme, sous peine de rendre toute la situation ridicule. Il faut marcher, s'arrêter, s'agenouiller comme un homme; il faut tirer l'épée, se préparer au combat comme un bon maître d'armes, et avant tout bannir de son costume ce qui pourrait avoir l'air féminin. Pas de coiffure élégante, pas de petits pieds, pas de belle taille! La façon d'ôter et de remettre son chapeau, ses gants, n'est pas moins essentielle. » Dans une autre lettre, Mme Schroeder nous apprend qu'elle engagea la jeune artiste à venir passer quatorze jours avec elle pour travailler les quatre rôles qu'elle devait jouer à Vienne l'automne suivant, et Mlle La Grua se rendit à son invitation : « Quatorze jours, ajoute-t-elle, c'est encore bien peu, pour ces quatre rôles, qui ne m'ont pas demandé moins que la moitié de ma vie. » Voilà comment elle consacrait au culte de l'art son infatigable activité, sa vive intelligence. Voilà comment elle parvenait à retrouver dans le rôle de Roméo, malgré la faible musique de Bellini, les effets que sa mère, Sophie Schroeder, la grande tragédienne, produisait autrefois dans le chef-d'œuvre de Shakspeare!

Lorsque sa voix, dont les défaillances avaient commencé de bonne heure à se manifester, l'eût abandonnée presque tout à fait, on voulut lui persuader qu'elle n'avait qu'une chose à faire, laisser le chant pour la déclamation, et se poser comme seule et légitime héritière de son illustre mère, mais elle comprenait trop bien qu'un organe fatigué par le travail et les efforts qu'exige le chant, n'avait plus les qualités indispensables au débit dramatique. Elle repoussait les propositions que lui faisait à ce sujet Fanny Lewald, en disant : « Je ne puis rien sans la musique. La musique est l'élément dans lequel je trouve la force et la vie. Si je voulais essayer de jouer les rôles que jouait ma mère, je n'y serais jamais qu'une pauvre imitatrice, car les rôles que jouait ma mère on ne peut les jouer autrement qu'elle ne l'a fait, et moi je suis condamnée à créer moi-même, créer toujours, toujours! Réfléchissez d'ailleurs, chère amie, qu'il y a des positions dans lesquelles le *fiasco* est absolument interdit. Si j'essayais ce que je puis faire et que j'éprouvasse un échec! Une Schroeder-Devrient peut perdre la vie dans un naufrage, mais ce n'est pas sur le théâtre qu'elle doit en courir le danger. »

PAUL SMITH.

(*La suite prochainement.*)

LE TRÉSOR DES PIANISTES

PUBLIÉ PAR M. FARRENC.

6e et 7e livraison.

Les monuments de l'art rétrospectif sont de deux sortes : ou ils appartiennent à l'art complet, c'est-à-dire à la musique en possession de tous les éléments de tonalité moderne, d'harmonie, de formes mélodiques et de rhythme qui constituent les œuvres du XVIIIe et du XIXe siècle; ou ils sont dans les conditions de l'époque où les artistes, encore soumis aux lois de la tonalité ancienne, faisaient cependant, par instinct, des efforts pour entrer dans le domaine d'une tonalité nouvelle dont la base leur était inconnue. Par une conséquence logique, l'harmonie, qui pose cette base, n'ayant pas été découverte, n'apparaît pas dans leurs œuvres, et la modulation, dont la musique actuelle porte l'abus jusqu'à l'excès, fait défaut dans les compositions de ces anciens artistes. Il en résulte que le caractère de leur musique est entièrement différent de celui des productions de l'art moderne. Or, les formes de la mélodie étant entièrement adéquates à la constitution de l'harmonie, celles qu'on remarque dans la musique des anciens compositeurs sont également très-différentes des formes mélodiques auxquelles nous sommes accoutumés. Enfin, la cadence qui termine les phrases et les périodes des œuvres des maîtres modernes, résultat du caractère attractif de notre harmonie, lorsqu'elle n'est point évitée par la modulation, est infiniment rare dans l'ancienne musique, et n'y est jamais de nécessité absolue : de là viennent ces longs enchaînements de phrases sans conclusions qui nous étonnent à l'audition des œuvres conçues dans les conditions de l'ancienne tonalité.

Ce n'est pas à dire pourtant que cette musique ancienne soit pour nous dénuée d'intérêt; car dans les conditions où ils étaient placés, quelques-uns des vieux maîtres de la fin du XVIe siècle et de la première moitié du XVIIe ont été des artistes de génie comme ont été certains compositeurs de temps plus rapprochés de nous. Dans l'ordre étroit de faits harmoniques où leur talent était enfermé, ces artistes ont montré une remarquable habileté dans l'art d'écrire. Leur pensée, circonscrite par les éléments dont ils disposent, a le grand mérite de la naïveté, qui a disparu de la musique moderne, bien plus riche en ressources de développements. Dans mes concerts historiques, ce furent surtout ces monuments des temps anciens et d'un art différent du nôtre qui excitèrent le plus vif intérêt et qui eurent le succès le plus éclatant, parce qu'ils étaient la révélation d'un ordre de faits et d'idées inconnu de tout l'auditoire. Il en fut de même l'année dernière aux séances historiques de la musique de clavecin et de piano données à Bruxelles par M. le professeur virtuose Dupont. Toutes les anciennes pièces tirées du *Trésor des pianistes* de M. Farrenc furent aussi celles qui furent accueillies par les applaudissements les plus enthousiastes de la nombreuse assemblée réunie à ces intéressantes séances.

La place réservée par M. Farrenc, dans son *Trésor des pianistes*, aux anciens clavecinistes français Chambonnière, Couperin et Rameau, aux Italiens Frescobaldi, Pasquini, Porpora, Martini et Scarlatti, aux Allemands Froberger, Pachelbel, Kühnau et Muffert, il la devait aux Anglais, qui ont leurs clavecinistes renommés : Byrd, J. Bull, Orlando Gibbons et Crofurd : il leur a payé sa dette dans la sixième livraison de sa précieuse collection.

William Byrd fut un des plus célèbres musiciens anglais du XVIe siècle, et peut être considéré comme le chef d'école de son pays. Les pièces de clavecin ou d'épinette, appelée *virginale* en Angleterre, composées par ce maître, sont extraites d'un ancien recueil de pièces de ce genre, intitulé *Parthenia*, dont M. Farrenc a fait graver en fac-simile le frontispice de l'édition originale, ainsi qu'un spécimen de la notation. Ces pièces ont pour auteur le même William Byrd, John Bull et Orlando Gibbons. La Parthenia est la première musique imprimée pour clavecin en Angleterre. Les pièces de Byrd appartiennent au genre appelé *suites*. Les suites sont composées, dans la Parthenia, d'un *prélude*, d'une *pavane* et d'une *gaillarde*, quelquefois de deux pièces de ce dernier caractère. Le style de Byrd, dans ces pièces, a de l'analogie avec celui de Claude Mirulo. Il s'y trouve d'assez grandes difficultés, particulièrement dans les ornements qui y sont multipliés. D'ailleurs, elles sont souvent écrites à quatre parties, ce qui en rend le doigter difficile.

Le style de Bull est plus jeune, plus brillant que celui de Byrd; les cadences y sont mieux dessinées, et le caractère de la mélodie y est plus saisissable; l'harmonie y est aussi plus pure. Bull, qui ne mourut qu'en 1628, éprouve évidemment, dans ses compositions pour la virginale, l'influence de la révolution musicale qui s'opéra au commencement du XVIIe siècle, quoiqu'il s'y engage moins résolûment que son compatriote Orlando Gibbons. Celui-ci, né vingt ans plus tard que John Bull, est beaucoup moins correct que lui dans

sa manière d'écrire. Il multiplia les dissonances sans les préparer et sans les justifier par le mouvement conjoint, les attaquant par des sauts de tierces ou de quartes. On dirait qu'il prend plaisir aux relations dures de sons qui ne sont pas faits pour se trouver réunis. C'est un véritable révolutionnaire qui ne se rend pas compte de l'objet de la transformation qui s'accomplit de son temps; mais, au milieu de ses défauts, on reconnaît un génie hardi qui s'ouvre des voies nouvelles, particulièrement dans le rhythme, qui prend dans ses pièces un caractère plus décidé que chez ses prédécesseurs. Son prélude (n° 18, pages 38 et 39) est presque de la musique moderne; enfin, sa courante (n° 6 du recueil suivant, page 14) est d'une mélodie charmante.

Après les pièces des clavecinistes anglais viennent, dans la sixième livraison du *Trésor des pianistes*, douze polonaises de Guillaume-Friedmann Bach, qui sont autant d'œuvres parfaites. Originales par le fond et par la forme, ces compositions n'ont de rapport avec les pièces connues sous le nom de *polonaises* que ce nom même et la mesure à trois temps. Tout y est d'invention, et le sentiment musical y est partout empreint du caractère de la grandeur. Dès les premières mesures de chacune de ces douze pièces, le génie d'un maître se manifeste. Comme son frère, Charles-Philippe-Emmanuel, Guillaume-Friedmann Bach est fils de l'immortel Jean-Sébastien. Tous furent dignes de leur illustre père, car tous furent de grands artistes, chacun en son genre; mais Guillaume-Friedmann n'exerça pas sur la destinée de la musique moderne une influence aussi décidée que son frère, parce qu'il écrivit beaucoup moins, parce qu'il ne publia qu'une petite partie de ce qu'il composa; enfin, parce que sa musique offrit de trop grandes difficultés aux artistes. Mélancolique et peu sociable, son caractère ne le disposait point à obtenir des succès, que d'ailleurs il ne recherchait pas. Mais s'il était dépourvu des qualités par lesquelles on se produit et réussit dans le monde, la nature l'avait dédommagé en le douant des plus rares qualités de l'artiste. Par la publication des œuvres de ce grand artiste, presque ignoré du monde musical actuel, M. Farrenc ajoute un nouveau prix au beau monument qu'il élève à la gloire de l'art. Les douze polonaises de Guillaume-Friedmann Bach sont suivies d'une sonate du même, où l'on retrouve toutes les qualités de son génie.

La même livraison contient six sonates magnifiques de Charles-Philippe-Emmanuel Bach, créateur, comme je l'ai dit en plusieurs endroits, de la sonate moderne. Dans toutes se révèlent les qualités qui ont été l'objet de mes analyses précédentes des livraisons du *Trésor des pianistes*. Je ne puis rien ajouter à ce que j'en ai dit; car, dans leurs proportions peu développées, ces sonates présentent les mêmes perfections de sentiment et d'originalité que celles dont j'ai déjà parlé.

La seconde moitié de la sixième livraison du *Trésor des pianistes* est remplie par huit sonates de Beethoven, extraites de ses œuvres 13, 14, 22, 26, 27 et 28. Ces belles compositions sont trop connues, trop répandues dans le monde musical, trop admirées, enfin, pour que j'aie besoin d'ajouter ici quelque chose aux éloges qui en ont été faits cent fois.

Deux noms à peu près inconnus aujourd'hui, non-seulement des amateurs, mais même des artistes, Théophile Muffat et Georges Binda, se présentent d'abord à l'ouverture de la septième livraison du *Trésor des pianistes*. Théophile Muffat, organiste de S. M. l'empereur Charles VI, vint à Vienne dans la première moitié du XVIIIe siècle. Son ouvrage le plus important a pour titre : *Componimenti musicali per il cembolo*. C'est un recueil de pièces appelées *Suites* qui étaient alors en usage. Gravés sur cuivre à grands frais, les *Componimenti musicali* sont d'une rareté excessive, parce que le premier tirage qu'on en fit fut sans doute à petit nombre, et que, postérieurement, les planches paraissent s'être égarées ou ont été fondues. En publiant de nouveau cet ouvrage dans son *Trésor*, M. Farrenc en fait presque une résurrection.

Les *Suites* contenues dans le recueil des *Componimenti musicali* sont au nombre de sept. On sait que ce nom était donné à des réunions de pièces peu développées, dont quelques-unes avaient les caractères et les mouvements de danses autrefois en usage, tels que les pavanes, allemandes, sarabandes, courantes, gaillardes, gigues, menuets, rigaudons, branles, auxquelles on ajoutait quelquefois une *ouverture* dans le style fugué, un *air*, une *finale*. Les *Suites* n'étaient pas toujours composées des mêmes morceaux, ni astreintes à un ordre régulier. Chaque auteur en faisait une disposition particulière suivant sa fantaisie. Le nombre de morceaux dont se composait une *Suite* n'était pas non plus invariable, il s'étendait depuis *quatre* jusqu'à *sept*. Par exemple, la première *Suite* de Muffat est composée d'une ouverture, d'une allemande, d'une courante, d'un air, d'un rigaudon, d'un menuet avec son trio, d'un *adagio* et d'un finale. Dans la seconde, on trouve un prélude, une allemande, une courante, une sarabande, une bourrée, un menuet avec son trio, une fantaisie et une gigue. Chacune ainsi varie de forme.

Muffat a joui de la réputation d'un savant musicien en Allemagne parmi les érudits : il la mérite par l'élégance du mouvement des parties et la pureté de son harmonie. Son style brille par la clarté des idées, le naturel des modulations et la franchise des rhythmes. Lorsqu'il écrit à quatre parties, il sait en maintenir la réalité pendant toute la durée des morceaux. Ses motifs, bien choisis, chantent avec facilité; ils ont de la variété dans le caractère et ne tombent jamais dans la trivialité; mais il n'a ni la richesse d'imagination des grands maîtres allemands, ni la profondeur de leurs combinaisons. En cela, il est le point de départ de l'école de Vienne au XVIIIe siècle, et marque d'une manière évidente les différences essentielles qui séparent cette école de celles de l'Allemagne du Nord, car le naturel et la clarté sont précisément les qualités distinctives de cette école viennoise jusqu'à la fin du XVIIIe siècle; on les retrouve même dans les compositions des fuguistes tels qu'Albrechtsberger et de l'abbé Stadler.

Originaire de la Bohême, Georges Benda, bien qu'il ait vécu longtemps à Berlin et dans le duché de Saxe-Gotha, est empreint des caractères de la musique facile, claire et gracieuse de l'Autriche. Les six sonates de sa composition placées par M. Farrenc dans la septième livraison du *Trésor des pianistes*, rappellent les formes des sonates de Charles-Philippe-Emmanuel Bach, mais sont dépourvues du cachet de création qu'on admire dans celles-ci. Toutes ont du charme, mais elles manquent de forme. Les meilleures parties de ces sonates sont les mouvements lents : le *larghetto* de la première sonate, le *poco lento* de la sixième ont le caractère de la grande musique. Le *largo* de la quatrième offre aussi beaucoup d'intérêt par un sentiment à la fois énergique et tendre que n'aurait pas désavoué Mozart.

Des six sonates de Charles-Philippe-Emmanuel Bach qui viennent après celles de Benda, dans la septième livraison du *Trésor des pianistes*, les quatre premières ne sont pas les meilleures productions de ce grand artiste; leur style a un peu vieilli; mais la cinquième (en *ré* mineur) et la sixième (en *la* mineur) peuvent prendre place parmi les plus belles inspirations. La sixième, particulièrement, est, d'un bout à l'autre, une production originale parfaite.

Les trois magnifiques sonates de l'œuvre 31 de Beethoven, et les deux sonates de l'œuvre 49 du même compositeur, complètent la septième livraison du *Trésor des pianistes*. Après les œuvres d'intérêt historique, elles présentent l'art dans tout le développement de sa puissance. Fidèle à son plan, qui consiste à faire connaître aux artistes et aux amateurs du piano toutes les formes sous lesquelles cet art inépuisable s'est produit jusqu'à l'époque actuelle, M. Farrenc met un discernement très-délicat dans le choix des pièces qui

composent sa collection et fait preuve d'un dévouement sans bornes dans la continuation de son entreprise gigantesque. Poussé ainsi jusqu'à son terme, le *Trésor des pianistes* sera un des plus beaux monuments élevés à la gloire de la musique dans le XIXe siècle. L'amour pour l'art dont l'érudit éditeur est animé peut seul lui donner le courage nécessaire pour l'accomplissement d'un si rude labeur ; car la recherche d'anciennes œuvres devenues presque introuvables ; la comparaison des éditions diverses d'un même ouvrage, pour écarter les altérations capricieuses et résoudre quelquefois des problèmes difficiles concernant la version préférable; la correction des fautes de gravure, enfin, la perfection de l'exécution matérielle, exigent des soins incessants ainsi qu'une rare sagacité. Ajoutons à tout cela le travail des excellentes notices relatives à la vie et aux ouvrages des artistes dont M. Farrenc enrichit sa précieuse collection, et l'on comprendra ce qu'exige de lui la difficile entreprise qu'il a formée, et qu'il poursuit avec un zèle digne des plus grands éloges.

» FÉTIS père. »

Mardi, 22 novembre, jour de la fête de sainte Cécile, a eu lieu à Saint-Eustache l'exécution de la messe en *ut* de Beethoven, déjà entendue l'année dernière dans la même solennité.

La messe en *ut majeur* (œuvre 86) de Beethoven fait partie de la première série des œuvres de ce célèbre maître. On sait qu'il ne modifia sa manière et son style qu'à l'époque du congrès de Vienne. Elle diffère donc de son autre grande messe en *ré* autant que le premier opéra italien de Meyerbeer peut différer des *Huguenots*, que *Cyrus à Babylone* de Rossini diffère de *Guillaume Tell*, et en choisissant cette année pour sa fête de sainte Cécile une œuvre qui n'est pas de celles qui signalent le génie de Beethoven, l'association des musiciens n'a eu d'autre but sans doute que d'épargner aux artistes de longues et patientes études.

Composée en 1807, la messe en *ut* fut exécutée pour la première fois, sous la direction de son auteur, dans le palais du prince Esterhazy à Eisenstadt (Hongrie). Grand amateur de musique, le prince avait une *chapelle* ou corps municipal, composé d'une centaine de chanteurs et instrumentistes les plus en renom. Cette chapelle faisait envie à des souverains, et surpassait même celle de l'électeur de Saxe, jusqu'alors très-vantée. Son entretien coûtait plus d'un million par année, et le prince n'allait jamais en voyage ni même en villégiature sans être suivi du personnel complet de ses musiciens. Beethoven fut donc invité à venir de Vienne pour faire entendre son œuvre au palais d'Eisenstadt, où Haydn, précédemment maître de chapelle, avait été remplacé par Hummel.

C'est à cette exécution que se rattache le fait suivant : Il était d'usage qu'après l'office toutes les notabilités de la ville vinssent se réunir dans le palais du prince pour s'entretenir des œuvres qu'on venait d'entendre. Beethoven, quittant son poste de directeur accompagnateur, arrive à la salle de réception, où le prince Esterhazy lui adresse publiquement cette question singulière : *Qu'avez-vous donc fait là?* Cette apostrophe, probablement accompagnée d'autres remarques critiques, fut d'autant plus pénible pour Beethoven qu'il crut apercevoir un sourire ironique sur les lèvres de Hummel, qui se tenait debout à côté du prince. Déjà il avait eu à se plaindre de ce confrère jaloux, et, au même instant, il quitta Eisenstadt pour n'y plus reparaître. Dès ce moment, vécurent en état d'inimitié deux grands artistes qui s'étaient fort estimés jusqu'alors, et la réconciliation n'eut lieu qu'à la mort de Beethoven.

La messe en *ut*, devenue propriété du prince Esterhazy, qui l'avait payée environ 200 écus, ne fut publiée qu'en 1812 par Breitkoff et Haertel à Leipsick.

Il est inutile d'indiquer les morceaux saillants de cet ouvrage, qui n'est point un chef-d'œuvre du genre religieux. L'orchestration est sonore, brillante; les chœurs et les ensembles sont bien rhythmés, et ne manquent pas d'effet; mais le sens des paroles dans les divers morceaux n'est point ce qui paraît avoir préoccupé le génie du maître, à l'époque où il écrivit cette composition.

Le comité de l'Association des musiciens avait confié à M. Pasdeloup la direction de cette solennité musicale, précédemment organisée par MM. Girard et Tilmant. L'habile chef s'est acquitté de cette tâche avec le talent qui le distingue : la plupart des artistes des théâtres lyriques s'étaient mis à sa disposition.

La journée a dû être bonne pour l'Association et pour ceux qui se plaisent à voir grandir une institution aussi utile qu'honorable.

(*Moniteur universel*)

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné cette semaine trois représentations de *Roland à Roncevaux*. — On va reprendre prochainement la *Maschera*, ballet de MM. de Saint-Georges, Rota et Giorza, pour le début de Mme Salvioni. L'ouvrage a été revu et diminué.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra-Comique a repris *Lara*, qui tiendra avantageusement l'affiche jusqu'à l'apparition du *Capitaine Henriot*, de MM. Sardou et Gevaert. Les répétitions en sont poussées avec activité, et l'on pense que cette nouveauté pourra être donnée dans une quinzaine de jours. On sait qu'Achard, Couderc, Crosti, Ponchard, Prilleux, Mmes Galli-Marié, Belia et Colson doivent en être les interprètes. — Après *Galatée*, Mme Cabel a chanté *la Fille du régiment* et *la Dame blanche*. Elle n'y a pas obtenu moins de succès que dans l'œuvre de Massé.

*** A l'une des dernières représentations du *Songe d'une nuit d'été*, Achard s'étant trouvé indisposé a été remplacé à l'improviste dans le rôle de Shakspeare par son frère M. Ch. Achard, qui possède une jolie voix dont il se sert habilement. Mme Gennetier n'avait pas encore chanté avec autant de supériorité le rôle d'Elisabeth. M. Ch. Achard a également remplacé son frère vendredi dans le rôle d'Horace du *Domino noir*.

*** L'engagement de Crosti vient d'être renouvelé.

*** Le théâtre italien a donné hier soir pour la première fois *un Ballo in maschera*. On sait avec quelle supériorité Mme Charton-Demeur interprète le beau rôle de la comtesse. — Ce soir on reprend *Marta*, pour le début de Brignoli ; Adelina Patti chantera le rôle de Marta ; les autres seront interprétés par Mme Méric-Lablache, Delle-Sedie et Scalese. — Outre *Linda di Chamounix*, que doit chanter Adelina Patti, nous l'entendrons dans un rôle qui ne peut manquer d'être un triomphe pour elle, celui de Ninetta dans la *Gazza ladra*.

*** La représentation de *Don Giovanni* donnée dimanche dernier au théâtre italien, a offert encore plus d'inégalités que n'en présente généralement ce chef-d'œuvre d'une exécution si difficile, et qui demande tant d'excellents chanteurs. Mlle Patti, dans le rôle de Zerlina, a été complétement charmante et a sauvé la soirée. Elle a dû redire le duo et l'air *Batti, batti*. Delle Sedie, qui n'est qu'un quart de don Juan tout au plus, a bien dit sa partie du duo *Là ci darem la mano ;* il n'a pas rendu moins bien la sérénade *Deh! Veni alla finestra*. Mme de la Grange est une dona Anna remplie de noblesse et de dignité, mais elle a été trop mal secondée dans le trio des masques, lequel s'est trouvé réduit à un simple duo, ce qui n'a pas médiocrement surpris l'auditoire.

*** En attendant *Martha*, l'opéra de Flotow qui sera joué le mois prochain au théâtre Lyrique impérial, et dans lequel Mme Ugalde doit remplir le rôle de Nancy, la célèbre cantatrice a chanté deux fois celui de Madeleine, de *Rigoletto*, avec beaucoup de succès. Le ténor Puget s'est bien acquitté de celui du duc, et Mlle de Maesen, dans celui de Gilda, a été fort applaudie et rappelée. Ismaël, très-bien placé dans celui du bouffon, a partagé ce succès. — *Faust* va cette semaine probablement faire place à *Mireille*. Nous avons dit que l'œuvre de Gounod avait subi des modifications; l'une des plus importantes est celle qui a été apportée au dénoûment : au lieu de mourir, Mireille épouse celui qu'elle aime. — *Violetta*, avec Mlle Nilsson, continue à attirer beaucoup de monde.

*** On affirme que M. Gounod vient de s'engager à composer pour le théâtre Lyrique impérial un opéra en quatre actes intitulé *Roméo et Juliette*.

*** Le concours d'harmonie écrite des élèves militaires du Conservatoire impérial de musique a eu lieu vendredi. En voici le résultat : 1er prix, M. Denni, du 21e de ligne, élève de M. François Bazin, et M. Wittman, des chasseurs à cheval de la garde, élève de M. Emile Jonas; 2e prix, MM. Thuillier, du 1er régiment des grenadiers de la garde, et Riché, des lanciers de la garde, élèves de M. Bazin ; 1er accessit, MM. Chabert, du 14e de ligne, et Levy, du 56e de ligne, élèves de M. Jonas ; 2e accessit, M. Feningre, du 8e lanciers, élève de M. Bazin ; 3e accessit, MM. Niverd, du 5e chasseurs à cheval, et Rass, du 3e régiment d'artillerie, élèves de M. Jonas, et M. Gaimard, du 21e de ligne, élève de M. Bazin.

*** Sur la proposition de M. le sénateur comte de Nieuwerkerke, surintendant des beaux-art, S. Exc. le maréchal Vaillant, ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, vient de commander à M. Chevalier l'exécution en marbre d'un médaillon du maestro Rossini. On assure que cette œuvre est destinée au foyer de l'Opéra.

*** Dans le programme du cinquième concert donné dimanche au Cirque Napoléon figurait la symphonie en *si bémol* de Robert Schumann, la première qu'il ait composée, et que M. Pasdeloup avait déjà fait entendre dans la salle de la rue de la Victoire. L'habile chef d'orchestre a eu grandement raison de renouveler l'épreuve : il ne faut pas qu'on puisse dire qu'un musicien tel que Schumann a été condamné sans qu'on l'ait entendu. Qui sait? Peut-être son heure viendra-t-elle, suivant la théorie qui veut que pour les musiciens d'une certaine école ce ne soit

qu'une affaire de temps de devenir classique. Ce que nous pouvons assurer, c'est que Schumann ne l'est pas encore, et que sa symphonie a été moins goûtée à cette seconde audition qu'à la première. On n'y a trouvé qu'un style pénible et tourmenté, des idées pauvres et tristes, une couleur terne. En revanche, l'hymne d'Haydn et la symphonie en *ut* de Beethoven ont ranimé l'innombrable auditoire. Jamais l'ouverture de *Sémiramide* n'avait été rendue avec plus de chaleur et de verve. On l'a redemandée, mais non répétée. Dans un solo de cor, M. Mohr, le nouveau professeur du Conservatoire, a prouvé que nul mieux que lui n'était en état de joindre l'exemple au précepte, ce qui constitue la plus efficace des leçons.

*** Voici le programme du premier concert extraordinaire que donne aujourd'hui dimanche la Société des concerts du Conservatoire, en l'honneur de Meyerbeer: 1° Symphonie en *ré* de Beethoven; 2° chœur de *Marguerite d'Anjou*, de Meyerbeer; 3° ouverture du *Pardon de Ploërmel*, de Meyerbeer; 4° air chanté par M. Faure; 5° fragments du 63e quatuor d'Haydn, exécuté par tous les instruments à cordes; 6° scène de la bénédiction des poignards des *Huguenots*, de Meyerbeer; 7° marche du *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn.—Nous rappelons aux amateurs de musique que ce concert et celui du 18 décembre sont en dehors de l'abonnement; pour avoir des billets, il suffira de se présenter au bureau de location aux jours indiqués sur l'affiche.

*** Aujourd'hui à deux heures, au Cirque Napoléon, 6e concert populaire de musique classique, sous la direction de Pasdeloup. On y exécutera : 1° Symphonie n° 51, de Haydn (introduction, allegro, andante, menuet et finale;—2° adagio du quintette en *sol* mineur, de Mozart, par tous les instruments à cordes;—3° ouverture de *la Grotte de Fingal*, de Mendelssohn;—4° air du ballet (rigodon) de l'opéra *Dardanus*, de Rameau;—5° symphonie en *la*, de Beethoven (introduction, allegro, allegretto, scherzo, finale).

*** Les journaux espagnols qui rendent compte de la réouverture du théâtre royal de Madrid, s'accordent à reconnaître que jamais *Roberto il Diavolo* n'avait été représenté sur cette scène avec autant d'éclat et de perfection artistique La plupart des décors sont neufs, notamment le décor du deuxième acte, qui a produit un grand effet. M. Bagier n'a rien négligé, et, dans ces conditions, exécuté avec tant de conscience et de talent, si dignement mis en scène, le chef-d'œuvre de Meyerbeer ne pouvait rencontrer qu'un succès complet. Mme Penco est une admirable Alice, et l'on parle aussi beaucoup de Mlle Vitali qui s'est distinguée dans le rôle d'Isabelle. Cette jeune artiste a reçu à diverses reprises des marques de la satisfaction du public. Le trio sans accompagnement a été applaudi à outrance. Nicolini, qui remplissait le rôle de Robert, a été excellent, et Selva est un magnifique Bertram. La paix paraît donc faite entre l'administration et certaine portion turbulente du public, qui ne rêvait rien moins qu'un changement de gouvernement. La représentation de *Don Pasquale*, peu de jours après, a cimenté cette réconciliation par un nouveau succès. La jolie partition de Donizetti avait pour interprètes la Vitali, Corsi, Gassier et Zucchini, qui ont fait merveille. Enfin, on attend Mlle Eleonora Grossi, l'éminent contralto du théâtre de la Reine, à Londres, et Mario a télégraphié à M. Bagier qu'il se trouverait à son poste le 15 décembre. On peut raisonnablement tout attendre d'une pareille réunion d'artistes d'élite, et il est désormais permis de croire que la saison se poursuivra sans encombre, n'apportant plus que des succès pour les pensionnaires de M. Bagier, et pour l'honorable directeur du Théâtre-Royal, la récompense due à ses efforts et à l'énergie dont il a fait preuve jusque dans les moments les plus critiques.

*** On écrit de Saint-Pétersbourg : « On s'occupe activement, sur la scène de notre grand théâtre, des répétitions d'un nouveau ballet intitulé : *le Cheval enchanté* (*Koniek Gorbounok*). Cette œuvre chorégraphique est due à M. Saint-Léon. Le sujet en est tiré d'un conte populaire en Russie. On l'attend avec impatience. — La société de musique a commencé la série de ses concerts (3 novembre). Le programme de la soirée comprenait : *Symphonie héroïque* de Beethoven, les ouvertures du *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn, et *Jules César*, de Schumann, des fragments d'*Idomeneo*, de Mozart, et de l'*Enfance du Christ*, de Berlioz. Au second concert (10 novembre), Rubinstein a fait entendre un nouveau concerto, pour le piano, en *ré* mineur. »

*** On nous écrit de Madrid : « La fête de la Sainte-Eugénie a été célébrée à Madrid par la mère de l'impératrice des Français, Mme la comtesse de Montijo. Elle a donné à cette occasion une soirée musicale des plus brillantes, dont le programme était aussi bien choisi que varié. Outre les principaux artistes du théâtre royal, les dames du plus haut rang de la société madrilène ont tenu à honneur d'y prendre part. M. Quesada, amateur très-distingué, a joué avec le plus grand talent une fantaisie de Chopin sur *Don Juan*; Mme de Luxan, nièce de l'ancien ministre, a chanté admirablement le rondo de la *Sonnanbula;* Mme de Prendergast a dit avec M. Romero, qui faisait entendre pour la première fois la nouvelle clarinette dont il est l'inventeur, le beau duo de Liverani *l'Echo*, et l'on a chaudement applaudi la perfection avec laquelle il a été exécuté. — La première séance de la société des quatuors a été donnée le 20, dans la grande salle du Conservatoire. Les artistes et les amateurs les plus en renom de Madrid s'y étaient rendus avec empressement pour entendre les œuvres admirables de Beethoven, Mozart, Haydn, exécutées avec un ensemble et une perfection rares par MM. Monasterio, Guelvenzu, Perez, Plo et Castellano — On célébrera le jour de la Sainte-Cécile, dans l'église de Saint-Ginès, une grande fête religieuse organisée par la société de bienfaisance des artistes musiciens, sous la direction de son président M. Molberg.

*** Plusieurs journaux annoncent que le théâtre de Nuremberg sera le premier, après Paris, en mesure de représenter l'*Africaine;* cette nouvelle est complétement dénuée de fondement.

*** Une excellente cantatrice, Mme Galiano, qui l'hiver dernier s'est produite avec succès dans les concerts et qui chante avec la même facilité en français, en italien et en espagnol, est de retour à Paris, où elle va passer l'hiver. Mme Galiano donne également d'excellentes leçons dont elle va reprendre le cours.

*** Ernst, le célèbre et sympathique violoniste, a quitté Paris pour chercher sous le ciel de Nice un peu d'adoucissement à son état persistant de souffrance.

*** L'ancien baryton de l'Opéra-Comique, où il obtint des succès, Bussine vient d'être engagé pour chanter dans les soirées extraordinaires données à l'Alcazar.

*** Mlle Titjens est en ce moment à Hambourg; elle y a commencé ses représentations par *Fidelio.*

*** M. Charles Hougo, poëte tragique allemand, récemment entendu à Ems et à Bade, vient d'arriver à Paris où il se dispose à donner quelques séances. Ce poëte, qui a eu un certain succès en Allemagne, représente à lui seul l'Iliade.

*** M. J.-B. Wekerlin vient d'être nommé membre du comité des études musicales au Conservatoire impérial.

*** L'excellent pianiste Baur est de retour à Paris, et va reprendre le cours de ses leçons.

*** Nous avons parlé, dans un de nos derniers numéros, de l'arrivée à Paris des frères Holms qui se sont fait entendre chez Ernst, et exprimé l'espoir que le public serait bientôt appelé à juger leur beau talent. Nous apprenons qu'il en sera effectivement ainsi, et que les deux jeunes artistes donneront un concert samedi prochain 2 décembre, à la salle Herz. Ils y feront de nouveau entendre le quatuor en *si* bémol de Ernst, dont *la Gazette musicale* a donné un compte rendu si remarqué dans son avant-dernier numéro. M. Henry Holms fera également entendre un quintette de sa propre composition, et M. Krüger, l'éminent pianiste, MM. Jacquard, Lalo, Dragone et Hermann-Léon, fils du chanteur regretté de l'Opéra-Comique, prêteront leur concours aux frères Holms pour cette intéressante soirée.

*** L'éminent violoniste et professeur P. de Cuvillon est de retour à Paris, et à partir du 1er décembre, il ouvrira dans son domicile, boulevard de la Madeleine, 17, un cours d'accompagnement et de musique d'ensemble.

*** *Des transformations du théâtre de l'Opéra-Comique depuis son origine*, tel est le titre d'un ouvrage que M. Thurner va faire paraître le 15 décembre à la librairie Castel.

*** Les trois premiers numéros du *Club*, que vient de fonder M. Aurélien Scholl, ont paru; on y retrouve tout l'esprit qui a fait le succès du *Nain jaune*, sous sa direction. Aug. Villemot, Mery, Ch. Monselet, etc., etc., prêtent leur concours au nouveau journal.

*** On se rappelle que M. le comte Walewski, alors ministre d'Etat, confia à M. Ernest Reyer la mission d'étudier la situation de l'art musical en Allemagne. L'auteur de *la Statue* vient de commencer dans *le Moniteur*, sous le titre de *Souvenirs d'Allemagne*, une série de feuilletons qui seront consacrés à la relation de son voyage.

*** Nous avons annoncé dans notre dernier numéro que la manufacture de Ph. Herz neveu et Ce venait de terminer le premier piano grand modèle sorti de ses ateliers. Depuis lors quantité d'artistes et d'amateurs ont afflué dans les salons de la rue Scribe pour visiter ce grand et bel instrument de concert destiné à faire sensation, et qui placera la nouvelle manufacture très-haut dans la fabrication des pianos. Du reste, dans le courant du mois prochain M. Herz neveu se propose de convier tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'art, à venir en apprécier les qualités.

*** On nous écrit de Nancy et d'Epinal que les frères Lamoury viennent d'y donner deux brillants concerts. Les salles étaient combles et ils ont obtenu le plus grand succès.

*** M. Ballestra Galli, ténor qui débuta avec succès au théâtre Italien sous la direction de M. Calzado, est arrivé à Paris.

*** Frédéric Brisson, l'un de nos meilleurs pianistes, compositeurs et organistes, est de retour à Paris. Il va reprendre dans son nouveau domile, 26, rue Godot-de-Mauroy, ses cours de piano et d'orgue.

*** La nouvelle que le célèbre ténor Ander, de l'Opéra de Vienne, a perdu la raison, se confirme malheureusement. Il a été placé dans une maison de santé.

*** A la première matinée de M. Lebouc, M. Trombetta a dit avec beaucoup de brio *la Farfalla* pour alto, composée par Adolphe Blanc.

*** Les compositions de l'éminent professeur Marmontel sont toujours une bonne fortune pour les amateurs de bonne musique; ils apprendront donc avec plaisir que sous le simple titre d'*Élégie* il vient d'en faire paraître une nouvelle qui ne le cède en rien à ses aînées, et dans laquelle on trouve la science, l'originalité et la mélodie qui caractérisent le talent du célèbre pianiste compositeur.

*** M. Victor Tirpenne, l'auteur de l'excellent cours complet de piano qui porte son nom, vient de composer sur la poésie de M. Brunesseur, la musique de douze charmantes mélodies, qui formeront un album intitulé les *Douze mois de l'année*. Il doit paraître la semaine prochaine. L'élégance du texte, le style distingué de la musique, la mélodie qui y règne, la variété des sujets, assurent d'avance un grand succès à cette intéressante publication.

*** M. Baillot, professeur au Conservatoire, ouvrira son *cours de piano* (musique d'ensemble), mardi 6 décembre, à 3 heures, boulevard Haussmann, n° 14, près l'église Saint-Augustin.

*** On annonce le prochain tirage de la tombola organisée par les soins du baron Taylor au profit de l'Association des artistes dramatiques. Outre beaucoup de lots d'une véritable valeur artistique ou industrielle, plusieurs directeurs de théâtre, à commencer par celui du théâtre Italien, y ont apporté un contingent bien attractif. Ce sont des entrées à leurs théâtres pour un temps plus ou moins long.

*** Le samedi 10 décembre, premier bal de l'Opéra avec l'orchestre de Strauss. — MM. les locataires de loges pour la saison sont priés d'en retirer les coupons avant le 1er décembre, autrement l'administration, passé cette époque, en disposera. — Prix de l'abonnement pour la saison (treize bals), 50 francs. S'adresser, pour la location, 3, rue Drouot.

*** Un excellent musicien, homme de cœur et d'intelligence, M. Hector Vautier, doyen des organistes de France, vient de mourir à Saint-Denis, âgé de 87 ans. Pendant le service funèbre, la société chorale que préside M. Monestier a exécuté un motet de Besozzi et un *De Profundis*. Voici un passage du discours que M. Mathieu de Monter a prononcé sur la tombe : « Organiste à quinze ans dans un couvent de la Lorraine, sa patrie, musicien dans un régiment, puis chef de musique du 46e de ligne et du 6e de la garde, chevalier de la Légion d'honneur, membre de l'association des Artistes musiciens de France, chef de musique de la garde nationale de Saint-Denis, organiste du chapitre et de la paroisse de cette ville, M. Hector Vautier avait fait sonner la charge de son régiment sur les champs de bataille du premier Empire. Mais à sa nature aimante et bonne, la guerre répugnait. « On y tue trop de monde, nous » disait-il un jour. Ce qui m'est arrivé de plus agréable pendant la cam- » pagne d'Allemagne, c'est que j'ai pu connaître Haydn et serrer la » main de Beethoven. » Et il ajoutait : « Croiriez-vous que souvent je » quittais mon instrument pour relever un mourant ou pour tendre ma » gourde à un blessé? C'était plus fort que moi !... » Voilà l'homme, voilà l'artiste excellent, le soldat généreux que nous pleurons! Voilà le protecteur qui vous a prodigué les marques de son inaltérable bienveillance. »

*** M. Franz Stenzl, chef d'orchestre du Carl Théâtre à Vienne, vient de mourir dans cette ville.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Lyon*, 23 novembre. — Paque, l'excellent violoncelliste, est dans notre ville depuis quelques jours. Nous avons eu la bonne fortune de l'entendre dans deux concerts qu'il a donnés à notre grand théâtre. Le public lyonnais lui a montré la sympathie que mérite son beau talent, en le rappelant et en l'applaudissant avec enthousiasme. L'orchestration de ses morceaux en fait de véritables symphonies. L'un des meilleurs est celui qu'il a composé sur les thèmes de *Rigoletto*, avant lequel nous avons entendu une jolie fantaisie sur *Marta*, et ensuite un boléro à grand effet. Il faut citer encore de brillantes variations à la manière de Servais et un charmant caprice sur des airs écossais. Paque est attendu en Hollande et à Londres, d'où, nous l'espérons, il reviendra nous donner encore quelques belles soirées.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres*. — L'opéra anglais de Covent-Garden paraît vouloir justifier son titre d'*Opéra national*, et après l'*Helvellyn* de M. Macfarren, voici qu'on nous annonce pour samedi prochain un nouvel opéra anglais sous le titre de *Rose or Love's ransom*, de la composition de M. Hatton. *Rose* ou *la Rançon de l'amour* n'est autre chose que *le Val d'Andorre* de M. de Saint-Georges; on dit du bien de la musique de M. Hatton, et nous ne pouvons mieux faire que de souhaiter au courageux musicien le succès qu'obtint dans le temps la ravissante musique du regretté maître Fromental Halévy. — Au même théâtre M. Charles Adams continue à charmer la foule par son talent exquis : son second rôle, celui d'Elvino dans *la Sonnanbula*, lui a valu plus de succès encore que celui de Masaniello. — Au théâtre anglais rival, sous la direction de M. Harrison, qui donne ses représentations à *Her Majesty's Theatre*, on s'est contenté jusqu'ici de traductions, et *Faust* et *la Traviata*, auxquels on vient d'ajouter la *Lucia*, ont exclusivement défrayé le répertoire. *Faust* et *la Traviata* sont d'excellents ouvrages, mais on se lasse de toutes choses, même des plus excellentes, et l'on commence à en avoir assez, et du *Faust* et de *la Traviata*, même en anglais. — *Don Juan* est annoncé pour cette semaine. — Miss Louisa Pyne et Mme Kenneth Ferranti sont les *prime donne* de la troupe de M. Harrison. Le talent de Miss Pyne est apprécié depuis longtemps; quant à Mme Kenneth, qui a beaucoup chanté en Amérique et sur le continent de l'Europe, même à Paris dans les concerts, elle chante avec une expression dramatique incontestable, sa méthode et son style sont excellents, elle sait son métier; c'est en un mot une artiste accomplie, sa voix même a dû être très-belle, mais elle est revenue dans sa patrie vingt ans trop tard, hélas! — M. Marchesi fait également partie de la Compagnie anglaise de *Her Majesty's Theatre*, et Sims Reeves et M. Swift en sont les ténors. Un très-jeune homme, M. Garcia, fils du professeur de chant M. Manuel Garcia, vient de faire son premier début théâtral avec un entier succès dans les rôles de Valentin de *Faust* et de Germont père de *la Traviata*. Ce qu'il y a de plus irréprochable dans toute l'entreprise de M. Harrison, c'est sans contredit son excellent orchestre, habilement dirigé par M. Arditi. — Mme Titjens nous a quittés pour Hambourg, et M. Santley pour Barcelone. — *Orphée aux enfers*, traduit en anglais, a fait son apparition sur la scène d'*Oxford Musik-hall* et y a obtenu un immense succès.

*** *Anvers*, 24 novembre. — Dimanche a eu lieu dans la nouvelle salle de la Société royale d'harmonie la première matinée musicale de la saison d'hiver. Le programme était fort bien composé. Mme Johnson-Graever, pianiste de la reine des Pays-Bas, a exécuté avec un art surprenant et une puissance singulière l'admirable allegro maestoso et le finale du 3e grand concerto symphonique de Litolff, ainsi qu'un andante et polonaise de Chopin. Mme Johnson-Graever est artiste dans la plus haute acception du mot. Le succès éclatant qu'elle a obtenu cet hiver à Bruxelles, dans les concerts du Conservatoire, de l'Association des artistes musiciens et de la Grande Harmonie, a été pleinement ratifié par le public d'élite qui remplissait l'immense salle de l'Harmonie. Elle a été applaudie avec un véritable enthousiasme et rappelée après chaque morceau.

*** *Berlin*. — Le ténor Etlinger, du théâtre de Rotterdam, a débuté à l'Opéra dans le rôle de Jean de Leyde du *Prophète*. Sa voix quoique d'une assez grande puissance a paru usée et sa méthode défectueuse; il a donc échoué et a dû renoncer à se faire entendre de nouveau. Mmes de Ahna et Santer ont obtenu leurs succès habituels dans les rôles de Fidès et de Berthe. *Robert le Diable Fra Diavolo* et *Faust* ont complété le répertoire de la semaine. — On dit que Mme Wagner, encouragée par les bravos qui l'ont accueillie à un concert récent donné au bénéfice des chœurs du théâtre de la Cour, a l'intention de rentrer à l'Opéra par *Orphée*, rôle dans lequel elle excellait.

*** *Francfort-sur-le-Mein*. — *La Chochette de l'Ermite* (*les Dragons de Villars*) vient d'être accueillie d'une façon très-remarquable au théâtre de la ville.

*** *Leipzig*. — Deux concerts donnés par Carlotta Patti, Vieuxtemps et Jaell ont attiré un nombreux public, et le succès de ces virtuoses a été des plus grands.

*** *Vienne*. — Mlle Artot a été engagée pour douze représentations; elle devait, après celles du *Domino noir*, où elle a obtenu un si grand succès, chanter *l'Ambassadrice*, mais une indisposition du ténor y a mis obstacle. — On va donner le *Faust* de Gounod, dans lequel elle remplira le rôle de Gretchen, et plus tard la *Sonnanbula*. Mlle Artot nous quittera ensuite pour Berlin, où elle est engagée pour trois mois, après lesquels elle nous reviendra, mais pour chanter au théâtre Italien.

*** *Naples*. — *Un Ballo in maschera* n'a pas répondu à l'attente générale, et quoique dans le rôle d'Amalia, Mlle Lagrua se soit montrée aussi grande cantatrice qu'excellente actrice, quoiqu'elle ait été admirable de talent et d'expression dramatique, quoiqu'elle ait été applaudie à maintes reprises et rappelée plusieurs fois, on aimera toujours mieux la voir et l'entendre dans les grands rôles de Desdemona, de Norma, de Valentine et de Leonora. Mme de Ruda a été bien faible dans celui du page Oscar; Guicciardi a été revu avec plaisir et Mirate a chanté magistralement.

AVIS. M. N. Bianchi, l'éminent luthier de Crémone, est de retour à Paris d'un voyage en Italie, où il était allé rétablir sa santé. Il a rapporté un grand choix d'instruments classiques qui sont à la disposition des amateurs et artistes à des prix modérés. — Son magasin est rue Neuve-des-Petits-Champs, 7.

Le Directeur : S. DUFOUR.

EN VENTE CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU AU 1er.

Morceaux nouveaux pour le Piano :

ÉLÉGIE DÉDIÉE A SON ÉLÈVE **Mlle L. Koechlin**, PAR **MARMONTEL**

GALOP DE BRAVOURE
Op. 16. — Prix : 7 fr. 50.

LE PAPILLON
Op. 5. — *Dédié au comte de Westmoreland.* — Prix : 6 fr.

Op. 15. **ROMANCE SANS PAROLES** Prix : 7 50.
Dédiée à Mme Erard.

Par James M. Wehli.

FANTAISIE BRILLANTE sur **MARTA** par **CH. LYSBERG**
Op. 100. — Prix : 9 fr.

ADAGIO DE SPOHR
Extrait de son grand duo concertant pour piano et violon, op. 95, et
Arrangé pour le Piano, par
6 fr. **T. GARREAU** 6 fr.

MOSAIQUE sur **MARTA** par **L. BATTMANN**
Op. 204. — Prix : 6 fr.

F. BURGMULLER Valse dialoguée sur des motifs de **LISCHEN ET FRITZCHEN** de J. OFFENBACH. — Prix : 6 francs.
Dédiée à Mme Amélie Contat-Desfontaines.

Sous presse :

LE RÉVEIL DU PRINTEMPS
Dédié à Mme Spontini, comtesse de Saint-Andrea.

RONDE DES FANTOMES
Dédiée à Mme la baronne L. Prisse.

PAR

MADELEINE L. GRÆVER

LA MEXICAINE | **L'HÉROIQUE**
Dédiés à Mlle Cornélie Meyerbeer, par

S. P. PIXIS

Quarante Mélodies de Meyerbeer
1 vol. in-8°. Transcrites pour **LE PIANO SEUL**, par Amédée Méreaux. **Prix net : 10 fr.**

Choix de Romances sans paroles de Mendelssohn
6 suites. — Transcrites pour **HARMONIUM ET PIANO**, par A. Miolan, chaque suite contenant 2 morceaux. — **Ch.: 7 fr. 50.**

COURONNE DE MÉLODIES
Douze amusements très-faciles pour le piano, par

J. RUMMEL

1. Joconde..... NICOLO.
2. Robert le Diable. MEYERBEER.
3. Muette de Portici. AUBER.
4. Dragons de Villars MAILLART.
5. Le Comte Ory ROSSINI.
6. Stradella.... FLOTOW.
7. Lischen et Fritzchen OFFENBACH.
8. Martha..... FLOTOW.
9. Dinorah..... MEYERBEER.
10. Fra Diavolo.... AUBER.
11. Domino noir... AUBER.
12. Postillon de Longjumeau. ADAM.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 49. 4 Décembre 1864.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

1865 PRIMES 1865

Offertes aux Abonnés de la REVUE ET GAZETTE MUSICALE à l'occasion du renouvellement de l'année 1865 et de la 32e ANNÉE de son existence :

MAGNIFIQUE PORTRAIT LITHOGRAPHIÉ DE

G. MEYERBEER

Dessiné par Desmaisons, avec encadrement de Barbizet.

Tiré sur papier vélin, grand format.

UN VOLUME INÉDIT, FORMAT IN-8°, CONTENANT

Quarante Mélodies

A une et à plusieurs voix, composées par

MEYERBEER

Et arrangées pour le **PIANO SEUL** par Amédée Méreaux.

UN ALBUM

contenant un choix de Morceaux nouveaux de

MUSIQUE DE DANSE

Des Auteurs les plus en vogue, contenant :

Jacqueline, valse par . . . . . J. OFFENBACH.
Souvenir de Monaco, polka par . . . . . ARBAN.
Sans nom, polka-mazurka par . . . . . CONRADI.
Souvenir de Thorn, mazurka par . . . . . W. GRAHN.
La Discrète, polka par . . . . . HEINSDORFF.

Ces Primes seront, à partir du 10 décembre, à la disposition de toutes les personnes qui prendront un abonnement d'une année.

Le portrait de MEYERBEER *étant d'une dimension qui ne permet pas de le plier et de l'envoyer sous bande par la poste, la direction prie MM. les Abonnés de province de le faire prendre au bureau de* la Gazette musicale.

SOMMAIRE. — Mme Schroeder-Devrient, de M. de Wolzogen (8e article), par **Paul Smith.** — Théâtre impérial Italien : reprise d'un *Ballo in maschera*, de *Marta* et de *Norma*. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Nouvelles et annonces.

Mme SCHROEDER-DEVRIENT,

Par M. de Wolzogen (1).

VIII.

Vieillir, perdre sa voix, deux épreuves terribles, encore aggravées par la plus triste des calamités, une de ces liaisons funestes, dont le monde théâtral n'offre que trop d'exemples! Le *mari de la cantatrice*, ne vivant qu'aux dépens de sa femme, prodiguant, dissipant tous les produits de son talent, c'est un type connu dans les coulisses de l'univers entier, et que rendent encore plus odieux d'honorables et nombreux contrastes! Mme Schroeder-Devrient ne devait échapper à aucun de ces malheurs.

Et pourtant les conseils, les avertissements ne lui furent pas épargnés. C'est en 1842 que commencèrent ses rapports avec un M. de Doring, officier au service du roi de Saxe, et qui prit tout d'abord sur elle un ascendant dont ses amis furent effrayés. Elle ne se dissimulait pas à elle-même l'abîme vers lequel l'entraînait une pente irrésistible. Elle écrivait de Dantzick en 1843 : « Je sens bien que je suis à une époque décisive de ma vie... Seulement ne me parlez pas de repos : il n'y en a pas de possible pour moi. Je dois aller en avant sans fin ni trève, et ce que je rencontre sur ma route je l'entraîne avec moi! Avec mon cœur brisé, malade, je me précipite d'effort en effort, d'émotion en émotion, de triomphe en triomphe, et chaque pas me mène, grâce à Dieu! plus près de la tombe. J'ai tout ce qu'on peut avoir, et le monde me porte envie. Cependant je n'ai jamais désiré la mort avec plus d'ardeur qu'aujourd'hui. »

Pour expliquer et justifier jusqu'à un certain point la folie de son attachement à un homme qui lui imposa tous les sacrifices, et ne

(1) Voir les nos 24, 26, 27, 35, 43, 44 et 48.

vit jamais dans son talent que l'objet d'une spéculation indigne, M. de Wolzogen a cru devoir transcrire des lettres de l'artiste à Claire de Glumer, dans lesquelles sa situation morale est peinte avec une singulière énergie.

« Lorsque, dans l'ivresse du succès, remplie de la joie que me donnait mon art, je rentrais chez moi, j'étais seule! Je ne trouvais pas une âme qui pût me comprendre et se réjouir avec moi.

» La solitude m'est insupportable; — si j'avais seulement un être vivant près de moi, un chien fidèle, une créature quelconque! quel besoin j'éprouve d'échanger mes pensées intimes; — mais seule! — je ne saurais écrire ce qui se passe dans mon cœur; cela ne se peut. Il me manque la vivante chaleur du mot qui part de la bouche, à laquelle une bouche répond; à défaut du mot, le regard qui plonge au fond de l'âme. — C'est une dure condition que de traîner sa vie ainsi, sans être comprise. » A propos d'une pauvre famille qu'elle a visitée et où elle a trouvé la misère dans toute son horreur, elle ajoute : « Quel tort de se plaindre quand on n'a qu'à regarder ici pour se trouver heureux! Et pourtant qui sait si la pauvre femme, sur son lit de paille, n'est pas plus heureuse que moi sur mes coussins de soie? Elle a un mari qui la soigne, la soutient, la protége; elle a des enfants. — Et moi, que me reste-t-il?

» J'avais vingt-trois ans quand mes premiers nœuds furent brisés, et j'avais déjà perdu tout le prestige de la jeunesse, toutes les illusions qui embellissent la vie : déjà je pouvais dire avec une entière vérité : Je suis partout une étrangère. »

Certainement il y avait de l'exagération et même une certaine hypocrisie dans ces doléances dont Wilhelmine remplissait des volumes : elle cherchait à se tromper elle-même sur la nécessité du parti que tôt ou tard elle voulait prendre. En effet, on eut beau lui représenter M. de Doring comme un tyran et un bourreau qui faisait d'elle sa proie et sa victime, elle s'obstinait à le traiter comme le meilleur, le plus estimable et le plus aimable des hommes. « Il était malheureux, disait-elle, et elle ne voulait pas lui retirer sa main, la seule sur laquelle il pût s'appuyer. Je n'agirai que par sa volonté; sa volonté seule pourrait me séparer de lui. » Enfin ses amis furent consternés d'apprendre que le 29 août 1847 elle s'était mariée à Leipzick avec M. de Doring; le jour même elle avait reçu une lettre dans laquelle on l'instruisait que les camarades de son futur époux avaient délibéré plusieurs fois pour savoir s'il leur était possible de continuer à servir avec lui. Quelques instants avant la cérémonie, elle avait signé, sans le lire, un contrat par lequel elle donnait tout ce qu'elle possédait et pouvait posséder, outre la moitié de la pension dont elle jouissait pour ses services au théâtre de Dresde. Le contrat à peine signé, Doring jeta le masque, — ce sont les expressions de Wilhelmine, — et ce fut le diable qui lui apparut.

Le 24 février 1847, elle avait chanté pour la première fois à Dresde le rôle principal d'*Iphigénie en Aulide*, et s'était retirée du théâtre avec le titre de chanteuse de la chambre du roi de Saxe. Après son mariage, elle entreprit un nouveau voyage. elle alla chanter à Copenhague, et comptait se rendre à Saint-Pétersbourg avec son mari. A Riga elle joua *Roméo*, et jamais depuis elle ne remit le pied sur le théâtre. A Dorpat s'accomplit sa rupture complète avec M. de Doring. « Je suis anéantie, écrivait-elle, réduite à la mendicité, malade de corps et d'âme, et sans espoir de me relever jamais! » M. de Doring se hâta de retourner en Saxe pour faire valoir ses droits sur les biens de sa femme; elle se rendit elle-même à Berlin vers la fin de février, et se plaça sous la protection des lois, pour obtenir sa séparation, sans la payer de tout ce qu'elle possédait. Le procès ne finit qu'avec l'année. Il fallut acheter le consentement de M. de Doring à la séparation, et la somme qu'on lui donna fut sans doute assez forte, puisque l'artiste eut besoin pour se la procurer du secours de plusieurs amis.

Revenons un peu sur nos pas, et jetons encore un coup d'œil sur cette brillante carrière, dont nous avons vu le commencement et le terme. Dans ses souvenirs, Claire de Glumer parle d'une représentation de *Guido et Ginevra* donnée le 22 mars, et dans laquelle Mme Schroeder remplissait le rôle de Ginevra. S'il faut l'en croire, quoique la représentation fût à son bénéfice, l'artiste ne s'était résignée qu'après une forte résistance, accompagnée de colère et de grincements de dents, à jouer un rôle qui lui faisait dresser les cheveux sur la tête. Obligée de céder, elle s'était mise à étudier le rôle, mais elle avait bien résolu d'enterrer l'ouvrage, et voici comment elle s'y prit : Au second acte, Ginevra est censée mourir empoisonnée par le moyen du voile apporté d'Orient, et qu'on lui pose sur la tête. Au troisième, elle se réveille dans la tombe où on l'a renfermée, et se livre au désespoir le plus violent. « Donc, raconte l'artiste elle-même, je mourais au finale du second acte, comme une vraie pestiférée. Je rendais la chose d'une manière si effrayante à force de frissons et de convulsions, que, l'acte fini, l'intendant accourut avec un médecin et me demanda d'un air alarmé : — Pour l'amour de Dieu, qu'avez-vous? Etes-vous malade? Vous m'avez fait une peur!... — Non, répondis-je tranquillement, je ne suis pas malade : je meurs par le poison, voilà tout; n'est-ce pas mon devoir?» Au troisième acte, même jeu, même effet : l'artiste, sortant du sommeil léthargique, poussait des cris d'angoisse, s'arrachait les cheveux, se frappait le sein, s'accrochait aux murailles. La cour, épouvantée, s'enfuit au milieu de l'acte, et le public ne savait plus où il en était. L'intendant supplait, maugréait; l'artiste restait inébranlable, et se contentait de dire : « Pourquoi me donnez-vous des choses pareilles à chanter? c'est votre faute; vous n'avez que ce que vous méritez, lorsque vous contraignez une artiste à jouer ce qui inspire la haine et l'effroi. » Mme Schroeder ne rejoua plus Ginevra : une autre prit sa place, et l'opéra disparut bientôt du répertoire. Mais l'intendant crut devoir punir d'une amende de 300 thalers un excès de réalisme qu'on ne saurait guère imputer qu'au caprice ou à quelque malin vouloir dont les causes demeurent inexpliquées.

L'astre de Richard Wagner se levait précisément à l'heure où celui de Mme Schroeder penchait vers son déclin, ce qui ne les empêcha pas de se rencontrer, et il est certain que le nom et le talent de la cantatrice vieillissante ne furent pas inutiles à l'avénement du jeune compositeur. Mme Schroeder créa les rôles d'Adriano Colonna, de Senta et de Vénus dans *Rienzi*, *le Hollandais volant* et *Tanhauser*, dont le premier fut représenté à Dresde le 20 janvier 1842, le second le 2 janvier 1843, et le troisième le 19 octobre 1845. Dans *Rienzi*, qui valut à son auteur la nomination de maître de chapelle du roi de Saxe, le célèbre ténor Tichatscheck remplissait le principal rôle. Il n'est guère probable qu'après avoir chanté si longtemps la musique de Mozart, de Beethoven, de Weber, notre artiste ait éprouvé de très-vives sympathies pour celle de Richard Wagner. M. de Wolzogen affirme qu'à sa connaissance, lorsque *Tanhauser* apparut pour la première fois, en 1845, sur le théâtre de Dresde, Mme Schroeder n'accepta qu'avec peine le rôle de Vénus, en disant : « Je ne sais que faire de ce rôle. » En effet, c'était moins que jamais le moment de le lui offrir : elle avait passé la quarantaine! Si plus tard son goût changea, si à la froideur succéda l'enthousiasme, c'est que les opinions politiques avaient exercé leur influence sur elle, et que sa passion musicale s'était allumée au foyer des révolutions.

Comment s'étonner qu'une femme en tout temps si avide de popularité, si heureuse et si fière de s'entendre nommer dans la foule, de se voir reconnue, désignée par les plus infimes; qu'une femme qui se faisait gloire de n'avoir jamais flatté un prince, jamais recherché la faveur des grands, n'ait pu se défendre d'un entraînement vers les idées, qui en 1848 et 1849, remuèrent si profondément la France et l'Allemagne? Au mois de mars 1849, elle s'était rendue à Paris, pour essayer d'y recommencer quelque chose d'artistique,

mais elle s'aperçut bien vite que les intérêts politiques y absorbaient tous les autres, et elle revint à Dresde, où elle fut témoin de la terrible journée du 4 mai : quelle part y fut la sienne ? harangua-t-elle le peuple pour l'exciter à construire des barricades, ou bien, comme l'assure Claire de Glumer, son rôle se borna-t-il à pousser un cri d'effroi, à l'aspect des premiers cadavres apportés sur la place du vieux marché ? Nous ne nous chargeons pas de traiter ces questions, que d'autres ont examinées et jugées. Dès le matin du 5 mai, l'artiste s'éloignait de la ville, frémissante encore des combats de la veille : elle a rendu compte elle-même de ce triste départ, dans des termes remplis d'émotion : « Le printemps déployait toute sa richesse sur la terre, je n'oublierai jamais l'impression extraordinaire que j'éprouvais, en traversant ces plaines fleuries, sur lesquelles le ciel répandait son plus brillant éclat, tandis que le bruit du tocsin et de la révolte s'élançait de la ville couchée dans le vallon. »

Que de projets se présentèrent alors à l'imagination de Wilhelmine ! Tantôt elle voulait écrire ses Mémoires, tantôt ne s'occuper qu'à former des artistes, ou bien encore rédiger l'analyse complète des rôles qu'elle avait joués, et de la manière dont elle les avait conçus ; mais elle ne fit rien de tout cela ; et quant au dernier projet, voici le motif qu'elle allègua pour y renoncer : « Si j'analyse mes rôles pour d'autres, dit-elle à Fanny Lewald, je les perds pour moi-même, et je veux au moins en garder le souvenir. Que les autres voient eux-mêmes ce dont ils sont capables : il ne leur sera pas facile de me faire oublier. »

Le mariage, dont Wilhelmine venait d'avoir tant à se plaindre, lui devait une réparation, et elle la trouva dans la personne d'un gentilhomme livonien très-distingué d'esprit et d'éducation, M. de Bock, qui, avant sa malheureuse liaison avec Doring, lui avait offert ses vœux, mais alors il y avait des obstacles : la position de M. de Bock ne lui permettait pas d'épouser une actrice, et ils n'étaient pas assez riches tous les deux pour pouvoir vivre de leurs rentes. C'est à Paris dans l'hiver de 1850 que leur union fut décidée; le 14 mars elle s'accomplit à Gotha, et sembla d'abord réunir toutes les conditions de paix et de sécurité : c'était comme un arc-en-ciel tardif dans une existence semée de troubles et d'orages ! Les amis de Wilhelmine trouvaient qu'elle était devenue plus douce, plus calme, et qu'elle n'avait pas l'air de souffrir impatiemment le vide que le théâtre lui laissait. Elle ne chantait plus dans les concerts : chez elle seulement ou dans des cercles intimes, elle redisait volontiers quelques anciens *lieder* que son mari, musicien excellent, accompagnait sur le piano.

Dans l'année même de son mariage, Wilhelmine suivit son mari en Livonie, où il avait l'intention de se fixer et de vivre dans une propriété seigneuriale, dont il était fermier; mais était-il possible que Wilhelmine se transformât en fermière, en ménagère ? Elle l'essaya, mais en vain ; elle y perdit tous ses efforts, et ne tarda pas à reconnaître que pour sa santé comme pour tout le reste il lui fallait absolument retourner en Allemagne. « Tout ce qui m'entoure, écrivait-elle, est détestable et affreux; les hommes méritent à peine d'être appelés de ce nom, et tout ce qu'ils font témoigne du misérable degré de culture auquel ils sont réduits. Qui pourrait s'empêcher de dire à propos d'eux : Ils sont effroyables. »

Dans l'automne de 1851, les deux époux se rendirent à Dresde où Wilhelmine était sous le coup d'une sentence de bannissement et de poursuites, à cause de sa prétendue participation aux événements de mai 1849. M. de Bock s'empressa de fournir caution, et obtint que sa femme pût se retirer à Berlin. Vers la fin de l'année, des lettres de grâce, octroyées par le roi de Saxe, terminèrent le procès, dont l'une des conséquences les plus tristes était de lui interdire la Russie. Il fallut que M. de Bock fît de nombreuses démarches et de grandes dépenses pour obtenir la révocation de ce décret. Il n'y réussit que dans l'hiver de 1853, et jusque-là Wilhelmine, séparée de son mari, fut obligée de vivre comme une exilée en Allemagne. Elle passa l'été de cette triste année à Coblentz, à Ems, à Schlangenbads. Vers l'automne, M. de Bock alla la chercher à Paris, où elle se retrempait dans la société d'artistes de son pays, dans la fréquentation des musées, des théâtres, et revenait si bien au plaisir de vivre, qu'elle reparut dans un concert public au profit de l'association allemande. Peu de temps auparavant, l'auteur de sa biographie, M. de Wolzogen, l'avait entendue chanter d'une voix presque éteinte des lieder de Schubert dans une soirée que donnait l'excellent pianiste-compositeur J. Rosenhein. La cantatrice n'était plus que l'ombre d'elle-même, mais cette ombre avait encore quelques moments où se retrouvait la grande artiste.

PAUL SMITH.

(*La fin prochainement.*)

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Reprise d'un *Ballo in maschera*, de *Marta* et de *Norma*.

Trois reprises en moins de huit jours, c'est beaucoup peut-être, malgré le proverbe qui dit qu'*abondance de biens ne nuit pas*. Au théâtre, il n'y a qu'une abondance qui n'incommode jamais, c'est celle des recettes ; aussi les directeurs ne travaillent-ils qu'à se la procurer. M. Bagier n'y épargne pas ses efforts, et il a sous sa main des artistes qui le secondent de tout leur talent. Jamais Fraschini, Mme Charton-Demeur et Delle-Sedie n'en avaient donné plus de preuves qu'à la reprise d'*un Ballo*, dont la représentation a été vraiment remarquable. Fraschini était si bien en voix qu'il a cru pouvoir sans inconvénient déroger à ses principes et répéter un des couplets de sa chanson chez la sorcière. Le rôle d'Adelia est un de ceux qui conviennent le mieux à Mme Charton-Demeur ; elle y déploie des avantages égaux, comme cantatrice et comme actrice; elle a la dignité, la passion, l'éloquence de la voix et du geste; elle a été pathétique et touchante, autant que la situation l'exige, et elle a produit une vive impression. Delle-Sedie, lors de ses débuts, s'est révélé à nous dans la belle romance : *Eri tu che macchiavi*, et depuis ce temps il a su se maintenir au rang qu'il avait conquis tout d'abord. Il est fâcheux que le page ne soit pas de taille à marcher avec ces artistes. Les pages sont-ils donc devenus si rares qu'on n'en puisse trouver pour cet opéra ? Il est vrai que Mlle Battu avait rendu le poste très difficile.

Et le lendemain d'*Un Ballo*, *Marta* nous est revenue, cette *Marta* si vive et si légère, cette *Marta* si applaudie, si aimée partout où l'on chante, et qui pourrait, si elle le voulait, répéter comme Joconde :

J'ai longtemps parcouru le monde,
Et l'on m'a vu de toutes parts.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on va la voir bientôt sur un autre théâtre, où elle paraîtra pour la première fois, sans qu'elle cesse pour cela de se montrer au théâtre Italien, d'y être la bienvenue, la bien reçue et d'y faire moisson de bravos. On ne connaît guère d'exemple d'un cosmopolitisme musical comparable à celui de cette charmante partition, dont M. de Flotow est le père. Lui seul pourrait nous dire si, dans l'innombrable quantité d'actrices et de chanteuses qui ont tour à tour abordé le rôle principal de son œuvre, il s'en est rencontré une seule plus prédestinée par la nature et l'art à en réaliser l'idéal que Mlle Adelina Patti. Nous l'avions déjà vue dans ce personnage, mais cette année elle s'y surpasse, comme du reste dans tous ceux où nous la revoyons. Il y a en elle progrès manifeste : il y a plus de séduction, plus de charme, avec un sentiment sérieux, qui perce à travers la

plus folle des escapades. Marta, devenue la servante d'un fermier, ne peut s'empêcher de réfléchir, et la physionomie de Mlle Patti rappelle celle de Mlle Mars travestie en soubrette dans *le Jeu de l'amour et du hasard* au moment où elle venait à s'apercevoir des dangers de sa position. Quant à la façon dont la jeune prima donna chante la chanson de la Rose, c'est quelque chose d'exquis, de parfait : on ne saurait mieux accentuer des paroles, ni mieux détailler des notes.

Ajoutons que cette année aussi Mlle Patti a fait d'immenses progrès dans le costume. Dans Zerline, c'était la plus coquette et la plus séduisante mignonne de Castille ou d'Andalousie. Dans Marta, l'on ne sait laquelle préférer de la grande dame ou de la petite servante.

Le ténor Brignoli, qui débutait dans le rôle de Lionel, est une ancienne connaissance ; nous l'avons vu, il y a quelques années, au grand Opéra, remplissant le rôle d'Amenophis, dans une reprise du *Moise* français. Depuis ce temps, il a beaucoup voyagé : il nous revient avec un organe qui rappelle singulièrement celui de Mario. Si c'est un tort, nous le trouvons fort excusable, et nous acceptons M. Brignoli tel qu'il se poursuit et comporte. Le premier jour, quoiqu'il soit grand et fort, il a commencé par mourir de frayeur; puis il s'est remis peu à peu, et il a si bien chanté sa romance du troisième acte qu'on la lui a redemandée; ce qui prouve qu'il a du talent, c'est qu'il l'a dite, la seconde fois, avec plus de succès encore que la première. Delle-Sedie, Scalese et Mme Méric-Lablache ont fort bien rempli les autres rôles, ce qui fait que *Marta*, jouée trois fois cette semaine, doit l'être encore mardi prochain.

La reprise de *Norma* n'a pas été aussi heureuse que les deux précédentes. Les deux sœurs Marchisio y faisaient leur rentrée; mais une indisposition n'a pas permis à l'une d'elles, Carlotta, qui chantait le rôle principal, d'aller plus loin que le premier acte, et il a fallu remplacer le second par un concert composé de divers morceaux du répertoire, entre autres le duo du *Trovatore*, supérieurement chanté par Delle-Sedie et Mme Charton-Demeur, et le rondo de *Cenerentola* dit par l'autre sœur, Barbara, qui avait fort bien commencé le rôle d'Adalgise.

P. S.

REVUE DES THÉATRES.

VARIÉTÉS : *Une Femme, un Melon, un Horloger*, vaudeville en un acte, de MM. Varin et Michel Delaporte; reprises du *Bourreau des crânes*, vaudeville de MM. Lafargue et Siraudin, et de *la Belle Espagnole*, saynète de M. Hervé. — GAITÉ : Reprise du *Fils de la nuit*, drame de M. Victor Séjour. — THÉATRE SAINT-GERMAIN (ouverture) : *Le Libre Echange*, vaudeville en un acte, de M. Jules Francy; *la Bouquetière de Trianon*, opéra-comique de MM. Laurencin et Jules Adenis, musique de M. Frédéric Barbier; *le Lion de Saint-Marc*, opéra-bouffe de MM. Beaumont et Nuitter, musique de M. Isidore Legouix. — BOUFFES-PARISIENS : *Passé minuit*, pour les représentations d'Arnal : *Appelez-moi sergent* ! ronde de nuit de M. Lemercier de Neuville, musique de M. Lindheim.

A l'occasion d'une représentation donnée au bénéfice de Kopp, l'un des bons acteurs des Variétés, ce théâtre a changé son affiche ordinaire, et a mis sous la remise cette fameuse *Liberté des théâtres* qui commençait à se fatiguer et à vieillir. Le spectacle qui l'a remplacée n'est cependant que transitoire, et l'on n'y compte qu'une seule pièce nouvelle ; encore cette pièce n'est-elle qu'en un acte. Mais l'ensemble de la soirée offre assez d'éléments attractifs pour faire attendre patiemment *la Belle Hélène*, d'Offenbach, sur laquelle on fonde les plus vastes espérances. L'acte de MM. Varin et Michel Delaporte s'appelle *une Femme, un Melon, un Horloger*, et ce titre facétieux tient assez bien ce qu'il promet. L'horloger vient de conduire à l'autel (vieux style) Mlle Claudine, la fille d'un maraîcher des environs de Paris, lorsqu'une maîtresse sacrifiée fait tout à coup irruption au milieu de la noce et va se livrer à un éclat dangereux pour le mari. Celui-ci ne parvient à apaiser Mlle Fœdora qu'en promettant de lui trouver, séance tenante, un épouseur; mais ce n'est pas sans peine qu'il finit par découvrir un homme de bonne volonté qui, d'ailleurs, ne connaissant pas Mlle Fœdora, est sur le point de tout compromettre en adressant ses hommages à la mariée, qu'il prend pour la maîtresse de l'horloger. Cette situation comique suffit à fournir trois quarts d'heure d'hilarité, et c'est plus qu'il n'en faut pour satisfaire un public bien disposé à se laisser chatouiller les côtes

Le Bourreau des crânes, qui accompagne cette bluette, est une pièce plus corsée, dont Sainville et Ravel ont fait le succès. Elle n'a rien perdu en passant au répertoire des Variétés, où elle est jouée avec beaucoup de verve et d'entrain par Charles Pérey, par Kopp et par Mlle Aline Duval.

Nous n'en dirons pas autant de *la Belle Espagnole*, extravagante saynète d'Hervé qui a vu le jour aux Délassements-Comiques, et qui aurait bien dû rentrer avec eux dans l'oubli. Mais l'infortunée a déjà cessé de vivre ; ne troublons pas ses cendres.

— Une reprise fort importante, celle du *Fils de la nuit*, attire en ce moment beaucoup de monde au théâtre de la Gaîté. C'est à la Porte-Saint-Martin que ce drame a été joué d'origine, en 1856. Il avait alors pour principaux interprètes Fechter, Mme Emilie Guyon et Mme Marie Laurent. Aujourd'hui c'est Dumaine qui représente le duc de Scylla, et les deux mères, qui ont une scène si magnifique au dernier acte, ont conservé, sous les traits de Mlle Agar et de Mme Lacroix, une bonne partie de leur prestige. Certes, il y a du talent dans cette pièce, on ne saurait le contester, et M. Victor Séjour n'a peut-être jamais rien écrit de plus émouvant, de plus dramatique. Mais il s'est, de lui-même, effacé en quelque sorte devant l'éclat d'une mise en scène qui usurpe à son profit toute l'attention, tout l'intérêt des spectateurs. Déjà, à la Porte-Saint-Martin, on n'attribuait le succès de l'ouvrage qu'au tableau dans lequel on voyait la corvette du pirate se mouvoir à travers la tempête et la fureur d'un abordage. A la Gaîté, ce même tableau a reçu des perfectionnements devant lesquels la prose de M. Victor Séjour va pâlir encore davantage. Qu'importe, il est vrai, sinon à l'auteur, du moins au directeur, dont ce merveilleux navire ne peut manquer de remplir la caisse?

— Nous avons parlé en son temps d'une tentative de concerts quotidiens qui, sous le nom d'*Athénée musical*, s'était fondée sur la rive gauche de la Seine, dans les déserts qui avoisinent le musée de Cluny. L'intention était bonne; mais après quelques mois d'essais infructueux, cet établissement s'est vu forcé de céder à l'indifférence bien constatée des habitants de ce quartier maudit. Voici à présent que, grâce à la liberté théâtrale, l'*Athénée* s'est transformé en une salle de spectacle, où un hardi spéculateur prétend faire vivre en bon accord le vaudeville et l'opéra-comique. Le théâtre Saint-Germain sera-t-il plus heureux que son prédécesseur? C'est ce que nous hésiterions fort à affirmer. Sans parler de plusieurs incidents malencontreux, la soirée d'ouverture se composait de trois pièces, dont deux n'ont eu qu'un médiocre succès ; on a trouvé que le vaudeville intitulé *le Libre Échange* ne méritait ni qu'on l'applaudît ni qu'on s'en fâchât. Quant à *la Bouquetière de Trianon*, elle a été un peu mieux accueillie, mais si peu qu'en vérité il n'y a pas de quoi s'en glorifier. Le sujet en a paru commun, et la musique de M. Frédéric Barbier, beaucoup trop ambitieuse pour la circonstance, n'a pas contribué à dissimuler la légèreté du *libretto*. La dernière pièce, *le Lion de Saint-Marc*, quoique commencée à près de minuit, est seule parvenue à tirer le public de sa somnolence. On a franchement ri des tribulations de ce vieillard poltron qui prend des amoureux

pour des conspirateurs, et l'on a chaleureusement applaudi le musicien, M. Isidore Legouix qui, pour son coup d'essai, a fait preuve d'excellentes qualités. Trois couplets, pour voix de femmes, ont particulièrement été remarqués et ont obtenu les honneurs du *bis*. Ce début est d'un heureux augure pour l'avenir de M. Legouix, que nous retrouverons sans doute bientôt sur une scène plus digne de lui.

Les artistes de la nouvelle troupe ne se connaissent pas encore assez, et n'ont pas opéré leur fusion de telle sorte qu'on puisse asseoir sur eux une opinion définitive. Disons cependant que dès le premier jour on a distingué quelques-uns d'entre eux, tels que M. Laglaize, un ténor agréable, M. Falchieri, une basse que nous avons eu occasion d'entendre à la Porte-Saint-Martin dans *le Barbier de Séville* qu'on y a joué l'été dernier, Mlle Mézerai, une célébrité de province, puis, à un degré inférieur, M. et Mme Luce, M. Marchand, M. Rosambeau et Mme Delmary.

— Aux Bouffes-Parisiens, où l'on vit presque exclusivement de reprises depuis qu'Offenbach s'est retiré sous sa tente, nous n'avons rien eu à signaler, si ce n'est la reprise de *Passé minuit*, pour laquelle la direction a engagé Arnal qui, dans le temps, avait trouvé dans cette pièce l'un de ses plus grands succès. Pour la rajeunir, M. Deffès y a ajouté quelques couplets et quelques sorties d'ailleurs fort bien réussies, qui donnent à ce vaudeville l'allure d'une opérette. Désiré a pris la place de Bardou, et, malgré l'accent marseillais qu'il prête au personnage, il est loin d'égaler son modèle.

Appelez-moi sergent ! est une sorte de ronde de nuit de M. Lindheim, donnée dimanche dernier, et qui, malgré une chanson justement applaudie, malgré les louables efforts de Léonce et de Désiré, ne nous semble pas appelée à une longue existence.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné cette semaine trois fois *Roland à Roncevaux*.— On annonce pour demain *Guillaume Tell*, et pour mercredi la reprise de *Moïse*. Mlle Battu y reparaîtra dans le rôle d'Anaï, qui lui valut un si beau succès l'hiver dernier.

*** Dimanche dernier, *Diavolina* accompagnait *le Trouvère*. Mlle Beaugrand a débuté dans le principal rôle de ce ballet, créé avec tant de supériorité par Mlle Mouravieff, et qu'avait ensuite dansé Mlle Vernon. Mlle Beaugrand, même après ces rivales redoutables, a su s'y faire applaudir et a pleinement réussi.

*** Après une audition donnant de belles espérances, le théâtre de l'Opéra vient d'engager comme pensionnaire un jeune ténor doué d'une très-jolie voix et d'une remarquable organisation musicale. Une année sera consacrée à développer, par de sérieuses études, ces précieuses qualités, et à faire son éducation théâtrale, après quoi l'on jugera s'il peut débuter sur notre première scène lyrique.

*** On a repris jeudi au théâtre de l'Opéra-Comique un des plus charmants opéras d'Auber, *Haydée*; Mlle Cico chantait le rôle principal pour la première fois; un peu émue au premier acte, elle a dit avec beaucoup de charme tout le second, et particulièrement les couplets de la *Brise* qu'on a chaleureusement applaudis et qu'elle a dû répéter. Achard, dans le rôle de Loredan, s'est montré aussi bon acteur qu'excellent chanteur; Battaille et Ponchard, Prilleux et Mlle Bélia ont contribué au succès de la représentation qui avait attiré beaucoup de monde et qui a fait grand plaisir. Cette reprise a d'ailleurs coïncidé avec la première représentation du même ouvrage qui, sous le titre de *Aïdea*, a dû avoir lieu le 28 novembre au grand théâtre royal de Turin.

*** M. Gounod vient de s'engager par traité à donner dans le courant de la saison de 1865-1866, à l'Opéra-Comique, une partition composée sur un livret de M. Michel Carré. — Le même compositeur écrirait, si l'on en croit la nouvelle donnée par *l'Entr'acte*, des chœurs et des intermèdes symphoniques pour un drame en trois actes et en vers de M. Legouvé, intitulé : *les Deux Reines de France*, et qui serait joué au printemps au théâtre Lyrique. La direction aurait engagé Mme Ristori pour remplir le principal rôle.

*** On va reprendre au théâtre des Bouffes-Parisiens *la Chanson de Fortunio*. Mlle I. Marié chantera le rôle de Valentin et Bache reprendra celui du petit clerc qu'il a créé.— On s'occupe avec activité de la pièce de M. Cham, *le Serpent à plumes*, et de la Revue de MM. Clairville, Siraudin et E. Blum.

*** Mlle Lagier vient de lire au même théâtre une opérette ayant pour titre *Jupiter et Leda* dont elle a composé la musique, et qui sera interprétée par Mlle Philippe, Mlle Garait et Bache.

*** Aujourd'hui, à 2 heures, a lieu le premier concert extraordinaire donné au Conservatoire par la Société des concerts et consacré à la mémoire de Meyerbeer. En voici le programme : 1° Symphonie en *ré* de Beethoven; 2° chœur de *Marguerite d'Anjou*, de Meyerbeer; 3° ouverture du *Pardon de Ploërmel*, de Meyerbeer; 4° air chanté par M. Faure; 5° fragments du 63e quatuor d'Haydn, exécuté par tous les instruments à cordes; 6° scène de la Bénédiction des poignards des *Huguenots*, de Meyerbeer; 7° marche du *Songe d'une Nuit d'été*, de Mendelssohn. — Le second concert extraordinaire que doit donner la Société des concerts en dehors de son abonnement aura lieu le 18 décembre.

*** Aujourd'hui à 2 heures, au Cirque Napoléon, septième concert populaire de musique classique sous la direction de Pasdeloup. On y entendra : 1° ouverture de *Fidelio* en *mi* majeur, de Beethoven; — 2° symphonie de Mozart, première audition (introduction, allegro, premier menuet, andante, deuxième menuet, finale); — 3° ouverture de *Loreley* (première audition), de Wallace; — 4° *Largo* de Haydn; — 5° septuor de Beethoven (thème et variations, scherzo, finale), exécuté par MM. Grisez, Espeignet, Mohr et tous les instruments à cordes.

*** Au second concert extraordinaire du Conservatoire, qui aura lieu le 18 décembre, on jouera des fragments du second acte des *Troyens* de Berlioz; ils consistent en deux airs de danse, le quintette, le septuor et un duo. Il seront en grande partie interprétés par les artistes qui ont exécuté l'œuvre au théâtre Lyrique.

*** On nous écrit de Naples, que Mlle Lagrua vient d'y chanter *Norma* avec un immense succès; elle a excité dans ce rôle, d'ailleurs un de ses plus beaux, un enthousiasme difficile à décrire, et qui s'est traduit par des applaudissements et des rappels sans fin.

*** Mme Vandenheuvel est en ce moment à Nice, et l'on écrit qu'elle vient d'y chanter avec succès *la Somnambule* au théâtre Italien.

*** *Roberto il Diavolo* a été choisi pour pièce d'ouverture du théâtre Zizinia à Alexandrie. Les artistes engagés sont Mmes Donati, Alvese et Franco-Capello, prime donne; MM. Pedronich et Pardini, premiers ténors; Giotti, baryton; Nanni, basse profonde.

*** Seligmann est parti cette semaine pour Nice; il va sans dire que son violoncelle l'accompagne et qu'il n'oubliera pas de s'en servir.

*** On nous écrit de Barcelone que le théâtre du Liceo a fait avec *Lucrezia Borgia* une brillante réouverture. Mme Lafon dans le rôle principal, Mme Dory dans celui d'Orsini et Morini dans celui de Gennaro, ont obtenu un grand succès, Morini particulièrement, qui après l'air du troisième acte, a été salué des plus vifs applaudissements; bref, cette réouverture a obtenu du public le meilleur accueil.

*** Mlle Carlotta Patti est en ce moment à Hanovre où elle passionne le public comme à Leipzig; un air de *Dinorah*, un autre de la *Linda* et *le Carnaval de Venise* de Paganini avec une introduction de Schulhoff, ont soulevé des tonnerres d'applaudissements. Vieuxtemps et Jaell partagent les triomphes de la célèbre cantatrice. Pendant le concert, S. M. le roi de Hanovre a demandé qu'elle lui fût présentée.

*** Toujours infatigable pour améliorer la situation de la Société des artistes dramatiques, le baron Taylor organise au théâtre de l'Opéra-Comique une représentation extraordinaire au bénéfice de cette association. Elle aurait lieu très-prochainement, et elle se composera d'éléments de nature à y attirer un grand concours de monde.

*** Plusieurs artistes distingués se trouvent en ce moment à Madrid : Louis Engel, le célèbre organiste, qui s'y est déjà fait entendre et que la reine a décoré; Jules Lefort, l'excellent baryton; Nathan, le violoncelliste, et Mlle Castellan, qui joue du violon d'une façon si remarquable.

*** S. M. la reine d'Espagne vient de conférer à l'éminent pianiste compositeur W. Krüger la croix de chevalier de son ordre de Charles III.

*** M. Watier (A.), de Lille, vient d'être nommé à l'unanimité membre de l'Académie de Sainte-Cécile de Rome (section des compositeurs).

*** Depuis que le Musée instrumental du Conservatoire est ouvert au public, il est visité par une foule nombreuse d'artistes, d'amateurs qui

examinent avec autant de curiosité que d'intérêt la remarquable collection réunie par M. Clapisson et acquise par S. Exc. le ministre de la maison de l'Empereur. Cette collection contient des pièces de la plus grande rareté. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

*** Le cercle de l'Union artistique donne le 5 son premier concert. L'orchestre, dirigé par M. Pasdeloup, exécutera trois symphonies nouvelles de MM. Lacherier, Polignac et Lefebvre.

*** M. Charles Meerens, auteur de la brochure : *Instruction élémentaire du calcul musical et philosophie de la musique*, dont nous avons rendu compte et qui a paru récemment, vient de trouver les vraies relations numériques de la gamme, conçue d'après l'interprétation de Monteverde; elles s'expriment par :

$$\frac{1}{1}, \frac{3.3}{4.2}, \frac{5}{4}, \frac{3.9}{4.5}, \frac{3}{2}, \frac{3.9}{4.4}, \frac{3.5}{4.2}, \frac{2}{}$$

Ces rapports sont basés sur le principe du rhythme des vibrations dont l'auteur a donné un aperçu dans les numéros 39 et 42 de *la Gazette musicale* (1863), et, de plus, ils sont conformes aux expériences directes que M. Delezenne, membre de la faculté des sciences de Lille, a décrites dans sa brochure : *Considérations sur l'acoustique musicale.*

*** Les séances populaires de musique de chambre vont attirer de nouveau à la salle Herz leur nombreux auditoire de l'année dernière. MM. Lamoureux, Rignault, Colblain et Adam ont commencé leurs études. Les programmes auront cette année plus d'attrait encore que l'hiver dernier, et l'on peut s'attendre à une exécution plus achevée, s'il est possible, des œuvres des grands maîtres du quatuor. La première séance est fixée au samedi 12 janvier, à 8 heures du soir. Nous donnerons prochainement les titres des œuvres qui seront exécutées dans cette soirée d'inauguration, à laquelle concourra un de nos plus éminents pianistes classiques.

*** Le capital nécessaire à l'exploitation du *Grand Concert* qui doit être fondé par les soins et sous la direction de Félicien David est souscrit et la société constituée. On sait qu'elle a fait choix d'un local convenable, rue Richer. Les ouvriers ne tarderont pas à s'en emparer, et on espère que les travaux ne dureront pas plus de six semaines ou deux mois pour que la salle soit mise en état d'être inaugurée.

*** Cette semaine vont commencer les *concerts-promenades* qui doivent être donnés dans le local de l'exposition ouverte à l'hôtel Laffitte. L'orchestre sera dirigé par M. Varney, et il exécutera de la musique classique en même temps que les œuvres des grands maîtres modernes et les essais des jeunes compositeurs.

*** Le Casino inaugurera ses bals masqués mercredi 14 décembre. Arban, l'habile chef d'orchestre, prépare un répertoire dont on dit merveille. Ces fêtes carnavalesques, dont la réputation est si bien établie, auront lieu tous les mercredis.

*** *Théâtre Robin.* — Ce charmant spectacle, où la magie et la science marchent de pair, se tient toujours au premier rang dans la faveur du public. Les admirables tableaux animés de l'Astronomie populaire mettent chaque soir sous les yeux de tous les merveilles de l'infini : les étoiles, ces milliers de soleils, et notre soleil même, puis la lune avec les autres planètes, mondes jetés comme des points dans l'immensité. Au silence religieux avec lequel la foule écoute les explications lumineuses de ces tableaux, on voit que M. Robin a su pleinement répondre au besoin de notre siècle avide de s'instruire.

*** La célèbre maison Schott vient de perdre récemment un de ses membres, M. Adam Schott, qui a succombé le 3 août dernier à Bombay, après avoir rempli pendant de longues années les fonctions de chef de musique dans divers régiments anglais, tant à Londres que dans les possessions anglaises. Les détails de sa vie offrent des particularités intéressantes. Adam Schott, né en 1791, était l'un des fils de Bernard Schott, fondateur de la maison si renommée de Mayence. Il reçut une éducation toute musicale; à l'âge de quinze ans, il jouait presque de tous les instruments à vent, il excella surtout sur la clarinette et obtint de brillants succès partout où il se fit entendre. Lors d'un voyage qu'il fit à travers l'Allemagne et une partie de la France, avec son professeur, le célèbre Baermann, il partagea les honneurs des concerts avec ce dernier. En 1822 il fonda, à Anvers, une succursale de la maison Schott, qui devint plus tard la maison Schott frères à Bruxelles et Anvers; mais son caractère aventureux lui fit abandonner au bout de quelques années une position brillante, que lui avaient valu son talent et l'aménité de son caractère. Il partit pour l'Angleterre, ensuite pour l'Amérique et les Indes orientales, y donna un grand nombre de concerts et s'engagea finalement comme chef de musique dans l'un des régiments anglais aux Indes. En 1848, il revint en Angleterre, où il fut nommé chef de musique de la garde de la reine, à Londres. Le service régulier et tranquille convenait peu à des habitudes contractées dans les Indes, et il signa de nouveau un engagement pour le pays qu'il affectionnait (Bombay) : c'est là que la mort l'a surpris. Adam Schott a écrit un grand nombre de morceaux pour la clarinette et pour musique militaire, dont peu cependant ont été publiés; ils se distinguent tous par une profonde connaissance des instruments, par une harmonie riche et un tour des plus élégants. Ils sont au répertoire de tous les régiments anglais.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Strasbourg.* — On attendait avec impatience la reprise du *Pardon de Ploërmel* annoncée par la direction de notre Grand-Théâtre. Si elle l'a fait attendre c'est qu'elle a voulu lui donner tout l'éclat possible, et nous devons constater tout d'abord qu'elle y a pleinement réussi. Ce chef-d'œuvre de l'illustre maître a été monté cette année avec un très-grand luxe, et les interprètes ont été à la hauteur de son mérite. M. Carman (Hoël) s'est montré aussi excellent chanteur que bon comédien; le grand air de *Puissante magie*, le duo avec Corentin, et particulièrement la magnifique romance du troisième acte qu'il a dite avec une expression de tendresse et de sentiment remarquable, lui ont valu à maintes reprises les applaudissements les plus chaleureux. Le rôle de Corentin a été chanté par M. Warnots; il l'a rendu avec beaucoup de charme et d'originalité. Le succès qu'obtient Mlle Durand depuis l'ouverture de la saison s'est encore confirmé dans le rôle de Dinorah, tout à fait approprié à son physique et à la nature de son talent. Elle a chanté délicieusement la Berceuse du premier acte, et l'air de l'ombre lui a valu plusieurs salves d'enthousiastes bravos. Enfin Mlles Vois et Marie Léon dans les rôles des deux pâtres; M. Marchot dans l'air du chasseur, et M. Gadilhe dans celui du faucheur ont vaillamment contribué au succès de cette belle représentation.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — Dimanche a eu lieu, dans la salle du Palais-Ducal, la distribution des prix du Conservatoire. La solennité a été ouverte par un discours, après lequel M. Fétis, revenu la veille de Paris, a procédé à la lecture des récompenses, aux acclamations de la foule compacte qui assistait à cette réunion. La distribution terminée, le concert a commencé par l'ouverture d'*Euryanthe*, dont l'exécution a été un chef-d'œuvre de précision, d'ensemble et de vigueur. Puis M. Beyer, lauréat de cette année, a exécuté le quatrième concerto de son maître, M. Léonard. C'est une œuvre des plus remarquables, où la simplicité, la grandeur de style sont jointes à de grandes difficultés artistiques. De chaleureux applaudissements ont été prodigués à l'exécutant, digne élève de la grande école du violon belge, et l'on ne saurait trop apprécier le maître qui les forme. La séance a été terminée par la transcription de la romance *Une larme*, de Lafont, par Servais, admirablement rendue par Mlle Detry, premier prix de violoncelle de cette année; encore une jeune élève dont M. Servais doit être fier! excellente musicienne, elle possède un talent de virtuosité extraordinaire. Deux morceaux de chant, interprétés par Mlles Lambelé, soprano, et Weusten, contralto, complétaient le programme du concert. — M. et Mme Leonard sont toujours les artistes recherchés par les sociétés philharmoniques, aux programmes desquelles ils apportent un puissant concours. Ils se faisaient dernièrement entendre à la *Maatschappy der Toonkunst*, de la Haye, puis à la Société philharmonique de Cambrai, et nous apprenons que celle d'Amiens et plusieurs autres vont bientôt les posséder. Ce succès n'étonnera aucune des personnes qui ont entendu M. et Mme Léonard, dont le talent a le privilége d'exciter partout l'enthousiasme. A la Haye, l'air de *la Traviata*, un air de Haendel et les variations du *Torcador* d'Adam; à Cambrai, l'air de *Lucie*, la valse de Venzano et les variations du *Carnaval de Venise* de *la Reine Topaze*, chantés par la femme avec une perfection sans égale, soulevaient des applaudissements sans fin, tandis que le mari triomphait non moins brillamment par l'exécution d'un concerto de Viotti, de deux magnifiques fantaisies de sa composition sur des motifs de Donizetti et de Mozart, et particulièrement par le rondo d'un concerto de Viotti et un petit bijou de Tartini, *la Tristezza*. M. Léonard porte loin la renommée du Conservatoire belge et de ses professeurs.

*** *Aix-la-Chapelle.* — La société de chant *Concordia* vient de célébrer le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation par un festival qui a duré plusieurs jours. Ce qui distinguait cette réunion de tant

d'autres qui ont si fréquemment lieu en Allemagne, c'est que presque toutes les compositions qu'on y a exécutées étaient inédites et en grande partie composées exprès pour la circonstance. Dans le nombre se faisaient remarquer en première ligne les *scènes de la Friethyofs-Saga* de Max Bruch, et une *Lorelei* de Ferdinand Hiller. — Plusieurs autres sociétés de la ville et des environs s'étaient jointes à la *Concordia*, de manière que le nombre des exécutants s'est élevé à quatre cent soixante-douze, et c'est surtout dans *l'Hymne à Bacchus* de Mendelssohn qu'on a le plus admiré la puissance de ces nombreux et excellents chanteurs. Du reste, ce n'est pas seulement dans sa patrie que la *Concordia* est citée parmi les meilleures sociétés chorales, c'est même hors de l'Allemagne, à Lille, à Anvers, à Liége, qu'elle s'est fait remarquer, et qu'elle a obtenu de nombreuses couronnes dans les différents concours de chant auxquels elle assistait.

*** *Amsterdam.*— Le 19 novembre, a eu lieu dans la grande salle du Parc, sous le patronage de S. M. la reine des Pays-Bas et la direction de M. Berlyn, un beau concert, au bénéfice de la Société des orphelins. On y a entre autres exécuté des fragments de l'opéra de M. Berlyn, *les Mineurs*, et une grande fantaisie pour orchestre de sa composition avec chœurs, au nombre de cent vingt voix. Ces morceaux ont été chaleureusement applaudis et M. Berlyn a été rappelé. MM. de Graan, violoniste, et Heuckeroth, trombone, qui lui prêtaient leur concours, ont été accueillis par l'auditoire avec une faveur marquée.

*** *Cologne.* — Dans la troisième séance des concerts du *Gurzenich*, M. Ferd. Hiller, qui dirige avec tant de talent ces concerts, a offert à ses abonnés la surprise d'une œuvre entièrement inédite de Cherubini. C'est un *Agnus Dei* et *Da nobis pacem* pour chœur et orchestre. Cette précieuse relique appartient à M. Ferd. Hiller à qui elle a été offerte par l'immortel compositeur lui-même. Le manuscrit porte sur le titre de la main même de Chérubini : « *Agnus Dei à quatre parties avec accompagnement à G. O.* (grand orchestre), *composé à Paris par L. Cherubini et offert par le même à son cher ami Ferdinand Hiller.* » Mais ce n'est pas seulement comme pièce curieuse que ce morceau a si vivement intéressé, c'est parce que c'est en même temps une des plus *belles pages* de l'œuvre de Cherubini, si riche en magnifiques compositions de musique religieuse.—Joachim s'est fait entendre dans le même concert; il a joué le concerto n° 6 de Spohr, et comme la veille à Aix-la-Chapelle, comme partout, le jeu magistral de cet éminent violoniste a été accueilli avec enthousiasme. On a exécuté ensuite une des œuvres de Beethoven qu'on a le plus rarement l'occasion d'entendre, sa fantaisie op. 80 pour piano, chœur et orchestre; c'est Ferd. Hiller lui-même qui s'était chargé de la partie de piano. Les morceaux pour orchestre étaient l'ouverture d'*Hamlet* de Gade et la huitième symphonie de Beethoven (en *fa*). — A propos de cet intéressant concert nous trouvons dans le compte rendu qu'en donne la *Nieder-Rheinische Musick-Zeitung*, — par parenthèse l'une des mieux rédigées des trop nombreuses feuilles musicales qui se publient en Allemagne et qui paraît à Cologne même, — nous y trouvons, disons-nous, une phrase qui nous a causé le plus vif étonnement. Notre confrère y parle de la *lassitude* (abspannung) qu'on commence à éprouver à entendre toujours les mêmes symphonies de Beethoven, la 1re, 2e, 4e, 5e, et surtout la pastorale. Où en est donc, grand Dieu! la musique en Allemagne si l'on y éprouve de la lassitude en entendant les symphonies de Beethoven!

*** *Dresde.* — Au théâtre de la Cour on a représenté pour la première fois la tragédie *Œdipe Roi*, de Sophocle, avec musique de F. Lachner. On reproche à la composition musicale une certaine monotonie, mais on lui reconnaît le mérite d'une excellente facture et d'expression dramatique souvent réussie. Le succès n'a pas été douteux.

*** *Leipzig.* — Au septième concert du Gewandhaus on a exécuté une symphonie de Norbert Burgmuller, qui a obtenu un très-grand succès, ainsi qu'une *Toccata* de J. B. Bach, écrite pour orgue et habilement instrumentée par H. Esser.

*** *Gênes.* — L'opéra nouveau du maëstro Ferrari, *il Cadetto di Guascogna*, a fait enfin son apparition sur le théâtre Carlo-Felice; il serait téméraire de vouloir juger cet opéra d'après une seule audition; nous dirons pourtant que nous y avons reconnu la touche de l'auteur de *Filippo II* et de *el Matrimonio per concorso*. L'auditoire était nombreux et les interprètes de l'œuvre ont été fort applaudis et rappelés une dizaine de fois.

*** *Rome.* — La première représentation de *Gli Ugonotti* était si impatiemment attendue que dès le matin où elle a été annoncée, il ne restait plus une place à louer au théâtre Argentina. Quoique le titre en eût été changé pour celui de *Renato de Groenwald*; quoique le livret fût, disait-on, devenu une chose sans nom, l'immense réputation du maître avait excité au plus haut point la curiosité publique. Son attente n'a pas été trompée. Quelle conception, quelles hardiesses, quelle philosophie, quelle puissance dramatique! Mais aussi quelle profonde impression sur les auditeurs! Le duo seul du quatrième acte vaut à lui seul un opéra tout entier. Si le succès a été enthousiaste, l'exécution a été admirable. Qui pouvait mieux que Mme Moro rendre le caractère passionné de Valentine? qui pouvait faire un plus magnifique Raoul que Tasca? Quel page plus distingué, plus sympathique pouvait-on choisir que Mme Trebelli? Enfin, qui pouvait plus artistiquement que Bremond représenter Marcel, ce *diamant brut enchassé dans du fer?* Enfin, dans les autres rôles, pouvait-on choisir mieux que Mmes Lanzi, Storti et Rossi-Galli, pour Marguerite, Nevers et Saint-Bris? Aussi ont-ils tous rivalisé de talent pour se mettre à la hauteur de l'œuvre qu'ils étaient appelés à nous faire connaître, et ont-ils trouvé dans les applaudissements enthousiastes du public la récompense de leurs efforts. Il ne les a d'ailleurs pas ménagés, et si le chef-d'œuvre de Meyerbeer a rencontré sur notre scène un nouveau triomphe, ce triomphe a du moins rejailli largement sur les consciencieux artistes qui se l'étaient si bien assimilé.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

GRAND DUO POUR ORGUE ET PIANO
SUR
LES HUGUENOTS
de MEYERBEER, par
AUGUSTE DURAND

Op. 40. *Organiste du grand orgue de Saint-Roch.* Prix : 10 fr.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Ce, RUE JACOB, 56,
Chez tous les libraires de France et de l'étranger,
Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu, au 1er.*

Mise en vente du Tome VII (P-Q-R-S)
DE LA
BIOGRAPHIE UNIVERSELLE
DES
MUSICIENS
ET
BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition
Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié.

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.
Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME VII. — PRIX : 8 FRANCS.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU 1er.

La Partition pour Piano et Chant avec paroles italiennes

DE **L'OPÉRA** **MARTA** DE **F. DE FLOTOW**

FORMAT IN-8°, PRIX NET : 20 FR.

Paroles françaises, prix net : 15 fr. — Pour piano solo, prix net : 10 fr.

Airs détachés avec accompagnement de piano. — Ouverture arrangée pour piano et à quatre mains.

NOUVEAUX ARRANGEMENTS SUR DES THÈMES DE CET OPÉRA :

ASCHER. — Op. 77. Illustration pour le piano.. . . . . 9 »
BATTMANN. — Op. 204. Mosaïque facile, sans octaves . . . 6 »
BEYER. — Bouquet de mélodies, petite fantaisie, chaque. . . 6 »
BURGMULLER. — Valse brillante. . . . . 6 »
CROISEZ. — Duo facile à quatre mains 7 50
FAVARGER. — Fantaisie pour le piano . . . . . 9 »
LECARPENTIER. — Bagatelle pour le piano. . . . . 5 »
LYSBERG (Ch.). — Op. 100. Fantaisie brillante . . . . . 9 »
RUMMEL. — Fantaisie pour piano et à quatre mains, chaque 6 »
VALIQUET. — Morceau très-facile pour piano et à quatre mains 3 »
VOSS (Ch.). — Op. 106. Fantaisie orillante pour le piano . . 7 50

Quadrilles, Valses, Polkas.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS (Fondée en 1843)

50, rue Saint-Georges, à Paris.

MAISON ADOLPHE SAX * *

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique. Auteur du système d'organisation et fournisseur breveté de la musique des Guides et des autres régiments de la Garde impériale. — Inventeur des instruments à pavillon tournant, des instruments à six pistons indépendants, des nouvelles timballes, des Saxhorns, des Saxophones, etc., etc.

Tous les instruments portent le nom : Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur, le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

SEULE GRANDE MÉDAILLE D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS INTERNATIONALES DE 1851 ET 1855, ETC.,

EXTRAITS DES RAPPORTS DES JURYS INTERNATIONAUX DES EXPOSITIONS UNIVERSELLES DE 1851, 1855 ET 1862, **relatifs aux Saxophones (BREVET DE 1846).**

« ..... Parmi les inventeurs d'instruments de musique, la plus haute distinction est due au mérite de M. Sax, qu'on le considère soit sous le rapport de la variété et de l'excellence, soit sous celui de l'utilité de ses inventions..... M. Sax a aussi créé la classe des *saxophones*, instrument de cuivre avec un bec à anche simple, dans le genre de celui de la clarinette. L'effet de ces nouveaux instruments est d'un charme égal à l'originalité de leur son, et ils portent au plus haut degré de perfection *la voix expressive*..... Les instruments exposés par M. Sax, de Paris, réalisent un grand progrès. » (*Exposit. 1851.*)

« FAMILLE COMPLÈTE DES SAXOPHONES, INVENTÉE PAR M. ADOLPHE SAX. — ..... L'instrument se joue avec facilité, car le doigté, semblable à celui des instruments qui octavient, est peu différent de celui de la flûte ou du hautbois. Les clarinettistes parviennent en peu de temps à le bien jouer, à cause de l'analogie d'embouchure avec leur instrument habituel. Le son du saxophone est le plus beau, le plus sympathique qu'on puisse entendre. Son timbre n'est celui d'aucun autre instrument. Mélancolique, il est mieux adapté au chant ou à l'harmonie qu'aux traits rapides, quoique son articulation soit très-prompte, et que nous ayons entendu le très-habile clarinettiste Wuille exécuter sur le saxophone un solo rempli de grandes difficultés, avec beaucoup de succès. Susceptible de toutes les nuances d'intensité, le saxophone peut passer du *pianissimo* le plus absolu au son le plus énergique et le plus puissant. Ce bel instrument, dont on n'a pas compris jusqu'à ce moment toutes les ressources, compose une famille complète qui se divise en huit variétés, lesquelles sont toutes à la quinte ou à l'octave les unes des autres..... L'examen attentif de la famille des saxophones révèle des faits de haute importance; car cet instrument est nouveau par les proportions de ses tubes, par sa perce, par son embouchure et particulièrement par son timbre. Il est complet, car il embrasse toute une famille de huit variétés, de l'aigu au grave, qui, dans leur ensemble, renferment tout le diagramme des sons perceptibles. Enfin, il est parfait, soit qu'on le considère au point de vue de la justesse et de la sonorité, soit qu'on l'examine dans son mécanisme. Tous les autres instruments ont leur origine dans la nuit des temps; tous ont subi de notables modifications à travers les âges et dans leurs migrations; tous enfin se sont perfectionnés par de lents progrès; celui-ci, au contraire, est né d'hier; il est le fruit d'une seule conception, et dès le premier jour il a été ce qu'il sera dans l'avenir. Le jury n'a que des éloges à donner à M. Adolphe Sax pour une si belle découverte. » (*Exposit. 1855.*)

« M. Adolphe Sax nous a fait entendre sa famille si intéressante de saxophones, dont la sonorité ronde et charmante joue un rôle si utile dans nos musiques militaires. Le jury a également apprécié la pureté et la justesse de ses clarinettes et la belle sonorité de ses clarinettes basses, instruments que M. Sax a régénérés depuis longtemps, et dont les autres facteurs ont en vain essayé de reproduire le timbre distingué. On a également apprécié le son moelleux de sa clarinette contre-basse..... » (*Exposit. 1862.*)

Par décision impériale du 5 mars 1855, les musiques de la Garde et toutes les musiques d'infanterie de la ligne, composées de quarante musiciens, ont huit Saxophones en double quatuor. — L'introduction des Saxophones dans les musiques de fanfare produit des résultats tels, que la plupart des régiments de cavalerie, pour lesquels ils ne sont pas ordonnancés, les ont cependant adoptés, et en font l'achat en dehors des fonds alloués pour leur musique.

Les prix des saxophones sont les suivants :

Saxophone soprano, 200 fr.— Saxophone ténor, 225 fr.— Saxophone alto, 225 fr.— Saxophone baryton, 250 fr.

La maison Adolphe Sax peut livrer à un prix inférieur une certaine quantité de saxophones d'occasion, sopranos, altos, ténors et barytons à l'ancien diapason. — Les sociétés et les clients qui ne pourraient pas solder immédiatement leurs commandes obtiendront un assez long crédit, pourvu qu'ils fournissent une garantie de solvabilité suffisante, et moyennant une augmentation de 6 pour 100 sur les prix.

Pour les propriétés et les avantages des autres inventions de M. Adolphe Sax, consulter la notice qui se distribue chez lui, 50, rue Saint-Georges.

Saxophone alto MI bémol.

Saxophone ténor SI bémol.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sres DE JULLIEN & Cie
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES, ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. N° 50. 11 Décembre 1864.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

1865 PRIMES 1865

Offertes aux Abonnés de la REVUE ET GAZETTE MUSICALE à l'occasion du renouvellement de l'année 1865 et de la 32e ANNÉE de son existence :

MAGNIFIQUE PORTRAIT LITHOGRAPHIÉ DE

G. MEYERBEER

Dessiné par Desmaisons, avec encadrement de Barbizet.

Tiré sur papier vélin, grand format.

UN VOLUME INÉDIT, FORMAT IN-8°, CONTENANT

Quarante Mélodies

A une et à plusieurs voix, composées par

MEYERBEER

Et arrangées pour le **PIANO SEUL** par Amédée Méreaux.

UN ALBUM

contenant un choix de Morceaux nouveaux de

MUSIQUE DE DANSE

Des Auteurs les plus en vogue, contenant :

Jacqueline, valse par . . . . . J. OFFENBACH.
Souvenir de Monaco, polka par . . . . . ARBAN.
Sans nom, polka-mazurka par . . . . . CONRADI.
Souvenir de Thorn, mazurka par . . . . . W. GRAHN.
La Discrète, polka par . . . . . HEINSDORFF.

Ces Primes seront, à partir d'aujourd'hui, à la disposition de toutes les personnes qui prendront un abonnement d'une année.

Le portrait de MEYERBEER *étant d'une dimension qui ne permet pas de le plier et de l'envoyer sous bande par la poste, la direction prie MM. les Abonnés de province de le faire prendre au bureau de* la Gazette musicale.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra: *Moïse*, rentrée de Mlle Battu. — — Théâtre Lyrique impérial : *Bégaiements d'amour*, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Deulin et de Najac, musique de Albert Grisar, *le Cousin Babylas*, opéra-comique en un acte, paroles de M. Emile Caspers, musique de M. Henri Caspers, par **Léon Durocher.** — Société des concerts du Conservatoire impérial de musique : première séance extraordinaire, par le même. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

Moïse.

Rentrée de Mlle Battu.

On se rappelle avec quel éclat fut remonté l'hiver dernier par M. Perrin ce chef-d'œuvre de Rossini. On se rappelle surtout comment s'y révéla dans le rôle d'Anaï Mlle Battu, dont les qualités ne s'étaient jusque-là fait apprécier que dans le chant italien, et qui dans cette soirée se plaça d'emblée au premier rang des cantatrices de notre grande scène lyrique; on se souvient enfin que le départ pour Londres de Mlle Battu et de Faure avait interrompu cette reprise, alors qu'elle était en plein succès. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que la représentation de *Moïse* donnée mercredi ait attiré une assemblée aussi nombreuse que brillante, dont l'attente n'a d'ailleurs pas été déçue. Aucun changement n'ayant eu lieu dans la distribution des rôles, le public n'a eu qu'à applaudir une admirable interprétation et il n'y a pas failli. De leur côté les artistes ont largement justifié ces applaudissements. Faure, en même temps qu'il déploie dans le rôle de Pharaon toute l'ampleur de sa belle voix et toute la perfection de sa méthode, a su, dans ses gestes, dans sa démarche, dans son costume, donner, au plus haut point, au roi d'Égypte le caractère de grandeur et de puissance asiatiques qu'on se représente dans la race des Pharaons. Le duo du deuxième acte, dit avec Warot, a provoqué les plus chaleureux applaudissements. Mlle Battu, qui depuis deux mois est tout entière aux études de *l'Africaine*, s'est montrée encore en progrès sur l'effet qu'elle avait produit cet hiver dans le rôle d'Anaï, et sa rentrée a été pour elle

un véritable triomphe. Sa voix semble avoir gagné en puissance, et elle dominait distinctement l'ensemble du magnifique finale du troisième acte. Mais c'est surtout dans son grand air du quatrième que la jeune artiste a confirmé l'opinion qu'on avait conçue de son talent. Il est impossible de mettre dans ce morceau plus d'art et de goût, plus de sentiment et d'expression, plus de douceur et d'éclat; aussi a-t-elle été applaudie avec transport et rappelée deux fois.

Obin s'est montré grand et majestueux dans le rôle de Moïse; on voit qu'il en a fait une étude consciencieuse, et il l'a remarquablement empreint de la couleur biblique; sa voix large et puissante complète cette création qui compte parmi ses meilleures. Son succès a été aussi grand que mérité.

De justes applaudissements ont à plusieurs reprises accueilli Warot, excellent chanteur, qui dans le rôle d'Aménophis a eu de très-beaux moments; Mlle de Taisy, dans celui de Sinaïde, un des plus importants qu'elle ait chantés à l'Opéra, a vaillamment concouru à l'ensemble. Nous nous répéterions en parlant de la pompe du spectacle et du divertissement, dans lequel nous devons seulement dire que Mlle Beaugrand et Baratte dans un pas de deux, et Mlle Laure Fonta, Fioretti et Merante dans un pas de trois, ont rivalisé de grâce et de légèreté.

S. D.

THÉATRE LYRIQUE IMPÉRIAL.

BÉGAIEMENTS D'AMOUR,

Opéra-comique en un acte, paroles de MM. Deulin *et* de Najac, *musique de* M. Albert Grisar.

LE COUSIN BABYLAS,

Opéra-comique en un acte, paroles de M. Emile Caspers, *musique de* M. Henri Caspers.

(Premières représentations le 8 décembre 1864.)

Deux pièces nouvelles dans une seule soirée! C'est une économie pour le théâtre, qui fait ainsi d'*une pierre deux coups*, ou bien, en d'autres termes, qui, pour deux ouvrages, ne fait qu'une seule fois ce qu'on appelle *le service des journaux*.

Et, en même temps, c'est une attention délicate pour ces journaux, dont on n'oblige qu'une seule fois les rédacteurs à se transporter, à travers la pluie, le brouillard et le macadam,

Sur les bords fleuris
Qu'arrose la Seine.

Long voyage, pour lequel on devrait bien organiser un service de transport en commun, avec billets d'aller et retour! En attendant que les progrès de la civilisation aient fait naître une institution si utile, racontons en peu de mots la mémorable aventure de la charmante Caroline et de l'ingénieux Polynice de Toquandal.

Caroline est veuve. Mais elle est jeune, gracieuse, piquante tout juste autant que Mme Faure-Lefèvre. Mais à tous ces attraits se joint un défaut, car la perfection n'est pas de ce monde. Caroline est bègue. Toquandal qui est jeune, assez bien tourné, et qui orne chaque fois de ses petits vers galants l'almanach des muses de la province, est bègue aussi. Caroline aime les vers. Elle a lu ceux de Toquandal, et ne les lui a jamais entendu réciter. Son imagination s'est enflammée pour cet Apollon poitevin. Elle a noué avec lui une correspondance qui, par degrés, est devenue tendre, et la voilà au dénoûment de son roman par lettres, c'est-à-dire à la première entrevue. Grand embarras des deux côtés. Je passe, pour abréger, sur les précautions, les détours, les déguisements auxquels chacun a recours pour retarder le plus possible l'aveu de son infirmité. Il n'en faut pas moins qu'ils arrivent au moment critique, à la seule scène que le bizarre sujet peut donner, à cet inévitable entretien où le premier interlocuteur bégaye, où le second répond en bégayant, où le premier croit que le second s'est moqué de lui, où le second accuse le premier du même méfait, où des deux côtés on s'emporte, où, au lieu de se dire des douceurs, on s'injurie, jusqu'à ce qu'un mutuel aveu apaise la querelle, et démontre aux belligérants qu'ils formeront le couple le mieux assorti dont l'Opéra-Comique ait jamais donné l'exemple. Si vous trouvez, lecteur, que ce tissu est un peu mince et que la trame n'est pas très-serrée, on vous répondra que le dialogue n'y manque pas d'esprit, et que M. Grisar y a mis d'élégantes et fines broderies. On sait combien M. A. Grisar a le chant facile et l'harmonie légère. On sait que la muse comique ne lui refusa jamais rien. Il a profité de ces faveurs en enfant gâté. Si vous aimez la musique leste, vive, spirituelle sans recherche et sans apprêt, allez entendre les petits airs et les petits duos sémillants de Polynice et de Caroline, ou, si vous le préférez, de M. Fromant et de Mme Faure, qui rendent ce petit ouvrage aussi bien que vous pouvez l'imaginer. On n'a pas plus d'esprit, de tact, de finesse et de grâce que Mme Faure-Lefèvre.

Le cousin Babylas est un benêt qui s'est soumis, on ne sait trop pourquoi, aux expériences du docteur ***. Cet homme terrible fait avaler à Babylas tous les médicaments connus et inconnus, afin de le préserver de toutes les maladies qu'il n'a pas, mais qu'il pourrait avoir. Le patient y a perdu toute la santé qu'il avait. Il n'a plus ni force, ni appétit, ni sommeil; plus de muscles sous sa peau, plus de sang dans ses artères. Pour le dédommager, son bourreau lui a promis la main de sa pupille Isabelle, à qui ce spectre ne peut inspirer que de l'horreur. Elle aime un Léandre quelconque, lequel se déguise en Crispin, Scapin ou Sganarelle pour s'introduire dans la maison, bafouer le tuteur et enlever la pupille. C'est Figaro opérant pour son propre compte. Mais il a affaire à un redoutable Bartholo, qui lui fait boire un narcotique, et veut absolument lui ouvrir le crâne pour savoir ce qu'il y a dedans. Le docteur enragé n'a donc pas fait son cours d'anatomie? Un mariage sert de conclusion à toutes ces folies quand le moment de finir est arrivé, et, comme on a ri depuis l'ouverture jusqu'au dénoûment, on ne songe guère à demander à l'auteur compte de ceci, de cela, de vingt autres choses encore. Un médecin pourrait seul être tenté de lui chercher querelle. Mais les médecins sont gens d'esprit, pour la plupart, et partant, gens de bonne composition; si bien que tout le monde s'en va content.

D'autant plus content, que la musique est presque aussi gaie que les paroles.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise. Elle a de la vivacité, du mouvement, de l'entrain, elle chante toujours, et les motifs heureux n'y sont pas rares. L'ouverture ressemble peut-être un peu trop à ce qu'on appelait autrefois un *pot-pourri*: elle manque d'unité. Mais elle est animée, et l'instrumentation en est brillante. La sérénade qui suit l'ouverture est fort jolie, ainsi que les couplets à deux mouvements d'Isabelle. Ceux de Babylas: *Lorsque j'étais dans mon village*, sont heureusement trouvés et d'un excellent comique. Il y a un incontestable talent dans le quatuor, dans le duo entre Isabelle et son amant, dans le duo entre celui-ci et le docteur. Bref, cet ouvrage, très-agréable d'un bout à l'autre, a été vivement applaudi, et le méritait à tous les égards.

C'est encore M. Fromant qui joue le rôle de l'amant déguisé en valet. Il y force un peu trop sa voix, et il n'y a pas toute la légèreté désirable. Mais il est, comme acteur, très-amusant, M. Wartel, dans le rôle du docteur, se montre excellent comédien. Il faut faire le même compliment à M. Gerpré, qu'on applaudissait jadis aux Bouffes-Parisiens, et qui est parfait dans le rôle du cousin Babylas. Celui d'Isabelle est rempli par une jeune artiste qui est depuis deux ans au théâtre Lyrique, mais qu'on n'y avait pas encore chargée d'une tâche aussi importante. Elle s'en acquitte à merveille: actrice adroite

et piquante; chanteuse agréable, prononçant à merveille, vocalisant avec beaucoup de hardiesse et de facilité. Il y a des voix plus vigoureuses, plus sonores que la sienne, mais elle tire un très-bon parti de l'instrument que la nature lui a donné. Que de cantatrices mieux traitées par la nature, et dont on n'en pourrait pas dire autant!

LÉON DUROCHER.

SOCIÉTÉ DES CONCERTS
DU CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE.
Première séance extraordinaire.

Honorer la mémoire d'un grand artiste, c'est honorer l'art auquel on s'est dévoué comme lui; c'est s'honorer soi-même. La Société des concerts du Conservatoire avait déjà donné, il y a deux ans, ce bel exemple, en consacrant une séance extraordinaire à la mémoire de Cherubini. Elle vient de le renouveler dimanche dernier, aux applaudissements de tout ce qui, à Paris, s'intéresse à l'art musical. Cette première séance a été consacrée à la mémoire de G. Meyerbeer.

Nous n'avons pas besoin de dire que tous les billets avaient été pris d'avance. Les portes à peine ouvertes, la salle s'est immédiatement remplie. Avec la symphonie en *ré* de Beethoven, un fragment d'un beau quatuor de Haydn, l'air d'*Œdipe à Colone* : *Elle m'a prodigué sa tendresse et ses soins*, et finalement une marche instrumentale de Mendelssohn, le programme annonçait trois morceaux du maître : le chœur de *Margherita d'Angiù*, l'ouverture du *Pardon de Ploërmel*, et cette terrible scène des *Huguenots*, qu'on a coutume d'appeler le chœur de *la Bénédiction des poignards*.

Margherita d'Angiù est une œuvre de la jeunesse de Meyerbeer. Il l'a écrite avant le *Crociato in Egitto*. Il travaillait alors à s'approprier les procédés et le style de l'école italienne. Il pliait son génie allemand à cette allure vive et leste, à ces formes élégantes qui forment le caractère général de la musique d'outre-monts, comme il devait s'assimiler plus tard les qualités distinctives de notre musique nationale, et se mettre ainsi en mesure de produire les chefs-d'œuvre dont il a doté nos théâtres. Car personne ne saurait nier que son style à lui, si original et si fortement individuel, ne soit la fusion et comme le résumé du style des trois écoles qui se partagent l'Europe musicale.

Margherita d'Angiù, malgré le brillant succès qu'elle avait obtenu en Italie, n'a jamais été exécutée au théâtre Italien de Paris. Mais on en a joué à l'Odéon, en 1825 ou 1826, la traduction, *Marguerite d'Anjou*, et l'exemple donné par l'Odéon a été promptement imité par toutes nos grandes scènes départementales. A Lyon, à Marseille, à Toulouse, à Bordeaux, etc., on a fait de belles recettes avec *Marguerite d'Anjou*.

Le chœur que la Société des concerts a fait entendre dimanche dernier, n'est pas le morceau le plus important ni le plus remarquable de cette partition. C'est une composition vocale et instrumentale d'un mouvement calme, d'une harmonie douce, d'une expression gracieuse et tempérée. C'est une scène champêtre, un tableau pastoral tranquille et frais comme une toile de Corot. Tout y est simple et naturel, l'harmonie comme le chant. Mais ce naturel et cette simplicité sont relevés par une suprême élégance. On voit seulement, à certains détails d'orchestre, que l'auteur était dès cette époque à la recherche de ces combinaisons instrumentales si neuves, si piquantes, si variées, qu'il a répandues avec tant de profusion dans ses œuvres postérieures.

Ces effets de sonorité, fruits d'un génie inventif et inépuisable, la partition du *Pardon de Ploërmel* en est pleine, et particulièrement l'ouverture, œuvre originale entre toutes, et coupée sur un patron tout nouveau. On sait quel rôle y remplit le chœur placé derrière la toile, et jetant sa prière grave et recueillie à travers la tourmente de l'orchestre.

Au Conservatoire, le chœur était relégué derrière la cloison en planches qui entoure l'armée instrumentale, et lui sert de *réfléteur*. Il n'en a pas produit moins d'effet pour cela, et l'on peut affirmer sans crainte d'un démenti, que cette symphonie extraordinaire n'avai jamais été exécutée avec une telle précision, un tel éclat, une telle verve.

Quant à ce prodigieux chœur des *Huguenots*, où le fanatisme rugit d'une façon si formidable, on l'entend à l'Opéra sans cesse, tout le monde le sait par cœur, et nous pouvons nous dispenser d'en parler, si ce n'est pour dire qu'il a été parfaitement rendu, et que l'auditoire, profondément ému, a demandé tout d'une voix que l'on recommençât. En effet, qui se lassera jamais d'entendre cette musique sublime?

M. Faure a chanté l'air d'*Œdipe à Colone* avec cette voix sympathique et cette largeur de style que tout le monde lui connaît.

Dans les parties purement instrumentales de ce beau concert, le puissant et merveilleux orchestre a soutenu sa vieille réputation. C'est tout ce qu'il lui est donné de faire à l'avenir, car il ne peut plus l'accroître.

LÉON DUROCHER.

REVUE DES THÉATRES.

Réouverture du THÉATRE BEAUMARCHAIS : *Robert Surcouf*, drame en cinq actes et huit tableaux, par M. Bernard Lopez.—THÉATRE SAINT-GERMAIN : *les Petits du premier*, opérette en un acte, de M. W. Busnach, musique de M. Emile Albert; *un Brigand comme on en voit peu*, vaudeville de M. Lemonnier.

On peut considérer le théâtre Beaumarchais comme la seconde conquête de la liberté des théâtres. Ce n'est pas que cette scène soit précisément d'origine nouvelle; il y a bientôt trente ans qu'elle fut érigée par M. Anténor Joly, sous le nom de théâtre de la Porte-Saint-Antoine, et, depuis cette époque, Dieu sait combien de malheureux *impresarii* s'y sont succédé, sans pouvoir parvenir à fixer la fortune. Mais les temps sont changés; le goût des spectacles a fait d'immenses progrès dans ces dernières années, et la démolition des théâtres du boulevard du Temple a supprimé le principal obstacle qui s'opposait à la prospérité d'une entreprise dramatique dans les parages lointains du Marais. C'est donc sous l'empire de conditions nouvelles et essentiellement favorables que le théâtre Beaumarchais, réédifié de fond en comble, ouvre aujourd'hui ses portes au public. Il a rompu toute espèce de solidarité avec le passé, et nous croyons être dans le vrai en datant son existence de l'ère récente dans laquelle nous a fait entrer le décret sur la liberté théâtrale. Si, malgré la grande latitude laissée à l'exploitation des genres, rien n'indique que ce théâtre doive appeler la musique à son aide, et si, par conséquent, il échappe à notre spécialité, nous n'en devons pas moins de sincères encouragements aux efforts qu'il semble vouloir tenter dans la voie de l'art véritable. Son directeur, M. Dufour, est un homme éclairé qui a déjà fait ses preuves dans une autre carrière, où il a acquis une fortune honorable qu'il a résolu de consacrer au service de celle qu'il s'est choisie. Aussi a-t-il commencé par se rendre propriétaire de l'ancien théâtre Beaumarchais, et, sans hésiter, il y a mis la pioche et le marteau.

On ne saurait trop s'étonner de la transformation complète que quelques mois de fermeture, utilement employés, ont fait subir à cette salle étroite, incommode et sombre. C'est à présent l'un des plus charmants théâtres de Paris. Ses abords sont spacieux; son

aménagement intérieur est parfait et ses couloirs suffisamment longs. La couleur des tentures est rouge et or ; les dessins du plafond s'étalent sur un fond d'azur, et toute cette décoration riche et de bon goût scintille sous le feu de trois lustres et de deux girandoles d'avant-scène. Pour résumer d'ailleurs l'importance des changements opérés par l'architecte de la nouvelle salle, il nous suffira de dire qu'autrefois on y atteignait à grand'peine un maximum de 1,200 fr. de recette, et qu'aujourd'hui on pourra dépasser aisément le chiffre de 3,000 francs.

Le cadre étant donné, il ne s'agit que de le remplir convenablement, et ce n'est pas, même avec beaucoup d'argent, une tâche aussi facile. La pièce d'ouverture, signée par M. Bernard Lopez, auquel on prête M. Méry pour collaborateur, témoigne, à certains égards, de cette vérité qui est malheureusement applicable à bien d'autres scènes qu'à celle du théâtre Beaumarchais. Le héros de cette pièce maritime est *Robert Surcouf*, le célèbre corsaire si connu des Anglais. Les auteurs l'ont placé entre deux amours, entre deux dévouements, dont l'un ne triomphe que lorsque l'autre a sombré dans une catastrophe sanglante. Tour à tour sur terre, sur son navire ou dans l'île de Java, Robert Surcouf traverse une foule de péripéties émouvantes, mais peut-être un peu trop prodiguées. Quelques coupures indispensables ont sans doute, à l'heure qu'il est, amélioré ce drame qui, du reste, il faut en convenir, est monté avec un luxe de mise en scène tout à fait merveilleux. Les décors et les costumes ne laissent rien à désirer ; le personnel est aussi nombreux que possible ; enfin, la musique de M. Blanzy, et notamment une ballade chantée au sixième tableau, méritent les applaudissements qu'on ne leur a pas épargnés.

Parmi les artistes, nous en avons reconnu plusieurs qui ne sont pas nouveaux pour le public ; Jouanni, qui joue le rôle de Surcouf, a été pensionnaire de la Comédie Française et de la Porte-Saint-Martin; Mlle Aguillon vient en droite ligne de la Gaîté; Mlle Laurence Gérard également, et Mlle Malvina Brach, de l'Odéon. C'est-à-dire qu'il y a dans cette jeune troupe des éléments de succès qui finiront, en se coordonnant, par créer une redoutable concurrence aux autres théâtres de drames, qui n'ont, sur le théâtre Beaumarchais, que l'avantage de l'ancienneté.

— L'activité paraît être à l'ordre du jour au théâtre Saint-Germain, dont l'ouverture, que nous avons mentionnée récemment, a précédé tout au plus d'une semaine celle du théâtre Beaumarchais. Le spectacle de la première soirée a déjà été modifié par l'apparition de deux pièces nouvelles, à savoir, un vaudeville et une opérette. Occupons-nous d'abord de cette dernière qui, sous le titre des *Petits du premier*, a obtenu de francs et légitimes bravos. C'est une bluette drolatique, basée sur l'erreur d'un brave homme qui, au moment d'épouser une veuve avec enfants, s'imagine que *les Petits du premier*, c'est-à-dire du défunt dont il va prendre la place, sont des marmots de l'âge le plus tendre, et qui se voit tout à coup sur les bras deux grands garçons, dont l'un est douanier et dont l'autre est tambour-major aux gardes françaises. Cette paternité imprévue l'entraîne dans une foule de tracasseries plus ou moins facétieuses qui se terminent, comme toujours, par un embrassement général. Sur cette donnée, M. Emile Albert, un jeune musicien d'avenir, a brodé quelques morceaux fins et gracieux qui ont presque tous reçu l'accueil le plus flatteur. Nous citerons, entre autres, des couplets chantés par le tambour-major et que l'on a redemandés, de très-jolis couplets pour voix de femme, sur un motif de valse, et un trio comique dont les détails accusent une réelle entente du genre bouffe. Les paroles de cette opérette sont de M. Williams Busnach, à qui l'on doit l'excellente bouffonnerie des *Virtuoses du pavé*.

Nous n'avons que bien peu de chose à dire du *Brigand comme on en voit peu*, vaudeville qui repose aussi sur un quiproquo de personne, et qui n'a guère d'autre mérite que celui d'être assez bien joué par un valet grotesque, dont nous n'avons pas retenu le nom.

Au résumé, ces deux nouveautés complètent un ensemble très-satisfaisant avec *le Lion de Saint-Marc*, cette opérette de M. Isidore Legouix, dont nous avons constaté la réussite, et qui est, de jour en jour, mieux appréciée.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné cette semaine deux représentations de *Roland à Roncevaux*. Mlle Hamackers y a remplacé Mlle de Maesen dans le rôle de Saïda. — Le début de Mlle Salvioni aura lieu très-prochainement dans la *Maschera*, dont les répétitions sont fort avancées

*** Aujourd'hui, par extraordinaire, *la Favorite* et *Diavolina*.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra-Comique doit jouer *le Café du roi*, de MM. Meilhac et Deffès, qui fut représenté dans l'origine avec succès au théâtre Lyrique. Mlle Girard et Mlle Baretti, qui avaient créé les deux principaux rôles, en resteraient les interprètes, et Nathan remplacerait Wartel.

*** Naudin a chanté hier pour la dernière fois, au théâtre Italien, dans *la Traviata*. — *Linda di Chamounix*, qui doit être très-incessamment représentée, sera chantée par Mmes A. Patti et Demeric, Brignoli, Delle Sedie, Scalese et Antonucci. — A la dernière représentation de *l'Elisire d'amore*, un divertissement composé d'un pas de deux, par Mlle Urban et Costa, et d'un ballabile pour le corps de ballet, a été intercalé entre le premier et le second acte. Il en sera également ajouté un à *Marta*, la première fois qu'on représentera cet opéra.

*** Une indisposition de Mlle Nilsson avait suspendu momentanément les représentations de *Violetta*, qui viennent d'être reprises. Il serait question de lui faire continuer ses débuts dans *la Flûte enchantée*. — Jeudi le théâtre Lyrique impérial a donné deux pièces nouvelles : *les Bégaiements de l'amour* et *le Cousin Babylas*, dont nous rendons compte. — Hier soir il a repris *Mireille*, réduit en trois actes. — On vient de mettre en répétition *le Roi Candaule*, opéra en deux actes de Michel Carré, dont la musique a été composée par M. Eugène Diaz de la Pena, jeune homme de vingt-cinq ans, fils du célèbre peintre de ce nom.

*** La musique de la pièce de Cham : *le Serpent à plumes*, qui se répète au théâtre des Bouffes-Parisiens est de Leo Delibes, l'auteur des *Deux vieilles gardes*. — Les paroles de *Jupiter et Léda*, l'opérette de Mlle Suzanne Lagier, sont de M. Jules Bertrand. Bache doit reparaître dans cet ouvrage par le rôle du fleuve Eurotas.

*** *Le Brésilien* vient d'être repris au théâtre du Palais-Royal ; on se rappelle l'immense succès obtenu par la ronde du *Brésilien* que chantent dans cette pièce Gil Perez et Brasseur.

*** Les répétitions générales du nouvel opéra d'Offenbach, *la Belle Hélène*, vont commencer, et la première représentation aura lieu cette semaine.

*** Nous avons annoncé que le théâtre Lyrique jouerait au printemps un drame de Legouvé, avec des chœurs et des morceaux symphoniques composés par Gounod. Ce drame, dont le titre serait : *les Deux Reines de France*, aurait trois actes. Les personnages seraient Philippe-Auguste, Ingeburge et Agnès de Méranie. Le rôle de Philippe-Auguste serait joué par Joanny, celui d'Ingeburge par Mme Ristori, et celui d'Agnès par Mlle Rousseil.

*** La recette brute des théâtres impériaux, des théâtres secondaires, concerts, etc., s'est élevée pendant le mois de novembre à 1,799,518 fr. 30 cent.

*** Le programme du dernier concert donné au Cirque Napoléon contenait deux nouveautés des plus intéressantes. La première, c'était une symphonie en *ré* majeur de Mozart, dont nous ne connaissions encore que le délicieux andante, entendu, applaudi et redemandé plusieurs fois dans les saisons précédentes. Quant à la symphonie entière, une note nous apprenait qu'elle a été composée en 1776, à l'occasion du mariage de la fille du bourgmestre de Salzbourg. Voilà pourquoi elle porte le titre de *Sérénade*, dont elle a aussi le caractère. Ce n'est pas certainement une des productions capitales de l'auteur, mais c'est une œuvre brillante, animée, d'une séve juvénile, et en parfait accord avec sa destination. Pour seconde nouveauté, nous avions l'ouverture de *Lorelei*, de M. V. Wallace, le compositeur si en honneur et en vogue par-delà l'Atlantique et le détroit. L'Amérique et l'Angleterre n'ont peut-être pas de musicien qui leur soit plus cher et plus sympathique.

Lorelei a obtenu à Londres un de ces succès qui font époque. L'ouverture, que nous avons entendue, est une page élevée de style, éclatante de coloris, et dans laquelle une grande *maestria* se fait sentir. Il est vrai que le souvenir de Weber et d'*Oberon* plane un peu sur toute cette musique, mais elle n'en a pas moins son prix, et réclame une audition nouvelle. L'orchestre et son digne chef n'ont jamais mérité plus de bravos qu'en exécutant, comme ils l'ont fait, l'ouverture de *Fidelio* et le septuor du même auteur. Pasdeloup a présenté au public son premier violon, qui est venu pour son compte et pour celui de tous ses camarades.

*** Il n'y aura bientôt plus dans les deux mondes un théâtre lyrique qui n'ait joué *Marta* et où n'ait réussi le charmant opéra de Flotow. C'est le théâtre de Jassy qui à son tour vient de monter cet ouvrage et il n'a eu qu'à s'en féliciter. On a applaudi tous les morceaux. Mlle Dixon, qui jouait le rôle de lady Henriette, y a mis beaucoup de talent; Vidal, qui chantait celui de Lionel, possède une très-jolie voix de ténor; il a dit sa romance avec un charme et une expression qui l'ont fait rappeler quatre fois, et Capponi l'a vaillamment secondé. C'est un grand et véritable succès.

*** Le théâtre Italien de Madrid marche de mieux en mieux. *Lucrezia Borgia*, chantée par Mmes Peneo et Grossi, Nicolini et Selva, a obtenu un immense succès. Les artistes, applaudis avec enthousiasme, ont été rappelés un nombre infini de fois.

*** La soirée donnée par les frères Holmes, à la salle Herz, a tenu tout ce qu'elle promettait, et les deux jeunes artistes ont pleinement justifié la bonne opinion qu'on avait conçue de leur talent. On a beaucoup applaudi aussi M. W. Krüger qui leur prêtait son concours, et dont les dernières compositions ont été jouées par lui-même avec le plus grand talent.

*** Après de longues et nombreuses pérégrinations en France et à l'étranger dans lesquelles il a récolté honneur et profit, le célèbre chanteur de chansonnettes, acteur et mime Levassor est de retour à Paris, et il vient d'organiser à la salle Herz des soirées bouffes qui ont lieu chaque mardi. L'inauguration de ces brillantes soirées a eu lieu mardi devant une partie de la presse et un nombreux public d'amateurs. Levassor ne s'est adjoint qu'un partenaire ou plutôt une partenaire fort agréable, Mlle Teissère, qui l'a très-bien secondé. Des scènes bouffes très-amusantes, de nombreuses chansonnettes dites avec un véritable talent d'imitation, une saynète : *Adélaïde et Vermout*, et une pochade, *le Mal de mer*, dans lequel on ne pourrait reprocher à Levassor qu'un peu trop de réalisme, ont fait grand plaisir et assurent le succès des prochaines soirées.

*** Aujourd'hui à 2 heures, à la salle Herz, un violoniste distingué, M. Niedzielski, donne un grand concert au bénéfice de ses compatriotes polonais malheureux. Mme Marie Cabel, MM. Sainte-Foy, Capoul, Mlle Secretan, M. Maubant et la Société chorale Saint-Jacques prêtent leur concours à cette bonne œuvre.

*** On nous écrit d'Amiens qu'après un rapport très-intéressant sur l'état florissant dans lequel se trouve la Société philharmonique de cette ville, M. J. Deneux a été réélu, pour une nouvelle période de trois ans, président de cette Société, qui doit tant à son zèle, à son intelligence et à son activité.

*** M. Gouffé a repris ses charmantes séances du mercredi ; la première a été très-intéressante. En voici le programme : deux quatuors de Mozart et de Beethoven, un quintette d'Onslow et le quatuor d'Adolphe Blanc, dédié à Rossini, très-bien exécuté par Mme Langhans, Guerreau, Casimir Ney et Lebouc.

*** Les matinées musicales de M. Ch. Lebouc continuent d'attirer un grand nombre d'amateurs de musique sérieuse. A la deuxième matinée, on a particulièrement applaudi M. Alphonse Duvernoy qui a interprété la sonate en *fa* mineur, de Beethoven, pour piano, d'une manière très-remarquable. Une transcription de M. Lebouc d'un fragment de *Prométhée*, de Beethoven, pour violon, alto, violoncelle et piano, et l'élégie d'Ernst, très-bien chantée sur le violon par M. White, ont fait le plus grand plaisir. La troisième matinée, qui a eu lieu lundi dernier, a offert un grand intérêt par le choix des morceaux. Le duo de Chopin et Franchomme sur des motifs de *Robert le Diable*, exécuté par Mlle Caroline Rémaury et M. Lebouc, a produit le plus grand effet. Ce duo, à la fois classique et brillant, sera certainement exécuté souvent cet hiver dans les concerts et dans les salons. On a applaudi ensuite le trio de Beethoven pour deux hautbois et basson, fort bien rendu par MM. Triébert, Berthélemy et Jancourt, le joli quintette en *ré*, de M. Ad. Blanc, exécuté par MM. White, Comtat, Trombetta, Lebouc et Gouffé ; enfin, le concerto en *ré* mineur de Mendelssohn, dans lequel Mlle Rémaury a déployé son talent plein de verve et de grâce, a dignement terminé cette belle séance.

*** Le cours supérieur de piano et d'accompagnement donné par Mme Rossi Gallieno, aura lieu les mercredis à 2 heures, dans les salons de MM. E. Gérard et Cie (ancienne maison Meissonnier), éditeurs de musique, 1, rue de la Chaussée-d'Antin, au coin du boulevard. Pour les prix du cours, s'adresser au magasin.

*** On nous écrit de Bruxelles que la cinquième messe solennelle composée par M. A. Bessems venait d'y être exécutée deux fois de suite. C'est, nous dit-on, une page remarquable, qui sort complétement de la route suivie jusqu'à ce jour. Elle renferme des hardiesses pleines d'originalité, sans sortir du caractère de l'œuvre ; le sentiment religieux y domine. Le *Kyrie* de la nouvelle messe est une prière pleine d'onction ; le *Gloria* et le *Credo* respirent la grandeur et la majesté. L'on a remarqué dans le *Sanctus*, et surtout dans le *Benedictus*, des effets de basse soutenus par des solos de cor du meilleur effet. L'*Agnus Dei* est plein de candeur et de douceur. En somme, c'est une œuvre remarquable, la digne sœur de la messe solennelle en *la* mineur qui est au répertoire de tous les jubés.

*** Quelques difficultés paraissent devoir retarder encore les travaux d'appropriation du local choisi par la Société Félicien David pour l'installation du Grand-Concert. La salle ne pourrait guère être inaugurée avant le courant de février. Aménagée d'après le modèle de la fameuse salle *Exeter Hall* de Londres, elle contiendra 1000 places à 1 fr. ; 500 à 2 francs, et des loges et baignoires à 3, 4 et 5 francs la place. On sait que chaque œuvre exécutée sera dirigée par l'auteur lui-même. Liszt, Benedict, Costa auraient encouragé l'entreprise de leur adhésion, et on dit même que Liszt y fera exécuter la messe inédite qu'il a composée et apportée à Paris lors de son dernier voyage.

*** Une vingtaine d'artistes dramatiques et lyriques, engagés pour le théâtre de Mexico, avaient pris passage sur le steamer transatlantique le *Jowa*. Parti du Havre pour sa destination, il a fait côte à Omonville près Cherbourg. Heureusement l'équipage et tous les passagers ont pu être sauvés.

*** La ville de Palerme ouvre un concours pour la construction d'une nouvelle salle de spectacle. Les cinq plans reconnus les meilleurs recevront des prix de 25,000, 16,000, 9,000, 4,000 et 2,000 francs. La salle doit contenir trois mille spectateurs, et 2 millions et demi sont destinés aux frais de la construction.

*** On nous annonce que A. Rubinstein, le célèbre pianiste-compositeur russe, est attendu à Paris, où il passera l'hiver.

*** Mlle Angiolina Cordier, jeune cantatrice parisienne qui fit ses débuts au théâtre de l'Opéra-Comique, et qui depuis a obtenu de grands succès en Amérique, où elle a chanté plusieurs années, vient d'arriver à Paris.

*** Mardi prochain, 13 décembre, par extraordinaire, une grande soirée musicale sera donnée dans les salons du Casino, rue Cadet, 16, par Mlle Laure Micheli, avec le concours de Mlle Dufau, chanteuse légère du grand théâtre de Madrid ; MM. Guidon frères ; Faivret, fort ténor ; Cazaboni, du théâtre de S. M. la reine d'Angleterre ; Castel, chanteur comique ; Arban, Demersseman, Gobin et Lacoste. Mlle Laure Micheli, professeur et compositeur de musique, pour cette fois seulement, dirigera le brillant orchestre du Casino et fera exécuter plusieurs morceaux de sa composition.

*** Nous annonçons la publication prochaine d'une œuvre qui ne peut manquer d'être appréciée par les amateurs ; elle a pour titre *un Souvenir de L. von Beethoven*, quatuor pour piano, violon, alto et basse, composé par P. Tintorer et dédié à M. F. Frontera de Valdemosa, professeur de chant de S. M. la reine Isabelle II. L'auteur y a fait preuve d'une science musicale remarquable, et ce quatuor figurera bientôt dans les programmes de musique de chambre.

*** M. et Mme Langhans annoncent une soirée musicale qu'ils donneront mardi prochain dans les salons de M. Lebouc. Des compositions de H. Hiller, Schumann, Adler et Langhans y seront exécutées.

*** Sous le titre de : *Découverte et démonstration de la similitude des gammes*, ou les physiciens mis d'accord avec les musiciens au sujet de la théorie de la musique, M. L. Durand, sous-lieutenant au 27e de ligne, vient de publier une brochure curieuse et qui intéressera certainement tous ceux qui font de l'art musical leur étude sérieuse. Elle est accompagnée d'une planche coloriée qui permet de comparer les différentes gammes majeures et mineures entre elles, de saisir facilement toutes les modulations, de montrer l'accord du piano, etc., etc.

*** Sous ce titre : *Séances consacrées à l'étude de la musique d'ensemble*, deux artistes bien connus dans le monde musical, MM. E. Colonne et H. Poencet, organisent en ce moment d'intéressantes réunions dans le but d'initier les amateurs violonistes et violoncellistes à l'exécution de nos maîtres classiques. Nous ne pouvons que féliciter MM. Colonne et Poencet de leur heureuse idée, et nous croyons pouvoir leur prédire un beau succès.

*** Aujourd'hui, à 8 heures du soir, commencent à l'Exposition de

tableaux du boulevard des Italiens les concerts qui doivent y être donnés sous la direction de M. Debillemont..

*** Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au cirque Napoléon, huitième concert populaire de musique classique sous la direction de Pasdeloup. En voici le programme : 1° Symphonie en *mi* bémol n° 53 (Haydn), introduction, allegro, adagio, menuet final ; — 2° Ouverture de *Léonore* n° 3 (op. 72) (Beethoven) ; — 3° concerto pour violon en *si* mineur n° 24 (Viotti), exécuté par M. Sighicelli ; 4° Symphonie en *la* mineur (Mendelssohn), introduction, allegro, agitato, scherzo, adagio, finale.

*** Hier samedi a eu lieu le premier bal masqué de l'Opéra. L'orchestre, dirigé par Strauss, a fait merveille ; il a fait entendre les danses nouvelles de son album qui vient de paraître. Des applaudissements frénétiques ont accueilli la plupart de ces compositions. On a notamment remarqué les valses : *Au Revoir*, *l'Hommage*, *A Bientôt* et *Un Jour en Savoie*, la polka *Brie à brac* et la polka-mazurka *Paquita*. A en juger par le nombreux public qui s'y est porté, les bals de l'Opéra n'auront pas moins de vogue que les années précédentes.

*** Le secrétaire de l'Empereur, M. Mocquart, dont la santé donnait de vives inquiétudes, est mort vendredi matin. Ses hautes fonctions ne l'empêchaient pas de cultiver les lettres ; on lui doit plusieurs drames écrits en collaboration avec MM. Victor Séjour et Dennery, et un roman ayant pour titre *Jessie*.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Strasbourg.* — Dimanche, 20 novembre, *la Société de musique de chambre* a repris ses séances dans l'élégante salle du foyer du théâtre et inauguré la dixième année de sa florissante existence. Ce millésime, qui marque un dixième de siècle, est assez éloquent par lui-même pour rendre superflu tout commentaire élogieux à l'adresse de la classique association fondée par M. Schwæderlé. Les sympathiques applaudissements que l'auditoire a prodigués dimanche, quand ils ont paru sur l'estrade, à MM. Schwæderlé, Mayerhoffer, Weber et Hanish, le nouveau violoncelliste, ont montré à la phalange de la *Musique de chambre* combien son retour avait été désiré. Le programme de cette séance de rentrée était fort bien choisi et s'ouvrait par le 78e quatuor, en *si* bémol, de Haydn. La partie de piano réservait cette fois à l'auditoire un plaisir tout particulier, celui de revoir et de réentendre une jeune musicienne à plus d'un titre sympathique à cette réunion. Après deux ans d'absence, c'est-à-dire après deux années d'études sérieuses faites à Paris sous la direction particulière d'un professeur du plus haut mérite, M. Lecouppey, Mlle Fanny Schwæderlé nous est revenue toute transformée : son jeu a acquis une égalité, une souplesse, un éclat, qu'une méthode excellente peut seule donner, et à ces qualités qui font la pianiste brillante se sont ajoutées celles qui font la pianiste de sentiment : c'est-à-dire une expression naturelle, pleine de goût, un phraser élégant, une sensibilité manifeste mais dénuée de toute affectation. Aussi les morceaux que Mlle F. Schwæderlé a fait entendre dimanche, lui ont-ils valu non plus des encouragements dus à d'heureuses dispositions, mais des applaudissements qui signalent les talents en pleine voie de maturité. Ces morceaux étaient une *romance sans paroles* de Mendelssohn, celle en *la* majeur, qui, dans le recueil revu par M. Stephen Heller, est intitulée *Chanson de printemps;* un *Nocturne* de Chopin et le concerto en *la* bémol de Field. M. Oscar Schüzenberger qui avait bien voulu, pour cette séance de rentrée, prêter à M. Schwæderlé le concours de son talent vocal, a dû voir que pour ne plus se prodiguer comme autrefois, il n'en était que mieux accueilli lors de ses apparitions exceptionnelles. Il avait choisi un air de Porpora, *Il Sogno*, dont il a rendu le style semi-élégiaque, semi-déclamatif avec un art qui témoigne de l'étude consciencieuse qu'il avait faite de ce maître ancien. Le quatuor en *fa* majeur de Beethoven déjà plus d'une fois joué, mais qui paraît plus merveilleux à chaque audition, a terminé cette première séance.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — L'opéra anglais de Covent-Garden, fidèle à sa mission, continue de produire des œuvres nouvelles des compositeurs nationaux. Après l'*Helvellyn* de M. Macfarren, nous avons eu, le samedi 25 novembre, la première représentation de l'opéra de M. Hatton, *Rose* ou *Love's ransom*, imitation, comme nous l'avons dit, du *Val d'Andorre* d'Halévy et Saint-Georges. L'ouvrage de M. Hatton a été assez bien reçu à la première représentation, l'avenir seul décidera s'il est destiné à se maintenir au répertoire. La musique en est facile et ne manque point d'un certain entrain, mais c'était chose par trop téméraire que de provoquer une comparaison avec l'œuvre admirable d'Halévy, heureusement pour M. Hatton, peu connue en Angleterre. Mme Lemmens-Sherrington est charmante dans le rôle de Rose, et c'est à cette excellente artiste que M. Hatton sera en grande partie redevable de son succès, si succès il y a. Mais les samedis se suivent et ne se ressemblent pas, et c'était une soirée bien autrement intéressante que celle à laquelle nous avons assisté avec tout Londres, à ce même théâtre de Covent-Garden, le 3 décembre, pour entendre la première représentation d'un opéra nouveau de Benedict, *the Bride of song.* Ceci est l'œuvre d'un grand musicien, et bien que ce ne soit qu'un ouvrage en un acte, un simple *lever de rideau* (*le comte Ory* aussi n'est qu'un lever de rideau à Paris), et qu'elle ne se prête guère par conséquent à de larges développements, il n'est néanmoins pas difficile de reconnaître dans chaque phrase de cette fraîche et élégante composition la main du maître. Le poëme de M. Farnie est écrit sans prétention, mais non sans charme, et offre notamment d'heureux prétextes pour la musique: aussi M. Benedict en a-t-il merveilleusement su tirer parti. En somme, *the Bride of song*, bien que restreinte dans ses dimensions, peut être comptée parmi les plus heureuses inspirations de l'auteur de *la Rose d'Erin*. Il faudrait parcourir l'ouvrage entier pour énumérer toutes les beautés qu'il contient. Toutefois nous dirons que trois numéros ont été bissés, et que M. Benedict a été forcé de paraître en personne après la chute du rideau, amenant avec lui M. Mellon, l'habile chef d'orchestre.—M. Charles Adams, le ténor que Berlin dispute à Londres, a abordé lundi avec un succès toujours croissant son troisième rôle, celui de Manrico du *Trovatore*, traduit en anglais.

*** *La Haye.* — L'étoile de notre théâtre Italien est en ce moment Mme Rosa de Vriès, la célèbre prima donna de Naples et de Milan. Elle vient d'obtenir dans *Norma* un succès qui n'avait eu d'égal chez nous que quand elle y vint il y a quatre ans. Notre direction se propose de nous la faire entendre dans les chefs-d'œuvre du grand opéra et du théâtre italien : *les Huguenots*, *le Prophète*, *la Juive*, etc. Aussi l'empressement du public est-il grand, et il faut s'y prendre huit jours d'avance pour se procurer des places.

*** *Berlin.* — Le gouvernement vient de commander à M. Micheli le buste en marbre de Meyerbeer, pour être placé dans la salle des concerts du *Schauspielhaus*. Une solennité artistique digne de la circonstance en signalera l'inauguration. — Le passage à Berlin des troupes autrichiennes venant du Danemark et qui retournent dans leurs garnisons, a suggéré à M. Emile Bock l'idée d'un grand concert de musique militaire fort intéressant, dans lequel les musiques militaires prussiennes et autrichiennes devaient concourir, lutter; en un mot, se faire entendre simultanément et séparément; le produit devait être consacré au fonds de pension des musiciens militaires, fondé par feu son frère, M. Gustave Bock. Personne n'a osé se prononcer sur celle des deux musiques qui est la meilleure ; cependant on est à peu près unanime pour accorder plus d'entrain et de brio aux Autrichiens, plus de précision et de sentiment artistique aux Prussiens. En somme, on a applaudi les Prussiens aussi bien que les Autrichiens, et les pensionnaires de la fondation Bock feront volontiers chorus, car la recette a été abondante. — Le *Domchor*, ce chœur célèbre de la cathédrale, a ouvert le 1er décembre ses séances publiques de la saison, et la foule la plus élégante s'y pressait comme les années précédentes. Le programme de ce premier concert contenant un *Adoremus* de Peri, un mottet de Bach, un *Salve Regina* de Barnabeï, le 100e psaume de Mendelssohn, l'*Hallelujah* de Haendel, deux airs d'église chantés par Mlle Malvina Strahl, et, ce qui excitait particulièrement l'intérêt de l'auditoire, du *Pater noster* de Meyerbeer. Quels souvenirs cet admirable morceau éveillait en nous, et combien dans cette petite œuvre on reconnaît le grand maître qui n'est plus! Bien que ce *Pater noster* ne soit point écrit dans le style religieux des autres morceaux du programme, cette page admirable du maître immortel est pourtant si noble, si émouvante, si pleine de beautés ineffables, que le désir de l'entendre souvent dans les concerts du *Domchor* a été unanime, même parmi cet auditoire un peu exclusif. Quel merveilleux effet dans ces phrases à l'unisson chantées en plein *forte*, et qui par un brusque *piano* sont ramenées à leur harmonie primitive! Ce *Pater noster* nous fournit une nouvelle preuve de la perfection avec laquelle Meyerbeer savait écrire pour les voix, même sans le secours de l'orchestre. La supériorité de l'exécution des chanteurs du *Domchor*, composé uniquement de voix d'hommes et d'enfants, et qui chantent sans aucun accompagnement, est tellement connue, que tout éloge devient superflu : c'est la perfection.

*** *Vienne.* — La construction de notre nouvel Opéra est entièrement terminée, et déjà on commence à s'occuper de la décoration intérieure. Cinq artistes, peintres et statuaires, choisis parmi les plus

distingués de la capitale, se sont distribué ce travail artistique. Dans la *loggia*, dont les peintures sont confiées à M. de Schwind, on verra les statues en marbre de Mozart, de Beethoven, de Gluck, de Haydn et de Schubert, et le foyer confié à M. Geiger contiendra les bustes, également en marbre, de Meyerbeer, Weber, Spohr, Chérubini, Bellini, Marschner, Donizetti, Nicolaï, Weigl, Cimarosa, Kreutzer, Auber, Rossini et Verdi. Commencé en même temps que la nouvelle salle qu'on construit en ce moment à Paris, on compte que le nouveau monument viennois rivalisera, en magnificence, avec celui de Paris, mais nous aurons l'avantage de le voir achevé plus tôt, car on espère que l'ouverture de la nouvelle salle pourra se faire l'hiver prochain, et qu'on l'inaugurera par *l'Africaine* de Meyerbeer. — Le *Faust*, de Gounod, a été pour Mlle Artot l'occasion d'un nouveau triomphe; la curiosité du public était très-excitée, et l'on disait que le rôle de *Gretchen*, très-allemand, n'irait pas au talent éminemment italien de Mlle Artot; mais la célèbre cantatrice a obtenu le plus brillant succès; rappelée trois fois après l'acte du jardin, deux fois après celui de l'église, les acclamations ont redoublé à la chute du rideau; quoique le spectacle eût duré une heure de plus que d'ordinaire, aucun des spectateurs n'avait quitté sa place.

*** *Trieste.* — Sivori nous a donné cinq concerts sans épuiser l'empressement du public; c'est toujours la même foule, les mêmes ovations à ce talent extraordinaire qui n'a pas encore depuis Paganini trouvé de rival. Parti pour Venise où il doit donner deux concerts, nous apprenons que le premier a été pour lui un triomphe étourdissant. Nous l'attendons maintenant de nouveau; car il doit prêter son concours au bénéfice de Pancani et nous donner un concert d'adieu.

*** *Milan.* — La Société des quatuors a donné sa seconde séance dans la salle du Conservatoire. Le célèbre violoniste Bazzini était au nombre des exécutants. Le programme se composait d'un quartetto de Schumann, d'un quintette de Mozart, de trois morceaux de Bazzini, d'un nocturne de Chopin, d'un scherzo de Mendelssohn et d'un quatuor de Beethoven. — Le conseil académique du Conservatoire vient de nommer une commission chargée de composer le programme du concert qui doit être donné en l'honneur de Meyerbeer dans les premiers mois de l'année prochaine.

*** *Lisbonne.* — Le compositeur Fletow vient d'obtenir un nouveau triomphe avec son délicieux opéra *Marta* représenté sur le théâtre San-Carlos, et que viennent d'interpréter Mmes Volpini et Tati, Mongini, Marinozzi et Giordani. Mme Volpini s'y est particulièrement distinguée, et il serait impossible de trouver une plus charmante lady Henriette. La romance de *la Rose* a été un triomphe pour elle. Mongini s'est fait applaudir avec enthousiasme, particulièrement dans le duo du deuxième acte avec Mme Volpini et dans la scène du troisième acte. Les deux artistes ont obtenu un succès sans précédent à Madrid.

*** *New-York.* — Ni la guerre, ni la crise monétaire ne paraissent exercer une grande influence sur le mouvement musical de notre ville. Nos artistes ne se plaignent guère, on les paie plus cher que jamais. La *Société philharmonique de Brooklyn*, sous l'excellente direction de M. Eisfeld, la plus sérieuse, sans contredit, de toutes les sociétés analogues qui existent en Amérique, et la seule dont le succès ne repose pas uniquement sur les annonces et réclames, vient d'entrer dans sa huitième année d'existence, chose inouïe en Amérique. Le premier concert par lequel cette excellente société vient d'ouvrir la saison était composé de la symphonie pastorale de Beethoven, de l'ouverture du *Roi Lear* de Berlioz, et de celle de *Maritana* de Wallace. La partie vocale était remplie par miss Adelaï Philipps, jeune americaine qui possède une excellente voix de contralto, et qu'elle a pu admirablement faire valoir dans l'air *O mon fils*, du *Prophète* de Meyerbeer, et dans celui de l'*Orphée* de Gluck, *Che faro senza Euridice*. — *La Création* d'Haydn vient d'être exécutée pour la première fois à New-York, sous la direction de M. Anschutz. Les exécutants, instrumentistes et chanteurs, étaient au nombre de quatre cents, et parmi ces derniers on distinguait M. Charles Formès.

Le Directeur : S. DUFOUR.

SÉANCES CONSACRÉES A L'ÉTUDE
DE LA
MUSIQUE D'ENSEMBLE
PAR MM.
E. COLONNE ET H. POENCET

Conditions de l'abonnement :

Un mois, 20 fr. — Trois mois, 50 fr. — Six mois, 90 fr.

Ces SÉANCES auront lieu dans les salons de *M. Montal*, facteur de pianos, 31, boulevard Bonne-Nouvelle, tous les jeudis, de 8 heures 1/2 à 10 heures 1/2 du soir.

Nota. — On s'inscrit chez M. Montal, et chez les principaux luthiers.

Chez J. HIÉLARD, éditeur, 8, rue Laffitte, à Paris.

A TOUS LES FRILEUX

Plus de froid aux pieds!

Grand Galop pour le Piano par

Prix : 4 fr. CARL MERZ Prix : 4 fr.

25 cent. LA LYRE FRANÇAISE 25 cent.

300

Des plus jolis airs d'opéras : Duos, Romances, etc., etc.,
De : ADAM, AUBER, DASSIER, DONIZETTI, FLOTOW, HALÉVY, HÉROLD, MAILLART, MEYERBEER, NICOLO, OFFENBACH, ROSSINI, SCHUBERT, THOMAS, WEBER, etc., etc.

Format in-8°. Édition populaire. **Chaque n°, 25 c.**

Chez G. Brandus et S. Dufour, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Ce, RUE JACOB, 56,
Chez tous les libraires de France et de l'étranger,
Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu, au 1er.*

Mise en vente du Tome VII (P-Q-R-S)
DE LA
BIOGRAPHIE UNIVERSELLE
DES
MUSICIENS
ET
BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié.

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.
Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME VII. — PRIX : 8 FRANCS.

EN VENTE CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU AU Ier.

Albums et Ouvrages reliés pour Étrennes

OPÉRA EN QUATRE ACTES

MOÏSE

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Musique de

G. ROSSINI

La Partition pour Chant et Piano, in-8°, prix net : 20 francs.

La même, format in-4°, prix net : 30 francs.

L'OUVERTURE, arrangée pour le Piano : 6 fr. — **TROIS AIRS DE BALLET**, arrangés pour le Piano par H. Herz, chaque : 6 fr.

AIRS DÉTACHÉS DE CHANT, AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.

PIANO :

ADAM. Op. 19. Fantaisie et variations . 6 »
BERTINI. Grand duo à quatre mains . . 10 »
CRAMER. Fantaisie élégante. 7 50
DUVERNOY. Op. 21. Variations brillantes 6 »
HERZ (H.). Op. 37. Rondo sur un chœur 9 »
— Trois airs de ballet, chaque . . 6 »
LECARPENTIER. 48e bagatelle . . . . . 5 »
THALBERG. Op. 33. Grande fantaisie sur la Prière . . . . . 9 »
— La même, à quatre mains . . . 10 »
— *Mi manca la voce*, varié 7 50
— Le même, à quatre mains . . . 9 »
WOLFF (ED.). Marche très-facile. . . . 4 50

MUSIQUE DE DANSE :

QUADRILLE NOUVEAU
PAR
STRAUSS
Pour le Piano, prix : 4 fr. 50.

QUADRILLES
Pour le Piano et à quatre mains par
MUSARD

POLKA PAR ALKAN — SCHOTTISCH PAR PASDELOUP

Les Airs
arrangés pour cornet seul, flûte seul, deux cornets et deux flûtes.

DIVERS INSTRUMENTS :

BÉRIOT. Op. 8. Fantaisie, piano et violon 10 »
KLEMCZINSKI. Op. 64. Duo brillant, id. 9 »
LAFONT ET HERZ. Op. 42. Variation, id. 7 50
OSBONNE ET OURY. Souvenirs . . . id. 10 »
HOFFMANN ET MULLER. Duo concertant, flûte et violon. . . . . 6 »
MIOLAN. Fantaisie, harmonium et piano 7 50
TULOU. Variations brillantes sur la Marche, pour piano et flûte . . . 10 »
LABARRE. Fantaisie, harpe seule. . . . 7 50
BOCHSA. Duo, harpe et piano . . . . . 9 »
BAUDIOT. Variations brillantes, piano et violoncelle . . . . . 9 »

PAUL BERNARD **Fantaisie** *Pour le Piano.* Op. 74. — Prix : 9 francs.

D. MAGNUS **Grand finale du 3e acte,** *Transcription de concert pour le Piano.* Op. 100. — Prix : 9 francs.

TRANSCRIPTIONS POUR **PIANO SEUL** DES ŒUVRES DE

G. MEYERBEER

PREMIER VOLUME :

Quarante Mélodies

A une et à plusieurs voix,
Transcrites pour le Piano seul par Amédée Méreaux.

Broché, net : 10 fr. — 1 vol. in-8°. — Relié, net : 13 fr.

RÉPERTOIRE DE MUSIQUE CLASSIQUE POUR LE PIANO

FÉLIX MENDELSSOHN

Collection complète de toutes les
Romances sans paroles pour le piano.

ÉDITION REVUE PAR STEPHEN HELLER.

Broché, net : 10 fr. — 1 vol. in-8°. — Relié, net : 13 fr.

Album des Enfants.

LES FLEURS DE LA DANSE

25 Valses, Polkas, Quadrilles, Galops, Polkas-Mazurkas, Schottichs, Mazurkas, Redowas les plus favoris, pour le Piano,
Arrangés pour les petites mains et soigneusement doigtés, par

H. VALIQUET

Relié, net : 15 francs. — Broché, net : 12 francs.

Album des Enfants.

LA MOISSON D'OR

Contenant 25 petits morceaux très-faciles, soigneusement doigtés et sans octaves sur les plus jolis motifs des opéras célèbres.
Composés pour le Piano, par

H. VALIQUET

Relié, net : 15 francs. — Broché, net : 10 francs.

LES

SUCCÈS UNIVERSELS

Répertoire de Musique moderne pour le Piano

Choix des Morceaux de Piano les plus favoris d'auteurs modernes réunis en volumes in-8°.

CHAQUE VOLUME IN-8° CONTIENT VINGT MORCEAUX.

En vente : Deux volumes, format in-8°.

Prix de chaque volume broché, net : 10 fr.; relié, net : 15 fr.

LE

RÉPERTOIRE DU CHANTEUR

Recueil de Morceaux de Chant des plus célèbres compositeurs anciens et modernes,

CLASSÉS POUR LES DIFFÉRENTES VOIX.

(Dont un volume destiné aux Pensionnats.)

19 volumes, format in-8°.

Broché, net : 12 francs. — Relié, net : 15 francs.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

31e Année. | N° 51. | 18 Décembre 1864.

ON S'ABONNE:
Dans les Départements et a l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires
et aux Bureaux des Messageries et des Postes

PRIX DE L'ABONNEMENT:
Paris..... 24 f par an
Départements, Belgique et Suisse. 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

— 1865 — PRIMES — 1865 —

Offertes aux abonnés de la REVUE ET GAZETTE MUSICALE

A l'occasion du renouvellement de l'année 1865 et de la 32e ANNÉE de son existence

MAGNIFIQUE PORTRAIT LITHOGRAPHIÉ DE

GIACOMO MEYERBEER

Dessiné par Besmaisons, avec encadrements de Barbizet.

Tiré sur papier vélin, grand format.

UN VOLUMES INÉDIT, FORMAT IN-8°, CONTENANT

Quarante Mélodies

A UNE ET A PLUSIEURS VOIX, COMPOSÉES PAR

MEYERBEER

ET ARRANGÉES POUR LE PIANO SEUL PAR AMÉDÉE MÉREAUX.

Chant de Mai.
Seul.
Rachel à Nephtali.
Première amie.
C'est elle.
Guide au bord ta nacelle.
Nella.
Le Moine.
Jardin du cœur.
Sirocco.
La Mère grand.
Ballade de la reine Marguerite de Valois.
Mina.
Chant des Moissonneurs vendéens.

Sérénade.
Elle et moi.
La Barque légère.

Le Trappiste.
Les Souvenirs.
Sur le Balcon.

Délire.
A une jeune mère.
Le Poëte mourant.

La Fille de l'air.
Fantaisie.
La Chanson de maître Floh.

La Folle de Saint-Joseph.
Au Tombeau de Beethoven.
Suleïka.
Le Baptême.
Sicilienne.
Prière d'enfants.
Vœu pendant l'orage.
Printemps caché.
Le Pénitent.
Marguerite.
La Dame invisible.
Feuilles de roses.
Chant du dimanche.
Le Ranz des vaches d'Appenzell.

Un Album contenant un choix de Morceaux nouveaux de

MUSIQUE DE DANSE

Des Auteurs les plus en vogue, contenant :

Jacqueline, valse par . . . . . J. Offenbach.
Souvenir de Monaco, polka par . . . . . Arban.
Sans nom, polka-mazurka par . . . . . Conradi.
Souvenir de Thorn, mazurka par . . . . . W. Grahn.
La Discrète, polka par Heinsdorff.

Ces Primes sont, à partir d'aujourd'hui, à la disposition de toutes les personnes qui prendront un abonnement d'une année.

Le portrait de Meyerbeer *étant d'une dimension qui ne permet pas de le plier et de l'envoyer sous bande par la poste, la direction prie MM. les Abonnés de province de le faire prendre au bureau de* la Gazette musicale.

SOMMAIRE. — Mme Schroeder-Devrient, de M. de Wolzogen (8e et dernier article), par **Paul Smith**. — Théâtre Lyrique impérial : reprise de *Mireille*; Mme Ugalde, M. Michot, par **Léon Durocher**.—Théâtre des Bouffes-Parisiens : *le Serpent à plumes*, opérette-bouffe en un acte, paroles de M. Cham, musique de M. Léo Delibes. — La musique et la société française au XVIIIe siècle (6e article), par **Em. Mathieu de Monter**. — Nouvelles et annonces.

MME SCHROEDER-DEVRIENT,

Par M. de Wolzogen (1).

IX.

Enfin, vers les premiers jours du printemps de 1854, notre artiste était complétement rentrée en possession de sa liberté. Après tant d'années d'une existence si agitée, si turbulente, elle n'avait plus qu'à goûter les douceurs du repos : il lui suffisait de le vouloir, mais pour elle le repos ce n'était pas le bonheur ! Elle l'avait dit souvent, et elle allait le prouver avec une douloureuse évidence. C'est aux artistes et aux femmes de sa n ature que s'appliquerait surtout le fameux vers de Ménandre :

Ils sont aimés des dieux ceux-là qui meurent jeunes.

Cependant on conçoit que personne ne se montre bien jaloux d'une telle faveur, et qu'au contraire on cherche à l'éloigner en s'écriant : « Dieux tout-puissants, honorez-moi d'un peu d'indifférence.»

Voici ce que Wilhelmine écrivait dans le moment même où elle se félicitait le plus de sa situation nouvelle, et se disposait à rejoindre son mari dans le pays qu'elle devait habiter avec lui : « Je vais retourner bientôt dans une contrée où je resterai pour toujours étrangère à moi-même, où rien ne me rappelle qu'un saint devoir, à laquelle rien ne me rattache que l'amour et l'estime pour le meilleur et le plus noble des hommes. J'entre dans une tombe ouverte, et quand se fermera la barrière russe, je dirai adieu à tout ce qui faisait autrefois l'ornement de ma vie. L'art et la poésie, le commerce de ces esprits dont les vives lumières vous raniment, l'industrie et la science du monde, tout cela restera de ce côté de la barrière, mais de l'autre je trouverai l'économie domestique, l'ordre et le repos, — du moins le repos extérieur, — et je vivrai à côté d'un homme, à coup sûr le plus vrai, le meilleur de mes amis. Je ne serai pas seule dans le désert qui m'attend, puisque j'aurai mon fidèle ami, l'époux que j'aime — et moi. »

Il n'était guère possible de prendre son parti moins gaiement et de montrer moins de confiance, en s'efforçant de paraître en avoir. La pauvre Wilhelmine rencontra d'abord un terrible ennemi dans le climat de la Russie. « Je ne puis vivre, s'écriait-elle, là où mon piano ne peut garder l'accord : je suis déjà morte à demi, quand je ne puis tirer un son de mon gosier, et pensez que l'hiver dure huit grands mois !» Son existence fut donc profondément troublée et condamnée à une perpétuelle instabilité. En Russie, elle souffrait du corps et de l'âme ; elle aspirait à revoir un ciel plus doux. En Allemagne, elle se reprochait de délaisser son mari, et l'absence d'un établissement fixe se faisait péniblement sentir. Nulle part le repos, nulle part la satisfaction, le bien-être ! Elle écrivait au mois d'avril 1855 : « Les premiers instants de mon séjour dans ma nouvelle patrie furent employés à éclairer le chaos qui m'entourait, à y mettre de l'ordre et de la propreté, autant, du moins, que cela m'est possible, et à donner aux lieux que j'habite un vernis de cette poésie sans laquelle il m'est absolument impossible de vivre. Ce n'était pas une petite difficulté, car ici tout est prose, prose nue et chauve sous son aspect le moins séduisant... Que vous dirai-je ? Si vous voulez me voir, vous n'avez qu'à ouvrir l'*Iphigénie en Tauride*, de Goëthe, et à en lire le premier monologue ; ôtez-en seulement le *sauvage époux*, et tout le reste me convient parfaitement. — Certes, mon esprit ne *s'accoutume pas ici* (1) ! Sommes-nous donc destinés, depuis le berceau jusqu'à la tombe, à lutter constamment ? Tel fut mon lot plus qu'à personne. » Ce qui aggravait les chagrins de Wilhelmine, c'est qu'elle n'osait se confier entièrement au papier. « Il y a si loin d'ici en Allemagne ! Une lettre peut s'égarer, » et elle ajoutait : « On en a vu des exemples, vous me comprenez ! »

Wilhelmine regrettait l'Allemagne et bien plus encore le théâtre : elle ne pouvait se faire à l'idée qu'on l'oublierait : « Quoi de plus affligeant, disait-elle, que de penser qu'on a vécu inutilement ? »—Un jeune sculpteur de Gotha, d'un talent très-distingué, avait retracé son image dans un médaillon en marbre de grandeur naturelle, et elle avait eu l'intention d'en faire cadeau à la ville de Dresde pour qu'on le plaçât dans l'endroit où elle avait si souvent prodigué à la foule des émotions et des inspirations qui n'ont que le tort de passer trop vite et d'être effacées par des émotions et des inspirations nouvelles. La manière dont elle fut traitée dans cette ville, pendant le dernier séjour qu'elle y fit en l'automne de 1851, la détourna de cette intention, et en 1855, elle écrivait à M. de Donop : « Je voudrais bien donner une digne place à ce médaillon, car en vérité, ce serait dommage de le laisser vieillir dans sa caisse. Je vous prie donc de lui accorder un petit coin dans votre bibliothèque et de l'y placer en mémoire de moi ; qui maintenant se soucie en Allemagne de la Schroeder-Devrient ? C'est pourquoi je ne veux l'imposer à aucun établissement public, et pourquoi je tiens à le savoir près de vous, qui avez toujours voué tant d'intérêt à l'artiste. Parmi les grands esprits dont les œuvres vous environnent, accordez un tranquille petit coin à l'image d'une femme dont un saint enthousiasme faisait battre le cœur, qui aimait l'art pour lui-même et non pas uniquement pour un vil profit, comme tant d'autres prêtres et prêtresses des muses, dont le front doit rougir de honte et de colère. »

Autrefois, quand on demandait à la cantatrice comment elle faisait pour être toujours en voix, elle avait l'habitude de répondre : « Qu'ai-je donc tant à faire pour cela ? être en voix signifie se bien porter. Je me porte bien, pourquoi donc la voix me manquerait-elle ? » Avec le temps la santé s'était évanouie, mais l'ardent désir de manifester encore une fois l'idéal qui obsédait son âme ne lui laissait ni repos ni trève. Sans consulter ses forces, sans savoir quel service son organe était disposé à lui rendre, elle ne put résister à la fatale tentation de reparaître en public. La première fois qu'elle y reparut, ce fut en quelque sorte sans l'avoir prévu. Pour la célébration du centième anniversaire de la naissance de Mozart, laquelle devait avoir lieu à Berlin le 27 janvier 1856, elle s'était jointe aux membres de l'académie de chant et de l'opéra royal. De toutes parts on exprima le vœu qu'elle voulût bien chanter un solo pour mieux consacrer la solennité. Elle s'y détermina sans peine, et elle chanta le beau Lied du grand maître, *Abendempfindung*, d'une telle façon, que malgré l'incertitude de ses intonations dans certains passages difficiles, elle produisit un immense effet et laissa une impression vraiment extraordinaire.

Peu de temps après, l'excellent baryton Jules Stockausen étant venu à Berlin, il fut décidé que Wilhelmine donnerait avec lui des soirées, qui commencèrent en avril 1856. Dans la première, elle chanta plusieurs morceaux de Schubert et de Schumann avec un grand succès. A compter de ce moment, la carrière était rouverte, et elle se fit entendre souvent dans les concerts; quelquefois elle ne dédaignait pas de se hasarder devant des auditeurs peu dignes d'elle, tant il y avait d'entraînement et de violence dans ce retour à la publicité !

(1) Voir les nos 24, 26, 27, 35, 43, 44, 48 et 49.

(1) Es gewœhnt sich nicht mein Geist hierher.

C'était au cercle restreint du Lied, que son essor, jadis si vaste devait se borner. Mais la critique lui reprochait de donner à son style quelque chose de trop dramatique. Quoique dans les derniers temps elle chantât volontiers les compositions de Schumann, Franz Schubert fut toujours l'objet de sa prédilection marquée. Dans l'*Adélaïde* de Beethoven, son génie lyrique se déployait avec une élévation et une ampleur qui défiaient tous les parallèles.

Jusqu'en 1858, Wilhelmine donna des concerts avec beaucoup de succès, notamment à Dresde, où les souvenirs de son glorieux passé rendaient sa tâche plus difficile. Ce succès fut tel qu'il l'éblouit, l'enivra au point de lui persuader qu'à cinquante-quatre ans, elle pouvait encore rentrer au théâtre; et alors elle conçut le projet de passer en Amérique pour y récolter de nouveaux lauriers, une nouvelle fortune dans les concerts et sur la scène. Avant d'exécuter ce plan, elle s'était engagée à donner une suite de représentations sur le théâtre de Weimar, mais sa destinée ne devait pas le lui permettre. L'engagement pour l'Amérique avait été considéré par l'infatigable artiste comme un présage des plus heureux, et salué avec joie le jour où il lui parvint, le 6 décembre 1858, anniversaire de sa naissance. Pendant l'hiver de 1858 à 1859, elle se fit entendre souvent à Leipzig et à Dresde; le 6 mars 1859 elle chanta encore à Leipzig dans le concert du bassiste Pœgner, toujours avec succès, mais c'était un effort suprême, et elle revint à Dresde dans un état désespéré. Le mal qu'elle avait longtemps bravé fut déclaré incurable; mais ses souffrances ne la réduisirent pas à l'inaction : elle se remit avec ardeur à écrire ses mémoires, dont nous avons traduit les premières pages au début de cette suite d'articles (1). Tant qu'il lui resta un peu de force pour lutter contre les plus douloureuses atteintes, elle ne cessa de se rattacher à l'espoir d'une guérison; plus tard, elle se résigna courageusement : environ cinq mois avant sa mort, elle avait exprimé le désir d'être transportée à Cobourg, pour y être soignée par sa sœur, Mme Auguste Schloenbach, et c'est là qu'elle rendit le dernier soupir le 26 janvier 1860. Ses funérailles n'eurent lieu que le 3 février, parce qu'il fallut attendre son mari qui était en Livonie, et qui n'arriva que la veille de ce jour. Toute la population témoigna la part qu'elle prenait au deuil que cette mort répandait sur l'Allemagne entière; la funèbre cérémonie répondit à la renommée de la grande artiste. Selon sa volonté dernière, quelques semaines plus tard, ses restes furent exhumés et déposés à Dresde dans le cimetière de la Trinité, où s'élève un simple monument avec cette inscription :

WILHELMINE DE BOCK

SCHROEDER-DEVRIENT.

Bien d'autres hommages furent rendus à sa mémoire : Berlin ne lui épargna ni les honneurs ni les ovations posthumes. Mais pour nous le plus glorieux, le plus curieux, et tout à la fois peut-être le plus durable monument consacré à son nom, c'est le livre de M. de Wolzogen, livre intéressant, attachant, que nous avons lu, étudié avec le plaisir sérieux que donne l'histoire, et l'émotion vive qu'on trouve dans un roman. Autant que nous l'avons pu, nous avons tâché d'initier nos lecteurs à une publication qui, en nous révélant une personnalité artistique de la plus haute valeur, embrasse près d'un demi-siècle de l'histoire du théâtre lyrique en Allemagne, en France et en Angleterre. Grâces soient donc rendues à M. de Wolzogen, auteur de ce livre, qui restera comme un modèle du genre, et remercions aussi notre ami J. Offenbach, car c'est à lui que nous devons de l'avoir connu.

PAUL SMITH.

(1) Voir le n° 24.

THÉATRE LYRIQUE IMPÉRIAL.

Reprise de *Mireille*. — Mme Ugalde, M. Michot.

L'opéra de *Mireille* a été repris jeudi dernier, réduit en trois actes. Jamais amputation n'a été faite plus à propos, et n'a mieux réussi que celle-là. Le sujet fourni par le poëme tiendrait, si on le voulait, dans un acte. Il ne faudrait pas, pour cela, le serrer bien fort. Dans deux actes il serait très-commodément logé. On l'avait mis en cinq actes : il y ressemblait à ces vaniteux bourgeois de province qui occupent une vaste maison, et n'ont pas de quoi la meubler. Les trois derniers actes offraient en tout, nous ne disons pas trois situations, mais trois faits : — Le meurtre de Vincent et la noyade du brutal Ourrias, — le voyage de *Mireille* à travers la Crau, — sa mort à la porte de l'église des *Saintes*. Cela donnait tout au plus trois scènes. Que de hors-d'œuvre il avait fallu y ajouter pour en faire trois actes! Mais les hors-d'œuvre, accessoire agréable, ne sauraient suppléer au principal : dix plateaux d'anchois et de cornichons remplaceraient mal un filet de bœuf. On aimerait autant les contes pour rire dont Mme Scarron régalait ses convives quand elle n'avait pas de rôti.

Dans l'ancienne *Mireille*, le troisième acte surtout était funeste. L'assassinat du héros perforé par un coup de fourche, les remords très-peu mélodieux de la victime, la caravane aquatique des corps morts venant à fleur de Rhône demander des prières pour leurs âmes en peine, tout ce spectacle manquait de gaieté, et le châtiment d'Ourrias, noyé par le diable déguisé en provençal, bien que satisfaisant pour la morale, n'était pas une suffisante compensation pour tant d'objets funèbres. On disait : C'est bien fait, mais on n'en avait pas moins le cauchemar pendant la nuit suivante.

Ce troisième acte a été retranché tout entier. Il ne reste du quatrième que la chanson du pâtre, et le couplet de Mireille : *Heureux petit berger*, etc. Mais au lieu de chanter ce joli morceau en plein soleil au milieu d'un désert pierreux, Mireille le chante à l'ombre et sous le toit paternel, ce qui est bien plus commode. Elle part ensuite pour l'église des *Saintes* où elle a donné rendez-vous à l'ami Vincent. Comme elle n'oublie plus son bonnet, le soleil la *blesse*, mais ne la tue pas, et son père n'a qu'à lui dire : « Épouse-le » pour la remettre sur pied immédiatement. Tout finit donc maintenant pour le mieux dans le plus pastoral des opéras-comiques que nous ait fournis la Provence.

Le premier et le second acte sont restés ce qu'ils étaient, sauf un air de bravoure à trois temps, — mouvement de valse, — que M. Gounod a jugé à propos d'ajouter au rôle de *Mireille*. C'est une idée heureuse qu'a eue là M. Gounod, puisque le morceau est très-brillant, et qu'il permet à Mme Carvalho de faire admirer la facilité, l'élégance et l'incroyable audace de sa vocalisation. Ce qu'elle fait là, aucune autre cantatrice, — Mlle Patti exceptée, — n'oserait probablement l'entreprendre, et elle exécute ces étonnants tours de force sans avoir presque l'air d'y penser. Avons-nous besoin de mentionner la satisfaction émerveillée du public, et ses applaudissements, et ses exclamations, et ses *bis?* Non, cela va de soi, et assurément personne n'en doute. Mme Carvalho, d'ailleurs, a joué et chanté toutes les autres parties de son rôle avec ce calme parfait, cette simplicité, cette grâce, cette justesse d'expression, cette exécution savante et magistrale qui l'ont élevée si haut dans l'estime des connaisseurs.

Mme Faure-Lefèvre, à l'origine, jouait successivement deux rôles dans *Mireille*, celui d'une diseuse de bonne aventure et celui du petit pâtre. Elle a conservé seulement ce dernier, et cédé l'autre à Mme Ugalde, qui s'en acquitte avec son *brio* accoutumé. Malgré toutes ses inconstances, — à cause de ses inconstances, peut-être, — on la revoit toujours avec plaisir au théâtre Lyrique, et on la reçoit

comme le pigeon sédentaire de la Fontaine reçoit le pigeon voyageur.

Un autre oiseau de passage, c'est M. Michot qui, après quelques années de grand Opéra, est revenu sur le champ de bataille où il a fait ses premières armes. Le repos a rétabli sa voix qui n'a jamais été plus fraîche, plus franchement timbrée, plus vigoureuse. A certains moments, il s'est laissé un peu trop aller au désir de le prouver. Mais il a dit avec grâce et beaucoup de charme le duo du premier acte; il a mis de la passion dans la romance et le duo du troisième, ainsi que dans les scènes et dans le morceau d'ensemble du second. Grâce à lui le rôle de Vincent est aujourd'hui parfaitement compris par le public, et aucune des intentions du compositeur n'est perdue. Nous pouvons attester que tout le monde y gagne. Tout compte fait, la reprise de *Mireille* a parfaitement réussi. Le chœur des *Magnarelles*, la valse *di bravura* dont nous avons parlé ci-dessus, le duo de Mireille et de Vincent, la ballade et le finale du second acte, les petits airs et le duo du troisième, qui avait été composé pour Londres, ont été appréciés, vivement sentis et vivement applaudis.

LÉON DUROCHER.

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS.

LE SERPENT A PLUMES,

Opérette-bouffe en un acte, paroles de M. CHAM, *musique de* M. LÉO DELIBES.

(Première représentation le 16 décembre 1864.)

Quand les gens d'esprit se mettent à dire des bêtises, il n'y a plus moyen de les arrêter; le champ de l'extravagance n'est pas assez vaste pour eux, ils s'élancent au delà, et dépassent de beaucoup ceux qui en font leur état. Cela soit dit sans offenser le très-spirituel dessinateur qui cache son vrai nom sous celui de Cham pour illustrer *le Charivari* de son crayon humoristique. Non content de ses succès dans la voie tracée par Gavarni, il lui a pris fantaisie de faire concurrence aux adeptes de la bouffonnerie scénique, et, du premier coup, il s'est élevé jusqu'aux sublimités du genre. Essayer de raconter ce mémorable essai n'est pas chose facile; les moralistes sévères pourraient bien crier gare; mais qu'ils fassent comme nous, qu'ils se voilent la face, en éclatant de rire.

Mme Croquesec est une femme singulièrement avancée en fait de doctrine conjugale. Mais que voulez-vous? son mari l'a plantée là depuis cinq ans pour aller butiner la flore de l'Océanie. En conscience, cette pauvre Athénaïs n'est-elle pas bien excusable d'avoir donné un remplaçant à ce maladroit émule de Buffon et de Boerhaave? Il faudrait n'avoir jamais contemplé le toupet flamboyant du sieur Beaumignon, pédicure dans la garde civique de n'importe quelle ville hollandaise, pour vouloir faire un crime à Mme Croquesec de son amoureuse faiblesse. Mais si l'on va en Océanie, il paraît qu'on en revient quelquefois, et voilà qu'un beau jour, pendant que la tendre Athénaïs berce le sommeil de son cher pédicure aux doux sons d'une guitare pulmonique... pan, pan... ce n'est pas la fortune, c'est Croquesec en personne qui frappe en bas. O ciel? que faire de Beaumignon? Où le cacher? Il y a, au fond de la pièce, un de ces grands diables de poêles qu'on fabrique dans le nord de l'Europe et qui mesurent 8 ou 10 pieds de hauteur, sur une largeur proportionnelle, c'est justement l'affaire du pédicure; il sera très-bien avec les bûches.

Croquesec peut entrer; il trouvera sa femme dans l'attitude de Pénélope qui attend le retour d'Ulysse, à la tapisserie près. Cela mérite une honnête récompense; aussi le voyageur exhibe-t-il aux yeux de sa chaste moitié les nombreux colis qu'il rapporte et qui sont portés par six commissionnaires. Et quels colis, bon Dieu! Un costume de sauvage qu'il force Athénaïs d'endosser sur-le-champ, un couteau à scalper dont il fait don à la cuisinière Mariette pour hacher ses épinards; quoi encore? Des os de baleine, des flèches empoisonnées et un serpent vivant, un serpent rare, mais qui n'a qu'un inconvénient, c'est qu'il est invisible et qu'on ne le retrouve pas dans sa couverture. Il s'est peut-être échappé, il court sans doute dans l'appartement, et sa morsure est implacable. Afin de conjurer le danger, Croquesec chante un air qui a l'art de charmer les serpents. Vaine espérance! le reptile reste sourd, et Croquesec, suivi de ses six commissionnaires, exécute une chasse à fond de train dans toutes les chambres de la maison.

Pendant ce temps survient un inconnu, un savant de la plus belle eau, le conservateur du musée d'histoire naturelle, à qui Croquesec a écrit qu'il avait un animal des plus extraordinaires à lui montrer. Trompé par le costume plumifère de Mme Croquesec, le savant la prend pour l'animal en question; mais désabusé brusquement par les soufflets qui pleuvent sur sa face vénérable, il cherche un refuge dans la chambre à coucher d'Athénaïs. Et notez que Beaumignon est toujours dans le poêle, et qu'il doit bien s'y ennuyer. Par bonheur, la cuisinière a aussi son Beaumignon sous les traits d'un petit canotier, et comme elle craint qu'on ne le découvre dans la perquisition motivée par la fuite du serpent, elle fourre son Isidore dans le poêle, en compagnie du pédicure.

Cependant, si Croquesec n'a pas retrouvé son serpent, il a mis la main sur deux objets bien plus extraordinaires, un berceau d'enfant et un biberon plein de lait. Horreur! désolation! Ici commence *le drame de famille*, dans lequel nous ne suivrons pas nos personnages. Qu'il suffise de savoir que Mariette se dévoue pour sauver sa maîtresse, qu'elle avoue un amoureux, qu'on en trouve deux dans le poêle, sans compter le savant, et que sa situation tournerait bien décidément au tragique, si le conservateur du musée n'avait des explications pour tous les cas possibles et même impossibles de la vie sociale, si bien que Croquesec, après avoir pataugé suffisamment dans les serpents à plumes, dans les pédicures de la garde civique, dans les berceaux en fer battu et dans les enfants au biberon, se déclare satisfait et que tout finit par des chansons.

Cette folie, étourdissante de gaieté et de verve, a supérieurement inspiré M. Léo Delibes, un autre homme d'esprit, qui, aux Bouffes-Parisiens, marche le plus près que qui ce soit sur les traces d'Offenbach. Sa musique possède toutes les qualités qu'il faut; elle est vive, légère, originale, et les idées mélodiques n'y brillent pas par leur absence, au contraire. Tous les morceaux du *Serpent à plumes* sont réussis sans exception; mais on a spécialement remarqué l'ouverture qui est charmante, le chœur des commissionnaires, qu'on a fait redire, la chanson du serpent, qui a eu aussi les honneurs du *bis*, et un très-joli morceau d'ensemble, dans lequel se trouve une phrase vraiment heureuse et distinguée.

La pièce est jouée par Léonce, Désiré, Tayau, Mlles Tostée et Irma Marié; c'est dire que son interprétation est excellente.

D.

LA MUSIQUE ET LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XVIIIe SIÈCLE.

(6e article) (1).

III.

Pendant la première moitié du XVIIIe siècle, l'Opéra est le quartier général, la place forte des amateurs de musique, qui s'y rendent cependant bien moins pour ce que l'on y joue que pour ce que l'on

(1) Voir les nos 42, 43, 44, 46 et 47.

y dit et y entend dire. C'est un lieu de rendez-vous de toutes les manières. C'est un terrain politique et galant, où l'on couronne Maurice de Saxe, où l'on discute Villars, où l'on siffle Soubise, où l'on arrête le Prétendant, où l'on se montre aux galeries, où l'on se cache aux petites loges. La seule chose que l'on ne fasse pas à l'Opéra, c'est de la bonne musique : la vogue des théâtres de société s'explique ainsi. Soumis aux caprices des gentilshommes de la chambre, hors d'état d'aller vers le beau, gouverné par le bon plaisir de quelque chanteuse, l'Opéra est si bien tombé en quenouille qu'un plaisant demande qu'une femme soit mise à la tête de ce théâtre pour qu'un homme y règne. Ses directeurs, que les dettes débordent, que le déficit attend d'un côté et la lettre de cachet de l'autre, croulent successivement et disparaissent avec un peu de la caisse dans leur poche. Et les pamphlets de faire rage! A propos de musique, on attaque et M. d'Argenson et M. de Saint-Florentin, car il faut toujours qu'il entre beaucoup des affaires du temps dans la critique du ministère. Les dilettantes achètent et lisent. Brochuriers et gazetiers sont dans la joie. Velroche et Taupin vont pouvoir acheter une petite maison des champs à Passy. L'encre n'enrichit que lorsqu'elle est mêlée de fiel.

Dans les coulisses, le désordre et le vice : leurs scandales ne laissent pas reposer la curiosité parisienne. Les grandes artistes, vraiment, que cette Monville, que cette Breton, que la Carville, et la Henry, et la Mariette, et la Richalet, et la Petitpas, le nom le plus retentissant du tripot lyrique ; et la Carton, l'épigramme de l'Opéra, tête folle et main vive, peinte par Raoux en naïade, que Maurice de Saxe avait fait souper à son camp de Muhlberg avec quatre rois, et qui devait finir dans la compagnie d'un laquais! Donnera-t-on le nom d'actrices à ces filles des chœurs, payées 40 livres par mois, qui ne veulent paraître sur les planches qu'avec des manchettes à cinq rangs, et plus de pierres fines sur la poitrine qu'il n'y en a aujourd'hui de fausses? L'Opéra n'a que deux cantatrices : la Pellissier et la Lemaure. La Pellissier, sèche, nerveuse, maîtresse en l'art des cabales, intime amie de Mme de Duras et des princesses du sang qui se laissent insulter pour lui plaire, a pour elle les loges, la cour. La Lemaure, faite au tour, indolente, prompte aux coups de tête, mais chantant d'une voix admirable, a dans son parti le parterre, le public. Le malheur est que la Lemaure et la Pellissier ne peuvent se voir en face. « Elles se détestaient comme des crapauds, » dit Mlle Aïssé. Voilà pourquoi à l'Opéra on ne pouvait monter un opéra !

Un petit livre, curieux autant que rare : — *Réflexions d'un peintre sur l'Opéra ; la Haye, 1743*, — nous a conservé, d'une façon originale les entretiens et la physionomie de la salle, à l'époque de la rivalité de Lulli et de Rameau, durant ce déchaînement national que nous réservons à toutes les initiatives, à toutes les œuvres nouvelles, à tous les esprits qui sortent des rangs.

« Deux vieux gentilshommes s'abordent : « Ah ! bonjour, vous voilà ! Que venez-vous faire ici? Le tambourin est manqué, les paroles sont horribles, et j'ai compté plus de cinq rimes qui ne seraient pas reçues à l'Opéra-Comique. — Parbleu ! les opéras depuis Perrin ont été de mal en pis; oui, depuis Perrin. Parlez-moi de la Rochois, de la Journet, de la Subligny ! » Ici, deux femmes de la cour nonchalamment couchées dans leur loge : « En vérité, marquise, il faut avoir perdu l'esprit pour venir s'ennuyer à ce charivari ; (du Rameau) c'est de la musique pour les étrangers. Je m'y connais un peu, je jouais même de la guitare quand elle était à la mode, et j'avoue que je n'entends rien à cette façon de composer. On ne retient pas une mesure, et toutes les parties sont si fort mêlées les unes dans les autres, qu'il faudrait un concert pour en entendre le premier mot. — On dit que c'est de l'harmonie. — Harmonie tant qu'il vous plaira, ma chère ; mais ce n'est pas la mienne. » A peine entend-on quelques timides : *C'est comme un ange !* (l'applaudissement d'alors) étouffés dans la salle. « Monsieur, hasarde quelqu'un, la musique française... — Et moi je dis, répond l'autre avec un geste colère, je dis qu'il n'y a qu'une musique, musique de toutes les nations, musique par excellence, musique qu'on doit aimer à moins que d'être imbécile, musique italienne, ma musique à moi ! » Même un laquais qui vient de s'installer au balcon, murmure tout haut : « Il faut bien faire quelque divertissement ; je viens voir ce fâcheux opéra. » Et ce laquais, que fait-il autre chose que répéter la parole de son maître, qui, mon Dieu ! ne sent et n'apprécie pas plus qu'un autre la musique de Lulli, mais qui se rappelle qu'à la première représentation de cet opéra qu'il revoit, il s'était enivré avec Beaumaviel et la Deschars. Ailleurs, on tient pour Rameau ; on lit, d'une voix bien claire, cette *Nouvelle à la main* : « On a toujours une fureur pour *les Indes galantes*, de Rameau, qui va jusqu'au délire. On va reculer *Persée*, de Lulli, tant l'on craint que le trop prochain voisinage de Rameau ne le fasse tomber. »

Voilà les loges. Mais au parterre, quelle émeute ! Vieux partisans de Lulli, jeunes amis de Rameau le remplissent de bruit et de querelles, rendant acteurs et actrices responsables du genre qu'ils interprètent sans parti pris, troublant ainsi le goût et étourdissant la justice du dilettantisme contemporain.

Une époque ne laisse jamais toucher à ses habitudes de goût sans réclamer. Le XVIIIe siècle devait encore livrer bien des batailles musicales, jusqu'au jour mémorable du *coin du roi* et du *coin de la reine*. Malesherbes, directeur de la librairie, allait bientôt écrire : « J'ai entendu dire sérieusement qu'il est contre le bon ordre de laisser imprimer que la musique italienne est la seule bonne, » tandis que de son bord, Voltaire prétendait que « la musique italienne l'emporte de beaucoup sur la musique française, *parce qu'elle est plus ornée et que la difficulté vaincue est quelque chose.* » Voilà comme Voltaire entendait l'art, pas plus que la véritable poésie. Il eût pu dire comme un plaisant de nos jours à qui l'on demandait s'il aimait la musique : *Elle ne me gêne pas précisément !* Ces querelles sont connues. Il n'y a plus à y revenir.

IV.

Au sortir de l'Opéra, de ses parages tumultueux, la musique, notre guide, nous introduit dans les régions plus calmes, sinon plus morales de la cour.

A l'exemple du régent, bon musicien, élève de Bernier, et qui avait écrit la musique de *Panthée*, opéra, « Louis XV, — raconte l'avocat Barbier, — s'adonne à la musique et fait avec des seigneurs de petits concerts particuliers. » Toujours la tradition de Louis XIII, fidèlement recueillie et continuée ! C'était encore l'usage, avant la représentation d'une pièce nouvelle, que les acteurs vinssent en jouer quelques scènes à la cour ; le roi tient beaucoup à assister à ces *visites*. De Versailles, il vient souvent à l'Opéra, et toutes les semaines l'Opéra se rend à Versailles. Le lundi, c'est jour de concert dans les petits appartements. On y dresse un théâtre, dont le régisseur se nomme M. le duc de la Vallière. Cinquante places, il n'y en a pas davantage, sont distribuées aux élus par le maréchal de Richelieu, « ce *Kislar-aga* des plaisirs du public, et qui sait mieux que les Parisiens ce qui doit leur faire plaisir pour leur argent. » Le roi joue des concertos avec les princes et mesdames de France, « un peu *chiffons* et commères, » dit-il, mais, au demeurant, musiciennes distinguées. Puis, quelques acteurs de la Comédie-Italienne se joignent à la troupe royale, et l'Opéra-Comique verse ce que l'un de nos confrères appelait dernièrement « sa piquette de mélodie ; » musique pénétrante sans parfum, enivrante sans saveur. A Choisy comme à Versailles, Louis XV trouve « une salle de spectacle bien bâtie, aussi grande que celle de Paris, garnie des machines nécessaires, toujours prête pour jouer quelque opéra que ce soit. » A Fontainebleau, un théâtre où toutes les femmes de la cour paraissent

couvertes de diamants, à une représentation de *Psyché*, — octobre 1762, — « pour faire voir aux étrangers que nos pertes ne nous ont pas réduits à l'indigence. » Théâtres et concerts à Compiègne, à Crécy, à Meudon; dans ses perpétuelles courses aux environs de Paris, le roi trouve partout, à toute heure, comme par magie, l'une des distractions qu'il préfère. La fée est ici Mme de Pompadour.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(La suite prochainement.)

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné cette semaine deux représentations de *Moïse*, et le chef-d'œuvre de Rossini, mieux exécuté encore qu'à la première de cette reprise, avait rempli la salle. Faure, Obin, Warot, Mlle Battu, ont été tour à tour chaleureusement applaudis et rappelés. — Aujourd'hui dimanche, *les Huguenots*.

*** Mme Zina-Mérante, après ses brillantes représentations à Bruxelles, est partie pour Milan, où elle est engagée au théâtre de la Scala avec son mari pour la saison du carnaval. M. Mérante a obtenu à cet effet de M. Perrin un congé de quatre mois.

*** La direction du théâtre de l'Opéra-Comique fait en sorte de ne pas laisser finir l'année sans que *le Capitaine Henriot* soit représenté; elle compte beaucoup sur cet ouvrage et n'épargne rien pour le monter splendidement.

*** Nous avons été des premiers à parler d'un opéra nouveau en quatre actes, dont M. Victor Massé compose la musique sur un livret emprunté à l'ouvrage de Lamartine, *Fior d'Aliza*, et dont MM. Michel Carré et Hipp. Lucas ont écrit les paroles. Cet ouvrage est destiné au théâtre de l'Opéra-Comique.

*** Samedi de la semaine dernière, Naudin a fait ses adieux au théâtre Italien dans *la Traviata*. La salle était très-brillante; S. A. R. le prince d'Orange assistait au spectacle dans la loge de l'Empereur. Une ovation chaleureuse a été faite au célèbre ténor, dont le talent se met désormais au service de notre première scène française. —Le second début de Brignoli a eu lieu jeudi avec un grand succès dans *Don Pasquale*; il a dû répéter, aux applaudissements de la salle, la sérénade du quatrième acte, qu'il a dite avec un charme dont on n'avait pas eu l'équivalent depuis Mario. Quant à Mlle A. Patti, on sait que parmi ses nombreux triomphes le rôle de Norina compte pour un des premiers; aussi les rappels et les bravos n'ont-ils cessé d'être prodigués à l'inimitable artiste depuis le commencement du spectacle jusqu'à la fin. — Aujourd'hui elle chante pour la première fois à Paris et en Europe *Linda de Chamounix*, et Brignoli y fera son troisième début. L'œuvre de Donizetti n'a pas été représentée à notre théâtre Italien depuis une douzaine d'années. La direction l'a fait répéter avec soin et n'a rien négligé pour que cette reprise soit exécutée avec toute la perfection désirable.

*** Les sœurs Marchisio ont résilié à l'amiable l'engagement qui les liait pour la saison actuelle à M. Bagier.

*** On répète *Leonora*, de Mercadante, opéra qui sera chanté par Fraschini, Mme Charton Demeur, Delle Sedie, Scalese. Mme Charton Demeur remplacera Mme Carlotta Marchisio dans le rôle de Palina de *Poliuto* qu'on jouera cette semaine. Brignoli remplira celui de Poliuto, et ntonucci celui de Severo.

*** Mme Anna de Lagrange est sur le point de se rendre à Madrid; Mario s'y trouve déjà avec MM. Bagier et Alary, pour y monter *Faust*.

*** M. Bagier vient d'engager un jeune baryton, M. Verger, frère de l'agent dramatique qui a, pendant quelques saisons, dirigé le théâtre du Lycée à Barcelone. Ce jeune artiste n'a pas encore chanté au théâtre. Il est élève du maestro Porto, et l'on en dit le plus grand bien. Il est question de l'opéra *I Puritani* pour ses débuts.

*** La pièce nouvelle de Mlle Suzanne Lagier ne tardera pas à faire son apparition aux Bouffes-Parisiens; voici comment les rôles ont été définitivement distribuées : Jupiter, Mlle Emilie Garait; Leda, Hélène Loyé; le berger Tyndare, Léonie Carretier; le fleuve Eurotas, Bache; plus un bataillon de nymphes court-vêtues. — On répète au même théâtre une parodie de *Roland à Ronecevaux*, qui a pour titre *Roland à Ronge-vaux* et qui sera jouée par Désiré, Léonce, Arnal, Mmes Irma Marié et Tostée.

*** Le théâtre Saint-Germain est maintenant administré par M. Salvador, pour le compte des artistes que M. Geraud avait engagés.

*** Nous avons déjà eu l'occasion de démentir des nouvelles relatives à *l'Africaine*. Pareille nécessité nous est imposée aujourd'hui en lisant dans quelques journaux étrangers que la propriété de l'œuvre dernière de Meyerbeer a été vendue pour l'Angleterre au prix de 3,000 livres sterling. Cette assertion est dénuée de tout fondement.

*** Mme Borghi-Mamo est toujours l'étoile du théâtre San-Carlos de Lisbonne; tout récemment le rôle de Desdemona a été pour elle un triomphe que Mongini a d'ailleurs partagé. Un jeune ténor du nom de Stagno s'est très-bien acquitté du rôle de Rodrigo et donne de belles espérances. Squarcia a joué avec une grande supériorité celui de Yago. L'effet produit par Mme Borghi-Mamo a valu à la célèbre cantatrice un rengagement de 72,000 francs pour la saison prochaine. — *Sémiramide*, donnée après *Otello*, n'a pas été moins bien accueillie, et Mme Volpini y a trouvé un éclatant succès.

*** Jeudi prochain, à 8 heures du soir, notre savant collaborateur M. Fétis fera entendre dans les salons Pleyel-Wolff plusieurs morceaux de sa composition.

*** Nous avons annoncé dernièrement l'arrivée à Paris d'un jeune compositeur belge, M. Pierre Benoît, qui s'est déjà fait une grande réputation dans son pays; nous apprenons par le *Guide musical* qu'il a été accueilli fort bien par M. Carvalho, et que jour a été pris pour l'audition du *Lutin d'Ascot*, opéra que vient de composer M Benoît.

*** A Vienne, le 11 décembre, à l'occasion du jour de naissance de M. Berlioz, la Société du *Maennergesangverein* a exécuté à l'un de ses concerts le chœur des soldats et des étudiants de *la Damnation de Faust*. D'immenses applaudissements ont accueilli cette exécution et avis en a été donné à l'auteur par le télégraphe.

*** Aujourd'hui à 2 heures, au Cirque Napoléon, premier concert populaire de musique classique, 2e série, sous la direction de M. Pasdeloup. En voici le programme : 1° Symphonie en *mi* bémol, de Haydn, (1re audition); 2° Ouverture de *Lorelei*, par Wallace; 3° Andante, de Mozart; 4° *Le Comte d'Egmont*, tragédie de Gœthe, musique de Beethoven.

*** Mlle Octavie Caussemille, l'éminente pianiste, est de retour à Paris, où elle va reprendre le cours de ses leçons.

*** Aujourd'hui, au cirque de l'Impératrice (Champs-Elysées), aura lieu le grand festival organisé par l'association des Sociétés chorales du département de la Seine. On y entendra des œuvres chorales de MM. Amb. Thomas, F. David, Gevaert, Kucken et Laurent de Rillé. Plusieurs grands artistes, et entre autres Villaret, de l'Opéra, et la musique de la garde de Paris dirigée par son chef, M. Paulus, prêteront leur concours à cette brillante solennité.

*** La Société Sainte-Cécile qui, depuis près de dix ans, avait interrompu ses séances, va les reprendre sous la direction de M. Wekerlin, mais non pour des concerts symphoniques : la voix humaine fera, en grande partie, les frais des exécutions de la nouvelle société. On y entendra de la musique ancienne, avec *soli* et chœurs, accompagnés au piano et à l'orgue. Les auteurs vivants auront aussi leur place dans les programmes. Voici celui qui doit inaugurer la nouvelle ère de la Société : *Partie historique*. — 1. *Complainte* sur la mort de Charlemagne (815), notée d'après les Neumes, par M. de Coussemacker; solo, M. Ernest Bertrand et le chœur. — 2. *Vau-de-Vire* d'Olivier Basselin, chanté par M. Bussine. (D'après une tradition populaire, 1480.)— 3. *Madrigal* à quatre voix, d'Orlando de Lassus (1560), chanté par Mmes E. Bertrand, Barthe-Banderali et MM. Félix et Bussine. — 4. *Concerto* italien de Bach, exécuté par M. C. Saint-Saëns. — 5. *Lucifer*, cantate de Carissimi (1160), chantée par M. Bussine. — 6. *La Fête de Versailles*, fragment d'un ballet de Lully (1670). Solo : Mme Barthe-Banderali et chœur. — 7. *Trio des Songes* avec chœur, de l'opéra *Dardanus*, de Rameau (1739). — 8. *La Prière*, chœur de Beethoven. — *Compositeurs vivants* : 1. *La Zingarella*, chœur pour voix de femme, musique de M. Hignard. — 2. *Romance et scherzo* pour piano et orgue expressif, de M. C. Saint-Saëns, exécuté par M. Frelon et l'auteur. — 3. Fragment de *la Princesse d'Elide* (Molière), musique de M. Wekerlin. — 4. *Chœur des Fiançailles*, de l'opéra *Lohengrin*, musique de M. Richard Wagner.

*** Dimanche 4 décembre, la Société du progrès artistique, dont M. G. Lefèvre est le président, a donné sa première matinée musicale à l'Hôtel de ville, salle Saint-Jean. La partie instrumentale y était représentée par M. Besozzi, le remarquable organiste-compositeur, et par l'excellente pianiste Mlle L. Chardon. La partie vocale, par Mme Lafaix-Boisgontier. Cette jeune cantatrice a dit avec beaucoup de grâce l'air de *Jeannot et Colin*, et avec un rare talent celui de *I Puritani*; son trille est brillant, ses sons filés d'une pénétrante douceur et son style irréprochable. De quelque côté que Mme Lafaix-Boisgontier tourne ses pas, un très-bel avenir lui est réservé.

*** M. Guidi, éditeur de musique à Florence, vient de publier la grande partition et les parties d'orchestre de la *Sinfonia Dante*, du célèbre compositeur G. Pacini. Cette œuvre remarquable, et qui en tous points est digne du maître, est divisée en quatre parties, dont voici les titres : 1° *L'Enfer*, 2° *le Purgatoire*, 3° *le Paradis*, et 4° *Le Retour triomphal de Dante sur la terre*.

*** Irkoutzk, sur la frontière de la Sibérie, a voulu avoir son théâtre. La salle a été inaugurée le 14-26 octobre dernier. Elle est fort belle.

*** Les principaux artistes de Londres viennent de faire remettre à M. Arban, comme témoignage de leur admiration pour le talent de l'éminent virtuose-compositeur, une couronne en or et en argent d'un grand prix, avec une plaque d'argent portant cette inscription : « Offert à M. J.-B. Arban, professeur du Conservatoire, à Paris, comme un faible témoignage de leur sentiment d'estime personnel et de leur sin-

cère appréciation et admiration de ses talents comme artiste exécutant et comme compositeur. *Londres, 20 novembre 1864.* »

*** On nous écrit de Brême : « Le concert qui vient d'être donné ici par Mlle Carlotta Patti, avait attiré l'élite de la population, et la salle était comble. L'effet produit par la célèbre cantatrice a été immense. Les journaux allemands, en rendant compte de ce concert, mentionnent d'une manière toute particulière le succès qu'ont remporté à côté d'elle Vieuxtemps et Alfred Jaell. Ils citent notamment la sonate de Beethoven, dédiée à Kreutzer, qui, à chaque concert, vaut des ovations sans nombre aux deux artistes, et en outre les concertos de Beethoven et de Mendelssohn, des œuvres de Chopin et de Liszt, enfin, deux morceaux de la composition de M. Jaell : *Au bord de l'Arno* et *Home, sweet home*, deux perles, dit-on, qui font fortune en Allemagne, comme dans tous les pays où leur auteur les a fait entendre. »

*** Le tirage de la tombola des artistes dramatiques est irrévocablement fixé au 15 janvier. La liste des lots possède actuellement trente entrées aux principaux théâtres de Paris, et une entrée aux bals de l'Opéra donnée par Strauss. Les demandes de billets peuvent être adressées à M. Thuillier, rue de Bondy, 68, en échange de mandats ou timbres-poste, et à la librairie du *Petit Journal*, boulevard Montmartre, 21.

*** Pour avoir été retardée de quelques jours, la fête de sainte Cécile n'en a pas moins été célébrée très-dignement à Elbeuf par l'exécution d'une messe de Michel Haydn, tirée de la belle collection publiée par M. Charles Vervoitte, maître de chapelle de Saint-Roch, et dirigée par M. Gruel, directeur de la Société chorale d'Elbeuf. A l'élévation, un *O salutaris* inédit de M. Vervoitte, et l'une de ses plus remarquables productions, a été chanté avec beaucoup de sentiment par M. Périer, ténor solo de Saint-Eustache.

*** L'album de chant : *les Douze mois de l'année*, contenant douze mélodies de Victor Tirpenne, paraîtra cette semaine. Nous appelons à l'avance l'attention de nos lecteurs sur cette intéressante publication.

*** Hier samedi on a exécuté au Casino une grande fantaisie avec chœurs, composée par Arban sur les motifs de *Roland à Roncevaux*. Cent vingt choristes, sous la direction de M. Gaubert, ont concouru à l'exécution de cette œuvre dont la composition ne fait pas moins d'honneur à Arban que le talent avec lequel il l'a dirigée.

*** Quoique borné à une salle provisoire, et en attendant le jardin d'hiver qu'on est en train de lui construire, le Concert inauguré samedi de la semaine dernière à l'hôtel Laffitte n'en avait pas moins réuni une nombreuse assemblée. La direction de l'orchestre, confiée à M. Varney, qui a fait ses preuves, cinquante musiciens exercés, de bons solistes et un riche programme, justifiaient cette affluence qui se perpétuera certainement. MM. Legendre et Lamoury, l'un sur le cornet à piston, l'autre sur le violoncelle, ont été couverts de bravos.— Ces concerts sont quotidiens, de 8 heures à 11 heures du soir.

*** Le *Figaro-Programme* estime le nombre des personnes qui étaient samedi au premier bal de l'Opéra à 4.681, sur lesquelles le beau sexe figure pour 1,463. La recette s'est élevée à 25,000 francs.—Hier samedi a eu lieu le deuxième bal.

*** Les bals masqués du Casino ont commencé mercredi.

*** On nous prie d'anuoncer pour aujourd'hui dimanche l'inauguration des concerts donnés dans les salons de l'Elysée-Montmartre, de 1 à 5 heures, par les *excentrophones*, ou les *hommes-orchestres*, avec le concours d'artistes aimés du public.

*** Quoique le charmant théâtre Robin soit envahi tous les soirs par une foule nombreuse, M. Robin, pour tenir la promesse qu'il a faite de varier souvent ses expériences, annonce comme très-prochain un changement complet dans la composition de son spectacle; c'est un avis donné aux retardataires qui n'ont pas encore été admirer les merveilles du ciel.

*** Alois Ander, l'ancien et célèbre ténor de l'Opéra impérial de Vienne, vient de mourir à Wartenberg.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Strasbourg*, 13 décembre. — La seconde soirée de la Société de musique de chambre avait attiré plus d'auditeurs que jamais. Après le quatuor en *sol* majeur de Beethoven, on y entendait pour la première fois le 2e quintetto en *ré* majeur de M. Fétis, et ce n'était pas assurément un faible attrait que le plaisir d'écouter l'œuvre d'un maître si renommé. Tout le monde connaît la remarquable personnalité de M. Fétis, le savant écrivain musical, directeur du Conservatoire de Bruxelles, théoricien et praticien à la fois. A l'annonce d'une composition de cet auteur considéré comme un des oracles de la science sonore, on pouvait s'attendre à quelque page sévère, tout imprégnée de scolastique, bourrée de formules, de contre-point, en un mot plus savante qu'inspirée. Tout au contraire, le quintette de M. Fétis respire d'un bout à l'autre une fraicheur qui ferait envie à plus d'un jeune prix de Rome; les idées y sont abondantes, originales, et en général plus riantes que ne semble le comporter un genre aussi essentiellement classique. Le travail harmonique est sans cesse intéressant, et pas un instant pédantesque. Une pureté attique fait encore mieux ressortir la grâce des détails, le fini du travail, et sous le rapport du rhythme, l'attention est à chaque instant sollicitée par quelque contrariété piquante habilement calculée. La syncope règne en souveraine dans tout le quintette, et chacune des cinq parties instrumentales, parties toujours réelles et conduites magistralement, est chargée à tour de rôle de cette figure que l'auteur paraît vivement affectionner. M. Fétis a eu dans MM. Schwœderlé frères, Mayerhoffer, Weber et Harnisch des interprètes tels que nous en souhaitons à toutes ses œuvres, et dans le public de notre musique de chambre un auditoire dont les suffrages lui doivent être d'autant plus précieux qu'il devient chaque jour plus compétent. Mlle Marie Trautmann, la jeune cantatrice, concourait à cette seconde séance, où elle a produit le plus grand effet.

*** *Marseille*. — L'un des principaux éditeurs de cette ville, M. Carbonel, a donné récemment dans la salle de l'Union des arts un grand concert auquel assistait l'élite de nos dilettanti. Comme d'habitude la Société chorale *l'Avenir* a ouvert la séance. *La Branche d'amandier*, et un chœur de notre compatriote, M. Morel, *le Retour dans la patrie*, ont été rendus par les élèves de M. Bertot avec cet ensemble et cette précision qui ont valu, depuis quelques années, à cet orphéon un succès que ne bornent pas les limites du département. M. Gozlan a joué sur le piano une polonaise charmante. La voix toujours sympathique d'Audran, l'ancien artiste de l'Opéra-Comique, a plusieurs fois excité l'enthousiasme, surtout dans l'air de *la Dame blanche*, qui lui a valu un rappel, et dont il a dû répéter la fin; M. Edmond Audran, M. Ginouvès, M. Lauret et Mlle Valérie Leoni, élève du Conservatoire, MM. Bouttier et Darboville ont aussi enlevé les bravos. Un chœur chanté par la Société *l'Avenir* a clôturé la séance. Tel est, dans son résumé le plus succinct, le compte rendu de cette soirée, qui fait le plus grand honneur au goût de son organisateur, et qui comptera parmi les plus beaux concerts de la saison.

*** *Nice*, 6 décembre. — Un grand concert vocal et instrumental a été donné samedi dernier au profit des petites sœurs des pauvres (asile de la vieillesse), dans la magnifique salle de l'hôtel de la Grande-Bretagne. Mmes Vandenheuvel-Duprez, Casella, Mlle Coraly Mugnier, MM. Casella, Ciaffei, Laura et Perny s'étaient associés pour cette œuvre d'art et de charité. Le public les en a remerciés de la manière la plus flatteuse; Mme Vandenheuvel-Duprez dans l'air *Grâce* de *Robert le Diable*, dans la romance de *Guillaume Tell*, ainsi que dans l'air de *Mireille*, a ravi l'auditoire; elle était accompagnée au piano par M. Bregozzo, l'habile chef d'orchestre du théâtre impérial. A M. Perny revient l'honneur d'avoir organisé ce beau concert. Il y avait pour les dames de délicieux bouquets signés Alphonse Karr.

Le Directeur : S. DUFOUR.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Ce, RUE JACOB, 56,
Chez tous les libraires de France et de l'étranger,
Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu, au 1er*.

Mise en vente du Tome VII (P-Q-R-S)
DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE
DES
MUSICIENS
ET
BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié.

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.
Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME VII. — PRIX : 8 FRANCS.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU 1er.

ÉTRENNES MUSICALES

Albums et Ouvrages reliés.

ALBUM des Enfants — **LES FLEURS DE LA DANSE** — Composé par **VALIQUET**

Contenant 25 valses, polkas, quadrilles, galops, polkas-mazurkas, schottischs, mazurkas, redowas les plus favoris.
Arrangés pour les petites mains et soigneusement doigtés.
Prix, richement relié : 15 fr. net.

ALBUM des Enfants — **LA MOISSON D'OR** — Composée par **VALIQUET**

Contenant 25 petits morceaux très-faciles, soigneusement doigtés et sans octaves sur les plus jolis motifs des opéras célèbres
Prix richement relié : 15 fr. net.

TRANSCRIPTIONS POUR **PIANO SEUL** DES ŒUVRES DE

GIACOMO MEYERBEER

PREMIER VOLUME — **Quarante Mélodies** — PREMIER VOLUME

A une et à plusieurs voix, Transcrites pour le piano seul par Amédée Mereaux.

Broché, net : 10 fr. — **1 vol. in-8°.** — **Relié, net : 13 fr.**

RÉPERTOIRE DU CHANTEUR

RECUEIL DE MORCEAUX DE CHANT DES PLUS CÉLÈBRES COMPOSITEURS ANCIENS ET MODERNES,

Classés pour les différentes voix.

19 beaux volumes grand in-8°. — Chaque volume broché : 12 fr. net. — Richement relié : 15 fr. net.

CHAQUE VOLUME CONTIENT 25 MORCEAUX, AVEC PAROLES FRANÇAISES OU ITALIENNES.

RÉPERTOIRE DE MUSIQUE CLASSIQUE POUR LE PIANO

FÉLIX MENDELSSOHN

In-8°. — **Collection complète des Romances sans paroles pour le Piano.** — In-8°.

Prix, broché, net : 10 fr. — *Edition revue par Stephen Heller.* — Prix, richement relié, net : 13 fr.

LES SUCCÈS UNIVERSELS

Répertoire de Musique moderne pour le Piano

Choix des Morceaux de Piano les plus favoris d'auteurs modernes réunis en volumes format in-8°.

DEUX BEAUX VOLUMES FORMAT IN-8°.— CHAQUE VOLUME CONTIENT VINGT MORCEAUX.

Prix de chaque volume broché : 10 fr. — *Prix, richement relié, net : 15 fr.*

ÉDITION DE LUXE. — LES COLLECTIONS DES **ŒUVRES COMPLÈTES** POUR LE PIANO DE — ÉDITION DE LUXE

BEETHOVEN

Sonates pour piano, avec accompagnement, trios,
16 volumes brochés, prix net : 120 fr.
Collection de ses trios, quatuors et quintettes p. instruments à cordes, net : 50 fr.

MOZART

4 séries de sonates, airs variés, trios, prix net : 50 fr.
Collection des
Trios, quatuors et quintettes pour instruments à cordes, net : 40 fr.

PARTITIONS D'OPÉRAS

POUR CHANT ET PIANO — PIANO SEUL — A QUATRE MAINS

Prix net : 25 fr.— 20 fr.— 18 fr.— 15 fr.— 12 fr.— 10 fr.— 8 fr.— 7 fr.— 6 fr.

COMPOSÉES PAR

Auber.	**Bellini.**	**Flotow.**	**Mendelssohn.**	**Nicolo.**	**Spohr.**
Adam.	**Cherubini.**	**Gluck.**	**Meyerbeer.**	**Offenbach.**	**Spontini.**
Bach.	**Devienne.**	**Grétry.**	**Mercadante.**	**Rossini.**	**Thomas.**
Beethoven.	**Donizetti.**	**Kreutzer.**	**Mozart.**	**Sacchini.**	**Weber.**
		Maillart.	**Nicolaï.**		

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

34e Année. | N° 52. | 25 Décembre 1864.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris ..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

1865 PRIMES 1865

Offertes aux Abonnés de la REVUE ET GAZETTE MUSICALE à l'occasion du renouvellement de l'année 1865 et de la 32e ANNÉE de son existence :

MAGNIFIQUE PORTRAIT LITHOGRAPHIÉ DE

G. MEYERBEER

Dessiné par Desmaisons, avec encadrement de Barbizet.

Tiré sur papier vélin, grand format.

UN VOLUME INÉDIT, FORMAT IN-8°, CONTENANT

Quarante Mélodies

A une et à plusieurs voix, composées par

MEYERBEER

Et arrangées pour le **PIANO SEUL** par Amédée Méreaux.

UN ALBUM

contenant un choix de Morceaux nouveaux de

MUSIQUE DE DANSE

Des Auteurs les plus en vogue, contenant :

Jacqueline, valse par . . . . . J. OFFENBACH.
Souvenir de Monaco, polka par . . . . . ARBAN.
Sans nom, polka-mazurka par . . . . . CONRADI.
Souvenir de Thorn, mazurka par . . . . . W. GRAHN.
La Discrète, polka par . . . . . HEINSDORFF.

Ces Primes sont, à partir d'aujourd'hui, à la disposition de toutes les personnes qui prendront un abonnement d'une année.

Le portrait de MEYERBEER *étant d'une dimension qui ne permet pas de le plier et de l'envoyer sous bande par la poste, la direction prie MM. les Abonnés de province de le faire prendre au bureau de* la Gazette musicale.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial Italien : Adelina Patti dans *Linda di Chamouni*; *Poliuto*, Fraschini et Mme Charton-Demeur. — Théâtre des Variétés : *la Belle Hélène*, opéra-bouffe en trois actes, paroles de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de Jacques Offenbach. — La musique et la société française au XVIIIe siècle (7e et dernier article), par **Em. Mathieu de Monter**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Adelina Patti dans *Linda di Chamouni*. — *Poliuto*, Fraschini et Mme Charton-Demeur.

C'est au mois de novembre 1842 que la partition de *Linda*, composée pour Vienne, fut exécutée à Paris. Sitôt pris, sitôt pendu : Donizetti ne laissa pas refroidir la vogue de *la Grâce de Dieu*, ce drame populaire qui avait procuré de si belles recettes au théâtre de la Gaîté, où il fut joué en janvier 1841, et il se hâta de le transformer en drame lyrique. On en disait merveille d'avance : on prétendait qu'en écrivant un ouvrage pour le pays de Mozart, de Beethoven et de Weber, l'auteur d'*Anna Bolena* et de *Lucia* avait changé de style et s'était germanisé complétement. Ce qu'il y a de vrai, c'est que la partition de *Linda* n'est ni plus ni moins italienne que ses sœurs aînées : toujours même facilité, même clarté, même vulgarité de dessin et de rhythme. L'instrumentation, brillante et forte, n'offre pas la moindre ressemblance avec celle des maîtres de l'Allemagne. Sans se garder suffisamment des réminiscences de lui-même ou d'autrui, Donizetti avait eu souvent recours au procédé, qui tient lieu d'invention. Sa musique, écrite à tête reposée, marche régulièrement, carrément, mais elle manque de vivacité, d'élan, sauf dans la jolie tyrolienne, que Linda chante à son entrée en scène : *O Luce di quest' anima.* Tout cela fut cause que dès le premier jour une certaine froideur régna dans l'auditoire, qui s'attendait à quelque chose de plus original, de plus nouveau.

En ce temps-là, Mme Persiani chantait le rôle principal, qui convenait beaucoup mieux à sa voix et à son talent qu'à sa personne. A côté d'elle figuraient Mario, Lablache père, Lablache fils et l'excellent Tamburini ; Mme Brambilla débutait sous le costume de Pierotto, le jeune Savoyard. C'était, comme vous le voyez, un personnel assez

imposant, dont le souvenir reste seul aujourd'hui; mais si, comme dans la satire de Boileau, il faut avouer que nous n'avons plus *ni Lambert, ni Molière*, nous avons Mlle Adelina Patti, pour qui *Linda* vient d'être reprise, et sans laquelle on n'y eût guère songé. Tout le monde avait compris que pour la jeune et charmante artiste, déjà maîtresse d'un répertoire où se réunissent tant de séductions gracieuses, de piquantes malices et de finesses élégantes, le rôle de Linda serait une transition à des sentiments, à des expressions d'un autre ordre. De la comédie au drame il y avait un pas à faire, et ce pas, Mlle Adelina Patti l'a franchi plus aisément, plus victorieusement qu'elle ne l'espérait peut-être elle-même.

Oui, Mlle Patti a été simple et naïve, autant qu'il faut l'être dans le premier acte de *Linda* ; elle a été pathétique et touchante au dernier point dans le second. Le troisième lui a conquis tous les cœurs et tous les suffrages. Pour nous, ce qu'il y a eu de plus admirable, de plus saisissant dans sa voix, dans son regard, dans tout son jeu, c'est la manière dont elle a rendu son étonnement, sa stupeur, en écoutant, sans presque le comprendre, le récit de Pierotto : elle a dit avec l'accent de la vérité même : *No, non è ver... tradir tu non mi puoi!* De ce moment, la jeune artiste est entrée dans une voie nouvelle, où les plus beaux effets lui sont assurés : nous n'en voulons pour preuve que l'émotion de tout l'auditoire, sans compter les bravos, les exclamations, les rappels! A la bonne heure, mais par grâce nous supplions Mlle Patti de ne pas trop s'abandonner aux entraînements d'un genre où elle réussira tant qu'il lui plaira, nous y consentons, pourvu qu'elle ne soit pas ingrate envers la comédie! Le drame est grand et puissant, mais la comédie est si bonne et si aimable!

Après tout, chaque chose a son temps et son heure. *Poliuto* nous est revenu mercredi, et le public ne s'est pas montré moins sensible que d'ordinaire à la beauté mâle d'une action fondée sur un miracle de l'enthousiasme et de la foi. Sans avoir l'exaltation fougueuse à laquelle nous avait habitués Tamberlick, Fraschini est un admirable Poliuto, et Mme Charton-Demeur possède les rares qualités d'une Paolina destinée à servir de modèle comme cantatrice et comme actrice. Elle y a été applaudie comme elle devait l'être, et comme elle le sera toutes les fois qu'on lui confiera des rôles aussi bien en rapport avec son double talent.

P. S.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

LA BELLE HÉLÈNE.

Opéra-bouffe en trois actes, paroles de MM. Henri Meilhac *et* Ludovic Halévy, *musique de* Jacques Offenbach.

(Première représentation le 17 décembre 1864.)

Nous vivons sous le règne de la caricature ; il n'y a plus rien de sacré pour le crayon ni pour la plume. Les héros de l'antiquité, les dieux de l'Glympe, toutes les traditions classiques, en un mot, sont devenus pour nous un sujet de risée, comme si nous voulions nous venger par des injures de l'ennui respectueux qu'ils nous ont fait éprouver sur les bancs du collége. Quelques esprits, imbus d'honorables préjugés, s'indignent et crient à la profanation. Nous ne sommes pas si sévère, et quand la parodie est plaisante, nous nous rangeons franchement du côté des rieurs, en nous réglant sur l'exemple du grand siècle qui n'a pas trouvé sa dignité compromise pour s'être amusé aux bouffonneries de l'*Enéide*, de Scarron, le père et le modèle de nos travestisseurs modernes. Le seul danger de ces sortes de débauches d'imagination réside dans l'abus qu'on en peut faire, et Scarron l'a si bien compris qu'il n'a jamais complété sa caricature de Virgile.

On trouverait peut-être le motif de cette satiété si prompte et si facile dans les ressources bornées à l'aide desquelles ce genre de parodie procède forcément. Qui en a vu une, peut à coup sûr deviner les autres, rien que sur leur enseigne, et c'est là un inconvénient dont le peuple le plus spirituel de la terre ne saurait s'accommoder, sans donner un démenti à la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Rien de plus simple, en effet, de plus élémentaire que le procédé en question. Vous voulez, par exemple, travestir les origines de la guerre de Troie? Pas le plus petit effort d'invention à faire. Vous prenez les héros d'Homère, et vous ne changez pas un iota aux incidents dont le poëte nous a transmis le récit fabuleux. Le berger Pâris, choisi pour juge par les trois déesses, sur le mont Ida, décerne la pomme à Vénus, parce que, mieux avisée que ses deux rivales, la reine de Cythère a promis au fils de Priam la possession de la plus belle femme du monde. Or, cette femme, c'est Hélène, la fille de Jupiter tranformé en cygne, et de Léda, c'est l'épouse de Ménélas, le roi de Lacédémone. Pâris n'a donc qu'à se montrer, Hélène est vaincue d'avance, elle suit le berger et la guerre de Troie est allumée.

Seulement, au lieu de mettre dans la bouche de ces illustres personnages les nobles et poétiques discours qu'on est accoutumé à leur entendre tenir, vous leur prêtez un langage que l'un d'entre eux appelle facétieusement la langue d'*argos*. De la belle Hélène, vous faites une lorette, d'Achille aux pieds légers, un troupier furibond, et des deux Ajax, le fils d'Oïlée et le fils de Télamon, deux crétins renforcés. Vous faites danser le cancan à Agamemnon, le roi des rois ; vous faites chanter des tyroliennes au berger Pâris, et vous donnez un mouchoir à carreaux à l'augure Calchas qui, par surcroît, triche au jeu. Moyennant quoi, le tour est fait.

A la vérité, il ne vous est pas défendu d'enjoliver toutes ces grosses charges d'une foule de traits d'esprit, acérés et piquants, et nous n'allons pas jusqu'à prétendre que les auteurs de la *Belle Hélène* aient tout à fait décliné ce droit. Aimez-vous le sel attique? Voici les jeux de la Grèce. Il n'est pas question, rassurez-vous, de réciter de beaux vers, de diriger un char, de lancer le palet ou de courir le stade. Il s'agit de deviner une charade, dont le mot est *locomotive*, ou de dire la différence qui existe entre un cornichon et Calchas. « C'est que le premier, s'écrie Pâris inspiré, est *confit dans* du vinaigre, et que le second est *confident* du roi. » Après cela, il faut tirer l'échelle.

Plaisanterie à part, quand cette pièce fantaisiste n'aurait d'autre mérite que celui d'avoir inspiré à Offenbach l'une de ses plus charmantes partitions, sa part serait belle encore; car ce n'est pas une bonne fortune si ordinaire qu'on le pense pour un compositeur, de rencontrer dans les livrets qui lui sont confiés un sujet et des situations essentiellement en rapport avec la nature de son talent. Offenbach a eu cette heureuse chance avec *Orphée*, et il n'a pas été moins favorisé par *la Belle Hélène*. Aussi n'y a-t-il pas un seul morceau de son œuvre qui n'ait une valeur relative et qui ne soit frappé de son cachet si fin et si original.

La pièce n'a pas d'ouverture; après quelques mesures d'introduction, la toile se lève sur un chœur d'une facture très-distinguée et qui ne ressemble pas le moins du monde au prologue d'une bouffonnerie. Notons en passant que, par un artifice dont le but est facile à comprendre, les chœurs détachés sont généralement traités dans un style sérieux qui forme contraste avec le reste. Mais ne pouvant pas tout analyser, faute d'espace, nous nous contenterons de les mentionner en bloc, et nous essayerons de nous rappeler les morceaux à effet de l'ouvrage.

C'est d'abord, au premier acte, des couplets fringants chantés par le jeune Oreste; puis un récit du berger Pâris, que l'on peut, sans exagération, nommer un chef-d'œuvre de goût et de finesse; et, comme complément de cet acte qui est, sans contredit, le meilleur

de la pièce, un finale très-varié, très-mouvementé, qui débute par des couplets fort gais, dans lesquels chacun des rois, en visite chez Ménélas, établit pour ainsi dire son identité. La strette : *Partez pour la Crète*, couronne on ne peut mieux cet excellent finale.

Le deuxième acte, qui se passe dans le gynécée du palais de Ménélas absent, appartient presque tout entier à Hélène; les couplets qu'elle adresse à Vénus sont ravissants, et c'est avec justice qu'on a fait répéter le second. Son duo d'amour avec Pâris mérite aussi les plus sincères éloges, comme contexture et comme exécution. Quant au finale, c'est une parodie fort bien réussie des ensembles de grand opéra; les couplets : *Un mari sage*, qu'y chante encore Hélène, ont droit à une mention très-honorable.

C'est aux bains de Nauplie que nous transporte le troisième acte, dans lequel nous trouvons à signaler de nouveaux couplets d'Hélène, élégants et gracieux, un trio bouffe pour trois voix d'hommes, où des fragments de *Guillaume Tell* et d'*Orphée aux enfers* servent de préparation à une explosion ébouriffante de gaieté et de verve, et, finalement, un air de très-bon aloi, chanté par le berger Pâris, déguisé en augure de Cythère.

Si la musique d'Offenbach est une des meilleures qu'il ait faites, il faut convenir aussi qu'il n'a jamais eu d'interprète qui l'ait mieux servi que Mlle Schneider, chargée de représenter la belle Hélène. Certes, ce n'est pas dans les derniers temps qu'elle a passés au Palais-Royal que cette actrice eût rempli toutes les conditions nécessaires pour accomplir la promesse de Vénus. Elle nous est revenue l'autre soir, à notre grand étonnement, tout à fait transformée, presque svelte, aussi jolie qu'à son entrée aux Bouffes, et, de plus, avec une voix reposée, agile et sûre, dont elle tire véritablement un parti merveilleux. Qu'elle se tienne en garde contre certains entraînements d'un goût douteux qui lui donnent de la ressemblance avec une héroïne de l'Alcazar, et la critique la plus sévère n'aura plus rien à lui reprocher.

Le rôle de Pâris, ingrat et difficile, fait, selon nous, le plus grand honneur à Dupuis. Tout ce qu'il y met de tact et de mesure pour ne pas tomber dans la trivialité, qui est l'écueil de ce personnage, n'est pas apprécié autant qu'il convient. Pour notre part, nous nous plaisons à lui rendre cette justice qu'il a contribué à sauver la pièce d'un danger très-réel.

Couderc en Agamemnon, Mlle Silly en Oreste, Kopp en Ménélas, Grenier en Calchas, Guyon en Achille, Hamburger en Ajax 1er et en Ajax 2e, sont tous à la hauteur de leur mission burlesque. Une mise en scène des plus soignées, des décors et des costumes brillants, un orchestre et des chœurs qui ne laissent à peu près rien à désirer, ajoutent le dernier trait au tableau, et garantissent à *la Belle Hélène* une interminable série de représentations.

D.

LA MUSIQUE ET LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XVIIIe SIÈCLE.

(7e et dernier article) (1).

« Mme de Pompadour, — nous dit encore Barbier, — avait tous les talents possibles du chant et des instruments. Sa voix n'était pas étendue, mais très-agréable, et elle la conduisait avec beaucoup de goût. » Dans son livre de dépenses, les opéras, comédies et concerts joués et donnés dans ses maisons devant Louis XV, figurent pour la somme de *quatre millions cinq mille neuf cents livres*. C'est cher! Dans ce chiffre rentrent, il est vrai, bien des encouragements, bien des libéralités, bien des dons aussi et de discrètes aumônes. La musique, comme les beaux arts, doit beaucoup à Mme de Pompadour. Je n'ai ici ni à la louer ni à la défendre, mais il faut avouer qu'elle sut remplir avec beaucoup de tact et d'à-propos cette mission de protection, de sollicitude pour l'art musical, qui est l'un des plus beaux apanages des reines de France, — même des reines de la main gauche, — et dont Marie Leczinska, toute fille de roi-artiste qu'elle était, semble ne se préoccuper guère.

Complétement privé de tout sentiment, et même de tout instinct artistique, Louis XVI *subit* la musique à la cour comme une des charges de la puissance royale. De même qu'il devait conserver tout ce que les siècles lui avaient légué, il accepta l'organisation de la chapelle oratoire avec les psalmistes ordinaires de la grande chapelle, avec les noteurs de la musique, avec les maîtres de la chambre et de la chapelle, avec l'orchestre et les chœurs de la chambre et de la chapelle, avec les porteurs d'instruments, les *pousse-fauteuils*, et jusqu'aux *chargés de présenter la musique* des morceaux joués au roi et à la reine.

« Un jour qu'à son grand couvert, — raconte Nougaret, — Sa Majesté eut de la musique, selon l'usage, on avait cherché tout ce qu'il y a de plus beau. « C'est bien! dit Louis, en regardant la reine et les princes, ses frères; mais tout cela ne vaut pas le quatuor de *Lucile* : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* » Certainement; mais pour se donner le plaisir de dire un joli petit mot bien *sensible*, dans le goût du jour, Louis XVI fait bon marché, ce me semble, de *tout ce qu'il y a de plus beau* dans la musique du XVIIIe siècle. Le mot est d'un « bon époux » et d'un excellent frère, mais il n'est ni d'un musicien ni d'un roi. Ce qui paraît plus choquant encore, c'est que Louis XVI, semblable en cela à ces hommes qui ont épousé une femme plus intelligente qu'eux, peintre ou musicienne, et qui s'attachent, en leur épaisse vulgarité, à tourner ses goûts en dérision et à souffler sur ses enthousiasmes pour les éteindre; Louis XVI, en dépit du quatuor de *Lucile*, vient trop souvent et trop lourdement à l'encontre des loisirs artistiques de Marie-Antoinette. Va-t'elle, incognito, au spectacle, à Paris, la reine trouve à son retour les grilles de Versailles fermées, et elle se heurte à une consigne et à un soldat aux gardes inflexibles? Veut-elle chanter l'opéra-comique et jouer la comédie, le roi croit ingénieux de siffler, et les malins de répéter « que Sa Majesté l'avait bien appréciée; » et un officier, appelé là par son service, de dire tout bas à son voisin : « C'est royalement mal joué! »

Nous voilà donc éclairés et sur le degré d'intelligence du roi et sur le mérite musical de la reine. Pauvre Michu, vous aviez perdu temps et peine à apprendre à Marie-Antoinette ces rôles de soubrette, de villageoise qu'elle affectionnait, par contraste, elle, la fille altière des Césars! Pour lui donner la réplique, elle avait le comte d'Artois, le duc et le comte de Coigny, le duc de Guiche, le duc de Lauzun, le chevalier de Luxembourg, le baron de Bezenval, M. d'Adhémar, M. de Vaudreuil, Mme de Polignac, Mme de la Borde, sa lectrice et dame du lit, sœur du directeur de l'Opéra, Mme l'Infantado, et la princesse Potocka qui, un soir de carnaval, avec Mme de Genlis, déguisées toutes deux en servantes, avaient fait, en dansant un menuet au *Grand Vainqueur*, la conquête de deux coureurs de M. de Brancas, qui ne voulaient plus les quitter.

Dans ces divertissements, Madame ne voulut jamais accepter de rôle. Jouer la comédie lui paraissait indigne d'elle. Marie-Antoinette lui dit un jour : « Mais, dès que moi, reine de France, je chante l'opéra *(nous savons comment!)*, vous ne devriez pas avoir de scrupules. » Madame réplique : « Si je ne suis pas reine, je suis du bois dont on les fait. » Là-dessus, Marie-Antoinette, piquée, de faire sentir à sa belle-sœur combien elle met au-dessus de la maison de Savoie la maison d'Autriche, *qui ne le cède pas même à celle de Bourbon!* Mais ici, le comte d'Artois, qui n'a rien dit jusque-là, intervient, et très-finement à la reine, avec un sourire... de Bourbon : « J'avais craint, tout à l'heure, de me mêler à la conversation,

(1) Voir les nos 42, 43, 44, 46, 47 et 51.

Madame, vous croyant fâchée; mais, pour le coup, je vois bien que vous plaisantez ! »

Ce pendant dans les allées de Trianon, le prince de Conti rêvait au livret et à la musique d'un opéra de sa façon. Le sujet était *Ariane abandonnée par Thésée* dans l'île de Naxos. Ariane y trouvait Bacchus, et elle y suivait le conseil de Mlle Antier, de l'Opéra, à qui l'on demandait : « Que feriez-vous, Mademoiselle, si vous vous trouviez dans cette situation, si votre amant vous quittait ? — Ma fois ! j'en prendrais un autre. »

V.

On chantait encore à Trianon, on fêtait les muses légères, on se complaisait aux *idylles mouchetées* et aux bucoliques musicales, tandis que Paris ouvrait le prologue de la révolution, de ce drame qui efface l'épopée antique. Aux approches du coup de foudre, dès que la caricature eût montré le clergé jouant du serpent, la noblesse, en habit militaire, de la clarinette, et le tiers, en veste de Colin, du violon, le dilettantisme émigra, les salons de musique se fermèrent, et les chanteurs et les musiciens, familiers des grands, apportèrent à la révolution leur misère et leurs sourdes rancunes. Malheureux, ils ne se souvinrent plus que des torts du passé. Ils se rappelèrent qu'en parlant d'eux, la noblesse avait dit quelquefois : *Ces gens-là !* Ils se rappelèrent que lorsqu'ils avaient voulu — juin 1762 — honorer la mémoire de l'académicien Crébillon par un service religieux, Saint-Sulpice et les Cordeliers s'y étaient refusés, et qu'il avait fallu les instances personnelles du prince de Conti pour vaincre les scrupules de la commanderie de Saint-Jean de Latran. *Requiem* imposant : l'orchestre de l'Opéra, les chœurs de tous les théâtres; mais le curé, suspendu pour six mois, avait dû donner aux pauvres le produit du service. Ils se rappelèrent que le Parlement avait fait brûler, par la main du bourreau, une requête de l'avocat Huerne de la Motte, adressée au roi, — pour que les comédiens soient décorés de ses ordres? — Non : pour qu'ils ne soient plus excommuniés. Ils se rappelèrent que leur pauvre camarade, Adrienne Lecouvreur, à laquelle on avait refusé l'entrée du cimetière, avait été, de nuit, mise en terre, par les soins pieux d'un ami, sur la berge de la Seine, devant le Palais-Bourbon; tandis que l'Angleterre inhumait pompeusement Olfieds, sa célèbre actrice, à Westminster, avec les rois et les héros !

Ces plaintes, la révolution devait les recueillir, et comme, d'un autre côté, l'art dramatique et lyrique lui paraissait « chargé de chaînes, » que les Italiens devaient ne jouer que des pièces où l'acteur ne pouvait pas mourir en scène; que le théâtre de Monsieur était voué aux traductions d'opéras italiens; que les Variétés avaient à ne pas dépasser la limite de trois actes; que Nicolet était tenu de conserver ses danseurs de corde; que les élèves de l'Opéra étaient condamnés aux pantomimes à perpétuité, et le théâtre des Beaujolais à des chants mimés par les acteurs sur la scène et chantés derrière les *portants;* qu'aux Délassements et aux Bluettes, une gaze était tendue entre le spectacle et le public; que le théâtre de la Porte-Saint-Antoine ne pouvait ouvrir qu'à 7 heures, une heure après l'entrée de tous les autres; que les théâtres de boulevards conservaient, par ordre, les tréteaux de la parade, comme des affranchis leurs anneaux d'esclave aux pieds, la révolution se préparait à proclamer la liberté théâtrale, dont le résultat devait être d'ouvrir quatre-vingt-dix-huit salles de spectacle à Paris, et de jeter en même temps sur le pavé tous les artistes que l'émigration n'avait pas réduits au chômage. Eclairés alors sur leurs intérêts véritables, regrettant les jours de la « tyrannie, » ils allaient livrer la bataille des priviléges contre la liberté, priviléges qui leur avaient assuré jadis un public, si peu nombreux qu'il fût, mais un public qui aimait tel ou tel spectacle, qui savait le trouver à tel endroit et qui y allait.

Depuis le glorieux avénement de la liberté, depuis que Chénard, de l'Opéra-Comique, et Vallière, de Feydeau, ont été chanter à la barre de la Convention en l'honneur de l'acte constitutionnel, les théâtres lyriques secouent le joug odieux de la mise en scène et de la décence. Les acteurs entrent et sortent indifféremment par la cheminée, par la glace ou par la fenêtre, ou encore à travers le mur; de la scène, les coryphées lorgnent le public avec de grandes lunettes. En 1789, Kotzebue, à l'Opéra, verra des paquets de tabac et des pipes sur la cheminée, dans un décor qui doit représenter « les pénates d'Horatius Coclès. » Le temps est proche où naîtra le nouveau répertoire « poëme de Quinault de *Ça ira*, musique de Lulli de *Carmagnole*, » et où l'on jouera, à l'Opéra, toile baissée, *les Bacchanales catilinaires !*

Cependant, on a pris les Tuileries, et un vainqueur a joué de la guitare sur les cadavres des Suisses; on a pris la Bastille, et ses ruines ont disparu sous les estrades des concerts; on a supprimé les maîtrises; le violon Bellerose a parcouru les rues avec ses refrains obscènes; *le Père Duchesne*... Passons. Où sont maintenant, près des clavecins enguirlandés de fleurs, devant les pupitres de bois de rose, aux orchestres et aux opéras, où sont ces femmes éclatantes de jeunesse, de beauté, de diamants? Où, ces grands seigneurs « en habit pluie d'argent, » dilettantes qu'il ne fallait qu'atteindre pour émouvoir, qui observaient surtout la maxime artistique : *Rien de trop*, et qui désapprouvaient dans le style musical cette austérité empreinte de mœurs difficiles, âpres et sévères? Où, tout ce monde délicat par l'esprit et par l'oreille, toujours de bonne humeur en écoutant, en appréciant, dont le goût était net et sobre, et auquel rien ne plaisait tant qu'une pensée élégante, simplement parée ?

***

Mais le XVIIIe siècle ne finira pas sans rattacher au nôtre sa tradition de musique vive, gracieuse, transparente et légère comme ces étoffes que Pétrone et Martial appelaient de *l'air tissé*. Dans l'orage, sous la nuée sanglante, voici venir, un joyeux fredon aux lèvres, une ironie dans l'œil, démarche alerte et geste aisé, voici venir la muse à pied d'Horace : *le vaudeville*. C'est la fantaisie, l'impromptu, l'esprit en musique des Piis, des Barré, des Panard, des Anseaume, des Dorneval. C'est la chanson pétillante, servie à la minute, comme un sorbet frais et mousseux qu'on prendrait l'été sous la treille. C'est le vaudeville, en un mot, qui, prenant bien des formes badines, railleuses, élégantes ou tendres, faciles toujours, traversera les âges et viendra caresser de son aile l'inspiration de Boïeldieu, d'Hérold, d'Auber, d'Adolphe Adam, pures gloires de cet opéra-comique si essentiellement français, et où sourit encore la grâce malicieuse de nos pères.

Que le canon réveille les échos des champs de bataille; que la tribune porte au loin les mâles accents de l'éloquence; que la vapeur gronde et que la mine éclate; que la pensée soulève autour d'elle les colères ou les enthousiasmes, tous ces bruits de la paix et de la guerre ne couvriront pas la douce et scintillante harmonie de nos refrains. Vienne l'ère nouvelle, vienne le siècle idéal que depuis si longtemps le progrès nous annonce, la France aura toujours une musique née de son génie artistique, de son esprit et de son cœur, — son vrai génie à elle! — La France aura toujours des chants pour escorter ses regrets et ses espérances, pour saluer ses gloires, pour célébrer ses amours !

Em. Mathieu de Monter.

REVUE DES THÉATRES.

GYMNASE : *le Point de mire*, comédie en quatre actes, par MM. Eug. Labiche et Delacour ; *les Truffes*, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Albert Monnier et Edouard Martin. — PORTE-SAINT-MARTIN : reprise de *Vingt ans après* ou *les Mousquetaires*, drame de MM. Alexandre Dumas et Maquet.

Le talent de M. Eugène Labiche, fort goûté au Palais-Royal, n'est pas toujours aussi heureux lorsqu'il prétend s'élever au-dessus de son niveau habituel. Cependant on l'a vu réussir aux Français avec *Moi*, au Gymnase avec *le Voyage de M. Perrichon* et *la Poudre aux yeux*, qui sont des tableaux de mœurs bien observés, quoiqu'un peu trop poussés à la charge. Mais c'est le péché mignon de M. Labiche, qui, avec des qualités naturelles très-recommandables, s'est trop longtemps oublié dans la compagnie de Grassot, de Sainville et des autres grotesques de l'ancien théâtre de la Montansier, pour qu'il ne lui en soit pas resté quelque tache. *Le Point de mire*, qu'il vient de faire représenter au Gymnase, en est une nouvelle preuve. Il y a dans cette comédie, comme dans presque toutes celles de cet auteur, une idée bonne et féconde ; mais elle est en partie compromise par l'exécution. Maurice Duplan, le fils d'un vieux notaire, est un jeune homme charmant, affligé, par malheur, d'un caractère singulièrement irrésolu. Son père, qui veut le marier, l'a mis en rapport avec la famille Carbonel qui possède une jeune personne en disponibilité ; mais les Pérugin, amis des Carbonel, et qui sont dans le même cas, jettent leur dévolu sur le fils du notaire, du moment qu'il s'agit de la conquête de plus d'un million. Placé entre les Perugin et les Carbonel, ce pauvre Maurice ne sait de quel bois faire flèche. Mlle Berthe Carbonel est blonde ; il aime beaucoup les blondes, et c'est elle qu'il préfère lorsqu'il admire ses beaux cheveux. Mais s'il vient à rencontrer le regard profond de Mlle Lucy Pérugin, qui est brune, comme il aime aussi beaucoup les brunes, c'est à celle-ci qu'il cherche à plaire. Cependant le million, ce fameux *point de mire* des deux familles rivales, ne pouvant être partagé, il faut bien que Maurice finisse par faire un choix ; aussi, après bien des hésitations, se décide-t-il en faveur de Berthe, et cela d'autant mieux qu'il découvre que Lucy aime un jeune architecte auquel il se fait un plaisir de la céder.

En thèse générale, l'indécision est une mauvaise source de comique à la scène ; elle excite une sorte d'impatience chez le spectateur qui ne s'intéresse qu'aux caractères tranchés dans un sens ou dans l'autre. Mais combien ce défaut est-il plus irritant, lorsqu'il se prolonge pendant quatre actes avant d'amener un résultat. Il est vrai que pour nous faire prendre patience, on nous exhibe les ridicules des deux familles qui prétendent à la possession du trésor en litige. Mais c'est précisément le côté périlleux dont nous parlions tout à l'heure et qui n'a pas sa raison d'être au Gymnase. L'Odéon a, du reste, effleuré tout récemment cette donnée comique avec *les Mères terribles*, et il l'a fait dans une mesure convenable. Si *le Point de mire* n'avait que deux actes, le premier et le quatrième, peut-être aurait-il plus de chances d'un succès durable.

Un petit vaudeville, intitulé *les Truffes*, que l'on joue en lever de rideau, a eu moins de peine à se faire accepter. Il s'agit, dans cette bluette, d'un parasite qui vient troubler le tête à tête de deux nouveaux mariés, nageant encore en pleine lune de miel. Comment se débarrasser de l'importun qui s'obstine à rester, parce qu'il sent le parfum d'une dinde truffée, destinée au repas du jeune ménage ? On n'y parvient qu'en l'inquiétant sur la fidélité de sa femme. C'est *le Dîner de Madelon* haussé d'un cran, mais moins franchement gai.

— La Porte-Saint-Martin vient de reprendre *Vingt Ans après* ou la seconde partie des *Mousquetaires* qui, par ordre de date, a été représentée la première. C'est l'Ambigu qui en a eu l'étrenne ; puis la Gaîté s'en est emparée, puis enfin, après un nouveau bail passé avec l'Ambigu, la voici aujourd'hui à la Porte-Saint-Martin qui ne sera peut-être pas sa dernière étape. Car les drames d'Alexandre Dumas, surtout ceux de sa bonne époque, c'est-à-dire de sa collaboration avec Auguste Maquet, ont la vie dure. Il y a d'ailleurs un vaisseau au dénoûment de cette pièce, et l'on sait que les vaisseaux sont à l'ordre du jour. On voudra comparer celui-ci avec le célèbre navire du *Fils de la nuit*. L'interprétation est en outre excellente. M. Mélingue joue d'Artagnan comme il le jouait il y a quinze ans. Lacressonnière a retrouvé également dans le rôle de Charles Ier le triomphe qu'il y obtenait en le créant. Mlle Duverger est fort touchante sous les traits d'Henriette d'Angleterre. Bref, tout concourt à l'attrait de cette magnifique reprise qui n'exercera pas moins d'influence sur les recettes du théâtre que toutes celles qui l'ont précédée.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné dimanche *les Huguenots*. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer avait comme toujours rempli la salle. Mlle Sax, Obin, qui chantait le rôle de Marcel, Faure, Cazaux, Morère, Mlles Hamackers et Taisy ont donné un grand éclat à cette représentation pendant laquelle on les a tour à tour chaleureusement applaudis.

*** Lundi et vendredi on a représenté *Roland à Roncevaux*. Mercredi, on devait jouer *Moïse* ; mais, par suite d'une indisposition de Mlle Battu, on lui a substitué *le Comte Ory*, suivi du ballet de *la Maschera*.

*** Aujourd'hui, dimanche, *Roland à Roncevaux* est annoncé au bénéfice de la Caisse des pensions.

*** Une danseuse nouvelle a fait son premier début, mercredi, dans le ballet de *la Maschera*. C'était, on s'en souvient, Mlle Boschetti qui en avait créé le principal rôle. Mlle Salvioni, qui lui succède, ne lui ressemble nullement : elle est d'une taille svelte, élancée ; elle a des jambes remarquablement belles, dont elle se sert avec beaucoup de talent. Non-seulement elle danse bien, mais elle se distingue comme mime. Nous verrons plus tard à quel rang il faut la placer dans le nombre des célébrités dansantes qu'a possédées jusqu'ici l'Opéra. Dès la première soirée, son succès a été des plus brillants.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra-Comique a fait relâche hier samedi pour la répétition générale du *Capitaine Henriot*, dont la première représentation est annoncée pour demain lundi.

*** On va reprendre à ce théâtre un joli opéra de Maillart, *le Moulin des Tilleuls*.

*** L'activité du service que fait au théâtre Italien Mlle A. Patti ne se ralentit pas ; on répète *I Puritani*, opéra dans lequel elle chantera le rôle d'Elvire. Les autres rôles sont distribués à Brignoli, Antonucci et Agnesi.

*** Dans une représentation de *Rigoletto* donnée dimanche dernier au théâtre Lyrique, un jeune ténor, nommé Huet, a débuté avec succès. Il est doué d'un physique avantageux, possède une jolie voix et chante avec goût.

*** C'est mardi que les Bouffes-Parisiens donnent la première représentation de la revue-parodie qui a pour titre *Roland à Ronge-veau*. On la dit fort réussie.

*** M. Desmonts, artiste de la troupe des Bouffes-Parisiens, vient de remplacer M. Hipp. Lefebvre comme régisseur de ce théâtre.

*** On affirme que le théâtre St-Germain va être repris par M. Moniot, directeur du futur théâtre Lafayette, et qu'il rouvre aujourd'hui même avec la troupe qu'il avait engagée.

*** On nous écrit de Saint-Pétersbourg que Tamberlick et Mme Nantier-Didier ne feront pas cette saison partie de la troupe de Covent-Garden. On annonce en effet que les deux célèbres artistes sont engagés pour le printemps prochain au théâtre de l'Élysée à Madrid. Ils y chanteront *le Prophète*.

*** Malgré le travail et les soins que nécessitait la mise en scène de son grand ballet, le *Koniok Gorbounok* qui vient d'être représenté à Saint-Pétersbourg, Saint-Léon s'y occupait du ballet de l'*Africaine* qu'il est chargé de composer ; il doit arriver incessamment à Paris pour remplir activement cette tâche.

*** Depuis quelques semaines Félicien David est en proie aux douleurs d'un violent rhumatisme. Cette maladie ajourne la mise à exécution des plans arrêtés pour la fondation du *Grand Concert*.

*** M. Gye, directeur du théâtre italien de Covent-Garden, a passé quelques jours à Paris, il est reparti pour Londres. Il assistait dimanche dernier à la représentation de *Linda di Chamouni*.

*** On lit dans un journal de Leipzig un avis de l'impresario Ullman qui demande une jeune et jolie personne douée de dispositions musicales, pour lui faire enseigner, à ses frais, l'art du chant, par les premiers professeurs, en lui assurant d'avance un engagement de dix ans, avec des appointements de 1,500 thalers pour la première année, et s'élevant successivement jusqu'à 4,000 thalers pour la dernière année, les frais de voyage et de costumes payés.

*** Les journaux italiens parlent dans des termes fort élogieux d'un Anglais nommé Tom Hohler, précédemment ingénieur dans sa patrie, et qui, doué d'une jolie voix de ténor, a voulu essayer de la carrière lyrique. C'est au palais Runiccino qu'il s'est fait entendre pour la première fois dans un concert de bienfaisance, et le public lui a fait un accueil des plus encourageants.

*** On répète en ce moment au Grand-Théâtre de Marseille un opéra-comique inédit de M. Royannez intitulé *la Croix de Jeannette*.

*** Au dernier concert du cirque Napoléon, l'ouverture de *Lorelei*, dont l'auteur est W. Wallace, a été exécutée pour la seconde fois avec plus de succès encore que la première. La préface donne une idée fort avantageuse de l'œuvre entière. Au concert précédent, M. Sighicelli avait joué l'un des beaux concertos de Viotti avec une correction classique.

*** Jeudi soir a eu lieu dans les salons Pleyel-Wolff, devant une nombreuse assemblée de notabilités musicales, d'artistes et d'hommes du monde, l'audition à laquelle les avait conviés M. Fétis. Nous rendrons compte dans notre prochain numéro de cette séance vraiment intéressante, dans laquelle on a applaudi avec acclamation trois œuvres remarquables de notre savant collaborateur.

*** Roger est de retour à Paris de son excursion en Normandie. Il a donné à Laval une représentation de *la Dame blanche* qui avait rempli la salle. Des applaudissements frénétiques ont été prodigués au célèbre chanteur, et le maire et le président du tribunal de Laval ont voulu en personne aller le lendemain lui offrir leurs félicitations.

*** MM. Gérard et Cᵉ (ancienne maison Meissonnier) viennent d'acquérir la propriété de la partition d'Offenbach : *La Belle Hélène*.

*** On a trouvé dans les archives de la ville d'Elbing (Prusse) le manuscrit d'un oratorio en cantate, de Haendel, inconnu jusqu'ici. Le texte en est imprimé et porte le titre : Hermann Balk, *Dramma per musica, dal Sig. F. Haendel*. Sur le verso se trouve une note indiquant que les paroles sont du recteur Seyler, la musique des airs et des chœurs de Haendel, les *soloquia* (récitatifs) de Dietrich.

*** M. Marmontel vient de faire paraître chez les frères Gambogi, sous le titre d'*Echo des Montagnes*, trois morceaux charmants pour le piano. Les travaux de l'éminent professeur du Conservatoire ont été jusqu'à présent des plus sérieux ; il vient de prouver que qui peut plus peut le moins. *Le Chant du Berger*, *le Vallon*, *la Colline*, réunissent la mélodie à la grâce et à l'originalité, et tous les amateurs de musique de piano se féliciteront de voir M. Marmontel entrer dans cette voie qui leur promet de véritables jouissances.

*** La soirée donnée par Mlle Laure Micheli dans les salons du Casino a tenu tout ce qu'elle promettait ; une nombreuse assistance s'y était portée et a vivement applaudi la bénéficiaire qui a dirigé en partie l'orchestre avec Arban, sans souffrir du voisinage ; au contraire, des bravos réitérés et des bouquets ont accueilli la jeune artiste qui a été rappelée après l'exécution d'une charmante valse de sa composition. Une jeune chanteuse de mérite, Mlle Dufau, et le frère de Mlle Micheli lui ont prêté un vaillant concours.

*** On nous écrit de Madrid : « Le roi d'Espagne a daigné recevoir en audience particulière le célèbre organiste Louis Engel. Sa Majesté l'a accueilli avec la bienveillance qui lui est naturelle, s'est entretenu plus de vingt minutes avec lui, et a bien voulu accepter la dédicace d'une méthode d'orgue expressif qu'il va publier en espagnol chez un de nos principaux éditeurs. Ce n'est pas seulement auprès du trône que M. Engel a trouvé cet accueil, mais les salons de la plus haute aristocratie lui ont été ouverts, et il a pu faire admirer successivement son talent chez la baronne de Hortega, les ministres, la duchesse de Sessa, l'infante, sœur du roi, etc., etc. Au reste, le public sera bientôt appelé à l'apprécier, car M. Engel annonce un concert qui sera donné prochainement au Conservatoire et auquel tous nos dilettanti se proposent d'assister. »

*** Les séances de musique de chambre de M. Lebouc continuent d'être très-intéressantes. On a fort applaudi dans la dernière Mmes Bertrand, Beguin-Salomon, et MM. White, Durand, Trombetta, Comtat et surtout M. Lebouc lui-même, qui ont exécuté avec une rare perfection d'excellente musique classique.

*** Le deuxième volume de la biographie de Ch.-M. de Weber, publiée par son fils, M. Max de Weber, vient de paraître à Leipzig ; il n'est pas moins intéressant que le premier, Nous en rendrons compte.

*** L'éditeur Adolphe Catelin vient de faire paraître une nouvelle et belle édition du Noël, *Venite Adoremus*, transcrit et arrangé pour le piano par A. Croisez. Cette publication mérite réellement le succès qu'elle obtient.

*** Hier, samedi, à cause de la fête de Noël, le bal de l'Opéra n'a pas eu lieu.

*** *Théâtre Robin.* — Les nouvelles expériences que M. Robin a exécutées jeudi dernier ont dépassé en merveilles celles qu'il avait données précédemment. Le Cosaque du Don, la Cascade électrique, l'Improvisation brûlante, le Tombeau de Mahomet, et les Tableaux historiques de Paris, depuis son origine jusqu'à nos jours, ont été accueillis par de vifs et nombreux applaudissements. La reprise de l'Arbre de Noël a fait les délices des jeunes spectateurs

*** M. Georges Hainl, l'éminent chef d'orchestre de l'Opéra, vient d'avoir la douleur de perdre sa mère. Mme veuve Hainl est décédée à Lyon, à l'âge de quatre-vingt un ans, au couvent de Sainte-Elisabeth, où elle s'était retirée.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Strasbourg.* — Notre théâtre est toujours fort suivi, et parmi les pièces qui attirent le plus la foule, *le Pardon de Ploërmel* est en première ligne. Les représentations de ce chef-d'œuvre se continuent presque sans interruption, et la foule y accourt applaudir les beautés musicales dont il est rempli, et que mettent admirablement en relief ses interprètes, Mlle Léontine Durand et MM. Carman et Warnots, secondés par notre excellent orchestre. Mlle Durand fait chaque jour des progrès ; elle a chanté ici pour la première fois le rôle de Dinorah, et elle en a fait une remarquable création.

*** *Bordeaux.* — Le premier concert du Cercle philharmonique a été donné à la salle Franklin en l'honneur de Meyerbeer. L'assemblée était nombreuse et la salle restaurée offrait le plus beau coup d'œil ; le programme était emprunté aux œuvres du maître : *la Schiller-Marsch*, le septuor des *Huguenots*, l'air de l'Ombre du *Pardon de Ploërmel*, la Polonaise, de *Struensée*, et *les Joyeux Chasseurs*, chœur sans accompagnement, admirablement exécutés, ont été couverts d'applaudissements. Mme Cabel avait voulu payer son tribut au génie de celui dont les leçons avaient perfectionné son talent, et jamais elle n'avait mieux chanté. Il était impossible de mieux inaugurer la série de concerts que donne chaque année la Société philharmonique.

*** *Béziers.* — La direction de notre théâtre, avec une intelligence et une habileté auxquelles on ne saurait donner trop d'éloges, vient de remonter avec des décors nouveaux et une belle mise en scène, celle des œuvres de Meyerbeer, qui dans un avenir prochain sera inévitablement considérée comme une des plus délicieuses que l'illustre maître ait écrites, *le Pardon de Ploërmel*. A en juger par l'enthousiasme qui a accueilli cette reprise, l'opinion des dilettanti de notre ville à cet égard, ne laisse pas le plus petit doute. Mme Ida Massy, chanteuse de talent, dans le rôle de Dinorah, M. Crambade dans celui d'Hoel, et M. Viard dans celui de Corentin, ont été salués d'applaudissements réitérés, et qu'ils ont largement mérités par la façon remarquable dont ils ont interprété le chef-d'œuvre du maître. L'orchestre, sous la direction de M. Guille, a d'ailleurs fait merveille.

*** *La Rochelle.* — MM. Gaudin et Meneau viennent de faire représenter sur notre théâtre un opéra-comique en un acte qui a pour titre *l'Amoureux transi*. Malgré la faiblesse de l'exécution, on a remarqué dans les dix ou douze morceaux qui composent la partition, l'ouverture, un duo et un trio qui ne sont pas sans mérite, et qui témoignent des études sérieuses que le compositeur, M. Meneau, violoniste attaché au théâtre, a faites de son art.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — Au théâtre de Covent-Garden aussi bien qu'à celui de Sa Majesté, les représentations de l'Opéra anglais sont interrompues maintenant pour faire place aux *Pantomimes de Noël*. A Covent-Garden, *the Bride of song*, ce ravissant petit chef-d'œuvre de Benedict, a brillamment clos les représentations. A l'autre théâtre les dernières représentations ont été signalées par l'heureux début d'une toute jeune personne, miss Susan Galton, nièce et élève de miss Louisa Pyne. — Charles Adams, dont le succès a été si grand, vient de nous quitter, mais non

sans avoir signé avec la direction du théâtre royal anglais un engagement de plusieurs années, qui commencera aussitôt que celui que le célèbre ténor a contracté avec l'opéra de Berlin le lui permettra. — Par contre, Mlle Tietjens est de retour à Londres, revenant de Hambourg, sa ville natale, où des succès enthousiastes, notamment dans le rôle de Fidelio, ont signalé sa présence. Mme Arabella Goddard fait en ce moment les délices de la province; des séries de séances qu'elle remplit presque seule (*Recitals*) obtiennent le plus grand succès, et partout la jeune, belle et célèbre pianiste est reçue avec enthousiasme.

*** *Bruxelles.* — Le théâtre de la Monnaie vient de nous donner la première représentation de *Bouchard d'Aresnes*, grand opéra en cinq actes de M. Miry, que l'affiche nous promettait depuis quelque temps. La salle était comble, et nous devons constater que le succès de cette œuvre à Liége et à Gand vient d'être brillamment confirmé à Bruxelles. Dans le compte rendu que nous en donnâmes au moment de son apparition, nous en avons signalé les défauts et les qualités; nous en avons aussi fait connaître les morceaux les plus saillants qui n'ont pas été moins appréciés ici; le chœur bachique surtout, par ses vigoureuses sonorités et la franchise du rhythme, a été fort applaudi et on a dû le répéter. M. Wicart a très-bien interprété le rôle principal; Mm. Roudil et Coulon, Mmes Moreau, Elmire et Alquier l'ont très-bien secondé; la mise en scène, les costumes, les décors ne laissent rien à désirer; c'est un spectacle magnifique. — Un nouveau ballet, *l'Ile des Amours*, a été représenté lundi aux applaudissements unanimes de la salle; une danseuse italienne, Mlle Emilia Laurati, qui faisait ses débuts, y a obtenu un brillant succès. — On a mis à l'étude *Lara*, le nouvel opéra-comique de Maillart.

*** *Stuttgard.* — M. Leins, le célèbre architecte, à qui nous devons déjà tant de beaux monuments, vient d'enrichir notre ville d'un nouveau chef-d'œuvre consacré à la musique. C'est une vaste salle que la société de chant *Liederkranz* vient de faire construire, et dont l'inauguration a eu lieu avec une grande pompe le 11 de ce mois. On est unanime à reconnaître que jamais le problème de l'acoustique dans une salle de concert n'a été mieux résolu; jusque dans les derniers coins de la salle, jusque dans les corridors même pas une note des nombreux chœurs qu'on exécutait à cette fête d'inauguration n'a été perdue. M. Leins a été nommé par acclamation membre honoraire de la société. C'est à notre connaissance la première fois qu'une société de chant fait construire et à ses frais; une salle spécialement destinée à ses réunions. — La chapelle royale vient de donner son troisième concert d'abonnement au profit de son fonds de pension et pour célébrer en même temps l'anniversaire de la naissance de Beethoven (17 décembre 1770). Tous les morceaux étaient de Beethoven, et choisis de préférence parmi les œuvres du maître qu'on a moins souvent l'occasion d'entendre. En voici du reste l'intéressant programme : ouverture en *ut*, op. 124, composé pour l'inauguration du théâtre de la Josephstadt à Vienne, 1822; fantaisie pour piano et orchestre avec soli et chœurs, op. 80, exécutée pour la première fois à Vienne en 1808; chant élégiaque, chœur à quatre voix avec accompagnement de quatuor, publié en 1827; ouverture du *Roi Etienne*, op. 117, composée pour l'inauguration du théâtre de Pesth, en 1812, et enfin la symphonie n° 3 (*Eroica*), composée en 1804. — Au second concert d'abonnement, une nouvelle composition instrumentale de Kucken, intitulée *Ouverture de concert*, a obtenu un succès très-grand et très-mérité.

*** *Berlin.* — La première représentation de l'opéra en quatre actes, de M. Richard Wuerst, *l'Etoile de Turan*, a eu lieu à l'Opéra royal le 14 de ce mois. On critique la charpente du libretto, mais on rend généralement justice à la musique de M. Richard Wuerst, qui, sans être d'une grande originalité, dénote cependant le musicien consommé et toujours distingué. Du reste, le compositeur a eu le rare bonheur d'avoir pour interprète principal de son œuvre, Mlle Pauline Lucca, et avec cet appoint le succès était certain. M. Wuerst est l'auteur de l'opéra *Vineta* qui se joue avec un succès très-marqué sur plusieurs scènes de l'Allemagne. — L'inauguration du nouveau théâtre Wallner, construit par M. Tietg, a eu lieu le 3 décembre. Le roi et la cour assistaient à la représentation composée de pièces écrites pour la circonstance. On est unanime à louer l'élégance et la magnificence de la nouvelle salle, mais cette magnificence n'est pas en rapport avec le genre essentiellement comique et burlesque des pièces qu'on y joue et qui ont fait la fortune du théâtre et de son directeur. Qu'on s'imagine, pour se faire une idée du contraste, le théâtre du Palais-Royal de Paris installé dans la salle Ventadour!

*** *Madrid.* — A l'occasion d'un banquet donné au nouvel ambassadeur de France, M. Mercier, par Mme la comtesse de Montijo, mère de S. M. l'Impératrice des Français, un concert splendide avait été organisé. Au nombre des artistes invités à y prendre part, on remarquait le baryton Jules Lefort, de Paris, MM. Moderati et Casella, auxquels avait bien voulu se joindre Mme la baronne de Hortega, douée d'un véritable talent d'artiste. Une grande composition de M. Moderati, des mélodies irlandaises arrangées pour violoncelle et piano, et des romances françaises, composaient le programme de cette belle soirée, à laquelle assistaient les plus hautes notabilités de Madrid. — Quelques jours après, Mario faisait au théâtre de l'Oriente une rentrée splendide dans le *Trovatore*, escorté de Mmes Penco et Grossi et d'Aldighieri. Jamais la salle de l'Oriente n'avait retenti de pareils applaudissements, dont Mario, qui est adoré à Madrid, pouvait revendiquer la forte part!

*** *Saint-Pétersbourg*, 5/17 décembre. — Avant-hier notre salle du grand théâtre regorgeait de monde; il s'agissait du bénéfice de Mlle Mouravieff, et c'était la première représentation du ballet nouveau composé à cette occasion par Saint-Léon : *Koniok Gorbounok*. L'empereur et tous les membres de la famille impériale présents à Saint-Pétersbourg avaient voulu, en y assistant, témoigner à notre première ballerine toute leur sympathie pour son talent. Malgré la longueur du ballet, qui a duré quatre heures, les augustes personnages sont restés jusqu'à la fin et ont témoigné à notre habile maître de ballets leur haute satisfaction. Le *Koniok Gorbounok* (le Cheval enchanté) est entièrement puisé dans une légende populaire qui sert de prétexte au déploiement de toutes nos danses nationales; le sujet, très-sympathique d'ailleurs, est un tableau fidèle de nos us et coutumes, et par cela même il offrait au chorégraphe de grandes difficultés, dont il a su victorieusement triompher. Aussi le succès a-t-il été éclatant. Plusieurs pas ont été bissés aux acclamations de la salle entière; c'est d'abord au premier acte, dans la scène du marché russe, la danse pur sang des paysans; au troisième tableau, le pas de Mlle Mouravieff, entourée de sa cour et des néréides; au quatrième, un pas de la même artiste, dansé sur la romance populaire du rossignol (*Soloveï*), et suivi d'une mazourka tout à fait dans le caractère russe; au dernier tableau de cet acte, un grand pas mozaïque de tous les peuples soumis à l'empire de Russie, qu'on a dû répéter trois fois; enfin un grand pas final aussi admirablement dansé par Mlle Mouravieff. Rarement notre grande scène avait vu une aussi riche mise en scène, d'aussi beaux décors et des costumes aussi variés et aussi splendides. On a particulièrement admiré au troisième tableau la fontaine jaillissante aux mille couleurs, éclairée par la lumière électrique, et au quatrième acte le grand aquarium avec bacchanale sous-marine, et duel de deux poissons qui se consomment en grande quantité chez nous, le *yersch* et le *carass*. La musique est de M. Pugni qui, cette fois, s'est piqué d'honneur, et y a mis du nerf et de l'originalité. Soixante-quatre répétitions ont été nécessaires pour monter cette œuvre, dans laquelle Saint-Léon a déployé de grandes ressources d'imagination, de talent et de goût; tous nos artistes l'ont bravement secondé.

Le Directeur : S. DUFOUR.

VIENT DE PARAITRE

LES ABSENTS

Opéra-comique en un acte, paroles de M. A. DAUDET,

Musique de

FERD. POISE

PARTITION PIANO ET CHANT. — PRIX NET : 7 FRANCS.

Étrennes de 1865.

F. GODEFROID

Album de piano (richement relié),

Prix : 15 fr.

LEFÉBURE-WÉLY

Album de piano (richement relié),

Prix : 15 fr.

Album de Piano pour les petites mains

PAR

J. O'KELLY

Richement relié, prix : 12 francs.

Chez GAMBOGI frères, éditeurs, rue de Richelieu, n° 112

(Maison Frascati).

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU 1er.

ÉTRENNES MUSICALES

Albums et Ouvrages reliés.

ALBUM des Enfants — **LES FLEURS DE LA DANSE** — Composé par **VALIQUET**

Contenant 25 valses, polkas, quadrilles, galops, polkas-mazurkas, schottischs, mazurkas, redowas les plus favoris.
Arrangés pour les petites mains et soigneusement doigtés.
Prix, richement relié : 15 fr. net.

ALBUM des Enfants — **LA MOISSON D'OR** — Composée par **VALIQUET**

Contenant 25 petits morceaux très-faciles, soigneusement doigtés et sans octaves sur les plus jolis motifs des opéras célèbres
Prix, richement relié : 15 fr. net.

TRANSCRIPTIONS POUR **PIANO SEUL** DES ŒUVRES DE

GIACOMO MEYERBEER

PREMIER VOLUME — **Quarante Mélodies** — PREMIER VOLUME

A une et à plusieurs voix, Transcrites pour le piano seul par Amédée Mereaux.

Broché, net : 10 fr. — **1 vol. in-8°.** — **Relié, net : 13 fr.**

LE RÉPERTOIRE DU CHANTEUR

RECUEIL DE MORCEAUX DE CHANT DES PLUS CÉLÈBRES COMPOSITEURS ANCIENS ET MODERNES,
Classés pour les différentes voix.
19 beaux volumes grand in-8°. — Chaque volume broché : 12 fr. net. — Richement relié : 15 fr. net.
CHAQUE VOLUME CONTIENT 25 MORCEAUX, AVEC PAROLES FRANÇAISES OU ITALIENNES.

RÉPERTOIRE DE MUSIQUE CLASSIQUE POUR LE PIANO

FÉLIX MENDELSSOHN

In-8°. — **Collection complète des Romances sans paroles pour le Piano.** — In-8°.
Prix, broché, net : 10 fr. — *Edition revue par Stephen Heller.* — Prix, richement relié, net : 13 fr.

LES SUCCÈS UNIVERSELS

Répertoire de Musique moderne pour le Piano
Choix des Morceaux de Piano les plus favoris d'auteurs modernes réunis en volumes format in-8°.
DEUX BEAUX VOLUMES FORMAT IN 8°. — CHAQUE VOLUME CONTIENT VINGT MORCEAUX.
Prix de chaque volume broché : 10 fr. — *Prix, richement relié, net : 15 fr.*

ÉDITION DE LUXE. — LES COLLECTIONS DES **ŒUVRES COMPLÈTES** POUR LE PIANO DE — ÉDITION DE LUXE

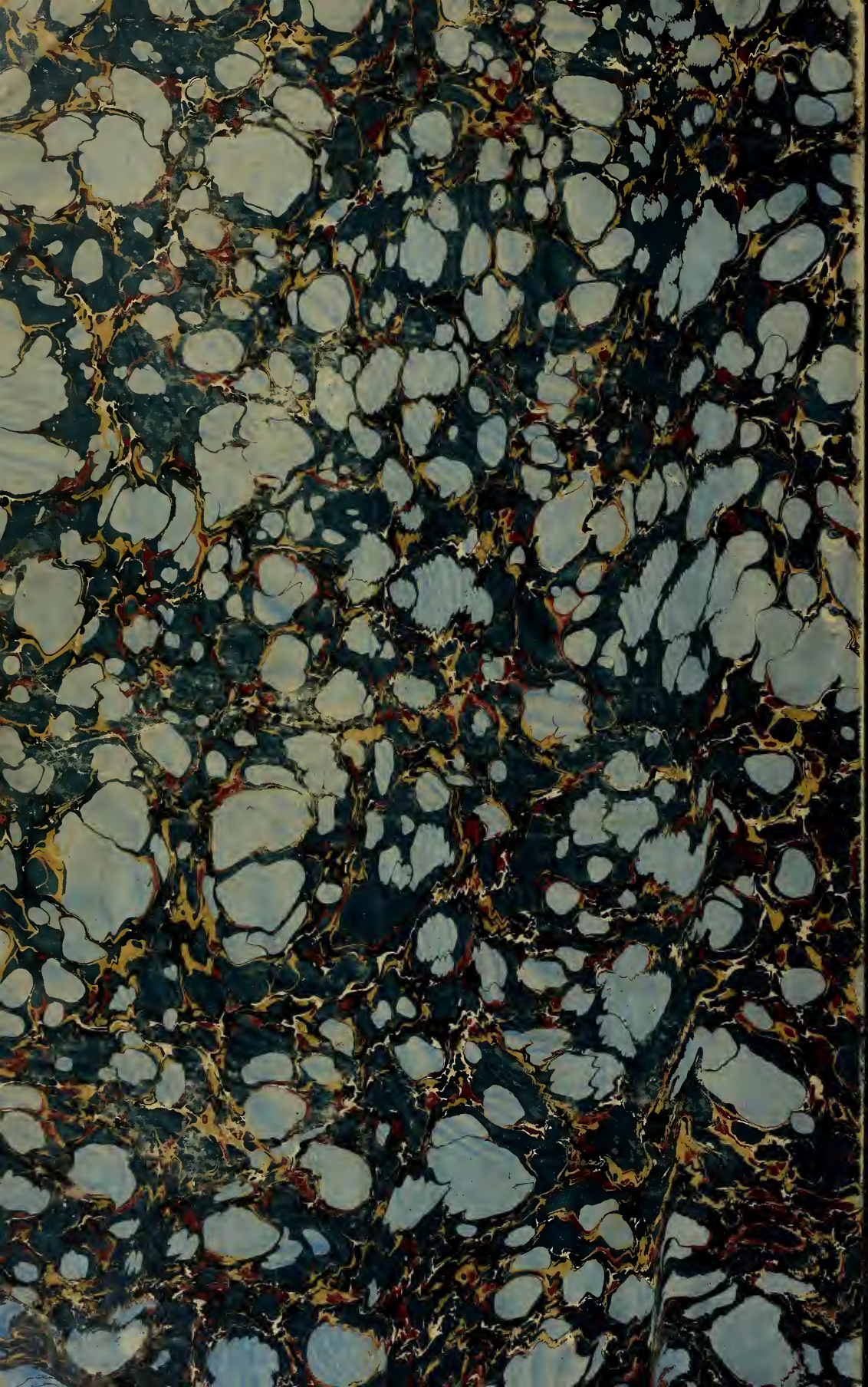
BEETHOVEN
Sonates pour piano, avec accompagnement, trios.
16 volumes brochés, prix net : 120 fr.
Collection de ses trios, quatuors et quintettes p. instruments à cordes, net : 50 fr.

MOZART
4 séries de sonates, airs variés, trios, prix net : 50 fr.
Collection des
Trios, quatuors et quintettes pour instruments à cordes, net : 40 fr.

PARTITIONS D'OPÉRAS

POUR CHANT ET PIANO — PIANO SEUL — A QUATRE MAINS
Prix net : 25 fr. — 20 fr. — 18 fr. — 15 fr. — 12 fr. — 10 fr. — 8 fr. — 7 fr. — 6 fr.
COMPOSÉES PAR

Auber.	**Bellini.**	**Flotow.**	**Mendelssohn.**	**Nicolo.**	**Spohr.**
Adam.	**Cherubini.**	**Gluck.**	**Meyerbeer.**	**Offenbach.**	**Spontini.**
Bach.	**Devienne.**	**Grétry.**	**Mercadante.**	**Rossini.**	**Thomas.**
Beethoven.	**Donizetti.**	**Kreutzer.**	**Mozart**	**Sacchini.**	**Weber.**
		Maillart.	**Nicolai.**		

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 06608 038 1